









# GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE EUGÈNE PENAUD,  
10, rue du Faubourg-Montmartre.





*Imp. Dumort. R. de. Ferraris. v.*

*Disegnate per il signor...*



MALTE-BRUN

# GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE

NOUVELLE ÉDITION,

CONTINUÉE JUSQU'À NOS JOURS, D'APRÈS LES DOCUMENTS SCIENTIFIQUES LES PLUS RÉCENTS  
LES DERNIERS VOYAGES ET LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES

PAR V.-A. MALTE-BRUN FILS

Rédacteur en chef des NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES  
Secrétaire-adjoint et membre de la Commission centrale de la Société de Géographie  
Professeur d'histoire et de géographie au collège Stanislas

ILLUSTRÉE DE

**50 gravures, 8 cartes, 5 planches**

et du portrait de l'auteur.

TOME SEPTIÈME

C  
311  
78  
95

PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE - ÉDITEUR,

3, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ.

DÉPARTEMENT DE LA GUYANNE  
BIBLIOTHEQUE  
A. FRANCONIE

MILITARY-BROWN

GEORGE B. BROWN

OFFICE OF THE SECRETARY OF WAR

WASHINGTON, D. C.

NOV 18 1864

RECEIVED AT THE OFFICE OF THE SECRETARY OF WAR

NOV 18 1864

211/5  
1864

1864

NOV 18 1864





# PRÉCIS

DE

# LA GÉOGRAPHIE

## UNIVERSELLE

---

---

### LIVRE CENT CINQUANTE-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description physique générale de l'Allemagne. — Ordre à suivre dans la description topographique des différents États de cette contrée.

Nous entrons dans un pays souvent considéré comme *la croix des géographes*, à cause de ses innombrables subdivisions et de leur circonscription bizarre, si longtemps contraire à toute loi géographique, comme à toute raison politique, et encore aujourd'hui peu conforme à ces principes.

Notre méthode, nous l'espérons, ramènera dans ce chaos un ordre simple et lumineux; et en classant, sous leurs différents points de vue, les détails nécessaires, elle rendra à cette belle et importante partie de l'Europe tout l'intérêt qu'elle mérite.

Nous allons d'abord tracer un tableau physique général de l'Allemagne, en prenant ce nom dans son acception vulgaire, qui est généralement conforme à l'ethnographie.

L'Allemagne occupe la partie centrale de l'Europe; elle s'étend de la Vistule et de la Warta, à l'est; au Rhin, à l'ouest, et s'appuie sur les Alpes, au sud; tandis que la mer du Nord et la mer Baltique baignent ses rives septentrionales.

Toutes les montagnes de l'Allemagne dépendent ou du système des Alpes

ou de celui des monts Hercynio-Carpathiens qui s'y rattache par le *Rauhe-Alp*, ou les Alpes de Souabe. Du noyau central des Alpes helvétiques, se détachent des chaînes secondaires qui se continuent à travers le Tyrol, la Carniole, la Carinthie et la Styrie, sous les noms d'*Alpes rhétiques*, *cariniques* et *noriques*, tandis que d'autres parcourent l'Allgau de Souabe et la haute Bavière, ou remplissent le pays de Salzbourg. Nos lecteurs en connaissent déjà l'enchaînement général et les sommets principaux par notre tableau des montagnes <sup>1</sup>. Observons ici qu'elles font de toute la partie sud-est de l'Allemagne un des pays les plus montagneux de l'Europe, et que même les plaines étendues au pied de ces chaînes ont une élévation considérable. La grande vallée danubienne, qui marque la limite des Alpes, est en plusieurs endroits tellement resserrée, qu'on peut regarder les chaînes alpines comme liées, sur un grand nombre de points de l'Autriche, au système hercynio-carpathien ; les hautes plaines de la Bavière les en séparent ; mais, vers les sources du Danube, les montagnes de la Forêt-Noire rétablissent la liaison, qui y est aussi marquée par la chute du Rhin.

Nous désignons sous le nom de monts Hercynio-Carpathiens ce plateau qui, limité à l'ouest par le cours du Rhin, borné par la vallée du Danube, au midi, et par le Dniester, à l'est, donne sur sa pente boréale naissance à tous ces fleuves qui arrosent les plaines de la Pologne, de la Prusse et de l'Allemagne septentrionale ; plateau qui occupe en grande partie la Wétéravie, la Hesse, la Thuringe, la Bohême, la Moravie, la haute Silésie, la haute Hongrie et la Transylvanie.

Cette grande terrasse domine au nord les plaines immenses, qui, prolongées depuis le Pas-de-Calais jusqu'au Sund, et des rivages de la Baltique jusqu'aux bords du Pont-Euxin, isolent absolument les élévations de l'Europe septentrionale, des Alpes et des autres chaînes méridionales. Autant les montagnes hercyniennes et carpathiennes s'élancent au-dessus des plaines sarmatiques et teutoniques, autant leurs sommets restent au-dessous de la majestueuse chaîne des Alpes. Considérées de ce côté, elles ne paraissent plus que comme une humble dépendance d'un empire plus puissant, comme l'avant-terrasse septentrionale des Alpes et la contrepartie de l'Apennin.

Ce qui établit une disparité entre la chaîne hercynio-carpathienne et les Apennins, c'est d'abord que la profonde vallée du Pô et la mer Adriatique séparent d'une manière très-prononcée l'ensemble des Apennins et celui des Alpes, tandis que la vallée du Danube est beaucoup moins excavée, et

<sup>1</sup> Voir le tome VI, page 177.

même, dans sa partie supérieure, ainsi que nous venons d'en faire la remarque, se trouve resserrée par des branches des Alpes orientales qui se rattachent aux branches avancées des montagnes de la Bohême. A l'ouest, les dépendances des Alpes joignent, non-seulement celles de la chaîne hercynienne par la Forêt-Noire, mais encore par la continuation de Vosges aux environs de Bingen. Il a également été confirmé que les montagnes calcaires du Bannat se lient avec celles de Servie, qui se joignent à celles de Dalmatie, dépendance des Alpes.

Une différence plus essentielle encore entre les Apennins et les montagnes dont nous traitons, c'est que les premiers présentent une chaîne non interrompue et assez régulière, tandis que le plateau *Hercynio-Carpathien* offre à l'œil d'un observateur sévère moins une chaîne qu'une *longue suite de plaines élevées*, sur le dos desquelles s'élancent, les unes après les autres, *de petites chaînes*, dont la séparation très-distincte par le haut, n'empêche pas qu'une base commune les réunisse.

L'ensemble de cette plaine couronnée de montagnes s'incline au nord et au nord-est. On ne peut pas en douter, lorsqu'on a considéré le cours de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe; mais les chaînes particulières placées sur ce plateau comme sur une base commune, occasionnent des irrégularités locales. C'est ainsi que l'*Erz-gebirge* (*monts métalliques*) de Saxe, et se terminant vers la Bohême par des pentes rapides, semble interrompre l'inclinaison générale. Le cours des eaux démontre néanmoins qu'il existe une pente continue, quoique faible, vers le nord, et les élévations qui semblent contredire cette règle générale doivent être considérées seulement comme des digues placées en arête sur cette même pente.

Si nous voulons nous former une idée nette de l'ensemble des pays montagneux et boisés qui constituent les monts Hercyniens, plaçons-nous par la pensée sur le sommet des Carpathes, dans le coin nord-ouest de la Hongrie, et regardons vers le nord-ouest. Un long plateau, nommé *Sude-engebirge* (*monts Sudètes*) et dont un rameau porte le nom de *Gesenker-gebirge*, c'est-à-dire *monts abaissés*, se détache des pieds des Carpathes, sépare le bassin de l'Oder, et la Silésie du bassin de la Morawa, ou la Moravie, et atteint l'extrémité orientale de la Bohême, où il se divise pour former une enceinte de montagnes autour de ce pays. Au nord-est des sources de l'Elbe, le *Riesen gebirge* (*monts Géants*), qui est la continuation de la même chaîne, nous présente, du sud-est au nord-ouest, une série de montagnes liées par une base commune et qu'aucune rivière ne traverse; elle fait face aux plaines de la Silésie et de la Lusace. L'élévation de quelques

sommets du Riesen-gebirge proprement dit approche de 4,625 mètres. Tournant par le nord à l'ouest, la chaîne ouvre un étroit passage à l'Elbe, sans atteindre nulle part 4,300 mètres de niveau, sous les noms de *Lausitzer-gebirge* (*montagnes de la Lusace*) et d'*Erz-gebirge*, jusque vers la source de l'Eger, dominant les plaines de Saxe et les collines de Thuringe; à son extrémité occidentale, elle se lie à un mont du petit groupe nommé *Fichtel-gebirge* (*monts des Pins*); de là, elle se tourne au sud-est sous le nom de *Böhmer-wald* (*forêt de Bohême*), faisant face à la Bavière et à une partie du cours du Danube. Une partie du Böhmer-wald présente des sommets de plus de 4,300 mètres, et répond ainsi au Riesen-gebirge. Arrivés aux sources de la Moldau, les montagnes baissent jusqu'à 650 mètres, et se dirigent vers le nord-est pour joindre de nouveau le Riesen-gebirge par une chaîne appelée *Mährisches-gebirge* (*monts Moraves*). Dans l'intérieur de ce bassin du haut Elbe ou de la Bohême, on voit le *Mittel-gebirge*, ou les *monts du Milieu*, suivre le cours de la rivière d'Eger avec ses sommets basaltiques, élevés de 650 à 700 mètres.

Sortis de la Bohême, nous ne voyons plus que de petites chaînes liées entre elles par des collines. Ainsi le *Franken-wald* (*forêt de Franconie*) et le *Thuringer-wald* (*forêt de Thuringe*) continuation abaissée du Fichtel-gebirge, et qui sépare en partie la Saxe et la Thuringe de la Franconie, n'atteignent nulle part à plus de 900 mètres, et se lient par des hauteurs de 400 à 600 mètres, au groupe de *Rhæn-gebirge* entre la Franconie aujourd'hui bavaroise et l'électorat de Hesse, dont les sommets atteignent tout au plus 900 mètres, et se rattachent, par des collines volcaniques, au *Spessart*, voisin d'Aschaffenburg, et l'ancien *Taunus*, aujourd'hui *die Hæhe*, au nord-ouest de Francfort, dont l'élévation est encore inférieure. Toutes ces petites chaînes sont séparées entre elles par des vallées, et forment plus exactement des groupes allongés chacun autour d'un sommet ou d'une masse centrale. En continuant le long de la Werra (source du Weser, la chaîne n'est plus qu'une série de plateaux, au-dessus desquels le *Meisner* s'élève à environ 721 mètres, et c'est aussi la hauteur du sommet du *Wester-wald*, groupe très-entrecoupé qui borde la Lahn. Toutes les hauteurs, ou collines rocheuses, qui, sous le nom général de *montagnes westphaliques*, couvrent le duché de Westphalie et une partie du pays de Munster et de Paderborn pour se terminer vers Minden, au défilé nommé (dans les livres) *Porta westphalica*, ne s'élèvent, en général qu'à 325 ou 400 mètres, et ne renferment aucun point connu auquel on puisse soupçonner une plus grande élévation.



Un seul promontoire de ce pays élevé qui s'avance vers le nord, domine au loin les plaines de la basse Allemagne; il se termine par un sommet de 4,092 mètres: c'est le *Brocken*, ou *Bloksber*, point central du *Harz*, groupe de montagnes qui s'abaisse de toutes parts autour de ce centre, et ne se rattache du côté méridional que les collines boisées de l'*Eichsfeld* au *Thuringer-wald*.

Tel est l'ensemble des *monts Hercyniens*; mais il faut encore remarquer les liaisons qu'ils ont avec les promontoires des Alpes occidentales. Un pays élevé, sillonné de profondes vallées, et dont le *Steiger-wald* est une saillie avancée à l'ouest, lie le *Fichtelberg*, berceau des sources du *Mein*, à la petite chaîne de l'*Alp*, ou *Rauhe-Alp*, qui, s'élevant à environ 700 mètres, côtoie le bassin du haut Danube, et s'unit en équerre à la chaîne plus considérable du *Schwarzwald*, ou de la *Forêt-Noire*, qui se détache des petites Alpes de *Zurich*, s'élève à 464 mètres, et en séparant la vallée du Rhin de celle du *Necker*, donne au Danube ses sources. Les hauteurs de la *Forêt-Noire*, très-abaissées, sont séparées par le *Necker* des hauteurs volcaniques de l'*Odenwald*, que le *Mein* à son tour sépare du *Spessart*. La chaîne des *Vosges*, détachée du *Jura*, continue sur le territoire allemand dans la direction septentrionale sous le nom de *Donnesberg* (mont *Tonnerre*); mais un plateau aride, nommé *Hundsrück* (le *Dos du chien*, ou celui des *Huns*), s'en détache vers le nord-ouest, borde le bassin de la *Moselle*, et, en resserrant la vallée du Rhin entre *Bingen* et *Coblentz*, semble presque joindre les hauteurs du *Taunus* et du *Wester-wald*. Le plateau des *Ardennes* entre la *Moselle* et la *Meuse* appartient rigoureusement à l'Allemagne, puisque le grand-duché de *Luxembourg* fait partie de la confédération germanique; mais l'usage le joint au royaume de *Pays-Bas*. L'extrémité nord-est et nord qui se trouve sur le territoire décidément germanique, forme le plateau marécageux de *Hohe-Veen* et le groupe des collines volcaniques de l'*Eifel*.

Autour de tous ces pays montagneux, nous trouvons les plaines. La plus grande est celle qui, sans autre interruption que le cours des fleuves, remplit la basse *Silésie*, l'ancienne *Lusace*, le *Brandebourg*, où elle offre de véritables mers de sables; la *Poméranie* et le *Mecklembourg*, où elle est semée de quelques collines; le *Hanovre* où elle présente une hauteur imperceptible, couverte de bruyères, qui, à travers le *Holstein*, joint les landes centrales du *Jutland*; enfin la partie basse de l'ancien cercle de *Westphalie*, où elle prend le caractère d'une vaste tourbière, qu'elle offre déjà partiellement dans tout son ensemble. Cette grande plaine septen-

trionale de l'Allemagne forme comme un golfe entre le Harz, l'Erz gebirge et la Thuringe; cette plaine saxonne, dont Leipsick est le centre, se distingue du reste par une élévation supérieure et un sol plus fertile. Dans le milieu de l'Allemagne, les montagnes laissent peu d'espace à des plaines, à moins qu'on ne veuille considérer comme telles les dos mêmes de quelques-unes des hauteurs qui séparent les rivières; ainsi le Kocher et l'Iaxt sillonnent de leurs vallées étroites un plateau uni, tandis que la grande vallée du Necker est constamment variée par des collines qui y forment saillie. Le caractère général de cette partie est celui d'un pays riche en vallées verdoyantes, boisées, arrosées de sources limpides et ornées de vues pittoresques d'un genre doux et uniforme. Les vallées du milieu de la Bohême sont peut-être, avec celles de la Souabe, les plus imposantes. Les bords du Mein, de la Fulda, de la Moselle, sont les plus riants, et la vallée du Rhin réunit tout le grandiose d'un vaste tableau à l'image d'une haute fertilité. En descendant le Danube, la grande et haute plaine de Bavière étend au loin ses terres froides, mais fertiles, ses marais et ses bois de sapins. Cependant, en entrant sur le territoire autrichien, on est bientôt cerné par les branches des Alpes; on franchit des précipices, on traverse des défilés, on s'enfonce dans des vallées plus riches et plus variées que celles de la Suisse, et ce n'est guère que dans la basse Autriche au nord de Vienne, qu'on revoit des plaines.

Considérons maintenant l'ensemble des fleuves de l'Allemagne. Le *Danube* naît sur les hauteurs de la Forêt-Noire, de trois sources: la *Brige-ach* et la *Brige*, qui sont les plus fortes, et le *Donau*, proprement dit, qui n'est qu'un faible ruisseau réuni en un bassin de pierre dans la cour du château de Donau-Eschingen. Au fond, c'est la réunion des deux premières qui forme le Danube. Le jeune fleuve, coulant rapidement, mais sans cascade, à travers une vallée assez ouverte, reçoit au-dessus de la ville d'Ulm, l'*Iller*, et par cette réunion devient navigable. Sa profondeur, qui est ici de 2 mètres 50 centimètres, augmente successivement jusqu'à 14 mètres. Le *Lech* et l'*Isar*, tous deux descendus du pied des Alpes tyroliennes, et qui, en traversant la Bavière, baignent l'un les murs d'Augsbourg, l'autre ceux de Munich, lui apportent déjà une grande masse d'eau; de sorte qu'après une coudée au nord près Regensbourg (Ratisbonne), il arrive en dominateur, aux approches de l'Autriche, au-devant de l'*Imn*. Cependant la longueur du cours de l'*Inn*, presque égal à celui du Danube, sa noble origine dans un beau lac, au sein des Alpes et des glaciers; l'imposante limpidité de ses flots bleuâtres opposés aux eaux

troubles du Danube, ont engagé les géographes allemands à revendiquer pour lui le rang de fleuve principal; mais, malgré cette réclamation spécieuse, le Danube continuera dans l'usage général à maintenir son ancien empire. Ici finit la partie supérieure du bassin du Danube. La partie de son cours depuis Passau jusqu'à Vienne doit être considérée comme une région à part: le fleuve, resserré entre des montagnes, n'y a quelquefois d'autre vallée que son propre lit, et même celui-ci est embarrassé de rochers qui déjà depuis Passau rendent son cours agité et écumeux. Vis-à-vis de Grein, l'îlot rocailleux de Warth divise son cours en deux: le *Hæssgang*, qui n'est pas navigable, et le *Strudel*, qu'à présent on passe sans danger depuis que l'art du mineur a fait disparaître une partie des rochers. A peu de distance plus bas, les eaux, encore agitées par la rencontre d'une pointe de rocher, se précipitent d'un côté dans un gouffre appelé le *Lueg*, et forment de l'autre un tourbillon nommé le *Wirbel*, plus écumeux que dangereux. Mais en approchant de Vienne, le fleuve s'étend dans un lit plus large, embrasse des îles nombreuses, et ralentit sa course en quittant le sol allemand. L'*Ens* est l'affluent le plus considérable qu'il reçoit du côté méridional, mais il le cède encore à la *Morawa* ou la *March*, qui lui apporte, aux confins même de la Hongrie, toutes les eaux de la Moravie.

Le *Rhin* est un fleuve plus allemand que le Danube, quoique sa source et sa fin n'appartiennent pas dans un sens politique à l'Allemagne. Ce beau fleuve naît dans la partie sud-ouest du canton des Grisons, où tous les ruisseaux portent le nom de *Rhein* ou *courant*, mot qui paraît celtique ou ancien germanique; aussi il est difficile et de plus oiseux de déterminer si le Rhin d'avant (*Vorder-Rhein*), est formé de plusieurs sources au pied du mont Crispalt, branche du Saint-Gothard, et sur les flancs du mont Nixenadum, ou si le Rhin d'arrière (*Hinter-Rhein*), jaillissant majestueusement de dessous une voûte de glace attenante au grand glacier de Rheinwald, a le plus de titres à être considéré comme la branche principale. Le prétendu *Rhin du milieu* (*Mittel-Rhein*) n'est qu'un torrent peu important, dont le nom propre est *Froda*, et qui tire aussi d'un village voisin le nom appellatif de *Rhein* ou courant de *Medel*. Le Rhin d'en-bas (*Unter-Rhein*) a sa source vers l'extrémité occidentale du canton des Grisons, entre les monts Badus et Crispalt, et reçoit dans sa partie supérieure le Rhin du milieu. Le Rhin d'en-haut (*Ober-Rhein*) prend naissance au glacier de Rheinwald, au pied du mont Muschelhorn, et se grossit de l'Albula. La réunion de toutes ces branches forme le fleuve au bas du mont Galanda. Descendu

de ces hauteurs glaciales, élevées de plus de 2,000 mètres au-dessus de l'Océan, le Rhin sort du pays des Grisons et se jette à un niveau de 390 mètres dans le lac de Boden (*Bodensée*), nommé en français lac de Constance. Un savant géographe allemand, M. Hofmann, pense que le cours primitif du Rhin a eu une direction toute différente; qu'au moment d'atteindre les limites du pays des Grisons, le fleuve se jetait à travers les montagnes de Sargans, allait se précipiter dans le lac de Wallenstadt, passait de là dans celui de Zurich, et, en suivant le lit actuel de la Limmat, venait se réunir à l'Aar, vis-à-vis de l'endroit nommé *Rein*. Cette hypothèse, fondée sur quelques observations locales, mérite sans doute de l'attention, mais nous ne l'admettrons pas sans un examen plus approfondi. Dans son état actuel, le Rhin, en sortant du lac de Constance et de celui de Zell, rencontre un peu au-dessous de Schaffhouse un chaînon inférieur des Alpes qu'il ne réussit à franchir qu'en formant près de Laufen la célèbre chute tant de fois admirée, et qui n'a pourtant que 23 mètres de hauteur, à peine égale aux chutes du second ordre dans la Scandinavie. Le Rhin à Laufen, après sa chute, a 348 mètres de niveau, et en arrivant à Bâle il n'a plus que 248 mètres; cette partie de son cours, d'une rapidité extrême, est interrompue par une chute près de Laufenbourg et par le tournant dangereux de Rheinfelden. Le fleuve s'accroît ici par sa réunion avec l'Aar, qui est comme un second Rhin, et qui lui amène presque toutes les eaux de rivières et de lacs de la Suisse, masse d'eau plus considérable que celle qu'il reçoit du lac de Constance. Arrivé à Bâle, le Rhin se tourne au nord, et parcourt la belle et riche vallée où sont situés l'Alsace, une partie du territoire badois, l'ancien Palatinat et Mayence; c'est son deuxième bassin: son cours y est encore très-impétueux jusqu'à Kehl; mais roulant dans un large lit parsemé d'îles boisées et riantes, il prend tout-à-fait le caractère d'un grand fleuve, il se couvre de bâtiments et de radeaux, quoiqu'il continue en beaucoup d'endroits à miner ses bords et à changer ses rivages. A Mayence, il atteint une largeur de plus de 422 mètres, et, bordé à quelque distance de superbes montagnes chargées de vignobles, il présente un panorama d'une grande beauté. Il reçoit dans cette partie de son cours le *Neckar*, ou *Necker*, qui lui apporte la plupart des eaux de la basse Souabe, et le *Mein*, qui, en serpentant par de larges détours, lui amène les eaux de l'ancienne Franconie. Depuis Bingen jusqu'au-dessus de Coblenz, les montagnes resserrent le cours du Rhin; quelques rochers y forment même des bancs et des îlots; mais il n'est pas bien prouvé qu'il y ait jadis été arrêté par une chute. Dans ce passage

pittoresque à travers la dernière barrière de montagnes, au pied de tant de vieux châteaux suspendus sur des rochers sourcilieux, le Rhin reçoit, entre autres rivières affluentes, la *Lahn*, enfoncée parmi des montagnes, et la *Moselle*, qui, dans les innombrables détours de son cours méandrique, débarrassée de bas-bonds, de marais, de tout objet désagréable, ressemble à un canal que l'industrie aurait conduit exprès autour des prairies et des vignobles, et qui même, sans avoir été l'objet d'un poëme, serait célèbre parmi les plus belles rivières du monde. Le confluent de la *Moselle* avec le Rhin est comme l'extrême vestibule de l'Allemagne romantique; le Rhin roule désormais sa vaste nappe d'eau, large de 650 mètres, à travers une contrée ouverte et plane; il reçoit encore sur le sol allemand la *Ruhr* et la *Lippe*. Arrivé en Hollande, il forme, avec ses trois bras artificiels, le *Waal*, le *Leck* et l'*Yssel*, un grand delta, qui renferme les villes les plus riches de l'industriel Batave; mais ses eaux, absorbées dans ces canaux, laissent son lit ancien presque à sec, et ce fleuve si majestueux n'atteint la mer que sous la forme d'un ruisseau imperceptible. Il serait absurde de ne pas considérer en géographie physique, sinon le *Waal*, du moins le *Leck* et l'*Yssel*, comme les deux embouchures actuelles du Rhin; la Meuse devrait cesser d'usurper à Rotterdam, à Dordrecht, un nom qui peut lui être contesté, et, se contentant d'inonder le Biesbosch, ne prétendre à d'autre embouchure qu'à celle de Moerdyk : mais il en est de la gloire des fleuves comme de celle des hommes; le hasard et l'usage prédominent sur les idées justes. Le delta du Rhin a subi par la nature et par l'art tant de révolutions violentes et tant de changements lents et imperceptibles, qu'il est difficile de reconnaître, même après des recherches savantes, où était le véritable emplacement de ses anciennes embouchures <sup>1</sup>.

Après un fleuve comme le Rhin, quelle figure pourrait faire l'*Ems*? C'est pourtant un fleuve indépendant, qui a son bassin particulier, et qui, ayant formé par inondation le golfe *Dollart*, présente une embouchure imposante; son cours, dans sa partie inférieure, traverse des tourbières et des marécages déserts. Un fleuve plus important est formé dans les montagnes centrales de l'Allemagne par deux rivières, la *Werra* et la *Fulda*, qui, en

<sup>1</sup> En 869, un bras du Rhin, qui se jetait dans la mer du Nord, au village de Ratwyk-sur-Mer, cessa d'y avoir son embouchure : il se perdit à quelques lieues de là dans les sables pendant 840 ans. Depuis 1709, ce bras communique avec la mer par un canal qui fut construit à cette époque. Il est à croire que ce bras était le principal du fleuve, puisqu'il porte encore le nom de *Vieux-Rhin*, et qu'on y a reconnu les restes d'une forteresse romaine qui dut y être construite pour en défendre l'entrée.

réunissant leurs courants à peu près égaux, prennent le nom de *Weser*<sup>1</sup>. Ce fleuve qui reçoit l'*Aller*, renforcé par la *Leine*, a une large embouchure dans la mer du Nord; mais le peu de profondeur de son lit arrête la navigation pour les gros vaisseaux à quatre ou cinq lieues au-dessous de la ville de Brême. Quelquefois ses eaux éprouvent un mouvement de stagnation momentanée.

L'*Elbe*, plus considérable que le *Weser*, naît sous le nom slavon de *Labbe* dans les monts des Géants ou *Riesen-gebirge*. Ses principales sources sont la Fontaine-Blanche au pied de la cime de *Schnee-Koppe*, et les onze fontaines de l'*Elbe* sur le pré Navorien; l'eau réunie de celle-ci prend aussitôt le nom d'*Elbe*, et se précipite par une belle cascade de 85 mètres dans la vallée nommée *Elb-Grand*. Elle reçoit au midi de la Bohême la *Moldawa* ou *Moldau*, en bohême *Wittawa*, qui, plus large et plus forte, aurait des droits à passer pour la branche principale. Après avoir encore été renforcée par les eaux de l'*Eger* (en bohême *Oritza*), l'*Elbe* sort du bassin circulaire de la Bohême par une ouverture fort étroite à travers des montagnes de grès très-escarpées, ouverture qui semble avoir été créée par quelque révolution physique, au moyen de laquelle les parties les plus basses de la Bohême auront été débarrassées des eaux qui y formaient un lac ou plutôt une série de lacs. Descendue dans les plaines de la Saxe, l'*Elbe* s'accroît principalement des eaux de la *Saale* et de la *Mulde*. Les sables du Brandebourg lui envoient le *Havel*, qui est moins une rivière qu'une longue suite de lacs, dont la *Sprée* est le principal affluent. L'*Elbe*, qui paraissait d'abord se diriger sur le mer Baltique, se tourne à l'ouest, et après avoir passé les collines de Lauenbourg, se partage en plusieurs bras qui entourent les îles basses et fertiles au sud de Hambourg. A partir du port de cette ville, où les vaisseaux de mer arrivent encore, elle prend tout-à-coup une largeur immense et ressemble plus à un bras de mer qu'à un fleuve. Les marées s'y font sentir pendant l'espace de 22 milles d'Allemagne, et, lors du flux, le cours du fleuve vers la mer cesse entièrement. Au-dessous de *Brunsbüttel*, les eaux de la mer et celles du fleuve se mêlent en tout temps; cependant les navigateurs placent l'embouchure plus bas, vis-à-vis le port de *Cuxhaven*.

L'*Oder* qui dans le dialecte allemand de Poméranie est nommé *Ader* et dont l'ancien nom wendo-saxon est *Wiadro*, qui signifie cruche d'eau, prend sa source dans les montagnes de Moravie et dans le cercle d'Olmütz,

<sup>1</sup> Busching considère le *Werra* comme la branche principale, et le nom même comme une forme de celui de *Weser*.

au pied du *Geenkes-gebirge*. L'Oder traverse toute la Silésie, inondant, minant et changeant presque partout ses rivages sablonneux et bas; son lit est souvent embarrassé par les grands troncs de chênes qu'il renverse dans son cours à travers les forêts de la haute Silésie. Ce caractère de désordre ne quitte pas l'Oder; son lit continue à être mal encaissé à travers les sables de Brandebourg et de Poméranie; il forme de vastes marécages et des lacs tourbeux; la *Wartha*, qui, venant de la Pologne, lui apporte une masse d'eau presque égale à la sienne, présente le même caractère; aussi le bas Oder se divise-t-il souvent en branches qui renferment des îles marécageuses. Entre Garz et Stettin, le bras oriental le plus navigable prend le nom de *Grande Reglitz* ou *Kranich*, tandis que l'autre bras conserve le nom d'*Oder*, tous deux se réunissent dans le lac *Dammseh*, qui en se retrécissant prend le nom de *Papen-Wasser*, et se joint à un grand bassin d'eau douce nommé *Stettinner-Haff*, et que l'usage local partage en grand et petit Haff. C'est un véritable lac *fluvial*, puisque l'eau saumâtre n'y pénètre jamais; il communique avec la mer Baltique par trois rivières: la *Peene* à l'occident, la *Swine* au milieu, et la *Divenou* à l'est; celle-ci a le moins de profondeur, et la *Peene* en a le plus. Les rivages de ces bouches de l'Oder ont subi des changements considérables et plus d'une ville ancienne établie sur leurs sables perfides a été engloutie dans les flots.

Tels sont les fleuves principaux de l'Allemagne. Ce serait maintenant le lieu de parler des lacs remarquables; mais ceux qui, en petit nombre, mériteraient cette distinction, tels que le lac de *Boden* ou de *Constance* entre la *Souabe* et la *Suisse*; le lac de *Chiem* en *Bavière*; celui d'*Atter* en haute *Autriche*; celui de *Czirknitz* ou *Zirknitz*, dans les montagnes calcaires du *Carniole*; ceux de *Dummer* et de *Steinhuder* dans le *Hanovre*; de *Waren* ou *Muritz* en *Mecklenbourg*, et la série des lacs formés par le *Havel*, dans le *Brandebourg*, tirent chacun son caractère des circonstances locales, et ne doivent pas être séparés de la description spéciale de chaque pays.

Le climat de l'Allemagne, déterminé par les diverses élévations et pentes du terrain, embrasse une trop grande étendue en latitude pour pouvoir faire l'objet d'une définition générale. Nous croyons qu'on peut le diviser en trois grandes zones, qui elles-mêmes sont susceptibles de quelques divisions.

La première est celle des plaines septentrionales, soumises à une température plus humide encore que froide et surtout variable au gré de tous les vents. Deux mers envoient à cette région leurs brouillards, leurs pluies et leurs tempêtes; mais la plaine du *nord-ouest*, exposée à l'influence de

la mer du Nord, éprouve à la fois plus de brumes et des froids moins vifs, mais des ouragans plus dévastateurs que la plaine du *nord-est*, soumise aux influences moins puissantes de la mer Baltique.

La seconde zone générale embrasse tout le milieu de l'Allemagne, la Moravie, la Bohême, la Saxe, la Franconie, la Souabe, les pays sur le Rhin et la Hesse. Dans tous ces pays, les montagnes mettent les habitants à l'abri des influences maritimes; la salubrité de l'air n'est plus troublée par des brouillards, ni l'ordre régulier des saisons interverti par les vents; mais l'élevation du sol y diminue le degré de chaleur qui serait naturel à la latitude si on se trouvait au niveau de l'Océan. Cette zone, la plus agréable de toute l'Allemagne, s'étend du quarante-huitième parallèle au cinquante-unième, et peut se subdiviser en trois régions: celle de la Hesse et de la Saxe, où la vigne ne donne plus en général qu'un produit peu digne du nom de vin, mais où les abricots et les pêches mûrissent; celle de la Bohême avec la Moravie et une partie de la Franconie, où l'élevation des montagnes rend le séjour des neiges plus long, mais aussi l'effet de la chaleur solaire plus prompt et plus puissant, de sorte que tout dépend des expositions; enfin celle des pays sur le Mein, le Necker et le Rhin, où la vigne, parmi des produits médiocres, en donne aussi d'excellents, où les châtaigniers et les amandiers forment des forêts, et où généralement la belle saison est (même plus que dans la France septentrionale) à l'abri des changements journaliers; enfin cette dernière région, dont Mayence, Heidelberg et Wurzbourg sont les villes centrales, jouit du meilleur climat de l'Allemagne et d'un des plus salubres et même des plus agréables de toute l'Europe.

La troisième zone générale est celle des Alpes, où l'élevation considérable du sol et la rapidité des pentes produisent le rapprochement des températures extrêmes; de sorte qu'au sud du Danube la culture de la vigne disparaît en Bavière et dans la haute Autriche, mais reparait avec une nouvelle vigueur aux environs de Vienne, et que les glaciers éternels du Tyrol et du Salzbourg touchent aux vallées de la Styrie et de la Carniole, couvertes de maïs, de vignobles, et reçoivent pour ainsi dire le parfum des oliviers de Trieste et des citronniers de Riva ou Reif, dans le Tyrol. Des distinctions plus exactes trouveront leur place dans nos descriptions spéciales.

Une particularité du territoire de l'Allemagne, c'est l'extrême abondance d'eaux minérales, soit chaudes, soit acidulées. Les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, de Pymont, de Carlsbad, de Iœplitz, de Bade sur le Rhin, de



Bruckenaue, de Wiesbaden, de Hombourg, sont en possession de rassembler tous les ans une foule d'illustres et même d'augustes malades ou oisifs. Celles d'Ischl, de Bade près Vienne, et bien d'autres ne le cèdent en rien à celles que nous venons de nommer, mais elles attendent un médecin phrasier pour les vanter. Selters, Dribourg, Rohitsch, avec leurs eaux acidulées, Seidschitz et Sedlitz avec leurs eaux amères, et d'autres *fontaines de santé*, attestent également que le sol allemand, à l'exception des plaines septentrionales, est rempli de dépôts ou de veines de minéraux les plus variés, circonstance qui cependant n'empêche pas l'Allemagne de jouir généralement d'eaux pures et salubres pour les usages ordinaires de la vie, si on excepte toutefois quelques cantons tourbeux de la Westphalie et quelques vallées glaciales du Salzbourg.

Nous passerons à la considération des objets les plus remarquables des trois règnes, en commençant par les roches et les minéraux.

Les montagnes de la Moravie, de la Silésie et de la Bohême orientale, renferment quelques mines de cuivre et de fer, quelques indices d'or dans les minerais d'arsenic, ainsi que d'argent dans le plomb; elles contiennent des marbres, des charbons de terre, plusieurs pierres fines, par exemple, les chrysoptases de Silésie; mais en général elles ne sont pas riches en métaux. C'est la chaîne qui sépare le bassin de la Bohême des plaines de la Saxe qui a mérité le surnom de *métallique* (*Erzgebirge*), et qui est en effet le plus riche dépôt des minerais d'argent de toute l'Europe, et le seul qui semble ne jamais diminuer. Dans les quarante dernières années du dix-huitième siècle, on a frappé, à Freyberg, pour 22 millions d'écus de Saxe (85,800,000 fr.). La richesse de ces montagnes, en cuivre, en étain et en fer, n'est pas moins grande; mais l'étain abonde principalement, et dans la meilleure qualité, du côté de la Bohême, dont les mines rivalisent avec celles de l'Angleterre. Au contraire, les mines d'argent de la Bohême, autrefois extrêmement riches, sont aujourd'hui ou épuisées ou négligées. Les lavages d'or, jadis très-productifs, ou du moins très-vantés, ne sont plus, en Bohême ni en Saxe, que d'une importance très-secondaire; mais l'un et l'autre de ces pays produisent toutes les variétés possibles de métaux en quantité plus ou moins considérable: dans l'un et l'autre on trouve également les variétés les plus précieuses et les plus utiles de granites, de marbres, de porphyres, ainsi que de cristaux et de pierres fines, moins parfaites, il est vrai, que celles de l'Orient, mais parmi lesquelles cependant les topazes de Saxe et les grenats de Bohême méritent leur réputation.

Les montagnes de la Thuringe et de l'Eichfeld ne sont pas très-riches en minéraux ; mais entre le pied de ces montagnes et celui du Harz, on doit remarquer une hauteur qui semble couvrir une immense couche de cuivre, dont la ville de Mansfeld indique à peu près le centre. Cette couche, qui se trouve de 50 à 90 mètres au-dessous du sol, renferme encore des pétrifications et des débris fossiles très-curieux ; un peu plus à l'est, et sous le lit même de la Saale, une veine d'eau salée s'étend probablement du pied des montagnes de l'Erz-gebirge jusqu'au lac salé d'Eisleben, et aux célèbres salines du Halle ; ce riche dépôt paraît se perdre sous les bases des montagnes de Harz. Dans les entrailles de celles-ci, l'art du mineur exploite soigneusement de l'argent, du plomb, du cuivre et du fer ; mais le produit diminue d'année en année, et il n'a jamais égalé celui des monts métalliques. Le fer est le seul métal généralement répandu et exploité dans les montagnes entre le Weser, le Mein et le Rhin ; celles du Wester-wald, appartenant pour la plupart au duché de Nassau, en sont remplies, et l'ancien duché de Westphalie, avec le duché de Berg, fournit aux fabriques d'armes prussiennes le meilleur acier de l'Allemagne, après celui de la Styrie ; mais l'exploitation du charbon de terre et celle des salines est plus lucrative. Il en est de même dans les montagnes à l'ouest du Rhin ou dans les dépendances des Ardennes et des Vosges : dans les premières surtout, les dépôts de houilles, qui tiennent à ceux des Pays-Bas, sont d'une haute importance. Les laves d'Andernach et la cendre volcanique du même endroit, qui sert à faire le ciment nommé *trass*<sup>1</sup>, sont remarquables comme rappelant les nombreux dépôts volcaniques qui remplissent le bassin inférieur du Rhin. Les lavages d'or de ce fleuve et de quelques-uns de ses affluents n'offrent qu'un objet de curiosité.

Les mines de la Forêt-Noire donnent de l'argent, du cuivre et du fer, mais en petites quantités. Les branches orientales des Alpes qui parcourent les territoires bavarois et autrichien contiennent bien une variété de minéraux ; mais deux objets seuls méritent de figurer dans cet aperçu général : l'un c'est la longue série de sources salées qui depuis Hall, dans le Tyrol, suit le pied de la chaîne septentrionale des Alpes par Reichenhall en Bavière, et Hallein, dans le Salzbourg, jusqu'à Ischl en Autriche, au-dessus de l'Ens ; l'autre est le riche dépôt du meilleur fer de l'Europe, qui se trouve du côté oriental des Alpes noriques dans la Styrie, auquel on doit joindre les grandes mines de plomb dans la Carinthie, et celles de mercure près d'Idria, les plus importantes de l'Europe après

<sup>1</sup> C'est le mot *terrasse* défiguré.

celles d'Almaden en Espagne. Tels sont les grands traits de la géographie minéralogique de l'Allemagne. Une foule d'autres minéraux curieux et intéressants seront indiqués dans les descriptions spéciales.

Les productions du règne végétal ne le cèdent pas aux richesses minérales, mais elles suivent une autre distribution. Les forêts tiennent le premier rang, puisque, outre qu'elles fournissent à la consommation des habitants, aux constructions, aux fabriques et aux mines, elles donnent encore un excédant considérable à l'exportation ; elles couvrent, selon l'opinion reçue, près d'un tiers de la surface du pays. Dans la région centrale, le chêne est l'arbre dominant, et toutes les collines sont ornées de cet arbre national, autour duquel se groupent les hêtres, moins beaux cependant qu'en Danemark, des frênes magnifiques, des ormes, des peupliers, des pins et des sapins ; tandis que dans les positions plus abritées, les noyers, les châtaigniers, les pommiers, les poiriers, les amandiers, les pêchers et toute sorte d'arbres fruitiers, étalent leurs fleurs variées et leurs riches productions. Cette peinture convient à la zone centrale de l'Allemagne ; les arbres conifères, et principalement le pin, qui, dans cette zone, se tient aux hauteurs moyennes et occupe quelques terrains arides, se multiplie davantage dans les plaines sablonneuses qu'arrosent l'Oder et l'Elbe ; mais ce n'est généralement que l'espèce la plus commune, et il ne faut pas chercher dans l'Allemagne septentrionale, ni le pin au bois ferme, ni le sapin élancé que la Scandinavie fournit aux constructions navales. Les forêts de pins qui, en suivant le cours des rivières, se dirigent du nord-ouest au sud-est, forment en quelque sorte des associations exclusives, où peu d'arbres à feuilles changeantes sont admis ; à ces forêts un peu tristes succèdent ou s'entremêlent de longues landes, couvertes de bruyères, plantes également sociales, et qui représentent en quelque sorte en petit la végétation des forêts voisines ; ajoutez-y des prairies le long des rivières et des *marsches* ou terrains d'alluvions le long des côtes maritimes, et vous avez le tableau végétal des plaines septentrionales de l'Allemagne. Car il en faut séparer les belles collines du Holstein oriental, du Mecklenbourg maritime et de l'île de Rugen, où les chênes reparaissent sur un sol moins sablonneux ; cette lisière appartient à la région des îles et péninsules dano-cimbriques.

Le midi de l'Allemagne, qui dépend immédiatement du système des Alpes, offre probablement deux échelles de végétation pour les forêts : celle de la pente au nord, depuis les Alpes tyroliennes jusqu'au Danube, et celle de la pente orientale de l'Autriche, de la Styrie et de la Carniole,

sans parler de la lisière méridionale. Occupons-nous d'abord de la première. Le sapin et le mélèze semblent s'élever jusqu'à 4,786 mètres, et peut-être le *pinus cembra* les dépasse-t-il encore; mais cette région des conifères ne se termine pas généralement à 4,300 mètres pour faire place à une région de hêtres, comme Wahleberg l'admet pour la Suisse septentrionale; toutes les hauteurs de la Bavière, à 650 mètres, sont dominées par le pin rouge et le genévrier, tandis que le chêne et le hêtre y restent des arbres d'une vigueur médiocre, quoique assez communs. Les bouleaux sont aussi très-répandus sur toute cette pente.

La zone végétale de l'Autriche, ou de la pente est et sud-est des Alpes, présente une succession plus rapide depuis la région des neiges éternelles, sur le Glockner, depuis les hauteurs parfumées de l'œillet alpin, de la *valeriana celtica*, ou ornées de rhododendron, de *soldanella*, de *paretia*, jusqu'aux vignobles de la frontière de Hongrie et jusqu'aux oliviers de l'Istrie. Mais les limites précises des végétations ne se trouvent pas indiquées par les botanistes; la culture de la vigne paraît s'élever à 650 mètres, celle du froment à 4,300 mètres, et le reste du sol est principalement réservé aux arbres conifères et aux pâturages.

La flore de l'Allemagne, tant centrale que méridionale, paraît abonder principalement en plantes ombellifères et cruciformes; il faut y ajouter, pour la partie alpine, les primulacées et les phytumes. Les plantes bulbeuses réussissent surtout dans les vallées chaudes de l'Autriche, comme les bruyères et les *vaccinium*, les genévriers dans les plaines du nord. Sur toutes les montagnes moyennes, les anémones, les jacinthes, les violettes, les mugets, émaillent les prés humides, tandis que le sureau à grappes, le prunier mahaleb, le rosier à fruits pendants, le néflier, le baguenaudier, le cornouiller, le rosier-cannelle, les églantiers, forment les sous-bois et les haies. L'Allemagne moyenne offre surtout un aspect agréable; la verdure du printemps y dure longtemps, et beaucoup de fleurs et d'arbustes des Alpes y semblent suivre le cours des fleuves depuis leurs sources. Ainsi, le faux ébénier ne cesse d'embellir les rivages du Rhin et du Danube.

Les céréales de toute espèce prospèrent généralement en Allemagne; le froment et l'orge sont plus cultivés dans le midi, et on préfère à tout autre le froment d'hiver de Bavière; l'épeautre domine dans le grand-duché de Bade et dans le royaume de Wurtemberg, sur le Rhin et le Mein; le maïs est répandu en Styrie, en Moravie, dans le Tyrol; le blé-sarrasin est plus commun dans les sables du nord. La manne (*festuca fluitans*) est cultivée sur l'Oder. L'Allemagne, prise dans son ensemble, produit certainement

au delà de sa consommation, et fournit des exportations à la Suisse, à la Hollande, à la Suède, et à quelques provinces orientales de la France. Si elle pouvait manquer de céréales, la culture toujours croissante de la pomme de terre, déjà immense dans le Nord, suffirait seule pour empêcher le retour des disettes comme celles qu'éprouvèrent jadis la Saxe et la haute Autriche. Les légumes alimentaires abondent en Allemagne, et quelques-uns parviennent à une excellence inconnue dans d'autres pays; le chou, par exemple, qu'on exporte au loin sous le nom de *sauer-kraut*<sup>1</sup>, surpasse même les produits de la Belgique, et les Allemands en disent autant des diverses espèces de navets, de carottes, de pois et de fèves. Il est certain que la culture des légumes, particulièrement conforme au caractère patient des Allemands, est poussée à un haut degré de perfection. Le jardinage varie beaucoup selon les climats, et tandis que le riche Holstein en manque, beaucoup de contrées moins fertiles, dans le centre de l'Allemagne, se font une source de revenus par la culture d'arbres fruitiers et de légumes culinaires, dont la désignation plus spéciale ne peut trouver place ici. La nation doit à une grande consommation d'excellents légumes une partie de sa santé robuste.

Parmi les plantes utiles, le houblon est un objet de culture extrêmement important; il trouve ici son sol et son climat; le produit excellent, surtout aux environs de Brunswick, dans la Bohême et dans la Franconie bavaoise, suffit aux nombreuses brasseries qui, en dépit des modes anglaises, soutiennent encore leur antique renommée. La culture du tabac, quoique les fumées de la pipe enveloppent toutes les réunions publiques, n'est pas poussée à une grande perfection, et le tabac indigène reste très-inférieur à celui de l'Amérique et de la Macédoine. La garance de Silésie; le safran d'Autriche, la gaude d'Erfurt, les diverses autres plantes tinctoriales, aujourd'hui moins recherchées dans les arts, ne sont plus l'objet d'une culture aussi générale. A l'égard du chanvre, l'Allemagne ne produit que le tiers de ce qu'elle consomme dans ses fabriques de voiles et de cordages. Le préjugé qui donne la préférence au chanvre de Russie est refuté par l'excellence de celui du pays de Bade, où il en croît des tiges de plus de 5 mètres de haut, et où l'on fait 50 mètres de toile d'un seul kilogramme. En revanche, le lin, cet objet principal de la manufacture la plus nationale du pays, est généralement cultivé.

Les vignobles de l'Allemagne ont déjà été indiqués dans nos observations sur les climats. Ceux qui bordent le Rhin et le Mein ont toujours de la célé-

<sup>1</sup> *Sauer*, acide; *kraut*, légume. De là les Français ont fait *choucroûte*.

brité dans le pays même ; le *Johannisberg*, le *Nierenstein*, le *Leiste*, le *Stein* et autres, sont vantés par les géographes, chantés par les poètes et bus par quelques vieux patriotes allemands et par quelques gourmets en Russie et en Hollande ; mais l'exemple des grands, le bas prix des vins français, et les obstacles que les douanes intérieures opposent à la circulation des produits, concourent à ruiner ces vignobles, qui, sous des administrations plus patriotiques, répondraient aux soins industriels de l'infortuné vigneron. Aujourd'hui tout le nord de l'Allemagne consomme généralement des vins de la Garonne, introduits par Brême, Hambourg et Stettin. La Silésie boit, comme la Pologne, les vins de Hongrie. Les vignobles de l'Autriche, de la Styrie et du Tyrol, peut-être inférieurs en qualité, produisent un grand profit au pays. Les raisins du bord de la Moselle, du Necker, du lac de Constance, ne donnent qu'un vin plus ou moins médiocre, et les vignobles de Naumbourg, de Grunberg, ne produisent, comme ceux de Witzhausen et de Iëna, que du vinaigre. On estime la production totale de l'Allemagne en vin, à environ 12 millions d'*eimer*, dont près de 5 millions pour l'Autriche ; ce serait la moitié de ce que produit la Hongrie et un sixième des récoltes de la France.

Une culture plus généralement conforme au climat est celle des arbres fruitiers, surtout celle des pommiers, des cerisiers, dans le nord ; des châtaigniers, des amandiers et des pêchers, dans la zone centrale ; elle n'est pourtant pas florissante, quoique la pomme de Borstorf <sup>1</sup> ait acquis une juste réputation en Europe. On a voulu forcer la culture du mûrier à l'usage des vers à soie ; le climat s'y refuse, hors quelques lisières de l'Autriche ; mais on se flatte maintenant de nourrir ces vers avec le feuillage des arbres indigènes.

Dans un pays aussi riche en pâturages, les bestiaux constituent naturellement une des productions les plus importantes. Les bœufs de l'Allemagne sont principalement de deux races : l'une est celle des Alpes, répandue en Autriche, en Bavière, dans le Tyrol et à Salzbourg, où elle est élevée et nourrie absolument à la manière suisse ; mais, chose singulière, au milieu des pâturages aromatiques, elle donne moins de lait et des fromages moins recherchés ; l'autre est celle dite d'Ostfrise, qui s'est propagée en Westphalie, en Holstein et dans tous les terrains bas nommés les *marsches* ; mais parmi cette race massive et lourde, les animaux à chair délicate et à formes gigantesques viennent du Jutland. Le bœuf vraiment indigène est d'une espèce peu remarquable. Dans le pays d'

<sup>1</sup> *Postophe* dans le jargon des jardiniers français.

Hohenlohe, il y a des bœufs de race suisse dont la chair excellente est recherchée à Paris. Ceux de la Styrie semblent être d'origine hongroise. Les bêtes à cornes sont estimées, dans les statistiques, à 45 ou 48 millions. Le nombre des bêtes à laine s'élève à 25 millions, et le croisement de races est porté très-loin, surtout en Saxe et en Silésie. Le cochon, de trois variétés, fourmille en Westphalie, en Bavière et dans la Poméranie. L'Allemagne exporte beaucoup de viande salée et fumée, du jambon et des peaux; elle produit de la laine, dont plusieurs qualités sont excellentes, au delà du besoin de ses importantes fabriques.

Le cheval allemand, plus remarquable par sa force que par sa beauté, forme l'objet des soins particuliers du cultivateur allemand; la race de Mecklembourg et de Holstein est recherchée pour la remonte de la grosse cavalerie et pour les voitures, celle d'Ostfrise a les formes plus grossières. La Styrie et d'autres provinces voisines des Alpes donnent des chevaux très-robustes et très-sûrs pour grimper à travers les montagnes; mais en Bavière on élève maintenant des chevaux propres à la course. Ceux des bruyères de Senne en Westphalie courent vite, il est vrai; mais trop minces et trop vilains, ils ne sont que des sauvageons. La cavalerie légère doit se pourvoir en Pologne et en Ukraine.

La volaille abonde dans la plupart des provinces; la Styrie vante ses dindes et la Bohême ses faisans; la Poméranie est couverte d'oies, qui ne manquent pas non plus en Westphalie. Les forêts et les bruyères fourmillent de gibier de toute espèce; seulement la perdrix rouge n'y a pas été trouvée jusqu'à présent. Les essaims d'oies sauvages deviennent quelquefois un fléau, dans le nord surtout, où aussi les cicognes jouissent d'une vénération populaire. Le héron habite les bords du Rhin; l'aigle des Alpes, diverses espèces de faucons, de chats-huants et de corbeaux, distinguent les forêts et les montagnes de l'Autriche, où le *parus pendulinus* que nous avons vu à Astrakhan, suspend aussi ses nids. En général, tous les oiseaux des Carpathes et des Alpes sont communs à l'Allemagne méridionale; tandis que les plaines germaniques du nord sont plus particulièrement peuplées d'oiseaux qui habitent les rivages de la Baltique. L'industrie allemande, et surtout celle des Tyroliens, fournit des serins, dits oiseaux des Canaries, à tout le nord de l'Europe.

La pêche maritime de l'Allemagne est peu considérable, quoique l'activité de quelques navigateurs de Hambourg, d'Altona, d'Emden, aille chercher la baleine jusque parmi les glaces du Groenland et les essaims de harengs sur les bancs de Shetland. Les délicieux poissons de la Bal-

tique, communs à la Prusse, au Mecklembourg et au Danemark ne doivent point trouver place dans cet aperçu. Nous jetterons seulement un coup d'œil sur la pêche fluviale des Allemands : elle est très-considérable, mais elle devrait l'être encore davantage. Le Danube possède ses énormes husons, outre une foule d'autres poissons, parmi lesquels diverses espèces de *cyprinus* et de *perca* lui sont particulières; mais l'anguille est bannie de ses eaux et de celles de ses affluents. Il serait très-curieux de distinguer avec précision les espèces qui vivent dans la partie supérieure du Danube avant sa réunion à l'Inn, et celles que cette rivière des Alpes y amène. L'excellent saumon, qui abonde surtout dans le Rhin, se trouve aussi dans l'Elbe et le Wésér. On distingue parmi les poissons de l'Elbe et parmi ceux du Wésér, le véron. Les rivières du Harz et de l'Erz-gebirge sont riches en truites et en loches. L'Oder nourrit de gros esturgeons. La murène abonde dans les lacs nombreux de la Poméranie et du Mecklembourg. On vante les lamproies de Lunebourg, le saumon argenté du lac Chiem, l'ombre bleue du lac Wurm, outre la foule de poissons ordinaires des lacs et des rivières. Mais les perles qu'on trouve dans quelques ruisseaux de Bohême, de Saxe et des Ardennes, ne méritent pas grande attention; elles sont en général d'un blanc de lait.

Les aurochs et les élans ont disparu des forêts de la Germanie, où l'on trouve encore le petit ours, le lynx, le chat sauvage et le blaireau. Les loups mêmes sont rares; ils descendent des Carpathes et des Ardennes; mais dans le milieu de l'Allemagne la vigilance des campagnards les fait aussitôt disparaître. Le *hamster* (*mus cricetus*), dont la Saxe semble être la patrie, puisqu'on les y déterre quelquefois par milliers, la souris des champs et le rat d'eau, sont les animaux les plus nuisibles. Les renards, les martres, les castors ont beaucoup diminué. Autrefois les princes et les seigneurs entretenaient d'immenses parcs de gibier surnommés *noble*; il y avait telle principauté plus peuplée de gibier que d'hommes; les cerfs, les daims, les sangliers, les lièvres et les lapins, y jouissaient du privilège de détruire les moissons naissantes du paysan, en attendant qu'une grande chasse de cour vint détruire ses récoltes. Plus civilisés, plus vertueux, les princes allemands cherchent aujourd'hui des plaisirs plus dignes de l'homme que celui de voir un cerf expirer sous la dent des chiens et entretiennent bien moins de gibier. Ce n'est guère que dans quelques grandes seigneuries de Bohême de Moravie et de Saxe, qu'on voit aujourd'hui ces fameuses chasses, vantées dans les gazettes de cour, où l'on tue en trois jours 4,200 pièces de gibier, et où l'on voit une peuplade entière de 3,000 lièvres ramassés pour périr sous les yeux de quelque auguste chasseur.



L'industriel castor habite encore les hauteurs du Bœhmerwald et les ivages de la Salza ; l'innocent bouquetin des Alpes se montre, ainsi que le chamois, parmi les glaciers du pays de Salzbourg ; la marmotte vit dans le Tyrol et la haute Bavière. En général, les faunes des Alpes et des Carpathes s'unissent dans les montagnes du sud-est de l'Allemagne.

Nous allons maintenant visiter chacun des nombreux États qui composent le grand corps germanique. Mais quel ordre adopter ? Quelle méthode suivre ? Pour ramener quelque clarté dans cette confusion d'États enclavés les uns dans les autres, nous chercherons à concilier à la fois les divisions physiques et les divisions politiques, en groupant en trois sections :

Allemagne septentrionale,

Allemagne centrale,

Allemagne méridionale,

les quarante États qui composent aujourd'hui la Confédération germanique, et nous terminerons par un livre d'ensemble, qui fera connaître l'état social, intellectuel et moral des peuples germaniques.

Le tableau suivant indiquera à la fois l'ordre que nous nous proposons de suivre dans notre description topographique, le nom des États allemands confédérés, leur situation physique, et le bassin hydrographique auquel ils appartiennent.

NOM DE L'ÉTAT.	CAPITALE.	BASSIN HYDROGRAPHIQUE AUQUEL IL APPARTIENT.
<b>ALLEMAGNE SEPTENTRIONALE.</b>		
Monarchie PRUSSIENNE. . . . .	<i>Berlin</i> . . . . .	Vistule, Oder, Elbe. — Wésér, Ems, Rhin.
Duchés de HOLSTEIN et de LAUENBOURG <sup>1</sup> . . . . .	<i>Glückstadt</i> . . . . .	Eyder, Elbe.
Grand-Duché de MECKLEMBOURG-SCHWERIN. . . . .	<i>Schwérin</i> . . . . .	Elbe, Varnow, Recknitz.
Grand-Duché de MECKLEMBOURG-STRELITZ. . . . .	<i>Strelitz</i> . . . . .	Elbe (par le Havel), Trave, Recknitz.
République de LUBÉCK. . . . .	<i>Lubeck</i> . . . . .	Trave.
République de HAMBOURG. . . . .	<i>Hambourg</i> . . . . .	Elbe.
République de BRÈME. . . . .	<i>Brème</i> . . . . .	Wésér.
Royaume de HANOVRE. . . . .	<i>Hanovre</i> . . . . .	Elbe, Wésér, Ems.
Grand-Duché d'OLDENBOURG. . . . .	<i>Oldenbourg</i> . . . . .	Wésér, Jahlde, Ems.
Seigneurie de KNIPHAUSEN. . . . .	<i>Kniphausen</i> . . . . .	Jahlde.
Duché de BRUNSWICH. . . . .	<i>Brunswich</i> . . . . .	Wésér (par l'Aller et l'Ocker), Elbe (par la Saale).
Principauté de LIPPE-DETMOLD. . . . .	<i>Detmold</i> . . . . .	Rhin (par la Lippe), Wésér (par la Verre).
Principauté de LIPPE-SCHAUBOURG. . . . .	<i>Bückebourg</i> . . . . .	Wésér (par l'Emmer).
Principauté d'ANHALT-DESSAU. . . . .	<i>Dessau</i> . . . . .	Elbe (par la Mulda).
Principauté d'ANHALT-BERNBURG. . . . .	<i>Bernbourg</i> . . . . .	Elbe (par la Saale).
Principauté d'ANHALT-KÖTHEN. . . . .	<i>Köthen</i> . . . . .	Elbe.

<sup>1</sup> Voir la description de ces duchés, tome VI, page 683 et suivantes.

NOM DE L'ÉTAT.	CAPITALE.	BASSIN HYDROGRAPHIQUE AUQUEL IL APPARTIENT.
<b>ALLEMAGNE CENTRALE.</b>		
Grand-Duché de LUXEMBOURG <sup>1</sup> . . . . .	<i>Luxembourg.</i>	Rhin (par la Moselle).
Duché de NASSAU . . . . .	<i>Wiesbaden.</i>	Rhin (par le Mein et la Lahn).
Grand-Duché de HESSE-DARMSTADT . . . . .	<i>Darmstadt.</i>	Rhin.
Grand-Duché de HESSE-ÉLECTORALE . . . . .	<i>Cassel.</i>	Wésér, Rhin.
Landgraviat de HESSE-HOMBOURG . . . . .	<i>Hombourg.</i>	Rhin (par la Nahe et le Mein).
République de FRANCFORT . . . . .	<i>Franckfort.</i>	Rhin (par le Mein).
Principauté de WALDECK . . . . .	<i>Corbach.</i>	Wésér (par la Fulda).
Grand-Duché de SAXE-WEIMAR . . . . .	<i>Weimar.</i>	Elbe (par la Saale), Wésér (par la Verra).
Duché de SAXE-MEININGEN-HILDBOURGHAUSEN . . . . .	<i>Meiningen.</i>	Wésér (par la Verra), l'Elbe (par la Saale).
Duché de SAXE-ALTEMBOURG . . . . .	<i>Altembourg.</i>	Elbe (par la Mulda et la Saale).
Duché de SAXE-COBOURG-GOTHA . . . . .	<i>Cobourg.</i>	Rhin (par le Mein), Wésér (par la Verra).
Royaume de SAXE . . . . .	<i>Dresde.</i>	Elbe et Oder.
Principauté de SCHWARTZBOURG-RUDOLSTADT . . . . .	<i>Rudolstadt.</i>	Elbe (par la Saale).
Principauté de SCHWARTZBOURG-SONDERSHAUSEN . . . . .	<i>Sondershausen.</i>	Elbe (par la Saale).
Principauté de REUSS-GREIZ . . . . .	<i>Greiz.</i>	Elbe (par la Mulda).
Principauté de REUSS-SCHLEIZ . . . . .	<i>Schleiz.</i>	Elbe (par la Saale et la Mulda).
Principauté de REUSS-LOBENSTEIN-EBERSDORF . . . . .	<i>Ebersdorf.</i>	Elbe (par la Saale et le Mein).
<b>ALLEMAGNE MÉRIDIONALE.</b>		
Principauté de LIECHTENSTEIN . . . . .	<i>Vaduz.</i>	Rhin.
Principauté de HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN . . . . .	<i>Sigmaringen.</i>	Danube
Principauté de HOHENZOLLERN-HECHINGEN . . . . .	<i>Hechingen.</i>	Rhin (par le Necker).
Grand-Duché de BADE . . . . .	<i>Carlsruhe.</i>	Rhin et Danube.
Royaume de BAVIÈRE . . . . .	<i>Munich.</i>	Danube et Rhin.
Royaume de WURTEMBERG . . . . .	<i>Stuttgard.</i>	Danube et Rhin.
Empire d'AUTRICHE . . . . .	<i>Vienne.</i>	Elbe, Oder, Vistule, Danube, Rhin, Adigé, Brenta et Isonzo.

<sup>1</sup> Voir plus loin la description de ce duché avec celle de la monarchie Néerlandaise.

## LIVRE CENT CINQUANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Monarchie prussienne. — Coup-d'œil historique et physique. — Description topographique. — Provinces polonaises et provinces à l'est du Wésér.

La Prusse se compose aujourd'hui de deux grands groupes de provinces et de quelques territoires isolés.

1<sup>o</sup> La Prusse orientale à l'est du Wésér, qui est la plus importante, renferme les provinces de Prusse, Posen, Brandebourg, Poméranie, Silésie, Saxe. Elle est bornée au nord par le duché de Mecklembourg et la mer Baltique; à l'est par une ligne de démarcation qui la sépare de la Russie; au sud par les provinces autrichiennes de Galicie, Silésie et Bohême et par

le royaume et les divers duchés de Saxe; à l'ouest par la Hesse-Cassel, le Hanovre et le Brunswick.

2° La Prusse occidentale ou à l'ouest du Wésér renferme les deux provinces de Westphalie et du Rhin, et a pour bornes au nord le Hanovre; à l'est la principauté de Lippe, le Brunswick, la Hesse-Cassel, le Nassau et la Bavière-Rhénane; au sud la France; à l'ouest le Luxembourg, la Belgique et la Hollande.

Deux routes militaires réunissent ces deux territoires et assurent en tout temps les communications.

Les territoires en dehors de ceux que nous venons d'indiquer et qui dépendent de la Prusse sont, outre quelques cantons secondaires, la principauté de Lichtenberg acquise en 1834; les deux duchés de Hohenzollern Sigmaringen et Hechingen cédés en 1849, et le canton suisse de Neuchâtel (ancienne principauté) qui s'est déclaré indépendant en 1848, mais sur lequel la Prusse n'a pas renoncé aux droits de souveraineté que lui donnent les traités de 1815.

Nous allons parcourir chacune des deux grandes parties qui composent la monarchie prussienne, remettant à leur position spéciale la description des autres territoires ou enclaves, et nous aurons soin de réunir dans des tableaux statistiques les documents les plus propres à compléter notre description.

La Prusse proprement dite et le grand-duché de Posen, qui vont d'abord nous occuper, ne sont pas des pays allemands; cependant la nécessité de ne pas multiplier les divisions nous fait un devoir de les décrire ici avec les États de la Confédération germanique.

Mais voyons d'abord quelle fut l'origine de cette monarchie.

Dans les contrées que baignent, avant de s'écouler dans la mer Baltique, la Vistule à l'ouest, et le Niémen à l'orient, les anciens *Æstyi*, *Venedi* et *Guttones*, avaient, avant le dixième siècle, formé un peuple mixte, wendogothique, sous le nom de *Pruczi*<sup>1</sup>, nom qui probablement vient de quelque ancien mot wende, lié avec celui de *pruszniika*, terre dure et glaiseuse, comme le sont celles du plateau intérieur de la Prusse orientale. Ils étaient divisés en plusieurs tribus, dont les principales étaient les *Pruczi* propres, nommés aussi *Sembes* ou indigènes, dans le *Samband*, pays appelé auparavant *Willand*, et les *Natangi*, ou habitants de taillis, au sud de Pregel. Les Lithuaniens et les Samogitiens appartenaient à la même race que les *Pruczi*, et tous ensemble avaient pour principale souche les anciens

<sup>1</sup> Prononcez *Prutsi*. On trouve aussi écrit *Prutzi*, *Pruteni* et *Brutzi*.

Venedi ou Wendes, parmi lesquels d'autres tribus gothiques et finnoises ont dû vivre disséminées, ou ont quelquefois dû exercer une domination temporaire.

La langue des anciens *Pruczi*, comprimée avec violence dans les treizième, quatorzième et quinzième siècles, et éteinte en 1683, ne différerait que comme un dialecte de celle des Lithuaniens, et doit être considérée comme la fille en ligne directe de celle des Venedi ou anciens Wendes. Cette langue, que nous nommerons *proto-wende*, a dû retentir sur les bords de la Baltique depuis un temps immémorial; car le commerce de l'ambre jaune, qui semble se perdre jusque dans la nuit des temps, se faisait, au moins aux premiers siècles de l'ère vulgaire, entre les *Venedi* de la Baltique et les *Veneti* de l'Adriatique, et une semblable communication indique toujours une parenté très-ancienne de ces peuples.

Les *Pruczi* n'avaient d'autre lien national connu que la hiérarchie qui présidait à leur culte commun. Le *kriwe*, ou juge suprême, était en même temps le suprême pontife, le grand sacrificateur. Il résidait à *Romowe*, dont la situation n'est pas très-certaine, mais qui ne paraît pas avoir été éloignée de la province centrale de *Natangie*, ni du site où postérieurement s'éleva le monastère de la Sainte-Trinité. Le *kriwe*, qui prenait aussi le titre de *kriwve-kriweyto*, juge des juges, paraît avoir été électif parmi les prêtres. Quelquefois, dans sa vieillesse, il s'immolait lui-même pour le salut de son peuple. Le *kriwe* avait sous lui une longue série de prêtres ou de magiciens initiés à diverses parties du culte.

Mais nous ne savons rien de positif sur les principales divinités de ce peuple; car, tandis qu'on cite généralement une espèce de trinité composée de *Perkunos*, le dieu de la lumière et du tonnerre; de *Pikollos*, le dieu des enfers, et de *Potrimpos*, le dieu de la terre, des fruits et des animaux, d'autres passages signalent, comme culte dominant, l'adoration du soleil, de la lune et des astres, et même celui des animaux réputés sacrés pour chaque canton particulier. La vénération des animaux, tels que les lézards, les grenouilles, les serpents, a duré en Lithuanie jusque dans le dix-septième siècle.

Les fêtes de trois grandes divinités présentent l'appareil sinistre des sacrifices sanglants, et on y offrait même des victimes humaines; les premiers missionnaires du christianisme et les chevaliers teutoniques furent immolés au milieu de tourments affreux.

Les sanctuaires des anciens Prussiens et Lithuaniens n'étaient que des places consacrées à l'ombre des chênes ou des tilleuls antiques. Le chêne

de Romowe, toujours verdoyant, offrait sous ses épais rameaux un abri complet contre la pluie et la neige; les chrétiens l'abattirent. Celui de Thorn servit de poste de défense à une troupe de chevaliers. Dans le creux de celui de Welau, un homme à cheval pouvait se retourner : deux margraves de Brandebourg en firent l'essai; cet arbre tomba de vieillesse au seizième siècle.

Les *Pruczi*, loués pour leur humanité envers les naufragés par Adam de Brême, organe du roi Suénon de Danemark, paraissent avoir vécu sous la domination d'un grand nombre de seigneurs indigènes, indépendants les uns des autres, et qui n'exerçaient dans leurs provinces qu'une autorité limitée à la fois par les prêtres et le peuple. Leurs grains, leur miel, la viande de leurs troupeaux, leur fournissaient une nourriture abondante; ils tiraient du lait des juments une boisson enivrante, et s'habillaient des pelleteries recherchées par les nations voisines. Les chefs habitaient des maisons étendues et solides, en bois. Des forteresses, également en bois, couvraient les frontières, mieux défendues d'ailleurs par le courage des habitants. Les Polonais, encore sauvages, enlevaient dans leurs courses les fruits et les enfants. L'hospitalité des Prussiens ouvrait un libre accès aux étrangers paisibles, à l'exception des sanctuaires où les images de leurs divinités reposaient sous l'ombrage épais des arbres sacrés; en approcher était un crime punissable de mort. Les *Pruczi* avaient « les yeux bleus, la che-  
« velure blonde et le teint fleuri; » portrait qui ne correspond pas entièrement avec le physique des paysans samogitiens et lithuaniens, seuls restes purs de la nation; mais il est probable que la race blonde, descendue des *Guttones* ou Goths, formait la classe dominante. Une distinction des seigneurs et des vassaux devient manifeste par toutes les circonstances des guerres des Prussiens contre l'ordre Teutonique; mais de simples esclaves n'auraient pas combattu avec autant de vaillance.

Les Prussiens ayant, vers la fin du dixième siècle, puni de mort un des apôtres du christianisme, qui venait changer le culte de leurs pères, les princes de la Pologne, devenus chrétiens, saisirent cette occasion pour subjuguier un pays qui était à leur convenance. Boleslas I<sup>er</sup> vengea la mort de saint Adalbert en ravageant la Prusse par le fer et la flamme. Il paraît que cette méthode de conversion ne plut pas aux Prussiens; ils restèrent païens et libres; ils battirent entièrement les Polonais en 1163, et envahirent plusieurs provinces le long de la Vistule. Ayant déployé la bannière rouge et blanche de la sainte croix, Waldemar II, roi de Danemark, vint, au commencement du treizième siècle, plusieurs parties de la

Livonie et de la Prusse; et cette dernière province lui resta fidèlement attachée, même à l'époque où il perdit toutes ses autres conquêtes (l'an 1227).

Les faibles successeurs de Waldemar perdirent de vue les Prussiens, qui, de jour en jour, devenaient plus formidables pour les Polonais. Ces derniers, désespérant de se pouvoir mettre à l'abri des incursions des Prussiens, appelèrent à leur secours les chevaliers de l'ordre Teutonique, l'un de ces ordres moitié religieux, moitié militaires, qui devaient leur origine aux croisades. Les chevaliers porte-glaives s'étaient déjà fixés dans la Courlande, et avaient profité des revers de Waldemar II pour lui enlever une partie de la Livonie. Après eux les chevaliers teutoniques vinrent s'établir dans le pays de Culm, que la Pologne leur céda. Cent chevaliers, sous Hermann de Balk, parurent les premiers, et commencèrent la conquête de la Prusse. En l'an 1230, Thorn devint leur capitale, et ils parvinrent à subjuguier en cinquante-trois ans, un pays qui avait résisté pendant quatre siècles aux armes victorieuses de la Pologne. Trois fois le désespoir souleva toute la nation prussienne; trois fois quelques milliers de chevaliers triomphèrent d'un peuple mal armé. Les provinces, conquises une à une, furent aussitôt garnies de châteaux-forts que les vaincus furent obligés de construire. Le grand-maître établit, en 1309, sa résidence à *Mariembourg*, château-fort qui jadis bravait même l'artillerie, et dont les murailles épaisses, les voûtes hardies, l'énorme pilier central, les salles pleines d'ornemens historiques, excitent encore l'admiration des connaisseurs; c'était le Capitole de l'ordre Teutonique. Ce fut alors que la langue allemande, qui était celle de la plupart des chevaliers teutoniques, devint dominante en Prusse. Les anciens *Pruczi*, en partie convertis, en partie repoussés en Lithuanie, cessèrent enfin des guerres sans fruit. Les seigneurs baptisés furent admis dans l'ordre. Le peuple échangea son ancien état de vassal contre une servitude bien plus dure. Les nombreuses colonies d'Allemands, appelées par l'ordre, élevèrent des cités florissantes, auxquelles on assura des privilèges presque républicains. Ainsi se formèrent successivement les trois ordres d'États provinciaux qui participèrent aux diètes, la souveraineté restant réservée à l'ordre Teutonique. Mais les chevaliers firent peser sur les *Pruczi* un joug si lourd, que ceux-ci appelèrent à leur secours leurs anciens ennemis les Polonais. Le roi de Pologne, Jagellon, battit complètement les chevaliers à la journée de Tannenbergh, en 1410, et humilia leur insolent orgueil.

Le destin de l'ordre Teutonique semblait fini. Jagellon en assiégeait les

restes dans Marienbourg; toutes les provinces cherchèrent à traiter avec le vainqueur. Deux hommes sauvèrent, pour quelque temps du moins, l'ordre, Henri Reuss, le nouveau grand-maître, par sa ferme activité, et Conrad Lezkau, bourguemestre de Dantzick, en amenant des renforts inespérés. Mais la tyrannie impolitique des chevaliers continua, et en 1440, les villes de Dantzick, d'Elbing, de Thorn et autres, ainsi que la noblesse de plusieurs provinces, conclurent une alliance formelle contre l'ordre Teutonique. Enfin, en 1454, toute la Prusse occidentale se mit en insurrection contre l'ordre, et se plaça sous la protection du roi Casimir IV, qui leur confirma tous leurs privilèges; en sorte que ce pays forma en effet un État absolument indépendant de la république de Pologne, qui n'était soumis qu'au roi en personne, et qui tenait ses diètes à part. La guerre sanglante qui fut la suite de cette affaire dura treize ans, pendant laquelle les Polonais ravagèrent entièrement la partie de la Prusse restée fidèle à l'ordre Teutonique. On prétend que de 21,000 villages, il n'y en eut que 3,013 qui échappèrent aux flammes; près de 2,000 églises furent détruites. La paix conclue en 1466 confirma les Polonais dans la possession de la Prusse occidentale, qui dès-lors prit, dans les géographies, le nom de *Prusse royale* ou *polonoise*. Les chevaliers de l'ordre Teutonique ne conservèrent la partie restante qu'en se reconnaissant vassaux de la Pologne. En vain essayèrent-ils de se soustraire à cette injurieuse domination, après une guerre de six années, ils furent vaincus, et la paix de Cracovie; en 1525, anéantit le pouvoir de l'ordre Teutonique, et changea totalement la constitution de la Prusse. Le margrave Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre, fut reconnu par ce traité comme duc héréditaire de la Prusse, sous la souveraineté de la Pologne.

Albert introduisit dans la Prusse ducale la réforme de Luther, et fonda, en 1544, l'université de Königsberg. En 1618, l'électeur *Joachim Friderich* fit entrer le duché de Prusse dans la maison électorale de Brandebourg, qui depuis cette époque en a conservé la possession. Par le traité de *Wehlau*, en 1657, sous le grand-électeur Frédéric-Guillaume, le duché de Prusse fut élevé en souveraineté indépendante. Son fils et successeur, Frédéric I<sup>er</sup>, prit en 1700, de sa propre autorité, le titre de roi. La Pologne fut la seule puissance qui se refusa longtemps à lui reconnaître cette dignité.

Ainsi sortit le royaume de Prusse des débris de l'ordre Teutonique, il était bien humble à son origine, et ne comptait pas au delà de 7 à 800,000 habitants. Mais les différents partages de la Pologne, en 1772, 1791 et

1792, vinrent successivement en tripler l'étendue. Au moment des grandes guerres qui suivirent la Révolution, son existence fut un instant menacée et Napoléon put mettre la main sur l'épée du grand Frédéric, en disant « ceci est à moi ! » L'orage passa avec les traités de 1814 et 1815, la monarchie prussienne rentra non-seulement dans ses anciennes possessions, mais s'accrut encore. Depuis cette époque, la Prusse a profité de la paix pour répandre la prospérité dans ses États.

La description physique de la Prusse ne saurait guère être qu'un appendice du tableau général de la plaine sarmatique, ou la neuvième région physique de l'Europe, que nous avons esquissée en tête de la description de la Pologne. Cependant il faut remarquer quelques traits particuliers. Les plaines sablonneuses, mais fertiles, de l'ancien royaume de Pologne, s'étendent à travers la province de Posen; et, devenues moins fertiles, elles remplissent toute la partie ouest de la Prusse occidentale : on y voit une lande alterner avec un marais ou un petit bois marécageux, et la côte se terminer, vers la Baltique, en dunes qui se confondent avec celles de la Poméranie. Mais la nature du sol change lorsqu'on passe dans la Prusse ancienne proprement dite, ou le pays compris entre la Vistule et le Memel; les bords de ces deux fleuves, surtout vers leur embouchure, présentent d'abord des terres basses, fertilisées par des inondations; ensuite s'élève un plateau de terres argileuses, orné de forêts, animé de lacs, parsemé de collines, mais la plus haute de ces collines, le *Galtgerben*, près Cumehnen, n'a que 465 mètres au-dessus du niveau de la mer Baltique. Les autres ne s'élèvent qu'à la moitié de cette hauteur, et les falaises par lesquelles la côte se termine, quoique abruptes, n'ont généralement que 50 à 60 mètres de hauteur. Les rivages orientaux du Curische-Haff sont formés de terrains tourbeux qui s'étendent jusque près de Memel au nord, près de Kaukehnen à l'est, et près de Labiau au sud.

Les fleuves qui ont leur embouchure en Prusse sont les suivants : le *Niemen*, en lithuanien *Nemony* (le silencieux ou l'invariable), venant de Lithuanie, et qui, en se jetant dans le lac maritime nommée Curische-Haff par deux branches, le *Russ* et le *Gilge*, finit lui-même sans nom indigène, mais reçoit en allemand celui de la ville de *Memel*, située sur l'écoulement du Curische-Haff : la branche nommée *Russ* se subdivise près du bourg de ce nom en trois autres branches, l'*Almat*, le *Skirviet* et la *Pokolna*, qui forment à leur embouchure une multitude d'îles. Le *Pre-gel*, en ancien prussien la *Prigolla* ou *Prigora* (rivière des collines),



formé par les débouchés des lacs de l'intérieur de la Prusse, ou, si l'on veut, par la réunion de l'Angerap et de la Pissa, reçoit encore une rivière considérable, l'*Alle*, et s'écoule dans le lac maritime nommé *Frische-Haff*; il forme au-dessus de Königsberg plusieurs îles assez considérables, et ne porte jusqu'à cette ville que de petits navires : une forte barre, qui se trouve à son embouchure, empêche les gros bâtiments de le remonter. Enfin la *Vistule* (*Wisla* en polonais, *Weichsel* en allemand) se partage en trois bras, l'un conservant le nom général et s'écoulant dans la Baltique, au nord de Dantzick; l'autre, nommé la *Vieille-Vistule*, et qui verse ses eaux peu abondantes dans le *Frische-Haff*; le troisième enfin qui, sous le nom de *Nogat* ou *Nogath*, s'écoule également dans ce lac. Les eaux de la *Vistule* paraissent avoir perdu de leur profondeur, et déjà près de Thorn ce fleuve est guéable.

Nous avons nommé les deux lacs dits *Frische-Haff* et *Curische-Haff*. C'est un des traits les plus curieux de la géographie de la Prusse. Le mot *haf* signifie en danois et en suédois une mer quelconque. Ce mot, importé peut-être par les conquêtes de Waldemar II, dénote maintenant, sur les côtes de la Prusse et de la Poméranie, ces lacs qui se trouvent à l'embouchure de l'Oder, de la *Vistule*, du *Pregel*, du *Memel* et d'autres fleuves. Ce ne sont pas proprement des golfes et des lagunes, puisque l'eau y est douce, ni des lacs, puisqu'ils communiquent directement à la mer par de grands détroits navigables. Nous les nommerons lacs maritimes. La Prusse compte deux grandes eaux de ce genre.

Le *Frische-Haff*, c'est-à-dire le *haf* aux eaux douces, a vingt-une lieues en longueur, et de deux à quatre en largeur. Une chaîne de bancs de sable le sépare de la mer Baltique, avec laquelle il communique par un détroit nommé *Gatt*. Ce détroit n'a que 3 mètres d'eau, et le *Frische-Haff* lui-même est encore moins profond, circonstance qui diminue tous les avantages commerciaux que l'on serait tenté d'attribuer à ce lac d'après un coup d'œil sur la carte.

Le *Curische-Haff* a vingt lieues de long sur cinq à dix de large; la langue de terre dite *Curische-Nerung*, qui le sépare de la mer, est plus étroite, mais aussi plus élevée que celle du *Frische-Haff*. On trouve ici tant de bancs et de bas-fonds, que les bateaux peuvent seuls traverser cette eau, encore y est-on exposé à des ouragans fréquents. Il communique à la Baltique par un canal d'environ 1,000 mètres de largeur sur 4 de profondeur. Depuis ses bords méridionaux jusqu'au village de Windebourg, ses eaux n'ont point de courant; mais au delà elles devien-

nent très-rapides, et quelquefois même elles entraînent les navires à travers les récifs dont la côte est bordée. Le canal de la Deime le met en communication avec le Pregel, et favorise par là le commerce de la petite ville de *Tapiau*, située à peu de distance de Pregel. Le *Curische-Haff* doit son nom aux anciens Cures ou Koures, qui en habitaient les bords. Les pêcheurs qui habitent les bords de ce lac conservent le nom de *Cures*. Les tempêtes ensevelissent souvent leurs frères cabanes sous des amas de sable.

Le *succin*, ou l'*ambre* jaune, substance que l'on regarde aujourd'hui comme une résine végétale de l'ancien monde, est une des productions minérales les plus intéressantes de la Prusse. C'est une substance résineuse solide, très-légère, à cassure vitreuse; de couleur jaunâtre, rougeâtre ou brunâtre, attirant les matières légères lorsqu'elle a été frottée, s'enflammant et s'évaporant dans le feu, en répandant une odeur agréable et laissant à peine un résidu charbonneux. Les peuples gothiques le nommaient *glar*, ou *glas*, verre, et dans une mythologie qui semble antérieure à celle d'Odin, le *Glasiswoll*, ou le palais aux murs d'ambre, figure comme une création magique ravissante. Les Grecs donnèrent au succin le nom d'*electron*; et comme il a la qualité d'attirer les matières légères, lorsqu'il a été échauffé par le frottement, on a de ce mot grec formé les expressions de *force électrique*, *électricité*, et autres semblables, de sorte qu'une petite substance fossile a donné des noms aux phénomènes les plus importants et les plus terribles de la nature. Les opinions sur son origine ont varié à l'infini, mais elle paraît être végétale. Quelle que soit son origine, l'ambre a dû être fluide dans son état primitif, puisqu'on y voit souvent enfermés des corps étrangers, comme des feuilles, des insectes, des gouttes d'eau, du bois.

L'ambre, ou plutôt le succin pur, était d'un prix énorme chez les anciens; ils le mettaient au niveau de l'or et des pierres précieuses. Les Phéniciens furent les premiers qui pénétrèrent dans les mers du Nord pour chercher cette matière. Il est aujourd'hui passé de mode. On en fait encore à Stolpe, en Poméranie, et à Königsberg, en Prusse, des petits bijoux, des poudres d'odeur; on en extrait un acide appelé *acide succinique*, utile dans les laboratoires de chimie, et surtout une huile fine qui sert pour la composition des vernis gras, blancs et transparents, auxquels elle donne beaucoup d'éclat. Les Danois et les Italiens exportent en grande partie l'ambre brut et y gagnent la main-d'œuvre. C'est en Turquie surtout que les Arméniens vendent les produits de cette industrie, l'huile et l'acide exceptés. On

croît que beaucoup d'ambre jaune est porté à la sainte Ka'aba, à la Mekke. On estime la quantité d'ambre trouvée en Prusse à 200 tonnes par an ; et comme c'est une *régale*, le roi en tire 70 à 80,000 francs de revenu.

L'étendue de la côte où l'on recueille actuellement en Prusse le succin, est d'à peu près 6 lieues en longueur, depuis Pillau jusqu'au delà du village de Palmnicken. Ce ne sont que les vents forts de nord et de nord-ouest qui le poussent sur le rivage. Mais à *Dirschkeim*, on a ouvert, dans les collines mêmes de la côte, des carrières d'un produit plus certain. D'autres endroits, dans l'intérieur de la Prusse, contiennent des dépôts d'ambre jaune ; et c'est même à Schleppacken, à 42 milles d'Allemagne, sur la frontière de la Lithuanie, qu'on a trouvé le plus grand morceau connu <sup>1</sup>. Les hautes collines de Goldapp, à 7 lieues au sud de Gumbinnen, en donnent beaucoup, et les falaises de la vallée de la Vistule, près Thorn et Graudenz, n'en sont pas dépourvues.

C'est assez parler d'une curiosité, passons aux choses utiles. Le royaume de Prusse est singulièrement fertile en blés de toutes espèces, particulièrement en seigle et en orge, moins en froment ; le blé-sarrasin et les pois, le millet et le grémil, ou manne, s'y recueillent aussi en quantité. La culture des pommes de terre est poussée très-loin, et cette production sert de nourriture à la plupart des habitants. Le houblon et le tabac viennent très-bien en plusieurs endroits. La culture des légumes, sans être aussi commune qu'en Allemagne, n'est pas négligée. Les arbres fruitiers sont loin de suffire aux besoins du royaume. Le chanvre et le lin sont deux articles d'exportation très-considérables ; le premier vient mieux dans la partie occidentale, l'autre dans l'orientale.

Les forêts, encore très-étendues, consistent en chênes, tilleuls, ormes, aunes, pins et bouleaux ; mais les beaux et grands chênes deviennent rares. On exporte de la potasse et du goudron. Les fleuves et les lacs donnent jusqu'à soixante-dix-neuf espèces de poissons excellents, entre autres les murènes et les anguilles, qu'on exporte fumées ; les esturgeons du Frische-Haff fournissent du caviar.

Les *urus*, ou *aurochs*, ont disparu ; mais on voit encore de temps à autre quelques ours et quelques élans, ainsi que beaucoup de sangliers et de cerfs. La nature a favorisé ces contrées en leur donnant, dans un haut degré de perfection, la plus noble de ses productions parmi les quadrupèdes, je veux dire le cheval. Il nous semble qu'on doit distinguer ici deux

<sup>1</sup> Ce morceau, d'environ 37 centimètres de long sur 49 de large, est déposé à Berlin, au cabinet des mines.

rares de chevaux : l'une qui doit son origine aux chevaux tatars, et c'est celle de la Pologne et de la Lithuanie; l'autre provenant des chevaux allemands, français, napolitains, danois, que les chevaliers teutoniques amenèrent avec eux dans la Prusse. Les chevaux de la première de ces deux races sont plus lestes, mais d'un pied moins sûr que les autres. Il y avait autrefois plusieurs haras royaux dans la Prusse orientale; mais depuis le dessèchement des marais de Stallupohnen, on les a réunis tous dans cet arrondissement. Ce district des haras, nommé le *Stutamt*, et dont *Trakehnen* est aujourd'hui le chef-lieu, est vraiment unique dans l'Europe pour l'étendue et la magnificence; mais il serait plus utile pour les cultivateurs s'il était disséminé par plusieurs sections sur toute l'étendue du pays. On peut encore compter ici une troisième race de chevaux; elle est petite, court-jointée, mais agile et capable de fatigue. On la regarde comme un reste de la race indigène commune à la Prusse, à la Lithuanie et même à la Scandinavie.

Pour faire notre voyage topographique dans la monarchie prussienne, nous commencerons par la Prusse proprement dite, qui se subdivise en *Prusse orientale* et *Prusse occidentale*, et, sous le rapport politique, forme les régences de Königsberg, de Gumbinnen, de Dantzick et Marienwerder.

Ce fut le roi de Bohême, Prismslas I<sup>er</sup>, qui, en 1255, conseilla aux chevaliers teutoniques, ses alliés, de construire sur le Pregel un château-fort, qui reçut en son honneur le nom de *Königsberg*, mont royal. Cette ancienne capitale de la Prusse a près de 4 lieues de pourtour; mais cet espace est rempli de jardins et même d'étangs. La ville, qui compte 75,240 habitants, se compose de trois parties : la Vieille-Ville, le Löbenicht et l'île de Kneiphof. D'anciens remparts entourent fort utilement ces trois quartiers, parmi lesquels celui de *Kneiphof* est un des plus beaux. On a, de la tour du château, une vue superbe sur le Frische-Haff, sur le port, le fleuve, la ville et une grande partie de la Prusse. L'ancienne citadelle, appelée *Friedrichsbourg*, est couverte de constructions industrielles. La cathédrale est un vaste édifice qui, par son architecture et ses ornements intérieurs, attire l'attention des voyageurs; elle renferme les tombeaux de plusieurs grands maîtres. L'hôtel-de-ville, dans l'île de Kneiphof, la bourse, l'arsenal, la salle de spectacle et les collections de l'université, méritent aussi d'être mentionnés. Le port n'ayant que 3 mètres de profondeur, et la partie de Frische-Haff qu'on traverse pour y arriver étant encore moins profonde, les grands vaisseaux sont obligés de décharger par des allèges; néanmoins le commerce, surtout en exportation de blés et de bois de construction, est

florissant. L'université a été illustrée par Kant, un des philosophes les plus subtils, mais écrivain ténébreux. Königsberg possède, outre son université, dont la fondation remonte à l'an 1544, un grand lycée appelé *collegium Friedericianum*, un gymnase, une école normale, un séminaire pour les théologiens et les instituteurs, une école des métiers, et une société royale de littérature. Elle est la patrie du naturaliste Klein, du grammairien Gottsched et du philosophe Kant, en l'honneur duquel on a récemment élevé un monument. Königsberg est relié au chemin de fer de Berlin à Dantzick par un embranchement qui passe à Dirschau, Marienbourg, Elbing et Braunsberg.

A 8 lieues à l'ouest de la capitale, on voit sur une presqu'île baignée par la Baltique et le Frische-Haff, la forteresse de *Pillau*, la clef militaire de la Prusse orientale, le port où mouillent les gros navires pour Königsberg. La ville ne renferme que 4,500 habitants; elle est bien bâtie et n'est point entourée de remparts: son fort est sa seule défense. Les côtes intérieures de la presqu'île et ses environs sont appelés le *paradis de la Prusse*.

En remontant le Prégel vers l'est, nous remarquerons *Wehlau*, au confluent de l'Alle, *Insterbourg*, avec 6,000 habitants, où l'on fabrique une bière double nommée *zinober*, et *Gumbinnen*, ville assez agréable et industrielle, peuplée autant que la précédente, et chef-lieu d'une régence qui comprend la partie dite *lithuanienne* et la Prusse.

Au nord, sur le Memel ou Niemen, nous voyons *Tilsit*, la seconde ville de la Prusse orientale, peuplée de 12,000 habitants, et célèbre par l'entrevue d'Alexandre I<sup>er</sup> et de Napoléon, au mois de juillet 1807. A l'embouchure de la petite rivière de la Dange, sur le canal qui réunit le Curische-Haff à la Baltique, *Memel*, forteresse respectable et ville de commerce florissante, surtout par l'exportation du chanvre et du bois, occupe la stérile et triste extrémité de la Prusse. Son port est spacieux et sûr, mais l'entrée en est obstruée par des bancs de sable: cependant il y entre annuellement plus de 4,000 navires. Elle renferme environ 9,000 habitants.

Entre Tilsit et le Curische-Haff, s'étend un pays plat, marécageux et exposé aux débordements des deux bras du fleuve Memel, nommés *Gilge* et *Russ*, qui le traversent. Ces contrées manquent de grains et de bois, mais les pâturages sont excellents, et les habitants peuvent fournir tout le royaume de beurre et de fromage.

En revenant sur Königsberg, nous voyons devant nous les plaines fertiles et boisées de la Prusse centrale, où les châteaux anciens et les fermes

ou *vorwerk* modernes figurent d'une manière plus intéressante que les villes peu considérables et peuplées uniquement de petite bourgeoisie, d'ailleurs assez industrielle et civilisée. *Braunsberg*, capitale de l'Ermeland ou de l'ancien évêché de Warmie, fait seule une exception : située sur la petite rivière de la Passarge, elle commerce en fil, en grains et en mâts, et compte plus de 6,000 habitants. Des établissements d'instruction publique lui donnent quelqu'importance. *Rastenbourg*, sur le Guber; *Bartenstein* et *Heilsberg*, sur l'Alle; *Landsberg*, sur le Stein; *Preussich-Eylau* et *Friedland*, toutes deux célèbres par les victoires remportées en 1807 par Napoléon; *Nordenbourg*, *Barthen*, et plusieurs autres, sont moins peuplées. Chaque ville a ici sa boisson célèbre; ainsi à *Preussisch-Holland*, près du lac de Drausen, on vante la bière nommée *fullwurst*, et à *Goldapp* on exalte l'hydromel. Dans le lac de Bantkin, près de *Gerdauen*, on voit une île flottante qui, par ses mouvements, indique les changements de l'atmosphère, et qui, pour cette raison, est appelée par les habitants *Almanach de Gerdauen*. La petite ville de *Frauenbourg*, où siège le chapitre de l'évêché d'Ermeland, est illustrée par Nicolas Copernic, inventeur de l'hypothèse la plus vraisemblable sur le système planétaire; il y a été chanoine, et y est mort le 24 mai 1543. On y remarque son tombeau.

Dans la Prusse occidentale, les villes de quelque importance sont serrées contre la Vistule, qui seule vivifie le pays. Commençons par *Dantzick* ou *Dantzig*, en allemand *Danzig*, en polonais *Gdansk*, d'où le nom latin moderne *Gedanum*. Cette ville qui existait déjà en 997, fut longtemps le grand marché maritime de la Pologne. C'est aujourd'hui la première place commerciale de toute la monarchie, importante surtout par ses distilleries renommées. Elle renferme, avec ses six faubourgs, plus de 65,000 âmes. Elle est mal bâtie principalement le quartier appelé la Vieille-Ville (*Allstadt*). Les vestibules avancés dans les rues les rendent étroites, et défigurent les maisons. Le faubourg appelé *Vorstadt* est moins irrégulier. Il est un quartier cependant qui a reçu le nom de Ville-Droite (*Rechtstadt*), parce que les rues en sont alignées. Dans le Quartier-Bas (*Niederstadt*) on remarque plusieurs jolies maisons, et l'une des plus belles rues de la ville, le Long-Fossé (*Lang-Graben*). La cathédrale est l'un des principaux édifices de la ville; après, il faut citer l'hôtel-de-ville, le grand arsenal, la cour des nobles, l'ancien bâtiment des jésuites et le théâtre. Parmi ses 21 églises paroissiales, 13 appartiennent aux évangéliques luthériens, 4 aux réformés et 4 aux catholiques. Les plus riches négociants se trouvent parmi les réformés. Un observatoire astronomique, un grand cabinet d'histoire naturelle,

plusieurs sociétés savantes, un gymnase académique avec une bibliothèque de 30,000 volumes, une école des arts et de dessin, et un institut royal de navigation, attestent le goût des habitants pour les sciences. La ville est entourée d'ouvrages de fortification, et a soutenu plusieurs sièges fameux, notamment celui de 1807 par les Français et celui de 1813 par les Russes.

Le port de Dantzick est formé par l'embouchure de la Vistule, et défendu par les forts de *Munde* ou *Weichselmunde*. La rade, ou ce qu'on appelle proprement le golfe de Dantzick, consiste dans la partie de la mer qui se trouve abritée contre les vents du nord par la langue de terre sur laquelle est située la petite ville d'*Hela*. Dantzick est relié à Berlin par une ligne principale de chemin de fer qui passe par Dirschau, (où se soude l'embranchement de Königsberg), Bomberg, Kreuz, Stettin et Berlin.

Dans le village d'*Ohra*, que l'on comprend parmi les faubourgs de Dantzick, les marchands aisés possèdent de jolies maisons de campagne. A deux lieues de Dantzick, *Zoppot*, village dans une situation charmante au bord de la mer, est devenu, depuis 1822, un établissement de bains très-agréable et très-fréquenté; la route de Berlin traverse ce village.

Sur le Nogath, bras de la Vistule et sur le chemin de fer de Königsberg, nous trouvons *Mariembourg*, en polonais *Malborg*, l'ancienne capitale de l'ordre Teutonique, dont nous avons déjà parlé. C'est aujourd'hui une ville de 5 à 6,000 habitants, avec des fabriques de toile et de drap; elle est environnée de murailles. On y admire le magnifique château où résidaient les grands-maîtres de l'ordre Teutonique, édifice qui a été restauré depuis peu d'années. Les *werders*, ou îles basses, qui se trouvent sur le territoire de cette ville et en partie sur ceux de Dantzick et d'Elbing, sont extrêmement fertiles et bien peuplées. L'agriculture et la nourriture des bestiaux y sont portées à un haut degré de perfection.

C'est encore dans ce pays bas et fertile que nous voyons la ville riche et commerçante d'*Elbing*. Elle tire son nom de la petite rivière d'*Elblach*<sup>1</sup> qui sort du lac *Drausen*, pour se jeter dans le *Frische-Haff*. Le port d'Elbing est formé par le canal de *Kraffuhl*, mais les bâtiments un peu grands s'arrêtent près de *Pillau*. Le commerce, qui est considérable, consiste en exportations de blé et de chanvre, et en importations de vins, de fer et de denrées coloniales; la population de 24,637 habitants, demeure dans des maisons gothiques mais solides. Les rues sont étroites et tortueuses dans la *Vieille-Ville*; elles sont larges et garnies d'habitations élégantes dans la *Nouvelle-Ville*; mais toutes sont bien éclairées la nuit. Elbing possède un

<sup>1</sup> *Elbl*, petite *Elbe*, ou *elo*, rivière. *Ach*, eau.

gymnase avec une bibliothèque considérable, cinq hôpitaux, une maison de correction et de travail, et une maison de refuge pour les femmes âgées; enfin cette ville est traversée par le chemin de fer de Königsberg. A *Tolkemit*, sur le *Frische-Haff*, les Elbingeois font la pêche des esturgeons, qui produit dans certaines années jusqu'à 1,200,000 pièces. On y prend aussi une si grande quantité de grives en automne, qu'on en charge plusieurs bateaux.

En remontant la Vistule, nous trouvons successivement *Marienwerder*, en polonais *Kwidzin*, avec 6,000 habitants, dans un canton fertile en pommes excellentes; *Graudentz* ou *Graudenz*, ou *Grudziadz*, qui, avec sa forteresse importante, aujourd'hui la clef de la Vistule, renferme plus de 8,000 habitants; *Culm* ou *Chelmo*, avec un séminaire et un collège catholiques, un hôpital tenu par des sœurs de charité, et une école militaire pour 120 jeunes gens nobles. *Culm* fut fondée dans le treizième siècle, et fit partie de la ligue hanséatique. Ces trois villes fabriquent des toiles et des étoffes de laine.

Nous terminons notre course à *Thorn*, la plus ancienne ville de toute la Prusse, fondée en 1231 par le premier grand-maître de l'ordre Teutonique: depuis l'an 1454, elle était une république vassale de celle de la Pologne; Charles XII en rasa les fortifications; elles ont été rétablies dans ces dernières années. *Thorn* a beaucoup souffert par les épouvantables persécutions qu'exercèrent les catholiques, et surtout les jésuites, contre les luthériens, sous la domination polonaise. Ses 14,000 habitants sont presque tous de la religion évangélique. Le gymnase luthérien, fondé en 1594, est très-célèbre par le nombre des savants qu'il a produits. *Nicolas Copernic* y naquit le 10 janvier 1472. *Thorn* est encore renommée par son pain d'épice, ses navets, son excellent savon, et son port d'une demi-lieue sur la Vistule.

Les habitants de la Prusse occidentale et de la Prusse orientale se composent aujourd'hui de seigneurs, de simples nobles, de possesseurs de terres libres sous le *droit de Culm*, de bourgeois avec des privilèges plus ou moins étendus, et de paysans, tous libres de leur personne, et propriétaires du sol, depuis la loi du 11 septembre 1814, mais soumis à diverses redevances et corvées envers les possesseurs de terres nobles, à l'exception des cultivateurs des *werders* et des habitants des colonies nouvelles. Il est dans les *werders* des paysans riches, qui commencent à élever leurs enfants avec soin, et qui ne se refusent ni le vin, ni le café, ni les habits de bon drap; la civilisation de cette classe est aujourd'hui très-avancée.



A l'autre extrémité du pays, les paysans dits *lithuaniens*, mais qui au fond sont les descendants des anciens *Pruczi*, conservent avec leur idiôme un reste de paresse et d'ignorance routinière; ils fabriquent cependant eux-mêmes l'étoffe épaisse dont ils s'habillent. Ces Lithuaniens portent une écharpe colorée, appelée *margin*, et roulée autour des hanches, qui a beaucoup de rapport avec le plaid écossais. Les Koures, qui vivent en pêcheurs sur les bords du Haff, mettent le *margin* sur les épaules; leurs femmes portent des bottes et des bonnets d'hommes. Une ceinture en argent ou en fer-blanc, chargée d'un grand nombre de clefs est l'orgueil des femmes ménagères.

La noblesse comprend quelques descendants des anciens chevaliers teutoniques, qui, renonçant à leurs vœux monastiques, ont formé les nœuds du mariage. D'autres familles sont arrivées plus tard du nord de l'Allemagne. Ils conservent un air de commandement, une dignité de manières que tempère aujourd'hui l'usage du monde. On y reconnaît quelques traits de la noblesse livonienne, une fierté aristocratique adoucie par des sentiments philanthropiques. Les richesses de la noblesse prussienne sont très-modérées; il n'y a pas une terre de la valeur d'un million de francs.

Les bourgeois diffèrent, selon la grandeur des villes et selon l'origine plus ou moins purement allemande, ou mêlée de sang polonais et wende. Memel, Königsberg, Elbing Dantzick, Thorn, conservent le plus de traces de leur ancienne liberté comme villes hanséatiques.

Nous avons pu répandre quelque variété dans la description de la Prusse, mais il faut marcher vite à travers le *grand-duché de Posen*, ou *province de Posnanie*, divisé aujourd'hui en deux régences, celle de Posen et celle de Bromberg. C'est absolument un coin de la Pologne: même plaines, mêmes sables, entremêlés d'argile et de terre noire: même fertilité en toutes sortes de blés, même nature de forêts. Le seigle y est plus beau que dans le Brandebourg. Les champs sont plantés de pruniers, de pommiers, de poiriers, mais ils sont petits. Les asperges et les morelles croissent spontanément et en abondance. On tire un grand parti des champignons. La volaille domestique et le gibier ailé fourmillent. Les abeilles abondent. La province renferme encore d'immenses marais, couverts de broussailles et de joncs, surtout le long du cours tortueux de l'*Obra*. La rivière principale est la Wartha. Un canal très-utile fait communiquer la Vistule par la Netze avec l'Oder.

Le paysan est encore ignorant et adonné à l'ivrognerie, et malgré tout ce que la législation et l'administration ont fait pour l'élever au rang d'un

être raisonnable, ses progrès sont lents et incertains. Autrefois les petits nobles, du temps de la république, traitaient les paysans comme des nègres : ils violaient toute fille qui leur plaisait, et répondaient par cent coups de bâton à quiconque s'en plaignait; il n'y avait ni lois, ni justice pour un paysan. Mais sous la domination prussienne, la vie physique du paysan est devenue plus agréable que celle des cultivateurs allemands : ils ont une nourriture très-abondante, des vêtements grossiers, mais propres à résister au froid, une chaumière sale, mais bien couverte et un lit de plumes.

Le clergé catholique, qui autrefois ne prêchait pas d'exemple, s'est beaucoup amélioré; mais il conserve encore une aversion marquée pour le système éclairé du gouvernement prussien, qui a restreint de tous côtés ses revenus et son pouvoir. La noblesse, quoique jouissant d'une participation raisonnable aux affaires de l'administration, n'est pas encore tout à fait revenue de sa dédaigneuse malveillance pour les Allemands; c'est la mauvaise humeur d'un écolier indocile contre un maître un peu pédant. Avec tous ces obstacles, la province de Posen se transforme peu à peu en une province allemande; on y compte actuellement, sur 1,352,014 habitants, 380,077 Allemands, et, ce qui n'est pas moins remarquable, 416,448 chrétiens évangéliques. Ce changement provient de l'introduction constante des manufacturiers industriels venant de Silésie et de quelques colonies agricoles de la Souabe, introduction favorisée, il faut le reconnaître, par les membres les plus éclairés de la noblesse polonaise. Les juifs, dont le nombre est de 80 à 85,000, sont presque les seuls commerçants; le défaut des capitaux livre à leurs avides spéculations l'exportation des toiles du pays, qu'ils vendent comme produit de la Silésie. Les routes laissent encore beaucoup à désirer; cependant la province est traversée par deux lignes de chemin de fer qui, à Kreuz, se séparent de la grande ligne de Berlin à Dantzick; le premier embranchement mène à Posen par *Mialla*, *Wonke* et *Samter*; le second, un peu plus septentrional, mène à Bromberg par *Sehneidemül* et *Nakel*.

Parcourons les villes : *Poznan* ou *Posen*, ancienne capitale de la Grande-Pologne, est située sur les rivières de Wartha et de Prosna, entre des collines, bien fortifiée et défendue par une bonne citadelle; elle a, de l'autre côté de la Wartha, deux faubourgs au milieu d'un grand marais, où ils sont, aussi bien que la ville même, exposés à de fréquentes inondations par le débordement de la rivière. Elle possède un gymnase. La cathédrale et l'hôtel-de-ville sont de beaux édifices. On doit citer encore l'église de

Saint-Stanislas, bâtie dans le goût italien. La population s'élève aujourd'hui à 44,963 habitants, sans la garnison ; on y comprend 8,000 juifs. Les fabriques de drap, de cuir et de pipes à fumer, mais plus encore le commerce d'expédition et les trois foires annuelles, rendent cette ville assez vivante. Un chemin de fer la relie aujourd'hui à Berlin et aux autres grandes villes de la monarchie.

Au nord de Posen, nous traversons la Wartha à *Obornik*, et nous arrivons à *Rogozno* ou *Rogasen*, petite ville de 5,000 âmes, située sur un lac long et étroit ; puis, en tournant à l'ouest, le long de la Wartha, nous trouvons *Oberzyko* ou *Obersitzko*, *Wronki*, *Nenbrück*, *Zirke*, *Birnbaum* et *Schwerin* ; tous ces endroits sont peuplés de juifs et de tisserands de drap. La ville seigneuriale de *Méséritz* (en polonais *Miedzyrzec*), est située sur l'Obra et peuplée de 5,000 habitants : on y fabrique des draps estimés.

En suivant la frontière silésienne, nous rencontrons successivement plusieurs villes industrielles. *Bomst*, en polonais *Babimost*, est peuplée en partie par des cordonniers et des vigneron. *Kargowa*, appelée en allemand *Unruhstadt*, a des fabriques de drap. *Fraustadt*, en polonais *Wschowa*, compte de 8 à 9,000 habitants, sans la garnison ; elle fait un grand commerce de blé, laine et bétail ; on y trouve beaucoup de fabricants de drap et de toile : elle dépendait autrefois de la principauté de Glogau, en Silésie. Le roi Casimir la prit en 1343 ; mais il promit de lui conserver ses privilèges, entre autres celui de battre monnaie, qu'elle avait reçu de ses princes. *Lissa* ou *Leszno* est encore plus peuplée ; elle compte 40,000 habitants, parmi lesquels il y a 4,000 juifs, qui y possèdent une grande synagogue. La ville fait un commerce considérable, et renferme 250 manufactures de drap. *Lissa* n'était autrefois qu'un village. Le comte Raphaël Leszczynski y reçut favorablement un grand nombre de protestants, qui s'y étaient retirés de la Silésie, de la Bohême, de la Moravie et de l'Autriche ; il leur accorda le libre exercice de leur religion. Cette ville est la patrie des comtes de Leszczynski, d'où est sorti Stanislas, roi de Pologne et ensuite souverain de la Lorraine.

*Rawicz* ou *Rawitsch*, peuplée de 9,000 habitants, dont les sept huitièmes sont luthériens, est importante par ses fabriques de drap. Elle fut fondée par des réfugiés allemands pendant la guerre de Trente-Ans. En 1707, les Russes la brûlèrent ; et en 1802 elle fut ruinée par un incendie. Cette ville appartient aux Sapiéha, une des plus puissantes et des plus anciennes maisons de la Lithuanie. *Bojanowo*, au nord-ouest de la précédente, *Punitz*, en polonais *Poniec*, *Gorehen* ou *Gorka*, avec 4 à 5,000

habitants, *Krotoschin* ou *Krotoszyn*, et *Zéduny*, peuplées de 7,000 âmes ; *Ostrow* ou *Ostrowo*, et *Kempen*, où l'on fait un grand commerce de chevaux, renferment toutes beaucoup de juifs, de luthériens, de marchands ou de fabricants de drap et de toile.

Voilà quelles sont les principales villes de manufactures de cette intéressante province. Elles sont toutes situées le long de la frontière allemande. Leurs produits n'égalent pas encore ceux de la Silésie, mais ils gagnent tous les jours. Les paysans polonais mêmes, sortis de la servitude, peuplent aujourd'hui les ateliers. Les villes de la régence de Bromberg, situées plus près de la Vistule, sont moins peuplées et moins importantes.

*Bromberg*, chef-lieu de gouvernement ou de régence, est située sur la Brahe, au commencement du canal de la Netze ou de Bromberg. Elle renferme un séminaire pour les maîtres d'école, un gymnase et 8,000 habitants. Elle est reliée, par un chemin de fer, à Berlin et aux autres grandes villes de l'Europe centrale.

Nous devons remarquer *Gnesne* ou *Gnesen*, en polonais *Gniezno*, comme étant la plus ancienne ville de la Pologne, et le siège d'un archevêché formé l'an 1000 de l'ère chrétienne. Boleslas 1<sup>er</sup> acheta des Prussiens le corps de saint Adalbert, qu'ils avaient tué, et le fit inhumer dans l'église principale ; Sigismond III lui fit ériger un tombeau d'argent ; mais on dispute pour savoir si le corps de ce saint est encore en Pologne, ou si ceux de Bohême l'emmenèrent avec eux, à Prague, en 1038. Gnesen, peuplée de 5,000 âmes, possède quelques manufactures de drap, et l'on y tient une foire de huit semaines, durant laquelle il se vend une énorme quantité de bœufs et de chevaux. Les autres villes de la régence sont : *Chodziesen*, *Czarinkow*, *Inowraclaw*, *Moglino*, *Schubin* et *Wongrowce* ; leur population est de 2 à 3,000 âmes.

Nous commencerons nos descriptions chorographiques de la Prusse allemande par la *Silésie*, comme touchant au grand-duché de Posen, que nous venons de quitter. Cette grande et belle province s'étend entre la Bohême et la Pologne, et se lie à la côte septentrionale aux autres provinces prussiennes sur une ligne assez large. Les renseignements les plus authentiques portent la surface actuelle à 74,174 milles géographiques carrés allemands, ou 40,718 kilomètres carrés. La population doit être évaluée à 3,061,593 âmes.

On regarde les *Guadi* ou *Lygi* comme les premiers habitants de la Silésie ; plus tard les colons esclavons qui, dans le sixième siècle, vinrent occuper la Silésie, prirent le nom de *Klesy* ou *Zlesaki*, qui veut dire

« *les derniers, ceux sur l'arrière*, pour se distinguer des colons qui s'étaient établis en Bohême, et qui s'appelèrent *Czechy*, c'est-à-dire *les premiers, ceux sur l'avant*. Il paraîtrait que c'est de leur nom *Zlěsy* que la Silésie a tiré le sien.

La Silésie était certainement Slavonne dès le sixième siècle; peut-être l'était-elle dès l'origine de sa mise en culture; mais elle n'est renommée que dès le onzième siècle sous le nom de *Gau de Zlěsane*. Elle ne fut longtemps qu'une province de la Pologne; mais en 1350, l'empereur Charles IV, roi de Bohême, la réunit par un mariage à sa couronne. La Pologne, qui avait des droits très-fondés à la suzeraineté de ce pays, y renonça par plusieurs actes solennels. L'Empire germanique garantit à la Bohême la possession de la Silésie, qui, depuis cette époque jusqu'en 1740, a pu être considérée comme un pays sinon soumis, du moins allié à l'Allemagne.

Les Silésiens, ayant en grande partie embrassé les réformes de Luther et de Calvin, eurent à souffrir des injustices, des perfidies et des atrocités sans nombre de la part du gouvernement austro-bohémien. L'épée victorieuse du héros scandinave Charles XII força les Autrichiens à cesser en partie leur système de persécution, et bientôt ce pays échappa pour toujours au pouvoir de l'Autriche.

En 1740, le roi de Prusse Frédéric II débuta, sur le théâtre de la gloire, en conquérant ou plutôt en surprenant la Silésie, sur laquelle il avait à la vérité des prétentions assez fondées, et depuis cette époque elle est une des provinces les plus industrieuses et les plus commercantes de la monarchie prussienne.

Le sol de la Silésie, à l'est de l'Oder, ne présente qu'une grande plaine légèrement ondulée par des collines, et qui se confond avec celles de Pologne, en s'abaissant constamment du sud au nord; mais, dans la partie occidentale, le terrain, généralement plus inégal, se termine par de hautes chaînes de montagnes. La portion la plus élevée est le *Riesengebirge* ou *montagnes des Géants*; sa direction est du nord-ouest au sud-est.

Au nord de cette chaîne centrale et principale, on distingue la chaîne d'*Iser-Kamm*; elle s'étend au nord-ouest de Hirschberg jusque vers *Marklissa* en Lusace: la direction est parallèle à celle des montagnes des Géants. Au sud-est de l'*Iser-Kamm* ou crête d'Iser, s'élève, dans la direction de l'est à l'ouest, le *Wohlische-Kamm*. Au sud de la chaîne centrale, on trouve les montagnes du comté de Glatz, qui sont également connus sous le nom

d'*Eulen-gebirge* ou *montagnes des Hiboux*. La direction de ces montagnes, d'après les cartes, semblerait être du nord au sud; mais elles consistent réellement en trois chaînons parallèles entre eux et avec les montagnes des Géants; ces chaînons se dirigent chacun du nord-ouest au sud-est, mais se succèdent du nord au sud. Il y a encore à l'est de Glatz plusieurs groupes plus avancés vers les plaines: plus au nord, le Zobten y est presque isolé. Le *Schnéeberg* ou mont Neigeux se trouve au sud-est du comté de Glatz, en Moravie et dans la Silésie autrichienne. Ces montagnes paraissent n'être que les escarpements septentrionaux du plateau très-élevé qui, à travers la Moravie et la Silésie autrichienne, va se joindre aux monts Carpathes. Ce plateau porte le nom de *Gesenker-gebirge*, c'est-à-dire monts abaissés.

La chaîne du *Riesen-gebirge*, longue d'une vingtaine de lieues et large de 4 à 5, renferme les vallées les plus pittoresques; ses principaux sommets sont le *Schnée-Koppe*, le *Strumhaud* et le *Teufelfichte*. Dans les *Eulen-gebirge*, le point culminant est le *Hoho-Eule* qui a 985 mètres.

Entre toutes ces chaînes s'étendent des prairies humides et quelquefois marécageuses: une des principales est la *prairie blanche*, sur les flanes du *Riesen-gebirge*, qui a 2,260 hectares de surface. La prairie d'Iser est aussi remarquable; mais le plus curieux phénomène est celui que présente le *Seefelder*, tourbière dans l'arrondissement de Glatz, à l'élévation de 926 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Pour donner en quelques mots le résumé de la constitution géognostique de la Silésie, nous dirons que toute la plaine qui s'étend au nord des montagnes est composée d'argile marneuse et de terre végétale; que vers les frontières de la Pologne elle se termine par un vaste dépôt d'argile renfermant du fer limoneux; qu'au nord de Gleiwitz ce dépôt repose sur un calcaire métallifère particulier à la haute Silésie; qu'elle est bornée au sud-est par des lambeaux appartenant aux formations houillère et porphyrique, et que les montagnes qui la bornent au sud montrent dans toute l'étendue de la chaîne les roches anciennes superposées dans l'ordre suivant: le granite, le gneiss, le schiste argileux, le grès houiller, le calcaire de sédiment inférieur ou de transition, le porphyre rouge, et le grès de sédiment moyen employé comme pierre de construction.

Les productions de la Silésie, considérées sous le rapport de l'utilité, en font une des provinces les plus riches. Outre l'ardoise, les pierres meulières, les terres à pipe et autres, on cite le marbre près de Kaufung, la serpentine de la montagne de Zobten et dans le cercle de Frankenstein, le porphyre de Schönau, les cristaux de roche de Prieborn, de Krummendorf

et du Mumelgrube ; les jaspes cornalines, onyx et agates de Brunzlau ; enfin, une sorte particulière de chrysoprase qui se trouve près de Grache et de Kosewitz.

Il y a quelques sources salées dans la haute Silésie, mais généralement cette province manque absolument de sel ; elle est mieux fournie de tourbe et de charbons de terre. La principauté de Schweidnitz, le comté de Glatz, la principauté de Neisse, et presque toute la haute Silésie abondent en ce fossile. La plaine qui borde l'Oder produit une excellente tourbe.

L'alun, le vitriol, la calamine ou le minerai de zinc de la haute Silésie, et l'arsenic de Reichenstein, fournissent un produit assez considérable. Parmi ces substances minérales, le zinc est la plus importante ; l'exploitation de ce métal ne commença dans la haute Silésie que vers l'an 1764 ; en 1798 elle ne s'élevait annuellement qu'à 43,000 quintaux ; aujourd'hui elle dépasse cette quantité de plus de 200,000 quintaux. L'or qu'on tirait de l'arsenic était en si faible quantité qu'on a abandonné cette opération dangereuse. De même l'exploitation renouvelée des mines d'étain près de Giehren a cessé, quoiqu'on prétende que dans des temps plus reculés on en ait tiré près de 300 quintaux par an. On extrait environ 38,000 quintaux de cobalt par année.

Les mines de cuivre de Rudelstadt donnent par an 850 quintaux ; le produit des autres n'est pas bien connu. Tarnowitz, dans la haute Silésie, a une riche mine de plomb qui en même temps contient de l'argent.

Les mines de fer sont les plus nombreuses et les plus importantes de la Silésie. Le minerai n'est pas riche ; le quintal donne environ vingt-quatre livres de fer de fonte ; ce fer est très-ductile. Près de Malapane, où il y a une fonderie royale de canons et une raffinerie d'acier, on a trouvé du fer carbonaté qui est très-propre à faire l'acier brut. On en trouve aussi à Tarnowitz d'une très-bonne qualité. Dans la basse Silésie, on a découvert près de Schmiedelberg une mine de fer magnétique qui fournit un très-bon fer pour les quincailleries. Du côté de Warthenberg et Sprottau, on exploite la mine de fer limoneuse.

Les mines de fer appartenant à la couronne occupent 3,567 ouvriers ; celles des particuliers emploient encore un plus grand nombre de bras : ainsi l'on évalue le produit des forges royales à 96,000 quintaux de fer brut, à 38,000 de fonte et à 33,000 de fer en barres ; tandis que les forges particulières donnent 246,000 quintaux de fer brut, 18,000 de fonte et 136,000 de fer en barres.

Au total, les minéraux de la Silésie, qui se trouvent presque tous du

*côté allemand* ou sur la gauche de l'Oder, ne sont pas tous d'une exploitation également lucrative, mais ils donnent du travail à la population et fournissent à la plupart des besoins du pays. En 1843 on comptait 1,219 mines exploitées, occupant 23,000 ouvriers, et dont le produit était d'environ 30,000,000 de francs.

La Silésie renferme aussi un grand nombre de sources minérales dont les principales sont celles de *Charlottenbrunn*, de *Georgenbad* près de *Landen*, de *Reinerz* et de *Warmbrunn*.

Les productions du règne végétal sont beaucoup plus abondantes encore. On cultive tous les blés ordinaires dans le Nord, et en outre le blé de Turquie, l'épeautre, le millet et le sarrasin. Dans les districts montagneux, les pommes de terre remplacent le blé. On cultive aussi beaucoup de lentilles, de pois et d'autres légumes. Les fruits viennent bien, surtout près de Gruneberg et de Beuthen. On force la nature à produire des vins qui généralement sont de médiocre qualité. Les plus belles productions végétales de la Silésie sont le lin et le chanvre, qui viennent partout et en très-grande abondance, sans cependant suffire aux immenses besoins des manufactures du pays. C'est surtout près de Neisse, Oels, Trebnitz, Sagan et Wartenberg que la culture du lin fleurit. On fait tous les ans venir la semence de la Livonie et autres provinces russes. L'exportation des toiles de lin par la seule douane de Wittemberg est de plus de 40,000 quintaux par an. Une autre plante textile, la petite gentiane, commence à être beaucoup cultivée. La gaude et la garance, plantes qui servent à la teinture, y viennent aussi en abondance; mais on est surpris de voir la culture du safran négligée; quant à celle du tabac, on ne doit pas s'attendre à la trouver très-répendue dans un pays où tout le monde est occupé de cultures plus lucratives. La soie n'entre aussi que pour peu de chose dans la somme des productions silésiennes, malgré les efforts du gouvernement pour encourager l'industrie séricicole.

Les forêts sont ce que la haute Silésie possède de plus précieux. L'ancienne principauté d'Oppeln, qui offre une superficie de 44,072 kilomètres carrés, n'est presque qu'une forêt continuelle. L'Oder y coule à travers les plus belles et les plus épaisses forêts de chênes que l'on puisse voir. Dans la basse Silésie, les montagnes d'un côté, les grandes plaines sablonneuses de l'autre, abondent en forêts. Les districts limitrophes de la Pologne en sont couverts presque en entier; mais les contrées entre la Lusace et l'Oder souffrent souvent beaucoup de la disette de bois. Outre les chênes, les pins et les sapins, on trouve encore des mélèzes, surtout



près des frontières de la Moravie; on en tire de la térébenthine. Les forêts fournissent en bois, potasse, goudron, résine, noir de fumée et autres articles d'exportation, pour plus de 2,000,000 de France.

La laine de Silésie, déjà très-bonne en son état originaire, a été améliorée par l'introduction des béliers espagnols. On tond encore les brebis deux fois par an, et la laine d'été est préférée à celle d'hiver. Le produit annuel est de 40,000,000 de livres prussiennes; il est loin de suffire aux besoins des manufactures. Le nombre de bêtes à laine est de plus de 2,600,000. On ne tient que ce qu'il faut de vaches pour fournir du lait et du fromage aux besoins domestiques. En plusieurs endroits, on s'en sert pour le labourage, tant les bœufs et les chevaux sont rares. On élève encore moins de porcs. Les montagnards ont beaucoup de chèvres; et ces animaux doivent trouver d'excellents pâturages, puisque deux donnent autant de lait qu'une vache. La Silésie ne possède généralement que de petits chevaux importés de Lithuanie et de Pologne. Il est vrai que les montagnards du côté de la Bohême possèdent une race de chevaux plus forte, mais elle n'est que très-peu répandue dans le reste du pays.

Le gibier est rare ou commun, selon que les districts sont riches en forêts. Parmi les bêtes sauvages qu'on trouve ici, nous remarquons le lynx, ou loup-cervier, qu'on rencontre quelquefois dans les montagnes, et le castor; mais ce dernier devient rare; l'ours, n'aimant point la foule, a quitté ce pays pour habiter la Pologne. La pêche est importante. L'Oder fournit des saumons, des esturgeons, longs quelquefois de 3 à 4 mètres; des *zantes*, des bisés ou glanis, qui pèsent quelquefois 20 à 25 kilogrammes; des lamproies, motelles et autres sortes. Les nombreux étangs sont remplis de brochets, de murènes, de truites.

La principale industrie de la Silésie, concentrée dans les beaux et grands villages des montagnes aux environs de la ville de Hirschberg, a pour objet la fabrication des toiles, qui, avec celles de batistes et de voiles, produit une valeur d'exportation de plus de 8,000,000 d'écus de Prusse. Les draps exportés valent 3,000,000 d'écus, et les objets en coton près de 4,500,000. Les exportations de la Silésie sont estimées, année moyenne, à la valeur de 36,000,000 d'écus. La Silésie tire de la Moldavie, de la Russie et de la Prusse, pour 3,000,000 d'écus en bœufs, chevaux et porcs, dont une partie est réexportée; en graine de lin, chanvre, peaux et autres objets; elle tire pour plus de 2,000,000 de vins, de fer, de cuivre et de fil de l'Autriche, beaucoup de sel gemme de la Galicie, pour 4 à 5,000,000 de vins, de soieries et de marchandises coloniales de Ham-

bourg, de Berlin, de Stettin et de Dantzick; au total, l'importation s'élève à la somme de 30,000,000 d'écus. Avec le commerce de transit, la circulation commerciale peut-être évaluée à 60,000,000 d'écus.

Tous les avantages de la position géographique de la Silésie sont plus ou moins balancés par son climat particulier. La partie méridionale éprouve, à cause de l'élévation du sol et de l'épaisseur des forêts, des hivers longs et rigoureux; mais l'air y est très-sain. Les cantons montagneux, vers la Bohême, ont des eaux pures, des hivers très-neigeux et de longues pluies en automne. Dans le nord, où le climat est le plus doux, le grand nombre d'étangs et de marais, que l'on évalue à 7 ou 800, rend en plusieurs endroits l'air moins salubre, surtout le long de la frontière polonaise, où les bonnes eaux sont rares.

Les habitants de la Silésie, dont on évaluait le nombre, à la fin de 1849, à 3,061,593 individus, sont divisés d'origine et de religion. Le plus grand nombre parle aujourd'hui l'allemand, et descend, du moins en grande partie, des colons venus de Franconie et du Rhin. Les Allemands, au nombre d'environ 2,000,000, se distinguent par leurs goûts industriels, leur amour pour les sciences utiles, leur tolérance religieuse, qui s'unit à des sentiments d'une piété élevée. Enthousiastes pour les intérêts de leur province, ils se sont défendus contre Bonaparte quand toute la Prusse lui cédait; ils citent avec orgueil, parmi leurs compatriotes, le philosophe Wolf, le moraliste Garve, et Opitz, le père de la poésie allemande moderne.

Une petite portion de la haute Lusace étant aujourd'hui réunie à la Silésie, on compte parmi les habitants 40 à 50,000 *Wendes* qui conservent leur ancien idiome slave. Mais la plus nombreuse race slave est celle qui forme la population rustique de la haute Silésie; indigène du pays, elle tient le milieu entre les Polonais et les Moraviens, tant pour l'idiome que pour les traits physiques. Cette population, d'environ 800,000 âmes, reçoit des Allemands le nom de *Wasser-Polaken*, c'est-à-dire *Polonais du pays aquatique*. Leur langue était parlée, écrite et employée dans les actes publics de toute la Silésie concurremment avec la latine, jusqu'en 1352, que l'allemand fut introduit dans les chancelleries.

Sous le rapport de la religion, la Silésie compte environ 1,560,000 évangéliques-luthériens, y compris les réformés. Ils demeurent principalement dans les parties voisines de Breslau, et s'étendent de là dans tout le nord de la province. Les catholiques, au nombre de 1,476,000, domi-

nent surtout dans la haute Silésie et dans les montagnes vers la Bohême. Des mennonites, des hussites, ou anciens frères moraves, des herrenhutiens, ou frères modernes, jouissent aussi d'une parfaite liberté de culte ; ils sont au nombre de 3 à 4,000, et les israélites de 30,000.

L'enseignement théologique est parfaitement libre, et la faculté catholique de l'Université de Breslau est mieux dotée que la faculté protestante.

La noblesse silésienne possède 3,504 seigneuries et terres nobles, estimées à une valeur de 150,000,000 d'écus, depuis que l'établissement d'une caisse de crédit provincial a mis les propriétaires à même de résister aux embarras qui naissent de fréquentes variations dans le prix des blés. Les dues, les grands et les petits barons, jouissent encore, dans la nouvelle organisation des États provinciaux, de grandes prérogatives. Mais le paysan, jadis soumis à une sorte de vasselage plus sensible dans la haute Silésie, est depuis 1810 un homme libre, soumis à la loi ; il peut acquérir des propriétés libres, mais les seigneurs conservent leurs droits utiles sur les terres, tels que les *robottes*, ou corvées, les *landimies*, ou 10 pour 100 des successions, et une foule de redevances diverses. Le tiers-état se composait autrefois de la ville de Breslau, qui jouissait, sous le gouvernement autrichien, d'immunités presque égales à celles d'une république, et qui votait avec l'ordre des chevaliers, plus un petit nombre d'autres villes immédiates qui votaient dans un collège inférieur ; mais aujourd'hui la classe bourgeoise est représentée d'une manière égale. La Silésie est aujourd'hui partagée en trois régences ou gouvernements, qui prennent le nom de leurs chefs-lieux, Breslau, Leignitz et Oppeln.

Entreprenons notre excursion topographique, en partant de la capitale, *Breslau*, dont l'ancien nom indigène est *Wraclaw*, qu'on prononce *Wratslaw*. Cette ville très-ancienne, déjà brûlée en 1241 par les Tatars Mongols, est située au confluent de l'Ohlau et de l'Oder, dans une plaine, bien qu'à 150 mètres d'élévation au dessus de la mer Baltique. Ses environs, couverts de jardins maraichers, d'arbres fruitiers et de plantations de garance, présentent l'image de la fertilité. Ses rues sont généralement étroites, mais la cathédrale, d'une architecture gothique aussi hardie que simple, la flèche de Sainte-Élisabeth, les superbes bâtiments du ci-devant couvent des Augustins, l'élégant palais de Scœnborn (autrefois de Hatzfeld), l'arsenal, la bourse, l'hôtel des monnaies, quelques autres édifices publics et beaucoup de belles maisons bourgeoises, quoiqu'un peu gothiques, donnent à cette ville un extérieur assez imposant et digne de son titre officiel de *troisième capitale* de la monarchie.

Le *Salzring*, qui sert de promenade publique, est orné de la statue de Blücher. On remarque aussi dans cette ville le monument du général Tauenzien. La population qui, en 1817, s'élevait à 78,000, est aujourd'hui de 110,702 individus. A l'exception de 40,000 juifs, les deux tiers de ses habitants sont catholiques et le reste est protestant. La ville a un théâtre, plusieurs sociétés littéraires et patriotiques, quatorze bibliothèques publiques, parmi lesquelles celles de l'Université compte 100,000 volumes; un musée, un observatoire et beaucoup d'autres établissements publics. Cette ville, la seconde de la monarchie par son importance, est l'entrepôt principal de la province, son industrie et son commerce sont très-considérables. Ses grandes foires où l'on vend principalement des bœufs de l'Ukraine ou de la Moldavie et des laines de Silésie, attirent une foule de marchands de pays très-éloignés.

La démolition des fortifications de cette ville a non-seulement donné naissance à un grand nombre de beaux édifices, mais a considérablement contribué à sa salubrité. Ses établissements d'instruction, au nombre de plus de 84, sont dans un état satisfaisant de prospérité. Les établissements de bienfaisance sont entretenus avec le plus grand soin. Breslau possède trois lignes de chemins de fer. La première la relie à Berlin et aux autres grandes villes de la monarchie; elle se soude avec toutes les grandes lignes de l'Allemagne centrale; la seconde, continuation de celle-ci, unit Breslau à Vienne, par Oppeln, avec embranchement sur Cracovie; la troisième dont l'importance est tout industrielle, unit Breslau à Schweidnitz et à Freybourg.

A quatre lieues de Breslau, il existe dans le petit village de *Skarsine*, une source ferrugineuse très-fréquentée. A *Criblowitz*, on voit le tombeau et le monument de Blücher.

Essayons de parcourir les lieux remarquables de la *régence de Breslau*, ils sont peu nombreux du côté polonais et sur la rive orientale de l'Oder. *Namslau* est le chef-lieu d'un arrondissement qui fournit la meilleure laine de la Silésie: on y trouve plusieurs manufactures de draps. *Oels*, ville de 6,000 habitants, renferme un grand château du moyen-âge, avec une bibliothèque et un musée d'histoire naturelle, un gymnase, une salle de spectacle et plusieurs manufactures. Dans les environs de *Trebnitz*, petite ville de 4,500 âmes, les immenses forêts de bouleaux font donner au canton le nom de *pays des balais*. Les baronnies de *Trachenberg* ou *Straburek*, et de *Militsch* ou *Mielicz*, renferment dans leur sol argileux et fertile un très-grand nombre d'étangs grands comme des lacs. Le parc de *Freyhan* mérite

d'être vu. A *Neuschloss*, il y a des vignobles considérables. A *Wohlau*, petite ville située au milieu d'un pays marécageux, on compte plusieurs fabriques de toile damassée.

*Oppeln*, en slave *Oppolie*, capitale de la régence du même nom, sur la rive droite de l'Oder, qui y forme une île où se trouve un ancien château-fort, et sur le chemin de fer de Berlin à Vienne par Breslau, est renommée par ses fabriques de pain d'épice; elle compte près de 12,000 âmes. *Gleiwitz* renferme une des plus belles forges royales de la Prusse. *Tarnowitz* n'a que 3,400 habitants, mais ses environs abondent en richesses minérales. *Pless*, en polonais *Pszozyna*, située à quelque distance de la rive gauche de la Vistule, est le chef-lieu d'une principauté, qui, sous la souveraineté de la Prusse, appartient à la maison d'Anhalt.

Du côté allemand, la régence présente un grand nombre d'endroits remarquables. *Ratibor*, sur la gauche de l'Oder qui y devient navigable, est le siège d'une cour de justice dont le ressort comprend toute la régence d'Oppeln, elle est peuplée de 6,000 âmes. *Leobschutz* ou *Hlubzien*, chef-lieu de cercle, est peuplée de 5,000 âmes; *Ober-Glogau* ou *Klein-Glogau* (le petit Glogau) est une ville murée qui renferme un château avec une bibliothèque. *Neisse*, place forte qui compte 16,000 habitants, et qui pour sa défense peut inonder ses environs jusqu'à une grande distance, est la résidence d'un évêque dont le palais est très-beau. Située sur la rivière dont elle porte le nom, elle possède des fabriques de lainages, de toiles de lin, de rubans et de bonneterie, et une manufacture d'armes blanches. Neisse est reliée à la grande ligne de chemin de fer de Berlin à Vienne par Breslau, à l'aide d'un embranchement qui s'y soude à *Brieg*. Cette dernière ville est située près de la rive gauche de l'Oder, à 136 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ses remparts ont été démolis en 1807 par les Français, et de belles promenades les remplacent aujourd'hui. La principale ressource de ses 12,000 habitants est la fabrication des toiles rayées. Dans la petite ville de *Strehlen*, qu'entoure une double enceinte de murailles et de fossés, et dans trois villages voisins, une colonie de Bohêmes-Hussites conservent leur idiome et leur culte évangélique, qui a précédé la réforme de Luther. A *Ohlau*, chétive cité sur une rivière qui porte le même nom, tout annonce l'aisance qu'y font naître l'industrie et l'activité. On y compte plusieurs fabriques de draps et de papier.

Élevons-nous dans les cantons montagneux, dont nous pouvons en grande partie voir le panorama de *Schweidnitz*, ville très-manufacturière de 44,000 âmes, aujourd'hui réunie à Breslau par un chemin de fer. Elle porte

le titre de *seconde capitale* de la Silésie. Arrosée par la Weistritz qui va se jeter dans l'Oder, elle se fait remarquer par ses rues larges et bien bâties, et par quelques belles places publiques. L'hôtel-de-ville et l'église catholique dont le clocher est le plus élevé de toute la Silésie, sont les deux édifices les plus importants. Elle possède un grand nombre de fabriques de soieries, de lainages et de toiles. Sa situation au milieu d'une contrée fertile contribue à l'étendue de son commerce, qui consiste principalement en grains, en bétail, en laine, en tabac, en draps, en cuirs, en papiers et en houille que l'on exploite dans ses environs. *Freybourg*, petite ville de 2,400 habitants, liée à Breslau par un embranchement, est importante comme entrepôt du commerce des toiles de Silésie.

En remontant le cours de la Neisse, nous arriverons dans une vallée étroite au milieu de laquelle s'élève *Glatz*, entourée de murailles et défendue d'un côté par un vieux château placé sur une montagne qui domine tous les environs, et de l'autre par une forteresse nouvelle et régulièrement bâtie. Dans les montagnes qui l'entourent, on exploite de la serpentine.

Si nous descendons vers le Katzbach, aucune ville importante ne s'offre à nous avant d'arriver à *Liegnitz*, située sur les bords de cette petite rivière qui va se jeter à quelques lieues de là dans l'Oder, et traversée par le chemin de fer de Breslau à Vienne. Cette ville qui compte aujourd'hui plus de 44,000 habitants, n'était qu'un village quand Boleslas, en 1175, l'entoura de murailles et la fortifia. Son château qui passe pour une des plus belles constructions de la Silésie; ses boulevards en terre, plantés de beaux arbres; ses environs fertiles, ornés de promenades et de sites pittoresques; les édifices qu'elle renferme, parmi lesquels il faut citer l'église catholique de Saint-Jean, fondée en 1348 par Wenceslas; la magnifique chapelle de l'ancien couvent des jésuites, où furent déposés les restes des ducs de Liegnitz ou de Brieg; l'hôtel-de-ville; le magasin des drapiers, où l'on conserve d'anciennes armures; enfin sa grande place et quelques établissements d'utilité en font une résidence intéressante sous plusieurs rapports. Elle possède plusieurs belles manufactures de draps. La garance forme un article considérable de son commerce. Les jardiniers de cette ville entretiennent une branche d'industrie assez importante: on dit qu'ils exportent annuellement pour 400,000 reichsthalers, ou 370,000 francs, de plantes potagères.

De Liegnitz on aperçoit, à 4 lieues au sud-ouest, *Goldberg*, ville de 7,093 âmes, située près de la rive droite du Katzbach, à 475 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est entourée d'une double muraille, et

tire son nom d'une riche mine d'or que l'on a exploitée jadis dans ses environs.

En allant de Leignitz à *Glogau*, on passe sur le champ de bataille où le grand Frédéric battit les Autrichiens en 1760. Les Silésiens appellent cette ville le *grand Glogau* (*Gross-Glogau*) pour la distinguer de la petite ville du même nom (*Klein-Glogau*) dans la haute Silésie. Entourée de fortifications importantes, située sur la rive gauche de l'Oder, au milieu d'une plaine fertile, elle communique par un pont de bois avec l'île de Dom, dans laquelle sa cathédrale est bâtie. C'est une ville riche et industrieuse, réunie par un embranchement à la grande ligne de chemin de fer de Berlin à Vienne par Breslau, et sa population s'élève aujourd'hui à plus de 42,000 habitants, sans compter sa garnison qui est habituellement de 2,000 hommes. Si nous nous dirigeons vers l'extrémité septentrionale de la Silésie, *Grüneberg*, au centre d'un vignoble peu estimé, dont la plus grande partie de la récolte ne sert qu'à faire du vinaigre, est une cité importante par ses grandes manufactures de draps, ses filatures de laine et ses fabriques d'indiennes; elle ne renferme pas moins de 40,000 âmes. Vers le confluent de la Bober et de la Queis, s'élève une jolie petite ville, *Sagan*, jadis fortifiée, aujourd'hui entourée d'une muraille et d'un fossé. On y remarque un grand château avec un beau parc: ce château commencé par Wallenstein, n'est pas encore achevé; les bâtiments de l'orangerie méritent surtout de fixer l'attention. Sagan renferme 5,000 habitants et plusieurs établissements manufacturiers. En continuant à remonter la Bober, et en parcourant le versant oriental des monts Géants, nous verrons *Bunzlau* ou *Boleslaw*, ville de 6,000 habitants, dont la principale industrie consiste depuis longtemps dans la fabrication d'une faïence brune estimée, et qui possède une école nationale et un hospice royal d'orphelins. Hors de sa double enceinte de murailles et de fossés, la source appelée *Quehbrunnen* est célébrée par les poètes silésiens. A une demi-lieue de la ville, on remarque le monument érigé à la mémoire du général russe Koutousof-Smolenski. Citerons-nous *Löwemberg* ou *Lemberg*, chef-lieu de cercle, sur la rive gauche de la Bober? *Hirschberg*, qui compte 7,000 habitants, qui renferme plusieurs beaux édifices et des fabriques de draps, et qui est en outre l'entrepôt de la plus grande partie des toiles qui se fabriquent dans la province? La longue ville de *Schmiedeberg*, formée de deux rues principales, est bâtie au pied du Khalemburg sur l'Yssel, à près de 460 mètres au-dessus de la Baltique. Elle donne son nom à l'une des montagnes les plus remarquables du Riesen-gebirge, le *Schmiedeberger-Kam*, haut de 1,090 mètres.

A l'ouest, nous trouvons *Lauban* ou *Luban*, ville de 5,000 âmes, et pour ainsi dire la rivale d'Hirschberg en industrie; *Muskau* sur la Neisse, jolie résidence moins importante par le nombre de ses habitants, qui s'élève à 4,500, que par ses fabriques, et surtout par celles d'alun, et qui possède une bibliothèque et une galerie de tableaux; enfin sur la même rivière, *Görlitz*, jolie ville traversée par un embranchement qui unit le chemin de Berlin à Vienne à ceux de l'Allemagne centrale par Dresde, est célèbre par ses belles manufactures de draps. Elle renferme 12,000 habitants et quelques édifices remarquables.

Du haut du mont *Landskrone*, qui domine Görlitz à une demi-lieue au sud-ouest, et dont le nom, qui signifie *couronne du pays*, convient parfaitement à une cime élevée, la vue s'étend par un temps clair sur un horizon d'environ 100 kilomètres. De cette montagne on aperçoit les différents établissements thermaux en réputation dans toute la Silésie pour les affections rhumatismales : là sont les célèbres bains de *Liebverda*, plus loin les eaux ferrugineuses de *Flinsberg*; sur la gauche, on voit enfin le village de *Markersdorf*, près duquel, au combat de Reichenbach, le 22 mai 1813, Duroc fut atteint par le même boulet qui tua le général Kirgener et blessa mortellement le général Bruyère.

Nous avons parcouru rapidement la Silésie; la province dans laquelle nous allons entrer nous offrira plus d'intérêt : c'est celle qui a servi de point central à cette puissance nouvelle qui, depuis un siècle, a joué un si grand rôle dans les événements qui ont agité l'Europe; enfin c'est au milieu de cette province qu'est placée la capitale de toutes les possessions prussiennes.

Le *Brandebourg* est formé d'une partie de l'ancienne Marche du même nom, ainsi appelée de la ville de Brandebourg, sa capitale; d'une partie du cercle de Wittemberg et de celui de Meissein; de la principauté d'Erfurt, et enfin d'une petite portion de la Silésie. Il est borné au sud est par cette province, à l'est par le grand-duché de Posen, au nord par la Poméranie et les deux grands-duchés de Mecklembourg, à l'ouest par la province prussienne de Saxe, dont une partie du cours de l'Elbe le sépare; et au sud-ouest par la principauté d'Anhalt-Dessau. Sa plus grande largeur est d'environ 60 lieues du nord au sud, et d'environ 55 de l'est à l'ouest. Sa population composée d'Allemands, de Suisses et d'anciennes familles françaises réfugiées, est bien moins considérable, à surface égale, que celle de la Silésie; on l'évaluait à la fin de 1849 à 2,190,022 habitants.

Les premiers peuples qui habitaient le Brandebourg étaient, du temps de



Tacite, les Lombards (*Longobardi*), les Bourguignons (*Burgundiones*), les Semnons (*Semnonnes*), qui se vantaient d'être les plus braves et les plus nobles des Suèves, et les Guttons (*Guttones*) qui faisaient partie des Vandales. Vers le cinquième siècle, ces peuples, repoussés probablement par les *Venedi* ou *Wendes*, envahirent différentes provinces de l'empire romain, et les *Wendes* occupèrent la contrée qui constitue aujourd'hui la province de Brandebourg; ils s'y subdivisèrent bientôt en plusieurs petits peuples, selon les portions du pays qu'ils habitèrent; ainsi il y eut les *Lutitzi*, les *Wilzi*, les *Walutabi*, les *Ha-Svelli*, etc. Sigifred, comte de Saxe, fut nommé margrave de Brandebourg, en 927: c'est le plus ancien titulaire de cette principauté sur lequel l'histoire fournit des renseignements authentiques.

En 1133, Albert, surnommé l'Ours, et appelé aussi le Beau, fils d'Othon-le-Riche, comte de Ballenstedt, conquit sur ces peuples la ville de Brandebourg, et fut nommé en 1150, par l'empereur Conrad III, à la dignité d'électeur et de margrave. La Marche de Brandebourg n'était en quelque sorte couverte que de marais et de forêts: ce prince entreprit de faire défricher la contrée; il y bâtit des villes, entre autres Berlin, Bernau, Francfort-sur-l'Oder et Landsberg; il bâtit des églises, fonda des monastères, établit et dota des collèges, et entreprit d'éclairer et de civiliser ces peuples à demi barbares; enfin il devint par ses bienfaits le véritable fondateur du margraviat de Brandebourg. Jusqu'à Albert l'Ours cette Marche avait, selon l'usage, été donnée à vie aux différents margraves, par les empereurs; mais ce prince fut le premier pour lequel elle fut érigée en fief. Cette principauté passa, de plusieurs branches qui s'éteignirent successivement, jusque dans les mains de Sigismond, roi de Hongrie. Mais élu empereur par le crédit de Frédéric, comte de Hohenzollern et burgrave de Nuremberg, ce prince, dépourvu de cet esprit d'économie aussi utile aux rois qu'aux particuliers, céda en 1414, à Frédéric, à titre de fief héréditaire et avec la dignité électorale, l'État de Brandebourg pour la somme de 400,000 florins d'or.

Albert, fils du margrave Frédéric de Hohenzollern, partagea ses États entre ses trois fils: l'aîné fut revêtu de la dignité électorale, et reçut la Marche de Brandebourg; le second eut le margraviat d'Anspach, et le troisième la principauté de Kulmbach. Peu de temps après, ces deux petits États furent réunis à la Marche de Brandebourg.

C'est au règne d'Albert, grand-maître de l'ordre Teutonique, que commence la puissance de la couronne de Prusse. Il renonce à la religion

catholique et embrasse la réformation de Luther. En 1525, par le traité de Cracovie, il est reconnu duc héréditaire de la Prusse orientale, fief relevant de la couronne de Pologne. En 1648, la principauté d'Halberstadt et l'évêché de Minden sont acquis à la maison de Brandebourg par le traité de Westphalie. Le Brandebourg eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Trente ans; mais, sous l'administration vigoureuse de Frédéric-Guillaume, surnommé à juste titre le Grand-Électeur, ses maux furent bientôt réparés. Ce prince, oblige, en 1657, la Pologne à reconnaître la Prusse orientale comme État indépendant. En 1701, Frédéric III, dans une assemblée des États à Königsberg, prend le titre de Frédéric I<sup>er</sup>, roi de Prusse, se couronne lui-même et pose le diadème sur la tête de son épouse. En 1702, il enlève aux Hollandais une partie de la Gueldre et tout le duché de Limbourg. En 1707, il accepte la souveraineté de Neuchâtel et de Vallengin en Suisse, et achète le territoire de Tecklenbourg; enfin, en 1712, il ajoute à ses domaines la principauté de Meurs sur les bords du Rhin. Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, en 1720, obtient pour 2 millions d'écus la possession de Stettin, de la Poméranie citérieure, au-dessus de la rivière de Peene et des îles Usedom et de Wollin, acquisition d'autant plus importante qu'elle rend la Prusse maîtresse des bouches de l'Oder. Sous le règne de Frédéric II, la monarchie prussienne s'augmente, par le traité de Breslau en 1742, de la meilleure partie de la Silésie. En 1745, la paix de Dresde lui valut une indemnité d'un million d'écus. Son existence parut un instant menacée par la guerre de Sept ans, mais Frédéric II triompha de la coalition formée contre lui.

Le grand roi déploya alors toutes les ressources de son génie pour réparer les maux de la guerre; en peu de temps ses États se repeuplèrent, et le spectacle de l'industrie et de l'aisance succéda au tableau de la dévastation. Nous avons déjà dit à propos de la province de Prusse quelle avait été la fortune de la monarchie depuis cette époque; nous ne reviendrons donc pas sur ce sujet, qui, d'ailleurs, nous entraînerait au delà du cadre de cet ouvrage et nous éloignerait du but que nous poursuivons.

Le sol du Brandebourg est plat et généralement sablonneux. Son inclinaison est si peu sensible qu'on y remarque un grand nombre de marais et de petits lacs alimentés par les fréquentes inondations des rivières. Le gouvernement prussien a profité de cette disposition physique pour établir un système de canalisation propre à favoriser le commerce intérieur par la communication des rivières avec les fleuves; ainsi, la Sprée est unie à l'Oder par le canal de *Frédéric-Guillaume*; le Havel communique au même

fleuve par les canaux de *Finow*. Outre ces deux canaux importants, on en cite plusieurs autres qui sont ceux de l'*Oder*, de *Fehrbellin*, de *Storkow*, de *Ruppin*, de *Templin*, etc., qui portent les noms des différentes villes au milieu desquelles ils passent, ou des principales rivières qui les alimentent.

Il serait trop long de nommer tous les lacs qui s'étendent au milieu de cette contrée. Il suffira de citer quelques-uns des plus importants, ce sont, près de Beeskow, le *Schwielung* ou *Schwieloch*, qui a près de trois lieues de longueur, et que traverse la Sprée ; le *Scharmützel*, long de plus d'une lieue et le plus considérable de ceux qui arrosent les environs de Storkow ; le *Soldin* et le *Müggel*, qui s'étendent aux environs du bourg de Copnick ; le *Beetz* et le *Breitling*, près de Brandebourg ; le *Wehrbellin*, de plus d'une lieue de long, près de Joachimsthal ; et le lac de *Ruppin*, qui a plus d'une lieue et demie de longueur. Nous pourrions citer encore le *Grimnitz*, le *Rheinsberg*, le *Prenzlau*, le *Lindow*, le *Dolgen*, près de Templin, le *Plauen* et le *Teupitz*.

Le terrain sablonneux du Brandebourg n'est point défavorable à la végétation naturelle. On y compte un grand nombre de forêts, mais elles ont déjà l'aspect des forêts septentrionales ; elles se composent de frênes, de hêtres et de chênes, et principalement de pins et de sapins, dont une grande partie est employée dans la marine ou livrée au commerce. Quant à la partie du sol réservée à la culture, on conçoit facilement qu'elle ne soit pas généralement fort productive ; l'art y fait plus que la nature. Les cultivateurs y sont industriels, et, grâce aux encouragements que l'agriculture reçut du grand Frédéric, des terrains incultes se sont couverts de moissons, de sombres forêts se sont changées en riantes prairies, des marais fangeux et malsains ont été desséchés, et toutes les terres ont augmenté de valeur. Les produits de la culture sont le lin, le chanvre, le tabac, le houblon, les céréales, et quelques plantes colorantes employées dans les nombreuses manufactures. Les environs de Priegnitz, de Beeskow et de Teltow sont couverts de champs où l'on cultive avec succès le lin et le chanvre le plus estimé, ainsi que le millet et la plante improprement appelée blé sarrasin. Les plantes potagères y réussissent parfaitement ; on y récolte surtout une espèce de petit navet qui y a été porté par des Français qui fuyaient les persécutions causées par la révocation de l'édit de Nantes. Cette racine y a si bien réussi, qu'elle est devenue un légume recherché pour la table du riche et un article d'exportation assez lucratif. Une autre plante, dont l'emploi est d'une grande importance, est cultivée dans les environs de Berlin ; nous

voulons parler de la betterave. C'est en Prusse que l'on essaya pour la première fois de mettre en pratique les expériences de Margrave relatives à l'extraction du sucre que renferme la racine de ce végétal, et longtemps avant que cette découverte pénétrât jusqu'en France, on comptait, aux environs de la capitale de la Prusse, plusieurs fabriques importantes de sucre de betterave.

La récolte totale du Brandebourg ne suffit pas à la consommation de ses habitants. Il est vrai que la capitale entre pour beaucoup dans cette consommation ; elle en absorbe environ le tiers, et Postdam un cinquième, suivant les calculs de certains auteurs. La vigne est assez rare dans cette contrée, et la culture en est restée jusqu'à ce jour négligée comme n'étant point assez productive ; on n'en remarque plus que dans quelques portions de terre peu considérables, et seulement aux environs des villes les plus importantes, telles que Postdam, Berlin, Brandebourg, etc.

Dans cette province, les bêtes à cornes sont moins nombreuses que dans la Silésie et d'une petite espèce ; aussi est-ce de la Podolie que l'on tire la plus grande partie des bœufs que l'on consomme dans les grandes villes. Depuis que l'industrie a favorisé l'amélioration des bêtes à laine, le Brandebourg nourrit un grand nombre de troupeaux. Sous le rapport de la quantité, peut-être que cette contrée ne le cède point à la Silésie ; mais il s'en faut que les laines qu'on en retire soient aussi recherchées. Les chevaux sont d'une petite race et conséquemment peu estimés. Les forêts sont peuplées des mêmes animaux que ceux dont nous avons parlé en traitant de la Silésie.

Le Brandebourg est, de toutes les provinces de la monarchie prussienne, celle où l'on s'occupe avec le plus de succès de l'éducation du ver à soie ; les produits qu'on en retire sont très-importants ; c'est une des richesses industrielles que les Prussiens doivent aux lumières du grand Frédéric et aux encouragements qu'il sut leur donner. Les nombreuses bruyères et la culture du blé sarrasin ont facilité aux cultivateurs les moyens de nourrir un grand nombre d'abeilles, et d'entretenir ainsi une des plus utiles branches d'industrie rurale que puisse exploiter cette province, et qui y augmente chaque année. Enfin, les poissons, dont les eaux abondent, fournissent facilement à la subsistance d'un grand nombre d'habitants. L'Elbe n'est pas très-poissonneux ; mais, en revanche, les laes, la Sprée, et la plupart des autres rivières, le sont considérablement. Quelques-uns de ces poissons sont très-recherchés. Il en est surtout plusieurs que l'on pêche dans la Sprée, et qui sont tellement estimés, qu'ils consti-

tuent une branche d'exportation pour le pays ; celui qu'on connaît sous le nom de *tendre*, ou de grande murène, est de ce nombre.

Les manufactures sont très-nombreuses et très-importantes dans le Brandebourg ; on y fabrique des toiles de lin et de coton, des soieries, des draps et d'autres étoffes de laine, des porcelaines, des verreries, du tabac, et quelques produits sur lesquels nous donnerons des détails en parlant des villes qui en tirent leur principale richesse. La plupart des métaux y sont travaillés avec succès ; on y compte plusieurs fabriques d'armes, d'ustensiles en fonte, d'objets de luxe en fer, d'aiguilles et de fils d'or, d'argent, de laiton, etc.

Il n'est pas étonnant que, dépourvu de montagnes, le sol du Brandebourg soit pauvre en produits minéraux. Sous le rapport géologique, ses terrains appartiennent principalement à la formation secondaire. On y trouve en abondance des schistes alumineux que l'on exploite pour la fabrication de l'alun ; c'est à Freyenwalde que cette exploitation est la plus importante. Le principal métal de cette contrée est le fer ; il appartient à la variété connue sous le nom de *fer hydraté*, et donne lieu à plusieurs exploitations considérables. Des recherches faites avec soin y ont fait aussi découvrir des bancs de houille ; c'est à l'aide de ce combustible qu'on a pu utiliser le minéral de fer et établir de nombreuses forges, des usines, des fonderies, ainsi que des manufactures de tôle, de fers-blancs, etc. Les environs du village de Rudersdorf fournissent les meilleures pierres de taille de la contrée ; elles se tirent d'une roche calcaire, connue des Allemands sous le nom de *muschelkalk*, et qui donne à la calcination une excellente chaux. Près de Prenzlau, et dans toute la partie septentrionale de la province, il existe des dépôts considérables de craie. Aux environs du village de Spereenberg, sur la frontière de la Saxe, les carrières de gypse sont très-abondantes, et sont exploitées pour en faire un plâtre d'assez bonne qualité. Dans quelques localités, on trouve une argile employée à la fabrication des poteries. Enfin, on conçoit que les tourbières doivent être très-communes dans cette contrée, qui renferme tant de plaines marécageuses ; le combustible que l'on en extrait est d'une grande utilité pour l'économie domestique et pour l'industrie. En général, on voit s'élever çà et là, au sud-est de Berlin et de Custringen, des îlots d'argile plastique, et, au sud de ces deux villes, d'autres îlots de fer limoneux.

Pour terminer ce qui est relatif à la constitution physique du Brandebourg, nous devons dire qu'il renferme quelques eaux minérales ferrugineuses : celles de Freyenwalde, de Francfort et des environs de Berlin,

sont les seules qui jouissent de quelque réputation. Les cours d'eau les plus remarquables sont l'*Oder*, qui traverse sa partie orientale, et qui y a pour affluents la *Bober*, la *Neisse* et la *Wartha*. Les débordements de cette rivière sont presque aussi nuisibles que ceux du fleuve dans lequel elle se jette. Le *Havel*, grossi du *Rhin*, de la *Sprée* et du *Dosse*, va se jeter dans l'Elbe qui, sur un espace de 70 kilomètres, forme la limite occidentale du Brandebourg. Le *Havel* se distingue par l'extrême lenteur de sa course; il se répand à travers une ligne tortueuse et presque continuelle de lacs et d'étangs, en sorte qu'au milieu de ce dédale aquatique on cherche souvent en vain la rivière. La *Sprée*, qui prend sa source en Saxe, coule au-dessous de Kottbus au milieu de vastes marais auxquels elle donne son nom.

Le climat de la province de Brandebourg participe de la situation élevée de la contrée et de l'influence des lacs qui couvrent son sol. L'air y est doux et humide, les variations de température y sont fréquentes. Comme elle n'est abritée par aucune chaîne de montagnes, si ce n'est celles de la Bohême, de la Saxe et de la Silésie, qui en sont assez éloignées, elle est souvent exposée à la violence des grands vents du nord et de l'est. Sa latitude lui donne quelque analogie avec les pays septentrionaux : dans les hivers rigoureux, le thermomètre baisse jusqu'à 42 ou 48 degrés; en été, il s'élève jusqu'à 25 ou 26 degrés.

La population du Brandebourg se compose de divers peuples, allemands, suisses et français; mais le caractère qui distingue la nation en général ne participe point du mélange de ces peuples. Dans la haute société on remarque une certaine vivacité de caractère, une sorte de gaieté qui n'existe point dans les classes inférieures. Les naturels du pays, qui forment la masse de la nation, sont généralement lourds, pensifs et taciturnes. Ce peuple aime les arts et les sciences; il est religieux et tolérant; la croyance la plus générale est le protestantisme, partagé entre la réformation de Luther et celle de Calvin; le catholicisme y est beaucoup moins répandu que dans la Silésie.

L'allemand qu'on parle dans le Brandebourg se fait remarquer par sa douceur et sa pureté; cependant la langue française y est très-répandue; les gens de lettres et les personnes de la haute société l'emploient volontiers et avec facilité.

Le Brandebourg dont on peut évaluer la superficie à 734 milles carrés géographiques allemands ou à 40,280 kilomètres carrés, a aujourd'hui une population de 2,429,022 habitants, il se divise en deux arrondisse-

ments de régence, celle de Postdam y compris Berlin et celle de Francfort (sur l'Oder).

Nous allons parcourir cette province et examiner sous les divers points de vue les plus intéressants les différentes villes qui méritent de fixer notre attention. Parmi celles qui sont situées entre l'Oder et la Wartha, dans la partie du Brandebourg qui confine au grand-duché de Posen, il en est peu d'importantes; la plus considérable compte à peine 5,500 habitants; c'est celle de *Züllichau*; son territoire est riche et fertile, mais l'aisance de ses habitants est principalement due à ses manufactures de drap et de laine, à ses fabriques de toile, qui alimentent le commerce qu'elle fait avec la Pologne, l'Allemagne et même l'Italie. On montre près de *Kalzig*, dans ses environs, l'emplacement où les Prussiens furent battus par les Russes en 1759. Sur les bords de l'Oder, la petite ville de *Krossen* est entourée de murailles et défendue par une citadelle.

Si nous nous dirigeons au nord-ouest en suivant le cours du fleuve, une grande et belle ville méritera de nous arrêter un instant : *Francfort-sur-l'Oder* était comptée autrefois au nombre des cités impériales; elle jouissait à ce titre des immunités et des avantages que l'on accordait à des résidences même plus importantes qui prenaient avec ostentation le titre de villes libres. Elle est considérée comme la septième ville du Brandebourg; 29,969 habitants, de belles rues, trois faubourgs, plusieurs établissements utiles, quelques monuments remarquables, de belles promenades, un pont de 76 mètres de longueur, justifient sans doute ce titre et le rang qu'elle occupe comme chef-lieu de régence et de cercle. Elle est sur le chemin de fer de Berlin à Vienne par la Silésie. Son ancienne université, fondée en 1506, a été transférée à Breslau, mais elle possède encore de nombreux établissements d'instruction publique et des institutions de bienfaisance. Le commerce de cette ville est important; trois foires s'y tiennent chaque année; il s'y fait de grands marchés, non-seulement en toiles et en soieries, qui sont ses principaux produits manufacturiers, mais encore en pelleterie, en maroquin, en bonneterie, en tabac et en graine de lin, que l'on récolte dans ses environs et que l'on exporte de là en Silésie et en Bohême. Ses opérations commerciales sont journellement activées par des canaux qui entretiennent une communication facile avec Berlin et la Baltique. Francfort était autrefois regardée comme une ville forte. Les Français y entrèrent le 28 octobre 1806.

En quittant Francfort pour aller à Kottbus, nous traverserons le canal de Frédéric-Guillaume, qui parcourt cinq lieues de pays, fait communi-

quer l'Oder à la Sprée, et porte aussi le nom d'une petite ville qu'il arrose. Nous laissons à notre droite *Furstenberg* sur l'Oder, autre ville qui fut presque entièrement détruite par un incendie le 26 mai 1807, et dont la seule importance est d'être une station du chemin de fer de Silésie. Vis-à-vis de celle-ci s'élève, sur les bords de la Sprée, *Beeskow*, qui renferme 3,000 âmes, des fabriques de draps et de toiles, ainsi qu'un ancien château dans lequel se rassemble aujourd'hui la cour de justice. La même industrie et à peu près le même nombre d'habitants se retrouvent à *Lubben* ou *Lubio*. Cette petite ville est située dans une île formée par la Birste et la Sprée. On remarque quelques vignobles aux environs de *Kottbus*; ils sont peu estimés et ne suffisent point à la consommation de ses 7,000 habitants, dont l'industrie manufacturière consiste principalement en fabriques de draps et de toiles. Cette ville bâtie sur la rive droite de la Sprée qui n'y est pas navigable, a remédié à ce grand inconvénient commercial par un petit chemin de fer qui l'unit à *Goyaz*, située un peu au nord-ouest, sur un des lacs que forme la Sprée alors navigable jusqu'à Berlin.

Nous dirons peu de chose de *Spremborg*, dont le nom indique la situation sur une île de la Sprée : sa population n'exécède point 2,000 âmes. La petite ville de *Dobrltugk* s'élève sur la rive droite du Dober : assez bien bâtie, on n'y compte qu'un millier d'habitants, une église, un château, une fabrique de drap, mais plusieurs distilleries de genièvre. Dans la partie du Brandebourg que nous parcourons, on remarque beaucoup de cantons marécageux.

*Guben*, sur le chemin de fer de Silésie, ville de 8,000 âmes, et qui fait un commerce très-animé en chanvre et en toiles fabriquées dans ses environs; *Gassen*, autre station au-sud de la précédente, dont le village de *Alt-Gassen* est en quelque sorte un faubourg, et dont les environs renferment quelques vignobles; *Luckau*, dont le tiers des maisons fut brûlé pendant la guerre de 1813; *Golssen*, dont les environs sont couverts de tabac et de lin; *Juterbock*, à l'embranchement du chemin de fer de Berlin à Vienne par Dresde et Prague, et de la ligne qui dessert les duchés de Saxe; *Baruth*, qui fait partie d'une baronnie appartenant au comte de Solms-Sonnenwald, et qui possède une belle église et une verrerie célèbre; *Belzig*, que défendait autrefois un vieux château; *Luckenwalde*, station de chemin de fer de Berlin à Dresde, avec trois faubourgs et deux manufactures considérables de draps; enfin *Belitz*, avec ses anciens remparts, sont autant de petites villes industrieuses et les seules que nous puissions nommer dans toute la partie méridionale du Brandebourg, comprise entre



ses limites occidentales et la rive gauche de la Sprée, depuis la frontière du royaume de Saxe jusqu'à *Potsdam*.

Cette ville, connue dès le dixième siècle sous le nom de *Postdepimi*, puis sous celui de *Postzeim*, peut être regardée comme l'une des plus agréables du Brandebourg; elle s'élève entre les deux lacs de *Schwielow* et de *Weise*, au confluent de la Nuthe et du Havel, dans une île de 18 kilomètres de tour, qui comprend quelques villages, et qui est formée par ces deux rivières, un canal et ces lacs. Ses maisons, ornées de belles façades, ses rues larges, alignées et bien pavées, ses places publiques et plusieurs de ses édifices sont dignes d'une résidence royale. On y compte un grand nombre de manufactures, et sa population s'élève aujourd'hui à 39,864 habitants, non compris la garnison, évaluée à 8,000 hommes. Entourée de murs et de palissades qui la séparent de ses faubourgs, Potsdam a neuf belles portes, dont la plus remarquable est celle de Brandebourg. Ses principaux édifices sont: le palais royal construit en 1660; les églises de Saint-Nicolas, et de la Garnison, cette dernière renferme le tombeau du grand Frédéric; le casino, le théâtre, l'hôtel des Invalides, le manège et la maison des Cadets. Potsdam mérite le surnom de Versailles prussien. Cette ville qui a été une des premières de la Prusse à jouir des avantages des chemins de fer, est sur la ligne qui, par Magdebourg et Hanovre, unit aujourd'hui Berlin à l'Europe centrale. Potsdam n'est pas seulement une résidence royale, c'est encore une ville commerçante; on y fabrique des étoffes de laine, des tissus de coton, des soieries, des dentelles, des toiles, des chapeaux, etc. Les brasseries y sont fort importantes. Le plus considérable de ses établissements d'industrie est la manufacture royale d'armes; on y fabrique annuellement 7,000 fusils, mais on pourrait en confectionner 18 à 20,000. Les jardins des faubourgs sont cultivés avec beaucoup de soin. C'est dans un de ces faubourgs que l'on a découvert en 1821 une source minérale qui est aujourd'hui assez fréquentée, et qui a beaucoup d'analogie avec celle de Freyenwalde. Près de la ville sont situés le château de *Sans-Souci*, le *Palais-Neuf* et le *Palais de marbre*. Les jardins de ces trois maisons de plaisance, les tableaux et les objets précieux qu'elles renferment, la vue magnifique dont on jouit à *Sans-Souci*, la chambre à coucher dans laquelle mourut Frédéric le Grand, et dont les anciens meubles sont conservés avec soin; sa bibliothèque, sa galerie de tableaux restée intacte depuis sa mort, sont autant d'objets dignes de l'attention des voyageurs et des souvenirs qu'ils retracent. Le château de Sans-Souci n'est qu'un bâtiment d'un seul étage, flanqué de deux pavillons. Sa posi-

tion sur une hauteur lui donne un bel aspect. Le Palais de marbre est situé dans le parc de ce château. C'est à trois quarts de lieues de Sans-Souci que se trouve le Palais-Neuf, dont on admire les belles proportions. L'île des Paons (*Pfauen Insel*) est remarquable par une autre belle maison royale. Les environs du lac où cette île est située offrent d'agréables points de vue. On a dit avec raison que c'était une véritable oasis au milieu des sables du Brandebourg.

Autant les environs de Potsdam sont agréables et pittoresques, autant la position de *Berlin* offre de monotonie. Cette ville, fondée en 1163, en comprend aujourd'hui cinq autres et quatre faubourgs. Dans les treizième, seizième et dix-septième siècles, on y vit successivement se former les quartiers appelés le *Vieux-Cologne* et *Friedrichswerder*, les faubourgs de *Kopnick* et de *Spandau*, le quartier de *Neustadt*, les faubourgs du *Roi* et de *Stralau*, le *Nouveau-Cologne*, le *Friedrichsstadt*, le faubourg de *Rosenthal*, et enfin, en 1824, celui d'*Oranienbourg*. Elle est située au milieu d'une plaine sablonneuse, dominée par de légères inégalités du sol ; mais les routes qui y conduisent sont bonnes et bien entretenues ; les sables qui l'entourent y sont presque tous cachés par une excellente culture, et l'on est grandement dédommagé de l'ennui qu'inspirent ses environs lorsqu'on est arrivé dans son enceinte. Elle n'a rien de la tristesse de Potsdam. C'est sans contredit la ville la mieux bâtie de l'Allemagne ; non que les édifices s'y fassent remarquer par le goût, l'élégance et la pureté de leur architecture : on y reconnaît au contraire ce genre allemand qui est l'opposé du vrai beau ; mais l'ensemble en est imposant, les rues sont larges et bien alignées ; tout rappelle dans cette capitale le génie de Frédéric II, qui employa des sommes considérables à son embellissement.

Parmi ses édifices, le plus remarquable est sans contredit le *Palais du roi*, qui renferme une bibliothèque, une précieuse collection de médailles et d'antiques, un cabinet d'histoire naturelle, une galerie de plus de 300 tableaux de prix, sans compter ceux qui composaient la collection Giustiniani à Rome. Après le palais, l'établissement le plus curieux est l'*arsenal* ; il passe pour être le plus vaste de toute l'Europe : le fait est qu'il peut contenir des armes et des munitions pour une armée de 200,000 hommes. On y voit les statues de Bulow et de Scharnhorst, et l'une des salles renferme les modèles de 48 forteresses de France.

On cite à Berlin plusieurs palais remarquables par leur architecture : tels sont celui du *prince Charles*, et l'ancien *palais des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean* ; tels sont encore, parmi les propriétés particulières, ceux

des princes de *Sachen, Hardenberg et Radziwill*. La classe aisée de ses habitants y jouit de plusieurs établissements vastes et commodes, consacrés à ses plaisirs. On y compte quelques jardins publics : les quatre *jardins* d'hiver sont, dans cette saison, fréquentés par la belle société. Les autres lieux de réunion de Berlin ne le cèdent point à ceux des principales capitales de l'Europe : tels sont une salle de concert qui contient plus de 1,000 auditeurs, et qui dépend du nouveau théâtre royal; enfin, le théâtre de l'opéra italien, qui l'emporte en grandeur sur la plupart de ceux d'un grand nombre d'autres capitales. Au théâtre de la ville royale (*Königstadt*) sont attachés 50 artistes, tant acteurs, chanteurs que chanteuses.

Parmi les églises de cette ville, nous devons citer celle de *Sainte-Hedwige*, consacrée au culte catholique, et construite sur le modèle du Panthéon à Rome; l'église de *Sainte-Marie*, bâtie dans le treizième siècle, et remarquable par sa tour gothique, haute de 90 mètres; l'antique église *Saint-Nicolas*, dont la construction remonte au delà de l'an 1200, intéressante par ses ornements gothiques, et dans laquelle on remarque le tombeau du célèbre Puffendorf; la *cathédrale* ou le *Dôme*, dont les caveaux ont servi de sépulture aux princes de la maison royale; l'église de *Sainte-Dorothee*, remarquable par les tombeaux qu'elle renferme, entre autres le monument du comte de la Marche; enfin, l'église de la *Garnison*, terminée sous Frédéric-Guillaume en 1722.

De toutes les places de Berlin, celle qui est le plus digne d'une grande ville est la *place Guillaume*, ornée des statues de cinq des généraux (Keith, Schwerin, Seidlitz, Winterfeld et Ziethen) qui s'illustrèrent dans la guerre de Sept ans. Les autres places principales sont celle d'*Alexandre*, celle des *Gendarmes*, celle de la *Parade*, celle de la *Belle-Alliance*, et celle de *Lustgarten*. L'un des ornements de cette ville est la statue équestre de Frédéric-Guillaume, fondue en bronze par Schluter, et placée sur le *Long-Pont* (*Lange-Brücke*). Elle pèse plus de 3,000 quintaux. Devant la porte de Halle, on admire, sur le Kreuzberg, le *Kriegsdenkmahl*, monument élevé, en 1820, à la gloire de l'armée prussienne.

De toutes les rues de Berlin, la plus remarquable est sans contredit celle appelée *Unter den Linden* (*Sous les Tilleuls*); elle est ornée de six rangées de ces arbres, sa longueur est de 1,250 mètres et sa largeur de 50, son allée principale est large de 16 mètres; elle est décorée de belles statues. Après celle-ci, on doit citer les rues *Frédéric* et *Guillaume*.

Des quinze entrées de Berlin, la plus belle est sans contredit la *porte de Brandebourg*, qui rappelle, par sa forme et son architecture, les Propylées

d'Athènes ; elle est surmontée par un quadrigé en cuivre, chef-d'œuvre de patience plutôt que de l'art, qui fut exécuté par un chaudronnier de Berlin, en cuivre laminé et repoussé.

Berlin renferme un grand nombre d'établissements utiles ; tels sont l'université, dont le palais est magnifique ; le musée, l'académie des sciences, la bourse, la monnaie, la douane, l'école du génie et de l'artillerie, l'arsenal et l'hôtel royal des Invalides. Outre l'université, que l'on doit regarder comme la première de l'Allemagne, on trouve à Berlin différentes académies destinées à répandre l'instruction relative à plusieurs connaissances spéciales, et un grand nombre d'écoles. Il y a 24 bibliothèques publiques. La jeunesse studieuse trouve d'ailleurs au sein de Berlin, non des cours publics, mais un grand nombre de cours particuliers ; les pauvres seuls y profitent des écoles gratuites ouvertes le dimanche. Les établissements fondés pour distribuer des secours aux indigents, aux malades, aux veuves et aux orphelins, les sociétés bibliques et de bienfaisance, sont en si grand nombre, qu'il serait difficile d'en donner un aperçu.

Berlin n'est pas seulement renommée pour la fabrication de ses bijoux en fer fondu, dont le fini et la délicatesse du travail font oublier leur peu de valeur réelle ; les voitures qu'on y fabrique sont depuis longtemps estimées pour leur légèreté et leur élégance autant que pour leur solidité. Ses manufactures de porcelaine rivalisent depuis longtemps avec celles de la Saxe, et, pour certains détails, elles ont acquis une grande réputation. Elle possède plusieurs fabriques d'étoffes de soie, de coton et de laine, parmi lesquelles la grande manufacture royale de draps tient le premier rang. Enfin, on trouve à Berlin des établissements relatifs à toute espèce d'industrie, et des ouvriers habiles dans tous les genres.

La population de la capitale de la Prusse s'est singulièrement accrue depuis le commencement du siècle ; en 1661 elle était de 6,500 habitants ; en 1804, de 113,000 ; maintenant (1850) elle est de 423,902 habitants.

Berlin est aujourd'hui mise en communication avec les différentes villes de l'Europe par cinq lignes de chemins de fer : la première relie cette capitale à la Prusse rhénane par Magdebourg, Brunswick et Hanovre ; la seconde unit Berlin à Vienne par Dresde et Prague ; la troisième ligne part de Berlin, traverse Francfort, Breslau, et va rejoindre Cracovie, tandis qu'une ligne partant de cette dernière ville va rejoindre Varsovie, Saint-Petersbourg et Moscou ; la quatrième ligne se dirige vers les provinces du nord-est de la monarchie, et vient aboutir à Dantzick et à Königsberg ;

enfin, la cinquième unit Berlin à Hambourg, en traversant le Mecklembourg-Schwerin dans sa partie méridionale. De chacune de ces lignes partent des embranchements qui vont atteindre toutes les villes commerçantes du royaume.

Berlin offre plusieurs promenades publiques, telles que le *Lustgarten*, dont nous avons déjà parlé; la place du *Cercle* et les *Zelte*, rendez-vous habituels de la belle société. Mais si l'on sort des murs par la porte de Brandebourg, le *Thiergarten*, ou le jardin de la Ménagerie, qui est pour Berlin ce qu'est le bois de Boulogne pour Paris; l'*Exerzirplatz*, espèce de Champ-de-Mars où les troupes font leurs manœuvres, et le parc de *Charlottenbourg*, qui renferme le mausolée de la reine Louise; le *Pickelswerder*, sur une colline d'où la vue s'étend sur le Havel et sur le petit nombre de sites agréables que l'on remarque autour de la capitale, et d'où l'on aperçoit, à 2 lieues à l'ouest de Berlin, la ville de Spandau; enfin l'établissement des eaux minérales de *Friedrichsbrunnen* sont, de tous les environs, les lieux les plus fréquentés par les promeneurs. Cependant l'île des Paons, les landes des Lapereaux (*Hasenheide*), les landes des Fillettes (*Jungfernheide*), le pays des Mohabites, les villages de *Buchholz*, *Lichtenberg*, *Pankow*, *Schönberg* et de *Tempelhof*; *Treptow*, renommé pour la fête des pêcheurs qui s'y célèbre tous les ans, et qui y amène de Berlin la plus complète et la plus bizarre cohue qu'il soit possible de voir; *Stralan*, qui rivalise avec le précédent pour la même fête, en sorte que la foule se partage entre ces deux villages; enfin celui de *Grossburen*, où l'on voit le monument en fer de la bataille de 1813, sont encore autant de buts de promenade pour les habitants de Berlin.

De tous les lieux que nous venons de nommer, *Charlottenbourg* est, selon nous, le plus intéressant; c'est en quelque sorte le Saint-Cloud de la Prusse. Le château jouit du privilège de recevoir assez fréquemment la visite du roi et celle des princes de sa famille. Au milieu des jardins de cette résidence royale s'élève un petit temple d'une élégante simplicité qui renferme le mausolée de la reine Louise.

A environ 41 lieues au nord-est de Berlin, le village de *Mögelin* mérite d'être cité pour l'important institut agronomique qui y est établi. Ce domaine comprend 485 hectares de terres en culture; on y entretient une ferme-modèle, une brasserie et une distillerie.

Si l'on descend le Havel jusqu'à Brandebourg, les bords de cette rivière, qui forme de distance en distance des nappes d'eau larges de 1,500 à 2,000 mètres, au milieu desquelles s'élèvent des îles, offrent des sites

assez agréables. La première ville que nous verrons est *Spandau*, forteresse importante construite au confluent du Havel et de la Sprée, sur le chemin de fer de Berlin à Hambourg par le Mecklembourg. La population de cette ville est de 8,000 âmes ; elle renferme une manufacture d'armes, des tanneries, des distilleries, des fabriques de toiles, de soieries et de rubans. Plus bas, nous revoyons Potsdam, puis nous arrivons à *Brandebourg* sur le Havel et sur le chemin de fer de Berlin à Hanôvre. Dans cette dernière, on remarque encore combien dut être funeste à l'industrie française la révocation de l'édit de Nantes. La plupart des manufactures de draps, de toiles, de papiers de tenture, et nombre d'autres établissements industriels, y sont dus à l'activité des Français réfugiés ; aussi son commerce jouit-il d'une grande prospérité. Le nombre de ses habitants s'élève à 48,309. La cathédrale, l'église Sainte-Catherine et l'hôtel des Invalides sont les principaux édifices de cette ancienne capitale de la marche du Brandebourg. De la montagne de *Karlung*, qui domine la ville au nord-est, on jouit d'une très-belle vue ; c'est de là que souvent on voit le Havel et les lacs des environs couverts de barques de pêcheurs. Ces eaux sont tellement poissonneuses, que la pêche y est très-productive, et que le fermage qui s'en fait au profit de la ville forme une branche assez considérable de ses revenus.

En sortant de Brandebourg, les sinuosités du Havel nous conduisent à *Rathenow* ou *Rathenau*, situé à 6 lieues au nord-est de la première. Cette petite ville de 6,000 habitants fut bâtie en 430 ; son gymnase possède une belle bibliothèque, et son église un beau tableau de Rode. *Havelberg*, située dans une île que forment deux bras du Havel, est moins peuplée que la précédente, et mérite toutefois d'être citée : il s'y fait un commerce assez considérable de bois ; elle possède un chantier de construction pour les bateaux destinés à la navigation du Havel ; on y compte plusieurs raffineries de sucre ; mais ce qu'elle offre de plus curieux, c'est son ancienne cathédrale, qui passe pour une des plus belles de l'Allemagne ; son évêché n'existe plus. *Perleberg*, avec une population de 3,000 âmes, est une jolie ville arrosée par la Stepnitz, au-dessous du confluent de cette rivière et de la Perle. Elle possède une belle fabrique de drap, mais son principal commerce consiste en bestiaux et en lin dont les récoltes sont très-abondantes ; tous les ans il s'y tient une grande foire dans laquelle il s'en vend une quantité considérable. Vers les frontières occidentales et septentrionales du Brandebourg, nous ne trouvons plus de cités dignes de notre attention, si ce n'est la petite ville de *Rheinsberg* ou *Rhinsberg*, qui possède une mai-

son de plaisance dont les jardins sont magnifiques. Pour y aller de Perleberg, nous ferons un détour, afin de n'être point obligé de traverser deux petits pays qui occupent ensemble à peine 2 lieues de superficie, et qui font partie du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin. On a de la peine à concevoir comment, dans les derniers traités, la Prusse n'a point cédé à cette principauté voisine quelques portions de ses frontières, pour ne pas avoir dans ses Etats une enclave étrangère qui ne contient que quelques pauvres villages, et dont l'acquisition ne devait point offrir de grandes difficultés.

*Wittstock*, près du champ de bataille de 1636; *Gransée*; *Neu-Ruppin*, sur le lac de ce nom, et *Lindow* ou *Lindau*, ne méritent guère que nous nous y arrêtions. Mais *Oranienbourg* ou *Orangebourg*, sur le Havel, conserve le souvenir du grand-électeur Frédéric-Guillaume. Ce prince possédait une belle maison de plaisance dans cette petite ville, qui s'appelait d'abord *Bætzow* ou *Batzau*, et, par une galanterie toute royale, il donna à cette résidence le nouveau nom qu'elle porte, en l'honneur de la princesse Louise d'Orange qu'il venait d'épouser. *Bernau*, sur le chemin de fer de Stettin et de Dantziek, ne doit son commerce et son industrie qu'à la colonie française qui s'y est établie lors de la révocation de l'édit de Nantes. Des fabriques de soieries et de diverses étoffes, des brasseries estimées, y entretiennent l'activité et l'aisance qui en est la suite. On y compte trois églises et un hôpital, et cependant sa population s'élève à peine à 3,000 âmes.

Au sud-ouest de Bernau on ne traverse aucune résidence remarquable jusqu'à *Cüstrin*, place forte très-importante située au confluent de l'Oder et de la Wartha et entourée de marais qui la rendent formidable. On remarque son beau pont sur l'Oder qui a 270 mètres de longueur; elle possède deux collèges et un hôpital. Sa population de 5,800 habitants exerce plusieurs genres d'industrie, tels que la fabrication de diverses étoffes et d'objets de bonneterie. A 10 lieues au nord-est de Cüstrin, la Wartha arrose la ville de *Landsberg*, plus importante encore par son commerce avec la Pologne et la Poméranie, que par sa population qui s'élève cependant à près de 12,000 habitants. C'est la dernière cité de la partie la plus orientale du Brandebourg qui mérite quelque attention.

En descendant l'Oder, nous voyons à quelque distance de sa rive gauche la petite ville d'*Angermunde*, sur le chemin de fer de Stettin, dont la population de 2,700 habitants comprend un grand nombre de familles françaises; on y trouve une école allemande, une école française et un séminaire. Non

loin de cette ville, mais sur les bords du fleuve, on remarque *Schwedt*, dont on cite le château royal, le beau manège et les importantes manufactures de tabac. Sa population s'élève à plus de 6,000 habitants; c'est dans ses environs qu'est la jolie résidence royale appelée Monplaisir. Au sud d'Angermunde citons la petite ville *Neustadt-Eberswald*, autre station du chemin de fer poméranien. Elle possède l'académie forestière de Prusse et un institut forestier. *Prenblow* ou *Prenzlau* est la ville la plus septentrionale du Brandebourg. Située sur le lac auquel elle donne son nom, peuplée de 15,000 âmes, riche de son industrie qui consiste en fabriques de drap, de toile, de cuir et de tabac, et en un commerce assez important en grains et en bestiaux, c'est une des cités les mieux bâties de la province. On y remarque l'église Sainte-Marie, une belle place publique et une jolie promenade. Une partie de ses habitants descend de protestants français réfugiés après la révocation de l'édit de Nantes.

Afin de terminer la description de la partie septentrionale de la Prusse, nous allons passer dans la *Poméranie*. Cette province est bornée au nord par la mer Baltique, à l'ouest, par le Mecklembourg et le Brandebourg; au sud, par cette dernière province; et à l'est par la Prusse occidentale. On évalue la superficie à 374 milles carrés allemands, ou à 41,663 kilomètres carrés. Sa population s'élève à 4,197,701 individus; on voit par là que cette province est moins peuplée que la Silésie et le Brandebourg. Son nom allemand *Pommern* lui vient du mot slave *Pommarshi*, c'est-à-dire pays situé près de la mer.

Du temps de Tacite, la Poméranie était occupée par les Goths, les Rugiens, les Lemoviens et les Helvecones, peuples qui appartenaient, du moins les trois derniers, à la nation slave. Les habitants de la partie occidentale, qui forme le territoire de Stettin, portaient le nom de *Sideni*. Vers le cinquième siècle, ces peuples quittèrent la contrée pour envahir diverses provinces de l'empire romain. Les Venèdes ou Wendes leur succédèrent, et fondèrent en Poméranie un royaume dont les chefs portaient le titre de *Konjur af Vindland* (rois du pays des Wendes). Leur premier prince s'appelait, dit-on, *Mistew* ou *Mistevojus*. Mais ce royaume fut de peu de durée, les différentes nations qui l'habitaient formèrent plusieurs petits États sous des princes particuliers, c'est-à-dire Slaves, Cassubiens ou Poméranien proprement dits. Le culte de ces anciens peuples admettait une espèce de trinité qu'ils représentaient par une idole à trois têtes, à laquelle ils donnaient le nom de *Triglaf*. Ce fut vers le onzième siècle qu'ils furent convertis au christianisme par Othon, évêque de Bamberg. En 1186, l'empereur



Frédéric I<sup>er</sup> associa pour la première fois à l'empire les princes et les ducs de Poméranie.

La Poméranie eut d'abord ses ducs particuliers jusqu'en 1637; elle fut longtemps ensuite disputée entre la Prusse et la Suède qui se la partagèrent en 1648; enfin depuis 1814, la première de ces puissances est restée seule maîtresse de cette province.

La Poméranie est un territoire sablonneux, formé par des alluvions et des atterrissements diluviens mêlés d'argile et d'un peu de terre végétale. La pente du terrain est si peu sensible, que les eaux des rivières s'y accumulent et y forment des lacs dont plusieurs atteignent une assez grande étendue. D'autres portions de terrains sont couvertes de marais; aussi l'atmosphère y est-elle fréquemment chargée de brouillards. L'hiver y est assez rigoureux: cependant on peut dire que ce pays froid et humide n'est généralement point malsain. Sa position en longitude, entre le 10<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> degré, et en latitude, entre le 53<sup>e</sup> et le 54<sup>e</sup>, explique la durée de ses jours: les plus longs sont de seize heures et demie, et les plus courts de sept heures et demie.

Ce pays renferme de nombreuses forêts et des tourbières considérables. D'après l'idée que nous venons d'en donner, on ne s'étonnera point de son peu de fertilité: les bords seuls des lacs et des rivières sont susceptibles d'une culture avantageuse; mais l'agriculture n'y est point aussi avancée que dans la Silésie. La vigne réussit encore moins dans la Poméranie que dans le Brandebourg; ce qui tient principalement à la température plus froide de la première de ces provinces.

Les eaux de la Poméranie sont très-poissonneuses; on y pêche beaucoup d'esturgeons et de saumons, qui remontent souvent les rivières. Il n'est pas rare de prendre dans l'Oder des esturgeons qui ont 2 ou 3 mètres de longueur. Ces poissons y précèdent ordinairement le saumon. Jadis les forêts de cette province étaient peuplées d'aurochs ou *urus*, et d'élans; mais ces animaux y sont devenus fort rares. On prétend même dans le pays que c'est principalement depuis les dernières guerres qui ont ravagé ces contrées que l'aurochs a disparu. De ces vastes forêts qui donnent aux habitants la facilité d'engraisser un grand nombre de porcs, on tire de très-beau bois de construction pour la marine et pour le commerce. L'ancienne Poméranie ultérieure, celle qui s'étend à l'est de l'Oder, est riche en eaux minérales et en salines: l'eau n'y est point aussi douce que dans les autres provinces prussiennes. Cette portion est couverte de nombreux pâturages qui nourrissent une grande quantité de bétail. On y élève aussi,

comme dans le reste de la province, des chevaux dont la race est assez estimée.

Près de la pointe la plus septentrionale de la Poméranie, vis-à-vis de Stralsund, s'élève l'île de *Rügen*, dont l'étendue, la configuration et le sol méritent une description détaillée. Les anses et les baies qu'offrent ses contours lui donnent une forme découpée tout à fait particulière. Au nord-est s'étend la presqu'île de Jasmund, qui, par une faible langue de terre sablonneuse, se joint à celle de Wittow au nord-ouest, tandis qu'au sud-est se trouve la presqu'île de Mönkguth. Sa longueur du sud au nord est d'un peu plus de 50 kilomètres; sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, est d'environ 40 à 45 kilomètres; sa superficie est de 935 kilomètres. Elle n'est séparée du continent que par un canal qui, près de Stralsund, n'a pas plus de 2 kilomètres de largeur. Ses golfes étroits, profonds et contournés, offrent peu de sûreté pour les navires, parce qu'ils sont remplis de bas-fonds et de bancs de sable qui changent souvent de place. L'un d'eux, appelé *Göllen*, situé entre les îles de *Rügen* et d'*Hiddensee*, s'accroît continuellement et menace de fermer ce passage, qui est la seule issue navigable que Stralsund possède vers le nord. D'un autre côté, le golfe de *Bodden* s'agrandit et devient plus profond. Les agitations de la mer sont d'ailleurs si considérables dans ces parages, qu'il ne faut souvent que quelques heures pour renverser les digues les plus fortes et les môles les plus solides. Ces golfes lui donnent une forme très-irrégulière et la divisent en quatre portions principales, qui ne tiennent l'une à l'autre que par des isthmes étroits. Elle est entourée de différentes petites îles dont les plus importantes sont, à l'ouest, *Hiddensee* et *Ummantz*, et, au sud, *Rüden*, qui en est éloignée de 6 kilomètres. Cette dernière faisait partie du *Rügen* avant l'an 1309; mais à cette époque les eaux de la mer envahirent une partie de l'île et formèrent quelques-unes des baies que présentent ses contours, ainsi que le *Bodden*, qui, par son étendue, annonce que *Rügen* a perdu dans sa partie méridionale un terrain de 64 kilomètres de superficie.

La partie septentrionale de l'île de *Rügen* est composée de craie; le centre et le reste de l'île sont couverts d'argile, de sables et de cailloux roulés, ainsi que d'une terre rougeâtre très-fertile et qui semble due à des alluvions. L'île présente un terrain ondulé qui offre une foule de sites pittoresques, de beaux jardins et un grand nombre d'antiquités. Le point le plus élevé est *Hertabourg*, qui a 153 mètres; celui que l'on remarque ensuite est le *Siège du roi* (*Königsstuhl*), qui s'élève à 127 mètres au

milieu d'autres rochers de craie qui offrent les formes les plus hardies et les plus bizarres.

Les anciens habitants de Rügen semblent avoir donné leur nom à cette île : on les appelait *Rugii* ou *Rugiani* ; ils étaient d'origine slave, comme les autres peuples de ces contrées septentrionales. Leur conversion au christianisme date du douzième siècle. Déjà, dans le dixième, des moines de l'ancienne abbaye de Corvey, en Westphalie, s'y étaient rendus pour y prêcher l'Évangile ; mais après leur départ, les habitants s'étaient empressés de retourner à leur ancien culte. Ce ne fut qu'en 1168 que Wlademar I<sup>er</sup>, roi de Danemark, s'étant emparé de l'île, les força à se faire chrétiens.

Leur industrie s'est portée depuis longtemps sur l'agriculture et sur la nourriture de nombreux bestiaux. La fécondité de certaines parties du sol devait nécessairement les conduire à ce double but ; aussi l'île de Rügen est-elle considérée comme le grenier de Stralsund. Ses grands pâturages offrirent non-seulement les moyens d'élever beaucoup de bœufs, de moutons et de chevaux, mais encore, ce qui n'est pas moins important, des oies renommées par leur grosseur, et qui fournissent au commerce des plumes fort estimées. La population de Rügen est évaluée à environ 38,000 habitants.

La plupart des laboureurs y sont réunis dans des villages, parmi lesquels *Bergen*, peuplé de 3,000 âmes, a pris le rang et a reçu les prérogatives d'une capitale ; c'est le centre de l'administration et le séjour des autorités. Citons encore *Sagard*, bourg de 1,200 habitants, important par ses eaux thermales et ferrugineuses ; *Pulbus*, où l'on voit les bains de mer de *Friedrich-Wilhelmsbad* et *Carenza*, aujourd'hui *Garz*, autrefois la résidence des anciens souverains de l'île.

Depuis des siècles, il ne s'est opéré aucun changement dans la situation politique et morale du peuple de certaines parties peu fréquentées de l'île ; on peut même dire que la civilisation n'y a pas avancé d'un pas. Les habitants de la presqu'île de Mönkguth, par exemple, parlent un dialecte, ou, si l'on veut, un patois qui est particulier à cette presqu'île. Ils ont aussi un costume à eux ; ils fabriquent eux-mêmes l'étoffe dont ils s'habillent, et ils vivent dans une indépendance et une innocence qui rappellent les temps des patriarches. Depuis un temps immémorial, ils suivent une coutume assez singulière. Les femmes choisissent leurs maris ; ce sont elles, et non point les hommes, qui font les propositions de mariage.

Le détroit qui sépare l'île de Rügen de celle d'*Hiddensee* porte le nom de *Frogg*. Cette île, que l'on nomme aussi *Hiddensøe*, large d'une demi-

lieue et longue de trois et demie, est dépourvue de bois. Son sol, quoique sablonneux, est couvert d'assez bons pâturages; la mer rejette fréquemment de l'ambre jaune sur ses côtes. Elle ne renferme que 6 à 700 habitants, répartis dans quatre villages, dont le principal porte le nom de *Kloster*. Ils s'adonnent à la pêche ainsi qu'à la fabrication de la toile; leur langage, qui est un mélange de slavon, de danois, de vieux allemand et de suédois, est presque inintelligible pour les Allemands.

*Ummanz*, longue de sept kilomètres sur quatre de largeur, ne renferme qu'un village du même nom. *Rüden* n'est qu'un îlot de deux tiers de lieue de longueur. Il est presque entièrement environné d'écueils et de bancs de sable, et renferme quelques hameaux et un village nommé *Katen*.

Au sud de *Rüden*, s'étend, entre la Peene, le Pommersche-Haff et la Baltique, une île encore plus découpée que celle de *Rügen*, puisque dans certains endroits elle a à peine 4 kilomètre de largeur, et que dans d'autres elle a plus de 17 kilomètres: c'est *Usedom*, ou *Uesedom*; sa longueur du sud-ouest au nord-est est de 46 à 50 kilomètres; sa superficie est évaluée à 340 kilomètres carrés. Dans ses points les plus rapprochés du continent, elle n'en est pas éloignée de 800 mètres; ses rivages méridionaux circonscrivent une grande partie du lac appelé *Pommersche-Haff*, ou *Stettinner-Haff*, lac moins grand que le *Frische-Haff* et le *Curische-Haff*, mais qui cependant comprend 45 kilomètres de l'est à l'ouest, et 9 du nord au sud dans sa moyenne largeur. Il se décharge dans la Baltique par la Peene au nord-ouest, qui alimente le grand lac d'Achterwasser, la Swiene au nord et le Dievenow au nord-est, qui forme le lac de Cammin. L'île d'*Usedom* nourrit une population de plus de 16,000 habitants; son sol est couvert de collines de sable et de forêts peuplées de sangliers, de cerfs et d'autres animaux. La terre y est peu fertile; aussi le peuple de cette île s'adonne-t-il plus à la pêche qu'à l'agriculture. *Usedom* renferme une ville du même nom, dont la population est évaluée à 4,600 âmes; sa capitale est *Swiennemünde*, ville de 4 à 5,000 âmes, bien bâtie et pourvue d'un bon port, où s'arrêtent les navires trop forts pour pouvoir remonter jusqu'à *Stettin*.

Un canal de 800 mètres de largeur sépare l'île d'*Usedom* de celle de *Wollin*, dont la superficie est un peu moins considérable; celle-ci renferme 8.000 habitants, dont 3,500 vivent dans sa capitale, appelée aussi *Wollin*. Son sol, tout différent de celui d'*Usedom*, est formé d'une terre d'alluvion et couvert d'excellents pâturages qui servent à la nourriture d'un grand nombre de bestiaux, principale richesse de l'île.

Parcourons maintenant les villes les plus importantes de cette province

qui forme aujourd'hui les trois régences de Stralsund, de Cöslin et de Stettin. Dans le nord, *Stralsund*, chef-lieu de régence, fut longtemps la capitale de la Poméranie suédoise ; elle s'élève sur le détroit de Gällen, qui la sépare de l'île de Rügen. Sa fondation remonte à 1130. Ses rues sont étroites et mal alignées ; ses maisons sont sales et mal construites. Ce fut longtemps une place des plus fortes de l'Europe ; cependant, l'électeur Frédéric-Guillaume en 1678 et les Français en 1807 s'en emparèrent. Son port, sûr, mais peu spacieux et environné de bas-fonds, son arsenal, sa bibliothèque urbaine, son gymnase avec de belles collections de livres, de médailles et d'histoire naturelle, sont les seuls objets remarquables qu'elle renferme. Autrefois, elle était au nombre des villes hanséatiques ; elle a conservé plusieurs privilèges favorables à son commerce, qui a toujours été considérable. En 1807, sa population ne s'élevait qu'à 11,000 âmes ; aujourd'hui elle est de 19,198.

A l'ouest de Stralsund, s'élève la petite ville de *Barth*, à l'embouchure de la rivière du même nom. Ses 4,000 habitants s'enrichissent par leur commerce maritime. Au sud-est, la ville de *Greifswalde*, qui compte près de 10,000 âmes, est la mieux bâtie de toutes celles de ce cercle. Ses édifices les plus remarquables sont l'église Saint-Nicolas, l'hôtel-de-ville et l'université, fondée en 1456. La collection d'histoire naturelle et la bibliothèque de cet établissement méritent de fixer l'attention. Sa situation à 4 lieue de la mer favorise ses relations commerciales ; son port est commode ; elle a des chantiers pour la construction des navires. Le bois d'El-déna, situé dans les environs, présente des sites et des points de vue charmants. On exploite à quelque distance de ses murs une saline considérable. *Wolgast*, située sur le canal qui sépare le continent de l'île d'Usedom, est une petite ville assez bien bâtie, ayant un petit port, 4,400 habitants et un commerce assez actif ; c'était autrefois la résidence des ducs de Poméranie, dont l'ancien château s'élève encore au-dessus de sa vieille enceinte.

Le cours de la rivière de la Peene sépare le cercle de Stralsund de celui de Stettin ; les deux villes les plus orientales sont *Demmin* et *Anklam*, cette dernière est plus industrielle, riche de ses fabriques de toiles, de draps et de cuirs ; elle renferme près de 8,000 habitants de plus ; son port sur la Peene est souvent rempli de navires. *Pasewalk*, avec ses fabriques de draps, ses tanneries, ses distilleries et ses 6,000 habitants, ne mérite point de fixer l'attention ; mais *Stettin*, ou *vieux Stettin*, offre au contraire, avec une population de 44,963 âmes, tout ce qui peut exciter l'intérêt dans une ville riche et éclairée. Cette ville, qui est une des places les

plus fortes de la Prusse, occupe la rive gauche de l'Oder; elle communique par un pont avec le faubourg de *Lastadie*, situé sur la rive droite et entouré de fossés, de travaux avancés et de marais; elle comprend encore quatre autres faubourgs appelés *Ober-Wiek*, *Nieder-Wiek*, *All-Torney* et *Neu-Torney*. Stettin, qui paraît avoir été bâti par les *Sidini* ou *Sideni*, prit rang pendant le moyen âge parmi les villes hanséatiques; aujourd'hui, chef-lieu de régence, elle est le séjour des autorités de la province et de la cour suprême de justice. Le château royal, l'hôtel du gouvernement, la maison des États, le théâtre, la bourse et l'arsenal sont les principaux édifices à visiter. Elle possède un gymnase royal, avec un observatoire, un collège médical, une école de pilotage, des écoles de dessin et de navigation, et un séminaire pour les maîtres d'école. Stettin est une des plus importantes stations du chemin de fer de Berlin à Dantzick et à Königsberg.

Hors de la ville, le village de *Ziegenarth* contient un wauxhall qui sert de rendez-vous aux promeneurs de la haute société. On se réunit aussi au pont de *Wiek*, et à *Frauentorf*, sur l'Oder, pour les promenades en bateau; le lac de *Damm*, les vastes forêts qui s'étendent sur sa rive droite, les plaines qui se perdent à l'horizon sur la rive opposée, les vaisseaux qui cinglent vers l'embouchure de l'Oder, procurent un magnifique coup d'œil qui ajoute au charme de ces promenades. Le commerce de Stettin est très-considérable; son port reçoit annuellement 800 à 4,000 navires de différents tonnages. Les Français s'emparèrent de cette ville en 1806, et en restèrent possesseurs jusqu'en 1813.

A l'est de Stettin, sur les bords de l'Ihna, *Stargard* ou *Neu-Stargard*, sur le chemin de fer de Berlin à Königsberg, ville de 40,000 âmes, possède un gymnase royal, une école primaire des arts et métiers, des distilleries et des fabriques de drap. On y remarque la coupole de l'église de *Sainte-Marie*, qui passe pour être une des plus belles de toute l'Allemagne. Si nous nous dirigeons vers le nord, *Treptow* ou *Neu-Treptow*, sur la *Réga*, renfermant 4,500 habitants, n'a, malgré ses fabriques de drap, ses tanneries, ses distilleries et son commerce maritime, rien qui puisse fixer l'attention de l'observateur; les alluvions de la rivière ont encombré son port. Mais plus à l'est, *Colberg*, sur le bord de la mer, à l'embouchure de la rivière appelée *Persante*, est, après Stettin, la place la plus forte de la Poméranie; sa population s'élève à 9,000 individus. Ses principaux édifices sont l'hôtel-de-ville, la cathédrale et un aqueduc qui fournit de l'eau à toute la ville. Elle fait un commerce assez important, et renferme des

fabriques de toile et de drap *Coslin*, chef-lieu de régence, moins considérable puisqu'elle ne renferme que 6,000 âmes, est une ville bien bâtie; il est vrai qu'elle est nouvelle, puisque, totalement détruite par un incendie en 1718, elle doit sa reconstruction à Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>. La reconnaissance de ses habitants a fait élever à ce prince une statue sur l'une des places publiques de la ville.

La petite ville de *Neu-Stettin*, qui ne renferme que 3,000 habitants, s'élève entre les lacs de Streizig et de Wilm, non loin des sources de la Persante. *Polzen* ou *Potzin*, ville de 2,500 âmes, située au milieu d'une plaine agréable et fertile, entourée de montagnes et de forêts, est connue par un établissement d'eau minérale situé dans ses environs, et appelé *Louisenbad*.

Si nous nous portons au nord-est, nous trouverons, sur les bords de la rivière de la *Stolpe*, une ville du même nom, dont la population est de 7,500 habitants. Elle fait un commerce maritime assez considérable; on y compte des brasseries et des fabriques de toile; mais elle est surtout connue par ses jolis ouvrages en ambre jaune. A l'embouchure de la *Stolpe*, *Rügenwalde* dont le nom rappelle les anciens *Rugii*, possède un petit port dans la Baltique; on y fabrique des toiles à voiles; on y distille de l'eau-de-vie. Cette ville de 4,500 âmes, qui renferme un établissement de bains de mer, est dans certaines saisons le rendez-vous d'un assez grand nombre de voyageurs. Nous pourrions citer, pour terminer ce que nous avons dit sur la Poméranie, la petite ville ou plutôt le bourg de *Lauenbourg*, où l'on fabrique, ainsi que dans ses environs, des draps et des coutils; *Rummelsburg*, qui possède la même industrie; *Belgard*, entièrement environné d'eau et situé près du confluent du *Leitnitz* et de la *Persante*; *Tempelburg* entourée de murailles; la jolie petite ville de *Pyritz*, qui fait un grand commerce de blé, et qui est la première de toute la Poméranie qui ait embrassé le christianisme en 1124; mais aucune de ces villes ne mérite que nous nous y arrêtions.

L'une des dernières et des plus importantes acquisitions que la Prusse ait faites, est celle de la *province de Saxe* formée en grande partie de plusieurs portions enlevées en 1815 aux États saxons. Ainsi elle se compose de la plus grande partie du duché de Saxe, de l'ancien cercle de Thuringe, qui dépendait du royaume de Saxe; des principautés de *Mersebourg*, de *Naumbourg* et de *Zeitz*; d'une partie des cercles de *Leipsick*, *Misnie*, *Neustadt* et *Voigtland*, de presque toute la principauté d'*Erfurt*, de la partie méridionale de l'*Eichsfeld*, pays qui appartenait autrefois à l'électeur de

Mayence, et qui, en 1807, fut incorporé au royaume de Westphalie; d'une portion de l'ancien comté de Henneberg et de la principauté de Querfurt; de tout le comté de Mansfeld, de Hohnstein, de la principauté prussienne de Halberstadt, de l'ancien duché de Magdebourg et de la vieille Marche électorale. Divisée en trois régences, celles de Magdebourg, de Mersebourg et d'Erfurt, elle est bornée au nord et à l'ouest par le royaume de Hanovre, le duché de Brunswick et la Hesse électorale; au sud par les duchés de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg-Gotha, de Saxe-Altenbourg, et au royaume de Saxe; enfin, à l'est et au nord-est, par le Brandebourg, dont l'Elbe et le Havel la séparent en grande partie. On évalue sa superficie à 460 milles carrés d'Allemagne, ou à 25, 297 kilomètres carrés, et sa population à 1,781,297 habitants. On peut juger par là de la richesse de cette belle province.

Il est difficile de donner quelques notions historiques sur les anciens peuples qui l'habitèrent; nous savons seulement que ce sont les mêmes que ceux qui, avant l'ère chrétienne, occupaient le territoire qui constitue aujourd'hui le royaume de Saxe; que c'était principalement les *Langobardi* ou Lombards au nord, et les *Cherusci* au sud, et qu'une grande partie de cette province a été ensuite habitée par les Wendes. On sait que les anciens Saxons immolaient à leurs dieux les prisonniers de guerre; que semblables aux Celtes, ils ne leur élevaient point de temples, et qu'ils leur consacraient les vastes forêts de la Germanie. Comme ces peuples incivilisés qui vivent encore dans les régions les plus septentrionales, leur superstition se portait sur une foule d'objets; ils cherchaient à deviner l'avenir par le vol des oiseaux comme par le hennissement des chevaux dont les différentes intonations étaient interprétées par leurs prêtres. La chair des animaux constituait comme aujourd'hui leur principale nourriture. L'usage des boissons fermentées remonte chez eux à la plus haute antiquité. Nous ne rappellerons point les conquêtes de ces peuples guerriers, qui, à diverses époques, portèrent leurs armes dans plusieurs contrées de l'Europe, en Angleterre et jusqu'en Espagne. L'histoire atteste aussi avec quelle ardeur ils résistèrent pendant trente ans aux troupes de Charlemagne. Ce prince, dont on a vanté les lumières, ne leur fit une guerre si opiniâtre que pour les forcer à embrasser le christianisme, qu'ils adoptèrent enfin par lassitude et par épuisement. Mais leur conversion forcée ne fut point de longue durée, et ce ne fut que sous Albert l'Ours, au douzième siècle, qu'ils commencèrent à sentir les bienfaits du christianisme.

Les terrains de cette province sont extrêmement variés sous le rapport



géologique; aussi renvoyons-nous aux ouvrages spéciaux pour connaître la longue nomenclature des roches qui les composent.

Elle est riche en métaux, en charbon de terre et en diverses substances minérales. Dans les montagnes qui font partie du groupe de Harz, on exploite des mines d'argent, de cuivre, de fer et des houillères; dans la partie centrale, du gypse et des salines; dans la partie méridionale, des argiles à porcelaine; enfin, dans les lieux bas, de la tourbe.

Les montagnes les plus élevées de cette province sont le Brocken ou le Bloxberg, et le Dolmar. La première, qui reste couverte de neige depuis le mois de novembre jusqu'à celui de juin, a 1,125 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la Baltique. Elle forme l'extrémité septentrionale des montagnes du Harz, et la limite orientale de la province de Saxe. C'est au pied de cette montagne granitique que la Bode, l'Ille et l'Ocker prennent leur source.

Le climat de la province de Saxe est généralement doux et salubre. Le sol en est varié : dans quelques endroits seulement il est sec et sablonneux; plus généralement il est gras et exige beaucoup de soins et de travail : c'est dans la régence de Magdebourg qu'il est le plus fertile; dans le nord, il est froid, mais les engrais le rendent très-productif.

Nous ne nous étendons point sur les produits agricoles de cette province; il nous suffira de dire qu'elle est fort riche en grains, en fruits, en plantes potagères; qu'on y récolte du lin, du chanvre, du tabac, du houblon, de la garance, du colza, et de la chicorée que l'on prépare pour le café, et qu'il s'y trouve quelques vignobles, principalement sur les bords de la Saale et de l'Elbe; mais le vin qu'on en obtient est au-dessous du médiocre. Le pays renferme quelques forêts, insuffisantes pour les besoins de ses habitants.

Nous verrons, dans la description des principales villes de cette province, que l'exploitation de ses mines, que ses usines et ses fonderies, ses manufactures d'étoffes et ses fabriques de sucre de betterave, ses chevaux, ses bêtes à cornes et ses moutons, en font une des plus riches contrées du royaume de Prusse. Elle possède un plus grand nombre de bêtes à laine que la Silésie. Les principales villes, sous le rapport du commerce et de l'industrie, sont : Aschersleben, Erfurt, Halle, Langensalza, Magdebourg, Mühlhausen, Naumbourg et Nordhausen.

Le nombre des catholiques est ici moins considérable qu'en Silésie; mais il surpasse de beaucoup celui des catholiques de la Poméranie et du Brandebourg. Les statistiques les plus récentes l'évaluent à 111,432, tandis

que le nombre des évangéliques est de 1,626,328; on porte à 4,686 le nombre des israélites.

La province de Saxe renferme plusieurs terres appartenant à des princes étrangers, tels que le grand-duc de Saxe-Weimar, le duc de Brunswick, le prince de Schwartzbourg, les princes d'Anhalt. Mais nous aurons soin de traiter séparément de ces domaines enclavés dans la Prusse.

Si nous commençons notre course dans cette province par sa partie orientale, la première ville importante digne d'être remarquée sur les bords de l'Elbe, est *Wittemberg*, place forte importante, sur le chemin de fer qui met Berlin en communication avec les principautés d'Anhalt; elle dépend de la régence de Mersebourg. Cette cité, d'où l'on traverse l'Elbe par un pont de bois, contient 8,000 habitants. Ses principaux établissements utiles consistent en un lycée, un séminaire pour les prédicateurs, une école d'accouchement. Peu de villes ont autant souffert des funestes effets de la guerre et des incendies. On montre dans cette ville la chambre qu'habita Luther : une foule d'étrangers de distinction y ont écrit leur nom sur les murs; on y conserve sous verre celui de Pierre le Grand, tracé avec de la craie. L'église du château renferme le tombeau de Luther et celui du sage Mélancton, son ami, dont les nombreux et savants écrits ont contribué à établir la réformation en Allemagne, et qui mourut en demandant au ciel l'union de l'Église. On y voit aussi celui de l'électeur palatin Frédéric le Sage, qui protégea le protestantisme. Pendant longtemps l'académie de Wittemberg célébra par un deuil général la mort du savant réformateur de l'Allemagne.

On compte dans les environs de Wittemberg plusieurs établissements manufacturiers importants, tels que des fabriques de sucre de betterave, d'acide sulfurique et de couleurs. A *Bitterfeld*, sur la rive gauche de la Mulde, on fabrique de la faïence, des draps et de la toile. Aux environs de *Brehna*, on remarque de grandes cultures de houblon, de cumin, de garance et de lin.

Sur la rive gauche de l'Elbe, s'élève *Torgau*, qui depuis l'agrandissement de la Prusse est devenue une ville forte du premier rang. Sa population est de 7,000 habitants. *Naumbourg*, situé au confluent de l'Unstrutz et de la Saale, renferme 42,000 habitants. Cette ville, assez bien bâtie, et environnée de murailles, est un chef-lieu de cercle. Elle possède un palais royal, un bel hôtel-de-ville, de vastes magasins d'artillerie, une cathédrale bâtie en 1027, dont le trésor renferme des objets assez curieux, et l'église de Saint-Wenceslas, qui, par ses proportions et son architecture, peut être

considérée comme un édifice remarquable. Ses principaux établissements sont : un tribunal de commerce, une bibliothèque, une école bourgeoise, une maison destinée à l'éducation des orphelins, et plusieurs hôpitaux. Les objets de bonneterie et de parfumerie que l'on fabrique dans cette ville jouissent en Allemagne d'une réputation méritée. On y confectionne une grande quantité de souliers qu'on expédie aux foires de Leipsick. Celle qui se tient dans cette ville le 25 juin est considérable et dure quinze jours. Cette ville est une des stations de l'importante ligne de chemin de fer de Berlin à Francfort-sur-le-Mein par Leipsick, Halle et Weimar. Les environs de Naumbourg sont agréables et fertiles ; on y cultive la vigne avec succès, et l'on y fait un vin qui ressemble, dit-on, à celui de Bourgogne ; il s'en fait une grande consommation, sans compter celui que l'on emploie aux distilleries d'eau-de-vie. Près du village de *Kösen*, à une lieue de la ville, il y a une saline qui fournit annuellement plus de 40,000 quintaux de sel.

Si nous suivons le cours de la Saale, nous remarquerons sur la rive gauche de la rivière la jolie ville de *Weissenfels*, dont les 6,100 habitants se livrent à plusieurs genres d'industrie, et dont les filatures, les fabriques d'amidon, la passementerie et les ouvrages d'orfèvrerie sont estimés. Le château, qui fut la résidence des ducs de Saxe-Weissenfels, et surtout l'église, dans laquelle on remarque quelques tombeaux, sont les seules curiosités que renferme cette ville. Son principal établissement consiste en un séminaire de maîtres d'école, qui jouit d'une grande réputation en Prusse ; il renferme 50 à 60 élèves. Nous ne parlerons point de la chambre du bailli à l'hôtel-de-ville, dans laquelle on conserve des traces du sang de Gustave-Adolphe, dont le corps y fut disséqué après la victoire qu'il remporta sur Wallenstein, le 18 novembre 1632, en perdant la vie. Le champ de bataille où il reçut le coup mortel, fut illustré depuis par une victoire plus mémorable et par un homme de guerre plus extraordinaire : c'est près du village de *Groos-Gorschen* que, le 2 mai 1813, Napoléon défit les armées russe et prussienne. Par suite de cette sanglante journée, la petite ville de *Lutzen* eut les deux tiers de ses maisons réduites en cendres. Le prince Léopold de Hesse-Hombourg périt à quelque distance du bel obélisque en fer, surmonté d'une croix, que le roi de Prusse a fait élever, en 1817, en mémoire de ce jeune général. Lutzen est une petite ville de 1,400 âmes.

En continuant à descendre la Saale, nous apercevons le village de *Rossbach*, célèbre par la victoire que remporta Frédéric II sur les Impériaux et

les Français en 1757. *Mersebourg*, station du chemin de fer de Weimar à Halle et Leipsick, mérite de fixer notre attention, autant par les objets intéressants que cette ville renferme, que par le rang qu'elle occupe comme chef-lieu de régence. On y compte 12,000 habitants et divers monuments dignes de fixer les regards, tels sont : l'hôtel-de-ville, le palais du comte de Zach, le pont sur la Saale, et l'ancienne cathédrale, dans laquelle on remarque le tombeau en bronze de l'empereur Rodolphe de Souabe. La ville possède un collège, une maison d'orphelins et un hospice pour les pauvres. Le commerce de Mersebourg est assez important ; on y tient quatre foires par an. Mais ce qui rend cette ville intéressante aux yeux de la plupart des Allemands, ce sont ses brasseries, dont les produits jouissent d'une grande réputation : on y fabrique près de 27,000 tonneaux de bière par an. Les environs de Mersebourg sont agréables et fertiles ; on y remarque plusieurs belles maisons de campagne : mais l'établissement des eaux minérales de *Lauchstädt*, petite ville qui renferme un théâtre ; les salines de *Kötschau* et *Durenberg*, et le bel étang de *Saint-Gothard*, sont ce qu'il y a de plus intéressant dans ses environs.

Si l'importance et la population d'une cité étaient la principale base qui servit à déterminer son rang politique, *Halle*, qui renferme 33,848 habitants, mériterait plutôt le titre de chef-lieu de régence que Mersebourg. Elle se compose de cinq faubourgs et de trois villes : Halle, Neumarkt et Glocha, séparées l'une de l'autre et gouvernées chacune par ses propres magistrats. La cathédrale, qui renferme plusieurs tableaux de l'ancienne école allemande ; la tour rouge, qui est élevée de plus de 80 mètres ; l'église de Saint-Ulric ; l'hôtel-de-ville, où l'on conserve l'antique constitution impériale connue sous le nom de Bulle d'Or ; plusieurs beaux ponts construits sur la Saale, ne sont point les objets auxquels nous nous arrêterons. Cette ville a d'autres titres à la célébrité : son université, fondée en 1694, a fourni plusieurs savants et artistes à l'Allemagne, entre autres l'orientaliste Michaelis et le musicien Haendel, qui, à l'âge de dix ans, avait déjà composé plusieurs sonates. C'est une des villes d'où rayonne avec le plus d'éclat, sur toute l'Allemagne, le flambeau des connaissances scientifiques et littéraires ; elle renferme un grand nombre de précieuses bibliothèques et d'établissements d'instruction de tout genre. Les bains d'eaux minérales de Halle méritent aussi de fixer l'attention ; l'eau en est ferrugineuse. Cette ville possède un grand nombre de fabriques, dont les plus importantes sont celles d'amidon et de quincaillerie. En hiver, les concerts, les bals, les redoutes, une salle de spectacle et des cercles qui ser-

vent de réunion aux personnes qui s'occupent de sciences et de littérature, sont les sujets de distraction qu'offre la ville. En été, les environs présentent des promenades charmantes : telles que *Giebichenstein*, le mont *Reil* et le mont *Saint-Pierre*. Halle est une des importantes stations du chemin de fer de Berlin à Francfort-sur-le-Mein par Weimar.

On exploite sur le territoire de Halle de la houille; les ouvriers qui travaillent à cette extraction portent le nom de *halloren* : ce sont les seuls restes non dégénérés des anciens Wendes; ils ont conservé les mœurs, le langage, les lois et même le costume de leurs ancêtres.

Nous ne dirons rien de la culture des champs qui environnent Halle, des excellents légumes que l'on y récolte, des fabriques de sucre de betterave que l'on remarque hors de son enceinte, ni du nombreux gibier dont ses champs abondent; nous nous hâterons de passer à *Wettin*, petite ville de 3,500 âmes, dans laquelle on voit encore le vieux château qu'habitaient autrefois les princes saxons. Cette cité est aussi le siège d'un conseil royal des mines; on exploite dans ses environs des houillères qui occupent plus de 200 ouvriers. Plus loin, le village de *Rothembourg* ne présente quelque intérêt que par ses mines de cuivre qui produisent annuellement 4,400 quintaux de métal.

Nous allons terminer ce qui nous reste à dire sur la régence de Mersebourg, en jetant un coup d'œil rapide sur les villes dont nous n'avons point encore parlé. *Eisleben*, la plus importante de ces dernières, a 7,500 habitants; située sur une colline, elle se divise en ancienne et nouvelle ville. Malgré son ancienneté, et quelques monuments que renferme l'église de Saint-André; malgré ce qu'offre d'intéressant l'église de Saint-Pierre et le château à moitié ruiné qui fut la résidence des comtes de Mansfeld; malgré son hôtel-de-ville, dont les habitants font admirer la toiture en cuivre, l'un des plus beaux titres de cette ville à la célébrité est d'avoir été le berceau de Luther; la maison dans laquelle naquit en 1483 et mourut en 1546 ce réformateur, a été consacrée à une école gratuite d'orphelins et d'indigents. A deux lieues d'Eisleben, on montre le *lac Salé* (*Salzée*), au milieu duquel s'élève un monticule que l'on regarde comme un tombeau antique, et d'où la vue s'étend au loin, d'un côté sur le cours de la Saale et de l'autre sur les montagnes du Harz.

La population d'*Hettstadt* est d'environ moitié de celle d'Eisleben. On compte dans ses environs plusieurs mines dont on extrait du cuivre et de l'argent. Nous avons peu de chose à dire des petites villes de *Zeitz*, *San-*

*gerhausen, Stolberg et Querfurt*. Leur population ne dépasse pas 5 à 6,000 âmes, et elles sont assez industrielles.

La régence d'Erfurt est moins étendue que la précédente. Nous ne citerons que quatre villes : sa capitale, *Nordhausen*, *Ellrich* et *Langensalza*. *Erfurt* peuplée de 32,224 âmes, était jadis une cité impériale ; elle possède une industrie variée et un commerce assez étendu. Ses seuls édifices sont : sa cathédrale où l'on voit une cloche pesant 27 milliers, le palais du gouvernement et la bibliothèque publique. *Erfurt*, qui est une des meilleures places fortes de la Prusse, est encore une ville savante ; on y compte un grand nombre d'établissements scientifiques et littéraires. Elle est sur la Gerra et sur le chemin de fer de Berlin à Francfort-sur-le-Mein, par Halle et Weimar.

*Nordhausen*, sur la *Zorge*, renferme 12,000 habitants. Ses édifices publics n'ont rien de remarquable, mais la bibliothèque de l'ancien couvent d'Himmels'garten mérite d'être visitée. Son commerce est très considérable ; elle renferme surtout beaucoup de distilleries. Les environs de *Nordhausen* offrent quelques lieux remarquables, tels que la prairie d'or (*goldne-aue*), les ruines du château de *Rothenbourg*, plusieurs autres monuments du moyen âge, et quelques grottes remarquables par leurs stalactites d'albâtre. La population d'*Ellrich* ne s'élève qu'à 3,000 habitants. On y compte plusieurs fabriques de draps et d'autres étoffes. Elle ne renferme aucun établissement digne d'attention ; mais on remarque dans les environs la caverne de *Kelle* dont les magnifiques stalactites excitent l'admiration des curieux.

Traversons une branche du Harz au pied de laquelle la *Leine* prend sa source ; nous verrons, au confluent de cette rivière et de la *Geisle*, *Heiligenstadt*, jadis capitale de la principauté d'Eichsfeld. Elle renferme une école normale d'instituteurs primaires, un château et un gymnase. Hors de ses murs, on remarque une jolie cascade, et plus loin un vieux château au pied de la montagne d'Ilsebeth ; ses environs sont couverts des montagnes les plus pittoresques. *Mühlhausen*, l'une des plus anciennes villes libres de l'Allemagne, n'a perdu qu'en 1802, époque à laquelle elle fut cédée à la Prusse, son titre de ville impériale. Sa population est de plus de 40,000 âmes. C'est dans ses murs que les manufacturiers des environs envoient leurs laines pour être filées et teintes. *Langensalza*, ville de 8,000 âmes, qui doit son nom à la rivière de *Salza*, non loin de laquelle elle est bâtie, est intéressante sous le rapport de son industrie et de son commerce.

La régence de *Magdebourg* renferme un plus grand nombre de villes

importantes que les deux régencees que nous venons de parcourir. *Quedlimbourg*, sur la Bude, est l'une des plus peuplées : on y compte au moins 42,000 habitants. On remarque sur une montagne qui domine la ville le vieux château où résidait jadis l'abbesse souveraine du pays, princesse qui, malgré les vœux d'humilité attachés à sa pieuse profession, jouissait de la noble prérogative de siéger comme membre de l'Empire au milieu des prélats du Rhin. Une partie de cet édifice est réservée à un hospice où l'on reçoit les orphelins et les enfants des criminels. Tout près se trouve l'église collégiale, qui renferme le tombeau de *Henri I<sup>er</sup>* dit l'*Oiseleur*, et de l'impératrice *Catherine*. *Quedlimbourg* est la patrie des deux *Wolf*, l'un théologien et philologue, l'autre physicien, et du célèbre poète *Klopstock*. Près de la ville se trouvent deux sources minérales; le *Bruhl*, joli bois qui sert de promenade, le bois de Pierre (*Steinholz*), la montagne des *Chambres* (*Stubenberg*), le rocher appelé *Rosstrappe*, et le mur du Diable (*Teufelsmauer*). A *Wernigerode*, située à 725 mètres d'élévation sur la pente du mont *Brocken*, on trouve un gymnase, une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et un beau jardin botanique. Cette ville, qui renferme plus de 4,000 habitants, s'enrichit par le commerce de ses blés, de ses bois, des forges et des distilleries que l'on compte dans ses environs. *Halberstadt*, sur le *Holzemme*, est, après *Magdebourg*, la cité la plus importante de la régence; le nombre de ses habitants s'élève à 49,840, parmi lesquels on compte plus de cent familles juives. Elle possède trois écoles, un séminaire destiné à former des instituteurs, et une société littéraire dont les écrits sont estimés. Cette ville est l'une de celles qui offrent, dans toute la province, le plus de sujets de distraction. Elle est fort ancienne. Ses plus beaux édifices sont sa vieille cathédrale, remarquable par ses vitraux et les beaux tableaux qui la décorent; l'église de *Notre-Dame*, plus ancienne encore, dont on admire les orgues; l'église de *Saint-Martin*, dont la tour est d'une grande hauteur; l'hôtel-de-ville, qui était autrefois un palais, et que décore une belle statue de *Roland*; enfin l'une des deux synagogues. Sur la place de la cathédrale, on remarque un antique autel érigé à l'une des divinités de la *Germanie*. Les environs présentent les promenades les plus agréables et des sites vraiment enchanteurs. *Halberstadt* est aujourd'hui reliée à la grande ligne du chemin de fer de *Berlin* à *Cologne* par *Brunswick* et *Hanôvre*, à l'aide d'un petit embranchement qui s'y soude à la station d'*Oschersleben*, petit village de 7 à 800 âmes. *Halberstadt* a donné naissance à deux hommes qui jouissent en *Allemagne* d'une réputation acquise à des titres bien différents;

l'un est le célèbre poète patriote Gleim; l'autre est Breyhahn, qui passe pour être l'inventeur de la bière. A deux petites lieues de la ville se trouve le village de *Strobeck*, dont les habitants sont renommés comme joueurs d'échecs: ils doivent, dit-on, ce talent à un chanoine qui fut jadis exilé dans ce village, où, pour s'occuper, il donna des leçons d'échecs, et qui devenu évêque, y fonda une école où ce jeu était enseigné avec autant de soin que le catéchisme.

Sur les bords de la Saale, la petite ville de *Kalbe* est entourée de haublonnières considérables; celle de *Barby*, située sur les bords de l'Elbe, possède un observatoire, un cabinet d'histoire naturelle et une imprimerie. Nous avons passé devant *Aschersleben*, sans parler de son gymnase et de ses fabriques de toiles et de flanelles; nous dirons seulement que cette ville est bien bâtie, et qu'elle renferme 10,000 habitants. Hâtons-nous d'arriver à *Magdebourg*, la plus importante ville de la province de Saxe. Cette grande et belle cité, autrefois impériale et hanséatique, renferme 56,181 habitants; son sol est élevé de 77 mètres au-dessus du niveau de la mer; l'Elbe contribue à rendre ses moyens de défense plus efficaces; aussi est-elle regardée comme l'une des premières places fortes de l'Europe. Nous éviterons d'entrer dans de trop longs détails sur ses principaux édifices, qui consistent en un bel hôtel des postes, de vastes bâtiments pour la douane, une cathédrale, un palais de justice, l'hôtel de la régence et le palais ducal. Nous avons vu combien sont fréquents dans toute la Prusse les établissements destinés à l'éducation des orphelins: celui de Magdebourg est digne de l'importance de ce chef-lieu. La cathédrale est citée pour la beauté de son portail, de son maître-autel et de ses fonts baptismaux. On y remarque plusieurs tombeaux, entre autres celui de Funck, l'un des savants les plus recommandables de l'Allemagne; mais l'église de la Garnison est plus intéressante sous le rapport de l'antiquité: elle a été bâtie en l'an 1016. Dans l'église de Saint-Sébastien on voit le tombeau de Otto de Guericke, célèbre physicien, qui naquit à Magdebourg en 1602, et qui inventa la machine pneumatique. Cette ville possède divers établissements utiles, tels qu'un séminaire destiné à former des professeurs, plusieurs écoles, deux instituts pour l'enseignement du commerce, et une maison royale de jeunes demoiselles; une bibliothèque publique de 20,000 volumes, une société de médecine et plusieurs sociétés d'art et de littérature; plusieurs établissements de charité, un théâtre allemand et plusieurs salles de concerts. Les opérations commerciales de cette ville ne consistent point seulement dans la vente de ses étoffes de laine, de fil et de coton,



de ses bougies, de ses poteries fines, et des autres produits de ses manufactures ; sa situation favorable la rend l'entrepôt de l'Allemagne et du Nord ; aussi quatre lignes de chemins de fer viennent-elles y aboutir. La première, la ligne de l'est, conduit à Berlin par Brandebourg et Potsdam ; la seconde, la ligne de l'ouest, continuation de la précédente, mène dans les provinces rhénanes par Brunswick et Hanôvre ; la ligne du nord conduit à Hambourg et à Lubeck ; enfin la ligne du sud mène à Vienne et dans les États secondaires de l'Allemagne par Halle, Weimar et Leipsik.

Au sud de Magdebourg, la petite ville de *Schœnebeck*, station du chemin de fer de Halle et Leipsik, forte de 6,000 habitants, est renommée par ses salines, par ses productions chimiques, et surtout par ses bains d'eau salée, qui sont aussi fréquentés que ceux de mer. Une population de 10,000 habitants, composée en grande partie de Français réfugiés et de Suisses ; une fabrication annuelle de plus de 8,000 pièces de drap, rendent *Burg* digne d'être citée. C'est une station du chemin de fer de Berlin. *Tangermunde* s'élève sur la rive gauche de l'Elbe ; elle est entourée de murailles et dominée par un ancien château-fort. *Stendal*, sur le chemin de fer de Magdebourg à Hambourg, ville de 6,000 habitants, a donné naissance au célèbre antiquaire Winkelmann, fils d'un pauvre cordonnier. *Stendal* était autrefois la capitale de la *Vieille-Marche*. Elle fait un grand commerce de laines. *Salzwedel* ou *Soltwedel*, sur le *Jetzel*, est la dernière ville un peu importante que l'on puisse citer sur la frontière septentrionale de la province de Saxe ; sa population s'élève à 6,000 âmes ; le produit de ses fabriques est considérable. Au treizième siècle elle faisait partie de la ligue hanséatique. Ses environs renferment plusieurs sources minérales qui ne sont point exploitées.

Nous venons de parcourir les sept provinces qui constituent, selon nous, sous le rapport géographique, le royaume de Prusse proprement dit, c'est-à-dire une contrée de 4,225 milles carrés. Sous le point de vue politique, il nous reste à compléter cette description par celle des quatre provinces de Westphalie, de Juliers, Clèves et Berg, du Bas-Rhin et de Neuchâtel ; mais séparées des terres de la métropole par plusieurs États allemands, tels que le grand-duché de Hesse, la Hesse électorale, le duché de Brunswick, le royaume de Hanôvre et quelques petites principautés, ces possessions qui confinent au Hanôvre, aux Pays-Bas, à la France, peuvent être considérées comme des conquêtes provisoires, faites, non sur les champs de bataille, mais sur la table d'un congrès, où, par des arrangements réglés à la hâte, des peuples qui n'ont point les mêmes inté-

rêts, qui ne suivent point les mêmes lois, sont devenus tout à coup Prussiens. On pourrait aussi regarder ces possessions comme des pays occupés militairement ou comme des colonies prussiennes. Nous consacrerons donc spécialement à leur description le livre suivant, en nous réservant de décrire la principauté de Neuchâtel lorsque nous traiterons de la Suisse.

### LIVRE CENT CINQUANTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Monarchie prussienne. — Description topographique des provinces à l'ouest du Wésér. — Coup d'œil statistique et politique sur l'ensemble des possessions de la Prusse.

Nous allons maintenant parcourir la Prusse occidentale ou à l'ouest du Wésér; elle renferme les deux provinces de Westphalie et du Rhin. La première a une superficie de 368 milles carrés géographiques allemands ou de 20,608 kilomètres carrés, et une population de 4,464,921 habitants, dont 808,824 sont catholiques; elle forme les régences de Munster, de Minden et d'Arnsberg. La seconde a une superficie de 487 milles carrés géographiques allemands ou de 27,272 kilomètres carrés et une population de 2,811,172 habitants, dont 2,074,153 sont catholiques; elle forme les régences de Cologne, de Dusseldorf, de Coblentz, de Trèves et d'Aix-la-Chapelle.

La *province de Westphalie* comprend les anciens évêchés souverains de Munster et de Paderborn, la principauté de Minden, le comté de La Mark, la baronnie de Hohenlimbourg, le comté de Ravensberg, et une partie de celui de Lingen, qui sont autant de possessions qu'elle a recouvrées. Les territoires considérables qui y ont été ajoutés sont l'ancien duché de Westphalie, la principauté de Corvey, une partie de celle de Salm, les seigneuries de Rheda, Rheina-Walbeck, Dulmen et Gehmen, et le comté de Rittberg. Cette province est bornée à l'ouest par les Pays-Bas; au nord par le Hanôvre; à l'est par les principautés de Lippe et de Waldeck, une partie du Hanôvre, la Hesse électorale, le grand-duché de Hesse-Darmstadt; au sud par la principauté de Nassau et la province de Juliers, Clèves et Berg.

Ce pays était peuplé jadis par les *Bructeri*, les *Marsi* et les *Sicambri*, tous peuples de la souche *Franco-Saxonne*. Il paraît, d'après Tacite et

Strabon, que les *Bructeri* habitaient entre l'Ems, la Lippe et le Rhin ; que les *Marsi* occupaient le territoire actuel de Munster , et que les *Sicambri* vivaient sur les terres de la rive gauche de la Lippe. De tous ces peuples, les *Bructeri* étaient les plus importants ; ils se partageaient en deux branches : les grands et les petits *Bructeri*.

Toute la partie orientale de cette province, ainsi que la partie méridionale, sont couvertes de montagnes qui forment deux chaînes distinctes. Au sud, les monts Ebbe, qui courent de l'orient à l'occident, y forment une limite naturelle : à ces monts se rattachent ceux que l'on nomme Rothaar et Egge, et qui s'étendent, du sud-ouest au nord-est, sur une longueur d'environ 120 kilomètres. De la chaîne qu'ils forment, descendent la Lenne et la Ruhr ou la Roër, qui se réunissent pour aller se jeter dans le Rhin ; la Lippe, qui lui porte le tribut de ses eaux ; et enfin l'Ems, qui, malgré son peu d'importance, prend son rang parmi les fleuves.

La province de Westphalie, dont les terrains appartiennent aux formations calcaires et surtout granitiques, renferme plusieurs richesses minérales : on y exploite dans la partie du nord-est du fer, du plomb et du sel ; et dans la partie méridionale non-seulement ces trois substances, mais encore de l'argent, du cuivre, du zinc, de la houille, des grès, des ardoises, du marbre et de l'albâtre.

La partie du nord-ouest, bien qu'entrecoupée de collines et de montagnes, est peu importante sous le rapport minéral ; elle est même peu fertile en céréales, mais elle produit beaucoup de chanvre et de lin. Au sud on trouve beaucoup de bois et de belles prairies, de vastes champs cultivés en blé, en lin et en navette, et l'agriculteur nourrit de nombreux et beaux bestiaux. La troisième partie se fait également remarquer par sa fertilité, par ses gras pâturages et le nombre de ses animaux domestiques. L'Aa, l'Ems, la Lippe et la Ruhr ou la Roër, sont les principales rivières qui arrosent la province ; le Wésér ne la traverse que sur une dizaine de lieues de longueur.

Passons en revue les villes de chacune des trois régences. *Munster*, chef-lieu de régence, capitale de la province et résidence de la cour suprême de justice, était autrefois une forteresse importante. On prétend qu'elle doit son origine à un monastère fondé par Charlemagne. Cette ville appartenait au moyen âge à son évêque ; elle est célèbre dans l'histoire pour avoir été en 1533 la capitale éphémère de Bockels, surnommé Jean de Leyde, chef des anabaptistes, et par la signature du fameux traité de Westphalie, qui en 1648 mit fin à la guerre de Trente ans.

Sa situation sur la rivière d'Abe, qui se jette un peu plus bas dans l'Ems, est assez agréable; un canal qui porte son nom donne à son commerce une grande activité; aussi sa population est-elle considérable, on l'évalue à 24,664 habitants. Elle est maintenant la résidence d'un archevêque. Son chapitre est composé de quarante chanoines qui doivent faire preuve de seize quartiers de noblesse. Münster est bien bâtie, et renferme dix églises : celle de Saint-Lambert porte encore au haut de sa tour les trois cages en fer qui servirent au supplice de Jean de Leyde et de ses deux complices. Ses remparts et son château-fort, qui furent détruits en 1765, ont été convertis en promenades. Elle possède une université, un jardin botanique, une bibliothèque, une école de dessin, une d'arts et métiers, une école vétérinaire, trois gymnases, un séminaire catholique, une maison de détention et de travail et plusieurs hôpitaux. Sa cathédrale, où l'on voit une très-belle chapelle, renferme quelques monuments d'antiquité. Cette ville est sur un embranchement de chemin de fer qui se soude à Hamm, à la grande ligne de Cologne à Berlin par Minden, Hanovre et Brunswick; cet embranchement doit se continuer vers le nord jusqu'à Emden en suivant la vallée de l'Ems. Toutes les autres villes de la régence sont bien moins importantes, il suffira de les nommer.

*Borken*, à 10 lieues à l'ouest de Münster; *Bocholt*, résidence du prince de Salm-Salm ont 3 à 4,000 habitants; *Warendorf*, en possède plus de 4,000, elle a un gymnase; *Kösfeld*, située entre deux collines, entourée de quelques fortifications, contient 5,600 habitants; enfin *Steinfurt* ou *Burgsteinfurt*, qui appartient au prince de Bentheim-Steinfurt, et qu'arrose l'Ahe, en renferme 2,500; son gymnase est très-renommé. A 6 lieues au nord de Münster, *Lengerich* ou *Margarethen-Lengerich*, au pied d'une montagne, renferme une jolie église dans laquelle furent signés les préliminaires du traité de Westphalie. Toutes ces villes s'enrichissent du produit de leurs fabriques de toiles.

*Minden*, ville fortifiée, arrosée par le Wésér, riche par son commerce étendu et varié; peuplée de plus 12,000 habitants, et placée dans une situation agréable, sur le chemin de fer qui par Hanovre et Brunswick conduit à Berlin, possède un gymnase, un séminaire pour les maîtres d'école, une maison d'orphelins et une société biblique. L'ancien palais épiscopal est son plus bel édifice. On remarque encore sa cathédrale gothique. Dans les environs de cette ville, nous devons faire remarquer les sources salées de Frédéric-Guillaume, près d'*Eidinghausen*; le domaine de *Boehlhorst*, dans lequel on exploite des hoillères fort riches

et la Porte-Westphalienne, passage pratiqué entre les deux montagnes de Jacobsberg et de Wittikindsberg, à travers lequel coule le Wésér. Au sud-ouest de Minden, la petite ville d'*Enger* passe pour avoir été la résidence de Witikind le Grand, qui y fut inhumé dans l'église paroissiale. L'empereur Charles IV lui fit ériger, en 1377, un mausolée qui en 1414 fut transporté à Herford, mais que l'on a restitué en 1822 à Enger. Les vases à boire qui servaient au héros saxon, et que l'on conservait à Herford, sont maintenant dans l'église de la première de ces villes, qui possède aujourd'hui ses cendres et son tombeau.

En se dirigeant vers Paderborn, on traverse la plaine basse et marécageuse au milieu de laquelle est située *Herford* ou *Herforden*, ville industrielle de 7,000 habitants, arrosée par la Werra et l'Aa, elle est entourée de vieux remparts transformés en jardins et en promenades. Cette ville est une des stations du chemin de fer de Cologne à Berlin par Minden et Hanovre. Près de la ville il existe, dans le village de Bounte, des eaux minérales. *Bielefeld*, adossée à une montagne qui fait partie du *Teutoburgerwald*, contient la même population que Herford, et comme elle, elle est importante par son commerce de toiles. On y fabrique aussi ces pipes en magnésie carbonatée, connues sous le nom d'écume de mer, et si recherchées par les fumeurs.

*Paderborn*, ville de 8,200 âmes, sur l'embranchement destiné à unir entre elles la grande ligne de Cologne à Berlin par le Hanovre, et la ligne qui de Berlin vient traverser les États saxons, est le siège de la justice suprême de la régence et d'un évêché dont l'érection est due à Charlemagne. Le *Furstenberger-hoff*, ancien palais des souverains d'Allemagne, est un édifice digne de quelque attention. Il en est de même de l'église collégiale, dont la construction remonte à l'an 1010. C'est près de cette église que se trouve la principale source de la rivière de Pader, dont les eaux paraissent froides en été et chaudes en hiver. Cette source est assez forte pour faire mouvoir plusieurs moulins. La ville est environnée de murailles, mais ses anciens remparts ont été transformés en promenades agréables. Elle est fort ancienne: Charlemagne y résida pendant sa guerre contre les Saxons; au moyen âge, son importance commerciale la fit admettre dans la ligue han-séatique; aujourd'hui son commerce est presque nul. Longtemps elle appartint à son évêque, puis au landgrave de Hesse; c'est depuis 1802 qu'elle est sous la domination prussienne. On voit dans ses environs le bourg de *Neuhaus*, dont le château et les jardins servent de but de promenade; et près de la forêt de Teutobourg, le champ de bataille où, vers

l'an 40 de notre ère, Arminius ou Hermann défit les légions de Varus : le nom du hameau de *Römerfeld* (champ des Romains) atteste encore le souvenir de cet événement. Non loin du village d'*Allenbecken*, le ruisseau appelé Bullerborn sort avec fracas d'une montagne et disparaît bientôt sous la terre ; c'est près de cette source que le minerai de fer, que l'on tire du mont Reh, alimente deux forges et un haut-fourneau. A quatre lieues à l'est de Paderborn, sur le versant oriental du mont Egge, la petite ville de *Dribourg* possède dans ses environs une source minérale et des bains très-fréquentés. A peu de distance de cet établissement, on voit encore les ruines du château d'Ibourg, détruit par Charlemagne.

Entre les principautés de Waldeck et de Lippe-Detmold, la Prusse possède une enclave d'environ 78 kilomètres carrés, où l'on voit la petite ville de *Lügde* ou *Lude*, ceinte de murailles et peuplée de 2,500 habitants, dont la principale industrie consiste à fabriquer de la dentelle.

*Arnsberg* ou *Arensberg*, chef-lieu de régence, est une petite ville qui compte au plus 4,500 habitants. Située sur une colline, entourée presque entièrement par la Ruhr ou la Roër, on y jouit de la vue d'un site montueux et pittoresque, embelli par les ruines d'un vieux château où s'assemblaient jadis les barons de la Westphalie. On a établi dans cette résidence une société d'agriculture, un gymnase catholique, et le gouvernement prussien l'a enrichie par de nouvelles constructions. Son industrie consiste en distilleries d'eau-de-vie, fabriques de potasse.

Une ville beaucoup plus importante qu'Arnsberg, puisque sa population est de plus du double, est celle de *Soest* ou *Sost*, station du chemin de fer de Cologne à Cassel par Paderborn ; ses vieux remparts et ses tours lui donnent de loin un singulier aspect. Les produits de ses tisserands, de ses tanneurs et des agriculteurs de ses environs, constituent son principal commerce. Cette ville est fort ancienne : elle a fait partie de la ligue hanséatique, et elle a joui du privilège de battre monnaie. C'était jadis un honneur d'y jouir du droit de citoyen. *Hamm*, ancien chef-lieu du comté de La Marek, au confluent de l'Ahse et de la Lippe, entourée de remparts dont les fossés ont été transformés en belles promenades, et défendue par un fort qui porte le nom de Ferdinand, possède une église de chacun des cultes catholique, luthérien et réformé, une société d'agriculture et d'économie, et un gymnase renommé pour l'éducation soignée qu'y reçoit la jeunesse. Son industrie consiste en fabriques, en blanchisseries de toiles, et en tanneries. Ses jambons jouissent d'une grande réputation, principalement en Hollande. Sa population s'élève à environ 5,000 habitants ; elle est sur la

grande ligne de Cologne à Berlin et les deux embranchements de Münster et de Paderborn viennent s'y souder. *Unna*, qu'enrichissent ses poteries, ses brasseries, ses distilleries, et surtout les salines de Brockhausen, renferme 3,500 habitants, trois églises et un gymnase. *Dortmund*, autrefois ville libre impériale et fortifiée, peuplée aujourd'hui de 6,000 âmes, est le siège d'un conseil suprême des mines, et possède un gymnase considérable et plusieurs églises. Ses fabriques d'épingles et de divers objets de quincailleries, 150 métiers de tisserands, ses brasseries et ses distilleries d'eau-de-vie et de vinaigre, sont d'un produit considérable, c'est une station du chemin de fer de Cologne à Vienne; l'embranchement d'Aix-la-Chapelle par Crefeld s'y soude. En général, il est peu de villes et même de villages qui, dans cette régence, ne possèdent une industrie très-productive.

Les diverses cités que nous avons à passer en revue, et la plupart de celles que nous avons parcourues, sont surtout intéressantes, par leurs forges et par l'emploi qu'y subissent le fer et divers autres métaux. Ainsi *Hagen*, qui fabrique des draps et du papier, possède des forges, des aciéries et des usines, dans lesquelles on confectionne des ustensiles en fer, destinés à tous les usages. Dans ses environs se trouve une vallée de plusieurs lieues de longueur, célèbre par ses établissements industriels et ses usines, où l'on travaille le fer. Ses nombreuses fabriques présentent dans leur ensemble l'aspect d'un long village : aussi lui a-t-on donné le nom d'*Emperstrasse*. La petite ville de *Schwelm*, qui est, ainsi que la précédente, station du chemin de fer de Cologne à Berlin, dont la population de 4,000 individus est peu supérieure à celle de la précédente, et qui possède un gymnase, trois églises et un établissement d'eaux minérales, joint à une industrie à peu près semblable à celle de Hagen, des fabriques de toiles et de savon, des brasseries et des distilleries. On va voir dans ses environs la grotte de Klutert, où l'eau suinte de tous côtés. *Altena*, plus fort d'environ 600 âmes, fabrique du fil de fer, des épingles, des dés et des aiguilles à tricoter. *Iserlohn*, sur un terrain montueux et infertile, rachète cette position par son industrie; elle fabrique de la quincaillerie, des épingles et des boutons. Sa population, moitié luthérienne et moitié catholique, s'élève à 6,000 habitants. Elle possède encore des papeteries, des fabriques de soie et de velours. Tous ces produits alimentent le commerce de plus de soixante maisons importantes qui correspondent avec la France, l'Italie et le Nord. Parmi les curiosités que l'on observe dans ses environs, se trouvent la caverne de Sundwich, qui renferme des ossements fossiles; la mer de rochers, masse de grès dont

les ondulations représentent grossièrement les vagues; enfin les ruines du château de Hohensybourg, où résida, pendant quelque temps, Witikind.

Le bourg de *Limbourg* ou d'*Hohen-Limbourg*, qui fait partie d'une baronnie qui appartient au comte de Bentheim-Tecklembourg, joint à quelques-unes des branches d'industrie dont nous venons de parler, la fabrication des clous et du fil d'archal. On y travaille aussi l'albâtre que l'on exploite dans ses environs. *Olpe*, sur la Bigge, renferme plus de cinquante forges de fer en barres et en morceaux, environ trente aciéries, quinze fabriques de fer-blanc, deux fonderies de cuivre, dans lesquelles on fabrique des flans pour les monnaies. Une industrie aussi active, concentrée dans une petite ville qui alimente ses ateliers du produit des mines de son territoire, a engagé le gouvernement à y établir une justice des mines. *Siegen*, ville de 4,000 habitants, avec un château et des jardins sur les bords de la Sieg, une église paroissiale réformée et une réservée au culte catholique, possède une justice royale, des mines et un gymnase. Outre ses filatures de laine, ses fabriques de toiles et de savons, on y compte un grand nombre d'usines, de forges et de fonderies. Ses environs sont riches en carrières d'ardoises et en mines de divers métaux. Près du village de *Mosen* se trouve la montagne de Stallberg, presque entièrement formée de *protocarbure* de fer ou d'acier naturel, qui passe pour fournir au commerce le meilleur acier de l'Europe. On exploite aussi sur le territoire de Siegen plusieurs mines qui produisent annuellement 700 marcs d'argent, 300 quintaux de cuivre et 400 quintaux de plomb.

Nous entrons maintenant dans la province de la Prusse-Rhénane, composée aujourd'hui de l'ancien duché de Clèves-Juliers-Berg et du grand-duché du Bas-Rhin.

L'ancienne province de Juliers-Clèves-Berg, formée des anciens duchés de Clèves et de Gelder, de la principauté de Mors, ou Meurs, des comtés d'Essen et de Werben, du grand duché de Berg, fondé par Napoléon, et d'une partie du duché de Juliers, est bornée à l'ouest et au nord par les Pays-Bas, au nord-est et à l'est par la province de Westphalie, au sud par celle du Bas-Rhin. Elle est divisée en deux régences, celle de Cologne et celle de Düsseldorf.

Les peuples germains qui habitaient jadis le sol de ce pays, sont célèbres dans l'histoire par le rôle important qu'ils y jouèrent dans les guerres que Rome eut à soutenir dans les contrées qu'arrose le Rhin. Sur la gauche de ce fleuve, les *Ubiï* et les *Gugerni* étaient les peuplades les plus importantes; sur la rive droite, on trouvait les *Usipètes*, les *Tencteri* et les *Sicambri*.



Les *Ubii*, que Tacite nomme aussi *Agrippinenses*, étaient voisins des *Gugerni*. Ils se tenaient dans les environs du territoire actuel de Meurs. Inquiétés par les Suèves, qui exigeaient d'eux un tribut ou menaçaient de les détruire, ils se virent forcés, vers l'an 54 avant notre ère, d'appeler à leur secours Jules César, stationné de l'autre côté du Rhin. Mais il paraît que de nouvelles attaques de la part des Suèves les disposèrent à accepter avec reconnaissance la protection de Vespasien Agrippa, qui leur accorda des terrains sur la rive gauche du Rhin en face de leurs anciennes demeures. Cette migration se fit probablement à l'aide d'un pont qu'Agrippa construisit sur le fleuve. Elle fut la suite du bon accord qui régnait entre les *Ubii* et les Romains ; on en peut trouver la preuve dans Strabon et dans Suétone. Fidèles alliés de Rome, ils s'attirèrent l'inimitié de leurs compatriotes, et parurent beaucoup plus attachés à leur nom romain d'*Agrippinenses*, qu'ils tenaient de la femme de Claude, qu'à leur nom german d'*Uwier*, qui semble signifier *peuple riverain* ; en effet, chaque fleuve se nommait *Ob* ou *Ub* dans la Germanie. Les *Gugerni* faisaient partie des peuplades germaniques auxquelles, huit ans avant l'ère chrétienne, Tibère accorda la permission de s'établir sur la rive gauche du Rhin. Ils appartenaient à cette nation sicambre qui, du temps de César, habitait la contrée située entre la Sieg et la Lippe ; leur population s'élevait à environ 40,000 âmes. Les conditions de leur changement de séjour furent de défendre leur nouvelle patrie contre les attaques de leurs voisins de l'autre rive. Leur territoire s'étendait depuis la branche du Rhin qui prend le nom de *Waal* jusque dans les environs de Meurs. Ce pays avait d'abord été occupé par les *Menapii*, qui prirent part à la révolte des Bataves sous le commandement de Claudius Civilis. Le nom de *Gugerner*, dont les Romains ont fait *Gugerni*, paraît venir du vieux mot german *gairnjan* (demander), et indique la qualification de *volontaires* que prirent ces peuples en s'établissant sur le territoire soumis aux Romains. Les *Usipètes* appartenaient aux premiers peuples germaniques que les Romains connurent sur la rive gauche du Bas-Rhin, où, fuyant les poursuites des Suèves, ils s'établirent l'an 56 avant notre ère. Ils y devinrent la terreur des Bataves, jusqu'au moment où César les tailla en pièces et les força de repasser sur la rive droite du fleuve ; ils s'y établirent au sud de la Lippe, dans les pays qu'occupaient les *Sicambri*, près des possessions des *Teneteri*, qui avaient partagé les hasards de leur expédition et les conséquences de leur défaite. Ces derniers étaient, suivant Tacite, renommés par leur cavalerie. Les *Sicambri*, qui cédèrent une partie de leur territoire aux *Usipètes* et aux

*Tencteri*, étaient l'un des peuples les plus puissants, les plus nombreux de la Germanie, quoiqu'ils ne fussent qu'une des nations dont parle Pline sous le nom d'*Isthævones*. Les *Sicambri* furent soumis par Drusus douze ans avant l'ère chrétienne.

Depuis les environs de Clèves jusqu'à Bonn, les plaines qui bordent les deux rives du Rhin sont couvertes d'alluvions modernes qui ont été formées par le fleuve. Quant aux collines, elles offrent successivement des grès, de l'argile, des formations calcaires et granitiques : enfin, aux environs de Siegberg, de Blankenberg et de Königswinter, on voit s'élever çà et là des mamelons basaltiques et porphyriques qui forment les sept montagnes (*Siebengebirge*) qui, par leur aspect bizarre et la richesse de leur végétation, attirent les regards du voyageur. Les sept points culminants de ce groupe sont le Drachenfels, le Gönshals, le Löwenbourg, l'Oehlberg, l'Oehlberg royal, le Petersberg et le Wolkenbourg.

Les deux régences de Cologne et de Düsseldorf offrent de vastes plaines et des marais dans la partie septentrionale, et elles sont montagneuses dans leur partie méridionale ; c'est dans cette partie seule qu'elles sont garnies de bois. Les forêts couvrent à peu près le tiers des deux régences, et cependant le combustible végétal ne suffit pas à la consommation des habitants et des usines. Presque toutes les rivières y sont navigables ; le seul canal important est celui qui communique du Rhin à la Meuse. La régence de Düsseldorf possède des mines de fer, de cuivre, de mercure et de plomb ; celle de Cologne est presque dépourvue de richesse métallique. Le sol est généralement fertile, bien que la récolte en grains ne suffise pas à la consommation des habitants ; mais il produit beaucoup de lin, de tabac, de houblon et de colza. La partie la moins productive est sur la rive droite du Rhin, parce que le sol en est profond et pierreux ; sur la rive opposée, il serait extrêmement productif s'il était moins entrecoupé de marais. L'activité et l'industrie des habitants ont néanmoins rendu cette province fort riche. Le nombre des manufactures est immense ; on y compte plus de 70,000 fabricants.

Le climat est en général tempéré, mais l'influence du sol s'y fait aisément sentir ; sur la rive gauche du Rhin, l'air est humide et moins sain que sur la rive droite, où il est sec et pur ; dans les montagnes il est généralement froid.

Ce pays renferme d'antiques débris, et des lieux dont les noms rappellent encore la puissance des Romains : nous ne passerons point sous silence ce qui peut intéresser l'archéologue et l'historien. Commençons notre excursion chorographique par la régence de Düsseldorf.

*Clèves* ou *Kleves*, divisée en haute et basse ville, agréable par sa situation sur le Kermisdal, à deux petites lieues du Rhin, au milieu d'un pays fertile, et bâtie sur les pentes de trois collines qui paraissent lui avoir fait donner son nom, du mot latin *clivum* (élévation), dont les Romains ont probablement fait *Clivia*, est peuplée de 8,000 habitants. Elle possède une école de médecine, un gymnase, un théâtre, un bel hôtel-de-ville et des fabriques de soie, de bas et de chapeaux; des distilleries, des faïenceries et trois fonderies de cuivre, de fer et d'étain. Les environs de Clèves présentent de tous côtés des collines couvertes de verdure, de jolies vallées, des prairies émaillées, des champs fertiles. Du haut de la tour du Cygne qui dépend de l'ancien château de Schwauenbourg et qui domine la vieille ville, on découvre, par un temps clair, un grand nombre de villes et de villages. Sur le territoire de Clèves se trouve le *Richwald*, ancien bois sacré, *Sacrum nemus*, dont parle Tacite, où Claudius Civilis organisa l'insurrection des Bataves contre les Romains.

*Emmerich*, sur le Rhin, est remarquable par son canal de sûreté, qui peut contenir cent gros bateaux de commerce; cette ville, qui renferme 5,000 habitants, a un gymnase et un séminaire. La petite ville de *Xanten* ou *Santen*, à peu de distance du Rhin, est mieux bâtie que les deux précédentes : on y voit un temple protestant et une église catholique ornée de quelques-uns des précieux tableaux de Jean Calcar. Il paraît que jadis elle était arrosée par le fleuve : on y voit encore son ancien lit. On croit qu'elle est l'*Ulpia castra* de Tacite : plusieurs antiquités romaines y ont été découvertes; il existe encore des restes d'un aqueduc au Vorstenberg, à un quart de lieue de la ville; et dans ses environs, près du village de *Wisten*, on croit que se trouvaient les *Vetera castra*, dont fait mention Ptolémée et dont parle souvent Tacite, lorsqu'il raconte la révolte de Claudius Civilis. A quelque distance de ces ruines, on prétend reconnaître, près du village de *Kellen*, la ville de *Colonia trajana*, et même sur le mont Vorstenberg, à un quart de lieue de Santen, les restes d'un prétoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a découvert dans cet emplacement des débris de constructions romaines, des tombeaux, des urnes, des thermes et des médailles. *Wesel*, qui n'était qu'un village au commencement du douzième siècle, renferme maintenant, en y comprenant ses faubourgs, 46,228 habitants dont l'industrie s'exerce sur plusieurs genres de fabrications, et dont le commerce entretient avec les Pays-Bas des relations très-actives. Elle possède deux paroisses catholiques, une église luthérienne, un temple réformé, un gymnase, un séminaire et un théâtre. *Oberwesel*, située un

peu plus haut sur le Rhin, était autrefois ville impériale; aujourd'hui elle ne renferme pas 3,000 habitants. Elle est dominée par une montagne que couronnent les ruines du château de Schonberg, qui appartenait à une famille qui a fourni plusieurs hommes distingués, et plus connus sous le nom de Schomberg.

Dans la petite ville de *Geldern*, à quelques lieues du Rhin, on remarque la construction de l'hôtel-de-ville. *Mörs* ou *Meurs*, sur la rive droite de l'Eider, à une lieue du fleuve, dont la population ne s'élève pas à plus de 3,000 individus, ne mérite d'être cité que par l'intérêt qu'offre tout près de là le village d'*Asberg*, qui passe pour être la ville d'*Asciburgium*, dont parlent Tacite et Ptolémée. On a déterré dans ce lieu les lions qui ornent l'hôtel-de-ville de Mörs. On y conserve aussi deux pierres portant les noms de deux centurions, des tombeaux romains, des vases, des lampes, des armes et des médailles. *Kempen*, renferme un château, une fabrique de toiles, des distilleries et 3,600 habitants catholiques. *Duisbourg*, qui contient 4,800 habitants de plus, est remarquable par sa belle position entre la Ruhr et l'Anger, à une demi-lieue du Rhin, par sa forêt et les sites agréables qui l'entourent. On croit que cette ville est l'ancien *Teutoburgum*. Son gymnase, sa société littéraire, sa maison des orphelins, sa belle église de Saint-Sauveur, et surtout ses fabriques de toiles, de draps et de savons, sa manufacture de tabac, enfin son commerce actif avec les Pays-Bas, en font une ville assez importante. Elle est sur le chemin de fer rhénan qui unit Bonn, Cologne et Düsseldorf à Berlin par Dortmund et Hanovre. On remarque dans ses environs deux forges et fonderies qui fournissent plus de 4,000,000 de kilogrammes de fer, et une manufacture royale d'armes.

La plus jolie ville de la province est *Crevelt* ou *Crefeld*: elle est sur un sol marécageux et peu salubre; mais l'industrie de ses habitants et la prospérité de ses manufactures en ont fait une cité intéressante et peuplée de 36,434 habitants. Ses environs sont couverts de jardins, de maisons de campagne et d'établissements industriels. *Neuss* (*Nova-Castra*), qu'arrose l'Erst, et qui contient 7,000 âmes, est une ville manufacturière, sale et mal bâtie, dont la fondation est attribuée à Drusus. Elle a été plusieurs fois assiégée et saccagée par les *Attuarii*, les Huns, les Normands, les Impériaux et les Français; mais le plus célèbre de ses sièges est celui que lui fit subir en 4475 le duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, à la tête de 80,000 hommes. C'est dans ses environs, mais sur la rive droite du Rhin, que se trouve *Düsseldorf*, le chef-lieu de la province.

Cette ville, tout-à-fait digne du rang qu'elle occupe dans la régence que nous parcourons, est, par ses établissements, ses rues bien percées, sa population de 26,463 âmes, l'une des plus importantes places de la Prusse Rhénane. Son nom signifie *village sur le Düsseldorf*, ruisseau qui l'arrosait seul avant qu'elle s'étendit jusque sur les bords du Rhin. Elle n'était en effet qu'un village, lorsqu'au commencement du treizième siècle le duc de Neubourg, électeur palatin, la fit agrandir pour y établir sa résidence. Parmi les édifices qui décorent la ville, on cite principalement l'hôtel des monnaies, la grande caserne, l'église collégiale et le vieux château. Les principaux établissements utiles de Düsseldorf sont l'hospice des pauvres, l'académie des sciences, celle de peinture et de dessin, le gymnase, dix écoles élémentaires, une école polytechnique, une de médecine et de chirurgie, et la galerie publique de peinture formée de souscriptions d'amateurs, et renfermant de bons tableaux de toutes les écoles. Le commerce de cette ville est fort considérable : elle possède des raffineries et des fabriques de glaces, de soieries et d'étoffes de laine. Cette ville est sur le chemin de fer rhénan, deux embranchements viennent s'y souder, le premier se dirige vers l'ouest et va à Gladbach rejoindre les lignes belges par Aix-la-Chapelle et Liège; le second qui se dirige vers l'est, rejoint Dortmund, Hanôvre et Berlin par Elberfeld et Barmen.

*Elberfeld*, qui renferme 38,663 habitants, est située sur le Wipper, affluent du Rhin. Ses sociétés scientifique et biblique, son musée et son hospice civil ne nous arrêteront point, mais son industrie la place au rang d'une des premières villes de l'Allemagne, car elle réunit les fabriques et les manufactures des plus diverses. Les dernières maisons d'Elberfeld touchent presque celles de *Barmen*, qui a deux lieues d'étendue, une population de plus de 20,000 âmes, et une industrie non moins importante que celle d'Elberfeld. On estime le produit annuel de l'industrie de ces deux villes à plus de 60 millions de francs. Elles sont traversées par le chemin de fer de Berlin à Cologne. *Solingen*, renommée par ses excellentes armes depuis plus de 500 ans, est une ville de 5,000 âmes; avec sa banlieue elle possède une population de 12,000 individus, employés pour la plupart dans ses nombreuses fabriques d'armes et de coutellerie; son industrie semble néanmoins avoir un peu perdu depuis quel que temps.

Entrons maintenant dans la *régence de Cologne* qui comprend onze cercles. La partie située sur la rive gauche du Rhin forma, en 1794, les départements français de la Roër et de Rhin-et-Moselle; en 1806, la partie qui s'étend sur la rive droite fut réunie au grand-duché de Berg, jusqu'en

l'année 1814, que le tout passa à la Prusse. Un trajet de quelques heures nous conduira de la station d'Elberfeld dans l'antique et belle ville de *Cologne*, que les Allemands écrivent *Köln*. Sa population que l'on évaluait en 1827 à 64,960 est aujourd'hui de 94,789 habitants. Ce chef-lieu de régence doit être placé au premier rang parmi les plus importantes villes des bords du Rhin. Si Cologne était bâtie comme Düsseldorf, et peuplée dans la même proportion, elle serait à comparer aux plus belles cités de l'Allemagne; mais un tiers de son enceinte est occupé par des jardins, des vignes, des promenades et de grandes places; ses rues étroites et sombres, ses maisons dans le style gothique, construites les unes en briques, les autres en bois et le plus petit nombre en pierre, lui donnent un aspect sombre et désagréable qui nuit à l'impression que devrait faire éprouver la vue de ses plus beaux édifices. Parmi ceux-ci, l'on doit citer l'hôtel-de-ville, l'école centrale ou l'ancien collège des Jésuites; l'hôtel de commerce, servant aujourd'hui de halle, et dans lequel il existe une salle immense où 4,000 personnes peuvent se tenir à l'aise, et que la ville loue pour servir aux fêtes, aux bals et aux grandes réunions d'hiver; l'arsenal qui renfermait autrefois d'anciennes armes et un grand nombre d'antiquités; l'église de Saint-Géron, bâtie en 1066; celle de l'Assomption; l'église des Apôtres, beau monument du onzième siècle; celle de Notre-Dame-du-Capitole, la plus ancienne de la ville, puisqu'elle a été bâtie par Plectrude, femme de Pepin et nièce de Charles-Martel; la cathédrale ou le Dôme, église bâtie au treizième siècle, et qui serait un monument magnifique, s'il était achevé. Dans la chapelle qui est derrière le maître-autel, on remarque une antique châsse d'or qui renferme les reliques de plusieurs saints, et l'on voit les tombeaux de quelques électeurs de la maison de Bavière, et le lieu où furent déposées les entrailles de Marie de Médicis. L'église de Saint-Pierre dans laquelle fut baptisé Rubens, offre aux regards des amateurs le beau tableau qu'il fit du martyr de cet apôtre, et qui, destiné pour cet édifice qu'il orna jusqu'en 1794, passa vingt ans au Louvre, d'où il retourna à sa première place. L'industrie y est peu active en raison de sa population; on y compte cependant plusieurs manufactures, des distilleries, dont les 15 plus importantes sont celles où l'on prépare l'eau spiritueuse si connue sous le nom d'*eau de Cologne*. Cette ville fabrique aussi des étoffes de laine, des rubans, des faïences, etc. Mais ce qui contribue à l'enrichir, c'est son port sur le Rhin, qui la rend l'entrepôt d'un commerce considérable avec l'Allemagne et les Pays-Bas. La classe aisée y possède plusieurs établissements scientifiques; on y trouve

un bon collège avec une bibliothèque de 60,000 volumes, une seconde bibliothèque moins considérable, un cabinet de physique, un jardin botanique, une collection de minéralogie, un amphithéâtre anatomique, une galerie de tableaux et un conservatoire des arts et métiers. Parmi les établissements fondés dans un but d'utilité, on compte plus de vingt hôpitaux, un hospice d'orphelins, un de maternité et une maison de santé pour les aliénés. Nous ne dirons rien du théâtre de Cologne, ni de ses places publiques généralement vastes; mais nous rappellerons que cette ville, entourée de fossés et de vieux murs flanqués de 83 tours, et dont l'étendue a 9 kilomètres de circonférence, est d'une très haute antiquité, puisqu'elle passe pour avoir été la capitale des *Ubii* (*oppidum Ubiorum*) qui prit le nom de *Colonia Agrippina* lorsqu'Agrippine, qui était née dans ses murs, en fit agrandir l'enceinte. Elle possède quelques débris d'antiquité, tels que les restes d'une halle romaine. L'église de Saint-Pierre a été construite sur les ruines d'un temple, et celle de Notre-Dame sur l'emplacement qu'occupait le Capitole.

Sous le règne de Claude, Cologne prit le titre de ville municipale et de capitale de la seconde Germanie; l'an 449, Mérovée, roi des Francs, en chassa les Romains; peu de temps après, elle fut ruinée par Attila, mais rebâtie par les Romains. Chilpéric les en chassa, et elle devint la capitale du royaume de Cologne, qui subsista jusqu'à l'époque où Clodowig, c'est-à-dire Clovis, s'en empara et réunit son territoire à celui de la France. Les rois de la première race s'y fixèrent, ainsi que Charlemagne lui-même qui préféra souvent son séjour à celui d'Aix-la-Chapelle; puis, sous le règne d'Othon le Grand, en 957, elle fut déclarée ville libre et impériale. En 1187, elle fut entourée de murs par l'archevêque Philippe de Heinsberg; en 1260, elle prit rang dans la ligue des villes hanséatiques; au quatorzième siècle, ses archevêques reçurent le titre d'électeurs; enfin, sous la domination française, elle fut le chef-lieu d'un des arrondissements du département de la Roër.

Cette ville antique s'enorgueillit d'avoir donné le jour à Rubens, au célèbre médecin et philosophe Corneille Agrippa, et à saint Bruno, le fondateur de l'ordre des chartreux. C'est dans la maison Lambez que naquit Rubens, et que mourut Marie de Médicis. En 1822, l'administration municipale a fait ériger un monument à la mémoire du grand peintre que Cologne a vu naître. Cologne est une des plus importantes stations du chemin de fer rhénan. Elle est en communication avec la Belgique et la France par Aix-la-Chapelle et Liège, et avec Berlin et le reste de l'Allemagne par Dus-

seldorf, Elberfeld et Hanôvre. C'est un des premiers nœuds du réseau des chemins de fer européens.

*Woringen*, à quelques lieues au nord de Cologne, est l'ancien *Buruncum* des Romains, dans lequel était cantonné un détachement de la septième légion ; on y remarque quelques ruines. *Muhlheim-sur-le-Rhin* (*Mühlheim-am-Rhein*), petite ville de 5 à 6,000 âmes, est d'une origine antique : elle passe pour avoir été, sous le nom de *Divitia*, la principale cité des *Ubi*, dont Cologne n'était qu'un bourg, et l'on prétend que ce fut là que César bâtit un pont sur le Rhin. Au seizième siècle, elle n'était qu'un village, lorsque l'esprit d'intolérance qui fit chasser de Cologne les protestants, plaça Muhlheim au rang des villes riches et industrielles ; elle devint alors le refuge de ceux-ci, et, depuis ce temps, sa prospérité s'est constamment soutenue. On y construit un grand nombre de bateaux. *Deutz* ou *Duitz*, qui passe pour être fort ancienne, et dans laquelle Constantin éleva un fort qui dominait le Rhin, vit plusieurs fois détruire ses fortifications. Celles qu'on y a récemment construites rendent cette petite ville plus forte que jamais. *Zulpich* est le *Tolbiacum* de Tacite, ville célèbre dans le moyen âge par la victoire que remporta Clovis sur les Allemands, et qui fut l'une des causes de sa conversion au christianisme.

*Bonn*, l'ancienne *Bonna*, vis-à-vis de laquelle, suivant Florus, Drusus construisit un pont sur le Rhin, est située sur la rive gauche de ce fleuve, à environ 5 lieues au-dessus de Cologne, à laquelle elle se trouve unie par un chemin de fer qui, dans un avenir prochain, sera sans doute continué jusqu'à Coblenz et Trèves. Sa position agréable l'avait fait choisir pour leur résidence par les anciens électeurs. Sa population s'élève à 17,688 habitants ; elle est bien bâtie et renferme plusieurs maisons remarquables par leur élégance. Elle possède quatre églises assez belles, un hôtel de ville construit dans le goût moderne, un collège et un théâtre. Son château d'une élégante construction, sert maintenant de local à l'université, fondée en 1818, et qui, en peu de temps, est devenue une des plus célèbres de l'Allemagne. Sur la place de Saint-Remi, on remarque un monument d'antiquité du plus haut intérêt, formé de colonnes, et consacré à la Victoire. On a établi aux environs de cette cité une école d'agriculture dont la pépinière sert de promenade ; à deux lieues de là se trouve la petite ville de *Brühl*, remarquable par le magnifique château d'*Augustembourg* et par ses eaux minérales. Non loin de Bonn, le village de *Traunsdorf*, dont le vrai nom est, suivant les antiquaires, *Trajansdorf*, paraît être le *Castrum Trajani* : on y a trouvé en effet plusieurs antiquités romaines,



Bonn fabrique des siamoises, de l'acide nitrique et du savon ; on voit souvent sur son marché des saumons de 15 à 25 kilogrammes, que l'on pêche dans la Sieg, rivière qui arrose la petite ville de *Siegbourg* située à une grande lieue de Bonn, sur la rive droite du Rhin.

L'ancien grand-duché du Bas-Bhin est borné, à l'ouest et au nord, par les Pays-Bas ; à l'est, par les régences de Düsseldorf et de Cologne, et par la principauté de Nassau, le grand-duché de Hesse-Darmstadt, le landgraviat de Hesse-Hombourg, la principauté de Birkenfeld et la province bavaroise du cercle du Rhin ; au sud, par la France. Il est divisé en trois régences, dont les chefs-lieux sont Aix-la-Chapelle, Coblantz et Trèves.

Les peuples germains qui habitaient les vastes forêts de cette province étaient les *Eburones* et les *Treveri*. Les premiers occupaient les deux rives de la Meuse, mais ils s'étendaient jusque sur le territoire actuel de Juliers. Ils paraissent être les plus anciens peuples de la contrée. Leur principale forteresse est appelée, dans les Commentaires de César, *Atualuca*. Ils jouent un grand rôle dans la guerre des Gaules, par la victoire complète que, sous le commandement d'Ambiorix, ils remportèrent sur une légion romaine. Il paraît que, repoussés plus tard par César, ils cédèrent leur territoire aux *Tungri*. Les *Treveri* formaient une nation puissante et guerrière, redoutable surtout par sa cavalerie, dont César parle avec éloge. « Ce peuple, dit Tacite, se glorifie de descendre des anciens Germains. » Il paraît en effet qu'il faisait partie des peuplades qui, longtemps avant l'expédition de César dans les Gaules, traversèrent le Rhin pour se fixer dans la fertile vallée de la Moselle. Ce qui prouve l'antiquité de son établissement dans cette contrée, c'est l'état de sa civilisation à l'époque où les Romains le connurent. Il n'errait point dans les forêts ; il exerçait au contraire une sorte d'autorité sur les *Nervii*, les *Ubii*, les *Tungri* et les *Eburones*, ses voisins ; il connaissait les arts, il bâtissait des villes, il était régi par des lois. Son gouvernement, que l'on peut appeler une monarchie aristocratique, était confié à une noblesse ayant pour chef un prince électif. Le prince était le juge suprême de la nation ; il était proclamé comme chez les Gaulois et les Germains, et placé publiquement sur un bouclier. La réunion de la noblesse formait le sénat chez les *Treveri*. Ce sénat conserva même son autorité sous la domination romaine ; et l'an 275 de notre ère, celui de Rome se servait, en écrivant à celui de Trèves, du protocole suivant : *Senatus amplissimus curiæ Trevirorum*. Chez cette nation, l'homme naissait soldat ; la cotte d'armes était sa robe virile ; la guerre avait pour lui des charmes ; il s'élançait au combat avec d'autant plus d'ardeur, que

défendre son habitation et sa patrie était le plus sacré des devoirs. Persuadés que la divinité dirigeait et secondait leurs efforts, les *Treveri* plaçaient leurs armes et leurs étendards dans les lieux qui lui étaient consacrés. C'est pour cela que pendant la guerre le prêtre de la cité avait seul le droit de punir ou de renvoyer le coupable devant le juge souverain. La bravoure était, selon ces peuples, la seule vertu qui trouvât sa récompense après la mort. Les *Treveri* habitaient une partie de la contrée que la longueur des cheveux de ses habitants fit nommer par les Romains *la Gaule chevelue* (*Gallia comata*). Comme les autres peuples germains, on les reconnaissait à leur chevelure blonde, séparée sur le front et tombant de chaque côté. Quelques-uns cependant la nouaient élégamment sur le haut de la tête; tous laissaient croître leur barbe. Remarquables par une haute stature, leur corps était couvert d'une courte et large tunique sur laquelle ils jetaient un manteau de laine. L'habillement des femmes différait de celui des hommes principalement par la longueur; mais leurs tuniques sans manches faisaient voir les bras et les épaules. Tels sont les principaux renseignements que l'on peut puiser dans les monuments et les écrits des anciens sur les *Eburones* et les *Treveri*. Entre ces deux peuples étaient situés les *Condrusi* et les *Gæresi*, dont parle César, et qui étaient en quelque sorte des peuplades soumises aux *Treveri*.

La constitution géologique du grand-duché du Ras-Rhin est très-variée.

On y rencontre des terrains d'alluvion et de transport, des terrains de transition, et enfin dans l'*Eifel Gebirge* des terrains volcaniques. Les argiles, les lignites, les grès, les calcaires, les schistes et les basaltes s'y montrent, suivant la nature de ces terrains; quelques-uns sont identiques avec ceux des bords de Paris.

On comprendra facilement qu'une telle variété dans les terrains annonce une grande richesse minérale. Elle consiste principalement en exploitations de fer, de plomb, de zinc et de houille. Elle renferme des terres à porcelaine; les laves des environs d'Andernach sont taillées en meules dont on fait un commerce important; la roche d'origine volcanique appelée *pépérine*, connue dans le pays sous le nom de *dückerstein*, et dans le commerce sous celui de *stass d'Andernach*, est expédiée par la Hollande dans plusieurs pays, où, réduite en poudre, elle est employée à faire des ciments hydrauliques. On exploite plusieurs fabriques considérables, dont les principales sont à Bilchingen, à Münster-am-Stein et à Theodorshalle. La région volcanique de l'Eifel renferme un grand nombre de sources minérales qui participent, en général, des propriétés dont jouissent les

eaux de Selters dans le pays de Nassau : les plus connues sont celles de Gerolstein, de Thönnigstein et de Bertrich ; mais les plus célèbres de toutes sont celles d'Aix-la-Chapelle.

Les montagnes et les plateaux qui couvrent la province appartiennent, sous le point de vue géographique, à deux systèmes : celles du nord, c'est-à-dire l'Eifel et les Hohe-ween, à celui des Ardennes ; celles du sud, ou le Hoch-wald, l'Idar-wald et le Hundsrück, à celui des Vosges. Le Rhin traverse le pays du sud-est au nord-ouest, et la Moselle du sud-ouest au nord-est ; cette rivière reçoit sur sa rive droite la Sarre, et sur sa rive gauche la Kill, le Salm et le Lieser. Les autres cours d'eau, moins importants, sont l'Ahr, l'Erft, la Nahe, la Nette, l'Our, la Roër et la Soure.

La partie montagneuse est couverte de forêts ; le reste, à l'exception des terrains tourbeux et marécageux, est cultivé avec beaucoup d'intelligence et de soin. Le sol est généralement léger ; les terres les plus fertiles et les mieux cultivées sont situées sur les rives du Rhin, de la Moselle, de la Nahe, de la Nette, de l'Ahr et de l'Erft. L'Eifel ne comprend que des terrains peu propres à la culture. Partout le bœuf est préféré au cheval pour le labourage. On y récolte peu de blé, mais beaucoup de seigle, d'avoine, de pommes de terre et surtout d'épeautre. Dans les années moyennes, sous le rapport de ces produits, les céréales suffisent à la consommation du pays. Certains cantons de la partie méridionale abondent en houblon, les montagnes du Hundsrück en beau lin, et les bords du Rhin, de la Moselle, de l'Ahr et de la Sarre, en vins estimés. Les meilleurs crus sont, pour les vins du Rhin, Bacharach et Ober-Wesel, et pour ceux de Moselle, Berncastel, Trèves et Valdrach. Enfin il ne manque à la richesse agricole du pays que de meilleures races de chevaux, de brebis et de bêtes à cornes.

L'industrie manufacturière est moins active dans cette province que celle de Juliers-Clèves-Berg ; cependant on y fabrique beaucoup de draps, de papiers, de cuirs et d'objets de quincaillerie ; les forges et les usines y sont nombreuses et considérables.

Quant au climat, il est très-varié ; la température est froide et humide dans les montagnes ; mais assez chaude dans les plaines et les vallées. On compte environ 86 jours de pluie par an, et l'on évalue à 49 pouces la quantité d'eau qui y tombe ; c'est beaucoup moins que celle qui tombe à Londres et en Hollande, année commune.

Nous commencerons notre excursion par la ville de *Juliers* ou *Julich*, qui, malgré son peu d'importance, est intéressante par son commerce et

ses fabriques de draps et de padoux. Cette petite cité est d'ailleurs recommandable par son antiquité; on en attribue la fondation à Jules César. Elle est appelée *Juliacum* dans l'itinéraire d'Antonin; Ammien Marcellin en parle également. Après la chute de l'empire romain, elle eut ses comtes particuliers, jusque vers le milieu du quatorzième siècle, que l'empereur Charles IV l'érigea en duché. Elle est défendue par une grande citadelle bâtie sur pilotis, au bord de la Roër; on y remarque l'hôtel-de-ville, orné de statues colossales, monuments du moyen-âge.

*Aix-la-Chapelle* ou *Aachen*, chef-lieu de cercle et capitale de la province dont elle est la principale ville, contient 50,533 habitants; ce n'est cependant qu'un peu plus du tiers de sa population au temps de sa splendeur, c'est-à-dire à l'époque où les empereurs d'Allemagne y recevaient la couronne et y faisaient même quelquefois leur séjour. Alors le commerce et l'industrie contribuaient à l'enrichir; aujourd'hui les étrangers n'y sont plus attirés que par ses eaux minérales, qui, ainsi que ses fabriques de draps, de soieries, de cotonnades et d'indiennes, son horlogerie et son orfèverie, constituent sa principale richesse. Quelques auteurs se sont efforcés de prouver son origine romaine par son nom latin *Aquæ Grani* et par ses nombreux restes d'antiquités, en attribuant sa fondation à *Serenius Granus*, qui vivait sous le règne d'Adrien; mais il est probable qu'avant le cinquième siècle, elle n'était qu'un bain romain ou qu'une ville peu considérable, qui fut entièrement détruite par *Attila*, et qu'à Charlemagne seul appartient l'honneur de l'avoir placée au rang des plus importantes cités des Francs; ce fut à lui qu'elle dut le titre de seconde Rome. Il l'affectionnait, parce qu'il y reçut le jour. Cette ville, dont les anciens remparts ont été convertis par Napoléon en promenades agréables, et dont quelques rues sont assez larges et régulières, possède plusieurs édifices remarquables. Son hôtel-de-ville, monument des dixième et quatorzième siècles, est l'un des plus beaux de l'Allemagne; sa façade a 56 mètres de longueur. On ne peut se lasser d'admirer la richesse de ses ornements. Il paraît avoir été bâti sur l'emplacement d'une forteresse romaine; une de ses tours porte encore le nom de tour de *Granus*. C'est dans une de ses salles que *Louis-le-Débonnaire*, *Charles Quint*, et un grand nombre d'autres souverains ont été couronnés. Cette salle est décorée des portraits des ministres signataires du traité de paix de 1748. C'est dans son enceinte que s'est tenu le congrès de 1818. Ce que la ville renferme ensuite de plus curieux, ce sont ses églises, toutes fort anciennes. Celle de *Saint-Ulric*, dont on admire la hardiesse et l'élévation des voûtes, renferme plusieurs tableaux de peintres

célèbres; celle des Cordeliers contient un des plus beaux jeux d'orgues de l'Allemagne, et un excellent tableau de Rubens. Mais la plus digne d'attention par ses magnifiques vitraux, par ses trente colonnes colossales, par ses portes en bronze et par la beauté de son architecture gothique, c'est la cathédrale ou l'église de Notre-Dame. Elle a été bâtie par Charlemagne; on y conserve le siège en marbre blanc sur lequel cet empereur et les princes qui lui ont succédé se sont assis; le chœur y a été ajouté en 4353. Tous les sept ans, on y expose à la vénération du peuple plusieurs reliques qui y attirent un grand nombre de pèlerins. Ce que tous les étrangers voient dans cette église avec intérêt, c'est le tombeau de Charlemagne, portant cette simple inscription : *Carolo magno*; c'est le crâne de ce prince qui y fut enseveli; c'est la croix d'or enrichie de pierreries et contenant une parcelle de la vraie croix, bijou qu'il ne quittait jamais; c'est enfin son cor de chasse en ivoire garni d'or. On a construit depuis la domination prussienne, à Aix-la-Chapelle, un bâtiment pour la bourse et une redoute, dont l'extérieur, orné d'arcades, est d'une assez belle architecture. Cette ville possède un beau théâtre allemand, dont on admire le fronton soutenu par huit colonnes colossales; un superbe édifice en forme de rotonde, où se réunissent les différents jets de la *Source d'Héloïse (Elisen Brunnen)*, fréquentée chaque année par un nombre considérable de baigneurs. Ses établissements littéraires et scientifiques sont peu importants; ils consistent principalement en une académie des arts, une de musique, une école de dessin, un collège et une collection de modèles relatifs aux arts et à l'industrie. Elle possède encore une belle galerie de tableaux. Son commerce, très-étendu, est principalement alimenté par ses nombreuses fabriques de cotonnades, son orfèvrerie, son horlogerie et sa quincaillerie. Les environs d'Aix-la-Chapelle sont extrêmement agréables; les terres y sont peu fertiles, mais bien cultivées; les promenades y sont nombreuses. Celle de Mont-Louis (*Louisberg*) est une des plus fréquentées; c'est une colline qui domine la ville, et qui a été plantée d'arbres disposés en agréables bosquets, que l'on traverse pour arriver à une belle salle de danse, entourée d'un balcon d'où l'œil parcourt les beaux points de vue de tous les environs. Aix-la-Chapelle est un des principaux nœuds du réseau des chemins de fer de l'Europe; cette ville est, par Liège, Malines et Charleroi, en communication avec la Belgique et la France; un embranchement Punit à Maëstricht, et elle communique avec Berlin et les autres villes de l'Allemagne, soit par Duren et Cologne, soit par Crefeld et Dortmund.

Près d'Aix-la-Chapelle se trouve la petite ville de *Burtscheid* ou *Borcette*, connue par ses eaux thermales, qui sont presque aussi renommées que celles d'Aix-la-Chapelle, et dont les 6,000 habitants trouvent dans le produit des draps qu'ils confectionnent et dans la fabrication des aiguilles, l'aisance que l'on y remarque. Le chemin qui conduit à cette ville, et la jolie vallée dans laquelle elle est située offrent aussi des promenades délicieuses, surtout lorsqu'on approche des sources chaudes, qui s'annoncent de loin par les vapeurs qu'elles exhalent. *Duren*, l'ancienne *Marcodurum* de Tacite, sur la Roër, principale station du chemin de fer d'Aix-la-Chapelle à Cologne, égale *Burtschied* en population; son industrie consiste principalement en tanneries, fabriques de draps, de rubans et de savon. On compte dans ses environs plusieurs forges, des papeteries et d'autres usines mises en mouvement par deux dérivations de la Roër qui se réunissent dans la ville. *Eupen*, sur la frontière belge, et près du chemin de fer de Liège, peuplée de 12,000 habitants, dont la classe la plus industrielle descend de familles françaises réfugiées, possède des tanneries, des savonneries et des papeteries, mais surtout d'importantes manufactures de draps. Par ses tanneries, *Malmédy* fait un commerce considérable. C'est une ville ancienne qui, dans le moyen âge, portait le nom de *Malmundarium*; sa population est de 45,000 âmes.

Visitons les villes qui bordent le Rhin. *Unkel*, sur la rive droite, est renommée par ses vins et par deux groupes de colonnes basaltiques appelés le grand et le petit *Unkelstein*, qui appartiennent à une colline volcanique voisine, et forment dans le fleuve des écueils dangereux. Sur la rive opposée, *Rheinmagen* ou *Remagen*, le *Rimogagus* des Romains, est traversé par la route de Bonn à Coblenz. Près de Remagen s'élève l'Apollinarisberg, montagne couronnée par les ruines de l'antique abbaye de Siegbourg dont la vieille église gothique renfermait les reliques de saint Apollinaire. En repassant le Rhin, visitons *Neuwied*, autrefois capitale d'une principauté, petite ville régulièrement bâtie et industrielle, qui renferme des fabriques d'ébénisterie, d'ustensiles de fer-blanc, de divers objets de quincaillerie et de mousselines, toiles et savons. C'est vis-à-vis de cette ville que l'armée française, sous les ordres du général Hoche, traversa le Rhin en 1797, et battit les Autrichiens. Aux environs se trouve le village de la *Tour-Blanche* (*Weissethurm*), où l'on voit le monument élevé par l'armée de Sambre-et-Meuse à la mémoire de Hoche, dont les cendres reposent sur la rive gauche du Rhin, aux environs d'Andernach, non loin de celles de Marceau. En approchant de Coblenz, *Ehrenbreitstein*, ou *Thal Ehren-*

*breitstein* occupe le fond d'une petite vallée, et est dominée par un rocher sur lequel les Prussiens ont depuis 1816 construit une redoutable forteresse destinée à remplacer celle que les Français avaient détruite en 1799. Elle est comprise dans le système de défense de Coblentz.

D'Ehrenbreitstein à *Coblentz*, on passe le Rhin sur un pont volant, qui part et repart de quart d'heure en quart d'heure. Cette capitale de la province est située sur le fleuve, à l'embouchure de la Moselle. Elle est entourée de formidables fortifications. Ses rues sont alignées et bien bâties. Elle renferme 25,318 habitants et quelques beaux édifices, parmi lesquels nous citerons l'église Notre-Dame, le château de l'électeur et le théâtre. Ses principaux établissements utiles sont un collège, un séminaire et un mont-de-piété. On cite ses quais et son pont de pierre sur la Moselle. Coblentz est l'ancien *Confluentes* dont il est fait mention dans l'Itinéraire d'Antonin et dans Ammien Marcellin. En 1792, elle fut le rendez-vous de tous les émigrés français destinés à former l'armée du prince de Condé. Son commerce consiste principalement en grains, en bois, en houille, et surtout en vin de la Moselle. Dans ses environs qui offrent des sites variés et pittoresques, *Teinstein* est connu pour ses eaux minérales; mais à quatre lieues au nord-ouest, nous ne devons point passer sous silence la petite ville d'*Andernach*, l'*Antunnacum* des anciens, où l'on voit plusieurs antiquités curieuses, telles que la porte de Coblentz, le bain des Juifs, qui sont de construction romaine, et les restes du palais des rois d'Austrasie, près duquel s'élève une tour que l'on regarde aussi comme étant en grande partie l'ouvrage des Romains. Son église est un beau monument du onzième siècle. Cette petite cité de 3,000 âmes, qui s'élève à l'embouchure de la Nette, au pied d'une montagne volcanique de 220 mètres de hauteur au-dessus du niveau du Rhin, fait des exportations considérables des différents produits des feux souterrains qui ont jadis couvert toute la contrée: ses *tufas* sont employés avec succès en Hollande dans la construction des digues, et ses meules en laves sont très estimées. C'est aussi tout près d'Andernach que se réunissent ces énormes trains de bois de construction tirés des forêts de l'Allemagne, et destinés principalement pour les ports des Pays-Bas, et qui, montés par 400 hommes, ont ordinairement plus de 325 mètres de longueur sur 30 de largeur. A une lieue au sud-est de cette ville, se trouve le lac de *Laach*: 40 sources l'alimentent; il ne gèle point, même par les plus grands froids; on y pêche de très-beaux poissons et surtout d'énormes brochets.

Depuis Coblentz jusqu'à *Kreutznach*, on ne trouve aucune ville digne

d'être citée; il en est cependant deux dont nous devons faire mention sur la rive gauche du Rhin : la première est *Boppard*, peuplée de 3,000 habitants, et renfermant trois églises, un collège, des tanneries, et deux fabriques de toile et de coton filé. Elle occupe l'emplacement de *Baudobrica*, l'une des cinq citadelles construites par Drusus. Les rois francs y eurent un palais dont on voit encore quelques restes, et dans le moyen âge elle eut le titre de ville impériale. La seconde appelée *Bacharach*, moitié moins peuplée, est célèbre par les vins de ses environs. Elle s'étend au pied de deux collines : ses murs, flanqués de tours, se prolongent sur l'une des deux jusqu'au village de *Staleck*, qui paraît occuper l'emplacement d'une forteresse romaine. Les ruines de l'église de Saint-Werner, isolée près de ce village, sont des restes précieux de l'architecture du moyen âge, et le temple réformé est construit dans le goût byzantin. De ce lieu, la vue s'étend sur de riches paysages. Un peu au-dessous de la ville, se trouve l'île d'*Heilesen*; c'est entre cette île et la rive droite du Rhin que se trouve le rocher appelé *Ellerstein* ou *Allar-Stein* (*Pierre de l'autel*), qui n'est visible que pendant les sécheresses et quand les eaux du fleuve sont basses : lorsque les vigneronns le voient paraître, ils en augurent une bonne vendange. Mais ce que ce rocher offre de plus intéressant pour l'histoire de Bacharach, c'est que dans de vieilles chroniques, on le désigne sous le nom de *Ara Bacchi* (*autel de Bacchus*), et que c'est de ce nom que l'on prétend que Bacharach tire le sien. Les côtes auxquelles s'appuie la ville sont couvertes de vignes : les meilleurs crus sont ceux des vallées de Diebach, de Mannebach et de Stug. Deux faits historiques attestent leur ancienne réputation : le pape Pie II en faisait venir tous les ans un foudre à Rome, et l'empereur Wenceslas, surnommé avec raison *l'ivrogne*, vendit, au quatorzième siècle, la liberté aux bourgeois de Nuremberg, pour quatre foudres de ces vins. *Kreutznach*, ville assez bien bâtie, dont la population s'élève à 9,000 habitants, possède plusieurs fabriques de tabac, de savon, de sucre de betterave, ainsi que des tanneries et des distilleries. On exploite dans ses environs deux salines qui produisent annuellement près de 250,000 kilogrammes de sel. L'une d'elles appartient au grand-duché de Hesse.

Une chaussée conduit de Kreutznach à Trèves par la petite ville de *Stromberg*, près de laquelle on exploite des carrières de marbre bleu. On traverse les montagnes du Hunsrück, région physique qui doit, dit-on, son nom aux Huns, auxquels les Romains l'abandonnèrent et dont les points les plus élevés atteignent 4,000 mètres au-dessus du niveau de la



mer<sup>1</sup>. Les belles forêts qui couvrent les flancs de ces montagnes, le Simmern et plusieurs autres petites rivières qui arrosent les vallées, donnent à cette petite contrée l'aspect le plus sauvage et le plus pittoresque.

En arrivant à *Trèves*, que les Allemands appellent *Trier*, on est étonné de la grande quantité de monuments et de débris qui attestent l'importance et la splendeur de cette ville lorsqu'elle portait le nom d'*Augusta Trevirorum*; c'était la principale ville des *Treveri*. Plusieurs empereurs y fixèrent leur résidence; elle joua un rôle important au moyen âge, et ses archevêques, qui s'étaient rendus indépendants au commencement du dixième siècle, avaient le titre d'électeurs de l'empire. Prise par les Français en 1794, elle devint momentanément le chef-lieu du département de la Sarre; elle ne comptait alors que 8 à 10,000 âmes, aujourd'hui elle en a 19,016. Située sur le bord de la Moselle, au milieu d'une riche vallée, ses environs offrent plusieurs promenades charmantes; dans son enceinte on remarque quelques beaux édifices, plusieurs places, des rues assez larges et bien alignées. Son industrie consiste en diverses fabriques de toiles et d'étoffes de laine. Elle possède aussi des tanneries, des raffineries de sucre de betterave et des fonderies. Son université, fondée en 1453, et supprimée en 1722, a joui pendant longtemps de quelque réputation. Les antiquités qu'elle renferme ont encouragé dans son sein l'étude de l'archéologie: son musée est fort riche, et sa bibliothèque, qui ne l'est pas moins, surtout en manuscrits et en éditions du quinzième siècle, se compose de plus de 70,000 volumes. Parmi ses monuments romains, l'un des plus anciens est le pont sur la Moselle; il a plus de 225 mètres de longueur et 8 de largeur; il date, dit-on, de 28 ans avant notre ère. Un autre édifice plus important, mais moins ancien, puisqu'on le croit du temps de Constantin le Grand, est la porte Noire ou de Mars (*Porta Martis*) qui fut, en 1035, convertie en une église dédiée à saint Siméon. C'est dans ce vaste bâtiment qu'on a réuni les objets d'antiquité trouvés dans la ville et dans les environs. Les Thermes, dont l'une des portes, dont l'antiquité ne paraît pas remonter au delà du troisième siècle, sert d'entrée à la ville. Enfin, un édifice remarquable par son importance et sa conservation, est celui que l'on a regardé comme le palais de Constantin, et qui paraît n'être qu'une dépendance des Thermes. Depuis longtemps il sert de caserne. Le palais impérial était proche du pont. La plupart des églises de Trèves sont belles: quelques-unes rappellent encore la richesse des couvents auxquels elles ont appartenu. La cathédrale, que l'on peut regarder comme la plus ancienne, a

<sup>1</sup> *Hundsrück* signifie cependant le dos du chien.

plutôt l'extérieur d'une forteresse que d'un temple; l'église de Notre-Dame, monument du treizième siècle, se fait remarquer par la légèreté de son architecture gothique, et celle de Saint-Paulin, d'une construction moderne, par les belles peintures qui ornent la voûte de la nef. Ce n'est point seulement dans la ville que de nombreuses antiquités rappellent la splendeur romaine: hors de l'enceinte de Trèves on retrouve, au pied du mont de Mars, les restes d'un amphithéâtre; on a enlevé les vignes et les terres qui cachaient le sol que foulaient jadis les gladiateurs, et c'est aujourd'hui l'un des mieux conservés qui existent. C'est dans ce lieu même que Constantin, longtemps honoré comme un saint, eut la barbarie de faire dévorer par les bêtes féroces, l'an 306, plusieurs milliers de prisonniers *francs* ou *français*, ainsi que leurs chefs *Askarich* et *Ragoys*. Ce prince eut encore la cruauté de renouveler pendant plusieurs années ces spectacles sanglants, et de leur donner le nom de *jeux français* (*ludi francici*).

Trèves possède plusieurs établissements utiles; nous ne citerons que les plus importants: l'hôpital civil; la maison de mendicité, établie dans l'ancien couvent des Augustins; le gymnase, autrefois le lycée; le séminaire épiscopal; enfin, l'école bourgeoise. Trèves et Coblenz n'ont pas encore de ligne de chemin de fer (1853), mais il est probable qu'elles seront, dans un avenir prochain, traversées par la continuation de la ligne Rhénane qui, de Bonn, ira gagner Coblenz, Trèves, Luxembourg, Thionville; et, à Metz, ira se souder aux chemins de fer français. Trèves est la patrie de sainte Hildegarde et du littérateur Conrad Fleisch.

A quelque distance de la route qui conduit à Luxembourg, on retrouve les restes de la voie romaine de Trèves à Reims. C'est dans cette direction et sur la route même qu'existe, au milieu du village d'*Igel*, l'un des monuments les plus curieux que les Romains aient laissés dans les Gaules. C'est une espèce de tour à quatre faces terminée en forme de pyramide, et surmontée d'un globe terrestre sur lequel repose un aigle. L'inscription mutilée, mais expliquée et restituée par quelques antiquaires, prouve que c'est un tombeau qui a été élevé par deux des membres de la famille des Secundinus à Secundinus Securus, riche négociant, fondateur d'*Igel* vers la fin du quatrième siècle.

Depuis Trèves jusqu'à l'extrémité méridionale de la province, notre excursion ne nous offrira rien de bien intéressant. A *Sarrebourg* ou *Saarburg*, petite ville de 2,000 âmes, on passe un assez beau pont sur la Sarre, et l'on remarque une petite cascade qui descend en écumant de l'une des

rues de cette cité sale et montueuse. En remontant le cours pittoresque de la Sarre, que bordent de hauts rochers escarpés, on côtoie le village de *Mettlach*, où l'on voit encore les restes d'une superbe abbaye de bénédictins convertie en manufacture de porcelaine. A *Sarrelouis*, bâtie en 1680, et fortifiée par Vauban, on entre par deux portes, et les rues bien alignées et bâties avec régularité aboutissent à une belle place carrée qui en occupe le centre, et que décorent une église et l'hôtel du gouverneur. Avant les désastreux traités de 1815, cette ville appartenait à la France; sa population est de 7,500 habitants. Elle est la patrie du maréchal Ney. C'est dans ses environs que se trouve l'importante usine de *Dilling*, où l'on fabrique des tôles et des fers-blancs.

*Sarrebrück* ou *Saarbrück*, sur la frontière française, plus étendue que Sarrelouis, compte 8,000 âmes. Ses rues sont larges et bien bâties, et ses édifices sont modernes et construits avec élégance. Un beau pont la réunit à la petite ville de *Saint-Jean*, qui en est devenue le faubourg. La montagne du *Halberg*, qui s'élève près de son enceinte, paraît avoir servi d'emplacement à la ville romaine dont il est fait mention dans l'itinéraire d'Antonin, sous le nom de *Pons Saravi*; quelques ruines y sont encore appelées par les paysans *la vieille chapelle païenne* (*die alte heiden capelle*). *Sarrebrück* fait le commerce du fer et de la houille que l'on exploite dans ses environs, et du produit des fabriques de porcelaines, d'instruments aratoires et de tabatières en carton, établies sur son territoire. C'est une des stations de l'embranchement de Nancy, Metz et Hombourg qui unit le chemin de fer de Paris à Strasbourg, à celui du grand-duché de Bade et à ceux de l'Allemagne centrale par Francfort sur le Mein. A peu de distance du village de *Solsbach*, on montre comme un phénomène une petite colline qui brûle et jette de la fumée depuis plus d'un siècle; elle renferme une houillère mise en combustion par la décomposition du sulfure de fer.

En vertu d'un traité passé en 1834 entre le duc de Saxe-Cobourg-Gotha et le gouvernement prussien, la principauté de *Lichtenberg*, située sur la rive gauche du Rhin, a été cédée par le duché à la Prusse. Cette principauté, qui fait partie de la régence de Trèves, se compose des cantons de Saint-Wendel, Baumholder, Graumbach, Kusel, Tholey et Oltweiler. La petite ville de *Saint-Wendel*, qui renferme environ 2,000 habitants, n'a rien qui mérite de fixer l'attention. Près de celle de *Baumholder* on voit le vieux château qui donne son nom à la principauté. Dans les environs du village de Graumbach on exploite des agates et des améthystes. Enfin celui de *Sonenhof* s'élève sur les ruines de la ville de ce nom.

Il nous reste à parler du *cercle de Wetzlar*, qui dépendait du grand-duché du Bas-Rhin, et qui appartient aujourd'hui à la régence de Coblenz, dont il est cependant éloigné de plus de 5 lieues. Son territoire, enclavé au milieu des possessions des princes de Nassau et de Hesse-Darmstadt, occupe une superficie d'environ 570 kilomètres carrés. *Wetzlar*, situé à l'embouchure de la Dill et du Wetzbach dans la Lahn, est une ville vieille et mal bâtie, renfermant 5,000 habitants, dont l'industrie consiste principalement en tanneries. *Braunfels* renferme un château-fort et 1,300 habitants. Le pays auquel appartiennent ces deux villes est tellement inégal et montueux, qu'on ne s'y sert point de voitures.

Énumérons les autres enclaves de la monarchie prussienne dont nous n'avons pu parler.

Un petit territoire de 128 kilomètres carrés, situé dans le duché de Saxe-Cobourg-Gotha, et dépendant de la régence d'Erfurt, contient le bourg *Wandersleben* et celui de *Mühlberg*, où l'on fabrique du sulfate de fer, de l'alun et de l'indigo, et près duquel on voit le vieux château de Gleichen.

Au milieu des principautés de Saxe-Weimar, de Schwarzbourg et de Reuss, s'étend un territoire un peu moins exigü que le précédent, et qui dépend aussi de la même régence. Sa superficie est d'environ 135 kilomètres : il renferme la petite ville de *Rahnitz*, dont la population est de 700 habitants, et que défend un château-fort, ainsi que deux petits bourgs, *Gössitz* et *Ziegenrück*.

À la régence d'Erfurt appartient encore le territoire de *Suhl* ou *Suhla*, ville de 5,500 âmes, qui possède une importante manufacture d'armes. Les terres qui en dépendent, et qui comprennent une partie de la contrée montagneuse appelée forêt de Thuringe (*Thuringer-Wald*), forment une superficie de 480 kilomètres carrés, entourée par des possessions appartenant au royaume de Saxe, aux duchés de Saxe-Weimar et de Saxe-Cobourg-Gotha, à la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt et à la Hesse électorale. On trouve sur ce territoire les bourgs de *Benshausen*, *Schwarza*, *Heinrichs*, où l'on voit plusieurs usines, et la petite ville de *Schleusingen*, entourée de murs, défendue par un château, et possédant une bibliothèque, un hôpital, une maison pour les pauvres, et plusieurs fabriques.

Dans la principauté de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf, la Prusse possède quatre petites enclaves dont la plus importante est le territoire de la petite ville de *Gefell*, aux environs de laquelle on exploite une mine de fer. Ces enclaves dépendent aussi de la régence d'Erfurt.

Il en est de même de la petite ville de *Benneckenstein* et de ses environs, dans le duché de Brunswick.

Dans les duchés d'Anhalt, le village de *Löbnitz* et trois autres enclaves moins considérables, font partie de la régence de Mersebourg.

Enfin, dans le royaume de Hanovre, les territoires d'*Hehlingen* et de *Wolfsbourg* appartiennent à la régence de Magdebourg.

Pour compléter cette description chorographique de la Prusse, il nous faudrait entrer sur les territoires les plus éloignés des deux principautés de Hohenzollern, dernières acquisitions de cette monarchie, et sur celui du canton de Neufchâtel; mais afin de ne pas nous écarter de l'ordre que nous avons adopté, nous nous proposons de décrire ces deux annexes avec les États qui les entourent. Terminons donc par quelques aperçus généraux de statistiques.

La Prusse, dans les limites que nous lui avons indiquées, et en comprenant les principautés de Hohenzollern, a une superficie de 5,402 milles carrés géographiques allemands, ou 44,472 lieues géographiques carrées. Sa population était, à la fin de l'année 1851, de 46,669,153 habitants; le recensement de 1846 en accusait 46,412,948, parmi lesquels on comptait 9,885,583 protestants et 6,046,292 catholiques. Les neuf provinces, (Prusse, Brandebourg, Poméranie, Silésie, Posnanie, Saxe, Westphalie, Province Rhénane, Hohenzollern) forment 26 arrondissements ou régences, et chacune de ces régences est subdivisée en un certain nombre de cercles. Il y en a en tout 330.

Près du quart de la population de la Prusse est réparti dans les villes, dont le nombre s'élève à 4,024, et parmi lesquelles 36 ont plus de 40,000 habitants; le reste occupe 292 bourgs et 36,704 villages et hameaux.

La nation est divisée en cinq classes distinctes : les nobles, les ecclésiastiques, les bourgeois, les militaires et les paysans. Les nobles forment environ 20,000 familles; les ecclésiastiques sont au nombre de près de 45,000.

Les divers cultes jouissent en Prusse de la plus grande liberté; chaque citoyen est admissible à tous les emplois, quelle que soit sa religion; mais celle de l'État est le protestantisme, et l'on y comprend sous ce nom la confession d'Augsbourg et la communion réformée : les deux cultes y sont unis et presque confondus. Les habitants qui les professent forment près des deux tiers de la population, et le catholicisme est professé par plus d'un tiers de celle-ci. Les deux principaux cultes ont chacun leurs prélats et leurs ministres.

On compte pour le culte catholique trois archevêques, à Breslau, Cologne et Posen, et cinq évêques, à Culm, Ermeland, Münster, Paderborn et Trèves. Le culte protestant a à sa tête un consistoire général, et dans chaque province un consistoire provincial, dirigé par un président et un surintendant général.

On considère la Prusse comme une monarchie militaire. Cependant le roi est loin de posséder une autorité absolue ; son pouvoir est limité par les privilèges dont jouissent les différents ordres de l'État, et surtout par l'opinion publique. C'est ainsi que depuis 1848, la royauté a dû faire de grandes concessions en faveur du mouvement libéral, et un gouvernement constitutionnel a été inauguré ; mais le parlement prussien n'est encore réduit qu'à un rôle fort secondaire. Le parlement est la réunion des deux chambres ; la première est composée des princes de la famille royale et des chefs des anciennes familles autorisés par le roi ; d'un certain nombre de membres nommés à vie ; de 60 représentants élus par 200 propriétaires fermiers les plus imposés de chaque province ; de 38 autres nommés par les autorités communales des grandes villes, et de 6 membres élus par les professeurs ordinaires de chacune des 6 universités. La seconde chambre est formée de 350 membres. Les collèges électoraux peuvent se composer d'un ou de plusieurs cercles, d'une ou de plusieurs grandes villes, qui comptent plus de 10,000 habitants. L'élection est à deux degrés ; la durée des législatures est de trois ans ; le roi peut dissoudre les deux chambres ; la responsabilité des ministres est consacrée.

Le roi est en outre assisté dans l'exercice du pouvoir législatif par un conseil d'État composé de 51 membres. Le ministère est divisé en sept départements : 1° les affaires étrangères ; 2° la justice ; 3° les affaires ecclésiastiques, la médecine et l'instruction publique ; 4° le commerce, l'industrie et l'agriculture ; 5° l'intérieur et la police ; 6° la guerre ; 7° les finances. Chaque province est administrée par un président supérieur nommé par le gouvernement : il en est de même de chaque régence, et chaque cercle est régi par un collège de régence à la nomination des citoyens, et par des conseils composés des employés supérieurs ; à la tête de chaque commune se trouve un maire qui reçoit un traitement et qui est assisté d'un conseil municipal dont les membres sont aussi élus par les citoyens.

La Prusse n'est point un État riche, aussi la plus sévère économie règne-t-elle dans l'administration de ses revenus. Ceux-ci s'élevaient en 1851 à 93,294,959 thalers ou 346,957,237 francs ; les dépenses pour la même année à 96,367,532 thalers ou 358,377,218 francs ; et la dette

publique était évaluée à 191,776,532 thalers ou 712,308,698 francs.

L'organisation judiciaire est la même pour tout le royaume, à l'exception de la Province Rhénane. A la tête de l'administration judiciaire se trouve le ministre de la justice, puis viennent la cour de cassation, les 21 cours d'appel et les justices de ville ou de cercle secondées par les commissions judiciaires. La Prusse Rhénane forme une cour d'appel particulière dont le siège est à Cologne, et dont l'organisation a beaucoup d'analogie avec celle des tribunaux français. En outre il y a à Dantzick et à Königsberg des collèges de commerce et d'amirauté. Dans les provinces orientales, il existe outre les trois degrés de juridiction, dont nous avons parlé plus haut, des tribunaux particuliers, soit pour certaines espèces particulières de procès, soit pour des classes spéciales de justiciables.

L'organisation militaire de la Prusse est surtout fort remarquable, et pourrait servir de modèle aux autres nations européennes.

Sur le pied de paix l'armée est de 122,000 hommes; mais en temps de guerre, la Prusse peut mettre facilement 500,000 hommes sous les armes. L'armée permanente se compose de volontaires qui s'équipent et s'entretiennent à leurs frais pendant un an; d'enrôlés volontaires soldés et âgés de 17 à 40 ans; d'une partie de la jeunesse requise, de 20 à 25 ans; des vétérans qui se vouent au métier des armes au delà du temps prescrit par la loi; enfin des jeunes gens de famille, qui sont nommés officiers, après avoir subi des examens. La réserve comprend les corps de la *landwehr*, espèce de milice qui forme 36 régiments, et qui se divise en deux bans: tous les jeunes gens qui n'ont pas servi pendant cinq années dans l'armée active font partie du premier ban jusqu'à 32 ans accomplis. Le deuxième est formé d'hommes plus âgés. En temps de paix, les deux bans restent dans leurs foyers, où ils sont régulièrement instruits au métier des armes. En cas de guerre, le premier ban est destiné à renforcer l'armée permanente, et le deuxième à former la garnison des places fortes, quelquefois même à compléter aussi les cadres de l'armée. La *landwehr* se compose d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Dans les moments de danger imminent, le roi appelle à la défense du pays la levée en masse des hommes de 17 à 50 ans; c'est ce que l'on nomme la *landsturm*. Tout citoyen prussien est astreint au service militaire depuis 20 jusqu'à 50 ans: mais il n'est tenu à un service régulier que pendant les cinq premières années; il ne passe même que trois ans sous les drapeaux. Ce terme expiré, il est renvoyé en temps de paix dans ses foyers, d'où il ne sort que pour un service temporaire, jusqu'à la cinquième année, après laquelle il est inscrit sur les contrôles du premier

ban de la *landwehr*. Les provinces sont divisées en huit circonscriptions territoriales qui fournissent chacune un recrutement d'un corps d'armée. Les remontes de la cavalerie ne coûtent rien à l'État : tout individu qui possède trois chevaux est tenu d'en fournir un à l'escadron de son cercle ou canton ; si cette réquisition ne suffit pas, les autorités locales obligent les propriétaires fonciers de les fournir, ou se chargent elles-mêmes de cette fourniture, qu'elles font payer ensuite aux contribuables. Les seuls chevaux de cuirassiers sont achetés à l'étranger, c'est-à-dire dans le Holstein et le Mecklembourg. L'avancement dans l'armée n'a lieu que par rang d'ancienneté. Bien que la discipline avilissante instituée par Frédéric-Guillaume ait été abolie en 1818, on infligeait encore en 1832 la punition humiliante des lattes : aujourd'hui celle-ci n'existe plus ; les autres sont la prison, les arrêts et la corvée. Le contingent que la Prusse fournit à l'armée de la confédération germanique est de un homme et demi pour cent ; en 1815 on l'avait fixé à 79,494 hommes et la contribution fédérale était de 29,406 francs.

Puissance entièrement militaire, la Prusse est, après la France, celle qui possède le plus grand nombre de places de guerre : elle en compte 28 importantes qui sont *Custrin* et *Spandau*, dans le Brandebourg ; *Glatz*, *Glogau*, *Neisse*, *Kosel*, *Schweidnitz* et *Silberberg*, en Silésie ; *Dantzick*, *Graudentz*, *Pillau*, *Thorn* et *Weichselmünde* en Prusse ; *Posen* dans le grand-duché de ce nom ; *Colberg*, *Stettin* et *Stralsund* en Poméranie ; *Erfurt*, *Magdebourg*, *Torgau* et *Wittemberg*, dans la province de Saxe ; *Minden*, dans celle de Westphalie ; enfin *Coblentz*, *Cologne*, *Ehrenbreitstein*, *Juliers*, *Sarrelouis* et *Wesel*, dans la Province Rhénane. La Prusse entretient aussi une garnison dans la forteresse de *Luxembourg*, sur le territoire de la Hollande, et dans celle de *Mayence* dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt.

La Prusse n'a pas moins de 32 ports situés sur les côtes de la mer Baltique, s'étendant de Barth en Poméranie jusqu'à Memel à la frontière de Russie. Sa marine marchande se compose de 1,403 bâtiments de 275,818 tonneaux ; dont 531 navires jaugeant 44,606 tonneaux sont destinés au cabotage. Cette marine fait un commerce assez considérable, malgré la concurrence que lui font les chemins de fer et la gêne que lui impose le péage du Sund, aussitôt qu'elle veut sortir de la Baltique. La marine militaire ne tient pas un rang important parmi celles des peuples voisins ; elle ne se compose que 50 bâtiments inférieurs, armés de 450 canons. Deux ports militaires ont été créés, l'un sur l'île Dantrolm, près de Stralsund, et l'autre près de Swinemünde.



L'industrie a fait depuis quelque temps de notables progrès en Prusse, et plus particulièrement dans la Silésie, la Westphalie et la Province Rhénane. Les manufactures de laine, de coton et de toile sont les branches les plus importantes de la fabrication prussienne : viennent ensuite les fabriques de soie et d'ouvrages en cuivre, fer, laiton et autres articles de quincaillerie. Le gouvernement n'a d'ailleurs rien négligé pour imprimer une vive impulsion au commerce et à l'industrie nationale. Par une combinaison ingénieuse et savante, il a rendu un service signalé à la Prusse et à l'Allemagne, en instituant l'union des douanes ou *Zollverein*. Cette union douanière acceptée par la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg, Bade, la Hesse électorale, le grand-duché de Hesse, les États de Thuringe, Brunswick, Nassau et Francfort, a fait tomber les odieuses barrières qui arrêtaient à chaque relais dans cette Allemagne si morcelée la circulation des produits. L'union douanière allemande, à la tête de laquelle se trouve la Prusse, est basée sur le principe d'une frontière commune pour tous les États participants, sur la liberté complète du commerce dans toute l'étendue du territoire de l'union, sur un système douanier commun et sur le partage des revenus calculés d'après la population. La part de la Prusse qui, en 1849, avait été de 16,689,280 thalers (le thaler vaut 3 fr. 72 c.) n'a été, en 1851, que de 16,087,575 thalers. L'étendue des frontières que le *Zollverein* est obligé de surveiller est de 4,105 milles allemands, dont 702 appartiennent à la Prusse.

Le gouvernement prussien déploie d'ailleurs une grande activité pour améliorer les voies de communication ; il y a dans toute la monarchie 4,700 milles allemands de routes, tandis qu'en 1836, il n'y en avait que 419 milles ; la longueur des chemins de fer prussiens était en 1852 de 388 milles. On comptait à la même époque six lignes télégraphiques principales d'une longueur totale de 415 milles allemands.

Ce qui fait la gloire de la Prusse, c'est son admirable système d'instruction publique. L'éducation primaire est obligatoire ; le nombre des écoles primaires est de 24,201 ; elles sont fréquentées par 2,453,062 enfants des deux sexes, qui reçoivent l'instruction de 30,865 instituteurs ou institutrices. L'instruction secondaire est donnée dans des écoles dites moyennes, les écoles supérieures et les progymnases ou gymnases préparatoires. Le nombre de ces écoles est de 505. Enfin les gymnases proprement dits, servant d'écoles préparatoires pour les universités, sont au nombre de 417 : ils sont fréquentés par 28,770 élèves. Il y a en Prusse 8 universités, celles de Berlin, de Bonn, de Breslau, de Greifswald, de Halle, de Königsberg

et les universités catholiques de Münster et de Braunsberg ; elles étaient fréquentées en 1851 par 4,667 étudiants ; les universités de Berlin et de Bonn sont les plus importantes.

Des huit provinces prussiennes que nous avons décrites, il n'y en a que six qui font partie de la confédération, et pour lesquelles la Prusse a quatre voix à l'assemblée générale de la diète, et une à l'assemblée ordinaire. Ces provinces sont celles de la Poméranie, de Brandebourg, de Silésie, de Saxe, de Westphalie, et la Province Rhénane. Les armes royales sont une *aigle noire couronnée*, portant le chiffre F. R. sur la poitrine. Le pavillon prussien est noir et blanc, de manière que les deux bandes noires sont séparées par une bande blanche. Le pavillon royal est blanc, avec l'aigle royale au milieu, et sur la partie gauche du haut, une croix de fer.

Le roi de Prusse n'a point de liste civile : l'État lui fait une dotation. Ce souverain, le plus puissant de l'Allemagne après celui de l'Autriche, se plaît à éviter l'éclat qui entoure la plupart des têtes couronnées. Cette simplicité n'a point sa source dans une avare parcimonie, mais dans une sage économie et dans le caractère du prince, ennemi du faste et de la représentation. Le roi dîne à une heure, comme le simple citoyen, et tout excès est banni de sa table et de sa cour. Lorsqu'il sort, rien ne distingue sa voiture de celle d'un particulier. Elle est attelée de deux chevaux seulement ; lui-même est ordinairement habillé d'une simple redingote, sans aucune marque de sa haute dignité, et il traverse le plus souvent les rues de Berlin sans se faire remarquer. Son exemple est suivi par les princes de sa maison, qui, en général, se distinguent très-peu, à l'extérieur, des riches particuliers. Tout le personnel attaché aux princes du sang mariés se réduit à trois dames pour une princesse, et à trois grands-officiers pour un prince. Mais cette économie dans les équipages, dans le service domestique, dans la table, n'exclut point la bienfaisance. Jamais l'infortune ne s'adresse vainement à la munificence de la famille royale ; le roi l'exerce surtout pour l'embellissement de la capitale.

Les fêtes de la cour ne sont ni nombreuses ni brillantes ; elles se bornent ordinairement à quelques bals donnés par le roi et les princes ; mais dans les occasions extraordinaires, on a vu la cour de Prusse déployer une pompe vraiment royale : telles furent les cérémonies qui eurent lieu lors du mariage de la princesse Charlotte avec le grand-duc Nicolas, aujourd'hui empereur de Russie.

Dans des occasions solennelles, à l'arrivée de quelque prince étranger, aux fêtes publiques, il y a réunion générale à la cour. Ces cercles n'ont

jamais lieu à la demeure du roi, dite le palais, mais au château. Tous les employés de l'administration et de l'armée, depuis le simple référendaire et le lieutenant, peuvent s'y montrer sans être invités, et le roi aime à les y voir affluer. Les dames doivent être présentées, mais sans avoir besoin de faire preuve de noblesse. Il y a en général peu de cérémonies, et l'ancienne étiquette est entièrement tombée en désuétude. Elle ne s'est conservée dans toute sa rigueur que pour les mariages des princes et princesses de la famille royale.

Tableaux Statistiques des États de la monarchie prussienne, d'après les renseignements les plus récents.

STATISTIQUE GÉNÉRALE.

SUPERFICIE en lieues géographiq. carrées.	POPULATION en 1850.	POPULATION par lieue car.	FINANCES EN 1851.	FORCES MILITAIRES.
Les 6 provinces à l'est du Wésér. . . . .	11,739	12,008,920	1.023	<i>Armée de terre.</i> hommes Armée permanente: Garde royale. . . . . 18,220 Infanterie. . . . . 112,140 Cavalerie. . . . . 19,232 Artillerie et gen. . . . . 15,408 Landwehr. . . . . 165,000 Landsturm. . . . . 160,000 Landsturm. . . . . "
Les 2 provinces à l'ouest du Wésér. . . . .	2,375	4,275,033	1,801	
Hohenzollern Hechingen. . . . .	15	20,471	1,365	<i>Flotte.</i> canons 1 bâtiment à vapeur. . . . . 4 1 corvette. . . . . 12 1 transport. . . . . 4 2 avisos à vapeur. . . . . 8 3 bâtiments à vapeur. . . . . " 36 chaloupes canon. . . . . " 6 yoles. . . . . " 50 bâtiments. . . . . 150 <i>Contingent fédéral.</i> Avant 1848 — 79,184. Depuis 1848 — 215,184.
Hohenzollern Sigmaringen. . . . .	43	41,141	956	
	14,172	16,345,625	1,154	<i>Revenus.</i> 346,957,237 fr. <i>Dépenses.</i> 358,377,218 fr. <i>Dette publique.</i> 712,308,698 fr. <i>Contrib. fédéral.</i> Août 1848, 29,406 fr. Depuis 1848, 1,120,000 fr.

TABLEAU des divisions territoriale et politique de la Prusse avec leur superficie et leur population.

PROVINCES.	SUPERFICIE en m. carr. al.	POPULATION en 1850.	RÉGENCES.	SUPERFICIE en m. carr. al.	POPULATION en 1850.	CERCLES AVEC LA POPULATION DE LEURS CHEFS-LIEUX.
PRUSSE. . . . .	1178,03	2,487,203	KÖNIGSBERG. . .	408,13	847,553	19 <i>Cercles</i> . — Königsberg, 75,340. — Altenstein, 2,500. — Braunsberg, 6,700. — Fischhausen, 1,500. — Friedland, 2,200. — Gerdaunen, 22,000. — Heilsberg, 2,700. — Heiligenbeil, 2,200. — Labiau, 2,900. — Mermel, 12,000. — Mohrungen, 2,200. — Neuenbourg, 2,200. — Ortelshourg, 1,500. — Ostelrode, 2,500. — Preussisch-Eylau, 2,800. — Wellau, 3,000. — Preussisch-Holland, 2,600. — Rastenburg, 3,800. — Rüssel, 2,300. — Wehlau, 3,000.
			GUMBINNEN. . .	208,21	614,047	16 <i>Cercles</i> . — Gumbinnen, 7,000. — Angerbourg, 3,000. — Dargklimen, 2,200. — Goldap, 3,200. — Heidekrug, 600. — Insterbourg, 6,500. — Jollanishourg, 2,000. — Loizen, 1,800. — Lyk, 3,600. — Kaukenen, 4,500. — Oletzko, 2,300. — Piltkallen, 1,400. — Raguit, 2,200. — Sensbourg, 2,100. — Stalupolinen, 2,800. — Tilsit, 12,500.
			DANTZICK. . . .	152,28	404,667	8 <i>Cercles</i> . — Dantzick (ville), 63,917. — Dantzick (territoire). — Behrendt, 1,800. — Elbing, 21,657. — Karthaus, 950. — Marienburg, 5,600. — Neustadt, 1,3000. — Stargard, 2,900.
			MARIENWERDER.	319,41	624,046	13 <i>Cercles</i> . — Marienwerder, 7,000. — Deutschkron, 2,200. — Flatow, 1,700. — Grandenz, 8,500. — Könitz, 2,600. — Cullm, 5,000. — Lobau, 1,400. — Rosenberg, 1,450. — Schlochau, 1,600. — Schwet, 2,300. — Strashbourg, 2,000. — Silbau, 1,100. — Thorn, 15,000.
			POSEN. . . . .	321,68	397,339	17 <i>Cercles</i> . — Posen, 44,963. — Adelnau, 1,300. — Brinbaum, 2,100. — Bommel, 2,100. — Buk, 1,000. — Fraustadt, 7,200. — Kosten, 1,900. — Kröben, 2,100. — Krotoschin, 6,200. — Meseritz, 4,200. — Obornik, 1,200. — Pleschen, 3,200. — Samler, 1,000. — Schildberg, 1,800. — Schrimm, 2,200. — Schroda, 1,500. — Wreschen, 3,200.
POSNANIE. . . . .	538,51	1,352,014	BROMBERG. . . .	218,83	454,675	9 <i>Cercles</i> . — Bromberg, 9,000. — Chodziesen, 3,200. — Gnesen, 10,000. — Inowrazlaw, 5,200. — Mogilno, 900. — Schubin, 1,550. — Czarnikau, 2,300. — Wirsitz, 800. — Wągrowitz, 3,300.
			STETTIN. . . . .	236,88	562,127	12 <i>Cercles</i> . — Stettin, 47,202. — Anklam, 6,200. — Demmin, 4,200. — Greilenhagen, 4,000. — Neu-Treppow, 4,200. — Kammin, 2,200. — Naugarditen, 1,800. — Pyritz, 3,600. — Regenwalde, 3,650. — Stargard, 8,600. — Uckeründe, 2,600. — Swinemünde, 5,000.
POMÉRANIE. . . . .	574,33	1,197,701	CÖSLIN. . . . .	258,43	448,516	9 <i>Cercles</i> . — Cöslin, 6,500. — Belgard, 3,200. — Drambourg, 2,000. — Lauenbourg, 1,900. — Neusirtlin, 3,000. — Rumersbourg, 1,800. — Schiefelbein, 2,200. — Schlawe, 2,800. — Stolpe, 6,800.
			STRALSUND. . . .	79,02	187,058	5 <i>Cercles</i> . — Stralsund, 19,198. — Bergen, 2,200. — Franzbourg, 1,000. — Grellswalde, 10,000. — Grimmen, 2,200.

\* Le mille carré allemand vaut 56,004 kilomètres carrés ou 9 7/9 lieues géographiques carrés.

SILÉSIE. . . . .	711,74	3,061,593	243,06	965,912	1,174,676	22 Cercles — Breslau, 110,702. — Brieg, 12 000. — Frankenstein, 6,500. — Glatz, 10,000. — Gohrau, 3,400. — Habelschwert, 4,000. — Müllisch, 2,200. — Münsterberg, 2,800. — Namslau, 3,200. — Neumark, 2,200. — Nimpsch, 1,600. — Ohlau, 3,200. — Oels, 5,200. — Reichenbach, 4,200. — Schweidnitz, 12,000. — Steinau, 2,200. — Strahlen, 3,200. — Striebau, 3,400. — Trebnitz, 4,500. — Waldenbourg, 2,800. — Wartenberg, 350. — Wollan, 3,200.
OPPELN. . . . .			243,06	965,912		16 Cercles — Oppeln, 8,000. — Beuthen, 3,200. — Falkenberg, 1,200. — Gross-Strehitz, 1,350. — Grottkau, 2,000. — Kosel, 4,000. — Kreuz-Zhaur, 3,500. — Leobschütz, 4,200. — Lublinitz, 1,300. — Neisse, 17,164. — Neustadt, 4,500. — Pleisse, 2,260. — Ratibor, 5,000. — Rosenberg, 1,800. — Rybnik, 1,700. — Tost, 1,200.
LIEGNITZ. . . . .			250,54	921,002		19 Cercles — Liegnitz, 15,000. — Bolkenhain, 1,600. — Bunzlau, 6,200. — Freystadt, 3,200. — Glogau, 15,356. — Görlitz, 15,100. — Grünberg, 1,200. — Głuberg, 1,200. — Hirschberg, 6,500. — Jauer, 6,000. — Lanau, 3,800. — Lauban, 6,000. — Liegnitz, 10,000. — Löwenberg, 5,800. — Lübben, 3,800. — Rothenbourg, 700. — Sagan, 5,200. — Schönan, 1,500. — Sprottau, 2,700. — Stolpen, 2,700. — Weiskirchen, 1,500. — Zittau, 1,500.
POTSDAM et BERLIN. . . . .		382,51		1,208,935		14 Cercles — Potsdam, 39,864. — Angermünde, 3,000. — Jüterbock, 4,000. — Nieder-Barnim (BERLIN, 423,912). — Freyenwalde, 4,500. — Nauen, 3,300. — Kyritz, 3,000. — Prenzlau, 12,000. — Neu-Ruppin, 8,000. — Storkow, 1,800. — Templin, 3,000. — Brandebourg, 18,309. — Perleberg, 4,000. — Belzig, 2,500.
BRANDEBOURG . . . . .	734,44	2,129,022	351,63	860,037		18 Cercles — Francfort, 29,909. — Arnswalde, 3,200. — Frieleberg, 4,000. — Guben, 10,000. — Kalau, 2,000. — Königsberg, 6,000. — Cottbus, 9,000. — Krossen, 2,500. — Cüstrin, 6,000. — Landsberg, 12,000. — Lebus, 1,800. — Luckau, 3,500. — Lubben, 5,000. — Soldin, 3,600. — Sorau, 4,000. — Spremberg, 2,200. — Sternberg, 1,200. — Züllichau, 6,000.
MAGDEBOURG. . . . .			210,13	691,374		15 Cercles — Magdebourg, 56,431. — Ouelinbourg, 15,000. — Gardeloh, 6,000. — Halberstadt, 19,840. — Lohbourg, 1,800. — Gantlin, 2,000. — Kalbe, 6,000. — Neuhaldensleben, 5,000. — Oschersleben, 4,000. — Osterbourg, 2,000. — Osterwieck, 3,500. — Salzwedel, 6,500. — Stendal, 6,500. — Wanzleben, 3,500. — Wolmirstadt, 3,200.
MERSEBOURG. . . . .		1,781,397	188,76	742,644		16 Cercles — Meissen, 12,000. — Bitterfeld, 3,500. — Feltzsch, 4,000. — Eckartsberge, 1,800. — Halle, 33,848. — Liebenwerla, 1,800. — Mansfeld, 1,400. — Naumbourg, 13,000. — Querfurt, 4,000. — Wehrin, 3,500. — Saengerhausen, 5,000. — Schweinitz, 1,500. — Torgau, 8,000. — Weissenfels, 8,000. — Wittenberg, 7,500. — Zeitz, 8,000.
ERFURT. . . . .			61,74	347,279		9 Cercles — Erfurt, 32,224. — Heiligenstadt, 6,000. — Langensalza, 10,000. — Mühlhausen, 15,000. — Nordhausen, 14,000. — Schliepsungen, 2,500. — Weissenau, 3,600. — Worbis, 3,400. — Ziegenrück, 4,000.
MÜNSTER. . . . .			132,47	421,935		11 Cercles — Münster (ville) 24,664. — Münster (territoire). — Ahaus, 1,500. — Beckum, 3,500. — Borken, 4,000. — Küsfeld, 7,000. — Lüdlinghausen, 1,800. — Recklinghausen, 7,000. — Steinfurt, 3,000. — Tecklenbourg, 1,500. — Warendorf, 6,000.
MINDIN. . . . .			65,68	463,229		12 Cercles — Minden, 15,000. — Bielefeld, 10,000. — Brackel, 3,000. — Bünde, 1,500. — Buren, 2,000. — Halle, 2,000. — Herford, 9,000. — Höxter, 4,000. — Paderborn, 10,000. — Rahden, 3,500. — Warburg, 4,000. — Wiedenbrück, 3,600.
WESTPHALIE. . . . .	567,16	1,464,921				

PROVINCES.	SUPERFICIE en m. carr. al.	POPULATION en 1850.	REGENCES.	SUPERFICIE en m. carr. al.	POPULATION en 1850.	CERCLES AVEC LA POPULATION DE LEURS CHEFS LIEUX.
			ARENSBERG. . . .	140,11	579,757	14 Cercles. — ARENSBERG, 6,000. — Allona, 4,500. — Bvilon, 4,050. — Bochum, 3,500. — Dortmund, 10,000. — Estobe, 2,500. — Hasen, 7,000. — Hamm, 8,000. — Iserlohn, 9,000. — Lippstadt, 3,000. — Olpe, 2,200. — Siegen, 5,000. — Soest, 10,000. — Wittgenstein (territoire), 3,000.
			COLOGNE. . . . .	72,4	499,330	11 Cercles. — Cologne (ville), 94,789. — Cologne (territoire), — Bergheim, 900. — Bonn 17,688. — Gimborn-Hombourg, 800. — Lechenich, 1,800. — Mühlheim, 8,000. — Rheinbach, 3,000. — Siegbourg, 3,000. — Waldbrohl, 800. — Wipperfurth, 4,000.
			DUSSELDORF. . . .	98,32	907,151	18 Cercles. — Dusseldorf (ville), 26,463. — Dusseldorf (territoire), — Crefeld, 36,134. — Cleves, 10,500. — Dinslarken, 2,000. — Elberfeld, 38,613. — Essen, 6,500. — Gladbach, 5,500. — Gellern, 4,000. — Grevenbroich, 1,000. — Kempen, 5,000. — Lennep, 6,500. — Mettmann, 2,000. — Neuss, 8,500. — Opladen, 800. — Rheinberg, 3,000. — Solingen, 5,000. — Rees, 3,500.
PROVINCE RHÉNAŒ.	657,14	2,811,172	COBLENTZ. . . . .	109,54	502,384	13 Cercles. — Coblenz, 25,318. — Adenau, 1,500. — Abweiler, 3,000. — Altenkirchen, 1,200. — Cochem, 2,500. — Saint-Goar, 1,800. — Kreuznach, 10,000. — Linz, 2,500. — Mayen, 4,000. — Neuwied, 7,000. — Simmern, 3,000. — Weizlar-Braunfelds, 1,500. — Zell, 3,200.
			TRÈVES. . . . .	131,13	492,132	12 Cercles. — Trèves (ville), 19,016. — Trèves (territoire), — Berncastel, 2,400. — Bitbourg, 2,200. — Dann, 800. — Merzig, 3,300. — Oltweiler, 3,200. — Prüm, 2,400. — Sarrebourg, 2,000. — Sarrebruck, 8,000. — Sarrelouis, 9,000. — Wittlich, 3,000.
			AIX-LA-CHAPELLE. . . . .	7,55	411,525	12 Cercles. — Aix-la-Chapelle (ville), 50,583. — Aix-la-Chapelle (territoire), — Buran, 7,000. — Erkeleuz, 2,500. — Eupen, 15,000. — Grieden-Kirchen, 1,000. — Gemund, 1,500. — Heinsberg, 2,400. — Juliers, 6,000. — Malmedy, 6,500. — Monjoie, 4,000. — Saint-Vith, 4,000.

Tableau de la population, des provinces et des régences prussiennes, classées par religions, en 1846.

PROVINCES ET REGENCES.	ÉVANGÉLIQUES.	CATHOLIQUES.	GRECS.	MENNON.	ISRAËLITES.	TOTAL.
PR. DE LA PRUSSE ORIENT.	1,289,394	181,557	1,411	1,121	7,132	1,480,318
Régence de Königsberg . . .	671,100	171,294	48	385	5,251	847,952
— de Gumbinnen . . .	618,294	10,263	1,363	736	1,881	632,366
PR. DE LA PRUSSE OCCID.	502,148	482,496	53	12,005	22,489	1,019,105
Régence de Dantzick . . .	208,249	183,088	26	8,750	5,778	405,805
— de Marienwerder . . .	293,899	299,408	27	3,255	16,711	613,300
PR. DE POSNANIE. . . . .	416,648	866,390	61	1	81,299	1,364,399
Régence de Posen . . . . .	239,493	605,550	43	»	55,344	900,430
— de Bromberg . . . . .	177,155	260,840	18	1	25,955	463,969
PR. DE POMERANIE. . . . .	1,145,939	10,630	16	1	8,487	1,165,073
Régence de Stettin . . . . .	540,426	3,418	1	1	4,10	547,952
— de Cöslin . . . . .	423,309	6,591	14	»	4,226	434,140
— de Stralsund . . . . .	182,204	621	1	»	155	182,981
PR. DE SILÉSIE. . . . .	1,558,215	1,476,905	28	11	30,650	3,065,809
Régence de Breslau . . . . .	694,343	460,365	7	11	11,268	1,165,994
— d'Oppeln . . . . .	95,906	875,010	16	»	16,396	987,318
— de Liegnitz . . . . .	767,966	141,530	5	»	2,996	912,497
P. DE BRANDENBOURG. . . . .	2,016,011	33,905	98	14	16,965	2,066,993
Régence de Potsdam, y compris Berlin . . .	1,191,758	23,222	70	1	11,815	1,226,866
— de Francfort . . . . .	824,253	10,683	23	13	5,150	840,127
PR. DE SAXE. . . . .	1,626,328	111,432	5	1	4,686	1,742,452
Régence de Magdebourg . . .	660,017	11,395	1	»	2,736	674,149
— de Mersebourg . . . . .	721,816	2,346	2	»	492	724,686
— d'Erfurt . . . . .	244,465	97,691	2	1	1,458	343,617
PR. DE WESTPHALIE. . . . .	622,026	808,824	2	96	14,771	1,445,719
Régence de Munster . . . . .	39,631	378,191	»	6	3,213	421,044
— de Minden . . . . .	268,926	184,948	1	49	5,909	459,833
— d'Arensberg . . . . .	313,469	245,682	1	41	5,649	564,842
PR. DU RHIN. . . . .	658,874	2,074,153	1	1,281	28,388	2,763,080
Régence de Cologne . . . . .	67,760	411,325	»	25	5,100	484,593
— de Dusseldorf . . . . .	347,457	511,751	»	917	7,489	887,614
— de Coblentz . . . . .	161,281	329,857	1	213	8,205	499,557
— de Trêves . . . . .	68,895	414,698	»	135	4,981	488,699
— d'Aix la Chapelle . . . . .	13,481	336,522	»	1	2,613	402,617
Population civile et milit	9,835,583	6,046,292	1,665	14,531	214,867	16,112,948

## Statistique des finances de la Prusse. — Budget de 1852.

## RECETTES.

I. Ministère des finances :		Thalers <sup>1</sup> .
Domaines et forêts . . . . .	9,821,930	} 70,475,800
Impôts directs . . . . .	22,846,636	
— indirects . . . . .	27,925,099	
Sel et loterie . . . . .	9,306,262	
Divers . . . . .	572,853	
II. Ministère du commerce, de l'industrie et des travaux publics :		
Postes et télégraphes . . . . .	7,643,806	} 14,453,051
Mines, usines et salines . . . . .	6,267,379	
Autres recettes . . . . .	241,866	
III. Ministère de la justice . . . . .		7,563,402
IV. Ministère de l'intérieur . . . . .		589,862
		<i>A reporter :</i> 92,782,445

<sup>1</sup> Le thaler vaut 3 fr. 72 c.

	<i>Report :</i>	92,782,115
V. Ministère de l'agriculture. . . . .		1,178,654
VI. Ministère des cultes, de l'instruction publ. et des affaires médicales. . . . .		78,772
VII. Ministère de la guerre. . . . .		231,449
VIII. Ministère des affaires étrangères. . . . .		6,610
	Total des recettes. . . . .	94,277,300
Excédant des années précédentes. . . . .		2,723,721
	Ensemble. . . . .	97,001,021

## DÉPENSES PERMANENTES.

## A. Frais d'administration, d'encaissement et d'exploitation, dépenses des branches séparées de l'administration :

I. Ministère des finances :		<i>Thalers.</i>
Domaines et forêts. . . . .	3,578,290	} 41,621,657
Impôts directs. . . . .	950,098	
— indirects. . . . .	3,960,277	
Loterie et sel. . . . .	3,035,062	
Dépenses diverses. . . . .	97,930	
II. Ministère du commerce, de l'industrie et des travaux publics :		
Postes, télégraphes, journaux, etc. . . . .	6,768,374	} 41,896,648
Fabrique de porcelaine de Berlin. . . . .	110,895	
Mines, forges et salines. . . . .	5,017,379	
B. Dotations. . . . .		9,895,127
C. Administration de l'État :		
I. Ministère d'État. . . . .		210,065
II. Ministère des affaires étrangères. . . . .		980,155
III. Ministère des finances. . . . .		5,995,577
IV. Ministère du commerce, de l'industrie et des travaux publics. . . . .		6,701,518
V. Ministère de la justice. . . . .		9,797,637
VI. Ministère de l'intérieur. . . . .		4,064,054
VII. Ministère de l'agriculture. . . . .		1,772,846
VIII. Ministère de l'instruction publ., des cultes et des affaires médicales :		
Culte évangélique. . . . .	349,228	} 3,394,602
— catholique. . . . .	725,401	
Instruction, arts et sciences. . . . .	1,392,885	
Dép. comm. affaires médicales, etc. . . . .	927,088	
IX. Ministère de la guerre :		
Armée. . . . .	23,273,630	} 27,298,375
Marine. . . . .	411,716	
Invalides, pensions, etc. . . . .	3,613,729	
	Total des dépenses permanentes. . . . .	93,628,261
Excédant des années précédentes. . . . .		2,523,721
	Ensemble. . . . .	96,151,982

## DÉPENSES EXTRAORDINAIRES.

Ministère des finances. . . . .	92,000
— du commerce et des travaux publics. . . . .	1,180,000
	<i>A reporter :</i> 1,272,000



	<i>Report :</i> 4,272,000
— de la justice. . . . .	212,120
— de l'intérieur. . . . .	56,000
— de l'agriculture. . . . .	456,117
— des cultes, de l'instruction publique et des affaires médicales. . . . .	522,575
— de la guerre. . . . .	4,063,940
	<hr/>
Dépenses extraordinaires. . . . .	3,282,752
— ordinaires. . . . .	96,151,982
	<hr/>
Ensemble. . . . .	99,434,734
Recettes. . . . .	97,001,021
	<hr/>
Déficit. . . . .	2,433,713

DETTE DE L'ÉTAT EN 1852.

Le capital de la dette de l'État portant intérêt s'élève à la somme de 151,154,055 thalers, dont pour :

	Thalers.
Dette consolidée (bons de la dette du 2 mai 1852). . . . .	406,442,675
Emprunt volontaire de 1848 (obligations de 1848). . . . .	45,000,000
— de 1850 (obligations de la dette du 1 <sup>er</sup> juillet 1850). . . . .	48,000,000
Cautions des employés de l'État. . . . .	5,990,000
— des éditeurs de journaux. . . . .	533,000
Emprunts à primes du commerce maritime. . . . .	4,112,980
Exigence de la caisse des veuves de militaires. . . . .	890,400
Exigence du fonds de secours des veuves et des orphelins des employés des finances. . . . .	483,000
	<hr/>
	151,154,055
Dettes provinciales. . . . .	6,977,578
	<hr/>
Exigence de la dette publique en 1852 :	Ecus.
Intérêts. . . . . 5,947,372	} 9,658,500
Amortissement et autres. . . . . 3,711,128	
Dette ne portant pas intérêt. . . . .	30,812,347

En vertu d'une ordonnance royale du 28 novembre 1851, il a été contracté un nouvel emprunt de 46,000,000 de thalers à 4 1/2 pour 0/0 pour construction de chemins de fer.

Armée prussienne en 1852.

INFANTERIE.

	Bataillons.	
Corps de la garde, 4 brigades. . . . .	}	5 régiments de grenadiers. . . . . 14
		Régim. de landwehr de la garde (4). . . . .
		Chasseurs de la garde. . . . . 4
		Tirailleurs de la garde. . . . . 4

A reporter : 46

	<i>Report</i> : 46	
8 corps d'armée, 32 brigades et 2 brigades pour les garnisons des forteresses fédérales de Mayence et de Luxembourg.	32 régiments de ligne. . . . .	96
	8 régiments de réserve. . . . .	8
	Bataillons combinés de réserve. . . . .	8
	Régiments de landwehr (32).	
	Bataillons de landwehr (8).	
	Bataillons de chasseurs. . . . .	8
Infanterie de ligne : 45 régiments et 18 bataillons. . . . .		436
Landwehr du 1 <sup>er</sup> ban : 32 régiments et 8 bataillons. 404		} 416
Landwehr de la garde : 4 régiments. . . . . 42		

## CAVALERIE.

4 régiment des gardes du corps.
5 — de la garde, dont 2 de landwehr.
8 — de cuirassiers
4 — de dragons.
12 — de hussards.
8 — de uhlans.

38 régiments de l'armée active,  
Et 404 escadrons de cavalerie de landwehr du 1<sup>er</sup> ban.

## ARTILLERIE.

4 régiment d'artillerie de la garde.
8 — — et une section d'artificiers.
Corps du génie : 216 officiers.

## PIONNIERS.

9 compagnies de pionniers, dont 1 de la garde et 2 de réserve; et de plus, la landwehr des chasseurs, de l'artillerie et des pionniers.

## INVALIDES.

13 compagnies, non compris ceux des maisons des invalides de Berlin, de Stolpe et de Rybnick.

Chaque corps d'armée est formé de 2 divisions; chaque division se compose de 1 brigade d'infanterie, de 1 brigade de cavalerie, de 1 brigade de landwehr, de 5 à 6 bataillons d'infanterie, de 6 escadrons de cavalerie, de 6 compagnies d'artillerie et de pionniers, et de 1 section de chasseurs; en tout: 29 bataillons d'infanterie, 24 escadrons de cavalerie, 1 régiment d'artillerie avec 96 bouches à feu, 1 section de pionniers et 1 ou 2 compagnies d'invalides. La force d'un corps d'armée, sans y comprendre la landwehr, peut être évaluée, sur le pied de paix, à 44,000 hommes et à 3,000 chevaux.

Force totale de l'armée active, y compris la réserve. . . 223,550 hommes.

Force totale de la landwehr	du 1 <sup>er</sup> ban. . . . .	174,616	—
	du 2 <sup>e</sup> ban. . . . .	175,496	—

573,362 hommes.

Tableau des divisions militaires de la Prusse.

CORPS D'ARMÉE.	QUARTIER GÉNÉRAL.	DIVISIONS.	QUARTIER GÉNÉRAL.
1 <sup>er</sup> corps.	Königsberg . . . . .	1 <sup>re</sup> division.	Königsberg.
2 <sup>me</sup> »	Stettin . . . . .	2 <sup>me</sup> »	Dantzick.
3 <sup>me</sup> »	Berlin . . . . .	3 <sup>me</sup> »	Stettin.
4 <sup>me</sup> »	Magdebourg . . . . .	4 <sup>me</sup> »	Bromberg.
5 <sup>me</sup> »	Posen . . . . .	5 <sup>me</sup> »	Francfort.
6 <sup>me</sup> »	Breslau . . . . .	6 <sup>me</sup> »	Brandebourg.
7 <sup>me</sup> »	Munster . . . . .	7 <sup>me</sup> »	Magdebourg.
8 <sup>me</sup> »	Coblentz . . . . .	8 <sup>me</sup> »	Erfurt.
		9 <sup>me</sup> »	Glogau.
		10 <sup>me</sup> »	Posen.
		11 <sup>me</sup> »	Breslau.
		12 <sup>me</sup> »	Neisse.
		13 <sup>me</sup> »	Munster.
		14 <sup>me</sup> »	Düsseldorf.
		15 <sup>me</sup> »	Cologne.
		16 <sup>me</sup> »	Trèves.

Marine marchande de la Prusse en 1852.

DISTRICT DE	A VOILES			A VAPEUR.		
	Nombre.	Capacité en tonneaux.	Equipage.	Nombre.	Capacité.	Equipage.
VAISSEAUX.						
Königsberg . . . . .	138	27,203 1/2	1,498	7	368	55
Dantzick . . . . .	118	26,187	1,440	4	142	29
Stettin . . . . .	330	40,062 1/2	2,559	9	326	70
Cöslin . . . . .	59	8,587	525	»	»	»
Stralsund . . . . .	332	31,618 1/2	2,223	1	36	7
	977	133,658 1/2	8,245	21	872	161
BATIMENTS DE CABOTAGE.						
Königsberg . . . . .	1	23	3	»	»	»
Dantzick . . . . .	3	60	9	3	48	11
Stettin . . . . .	186	2,811 1/2	364	3	45	13
Cöslin . . . . .	67	979	155	»	»	»
Stralsund . . . . .	270	3,346 1/4	531	»	»	»
	527	7,219 3/4	1,062	6	93	27

## LIVRE CENT CINQUANTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Description des deux grands duchés de Mecklembourg-Schwerin et de Mecklembourg-Strelitz. — Description des trois villes libres de Lubeck, Hambourg et Brême.

Le Mecklembourg forme deux grands-duchés, celui de Schwerin et celui de Strelitz, gouvernés par des princes, appartenant à deux branches d'une même famille. Considérée comme un seul État, cette contrée est bornée au sud par la province prussienne de Brandebourg; à l'est par une partie de cette province et la Poméranie; au nord par la mer Baltique; à l'ouest par le territoire de la ville libre de Lubeck, dont le lac de Dassow la sépare, et par le duché danois de Lauenbourg, avec lequel une partie du cours de la Steckenitz détermine une petite ligne de sa frontière; au sud-ouest enfin par le royaume de Hanovre, avec lequel l'Elbe forme une portion de sa limite.

Il est probable que les plus anciens peuples du Mecklembourg appartenaient à la race scandinave, et qu'ils furent subjugués au commencement de notre ère par la nation des Wendes ou *Venedi*, connue en Europe sous le nom de Vandales. Lorsque ces peuplades du nord se mirent en marche vers le quatrième siècle pour conquérir des contrées soumises aux Romains dégénérés, les habitants du Mecklembourg, qui portaient aussi, mais plus anciennement, le nom de Vandales, abandonnèrent leur patrie, dans laquelle plusieurs peuples slaves ou wendes ne tardèrent pas à s'établir. Ces Wendes se divisaient en plusieurs tribus : les *Heruli* ou Herules, les *Varini* ou Warnes, les *Vilsi* ou Wilses, et les *Obotriti*; mais en peu de temps ces derniers restèrent seuls maîtres du pays; et vers le neuvième siècle, leur royaume s'étendait depuis la Steckenitz jusqu'à la Peenne.

Les ducs de Mecklembourg appartiennent à la plus ancienne maison régnante de l'Europe. L'origine de cette maison est tellement reculée, que les généalogistes et les historiens ne sont point d'accord sur le prince qui la fonda. Selon les uns, elle descendrait de Genserie, roi des Vandales, qui saccégea Rome l'an 455 de notre ère; selon d'autres, elle aurait pour chef Wislas ou Wisilas, roi des Herules, bisaïeul de Mistew II, dit *le Fort*; on peut donc, sans crainte d'exagérer l'ancienneté de cette maison, la faire remonter jusqu'au temps de Charlemagne. Quelques-uns de ces princes méritent une mention particulière : Jean, dit *le jeune* fonda en 1119 l'uni-

versité de Rostock ; Jean-Albert, mort en 1576, introduisit la religion protestante dans ses États ; enfin Adolphe-Frédéric, qui, pour s'être uni aux ennemis de la maison d'Autriche, fut détrôné en 1628 par l'empereur Ferdinand II, qui donna ses États à Walstein, mais qui après la paix de Prague, et après que le roi de Suède l'eut rétabli sur le trône, se réconcilia avec lui, donna le jour aux deux princes Frédéric et Adolphe-Frédéric II, chefs des deux branches de Mecklembourg. Ceux-ci, après la mort de leur père, se partagèrent ses États. Le premier fonda la maison de Schwerin, et le second celle de Strelitz. Ces deux principautés sont restées séparées, et font partie de la confédération germanique. Ce n'est qu'en 1815 que ces princes commencèrent à prendre le titre de grands-ducs.

Le Mecklembourg ne forme pour ainsi dire qu'une vaste plaine sablonneuse, au milieu de laquelle s'étendent des forêts et des lacs ; ceux-ci même sont sans exagération plus nombreux que les villes ; les plus considérables sont ceux de *Plau*, de *Flesen*, de *Malchin*, de *Müritz*, de *Cummerow*, de *Schwerin*, de *Dassow*, de *Ribnitz*, de *Krakow*, de *Schaal*, de *Koelpin*, de *Ratzebourg*, de *Tollen* et de *Petersdorf*. Tous sont abondants en poissons. Quelques montagnes s'élèvent au milieu de ces plaines basses ; la plus considérable est le *Rhunenberg* ; sa hauteur au-dessus du niveau de la mer Baltique est de plus de 300 mètres. Une autre montagne moins considérable est le *Petersil*, dans le grand-duché de Strelitz ; une troisième, nommée *Hohebourg*, s'élève à 465 mètres ; le rocher appelé *Heilige-Damm* (la Sainte-Digue), dont le nom indique peut-être l'antique vénération du peuple pour cet amas de pierres plates et unies de différentes formes et de différentes couleurs, qui, placé près de la ville de Dobberan, semble servir de digue aux flots qui viennent s'y briser avec fracas, est un monument naturel assez curieux. La mer Baltique forme deux enfoncements ou golfes assez considérables à l'ouest de cette digue naturelle : l'un est le *Wallfisch* et l'autre le *Sals-Haff*, séparés par l'île de *Pöel*, longue d'un peu plus de 9 kilomètres et la seule que nous ayons à citer sur la côte de Mecklembourg, généralement escarpée et peu découpée.

Les principaux cours d'eau qui arrosent les deux grands-duchés sont : la *Steckenitz*, le *Warnow*, la *Recknitz*, la *Peene*, et la *Tollense*, qui appartiennent au bassin de la Baltique : les autres, tels que l'*Elder* et la *Sude*, sont des affluents de l'Elbe.

Les sables siliceux du Mecklembourg sont remplis de gros cailloux et de blocs roulés de différentes roches. Ils paraissent reposer sur de vastes dépôts de craie ; mais ils en sont séparés par des sables, des grès, des argiles rem-

plis de restes d'anciens végétaux ou de lignites qui renferment des morceaux de succin ou d'ambre.

Tout le pays qui compose les deux principautés de Mecklembourg fait partie de la grande plaine qui s'étend depuis le pied des montagnes de la Silésie, de la Saxe, du Harz, du Weser et du Rhin, jusqu'à la Baltique et à la mer d'Allemagne, et qui se prolonge sans interruption depuis la Russie jusque dans la Pologne, la Prusse et les Pays-Bas. Les parties voisines de la mer sont si basses, qu'on est obligé de les garantir par des digues contre les irruptions des flots. Les rivières qui descendent des montagnes causent des débordements fréquents et inondent quelquefois des provinces entières. Le nord et le nord-ouest du Mecklembourg, ainsi qu'une partie de la Poméranie, étant généralement plus élevés que le reste de la plaine septentrionale de l'Allemagne, sont couverts d'un sol assez fertile, moins garni de landes et de bruyères; le sud-ouest du Mecklembourg présente des collines et de longues vallées dont les sites variés rompent la monotonie des plaines. Le centre du Mecklembourg en est la partie la plus élevée : cette espèce de plateau se prolonge du sud-est au nord-ouest à travers tout le pays, mais il est fréquemment entrecoupé par des enfoncements que remplissent les lacs dont nous venons de donner la liste. Les points culminants des plaines fournissent à des exploitations de pierres de construction, de grès et même de quelques marbres. Dans les deux grands duchés les forêts sont encore en assez grand nombre, malgré les défrichements faits dans ces derniers temps.

Le climat du Mecklembourg est en général tempéré; mais les nombreux lacs qu'il renferme y entretiennent une grande humidité. L'atmosphère y est souvent chargée de brouillards. La température est plus douce dans le Mecklembourg-Strelitz que dans le Mecklembourg-Schwerin.

Des deux grands-duchés, le Mecklembourg-Schwerin est le plus riche en bestiaux; on y élève aussi un grand nombre de chevaux : leur taille haute, leur agilité et leur vigueur en ont fait une race fort estimée. Quant aux produits agricoles, ils sont assez abondants; ils consistent en pommes de terre, en céréales, en chanvre et en houblon; de belles prairies fournissent un excellent fourrage. Il faut dire aussi que l'agriculture a reçu dans ce pays de grands perfectionnements, et que dans quelques localités, on est parvenu, à force d'industrie, à remédier aux inconvénients d'un terrain souvent sablonneux, ou bien humide et marécageux.

Le grand-duché de Mecklembourg-Strelitz se compose de deux parties fort distinctes, séparées par le Mecklembourg-Schwerin : la plus orientale

est la seigneurie de Stargard, comprenant le territoire des villes de Friedland, Furstemberg, Wesenberg, du bourg de Mirow et de Neu-Strelitz, sa capitale; l'autre partie, limitrophe des possessions danoises et du territoire de Lubeck, porte le nom de principauté de Ratzebourg: tout le reste du Mecklembourg appartient à la branche de Schwerin. Plusieurs petites enclaves situées dans le Mecklembourg-Schwerin, dans le duché de Lauenbourg et entre ce duché et le territoire de Lubeck, font partie de ces deux divisions.

Le Mecklembourg-Schwerin a une superficie de 228 milles carrés géographiques allemands ou de 610 lieues géographiques carrées. Sa population était en 1852 de 543,328 habitants. Le Mecklembourg-Strelitz a une superficie de 36 milles carrés géographiques allemands ou 101 lieues carrées. Sa population qui en 1848 était de 92,292 habitants, ne dépasse pas 100,000 âmes en 1852.

En faisant connaître l'organisation politique des deux grands-duchés de Mecklembourg, les rapports qui existent entre la noblesse, la bourgeoisie et les paysans, nous aurons indiqué tout ce que les deux principautés offrent de plus intéressant sous ce point de vue. Le droit de succession à la couronne ducale s'exerce par droit de primogéniture; l'héritier présomptif est reconau majeur à dix-huit ans; les autres princes du sang reçoivent des apanages en numéraire, et les princesses une dot qui, jusqu'à présent, a été fixée à 20,000 reichsthalers. D'après le traité fait en 1442 entre les maisons de Mecklembourg et de Brandebourg, après l'extinction totale de la première, le territoire doit appartenir à la seconde, c'est-à-dire au royaume de Prusse. D'après d'autres traités qui remontent à l'an 1572, et renouvelés plusieurs fois depuis, le grand-duc partage avec les seigneurs le produit des contributions et le droit de rendre justice; différents collèges ont en outre le droit de veiller aux intérêts des communes; enfin les seigneurs des deux grands-duchés forment un corps séparé sous le nom de *vieille union du pays* (*Alte landes union*).

A la tête des 112 familles seigneuriales sont placés trois maréchaux des provinces, choisis chacun dans une de ces familles; ils forment, avec huit conseillers et le député de Rostock, un conseil chargé de diriger les affaires seigneuriales et provinciales. Les principales villes du Mecklembourg nomment en outre des députés qui s'assemblent annuellement sur la convocation du grand-duc. La réunion des députés des deux grands-duchés compose les États: ainsi ces États sont communs aux deux principautés et en discutent les intérêts. Ils s'occupent des affaires relatives aux contributions

et de la délibération des lois que le prince présente par écrit. Dans ces délibérations, les députés ont le droit d'exposer les plaintes de leurs commettants et de demander l'abolition des abus. Les seigneurs ont encore des assemblées particulières dans les chefs-lieux du justice; mais lorsqu'ils jugent convenable de faire des convocations provinciales, ils doivent en avertir le souverain. La cour suprême d'appel de Parchim étend sa juridiction sur les deux duchés. Les villes ont en général le droit de nommer leurs maires; les magistrats et tous les fonctionnaires qui dépendent du ministère de la justice sont à la nomination du prince.

L'organisation politique et administrative du grand-duché de Mecklembourg-Strelitz, est tout-à-fait semblable à celle de l'autre grand-duché.

Ces deux États réunis ont une seule voix à l'assemblée ordinaire de la diète; mais celui de Mecklembourg-Schwerin a deux voix à l'assemblée générale, et celui de Mecklembourg-Strelitz en a une. Le premier fournissait, avant 1848, à la confédération germanique un contingent de 3,580 hommes, et le second 718; mais depuis le contingent militaire a été porté pour tous les États de 1 à 1 et demi pour cent de la population.

Dans les deux duchés de Mecklembourg, les princes de la famille régnante, ainsi que la plupart des habitants, sont luthériens, ou, pour parler plus exactement, sont attachés à la confession d'Augsbourg. Le clergé est soumis à la juridiction des consistoires. Cependant on y compte aussi des réformés, des catholiques et des juifs, qui jouissent du libre exercice de leur culte.

Ce que nous venons de dire suffit pour donner une idée de l'organisation des deux grands-duchés de Mecklembourg. Jetons un coup d'œil sur les principales villes qu'ils renferment, et commençons par la partie la moins importante, la *principauté de Strelitz*, et par la *seigneurie de Stargard (Herrschaft-Stargard)*, bornées par le Mecklembourg-Schwerin et les États prussiens; cette seigneurie a 49 lieues de longueur et 5 à 6 de largeur.

Nous aurons peu de chose à dire sur les cités que nous allons parcourir. *Stargard*, que domine un vieux château, ne mérite une mention que pour ses manufactures de drap, et surtout ses fabriques de poterie. Sa population est d'un peu plus de 4,200 habitants. *Friedland*, qui en renferme 4,000, n'a pour ainsi dire d'autre industrie que la fabrication du tabac, des pipes de terre et des cartes à jouer. *Neu-Brandebourg*, ou le *Nouveau-Brandebourg*, ville située sur le lac de Tollen, et peuplée de 5 à



6,000 âmes, a des distilleries, des fabriques de drap et de toile de coton. On cultive beaucoup de tabac et de houblon dans ses environs. *All-Strelitz*, ou *Vieux-Strelitz*, qui contient 3,500 habitants, dont environ 500 juifs, possède une maison de correction et d'aliénés, des fabriques de cuir, de papier et de tabac. Enfin, *Neu-Strelitz*, ou *Nouveau-Strelitz*, capitale du duché, sur le lac de Zierk, est remarquable par la régularité avec laquelle elle est bâtie. Elle ne date que de l'année 1733; ses rues, droites et bien percées partent d'un même point, la place du marché, en formant une étoile rayonnée. C'est le siège des collèges supérieurs du duché; on y remarque le palais ducal, un gymnase, une belle école des arts et métiers, et un institut appelé *Carolinum*, destiné aux maîtres chargés de l'éducation. Sa population est évaluée à 6,000 habitants; son industrie, assez variée, consiste principalement en armes blanches et en divers ouvrages en fer.

La principauté de *Ratzebourg*, séparée du grand-duché de Mecklembourg-Strelitz par toute la longueur du Mecklembourg-Schwerin, est physiquement limitée par le lac de Ratzebourg, la *Wackenitz* et la *Trave*; sa longueur, du nord au sud, est de 5 lieues, et sa largeur de 3. Son sol est assez fertile. Elle a pour chef-lieu *Schönberg*, petite ville de 4,200 habitants. La ville danoise de *Ratzebourg*, qui donne son nom à la principauté, appartient en partie au grand-duché de Mecklembourg-Strelitz. C'est aujourd'hui une station des chemins de fer de Berlin et de Hambourg à Lubeck.

Dans le grand-duché de *Schwerin*, qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur d'environ 36 lieues, et sur une largeur de 20 du sud au nord, on compte un plus grand nombre de villes importantes que dans le précédent. Nous citerons d'abord *Wismar*, qui renferme 40,000 habitants; située au fond d'un golfe, cette ville possède d'assez beaux chantiers de construction. Elle est liée à Schwerin par un embranchement du chemin de fer mecklembourgeois. On montre dans l'église de Sainte-Marie une grille en fer, au sujet de laquelle le peuple rapporte diverses traditions miraculeuses. *Rostock*, sur le *Warnow*, à 2 lieues de l'embouchure de cette rivière dans la Baltique, est la plus importante résidence de la contrée. Le grand-duc y possède un palais. Elle est bâtie dans le goût gothique, et divisée en trois parties: l'ancienne ville, la nouvelle, et celle du milieu; de vieilles fortifications forment son enceinte; sa population est d'environ 20,000 habitants. Son université jouit de quelque réputation; elle fut fondée en 1419. *Rostock* possède aussi plusieurs écoles, des

sociétés savantes et une bibliothèque publique. On y remarque plusieurs beaux édifices, entre autres, l'église de Sainte-Marie qui renferme le cœur du célèbre Hugues Grotius, l'arsenal, et l'hôtel-de-ville appelé *Promotions-haus*. Elle est la patrie du général prussien Blücher. Le commerce y est considérable, grâce à son port, dont l'entrée est défendue par un fort et qui peut recevoir des navires qui ne tirent pas plus de 3 mètres d'eau. C'est à cette ville que vient se terminer la ligne de chemin de fer du Mecklembourg. Dans ses environs, on cite les bains de mer établis à *Dobberan* comme les plus célèbres de toute l'Allemagne, non-seulement sous le rapport des cures qu'on leur attribue, mais encore par la commodité des logements, les sujets de distraction qu'on y trouve et la société choisie qui s'y réunit. *Warnemünde*, à l'embouchure du Warnow, est le véritable port de Rostock. *Butzow*, à 6 lieues de cette dernière, doit la plupart de ses manufactures aux réfugiés français qui s'y établirent à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes.

*Schwerin*, autrefois *Schwelfe*, dont la population est de 43,000 habitants, est située entre deux lacs; le plus considérable, qui porte son nom, a plus de 22 kilomètres de long du sud au nord. Elle se divise en trois parties : la vieille ville (*Altstadt*), la nouvelle (*Neustadt*) et le faubourg (*Vorstadt*). Elle est entourée de murailles percées de deux portes, et passe avec raison pour la mieux bâtie de tout le Mecklembourg. Elle ne renferme cependant point de monuments remarquables : ses églises, la synagogue, l'hôtel des monnaies et les hôpitaux sont les seuls édifices dignes d'une capitale et de la résidence d'un prince souverain. Le palais du grand-duc est bâti sur une des îles qui s'élèvent au milieu du grand lac de Schwerin, et qui contribuent à y ménager des points de vue charmants. Les jardins méritent d'être visités par les étrangers. Cependant ceux du château ducal bâti à *Ludwigsbourg*, ou *Ludwigslust*, à 42 kilomètres de Schwerin, sont encore plus agréables par leur situation au milieu d'un beau pays.

L'industrie de Schwerin consiste principalement en distilleries, en tanneries, en fabriques de drap, de tabac, de chapeaux de paille, de toiles et de bougies de blanc de baleine. Cette capitale est aujourd'hui en communication avec les autres villes de l'Allemagne par un chemin de fer qui, à *Hagenow*, vient se souder à la grande ligne de Berlin à Hambourg.

L'ancienne ville de *Mecklembourg*, qui donna son nom aux deux grands-duchés, et qui fut la capitale du royaume des *Obotriti*, n'est plus aujourd'hui qu'un village de 600 habitants, chef-lieu d'un petit bailliage.

*Parchim* ou *Parchen*, sur le bord d'un petit lac, est le siège de la cour

suprême d'appel pour les deux grands-duchés, et d'une sous-intendance de la confession d'Augsbourg. Peuplée de 6,000 âmes, cette ville, divisée en vieille et nouvelle, est entourée de murailles. Elle renferme des fabriques semblables à celles de Schwerin, et des fonderies de cuivre et d'étain. On croit qu'elle existait au deuxième siècle sous le nom d'*Alistus*, et que son nom moderne lui vient de *parcum*, mot de la basse latinité, parce qu'elle possédait, avant l'établissement du christianisme, un *enclos* qui renfermait plusieurs idoles. *Grabow*, sur la rive gauche de l'Elbe, petite ville où se tiennent annuellement quatre foires, est une station du chemin de fer de Berlin à Schwerin et à Hambourg. Nous n'avons rien à dire de *Plau* ou *Plage*, qui donne son nom à un lac; de *Röbel*, fondée en 1226 par Henri Borwin II; de *Boizenbourg*, près des bords de l'Elbe, ville commerçante qui perçoit en droits de douane 3 à 4 millions de francs par an; de *Waren* et de *Warin*, qui semblent rappeler le nom des Warini ou Warnes; de *Krakow*, dont l'origine date du treizième siècle, et de *Malchin*, situé près du lac du même nom, et de quelques autres petites villes. Mais *Güstrow* est plus importante, c'est une ville industrielle et commerçante d'environ 9,000 âmes, située sur la rive gauche du Nebel, et unie aujourd'hui par un embranchement au chemin de fer de Schwerin à Rostock.

Le commerce du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin n'est pas sans importance; mais de tous les ports, celui de Rostock, ou plutôt celui de Warnemünde qui dépend de cette ville, est le plus fréquenté; il y entre annuellement près de 700 navires; et dans celui de Wismar, environ 160. La marine marchande du grand-duché se compose de 318 bâtiments, 5 bateaux à vapeur et 52 bâtiments côtiers. Des grains, du beurre, des fromages, du tabac, des bois de construction, des chevaux, des bêtes à cornes, des pores, sont principalement les objets d'exportation de ce pays. Il reçoit de la Russie de l'huile, du suif et du chanvre; de la France, des vins; de la Suède, du fer, des harengs, de la morue; enfin, de l'Angleterre, de l'étain, du plomb, du charbon de terre et divers produits de ses manufactures.

Les deux grands-duchés de Mecklembourg-Schwerin et Strelitz occupent le quatorzième rang dans la Confédération germanique, et ils n'en sont pas les États les moins intéressants. Cependant leur commerce et leur industrie auraient encore beaucoup à gagner si l'on y ouvrait de nouvelles voies de communication, et si l'on conduisait dans des canaux qui, offriraient alors aux produits d'utiles débouchés, les eaux des lacs et des étangs si nombreux dans cette région.

L'industrie et le commerce ont une telle influence sur la civilisation, par les richesses dont ils disposent et par l'esprit d'indépendance qu'ils propagent, que partout où ils s'établissent, partout où ils prospèrent, la liberté doit triompher tôt ou tard des obstacles que le pouvoir fait naître pour entraver sa marche. Au moyen âge, les principales villes de l'Allemagne, soumises à l'Empire, étaient gouvernées par des évêques, des ducs et des comtes, qui souvent tentèrent de conquérir leur indépendance. Worms et Cologne prouvèrent leur attachement à l'empereur Henri IV en embrassant sa cause malgré leurs évêques : ce qui détermina la couronne à augmenter le nombre des hommes libres, en accordant aux individus de la classe ouvrière de ces villes le droit, qui passait alors pour un privilège, d'être affranchis de la coutume par laquelle le seigneur ou l'évêque qui jouissait du gouvernement temporel héritait de tout leur mobilier ou du moins de ce qu'il jugeait à sa convenance. D'autres villes obtinrent successivement les mêmes avantages ; bientôt elles achetèrent le droit de se choisir des magistrats et de faire défendre leurs intérêts par des députés qu'elles envoyaient à la diète germanique. Ces libertés ou ces privilèges, qui distinguèrent des autres cités les villes impériales, ne furent d'abord réservées qu'aux citoyens qui habitaient leur enceinte. Bientôt les paysans, qui cherchaient à se mettre à l'abri des vexations de leurs seigneurs, payèrent le droit de s'établir sous leurs murs entre les fossés et les palissades, on les appela pour cette raison *bourgeois des palissades* (*pfahl burger*). Leurs habitations, pressées autour des villes, prirent plus tard, par suite de cette dénomination, le nom de *faubourgs*. Enfin les cités obtinrent peu à peu d'étendre ce droit de franchise jusqu'à une distance assez considérable de leurs remparts. Ceux qui vinrent s'établir sur ces terres jouirent également du droit de bourgeoisie, sous le nom de *bourgeois du dehors* (*ausburer*) : de là l'origine des villes libres possédant en propriété des territoires également libres, et constituant ainsi plusieurs petits États indépendants.

Tant d'avantages ne firent qu'augmenter la jalousie que les seigneurs portaient aux villes impériales. Si la liberté est difficile à acquérir, elle est bien plus difficile encore à conserver : ces villes, rivales sous le rapport de leur commerce et de leur industrie, sentirent la nécessité de se réunir et de former une sorte d'État fédératif, afin de résister plus facilement aux tentatives des évêques et des nobles qui regardaient comme une usurpation les privilèges obtenus à prix d'argent.

Telle fut l'origine de la ligue *hanseatique*, due à une cause semblable, mais elle avait surtout pour but de favoriser le commerce de quelques-unes de ces villes impériales. Le vieux mot allemand *hanse*<sup>1</sup>, qui signifie *alliance*, n'annonçait pas seulement l'intention de faciliter entre elles les transactions commerciales, mais de maintenir, contre les tentatives des princes qui habitaient les bords de la Baltique, la libre navigation sur cette mer. On fait remonter cette ligue à l'an 1164, et Brême passe pour être la première qui en conçut le projet et qui l'exécuta.

Les richesses que ces villes acquirent par cette alliance furent si considérables, que la plupart des cités commerçantes de différents pays demandèrent à en faire partie, et l'on y vit figurer Anvers, Amsterdam, et plusieurs autres ports de la Hollande; Calais, Rouen, Bordeaux et d'autres villes de France; enfin Cadix, Lisbonne, Naples et Londres; mais cette confédération gigantesque se réduisit peu à peu à quelques villes maritimes de la Baltique.

Quant au nombre des villes dont la hanse était composée, l'on voit aisément qu'il doit être impossible de rien dire de certain. Tantôt de nouveaux membres furent admis, tantôt d'anciens exclus, par forme de punition ou par jalousie; de sorte que les listes données par plusieurs auteurs offrent des contradictions et des doutes sans nombre.

Le nombre des villes qui avaient droit de voter dans les assemblées générales ordinaires paraît avoir été de soixante-dix à quatre-vingts dans le temps de la plus grande considération de la hanse; celui des villes en quelque sorte associées ou subordonnées a varié selon les temps. Ce qu'on va lire suffit pour se former une idée de l'importance et de l'étendue de cette fédération.

La hanse était composée de *villes contributionnaires* qui participaient à toutes les dépenses communes selon les besoins du moment, et de celles qu'on appelait *annuistes*, parce qu'elles ne payaient qu'une rétribution annuelle qui était fixée une fois pour toutes. Cette distinction est essentielle, car la première classe des villes jouissait seule du droit de voter dans les assemblées générales ordinaires, qui avaient lieu tous les trois ans, et où les affaires communes se décidaient; les villes de la seconde

<sup>1</sup> Nous ne doutons pas que le vieux verbe *hanser* et le substantif *hanse*, ainsi que *hans*, compagnon, camarade, et *hansgraf*, juge d'une corporation, n'aient originairement quelque rapport au mot *hand*, la main, et à l'ancienne coutume de se saluer et de conclure les marchés, et même les négociations les plus solennelles, en se touchant dans la main.

classe n'avaient de voix immédiate que dans les assemblées de quartier, ou bien dans les assemblées générales extraordinaires, lorsqu'il s'agissait de renouveler le pacte de fédération. Les quartiers étaient au nombre de quatre. Lubeck était la république directrice, ou, comme l'on disait, *la métropole* de celui qui comprit Hambourg, Brême, Lunebourg, Wismar, Rostock, Stralsund, et quelques autres villes nommées *Vandaliques*, lesquelles ont constamment joué les premiers rôles dans la fédération. Le quartier dont Brunswick était la métropole comprenait Magdebourg, Brandebourg, Hildesheim, Hanôvre Eimbeck, Göttingue, et autres villes, la plupart appelées *Trans-Vandaliques*, à cause de leur situation par rapport à Lubeck. Les côtes orientales de la mer Baltique formaient un quartier qui reconnaissait Dantzick pour métropole; les villes de Thorn, Elbing, Königsberg, Riga, Revel, Narva, et anciennement Wisby, sur l'île de Götland, en étaient les membres les plus distingués. Le quatrième quartier comprenait toutes les villes de l'ancienne hanse occidentale, telles que Münster, Osnabruck, Dortmund, Nimègue, Deventer, Groningue, Campen, Dordrecht, et autres villes de la Westphalie et de la Hollande, à la tête desquelles se trouvait Cologne, regardée comme la seconde en rang parmi les quatre métropoles. Ces métropoles convoquaient les assemblées de quartier, et leur soumettaient les articles sur lesquels on allait délibérer en assemblée générale, ou, comme on disait, en *hanse commune*.

La hanse possédait en outre, pour maintenir son commerce dans les pays où on le favorisait, quatre grands comptoirs, à Novogorod pour la Russie, à Bergen dans la Norvège, à Londres et à Anvers; d'autres comptoirs, dépendant d'un seul quartier ou d'une seule ville, se trouvaient surtout à Stockholm, à Cadix et dans quelques ports de la France. On entendit, sous ce nom de comptoirs, de véritables *colonies*, composées des maisons de commerce originaires d'une ville hanséatique, ou qui s'étaient liées par serment de fidélité à la hanse. Ces colonies ne trafiquaient qu'avec les villes hanséatiques, se servaient des mêmes mesures, des mêmes poids, des mêmes us et coutumes, employaient pour la plupart la langue allemande, recevaient leurs lois de l'assemblée générale de Lubeck; en un mot, elles étaient absolument dévouées aux intérêts de la hanse<sup>1</sup>.

Outre ces colonies dans l'étranger, plusieurs villes hanséatiques for-

<sup>1</sup> Ces colonies n'étaient que sujettes, et non pas alliées de la hanse. Ce n'est donc qu'improprement que plusieurs auteurs français disent que Calais, le Havre, Brest, et autres villes françaises, ont été *villes hanséatiques*. La même observation doit s'appliquer à Bergen, à Stockholm et à d'autres places.

maient avec d'autres cités de l'Allemagne des confédérations, qui leur y donnaient souvent une influence prédominante.

Lubeck représentait le chef de cette puissante fédération ; c'était à cette ville qu'on avait laissé la direction des affaires courantes, l'expédition et la promulgation des lois, la correspondance avec les puissances étrangères ; elle convoquait des assemblées générales, qui se tenaient ordinairement dans ses murs et sous sa préséance ; elle nommait tous les ans le *syndic de la hanse* ; enfin, le trésor et les archives étaient sous sa garde. Pendant le cours de quatre siècles, Lubeck n'a été qu'une seule fois menacée de perdre la confiance de ses co-alliés.

Les principes qui animaient la confédération hanséatique peuvent être rangés sous deux classes différentes. Si l'on regarde les uns, ce n'est qu'un juste amour de l'indépendance, ce n'est que fraternité, ordre et justice qu'on y découvre ; les premiers rayons de la saine politique et d'une législation régulière y brillent à travers la nuit des siècles ignorants ; la paix et l'humanité semblent y avoir trouvé un asile contre la barbarie, et l'on est affligé de ne pas voir tous les royaumes s'engloutir dans cette union républicaine. Mais, en poursuivant plus loin l'examen des *décrets des assemblées hanséatiques*, on découvre bientôt ces vices usurpatrices et oppressives, cette insatiable avidité, ces basses intrigues, cette perfidie, cette froide cruauté, qui ont toujours caractérisé les États dont le but était un monopole universel en commerce ; on ne voit dans ces villes hanséatiques qu'autant de Carthages. On est forcé d'applaudir aux courageux et sages souverains qui ont lutté contre ces insolents marchands, dont l'astucieuse politique aurait voulu voir se courber sous leur *aune de Lubeck*, comme sous un sceptre de fer, tous les peuples de l'Europe septentrionale.

Par un heureux concours de mesures oppressives ; par la jouissance de privilèges immenses et exclusifs ; par l'établissement de postes régulières, lorsqu'il n'y en avait aucune trace dans le reste de l'Europe ; par l'exercice souvent mal fondé, du droit d'étapes, et par plusieurs autres moyens que nous ne pouvons pas tous énumérer, la hanse Teutonique accapara toutes les richesses de l'Europe septentrionale. Elle armait des flottes, levait des armées, déclara la guerre aux rois, et jouit d'une telle considération, que les princes mêmes soumirent leurs différends à son arbitrage.

La découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance aurait pu lui ouvrir de nouvelles carrières, mais elle n'en sut point forcer l'entrée. Les efforts que fit Charles V, pour étendre le commerce des Pays-Bas, furent aussi autant de coups portés à la hanse.

Ce fut vers la fin du seizième siècle que les symptômes d'une dissolution totale de la hanse devinrent plus fréquents. Telle était encore la considération dont jouissait la confédération, que les Provinces-Unies et le roi de Suède briguèrent leur union. Un traité d'union eut lieu entre la hanse et la Hollande en 1616; mais ce furent les dernières lueurs de sa gloire. Le renouvellement de l'union, proposé en 1604, n'avait été signé que par une dizaine de villes. Vers l'année 1630, la confédération était absolument dissoute de fait.

A l'époque de sa prospérité, l'union hanséatique était une puissance maritime formidable; elle eut, ainsi que nous l'avons dit, ses vaisseaux de guerre et ses soldats; ses flottes furent redoutables aux rois de Danemark: au quatorzième siècle, elles bloquèrent Copenhague, et forcèrent Waldemar III à céder à la confédération une des petites îles danoises. En 1428, 40 vaisseaux, montés par 12,000 soldats, sortirent de ses ports, et marchèrent contre Érik, roi de Danemark; en 1615, elle secourut Brunswick, assiégée par son duc, qui fut forcé d'en lever le siège: elle eut tour à tour pour protecteurs le grand-maître de l'ordre Teutonique, la Suède et le Danemark. Au commencement du dix-huitième siècle, le nombre des villes hanséatiques se réduisait à six: Brème, Lubeck, Hambourg, Rostock, Dantzick et Cologne. Ce titre qu'elles conservaient n'avait déjà plus de signification: elles n'avaient plus d'armées à solder, de monopole à protéger, d'alliances à maintenir. Aujourd'hui même, Lubeck, Hambourg et Brème ne sont plus considérées que comme des villes libres, jouissant d'un gouvernement particulier.

Examinons la situation politique et commerciale de chacune d'elles.

Le territoire de *Lubeck* se compose de trois parties, dont la plus grande est enclavée dans le duché de Holstein, et est arrosée par la Trave, la Wachenitz et la Steckenitz: elle a environ 9 à 10 lieues de superficie. Les deux autres, beaucoup plus petites, sont formées de petites enclaves situées dans le duché de Lauenbourg, ou entre ce duché et ceux de Holstein et de Mecklembourg-Strelitz. Ce territoire renferme 2 villes et 79 villages et hameaux; sa superficie est de 598 milles carrés géographiques allemands, ou de 16 lieues carrées, et sa population de 47,742 habitants. *Lubeck*, sa capitale, en possède à elle seule 29,852. Elle s'élève au confluent des trois rivières de la *Trave*, de la *Wachenitz* et de la *Steckenitz*, qui se jettent à trois lieues de là dans un golfe qui porte son nom, et elle est unie aux autres villes de l'Allemagne par un embranchement spécial, qui se soude près de Buchen à la ligne de chemin de fer de Hambourg à Vienne par le Mecklembourg.



Il est peu de villes qui soient mieux situées pour le commerce de la Baltique. Bâtie par Godescalde, roi des Hérules ou des *Obotriti*, l'an 1066, elle n'était qu'un gros bourg que les Rugiens avaient saccagé, lorsqu'en 1144, Adolphe II, comte de Holstein, la releva et la plaça au rang des villes. En 1158, elle fut cédée au duc de Saxe, Henri le Lion, qui l'agrandit, prépara sa splendeur et lui donna un code de lois qui porta le nom de *Droits de Lubeck*, et qui devint dans les quatorzième et quinzième siècles la base des codes civils commerciaux de toutes les villes hanséatiques et de leurs nombreuses possessions. En 1161, elle fut le siège d'un évêché qui jusqu'alors était établi à Oldenbourg. Ruinée plusieurs fois par les Danois, son commerce l'aida toujours à se relever. Fatiguée des assauts qu'elle avait à soutenir contre des voisins barbares, elle se mit, au commencement du treizième siècle, sous la protection de l'empereur Frédéric II, qui la déclara ville libre et impériale. Elle entra ensuite dans la ligue hanséatique et y tint pendant longtemps un rang considérable; enfin elle devint le chef-lieu d'un des arrondissements des Bouches-de-l'Elbe. Trois ans plus tard elle reprit son rang de ville libre, qui lui a été garanti par les actes du congrès de Vienne.

Lubeck, entourée de remparts garnis de beaux arbres, est construite en grande partie sur une colline. Ses rues, qui ont beaucoup de pente, sont larges, alignées, propres et composées de maisons bâties en pierres, mais dans le goût antique; quelques-unes cependant, parmi les plus modernes, se font remarquer par leur élégance. On cite au nombre de ses principaux édifices, l'ancienne cathédrale, qui renferme plusieurs objets d'antiquité; l'église de Sainte-Marie, dans laquelle on remarque une horloge curieuse comme machine uranographique, et des peintures allégoriques représentant *la danse des morts*. Les tours de cette église ont 130 mètres de hauteur. Nous devons encore nommer l'hôtel-de-ville, vieil édifice appelé la *maison du conseil*, où l'on voit la célèbre salle hanséatique, celle du conseil ornée de belles peintures, et celle de la trésorerie décorée de sculptures. L'ancien arsenal et la bourse n'ont rien qui mérite de fixer l'attention. On n'a point négligé dans cette ville de fonder et d'entretenir des établissements destinés à l'éducation primaire, à l'éducation commerciale et industrielle, à la destruction de la mendicité, et au soulagement du malheur et de l'indigence.

Lubeck a donné le jour à quelques hommes distingués, tels que le médecin Meibom ou Meibomius, l'antiquaire Kirchman, et le peintre Kneller.

La ville et le territoire de Lubeck forment une petite république dirigée par un sénat de 20 membres nommés à vie, parmi tous les citoyens de la république, sans égard à leur position sociale, et parmi lesquels on choisit tous les deux ans, deux membres pour remplir les fonctions de bourgmestre. La bourgeoisie est représentée par 120 délégués élus pour six ans par 11 districts. Les revenus de l'État sont estimés, en 1852, à 1,144,262 francs ; les dépenses à 1,156,812 fr. 80 c., et la dette publique à 7 millions de francs. Depuis 1816, chaque citoyen est imposé à une contribution extraordinaire destinée à l'amortissement de la dette nationale. La force armée consiste en 45 compagnies de garde bourgeoise et en un contingent de 940 hommes pour la confédération germanique.

Le gouvernement lubeckois a une voix à la diète germanique réunie en assemblée générale, et une voix avec le landgraviat de Hesse-Hombourg et les villes libres de Brême, Hambourg et Francfort, lorsque la diète est constituée en assemblée particulière.

On compte à Lubeck un grand nombre de manufactures et on y construit des navires. Le commerce consiste principalement en denrées coloniales, en exportations de grains et en importations de divers produits qu'elle tire de la Suède, de la Russie, de la France, de la Hollande et de l'Angleterre.

Les gros navires qu'elle reçoit arrivent à *Travemunde*, petite ville fortifiée qui compte 1,800 habitants, et située à l'embouchure de la Trave dans la mer Baltique ; cette ville, qui s'enrichit par le commerce de Lubeck, est fréquentée par un grand nombre d'étrangers qui viennent y prendre des bains de mer. Du haut de son phare, on jouit d'une vue magnifique qui s'étend d'un côté sur la mer, et qui, du côté de la terre, se prolonge bien au delà du territoire de Lubeck. Les navires d'un fort tonnage déchargent leurs marchandises dans la rade. Un service de bateaux à vapeur établit des communications fréquentes et rapides entre ce port et ceux du Havre, de Kronstadt, de Copenhague et de Stockholm. Au moyen de ce service, on ne met que huit à dix jours pour aller de Paris à Saint-Petersbourg.

*Hambourg* s'éleva, au commencement du neuvième siècle, près d'une forteresse construite par Charlemagne, sur les bords de l'Elbe, pour servir de boulevard à l'Allemagne contre les Wendes païens. En 810, cette construction fut détruite par les Vilses ; mais la position avantageuse de la nouvelle ville pour le commerce ne tarda pas à y attirer un grand nombre d'habitants ; elle fut érigée en évêché. En 1002, les Wendes la saccagèrent et détruisirent sa cathédrale. Plus tard, la ville fut fortifiée. En 1258, elle

possédait un territoire considérable et jouissait déjà d'une constitution municipale et de prérogatives importantes. Enfin, en 1618, elle fut déclarée *ville libre de l'Empire*, et dès cette époque elle se plaça à la tête des principales cités commerçantes de l'Allemagne. Elle était l'une des villes les plus florissantes de l'Europe, lorsque, par sa réunion à l'empire français, elle devint en 1810 le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe; elle renfermait alors 107,000 habitants. Ses environs, couverts de plantations, de riches maisons de campagne et de terrains en culture, ressemblaient à un magnifique jardin qu'embellissaient le cours de l'Elbe, de l'Alster et de la Bille, ainsi que des sites variés et délicieux. Mais en 1813 on dut, pour étendre ses fortifications qui furent mises sur un pied formidable, faire disparaître ce qui concourait à embellir ses alentours. Devenue place forte de premier ordre, elle perdit beaucoup de sa richesse et de son importance commerciale; mais la paix, en rendant la vie au commerce, a fait renaître dans cette antique cité l'activité et l'aisance qui la distinguaient de ses rivales; et lorsqu'elle put recevoir dans son port les vaisseaux de toutes les nations, son indépendance était de nouveau proclamée. En 1814, elle ne comptait plus que 60,000 habitants; aujourd'hui, on estime sa population à 415,866 âmes, et avec ses faubourgs à 448,754 âmes, parmi lesquelles on comprend environ 2,000 catholiques, 4,000 réformés, 500 mennonites et 6,000 juifs; tout le reste appartient à la confession d'Augsbourg.

Dans une ville aussi riche, on est étonné de ne pas voir un plus grand nombre de beaux édifices: l'église de Saint-Michel, dont la tour est haute de 125 mètres; celle de Saint-Nicolas, dont l'orgue passe pour être le plus grand qui existe; l'hôtel-de-ville, la Bourse, l'hôtel Potocki, l'Amirauté et la maison d'Eimbeck, sont les seuls qu'on puisse citer; encore ne sont-ils remarquables que parce que la ville vieille, où ils sont presque tous situés, ne renferme que des rues sales et étroites et des maisons très-élevées, pour la plupart en briques et en bois. Le quartier que l'on nomme la nouvelle ville offre de belles rues, des maisons bien bâties, et sur les rives de l'Alster, une jolie promenade appelée le *Jung-fern-stieg*. L'Alster, qui vient du Holstein, s'élargit un peu au-dessus de la ville et traverse un lac dont une partie se trouve hors des remparts, et l'autre, sous le nom de *Binnen-Alster*, forme dans l'intérieur un vaste bassin entouré de belles plantations d'arbres. La multitude de bateaux qui couvrent ce bassin et qui lui donnent l'air d'une ville flottante, la foule des promeneurs qui circulent autour pendant les soirées d'été, ont quelque chose qui étonne et

frappe tout à la fois l'œil de l'étranger. L'Alster se répand ensuite dans une douzaine de petits canaux qui, parcourant tout le centre de la ville, sont d'un immense avantage pour le commerce.

L'activité qui règne au port depuis le matin jusqu'à deux heures, l'affluence des commerçants de toutes les classes qui se pressent ensuite à la Bourse, le nombre d'équipages qui parcourent la ville à toute heure, placent cette cité commerçante après Londres et Amsterdam pour l'importance des affaires et le luxe des habitants. L'intérieur des habitations ne dément point l'idée qu'on s'en fait en la parcourant. Le luxe de la table, le goût des réunions, celui de la parure et des plaisirs, s'y font remarquer dans presque tous les rangs.

Hambourg est un asile ouvert aux hommes de toutes les nations, de tous les partis. Quoique le goût des sciences, des lettres et des arts le cède à celui des sciences commerciales, cette grande ville s'enorgueillit d'avoir donné le jour à plusieurs savants ou érudits : c'est la patrie d'Ebeling, de Busch, de Reimarus, du savant Basedow qui s'occupa de théologie et d'éducation, du littérateur Gronovius, du poète Hagedorn, de l'érudite Holstenius, du chroniqueur Krantz, du bibliographe Lambecius et du médecin Rolfinck. Elle possède plusieurs établissements d'utilité et d'instruction publiques, parmi lesquels nous devons citer la bibliothèque publique riche de près de 400,000 volumes, le gymnase et le collège appelé *Johanneum*, qui comptent parmi leurs professeurs des savants distingués.

On ne rencontre point de mendiants dans cette ville ; cependant elle renferme, dit-on, environ 42,000 pauvres, ce que l'on conçoit facilement quand on sait que les objets de première nécessité y sont extrêmement chers. Mais l'administration entretient des maisons de travail pour la mendicité, et divers hospices pour les malades et pour les enfants trouvés.

Le gouvernement hambourgeois est aristo-démocratique. La souveraineté est partagée, d'après la Constitution nouvelle de 1850, entre un sénat composé de 45 membres, dont 7 doivent avoir étudié le droit et les finances, et les autres doivent appartenir au commerce, et le corps de la bourgeoisie. Ce dernier est formé de 492 membres, dont 96 sont choisis parmi les habitants de Hambourg, 48 nommés par les propriétaires fonciers les plus imposés, et 48 pris dans la magistrature, le commerce et l'industrie. Dans les cas urgents, le sénat s'adjoint un conseil de 20 membres pris dans la bourgeoisie et qui porte alors le nom de comité civique. Le sénat et la bourgeoisie concourent à la nomination de 3 bourgmestres.

Hambourg, quoique ville fermée, entretient un corps de troupes peu considérable; son contingent pour la confédération est de 3,580 hommes. Sa tranquillité intérieure est maintenue par une garde bourgeoise de 10,000 hommes; tous les hommes de vingt à quarante-six ans en font partie; on n'en exempté que les magistrats, les pasteurs, les maîtres d'école, les médecins et les pharmaciens, excepté dans les grandes circonstances. Le gouvernement hambourgeois a une voix à la diète germanique générale, et se joint aux trois autres villes libres de l'Allemagne pour une voix à la diète ordinaire.

Les finances ne sont pas le côté brillant de la république de Hambourg. Les revenus de Hambourg et de son territoire s'élèvent, pour 1851, à 44,575,417 francs, et les dépenses à 44,727,292 francs. La dette publique dépasse 50 millions de francs, et fait figurer la république au quatrième rang après l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre, parmi les États où la dette est la plus lourde proportionnellement au nombre des habitants.

A Hambourg, le nombre des fabriques est considérable. C'est dans ses murs que l'on fume la viande connue sous le nom de bœuf de Hambourg, et dont elle fait une grande exportation. Sur son territoire et sur les terres voisines de ses possessions, elle entretient plus de 20 fonderies de cuivre et 8 de laiton. Mais le produit de son industrie manufacturière n'est point à comparer à celui de son commerce avec l'étranger. C'est la première place de commerce de l'Allemagne; elle est le grand marché de la Saxe, de la Bohême, et de tous les pays baignés par l'Elbe et ses affluents, avec lesquels elle est d'ailleurs plus étroitement liée depuis quelques années par une triple ligne de chemins de fer, se dirigeant, la première, vers Berlin et l'Allemagne orientale, par le Mecklembourg; la seconde, vers Francfort et l'Allemagne occidentale, par Harbourg et Hanôvre, et la troisième, enfin, se dirigeant au nord vers Kiel et les États danois. Elle possède 354 navires, qui entretiennent des relations continuelles avec les ports des nations voisines, et même avec Lisbonne. Elle fait souvent des armements considérables pour la pêche de la baleine, et l'on peut évaluer à plus de 4,400 le nombre de bâtiments qui entrent dans son port ou qui en sortent annuellement. Son commerce de denrées coloniales est de la plus haute importance.

Du côté de la terre, la ville est mieux fortifiée que du côté de la mer, où elle est quelquefois sujette à des inondations, malgré la digue qui s'élève le long de l'Elbe.

Hambourg et son territoire forment une superficie de 20 lieues carrées;

on y compte, outre la capitale, une petite ville, 2 bourgs, 13 villages et 50 hameaux, dont la population s'élève à 39,300 habitants. Ce territoire se compose de trois parties, 1<sup>o</sup> les terres qui entourent la ville ; 2<sup>o</sup> le bailliage de Bergedorf, situé également près de la ville, sur la rive droite de l'Elbe, et comprenant quelques îles de ce fleuve et plusieurs paroisses enclavées dans le Holstein ; 3<sup>o</sup> le bailliage de Ritzbüttel, qui s'étend entre l'embouchure de l'Elbe et celle du Weser, au nord du territoire hanovrien de Stade, qui le sépare de celui de Hambourg ; il comprend, à l'embouchure de l'Elbe, la petite île de Neuwerk, de 2 lieues de superficie.

La petite ville de *Bergedorf*, ou *Bargedorff*, est à 3 lieues au sud-est de Hambourg, au confluent de la Bille et d'un canal qui va se joindre à l'Elbe ; elle renferme une église, un château, et 3,200 habitants. Le bourg de *Ritzbüttel* est à 20 lieues au nord-est de Hambourg, près de la rive gauche et vers l'embouchure de l'Elbe. Il est bien bâti et dans une situation agréable ; sa population est de 2,000 habitants. Les voyageurs qui viennent de Hambourg y séjournent jusqu'au moment où ils peuvent s'embarquer à *Cuxhaven*, petit village peuplé de pêcheurs, et situé dans le même bailliage, à un quart de lieue au nord de Ritzbüttel. Le port de Cuxhaven est vaste, commode, et un des plus sûrs de la côte. Ce fut pour s'assurer de la navigation de l'Elbe jusqu'à la mer que la ville de Hambourg fit, au quatorzième siècle, l'acquisition du territoire qui forme le bailliage de Ritzbüttel.

En remontant le Weser, depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec la Wümme, nous arrivons au *territoire de Brême*, qui est borné à l'est et au sud par le fleuve et au nord par la rivière.

La ville de *Brême*, ou de *Bremen*, comme siège des assemblées de l'ancienne ligue hanséatique, figurait jadis en première ligne parmi les cités de cette ligue ; elle est située à 12 lieues des bouches du Weser. Elle était déjà considérable sur la fin du huitième siècle, lorsque Charlemagne y fonda un archevêché ; aujourd'hui elle renferme 53,478 habitants, dont les deux tiers appartiennent au culte réformé. Sa cathédrale est réservée à ceux qui suivent la confession d'Augsbourg, et quatre églises paroissiales aux réformés. Ses établissements d'instruction et de bienfaisance sont nombreux et bien tenus ; les édifices les plus remarquables sont : l'observatoire du docteur Olbers, qui naquit dans cette ville ; la bourse, la maison des notables et l'hôtel-de-ville, recommandable aux yeux des gourmets pour ses caves, qui renferment les vins du Rhin les plus estimés par leur âge et leurs qualités. Sur la grande place, on voit la statue de Roland. Brême est divisée par le Weser en vieille et nouvelle ville : la première est sombre et mal bâtie ; la

seconde, sur la rive gauche du fleuve, contient quelques rues alignées et des maisons construites dans le goût moderne. Ses anciennes fortifications ont été transformées en promenades. Son commerce a reçu une nouvelle activité depuis qu'elle est unie, par un embranchement qui suit la rive droite de l'Elbe, à la grande ligne de chemin fer de Cologne-Hanovre-Berlin.

Cette ville possède un grand nombre de manufactures ; on y fabrique de la toile, du camelot, des draps, des bonnets et des bas de laine, du tabac, de l'huile et des glaces. Ses raffineries de sucre sont estimées, et ses brasseries fournissent la bière qui a le plus de réputation en Allemagne ; mais c'est surtout par son commerce qu'elle acquiert le plus d'importance. Elle est située de la manière la plus avantageuse pour servir d'entrepôt à toutes les marchandises qui descendent le Weser ; aussi fut-elle considérée, après Hambourg, comme l'une des plus importantes conquêtes de la France sous le gouvernement impérial. Elle devint alors le chef-lieu du département des Bouches-du-Weser. Elle fait des pêches considérables de harengs, de saumons et de baleines ; en 1817, elle expédia 44 navires pour celle du hareng. Elle tire annuellement de l'Allemagne pour plus de 5,000,000 de reichsthalers de toiles, que l'on apprête dans ses blanchisseries, ainsi que plusieurs autres produits contre lesquels elle fournit des vins de France et d'Espagne et diverses denrées coloniales. On estime à plus de 4,000 le nombre des navires qui entrent tous les ans dans son port. Son commerce est favorisé par 250 navires qui lui appartiennent, par plusieurs compagnies d'assurance maritime, une banque et une caisse d'escompte. Ses revenus sont estimés, en 1852, à 3,689,706 francs ; ses dépenses, à 3,638,690 francs.

Le territoire qu'elle possède compte 25,569 habitants et 10 lieues de superficie ; il contient 35 villages ou hameaux, et le bourg de *Veogesack*. Ce bourg et *Elfsleth*, dans le duché d'Oldenbourg, lui servent de port. Les gros vaisseaux ne peuvent même arriver jusqu'à ces deux petits ports, qui sont situés à quelques lieues de la mer ; les marchandises sont transportées à la ville sur des barques.

Brême est gouvernée par un sénat de 16 membres nommés à vie, dont 5 au moins doivent être commerçants, et par une chambre de 300 représentants nommés par la bourgeoisie pour quatre années. Le sénat choisit dans son sein 2 bourgmestres qui restent en charge pendant quatre ans ; de telle sorte que tous les deux ans, l'un d'eux quitte ses fonctions.

Le patriotisme qui règne dans cette petite république y a fait partager en diverses classes tous les citoyens en état de porter les armes. Les hommes

de vingt-six à trente-cinq ans forment cinq bataillons ; les employés du gouvernement en sont seuls exemptés, lorsque leurs fonctions sont incompatibles avec le service militaire. Les hommes de vingt à vingt-cinq ans composent aussi un bataillon ; c'est le seul qui soit équipé et habillé, ce qui se fait même aux frais de l'État. La ville n'a pas d'autres troupes permanentes que cette milice nationale ; cependant elle est tenue de fournir à la confédération germanique un corps de 4,485 hommes.

Les trois villes libres de Lubeck, Hambourg, Brême et celle de Francfort-sur-le-Mein ont à la tête de leur organisation judiciaire une cour suprême d'appel commune : le président est nommé par les sénats des villes, et les membres, au nombre de 6, sont choisis 4 par chaque ville libre ; Francfort et Brême nomment le cinquième ; le sixième est envoyé alternativement, une fois par Lubeck et deux fois par Hambourg. Cette cour suprême réside à Lubeck. Il y a, en outre, dans chacune des villes des tribunaux inférieurs criminels ou civils. Lubeck, Hambourg et Brême tiennent, avec Francfort-sur-le-Mein, le dix-septième et dernier rang assigné aux États confédérés dans le petit conseil de la diète. Ces quatre villes ont dans le *plenum* ou assemblée générale chacune une voix, et dans la diète permanente ou ordinaire, elles se réunissent au landgraviat de Hesse-Hombourg pour nommer un membre. Lubeck est dans l'ordre de la chancellerie la première des villes libres, puis viennent Francfort, Brême et Hambourg. Tous les États de l'Europe et la plupart de ceux de l'Amérique entretiennent avec ces villes des rapports diplomatiques suivis, et elles se font représenter par des agents dans les cours étrangères.

TABLEAUX statistiques des grands-duchés de Mecklembourg-Strelitz et Schwérin.

Grand-duché de Mecklembourg-Strelitz.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1848.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1850.	ÉTAT MILITAIRE.
36,1 milles carrés géographiques allem., ou 101 lieues géographiq. carrées.	96,202	960	Revenus. } 3,212,500 f. Dépenses. } Dette. . . 4 000,000 Contribut. fédérale, 8,395 fr.	Armée, 718 hom. { 588 infanter. 71 cavalier. 52 artiller. Contingent fédéral, 1,403 hommes.



	BAILLIAGES.	VILLES ET BOURGS.
<b>DUCHÉ DE MECKLEMBOURG-STRELITZ</b> OU <b>SEIGNEURIE DE STARGARD</b> Superficie, 29,6 mil. carr. all. Population, 80,374 hab.	Neu-Strélitz. . . . . Alt-Strélitz. . . . . Stargard (2 bailliages) Selberg. . . . . Fürstenberg. . . . . Mirow. . . . . Hohenzieritz. . . . .	NEU-STRELITZ, 7.000 habitants. Alt-Strélitz, 4 000. Stargard, 1,100. — Neu-Brandebourg, 6,500 Woldegh, 1,200. Fürstenberg, 2,400. Mirow, 1,200. Hohenzieritz, 650.
	<b>PRINCIPAUTÉ DE RATZEBOURG</b> Superficie, 6,5 mil. carr. all. Population, 15,918 hab.	Schönberg. . . . .

## Grand-duché de Mecklembourg-Schwérin.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1852.	ÉTAT MILITAIRE.
218 mill. carr. géog. ou 610 lieues géograp. carrées	Luthériens. 539,175 Réformés. . . 181 Catholiq. . . 635 Juifs. . . . 3,333 513 328	890	<i>Revenus,</i> 3,153,126 thalers ou 11,729,628 francs <i>Dépenses,</i> 3,395,476 thalers ou 12,631,170 francs <i>Dette publique,</i> 4,600,000 thalers. <i>Contribut. fédérale.</i> 41,894 francs.	<i>Armée,</i> 3,816 } 3,000 infanter. 600 cavalier. 246 artiller. <i>Contingent fédéral,</i> 8,150 hommes
CERCLES.	VILLES ET BOURGS.			
<b>MECKLEMBOURG</b> . . . . .  <b>WENDEN</b> ou duché de Mecklembourg- Gustrow (16 Bailliages).  <b>PRINCIPAUTÉ DE SCHWÉRIN</b> (6 Bailliages). <b>SEIGNEURIE DE WISMAR</b> . . — <b>DE ROSTOCK</b> . .	SCHWÉRIN, 1,300 habitants, — Buckow, 1,200. — Dobberan, 1,600. — Domitz (place forte), 1,700. — Eldena, 1,400. — Gadebusch, 1,500. — Grabow, 2,600. — Greivsmühlen, 1,500. — Hagenow, 1,700. — Ivenack, 900. — Kriwitz, 1,500. — Lübz, 1,300 — Mal- chow, 1,500. — Mecklembourg, 800. — Neustadt, 1,100. — Reden- tin, 3,000 — Rehna, 1,600. — Sternberg, 1,300. — Toddin, 1,000. — Walsmühlen, 1,200. — Wittenbourg, 1,500 — Zarrentin, 1,600. — Parchim, 6,000. — Waren, 2,500. — Ludwigslust, 4,200. — Brühl, 1,000. — Kröpin, 1,500. <i>Gustrow</i> , 10,000. — Boizenbourg, 3,000. Dargun, 1,000. — Dob- berlin, 800. — Gnoien, 1,100 — Goldberg, 1,500. — Neukalden, 1,600. — Plau, 2,200. — Ribnitz, 2,200. — Schwaan, 1,000. — Slavenhagen, 1,400. — Teutenwickel, 1,000. — Wradenhagen, 800. — Krakow, 800. — Lage, 1,100. — Malchin, 3,000. — Marlow, 900. — Penzlin, 1,800. — Röbel, 2,200. — Sülze, 1,600. — Tessin, 1,300. — Teterow 2,200. <i>Butzow</i> , 3,500. — Marnitz, 1,500. — Rühn, 400. — Tempzin, 600 — Warin, 1,400. <i>Wismar</i> , 12,000. — Poel (dans l'île de ce nom), 1,200. <i>Rostock</i> , 22,000.			

## Tableaux statistiques des trois villes libres de Lubeck, Hambourg et Brême.

## Ville libre de Lubeck.

SUPERFICIE.	POPULATION.	POPULATION par lieues g. c.	FINANCES en 1852.	COMMERCE.	ÉTAT MILITAIRE.
Ville et ter- ritoire. . . 5,21 Moitié des Vierlande. 0,77 Milles car. géog. all. 5,98 ou En lieues géog. carr. 16	Ville et fau- bourg. . . 29,852 Campagne. 12,833 Les Vier- lande. . . . 5,057  47,742	2,940	<i>Revenus.</i> 880,202 marcs ou 1,346,709 fr. <i>Dépenses.</i> 889,359 marcs ou 1,361,485 fr. <i>Dette.</i> 13,000,000 mar. ou 20,000,000 fr. <i>Contrib. fédér.</i> 4,753 fr.	120 navires. Entrés en 1851 à Lubeck 1,096 navires. Sortis 1,150.  <i>Importation.</i> 132,000,000 kilog de marchandis.	<i>Armée.</i> 15 compag. de milice.  <i>Conting. féd.</i> 700 hom.

## Ville libre de Hambourg

SUPERFICIE.	POPULATION en 1848.	POPULATION par lieues g. c.	FINANCES en 1851.	COMMERCE.	ÉTAT MILITAIRE.																				
20 lieues géograp. carrées.	Ville. . . . 115,866 Faub. St- George. . . 16,731 Faub. St- Paul. . . . 16,157 Campagne 39,300  188,054	9,401	<i>Revenus.</i> 7,565,436 marcs ou 11,575,117 fr. <i>Dépenses.</i> 7,664,897 marc. ou 11,727,292 fr. <i>Dette</i> (environ). 33,000,000 mar. ou 50,000,000 fr. <i>Contrib. fédér.</i> 15,188 fr.	351 navires, dont 8 vapeurs. En 1851, Entrés 4,169 navires. Sortis 4,129 navires. <i>Importation en 1850.</i> 353,136,070 m. banco. <i>Exportation en 1850.</i> 313,829,250 m. banco.	<i>Armée.</i> 1,400 hom. 10,000 milic.  <i>Conting. féd.</i> 2,820 hom.																				
<p>Au commencement de l'année 1850, la marine marchande de Hambourg comptait 286 vaisseaux représentant une cargaison de 82,053 tonneaux. Au nombre de ces vaisseaux sont compris 9 bâtiments à vapeur, représentant une capacité de 4,058 tonneaux et de la force totale de 1,160 chevaux. La valeur totale de l'importation et de l'exportation exprimée en marcs-banco s'est montée en :</p> <table border="0"> <tr> <td colspan="2" style="text-align: center;">IMPORTATION.</td> <td colspan="2" style="text-align: center;">EXPORTATION.</td> </tr> <tr> <td>1845. — 291,880,410 marcs banco.</td> <td></td> <td>1845. — 276,424,500 marcs banco.</td> <td></td> </tr> <tr> <td>1846. — 281,665,730    "    "</td> <td></td> <td>1846. — 276,392,060    "    "</td> <td></td> </tr> <tr> <td>1847. — 301,740,770    "    "</td> <td></td> <td>1847. — 296,376,650    "    "</td> <td></td> </tr> <tr> <td>1848. — 245,141,950    "    "</td> <td></td> <td>1848. — 215,579,970    "    "</td> <td></td> </tr> </table> <p>L'importation par terre et particulièrement de l'intérieur de l'Allemagne, a offert les valeurs suivantes : 1845, 108,924,500. — 1846, 99,994,220. — 1847, 101,650,910. — 1848, 98,847,700.</p>						IMPORTATION.		EXPORTATION.		1845. — 291,880,410 marcs banco.		1845. — 276,424,500 marcs banco.		1846. — 281,665,730    "    "		1846. — 276,392,060    "    "		1847. — 301,740,770    "    "		1847. — 296,376,650    "    "		1848. — 245,141,950    "    "		1848. — 215,579,970    "    "	
IMPORTATION.		EXPORTATION.																							
1845. — 291,880,410 marcs banco.		1845. — 276,424,500 marcs banco.																							
1846. — 281,665,730    "    "		1846. — 276,392,060    "    "																							
1847. — 301,740,770    "    "		1847. — 296,376,650    "    "																							
1848. — 245,141,950    "    "		1848. — 215,579,970    "    "																							

## Ville libre de Brême.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1849.	POPULATION par lieues g. c.	FINANCES en 1852.	COMMERCE.	ÉTAT MILITAIRE.
3,5 milles carrés géograp. allein. ou 10 lieues carrées.	Ville. . . . 53,478 Campagne . 18,413 Ville de Ve- gesack. . . 3,538 Port de Brême. . . 3,618  79,047	7,904	<i>Revenus.</i> 989,706 thalers. ou 3,689,706 fr. <i>Dépenses.</i> 978,277 thalers. ou 3,638,990 fr. <i>Dette.</i> ..... <i>Contrib. fédér.</i> 5,670 fr.	236 bâtiments jau- geant 92,870 tonn.  <i>Importation.</i> 703,369 quintaux. <i>Exportation,</i> 3,515,994 quintaux.	<i>Armée.</i> 1 bataill. d'inf 5 bat. de mil.  <i>Conting. féd.</i> 1,185 hom.

## LIVRE CENT CINQUANTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Description du royaume de Hanovre. — Description du grand-duché d'Oldenbourg et de la seigneurie de Knipphausen.

Le Hanovre est une des contrées du nord de l'Europe d'où sortirent au cinquième siècle ces Saxons qui envahirent l'Angleterre. Le Hanovrien, peuple jadis grossier, entreprenant, est maintenant paisiblement soumis au pays que ses ancêtres ont conquis; jadis guerrier féroce et dévastateur, une vie errante et aventureuse avait pour lui des charmes; aujourd'hui civilisé, bienfaisant, attaché au sol qui l'a vu naître, il semble n'avoir conservé de son antique origine que la bravoure dans les combats, et l'amour d'une sage liberté; enfin autrefois il adorait des divinités sanguinaires, aujourd'hui il pratique une douce religion, le christianisme réformé. Ce peuple appartenant à la branche *Cimbro-saxonne*, se divisait en plusieurs peuplades ou tribus. Les *Vinili* qui, sortis de la Scandinavie, reçurent ensuite le nom de *Longobardi* ou *Langobardi*, à cause de leur longue barbe, occupaient les deux rives de l'Elbe; les *Angli* habitaient plus au nord sur la rive gauche du fleuve, et les *Petits-Chauci* sur la même rive près de son embouchure; les *Chemi*, habitaient à l'embouchure du Weser; les *Fusi* ou *Fosi* se tenaient dans le pays qui comprend aujourd'hui le territoire d'Hildesheim; les *Bructeri* occupaient les bords de l'Ems; enfin les *Chamavi* et les *Cherusci*, qui se mêlèrent plus tard aux Francs, vivaient près des forêts du Harz.

Lors de la grande invasion des nations slaves, une peuplade wende, appelée les *Polabres*, c'est-à-dire habitants des campagnes, s'établit dans les environs de Lunebourg et se mêla aux Saxons.

Le Hanovre soumis d'abord au grand-duché ou royaume des Saxons, tomba sous la domination de Charlemagne et continua d'être gouverné par les ducs de Saxe, de la famille de Witikind, et ensuite celle de Rilling. Cet ancien et véritable duché de Saxe était divisé en *Westphalen*, à l'ouest du Weser, et *Ost-phalen* entre le Weser, l'Elbe et le Harz.

Au commencement du douzième siècle, la principauté de Hanovre passa sous la domination de la maison de Bavière; Henri le Lion fut un de ses

souverains les plus illustres ; elle forma ensuite un duché qui devint , au dix-septième siècle, l'apanage d'un des fils du duc de Brunswick, et l'empereur Léopold l'érigea en électorat en 1692 en faveur d'Ernest-Auguste. Le fils de ce dernier, Georges-Louis, ayant été proclamé roi d'Angleterre, à la mort de la reine Anne, en 1714, les destinées du Hanôvre se trouvèrent unies à celles de l'Angleterre ; envahi par les Français en 1802, les Anglais ne rentrèrent en possession de ce pays qu'en 1812. L'année suivante il fut érigé en royaume et augmenté de divers territoires. La couronne de Hanôvre resta unie à celle d'Angleterre jusqu'à l'avènement de la reine Victoria ; alors la loi salique toujours en vigueur dans ce pays, appela au trône Ernest de Cumberland, oncle de la jeune reine, et depuis cette époque, le royaume de Hanôvre a ses souverains particuliers.

Le royaume de Hanôvre se compose de deux parties principales, séparées l'une de l'autre par le duché de Brunswick. La plus considérable, ou la septentrionale, est bornée au nord par la mer d'Allemagne et par l'Elbe qui la sépare des duchés danois de Holstein et de Lauenbourg, du territoire de Hambourg et de la province prussienne de Brandebourg. A l'est elle est contiguë à la province prussienne de Saxe ; au sud au duché de Brunswick, aux principautés de Waldeck, de Lippe-Detmold, de Lippe-Schaumbourg, à la Hesse-Électorale et à la province prussienne de Westphalie. A l'ouest elle est séparée du royaume de Hollande par une limite tracée à travers les marais de Bourtange et la baie de Dollart, dans laquelle l'Ems se jette. La partie méridionale est bornée au nord par le duché de Brunswick ; à l'est par le même duché et la province prussienne de Saxe, vers le point le plus élevé de la chaîne du Harz ; au sud par la province de Saxe et la Hesse-Électorale ; et à l'ouest par cette dernière et la province prussienne de Westphalie, dont le Weser la sépare sur une longueur d'une lieue. Outre ces deux parties, le Hanôvre comprend le *comté de Hohnstein*, enclavé entre le duché de Brunswick et la province de Saxe ; et le *territoire de Polle* entre le même duché, la principauté de Waldeck et la province de Westphalie.

On peut évaluer la superficie de ce royaume à 69,865 milles carrés géographiques allemands ou environ 1,940 lieues carrées. Sa population était en 1848 de 1,758,847 habitants.

Depuis les bords de la mer Baltique jusqu'aux extrémités méridionales du Hanôvre, le terrain monte graduellement à mesure qu'on approche des montagnes du Harz, dont la plupart des ramifications appartiennent à ce royaume. Dans les parties les plus voisines de la mer, et surtout dans la

contrée orientale que le bas Elbe et le bas Weser arrosent, le sol est en grande partie formé par les atterrissements et les alluvions de ces deux fleuves. Elles sont souvent exposées à de grandes inondations, dont on ne peut neutraliser les funestes effets que par des digues. Après ces deux fleuves, nous citerons, parmi les principaux cours d'eau, l'*Ilmenau* et l'*Oste*, affluents du premier; l'*Aller*, affluent du second, et qui se grossit de la *Leine* et de l'*Ocker*; enfin l'*Ems* avec la *Hase* ou la *Haase* qui lui porte ses eaux. Ce qui semble prouver combien les terres du Hanôvre sont depuis peu de temps sorties du sein des eaux, c'est la grande quantité de marais qui les recouvrent. Il en est de même de la contrée occidentale, que l'*Ems* traverse. Les cantons qui occupent ces divers terrains sont peu productifs, mais les plus stériles sont surtout ceux des landes de Lunebourg et de Verden, situées entre l'Elbe et le Weser, et des landes de Meppen, sur la rive droite de l'*Ems*. Dans ces cantons pauvres et peu propres à l'agriculture, on ne remarque que des campagnes sablonneuses, couvertes de forêts de sapins, de bruyères et de marais. Aux environs du territoire de Brême on a rendu à l'agriculture plusieurs portions de terrains marécageux; mais que de soins et de temps ne faudrait-il pas pour convertir en terres labourables les vastes landes de Lunebourg, qui occupent, de l'est à l'ouest, une longueur d'environ 25 lieues, et du sud au nord, depuis Celle jusqu'à Harbourg, une étendue non moins considérable! Ces plaines arides ont mérité le nom d'Arabie de l'Allemagne. Sur la rive gauche de la Vechte, qui coule à l'ouest de l'*Ems*, les environs de Beintheim n'offrent aussi que des landes immenses, couvertes çà et là de marais et de flaques d'eau stagnante.

Au point de vue géologique, les plaines du Hanôvre sont sablonneuses, ou appartiennent aux terrains calcaires secondaires qui viennent s'appuyer sur le groupe du Harz, qui s'élève comme une île au milieu de ce terrain. Les montagnes qui constituent ce groupe sont généralement granitiques; elles sont plus roides et plus escarpées vers le midi que vers le nord; elles n'appartiennent pas toutes au royaume de Hanôvre: nous verrons que la Prusse, les duchés de Brunswick et d'Anhalt-Bernbourg en possèdent quelques parties.

Le Harz, cette contrée montagneuse si riche en métaux, dépend du pays que les anciens nommaient forêt Hercynie (*sylva Hercynia*); la similitude du nom latin et du nom allemand prouve suffisamment que les Romains n'ont fait que traduire la dénomination germanique de *Harzwald* (la forêt des Pins): cette contrée était en effet couverte autrefois de vastes forêts de

sapins. Les montagnes du Harz occupent une longueur de plus de 30 lieues sur 12 de largeur. Des vallées escarpées, des bois et quelques marais y forment un labyrinthe naturel dans lequel il est impossible de se diriger sans guide.

Le mont *Brocken* ou *Bloxberg*, élevé de 4,115 mètres au-dessus de la mer Baltique, est le point central du Harz. C'est de là que rayonnent presque dans tous les sens les branches qui composent ce groupe auquel Stein donne une superficie de 178 lieues carrées. Tout ce qui se prolonge à l'ouest du Brocken porte le nom de Haut-Harz (*Ober-Harz*), et à l'est de cette montagne celui de Bas-Harz (*Unter-Harz*). L'une des branches, en se dirigeant vers le sud, forme la ligne de partage qui sépare le bassin du Weser de celui de l'Elbe. Elle rencontre, vers la source de la Leine, le *Dun-gebirge*, qui n'est que le prolongement septentrional du *Thüringerwald*; de là elle projette au nord-ouest un rameau qui, sous les noms de *Weser-gebirge* et de *Solling*, s'étend entre la Leine et le Weser. Une autre branche court au nord-est, entre l'Holzemme, affluent de la Bode, et l'Ocker qui va se jeter dans l'Aller. Une troisième branche se dirige vers le nord entre l'Innerste et l'Ocker; une quatrième entre la Leine et l'Innerste; enfin, vers l'est, s'étendent les branches qui séparent les bassins de la Bode, de l'Helme et de la Wipper.

Outre les nombreuses rivières qui descendent du Harz, on distingue plusieurs sources importantes : la plus remarquable est la *fontaine des Sorcières* (*hexen brunnen*). Ce nom indique sans doute le souvenir de quelques pratiques superstitieuses des anciens peuples de ces contrées. Lorsque l'épée de Charlemagne y fonda le christianisme, quelques-unes des prêtresses des antiques divinités germaniques auront conservé l'habitude d'aller près de cette source faire leurs cérémonies, et les prêtres chrétiens, confondant ce culte avec celui des démons, auront désigné cette fontaine par le nom qu'elle a conservé. Elle est placée à 7 à 8 mètres au-dessous de la cime du Brocken, et fournit une masse d'eau fort abondante. Sur le sommet de cette montagne, il se passe souvent, vers le matin ou le soir, un phénomène physique qui a été longtemps la terreur de l'habitant du Harz : si le spectateur est placé entre le soleil et un nuage, il voit son image réfléchie dans ce nuage comme dans un miroir, mais plus grande et difforme. Jadis, l'ignorance accréditait l'opinion qu'un spectre, auquel on donnait le nom de spectre de Brocken, était caché dans ce nuage. Cet effet d'optique rentre dans la classe de ceux que l'on comprend sous le nom de mirage.

Dans le calcaire ancien qui s'appuie sur les roches granitiques du Harz, on remarque plusieurs cavernes moins célèbres encore par les nombreux détours qu'elles offrent à la curiosité du voyageur que par l'énorme quantité d'ossements fossiles que l'on y a découverts. Les plus curieuses de ces cavernes sont celle de la *Licorne* et celle de *Baumann*.

Le Harz est depuis longtemps célèbre par ses mines : celles de fer sont les plus abondantes. Les autres métaux que l'on y recueille sont le plomb, l'argent, le cuivre, le zinc et même l'or. Le soufre et l'arsenic y sont également exploités. Enfin on y trouve des marbres, des ardoises, des pierres de taille, du gypse, des argiles de différentes espèces, et des sources salées et d'eaux minérales.

Il est peu d'endroits en Europe où la science du mineur soit aussi avancée qu'au Harz. Les ouvriers employés aux mines forment une population particulière de plus de 60,000 individus, originaires de la Franconie. Les premiers qui s'établirent dans ces montagnes y furent envoyés par Charlemagne ; mais, au onzième siècle, une nouvelle migration se fit pour exploiter les mines du Rammelsberg, qui venaient d'être découvertes. Ces hommes, aujourd'hui reconnaissables à leur uniforme noir à parements rouges, sont organisés militairement par compagnies, ayant pour chefs des ingénieurs dont le rang correspond aux grades de généraux, de colonels, d'officiers et de sous-officiers. Leur association est remarquable par l'esprit de corps qui y règne. Ils ont conservé de leurs ancêtres cette passion pour la chasse qui leur rend cet exercice plus agréable que pénible, cet amour de la musique qui leur fait écouter avec intérêt les chants de leurs compatriotes, et cette urbanité un peu rustique, mais franche, qui leur fait accueillir les étrangers, et qui porte leurs enfants à aller au-devant de ceux-ci en les appelant cousins.

Le royaume de Hanovre renferme peu de lacs : il n'en est que trois qui soient dignes d'être cités. Le premier est le *Steinhunder-meer*, sur la limite de la principauté de Schauenbourg-Lippe ; le second, le *Dumer-see*, sur celle du grand-duché d'Oldenbourg. Celui-ci surtout, très poissonneux, est remarquable par son étendue ; il occupe un espace de 4 lieue de largeur et de 2 de longueur. Mais le plus extraordinaire est celui de *Jordan*, situé dans la province de l'Ost-Frise ; il s'étend sous terre à une distance considérable, et le sol qui le recouvre, dit Stein, est devenu assez ferme pour supporter le poids des voitures.

Le climat du Hanovre est généralement tempéré : les naturels du pays vantent sa salubrité, mais il faut avouer que dans les lieux bas et maréca-

geux il est d'une humidité dangereuse, et que dans la plus grande partie de la contrée la température est extrêmement variable : près des bords de la mer, elle ne l'est pas moins qu'en Angleterre. L'hiver y est rigoureux, et dans l'été même on est souvent exposé au froid. Les rosées, les vapeurs qui s'exhalent de la surface de la terre pendant les nuits d'été, à l'approche du lever et du coucher du soleil, ont quelquefois une funeste influence sur certains tempéraments. Le vent du nord-ouest souffle fréquemment pendant l'hiver ; au printemps, c'est le vent d'est ; et pendant l'été, pendant même une partie de l'automne, c'est celui du sud-ouest qui règne. L'influence de ces vents et les changements de température contribuent à faire tomber les dents avant l'âge.

D'après cet exposé, on ne sera point étonné que certaines maladies soient assez fréquentes dans le Hanôvre. Lorsque le mois de juillet est très-chaud, l'habitant est exposé à plusieurs épidémies dangereuses. Mais les maladies les plus répandues sont les fièvres nerveuses et intermittentes, les phthisies, les paralysies et les apoplexies.

Les richesses naturelles du Hanôvre consistent dans le produit de la pêche des rivières et des lacs qui l'arrosent, de la mer qui le baigne, du gibier qui peuple ses forêts, ses champs et ses marais, des bestiaux que son territoire nourrit, des végétaux qui croissent sur son sol, et des mines que ses montagnes renferment. Sous ces divers rapports, il est peu de pays qui soient mieux partagés.

Depuis les encouragements que le roi George III accorda, en 1792, à la pêche de la baleine, un grand nombre de Hanôvriens part tous les ans pour aller exercer ce genre d'industrie autour du Groënland. La pêche est aussi très-productive sur les côtes du Hanôvre ; celle des rivières procure en abondance la plupart des poissons de nos contrées, tels que des perches, des barbeaux, des carpes, des brochets, des truites, mais surtout des anguilles monstrueuses.

Le Hanôvre ne manque pas de forêts. Outre celles du Harz, on en compte plusieurs d'une assez grande étendue, telles que celle de *Bentheim*, dans le comté de ce nom ; et dans celui de Lunebourg, celle de *Barn*, celle de *Gohrde*, qui porte le nom d'un village, celle de *Kaltehofstube*, celle de *Lucie*, celle de *Ninder*, etc. Mais il y en a très-peu dans le duché de Brême, dans la Frise orientale et dans le gouvernement d'Osnabrück.

Les forêts fournissent des bois propres à la mâture des petits navires, des courbes pour leur construction, et des planches ; le bois de chauffage y est cher, mais l'exploitation de plusieurs houillères remédie à cet inconvénient.



Ces belles forêts sont peuplées de cerfs, de sangliers, de chevreuils, de lapins et de lièvres ; mais, heureusement pour les cultivateurs, le nombre en diminue sensiblement depuis une vingtaine d'années. Les lieux marécageux abondent en oiseaux aquatiques, et les environs d'Osnabrück fournissent un grand nombre d'ortolans. C'est principalement dans le Harz que les loups sont à craindre par leur nombre et par leur grosseur.

Les bêtes à cornes sont d'une taille médiocre, mais la chair du bœuf et celle du mouton des montagnes passent pour être d'un goût exquis. Le porc y est aussi d'une qualité excellente. Parmi les animaux de ce pays, le cheval jouit surtout d'une réputation méritée. Soit que l'abondance des pâturages et la grande quantité d'avoine qu'on y récolte y aient perpétué les belles races, ou qu'elles y soient indigènes, on est souvent étonné de la beauté des attelages des chariots des paysans. Il est cependant à remarquer que le croisement des races du midi avec celles du nord n'a jamais réussi dans le Hanôvre. Maintenant, plusieurs propriétaires livrent au commerce des laines qui peuvent supporter la comparaison avec celles de l'Angleterre et de l'Espagne. Quelques districts du Hanôvre tirent un grand profit de la vente des oies. Mais ce qui est encore d'un produit assez important, c'est l'éducation des abeilles. Au printemps, lorsque les prés sont émaillés de fleurs, on voit, dans la principauté de Lunebourg, des paysans qui ne font point d'autre métier que de sortir de leurs villages pour recueillir ces précieux insectes et en remplir près de 60,000 ruches. Ce comté exporte annuellement pour plus de 800,000 francs de cire et de miel.

La plus importante richesse du Hanôvre consiste dans le produit de ses mines ; on y exploite annuellement environ 200,000 quintaux de fer, 5,000 de plomb, 7,000 de cuivre et 40,000 marcs d'argent ; l'exploitation du cuivre fournit en outre 2,000 quintaux de sulfate de ce métal ou de vitriol. Les exploitations du Harz donnent un produit que l'on peut évaluer à 2,040,000 rixdales, ou à plus de 11,700,000 francs, sans y comprendre la houille, la tourbe, le marbre, les pierres de construction, les argiles à poterie, etc.

L'agriculteur, dans le Hanôvre, ne tire point tout le parti possible des terres ; on est étonné de la quantité de celles encore en friche, et du grand nombre de marais qui, malgré les encouragements du gouvernement, ne sont point encore desséchés. Il est vrai que les sociétés d'agriculture établies dans quelques villes importantes ont proposé plusieurs améliorations ; mais que de temps il faut pour que de tels établissements puissent éclairer

la masse des agriculteurs guidés par la routine plutôt que par la raison ! Cependant les essais que l'on a faits pour transformer en bons pâturages des terrains couverts de roseaux ou de bruyères, ont eu, dans la partie septentrionale de la principauté de Lunebourg, les plus heureux résultats.

La culture produit principalement des pâturages, de l'avoine, des céréales, du maïs, des fèves, des haricots, des pommes de terre et d'autres légumes, et enfin du chanvre et du lin. On ne cultive le blé, l'orge et l'avoine que dans les terrains bas, dans la Frise orientale, sur les bords des rivières et près de la mer. Après ces végétaux, c'est la culture du seigle et du sarrasin qui est la plus répandue, principalement dans la partie méridionale. La plupart des terres sablonneuses sont réservées à la culture des pommes de terre; elles y réussissent parfaitement.

A l'exception de la pomme, les fruits à pepins ne sont ni aussi gros, ni aussi variés, ni aussi bons dans le Hanôvre qu'en France; il en est de même des fruits à noyaux. La vigne n'est cultivée que dans les jardins, et principalement pour la table du riche, car il est rare que le raisin y arrive à une parfaite maturité.

Les fabriques sont peu répandues dans ce royaume; l'habitant y est plus disposé à aller exercer une industrie quelconque en pays étranger qu'à cultiver les terres, ou à choisir un métier dans son pays. Stein évalue à 16,000 le nombre d'individus qui s'expatrient tous les ans pour la Hollande. Le Hanôvrien réussit cependant assez bien dans la fabrication du tabac, du savon, de quelques étoffes de laine, et surtout dans la manutention du fer et du cuivre. L'art de filer et de tisser le lin occupe un grand nombre de bras. On estime à une valeur annuelle de 5,500,000 florins le produit de cette fabrication dans les territoires de Lunebourg, de Brême, d'Osnabrück, de Hoya et de Diepholz. Les deux sexes s'en occupent, mais les toiles que l'on y fabrique ne sont point à comparer à celles de la Prusse et de la Frise. Les tanneries du Hanôvre ne livrent à la consommation que des cuirs d'une médiocre qualité; cependant la sellerie y est bien exécutée. Ajoutons aussi que pour les objets de goût et de luxe, la joaillerie, la passementerie et l'orfèvrerie y sont plus avancées que dans plusieurs autres contrées de l'Europe.

Des routes parfaitement entretenues, plusieurs lignes de chemins de fer, des bateaux à vapeur qui remontent et descendent continuellement l'Elbe, le Weser, l'Ems et l'Aller, facilitent beaucoup en Hanôvre le commerce d'exportation et d'importation; celui de transit avec le Nord et l'Allemagne n'est point sans importance. Parmi les places commerçantes les plus con-

sidérables, on doit citer Münden, où il arrive annuellement par le *Weser*, 370 navires, par la *Werra* 110, et par la *Fulda* 130. Les routes qui se dirigent vers le sud-est de l'Allemagne portent aussi, année commune, environ 150 chariots et 600 voitures, et celles qui communiquent avec le sud-ouest de la même contrée, une quinzaine de chariots et 120 voitures. On peut évaluer ces diverses exportations à plus de 4,800,000 francs.

Le Hanovre fait un commerce maritime assez important par les ports de Münden, de Celle, de Harbourg, de Leer, et surtout d'Emden; il avait en 1851, 794 navires jaugeant 316,600 tonneaux. Ce pays était le centre d'une petite union douanière formée en 1834, reposant sur des principes libéraux, que l'on nommait *steuerverein*, et dont faisaient partie le duché d'Oldenbourg, la principauté de Lippe-Schaumbourg et d'autres petits États. Mais depuis 1851, le *steuerverein* a été réuni au *zollverein* prussien.

Jusqu'en 1823, le royaume de Hanovre était divisé en onze provinces; mais comme ces provinces étaient trop inégalement circonscrites, on a adopté à cette époque une division comprenant sept gouvernements (*Land-dros-teien*) dont nous allons indiquer la circonscription.

Le gouvernement de *Hanovre* se compose de l'ancienne principauté de *Kalenberg*, du comté de *Hoya* et de celui de *Diepholz*. Il renferme 32 bailliages et 9 justices ou tribunaux indépendants des bailliages.

Le gouvernement de *Hildesheim*, formé de la principauté de ce nom, de celles de *Gottingue* et de *Grübenhagen*, et du comté de *Hohnstein* contient 37 bailliages et 25 justices.

Le gouvernement de *Lunebourg*, composé de la principauté du même nom, comprend 37 bailliages et 8 justices.

Le gouvernement de *Stade* embrasse les duchés de *Brême* et de *Verden* et le pays de *Hadeln*. Il est divisé en 16 bailliages et 28 justices.

Le gouvernement d'*Osnabrück* répond à peu près à l'ancien évêché souverain de ce nom, et renferme la principauté d'Osnabrück, les comtés de *Lingen* et de *Bentheim*, et les cercles de *Meppen* et d'*Emsbüren*. On y compte 44 bailliages.

Le gouvernement d'*Aurich* comprend seulement l'ancienne province d'Ost-Frise; il renferme 12 bailliages et 5 justices.

Enfin la capitainerie des mines de *Clausthal* ou *capitainerie montueuse de Clausthal* (*Berg-haupt Munnschaft-Clausthal*) a le rang de gouvernement, et étend sa juridiction sur le Harz supérieur (*Ober-Harz*). C'est une concession faite en faveur des privilèges dont jouissent les mineurs depuis des siècles. Ce gouvernement ne comprend que 3 bailliages.

Nous avons vu que la population du Hanôvre était de 175,874 habitants: on peut évaluer à 4,443,979, le nombre des chrétiens de la confession d'Augsbourg, à 89,064 celui des réformés, à 244,081 celui des catholiques, à 11,179 le nombre des juifs, et à 524 celui des mennonites. La confession d'Augsbourg a ses pasteurs, ses surintendants et ses surintendants généraux, soumis aux consistoires de Hanôvre, Osnabrück, Aurick Hildesheim, Stade et Otterndorf; les réformés ont leurs pasteurs et leurs consistoires; les catholiques, leurs justices officielles, leurs ecclésiastiques et leurs évêques, sous la direction des évêques d'Osnabrück et de Hildesheim.

Les Hanôvriens ou Bas-Saxons ont, plus que les habitants de la Haute-Saxe, conservé cette franchise, cette simplicité, cette hospitalité, et en général toutes ces antiques vertus qui, selon Tacite, composaient le caractère des anciens Germains. C'est surtout parmi les habitants des Landes que l'isolement et la pauvreté ont empêché la corruption de s'introduire. Dans les cantons maritimes appelés *Marschland*, il règne, à côté de la simplicité et de la rusticité, un luxe très-grand qui cependant ne s'attache qu'aux objets solides, comme bijoux d'or et d'argent, bons meubles, bons lits; ou à des denrées qui flattent directement les sens, comme café, thé, vins de France ou bières fortes. Ce luxe, suite naturelle de la liberté et de la richesse de ces paysans navigateurs et de leurs relations avec les Anglais et les Hambourgeois, ne les empêche pas de rester aussi industrieux que leurs ancêtres, dont ils conservent religieusement le costume. Dans les villes hanôvriennes; et surtout dans la capitale on remarque en plusieurs points une imitation assez heureuse des mœurs et des manières anglaises. La noblesse est fort attachée à ses préjugés de naissance. Les mêmes hommes s'appuient des principes de la philosophie moderne pour s'opposer à l'agrandissement du pouvoir exécutif, et des principes de l'aristocratie féodale pour maintenir entre eux et la bourgeoisie une distance respectueuse. C'est précisément le même esprit que la noblesse du Holstein.

Le royaume de Hanôvre fait partie de la confédération germanique, où il occupe le cinquième rang, et où il a quatre voix à la diète en assemblée générale, et une en assemblée ordinaire. Le contingent qu'il est obligé de fournir à la confédération est de 43,504 hommes. Le gouvernement de ce royaume tient à la fois du régime féodal et du régime représentatif. Les États hanôvriens, composés de la noblesse, du clergé et des députés des villes, se divisent en deux chambres qui s'assemblent annuellement dans la capitale et y discutent les projets de loi.

On peut aujourd'hui considérer le Hanovre comme jouissant du régime représentatif. L'administration française s'était implantée en Hanovre, au commencement de ce siècle, avec le pouvoir impérial ; mais à peine le roi d'Angleterre fut-il rentré en possession de son royaume de Hanovre, qu'il rétablit l'ancienne administration du pays, avec ses formes surannées, ses diversités locales, ses juridictions exceptionnelles. Depuis lors jusqu'à la révolution de 1848, l'administration hanôvrienne n'a pas fait de progrès ; depuis 1848, elle s'est améliorée en plusieurs points, notamment sous le rapport judiciaire. Le jury a été institué ; il a commencé à fonctionner en 1850, et les tribunaux ont reçu une organisation nouvelle.

L'armée hanôvrienne, en temps de paix, se compose de 22,000 hommes, parmi lesquels on compte 5,000 hommes de cavalerie et 1,500 d'artillerie ; le reste est en infanterie. Elle se recrute par des enrôlements volontaires et par des appels que décrètent les États. En cas de guerre, cette armée peut s'augmenter de deux tiers par l'appel de la landwehr, milice nationale qui n'est point soldée, et qui n'est soumise à aucun service en temps de paix. D'après une loi rendue en 1817, tout individu qui a atteint l'âge de dix-neuf ans, sans distinction de rang, est obligé de faire partie de ce corps. On en excepte les infirmes, les ecclésiastiques, les professeurs, les employés du gouvernement, les anciens officiers après six années de service et les fils uniques qui ont eu un frère tué devant l'ennemi. Les étudiants seuls ont le droit de se faire remplacer. Tous les dimanches la landwehr est exercée par escouades, excepté pendant le temps de la récolte, et tous les ans par compagnies et par bataillons. Le corps royal des dragons provinciaux fait sur les routes le service de la gendarmerie.

Les principales places de guerre sont Embden, Hameln et Harbourg. Herzberg possède une manufacture d'armes, Hanovre un arsenal et une école d'artillerie et du génie, et, près d'Hameln, il existe à Herzen une fabrique de poudre. Depuis 1815, dans l'ordre civil et l'ordre militaire, le mérite est récompensé par la distribution d'une décoration dont l'institution admet des grand'croix, des commandeurs et des chevaliers.

Après cet aperçu de tout ce qu'il y a de plus intéressant à dire sur le Hanovre sous le rapport de ses produits, de sa population, de son gouvernement et de ses forces, nous devons donner une idée des principales villes qu'il renferme. *Hanovre*, sa capitale, est située dans une plaine sablonneuse, au confluent de la Leine et de l'Ilhne, petites rivières dont la première est navigable, et qui la divisent en deux parties, la vieille et la nouvelle villes. La plupart des maisons sont bâties en briques ; cependant les

nouveaux quartiers sont beaux et réguliers. La vieille ville n'était en 1130 qu'une forteresse, mais en 1178 elle obtint le droit et le titre de cité. La nouvelle ville se divise en deux parties, appelées l'*Ægydien-Neustadt* et le *Kalenberger-Neustadt*; la première est la seule qui soit construite sur un plan régulier. La population de cette capitale est de 38.000 habitants. L'élévation de son sol est de 60 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ses anciens remparts ont été nivelés et transformés en une belle esplanade. Les environs de Hanovre sont remarquables par les prairies qui l'entourent, par les sites les plus pittoresques, et par la charmante promenade de *Linden*. De loin, cette ville ressemble à un jardin parsemé d'édifices et de clochers revêtus de lames de cuivre. Le cours de la Leine, qui se replie autour d'elle, ajoute encore à l'illusion que ce coup d'œil présente; mais lorsqu'on approche de son enceinte, on voit que ses maisons et ses rues sont agréablement entrecoupées de plantations de tilleuls et de peupliers; enfin on est étonné du mouvement qui règne dans ses rues et sur ses places, bien éclairées de nuit, de l'élégance de quelques-unes de ses constructions, qui contrastent singulièrement avec l'architecture allemande et même gothique de quelques anciennes habitations particulières. Les édifices les plus remarquables sont le *palais du roi* et celui du *vice-roi*, l'*arsenal*, l'*hôtel des États*, le *palais de justice*, le bâtiment de la *bibliothèque publique* et des *archives*, la *cour de Lockum* et le *théâtre*. Le monument élevé à la mémoire de Leibnitz, sous le nom de temple d'honneur, est digne de ce grand homme : il est construit en marbre de Carrare, et décore l'esplanade. Nous devons citer encore l'*église du château*, l'*hôtel Cambridge* et les *écuries royales*.

La jeunesse studieuse, et en général toutes les personnes qui s'occupent des lettres et des sciences, trouvent de quoi se satisfaire dans cette ville, qui possède une société d'histoire naturelle recommandable par ses travaux, plusieurs cercles littéraires et une riche bibliothèque publique. Les établissements destinés à l'instruction publique y sont dignes d'une capitale. Le *lycée*, l'école israélite, l'école vétérinaire, celles d'anatomie, de médecine et d'accouchement, et plusieurs autres, ne sont pas les seuls établissements qui attestent sous ce point de vue la sollicitude du gouvernement : l'école normale ou *séminaire des maîtres d'école* est un modèle en ce genre : on y procure aux deux sexes des connaissances utiles jointes à la littérature et à la morale. L'institut destiné, sous le nom de *Georgianum*, à la jeunesse noble, est organisé militairement.

Il nous faudrait entrer dans de trop longs détails si nous voulions décrire

tout ce que renferment d'intéressant les diverses collections scientifiques de Hanôvre, depuis le cabinet d'histoire naturelle, ce'ui des médailles et des antiquités, placés dans le palais du roi, jusqu'à la bibliothèque publique, dont le nombre de livres dépasse 200,000. Quoique les arts ne soient point, dans cette ville, arrivés à un grand degré de perfection, elle est cependant assez intéressante sous le rapport de l'industrie et du commerce. On y trouve des manufactures de galons d'or et d'argent, de drap, de cotonnade et de toile; plusieurs fabriques de tabac, de savon, de faïence, de fleurs artificielles, etc.; d'importantes brasseries, des imprimeries, des raffineries, des distilleries, et surtout des fabriques de broderies qui jouissent en Allemagne d'une grande réputation. Hanôvre fait des affaires considérables avec Brême et Hambourg. Elle exporte par la Leine des grains, des bois à brûler et de charpente, et une partie des produits des mines du Harz. Cette ville est une des plus importantes stations du chemin de fer qui unit Aix-la-Chapelle et Cologne à Berlin et à l'Allemagne orientale; un embranchement, qui se dirige vers le sud par Göttingue et Cassel, va rejoindre à Cuxhagen la grande ligne de Francfort à Berlin et Vienne, à travers les États saxons.

Les Allemands vantent, dans les environs de Hanôvre, les deux maisons royales de plaisance appelées *Herrenhausen* et *Montbrillant*; on voit dans la première un grand jet d'eau beaucoup plus volumineux que celui de Saint-Cloud et qui s'élève à peu près à la même hauteur. Ne quittons point le territoire de Hanôvre sans rappeler que cette ville est la patrie de l'illustre astronome Herschell.

Si nous remontons la Leine, nous passerons devant la petite ville de *Gronau*, située dans une île vis-à-vis l'embouchure de la *Dep*; puis nous verrons, au confluent de la *Warne* et de la *Leine*, *Alfeld*, autre petite ville entourée de murailles, station du chemin de fer de Hanôvre à Cassel par Göttingue, où l'on fait un grand commerce de fil et de toile. Nous traverserons ensuite les États du duché de Brunswick, et nous arriverons à *Eimbeck* ou *Einbeck*, ville de 5,000 habitants, bâtie sur les bords de deux ruisseaux affluents de l'Ilme. Elle était autrefois la capitale de la principauté de Grubenhagen, et entourée de fortifications aujourd'hui en partie ruinées. Ses rues sont tortueuses et mal pavées, et ses maisons construites dans le style gothique, mais elle possède une place publique assez belle. On y voit trois églises: l'une d'elles renferme les mausolées des ducs de Grubenhagen, dont le château en ruines donne aux environs un aspect très-pittoresque. Il y a dans la ville un hospice d'orphelins, deux hôpitaux,

une maison de charité, un gymnase, des écoles élémentaires, une école d'industrie, des fabriques de toile, d'étoffes de laine, de maroquin et de tabac. Les environs renferment des blanchisseries considérables. On célèbre chaque année dans ce pays une fête populaire appelée en allemand *Nachbarschaftthalten*, c'est-à-dire *réunion de bon voisinage*.

A quelques lieues à l'ouest d'Eimbeck, on voit, près de la petite ville de *Dassel*, une belle papeterie, une scierie, plusieurs moulins à huile, et de grandes usines où l'on coule chaque année plus de 500 quintaux de fer en barre, et où l'on fabrique des haches, des faux et d'autres outils. Plus loin, mais au sud de la précédente, la ville d'*Uslar*, entourée de murailles, est le siège d'une surintendance protestante; on y voit deux forges royales et une usine royale pour le cuivre. Entre des montagnes et des rochers s'élève la petite cité d'*Hardeggen*, que nous traverserons avant de revenir sur les bords de la *Leine* et d'entrer dans *Göttingen*, ou *Göttingue*, l'une des villes universitaires les plus célèbres de l'Allemagne.

Elle est située au pied du mont *Haimberg*, sur le bord de la *Leine* et sur le chemin de fer qui relie Hanôvre à Cassel, dans une fertile vallée élevée de 448 mètres au-dessus du niveau de la mer Baltique; elle était autrefois au nombre des villes hanséatiques. On la dit fort ancienne; son origine paraît remonter aux premiers siècles de notre ère. Ses remparts ont été convertis en une promenade, d'où l'on jouit d'une très-belle vue. Elle est formée de trois parties: l'ancienne, la nouvelle ville, et le quartier appelé *Masch*. Ses rues sont larges et bien éclairées la nuit; sa population est évaluée à 42,000 habitants. Elle possède des fabriques de tabac, de divers objets en fer et en cuivre, d'étoffes de laine, et des tanneries. Ce qui la rend surtout intéressante, c'est son université, fondée en 1734 par le roi *George II*. C'est là que l'instruction publique est parvenue à un degré de perfection qui fait honneur aux lumières du fondateur, au zèle et à l'instruction des professeurs, choisis généralement parmi les savants les plus recommandables de toute l'Allemagne. Tout, dans cette ville, contribue à faciliter les moyens d'instruction; elle renferme de nombreux établissements scientifiques, parmi lesquels nous citerons: une bibliothèque de 300,000 volumes, formée de celle de *Leibnitz*, qui y laissa ses nombreux manuscrits, et enrichie chaque année d'ouvrages utiles aux arts et aux sciences; un muséum d'histoire naturelle, dans lequel on remarque la belle collection de crânes formée par le savant professeur *Blumenbach*; et un jardin botanique que l'on peut ranger parmi les plus riches de l'Europe. *Göttingue* a produit plusieurs hommes célèbres dans



les sciences, entre autres le médecin Michaelis, le littérateur Casalius et Blumenbach.

*Hameln*, sur le Weser, à 10 lieues au sud-ouest de Hanôvre, est le chef-lieu du cercle de son nom. Cette ville de 40,000 âmes est la principale place forte du Hanôvre; elle renferme un grenier de réserve, une maison de détention, un entrepôt royal de fer, des distilleries, des brasseries et quelques manufactures.

Au confluent de la Werra et de la Fulda, qui par leur réunion forment le Weser, s'élève, dans une jolie vallée, la ville de *Münden*, autre station du chemin de fer de Hanôvre à Cassel, dont les 6,000 habitants, riches de leurs brasseries, de leurs tanneries et de leurs fabriques de vinaigre, de drap, de savon, de tabac et de faïence, se livrent à un commerce assez considérable, que la navigation du fleuve rend très-actif. On évalue à plus de 2,500,000 francs la valeur de la toile qui se vend annuellement à Münden. A *Duderstadt*, située à 5 lieues à l'est de Göttingue, il se fait un commerce considérable en grains, en bière, en eau-de-vie, et surtout en toile à voile.

*Osterode* s'offre au nord de la précédente, au milieu des montagnes du Harz. C'est une petite ville entourée de murailles et remplie de fabriques. Dans ses environs, on exploite des mines de fer, dont elle est l'entrepôt. Le bourg de *Herzberg*, sur la rive gauche du Sieber, renferme 3,000 habitants, et possède la seule manufacture d'armes qu'il y ait dans le Hanôvre. Sur une montagne de 625 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer, s'élève *Saint-Andreasberg*, chef-lieu d'un bailliage des mines, où l'on fabrique beaucoup de dentelles et de fil de lin. Sur les limites du Hanôvre et de la Prusse, *Elbingeroode* s'étend au bord d'un ruisseau affluent de la Bode, à 525 mètres au-dessus du niveau de la mer. Des forges considérables environnent cette petite ville. *Clausthal*, dans le Harz supérieur, est la ville la plus importante de cette contrée montagneuse. Sa population est de plus de 40,000 habitants; son sol est à 560 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est le siège d'une administration supérieure des mines; elle possède un hôtel des monnaies, deux églises, un gymnase et huit écoles élémentaires. Ses habitants s'occupent de l'exploitation des mines et de la fabrication de la dentelle.

En quittant Clausthal pour aller à *Goslar*, il faut traverser une partie du duché de Brunswick. Cette ville est située sur les bords de la Gose, ruisseau qui lui donne son nom, et qui, non loin de là, se jette dans l'Ocker. C'était autrefois une ville libre et impériale, qui occupait le septième rang parmi les villes de l'Empire et le second parmi celles de la basse Saxe;

ses hautes murailles, ses rues étroites, sombres et tortueuses, ses maisons construites dans le goût gothique, attestent son ancienneté. Elle paraît avoir été fondée par Henri l'Oiseleur, et fortifiée pour la première fois en 1201. On prétend que c'est dans ses murs que le moine Berthold Schwartz inventa la poudre à canon. On y remarque les restes du *Kaiserburg*, ou fort impérial, vieil édifice dans lequel les empereurs d'Allemagne tenaient leur cour et rassemblaient la diète. L'église de Saint-Étienne renferme un monument assez curieux d'antiquité saxonne; c'est le *Kaiserstuhl*, ou autel de Crothos, qui consiste en une espèce de coffre en bronze, percé d'un grand nombre de trous par lesquels passaient les flammes qui consumaient les victimes humaines que l'on attachait dessus. Goslar est le siège de l'administration des mines de Brunswick et de Hanovre. Elle est célèbre par la fabrication d'une espèce de bière connue sous le nom de *gose*; elle possède des brasseries considérables, des fabriques de produits chimiques et des fonderies de plomb. Une partie de sa population est occupée à ces divers genres d'industrie et à l'extraction des ardoises de ses carrières; elle est peuplée de plus de 6,000 âmes. C'est près de cette ville que s'élève le mont Rammelsberg.

Descendons les pentes septentrionales du Harz, et remarquons, dans une plaine inégale, sur les bords de l'Innerste, la vieille ville de *Hildesheim*, qui était déjà assez importante lorsque Charlemagne fit la conquête de la Saxe. Aujourd'hui on y compte 16,000 habitants, occupés du commerce et de la fabrication des toiles. Elle est grande, mais mal bâtie, et possède un collège renommé et plusieurs églises, dont la plus remarquable est la cathédrale, que décorent de beaux tableaux, et dans laquelle on voit un monument digne de l'attention des antiquaires; c'est une colonne qui est surmontée de la statue d'*Irmensul*, ou d'*Hermensul*, l'Arminius des Romains. Outre sa grande cathédrale, cette ville renferme quatre édifices remarquables: le palais épiscopal, celui du conseil, l'arsenal et le trésor. Elle entretient, proportionnellement à sa population, un très-grand nombre d'établissements publics. Le village du *Berg*, près de la ville, en est en quelque sorte le faubourg. On remarque non loin de là une grotte nommée la *Grotte des Nains*, où il se forme une sorte de sulfate de soude. Hildesheim a vu naître Hahn, médecin et chimiste distingué, et le célèbre missionnaire morave Oldendorp, qui, en 1763, partit pour aller prêcher dans les Antilles et dans l'Amérique septentrionale; la variété de ses connaissances le mit à portée de publier sur les pays qu'il parcourut des détails aussi exacts qu'instructifs relatifs à la géographie et à l'histoire naturelle.

Au bord de la Fuse, dans une plaine marécageuse, nous remarquerons la petite ville de *Peina* avec une enceinte de murailles et un petit château fort; à *Burgdorf*, station du chemin de fer de Hanovre à Hambourg, nous traverserons la petite rivière de l'Aue, et nous arriverons ensuite à *Zell* ou *Cell*, autre station du même chemin de fer. Cette ville, peuplée de 12,000 âmes, et située dans une plaine sablonneuse, au confluent de la Fuse et de l'Aller, est le siège de la cour suprême d'appel du royaume. Trois faubourgs, de belles rues, plusieurs places, un château royal entouré de murailles et de fossés, un hôtel des invalides, une maison d'aliénés qui est en même temps une maison de correction fort bien administrée, la rendent digne de l'attention des étrangers. Enrichie par un commerce de transit considérable, et par la navigation active de l'Aller, cette ville, siège d'une surintendance des cultes, possède plusieurs fabriques de bougie, de drap et de papier.

*Lunebourg*, principale station du chemin de fer de Hanovre à Hambourg, est une ville importante par sa population qui s'élève à 12,000 habitants, et par le rang qu'elle occupe comme chef-lieu de gouvernement; elle est située sur l'Ilmenau, l'un des affluents de l'Elbe. Le monastère de Saint-Michel, où l'on voit les tombeaux de plusieurs anciens ducs de Lunebourg, et où l'on a établi une école appelée l'*Académie des Chevaliers*, qui possède un musée renfermant quelques antiquités remarquables du moyen âge, l'hôtel-de-ville avec la salle des princes et le château royal, sont ses principaux édifices. La ville ne se compose que de maisons anciennes et de rues étroites et sombres, mais elle est riche en établissements utiles, tels que six hôpitaux, une maison d'orphelins, deux gymnases et un institut militaire pour les jeunes gens nobles. Les nombreuses abeilles qu'on élève hors de ses murs, les carrières de pierre calcaire ouvertes dans le mont Kalkberg, les salines exploitées dans ses environs, et d'où l'on tire annuellement plus de 100,000 quintaux de sel, ses marchés où plus de 70,000 chevaux sont vendus tous les ans, enfin les produits de ses nombreuses fabriques donnent à son commerce une grande activité.

A sept lieues au nord-ouest de cette ville, le chemin de fer nous conduit à *Harbourg*, port franc, d'où l'on s'embarque pour Hambourg, située sur l'autre rive de l'Elbe. Elle est le siège d'une surintendance générale. C'est une petite cité murée dont la citadelle commande le passage de l'Elbe. De là nous descendrons à *Stade*, sur la Schwinge. Malgré son titre de chef-lieu de gouvernement, ses 6,000 habitants, son gymnase, son école de cavalerie, sa maison de travail, son hospice d'orphelins, sa halle des marchands,

ses fabriques de flanelle, de bas et de dentelles, et son commerce assez actif de transit, cette ville fortifiée et entourée de quatre faubourgs ne mérite point que nous nous y arrétions. Mais si nous remontons l'Ems, à son embouchure, nous verrons sur la rive droite *Emden* ou *Embden*, la ville la plus commerçante du royaume. La baie de Dollart donne à son port une grande importance surtout relativement aux chantiers de construction qu'elle possède et aux nombreux bâtimens qu'elle arme tous les ans pour la pêche du hareng et de la baleine. Sans être une forteresse, elle est entourée de remparts et de fossés. Il est peu de villes aussi bien arrosées. Son port est sûr, et sa rade offre un excellent mouillage, même pour les vaisseaux de ligne: un phare placé sur l'île de *Borkum* indique l'entrée du Dollart. Elle possède des chantiers pour la construction des navires. Son vaste hôtel-de-ville renferme une belle collection d'armes anciennes. Cette cité, renommée par ses fabriques de tabac et de bas de fil, a une population d'environ 14,000 âmes. L'embranchement prussien de Munster, qui se soude à Hamm à la grande ligne de Cologne-Hanôvre-Berlin, doit être continué jusqu'à Emden, en suivant la vallée de l'Ems, par Lingen et Meppen.

Nous ne quitterons point les parages de la mer du Nord sans parler des îles qui bordent le rivage, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle de l'Ems. Les noms sont *Spikerooge*, *Langerooge*, *Baltrum*, *Norderney*, *Iuist*, et *Borkum*. D'autres îles s'étendent encore à l'ouest de l'embouchure de l'Ems, mais elles appartiennent à la Hollande. Les envahissemens que la mer a faits depuis six siècles sur les côtes hanôvriennes et hollandaises, et dont la trace est en quelque sorte marquée par l'agrandissement graduel du golfe de Dollart et de quelques autres golfes, semblent prouver que ces îles faisaient jadis partie du continent. D'ailleurs ces faits sont confirmés dans le pays par la tradition de l'engloutissement de plusieurs villages qui s'élevaient jadis sur ces côtes aujourd'hui détruites. *Borkum* diffère des autres îles, qui ne sont que des amas de sables, en ce qu'elle offre sur plusieurs points de sa surface des terrains gras et propres à la culture. Sa circonférence est de 4 lieues; elle est tellement basse, que la marée la divise en deux parties. On croit que les anciens la connurent sous le nom de *Byrchanis* ou *Fabaria*. L'île de *Iuist*, très-basse, n'a qu'une lieue un quart de longueur sur une demi-lieue de largeur; *Norderney*, un peu plus grande, n'est qu'un banc de sable tapissé de quelques plantes: elle est très-peuplée, grâce aux bains de mer qui y sont établis depuis 1799, et qui sont très-fréquentés; *Baltrum*, large d'une demi-lieue et longue de deux et

demie, est souvent inondée dans les hautes marées; les trois îles de *Langerooge*, dont la plus occidentale se nomme *Westerende*, et la plus orientale *Osterende*, sont exposées aux mêmes inondations; enfin, *Spikerooge* n'est qu'un amas de dunes entouré de hauts-fonds. L'espace compris entre ces îles et le continent est si peu profond, qu'il est presque à sec pendant la marée basse. Au surplus, malgré leur stérilité, toutes ces îles sont peuplées, et ceux qui les habitent y élèvent des bestiaux, et vivent principalement de la pêche et de la chasse.

Rentrons sur le continent par *Norden*, petite ville assez bien bâtie, quoique ancienne, à une lieue de *Leysand*, plage qui communique à la mer du Nord par un canal; traversons *Aurick*, siège d'un consistoire protestant et d'une surintendance générale. Le commerce communique de cette petite ville à *Emden* par un canal. *Leer*, à six lieues au sud d'*Aurick*, sur la rive droite de la *Leda*, qui est navigable pour les vaisseaux de 200 tonneaux, est une ville très-commerçante de 40,000 âmes, dont le port renferme plusieurs chantiers de construction. Le bailliage d'*Aurick* est en grande partie couvert de marécages et de bruyères. Nous ne citerons le chef-lieu de cercle, *Meppen*, petite ville de 2,000 habitants, que parce qu'elle se trouve sur la route qui nous conduit à *Osnabrück*.

Les érudits allemands ne sont pas plus d'accord sur l'origine de cette dernière ville, qui existait déjà du temps de Charlemagne, que sur l'étymologie de son nom, dans lequel les uns veulent voir *Osenbrück* (pont sur l'*Osen*), et d'autres *Ochsenbrück* (pont de bœufs). Quoi qu'il en soit, la petite rivière qui la traverse n'est point l'*Osen*, comme l'étymologie que nous venons de rappeler pourrait le faire croire, mais la *Hase* ou la *Haase*. *Osnabrück*, qui compte aujourd'hui 42,000 habitants, fut érigée en évêché par Charlemagne. Malgré la prépondérance de l'évêque, qui était jadis souverain de cette cité, elle fut la première à embrasser la réformation de Luther. Aujourd'hui elle possède un évêque catholique. *Osnabrück*, autrefois fortifiée, comme l'indiquent quelques restes de remparts, est généralement mal bâtie; on y remarque cependant quelques belles rues: telle est celle qui conduit au château, assez vaste édifice qu'entoure un jardin orné de pièces d'eau. On conserve dans la cathédrale les cercueils en argent qui renferment les reliques de saint Crépin et de saint Crépinien; la ville possède plusieurs hôpitaux, un collège et une belle promenade, dans le quartier nommé *Freyung*. Elle fait un grand commerce de toiles, et possède des manufactures de tabac, de lainages grossiers, et des blanchisseries de toiles.

En 1790, tout ce qui constituait l'électorat du Hanôvre était compris dans la partie orientale de l'ancien cercle de Westphalie, et dans la partie occidentale de celui de la Basse-Saxe. Érigé en royaume en 1814, le Hanôvre s'est agrandi depuis par des traités particuliers; il a cédé au Danemark le duché de Lauenbourg; à la Prusse et au grand-duché d'Oldenbourg plusieurs petits territoires en échange de ceux de Hildesheim et de Goslar, de la Frise orientale, du comté inférieur de Lingen, des seigneuries de Plesse et de Gleichen, des bailliages d'Uchte et de Frudenberg, de la partie septentrionale du pays d'Eichsfeld et du territoire de Meppen; en 1818, il a fait l'acquisition du comté de Spiegelberg.

En 1826, les revenus du royaume étaient évalués à environ 23 millions de francs; aujourd'hui on les estime à plus de 30.

Mais la dette publique ne monte pas à moins de 120 millions de francs, dont les intérêts sont payés au taux de 4 pour 0/0. On peut juger, d'après cela, que pour peu que le gouvernement s'occupe de l'amortissement de la dette et des améliorations que le pays exige, les réserves qui restent dans les caisses du trésor public ne doivent pas être fort importantes.

Des côtes du Hanôvre on aperçoit une île dont nous dirons ici quelques mots, bien qu'elle ne dépende pas de ce royaume et qu'elle appartienne à la Grande-Bretagne depuis 1807, que les Anglais l'enlevèrent au Danemark, qui fut obligé de la leur céder par les traités de 1814. Cette île, appelée *Helgoland*, et située à 13 lieues des côtes du Holstein, est au nord des bouches du Weser et au nord-ouest de l'embouchure de l'Elbe. Une ligne de rochers de 500 pas de longueur, et que l'on gravit au moyen d'un escalier, la divise en deux parties, l'une haute et l'autre basse. La partie haute, dont le point culminant est de 72 mètres au-dessus du niveau de la mer, a 4,200 pas de circonférence, et renferme un fort, un arsenal, des magasins et 300 à 400 maisons, l'autre, qui n'a que le tiers de la précédente, mais qui s'accroît journellement par les alluvions que la mer y accumule, contient environ 80 habitations. La population totale est de 3 à 4,000 habitants, qui retirent de la pêche environ 125,000 francs par an. Le chef-lieu porte aussi le nom d'*Helgoland*. Le gouvernement britannique entretient dans l'île un gouverneur, un sous gouverneur, un major de place et une garnison de 400 hommes. *Helgoland*, ainsi que l'indique son nom, était autrefois un lieu vénéré: les anciens Germains la nommaient *Hertha*, du nom de la déesse de la terre, à laquelle elle était consacrée.

Le grand-duché de *Holstein-Oldenbourg*, ou simplement d'*Oldenbourg*,

se compose de trois parties distinctes, dont la principale, ou l'Oldenbourg proprement dit, est bornée au nord par la mer d'Allemagne ou du Nord, et sur tous les autres points par le royaume de Hanovre, à l'exception d'une frontière de 4 lieues de longueur, qui à l'est la sépare du territoire de la ville libre de Brême. Sa longueur, du nord au sud, est d'environ 30 lieues, et sa plus grande largeur, de l'ouest à l'est, de 17 lieues. Depuis ses limites avec le pays de Brême jusqu'à la mer, le cours du bas Weser sépare du royaume de Hanovre cette partie importante du grand-duché. La seconde partie de l'Oldenbourg consiste en douze petites enclaves formant la *principauté d'Eutin* ou de *Lubeck*, et situées vers les extrémités orientale et méridionale du duché danois de Holstein ; la troisième est la *principauté de Birkenfeld*, comprise entre la Prusse-Rhénane et la principauté de Lichtenberg, appartenant au duché de Saxe-Cobourg-Gotha.

Les trois parties réunies du grand-duché d'Oldenbourg renferment une population de 275,000 habitants, répartis sur une superficie de 113 milles carrés, ou 314 lieues géographiques carrées ; et comme les deux petites principautés sont proportionnellement plus peuplées que l'Oldenbourg proprement dit, elles contribuent à donner pour terme moyen de la population de tout le grand-duché, 876 habitants par lieue carrée.

Tout ce que l'on sait sur les premiers habitants du pays d'Oldenbourg, c'est qu'ils appartenaient à la branche cimbro-saxonne qui, avant le quatrième siècle de notre ère, occupait les contrées voisines du cours de l'Elbe, de celui du Rhin, et de la mer du Nord. On donne le nom de *Chemi* au peuple qui habitait la plus grande partie des terres qui forment aujourd'hui le grand-duché d'Oldenbourg. A l'époque reculée dont il s'agit, ce pays, beaucoup plus marécageux qu'aujourd'hui, devait renfermer peu de terrains habitables. C'est à l'embouchure du Weser et sur les bords de la Jahde que ces antiques peuplades, qui vivaient de la pêche et de la chasse, résidaient.

Ce pays forma d'abord un comté, et le premier de ses comtes, qui vivait au douzième siècle, se nommait *Christian* ou *Christiern*. Il fonda la ville de ce nom, et eut pour successeur son fils *Théodoric* ou *Thierry*, surnommé *le Fortuné*, probablement parce que son mariage avec *Hedwige*, héritière du Sleswig et du Holstein, lui valut la possession de ces deux comtés. Ce prince donna le jour à *Christian I<sup>er</sup>*, qui régna en Danemark, et à *Gerhard le Belliqueux*, qui fut comte d'Oldenbourg. Christian, fils aîné de Thierry, hérita du Sleswig et du Holstein, et devint roi de Danemark en 1448 : l'un de ses deux fils, Jean, régna sur ce dernier pays, et Frédéric sur le Sles-

wig et le Holstein ; mais appelé au trône danois après la déposition de Christian II, il laissa ce trône à son fils aîné Christian III, tandis que son autre fils, Adolphe, devenait le chef de la maison de Holstein-Gottorp. Les descendants de Gerhard possédèrent successivement l'Oldenbourg ; mais Antoine *Gunther* ou *Gonthier*, le dernier de ces princes, étant mort sans enfants, le comté passa en 1667 à la couronne de Danemark. Vers cette époque, la ligne de la maison Holstein-Gottorp monta sur le trône de Russie, et le Danemark échangea avec elle l'Oldenbourg contre le Holstein. En 1773, le grand-duc Paul en fut investi, et c'est à cette occasion que cet ancien comté fut érigé en duché. En 1785, Paul en fit la cession à son cousin *Paul-Frédéric-Auguste*, évêque de Lubeck et membre de la branche ducale de Holstein-Gottorp. En 1803, ce prince reçut une augmentation considérable de territoire dans l'évêché de Lubeck ; on lui donna les bailliages de Vechte et de Kloppenbourg dans l'évêché de Münster, ainsi que le baillage de Wildeshausen dans le Hanôvre. En 1808, il entra dans la confédération du Rhin, formée sous le protectorat de Napoléon ; mais en 1810, le duché fut anéanti par la formation des deux départements français des *Bouches-du-Weser* et des *Bouches-de-l'Elbe*. Il ne lui resta que le pays de Lubeck. Trois ans après, les événements politiques permirent au prince de rentrer dans ses États ; enfin, en 1815, le congrès de Vienne lui conféra la dignité de grand-duc, et lui céda la principauté de Birkenfeld, dont nous avons parlé plus haut, et l'empereur de Russie lui abandonna la seigneurie de *Jever*.

L'Oldenbourg proprement dit est un pays plat, que quelques élévations qui s'étendent le long de ses côtes garantissent des inondations de la mer. Après le bas Weser, qui le baigne à l'est, ses principaux cours d'eau sont la *Hunte*, affluent de ce fleuve, l'*Iahde*, l'*Tumme*, la *Vehne*, la *Soeste*, la *Leda* et la *Haase*. La première de ces rivières a 45 lieues d'étendue ; elle n'est navigable qu'à partir de quelques lieues avant de se jeter dans le Weser ; elle forme, sur une longueur d'un peu plus de 3 lieues, la limite entre ce pays et le Hanôvre. La seconde, qui n'a que 5 à 6 lieues de longueur, se jette dans la mer du Nord, en donnant son nom à une baie longue de 8 lieues et large de 4, au nord de laquelle s'étend la petite île de *Wangeroge* qui appartient au grand-duché. Les cinq autres rivières vont se joindre à l'Ems, dans le royaume de Hanôvre.

L'Oldenbourg renferme un grand nombre de lacs, dont les principaux sont le *Zwischenahn* et le *Dümmer*, et plusieurs marais, dont les plus considérables s'étendent vers le sud-est du pays, au nord et au sud-ouest du



lac Dümmer, qui, sur une longueur d'une lieue, sépare l'Oldenbourg du Hanôvre. De nombreuses écluses, construites dans le but de disperser les eaux intérieures et de les conduire hors du pays, sont entretenues à grands frais. Dans la partie méridionale s'étend une grande plaine nommée *Gumling*.

Le territoire de la principauté de Lubeck présente aussi une surface plate arrosée par la Trave et la Schwartau, et dans laquelle on remarque les lacs d'Eutin, de Kell, de Plön et d'Ukley.

La principauté de Birkenfeld appartient physiquement à la région montagneuse du Hunsrück ; sa principale rivière est la Nahe.

Sur les bords des rivières de l'Oldenbourg, le terrain est gras et très-fertile ; mais dans le reste du pays il est sablonneux, et conséquemment peu productif. Les sables dont nous parlons reposent sur un dépôt de craie. Il en est de même du terrain de la principauté de Lubeck. Quant à celle de Birkenfeld, la nature de son sol et de ses roches est, sous plusieurs rapports, beaucoup plus intéressante. On sait quelle quantité prodigieuse d'agates, de jaspes, de calcédoines, on recueille aux environs du village d'Oberstein ; on sait aussi tout le parti que l'industrie de ce petit pays retire de cette richesse naturelle. On exploite aussi des mines de fer assez abondantes.

Quant à l'Oldenbourg proprement dit et à la principauté de Lubeck, on n'y connaît aucune substance métallique digne d'être mise en exploitation ; mais dans le premier de ces deux pays il existe un grand nombre de tourbières, dont le produit est assez considérable pour fournir à des exportations importantes, et des argiles utilisées par les nombreuses tuileries du pays.

Certaines parties du duché d'Oldenbourg sont fertiles en pâturages ; on y élève de nombreux troupeaux, beaucoup de bêtes à cornes, mais principalement des chevaux presque aussi estimés que ceux du Mecklembourg. Tous ces animaux sont compris parmi les objets que ce pays exporte. Les paysans engraisent beaucoup de pores ; ils élèvent aussi des oies dont la plume est un objet d'exportation ; enfin les abeilles réussissent assez bien. Aussi le beurre, le fromage, les viandes salées et fumées, les cuirs, les peaux et la cire y sont-ils autant de branches de commerce.

Ce n'est que dans certaines parties que l'habitant peut exercer son industrie sur les produits des animaux domestiques. L'intérieur du pays renferme peu de terrains propres à l'agriculture ; c'est là qu'on rencontre fréquemment des marais et des landes. Lorsqu'on parcourt surtout le sud-

ouest de cette contrée, on est quelquefois plusieurs heures sans apercevoir un seul arbre, une seule habitation ; de là vient que les grains récoltés dans ce duché ne suffisent point à la consommation de ses habitants. Les forêts y sont peu considérables, et sans les tourbières dont nous venons de parler, la classe peu aisée manquerait souvent de combustible. Les principaux végétaux utiles que l'on y cultive sont le houblon et le lin ; le premier est nécessaire dans un pays où sont établies de nombreuses brasseries ; le second alimente des fabriques considérables de toiles. On y récolte aussi du chanvre, qu'emploient les tisserands du pays, et beaucoup de colza, qui alimente un grand nombre de moulins à huile. Nous avons dit que les bêtes à laine y constituent une des richesses territoriales ; mais il est bon d'ajouter que leur toison ne sert point seulement à fabriquer des draps, elle est principalement employée à une si grande fabrication de bas, que dans les seuls cantons de Kloppenbourg et de Vechte le commerce intérieur et d'exportation de cette branche d'industrie s'élève à une valeur de plus de 400,000 écus par an. Dans le Humling, plaine la plus élevée de tout le pays, et qui forme une lande sablonneuse assez riche cependant en végétaux pour que de nombreux troupeaux puissent y trouver leur pâture, les habitants n'ont d'autres richesses que leurs moutons et leurs abeilles ; ces moutons fournissent une laine assez grossière ; mais les abeilles produisent une grande quantité de miel, grâce aux soins de ces paysans. Au printemps ils quittent cette lande élevée, et transportent leurs ruches au nord dans des plaines basses où l'on cultive de la navette ; lorsque la récolte de cette plante est faite, ils se dirigent avec leurs ruches dans les terrains marécageux employés à la culture du blé-sarrasin ; ils y restent jusqu'à ce que les landes qu'ils ont quittées soient couvertes de bruyères en fleurs. L'industrie et les mœurs de ce petit peuple nomade rappellent en quelque sorte ces tribus errantes dont nous parle la Bible.

La pêche maritime et celle des rivières est très-productive dans le pays d'Oldenbourg ; elle occupe et nourrit un grand nombre d'individus. Les rivières et les côtes sont très-poissonneuses.

Quant au commerce, il est favorisé par les embouchures du Weser et de l'Iahde, et surtout par celle de cette dernière, parce que la marée qui s'y élève à 5 mètres permet aux navires d'approcher jusqu'à l'écluse de Varel. Les *syhles* qui bordent la côte sont autant de petits ports d'où les marchandises sont facilement transportées dans l'intérieur du pays par des canaux ou par le Weser et l'Iahde.

La partie la plus septentrionale du duché d'Oldenbourg est exposée à un

air froid et humide, dû à la proximité de la mer, et surtout à la configuration de la baie de l'Iahde, qui s'enfonce de plus de 5 lieues dans les terres, et qui doit son nom à la petite rivière qui s'y jette. Les terres qui entourent cette baie se ressentent de l'influence des vents du nord ; les froids s'y prolongent beaucoup plus longtemps que dans le reste de la contrée, où, en général, le printemps et l'été sont plus tardifs que dans les autres parties de l'Allemagne placées sous le même parallèle. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, les soirées et les nuits sont souvent très-froides ; si l'on ne prend de grandes précautions, le changement subit de température fait naître des maladies dangereuses.

Les Oldenbourgeois parlent la langue allemande, mais leurs expressions ont peu d'élégance, et, comme le disent les puristes allemands, leur prononciation a surtout le défaut d'être plate. La plupart des habitants sont attachés à la communion luthérienne ; on y compte cependant un grand nombre de catholiques, beaucoup de réformés et quelques juifs ; tous professent leur culte avec la plus grande liberté.

Le gouvernement d'Oldenbourg a pour chef le grand-duc, dont le pouvoir n'est pas limité par les États du pays : ceux-ci ne se rassemblent que pour voter l'impôt. Le prince préside le conseil suprême, dans lequel on discute les affaires importantes ; toutes les branches de l'administration sont soumises à un autre conseil, que préside le ministre dirigeant (*oberland-drost*). Un conseil de finances est chargé de tout ce qui a rapport aux revenus et aux dépenses du pays. Le nombre des employés et des fonctionnaires est très-limité : la plus sévère économie règne dans toutes les branches du service public. L'administration de la justice se compose de baillis, de magistrats, d'une chancellerie et d'une cour supérieure. Le grand-duché est divisé en districts, en baillages et en paroisses. Le magistrat de chaque paroisse et les baillis relèvent de la justice cantonale du district ; les magistrats du district jugent en première instance ; la chancellerie tient lieu de cour d'appel ; et enfin la cour de justice, tribunal suprême, juge en dernier ressort.

*Oldenbourg*, capitale de tout le duché, et la ville la plus importante par sa population, que l'on évalue à 8,000 habitants, est située au confluent du Haren et de la Hunte, rivière peu importante, mais navigable, qui y forme un port accessible pour de petits bâtiments et entouré de plantations agréables. La ville, qui est fortifiée, se divise en vieille et nouvelle. Cette dernière est assez bien bâtie : on y remarque quelques maisons élégantes. Le *château ducal*, le *palais du prince*, la cathédrale de Saint-Lambert et

l'hôtel du gouvernement sont les édifices les plus remarquables. Trois hôpitaux, un observatoire, un gymnase qui jouit d'une grande réputation, un séminaire pour les maîtres d'école, une bibliothèque publique de plus de 45,000 volumes sont les principaux établissements publics. Le grand-duc a sa résidence habituelle à *Rastède*, petite ville de 4,000 âmes, et à 2 lieues et demie d'Oldenbourg.

*Delmenhorst*, sur la *Delme*, renferme 2,000 habitants; on y fabrique du cuir à la façon anglaise, et l'on y fait un grand commerce de chevaux. *Wildeshausen*, ville qui contient 600 habitants de plus que la précédente, est située sur les bords de la *Hunte*, et possède des fabriques considérables de draps et des tanneries.

Nous ne devons point passer sous silence le canton de *Saterland*, placé au milieu d'une contrée marécageuse, et dont les habitants, Frisons d'origine, ont conservé la langue et les mœurs de leurs ancêtres. Depuis l'âge de cinq ans jusqu'à la vieillesse la plus avancée, dit Stein, les deux sexes s'occupent à tricoter des bas de laine avec une ardeur et une activité sans exemple. Leur sol se compose de marais couverts d'un gazon que vendent les habitants; ceux-ci, au nombre d'environ 2,000, habitent les trois paroisses de *Ramesloh*, *Scharrel* et *Strücklingen*.

La petite ville de *Vechta* ou *Vechte* doit son nom à la rivière de *Vechte*. Entourée de murs et de fossés, elle passe pour une place forte. On y compte 4,600 à 4,800 habitants. C'est le chef-lieu d'un des cercles les plus peuplés du grand-duché. Le bourg de *Varel*, situé à l'embouchure de la *Jahde*, a un bon port défendu par le fort *Christianbourg*, un palais des anciens comtes de *Bentinck* qui présente une belle façade, des marchés de chevaux et de bœufs, un gymnase catholique, une population de 2,600 habitants. Son commerce est considérable: le flux facilite l'entrée des navires dans ses murs. Dans le cercle de *Kloppenbourg*, nous mentionnerons la petite ville de *Frysoita* ou *Friesoite*, où se tiennent chaque année quatre grands marchés aux chevaux et aux bestiaux.

Le cercle ou la seigneurie de *Jever*, situé dans la partie septentrionale du grand-duché, comprend les petits pays d'*Ostringen*, de *Rustringen* et de *Wangerland*. *Jever*, son chef-lieu, est environné d'un fossé et de remparts qui servent de promenades. Sa population est de 3,500 habitants. On y voit un vaste château, plusieurs églises, une maison d'orphelins, un hospice de charité, un gymnase et une inspection générale des pauvres. Ses établissements industriels consistent principalement en distilleries d'eau de vie de grains et en tanneries. Ils'y tient chaque année douze foires pour les bestiaux.

Telles sont les principales villes du grand-duché d'Oldenbourg.

Nous avons dit que ce duché possède deux petites principautés : celle de Lubeck et celle de Birkenfeld. La *principauté de Lubeck* ne comprend point, ainsi qu'on pourrait le croire, le territoire de cette ville dont nous avons déjà parlé ; elle devrait plutôt porter le nom d'*Eutin* ou *Utina*, sa capitale. Cette principauté, qui se compose de douze enclaves situées dans le duché danois de Holstein, formait autrefois un évêché luthérien, dont le siège avait été fixé à Lubeck, mais dont le titulaire, qui avait le rang de prince de l'empire, résidait à Eutin.

Les deux principales enclaves dont il se compose sont celles d'Eutin et de Kaltenhof, ou de Schwartau. *Eutin* est une petite ville bien bâtie, située à trois lieues de la mer du Nord, sur le bord d'un petit lac très-poissonneux. Sa population est de 3,000 habitants ; elle est le siège d'une chancellerie, d'un consistoire, d'une chambre fiscale, d'un tribunal civil et d'une direction générale des hospices de la principauté. Elle possède un château, un palais moderne avec de beaux jardins, un hôpital, un établissement de charité, un gymnase et une école d'industrie.

Le *territoire de Birkenfeld*, qui a été érigé en principauté, ne renferme point de villes dignes de ce nom. *Birkenfeld*, située sur la Nahe, est plutôt un bourg ; sa population ne s'élève pas à 4,400 habitants ; on y remarque un château et deux établissements de forges assez importants. Un autre bourg, plus intéressant par son industrie, est celui d'*Oberstein*, situé dans une petite vallée sur la Nahe ; ses habitants excellent dans la taille et le polissage des agates, des calcédoines, des cornalines, du jaspe et des autres pierres dures.

Le grand-duché de Holstein-Oldenbourg entretient un corps de troupes de 3,593 hommes. Son contingent à l'armée fédérale est de 4,125 hommes ; ses revenus s'élèvent à 41,320,400 francs ; ses dépenses à 43,466,400 fr., et sa dette publique à 4,412,000 francs. Nous observerons que les finances de la principauté de Lubeck et celles de la principauté de Birkenfeld, que nous avons réunies dans ces nombres, sont néanmoins par le fait séparées de celles d'Oldenbourg. Il fait un commerce maritime de cabotage important avec l'Allemagne septentrionale ; il comptait, en 1851, 510 navires jaugeant 48,000 tonneaux. Conjointement avec les trois duchés d'Anhalt, et les deux principautés de Schwartzbourg, il occupe la quinzième place à l'assemblée ordinaire de la confédération germanique, et y possède une voix ; mais à l'assemblée générale, il a une voix à lui seul.

Sur la côte occidentale de la baie du Jahde, s'étend un territoire appelé

la *seigneurie de Kniphausen*. C'est le plus petit des États de l'Europe; sa superficie n'est que de 2 lieues et sa population d'à peine 3,406 individus. Il fait partie de la confédération, à laquelle il fournit un contingent de 28 hommes qui se confond avec celui de l'Oldenbourg.

La capitale de cette petite principauté est *Kniphausen*, assez joli château fortifié, comprenant une cinquantaine d'habitants, mais le prince réside ordinairement à *Varel*, enclavé dans le grand-duché d'Oldenbourg.

TABLEAUX Statistiques du royaume de Hanovre, du grand-duché d'Oldenbourg et de la seigneurie de Kniphausen.

ROYAUME DE HANOVRE.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1848.	POPULATION par lieues g. c.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.
698,65 milles carrés allemands ou 1,940 lieues géographiq. carrées.	Homm. 875,321 Femm. 883,526 Total. 1,758,847	906	<i>Revenus.</i> 28,652,303 fr. <i>Depenses.</i> 30,301,245 fr. <i>Dette publiq.</i> 119,313,777 fr. <i>Contrib. fédér.</i> 152,765	hommes Etat-major. . . . . 22 Cavalerie, 8 régiments. . . 3,344 Infanterie, 8 reg. à 2 batail. } 4 batail. léger. . . } 16,176 Génie, 2 compagnies. . . . 193 Artillerie. . . . . 1,367 Ouvriers. . . . . 99  Contingent fédéral. 21,206 13,054
NOM DES PROVINCES.	SUPERFICIE.	POPULATION en 1848.	VILLES PRINCIPALES.	
HANOVRE. . . . .	305	339,229	HANOVRE, 36,000. — Hameln, 6,000. — Bodenwerder, 1,500. — Münden, 1,500. — Neustadt-am-Rübenberge, 1,400. Springe, 1,600.	
HILDESHEIM. . . . .	225	360,292	Hildesheim, 15,000. — Alfeld, 2,200. — Bockenheim, 2,400. — Goslar, 8,000. — Göttingue, 12,000. — Gronau, 1,600. — Peina, 3,200. — Münden, 6,000. — Duderstadt, 5,500. — Elbingerode, 3,200.	
LUNEBOURG. . . . .	568	326,427	Lunebourg, 14,000. — Celle, 12,000. — Harbourg, 4,500. — Dannenberg, 1,600. — Hitzacker, 900. — Luchow, 2,500. — Uelzen, 3,000.	
STADE. . . . .	342	265,808	Stade, 8,000. — Verden, 4,500. — Ollerdorf, 2,200. — Buxtehude, 1,600.	
OSNABRUCK. . . . .	316	257,862	Osnabrück, 14,000. — Pappenbourg, 4,000. — Fürstenhau, 1,000. — Haselüne, 1,800. — Lingen, 2,000. — Meppen, 2,500. — Quackenbrück, 1,700.	
AURICH. . . . .	152	174,355	Aurich, 4,000. — Leer, 10,000. — Emden, 14,000.	
CLAUSTHAL. . . . .	32	34,874	Clausthal, 10,000. — Andreasberg, 4,000. — Zellertfeld, 4,000.	

## GRAND-DUCHÉ D'OLDENBOURG.

SUPERFICIE en lieues g. c.	POPULATION. en 1850.	POPULATION par lieues g. c.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES en 1852.
314	275,000	876	<i>Revenus.</i> 11,320,400 fr. <i>Dépenses.</i> 13,465,400 fr. <i>Dette publique.</i> 4,112,000 fr. <i>Contrib. fédér. 1.</i> 25,827	4 bataillons d'infanterie. . 2,800 homm. 3 escadrons de cavalerie . 410 » Artillerie. . . . . 369 » Arsenal. . . . . 14 » 3,593 homm. <i>Contingent fédéral.</i> 4,125
PROVINCES.	CERCLES.	SUPERF.	POPULAT.	CHEFS LIEUX DES BAILLIAGES.
OLDENBOURG (propre). . Superficie, 262 lieues g. c. Population, 110,404 homm. — 111,408 femm. 222,812 Revenus . . . 2,950,400 fr. Dépenses . . . 3,608,400	OLDENBOURG. .	39	38,232	3 <i>bailliages.</i> — OLDENBOURG, 8.000. — Elsfleth, 1,600. — Zwischenahn, 1,000.
	DELMENHORST.	42	33,604	4 <i>bailliages.</i> — <i>Delmenhorst</i> , 2,500. — Berue, 600. — Ganderkesa, 650. — Wildeshausen, 3 000.
	JEVER. . . . .	18	19,599	3 <i>bailliages.</i> — <i>Jever</i> , 4,000. — Minsin, 160. — Tettens, 250.
	KLOPPENBOURG.	73	32,234	3 <i>bailliages.</i> — <i>Kloppenburg</i> , 1,000. — Friesorte, 1,000. — Lönigen, 1,100.
	NEUENBOURG. .	37	34,246	4 <i>bailliages.</i> — <i>Neuenbourg</i> , 500. — Bockhorn, 500. — Rastede, 4,500. — Westerstede, 900. — Varel, 3,000
	OVELGÖNNE. .	23	28,786	5 <i>bailliages.</i> — <i>Ovelgönne</i> , 850. Abbehausen, 300. — Brake, 1,000. — Burhave, 500. — Wührden, 750.
	WECHTA. . . .	38	33,674	4 <i>bailliages.</i> — <i>Wechta</i> , 2,000. — Steinfeld, 400. — Damme, 1,200. — Dinklage, 900.
Principauté de LUBECK. .	»	»	1,437	<i>Militaires en service actif.</i>
Superficie, 25 lieues g. c. Population, 22,146. . . . .	»	»	»	2 <i>bailliages.</i> — <i>EDTIN</i> , 3,500. — Kattenhof, 950.
Revenus. . . 4,389,600 fr. Dépenses. . . 4,984,800	»	»	»	
Princ. de BIRKENFELDEN. Superficie, 23 lieues g. c. Population, 15,531 homm. — 15,435 femm. 30,966	»	»	»	3 <i>bailliages.</i> — <i>BIRKENFELD</i> , 1,400 — Oberstein, 1,600. — Hohenfelden, 1,000.
Revenus. . . 3,980,400 fr. Dépenses. . . 4,873,200	»	»	»	

## SEIGNEURIE DE KNIPHAUSEN.

SUPERFICIE en lieues géograp. car.	POPULATION.	POPULATION.	REVENUS.	CONTINGENT.
2 1/2	3,105	1,530	30,000 fr.	25

## LIVRE CENT CINQUANTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Description du duché de Brunswick, des principautés de Lippe-Detmold et de Lippe-Schaumbourg; des duchés d'Anhalt-Dessau, d'Anhalt-Bernbourg et d'Anhalt-Köthen.

Nous allons maintenant parcourir les États enclavés dans la Prusse et dans le Hanovre, c'est-à-dire le duché de Brunswick, les deux principautés de Lippe-Detmold et de Lippe-Schaumbourg, et les trois petits duchés d'Anhalt-Dessau, d'Anhalt-Bernbourg et d'Anhalt-Köthen.

Ces pays étaient autrefois occupés par les *Cherusci*, les *Chassuarii*, les *Suèves* et d'autres peuplades qui dans la suite se confédérèrent pour former la formidable nation des Saxons.

Le duché de Brunswick se compose de trois parties principales, dont la plus septentrionale et la plus importante, qui renferme la capitale, est bornée au nord, à l'est et au sud par la régence prussienne de Magdebourg, et au sud, à l'ouest et au nord par le Hanovre; la seconde, qui forme le district du Harz, est pour ainsi dire enclavée dans le Hanovre méridional, c'est-à-dire qu'elle confine à ce pays, au nord comme au sud; mais à l'est elle est bornée par la Prusse, et à l'ouest par une enclave de la principauté de Waldeck. Elle renferme une enclave du Hanovre. La troisième, sur les pentes méridionales du Harz, porte le nom de district de Blankenbourg et est entourée par les possessions de la Prusse et du Hanovre. Le duché comprend encore quatre autres parties, dont quelques-unes très peu importantes, et plus ou moins éloignées des deux premières: l'une d'elles est à plus de 25 lieues de la plus considérable. La quatrième, formée du district de Kalworde, est enclavée dans la régence prussienne de Magdebourg; bien que peu considérable, elle renferme une petite enclave de la Prusse. La cinquième, ou le pays de Bodenbourg, est enclavée dans la province hanôvrienne d'Hildesheim. La sixième est comprise dans la partie septentrionale de la même province. Enfin la septième, la plus septentrionale de toutes, qui forme le cercle de Thedinghausen, est située sur la rive gauche du Weser, enclavée au milieu du Hanovre. La superficie de toutes ces parties réunies est de 72,08 milles carrés allemands, ou 201 lieues géographiques carrées, et la population était, en 1847, de 268,943 individus, presque tous attachés à la confession d'Augsbourg.



Les richesses minérales de tout le duché, dont quelques districts appartiennent à la région montagneuse du Harz, consistent en divers métaux, tels que le fer, le plomb, le cuivre, le mercure, le zinc, et même l'or et l'argent ; on en tire aussi des marbres, des ardoises, des pierres à chaux, du bitume, du sel et des terres propres à la fabrication de la faïence et de la porcelaine. Quelques parties sont coupées de chaînes de collines couvertes de belles forêts et formant entre elles des vallées très-riches ; d'autres possèdent de bons pâturages ; l'agriculteur sait y mettre à profit un sol généralement fertile : les céréales, la navette, le houblon, la garance, le tabac et la chicorée que l'on travaille pour mêler au café et pour la préparation de la soie, constituent ses principaux produits agricoles.

Le duché possède un grand nombre d'établissements industriels, tels que des fabriques de toile, de draps et de soieries, des moulins à huile, des pape-teries, des manufactures de glaces et de porcelaine, des verreries et surtout des forges et des usines.

*Brunswick* ou *Braunschweig*, capitale du duché, est située dans une plaine et arrosée par l'Ocker qui s'y partage en plusieurs branches. On dit qu'elle fut fondée, en 868, par Brunon, fils du duc de Saxe Adolphe, qui lui donna son nom. Elle est assez grande, en y comprenant les faubourgs, qui sont décorés de beaux jardins, et l'on porte sa population à 38,000 habitants. La cathédrale est remarquable surtout par les tombeaux de la famille ducale ; l'église de Saint-André l'est par son clocher qui a 103 mètres d'élévation. Les autres édifices qui méritent d'être mentionnés sont le *Graue-Hoff* ou le Palais ducale, l'hôtel-de-ville, l'arsenal et la salle de l'Opéra. La plus belle de ses places est celle du *Bourg*, ornée d'un lion en bronze qu'on dit avoir été fondu au douzième siècle par Henri III, dit *le Lion*. Un autre monument historique est celui qui a été consacré à la mémoire des ducs de Brunswick, morts, en 1806 et 1815, sur le champ de bataille. Brunswick possède encore de nombreux établissements de charité et d'instruction, parmi lesquels nous citerons le collège *Carolinum*, l'*Institut ducale*. C'est à Brunswick que fut inventé, dit-on, en 1534, par un nommé Jurgen, le rouet à filer. Cette ville qui est une des principales stations de la grande ligne de chemin de fer de Cologne-Hanovre-Berlin, fait un commerce assez important. C'est un des entrepôts de l'Allemagne ; elle fabrique de la chicorée, des chapeaux, des rubans, des dentelles, des draps et de la bijouterie. Il s'y tient chaque année, aux jours de la Chandeleur et de la Saint-Laurent, deux foires importantes et six grands marchés aux bestiaux.

Sept belles avenues d'arbres, qui aboutissent à autant de portes, conduisent à Brunswick ; l'une d'elles, que côtoie aujourd'hui le chemin de fer, est la route de *Wolfenbüttel*, ville fortifiée, arrosée par l'Ocker, et peuplée de 9,000 âmes. C'est le siège du tribunal suprême d'appel de tout le duché de Brunswick et des principautés de Lippe et de Waldeck. Elle renferme une des plus riches bibliothèques de l'Europe ; on y remarque aussi le monument élevé à la mémoire de Lessing, le La Fontaine de l'Allemagne. Cette cité, station de la grande ligne de Cologne-Hanôvre-Berlin, est la plus industrielle de tout le duché. *Helmstedt* est, comme les deux précédentes, le siège d'une surintendance générale des affaires ecclésiastiques ; sa population est de 7,000 âmes, et elle renferme plusieurs manufactures et quelques beaux édifices publics, dont le plus considérable est celui de l'ancienne université, fondée en 1575 par le duc Jules de Brunswick, et supprimée en 1809 par Napoléon, qui fit transférer une partie de la bibliothèque à Göttingue.

C'est aux environs d'*Helmstedt* que sont situés, dans une agréable vallée, les *bains d'Amélie*, aujourd'hui abandonnés pour ceux de *Charles* (*Karlsbrunnen*), où l'on a construit une salle de spectacle. Aux portes de la ville il existe d'autres bains près du lieu appelé *Maschplatz* ; on aperçoit le mont *Cornaille* et le mont *Sainte-Anne*, sur lequel s'élève un monument appelé *Autel des Holocaustes*. On exploite sur le territoire d'*Helmstedt* du gypse et de la houille.

Les autres villes situées dans la principale partie du duché que nous parcourons, sont, au nord, *Vorsfelde* et *Wechel*, station du chemin de fer, et au sud *Scheppenstedt*, jolie petite ville qui fabrique de la toile et du coutil, et *Schöningen*, où l'on exploite une source qui fournit annuellement près d'un million de kilogrammes de sel.

Le district du Harz nous offre peu de villes importantes. *Harzbourg*, unie par un chemin de fer de *Wolfenbüttel* à Brunswick. *Seesen*, la plus considérable, n'a que 2,200 habitants ; on y confectionne une grande quantité de tonneaux. Près du bourg de *Neustadt* s'élèvent, sur le *Burgberg*, les ruines d'un vieux château que fit bâtir l'empereur Henri IV, en 1068. Non loin de ce bourg, les salines de *Julius-Hall* appartiennent en commun au Hanôvre et au Brunswick. C'est aux environs d'un autre bourg appelé *Lutter-am-Barenberg*, que le général Tilly défit, en 1626, l'armée commandée par Christian IV, roi de Danemark ; ce bourg tire son nom de sa position au pied du Grand et du Petit *Barenberg*, sur le bord du *Mühlenbach*, affluent de l'*Innerste*. La petite ville de *Gandersheim* doit son nom à la Gande

qui l'arrose. Elle renferme un château ducal et les bâtiments d'un ancien couvent, dont l'abbesse était choisie dans la maison de Brunswick. *Holz-minden*, ville de 5,000 âmes, sur la rive droite du Weser, au pied des montagnes du Solling, renferme plusieurs établissements industriels importants. C'est l'entrepôt des toiles et des fers du duché, et celui d'une grande quantité de denrées coloniales qu'elle expédie dans l'intérieur de l'Allemagne; elle possède un gymnase important par le nombre de ses élèves. *Bevern*, ainsi qu'*Eschershausen*, ne sont que des bourgs, dont la principale industrie consiste à fabriquer de la toile.

Dans la région montagnaise où viennent se terminer les derniers rameaux de la chaîne du Harz, s'élève *Blankenbourg*, chef-lieu de l'administration des mines du Harz. Elle fut la résidence des princes de Blankenbourg, dont on voit encore le château ruiné. C'est dans ses environs que s'étend une série de rochers appelée dans le pays la *Muraille du Diable*, et que l'on voit le romantique *Regenstein*, ou *Rocher pluvieux*, et les célèbres cavernes de Biel et de Baumann.

Sur la pente d'une montagne au pied de laquelle coule le Hassel, nous apercevons la petite ville d'*Hasselfelde*, entièrement incendiée en 1794, mais très-bien bâtie aujourd'hui.

Les petites enclaves qui complètent le territoire du duché de Brunswick ne nous offrent que des localités sans intérêt. *Kalvörde* n'est qu'un bourg entouré de houblonnières, et renfermant un château; *Bodenbourg* n'a que 800 habitants; *Olsbourg* est moins considérable encore; enfin *Thedinghausen*, sur la rive gauche du Weser, fabrique de la toile et renferme 1,500 individus.

Tels sont les détails topographiques dans lesquels nous avons cru devoir entrer relativement au duché de Brunswick. Ce pays comprend 12 villes, 41 bourgs, 423 villages et hameaux. Ses douanes et ses impôts de toute espèce lui offrent un revenu de plus de 43 millions de francs, que viennent balancer les dépenses; la dette publique dépasse 20 millions de francs. Le contingent qu'il doit fournir à la Confédération germanique est de 4,000 hommes (sur le pied de 4 et demi pour cent); sa contribution fédérale est de 21,430 francs, et son armée, sur le pied de paix, est de 2,476 hommes. Conjointement avec le duché de Nassau, il tient le treizième rang dans l'assemblée particulière de la confédération, et seul il jouit de deux voix dans l'assemblée générale.

La maison de Brunswick est une des plus anciennes de l'Europe; elle descend d'Azo, premier marquis d'Este en Italie, et qui mourut vers la fin

du dixième siècle. Elle a fourni des ducs à la Saxe et à la Bavière. Son plus ancien prince est Welf ou Guelfe de Bavière. Au onzième siècle, un de ses princes, Henri le Lion, disputa la couronne impériale à Frédéric Barberousse, mais il fut vaincu et mis au ban de l'empire. Au seizième siècle, la maison de Brunswick se divisa en deux branches, la branche cadette, qui prit le nom de Brunswick-Lunebourg, dont le chef devint dans la suite successivement électeur de Hanôvre et roi d'Angleterre, et la branche aînée, appelée Brunswick-Wolfenbüttel, qui possède encore aujourd'hui le duché.

Parmi les petites principautés que nous avons à visiter, la plus considérable est celle de *Lippe-Detmold* : elle se compose d'un territoire situé entre la province prussienne de Westphalie, le pays de Rinteln, qui appartient à la Hesse-Électorale, une partie du royaume de Hanôvre, une enclave de la Prusse, et une qui appartient à la principauté de Waldeck. Ainsi elle est presque entièrement entourée par une des plus importantes possessions de la Prusse : au centre même de celle-ci se trouve le cercle de Lippstadt, l'un des plus peuplés de la principauté. La portion la plus considérable dont nous venons de déterminer les limites, a 42 lieues de longueur sur 9 dans sa plus grande largeur, et la superficie des deux est de 57 lieues carrées, avec une population qui s'élève à près de 104,674 habitants.

Les roches de cette principauté, considérées géologiquement appartiennent à la formation du calcaire ancien, et à celle des marnes irisées.

En général, le pays est montagneux et le sol est peu fertile. Les montagnes qui, dans la partie méridionale, appartiennent à la chaîne du *Teutoburger-wald*, sont garnies de forêts composées en grande partie de chênes; plusieurs cantons sont couverts de bruyères; mais ceux qui jouissent de quelque fertilité produisent du blé, du lin, du chanvre, du colza, des légumes farineux et des fruits; on y élève beaucoup de bestiaux et d'abeilles. Le climat est doux, mais humide, et les brouillards y sont fréquents.

La fabrication des toiles est la principale industrie du pays: le nombre des métiers est de 2 à 3,000; on y fabrique aussi des étoffes de coton, des tissus de laine, des pipes en magnésie carbonatée, connue sous le nom d'écume de mer. Enfin la principauté possède des verreries, des papeteries et un grand nombre de moulins à scie. Ses exportations consistent surtout en bois, en fil, en laine et en toile.

On parle dans cette principauté un allemand corrompu. La plus grande partie de la population est attachée à la communion réformée. Sous le rap-

port sanitaire, le pays est divisé en cinq inspections médicales. L'instruction élémentaire y est encouragée par le gouvernement : on y compte environ 120 écoles primaires.

Depuis l'année 1819, les habitants jouissent des avantages d'un gouvernement représentatif : les anciens États de la noblesse et de la bourgeoisie ont été remplacés par des députés nommés par les propriétaires, les bourgeois et les paysans ; chacune de ces trois classes d'habitants élit 7 représentants. Un consistoire est chargé des affaires ecclésiastiques. La principauté de Lippe-Detmold envoie un membre à l'assemblée générale de la confédération, et se joint aux princes de Schauenbourg-Lippe, de Waldeck, de Reuss, de Hohenzollern et de Lichtenstein, pour en envoyer un à l'assemblée ordinaire. Elle occupe, avec ces principautés, le seizième rang à la diète germanique.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les villes principales et cependant peu importantes de cette principauté. La résidence du prince est *Detmold*, sur la Werra, au pied du mont Teutberg : elle a 5,000 habitants, et de nombreux établissements d'instruction et de charité. Le vieux quartier, que Cluvier croit être l'ancien *Teutoburgium*, est sale et mal bâti ; mais le nouveau est propre et régulier. *Lemgo*, ou *Lemgow*, arrosée par la *Bega*, est plus peuplée que la capitale, et la ville la plus importante du duché : on y compte près de 6,000 âmes. *Uffeln* ou *Salz-Uffeln*, sur la petite rivière de Salze, possède dans ses environs des sources salées, et renferme 1,400 habitants. Quelques antiquaires prétendent que c'est entre cette ville et la ville prussienne d'Herford que s'étend le champ de bataille où furent défaits les légions de Varus. *Horn*, avec la même population, est située près de la forêt de Teutobourg (*Teutoburger-wald*). Non loin de ses murs s'élève une rangée de huit rochers placée verticalement sur le sol ; ses habitants les nomment *Externsteine* ; on les appelait correctement autrefois *Egerstersteine* (Roches aux Pies).

*Lippstadt*, ville de 4,000 habitants, est située sur la Lippe, et possède un petit territoire enclavé dans la province prussienne de Westphalie ; elle était autrefois ville libre et impériale ; aujourd'hui soumise à deux maîtres, le prince de Lippe en a la souveraineté conjointement avec le roi de Prusse. Ses rues sont régulières et bien bâties ; son commerce en grains et en toiles de lin assez actif.

Au nord de la principauté que nous venons de décrire, s'étend la principale partie de celle de *Lippe-Schauenbourg*, ou de *Schauenbourg-Lippe*, ou encore de *Schaumbourg-Lippe*. Elle en est séparée par le territoire hes-

sois de Rinteln, qui la circonserit à l'est. Au nord, elle est bornée par le Hanovre, à l'ouest et au midi par la province prussienne de Westphalie. La seconde est située au sud de la précédente, entre la principauté de Lippe-Detmold, le territoire de Pymont et le royaume de Hanovre. Les possessions du prince de Lippe-Schauenbourg ont à peu près 27 lieues carrées.

Les terrains de la principauté de Lippe-Schauenbourg sont de la même nature que ceux de la principauté de Lippe-Detmold. On y exploite de la houille; on y connaît plusieurs sources minérales, entre autres celles d'Eilsen et de Stadthagen. Le sol, assez fertile, est riche en blé, en lin, en arbres fruitiers et en bois de haute futaie. Les marais de Hagenbourg et de Steinhude donnent beaucoup de tourbe.

Les habitants jouissent d'un gouvernement représentatif, comme dans la principauté précédente. Le peuple des campagnes est seulement soumis à quelques corvées et à plusieurs redevances, qui ont été conservées.

Cette petite principauté comprend deux villes et deux villages. La capitale est *Bückebourg* ou *Bückenbourg*, sur la petite rivière de l'Aue. Elle renferme un château qui est la résidence du prince, un gymnase et 4,000 habitants. *Stadthagen*, ville de 2,000 âmes, à trois lieues au nord-est de la précédente, est située dans une vallée agréable. Son église renferme les tombeaux des princes de Schauenbourg. C'est la patrie du célèbre géographe Busching.

Les princes de la Lippe ont la prétention de descendre de Witikind, ce qui donnerait à cette maison une antiquité de près de onze siècles; mais on ne peut suivre leur filiation qu'à partir du commencement du douzième siècle. Dès cette époque, on les voit figurer sous le titre de waldgraves de Westphalie. C'est au commencement du dix-septième siècle que s'établit la branche de Schauenbourg-Lippe. Elle entra en 1808 dans la confédération germanique avec la branche de Lippe-Detmold.

Avant de visiter les trois *duchés d'Anhalt*, nous donnerons un précis historique sur les princes qui les gouvernent. S'il n'est pas certain qu'ils descendent du grand Witikind, ils partagent au moins l'honneur de tenir un rang parmi les plus anciennes familles régnantes de l'Europe. L'origine des ducs d'Anhalt remonte probablement au huitième siècle: mais ce qu'il y a de certain, suivant quelques auteurs, c'est qu'ils descendent d'Esiko, comte de Ballenstedt, qui vivait dans le onzième siècle. On peut suivre la filiation de cette famille jusqu'à Henri, premier prince d'Anhalt, c'est-à-

dire jusqu'au commencement du treizième siècle. Diverses alliances la portèrent à un haut degré de splendeur. Albert, surnommé l'Ours, l'un des princes de cette maison, fut fait margrave et électeur de Brandebourg par l'empereur Conrad III. Frédérie Barberousse donna à Bernard, l'un des fils d'Albert, une partie des États enlevés à Henri le Lion. C'est de Bernard que descendent les ducs actuels d'Anhalt. En 1686, la maison d'Anhalt se divisait en quatre branches : Dessau, Bernbourg, Köthen et Zerbst. Cette dernière s'est éteinte en 1793, et la famille se partage aujourd'hui en trois branches : Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg et Anhalt-Köthen, dont nous allons examiner les différents duchés. Les ducs d'Anhalt se succèdent les uns aux autres, et sous le rapport du crédit, ils sont solidaires, sous la direction de la branche aînée, qui est celle d'Anhalt-Dessau.

Les duchés d'Anhalt sont enclavés dans les possessions de la monarchie prussienne. Leur superficie totale est de 130 lieues carrées, et leur population totale, en 1852, s'élevait à 164,400 habitants. On y compte 27 villes, 8 bourgs et 341 villages et hameaux. Ils possèdent, avec les maisons de Schwarzbourg et d'Oldenbourg, une voix collective dans l'assemblée ordinaire de la confédération germanique. Dans l'assemblée générale, chacun d'eux a une voix individuelle. Quant à l'administration de la justice, ces trois duchés, comme les deux principautés de Schwartzbourg, ressortissent du tribunal d'appel de Zerbst, petite ville dont nous parlerons bientôt.

Le *duché d'Anhalt-Dessau* se compose de plusieurs territoires situés sur les rives de l'Elbe et de la Mulde. La partie principale est bornée au nord par l'Elbe, et à l'est et au sud par la régence prussienne de Mersebourg, et à l'ouest par le duché d'Anhalt-Köthen. Les autres parties sont situées au nord de la précédente; l'une lui est contiguë; les deux autres sont enclavées dans la régence prussienne de Magdebourg. La superficie totale de toutes ces petites possessions est de 70 lieues carrées, en y comprenant les possessions médiates. Sous le rapport de l'agriculture, le sol y est d'une fertilité très-variable; plusieurs parties sont basses, humides et couvertes de petits lacs; d'autres sont légèrement sablonneuses. Les bailliages situés sur la rive gauche de l'Elbe sont très-fertiles; ceux de la rive opposée renferment des bruyères. Toutes les parties du duché sont suffisamment boisées. Les produits de la culture consistent en céréales, en lin, en pommes de terre, en houblon. Les bestiaux, surtout les brebis, étaient fréquemment atteints de maladies dangereuses, lorsqu'en 1815 le gouvernement ordonna l'inoculation de la clavelée, mesure qui arrêta les ravages de ce virus con-

tagieux. Le pays possède un grand nombre de filatures de laine et de brasseries, des manufactures de tabac, et plus de 120 fabriques de draps. Dans les campagnes, on trouve des moulins à huile, des papeteries, des distilleries, des tuileries et des fabriques de poteries communes. Les exportations consistent en huiles et en semences de carottes, en blé, en fruits, en laines, en bestiaux et en poissons.

*Dessau*, sur la Mulde, est une jolie ville de 12,000 habitants, divisée en quatre parties, la vieille et la nouvelle ville, le *Sand* et le *Wasservorstadt*; elle renferme de beaux monuments, parmi lesquels se distinguent le palais du duc et le théâtre; et un grand nombre d'établissements utiles. Dans ses environs, on remarque le *Dreberg* ou le *Mont-Tournant* et la montagne de *Seiglitz*, avec le monument du comte d'Anhalt.

A *Warlitz*, petite ville de 2,000 habitants, le duc possède un très-beau château et de magnifiques jardins. Les maisons de plaisance appelées *Louisium* et *Georgium* méritent d'être vues. *Zerbst*, sur le bord de l'Elbe a 10,000 habitants, un gymnase, plusieurs écoles et une maison de correction et de travail. On fabrique dans cette ville des soieries et des velours, ainsi que de la passementerie d'or et d'argent. C'est le siège du tribunal d'appel des trois duchés d'Anhalt. *Zerbst* est la patrie de l'impératrice de Russie Catherine II. La petite ville d'*Oraniensbaum*, à 2 lieues et demie de Dessau, est bien bâtie et agréablement située près de la montagne de *Kappengraben*.

*Iesnitz*, la ville la plus méridionale du duché, renferme plusieurs fabriques. Le duc possède un château à *Sandersleben*. La population générale de ce duché est de 75,700 individus, presque tous protestants.

Plusieurs terrains dispersés constituent le territoire du duché d'*Anhalt-Bernbourg*, dont la superficie peut être évaluée à 43 lieues carrées. Il renferme 7 villes et 67 villages, et sa population est évaluée à 52,644 habitants. Ce duché se compose de deux parties principales: l'une sur la gauche de la Saale, que l'on appelle la principauté intérieure, et qui est limitrophe du duché d'Anhalt-Köthen; l'autre appelée principauté supérieure, et qui occupe une partie du Harz: elle est éloignée de la précédente par un espace d'environ une lieue, espace qui appartient à la province prussienne de Saxe. Cette dernière principauté est montagneuse et couverte de forêts; dans l'autre le terrain est bas; il présente de grandes plaines et des terres très-fertiles. Le climat y est en général tempéré, surtout dans la partie orientale; car la principauté supérieure, qui s'étend jusque sur les pentes des montagnes du Harz, est soumise à une température froide.



On y trouve des mines de différents métaux, dont quelques-unes sont assez riches; les produits agricoles sont à peu près les mêmes que dans la principauté précédente; l'industrie y est variée; outre plusieurs manufactures de différents produits, on y remarque des forges, des usines, des aciéries, des fabriques de fil de fer et de sulfate du même métal, connu dans le commerce sous le nom de vitriol.

*Bernbourg*, la plus importante des villes du duché, a le titre de capitale. C'est une ville bien bâtie, située sur les bords de la Saale; elle a un hôtel des monnaies, trois églises et plusieurs hôpitaux, ainsi que des fabriques de tabac et de faïence. Sa population est de 6,000 âmes. Dans ses environs on compte plusieurs petits vignobles sur le bord de la Saale.

Dans la principauté supérieure, la petite ville de *Ballenstedt* possède un vieux château ducal, qui, par la beauté de ses jardins, est le seul édifice remarquable de cette cité sombre et mal bâtie. C'est la résidence habituelle du prince. Les autres constructions sont un théâtre, une vaste maison de bains, et une salle pour les redoutes. A *Gernrode*, on remarque les bâtiments d'une ancienne abbaye impériale, dont la belle église renferme le mausolée de son fondateur, le margrave Gerō. *Hoymb*, sur la petite rivière de la Selke, possède une importante fabrique où l'on file le lin qu'on cultive en grande partie dans ses environs, et qui forme sa principale branche de commerce. La principauté supérieure offre une foule de sites pittoresques, par le nombre de ses montagnes et de ses vallées. *Harzgerode*, dont une partie des 3,000 habitants s'occupe de l'exploitation des mines de fer et d'argent de ses environs, est placée sur un sol élevé de 460 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est au *Madchensprung*, ou *Magdesprung*, groupe de rochers sourcilleux, que sont situées les usines et les exploitations métalliques du duché. Une seule mine d'argent y produit annuellement environ 1,200 marcs. Les usines consistent en deux hauts-fourneaux pour la fonte du minerai de fer, en quatre feux d'affinerie pour le fer en barres et l'acier, et en d'autres ateliers où l'on fabrique de la tôle et du fil de fer.

Sur une superficie de 41 lieues carrées, le *duché d'Anhalt-Köthen* renferme 4 villes, 3 bourg et 93 villages. Il est divisé en deux parties, situées l'une sur la droite et l'autre sur la gauche de l'Elbe. Sa population s'élève à 43,677 habitants. Le terrain y est plat, et le sol généralement fertile; parmi les produits de l'horticulture, on cite les pommes et d'autres fruits. L'industrie y est moins active que dans les deux autres duchés; les habitants s'occupent principalement à filer le lin et le laine.

*Köthen*, que l'on écrit aussi *Cæthen*, est la capitale de cet État : elle est située sur les bords du Zittau ; sa population est de 7,000 habitants. Cette petite ville est la résidence du prince ; elle renferme plusieurs établissements d'éducation. On y fait le commerce de laines, et l'on y fabrique des fils d'or et d'argent pour la broderie et la passementerie.

Les deux autres villes du duché sont, d'abord, sur le territoire situé à la gauche de l'Elbe, *Nienbourg*, où se tiennent des foires assez fréquentées, et dans la partie opposée, *Roslau*, qui renferme un château, mais qui n'a pas plus de 1,000 habitants.

Le duché que nous venons de parcourir est le moins riche des trois duchés d'Anhalt, par suite de l'exiguité de ses revenus et de l'énormité proportionnelle de sa dette publique : on évalue celle-ci à 3,140,000 francs.

TABLEAUX Statistiques du duché de Brunswick, des principautés de Lippe-Detmold, de Lippe-Schaumbourg, et des duchés d'Anhalt-Dessau, d'Anhalt-Bernbourg et d'Anhalt-Köthen.

DUCHÉ DE BRUNSWICK.

SUPERFICIE.	POPULATION.	POPULATION par lieues carr.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.
72.08 milles carrés al- lemands. ou 201 lieues géographi- ques carr.	En 1847, 268,943	1,338	<i>Revenus.</i> 13,170,625 fr.	En temps de paix . . . 2,476 hommes. — de guerre . . . 4,857 « <i>Contingent fédéral.</i> 4,033
	En 1852, 270,825	1,347	<i>Dépenses.</i> 13,170,625 fr. <i>Dette publique.</i> 19,333,047 fr. <i>Contrib. fédér.</i> 21,430 fr.	
CERCLES.	SUPERFICIE en lieue carr.	POPULATION en 1852.	VILLES ET BOURGS.	
BRUNSWICK. . . . .	29	69,702	BRUNSWICK, 40,000. — Scheppenstedt, 2,400.	
WOLFENBUTTEL. . . . .	30	52,662	<i>Wolfenbuttel</i> 9,000.	
HILMSTED. . . . .	40	41,312	<i>Helmsted</i> 7,000. — Königsbutler, 3,000. — Schöninguen, 2,100.	
HOLZMINDEN (Wespr.)	42	39,400	<i>Holzminden</i> , 4,500. — Thedinghausen, 1,500.	
GANDERSHEIM (Hertz).	37	42,257	<i>Gandersheim</i> , 2,500. — Neustadt, 1,000. — Scesen, 2,400.	
BLANKENBOURG. . . . .	23	22,492	<i>Blankenbourg</i> , 3,500. — Hasselfelde, 1,800.	
<i>Possessions médiates.</i> Dans la Silésie prussienne : 1° dans la régence de Breslau, la principauté d'Oëls avec la seigneurie de Medzibor (101 lieues géographiq. carr, 8 villes 1 bourg. 24 villages) et la terre de Plomnitz dans le comté de Glatz, cercle de Habelschwerdt ; 2° dans le district d'Appeln, cercle de Lubnitz, la seigneurie de Gutentag.				

## PRINCIPAUTÉ DE LIPPE-DETMOLD.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION ABSOLUE en 1850.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES.	FORCES MILITAIRES.	
57	101,674	1,835	Revenus, 1,450,000 fr. Dépenses, 2,000,000 fr. Contrib. fédér. 7,368	Armée, 1 bataillon . . . 853 hommes Réserve . . . . . 243 Contingent fédéral, 1,569 hommes.	
(6 villes. — 6 bourgs. — 155 villages et hameaux.)					
Baillages.	Chefs-lieux.	Popul.	Baillages.	Chefs-lieux.	Popul.
BAENTRUP. . . . .	Barentrup. . . . .	1,000	OERLINGHAUSEN. . . . .	Oerlinghausen. . . . .	500
BLOMBERG. . . . .	Biomberg. . . . .	1,890	SCHIEDER. . . . .	Schieder, vill. . . . .	400
BRAKE. . . . .	Lemgo. . . . .	4,000	SCHOTIMAR. . . . .	Schötthmar, vill. . . . .	400
DETMOLD. . . . .	DETMOLD. . . . .	4,000	SCHWALENBERG. . . . .	Schwalenberg, vill. . . . .	800
HORN. . . . .	Horn. . . . .	1,400	SIERNBERG. . . . .	Sternberg, vill. . . . .	500
LIPPERODE 1. . . . .	Lipperode. . . . .	600	WARENHOLZ. . . . .	Warenholz, vill. . . . .	400

1 Ce baillage comprend la moitié de la ville de Lipstadt.

## PRINCIPAUTÉ DE LIPPE-SCHAUENBOURG.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION ABSOLUE en 1849.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES.	FORCES MILITAIRES.	
27	23,837	1,069	Revenus, 422,500 fr. Contrib. fédér. 3,145 fr.	Réserve. . . . . 114 hommes Contingent fédéral, 432 hommes.	
(2 villes. — 2 bourgs. — 100 villages et hameaux.)					
Baillages.	Chefs-lieux.	Popul.	Baillages.	Chefs-lieux.	Popul.
AHRENSBOURG. . . . .	Ahrensbourg. . . . .	400	STADTHAGEN. . . . .	Stadthagen. . . . .	1,600
BÜCKEBURG. . . . .	BÜCKEBURG. . . . .	3,000	ALVERDISSEN. . . . .	Alverdisen, b. . . . .	700
HAGENBOURG. . . . .	Hagenbourg, b. . . . .	1,000	BLAUBERG. . . . .	Blauberg. . . . .	?

## DUCHÉ D'ANHALT-DESSAU.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION ABSOLUE en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES. en 1852.	FORCES MILITAIRES.	
45	68,082	1,513	Revenus, 2,182,982 fr. Contrib. fédér. 5,413 fr.	Pied de paix, 700 hommes Contingent fédéral, 960 hommes.	
(8 villes. — 4 bourgs. — 114 villages et hameaux.)					
Baillages.	Chefs-lieux.	Popul.	Baillages.	Chefs-lieux.	Popul.
DESSAU . . . . .	DESSAU. . . . .	12,000	SCHEUDER. . . . .	Scheuder. . . . .	"
	Oranienbaum . . . . .	1,500	REITZAU. . . . .	Reitzau, vill. . . . .	200
KLEUTSCH. . . . .	Kleutsch, vill. . . . .	500	REHSEN. . . . .	Rehßen, vill. . . . .	200
WÜRLITZ. . . . .	Würlitz. . . . .	2,000	SANDERSLEBEN. . . . .	Sandersleben. . . . .	1,700
LIBBESDORF. . . . .	Libbersdorf, vill. . . . .	500	GROSS-ALSLEBEN. . . . .	Gross Alsleben, b. . . . .	900
REUTZIG. . . . .	Reutzig. . . . .	300	GROßZIG. . . . .	Gröbzig. . . . .	2,700
RADYGAST. . . . .	Radegast b. . . . .	1,100	ZERBST. . . . .	Zerbst. . . . .	8,500
FRASSDORF. . . . .	Frassdorf. . . . .	1,700	LINDAU. . . . .	Lindau, b. . . . .	1,000
	Iesnitz. . . . .	1,800			

## DUCHÉ D'ANHALT-BERNEBOURG.

SUPERFICIE en lieues. g. c.	POPULATION ABSOLUE en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.			
43	52,641	1,224	Revenus, 2,628,886 fr. Dépenses 2,622,391 fr. Dette, 5,259,072 fr. Contrib. fédér. 3,786 fr.	11  Contingent fédéral. 980			
(7 villes. — 67 villages et hameaux.)							
Principautés.	Bailliages.	Chefs-lieux.	Popu.	Principautés.	Bailliages.	Chefs-lieux.	Popu.
PRINCIPAUTE SUPERIEURE.	Ballenstedt..	Ballenstedt..	3,500	PRINCIPAUTE INFERIEURE.	Koswik. . .	Koswik. . .	2,000
	Harzgerode..	Harzgerode..	2,200		Bernbourg —	Bernbourg.	6,000
	Gernrode. . .	Gernrode. . .	1,700		Plotzkau..	Gross-Mühl- ingen. . . .	800
	Hoymb. . . .	Hoymb. . . .	1,800		Mühligen..		
	Gunthers- berg. . . .	Gunthers- berg. . . .	800				

## DUCHÉ D'ANHALT-KÖTHEN.

SUPERFICIE en lieues g. b.	POPULATION ABSOLUE en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.	
41	43,677	1,065	Revenus, 1,447,711 fr. Dette, 8,571,574 fr. Contrib. fédér. 3,218 fr.	350 hommes. Contingent fédéral. 645 hommes.	
(4 villes. — 3 bourgs. — 93 villages.)					
Bailliages.	Chefs-lieux.	Popul.	Bailliages.	Chefs-lieux.	Popul.
KÖTHEN. . . . .	KÖTHEN. . . . .	6,700	DORNEBOURG . . .	Dornebourg, v. . . .	500
NIENBOURG. . . .	Nienbourg. . . .	1,200	LINDAU. . . . .	Lindau. . . . .	1,000
WARENSDORF. . . .	Warendorf, b. . . .	900	ROSLAU. . . . .	Roslau. . . . .	900
WULFEN. . . . .	Wulfen, b. . . . .	900			

## LIVRE CENT CINQUANTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne centrale. — Description du duché de Nassau, des grands-duchés de Hesse-Darmstadt et de Hesse-Cassel, du landgraviat de Hesse-Hombourg, de la république de Francfort et de la principauté de Waldeck.

Nous allons traverser quatre ou cinq États différents pour aller visiter un duché plus important qu'aucun de ceux que nous venons de voir. Il est situé à l'extrémité occidentale de l'Allemagne centrale.

Borné à l'ouest et au nord par les possessions prussiennes rhénanes, à

l'est et au sud, par l'enclave prussienne de Wetzlar et le grand-duché de Hesse-Darmstadt, le *duché de Nassau*, long d'environ 22 lieues, et large de 15, occupe une superficie de 235 lieues géographiques carrées. Presque tout le pays est montueux : deux chaînes principales, bien que médiocrement élevées, l'une dans la partie septentrionale, l'autre dans la partie méridionale, la parcourent du couchant au levant. La première est celle du Westerwald, la seconde celle du Taunus ou de Hohe. Entre les deux chaînes s'étend le bassin de la Lahn, rivière qui coule de l'est à l'ouest, pour aller se jeter dans le Rhin, à l'extrémité du duché ; car ce fleuve forme la limite du territoire de Nassau, depuis le point où il reçoit le Mein, jusqu'à celui où il reçoit la Lahn. Celle-ci se grossit de plusieurs petites rivières qui sont sur sa rive droite, l'Elz et l'Aue, et sur sa rive gauche l'Aar, le Dreisch, l'Embs, le Mühl et le Weil. Le Rhin y reçoit encore le Wisperbach, le Mein et la Nidda.

Le Westerwald, dont le nom signifie *Forêt de l'ouest*, a en effet ses cimes couvertes de forêts. Le Taunus n'est pas moins boisé ; mais il offre moins de sources minérales. Les sommets les plus élevés de ces deux chaînes diffèrent peu de hauteur ; ils atteignent 500 à 900 mètres.

La richesse minérale du pays consiste en mines d'argent, de cuivre, de fer et de plomb, en carrières de marbre, en houillères, en exploitations d'argile à foulon et à poterie, et en sources minérales. Les principales mines de plomb argentifère sont des environs de Weilmünster et de Holzappel ; enfin les sources d'eaux minérales les plus importantes sont celles d'Embs, de Fachingen, de Geilenau, de Langenschawalbach, de Schlangenbad, de Soden, de Wiesbaden, et surtout de Selters.

Le sol n'est point d'une grande fertilité, mais nulle part il n'est improductif ; celui qui l'est le moins est dans la région du Westerwald ; celle-ci renferme à la vérité d'excellents pâturages. Les terres les plus productives sont celles des bords du Rhin, où l'on cultive principalement la vigne, et celles qu'arrosent la Lahn et l'Aar, où l'on récolte le meilleur blé. Partout la culture est fort avancée ; on tire un grand parti de la vigne et des arbres fruitiers ; les prairies artificielles y sont parfaitement dirigées. Les meilleurs vins sont ceux d'Asmanshauser, de Geisenheim, de Hattenheim, de Johannisberg, de Markbrunn, de Rudesheim et de Rheingau. Ceux de ce dernier vignoble, qui ne sont cependant point à comparer à ceux de Johannisberg, se vendent, dans certaines années, 2,000 à 6,000 francs la pièce.

L'industrie ne s'exerce en grand sur aucune branche de produits, si ce

n'est sur la fonte des métaux, et principalement du fer. On fabrique des draps et des bas dans le bailliage d'Uringen, du maroquin à Idstein, du tabac, des pipes, de la faïence, de la porcelaine, des aiguilles et du papier dans plusieurs localités; mais les manufactures les plus nombreuses sont celles de potasse et de grosses toiles; les brasseries et les distilleries d'eau-de-vie.

Malgré tant d'éléments commerciaux, malgré la navigation du Rhin, de la Lahn et du Mein, malgré des routes bien entretenues et une ligne de chemin de fer, le commerce du duché a peu d'activité. Les capitaux se portent principalement sur l'agriculture. Les principales branches d'exportation sont les vins, les fruits, la potasse, le fer, les pipes, les aiguilles, les eaux minérales, les bestiaux et la laine des brebis.

Le climat du duché est doux dans les vallées, et principalement au sud, sur les bords du Rhin et du Mein; il est froid dans le Westerwald et le Taunus, mais partout salubre.

La maison de Nassau est fort ancienne; elle eut pour chef Othon, comte de Laurenbourg, frère de l'empereur Conrad I<sup>er</sup>. Vers le milieu du treizième siècle, elle se partagea en deux branches: celle d'Orange qui occupe aujourd'hui le trône de Hollande, et celle de Weilbourg qui occupe le trône ducal. C'est Napoléon qui érigea, en 1806, le comté de Nassau en duché. Ce territoire renferme 31 villes, 36 bourgs et 816 villages.

Parmi les villes, nous citerons, dans la partie septentrionale, *Braubach* et *Holzappel*, près desquelles on exploite des mines d'argent, dont le produit s'élève à plus de 80,000 florins; *Diez*, qui possède une belle école d'horticulture, et qui a dans ses environs une maison de force, et l'ancien château d'*Oranienstein*, résidence des ducs de Nassau; *Dillenburg*, qui porte le nom de la Dille qui l'arrose, et dont on cite le cuivre; *Weilbourg*, située sur une montagne au pied de laquelle coule la Lahn, dans un petit pays autrefois appelé *Wetteravie*, du nom de *Wetter*. Cette petite ville renferme un gymnase, un château avec de beaux jardins, où résidait le prince de Nassau-Weilbourg; ses environs sont riches en mines d'argent, de fer et de cuivre. Nous citerons encore *Hadamar*, qui possède un lycée et des usines; *Limbourg*, petite ville murée, entourée de trois faubourgs; *Nassau*, que dominent les ruines de son vieux château; *Herhorn*, où l'on trouve une académie et une célèbre école protestante de théologie, fondée en 1584 par le comte Jean le vieux, ville qui a donné le nom aux deux savants philologues Georges et Mathias Pasor.

Les villes de la partie méridionale sont *Langenschwalbach*, qui possède des sources et des bains d'eaux minérales renommés; *Runkel*, qui donne son nom à une principauté médiante appartenant aux princes de Wied-Runkel; *Hochst*, qui, par sa position sur le Rhin, fait un commerce d'exportation fort animé. La plus considérable de ces villes n'a pas plus de 3,000 habitants.

*Wiesbaden*, la capitale, en renferme 12,000. Entourée de montagnes et de sites pittoresques; ornée de deux châteaux et de quelques jolies constructions; enrichie par le tribut qu'elle lève, chaque année, sur 3 à 4,000 étrangers qu'attirent dans ses murs 14 sources d'eaux thermales, ses bains étaient déjà connus du temps des Romains, ainsi que l'attestent les tombeaux, les restes d'édifices et les nombreux objets d'antiquité que l'on a découverts dans ses environs. On y remarque un bel établissement consacré au soulagement des vieillards indigents, une société d'antiquaires, une d'agriculture et d'économie, une bibliothèque de 30,000 volumes, et un beau théâtre. C'est à *Biebrich*, à une petite lieue de la capitale, que réside le duc.

Parmi les sources minérales du duché de Nassau, celles de *Nieder-Selters* sont connues dans toute l'Europe. Ce village exporte quelquefois par an près de 2,500,000 bouteilles de ces eaux dont le produit forme la principale richesse du bailliage d'Idstein.

Le duché de Nassau est gouverné par un prince dont le pouvoir est tempéré par des États divisés en deux sections : la première est une assemblée de la noblesse, composée d'un prince du sang, de six seigneurs et de six députés de la noblesse; la seconde, de 22 députés des villes. La cour suprême d'appel, qui siège dans la capitale, ne compte que sept juges; les autres tribunaux s'assemblent à Dillenbourg et à Wiesbaden.

La principale industrie du duché est l'art de travailler les métaux : l'exploitation des mines et des forges occupe constamment plus de 8,000 ouvriers. Le duché de Nassau tient, avec celui de Brunswick, le treizième rang dans la Confédération germanique, où conjointement avec cet État, il a une voix aux assemblées ordinaires, et deux pour son propre compte aux assemblées générales.

Entrons dans les États des princes de la maison de Hesse. Ces États, au nombre de trois : la *Hesse-Électorale* ou la *Hesse-Cassel*, le *grand-duché de Hesse-Darmstadt* et le *Landgraviat de Hesse-Hombourg* sont fort inégaux en population et en superficie.

On prétend que les *Catti* ont été les ancêtres des Hessois; que le nom de ce peuple, en german *Catzen*, a été changé en *Hatzen*, ou *Hassen*; d'autres disent que la Hesse propre tire son nom d'une petite rivière appelée *Esse* ou *Hasse*. Nous n'approfondirons point ces questions oiseuses.

Tous ces pays appartenant, dans le moyen-âge, aux Francs et aux Thuringiens. Vers l'an 902, on voit paraître les *comtes de Hesse*, dont une ligne vint en possession du landgraviat de Thuringe.

En 1294, la Hesse eut le titre de principauté, qui insensiblement a été changé en celui de landgraviat. En 1567, à la mort de Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse, qui embrassa la réforme de Luther, ses deux fils, Guillaume IV et Georges I<sup>er</sup> se partagèrent ses États; le premier fonda la ligne de Hesse-Cassel, le second celle de Hesse-Darmstadt.

En 1803, Guillaume IX, qui gouvernait le landgraviat de Hesse Cassel, changea son titre de landgrave en celui d'électeur. Il perdit d'abord ses États dans les grandes guerres de l'empire, mais il les recouvra en 1814, et depuis ils sont toujours restés dans sa famille.

Quant à la Hesse-Darmstadt, elle subit bien des variations dans l'étendue de son territoire. Depuis 1567, par suite des guerres de l'Allemagne, elle se partagea en deux branches, celle de Hesse-Darmstadt et celle de Hesse-Hombourg. En 1806, le landgrave de Hesse-Darmstadt changea son titre contre celui de grand-duc; il entra dans la confédération du Rhin, et jouit d'une augmentation de territoire qu'il perdit en 1815; tandis qu'au contraire le landgrave de Hesse-Hombourg voyait le sien augmenté de la seigneurie de Meisenheim.

Telle est en peu de mots l'histoire des trois branches de la maison de Hesse.

Une population de 754,590 âmes; une superficie de 490 lieues carrées, donnent à la *Hesse-Électorale* un rang assez important dans la Confédération germanique.

Cette principauté est bornée au nord par la province prussienne de Westphalie et par une partie du royaume de Hanôvre; à l'est par la régence prussienne d'Erfurt, le grand-duché de Saxe-Weimar, le duché de Saxe-Meiningen, et le cercle-bavarois du Bas-Mein; au sud par ce même cercle et le grand duché de Hesse-Darmstadt; à l'ouest par ce même duché et la principauté de Waldeck. Elle possède aussi le cercle de Schmalkalden, enclavé entre le territoire prussien de Schleusingen et les duchés de Saxe-Cobourg-Gotha et de Saxe-Meiningen; plus le cercle de Schauenbourg,



situé loin de la principale masse de la principauté, entre celle de Lippe-Deilmold et de Schauenbourg-Lippe, le Hanôvre et la province prussienne de Westphalie; enfin elle possède plusieurs petites enclaves dans la Saxe-Ducale et la Hesse-Darmstadt.

Les principaux cours d'eaux qui arrosent la Hesse-Électorale, sont d'abord le Weser, qui y reçoit le Diemel; la Fulda, qui s'y grossit des eaux de l'Eder; la Werra qui, sur le territoire hanôvrien, va se jeter dans le Weser; enfin le Mein, qui baigne une petite partie de sa frontière méridionale. Le pays renferme un grand nombre d'étangs poissonneux, et plusieurs sources minérales, parmi lesquelles celles de Geismar, Hofgeismar, Schwalheim, Vielbel, Volksmarsheim et Wilhelmsbad, jouissent de quelque réputation.

Le *Rhöne-gebirge*, chaîne de montagnes qui commence en Bavière, envoie des ramifications dans la partie sud-est de la Hesse-Électorale, où elle se joint aux *Vögel-gebirge*. Un de leurs rameaux porte, le long de la Fulda, le nom de *Fulda-gebirge*. De ces monts dépendent le *Reinhars-wald* et le *Habrichts-wald*, qui couvrent le nord-ouest de la principauté. Quelques hauteurs qui dépendent de la chaîne du Spessart, se montrent vers l'extrémité méridionale. Ces montagnes où l'on rencontre des volcans éteints, forment les nombreuses vallées qui sillonnent le sol : aussi renferment-elles plus de pâturages et de forêts que de terres propres à l'agriculture. C'est dans le *Fulda-gebirge* que l'on trouve les sommets les plus élevés : le *Milzebourg* atteint la hauteur de 1065 mètres au-dessus du niveau de la mer, et le *Dammersfeld* celle de 1,160 mètres.

Le territoire de la Hesse-Électorale est très-riche en minéraux. On exploite du cuivre et de l'argile près de Hanau; à Honnefeld, de l'albâtre et des grès; dans la partie occidentale, arrosée par la Lahn, des tripolis et des jaspes; près de la frontière de Hesse-Darmstadt et sur le territoire de Schwalkeden du sel et du fer. Dans l'arrondissement de Cassel, on trouve des sources salines, des houillères, du cobalt, du cuivre, du plomb argentifère, et des eaux minérales sulfureuses. Enfin, sur les bords de l'Eder, on a établi depuis longtemps des lavages d'or, mais ils sont peu productifs.

Le climat de la Hesse, quoique tempéré, est plutôt froid que chaud, si ce n'est près des bords du Mein, où les chaleurs de l'été sont très-fortes. Comme dans tous les pays montagneux, les vallées et les plateaux y présentent, sous le rapport de la température, des différences qui influent plus ou moins sur la nature des produits agricoles. Aux environs de Cassel et de Hanau, on récolte dans les plaines des céréales, des légumes farineux,

des fruits de vergers ; sur plusieurs collines, du raisin, dans plusieurs vallées, du lin et du chanvre, et dans les lieux où la culture ne s'est point trop étendue, les bois sont abondants.

La préparation du lin, l'art de tisser la toile, la fabrication des poteries communes, des faïences, de la porcelaine et du verre ; la confection de diverses étoffes de laine et l'emploi des métaux forment la principale industrie des habitants de la Hesse. C'est surtout aux deux extrémités de l'Électorat, sur les territoires de Cassel et de Hanau, que les produits industriels sont le plus considérables.

Le commerce de la Hesse consiste dans l'exportation de ses produits et le transit des marchandises expédiées par Francfort, pour le nord de l'Allemagne. Le Weser, la Werra et la Fulda facilitent ses moyens de transport. Suivant Stein, Cassel expédie chaque année, pour les foires étrangères, du fil et de la toile, dont la valeur représente environ 5,000,000 de francs, plus 120,000 cruches d'eau minérale, ainsi qu'un grand nombre d'autres marchandises, en échange desquelles elle reçoit du sucre, du café, du coton, des vins de France et d'Allemagne, de la graine de lin et de chanvre.

Le gouvernement de la Hesse-Électorale est une monarchie constitutionnelle : le pouvoir du prince y est tempéré par celui des États.

Le catholicisme est en minorité dans l'Électorat de Hesse ; les réformés et les luthériens y dominant. On y trouve encore quelques descendants des réfugiés français qui quittèrent la France, en 1685, après la funeste révocation de l'édit de Nantes, mais ils ont oublié leur langue maternelle et sont entièrement confondus avec les Allemands.

Nous avons fait voir que sous le rapport commercial, la Hesse-Électorale est une des plus riches puissances de troisième ordre ; il en est de même sous le rapport financier ; ses revenus pour la période 1846-47-48 ont été évalués à 42,942,460 thalers, ou bien 42,061,695 francs. Sa dette n'est pas énorme, grâce au droit de surveillance dont les États font un bon usage ; elle est d'environ 55 millions (4,642,566 thalers). L'armée, qui est d'environ 20,000 hommes, se compose de deux brigades d'infanterie, d'une brigade de cavalerie, d'un régiment d'artillerie ; mais 2,000 seulement sont sous les drapeaux en temps de paix. Le contingent fédéral de la Hesse-Électorale est de 10,865 hommes, et la contribution fédérale est de 58,068 francs. Un corps de dragons organisé comme notre gendarmerie, est destiné à maintenir la tranquillité publique.

L'Électorat renferme 62 villes, dont les moins importantes sont *Hofgeismar*, station de chemin de fer de Berlin à Cologne par Halle, Weimar,

Cassel et Dortmund, connue par le château ducal et le bel établissement de bains situés à une demi-lieue de ses murs; *Eschwege*, arrosée par la Werra, et enrichie par le commerce de transit et par la culture du tabac; au pied du mont Meisner, *Allendorf*, dont les environs renferment une source saline qui produit plus de 90,000 quintaux de sel; *Rothenbourg*, station de chemin de fer de Cassel à Vienne et Berlin par les États saxons; c'est la résidence du landgrave de Hesse-Rothenbourg, qui possède, sous la souveraineté de l'électeur et du duc de Nassau, 8 villes et 249 villages, mais qui, par suite d'arrangements particuliers, reçoit une rente annuelle de 300,000 francs: *Homburg*, dominé par une colline que couronne un vieux château, dans lequel on voit un puits de 150 mètres de profondeur; enfin sur une montagne élevée, que baigne la petite rivière de Kinsig, *Gelnhausen*, dont le territoire est riche en vignobles, ville entourée de murailles, et défendue par un fort situé dans une île. Près de là se voient les ruines du château de Pfalz, ancien séjour de l'empereur Barberousse. Cependant plusieurs cités assez importantes occupent le territoire de la Hesse.

*Cassel*, sa capitale, est la plus considérable. Sa population ne s'élève pas à moins de 35,000 âmes. Bâtie sur la Fulda, elle est divisée en trois quartiers principaux: la vieille ville, la nouvelle ville basse et la nouvelle ville haute, ou la ville française. Les deux premières sont anciennes, et conséquemment mal bâties; la dernière, qui est la plus récente, est composée de rues larges et alignées. De tous les édifices de Cassel, les plus importants sont l'église catholique de Saint-Martin, l'arsenal et le palais électoral. Cette ville possède un lycée, un séminaire de maîtres d'école, un observatoire, une académie de peinture et plusieurs autres établissements consacrés à l'instruction. Le musée Frédéric, qui forme le plus bel ornement de la place de ce nom, renferme une belle bibliothèque, une riche collection d'antiques, d'objets de curiosité et d'instruments de physique et de mathématiques. Le jardin de Bellevue, l'esp'ranade et le beau jardin de l'Augarten, sont les principales promenades de la ville. Cassel ne peut point être rangée parmi les villes de haut commerce; cependant il s'y tient deux foires considérables. On y fabrique des toiles, des tissus de laine et des faïences qui imitent celles d'Angleterre. Cette capitale est une des principales stations de la grande ligne de chemin de fer qui traverse l'Allemagne centrale en unissant Cologne, Dortmund, Paderborn, Gotha, Weimar, Halle, Leipsick, Dresde, Berlin et Vienne. Un embranchement qui passe par Göttingue, unit aussi cette ville à Hanovre et à la grande ligne de Cologne-Hanovre-Berlin.

Ce qu'on admire le plus dans ses environs, c'est la belle maison de plaisance de *Wilhelmshöhe*, qui, lorsque Cassel était la capitale du royaume de Westphalie, portait le nom de *Napoléonshöhe*, séjour enchanteur et peut-être unique en Allemagne. On admire ses jardins, ses eaux, ses cascades et le bâtiment bizarre, mais imposant, qui couronne la cime du mont Karlsberg, et que l'on nomme le château des Géants.

Sur une autre montagne, au milieu des bois, s'élève le château du Lion ou le Löwenbourg, imitation exacte de la demeure d'un ancien paladin. Des ponts-levis, des tours à créneaux, des vitraux, des meubles antiques, des armures et de vieux portraits, tout rappelle le Moyen-Age. Dans une petite bibliothèque, on trouve une collection complète de tous les romans de chevalerie dont l'Allemagne a été si longtemps inondée.

*Cuxhagen* est une petite ville que nous ne mentionnerons que parce qu'elle est le point où se soude un embranchement de la grande ligne Cologne-Cassel-Berlin, qui va gagner les chemins de fer du Rhin et de l'Allemagne méridionale, par Francfort-sur-le-Mein.

*Marbourg*, sur la Lahn, principale station de l'embranchement qui unit Francfort-sur-le-Mein et le chemin de fer du Rhin à Cassel, prend le titre de capitale de la haute Hesse; c'est une ville de 13,000 habitants. Elle possède une belle église gothique, qui renferme des tableaux et des sculptures d'Albert Durer, et les tombeaux de plusieurs princes de la Hesse; une université qui date de 1527, une bibliothèque de 55,000 volumes, une société d'histoire naturelle, fondée en 1817, et des manufactures de serge et de camelot.

*Smalkalde* ou *Schmalkalden*, qu'arrose une petite rivière qui porte le même nom, est une ancienne ville, environnée d'une double muraille et d'un fossé à sec: on y remarque deux châteaux appartenant à l'électeur, celui de *Hessenhof*, qui est fort ancien, et celui de *Wilhelmsbourg*. Cette petite ville qui est la capitale d'un cercle enclavé dans les États saxons, compte 6,000 habitants. Elle est importante par ses mines de fer et ses forges. Ce fut dans ses murs que les protestants se liguèrent en 1530, 1537 et 1540. Smalkalde est la patrie du géographe Cellarius. Il faut visiter, dans les environs de cette ville, le célèbre Stahlbert, ou la montagne d'Acier, qui n'est pour ainsi dire qu'une masse de fer.

*Rinteln*, à environ 20 lieues de Cassel, sur la rive gauche du Weser, renferme 5,000 habitants et un gymnase qui remplace son ancienne université supprimée sous le règne de Jérôme Napoléon.

*Fulde*, située sur la Fulda, est plus considérable que Smalkalde: sa popu-

lation est de 12,000 âmes au moins. C'est le siège d'un vicariat épiscopal, d'une cour supérieure de justice, d'une administration forestière et d'une inspection des ponts et chaussées. On vante son pont en pierre, son ancienne cathédrale, ou le *Münster*, qui renferme les restes de l'apôtre allemand saint Boniface, en grande vénération dans le pays, et l'ancien palais de ses évêques souverains. Cette ville est ancienne, mais assez agréable; elle possède un gymnase, une bibliothèque et une école des arts et métiers.

Le pays de Fulde, quoique peu étendu, est intéressant sous plusieurs rapports : on y récolte en abondance du blé, des fruits et du bon vin, peut-être moins bon cependant que lorsque les principaux vignobles appartenaient à des moines qui, en le conservant pendant dix ans dans de grands foudres, en décuplaient la valeur. Quelques-uns de ces vins se vendaient alors jusqu'à 9 florins la bouteille. Partout, dans cette province, le peuple est industrieux, actif et laborieux.

Après Cassel, la ville la plus considérable de la Hesse est *Hanau*, chef-lieu de province, et peuplée de 16,000 individus. Cette cité, qui est située au confluent de la Kinzig et du Mein, et sur le chemin de fer de Francfort à Munich et à Leipsiek, est divisée en vieille et nouvelle ville : cette dernière seulement est bâtie avec régularité, mais à la manière hollandaise, parce qu'elle doit son origine à des Wallons et des Hollandais qui la fondèrent vers l'an 1600. On y remarque la place de l'hôtel-de-ville. L'ancienne ville mal bâtie, renferme une belle place d'armes et un château où réside souvent le prince. Hanau possède, au nombre de ses établissements utiles, un vaste hôpital, un arsenal, un mont de piété, un gymnase et une académie de dessin. L'électeur a, dans ses environs, une maison de plaisance appelée *Philippsruhe*; à *Wilhelmsbad*, qui n'est cependant qu'à une lieue de Hanau, et dont le nom indique un établissement thermal, on remarque un autre château appartenant au prince. Ses jardins considérables, bien dessinés, sont le rendez-vous des baigneurs et de tous les habitans des environs. A *Salmünster*, il y a un couvent de franciscains, et à *Schlüchtern* qui n'a pas 1,500 habitans, une école latine.

Le grand-duché de *Hesse-Darmstadt* est un peu moins étendu que l'Électorat de Hesse; cependant il est plus peuplé. Sa superficie est de 423 lieues carrées, et sa population de 852,524 individus. On peut juger, par cette évaluation, de la richesse de ce grand-duché. Il est formé de deux portions séparées par le territoire de Francfort-sur-le-Mein, et la province

hessoise de Hanau. La partie septentrionale est limitée, à l'ouest, par le duché de Nassau et la province prussienne de Westphalie, au nord, à l'est et au sud, par la Hesse-Électorale. La seconde est bornée au nord par la principauté de Nassau, le territoire de Francfort et l'Électorat de Hesse; à l'est par la Bavière, au sud par le grand-duché de Bade, et à l'ouest par les provinces rhénanes bavaoises et la régence prussienne de Coblenz. La partie septentrionale a 24 lieues de long sur 12 de large; l'autre 23 sur 15. Outre ces deux principales parties, la Hesse-Darmstadt possède neuf autres petits territoires, dont trois, ceux de Eimelrode, Horinghausen et Vöhl, sont enclavés dans la principauté de Waldeck; trois autres, ceux de Finkenhof, Helmhof et Wimpfen, se trouvent dans le grand-duché de Bade, et les trois dernières, moins considérables encore, sont entre le duché de Nassau, la Hesse-Hombourg, la Hesse-Électorale et le territoire de Francfort.

Dans la Hesse septentrionale s'étend la chaîne basaltique du Vogelsberg, couverte de forêts, et dont les sommets aigus comme ceux du Feldberg, ne dépassent point 8 à 900 mètres. Sur les bords du Rhin, c'est-à-dire dans la contrée méridionale, le Malclenberg s'élève à 4,175 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes sont assez riches en cuivre, en plomb et surtout en fer. On y exploite aussi beaucoup de pierres de taille et d'ardoises; mais les houillères et les salines ne suffisent pas à la consommation.

Dans l'intérieur de la partie méridionale, les montagnes font place à des plaines qui se prolongent depuis l'Odenwald jusqu'à la rive droite du Rhin; ce fleuve y reçoit le Mein sur sa droite, et la Nahe sur sa gauche. Dans la partie septentrionale, les principaux cours d'eau sont la Lahn, la Nidda et le Wetter, affluent de celle-ci.

La plus fertile des deux contrées est celle qui borde le Rhin. Dans presque toute cette partie de la Hesse, les coteaux sont garnis de riches vignobles dont les plus estimés sont ceux de Bodenheim, Bingen, Deinheim, Gaubischofsheim, Kostheim, Laubenheim, Mayence, Nackenheim, Nierstein, Oppenheim et Worms. Grosswinterheim, Heidesheim, Niederingelheim et Oberringelheim, produisent de très-bons vins rouges; les plaines et les vallées sont couvertes de beaux vergers et de champs d'une grande fécondité. La partie montagneuse présente seule quelques exceptions à cet ensemble général, mais elle offre en compensation des richesses minérales assez importantes; d'ailleurs le peuple y est plus industriel que dans les pays de plaines, quoique, en général, le Hessois paraisse être

très-laborieux et doué d'une grande activité. Les arrondissements agricoles exportent du blé, des vins, des fruits secs, des bêtes à cornes et des brebis ; ceux des pays de montagnes livrent au commerce diverses étoffes de laine, des toiles de coton et de lin, des cuirs, des métaux et divers objets de quincaillerie. Les avantages que l'industrie retire de la fécondité et de la richesse du sol sont encore encouragés par un gouvernement qui s'est toujours montré sage et éclairé.

Les manufactures où l'on travaille les métaux sont peu importantes, si l'on en excepte les forges et toutes les usines où l'on travaille le fer ; mais on compte aujourd'hui un grand nombre de fabriques et d'autres usines, dont les produits enrichissent le pays. Le commerce est favorisé par le cours du Rhin, par celui du Mein, qui forment une partie des limites du grand-duché, par des routes entretenues avec soin et par une importante ligne de chemin de fer, qui unit les chemins badois et français à ceux du nord et du centre de l'Allemagne.

Dans le grand-duché, les luthériens dominant ; ils étaient, en 1849, au nombre de 408,706 ; puis viennent les catholiques au nombre de 240,107, les mennonites, au nombre de 164,974 ; il n'y a que 30,269 réformés et 29,131 israélites.

Depuis 1820, le grand-duché de Hesse-Darmstadt jouit d'un gouvernement constitutionnel. Le souverain est secondé dans l'expédition des affaires par un ministère, un conseil d'État et deux chambres électives. Ce petit État possède en outre un ensemble assez complet d'institutions administratives et judiciaires, une université célèbre, celle de Giessen, sept gymnases, un certain nombre d'écoles spéciales, et environ 4,600 écoles élémentaires.

La force militaire de la Hesse-Darmstadt se compose d'environ 40,500 hommes ; son contingent pour la Confédération germanique s'élève à 12,600 hommes. En temps de guerre, il peut mettre à sa disposition un corps considérable de *landweher*.

Le grand-duché est divisé en trois provinces : celle de Starkembourg, dont les principales villes sont Darmstadt et Offenbach ; celle de la Haute-Hesse, ayant pour chef-lieu Giessen, et comprenant huit villes de 2,000 à 3,000 âmes, enfin celle du Rhin, dont le chef-lieu est Mayence et dont les autres villes les plus importantes sont Worms et Bingen. Nous commencerons notre description par la Haute-Hesse.

*Giessen*, ville de 9,000 habitants, est située au confluent du *Wieseck* et de la *Lahn*. C'est une ancienne place de guerre, dont les remparts ont été

convertis en promenades ; elle est célèbre dans la Hesse par son université, fondée en 1607. Deux bibliothèques publiques, un observatoire, des jardins botaniques, où l'on enseigne tout ce qui a rapport à l'économie rurale et forestière, une école d'accouchement, des écoles élémentaires gratuites, des sociétés savantes et littéraires, prouvent que les arts, comme les sciences utiles, y sont cultivés. On y compte plusieurs manufactures de lainages et de cotonnades. Cette ville est une des principales stations de l'embranchement qui unit Francfort à Cassel.

Les villes les plus importantes de la province, après Giessen, sont *Lauterbach*, qui n'a que 3,400 habitants ; *Alsfeld*, qui fabrique beaucoup de draps communs, et qui a un château, deux églises et un hospice d'orphelins ; *Schlitz*, qui fait un bon commerce de cervelas et de saucisses ; *Schotten*, sa rivale dans la même branche d'industrie ; *Gernsheim*, moins peuplée, renferme un bel hôtel-de-ville ; et *Grüningen*, qui n'est presque qu'un village.

*Darmstadt*, la capitale, n'est point la ville la plus considérable du grand-duché, depuis que Mayence fait partie de cette principauté. Elle renferme 30,000 habitants ; la petite rivière de Darm lui a donné son nom. Darmstadt est divisée en vieille et nouvelle ville : la première entourée d'une antique muraille, est noire, triste, et ne renferme rien de remarquable ; dans la seconde, qui est assez bien bâtie, se trouvent le château grand-ducal, le musée, le gymnase grand-ducal, le séminaire destiné à former des instituteurs primaires ; l'école royale, l'académie de dessin, l'école des arts et métiers, et une bibliothèque de 90,000 volumes. On cite parmi ses édifices le vaste bâtiment destiné aux exercices militaires, la salle de l'opéra, la caserne d'artillerie, le palais du prince héréditaire, et la principale église, qui renferme les tombeaux des anciens princes de la maison régnante. Darmstadt est une des principales stations du chemin de fer de Francfort à Manheim et Carlsruhe.

Au nord de Darmstadt, sur la rive gauche du Mein, s'élève la jolie ville d'*Offenbach*, peuplée de 40,000 âmes ; la plus industrieuse du grand-duché, unie aujourd'hui à Francfort par un tronçon de chemin de fer, elle est riche de ses manufactures de soieries, de toiles cirées, de tabac et de passementerie. *Heppenheim*, sur une belle route qui traverse la montagne de Bergstrasse, et sur le chemin de fer qui unit Cassel et Darmstadt aux chemins de fer badois et français, est une petite ville murée, avec deux faubourgs. On voit près de là, sur l'Odenwald, les restes du château de Starkenbourg, qui a donné son nom à la province. Au confluent du Rhin et de la Nahe,



*Bingen*, située dans un canton riche et agréable, fait un commerce considérable de blés, de vins, de cuirs et d'étoffes de laine ; on ne lui donne que 4,000 habitants. Depuis 1689 que Louis XIV la démantela, elle n'a plus recouvré l'importance stratégique que sa position lui donnait.

Sur la rive droite du Rhin s'élève à pic le mont *Rudesheim*, que couronne le vieux château d'*Ehrenfels* ; sur l'autre rive, les rochers amoncelés sont couverts de ruines qui ne sont que les restes de vieux donjons du moyen âge. C'est au bas de ces rochers que le Rhin forme une cataracte appelée *Bingerloch*, qui présente au navigateur un obstacle dont on exagère les difficultés, mais qui n'est réellement dangereux que lorsque les eaux sont basses. Au-dessous de cette chute, on voit, sur un rocher, au milieu du fleuve, le *Mausturm* ou la *Tour-des-Souris*, vieil édifice sur lequel les anciennes légendes racontent une foule de récits fabuleux. Il paraît que cette tour, ainsi que le château d'*Ehrenfels*, datent du commencement du treizième siècle.

*Worms*, paraît être la ville de *Borbetomagus*, que Ptolémée désigne comme la principale cité des *Vangiones*. Cette ancienne ville impériale, station du chemin de fer de Mannheim à Mayence, ne renferme que des rues étroites et sombres ; on y remarque la cathédrale, beau monument de style byzantin, l'hôtel des monnaies, l'hôtel-de-ville et le musée d'antiquités romaines. Sa population est de 8,000 âmes, et son commerce, très-productif, consiste principalement dans la vente des vins qu'elle récolte sur les fertiles terrains de la rive gauche du Rhin, au bord duquel la ville est située.

Un peu au-dessous du confluent du Rhin et du Mein, s'élève *Mayence* (en allemand *Mainz*), la ville la plus considérable du grand-duché de Hesse. Elle renferme 40,000 habitants, quelques beaux édifices et plusieurs établissements utiles. Cependant sa construction est loin d'être régulière ; ses maisons, presque toutes bâties en grès rouge, lui donnent un aspect désagréable ; presque toutes ses rues sont étroites et tortueuses. La place Verte et celle du Marché sont ses deux seules places passables ; sa cathédrale, appelée le *Dôme*, est curieuse par sa construction, son antiquité, le trésor considérable et les tombeaux qu'elle renferme. A l'extrémité septentrionale de cette ville, l'une des places fortes de la Confédération, on voit les restes de l'ancien château électoral et une vaste place d'armes. Tout près de là est le palais grand-ducal, qui appartenait autrefois à l'ordre Teutonique. Une galerie le met en communication avec l'arsenal, qui n'est pas fort éloigné du pont de bateaux qui traverse le Rhin, qui ici a 530 mètres

de largeur. Près du pont est le port de décharge pour les navires venant du haut Rhin et du Mein, et pour ceux qui sont destinés pour le bas Rhin : parmi ceux-ci il y en a qui transportent un chargement de 600 tonneaux.

De vieux murs avec des plates-formes et des batteries flottantes protègent la ville du côté du fleuve. Sur le côté opposé, elle est défendue par de vastes fortifications que l'on améliore sans cesse. On sait que Napoléon en voulait faire un des principaux boulevards de l'empire français. Mais on a peut-être trop étendu les travaux de défense, car ils exigeraient en temps de guerre une garnison de 30,000 hommes. Ces fortifications se lient à la citadelle, dont un bastion renferme un vieux monument appelé en allemand *Eichelstein*, c'est à dire *Pierre du gland* ; c'est une tour ronde dont la construction est attribuée aux Romains. Du haut de cette masse de pierres, on jouit d'une très-belle vue sur la ville et sur le fleuve. Un autre édifice antique que nous ne devons point passer sous silence, est l'aqueduc dont il reste 59 piliers. Le bâtiment qui mérite le plus de fixer l'attention des curieux est celui qui renferme les principales collections de la ville et la bibliothèque riche de 100,000 volumes.

Mayence possède tous les établissements que l'on retrouve dans les grandes cités, théâtre, gymnases, écoles primaires, hôpitaux, école de médecine, etc. Le muséum des antiquités romaines recueillies dans ses murs ou dans ses environs est riche et fort curieux ; on sait que cette ville était déjà considérable sous la domination romaine : qu'elle fut longtemps habitée par Drusus, et que les Romains la nommèrent *Moguntiacum*, puis *Moguntia*.

L'industrie de cette ville se distingue particulièrement dans l'ébénisterie, la carrosserie, la lutherie, la fabrication des fausses perles et la tannerie. Cette ville, patrie de Guttemberg, possède plusieurs imprimeries et librairies. Ses manufactures ne lui fournissent pas de grands moyens d'exportation, mais la richesse de son territoire lui offre une importante compensation. Elle expédie annuellement 30,000 quintaux de grains, 16,000 d'huile et de légumes, et 40,000 de vins. Ajoutons à ces produits ses excellents jambons, qui depuis longtemps l'ont rendue célèbre chez les gastronomes. L'établissement d'une double ligne de chemin de fer qui la met en communication avec toutes les grandes villes de la France par Worms, Forbach et Metz, et avec toutes les grandes villes de l'Allemagne par Francfort, contribue puissamment à l'extension de son commerce.

Cette ville fondée par Drusus, dix ans avant l'ère chrétienne, fut rava-

gée par chacun des peuples barbares qui passèrent le Rhin. Théodebert, fils de Clovis, lui rendit une partie de son antique splendeur ; mais Char-magne doit être considéré comme son second fondateur. Boniface en fut le premier archevêque, en 747, et ses successeurs qui étaient électeurs de l'Empire, y dominèrent ; elle eut bien à souffrir des grandes luttes de la France et de la maison d'Autriche, et ce n'est que depuis 1815 qu'elle fait partie du grand-duché de Hesse-Darmstadt.

D'après le règlement militaire définitivement arrêté par la diète germanique, la ville hessoise de Mayence doit avoir en temps de paix une garnison de 6,000 hommes environ, en troupes autrichiennes et prussiennes. En temps de guerre cette garnison sera de 25,000 hommes.

Bien que Strasbourg et Harlem lui disputent l'honneur de l'invention de l'imprimerie, il est constant que Guttemberg y naquit en 1400, et que ce fut à Strasbourg, en 1436, qu'il fit les premiers essais de cet art qui assure à jamais le triomphe des lumières sur l'ignorance et la barbarie : ce qui n'empêcha pas qu'en 1450 il ne contractât une association avec Faust à Mayence, où il mourut en 1468, après y avoir imprimé plusieurs ouvrages. Mayence a donc été aussi le berceau de la typographie ; mais elle ne paraît pas en avoir profité, tant elle a été peu féconde en savants et en écrivains. Cette ville n'a pas manqué de reconnaissance envers son illustre compatriote, et elle lui a érigé, en 1837, une statue de bronze sur l'une des principales places de la ville.

A l'extrémité du pont de Mayence s'étend, comme son faubourg, sur la rive droite du Rhin, la petite ville de *Cassel* ou *Castel*, le *Castellum Trajani* des anciens. Comprise dans le vaste système des fortifications qui entoure Mayence, elle est considérée comme un point stratégique fort important. C'est un lieu de passage très-fréquenté, où l'on remarque une assez belle église, et où il se tient chaque année un marché considérable de bestiaux.

C'est aux environs du bourg de *Hockheim*, à peu de distance de la ville, que l'on récolte les meilleurs vins : on dit que dans les années favorables la pièce de 600 pintes se vend jusqu'à 2,000 francs, prise au pressoir. Les beaux vignobles qui s'étendent sur les collines qui dominent le Rhin donnent au bassin de Mayence l'aspect le plus riche que l'on puisse imaginer. Le fleuve, qui se dirige majestueusement vers le couchant, et dont les eaux présentent une surface de 425 mètres de largeur ; qui, vers le midi, se prolonge en formant un rideau terminant une plaine immense ; les hautes montagnes qui, vers le nord, semblent devoir l'arrêter dans son cours

rapide ; les îles couvertes de verdure qui sortent de son sein ; les villages qui s'élèvent en amphithéâtre sur les pentes des hauteurs ; la variété des points de vue qui vous entourent ; la teinte bleuâtre que prend la vieille cité de Mayence au milieu de ces masses de verdure, forment un tableau dont la magnificence frappe l'homme le moins sensible aux beautés de la nature, enrichie par les efforts de l'industrie et de l'agriculture.

Nous sommes entrés dans des détails assez longs sur la Hesse-Électorale, mais que pouvons-nous dire du *Landgraviat de Hesse-Hombourg*, d'une principauté qui, d'après des renseignements officiels et des calculs rigoureux, ne compte pas 25,000 habitants, sur une superficie de 45 lieues carrées ; dont les revenus ne s'élèvent pas à 4 million de francs, tandis que sa dette publique est de 2,876,600 francs, et dont la force militaire ne se compose que de 488 hommes ? Malgré son peu d'importance, elle a encore le désavantage d'être formée de deux petits territoires, éloignés l'un de l'autre de plus de 20 lieues. L'un est celui de *Hombourg*, situé entre les possessions de la Hesse-Darmstadt, et celles de Nassau ; l'autre, qui est le plus étendu, est celui de *Meissenheim*, sur la rive gauche du Rhin, entre le cours de la Nahe et celui de la Glan, et limitée à l'ouest par la principauté de Birkenfeld, au sud par celle de Lichtenberg, à l'est par les provinces rhénanes de la Bavière, et au nord par la régence prussienne de Coblenz. Le premier comprend 4 lieues carrées, et le second 11.

Le sol des deux portions du landgraviat de Hesse-Hombourg est fertile en produits agricoles, et riche en mines : le territoire de Hombourg en renferme quelques-unes ; celui de Meissenheim possède des forges et des houillères. *Hombourg-vorder-höhe*, ou *devant la hauteur*, surnommé ainsi pour le distinguer du Hombourg qui appartient à la Bavière, est la capitale du landgraviat. Cette ville est située au pied d'une hauteur, sur laquelle est le château du prince ; elle est petite, mais assez bien bâtie. Sa population est de 4,000 âmes ; son industrie consiste en fabriques de toiles, de soieries, de flanelles et de bas de laine. *Meissenheim*, sur la rivière de Glan, n'a que 4,800 habitants, dont le commerce consiste dans la vente des produits d'une verrerie et de deux usines où l'on travaille le fer, d'une mine de mercure, qu'on l'on exploite dans ses environs, et des vins de son territoire.

L'établissement d'une petite *république*, presque au centre de la Confédération germanique, n'est point sans intérêt, lorsqu'on pense qu'elle fut

fondée en 1815, à l'époque même où les gouvernements paraissaient accorder à regret aux peuples quelques institutions qui admettaient la liberté comme un droit plutôt que comme une simple concession révocable selon les circonstances. L'époque de l'affranchissement de *Francfort* remonte à une antiquité aussi reculée que celui des villes libres, dont nous avons décrit les territoires dans un des livres précédents; aussi, en 1815, lors de la reconstitution du corps germanique, fut-elle déclarée *ville libre*. Aucune considération majeure ne s'opposait alors à ce qu'elle devint l'une des plus belles possessions d'un des États de la Confédération; mais soit que son importance ait été un sujet de convoitise pour les principautés de Nassau, de Hesse-Darmstadt et de la Hesse-Électorale, au milieu desquelles son territoire est enclavé, on a préféré lui restituer son antique indépendance; et, sous le rapport de son commerce, elle n'a pu qu'y gagner.

Le terroir de la *république de Francfort* se compose de trois petites parties, dont la plus considérable, située sur les deux rives du Mein, est enclavée dans les possessions de la Hesse-Darmstadt; les autres sont limitrophes de cette principauté et de celle de Nassau. Toutes les terres qui lui appartiennent comprennent une superficie de 4,8 milles carrés géographiques d'Allemagne, ou de 5 lieues géographiques de France. Outre la capitale, il renferme 2 bourgs et 6 villages; la population totale était, d'après le dernier recensement de 1849, de près de 70,244 habitants; la ville seule a 39,310 âmes. On n'y compte que 6,000 catholiques, 2,000 réformés et 5,000 israélites; le reste suit le culte de la confession d'Augsbourg. Elle est le siège de la diète germanique.

*Francfort*, en allemand *Frankfurt*, n'est point une belle ville, quoiqu'elle possède des monuments importants, plusieurs beaux palais, et des maisons bien bâties; ses rues sont généralement sombres, étroites et tortueuses, mais elles sont bien pavées et éclairées la nuit. Les plus belles sont le *Wallgraben* et le *Ziel*. Elle renferme plusieurs places publiques, dont les plus remarquables sont le marché aux chevaux, la place d'armes, le *Liebfrauenberg* et le *Romerberg*. Nous allons citer ses édifices les plus curieux: la cathédrale, ou l'église de Saint-Barthélemi, dans laquelle plusieurs empereurs ont été couronnés, passe pour être l'ouvrage du roi Pépin, et peut être de Louis le Pieux, roi de Germanie, qui mourut à Francfort en 876. A l'hôtel-de-ville, appelé le *Römer*, on conserve précieusement la bulle d'or de l'empereur Charles IV; c'est, comme on le sait, l'ordonnance constitutive de l'empire germanique au moyen âge: c'est dans cet édifice que les empereurs

tenaient leur cour; pendant la foire, on y établit des boutiques. Le *Saalhoff*, que défigurent plusieurs constructions modernes, fut la résidence de Louis le Débonnaire. Nous citerons encore le palais du prince de Tour et Taxis, où se tiennent les séances de la diète germanique, le beau bâtiment de la bibliothèque publique, la salle de spectacle, la bourse et le pont sur le Mein, d'où l'on jouit d'une vue magnifique, et dont la longueur est de plus de 125 mètres.

Le nom de *Frankfurt* ou *Frankenfurt*<sup>1</sup> semble confirmer la tradition que c'est sur l'emplacement qu'occupe cette ville que les Francs ou Français se rassemblèrent au cinquième siècle pour entrer dans les Gaules; elle avait déjà le titre de ville, lorsque Charlemagne l'augmenta après avoir défait les Saxons sous ses murs. Le faubourg situé sur la rive gauche du Mein, qui la sépare de la ville, conserve encore dans son nom de *Sachsenhausen* le souvenir d'un lieu qu'habitait une partie de ce peuple. Francfort est l'une des premières villes qui s'empressèrent d'adopter la réformation de Luther; elle joua aussi un grand rôle dans la ligue de Smalkalde. Les richesses que lui procure son commerce contribuent à y multiplier les constructions modernes, qui la mettront sans doute un jour au rang des plus belles villes de l'Allemagne.

Francfort se distingue parmi les villes libres par le goût de ses habitants pour les sciences, les lettres et les arts; elle renferme plusieurs galeries de tableaux, d'antiquités et d'histoire naturelle; les établissements publics sont également dignes de la richesse de cette petite république. Pour l'instruction, on compte deux gymnases, dont l'un est pour les protestants, et l'autre pour les catholiques, un jardin botanique, une école d'architecture, de peinture et de gravure, avec de belles collections d'objets d'art; une de mathématiques, et plusieurs écoles d'arts et métiers. La bibliothèque publique contient plus de 100,000 volumes et un beau cabinet de médailles. La ville compte parmi ses principaux établissements utiles une société biblique, une maison d'orphelins, un hôtel-dieu, une maison de réclusion et de travail, un bel hôpital et une maison de santé, qui renferme un amphithéâtre anatomique. Au lieu d'un mont-de-piété, dont les secours usuraires sont plutôt une calamité qu'un bienfait pour les classes indigentes, elle a établi une caisse destinée à aider dans leur commerce ou dans leur industrie les petits marchands ou les artisans qui ont besoin de fonds.

La souveraineté de la république réside, à Francfort, dans le sénat, le

<sup>1</sup> *Furt* signifie gué, passage.

corps législatif et les députés permanents de la bourgeoisie. Le sénat possède le pouvoir exécutif; il gouverne l'État, administre la justice, et surveille les communautés des trois cultes chrétiens. Le corps législatif discute et vote les lois, règle la levée des impôts, l'établissement de la force armée, surveille l'administration, et confirme toutes les conventions de l'État.

L'industrie de Francfort entretient des fabriques d'étoffes de soie, de tissus de laine communs, de toiles de coton et de lin; des manufactures de tabac et de cartes à jouer; des fonderies de caractères d'impression; enfin des blanchisseries de cire, et des fabriques de faïence estimées. Mais ce qui constitue sa principale richesse, c'est son commerce avec l'Allemagne, dont elle est le principal entrepôt; ce sont ses relations continuelles avec les pays qui l'environnent; ce sont les débouchés faciles qu'entretiennent la navigation du Rhin et du Mein, et quatre lignes de chemins de fer; la première allant au nord rejoindre, par Marbourg et Cassel, la grande ligne de Cologne-Hanovre-Berlin; la seconde au sud, allant par Darmstadt et Manheim rejoindre les chemins de fer français et badois; la troisième, à l'est, se dirigeant par Hanau et Vürtzbourg vers la Bavière et les États saxons; la quatrième enfin allant à l'ouest rejoindre Mayence; ce sont surtout ses deux importantes foires de Pâques et de septembre, qui y attirent plus de 4,600 négociants des différentes contrées de l'Europe.

Francfort se glorifie d'être le siège de la diète de la Confédération, et d'être la patrie de Charles le Chauve; mais elle possède d'autres titres à la célébrité; elle donna naissance à l'immortel Goëthe, et c'est dans ses murs que fut publiée la plus ancienne gazette allemande.

Les territoires qui constituent la *principauté de Waldeck* comprennent l'ancien comté de Waldeck proprement dit et celui de Pymont, formant une superficie totale de 60 lieues géographiques carrées. La principauté de Waldeck est bornée d'un côté par la province prussienne de Westphalie, de l'autre par la Hesse-Électorale et une enclave du grand-duché de Hesse-Darmstadt. Le comté de Pymont, plus septentrional, touche vers le nord au Hanovre, vers l'est à une partie du duché de Brunswick, vers le sud à une enclave de la Prusse, et vers l'ouest à la principauté de Lippe-Detmold. Ces deux parties sont peuplées de 59,697 habitants. La famille régnante paraît descendre directement de Witikind, qui portait en effet le titre de comte de Swalenberg et de Waldeck.

L'ancien comté de Waldeck, qui forme la plus grande partie de cette principauté, présente une superficie de 55 lieues. C'est un des pays les

plus élevés de l'Allemagne. Il est traversé par les ramifications des monts Rothaar et des monts Egge du sud-ouest au nord-ouest. Les plus hautes cimes sont le Poen et le Dommel. Dans la partie orientale, on remarque quelques volcans éteints, dont le plus considérable est le Lammsberg. Cette contrée est généralement pierreuse et médiocrement fertile; l'air y est vif, mais sain. Dans les montagnes, on exploite plusieurs mines de fer, de cuivre et de plomb, des carrières de marbre et des ardoisières; dans les vallées, le cours des rivières renferme des sables aurifères; il y a des lavages d'or à Alforden et à Hernhausen, sur les bords de l'Eder; le pays possède aussi plusieurs sources minérales.

Les produits agricoles sont peu importants; ils consistent en pommes de terre et en céréales: cependant le blé y est assez abondant pour constituer une des branches du commerce d'exportation. La filature des laines, la fabrication de divers tissus, l'exploitation des mines et quelques papierseries, sont les principaux genres d'industrie qui occupent la population.

Dans l'ancien comté de Pymont, entre la principauté de Lippe-De-mold et les possessions du duc de Brunswick, se termine la chaîne des monts Egge. Ce petit territoire, qui n'a que 5 lieues carrées, et qui compte environ 5,000 habitants, est montueux et couvert de forêts. Le centre en est occupé par un massif de grès bigarrés, entouré d'une bande de calcaire. Le pays renferme des sources d'eaux minérales. Les habitants exportent une grande quantité de bas tricotés.

Ces deux territoires sont arrosés par l'Aar, le Diemel, et l'Eder. Les bords du Diemel sont fertiles, mais exposés à de fréquentes inondations.

La principauté de Waldeck jouit depuis 1816 d'un gouvernement représentatif. Ce sont les membres de la chambre élective qui examinent le budget, qui votent les impôts, qui discutent les lois, et qui proposent au prince les améliorations dont l'administration du pays est susceptible.

*Corbach*, ou *Korbach*, qui ne renferme que 2,000 habitants, prend le titre de capitale; elle est entourée de murailles; elle possède un château et quelques établissements utiles. *Sachsenberg* a des foires assez fréquentées. *Arolsen*, résidence ordinaire du prince est bien bâtie; on n'y compte que 2,000 habitants. Le château qui est remarquable par son étendue, renferme une galerie de tableaux, un cabinet d'histoire naturelle et de médailles, et une bibliothèque de 30,000 volumes. A *Nieder-Wildungen*, il y a un château.

Dans l'ancien comté, aujourd'hui le cercle de Pymont, on remarque le village de *Friedenthal*, peuplé d'une colonie de quakers qui s'occupent



à fabriquer de l'acier et divers objets de coutellerie. *Pyrmont* ou *Neustadt-Pyrmont*, ville de 2,500 habitants, est, depuis le quinzième siècle, célèbre par ses sources minérales. Pendant la saison des eaux, les bals, les concerts, le spectacle lui donnent l'apparence d'une cité importante. Elle renferme quelquefois près de 2,000 étrangers. La promenade est formée de plusieurs allées de tilleuls, et bordée de boutiques élégantes bien assorties; le prince y possède un joli château. *Pyrmont* exporte annuellement près de 300,000 bouteilles de ses eaux, dont les droits de sortie produisent plus de 42,000 thalers.

TABLEAUX Statistiques du duché de Nassau, des grands-duchés de Hesse-Électorale, de Hesse-Darmstadt, du landgraviat de Hesse-Hombourg, de la république de Francfort-sur-le-Mein et de la principauté de Waldeck.

## DUCHÉ DE NASSAU.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1851.	POPULATION par lieues carr.	FINANCES en 1851.	FORCES MILITAIRES.
84,5 milles carr. allem. ou 236 lieues géog. carrés.	428,218	1,814	<i>Revenus.</i> 8,480,000 francs. <i>Depenses.</i> 8,975,615 francs. <i>Dette.</i> 21,624,000 francs <i>Contribut fédéral.</i> 30,956 francs.	<i>Armée.</i> Pied de paix. 4,000 h. Pied de guer. 22,000 <i>Contingent fédéral.</i> 6,423 hommes.
Cercles.	Bailliages.	Sup. en arp. ou morgen.	Population en 1851.	Chefs-lieux de Bailliages et leur population.
WIESBADEN. . . . .	Wiesbaden. . . . .	56,909	27,292	WIESBADEN, 12,000.
	Nassau. . . . .	65,019	13,113	Nassau, 1,200.
NASSAU. . . . .	Montaubaur. . . . .	70,041	18,283	Montaubaur, 2,500.
	Braubach. . . . .	48,611	11,096	Braubach, 1,600.
	Hachenbourg. . . . .	76,676	12,396	<i>Hachenbourg</i> , 1,300.
HACHENBOURG. . . . .	Marienberg. . . . .	46,984	9,532	Marienberg, 600.
	Sellers. . . . .	78,118	16,732	Sellers, 800.
	Hadamar. . . . .	61,015	19,712	<i>Hadamar</i> , 1,800.
HADAMAR. . . . .	Walmerod. . . . .	60,794	15,397	Walmerod.
	Weilbourg. . . . .	96,874	19,387	Weilbourg, 2,200.
	Herborn. . . . .	99,175	152,842	<i>Herborn</i> , 2,400.
HERBORN. . . . .	Dillenbourg. . . . .	99,539	17,203	Dillenbourg, 2,600.
	Rennerod. . . . .	60,839	14,913	Rennerod, 1,200.
	Hœchst. . . . .	46,931	18,275	<i>Hœchst</i> , 1,800.
HOECHST. . . . .	Hochheim. . . . .	49,521	14,060	Hochheim, 1,900.
	Kœnigstein. . . . .	66,038	16,958	Kœnigstein, 1,300.
	Idstein. . . . .	95,100	18,792	<i>Idstein</i> , 1,900.
IDSTEIN. . . . .	Uisingen. . . . .	128,494	21,494	Uisingen, 1,800.
	Langenschwalbach. . . . .	73,556	11,259	<i>Langenschwalbach</i> , 1,800.
LANGENSCHWALBACH. . . . .	Nastätten. . . . .	67,217	12,134	Nastätten, 1,400.
	Wehen. . . . .	88,364	10,704	Wehen, 1,300.
	Limbourg. . . . .	50,588	16,454	<i>Limbourg</i> , 3,000.
LIMBOURG. . . . .	Dietz. . . . .	72,097	16,896	Dietz, 2,800.
	Runkel. . . . .	51,137	14,833	Runkel, 900.
	Reichelsheim. . . . .	4,921	1,591	<i>Reichelsheim</i> , 900.
REICHELSCHEIM. . . . .	Rudesheim. . . . .	59,411	13,262	Rudesheim, 2,400.
	Saint-Goarhausen. . . . .	57,582	11,789	Saint-Goarhausen, 900.
RUDESHEIM. . . . .	Eitville. . . . .	42,027	12,398	Eitville, 2,200.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1847.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES	FORCES MILITAIRES.
176 milles carrés all. ou 490 lieues géograph. carrées.	754,590	1,540	<i>Revenus</i> , 15,000,000 francs. <i>Dépenses</i> , 14,000,000 francs <i>Dette</i> , 55,000,000 francs. <i>Contribut. fédérale</i> , 58,062 francs.	<i>Pied de paix</i> , 2,500 hommes. <i>Contingent fédéral</i> , 11,317 hommes.
(62 villes. — 38 bourgs. — 1,275 villages et hameaux.)				
Provinces.	Superficie en l. c.	Population en 1847.	Cercles.	Villes et leur population.
BASSE-HESSE ou CASSEL. . . . .	224	366,663	CASSEL. . . . . ESCHWEGE. . . . . FRIZLAR. . . . . HOF-GEISMAR. . . . . HOMBERG. . . . . MELSUNGEN. . . . . ROTHENBOURG. . . . . SCHAUENBOURG. . . . . WITZENHAUSEN. . . . . WOLFSHAGEN. . . . . FRANKENBERG. . . . . KIRCHHAIN. . . . . MARBOURG. . . . . ZIGAINHAIN. . . . .	CASSEL, 35,000. Eschwege, 6,000. Frizlar, 3,000 Hof-Geismar, 3,000. Homburg, 3,200. Melsungen, 3,250. Rothenbourg, 3,200. Rinteln, 5,000. Witzenhausen, 3,200. Allendorf, 3,800. Wolfsagen, 3,250 Frankenberg, 3,000. Kirchhain, 2,000. Marbourg, 12,000. Zigainhain, 1,800.
HAUTE-HESSE. . . . . (Ober Hessen.)	100	122,432	FULDE. . . . . HERSFELD. . . . . HÜNFELD. . . . . SCHMALKALDEN. . . . . GELNHAUSEN. . . . .	Fulde, 12,000. Hersfeld, 6,000. Hünfeld, 2,000. Schmalkalden, 6,000. Gelnhausen, 3,000.
FULDE. . . . . (Fulda.)	95	140,713	HANAU. . . . . SALMÜNSTER. . . . . SCHLÜCHTERN. . . . .	Hanau, 16,000. Salmünster, 1,600 Schlüchtern, 1,560.
HANAU . . . . .	70	124,782		

## GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1849.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1850.	FORCES MILITAIRES.
152,7 milles carrés all. ou 425 lieues géographiq. carrées.	Homm. 421,242 Femm. 431,282 Total 852,524	2,005	<i>Revenus</i> , 15,405,530 fr. <i>Dépenses</i> , 16,985,530 fr. <i>Dette</i> , 9,214,086 fr. <i>Contribut. fédérale</i> , 63,540 fr.	<i>Pied de paix</i> , 10,498 hommes. <i>Contingent fédéral</i> , 12,787 hommes.
(97 villes. — 56 bourgs. — 2,156 villages et hameaux.)				
Provinces.	Superficie en l. c.	Population.	Villes et leur population.	
STARKENBOURG. . .	152	318,584	14 districts. — DARMSTADT, 30,000. — Offenbach, 10,000. — Grossgerau, 1,800. — Diebourg, 2,500. — Rheinheim, 1,610. — Heppenheim, 4,000.	
HAUTE-HESSE. . . .	203	308,330	15 districts. — Giessen, 10,000. — Alsfeld, 3,500. — Friedberg, 3,200. — Riedenkopf, 3,000. — Lauerbach, 3,800. Schlitz, 3,600. — Herbsheim, 1,800. — Schöten, 2,400. — Gernsheim, 2,800. — Grünberg, 2,800.	
HESSE-RHENANE . .	70	225,610	11 cantons. — Mayence, 40,000 — Cassel, 2,200. — Alzey, 3,800. — Bingen, 5,000. — Worms, 10,000.	

## LANDGRAVIAT DE HESSE-HOMBOURG.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1846.	POPULATION par lieues g. c.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.
5 milles carrés allem. ou 15 lieues géographique.	24,203	1,728	<i>Revenus.</i> 652,018 francs. <i>Dépenses.</i> 638,880 francs. <i>Dette.</i> 2.876,840 francs. <i>Contribut. fédérale.</i> 2,045 fr.	<i>Armée.</i> 488 hommes. <i>Contingent fédéral.</i> 363 hommes.
(3 villes, 1 bourg, 58 villages ou hameaux.)				
Seigneuries.	Superficie.	Population.	Chefs-lieux et leur population.	
HOMBOURG. . . . .	4	10,393	HOMBOURG, 6,000.	
MEISSENHEIM. . . . .	10	13,810	Meissenheim, 2,000.	

## RÉPUBLIQUE DE FRANCFORT.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1849.	POPULATION par lieues g. c.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.
1,8 mille. carré. allem. ou 5 lieues géographique.	Ville. . 59,316 8 villag. 10,038 Militair. 890 <hr/> Total 70,244	14,060	<i>Revenus.</i> 3,502,240 francs. <i>Dépenses.</i> 3,523,561 francs. <i>Dette.</i> 14,201,000 francs. <i>Contribut. fédérale.</i> 4,900 fr.	<i>Armée.</i> 890 hommes. <i>Contingent fédéral.</i> 1,054 hommes.

## PRINCIPAUTÉ DE WALDECK.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieues g. c.	FINANCES.	FORCES MILITAIRES
22 milles carrés allem. ou 60 lieues géographique.	59,697	990	<i>Revenu</i> } 1,600,000 fr <i>Dépens</i> } <i>Dette.</i> 5,000,000 francs. <i>Contribut. fédérale.</i> 5,300 francs.	<i>Armée.</i> 650 hommes. <i>Contingent fédéral.</i> 880 hommes.
(2 principautés, 4 cercles, 13 villes, 1 bourg, 106 villages et hameaux.)				
Principautés <sup>1</sup> .	Superficie en lieues carrés.	Population 1852.	Villes principales.	
WALDECK. . . . .	55,3	53,074	CORBACH, 2,000. — Sachsenberg, 1,200 — Arolsen, 2,000. — Nieder-Wildungen, 800.	
PYRMONT. . . . .	3,7	6,623	Pyrmont, 2,500. — Friedenthal, 1,200.	
<sup>1</sup> Les deux principautés se subdivisent en quatre cercles : TWISTE, EISENBERG, EDER et PYRMONT.				

## LIVRE CENT SOIXANTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne centrale. — Description des quatre duchés et du royaume de Saxe, des deux principautés de Schwartzbourg, et des trois principautés de Reuss.

La maison de Saxe est une des plus anciennes et des plus illustres de l'Allemagne; nul doute qu'elle ne descende du redoutable Witikind, chef des Saxons. On sait qu'elle posséda d'abord le landgraviat de Thuringe, puis le margraviat de Misnie; que Frédéric le Belliqueux, qui eut la gloire de fonder l'université de Leipsick, fut le premier margrave qui porta le titre d'électeur de Saxe, en 1422; et que Frédéric le Bon, son successeur, fut le père de deux princes, Ernest et Albert, fondateurs des deux branches appelées de leur nom *Ernestine* et *Albertine*, qui règnent encore aujourd'hui sur les États saxons.

La branche Ernestine, qui était l'aînée, eut d'abord, avec la dignité électoral, le duché de Saxe et la Thuringe, tandis que la seconde n'avait que le margraviat de Misnie; mais, en 1547, l'électeur Jean-Frédéric, qui s'était mis à la tête des réformés, fut battu par Charles-Quint à la bataille de Mühlberg; fait prisonnier, il ne conserva la vie qu'en cédant à son neveu Maurice, de la branche Albertine, qui l'avait trahi, la dignité électoral et la presque totalité de ses États. C'est ainsi que la branche cadette de Saxe prit le pas sur la branche aînée; les successeurs de l'électeur Jean-Frédéric se partagèrent entre eux ce qui restait des anciens domaines de ce prince. Telle est l'origine des quatre duchés saxons, que nous allons parcourir.

Le *grand-duché de Saxe-Weimar*, ou de *Saxe-Weimar-Eisenach*, le plus considérable des quatre duchés, se compose de trois parties détachées, accompagnées chacune de quelques enclaves. La première, ou le cercle de Weimar-Iéna, est bornée au nord par la province prussienne de Saxe, à l'ouest par la même province et la principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt, au sud par le duché de Saxe-Altenbourg, qui la limite aussi à l'est: sa longueur, de l'est à l'ouest, est de 15 lieues, et sa largeur, du nord au sud, de 11. La seconde, ou le cercle de Neustadt, au sud-est de la précédente, avec laquelle elle forme la principauté de Weimar, est entourée par le duché de Saxe-Altenbourg, et par les principautés de Reuss, au nord et

au nord-est ; au sud par la province prussienne de Saxe, et à l'ouest par le duché de Saxe-Meiningen : elle a 40 lieues de l'ouest à l'est, et 4 du nord au sud. La troisième, qui forme le cercle ou la principauté d'Eisenach, à l'ouest des deux autres, est bornée au nord par la province de Saxe, à l'ouest par la Hesse-Électorale, au sud par la Bavière, et à l'est par les duchés de Saxe-Meiningen et de Saxe-Cobourg-Gotha : elle a 15 lieues du sud au nord et 4 de l'ouest à l'est. Deux principales enclaves appartiennent au cercle de Weimar-Iéna : ce sont celles d'Ilmenau, au sud-ouest, et celle d'Allstedt au nord. Parmi celles qui appartiennent au cercle d'Eisenach, nous citerons celle d'Ostheim au sud, et celle de Zillbach à l'est.

La superficie de tout le grand-duché est de 185 lieues, et sa population était, en 1853, de 262,524 habitants, parmi lesquels on comptait seulement 10,600 catholiques et 1,454 israélites. Le pays offre de larges vallées, où coulent la Verra, la Saale et l'Ilm ; elles sont formées par quelques petites montagnes qui s'étendent du nord-ouest au sud-ouest, et vont se réunir à la chaîne du Thuringer-Wald. La partie méridionale est couverte par les rameaux du Rhöne-Gebirge. On n'exploite guère que du fer et du manganèse, des salines, une houillère, et une mine de lignite ou bois bitumeux. Le cercle de Neustadt renferme de la tourbe et de l'albâtre. La principauté d'Eisenach est très-riche en argile à poterie et en terre à foulon. Le duché ne possède que deux sources minérales : la première, près de *Berka*, aux environs de Weimar ; la seconde à *Ruhla*, près d'Eisenach.

Dans les deux principautés, presque toutes les hauteurs sont couvertes de forêts ; le bois est une des principales richesses du pays. Le sol est en général peu fertile, et la condition des cultivateurs laissant beaucoup à désirer, il en résulte que les produits de l'agriculture ne sont pas très-considérables ; cependant la principauté de Weimar récolte assez de blé pour pouvoir en exporter dans les bonnes années. Celle d'Eisenach, peu riche en céréales, produit beaucoup de pommes de terre, de lin, de colza, de pavots et de chanvre. Les fruits sont abondants, mais d'une médiocre qualité ; on cite cependant les pommes de Boursdorf et les cerises des environs d'Ostheim, dans la principauté d'Eisenach. Quant au vin, celui d'Iéna, et celui de Kunitz dans celle de Weimar, sont d'une qualité tout à fait inférieure. Les animaux domestiques, principalement les bêtes à cornes, sont élevés avec soin dans les environs d'Eisenach, et sur le territoire de Neustadt, dans la principauté de Weimar. A Allstedt, il y a un beau haras ; les moutons fournissent une laine très-fine, qui se vend sous le nom de laine électorale.

Les principales villes du grand-duché de Saxe sont Weimar, Apolda, Neustadt, Iéna et Eisenach. Elles sont trop peu importantes pour que nous nous y arrêtions longtemps; nous les visiterons rapidement. *Weimar*, située dans une jolie vallée arrosée par l'Ilm, renferme 42,000 habitants. On remarque dans l'église principale les tombeaux des princes et princesses de la famille ducale, celui de Herder, et quelques peintures de Luc Cranach, dont on remarque le tombeau dans l'ancien cimetière. Cette ville, que l'on a surnommée avec raison l'*Athènes de l'Allemagne*, possède des écoles publiques, un collège, une académie de peinture et quelques établissements de bienfaisance. Parmi ses édifices, le plus remarquable est le palais du prince, qui renferme de belles collections. Le parc, dessiné à l'anglaise, est regardé comme un des plus beaux de l'Allemagne. Nous ne devons pas oublier de citer, parmi les établissements utiles de Weimar, l'institut géographique, où l'on publie huit écrits périodiques et une foule de matériaux destinés à répandre le goût de la géographie, et l'institut Gœthe, association destinée à ranimer, par des fêtes et des concours annuels, le goût des arts et des lettres. Cette capitale est sur la grande ligne de chemin de fer qui va de Francfort à Berlin et à Vienne, en traversant les États hessois et saxons.

Le grand-duc possède aux environs de Weimar une charmante maison de plaisance, connue sous le nom de Belvédère, et dont on cite l'orangerie et le jardin, l'un des plus riches de l'Europe en plantes exotiques. Il y a à *Tieffurth* une belle école d'agriculture. A *Osmannstedt* reposent les cendres du célèbre Wieland. C'est à *Berka*, à 2 lieues au sud de Weimar, petite ville de 4,000 âmes qui possède une manufacture de velours, que sont établis des bains sulfureux très-fréquentés. *Apolda*, peuplée de 4,000 individus, est connue par ses fabriques de draps. *Neustadt-sur-l'Orla* (*Neustadt-an-der-Orla*) renferme deux grandes manufactures de draps estimés. Il s'y tient chaque année des foires importantes.

*Iéna*, avec 6,500 âmes, tient un rang honorable parmi les villes universitaires de l'Allemagne. De belles bibliothèques, dont une de 400,000 volumes, un musée d'histoire naturelle, un jardin botanique, un observatoire, un amphithéâtre d'anatomie, des établissements de clinique, servent puissamment à l'instruction de la jeunesse; tandis que des sociétés savantes, telles que celle de minéralogie, celle d'histoire naturelle, et la société latine, contribuent, avec la Gazette universelle de littérature, à répandre le goût de l'étude et des occupations utiles. L'université d'Iéna a été fondée en 1548. Cette ville, entourée de murailles flanquées de tours, est située dans

une vallée arrosée par la Saale, que l'on y traverse sur un beau pont en pierre : c'est dans ses environs que s'est livrée, le 14 octobre 1806, la célèbre bataille qui porte son nom. *Eisenach*, station du chemin de fer de Berlin à Francfort par Weimar, est une jolie ville de 9,500 habitants, bâtie sur une élévation qui domine la Neisse. Elle est entourée de murs, et possède un château ducal, un hôtel des monnaies, une école de dessin, un collège et plusieurs établissements utiles. La fondation de cette cité industrielle remonte à l'an 1070.

Plusieurs dépendances de la principauté d'Eisenach sont enclavées dans la Bavière, dans les duchés de Saxe-Meiningen et de Saxe-Cobourg-Gotha, mais elles sont trop peu importantes pour que nous en parlions ; il en est de même d'un territoire situé dans la province prussienne de Saxe, et dont la seule ville, *Allstedt*, qui dépend du cercle d'Iéna, renferme 2,200 habitants. *Ruhl* ou *Ruhla* est intéressante par ses établissements industriels : il y a un institut normal forestier ; plusieurs manufactures de quincaillerie, de pipes, de limes, de gants, de bas de laine, et d'autres objets. Peuplée de 2,600 habitants, elle est divisée en deux parties par le ruisseau du Ruhl, qui lui donne son nom : l'une, de 1,200 habitants, appartient au duché de Saxe-Weimar ; l'autre, de 1,600, à celui de Saxe-Cobourg-Gotha.

Il règne dans le duché de Saxe-Weimar une grande activité commerciale : à Eisenach, on fabrique annuellement plus de 100,000 pièces d'étoffes de laine, beaucoup de rubans et de céruse ; à Iéna et Apolda, on compte de nombreux métiers à faire des bas et des tissus. *Kaltensundheim* est peuplée de tisserands : *Burgel* renferme plus de 40 fabricants de poterie, et des distilleries de vinaigre ; Weimar, des tanneries et des fabriques de toile et de bas de poil de lapin. *Stutzerbach*, des verreries et des papeteries ; enfin, *Ilmenau* et ses environs possèdent des forges et des usines, des manufactures de porcelaine et de boutons.

Le grand-duc gouverne, secondé par ses ministres, un conseil privé et une chambre de députés. Il y a un tribunal suprême d'appel à Iéna, auquel ressortissent les différents tribunaux des bailliages. L'instruction est très-répondue, surveillée et bien encouragée dans ce grand-duché. Outre l'excellente université d'Iéna, on y compte 2 gymnases, 69 écoles bourgeoises, 2 écoles normales et 343 écoles des campagnes.

Le duché de Saxe-Meiningen, ou de Saxe-Meiningen-Hildbourghausen, est borné au nord par la principauté saxonne d'Eisenach, une enclave de la Prusse et la principauté de Schwarzbourg ; la Bavière forme sa limite à

l'ouest et au sud; à l'est ce sont le duché de Saxe-Cobourg-Gotha, les principautés de Reuss et de Schwarzbourg, ainsi que deux enclaves prussiennes et une du grand-duché de Saxe-Weimar. Toute la partie que nous venons d'indiquer forme une bande circulaire longue de 35 lieues et large de 5, en y comprenant quatre enclaves : celle de *Cambourg*, entre le grand-duché de Saxe-Weimar et les États prussiens; celle de *Kranichfeld*, entre les mêmes États et les principautés de Schwarzbourg; le territoire de *Sonnenfeld*, entre le duché de Saxe-Cobourg-Gotha et la Bavière, et enfin dans ce royaume le pays de *Königssberg*. Sa superficie est de 128 lieues, et sa population était, en 1853, de 466,334 habitants.

Une grande partie du sol de cette principauté est montagneuse, boisée, et riche en fer, en sel, en soufre, en cobalt, en houille, en pierres de taille, en marbre, en ardoise et en argile à foulon. Il y a bien quelques mines d'or, d'argent et de plomb, mais elles ne sont pas assez importantes pour être exploitées. Les deux salines les plus considérables sont celles de Sulzungen et de Friedrichshall. Des rameaux appartenant au Frankenthal, à l'est; au Thüringer-wald, vers le nord, et au Rhöne-gebirge, vers l'ouest, se prolongent sur son territoire.

Le gouvernement de ce duché est monarchique et constitutionnel.

L'instruction publique n'est pas moins encouragée dans ce duché que dans celui de Saxe-Weimar : on y compte plusieurs gymnases, des écoles normales, 4 école forestière, des écoles bourgeoises et un grand nombre d'écoles des campagnes.

Ses villes principales sont : Meiningen, Hildbourghausen, Saalfeld, Pösneck et Sonnenberg. Ces cités et plusieurs villages ont une industrie fort active, dont les établissements consistent en usines, en verreries, en papeteries et en fabriques de diverses étoffes.

*Meiningen* ou *Meinungen*, la capitale, environnée de montagnes et située sur la rive droite de la Werra, est une jolie petite ville de 6,000 âmes. Ses établissements utiles sont un collège, un gymnase et une maison d'orphelins; ses édifices, une église, le palais ducal, vaste et d'une élégante architecture, et un beau bâtiment où se tient l'assemblée des États. Le palais du duc renferme une bibliothèque de 24,000 volumes, un cabinet de curiosités et le dépôt des archives. La ville est entourée de remparts et de fossés. Son industrie se borne à fabriquer des futaines, des crêpes et d'autres étoffes de laine.

La petite ville de *Kranichfeld* appartient à la fois au duché de Saxe-Meiningen et de Saxe-Weimar.



Le village de *Liebenstein* possède des eaux minérales très-fréquentées et une fabrique de couteaux et de cadenas. On fait remarquer dans ses environs le rocher sur lequel saint Bernard, l'apôtre de la Germanie, fit ses premières prédications. A *Dreissigacker*, autre village, il y a un château ducal dans lequel on a établi une académie forestière et un cabinet d'histoire naturelle. La petite rivière de Steinach, dans laquelle on trouve des perles, donne son nom à deux villages, *Steinach* et *Obersteinach*, où sont établies plusieurs usines.

*Sonnenberg*, petite ville située dans une vallée étroite sur le Rôten, ne consiste qu'en une seule rue d'une grande longueur : elle est remarquable par ses fabriques de quincaillerie, son commerce et ses fabriques de jouets d'enfants que l'on vend sous le nom d'articles de Nuremberg, et par le mouvement perpétuel qu'elle a contribué à répandre dans tout son territoire.

*Hildbourghausen*, arrosée aussi par la Werra, est une jolie ville de 5,000 habitants, ceinte de murailles, entourée de deux faubourgs, et divisée en deux parties, la vieille et la nouvelle ville. A *Roda*, située dans une vallée boisée, il y a un château ducal et une maison de charité. A *Kahla*, sur la Saale, est un grand entrepôt de bois flotté. *Saalfeld*, ville de 4,500 âmes, a un beau château ducal, un collège, un hôtel des monnaies, une direction des mines, une école latine et plusieurs manufactures. Dans ses environs, il existe au Rotheberg une importante exploitation de fer. *Pöseneck* ou *Pösneck*, entourée de murs, n'a que 3,500 habitants; mais elle possède des fabriques de tissus de laine, des tanneries et une manufacture de porcelaine.

Le duché de *Saxe-Altenbourg* se compose de deux portions principales, séparées par la seigneurie de Gera, qui appartient à la principauté de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf. La partie orientale est bornée, au nord et à l'est, par le royaume de Saxe; au sud, par ce royaume et le duché de Saxe-Weimar; à l'ouest, par ce duché, la seigneurie de Gera et la province prussienne de Saxe. La partie occidentale touche, au nord et à l'ouest, à la principauté de Weimar; au sud, au duché de Saxe-Meiningen, et à l'ouest à celui de Saxe-Weimar. La première a 9 lieues de longueur sur 5 de largeur; la seconde, 10 de longueur sur 3 de largeur. La superficie des deux, réunie à celle de plusieurs petites enclaves, est de 69 lieues carrées.

On exploite dans tout le duché, du fer, du cuivre, du cobalt, de la houille, du gypse, du sel, du porphyre et du kaolin.

La partie orientale présente de belles plaines, tandis que l'autre offre un grand nombre de collines qui appartiennent aux ramifications les plus septentrionales de l'Erz-gebirge. La première est très-fertile en blé, la seconde renferme beaucoup de bois. Dans l'une et dans l'autre, les moutons fournissent une laine très-fine, qui se vend, comme dans les autres pays saxons, sous le nom de laine électorale.

Le gouvernement de ce duché est, comme celui des deux précédents, monarchique et constitutionnel.

*Altenbourg*, sa capitale, assez bien bâtie, forte de 16,811 âmes, renferme un château ducal, situé sur un rocher, qui mérite d'être visité. Cette ville est une des principales stations du chemin de fer qui unit Berlin à Munich par Leipsick, Bamberg et Nuremberg. *Ronnebourg*, à 5 lieues d'Altenbourg, est une ville qui possède un château qui n'a rien de curieux, une population de 5,000 âmes et un bel établissement d'eaux minérales qui, cependant, est peu fréquenté. *Eisenberg* ou *Eisenbourg*, petite ville peuplée comme la précédente, et dominée par un château, renferme un observatoire et quelques établissements industriels, dont le plus considérable est une manufacture de porcelaine.

Le duché de *Saxe-Cobourg-Gotha* comprend deux principautés séparées par des portions d'autres petits États. La *principauté de Gotha*, qui est la plus considérable et la plus septentrionale, est bornée au nord et à l'est par la province prussienne de Saxe, à l'ouest par la principauté d'Eisenach, et au sud par une enclave de la Prusse. Nous négligeons de nommer d'autres parties d'États qui la bordent à l'est et à l'ouest. La *principauté de Cobourg*, la plus méridionale, touche, au nord et à l'ouest, le duché de Saxe-Meiningen; au sud et à l'est, le royaume de Bavière. On peut évaluer à 101 lieues géographiques carrées la superficie du duché; sa population, à la fin de 1852, était de 150,412 habitants.

La principauté de Gotha est bornée au sud par le Thüringer-wald, qui étend jusque dans son centre ses rameaux peu élevés. Celle de Cobourg est couverte, dans sa partie septentrionale, par les montagnes qui joignent le Frankenwal au Rhöne-gebirge; elle offre la grande vallée de l'itz, nommée *Itz-gründe*, et plusieurs autres vallées fertiles. Les productions minérales consistent en fer, en houille, en magnésic et en porphyre, que l'on exploite pour en faire des meules. On récolte dans tout le duché une assez grande quantité de blé, d'épeautre, de pommes de terre et de lin, surtout dans la principauté de Gotha, qui produit aussi des carottes esti-

mées et des truffes qui ne le sont pas moins. Dans les deux principautés, le gros bétail est une des principales richesses; on y nourrit des moutons dont la laine est recherchée.

Le duché de Saxe Cobourg-Gotha jouit d'une constitution semblable à celle du grand-duché de Saxe-Weimar. Il occupe, avec cette principauté et celles de Saxe-Altenbourg et de Saxe-Meiningen, le douzième rang dans la Confédération germanique, et s'unit à elles pour une voix dans les assemblées particulières. Son contingent a été fixé à 2,245 hommes. Ses revenus doivent être évalués à 3,782,583 francs, et sa dette publique à 9,969,631 francs.

Disons un mot de ses principales villes. *Gotha*, la plus jolie de toute la Saxe ducale, est une de celles qui possèdent les établissements scientifiques les plus remarquables. Son gymnase est célèbre; son observatoire, situé sur le Séeberg, aux portes de la ville, est l'un de ceux qui ont rendu le plus de services à l'astronomie par les travaux qu'y ont faits les savants barons de Zach et de Lindenau; l'école normale est peut-être la plus ancienne de l'Allemagne. Outre ces établissements, il y a une école d'industrie et de commerce, une école militaire et plusieurs écoles élémentaires gratuites. *Gotha* est agréablement située sur le penchant d'une colline au-dessus de la Leine. Elle renferme de belles fontaines et quelques édifices d'une élégante construction. L'ancien château ducal, appelé *Friedenstein*, qui la domine, possède une terrasse qui rivalise avec celle de Windsor, en Angleterre. On y a réuni plusieurs collections précieuses. Ce château, qui renferme aussi un arsenal, est à 400 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. *Gotha* fut bâtie vers l'an 964 par un archevêque de Mayence; c'est une ville de 44,000 habitants; elle possède plusieurs établissements de bienfaisance. Elle fait un commerce important du produit de ses manufactures de porcelaine et de ses fabriques d'étoffes de laine et de coton, de papiers peints, de tabac, d'instruments de musique et de chirurgie. Importante station de la grande ligne de chemin de fer de Francfort à Vienne et à Berlin par Weimar et Leipsick, elle est l'entrepôt d'un commerce actif entre ce te dernière ville et le reste de l'Allemagne.

*Cobourg* fabrique aussi plusieurs tissus et de la porcelaine; on y fait divers objets de luxe en bois pétrifié; mais son commerce principal consiste en tabac, en vins et en étoffes de laine. Elle est agréablement située sur la rive gauche de l'Itz et dans une belle vallée. Ses plus beaux édifices sont le magnifique château d'Ehrenbourg, l'une des résidences du prince, l'hôtel-de-ville, l'arsenal et l'église de Saint-Maurice. Elle possède plu-

sieurs établissements littéraires et d'instruction publique; sa population est de 9,000 habitants. Elle est défendue par une citadelle.

Dans la principauté de Gotha, la petite ville de *Friedrichsrode*, siège d'une administration des mines; celle d'*Ohrdruff*, où l'on voit un château appartenant aux princes d'Hohenlohe, et celle de *Zeller*, sont importantes par leur industrie. A *Tonna*, où l'on a découvert une source minérale, on a établi une maison de bains. Près de ce village, on a plusieurs fois trouvé des ossements d'éléphants au milieu du terrain d'alluvion qui constitue le sol. On récolte dans ses environs de l'anis, de la garance et la plante connue sous le nom de pastel (*isatis tinctoria*), dont la qualité l'emporte sur celle que produit le reste de l'Allemagne.

Dans la principauté de Cobourg, *Rodach* possède un haras, avec un petit château qui sert de rendez-vous de chasse; *Neustadt*, surnommée *An-der-Hayde*, rivalise avec *Sonnenberg* pour la fabrication des jouets d'enfants.

Nous allons maintenant décrire le plus important des États saxons, le *royaume de Saxe*, qui appartient encore aux descendants de Maurice de Saxe, qui, ainsi que nous l'avons déjà vu, fonda la grandeur de la maison Albertine en trahissant son oncle, et n'en trahit pas moins de nouveau, quelque temps après, Charles-Quint, son bienfaiteur. Parmi ses descendants nous citerons Frédéric-Auguste I<sup>er</sup>, qui fut aussi roi de Pologne; Frédéric-Auguste II, qui vit ses États ravagés pendant la guerre de Sept-Ans; et le sage Frédéric-Auguste III. L'électorat de Saxe fut érigé en royaume par Napoléon, en 1807. Le congrès de Vienne, en 1813, lui conserva ce titre, mais en lui enlevant plusieurs territoires, pour punir les Saxons d'avoir combattu dans les rangs de la Grande-Armée.

Aujourd'hui ce royaume n'occupe plus qu'une superficie de 755 lieues carrées, et ne comprend plus qu'une population de 4,987,832 habitants. Il est borné au nord et à l'est par la Prusse, au sud par la Bohême et la Bavière, et à l'ouest par les duchés de Saxe et la Prusse. Sa plus grande longueur, de l'orient à l'occident, est d'environ 50 lieues, et sa plus grande largeur, du midi au nord, de 30 lieues.

La partie méridionale du royaume est formée par les dernières pentes des *monts Métalliques*, en allemand, *Erz-gebirge*, longue chaîne qui va joindre à l'orient celle que l'on connaît sous le nom de *Rieser-gebirge*. Ces montagnes, dont le noyau est granitique, sont en grande partie couvertes de *gneiss*; elles sont tellement riches en métaux de diverses espèces, que la dénomination de *monts métalliques* leur convient parfaitement. On

exploite l'argent, le cuivre, le plomb, l'arsenic, le bismuth et le manganèse. L'exploitation de ces métaux occupe une population nombreuse ; c'est dans cette contrée de l'Allemagne que l'art du mineur est devenu depuis longtemps une science qu'ont honorée plusieurs hommes estimables par leurs travaux et leur capacité ; c'est à Freyberg enfin que le célèbre Werner fonda la chaire de géologie qui a rendu son nom si cher à cette science qu'il sortit du chaos, et qui n'était avant lui que l'art de bâtir des systèmes auxquels leurs auteurs donnaient le titre pompeux de *théories de la terre*.

L'Elbe traverse le royaume du sud-est au nord-ouest : ce fleuve en est le seul cours d'eau navigable. Entre le Riesen-gebirge et l'Erz-gebirge, il coule dans une vallée profonde, et ses rives sont escarpées. Il reçoit, sur le territoire saxon, la Müglitz et la Weistritz, qui descendent de l'Erz-gebirge. Ces montagnes donnent également naissance à l'Elster, à la Pleisse et à la Mulde qui passe à Freyberg, ainsi qu'à la Mulde qui traverse Zwickau.

Le royaume de Saxe jouit d'un climat sec et tempéré ; la région montagnueuse est seule exposée à un froid assez rigoureux, à tel point qu'on y voyage encore en traîneaux lorsque, dans les contrées basses, la neige est fondue depuis longtemps. C'est en effet dans ces parties les plus basses, comme aux environs de Leipsick, que la température est la plus douce. Ce qui prouve que le climat y est sain, c'est que la mortalité y est moins considérable que dans les contrées voisines, et que les hommes y parviennent souvent à un âge avancé.

De belles forêts bien entretenues couvrent les montagnes, qui forment de jolies vallées cultivées avec soin et riches en beaux pâturages. Les terres du royaume de Saxe sont partout d'une bonne qualité ; l'agriculteur y est intelligent, les produits en sont nécessairement considérables. La race des moutons y est belle ; on en élève de nombreux troupeaux dont la laine, fort estimée, forme une branche de commerce important. Plusieurs sociétés d'agriculture encouragent l'éducation des abeilles, l'amélioration des bêtes à cornes et des chevaux. D'autres sociétés ont pour but de favoriser, dans plusieurs cantons, la propagation de la vigne ; celle-ci produit des vins de bonne qualité, mais dont la quantité ne suffit point à la consommation. Les récoltes des céréales sont également insuffisantes, mais beaucoup d'habitants y suppléent par la pomme de terre, qui y réussit parfaitement. Enfin, les légumes et les fruits y sont abondants. Dans quelques cantons, on cultive avec succès le lin, le chanvre, le houblon et le tabac.

Les richesses minérales que possède la contrée surpassent encore celles que produit un sol cependant fertile. On les estime à un revenu brut de 8,300,000 francs. En outre des métaux que nous avons énumérés, on exploite encore de la houille, du soufre, du kaolin, de la basalte, de l'alun, du sulfate de fer, du quartz blanc, des mines de sel gemme, et l'on trouve des agates, du jaspe et des grenats.

Proportionnellement à sa population, le royaume de Saxe est un des plus actifs de l'Europe; c'est un des principaux centres de l'industrie et du commerce allemands. On y fabrique des toiles, des étoffes de soie, de laine ou de coton, des blondes, des dentelles, des rubans, des mousselines, des chapeaux de paille, du papier, des instruments de musique, des armes, enfin des porcelaines et des faïences également estimées. Ces établissements industriels occupent un grand nombre de bras.

Le point de perfection auquel sont parvenus quelques-uns de ces établissements n'est pas seulement dû à l'intelligence et à l'industrie naturelle du peuple saxon; le gouvernement emploie tous les moyens propres à leur donner plus d'essor.

Le gouvernement de la Saxe est une monarchie héréditaire et constitutionnelle. Le roi est secondé dans l'administration du royaume par un ministère général, sorte de conseil d'État; par six ministres et deux chambres se réunissant pour former les États; la première, composée des princes du sang, de la noblesse et des plus riches propriétaires fonciers; la seconde, élective par le peuple: l'une ni l'autre n'a le droit d'initiative dans la présentation des lois; celles-ci sont proposées par les ministres, et les chambres ne peuvent les repousser ni refuser les impôts que conditionnellement. L'administration est confiée à un conseil de cabinet, un conseil des finances, un conseil militaire; la justice à une haute cour d'appel, et les cultes à un consistoire supérieur ecclésiastique. Chacun des quatre cercles qui forment la division territoriale a une cour de justice et une administration particulière. Les paysans jouissent complètement de la liberté individuelle.

Les revenus de la Saxe s'élevaient, pour 1852, à 8,128,728 écus, ou environ 31 millions de francs; les dépenses balançaient les recettes, et la dette de l'État était de 43,132,148 écus, ou environ 160 millions de francs.

L'armée se compose de 28,000 hommes. Son contingent dans la Confédération germanique est de 27,828 hommes. L'armée se recrute sur une réserve que l'on pourrait appeler *landsturm*, et qui comprend, sauf un

grand nombre d'exceptions, les hommes de 18 à 31 ans. Les villes possèdent des gardes nationales. Enfin, la sûreté des routes est protégée par un corps de gendarmerie à cheval.

L'allemand que l'on parle en Saxe passe pour le plus pur et le plus correct. Cependant on reproche, dit-on, aux habitants des villes une prononciation traînante et affectée. La population du royaume de Saxe était, en 1852, de 4,987,832 habitants. La grande majorité du peuple saxon professe le culte de la confession d'Augsbourg : on ne compte que 33,725 catholiques et 2,582 réformés ; le nombre des juifs ne dépasse pas 1,022. Cette riche contrée renferme 3,197 villages, 57 bourgs et 445 villes, dont nous ne décrirons que les plus importantes.

Lorsqu'on arrive dans la capitale de la Saxe par la rive droite de l'Elbe, la richesse de ses environs, la variété des sites que l'on y remarque, la beauté de la route que l'on suit, la largeur et la propreté des rues des faubourgs qui précèdent la ville, la longueur du magnifique pont de seize arches qui traverse le fleuve, donnent une haute idée de *Dresde*. Belle et grande ville de 104,500 habitants, elle est bâtie sur les bords de l'Elbe, au confluent du Wessersitz, dans une situation délicieuse, sur le chemin de fer de Vienne à Berlin par Prague, et sur celui de Francfort à Berlin et à Vienne par Gotha, Weimar, Halle et Leipsick ; un embranchement relie encore cette ville à la grande ligne de Silésie et aux chemins de Cracovie et de Varsovie ; ces chemins lui assurent une communication prompte et facile avec toutes les grandes villes de l'Europe. Les rues de la vieille ville sont un peu étroites, mais celles de la nouvelle ville, située sur l'autre rive du fleuve, sont toutes larges et bien bâties. Les monuments les plus remarquables de cette ville sont : la nouvelle église catholique, l'église de Notre-Dame, imitation de Saint-Pierre de Rome ; celles de Sainte-Croix et de la Cour ; le palais royal, le palais des princes, l'hôtel-de-ville et l'opéra. *Dresde* se distingue aussi par le nombre de ses établissements scientifiques et littéraires, parmi lesquels nous citerons les deux gymnases, l'école de médecine, celles du génie et de l'artillerie, trois belles bibliothèques et un des plus précieux musées qui existent en Allemagne. Ville industrielle et commerçante, *Dresde* est de plus un des entrepôts de l'Allemagne centrale.

Les environs de la capitale présentent plusieurs lieux remarquables. Tout près de ses murs, se trouvent les beaux bains de *Link*, sur les bords de l'Elbe ; plus loin, *Pillnitz*, ou *Pollnitz*, village qui renferme un château royal célèbre par le congrès dans lequel, en 1791, les souverains

étrangers signèrent une convention pour soutenir les Bourbons sur le trône de France; en 1818, il devint la proie des flammes, mais il a été rebâti depuis avec un grand luxe. C'est la résidence habituelle du roi, pendant l'été. *Pirna*, station des chemins de fer de Dresde à Vienne par Prague, aux pieds de rochers escarpés que couronne la forteresse de *Sonnenstein*, est fortifiée, et possède un ancien château, converti aujourd'hui en hospice d'aliénés; cette petite ville n'a que 4,200 habitants. *Meissein*, au confluent de l'Elbe et de la Meissa, est une autre petite cité entourée de murs et dominée par les ruines d'un château fort bâti par l'empereur Henri I<sup>er</sup>. C'est la patrie du poète Schlegel et de l'historien du même nom.

*Altenberg*, à six lieues de Dresde, dans l'Erz-gebirge, est connu par son exploitation d'étain, le meilleur après celui d'Angleterre, par sa culture en grand du lin, par ses dentelles et par sa fabrication d'horloges en bois, dont l'origine remonte à une époque très-reculée.

La ville la plus importante de la Saxe royale, après Dresde, est *Leipsick*, ou *Leipzig*. Fondée vers la fin du quinzième siècle, elle porta d'abord le nom slave de *Lipzk*, qui signifie *tilleul*, parce qu'elle était environnée d'une plantation d'arbres de cette espèce. Avantagement placée au confluent de l'Elster-Blanc, de la Partha, et de la Pleisse, dans une plaine fertile, le commerce y a tellement répandu l'aisance, multiplié les moyens de délassement et les occasions de plaisirs, que beaucoup de personnes riches préfèrent son séjour à celui de la capitale.

La ville présente un mélange curieux de vieilles maisons du seizième siècle et de maisons modernes. Parmi ses nombreux édifices publics, nous citerons seulement l'hôtel-de-ville, les églises de l'Université, de Saint-Thomas, de Saint-Nicolas; le théâtre, l'hôpital, et le vaste bâtiment nommé le *Gewandhaus*, qui renferme une bibliothèque et une salle de bals et de concerts. L'université qui date de 1409 tient un des premiers rangs parmi les établissements littéraires de l'Allemagne. Elle est fréquentée par 4,500 étudiants, et possède un bibliothèque de 50,000 volumes, et toutes les collections nécessaires à un établissement de ce genre. Les écoles, les sociétés des arts et des sciences sont nombreuses. Enfin cette belle ville qui joint à une industrie variée une grande richesse commerciale, fait avec Londres et Paris le plus important commerce de librairie du monde entier. Principale station du chemin de fer de Francfort à Berlin et à Vienne, Leipsick voit accourir dans ses murs des commerçants de toutes les parties de l'Europe, à l'époque de ses trois grandes foires annuelles du



nouvel an , de la Saint-Michel et de Pâques. On y fait pour 80 millions d'affaires. Leipsick compte près de 66,682 âmes. Cette ville a été, à l'époque de la guerre de Trente-Ans, et en 1813, témoin de grands événements historiques.

La petite ville de *Chemnitz* ou *Alt-Chemnitz*, qui porte le même nom que la rivière sur laquelle elle est située, peut être comptée au nombre des plus agréables et des mieux bâties de la Saxe; sa population est évaluée à 20,000 habitants; elle est reliée au chemin de fer de Leipsick à Dresde, par un embranchement qui s'y soude à *Riesa*. Cette cité qu'enrichissent ses fabriques de toiles, de mousselines, de calicots et de machines, prétend avoir donné naissance au célèbre Puffendorf; mais il paraît que cet honneur appartient à la petite ville de *Dippoldiswalde*, située sur la *Weistriz*.

La petite ville de *Hohnstein*, à 3 lieues de Chemnitz, sur la pente d'une haute montagne, possède une belle église, un hospice de pauvres et d'orphelins, et plusieurs manufactures de tissus de coton. Elle est le point central de la culture du lin propre au tissage du linge damassé. On exploite dans ses environs des mines d'or, d'argent, de cuivre et d'arsenic. *Plauen* station du chemin de fer de Dresde à Munich, qui ne renferme que 40,000 âmes, s'enrichit, comme Chemnitz, du produit de ses toiles, de ses mousselines et de ses calicots. Cette ville est située dans une belle vallée, sur la rive gauche de l'Elster-Blanc. Elle est entourée de murs et dominée par le château royal de Ratschauer. C'est le siège d'une grande maîtrise des eaux et forêts, et d'une cour de justice. On y trouve plusieurs manufactures importantes. Elle a vu naître le théologien Wolfgang et Bottcher qui inventa la porcelaine de Saxe. La petite ville d'*Adorf*, à 3 lieues au sud-est de Plauen jouit de quelque célébrité en Saxe par ses fabriques de draps et de toutes sortes d'instruments de musique.

*Freyberg*, sur la Mulde, est le centre de l'industrie métallurgique saxonne. On exploite dans les environs de cette ville de 42,000 âmes la plus importante mine d'argent de l'Europe. Elle possède une célèbre académie des mines et de riches collections minéralogiques. L'illustre Werner y professa longtemps la géologie. Cette ville possède plusieurs fabriques de draps, de tissus de coton, de blanc de céruse et de quincaillerie; il existe un martinet pour le cuivre, une fonderie de canons et deux moulins à poudre. On a établi dans les environs, à *Halsbrück*, des bains de scories qui sont très-fréquentés, et dont l'effet salutaire a été reconnu dans diverses maladies. *Tarand* ou *Granaten*, qui renferme à peine 1,000 habitants, doit son

nom à la grande quantité de grenats que l'on trouve dans ses environs. Sa situation près d'une forêt de 10,000 arpents y a fait établir une école forestière. *Annaberg*, à 10 lieues au sud-ouest de *Freyberg*, est le point central de la Saxe pour la fabrication et le commerce des dentelles.

*Glauch*, ou *Glauchau*, possède plusieurs fabriques de différents tissus de laine et de coton, des tanneries et des usines pour le fer et le cuivre, et de plus elle est le principal entrepôt des produits du cercle de l'*Erzgebirge*. Elle est la patrie du célèbre minéralogiste Agricola. A *Swickau* ou *Zwickau*, ville de 7 à 8,000 âmes, il existe une école scientifique, une bibliothèque, une église où l'on remarque un superbe tableau de Luc Cranach, une fabrique de produits chimiques, et, près de ses portes, au château d'*Osterstein*, une importante maison de travail et de correction. Cette ville est unie à la ligne de chemin de fer de Dresde à Munich, par *Leipsick*, à l'aide d'un petit tronçon de chemin de fer qui s'y soude à *Werdau*. *Schneeberg* est le siège d'une intendance des mines.

Un pays de montagnes, un peuple de mineurs dont les mœurs diffèrent de celles des habitants du reste de la Saxe, donnent aux villages que l'on trouve aux environs de *Chemnitz* et de *Schneeberg* un aspect tout particulier; mais si l'on veut traverser un pays tout à fait digne d'intéresser le dessinateur ou le naturaliste, il faut aller de *Freyberg* à *Königsstein* et à *Schandau*, petites villes dont la population est peu importante, mais dont la situation est des plus pittoresques. La première, station du chemin de fer de Dresde à Vienne, par Prague, est une forteresse imprenable; elle est bâtie sur un rocher élevé de 400 mètres au-dessus du cours de l'*Elbe*; un puits de 300 mètres de profondeur fournit en tout temps une eau fraîche et limpide. Cette forteresse renferme des champs, des jardins et des prairies. C'est au pied de la montagne qu'elle couronne que la ville est bâtie. La seconde, située aussi sur le bord de l'*Elbe*, à une lieue de la précédente, est entourée de montagnes et de rochers qui s'élèvent en amphithéâtre; son port est animé par une navigation active, et, près de la ville, un bain d'eau minérale chaude y attire tous les ans un grand nombre de malades. Le pays auquel appartiennent ces deux villes est rempli de tant de sites romantiques, qu'il a été surnommé la *Suisse saxonne*.

Vers l'extrémité orientale du royaume, *Zittau* occupe un joli vallon sur les bords du *Mandau* et de la *Neisse*. Sa population est de 8,500 individus; son commerce consiste en toiles blanches ou imprimées, et en draps. Elle possède plusieurs établissements d'instruction et de charité. Elle est unie

au chemin de fer de Dresde à Breslau et à Cracovie par un petit embranchement qui s'y soude à *Löbau*. Cet embranchement passe par le village de *Herrnhut*, qui doit son nom à une colonie de frères moraves. *Gross-Schöenau*, village de 4,000 habitants, à 4 lieues à l'ouest de Zittau, s'enrichit par le produit de fabriques des toiles damassées.

Nous terminerons cette excursion par la ville de *Bautzen* ou *Budissin*, située sur un rocher qui domine la rivière de la Sprée : un commerce considérable et de nombreuses manufactures en ont fait une cité importante. C'est une des principales stations du chemin de fer de Dresde à Breslau et à Berlin. Elle est peuplée de 45,000 habitants. On y remarque de belles promenades, un théâtre, un gymnase et plusieurs autres établissements publics. Cette ville est du petit nombre de celles qui offrent un de ces exemples de tolérance religieuse que nous voudrions voir imiter partout : l'église de Saint-Pierre est partagée par une grille en deux parties, dont l'une est réservée au culte catholique, et l'autre à la communion luthérienne. Sur la rive gauche de la Sprée, s'élève, à peu de distance de la ville, la montagne du *Protschen*, sur laquelle on aperçoit encore les ruines d'un ancien autel où les dieux des Wendes rendaient leurs oracles. La construction du château qui, avec les fortifications, défendait la ville, remonte, dit-on, au neuvième siècle; cependant l'histoire ne fait mention de Bautzen que vers l'an 1078; mais cette ville sera longtemps célèbre dans les fastes de l'Allemagne par la lutte sanglante que l'armée française épuisée soutint avec avantage contre les puissances coalisées.

Le *Pays de Schwarzbourg* est, sous le point de vue administratif, un petit dédale. Il se compose de trois territoires séparés : le premier, au nord des deux autres, est enclavé dans la province prussienne de Saxe; il a 11 lieues dans sa plus grande longueur de l'ouest à l'est, et 5 dans sa plus grande largeur du nord au sud; le second, à 10 lieues au sud du précédent, est situé entre la province prussienne de Saxe et les duchés de Saxe-Weimar, de Saxe-Altenbourg et de Saxe-Cobourg-Gotha; il a 9 lieues de longueur et environ 6 de largeur; le troisième, à une lieue et demie à l'est du précédent, est entouré par la principauté de Reuss-Schleitz, par une petite enclave de la Prusse, et par les duchés de Saxe-Meningen et de Saxe-Cobourg-Gotha; il a trois lieues de largeur sur trois et demie de longueur.

Ces trois territoires forment une superficie de 87 lieues carrées. Il sem-

blerait naturel qu'appartenant à deux branches d'une même famille, celui du nord fût l'apanage de l'une, et les deux du sud celui de l'autre : il n'en est point ainsi. La branche de Schwarzbourg-Rudolstadt règne sur une grande partie du territoire septentrional, sur l'extrémité orientale de l'un des territoires du sud, et sur la partie occidentale de l'autre; de telle sorte que le prince de Schwarzbourg-Sondershausen gouverne la plus grande partie du nord et la plus petite du sud.

La chaîne du Thüringer-wald se prolonge dans la partie méridionale de la plus grande des deux portions méridionales. On y remarque des sommets couverts de forêts qui s'élèvent à 3 ou 400 mètres de hauteur.

Au bas des pentes de ces montagnes, se trouvent quelques plaines et plusieurs vallées fertiles, parmi lesquelles on doit citer celle de Helm. On y trouve aussi des mines de fer, de cuivre, de plomb argentifère et de cobalt. La richesse industrielle du pays consiste principalement dans l'emploi de ces métaux, dans les exploitations de sel, dans des fabriques de porcelaine, de poteries de grès, de tissus de différentes espèces, des verreries et des distilleries; enfin en 13 forges et usines où l'on fabrique du fer-blanc. Le blé et le lin y abondent; les bestiaux y sont très-nombreux.

La *Principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt* comprend une superficie de 43 lieues carrées, la population était, en 1852, de 69,038 habitants.

Le gouvernement représentatif y est établi depuis 1816. Rudolstadt, Frankenhausen et Stadt-Ilm sont les principales villes du pays.

*Rudolstadt* renferme 5,000 habitants; c'est la résidence du prince; son château, et les collections qu'il renferme sont dignes de l'intérêt des curieux. Cette jolie ville, arrosée par la Saale et située dans le plus grand des deux territoires méridionaux, possède plusieurs établissements d'instruction et des fabriques de porcelaine et d'étoffes de laine. *Frankenhausen*, sur le Wipper, est peuplée de 4,000 âmes; c'est le siège d'une surintendance, d'un consistoire, d'une chambre fiscale et d'une administration des forêts. On y voit des fabriques d'instruments de musique et des teintureries. Dans ses environs, se trouvent des établissements d'eaux minérales, une mine de sel qui produit 20,000 hectolitres, et le château de Rathsfeld, où naquit, en 1726, le poète Zacharie. *Stadt-Ilm*, ou simplement *Ilm*, porte le nom de la rivière qui l'arrose et qui prend sa source dans le Thüringer-wald; elle est bien bâtie et renferme un château. L'industrie de ses 2,600 habitants consiste principalement dans la fabrication de diverses étoffes de laine; on y compte de 2 à 300 métiers. *Leutenberg*

n'est remarquable que par la château de Fridenbourg, qui domine cette petite ville. *Schwarzbourg* n'est qu'un village, mais on y voit encore, sur un roc escarpé, le château d'où sont sortis les princes de Schwarzbourg, et au pied de ce rocher, une maison de correction où l'on travaille le marbre et l'albâtre; une riche carrière d'ardoise est exploitée dans ses environs. Le prince de Schwarzbourg-Rudolstadt possède en commun avec le comte de Stollberg, sous la souveraineté du roi de Prusse, *Heringel* et *Kelbra*, dans la régence prussienne de Mersebourg; mais ces deux villes, peuplées d'environ 1,700 âmes chacune, n'ont rien d'intéressant.

Une superficie de 42 lieues carrées, un revenu d'environ 1,100,000 francs, une dette de 800,000 francs, une population de 60,847 âmes, en 1852, sont des renseignements qui peuvent donner une idée de la principauté de *Schwarzbourg-Sondershausen*. On voit qu'elle est moins importante que la précédente.

Dans cette principauté, le prince, chef de la branche aînée de la famille de Schwarzbourg, jouit d'un pouvoir contrôlé par les États provinciaux.

Parmi les villes qu'elle renferme, *Sondershausen* a le rang de capitale. Elle est située au confluent du Wipper et de la Bebra. Environnée de murs percés de trois portes, elle possède un gymnase, une maison de travail et une d'orphelins. Sa population est estimée à 6,000 âmes. Près de la ville, se trouve, sur une hauteur, le château du prince. A un quart de lieue de là, les bains de Gunther, avec une source d'eau sulfureuse, attirent un grand nombre de baigneurs et de promeneurs qui vont jouir du beau parc qui dépend de cet établissement. Sur le mont Frauenberg, on voit encore les restes du château de Jechabourg, que les Huns détruisirent en 933. A *Greussen*, ville de 2,500 âmes, on compte plusieurs manufactures de toiles et de flanelles; on cultive beaucoup de lin dans ses environs. *Arnstadt* est la seconde ville de la principauté. Elle renferme 5,000 habitants; la Géra la divise en deux parties; c'est le siège des collèges du pays; elle a des fabriques de toile et de laiton; il s'y fait un commerce assez important. Elle renferme un château: mais le plus remarquable de ses édifices est l'église de Notre-Dame, que l'on prétend avoir été bâtie par les templiers. C'est dans ses environs que se trouve la principale mine de cuivre du pays.

La maison de *Reuss* se compose de plusieurs princes unis par les liens de l'amitié comme par les liens du sang. La branche aînée possède la principauté la plus riche; la branche cadette se subdivise en deux rameaux

dont les possessions sont très-inégales en population et en superficie. Les généalogistes font remonter l'origine de cette maison jusque vers l'an 950, et la font descendre d'Eckbert, comte d'Osterode, dans le Harz.

On prétend que ce nom de Reuss, ou de Ruzzo, c'est-à-dire *le Russe*, que porte la principauté, est un surnom que prit Henri le Jeune, prince de Plauen, à la suite d'une singulière circonstance de sa vie aventureuse : il faisait la guerre en Terre-Sainte avec l'empereur Frédéric II, vers l'an 1238, lorsqu'il fut pris par les Musulmans et vendu à un marchand russe qui l'emmena dans son pays, où il le garda douze ans comme esclave ; mais les Tartares étant venus ravager la partie de la Russie où il se trouvait, le conduisirent en Pologne et en Silésie, d'où il s'échappa, et vint se réfugier à la cour de l'empereur. Il conserva le surnom qui rappelait le peuple chez lequel il était resté prisonnier, et le transmit à ses deux fils, souches de deux branches de cette maison, dont tous les princes portent le nom de Henri, suivi d'un numéro de 1 à 100, et dont les différentes séries, commencées en 1668, se renouvellent sans cesse.

Les trois principautés de Reuss comprennent deux territoires séparés par une distance de 2 lieues. Le septentrional, ou le plus petit, est situé entre la province prussienne de Saxe, au nord, le duché de Saxe-Altenbourg, à l'est et à l'ouest, et le grand-duché de Saxe-Weimar, au sud ; il a 6 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 4 de largeur du nord au sud. Le territoire méridional est borné à l'est par le royaume de Saxe, au sud par la Bavière, à l'ouest par le duché de Saxe-Meiningen, la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt et l'enclave prussienne de Ziegenrück, et au nord par le grand-duché de Saxe-Weimar ; il a 16 lieues de longueur dans la direction du nord-est au sud-ouest, et 7 dans sa plus grande largeur du nord au sud.

Les deux territoires sont parsemés de collines couvertes de forêts, dont les plus considérables sont celles de Greitz et de Pollwitz. L'Elster les traverse du sud au nord, mais la Saale n'arrose que la partie méridionale.

La *principauté de Reuss-Greitz*, limitrophe du royaume de Saxe, appartient à la branche aînée de cette famille. Elle se compose de la partie orientale et de la partie occidentale du territoire méridional, c'est-à-dire de la seigneurie de Greitz et de celle de Burg. Sa superficie est de 19 lieues carrées. Son territoire, qui renferme des montagnes et des vallées, est fertile, et son industrie est fort active : elle consiste en manufactures d'étoffes de laine, en forges, en usines et en fabriques d'acier.

*Greitz*, la capitale, située près de l'Elster, dans une vallée agréable et fertile, renferme deux châteaux, dont l'un a été rebâti en 1802, et dont l'autre est sur une colline au milieu de la ville. Elle a des manufactures importantes et 7,000 habitants. *Zeulenroda*, petite ville commerçante de 4,300 âmes, a un arsenal et un hôpital. Ce sont les deux seules villes de la principauté.

La branche cadette de Reuss se divise aujourd'hui en deux rameaux : celui de Reuss-Schleitz et celui de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf.

La principauté de *Reuss-Schleitz* a 27 lieues carrées de superficie, en y comprenant la moitié du territoire de Géra. Sa capitale est *Schleitz*, sur le Wiesenthal. Dire que cette ville renferme 4,700 individus, un collège, une maison de pauvres, une d'orphelins, un séminaire pour les maîtres d'école, une école du soir pour les ouvriers, et des fabriques de draps, de toiles et de mousselines; c'est en donner une idée suffisante. *Tanna*, où se tiennent des foires considérables, n'a que 1,300 habitants.

Deux petites seigneuries en Silésie, celle de *Quarnbeck*, dans le Schleswig, et quelques villages dans la province de Brandebourg et dans le royaume de Saxe, forment encore une population de 8,000 âmes soumise au prince de Reuss-Schleitz.

Un territoire de 38 lieues carrées, y compris la moitié de celui de Géra, constitue la principauté de *Reuss-Lobenstein-Ebersdorf*. Son territoire produit une assez grande quantité de fer pour alimenter plusieurs forges importantes, ainsi que de l'alum et du vitriol, dont la vente forme une partie de son commerce.

Le prince fait sa résidence à *Lobenstein*, petite ville que l'on peut regarder, pour cette raison, comme la capitale de la principauté, et dont les 3,000 habitants possèdent des tanneries et des filatures de laine et de coton. *Ebersdorf* n'est qu'un bourg, mais riche de ses fabriques de broderies, de cotonnades, de savon et de tabac. *Géra* qui, ainsi que son territoire, appartient en commun aux deux princes de la branche cadette de Reuss, est une petite ville que l'on peut regarder comme importante, si on la compare aux trois capitales que nous venons de décrire. Elle est peuplée de 8,000 âmes; elle est riche et industrielle, et quoiqu'elle ait été presque entièrement détruite en 1780 par un incendie, son commerce a pris une telle extension, qu'on l'a surnommée en Allemagne le *Petit Leipsick*. Elle renferme une maison de détention, un gymnase, et quelques écoles, dont une est destinée aux enfants des pauvres. Mais ce qui contribue à l'enrichir, ce sont ses fabriques de cotonnades, d'étoffes de laine,

de chapeaux, de porcelaine, et ses tanneries. Plusieurs de ces établissements tirent un grand parti des eaux de l'Elster qui l'arrose.

Nous ne parlerons point de la branche séparée de *Reuss-Köstritz*, dont le petit territoire forme la principauté médiante de ce nom, et qui reconnaît la suzeraineté des deux branches principales des princes de Reuss. Elle réside dans le bourg de *Hohenleuben*.

TABLEAUX Statistiques des duchés et du royaume de Saxe, des deux principautés de Schwarzbourg, et des trois principautés de Reuss.

GRAND-DUCHÉ DE SAXE-WEIMAR-EISENACH.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1853.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1853.	FORCES MILITAIRES.
66 milles allem. carrés, ou 185 lieues géog. carrées.	262,524	1,419	<i>Revenus.</i> 5,715,850 francs. <i>Dépenses.</i> 5,707,421 francs. <i>Dette.</i> 18,000,000 francs. <i>Contrib. fédéral.</i> 23,521 francs.	<i>Armée.</i> 2,380 hommes. <i>Contingent fédéral.</i> 3,937 hommes.
(32 villes. — 13 bourgs. — 604 villages.)				
Principautés.	Cereles.	Superficie en l. c.	Population	Villes principales.
WEIMAR. . . . .	Weimar — Iéna. Neustadt. . . . .	92 32	132,424 47,779	WEIMAR, 12,000. — Büttelstedt, 2,200 — Apolda, 3,600. — Dornbourg, 1,500. — Burgel, 1,400. Iéna, 7,000. — Lobeda, 1,000. — Magdala, 800. Berka, 1,200. — <i>Neustadt-an-der-Orla</i> , 4,000.
EISENACH. . . . .	Eisenach. . . . .	62	82,321	<i>Eisenach</i> , 11,000. — Creutzbourg, 2,000. — Geisa, 1,800. — Berka, 1,200. — Osenheim-verder-Rhön, 2,800. — Vach, 1,800.

DUCHÉ DE SAXE-MEININGEN-HILDBOURGHAUSEN.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1853.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1853.	FORCES MILITAIRES.
45,75 milles allem. carr. ou 128 lieues géog. carrées.	166,334	1,299	<i>Revenus.</i> 3,055,837 francs. <i>Dette.</i> 7,998,488 francs. <i>Contrib. fédérale.</i> 13,455 francs.	<i>Armée.</i> 900 hommes. <i>Contingent fédéral.</i> 2,495 hommes.
(12 bailliages. — 17 villes. — 15 bourgs. — 381 villages ou hameaux.)				
Principauté.	Villes principales.		Principauté.	Villes principales.
MEININGEN. . . . .	MEININGEN, 6,000. — Themar, 1,500. — Römheld, 1,800. — Kranichfeld, 900. — Schalkau, 1,000. — Sonnenberg, 3,500.		HILDBOURGHAUSEN.	Hildbourghausen, 5,000. — Eisteld, 3,000. — Heldbourg, 1,000. — Saelfeld, 4,500. — Poseneck, 3,500.



## DUCHÉ DE SAXE-ALTENBOURG.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1851.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1853.	FORCES MILITAIRES.
24 milles carrés allem. ou 69 lieues géog. carrées.	132,849	1,925	Revenus, 2,000,000 francs. Dette, 5,000,000 francs. Contrib. fédér., 11,491	Armée, 800 hommes. Contingent fédéral, 1,992 hommes.
(5 bailliages. — 8 villes. — 2 bourgs. — 458 villages et hameaux.)				
Cercles.	Superficie	Population.	Chefs-lieux de Bailliages.	
ALTENBOURG. . . .	33	85,704	ALTENBOURG, 16,811. — Ronnebourg, 4,500. — Kahla, 2,500.	
SAAL-EISENBOURG	36	47,145	Eisenbourg, 5,000. — Roda, 3,000.	

## DUCHÉ DE SAXE-COBOURG-GOTHA.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1853.	FORCES MILITAIRES.
36,35 milles carrés all. ou 100 lieues carrées.	150,412	1,504	Revenus, 3,782,583 francs. Dette, 9,000,000 francs. Contrib. fédéral, 13,025 francs.	Armée, 900 hommes. Contingent fédéral, 2,245 hommes.
(2 Bailliages. — 9 villes. — 10 bourgs. — 521 villages.)				
Bailliages.	Superficie en l. c.	Population.	Villes principales.	
GOTHA. . . . .	72	105,956	GOTHA, 14,000. — Friedrichsrode, 1,800. — Ohrdruff, 4,400. — Zeller, 1,800.	
COBOURG.	28	44,456	Cobourg, 10,000. — Rodach, 1,600. — Neustadt-an-der-Hayde, 1,600.	

## ROYAUME DE SAXE.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.
271,83 m. c. a. ou 755 lieues g. c.	Hom. 970,142 Fem. 1,017,690 Tot. 1,987,832	2,632	Revenus. } 30,973,662 fr. Dépenses. } Dette, 160,000,000 francs. Contribution fédéral, 140,060 francs.	Armée. Officiers généraux. 15 4 brig. de 4 batail. à 4 compagnies. 15,748 1 brigade de chass. à 4 bat. à 4 comp. 4,005 1 div. de cavalerie à 4 régiments. . . 3,208 Artill. pionn. pont. 2,420 <hr/> 25,396 Contingent fédéral, 29,817 hommes.

(145 villes. — 57 bourgs. — 3,197 villages ou hameaux.)				
Cercles.	Superficie.	Population.	Villes et chefs-lieux de bailliages.	
DRESDE. . .	218	507,705	DRESDE, 104,500 — <i>Grossenhayn</i> , 5,000. — <i>Hohnstein</i> , 3,200. — <i>Meissen</i> , 5,000. — <i>Moritzbourg</i> , 600. — <i>Oschnetz</i> , 4,500. — <i>Pirna</i> , 5,500. — <i>Radeberg</i> , 2,200 — <i>Sokolpen</i> , 1,500.	
LEIPSICK. .	176	446,826	LEIPSICK, 66,682. — <i>Borna</i> , 3,000. — <i>Colditz</i> , 2,000. — <i>Grimma</i> , 5,000. — <i>Leisnig</i> , 3,000. — <i>Mugeln</i> , 1,500 — <i>Mutzschen</i> , 1,000. — <i>Pegau</i> , 3,000. — <i>Rochlitz</i> , 3,500. — <i>Wurtzen</i> , 1,500.	
ZWICKAU. .	234	735,557	ZWICKAU, 10,000. — <i>Freyberg</i> , 12,000. — <i>Altenberg</i> , 4,000 — <i>Augustusbourg</i> , 800. — <i>Chemnitz</i> , 20,000. — <i>Dippoldiswalde</i> , 2,000 — <i>Frauenstein</i> , 1,000. — <i>Tharand</i> , 1,000. — <i>Grunhayn</i> , 1,000. — <i>Zobeltz</i> , 1,000. — <i>Nossen</i> , 12,000. — <i>Frankenberg</i> , 4,500 — <i>Schwarzenberg</i> , 1,800. — <i>Stolberg</i> , 2,500. — <i>Wiesenburg</i> , 2,400. — <i>Wulkenstein</i> , 2,000. — <i>Schneeberg</i> , 8,000 — <i>Annaberg</i> , 6,000.	
BAUTZEN. .	127	297,744	BAUTZEN OU RUDISSIN, 15,000. — <i>Zittau</i> , 9,000. — <i>Zönigsbrück</i> , 1,500. — <i>Plauen</i> , 9,000.	

## PRINCIPAUTÉ DE SCHWARZBOURG-RUDOLSTADT.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1843.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1854.	VILLES PRINCIPALES.
43 lieues g. c.	69,038 <i>Armée.</i> 770 <i>Conting. fédér.</i> 1,035	1,605	<i>Revenus.</i> 1,527,879 francs. <i>Contrib. fédér.</i> 6,294 francs.	10 bailliages. — 4 villes. — 2 bourgs — 175 villages. RUDOLSTADT, 5,000. — Schwarzbourg, 400. — Frankenhauseu, 4,000 — Paulinzella, 500. — Küniz, 600. — Leutenberg, 1,000. — Seebegen, 600. — Schlottheim, 600. — Stadtilm, 2,600.

## PRINCIPAUTÉ DE SCHWARZBOURG-SONDERSHAUSEN.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1854.	VILLES PRINCIPALES.
42 lieues g. c.	60,847 <i>Armée.</i> 500 <i>Conting. fédér.</i> 912	1,448	<i>Revenus.</i> 1,062,120 francs. <i>Contrib. fédér.</i> 5,263 fr.	7 bailliages. — 2 villes. — 6 bourgs. — 168 villages. SONDERSHAUSEN, 6,000. — Keula, 1,800. — Arnstadt, 5,000. — Gekren, 1,500. — Klingen, 800. — Grussen, 2,500.

## PRINCIPAUTÉ DE REUSS-GREITZ (branche aîné).

SUPERFICIE.	POPULATION en 1847.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES.	VILLES PRINCIPALES.
18 lieues g. c.	35,159 <i>Conting. fédér.</i> 526	1,953	<i>Revenus.</i> 600,000 francs. <i>Contrib. fédér.</i> 2,597 francs.	2 villes — 1 bourg — 95 villages. GREITZ, 7,500. — Zeulenroda, 5,000.

## PRINCIPAUTÉS DE REUS-SCHLEITZ ET LOBENSTEIN-EBERSDORF (branche cadette).

TERRITOIRES ET LEUR SUPERFICIE en lieue géograp. carrée.	POPULATION en 1847.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES.	VILLES PRINCIPALES.
SCHLEITZ. . . . . 17	21,782	1,282	<i>Revenus.</i> 500,000 francs.	SCHLEITZ, 5,000. — Tauna, 1,000. — Hohenleuben, 2,500.
LOBENSTEIN- EBERSDORF. . . } 21	22,026	1,049	} 800,000 francs.	LOBENSTEIN, 3,500. — Ebersdorf, 1,500.
GÉRA et SAALBOURG 20	33,208 <i>Conting. féd.</i> 1,150	1,660		<i>Conting. fédér.</i> 6,092 francs.

## LIVRE CENT SOIXANTE-UNIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Description des principautés de Liechtenstein, de Hohenzollern-Sigmaringen, de Hohenzollern-Hechingen et du Grand-Duché de Bade,

Nous allons maintenant pénétrer dans l'Allemagne méridionale; nous y trouverons des États plus importants et moins morcelés que ceux que nous venons de visiter. Si nous en exceptons toutefois la petite principauté de Liechtenstein et les deux principautés de Hohenzollern, qui vont d'abord nous occuper. Ces deux dernières appartiennent aujourd'hui à la Prusse; mais nous avons dû, à cause de leur position au sud de la ligne de partage des eaux de l'Europe, en rejeter la description avec celle des pays situés vers la même région physique.

L'une des deux plus petites principautés de l'Allemagne est celle de *Liechtenstein*. Sa longueur, du nord au sud, est de 5 lieues; sa largeur moyenne, de l'est à l'ouest, est d'une lieue et demie, et sa superficie de 7 lieues carrées. Elle est peuplée de 6,351 habitants; elle fournit 95 hommes à la Confédération germanique. Son revenu public est de 50,000 francs, et sa dette passe pour être d'environ 6,000,000; mais c'est probablement en y comprenant les dettes particulières du prince, qui jouit personnellement d'un revenu de plus de 3,000,000, par les grandes propriétés qu'il possède en Moravie, en Silésie et en Autriche, ainsi que dans d'autres parties de l'Allemagne. Telles sont, entre autres, les belles principautés de Troppau et de Iögerndorf, dont il jouit sous la souveraineté de l'Autriche et de la Prusse; il peut donc y passer pour l'un des plus riches particuliers

de l'Europe. Il entretient une garde d'honneur de 12 hommes et une compagnie de 87 grenadiers. La maison de Liechtenstein descend d'Azo IV d'Est, mort en 1037. Les membres de cette famille sont restés catholiques, ainsi que leurs sujets.

La principauté est située à 5 lieues au sud du lac de Constance, sur les bords du Rhin. Un rameau des Alpes la couvre au sud et la traverse du sud au nord, en divisant le pays en deux parties : à l'ouest, c'est la vallée du Rhin ; à l'est, celle de la Samina, petite rivière qui va se jeter dans l'Ill, qui est lui-même un affluent du fleuve. On y jouit d'une douce température ; le sol y est presque partout fertile ; ses forêts sont belles, et les habitants élèvent beaucoup de bêtes à cornes.

Ce pays est divisé en deux seigneuries : celle de Vadutz et celle de Schellenberg.

*Liechtenstein*, autrefois *Vadutz*, bourg de 2,000 habitants, est la résidence habituelle du prince ; sa situation près de la rive droite du Rhin en fait un séjour agréable ; le château est assez bien bâti. Dans la seigneurie de Schellenberg, il y a un château qui est la résidence d'un landamman, magistrat chargé de la justice.

C'est à Vadutz qu'est le siège d'administration de la principauté ; elle se compose de la chancellerie, de la cour du prince, d'un juge, d'un receveur des impôts, d'un intendant et d'un garde forestier.

Le pays de Hohenzollern est enclavé entre le royaume de Wurtemberg, celui de Bavière et le grand-duché de Bade. Sa longueur totale est d'environ 20 lieues, sa largeur moyenne de 3 et sa superficie de 58. Les principaux cours d'eau qui la traversent sont le Neckar et le Danube.

Ce pays, qui depuis 1850 appartient à la Prusse, était irrégulièrement partagé entre les deux branches de Sigmaringen et d'Hechingen : ainsi, la principauté de *Hohenzollern-Sigmaringen* comprenait la partie du nord-ouest de tout le pays, et toute la partie méridionale, et la principauté de *Hohenzollern-Hechingen*, occupait la partie centrale.

On y exploite du fer, de la pierre de taille, du gypse et de l'argile à poterie. Il y a une source minérale assez fréquentée au village d'Imnau, sur la rive droite de l'Eyach, et une d'eau sulfureuse, près du bourg de Glatt.

Les terres situées au sud du Danube sont fertiles, et jouissent d'un climat tempéré, tandis que le reste est généralement pierreux et ingrat, et sous l'influence d'une température âpre, produite par le voisinage des montagnes du Rauhe-Alp et des immenses forêts qui les couvrent. L'industrie

y est peu répandue : elle ne consiste que dans l'exploitation de quelques mines de fer, que dans deux ou trois usines où l'on travaille ce métal, que dans la filature du lin et le tissage de la toile.

La principauté de Sigmaringen, qui a 43 lieues carrées, avait, en 1849, 41,441 habitants ; elle comprend les bailliages de Sigmaringen, Vöhringen, Haigerloch et Glatt ; les seigneuries de Fürstemberg, de Tour-et-Taxis, et la baronnie de Speth, possessions médiates de ces trois familles.

*Sigmaringen*, sur la rive droite du Danube, entourée de murs, et précédée d'un faubourg, est la capitale de la principauté : le château du gouvernement est sur une hauteur, au nord de la ville. Il y a dans cette petite capitale 1,800 habitants et une école normale. *Vöhringen*, à 2 lieues au nord de Sigmaringen, est une ville de 4,200 âmes.

*Hettingen* n'est qu'un bourg de 6 à 700 habitants. Il est dans la baronnie de Speth : on y voit un château. *Gammertingen*, chef-lieu de cette baronnie, est situé dans une vallée, sur la rive gauche du Lauchart : le château sert de résidence au baron.

La petite ville de *Trochtelfingen*, qui n'est guère plus peuplée que les deux bourgs précédents, est un chef-lieu de bailliage, dans les possessions des princes de Fürstemberg, et dans la partie septentrionale du Hohenzollern.

*Glatt* est un bourg si peu considérable, que le bailliage dont il est le chef-lieu ne forme pas, avec celui-ci, une population de 4,200 âmes. La ville d'*Haigerloch* renferme 1,500 habitants ; elle est située dans une contrée agréable, sur la rive gauche de l'Eyach, au pied d'une montagne, au sommet de laquelle est un château entouré de hautes murailles. Sa situation, au milieu de rochers majestueux, est une des plus pittoresques que l'on puisse imaginer. C'est dans ses environs que sont les bains d'Imnau.

La principauté de *Hohenzollern-Hechingen* est, ainsi que nous l'avons déjà dit, entre les deux portions de celle de Hohenzollern-Sigmaringen. Elle est limitée, au nord et au sud, par le royaume de Wurtemberg. Sa longueur est de 6 lieues, sa largeur de 2 à 3, et sa superficie de 15. C'est un pays montagneux, que traverse une partie du Raühe-Alp, qui y élève trois sommets remarquables : le Zellerhorn, le Zollerberg et le Heiligenberg. Leur hauteur ne dépasse point 4,025 mètres. Ces montagnes sont couvertes de forêts. Les vallées qui s'étendent au pied de ces sommets sont fertiles, bien cultivées, et produisent assez de blé pour la consommation des habitants. Ceux-ci sont au nombre de 20,471.

La seule ville de la principauté est *Hechingen*, située sur une colline au

pied de laquelle coule le Starzel. Elle est entourée de murs et renferme un palais, trois églises, un couvent, un gymnase et plusieurs fabriques dont la plus importante est celle où l'on tisse diverses étoffes de laine. Sa population est de 3,000 habitants.

Sur une montagne voisine s'élève le vieux château de Hohenzollern, berceau de la monarchie prussienne. Cet antique édifice renferme une riche collection d'armures.

Toutes les vallées qui, des sommets de la Forêt-Noire, s'abaissent vers le Rhin, ainsi que tous les rivages orientaux de ce fleuve, depuis Bâle jusqu'au delà de Manheim, appartiennent au *grand-duché de Bade*. Cet État, qui est le plus considérable d'entre les petits États de l'Allemagne, possède encore toutes les pentes de la Forêt-Noire jusqu'au bord du Rhin, et compte parmi ses dépendances quelques districts au nord et à l'ouest du lac Constance. Il est borné au nord par le grand-duché de Hesse et la Bavière ; à l'est il est limitrophe avec le royaume de Wurtemberg et les principautés de Hohenzollern, qui limitent aussi, au sud-est, ses contours irréguliers. Les anciens peuples qui occupaient son territoire étaient les *Alemanni* ; nous en parlerons dans notre description du Wurtemberg.

Cette principauté d'environ 65 lieues de longueur, large de 11 au nord, de 31 au sud, et de 4 dans sa partie centrale, occupe une superficie de 278,5 milles carrés allemands ou de 773 lieues géographiques carrées ; sa population était en 1852 de 4,356,343 habitants. Elle renferme les défilés et les passages les plus importants, soit pour couvrir la ligne du Rhin, soit pour pénétrer en Souabe. La cime la plus élevée est celle du Feldberg, qui atteint 4,390 mètres au-dessus du niveau de la mer ; la moins importante est celle du Winterhauch, qui ne dépasse pas 435 mètres. Le Storenberg, le Roskopf, le Pölle et le Todnauerberg, sont célèbres dans les fastes de la stratégie par la belle retraite du général Moreau en 1796. A l'extrémité septentrionale du duché, s'étendent le Herberg et une partie de l'Odenwald, chaînes de montagnes dont le Kniebis est l'un des points les plus élevés.

Les montagnes de la Forêt-Noire les plus rapprochées du Rhin sont formées de roches granitiques ; celles qui se dirigent vers le Wurtemberg sont composées de grès et d'autres roches qui caractérisent la formation intermédiaire.

A l'exception de ce lac, appelé en allemand *Bodensee*, et que nous désignons sur nos cartes par le nom de *lac de Constance*, il n'existe sur le ter-

ritoire du grand-duché que de grands étangs, que l'on appelle improprement lacs; ils sont presque tous situés dans la région la plus montagneuse et à une hauteur assez considérable; celui de Schluch est sur le Feldberg, à 742 mètres de hauteur; celui d'Echner et plusieurs autres sont élevés de 476 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Dans les parties basses de ce pays, c'est-à-dire près des bords du Rhin, du Mein et du Necker, la température est douce et agréable; mais dans les montagnes et particulièrement dans la chaîne du Schwarz-wald, le froid est très-rigoureux pendant l'hiver, et pendant l'été l'air y est toujours très-vif; il est même rare que la neige fonde dans la région la plus élevée.

Les forêts du grand-duché de Bade occupent une superficie de 1,580,000 arpents: les terres arables en forment 1,300,000, les prairies 335,000 et les vignes 74,000. On en compte 209,000 en terrains incultes, et 150,000 appartenant aux communes. Au-dessous de la région des forêts, les parties élevées fournissent avec peine au cultivateur quelques chétives avoines et des pommes de terre; les cerises n'y mûrissent qu'en septembre; mais descendez dans les vallées, le spectacle change: la vigne, l'amandier, le châtaignier, les arbres fruitiers les plus variés, les céréales, le chanvre, le lin et les plantes les plus utiles à l'homme croissent avec facilité, et contribuent à répandre chez le cultivateur la richesse et l'abondance.

Le pays abonde en divers produits dont l'importance et la variété sont dues à sa constitution physique. Nous ne parlerons pas des nombreux animaux qui peuplent les forêts, du gibier dont les champs abondent, et du produit que procure leur chasse. La pêche du Rhin et du lac de Constance forme un revenu assez considérable; les saumons paraissent fréquemment dans le fleuve; il n'est point de table bien servie qui ne réserve une place d'honneur à la carpe du Rhin; on en prend souvent qui pèsent jusqu'à près de 20 kilogrammes; mais l'un des poissons les plus utiles, et cependant est moins connu que ceux que nous venons de nommer, c'est l'ablette. L'écaïlle de ce poisson blanc est un objet de commerce considérable: on l'exporte en Saxe, en France et en Suisse, où elle est employée à donner à la perle de verre un éclat qui le dispute à celui de la perle fine.

Les richesses minérales y sont peu considérables, mais variées; on y exploite annuellement près de 12,000 quintaux de fer, 700 de plomb, 500 mares d'argent, du cuivre, du zinc, de l'arsenic, de l'alun, du soufre, de la houille et près de 4,000 quintaux de sel. Les terres propres à la fabrication des poteries fines et grossières, les ardoises, le marbre et l'albâtre y sont communs; l'or même est d'un produit que nous ne devons pas

passer sous silence. C'est sur les bords du Rhin qu'on le recueille ; les terrains d'alluvion que traverse le fleuve en contiennent des parcelles ; 420 individus , environ , s'occupent de le rechercher , mais la valeur de ce métal ne s'élève par an qu'à la somme modique de 15,000 francs.

La partie de la Forêt-Noire comprise dans le grand-duché de Bade rivalise , pour la fabrication de kirschenwasser , avec celle qui appartient au Wurtemberg. Sur les bords du Rhin et du Mein , on cite plusieurs vignobles qui produisent des vins généreux et pleins de feu : tel est entre autres celui d'Affenthal , aux environs de Bade. Nous ne prononcerons pas entre ceux de Steinbach , de Lauthenbach , de Hamsbach , d'Ordenbourg : nous ne dirons pas , comme quelques Badois ; que sur les bords du lac de Constance ce sont les coteaux de la Bourgogne sous le ciel de la Suisse : il nous suffira de faire remarquer que ces vins sont une source de richesse pour le pays , puisque dans certaines années , on en a exporté pour la valeur de plus de 2,000,000 de florins. C'est dans les environs de Badenweiler que l'on récolte le vin de Margrave (*Markgräfler*) , regardé comme le meilleur de tout le grand duché. A l'exception des chevaux , la plupart des animaux domestiques sont de belle race et assez nombreux.

Dans la plus grande partie du pays , les habitants s'occupent de la filature du lin et du chanvre , ainsi que la fabrication de divers tissus. Le territoire d'Ettenheim exporte annuellement pour 30,000 florins de chanvre brut ou filé ; dans celui de Pforzheim , on fabrique pour plus de 4,700,000 florins de quincaillerie. Dans la Forêt-Noire , on fait beaucoup de petits ouvrages en bois et en paille. Malgré la stagnation du commerce , cette contrée tire un grand produit de ses fabriques d'horloges en bois , de ses cuillers en fer étamé , et d'autres branches d'industrie qu'il serait trop long de détailler ; 6 à 700 horlogers y fabriquent annuellement plus de 487,000 horloges de bois évaluées à la somme de 562,000 florins. Pour donner une idée du mouvement industriel qui règne dans le grand-duché , il suffit de dire qu'on y compte 100,000 ouvriers en différents genres.

Le commerce de transit est très actif ; les exportations sont encore considérables ; elles consistent principalement en bois de construction qu'on expédie pour la Suisse , la France et les Pays-Bas. Nous avons déjà parlé des vins et du chanvre ; ajoutons-y le blé , les fruits secs , le kirschenwasser , le tabac , les eaux minérales et divers objets de quincaillerie , nous aurons donné une idée suffisante de la richesse commerciale du pays , qui reçoit en échange des vins de France , du sel , des denrées coloniales , des chevaux et des tissus de luxe.



La seigneurie de Bade fut érigée en margraviat par Henri l'Oiseleur, au commencement du dixième siècle. Ce marquisat passa entre les mains de plusieurs familles qui s'éteignirent successivement. Les diverses branches de la maison de Bade furent celles de Hochberg, de Sauzenberg et de Bade; en 1503, toutes leurs possessions furent réunies sur la tête du margrave Christophe, dont les fils fondèrent les branches de Bade-Bade et Bade-Durlach. Celle qui règne aujourd'hui dans cette principauté, qui reçut en 1802 le titre d'électorat, et, quelques années après, celui de grand-duché, est un rejeton de la dernière branche.

La maison régnante de Bade est attachée à la confession d'Augsbourg, mais près des trois quarts de la population suivent le rit catholique; le reste est partagé entre la foi luthérienne et le culte réformé : ceux de cette dernière communion sont quatre fois moins considérables que les luthériens. On y compte aussi des mennonites et des juifs.

Le gouvernement du grand-duché est une monarchie constitutionnelle. Les ministres sont responsables; tous les citoyens sont admissibles aux emplois. Il y a deux chambres, composées, la première, des princes de la maison ducale, des représentants de la noblesse divisés en trois classes, d'un évêque catholique, d'un ministre protestant, et de deux membres de l'université; la seconde chambre se compose des députés des villes et bailliages, élus à deux degrés. Les impôts sont votés pour deux ans.

La conscription a été conservée; mais le code français, longtemps en vigueur, a été remplacé par le rétablissement des lois romaines et des anciennes coutumes en vigueur dans le duché avant le protectorat de Napoléon, jusqu'à la publication d'un nouveau code badois en rapport avec les mœurs des habitants. Le seul bienfait que ce pays ait conservé de ses relations avec la France, est l'établissement d'un nouveau système de mesures, basé sur la division décimale. Cependant le gouvernement du pays de Bade est dans la voie du progrès : en 1832, une ordonnance a supprimé les corvées seigneuriales, et tout fait espérer que la liberté de la presse et l'émancipation des juifs y seront bientôt admis en principe.

Le gouvernement badois favorise l'instruction par de nombreux établissements dont les bienfaits s'étendent chaque jour; entretient deux universités, celle d'Heidelberg et celle de Freybourg; il a fondé quatre lycées, ceux de Constance, de Bade, de Carlsruhe et de Manheim, et dans les principales villes, 40 gymnases et 15 écoles, dont 7 où l'on enseigne le latin; enfin il a encouragé la fondation de plusieurs institutions spéciales, telles que celle des sourds-muets, celle des élèves forestiers, celle des

architectes, les académies de commerce de Manheim et de Carlsruhe, et il a fondé, dans cette dernière ville, le séminaire des pasteurs protestants, et à Mersebourg un séminaire catholique.

Il y a des écoles primaires dans toutes les communes; les enfants sont tenus de les fréquenter dès l'âge de 7 ans, jusqu'à 13 pour les filles, et jusqu'à 14 pour les garçons.

On peut évaluer les revenus annuels du grand-duché de Bade à 9,718,248 florins ou 20,602,685 francs. Les dépenses sont un peu plus fortes, et atteignent, pour 1852, le chiffre de 9,722,861 florins ou 20,612,465 francs. En janvier 1852, la dette publique s'élevait à 28,284,316 florins ou 59,962,744 francs; mais outre cette dette publique générale, il y a un emprunt de 32,609,791 florins, qui a été contracté pour la construction des chemins de fer.

Le grand-duché de Bade est tenu de fournir à la Confédération germanique un contingent de 20,350 hommes; sa force militaire se compose d'un effectif de 15,000 hommes, dont la moitié seulement sont sous les armes en temps de paix.

Le pays est partagé en quatre cercles : ceux du Haut-Rhin, du Rhin-Moyen, du Bas-Rhin et du Lac. Il renferme 36 villes, 108 bourgs et 2,427 villages et hameaux.

Les habitants parlent un dialecte dur, qui paraît être le résultat du mélange de l'ancien allemand et du slave, et qui cependant diffère dans plusieurs cercles, principalement aux deux extrémités de la contrée; ainsi on reconnaît facilement à sa prononciation le peuple du Schwarz-wald et celui de l'Odenwald.

Mais il est temps de parcourir les lieux dignes de quelque attention; nous commencerons notre excursion par le nord.

*Wertheim*, ville située au confluent du Mein et du Tauber, est une possession médiante du prince de Lowenstein-Wertheim, sous la souveraineté du grand-duc de Bade. Elle est entourée de murailles et renferme deux châteaux et 3,600 habitants, qui s'enrichissent par la vente des produits de leurs tanneries, de leurs distilleries, de leurs vins, et par un commerce de transit qu'alimente le cours du Mein, qui, en cet endroit, la sépare de la Bavière. *Mannheim* ou *Manheim*, la plus considérable ville du grand-duché, a éprouvé trois fois en un siècle et demi les funestes effets du fléau de la guerre. D'abord elle s'éleva tout-à-coup, en 1606, par les soins de Frédéric IV, comte palatin du Rhin, et de Frédéric V, son fils, du rang de simple village à celui de place de guerre; ce fut la cause

de ses malheurs. Dévastée en 1622 par les Bavares, elle avait à peine réparé ses maux qu'elle fut comprise dans la destruction du Palatinat, dont l'arrêt barbare déshonore à jamais le ministère de Louvois. On dit que la fureur des soldats de Louis XIV alla jusqu'à profaner dans ses murs les tombeaux des électeurs palatins. Rebâtie par ses princes, elle fut bombardée en 1795 par l'armée française, et plusieurs de ses édifices devinrent la proie des flammes. Cependant sa situation avantageuse au confluent du Neckar du Rhin, l'activité de son commerce, l'importance de ses fabriques de toile, d'étoffes de laine et de bijouterie fausse en un alliage connu sous le nom d'*or de Manheim*, ont puissamment contribué à lui conserver l'importance dont elle jouit encore. Ses remparts, détruits par les Français, ont été convertis en jardins qui contribuent à l'agrément de ses environs tout à fait pittoresques. Sa population s'élève à plus de 24,316 habitants; ses rues sont droites et bien alignées. On y remarque quelques beaux édifices, parmi lesquels nous citerons le château ducal, l'église des jésuites, la bourse, l'observatoire et le théâtre. Elle possède plusieurs établissements de charité et d'instruction publique; elle est le siège de la cour suprême du grand-duché. Première place de commerce de tout l'État, elle est une des stations les plus importantes du chemin de fer badois. Elle est en relation avec Paris par la ligne de Saarbrück et Metz; vers le sud elle communique avec Carlsruhe et Fribourg par Heidelberg. Enfin elle est en rapport avec Francfort-sur-le-Mein et les grandes lignes de l'Allemagne centrale et septentrionale, par l'embranchement de Frédrichsfeld à Darmstadt et Francfort.

Le chemin de fer badois, qui commence à Manheim, nous conduira, en remontant la vallée du Neckar, à la ville universitaire d'*Heidelberg*, dont la fondation remonte au douzième siècle; elle est assez bien bâtie sur la rive gauche du Neckar. On y admire la place de Charles, et l'on ne peut voir sans intérêt avec quel soin sont tenus les établissements d'instruction qui concourent, avec le jardin botanique, les cabinets de physique, de minéralogie, de chimie, et les bibliothèques, à attirer dans cette ville, forte de 14,000 habitants, près de 800 étudiants. Son université est l'une des plus anciennes de l'Allemagne; elle date de l'an 1386, et jouit d'une réputation méritée.

Parmi les savants auxquels cette ville donne le jour, on doit citer François Junius, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur les langues anciennes du Nord et sur les antiquités; le littérateur Gérard-Voss ou Vossius; l'antiquaire Laurent Beger et le théologien Altling.

La montagne du Geisberg, qui s'élève auprès d'Heidelberg, est dominée par le vaste et magnifique château des électeurs, dont les caves renferment le fameux tonneau qui remplaça celui qui fut détruit pendant la guerre de Trente-Ans, ou plutôt c'est le second qui fut construit après celui-là : ainsi, en 1644, l'électeur palatin Charles-Louis en fit élever un qui surpassa le premier en capacité ; réparé en 1728, il fut remplacé en 1751 par un troisième plus grand et peut-être plus magnifique que les deux autres : il fut construit par l'électeur Charles-Théodore. Long de 40 mètres 02, et d'un diamètre de 6 mètres 97, il contient 284,000 litres; on y monte par un escalier de 50 marches, et l'on évalue à 42 milliers le poids du fer employé à le cercler.

On ne peut rien voir de plus magnifique que ce qui reste du vaste château d'Heidelberg; de son balcon, on jouit d'une vue magnifique. De ce point élevé, l'œil se promène avec plaisir sur l'une des plus riches contrées de l'ancien Palatinat, et sur les vignobles estimés d'Heidelberg et de *Weinheim*, petite ville de 5,000 habitants, située près des frontières du grand-duché de Hesse.

*Schwetzingen*, à 2 lieues d'Heidelberg, est un bourg d'environ 3,000 habitants, remarquable par son vaste château ducal, et surtout par son jardin botanique, l'un des plus riches de l'Europe, et peut-être même le plus riche en plantes alpines.

*Philippsbourg*, qui se nommait anciennement *Udenheim*, et qui dut son nouveau nom à Philippe-Christophe, évêque de Spire, fut longtemps une des plus fortes places de l'Europe. Les Français la prirent en 1644, en 1734 et en 1799; elle est aujourd'hui démantelée. Dans la jolie ville de *Bruchsal*, une des stations du chemin de fer badois, peuplée de 9,000 âmes, on remarque le château de l'ancien prince évêque de Spire; ses jardins, bien dessinés, servent de promenade publique. *Durlach*, également située sur ce chemin de fer, au sud de la précédente et dans une plaine fertile sur le Pfinz, a un ancien château et 4 à 5,000 habitants.

En continuant à suivre le chemin de fer, nous arrivons à *Carlsruhe*, capitale du grand-duché de Bade; son sol est élevé de 120 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle est bâtie avec beaucoup de régularité, et toutes ses rues, alignées partent, en face du château ducal, en divergeant comme les branches d'un éventail. La demeure du prince est d'une élégante simplicité; ce qui la rend surtout agréable, ce sont les jardins et la forêt qui s'étend dans la partie opposée à celle qu'occupe la ville. Le château renferme une bibliothèque et de riches collections. D'autres collec-

tions, et surtout le musée, rendent la ville intéressante sous ce rapport. Les édifices qui l'embellissent sont nombreux. La salle de spectacle, ou le théâtre de la cour, est remarquable; l'hôtel-de-ville est un édifice nouvellement construit; les portes de *Durlach* et d'*Ettlingen* sont d'une belle architecture. Le lycée, l'école militaire, l'école royale, l'institut des sourds-muets, l'école vétérinaire, l'école normale protestante et l'école polytechnique sont les principaux établissements d'instruction de cette ville, qui en renferme un grand nombre. Carlsruhe, en un mot, ville de plaisir, fière de son élégance, riche de ses établissements utiles, peuplée de 23,217 individus, se dédommage du peu d'importance de son commerce par son industrie dans la fabrication des objets de luxe: elle est renommée pour sa bijouterie, son horlogerie, ses meubles et ses voitures.

*Pforzheim*, cité commerçante de 8 à 9,000 âmes, la plus manufacturière de tout le grand-duché, est située au pied de la Forêt-Noire, au confluent de l'Enz et de la Nagold; elle renferme une maison de correction et une maison d'orphelins; on y confectionne beaucoup d'objets de bijouterie et d'horlogerie; on y fabrique des draps, des maroquins et des produits chimiques; son commerce consiste principalement en blé, en huile, en vins, et en bois de construction.

Entre *Durlach*, jadis la résidence des margraves de Bade et *Ettlingen* siège d'une cour criminelle, on a découvert, en 1802, les restes d'une maison romaine, les débris d'une chaussée et un monument qui paraît avoir été consacré à Neptune. Sur le bord de la Murg, petite rivière de 46 lieues de cours, qui prend sa source dans la Forêt-Noire, et qui sert à transporter jusqu'au Rhin les bois de cette région montagneuse, et sur le chemin de fer badois, nous voyons *Rastadt*, ville célèbre par plusieurs congrès et par l'assassinat des députés de la république française. Sa population est de 6,000 habitants; elle possède un beau château ducal; sa position, essentiellement stratégique, puisqu'elle est le chef-lieu du Bas-Palatinat, l'a fait déclarer forteresse fédérale. Elle renferme des établissements d'instruction publique et de charité; son commerce est important, et ses fabriques d'acier et de tabatières en pâte de papier ont de la réputation en Allemagne, aussi bien que ses voitures et ses armes à feu.

A la station de *Oos*, quittons la grande ligne badoise, un petit embranchement de quelques kilomètres nous conduira à *Bade* ou *Baden-Baden*, située à 2 lieues de *Rastadt*. Cette ville de 6,000 âmes doit son nom et sa célébrité à ses sources minérales et à ses bains connus et fréquentés du temps des Romains, et qui chaque année réunissent 6 à 7,000 étrangers.

On y remarque l'ancien collège des jésuites et les ruines du vieux château, que l'on range avec raison parmi les plus belles et les plus pittoresques de l'Allemagne.

Si nous revenons à Oos, pour continuer notre excursion par le chemin de fer badois, nous passerons aux stations de *Bühl* et d'*Achern*; nous laisserons sur notre gauche, près de *Salzbach*, l'emplacement du vieux noyer au pied duquel Turenne expira, le 27 juillet 1675, et nous arriverons à la station d'*Appenweier*. Un embranchement s'en détache et va jusqu'au pont de *Kehl*, petite ville de 4,500 âmes, située en face de Strasbourg. Cet embranchement unit la ligne badoise à la grande ligne de Paris à Strasbourg et aux autres chemins de fer français. Revenons sur la grande ligne badoise.

*Offenbourg*, station du chemin de fer, petite ville entourée de murs, et peuplée de 3,500 âmes, possède un territoire riche en vignobles. *Lahr*, qui renferme aujourd'hui 5,000 habitants, est une des cités les plus commerçantes et les plus industrieuses du duché.

Au pied des montagnes de la Forêt-Noire, *Fribourg* ou *Freybourg*, ancienne capitale du Brisgau, et aujourd'hui une des plus importantes stations de la ligne badoise, s'élève sur les bords du Treizam; elle renferme 15,000 habitants, un gymnase et une administration supérieure des forêts. Son université célèbre, fondée en 1456, ses collections scientifiques, sa société de statistique et d'antiquités, et son commerce, la placent au rang des villes les plus importantes du grand-duché; *Brisach* ou *Vieux-Brisach*, que les Allemands appellent *Alt-Breisach*, passe pour avoir été fondée par Drusus; elle serait alors l'ancienne capitale des *Brisagavi*, petit peuple qui dépendait des *Alemanni*. Elle était autrefois célèbre par ses fortifications, que détruisit Marie-Thérèse. Un mur l'environne encore. Elle fut presque réduite en cendres, les 15 et 16 septembre 1793, par le feu des Français, dirigé de la rive opposée du Rhin. Ce fleuve, qui l'arrose, n'a point favorisé le commerce chez ses 2,500 habitants; la fabrication du tabac est sa principale industrie. Au sud de Fribourg, le chemin de fer de Bade passe encore à *Mulheim*, à *Rheinweiler*, pour venir s'arrêter à *Haltingen*, à quelques kilomètres de Bâle.

La partie méridionale du grand-duché de Bade est celle qui renferme le moins de villes dignes d'être décrites. Les montagnes de la Forêt-Noire sont en effet peu convenables à l'établissement de quelque cité un peu importante. Nous ne pouvons citer que *Willingen* et *Constance*. Mais avant de traverser la crête du Schwarz-wald, nous remarquerons au pied

du mont *Blauen* le village de *Badenweiler*, renommé par ses eaux thermales depuis près de vingt siècles ; les Romains y avaient fondé un établissement considérable. Vers les frontières du royaume de Wurtemberg, on remarque, dans une vallée élevée et sur les bords du Brig, *Willingen*, peuplée de 4,300 habitants ; le cercle dont elle dépend ne renferme qu'une seule ville un peu plus importante, c'est *Constance* ou *Constanz*, qui donne son nom au lac sur les bords duquel elle s'étend. Cette ville, de 6,800 habitants, est célèbre par le concile de 1431 et par le supplice de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Constance est sur la rive méridionale ou suisse du lac auquel elle donne son nom ; c'est une ville ancienne, autrefois impériale et libre, assez bien bâtie, mais elle est triste, et ses monuments remarquables sont le château ducal, le palais épiscopal, la cathédrale et l'ancien couvent des dominicains où fut tenu le concile. Ses établissements industriels consistent en fabriques de toiles peintes ; c'est la principale branche de son commerce, auquel elle joint les grains, les bois et les vins. Le port de cette ville a été déclaré *port franc* ; elle peut donc espérer, lorsqu'elle jouira des avantages d'un chemin de fer, voir son importance commerciale s'accroître, et ressaisir le rang qu'elle avait autrefois parmi les plus riches cités de l'Allemagne.

Parmi les petites villes de ce cercle, nous mentionnerons seulement *Donaueschingen*, qui renferme environ 3,000 âmes ; c'est dans la cour du château de cette ville que naît le ruisseau, regardé par la plupart des géographes, comme la véritable source du Danube.

Le gouvernement du grand-duché de Bade est depuis longtemps un des plus sages et des plus éclairés de toute l'Allemagne ; il a de bonne heure fait participer les populations qu'il administre aux bienfaits du régime constitutionnel et à quelques mesures libérales. Son administration financière est économe et modérée. A côté du budget général de l'État, il en existe encore de particuliers, tels sont ceux : de l'administration postale, de l'administration des chemins de fer, de la direction des constructions de chemins de fer, de la caisse d'amortissement et de l'administration des bains. Nous nous résumerons en disant que parmi les États secondaires de l'Allemagne, le grand-duché de Bade est un État sérieux, qui occupe le septième rang dans la Confédération germanique, et qu'il entretient des rapports diplomatiques avec les grandes puissances de l'Europe.

## TABLEAUX Statistiques de la principauté de Liechtenstein et du Grand-Duché de Bade 1.

## PRINCIPAUTÉ DE LIECHTENSTEIN.

SUPERFICIE.	POPULATION.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES.	FORCES MILITAIRES.	VILLES PRINCIPALES.
7 lieues carr.	6,351	907	<i>Revenus.</i> 50,000 fr. <i>Dette.</i> 6,000,000 fr. <i>Contrib. fédér.</i>	<i>Armée.</i> 99 hommes. <i>Contingent fédér.</i> 95 hommes.	2 bourgs, 9 villages et hameaux. Vadutz ou Liechtenstein, 2 000 — Châteaude Schellenberg.

1 Le tableau statistique des principautés de Hohenzollern a été donné avec le tableau de la statistique générale de la Prusse, à la page 119 de ce volume.

## GRAND-DUCHÉ DE BADE.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1852.	ÉTAT MILITAIRE.
278,50 m. c. a. ou 773 lieues g. c.	1,356,943	4,881	<i>Revenus.</i> 20,602 685 francs. <i>Depenses.</i> 20,612,465 francs. <i>Dette publique.</i> 59 962,741 francs. <i>Contribut. fédérale.</i> 116,716 francs.	Etat-major, . . . . . 185 Infant., 1 div. de 2 brig. 11,514 Caval, 1 brig. de 3 esc. 2,143 Artill., 1 rég à 5 batter. 1,158  15,000 <i>Contingent fédéral.</i> 20,558 hommes.
(36 villes. — 108 bourgs. — 2,427 villages.)				
{ Cercles.	Superficie.	Population.	Villes principales et leur population.	
RHIN-MOYEN.	214	462,085	21 bailliages. — 389 communes. CARLSRUHE, 23,217. — Durlach, 7,000 — Pforzheim, 8,000 Brüchsäl, 7,400. — Rastadt, 6,000. — Baden, 4,000 — Ettlinghen, 4,000. — Offenburg, 3,500. — Kehl, 4,000. — Lahr, 5,000.	
HAUT-RHIN. .	216	349,202	18 bailliages. — 448 communes. Fribourg, 14,000. — Reichnau, 2,000. — Badenweiler, 700. — Brisach, 3,500. — Lörrach, 2,500. — Endigen, 3,500. — Saint-Blaise, 2,000.	
BAS-RHIN. . .	172	346,578	20 bailliages. — 382 communes. Mannheim, 21,316. — Heideberg, 14,000. — Schwelzingen, 2,800. — Philippsbourg, 1,500 — Weenheim, 5,000 — Sinsheim, 3,000. — Wertheim, 3,800. — Bischofshelm, 2,800. — Waldurn, 2,600.	
LE LAC. . . . .	171	199,075	15 bailliages. — 376 communes. Constance, 8,000. — Neberlingen, 2,800. — Willingen, 4 000. — Neustadt, 1,600. — Donaueschingen, 3,000. — Ludwigs- hafen, 1,500.	



## LIVRE CENT SOIXANTE-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Description des royaumes de Bavière et de Wurtemberg.

Le royaume de Bavière est borné au nord par le royaume et les duchés de Saxe et la Hesse-Électorale ; à l'ouest par les grands-duchés de Hesse et de Bade, et par le royaume de Wurtemberg ; au sud et à l'est par les États de la monarchie autrichienne. Sa superficie est de 1304,30 milles géographiques allemands, ou de 3,872 lieues. Fidèle à la marche que nous avons adoptée pour la Prusse, nous considérerons tout le territoire compris entre le Wurtemberg et l'Autriche comme le royaume de Bavière proprement dit ; et après avoir décrit sous les rapports physique et statistique son importante superficie, nous considérerons séparément sous les mêmes rapports le cercle du Palatinat ou la Bavière rhénane qui est séparé de la Bavière proprement dite par la Hesse-Darmstadt et le grand-duché de Bade.

La Bavière proprement dite, ou la vieille Bavière, occupe presque tout le bassin formé à l'ouest par le *Raühe-Alp* et le *Spessart* ; au nord par le *Rhône-gebirge*, le *Thüringer-wald*, le *Franken-wald* et le *Fichtel-gebirge*, ou la *Chatne des pins* ; à l'est par le *Böhmer-wald*, et au sud par divers prolongements des *Alpes tyroliennes*. Ce vaste bassin se divise naturellement en deux parties ou bassins secondaires. Le premier, ou le septentrional, est celui que traverse la *Regnitz* ; il n'est, à proprement parler, que celui du *Mein*. Il est circonscrit par deux branches partant du point où la *Regnitz* prend sa source, et dont l'une se dirige à droite, sous le nom de *Franken-wald*, pour aller se rattacher au *Fichtel-gebirge* ; tandis que l'autre, sous celui de *Steiger-wald*, se prolonge jusqu'à la chaîne du *Spessart*, dont elle n'est séparée que par le cours du *Mein*. La principale pente de ce bassin est dirigée du sud au nord ; c'est aussi cette direction que suit la *Regnitz* avant d'aller se réunir au *Mein*. Le second bassin, ou le méridional, plus important que le premier, est traversé par le Danube ; il est formé par les ramifications du *Franken-wald* et du *Steiger-wald*, et par les autres montagnes que nous avons nommées : celles qui s'élèvent au nord du fleuve sont bien moins importantes que celles qui se prolongent au sud ; aussi les affluents qu'il reçoit sur sa rive gauche sont-ils moins

considérables que ceux de la rive droite. Les trois qui méritent d'être cités par leur étendue sont l'*Altmühl*, qui descend du *Steiger-wald*, le *Naab*, qui descend du *Fichtel-gebirge*, et la *Regen*, qui prend sa source dans le *Böhmer-wald*. Mais sur sa rive droite, ce sont l'*Iller*, le *Lech*, l'*Isar* ou l'*Iser* et l'*Inn*, qui ont leurs sources dans les Alpes. La principale pente de ce bassin est dirigée vers le nord-est. Les diverses ramifications de ces montagnes forment des vallées larges et des plaines basses dont le sol est ordinairement marécageux. La plaine la plus étendue occupe l'espace compris entre Ratisbonne et Osterhofen, c'est à-dire une longueur de 45 lieues sur une largeur un peu moins considérable.

Le bassin du Danube nous montre donc d'une manière distincte la séparation de deux grands systèmes de montagnes : celui des *Alpes* au sud du fleuve, et celui des monts *Hercynio-Carpathiens* au nord, comme nous l'avons dit dans les généralités sur la géographie physique de l'Europe.

Nous avons indiqué la disposition de ces montagnes. Cependant quelques détails sur le *Spessart*, le *Rhône-gebirge* et le *Böhmer-wald*, nous donneront les moyens de compléter la géographie physique de la Bavière.

La chaîne du *Spessart* commence sur les bords du *Mein*, à l'endroit où le cours de cette rivière la sépare de la chaîne de l'*Oden-wald*. L'extrémité la plus rapprochée du *Mein* porte le nom d'*Engelsberg*; elle se dirige vers le nord en projetant des rameaux au sud-ouest et au sud-est, et va se rattacher à la chaîne du *Rhône-gebirge*; plusieurs ruisseaux, tributaires du *Mein*, y prennent leur source. La hauteur moyenne de la chaîne est d'environ 400 mètres. Les plus hautes cimes sont celles du *Hohe-Wart*, qui s'élève à 600 mètres, et du *Geyersberg*, qui en a 624.

Le *Rhône-gebirge* occupe une étendue plus considérable que le *Spessart*; à l'ouest il va se rattacher à la chaîne du *Vogelsberg*, et à l'est celle du *Thüringer-wald*; il fournit au *Mein* deux affluents, le *Sinn* et la *Saale*.

Le *Fichtel-gebirge*, qui unit le *Rhône-gebirge* au *Böhmer-wald*, est en grande partie granitique comme ces deux chaînes. Sa cime la plus élevée est le mont *Ochsen-Kopf*. Deux petites rivières en descendent pour former le *Mein* : l'une est le *Mein blanc*, et l'autre, au sud de celle-ci, est le *Mein rouge*. Le lit de la première, à Culmbach, comparé à celui de la seconde, à Bayreuth, est de 45 mètres plus haut. La pente du bassin du *Mein*, de l'est à l'ouest, est considérable : on l'évalue à près de 300 mètres depuis Bayreuth jusqu'à Würzbourg, c'est-à-dire sur une étendue de près de 30 lieues.

Le *Böhmer-wald* se rattache, ainsi qu'on vient de le voir, au *Fichtelgebirge*; il commence aux sources de l'Eger, et se termine aux monts Moraves. Long de 85 lieues, sa largeur au nord-ouest est de 6 lieues, au centre de 8, et au sud de 13. Depuis son extrémité septentrionale, il s'élève graduellement jusqu'auprès de Waldmunchen; près de Swiesel, il atteint sa plus grande élévation, puis il diminue graduellement jusqu'à son point de jonction avec les monts Moraves. Ses plus hautes sommités sont l'*Arber*, le *Rachel* et le *Dreysel*, ou *Drey-Sesselberg*. Cette chaîne, très-escarpée du côté de la Bavière, offre des pentes beaucoup moins rapides du côté de la Bohême; elle projette sur le sol de la première plusieurs ramifications dont les plus importantes sont le *Greiner-wald*, qui s'élevant près de Valdmunchen, voit couler au bas de ses pentes méridionales la *Regen*, affluent du Danube, et le *Bayer-wald*, qui se détache du mont Rachel et va se terminer près de Ratisbonne, en séparant le cours du Danube et celui de la *Regen*. Cette rivière n'est pas la seule importante qui descende du Böhmer-wald pour suivre les pentes du bassin du Danube: plusieurs des cours d'eau qui forment le *Naab* prennent leur naissance dans cette chaîne et dans celle du Fichtelgebirge; il faut encore ajouter l'*Ilz*, qui a sa source au pied du mont Rachel. Le Böhmer-wald offre des cimes décharnées, des pointes en forme de pyramides et d'aiguilles, des abîmes profonds et de nombreux marais. Les forêts qui en occupent les pentes sont peuplées d'ours et de lynx.

Le cours du Danube partage le sol de la Bavière en deux grandes formations géologiques. Au nord du fleuve, les terrains, y compris ceux du bassin de la *Regnitz* et du *Mein*, appartiennent à la formation ancienne. Au sud s'étendent, depuis le lac de Constance jusqu'au confluent de l'*Inn* et du Danube, de vastes dépôts appartenant à la formation tertiaire, placés sur des roches plus anciennes, qui vont s'appuyer sur les granites de la chaîne des Alpes.

On trouve au nord du Danube, dans les terrains d'alluvion de la *Regen*, de l'*Altmühl* et du *Mein*, des ossements fossiles, et dans le *Steiger-wald* des cavernes remplies de ces mêmes ossements.

La partie la plus élevée et la plus méridionale de la Bavière se ressent du voisinage et de l'influence des Alpes; les lacs y sont nombreux, plusieurs ont une étendue considérable. Ainsi, sans compter celui de Constance, dont une très-faible partie dépend de ce royaume, nous pouvons en citer huit importants par leur superficie: celui de *Ammer*, d'où sort une rivière de ce nom qui va se jeter dans l'*Isar*; celui de *Wurm*, celui de *Chiem*,

qui alimente la petite rivière d'Alz, affluent de l'Inn, et d'où s'élèvent plusieurs îles, sont les plus étendus; ajoutons le *Staffel*, le *Kochel*, le *Walchen*, le *Tegern*, et le *Bartholomæus*, ou le *lac Royal*, nous aurons relaté ceux qui méritent le plus d'être cités. D'autres moins vastes, ainsi que beaucoup d'étangs, sont, avec ceux que nous venons de nommer, une sorte de richesse pour cette partie de la Bavière, par les pêches abondantes auxquelles ils donnent lieu.

On compte aussi dans la Bavière beaucoup de sources minérales : les plus fréquentées sont celles de *Siechersreuth* ou d'Alexandre, situées dans la contrée pittoresque du *Fichtel-gebirge*; les bains de *Kissingen*, dans une vallée arrosée par la Saale, à 13 lieues au nord de Würzburg; dans la même contrée, les eaux acidules et ferrugineuses de *Bocklet* et de *Brückenau*; et dans la partie méridionale du royaume, celles de *Hardecker*, qui se consomment presque exclusivement à Munich.

Le climat de ce pays est généralement sain et tempéré : l'élévation du sol et le voisinage des montagnes apportent cependant des modifications considérables dans la température : au midi du Danube, l'air est vif, on éprouve des hivers longs et rigoureux; c'est la partie la plus élevée de la Bavière, c'est celle qui est le plus exposée à l'influence des glaciers éternels des Alpes. Dans la région du *Böhmer-wald*, les vents du nord-est rendent le climat sec et âpre; au nord, le *Fichtel-gebirge* donne à la contrée de la Haute-Franconie une âpreté moins grande peut-être, parce que les vallées s'y étendent de l'est à l'ouest, et que les montagnes y modifient l'influence des vents du nord. Dans un grand nombre de lieux, le printemps et l'été sont humides et pluvieux; mais dans les vallées ouvertes au sud, les chaleurs de l'été sont souvent excessives. De toutes les saisons, la plus belle est ordinairement l'automne.

Avant de nous occuper des produits naturels, des richesses agricoles et de l'industrie de la Bavière, jetons un coup d'œil en arrière, voyons quels étaient les peuples antiques qui habitaient cette contrée.

Elle était occupée jadis par deux nations considérables que séparait le Danube. Au nord du fleuve s'étendaient les *Hermunduri*, au sud les *Vindelici*. Les pentes du *Böhmer-wald* ou de la forêt de Bohême, que les anciens appelaient *Gabrita Sylva*, jusqu'au bord du Danube, et depuis l'embouchure du Naab jusqu'à celle de l'Ilz, étaient habitées par les *Narisci*, peuple moins considérable que les deux précédents. Les *Hermunduri* adoraient, suivant Tacite, Mars et Mercure; ils eurent souvent des démêlés et des guerres sanglantes avec les *Catti* leurs voisins, mais situés plus au

nord. Dans ces luttes cruelles, ils vouaient l'armée ennemie à leurs dieux; alors, s'ils étaient vainqueurs, ils massacraient sans pitié les hommes et les chevaux de l'armée vaincue. Ces peuples se soumièrent cependant aux armées des Romains, dont ils devinrent les alliés les plus fidèles, aussi étaient-ce les seuls Germains, dit l'historien latin, qui communiquassent librement avec les Romains, et qui pussent parcourir sans gardes les colonies limitrophes; « et tandis, ajoute-t-il, que nous ne faisons voir aux autres peuples que nos armes et nos camps, nous ouvrons à ceux-ci nos maisons de la ville et de la campagne, qui n'excitent point leur cupidité ».

Les *Narisci*, qui, suivant Tacite encore, habitaient près des *Hermunduri*, ne leur cédaient point en bravoure; nous avons peu de renseignements sur ce peuple. Ptolémée et Dion Cassius ne donnent sur leur compte aucune particularité remarquable; mais nous devons faire observer que le premier de ces deux auteurs les appelle *Varisti*, et le second *Naristæ*.

Les *Vindelici* s'étendaient depuis le lac de Constance (*lacus Venetus*) jusqu'au confluent de l'Inn et du Danube; ce fleuve leur servait de limite. Suivant d'Anville, ils doivent leur nom à deux rivières, le *Vindo*, qui est aujourd'hui le *Wertach*, et le *Licus*, aujourd'hui le *Lech*, sur le bord desquelles ils avaient dès la plus haute antiquité leurs principaux établissements. Cette étymologie paraît assez naturelle. Les *Vindelici* furent soumis par les Romains, et leur pays reçut de ceux-ci le nom de *Vindelicia*; il fut joint ensuite à la *Rhétie* (*provincia Rætia*), dans laquelle furent établies plusieurs colonies romaines. La plus importante paraît avoir été celle qui reçut d'Auguste le nom d'*Augusta Vindelicorum*, aujourd'hui *Augsbourg*, que dans les transactions commerciales on désigne encore sous le nom d'*Auguste*. Une autre assez considérable fut *Gambodunum*, qui paraît être *Kempten*. *Ratisbonne*, sur le Danube, a conservé dans celui de *Regensberg* son ancien nom de *Regina*, qui lui vient de la rivière de la Regen à l'embouchure de laquelle elle se trouve. *Passau* est l'ancienne *Batava-Castra*. Enfin, *Neu-Oetting*, près de *Muhldorf*, paraît être le lieu nommé *Pons-Oeni*, ainsi que le confirment les restes d'une voie romaine découverte dans ses environs.

La Bavière est le plus ancien duché de l'Allemagne; elle a conservé depuis le cinquième siècle son titre, son nom et même une partie de son antique constitution; les Allemands l'appellent *Bayern*, et ce nom rappelle celui de *Boii*, l'un des peuples germains refoulés dans la Bohême par les Romains, et qui en sortirent vers l'an 450 avec les Barbares con-

nus sous le nom d'*Ostrogoths*. Ce duché était encore appelé *Boiaria* dans le moyen âge : il s'étendait plus loin vers l'est que le royaume actuel. Le premier chef ou duc des Bavaois paraît être Aldiger ou Aldeger. On croit qu'il prit le titre de roi en 456, titre que ses successeurs conservèrent jusqu'au neuvième siècle presque sans interruption. Charlemagne fit la conquête de ce pays sur le roi Tasillon III; plus tard il échut à son petit-fils, Louis le Germanique. Les successeurs de cet empereur abandonnèrent l'administration de la Bavière à des margraves qui bientôt se rendirent indépendants. Othon III, comte de Wittelsbach, qui régnait en 1101, est regardé comme la souche de la maison royale actuelle de Bavière. Au quatorzième siècle, cette maison se divisa en deux branches : la branche *Palatine* ou *Rodolphine*, dont les descendants sont encore aujourd'hui sur le trône de Bavière, et la branche *Bavaroise* ou *Ludovicienne*, qui s'éteignit en 1777. La Bavière s'était montrée fidèle alliée de la France; Napoléon l'érigea en royaume en 1806 en augmentant son territoire aux dépens des États voisins et surtout de l'Autriche. A la paix de 1815, elle perdit la plupart de ses annexes, mais les grandes puissances lui conservèrent son titre de royaume et lui cédèrent par compensation, en France, une petite partie de l'ancienne province d'Alsace avec Landau, une portion des évêchés de Worms et de Spire, et l'ancien duché de Deux-Ponts.

Le sol des régions montagneuses de la Bavière proprement dite est d'une qualité médiocre; mais dans les plaines basses et dans les vallées il est très-productif. Dans le nord, les terres livrées à la culture sont généralement légères; dans la partie méridionale, elles sont grasses et fortes. Le gouvernement bavarois cherche à encourager l'agriculture, mais il aura bien à faire pour vaincre l'indolente apathie et l'ignorance routinière des paysans, qui sont autant d'obstacles à toute espèce de perfectionnement. Près d'un tiers des terrains de l'Isar, du bas Danube et de la Regen est encore inculte. Près d'un cinquième de la superficie de la Bavière proprement dite est composé de terres vagues qui ne produisent que de mauvais pâturages. L'administration a, dans ces dernières années, fait dessécher des marais et rendu à la culture des terres considérables; mais ces opérations utiles exigent des dépenses qui s'opposent à l'accomplissement rapide d'un projet dont la nécessité et les résultats sont du plus haut intérêt. A quoi tiennent les différences que l'on remarque entre le rapport des terres de même qualité, dans une contrée soumise à la même administration, si ce n'est au degré de lumières et d'instruction des cultivateurs?

La Bavière a été pendant longtemps le pays de l'Allemagne le plus arriéré sous le rapport de l'agriculture. Aujourd'hui même, malgré les encouragements du gouvernement, cette branche si utile des connaissances humaines n'est point aussi avancée ici que dans l'Allemagne septentrionale, mais elle y fait chaque jour de rapides progrès. En vertu d'une loi de l'État, toutes les grandes routes sont bordées d'arbres fruitiers, principalement de cerisiers et de pommiers. Ces arbres sont élevés dans des pépinières aux frais du gouvernement et vendus au prix de revient à tous les particuliers.

Les cercles de Souabe, de Haute, Basse et Moyenne-Franconie et celui de la Haute-Bavière sont les mieux cultivés et ceux qui récoltent le plus de céréales. Les produits n'y sont point, il est vrai, aussi considérables que dans la Basse-Saxe et dans la Flandre, mais les habitants sont laborieux et susceptibles de comprendre leurs intérêts; ces cercles de la vieille Bavière seront donc longtemps les plus riches et ceux dont l'abondance des récoltes compensera l'insuffisance de celles des autres cercles. Les deux derniers que nous venons de nommer produisent non-seulement des grains, mais du vin, des légumes et des fruits. Dans les montagnes du Spessart l'agriculture, autrefois négligée, fait chaque jour de nouveaux progrès : les pommes de terre forment avec le pain la principale nourriture des habitants. Dans quelques autres districts, comme dans ces montagnes, les récoltes suffisent à peine à la consommation; cependant, nous devons le dire, l'administration veille aux moyens de répandre les lumières chez le peuple, et la Bavière trouvera un jour dans l'agriculture des éléments de prospérité.

La Bavière produit beaucoup plus de céréales qu'elle n'en consomme. On y récolte annuellement 70,000 quintaux de houblon, dont 30,000 sont vendus à l'étranger. La culture de la vigne est un objet important dans les deux cercles de la Haute et de la Basse-Franconie, ainsi que dans le Palatinat et dans la Haute-Bavière. Parmi les vins que fournissent ces contrées, celui que l'on nomme *Steinwein* jouit d'une grande réputation. On peut évaluer à 4 million d'hectolitres la quantité de vins que produisent les vignobles du territoire bavarois.

Les bestiaux forment, après l'agriculture, la principale branche de la richesse territoriale : les prés qui s'étendent le long des rivières en favorisent l'accroissement et la multiplication; il est même à remarquer que dans les départements où la culture est arrivée à un certain degré de perfection, les moyens d'améliorer les races se sont multipliés : dans les

cercles de la Haute, de la Moyenne et de la Basse-Franconie, le système des irrigations, pratiqué avec zèle, a donné naissance à de magnifiques prairies qui servent à engraisser de nombreux troupeaux; il semblerait qu'une industrie ne s'établit point sans en faire naître une autre. Cependant on y voit peu d'animaux de belle race : la contrée la plus riche, sous ce rapport, est celle qui s'étend sur les pentes des Alpes : les bêtes à cornes pourraient y rivaliser, par la beauté, avec celles de quelques cantons de la Suisse; il est vrai aussi qu'elles forment la principale richesse de cette partie élevée de la Bavière qui s'étend au sud de Munich.

Les cercles les plus riches en chevaux sont ceux de la Haute et de la Basse-Bavière et de Souabe; en bêtes à cornes, ceux de Souabe, de Haute-Bavière et de Basse-Franconie; en brebis, ceux de Basse-Franconie, de Moyenne-Franconie et de Haute-Bavière. Enfin, l'éducation des abeilles est encore une des occupations les plus lucratives de quelques propriétaires. Elle est cependant moins répandue qu'autrefois, quoique l'usage de la cire le soit beaucoup plus : c'est dans les cercles de Souabe et de Moyenne-Franconie qu'on s'en occupe avec le plus de succès. Il en est donc de l'entretien des animaux domestiques comme de l'agriculture : les Bavarois sont également arriérés dans ces deux branches de l'économie rurale. C'est sur la qualité comme sur la quantité qu'ils doivent porter leurs soins; car le nombre des bestiaux n'est pas considérable.

La science de l'horticulture a pris plus d'extension; on cite plusieurs établissements importants de jardiniers-fleuristes et de pépiniéristes. La culture des légumes s'étend principalement dans les environs des grandes villes. Nous avons déjà dit que les cercles de la Moyenne et de la Basse-Franconie possèdent plusieurs vignobles; c'est dans le premier que se font les vins de Franconie, dont les meilleurs crus se trouvent sur les bords du Lieste, près du Steinberg, aux environs de Saleck et de Wurzburg. On cite encore les vignes de *Calmoth*, d'*Eiweilstadt*, de *Sommerach* et d'*Eschendorf*. La Bavière en possède aussi sur les bords du lac de Constance. En général, la vigne paraît être cultivée dans ce pays avec intelligence.

La conservation des bois et des forêts est un des objets dont s'occupe le plus le gouvernement bavarois; leur exploitation fait vivre plusieurs milliers d'individus. Les arbres les plus communs sont le chêne et le hêtre : le premier y déploie un grand luxe de végétation; le second, beaucoup plus commun, atteint fréquemment une hauteur de plus de 32 mètres. La culture y a introduit le bouleau, le frêne et plusieurs espèces de conifères.



Les forêts les plus considérables sont celles du *Spessart*, du *Rhône-gebirge*, du *Zwiesler*, du *Mitten*, du *Kulwald*, du *Retzer*, du *Lorenz*, et celles de environs de *Kempton*. Les cercles les plus riches en forêts sont ceux de la Haute-Bavière, de la Basse-Franconie, du Haut-Palatinat et de Souabe. On peut évaluer leur superficie à environ 5,740,000 journaux, ou arpents du pays. On a calculé qu'elles occupent 29 pour 100 des terres du royaume, ce qui fait à peu près 8 arpents par famille.

La Bavière possède plusieurs carrières de meules, plusieurs exploitations de pierres à aiguiser, des houillères, des mines de plomb et de cuivre; mais ces diverses substances minérales ne sont point à comparer, pour l'importance des produits, à ceux qu'elle retire de ses salines et de ses mines de fer. Les sources salées les plus considérables sont celles du cercle de l'*Isar*, celles de *Reichenhall*, de *Traunstein* et de *Rosenheim*. Elle produisent par an près de 400,000 quintaux de sel; la mine de *Berchtesgaden* en fournit plus de 150,000, celle d'*Orb* 24,000 celle de *Kissingen* 16,000; mais ces produits sont insuffisants pour la consommation du pays qui est, pour cette denrée, tributaire de ses voisins.

Les plus importantes mines de fer sont celles du territoire d'*Amberg*, puis viennent celles des cercles de Haute-Franconie, de Haute-Bavière. Dans la Bavière proprement dite, le cercle de la Haute-Franconie est le seul où l'on exploite de la houille, mais le produit ne dépasse pas le quart de ce que l'on retire des mines de houille du Palatinat.

L'industrie est encore moins avancée en Bavière que l'agriculture; cependant les manufactures y sont assez nombreuses. On compte quelques forges et usines dans les seuls cercles du Haut-Palatinat et de la Haute-Franconie, plusieurs fabriques de fil de fer et 2 manufactures d'armes. D'autres établissements ne pourront parvenir au degré de perfection convenable qu'à force d'encouragement: les filatures sont encore dans l'enfance; les tisserands ne livrent à la consommation que des toiles grossières; on tire de l'étranger les toiles fines. Il en est de même des tissus de laine; aussi les draps et les casimirs forment-ils une branche considérable d'importation. La Bavière ne peut donner en échange de ces produits que des fils de chanvre et de la laine filée pour les tapis communs. Les toiles de coton et tout ce qui tient à la bonneterie se fabriquent et se consomment dans le pays. Il est pourtant quelques branches d'industrie dans lesquelles les Bavois ont acquis sur leurs voisins une supériorité reconnue; ainsi les cuirs, qui sont un objet important d'exportation; les papiers, dont ils fournissent la Saxe; les instruments de musique, de chirurgie et de mathéma-

tiques fabriqués à Munich sont recherchés en Allemagne; et les cartes à jouer de Nuremberg sont expédiées dans les différentes parties du monde. Les produits de ces diverses branches d'industrie prélèvent annuellement sur l'Allemagne et sur l'Europe un tribut de plus de 80,000,000 de francs. Nous ne parlerons point des manufactures de coutil, de batiste et de dentelles; leur nombre, assez restreint, n'occupe point une place importante dans l'industrie de ce pays.

D'après ce que nous venons de dire des produits industriels de la Bavière, on ne sera point étonné que son commerce soit peu important; heureusement pour ce pays que sa situation favorise les communications entre plusieurs États et entretient une grande activité dans le commerce de transit. Le cours des principales rivières navigables, telles que le Danube, le Rhin, le Mein, la Regnitz, l'Inn et le Salzach; deux canaux navigables; celui qui sert à faire communiquer le Rhin avec la vallée de la Franconie, et le canal *Louis*, commencé par Charlemagne, qui joint le Danube au Rhin par l'Altmühl, la Regnitz et le Mein; les routes nombreuses et assez bien entretenues, qui occupaient déjà en 1812 une étendue de plus de 4,080 milles allemands, ou 4,793 lieues; le service des postes, très-cher mais fort expéditif, trois lignes importantes de chemins de fer sillonnant l'étendue du royaume dans différents sens, favorisent les transactions commerciales.

D'après les documents publiés par l'administration, la population du royaume de Bavière était, au commencement de 1826, de 4,037,000 individus; au commencement de 1853, on l'évaluait à 4,559,452, savoir : 2,234,092 hommes et 2,325,360 femmes. Sur ce nombre il y a environ 3,070,000 catholiques, 4,200,000 protestants, 3,800 réformés et 65,000 israélites. Le reste appartient aux autres confessions chrétiennes.

La Bavière ne reconnaît point de *religion de l'État*, les consciences y sont libres : les catholiques, les luthériens et les réformés jouissent de droits égaux; le gouvernement n'intervient jamais dans les questions qui ont quelque rapport au culte, mais il exerce sur tous une surveillance impartiale. D'après le dernier concordat, le royaume est divisé en deux archevêchés, dont l'un est à Munich et l'autre à Bamberg, et en six évêchés : ceux de Passau, de Ratisbonne et d'Augsbourg, et les évêchés suffragants d'Eichstädt, de Würzbourg et de Spire. Le culte protestant est sous l'autorité du consistoire de Munich, et les israélites sous celle de leurs rabbins, dont la nomination est soumise à l'approbation du gouvernement.

Les peuples de la Bavière ont conservé quelques traits caractéristiques des différentes souches dont ils sortent : l'habitant de l'ancienne Souabe est ignorant, superstitieux et sobre; le Franc ou peuple de l'ancienne Franconie, est rusé, actif et entreprenant; le Bavarois proprement dit, celui qui descend du mélange des *Vindelici* et des *Boii*, est sérieux, loyal, fidèle à ses engagements, constant dans ses affections, attaché aux cérémonies religieuses plutôt qu'aux préceptes de la religion, et prêt à tout faire pour la patrie, si le prêtre le lui prescrit au nom de la divinité. Le gouvernement cherche avec un zèle digne d'éloges à répandre dans les populations une instruction solide et profitable; depuis longtemps des notions assez étendues d'agriculture font partie de l'enseignement primaire. Chaque paroisse possède une école élémentaire; on en rencontre même dans presque tous les villages. La classe aisée est mieux partagée sous ce rapport : des lycées, des collèges et des universités sont établis dans plusieurs villes, mais leur nombre est loin d'être suffisant pour une nation qui a le droit de prétendre à tenir un rang parmi les plus éclairées, et qui paraît digne de la liberté.

La constitution politique de la Bavière remonte à l'année 1818, et ressemble en plusieurs points aux constitutions qui furent, vers le même temps, accordées au grand-duché de Bade et au royaume de Wurtemberg. Le pouvoir monarchique est limité par les attributions des chambres; cependant le domaine des ordonnances ne laisse pas d'être étendu. L'égalité des charges et des droits est proclamée, mais des réserves sont faites en faveur des fiefs et des possesseurs de fiefs. La liberté des consciences est reconnue, mais les trois communions chrétiennes sont seules admises à la jouissance des droits politiques. La noblesse bavaroise jouit encore d'immenses privilèges. A la tête de l'administration se trouve un conseil d'État duquel font partie les sept ministres, six conseillers d'État et les princes du sang désignés par le roi. Les états-généraux sont composés de deux chambres : la première chambre est celle des sénateurs, elle comprend des membres de la haute noblesse; leur titre est héréditaire. La seconde chambre, dont les membres sont nommés pour six ans, est formée par les représentants des grands propriétaires, des universités et des villes. Ces états sont convoqués tous les trois ans et ils ont le droit de soumettre leurs vœux et leurs propositions; ils peuvent aussi recevoir des citoyens et des communes les remontrances sur la violation des droits constitutionnels.

On compte en Bavière cinq ordres de chevalerie, dont le roi est grand-maître, savoir : l'ordre de Saint-Hubert, celui de Saint-Georges, celui de

Saint-Michel, l'ordre militaire de Max-Joseph, et l'ordre du Mérite-Civil.

L'armée qu'entretient la Bavière répond par son importance au rang que cet État occupe dans la Confédération germanique. La force militaire de ce royaume se compose, en temps de paix, de 71,540 hommes et de 6,682 chevaux, qui se recrutent par la conscription; d'une réserve importante, et d'une garde nationale. Son contingent pour la Confédération est de 68,391 hommes. Le temps du service est fixé à cinq ans. La gendarmerie, instituée pour la sûreté du pays, est forte de 4,693 hommes. Tous les hommes valides sont assujettis à faire partie de l'armée, soit dans le service actif, soit dans la réserve ou dans la landwehr.

Le revenu de la Bavière est d'environ 425,000,000 de francs, et sa dette publique de plus de 500,000,000. Ces résultats sont peu satisfaisants; mais de nombreuses réformes, des économies sagement entendues, faites non-seulement dans les dépenses de l'État, mais dans celles de la cour, une plus juste répartition de l'impôt, ne peuvent manquer d'améliorer la situation du royaume. D'ailleurs il faut attribuer en partie l'augmentation de cette dette à l'emprunt fait pour la construction de chemins de fer.

Les possessions de la Bavière forment huit cercles ou départements, qui portaient, avant 1837, les noms de cercles de l'Isar, du Danube inférieur, de la Regen, du Mein supérieur, de la Rézat, du Danube supérieur, du Mein inférieur et du Rhin. Ces noms ont été changés depuis. Voici ceux que portent aujourd'hui les huit cercles, et leur concordance avec l'ancienne division :

*Haute-Bavière* (ci-devant en grande partie le cercle de l'Isar); *Basse-Bavière* (ci-devant Bas-Danube); *Palatinat* (ci-devant cercle du Rhin); *Palatinat supérieur* et *Ratisbonne* (ci-devant cercle de la Regen); *Haute-Franconie* (ci-devant cercle du Haut-Mein); *Moyenne-Franconie* (ci-devant cercle de la Rézat); *Basse-Franconie* et *Aschaffembourg* (ci-devant cercle du Bas-Mein); *Souabe* et *Neubourg* (ci-devant Haut-Danube).

Réservez, ainsi que nous l'avons annoncé, le Palatinat pour une description particulière, et commençons notre excursion chorographique par la Haute-Bavière, dont le chef-lieu est en même temps la capitale du royaume.

Au milieu d'une vaste plaine, et entre les collines de l'*Isar* et du *Galgen*, *Munich* s'annonce de loin comme une grande cité; après Vienne, on peut la compter au nombre des plus belles villes de l'Allemagne. C'est d'ailleurs une de celles qui se sont embellies et agrandies le plus rapidement, malgré l'ingratitude de son climat et du sol de ses environs. Son

sol, arrosé par l'Isar, qui n'y est pas navigable et qui y forme plusieurs îles, est élevé de 625 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle a une enceinte murée, 7 portes et 6 faubourgs : ceux d'*Au*, de *Ludwig*, de *Schönfeld*, de *Maximilien*, de *Sainte-Anna* et de *l'Isar*. La ville n'est pas régulièrement bâtie. Au milieu de constructions modernes, on voit s'élever plusieurs édifices du moyen âge; cependant on y remarque beaucoup de rues larges, bien alignées, bordées de trottoirs, garnies de maisons élégantes et de magnifiques hôtels, du moins en apparence, car plusieurs de ces habitations, ornées de colonnes et de portiques, ne sont que des édifices en briques revêtues de plâtre. Elle possède plusieurs places magnifiques parmi lesquelles nous citerons la *Haupt-Platz*, place principale située au milieu de la ville; la place *Max-Joseph*, décorée de la statue en bronze du roi Maximilien; et les places d'Armes et *Caroline*; sur cette dernière est un obélisque de 35 mètres de hauteur, érigé en l'honneur des soldats bavarois morts pendant la campagne de Russie. La ville est divisée en quatre quartiers appelés : *Anger*, *Hacken*, *Graggenauer-Viertel* et *Kreuz*. Ce qui contribue à embellir Munich, ce sont ses places publiques, telles que celles que nous venons de nommer; ce sont les palais de *Max*, de *Guillaume* ou de *Fugger*, des États-Généraux; le ministère de l'intérieur, l'hôtel-de-ville, la nouvelle monnaie, la douane, l'arsenal, le nouveau manège; les deux principaux théâtres, dont l'un, le nouvel Opéra, est un des plus beaux de l'Europe; le palais de *Leuchtenberg*; l'hôpital général, celui du *Saint-Esprit*; le musée; la *Glyptothèque* ou musée de sculpture, l'un des plus beaux édifices de l'Allemagne; la *Pinacothèque* ou musée de peinture, monument qui n'est pas moins remarquable que le précédent; l'académie des sciences, jadis collège des jésuites, et le plus magnifique qu'ils possédassent en Europe; et surtout le palais royal, dont l'architecture est irrégulière, mais dont l'intérieur est de la plus grande magnificence et l'étendue si considérable, que l'on disait autrefois qu'on y pourrait loger tous les rois de la chrétienté. Nous citerons, pour son élégance et sa richesse, la chapelle de la cour, dans laquelle on admire un tableau de *Michel-Ange* et plusieurs autres curiosités.

La nouvelle résidence royale, appelée *Königsbau*, et bâtie en grès sur le modèle du palais *Pitti*, à Florence, efface encore la magnificence de ce palais.

Parmi les vingt-six églises de Munich, nous n'en citerons que trois : celle de *Notre Dame* (*Frauen-Kirche*) ou la cathédrale, renferme plusieurs tableaux de prix et le beau mausolée de l'empereur *Louis de Bavière*. Ses

deux tours, élevées de 100 mètres, sont souvent visitées par les curieux qui vont y jouir d'une vue magnifique. Celle de la Trinité passe à tort pour avoir été bâtie sur le modèle de celle du Vatican à Rome : c'est une rotonde avec une coupole qui repose sur 18 colonnes d'ordre corinthien. Celle de Saint-Michel est une des plus belles églises de l'Allemagne. On y remarque un monument à la mémoire du prince Eugène Beauharnais, qui fait honneur au ciseau du sculpteur danois Thorwaldsen.

Munich possède plusieurs collections publiques du plus haut intérêt ; les plus importantes sont le musée royal de peinture ou Pinacothèque, le musée des antiques ou Glyptothèque, la bibliothèque de la cour et de l'État, la bibliothèque de l'université et le conservatoire général. L'académie des sciences, le principal corps savant de Bavière, fondée en 1709, a sous sa surveillance les collections du conservatoire général, ainsi que l'observatoire et le jardin botanique. Munich possède en outre une académie des arts.

Cette capitale a plusieurs établissements d'instruction de divers genres : le principal est l'université, qui était autrefois à Landshut, et qui, après avoir subi de grandes améliorations, est devenue l'une des plus considérables de l'Europe ; l'institut royal des études, qui se divise en quatre écoles de différents degrés, et dans lequel plus d'un millier d'élèves se préparent à suivre les cours de l'université ; l'école de médecine et de clinique, l'école centrale vétérinaire, l'école des beaux-arts, celle de topographie pour l'instruction des ingénieurs-géographes ; l'école forestière, destinée à former les gardes et les inspecteurs des forêts ; l'académie militaire, celle d'artillerie, l'école polytechnique centrale, celle de construction ; enfin l'institut des sourds-muets, celui des demoiselles appelé institut Maximilien, et destiné aux jeunes filles des familles distinguées ; le lycée et deux gymnases. Nous ne devons point oublier l'institut mathématique et mécanique de Reichenbach, renommé pour le fini et la précision des instruments sortis de ses ateliers ; l'institut géographique, fondé par le baron Cotta, et le grand établissement lithographique de M. Sennenfelder, inventeur de la lithographie, qui, apportée par lui en France, y est parvenue au plus haut degré de perfection.

Outre ces établissements qui font honneur à Munich, il en est plusieurs exclusivement réservés à l'éducation des classes pauvres : tels sont l'école destinée aux jeunes gens sans fortune et l'école gratuite des dimanches et fêtes pour les hommes et les femmes. Elle possède aussi des sociétés philanthropiques et plusieurs établissements publics destinés au soulagement

des indigents. Hôpitaux pour les deux sexes, maisons d'orphelins, hospices d'enfants trouvés, établissement pour les aliénés, rien ne manque sous ce rapport à Munich. Les enfants que l'on surprend à mendier dans les villes et dans les campagnes sont soustraits à cet état dégradant qui engendre tant de vices, et sont élevés aux frais du gouvernement, jusqu'à ce que par leur travail ils soient en état de gagner leur subsistance. Plusieurs maisons d'arrêt et de correction sont destinées aux criminels et aux vagabonds.

La plus grande partie de la population de Munich, que l'on évaluait en décembre 1852 à 406,776, avec les faubourgs, ne subsiste que des dépenses de la cour et des emplois du gouvernement. Quoique la ville renferme quelques fabriques de drap, de quincaillerie et de bijouterie, plusieurs tanneries, des brasseries considérables, et une manufacture de tapisseries de haute-lice, que l'on prétend être au niveau de celle des Gobelins; quoiqu'il s'y tienne plusieurs foires par an, et des marchés de grains toutes les semaines, on peut dire que le commerce y est peu important : le seul qui ait quelque activité est celui d'expéditions.

Parmi les principales promenades, nous citerons le *Prater*, dans une île de l'Isar : c'est un jardin qui sert de rendez-vous aux fumeurs; le *Jardin anglais*, qui est pour cette capitale ce qu'est le *Thiergarten* pour Berlin. Ce jardin est traversé par l'Isar : il est très-vaste et fort bien dessiné. Près de là se trouve le jardin de la cour (*Hofgarten*), entouré d'arcades sous lesquelles on a fait exécuter par les meilleurs artistes bava-rois une suite de peintures à fresque qui représentent les principaux événements de l'histoire de Bavière, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours.

Munich est en communication avec Francfort, Cologne, Dresde, Berlin et les autres villes de l'Allemagne septentrionale et centrale par une ligne de chemin de fer qui, se dirigeant vers le nord, dessert en même temps plusieurs villes importantes du royaume, telles que Augsbourg, Nordlingue, Nuremberg et Bamberg. D'Augsbourg, un embranchement va vers le sud-ouest rejoindre Lindau, sur le lac de Constance, et un autre va à Ulm rejoindre la ligne du Wurtemberg. Le chemin de fer de Munich doit être continué vers l'est pour rejoindre Vienne, par Rosenheim, Salzbourg et Bruck.

Les environs de Munich présentent un grand nombre de lieux qui attirent les promeneurs pendant les jours de fête : tels sont principalement *Gross-Hesselohe*, le village de *Paesing*, dont la route est charmante; celui de

*Bogenhausen*, où l'on voit un château, des bains et un nouvel observatoire; les bords de l'Isar, sur lequel on a élevé près de la ville un nouveau pont de fer; enfin les différents châteaux royaux situés à des distances plus ou moins considérables de la ville. Le roi réside ordinairement l'été à *Nymphenbourg*, village situé à une lieue et demie au nord-ouest de Munich. Le château est bâti sur le modèle de celui de Versailles : on y remarque une belle galerie de tableaux; le parc et ses belles eaux en font un séjour délicieux. *Schleissheim*, à 3 ou 4 lieues au nord de la capitale, est regardée comme une des plus magnifiques résidences de l'Allemagne; on y admire un superbe salon et un grand escalier. Ce palais renferme plus de 1,600 tableaux. On y a établi une importante école d'économie rurale. *Biederstein* est une autre jolie maison de plaisance avec de beaux jardins.

Au nord-ouest de Munich, le roi possède le château de *Landshut*, situé au bord de l'Isar, sur la pente d'une montagne que domine celui de *Trausnitz*, bâti par les anciens ducs de Bavière. Divisée en vieille et nouvelle ville, Landshut compte parmi ses plus beaux édifices l'ancien bâtiment où fut établie l'université, la chancellerie, l'hôtel-de-ville et l'église de Saint-Martin, dont la tour a 125 mètres de hauteur. Ses établissements de bienfaisance consistent en deux hôpitaux et en deux maisons pour les pauvres. Il y a peu d'industrie dans cette ville; on n'y trouve que cinq fabriques; son commerce est presque nul. Sa population est peu importante et ne s'élève qu'à 10,000 habitants. *Freising*, située sur l'Isar, à une égale distance de Landshut et de Munich, renferme un château, une belle cathédrale, un séminaire de maîtres d'école, et un institut de sourds-muets. Sa population est de 4,000 habitants. L'évêché dont elle était le siège a été transféré, en 1817, à Munich, et érigé en archevêché. Dans la petite ville de *Pfaffenhofen*, il existe une école d'industrie et de dessin. *Landsberg*, sur la rive droite du Lech, ceinte de murailles et dominée par un château, a 10 églises et 4 hôpitaux, bien que sa population soit à peine de 4,000 âmes.

Vers l'extrémité méridionale du royaume, un village appelé *Tegernsee*, parce qu'il est situé sur le lac de Tegern, mérite de nous arrêter quelques instants. C'est le chef-lieu d'une seigneurie de ce nom. Sa position au pied des Alpes tyroliennes, la beauté du lac qui a 2 lieues de longueur, et qui est entouré de montagnes boisées, en rendent l'aspect tout à fait pittoresque. Ce village possède une ancienne abbaye, dont les bâtiments ont été convertis en maison de plaisance. Chaque année le roi y passe une partie de l'été pour s'y livrer aux plaisirs de la chasse.



Nous venons de décrire les lieux les plus importants du cercle de la Haute-Bavière, nous allons successivement parcourir les autres départements. *Passau*, chef-lieu de celui de la Basse-Bavière, est, suivant toute probabilité, l'une des plus anciennes villes du royaume; sa situation au confluent de l'Ilz, de l'Inn et du Danube, est extrêmement agréable. Elle est divisée en quatre parties : la vraie ville, l'*Innstadt*, sur la rive droite de l'Inn; *Ilzstadt*, sur la rive droite de l'Ilz, et le faubourg d'*Anger*, qui est fortifié. *Passau*, ou la vraie ville, est très-propre. Sa cathédrale et son ancien palais épiscopal sont ses principaux édifices; elle possède une école militaire, une bibliothèque, un gymnase. Malgré sa position avantageuse, son industrie et son commerce sont peu importants : la navigation seule y est active. Les femmes ont la réputation d'y être belles. La ville est peuplée de 11,500 habitants, y compris les faubourgs. Elle est célèbre par le traité conclu en 1552 entre Charles-Quint et Maurice de Saxe, traité qui cimentait la réformation de Luther en Allemagne. C'est dans ses environs que se trouvent les châteaux de plaisance de *Freudeinheim*, de *Lowenhof* et de *Rabengut*. Près de l'Ilzstadt on voit, sur une montagne appelée *Mariahilfberg*, une chapelle qui est un des lieux de pèlerinage les plus célèbres de la Bavière. A peu de distance de cette montagne, il en est une où l'on exploite le carbone naturel appelé graphite et dont on fabrique les crayons de mine de plomb.

*Straubing*, ville de 7,000 habitants, est avantageusement située sur une hauteur, au bord du Danube; c'est l'ancienne *Castra Augustana* des Romains; elle est aujourd'hui célèbre par ses creusets et par ses poteries. On y remarque quelques beaux édifices. Elle a un arsenal et une fonderie de canons. Elle renferme un gymnase et plusieurs écoles : c'est dans ses environs que se trouve la belle abbaye de l'*Ober-Altach*, qui possède une superbe bibliothèque. *Bodenmais* n'est qu'un bourg important par ses mines et par ses fabriques de vitriol.

*Ratisbonne*, chef-lieu du Palatinat supérieur, fut jadis la capitale de la Bavière et la résidence des anciens rois allemands de la race des Carolingiens. Cette vieille cité, que les Allemands appellent *Regensburg*, parce que la Regen s'y jette dans le Danube, porta du temps des Romains le nom de *Castra Regina*, puis celui de *Augusta Tiberii*; vers le commencement du sixième siècle, elle prit celui de *Reginenburg*. Sous l'empereur Frédéric Ier, elle reçut le titre et les privilèges de ville libre et impériale. En 1486, elle rentra sous la domination bavaroise; mais en 1502 elle redevint indépendante jusqu'en 1803, qu'elle échut en partage au prince

primat. Enfin, lorsque le grand-duché de Francfort fut fondé, elle fut comprise, ainsi que son territoire, dans les États de la Bavière. Depuis 1662 jusqu'à cette époque, elle avait été le siège de la diète de l'Empire. On compte à Ratisbonne plus de 22,000 habitants. Elle est entourée de vieux remparts peu susceptibles de défense. La plus belle de ses vingt-huit églises est la cathédrale, bâtie en 1400. L'église de Saint-Emmeran est décorée de plusieurs bons tableaux. Nous ne citerons point ses hôpitaux et ses nombreux établissements destinés à l'instruction; ses musées et ses collections scientifiques sont dignes d'une ville plus considérable, sa galerie de tableaux est riche; ses bibliothèques ne le sont pas moins. Au nombre de ses plus importantes constructions, on cite le pont de quinze arches sur le Danube, de 360 mètres de longueur; la célèbre abbaye de Saint-Emmeran, aujourd'hui habitée par le prince de Tour-et-Taxis, qui y a réuni de riches collections d'objets d'art et de science, et l'hôtel-de-ville où s'assemblait la diète de l'Empire.

Ratisbonne est un point éminemment stratégique, et une des principales stations de la navigation à vapeur sur le Danube. Dans son voisinage, à *Donaustauf*, on trouve le beau et pittoresque site dans lequel le roi Louis a fait élever le *Walhalla*, véritable Panthéon germanique consacré à toutes les gloires nationales.

*Stadt-am-Hof*, ou la ville de la cour, est en quelque sorte un faubourg de Ratisbonne, dont elle n'est séparée que par un pont. Cette petite cité fut réduite en cendres en 1809, lors de la bataille de Ratisbonne, et rebâtie avec plus de solidité et d'élégance: elle contient environ 4,500 habitants.

Le Vils, rivière qui se jette dans le Naab, traverse *Amberg*, à 42 lieues au nord de Ratisbonne. Cette ville est entourée de murailles flanquées de 70 tours. Ses rues sont larges, alignées et assez bien bâties. Le château royal, le collège, l'arsenal et l'hôtel-de-ville, bâtiment gothique, sont ses principaux édifices. Le Vils est navigable pour les petits navires qui descendent vers le Danube. Cette facilité de communication avec Ratisbonne et plusieurs autres villes, ses nombreuses fabriques entretiennent dans *Amberg* un commerce important.

*Ingolstadt*, sur la rive droite du Danube, passait autrefois pour l'une des plus importantes villes de la Bavière; sa population est d'environ 6,000 âmes. Cette ville est assez bien bâtie; mais la peinture dont on prétend orner les façades des maisons ne leur donne qu'un aspect bizarre. De jolies fontaines, un château royal et plusieurs églises, s'y font remar-

quer. On y a élevé, dans ces derniers temps, des fortifications qui en font une des principales places fortes de l'Europe. *Abensberg*, ville de 4,500 âmes, sur la petite rivière d'Abens, est l'ancienne *Abusina*, cité des *Vindelici*; on trouve encore près de ses murs des antiquités romaines. *Eichstätt*, arrosée par l'Altmühl, dans une vallée étroite, mais agréable, est le chef-lieu de la principauté qui fut cédée sous la souveraineté de la Bavière, à Eugène Beauharnais. Le château qu'elle possède est une très-belle résidence; après cet édifice on peut citer la cathédrale. Cette ville possède un gymnase, une école, une bibliothèque et quelques collections. Sa population s'élève à plus de 8,000 habitants. Le territoire d'Eichstätt est fertile et produit du blé, du houblon, du lin, des fruits et des légumes. On y élève peu de bestiaux, mais il abonde en poissons et surtout en gibier. Ses montagnes contiennent quelques mines de fer, des carrières de pierres, de marbres et d'ardoises. Il y a dans le même cercle, à 8 lieues au nord-est d'Amberg, le bourg de *Leuchtenberg*, qui fut aussi érigé en duché en faveur du prince Eugène Beauharnais.

*Bayreuth*, ville de 17,000 âmes, chef-lieu du cercle de la Haute-Franconie, est située sur le Mein-Rouge dans une position agréable, au fond d'une vallée formée par les rameaux du Fichtel-gebirge. L'élévation de son sol est de 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Entourée de vieilles murailles et de trois faubourgs, au nombre desquels se trouve la petite ville de *Saint-George*, ses rues sont larges, régulières et bien bâties. Parmi ses édifices, on ne peut cependant citer que le vieux château de *Sophienbourg* et le nouveau palais; elle renferme plusieurs hôpitaux, un gymnase, un théâtre et quelques manufactures. *Bamberg*, est arrosée par la *Regnitz*. Son étendue, sa population, qui s'élève, sans la garnison, à près de 22,000 âmes, ses maisons bâties en pierre de taille, ses deux superbes ponts qui la divisent en trois parties, dont la plus haute s'élève majestueusement en amphithéâtre adossé sur plusieurs collines, en font une des plus belles villes de la Bavière. Elle possède un château magnifique, le *Petersberg*, et plusieurs belles églises. Ses établissements d'instruction sont nombreux. Cette ville est renommée pour ses jardins potagers; ses manufactures ne sont pas sans importance, et sa position sur le canal Louis et à la jonction du chemin de fer bavarois avec les lignes de l'Allemagne centrale, lui donne une grande importance commerciale.

*Hof*, station du chemin de fer de Bamberg à Leipsick, à peu de distance de la frontière orientale du royaume, est arrosée par la Saale; elle

contient plusieurs établissements d'éducation, un hôpital fort riche, une bibliothèque et 8,000 habitants. L'industrie y est fort active : la filature et le tissage du coton y emploient un grand nombre de bras. *Kulmbach*, qui compte près de 5,000 âmes, est située sur les bords du Mein-Blanc; par sa position entre deux montagnes, elle est une des villes les plus agréables de ce cercle. Comme toutes les villes un peu importantes, elle renferme un nombre suffisant d'hôpitaux et d'institutions de bienfaisance. Sur l'une des deux cimes qui dominent la ville, s'élève la forteresse de Plassenbourg, qui sert de prison d'État.

On remarque près du village de *Gailenreuth*, situé sur la rive gauche du Wiesent, dans le bassin de la Regnitz, des cavernes naturelles remplies d'ossements fossiles.

Le cercle de la Moyenne-Franconie est celui qui renferme le plus de villes manufacturières et commerçantes de la Bavière. Son chef-lieu est *Ansbach*, que l'on appelait autrefois *Onolzbach*, mais qui est plus connu sous celui d'*Anspach*. Cette ville, arrosée par la Rézat, renferme 18 édifices publics dont les plus importants sont le château et la chancellerie. Les habitants sont au nombre de 17,000. On y trouve un gymnase, une bibliothèque et plusieurs écoles élémentaires; elle a des manufactures de divers tissus et des tanneries, mais son commerce est peu considérable. Anspach est une résidence agréable par ses nombreuses promenades.

*Erlangen*, sur la Regnitz, ville de 18,000 âmes et station du chemin de fer de Bamberg à Nuremberg et à Munich, est entourée d'un mur et divisée en vieille et nouvelle ville; ses rues sont larges et régulières : elle possède la seule université protestante du royaume, une académie de naturalistes, une société de physique et de médecine, et une d'agriculture et d'économie. Son château royal n'a rien de remarquable. Ses fabriques sont nombreuses et florissantes. Sous le rapport du commerce et de la population, *Fürth* est plus importante qu'Erlangen; elle est aussi bien bâtie et s'élève au confluent de la Regnitz et de la Pegnitz. Les juifs forment environ le quart de sa population, qui s'élève à 16,800 âmes; ils y possèdent une haute école et plusieurs établissements utiles. Fürth est unie à Nuremberg par un tronçon de chemin de fer; elle est l'une des villes les plus industrieuses de la Bavière; sa manufacture de glaces est importante.

Au milieu d'une plaine fertile, quoique sablonneuse, la Pegnitz divise *Nuremberg* ou *Nürnberg* en deux parties : la *Sebalderseite* au nord, et la *Lorenzenseite* au sud. Une vieille muraille, flanquée de tours et entourée

d'un fossé forme son enceinte, qui figure à peu près un carré. Ses rues sont irrégulières, mais plusieurs sont larges et toutes sont assez bien pavées; tout, jusqu'au *Richsveste*, vieux château qui la domine, donne à cette ville l'aspect d'une de ces antiques cités du Moyen-Age. Ses principaux monuments sont : l'hôtel-de-ville, l'ancienne cathédrale, l'église Sainte-Claire et le vieux château. Elle renferme un grand nombre d'écoles et d'établissements de bienfaisance. Nuremberg est une des principales stations de la ligne bavaroise de Bamberg à Munich; elle est le centre de l'industrie du royaume et une des principales places de commerce de l'Europe centrale. On y fabrique principalement des instruments de musique et de mathématiques, des lunettes, des épingles, des aiguilles, des jouets d'enfants, etc. Les catholiques forment le vingtième de sa population, estimée à 76,000 individus. Nuremberg est la patrie du célèbre Albert Durer et de plusieurs hommes d'un mérite distingué; et si l'on veut compter les inventions utiles qui ont eu lieu dans ses murs, Nuremberg a des titres à la reconnaissance du genre humain. Pierre Hell y inventa les montres vers la fin du quinzième siècle; Traxdorf, les pédales; Rudolphe, les filières à étirer le fil de fer; Jean Lobsinger, les fusils à vent; un inconnu, les batteries d'armes à feu; Christophe Denner, la clarinette; Érasme Ébener, l'alliage connu sous le nom de cuivre jaune; Martin Behaim, la sphère terrestre, dont l'usage contribua sans doute à la découverte de l'Amérique; enfin, Jean Muschel y perfectionna la trompette.

Les villes dont nous avons encore à parler nous paraîtront bien peu intéressantes après Nuremberg. *Schwabach*, sur la rivière de ce nom, station du chemin de fer de Munich, est renommée par ses fabriques d'aiguilles, d'épingles, de fil d'archal, de cire à cacheter, de papiers, de draps et d'indiennes; elle doit sa prospérité à une colonie de protestants français qui s'y réfugièrent après la révocation de l'édit de Nantes. Le nombre de ses habitants est de 7,500. La petite ville de *Bayerdorf*, sur la Regnitz, autre station du chemin de fer, est connue par ses clous et ses chaudrons. *Rothenbourg*, entourée de hautes murailles et bâtie dans le goût gothique, a un bel hôtel-de-ville, une jolie fontaine, une bibliothèque riche en manuscrits rares, et une population de 8,000 habitants. *Dinkelsbühl*, entourée de hautes murailles flanquées de tours et bâtie comme la précédente, compte 7,000 âmes. Ses fromages jouissent de quelque réputation. *Nördlingen*, principale station du chemin de fer de Munich, dont la charcuterie est recherchée des gourmands, exporte annuellement plus de 30,000 oies : bâtie sur l'Eger, elle est entourée de fossés, de remparts

et de tours : celle de l'église Sainte-Madeleine est élevée de 110 mètres. Ses 7,600 habitants font le commerce du produit de leurs diverses fabriques de toiles, de bas de laine, de futaines et de couvertures pour les chevaux.

Le cercle de *Basse-Franconie* et d'*Aschaffembourg* se compose de l'ancien grand-duché de Würzbourg, de la province d'Aschaffembourg, de plusieurs parties du territoire de Fulde et de quelques cessions faites par la Hesse. Son chef-lieu est *Würzbourg*, située sur la ligne de chemin de fer de Bamberg à Francfort-sur-le-Mein. Peuplée d'environ 24,000 âmes, cette ancienne ville impériale, qui fut ensuite soumise au pouvoir d'un évêque souverain, est entourée d'une haute muraille et d'un fossé profond. Le Mein la divise en deux parties : celle de la rive droite est l'*ancien Würzbourg*; celle de la rive gauche porte le nom de *quartier du Mein*. On communique de l'une à l'autre par un beau pont de huit arches, long de 170 mètres. Dans le quartier du Mein s'élève, sur un rocher de 125 mètres de haut, la forteresse de *Marienberg*, au milieu de laquelle une antique construction est regardée comme les restes d'un temple de la déesse *Freja*, la *Vénus des Scandinaves*. La ville proprement dite n'est pas régulièrement bâtie, mais on y cite quelques édifices : le château royal est un des plus beaux de l'Allemagne; la cathédrale, l'église de *Hang*, le grand hôpital de *Julius*, douze autres hôpitaux et plusieurs établissements de bienfaisance, des bibliothèques, un observatoire, un jardin botanique et d'autres collections scientifiques de divers genres; de nombreuses écoles de différents degrés, telles qu'une école vétérinaire, un gymnase, une école centrale d'industrie, un institut agricole, un séminaire ecclésiastique, et surtout une université qui a plus de 400 ans d'antiquité; enfin un commerce considérable, surtout en vins, font de cette ville une des plus belles acquisitions de la Bavière.

Les vignobles des environs de Würzbourg sont renommés depuis le treizième siècle : les gourmets connaissent les vins de Franconie; celui de *Leiste* est le plus estimé; celui de *Stein* se récolte sur un terroir qui appartient au grand hôpital : lorsqu'il est vieux, on le vend plus de 5 francs la bouteille. On cite encore celui de *Schalksberg* et celui de *Calmus*. Presque tous ces vins sont chauds et liquoreux. *Carlstadt*, sur le Mein, fait également un grand commerce de vins; le Mein arrose aussi *Schweinfurth*, ville de 7,000 habitants, qui, dans sa vieille enceinte de murailles, renferme plusieurs écoles, et est, ainsi que la précédente, une des stations du chemin de fer de Bamberg à Francfort-sur-le-Mein. Ses

environs produisent des céréales, du tabac et du vin. L'excellent vin de *Saalek* constitue le commerce de la petite ville d'*Hammelbourg*, sur la Saale. Les 5,000 habitants de *Kitzingen* se livrent au commerce de vins et d'expéditions pour l'Allemagne méridionale. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette petite ville entourée de murailles et de tours, c'est le pont sur le Mein, par lequel on communique avec le faubourg d'Edwas-hausen : il a 15 arches et 320 mètres de long. Sa longueur paraît d'autant plus considérable qu'il n'a que 5 mètres de largeur. *Kissengen* est encore une ancienne ville murée, mais petite et peuplée comme un simple village, malgré sa position sur la Saale, malgré plusieurs sources minérales dont on expédie un grand nombre de bouteilles, un bel établissement de bains, et des salines qui fournissent 16,000 quintaux de sel par an. Le village de *Bocklet*, à deux lieues de là, est célèbre en Bavière par ses bains d'eau sulfureuse et d'eau ferrugineuse.

Au bas des pentes occidentales du Spessart s'élève, au bord du Mein, une colline sur laquelle est bâtie *Aschaffembourg*, première ville de Bavière que l'on rencontre quand on vient de Francfort-sur-le-Mein par le chemin de fer; 7,000 habitants peuplent cette ville, dont les rues sont étroites, mais que des écoles et des collections d'arts et de sciences rendent intéressante, et qu'un superbe château embellit. Des tanneries et des fabriques de sucre de betterave y sont établies; c'est l'entrepôt de toutes les marchandises qui descendent le Mein, et des bois de construction que l'on tire de la forêt du Spessart.

Retournons sur nos pas, et parcourons le cercle de *Souabe* et *Neubourg*, auquel plusieurs villes importantes donnent de l'intérêt, et que certaines branches d'industrie enrichissent : c'est de tous les cercles de la Bavière celui qui renferme le plus de moulins à papier. Son chef-lieu, *Augsbourg*, l'ancienne *Augusta-Vindelicorum*, capitale des *Vindelici*, est, après Munich et Nuremberg, la plus importante ville du royaume. Elle est située dans une plaine vaste et fertile, entre le cours du Lech et celui du Wertach, qui se réunissent au pied de ses remparts; elle est assez mal bâtie et compte plus de 37,000 âmes. Ses principaux édifices sont : l'hôtel-de-ville, l'arsenal, la cathédrale, l'église Saint-Ulric, celle des Récollets, la halle et le théâtre.

Augsbourg a un gymnase, plusieurs établissements d'éducation, des hôpitaux et diverses maisons de bienfaisance. L'industrie manufacturière y était autrefois plus active qu'aujourd'hui; cependant son commerce est encore très-considérable, et il ne pourra que s'accroître, car elle est à la

jonction du chemin de fer bavarois qui communique avec ceux de l'Europe centrale et de l'embranchement qui va rejoindre Munich. Elle possède des fabriques de toute espèce; on prétend que c'est dans ses murs que les premières futaines ont été faites. Les affaires de commission et de change en font un des points principaux de l'Europe commerçante.

*Neubourg*, ville de 7,000 âmes, sur la rive droite du Danube, est entourée de murailles et dominée par un château royal bâti sur une hauteur; elle a longtemps été la capitale d'un duché du même nom.

C'est entre Neubourg et *Donaworth* ou *Donau-Worth*, ville où le chemin de fer bavarois traverse le Danube, que s'élève la tombe de La Tour-d'Auvergne, de ce héros qui n'ambitionna que le titre de premier grenadier de France, et qui mourut en 1800 au *Champ-d'honneur*.

*Memmingen*, autrefois ville impériale, est arrosée par l'*Ach*, et peuplée de 8,000 âmes. Au nombre de ses principaux édifices il faut mettre l'hôtel de-ville, l'arsenal et la chancellerie. Elle renferme un lycée, un conservatoire de musique, une bibliothèque publique et plusieurs écoles pour les deux sexes; elle fait un grand commerce de toiles, de serge et de houblon. *Kempten*, station du chemin de fer bavarois, rivalise avec la précédente pour l'industrie et le commerce; elle est située sur le bord de l'*Iller* et entourée de montagnes. A une demi-lieue de la ville, les bains d'Aich sont connus sous le nom de *Kempten*.

Sur le bord du lac de Constance s'élève une ville de 6,000 âmes, qui était jadis libre et impériale: on la nomme *Lindau*; le chemin de fer bavarois vient y aboutir. Sa construction, en partie sur pilotis, au milieu de trois îles, l'activité de son commerce d'expédition, son port, ou plutôt le bassin Maximilien, qui peut contenir plus de 300 bateaux, lui ont fait donner le nom de *petite Venise*. Elle possède un château du haut duquel on jouit d'une vue magnifique.

Les différents cercles que nous venons de décrire sont administrés chacun par un commissaire-général, qui a sous ses ordres les autres membres de l'administration, qui se divise en deux branches: l'intérieur et les finances; la police y est soumise à l'autorité de plusieurs autres commissaires. Chaque cercle est ensuite subdivisé en diverses justices qui ont chacune leur chef-lieu; plusieurs de ces justices sont sous la dépendance de quelques seigneurs privilégiés, ce qui leur fait donner le nom de justices médiates et seigneuriales: nous n'en avons point parlé, parce que nous avons pensé que l'énumération en serait fastidieuse et sans intérêt. La cour souveraine d'appel de Munich est le premier tribunal du royaume;



tous les tribunaux d'appel de cercle lui sont subordonnés, de même que les tribunaux de cercles, ceux des villes et des campagnes : les justices patrimoniales et seigneuriales sont subordonnées, à leur tour, à la cour d'appel de chaque cercle.

Parcourons maintenant le *cercle du Palatinat*. Il est pour la Bavière ce que la *province Rhénane* est pour la Prusse : c'est un pays où l'agriculture, l'industrie et l'instruction sont plus avancées que dans les autres États de la monarchie à laquelle il appartient.

Le *cercle du Palatinat* est formé de la plus grande partie de l'ancien département français du *Mont-Tonnerre*, d'une petite portion enlevée à l'extrémité septentrionale de celui du *Bas-Rhin*, et d'une autre qui appartenait à celui de la *Sarre*. Il fut d'abord donné à l'Autriche par le congrès de Vienne; mais en 1816, il passa à la Bavière. Sa superficie est de 405 milles allemands, ou de 292 lieues; sa longueur de l'est à l'ouest est de 23 lieues, et sa largeur du nord au sud de 18. Il est borné au nord et à l'ouest par la province prussienne Rhénane et par quelques possessions du duché de Saxe-Cobourg-Gotha et du landgraviat de Hesse-Hombourg; au sud par la France, et à l'est par les grands-duchés de Bade et de Hesse. Séparé du reste de la monarchie bavaroise par un intervalle de 13 lieues, qu'occupe une partie du grand-duché de Hesse-Darmstadt, ce cercle est en quelque sorte une colonie de la Bavière.

Une grande partie de sa surface est occupée par l'extrémité septentrionale des Vosges : la cime la plus élevée est celle du *Donnersberg* ou du *Mont-Tonnerre*, qui n'a pas plus de 650 mètres d'élévation au-dessus du niveau moyen du Rhin. Ces montagnes sont presque partout couvertes de forêts; leurs pentes méridionales et leurs rameaux sont garnis de vignes; les jardins et les vignobles forment une superficie de plus de 15,000 hectares. Enfin il y a dans ce pays dix fois moins de terrains incultes sur une superficie égale que dans le plus fertile des autres cercles de la Bavière. Sa population, en 1852, était de 611,476 âmes, ce qui offrait 2,094 habitants par lieue carrée. On y comptait 12 villes, 29 bourgs, 713 villages ou hameaux et près de 70,000 maisons.

Malgré l'importance de sa population, l'agriculture y est portée à un tel point de perfectionnement, que le sol y produit le double de ce qui est nécessaire à la consommation; les bestiaux surtout sont élevés avec le plus grand soin, et l'on peut même dire que c'est là tout le secret de la richesse agricole de ce pays. La propriété y est très-divisée : il y a peu de grands propriétaires; mais aussi il n'est pas un habitant de la campagne,

si peu riche qu'il soit, qui ne possède une maison et un champ. La mendicité y est inconnue comme la disette, et celle-ci est si peu à craindre, que lorsque la saison est défavorable aux céréales, elle favorise la végétation des racines potagères ; de telle sorte que lorsqu'il y a diminution d'un côté, il y a compensation de l'autre. Les principales récoltes, outre celle du vin, consistent en seigle, en épeautre, en orge, en avoine, en chanvre, en lin, en tabac, en garance, en pommes de terre, en fruits savoureux, et surtout en noix et en châtaignes.

Les rivières qui arrosent le pays descendent de la chaîne des Vosges. A l'est de ces montagnes, la *Lauter*, qui a 16 lieues de cours ; la *Quiéck*, qui en a 12 ; la *Spire* ou le *Speyerbach*, qui en a 14, vont se jeter directement dans le Rhin ; à l'ouest, l'*Erbach*, qui n'a que 8 lieues de cours, va se joindre à la *Blies*, affluent de la Sarre ; le *Glan* et l'*Alsenz* se rendent dans la Nahe.

Le climat est sain et généralement doux ; mais il est plus froid dans les montagnes et sur le versant occidental que sur le versant opposé et dans les plaines qui s'étendent jusqu'au Rhin.

Malgré la grande quantité de bois et de houille que renferme ce pays, les habitants ne négligent pas d'exploiter leurs tourbières. Les mines d'argent, de cuivre, de cobalt et de plomb sont peu productives ; mais on livre annuellement aux usines 85,000 quintaux de houille, 33,000 de plomb, et environ 6 à 700 de mercure. On y recueille encore de l'argile propre à la fabrication des briques et de la poterie grossière, du porphyre, du marbre, des grès, de la pierre à chaux et du sel gemme.

L'industrie sait tirer parti des richesses de toute nature qu'offrent les entrailles de la terre comme la superficie du sol. Ainsi l'on compte dans le cercle du Palatinat un grand nombre d'établissements industriels. Les objets d'exportation sont les grains, le tabac, l'huile de navette, le vin, l'eau-de-vie, la graine de trèfle et de lin, les fruits secs, les bois de construction, les planches de sapin et le bois de chauffage, le fer, le mercure, le papier, les tissus de laine, les bestiaux, et principalement les pores.

Les *Nemètes* habitaient, du temps de César, le versant oriental des montagnes de ce cercle et s'étendaient jusqu'au Rhin. Les *Mediomatrici* occupaient le versant occidental. Tout ce qu'on sait de l'histoire des *Nemètes*, c'est que peu de temps avant la guerre des Romains contre Arioviste, ce peuple fut un de ceux qui forcèrent les *Mediomatrici* à abandonner la rive gauche du Rhin pour aller s'établir au delà des Vosges ;

les *Nemètes* habitaient auparavant sur la rive droite du fleuve. Tacite ne les regarde pas comme Gaulois. « Nul doute, dit-il, que les *Vangiones*, les *Triboci* et les *Nemètes* ne soient d'origine germanique. » Il paraît, d'après le même auteur, qu'ils servirent comme auxiliaires dans les armées romaines.

Le cercle du Rhin n'est point soumis à la même organisation que les autres provinces de la Bavière : on y a conservé, sauf quelques modifications, celle que le gouvernement français y avait établie, de même qu'on y a respecté la prédilection que les habitants n'ont cessé de témoigner pour la législation française. Le pays est donc divisé en 4 districts, subdivisés en 32 cantons.

Le chef-lieu, le siège des autorités départementales est *Spire*. Cette ville, appelée en allemand *Speyer*, arrosée par une petite rivière qui porte le même nom et qui se jette à peu de distance de là dans le Rhin, est entourée de murailles percées de cinq portes. Les seuls monuments qu'on y puisse citer sont l'hôtel-de-ville et la cathédrale ; plusieurs établissements utiles lui donnent une importance plus grande que ne l'annonce sa population, qui n'est que de 9,000 habitants. Elle jouit d'une industrie et d'un commerce qui ne manquent pas d'activité. Son port est *franc* et elle est, à l'aide d'un petit embranchement, unie à la ligne de chemin de fer qui, par Manheim, Forbach, Saarbrüch et Metz, unit les chemins de fer Rhénan et de l'Allemagne à ceux de la France. Il existe dans ses environs des sources d'eaux minérales.

Spire est surtout une ville importante par ses souvenirs historiques ; elle existait avant l'ère chrétienne, elle s'appela d'abord *Noviomagus*, puis *Augusta Nemelum*, du nom des *Nemètes*, dont elle était la principale cité. En 348, elle était déjà le siège d'un évêché. Ruinée au commencement du cinquième siècle par les Vandales et les Alains, elle tomba au pouvoir des rois de France : Dagobert I<sup>er</sup>, en 630, la restaura et rétablit son évêché. Vers le huitième siècle, elle prit le nom de la petite rivière qui l'arrose ; au onzième, son évêque, Rodiger ou Roger, la fit entourer de murailles. Sous l'empereur Henri IV, elle devint ville libre et impériale, tout en reconnaissant l'autorité de son évêque ; mais celui-ci n'avait pas même le droit d'y résider. Ce fut en 1529 que se tint dans cette ville la célèbre diète où le nom de *protestant* prit naissance. Enfin Spire était riche, peuplée et ornée de beaux édifices, lorsqu'en 1689 elle fut entièrement livrée aux flammes par les troupes de Louis XIV, qui la pillèrent et la ruinèrent ; à peine relevée de ses cendres, elle fut de nouveau ravagée par les Français en 1794 ;

mais depuis qu'elle est devenue la capitale du Palatinat, sa population s'est accrue et sa prospérité a pris un nouvel essor.

Les autres villes de ce cercle ne retracent aucun souvenir remarquable, et conséquemment offrent peu d'intérêt. *Frankenthal*, dont le nom rappelle le royaume de Franconie, n'a pas 4,800 habitants; mais elle est bien bâtie et la plus industrielle du cercle. Au moyen de la navigation du Rhin, qui n'en est éloigné que d'une petite lieue, elle fait avec l'Allemagne un grand commerce de grains et des divers produits de ses manufactures. *Grünstadt*, bâtie au milieu d'un territoire fertile, arrosée par la Liss, possède des fabriques de faïence et de cotonnades. *Kaiserslautern*, sur le chemin de fer de Forbach à Manheim, renferme un gymnase, un séminaire de maîtres d'école et 4,600 habitants; elle n'est connue que par le souvenir qu'on y conserve de l'empereur Frédéric Barberousse qui y possédait un vaste château, remplacé par une prison, et pour avoir été le théâtre de deux batailles que se livrèrent dans ses environs les Français et les Prussiens en 1793 et 1794. *Pirmasens*, qui retrace le souvenir de la sanglante journée du 17 septembre 1793, pendant laquelle le duc de Brunswick battit l'armée française, est bien bâtie, possède un beau château et 5,000 habitants. *Deux-Ponts* ou *Zwei-Brücken*, qui en a 4,000 de plus, est une jolie petite ville agréablement située sur l'Erlbach, et dont les rues sont droites, propres et bien bâties. On y voit un superbe château. *Landau*, sur le Queich, et *Germersheim* au confluent de cette rivière avec le Rhin, sont deux forteresses fédérales occupées en commun par les troupes de la Confédération; la première a été plusieurs fois assiégée par les Français, et c'est dans la seconde que mourut l'empereur Rodolphe de Habsbourg.

Nous pourrions encore citer dans le cercle du Rhin plusieurs bourgs et villages qui, par leur population, passeraient pour de petites villes; mais nous en avons dit assez pour donner une idée exacte de ce pays intéressant, dont le commerce doit son activité à l'industrie des habitants et à la navigation du beau fleuve qui, à l'orient, le sépare du grand-duché de Bade.

Nous terminerons ici ce que nous avons à dire de la Bavière, pays sage et méthodique, qui est certainement le premier des États secondaires de l'Allemagne, non-seulement par sa population, mais encore par l'intelligence et la fermeté de la conduite qu'il a suivie en Allemagne depuis 1848. Nous avons vu que son système administratif était assez libéral, et qu'il laissait beaucoup de place à l'action des villes et des provinces; c'est un

des pays de l'Allemagne où la presse périodique a pris le plus de développement, et la *Gazette d'Augsbourg*, fondée par le baron de Cotta quelque temps après 1789, est connue du monde entier. Enfin si l'architecture, la sculpture et la peinture sont encore jusqu'ici restées des plantes exotiques sur le sol bavarois, la musique est toujours l'art national par excellence ; elle est d'ailleurs merveilleusement appropriée à la sociabilité un peu bruyante des Bavaois, qui se distinguent entre tous les autres peuples de l'Allemagne par des qualités pacifiques et solides.

Le royaume de Wurtemberg est situé entre la Bavière et le grand-duché de Bade, qui l'entourent de toutes parts. Son étendue est de 354 milles carrés allemands ou de 984 lieues géographiques carrées. Cette contrée est couverte de montagnes et sillonnée par de larges vallées dont la plus étendue est celle que traverse le Neckar ou Necker. Une branche considérable du *Schwarz-wald* ou de la *Forêt-Noire* forme, sur une longueur de 28 lieues, la limite occidentale de ce royaume. Une seconde, celle du *Raühe-Alp*, que les géographes français désignent sous le nom d'*Alpes de Souabe*, part de la précédente et se prolonge vers le nord-est, entre le cours du Neckar et celui du Danube. Ces deux chaînes, qui ne sont que les rameaux d'une souche qui part des bords du Rhin vis-à-vis de Bâle, et qui se bifurquent en formant une partie des limites naturelles du Wurtemberg, au sud-ouest, renferment plusieurs montagnes élevées de 1,000 à 1,200 mètres ; mais les moins considérables sont celles du *Raühe-Alp*. Ces montagnes sont formées de calcaire bleu reposant, ainsi que le grès houiller et la marne des plaines, sur le gneiss et le granit.

Les rivières qui ont leurs sources dans ces montagnes sont le Neckar, ainsi que l'Enz, la Fils, le Rems, le Kocher et le Iaxt, affluent du Neckar ; le Tauber, affluent du Rhin ; le Danube et quelques petites rivières, telles que la Reiss, le Roth et l'Iller, y prennent aussi naissance. Le plus considérable des lacs de l'intérieur du royaume est le Federsée, dont la longueur est de près d'une lieue, et la largeur d'une demi-lieue. Nous ne parlerons point du lac de Constance, qui forme seulement la limite méridionale du Wurtemberg.

Les eaux minérales chargées de carbonate, de sulfate et d'hydrochlorate de soude, sortent du gneiss, du granit, des marnes irisées et du lias, bien que ces roches ne contiennent pas de soude. Les principales sources

minérales en usage sont celles de Liebenzell, de Goppingen, de Deinach, de Canstadt, de Giengen et d'Heilbronn.

Le royaume est riche en charbon de terre, en soufre, en sel, en ardoisières, en carrières de marbre et en divers calcaires propres aux constructions. Les montagnes de la Forêt-Noire, couvertes de forêts, renferment encore quelques mines de fer, de cuivre et même d'argent, mais en petite quantité.

Les *Alemanni* ou *Alamanni* habitaient autrefois la contrée située entre le haut Rhin et le Mein, occupée aujourd'hui par le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg. Ainsi que l'indique leur nom, ils ne formaient pas un peuple particulier, mais bien une réunion d'hommes de différentes nations de la Germanie : en effet *all*, tout, *mann*, homme, semblent être l'étymologie du mot *Alemanni*. Les Alemanni descendaient probablement des *Suevi*; leur gouvernement était monarchique, ou du moins ils se choisissaient un chef lorsqu'ils entreprenaient une guerre; leur religion était la même que celle des autres Germains; leurs mœurs étaient même plus féroces; il est certain que leur haine contre les Romains les porta à plusieurs actes de cruauté envers les prisonniers qu'ils leur firent. Caracalla marcha contre eux et les défit sans les soumettre; ce n'est qu'à force d'argent qu'il put en enrôler quelques-uns dans ses troupes. Vers le milieu du troisième siècle, ils s'emparèrent des forts que les Romains avaient bâtis sur les bords du Rhin, et ravagèrent une partie de la Gaule. Maximin les refoula sur leur territoire, où il mit tout à feu et à sang; enfin leur histoire présente de nombreuses alternatives de victoires et de défaites jusque vers l'an 388, qu'ils se soumirent à Maxence.

Vers le milieu du onzième siècle, le Wurtemberg formait un comté situé dans le cercle de Souabe : il ne fut érigé en duché que vers l'an 1495, par l'empereur Maximilien. Sous Ulric VIII, qui s'engagea dans la ligue de Smalkalde, une grande partie de ce pays embrassa la croyance de la communion d'Augsbourg, dont ce prince approuvait les principes, et maintenant on y compte plus de 4,000,000 de protestants.

Le duché de Wurtemberg avait, en 1796, une superficie de 416 lieues et 608,000 habitants; il acquit ensuite, avec le titre d'électorat, une augmentation de 103 lieues et de 118,000 habitants. Le traité de Presbourg procura à l'électeur le titre de roi, une grande partie des possessions autrichiennes en Souabe, et enfin plusieurs petites villes sur les deux rives du Danube, fleuve dont l'ancien duché de Wurtemberg n'atteignait pas les bords. Le roi a gagné considérablement encore en soumettant à sa

domination toutes les petites souverainetés appelées *seigneuries immédiates* qui constituaient, au milieu même du royaume, des enclaves considérables.

Le climat du Wurtemberg est en général sain et tempéré; mais sur les hauteurs et dans les forêts qui s'étendent sur leurs pentes, la température est froide, et les hivers durent longtemps. La terre y est féconde en diverses productions agricoles : plus de la moitié de sa superficie est employée en grande culture; les vignobles en occupent près d'un cinquième, les prés environ un septième; le reste est occupé par des forêts. Les vignes de ce pays ont été apportées de l'Alsace, de la Bourgogne, de la Valteline et de la Hongrie; on a même vu des plants de Chypre et de Perse y réussir parfaitement. Les belles plaines qui occupent le centre du Wurtemberg produisent en abondance du froment, de l'épeautre, du seigle et d'autres grains. Les pentes de la Forêt-Noire et du Raühe-Alp offrent de beaux pâturages: à leurs pieds, on voit dans les vallées des forêts d'arbres fruitiers. En un mot, le Wurtemberg attache à chaque pas les regards du voyageur par le contraste d'une nature sauvage et pittoresque avec les ouvrages de l'industrie humaine. Il est riche en chevaux, en porcs, en bêtes à cornes et en brebis, parmi lesquelles on compte un grand nombre de mérinos. Enfin les bois et les champs abondent en gibier à poil ou à plume.

Les manufactures du Wurtemberg sont, en général, peu importantes; mais elles sont nombreuses et surtout fort actives. Dans les pays de plaines, on compte beaucoup de filatures de coton, de fabriques de toiles et de tricot. Des fabricants d'horlogerie habitent les montagnes; dans les vallées sont établies plusieurs papeteries, des tanneries, des forges, des usines, et divers autres établissements. Le chiffre des brasseries s'élevait il y a quelques années à plus de 1,500. Les distilleries sont plus nombreuses encore. L'esprit qu'on fabrique dans ces distilleries n'est point tiré du vin, de la pomme de terre ni du grain; on l'extrait du fruit de ce merisier qui se multiplie si facilement dans les montagnes de la Forêt-Noire, que la liqueur spiritueuse qu'on en retire, connue sous le nom de *kirschenwasser*, donne lieu à un produit annuel de plus de 130,000 florins <sup>1</sup>, et à une industrie qui fait vivre plus de 120 familles. Que les gourmets estiment à tort ou à raison cette eau-de-vie germanique, les habitants du *Schwarz-wald* ne devraient-ils point élever une statue à Thomas Leodgar,

<sup>1</sup> La valeur du florin est de 2 francs 27 centimes.

qui en est l'inventeur, et à qui ils sont redevables de l'aisance dont ils jouissent?

Le haut commerce du royaume consiste principalement dans l'exportation de ses bois, de ses vins, de ses grains, de ses fruits secs, de ses cuirs, de ses toiles, de son kirschenwasser et des horloges en bois fabriquées dans ses montagnes. On récolte annuellement plus de 300,000 hectolitres de vin, et plus de 5,400,000 kilolitres de grains, dont 300,000 sont exportés. La Suisse, la France la Bavière et l'Autriche sont les pays avec lesquels il a des relations suivies. Il en retire des draps, de l'huile, des laines fines, de la soie brute et des soieries, des tabacs et diverses denrées coloniales. Quant au commerce intérieur, il est alimenté par certains produits que le système des douanes a cru favoriser en évitant la concurrence étrangère, ou par le monopole que le gouvernement a établi dans plusieurs branches; ainsi, l'étoffe de coton qui porte le nom de la ville chinoise d'où on la tire ne peut point entrer dans le royaume; le fer brut n'en peut point sortir, et le sel ainsi que le tabac sont vendus exclusivement par le gouvernement. Mais, dans la vue de faciliter le commerce intérieur, l'autorité suprême a, depuis quarante ans, établi un système uniforme de poids et mesures, fondé sur le calcul décimal; elle s'est de plus attachée à entretenir les routes et à faire construire une ligne de chemin de fer qui traverse le royaume du nord au sud et met les villes les plus importantes en communication facile et prompte avec celles de l'Allemagne.

Les revenus du Wurtemberg s'élevaient, en 1852, à 42,446,215 florins ou 28,252,905 francs; la dette publique était évaluée, à la même époque, à 48,423,718 florins ou 409,921,839 francs.

Dans ce pays, où les dîmes enlèvent au cultivateur la moitié de son revenu net, où les impôts en absorbent un cinquième, où la disette des récoltes se fait souvent sentir, il n'est pas étonnant que le paysan se détermine à émigrer, soit dans les provinces méridionales de la Russie, soit en Amérique. Le géographe Stein rapporte que dans les quatre premiers mois de l'année 1817, les émigrations se sont élevées à 42,000 individus. Il est vrai que certaines idées religieuses en engagèrent un grand nombre à prendre ce parti, et que l'aurore boréale que l'on aperçut dans le Wurtemberg au mois de février de la même année fut regardée par plusieurs personnes comme un signe que le Ciel favorisait leur détermination.

L'armée se compose, en temps de paix, de 8,275 hommes formant une division d'infanterie (8 régiments), une division de cavalerie (4 régiments), un escadron de gardes du corps, un détachement de chasseurs et un régi-



ment d'artillerie, dont 3 batteries à cheval et 4 à pied. En temps de guerre les cadres sont doublés, et l'effectif peut être évalué à 19,017 combattants.

Le Wurtemberg tient le sixième rang dans la Confédération germanique; son contingent fédéral est d'environ 26,000 hommes, et sa contribution fédérale de 162,875 francs.

La constitution politique du Wurtemberg date de 1819. La personne du roi est inviolable; la couronne est héréditaire dans la ligne masculine; le roi est majeur à 18 ans. Le pouvoir exécutif appartient au roi; le pouvoir législatif est exercé en commun par le roi et les états, mais leurs attributions sont encore fort restreintes; c'est ainsi qu'ils ne jouissent pas du droit d'initiative. Les états se composent de deux chambres: la première est la chambre des seigneurs, elle est formée par les membres de la noblesse; la seconde, ou chambre des députés, est formée par les représentants des bailliages, ceux des différents cultes et ceux de l'université. L'assemblée est convoquée au moins tous les trois ans. A la tête de l'administration se présente le conseil privé du roi, composé de 6 ministres et des conseillers que le roi leur adjoint. Les libertés communales sont très-étendues dans le Wurtemberg; les affaires des communes sont administrées par un conseil communal et une assemblée de bourgeois; des assemblées de district gèrent les affaires des districts, sous la surveillance des autorités. Le président de la commune est nommé par le roi, sur liste. Enfin la répartition de l'impôt appartient aux autorités communales. Les diverses communions religieuses s'administrent elles-mêmes, sous la surveillance du roi. Il y a 6 diocèses évangéliques divisés en décanats et subdivisés en paroisses. La communion catholique ne compte qu'un évêché qui est à Rottembourg et qui relève de l'archevêché de Fribourg, dans le grand-duché de Bade. Cet évêché est partagé en 638 paroisses.

Le Wurtemberg est une des contrées de l'Allemagne où l'instruction est le plus répandue; tout hameau de 30 familles doit avoir son école, et l'instruction est obligatoire pour les enfants de 6 à 14 ans. Les écoles du dimanche, dont la fréquentation est également de rigueur, donnent le complément de l'instruction primaire de 14 à 18 ans. Tous ces établissements sont sous la surveillance immédiate des pasteurs et des curés, et chaque année, des professeurs, envoyés de Stuttgart et de Tubingue, sont chargés d'aller inspecter ces diverses maisons. Pour répandre dans les classes inférieures les connaissances horticoles, on a établi des jardins modèles publics, des vergers et des pépinières. Les écoles industrielles prennent, depuis plusieurs années, un accroissement sensible. Tous les

jeunes gens qui sortent des écoles élémentaires sont soumis à un examen et reçoivent un certificat de capacité, sans lequel il est défendu de leur donner de l'emploi.

L'enseignement supérieur comprend les écoles latines et les écoles polytechniques. Les écoles polytechniques sont élémentaires ou supérieures et enseignent les sciences à divers degrés. Les écoles latines se divisent en écoles préparatoires, lycées, gymnases et écoles secondaires ecclésiastiques.

Les maîtres qui dirigent les collèges et les écoles sont tirés du séminaire général d'Esselingen, école normale fort bien tenue. Dans les institutions particulières seulement, on compte quelques ecclésiastiques. Quant aux jeunes gens pauvres qui désirent embrasser l'état ecclésiastique dans les communions protestante et catholique, ils sont élevés et instruits aux frais de l'État. Il y a aussi une institution pour les jeunes femmes qui se destinent à l'enseignement.

Le système général des établissements d'enseignement est couronné par l'université de Tubingue, l'une des plus anciennes et des plus célèbres de l'Allemagne, et l'une de celles qui, par les esprits hardis et téméraires qu'elles ont formés, ont eu le plus d'influence pour propager le libéralisme en Allemagne.

Les signes distinctifs destinés à récompenser le mérite civil et le courage militaire consistent, dans le royaume de Wurtemberg, en deux ordres de chevalerie : celui de l'*Aigle-d'Or*, fondé en 1702 et portant pour devise *Virtutis amicitiaque fœdus*, est destiné aux militaires et aux princes étrangers; et celui du *Mérite-civil*. Il porte pour devise : *Bene merentibus*. Les services des officiers sont en outre récompensés par une médaille d'or et ceux des soldats par une médaille d'argent. Ces distinctions honorifiques, la fortune, la diversité des états et l'importance des emplois civils, servent, depuis 1811, à partager en 10 classes les habitants du Wurtemberg.

Le royaume est divisé en quatre cercles, qui portent les noms des rivières qui les traversent ou des montagnes principales qui forment la limite occidentale de cet État. Ainsi au nord s'étendent ceux du Necker et du Jaxt; à l'ouest celui du Schwartz-wald ou Forêt-noire, et au sud celui du Danube. Ces quatre grandes divisions comprennent 12 justices provinciales et 64 justices moins importantes.

Au milieu d'une jolie vallée bordée de coteaux et de vignobles, s'élève, sur le bord du Nehenbach, et à peu de distance de son embouchure dans le Necker, *Stuttgart*, la capitale du royaume. C'est une belle ville de

47 à 48,000 âmes, qui s'est beaucoup augmentée et embellie dans ces dernières années. Le roi y possède deux châteaux, dont le nouveau, situé dans le faubourg d'Esslingen, sur une esplanade symétriquement plantée, est d'une belle construction et d'une grande richesse dans son intérieur. L'ancien renferme les bureaux du gouvernement. Stuttgart compte encore d'autres beaux édifices, au nombre desquels nous citerons l'église principale, la chancellerie et le théâtre de l'opéra. Autour du nouveau palais s'élèvent les principaux établissements publics : ici c'est la bibliothèque, renfermant plus de 300,000 volumes, là le musée d'histoire naturelle, l'académie de peinture et de sculpture et le jardin botanique. Le gymnase de Stuttgart jouit d'une grande réputation : c'est une sorte de petit collège; une trentaine de maîtres y sont attachés; il possède un observatoire et une riche collection d'instruments de physique et de mathématiques. Il y a dans cette ville un hôtel des monnaies, une école des arts et métiers, un magnifique haras, une école vétérinaire et une école forestière. L'industrie et le commerce de cette capitale sont favorisés par le chemin de fer wurtembergeois, qui la met en rapports fréquents et rapides avec les autres villes de l'Allemagne; ils consistent en fabriques de draps, de toiles, de teintures, de soieries; de machines à vapeur et d'ouvrages en bronze. Dans les environs, on remarque un joli château appelé la *Solitude*, bâti sur la pente d'une montagne, et d'où l'on jouit d'une vue délicieuse: la salle de concert, celle de l'opéra, la ménagerie, les jardins y fixent principalement l'attention. C'est dans le nouveau cimetière de la ville et dans le caveau de la famille royale que, depuis 1827, sont déposés les restes mortels de Schiller; sa tête, qui d'abord avait été déposée à la bibliothèque, a été réunie à ses ossements.

Dans les environs de Stuttgart se trouve la petite ville de *Kaunstadt*, sur le chemin de fer, peuplée de 4,500 âmes, et importante par ses manufactures. Si nous suivons les sinuosités du Necker, nous remarquerons, en remontant le cours de cette rivière, *Esslingen* ou *Esslingue*, principale station du chemin de fer, et siège du collège suprême de justice. Cette ville de 8 à 9,000 âmes, autrefois au nombre des cités libres, n'est pas dans une situation moins agréable que Stuttgart : elle est entourée de vignobles et de forêts. A 3 ou 4 lieues au-dessous de la capitale, par rapport au cours du Necker, nous ferons remarquer, sur la rive gauche, la jolie petite ville de *Luwigsbourg* ou *Louisbourg*, station du chemin de fer, résidence royale où l'on voit un beau château, un hospice d'orphelins, une maison de correction pour les femmes, et l'académie militaire, que

l'on y a transférée de Stuttgart. Les manufactures de draps, de toiles, de porcelaine qu'on y a établies avec les secours du gouvernement, n'ont pu porter la population de cette ville à plus de 10,000 âmes, sans compter la garnison et la cour. C'est la véritable capitale de cercle du Necker.

A 6 lieues plus loin, sur la rive opposée, *Heilbronn*, ville un peu plus considérable, autrefois libre et commanderie de l'ordre Teutonique, cité qui s'enrichit par ses ouvrages en orfèvrerie, par le produit de ses vignobles, de ses fonderies de plomb à tirer, de ses distilleries, et par la navigation active du Necker, possède une bonne académie. C'est à cette ville que vient aboutir le chemin de fer wurtembergeois. A 10 lieues à l'est de Heilbronn s'étend celle de *Hall*, que l'on distingue de plusieurs autres du même nom par la désignation de *Hall de Souabe* (*Schwabisch-Hall*). Située sur les bords du Köcher, entourée de rochers, peuplée de plus de 7,000 âmes, elle doit sa fondation aux abondantes sources salées de ses environs. C'est la ville la plus peuplée et la plus remarquable du cercle du Iaxt. *Ellwangen*, sur le Iaxt, chef-lieu de cercle, est, malgré son gymnase, son lycée, sa cour royale et son commissariat épiscopal, moins intéressante que *Gmünd*, arrosée par le Rems, ancienne place forte, que défendent encore des murs flanqués de tours : ville tombée d'une population de 18,000 à celle de 6 ou 7,000 habitants, et connue par ses diverses fabriques, où l'on travaille avec art les métaux précieux. Près du petit village de *Bietigheim*, station du chemin de fer, commence l'embranchement qui, par Bretten, dans le grand-duché de Bade, va rejoindre Brüchsal, principale station du chemin de fer badois. L'industrie de la petite ville de *Geislingue* ou *Gesslingen*, consiste en divers petits ouvrages tournés en os, en ivoire et en bois, dont elle exporte par an pour plus de 90,000 florins. 4,500 habitants forment la population de *Gæppingue* ou *Göppingen*, station du chemin de fer, arrosée par la Fils. Elle renferme des fabriques de draps et de poteries.

Les eaux minérales du village d'*Ueberkingen* attirent des étrangers dans ses environs, riches en sites pittoresques. On voit à peu de distance le bourg de *Hohenstaufen*, placé sur une hauteur d'où la vue est magnifique. Le vieux château ruiné qui domine ce bourg fut pendant longtemps le séjour de l'empereur Barberousse. Le dernier rejeton de la famille de Hohenstaufen était le jeune Conrad, qui périt sur l'échafaud, l'an 1269, à Naples, pour avoir essayé de s'emparer du trône de Sicile, qu'avait occupé son père, et que le pape venait de donner à Charles d'Anjou. *Reutlingue* ou *Reutlingen*, autrefois ville libre, ne mérite d'être citée que parce qu'elle

est le chef-lieu du cercle de Schwarz-wald, qu'elle contient 9,000 habitants, et qu'elle possède un lycée. Ses vignobles, qui tapissent les pentes du Rauhe-Alp et du Georgenberg, ses tanneries et ses fabriques de dentelles et de quincaillerie contribuent à l'enrichir.

*Tubingue* ou *Tubingen*, entre la rive gauche du Necker et la droite de l'Ammer, ne renferme que 8, à 9,000 habitants; mais elle est importante par son université, fondée en 1477 par Eberhard le Barbu; on y fait de très-bonnes études. L'église collégiale renferme les cendres des ancêtres de la maison régnante. Il y a encore dans la ville un séminaire pour les pasteurs évangéliques, une école vétérinaire et divers autres établissements qui justifient le rang qu'elle occupe; mais elle est triste et mal bâtie. Cette ancienne ville a été la résidence des comtes palatins de Souabe: c'est dans ses murs que fut réglé, en 1514, l'acte connu sous le nom de *Tubingervertrag*, qui fut jusqu'en 1819 la charte du Wurtemberg.

*Ulm*, principale station du chemin de fer, avec embranchement qui, à Augsbourg, va rejoindre le chemin de fer bavarois, est une des principales villes du royaume; sa population est de 20,000 âmes; c'était autrefois une ville libre et impériale. Sa situation au confluent du Blau et du Danube, sur la frontière de la Bavière, les fortifications qui la défendent, ses fabriques et ses blanchisseries de toiles, ses manufactures de tabac, les expéditions, les transports et les commissions de transit qui alimentent son commerce déchu, en font encore la seconde ville du Wurtemberg. C'est une des forteresses fédérales. On cite parmi ses édifices la bibliothèque publique, l'arsenal, l'hôtel-de-ville et l'église appelée le *Münster*. En voyant diminuer l'importance de ses transactions commerciales, cette ville a conservé ses titres à l'estime des gastronomes: les pâtisseries renommées sous le nom de pains d'Ulm, les asperges qu'elle récolte, et les escargots qu'elle engraisse, sont toujours en réputation: croirait-on qu'elle exporte par an plus de 4,000,000 de ces mollusques!

C'est à ses papeteries, à ses fabriques de futaine que *Biberach*, principale station du chemin de fer, arrosée par la Riss et peuplée de 6,000 âmes, doit sa prospérité. Nous citerons encore *Rothenbourg*, divisée par le Necker en deux parties, dont celle de la rive droite, appelée *Ehingen*, formait autrefois une ville distincte; *Freudenstadt*, fondée en 1600 pour servir d'asile aux protestants chassés des États héréditaires d'Autriche; *Mergenthal* ou *Marienthal*, dont les remparts servent de promenades, et dont le château était autrefois la résidence du grand-maître de l'ordre Teutonique; la jolie petite ville de *Kirchheim*, qui fait un commerce actif

en bestiaux et en laine. A *Calw* on fabrique des étoffes de laine pour 400,000 florins; à *Urach*, sur l'Erms, on fait 8,000 pièces de toile par an. Non loin de cette petite ville, on voit un couloir long de 300 mètres, pavé en fer, et par lequel on fait descendre vers le bord de la rivière les bois de construction coupés dans les montagnes du *Räuhe-Alp*; *Friedrichshafen*, avec un millier d'habitants, est un petit port franc sur le lac de Constance, auquel vient aboutir le chemin de fer wurtembergeois vers le sud, et l'entrepôt du commerce du royaume. La pêche y est fort active, et l'on y construit des bateaux à vapeur pour la navigation du lac.

Le peuple wurtembergeois a conservé la franchise, la gaieté et la bonhomie des anciens Germains. Leur dialecte rude et leurs manières brusques les exposent aux railleries des Allemands septentrionaux. Dans le moyen âge, la Souabe fut la Provence de l'Allemagne; les chansons des *minnesangers* respiraient la même galanterie, la même vivacité que les romances des troubadours. A notre avis, les recueils de ces poésies antiques ont plus d'intérêt que beaucoup de productions modernes des muses allemandes. Encore à présent, les assemblées des bergers du Wurtemberg retracent l'image de l'Arcadie. On y voit les jeunes villageoises, légèrement vêtues, disputer le prix de la course. Les jeux commencent avec le jour, les danses se prolongent dans la nuit, à la clarté de la lune. Il règne partout dans ces assemblées, comme dans celles de la Suisse, beaucoup de décence et d'ordre.

TABLEAU Statistique des royaumes de Bavière et Wurtemberg.

ROYAUME DE BAVIÈRE.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieue g. c.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.
1394,30 milles carrés allemands ou 3,872 lieues géographiq. carrées.	Homm. 2,234,092 Femm. 2,325,360 Total. 4,559,452	1,177	<i>Revenus.</i> 125,228,466 fr. <i>Dépenses.</i> 131,371,857 fr. <i>Dette public.</i> 508,269,778 fr. <i>Contrib. fédér.</i> 416,632 fr.	<i>Pied de paix</i> <sup>1</sup> . hommes Etat-major général. . . . . 21 16 rég. d'inf. et 6 bat. de chas. 53,584 8 — de cavalerie. . . . . 9,132 3 — d'artillerie. . . . . 7,726 1 — du génie. . . . . 1,077  71,540 <i>Contingent fédéral.</i> 68,391

<sup>1</sup> L'infanterie et la cavalerie sont divisées en deux corps d'armée, formés chacun de deux divisions, chaque division ayant 2 brigades d'infanterie et une brigade de cavalerie. Chacun des deux corps est formé de 8 régiments d'infanterie (27 bataillons à 5 compagnies) et de 4 régiments de cavalerie (28 escadrons). Sur le pied de guerre chaque régiment d'infanterie est augmenté de 1,000 hommes et chaque régiment de cavalerie de 666 chevaux.

Nom du cercle.	Superficie en lieue g.c.	Population en déc. 1852.	Subdivisons et villes principales avec leur population.
HAUTE-BAVIERE.	846	734,831	<p><i>27 présidiaux ou justices et 3 juridictions seigneuriales.</i></p> <p>MUNICH, 106,776. — Berchtesgaden, 15,000. — Dachau, 1,500. — Eberberg, 1,000. — Erding, 2,000. — Freising, 3,800. — Landsberg, 4,200. — Landshut, 9,000. — Laufen, 2,800. — Miesbach, 800. — Moosbourg, 1,400. — Mühlendorf, 1,500. — Pfaffenhofen, 1,600. — Reichenhall, 3,600. — Rosenheim, 2,600. — Schongau, 1,400. — Starnberg, 300. — Teisendorf, 700. — Tittmaning, 1,100. — Tölz, 1,200. — Traunstein, 3,200. — Trosberg, 900. — Vilshofen, 1,000. — Wasserbourg, 1,600. — Weilheim, 1,900. — Werdenfels, 1,500. — Wolfrathshausen, 1,200.</p> <p><i>Juridictions seigneuriales.</i></p> <p>Brannenberg, 400. — Hohenaschau, 500. — Tegernsee, 300.</p>
			<p><i>19 présidiaux ou justices et 1 juridiction seigneuriale.</i></p> <p>PASSAU, 12,000. — Altenötting, 1,000. — Burghausen, 2,600. — Cham, 2,200. — Deggendorf, 3,000. — Eggenfelden, 1,300. — Grafenau, 700. — Griesbach, 800. — Kitzing, 1,100. — Landau, 1,300. — Mitterfels, 500. — Pfarrkirchen, 1,400. — Regen, 1,100. — Simbach, 300. — Straubing, 8,000. — Vilshofen, 900. — Vegscheid, 500. — Viechtach, 800. — Wolfstein, 1,000.</p> <p><i>Juridiction seigneuriale.</i></p> <p>Irlbach, 400.</p>
BASSE-BAVIERE.	575	546,596	<p><i>20 présidiaux ou justices, et 7 juridictions seigneuriales.</i></p> <p>RATISBONNE, 30,000. — Abensberg, 1,200. — Amberg, 9,000. — Beilngries, 1,000. — Burglengenfeld, 1,800. — Henau, 900. — Ingolstadt, 7,000. — Kastel, 1,100. — Kellheim, 2,800. — Nabburg, 1,500. — Neumarkt, 2,700. — Neuburg, 6,000. — Parsberg, 500. — Pfaffenberg, 400. — Regensburg, 1,500. — Riedenburg, 900. — Roding, 1,000. — Stadt-am-hof, 1,500. — Sulzbach, 2,400. — Tresswitz, 500. — Wladmünchen, 800.</p> <p><i>Juridictions seigneuriales.</i></p> <p>Echmühl, 100. — Eichstädt, 7,000. — Kipfenberg, 800. — Laberweiting, 500. — Wackerstein, ? — Winklarn, ? — Würth, 300.</p>
HAUT-PALATINAT.	480	468,479	<p><i>34 présidiaux ou justices, et 6 juridictions seigneuriales.</i></p> <p>BAYREUTH, 16,000. — Bamberg, 25,000. — Bourg-Eberach, 700. — Ebermannstadt, 1,800. — Eschenbach, 1,100. — Forchheim, 3,500. — Gefrees, 1,100. — Grafenberg, 1,000. — Höchstadt, 1,400. — Hof, 9,000. — Hollfeld, 1,000. — Kemnath, 1,500. — Kirchlamitz, 1,100. — Kronach, 3,000. — Kulmbach, 5,000. — Lauenstein, 500. — Lichtenfels, 1,800. — Münchberg, 1,800. — Naila, 1,300. — Neustadt-am-Kulmen, 1,000. — Pegnitz, 1,000. — Pottenstein, 800. — Rehau, 1,100. — Schesslitz, 900. — Selb, 1,600. — Sesslach, 800. — Stadtsteinach, 1,200. — Truschnitz, 800. — Trischnenreuth, 700. — Wadsassen, ? — Weidenberg, 2,200. — Weissmain, ? — Wunsiedel, 3,500.</p> <p><i>Juridictions seigneuriales.</i></p> <p>Banz, 300. — Ebnat, 900. — Presseck, 800. — Mitwitz, 300. — Tambach, 300. — Thurnau, 1,300.</p>
HAUTE-FRANCONIE.	352	499,709	<p><i>29 présidiaux ou justices.</i></p> <p>ANSBACH, 18,000. — Altdorf, 2,400. — Markt Bibert, 1,200. — Cadolzburg, 1,000. — Dinkelsbühl, 8,000. — Erlangen, 12,500. — Furth, 18,800. — Markt-Erbach, 900. — Feucht, 2,000. — Greding, 2,000. — Guzenhansen, 1,800. — Heidenheim, 2,000. — Heilsbrunn, 800. — Herrieden, 1,000. — Hersbruck, 1,600. — Herzogen-Aurach, 1,500. — Hilpoltstein, 600. — Lauf, 1,600. — Leutershausen, 1,000. — Monheim, 1,500. — Neustadt-an-der-Aisch, 2,000. — Nördlingen, 3,000. — Nuremberg, 76,000. — Pleinfeld, 800. — Rothenburg-an-der-Tauber, 8,000. — Schwabach, 9,500. — Uffenheim, 1,600. — Wassertrüdingen, 2,200. — Weissenbourg, 5,000. — Windsheim, 3,500.</p>
MOYENNE-FRANCONIE.	376	533,830	

Nom du cercle.	Superficie en lieue g.c.	Population en déc. 1852.	Subdivisions et villes principales avec leur population.
BASSE-FRANCONIE.	470	595,748	<p><i>48 présidiaux ou justices.</i></p> <p>WÜNZBOURG, 25,000. — Alzenau, 500. — Arnstein, 2,200. — Aschaffenburg, 8,000. — Aura, 1,300. — Bischofsheim, 1,600. — Brückenau, 1,500. — Carlstadt, 2,400. — Dettelbach, 2,500. — Ebern, 1,000. — Eltman, ? — Euerndorf, 700. — Fladungen, 800. — Frammersbach, 2,200. — Gemünden, 1,200. — Gerolzhofen, 2,000. — Glensdorf, 400. — Hammelburg, 2,300. — Hassfurt, 2,000. — Hilters, 900. — Hoheim, 1,300. — Hombourg, 600. — Kaltemberg, 400. — Kissingen, 1,000. — Kitzingen, 6,000. — Klingenberg, 900. — Königshofen-im-Gräbelfeld, 1,500. — Lohr, 3,500. — Mainberg, 200. — Markt-Breit, 8,000. — Markt-Stein, 1,200. — Mellrichstadt, 2,000. — Münnersstadt, 1,600. — Neustadt-an-der-Saale, 1,700. — Obernbourg, 1,500. — Ochsenfurt, 2,000. — Orb, 4,000. — Prälsdorf, 400. — Röhrenbuch, 800. — Röttingen, 1,300. — Schweinfurt, 7,000. — Sulzheim, 300. — Wolbach, 1,600. — Klein-Waldstadt, 600. — Werneck, 900. — Weyers, 800. — Wolmunster, ? — Zeil, 1,000.</p>
			<p><i>32 présidiaux ou justices, et 18 juridictions seigneuriales.</i></p> <p>AUGSBURG, 40,000. — Aichach, 2,500. — Buchloe, 700. — Burgau, 26,000. — Dillingen, 3,400. — Donauwörth, 3,000. — Friedberg, 2,000. — Füssen, 2,600. — Göggingen, 1,500. — Grünenbach, 1,000. — Günzburg, 4,500. — Höchstädt, 2,500. — Illertissen, 1,200. — Immenstadt, 1,300. — Kaufbeuren, 4,500. — Kempten, 6,600. — Lauingen, 4,500. — Lindau, 6,500. — Mindelheim, 2,400. — Neubourg, 7,600. — Oberdorf, 1,100. — Obergünzburg, 800. — Ottenbuern, 1,700. — Rain, 1,200. — Roggenbourg, 1,800. — Schwab-München, 2,800. — Schrobenhausen, 1,600. — Sonthofen, 1,100. — Türkheim, 1,500. — Ursberg, 200. — Weiler, ? — Wertingen, 1,400. — Zusmarshausen, ?</p>
SOUABE.	480	565,783	<p><i>Divisé en 4 districts et 32 cantons.</i></p> <p>Noms des districts.</p>
			<p>SPIRE. . . . . SPIRE, 9,000. — Durkheim, 3,600. — Frankenthal, 5,000. — Grünstadt, 2,500. — Mutterstadt, 1,600. — Neustadt-an-der-Harth, 1,700.</p> <p>DEUX-PONTS. . . . . DEUX-PONTS, 7,000. — Bliescastel, 1,500. — Dhan, 700. — Hombourg, 1,800. — Neu-Hornbach, 1,100. — Landstuhl, 800. — Medelsheim, 400. — Pirmasens, 6,000. — Waldfischbach, 500. — Waldmohr, 600.</p> <p>LANDAU. . . . . LANDAU, 8,000. — Anweiler, 2,200. — Berzabern, 2,000. — Edenkoben, 4,000. — Gernersheim, 2,400. — Kandel, 2,500.</p> <p>KAISERSLAUTERN. KAISERSLAUTERN, 6,000. — Golheim, 1,000. — Kirchheim-Poland, 2,200. — Kussel, 1,400. — Lauterecken, 900. — Obermoschel, 700. — Otterberg, 1,600. — Rockenhausen, 1,100. — Weinweiler, 900. — Wolfstein, 400.</p>
PALATINAT.	293	611,476	

## ROYAUME DE WURTEMBERG.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieues carr.	FINANCES en 1852.	FORGES MILITAIRES.
354,14 mill. car. allem. ou 984 lieues géog. carrées	Homm. 838,275 Femm. 894,988 Total. 1,733,263	1,764	Revenus. 28,252,905 francs. Dette. 109,921,810 francs Contribut. fédéral. 162,875 francs.	Pied de paix. 8,275 h. Pied de guer. 19,917 Contingent fédéral. 2,600 hommes.



(131 villes. — 183 bourgs. — 1,671 villages. — 3,180 hameaux.)			
Nom du cercle.	Superficie en lieue carr.	Population en 1859.	Villes principales.
NECKER. . . . .	168	501,034	STUTTGARD, 45 000. — Ludwigsbourg, 12,000. — Heilbronn, 12,000. — Esslingen, 9,000. — Kantsstaud, 7,000.
FORÊT-NOIRE, Schwarz-Wald.	240	443,872	Reutlingen, 12,000. — Rottweil, 4,000. — Rothembourg, 6,000. — Tubingue, 9,000. — Alw, 5,000. — Freudenstadt, 3,200. — Magold, 2,000. — Tuttlingen, 6,000. — Urach, 3 600.
DANUBE. Donau.	318	413,444	Ulm, 16,000. — Blaubeuern, 22,000. — Göppingen, 5,000. — Ehingen, 3,000. — Kirchheim, 4,000. — Biberach, 6,000. — Friedrichshafen, 1,200. — Geislingen, 2,000.
IAXT.	258	374,913	Ellwangen, 2,600. — Hall, 7,000. — Gmündt, 7,000. — Marienthal ou Mergentheim, 3,000. — Heidenheim, 2,600.

## LIVRE CENT SOIXANTE-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Empire d'Autriche. Description du royaume de Bohême, de la Moravie et de la Silésie autrichienne.

Les possessions de la maison d'Autriche ne forment pas, comme la France ou l'Espagne, une de ces divisions éternelles du globe où la politique n'a besoin que de maintenir l'unité déjà établie par les mains de la nature. On peut considérer l'Empire autrichien comme partagé naturellement en 9 grandes divisions, qui sont :

1. Le royaume de Bohême.
2. La Moravie et la Silésie autrichienne.
3. L'archiduché d'Autriche.
4. Le comté de Tyrol.
5. Le duché de Styrie.
6. Le royaume d'Illyrie.
7. Le royaume de Gallicie,
8. Le royaume de Hongrie et ses annexes.
9. Le royaume Lombard-Vénitien.

Les six premières qui vont nous occuper maintenant font encore partie de l'Allemagne, sous le rapport politique, puisque le congrès de 1815 a décidé qu'elles seraient comprises dans la Confédération germanique. Nous décrirons les royaumes de Gallicie et de Hongrie, après avoir jeté un dernier coup d'œil d'ensemble sur l'Allemagne. Quant à la description du

royaume Lombard-Vénitien, elle trouvera naturellement sa place avec celle de l'Italie.

La Bohême, que nous allons examiner sous ses divers points de vue, est un pays qui, sous le rapport de la géographie physique, comme sous celui de la géographie politique, est entièrement séparé des pays qui l'entourent. On ne conçoit même point à quel titre la Bohême, dont la population est aux deux tiers slave, a pu être incorporée à l'Allemagne. Sa superficie est d'environ 944 milles carrés d'Allemagne, ou de 2,622 lieues géographiques de France, et sa population était en 1851 de 4,409,900 habitants. Limitrophe à l'ouest avec la Bavière, au nord avec la Saxe et la Silésie prussienne, elle est entourée par des chaînes de montagnes qui forment un bassin naturel que l'on pourrait au premier abord considérer comme une antique mer Caspienne, au fond de laquelle se déposèrent différentes roches calcaires, des grès rouges et des dépôts houillers.

La partie la plus septentrionale du bassin est celle qui présente la pente la plus rapide; aussi l'Elbe qui traverse cette partie est-il grossi de tous les cours d'eau qui descendent des montagnes et qui se jettent, soit dans son lit, soit dans celui de la *Moldau*, qui se réunit elle-même à l'Elbe. L'issue par laquelle ce fleuve quitte le bassin de la Bohême pour aller se jeter dans la mer du Nord, semble être celle par laquelle les eaux qui en occupaient l'intérieur durent aller se réunir à l'Océan : peut-être doit-on attribuer à cette irruption une partie des sables qui couvrent les provinces prussiennes de Magdebourg et de Brandebourg, le Mecklembourg et le Hanovre. Qu'on nous pardonne ces hypothèses fondées sur des faits, elles se rattachent à la partie la plus intéressante de la géographie physique.

Quatre chaînes principales forment les contours de ce bassin : celle du *Böhmer-wald* s'étend du sud-est au nord-ouest jusqu'à celle de l'*Erz-gebirge*; celle-ci se prolonge du sud-ouest au nord-est jusqu'au *Riesen-gebirge*, qui, suivant une direction contraire, va se rattacher au *Möhrisches-gebirge* ou aux monts Moraves, dont la direction est du nord-est au sud-ouest, et qui vont se joindre aux derniers chaînons du *Böhmer-wald*. L'ensemble de ces quatre chaînes, qui appartiennent à la formation primitive et offrent du granit, du grès, des micaschistes et de la syénite, forme, ainsi que l'ont fait remarquer quelques géographes, un quadrilatère irrégulier, dont la circonscription, en isolant la Bohême au milieu de l'Europe, a peut-être eu une grande influence sur sa civilisation comme sur sa constitution politique ! Les moins hautes de ces montagnes sont celles qui se dirigent du nord-est au sud-ouest et au sud, et qui séparent la *Bohême* de la *Moravie*

et de la *Basse-Autriche*. Vers les sources de la *Moldau*, à l'extrémité méridionale du *Böhmer-wald*, une petite chaîne que l'on appelle les montagnes du Diable ou *Teufels-gebirge*, semble indiquer le souvenir d'un culte idolâtre.

La Bohême est riche en sources minérales; c'est surtout dans la partie septentrionale qu'existent les plus renommées : les eaux de *Sedlitz*, dans le cercle de *Saatz*; celles de *Satzkame*, dans le district de *Kaurzin*; celles de *Strobnitz*, dans celui de *Bechin*; en outre, les eaux amères et salines de *Pallon*, près de *Brix*; les sources alcalines de *Bilin*, celles de *Carlsbad* et de *Töplitz*; les sources ferrugineuses de *Bechin*, près de *Trautnav* et d'*Eger*, dans le cercle d'*Elnbogen*; les bains de *Kleinkuchel*, dans le district de *Beraun*; ceux de *Tetschen*, dans celui de *Leitmeritz*; enfin ceux de *Marienbad*, connus depuis peu d'années, mais cependant très-célèbres, suffisent pour donner, sous ce rapport, une idée de la richesse de ce pays.

La Bohême est un des pays de l'Europe les plus riches en productions minérales, et l'*Erz-gebirge* est, de toutes les montagnes de ce royaume, celle qui donne lieu aux exploitations les plus considérables. Sur les pentes de cette chaîne, sont situées les seules mines d'étain un peu importantes non-seulement de la Bohême, mais de tout l'empire d'Autriche; leur produit ne s'élève cependant annuellement qu'à 5,000 quintaux. Au bas du *Riesen-gebirge*, on a commencé, depuis plusieurs années, la recherche de quelques mines d'or. Le district de *Kaurzin* était, il y a huit siècles, tellement riche en filons aurifères, que, vers l'an 998, la seule mine de *Tobalka* produisait environ 400,000 marcs; ce filon, qu'on exploitait dans une montagne des environs d'*Eule*, a été perdu pendant les troubles des hussites. Jusqu'à présent, les essais que l'on a pu faire sur plusieurs points n'ont pas répondu à l'attente des mineurs; cependant on continue toujours avec succès l'opération du lavage sur les bords de l'*Eule*, de la *Sazawa*, de la *Wottawa*, de la *Lesnitz* et d'autres rivières qui coulent au milieu de terrains d'alluvions aurifères. Dans le district de *Tabor*, sur le versant des monts *Moraves*, il existe des mines d'argent; elles sont peu productives. En général, dans la partie du sud-ouest, les mines célèbres dans les temps anciens sont aujourd'hui tout-à-fait épuisées. D'autres cantons renferment aussi plusieurs mines de cuivre; mais elles sont loin d'égalier en produits celles de plomb, quoique ces dernières ne rendent pas plus de 7 à 8,000 quintaux; celles d'argent fournissent 2,400 marcs. Les seules vraiment importantes sont les mines de fer; on en exploite dans presque toutes les montagnes; la quantité de ce métal

forgé s'élève à 200,000 quintaux. Le zinc, l'arsenic et le mercure donnent lieu aussi à diverses exploitations. Les houillères sont abondantes; mais, faute d'une quantité suffisante de canaux et de chemins de fer qui facilitent le transport de leurs produits, on n'en tire pas tout le parti qu'on pourrait en obtenir. Ainsi elles ne produisent qu'environ 220,000 quintaux, dont 30,000 proviennent des mines de la couronne, et 190,000 de celles des particuliers. Ce n'est point exagérer que d'estimer qu'elles pourraient donner un produit dix fois plus considérable; il est vrai que dans l'état actuel elles suffisent à la consommation de la Bohême. Il en est de même des sources salées, dont le produit est assez considérable pour alimenter non-seulement ce royaume, mais une grande partie de la Basse-Autriche.

Cepays renferme aussi un grand nombre de substances minérales recherchées dans les collections; quelques-unes des pierres précieuses que l'on y trouve sont utilisées dans les arts de luxe. Le grenat, le rubis, le saphir, l'améthyste, l'hyacinthe et la topaze sont employés par les lapidaires; le jaspe, la cornaline, et la calcédoine y sont réservés à différents usages. L'emploi de la pierre de construction, du marbre et de la serpentine y est assez fréquent; enfin on y recueille différentes roches propres à faire des meules, des schistes utilisés comme pierres à aiguiser, et du kaolin pour les manufactures de porcelaine.

Donnons une idée du système hydrographique de la Bohême.

Les deux principaux affluents de l'Elbe sont la *Moldau* et l'*Eger*. La première traverse le royaume depuis son extrémité méridionale jusqu'à Melnik : son cours est d'environ 70 lieues; elle se grossit de la *Sarawa* à droite et de la *Beraun* à gauche; elle est large, rapide, très-poissonneuse, et commence à être navigable à Hohenfurth, à 37 lieues au sud de Prague. Le canal que l'on a projeté d'établir pour la faire communiquer au Danube sera très-favorable pour les relations commerciales. A partir du *Teufelsgebirge* jusqu'à Prague, sur une longueur d'environ 40 lieues, sa pente est de 85 mètres. Elle devrait avoir le rang de fleuve, que l'Elbe a usurpé, puisqu'au point de jonction de ces deux cours d'eau ce dernier n'a parcouru qu'une longueur de 45 lieues. L'*Eger*, qui prend sa source dans le *Fichtelgebirge*, au point de jonction de cette chaîne avec le *Böhmerwald*, et qui se jette dans l'Elbe à Thérésienstadt après un cours de 46 lieues, suit une pente un peu moins rapide; elle est de 52 mètres sur une longueur de 32 lieues.

On compte en Bohême plusieurs lacs considérables : les plus importants sont celui de *Teschmitz*, dans le district de Klattau; celui de *Plo-*

*kenstein*, dans les montagnes de ce nom, et celui de *Kummer*, dans le district de Saatz. Les étangs y sont très-nombreux. En 1786, on en comptait plus de 20,000, mais depuis cette époque, le nombre en a été réduit par des dessèchements successifs. L'un des plus vastes est celui d'*Ezeperka*, près de Pardubitz; il contient quelques îles considérables couvertes de bois. Plusieurs marais, formés par les débordements annuels des rivières ou par les eaux qui, dans quelques parties basses, descendent des montagnes, sont épars çà et là dans le royaume; mais comme ils n'atteignent pas une étendue considérable, nous nous dispenserons d'en parler.

Le climat de la Bohême est d'autant plus varié que ce pays est couvert de montagnes élevées, de plaines étendues et de profondes vallées. Il est tempéré au centre et vers les frontières du sud-ouest; mais les cimes couvertes de forêts influent sur la température jusqu'à une assez grande distance de leurs pentes. Le vent qui domine ordinairement en Bohême est celui du sud-est; celui qui souffle ensuite le plus fréquemment est le vent du sud-ouest. En général le vent d'est, comme celui du nord-est, est presque toujours accompagné d'un temps humide; mais ceux du nord, du nord-ouest et du sud-ouest sont toujours un signe de sécheresse. Dans une série de 48 années, on a évalué que le nombre des jours pluvieux s'élève annuellement à 90; les jours d'orage, y compris ceux où le ciel est chargé de nuages, comparés à ceux d'une parfaite pureté, sont dans le rapport de 5 à 1.

On n'a point de documents précis sur l'origine de l'antique population de la Bohême; on sait seulement qu'elle fut subjuguée et en grande partie détruite par les *Boii*, qui, sous le commandement de Sigovèse, vinrent s'y établir environ six siècles avant notre ère. Strabon, Pline et d'autres auteurs parlent de ces peuples, auxquels la Bohême doit le nom qu'elle porte.

Le gros de la nation, fixé au centre des montagnes de la Bohême, n'y demeura pas longtemps à l'abri des attaques des peuples voisins. Les *Cimbri*, 280 ans avant J.-C., tentèrent de les soumettre, mais ils furent vaincus; ce ne fut que 30 ou 40 ans après notre ère que les *Marcomani* les repoussèrent et vinrent se fixer dans cette contrée. Les *Boii*, forcés d'abandonner leur patrie, cherchèrent un refuge dans les plaines qu'arrose le Danube, et qui forment une partie du royaume de Bavière.

Au rapport de Tacite, les *Marcomani* étaient les peuples les plus considérables de ceux qui occupaient l'espace compris entre le Danube et la

forêt *Hercynie* ; la conquête qu'ils firent de la Bohême en est une preuve. Ils étaient gouvernés par des rois tirés des premières familles de leur nation ; mais depuis le règne d'Auguste, Rome leur imposa des souverains étrangers.

A l'époque où la puissance romaine commençait à chanceler, les descendants des *Marcomani*, pressés par des peuples dont les Romains connaissaient à peine les noms, furent à leur tour obligés de céder leur territoire. Ces nations, sorties de la Pologne et du nord de la Hongrie, sont connues sous la dénomination de *Slaves*. L'époque de leur première tentative contre la Bohême est incertaine : ce n'est que vers le sixième siècle que l'histoire commence à en parler d'une manière plus précise. Ils ont reçu des Slaves occidentaux le nom de *Tchekhes* ou *Czechs*, qui signifie *les premiers*, parce que la contrée qu'ils habitaient était la plus rapprochée de l'Allemagne. Leur gouvernement fut d'abord populaire : mais dans la crainte de se voir chassés de la Bohême par les *Avares* et les *Huns*, ils se donnèrent un chef ; ce fut, s'il faut en croire la tradition, un marchand franconien nommé Samo, homme de tête et de courage qui les gouverna avec sagesse et sut les affranchir du joug des Avares. Restés idolâtres jusqu'au milieu du neuvième siècle, les *Slaves* eurent à résister aux attaques des rois allemands et aux prédications des religieux que Rome ne cessait de leur envoyer ; ce ne fut qu'en 894 que quatorze de leurs princes et leur grand-duc Borziwoy se firent baptiser, et sous Boleslas ou Boleslaw II, en 972, Prague fut érigée en évêché.

Othon I<sup>er</sup> subjuguait la Bohême et la soumit à l'Empire ; en 1086, Henri V donna au duc Brzetislaw I<sup>er</sup> le titre de roi : depuis ce temps le royaume fut électif. Vers le neuvième siècle, un grand nombre d'Allemands s'établirent successivement en Bohême : ce fut un bien ; ce pays, isolé des autres nations, n'avait commencé à sortir de la barbarie que depuis l'établissement du christianisme, qui, en ouvrant des correspondances avec Rome, préparait la civilisation des *Slaves*. Au treizième siècle, Ottocar I<sup>er</sup> et son fils Ottocar II encouragèrent de tout leur pouvoir l'établissement des artistes et des ouvriers allemands. Sous ces princes, l'industrie se répandit dans les villes ; le commerce fut affranchi de ses entraves ; l'ordre et la tranquillité publique furent maintenus par des lois que les principales villes conservèrent écrites. Ottocar II, appelé au trône d'Autriche, étendit son pouvoir non-seulement sur la Bohême, mais sur une partie de la Silésie, de la Pologne et de la Prusse. Mais pour son malheur il refusa avec dédain la couronne impériale, et Rodolphe de Habsbourg, son grand-maréchal,

choisi par les électeurs, lui enleva l'Autriche, la Carniole, la Styrie, et ne lui conserva la Bohême que sous la condition qu'il lui rendrait hommage.

Au quatorzième siècle, les mœurs et le langage des habitants avaient subi de grandes modifications : les lois étaient écrites en allemand. Prague, qui était déjà l'une des villes les plus importantes de l'Allemagne, devint le siège des arts et des sciences. L'empereur Charles IV avait été élu roi de Bohême, mais les États du royaume déclarèrent la couronne héréditaire pour ses descendants; c'est à ce prince que la capitale doit la fondation de son université. Sous son fils Wenceslas VI, en 1378, le pays vit réformer l'ordre judiciaire, et la langue nationale employée dans les tribunaux; ce fut à cette époque qu'on vit apparaître les réformateurs Jean Huss, Jérôme de Prague, et Jean Ziska, qui soutinrent leur doctrine à main armée. Après la mort de Wenceslas, le royaume redevint électif.

En 1526, la couronne échut à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, par son mariage avec Jeanne de Bohême; son règne fait époque, non-seulement parce qu'il établit dans sa maison la succession héréditaire, et qu'il restreignit les prérogatives des États de la Bohême dans le seul droit de l'élection des souverains, mais encore parce que le pays commença à adopter les principes de la réformation. Il essaya, mais en vain, de s'opposer à leurs progrès en punissant de l'exil ceux qui étaient soupçonnés d'affiliation aux nouvelles doctrines, et en établissant la censure des livres; lui-même donna de la vogue aux ouvrages d'Erasmus en acceptant la dédicace des œuvres de ce docteur, traduites en langue bohême. Maximilien II, son successeur, doué d'un esprit sage et tolérant, accorda, en 1567, à tous les cultes une liberté illimitée; mais Mathias, qui régna ensuite, crut de son devoir de soumettre les protestants à de nouvelles entraves : au lieu de controverses, il y eut des rixes et des révoltes qui furent le signal de la guerre de Trente-Ans, et des malheurs de la Bohême. Sa population diminuée, ses finances épuisées faisaient craindre que de longtemps elle ne pût réparer ses pertes, lorsque le règne de Marie-Thérèse cicatriza ses plaies encore saignantes. La Bohême doit à cette impératrice l'abolition de l'esclavage et la liberté de l'industrie; c'est à cette femme célèbre et à ses successeurs que ce royaume est redevable d'une grande amélioration dans l'ordre judiciaire, de plusieurs lois sages, d'un meilleur système d'éducation et de quelques institutions qui, sans être comparables à la plupart de celles qui depuis le commencement de ce siècle ont assuré la prospérité de plusieurs États de l'Europe, n'en sont pas moins un bienfait.

D'après l'acte fédératif de 1815, la Bohême fait partie de la Confédération germanique. La succession au trône appartient en ligne directe à la dynastie régnante, comme partie intégrante de la monarchie autrichienne; suivant la loi fondamentale du royaume, son organisation politique reste assise sur les mêmes bases que dans les siècles passés. Le roi, lors de son couronnement, prête le serment de ne point aliéner le royaume, de respecter la constitution, de protéger les États, et de leur conserver les privilèges qu'ils ont obtenus des empereurs Ferdinand II, Ferdinand III et de leurs successeurs; de maintenir la justice et de soutenir de tout son pouvoir la religion catholique, apostolique et romaine.

Les États sont divisés en quatre classes : celle du clergé, celle de la noblesse supérieure ou des seigneurs, celle de la noblesse inférieure ou des chevaliers, et celle des villes royales. Leurs députés se constituent en assemblée générale aux époques fixées par le roi, sous la présidence d'un commissaire royal; leurs fonctions se bornent à aviser aux moyens d'exécuter les propositions faites par la couronne; toute supplique ou proposition de leur part ne peut être faite si elle n'a été approuvée par le gouvernement ou par le président; car le roi de Bohême est toujours souverain absolu de son pays. Les ducs, les princes, les comtes et tous les seigneurs jouissant de majorats, représentent la noblesse supérieure; parmi les privilèges accordés à celle-ci, on doit mettre en première ligne celui d'occuper les 8 principales charges publiques. Bien que le nombre des villes royales s'élève à 48, quatre seulement ont le droit, par les députés qu'elles nomment, de les représenter toutes. Ces villes privilégiées sont *Prague, Budweis, Pilsen* et *Kuttenberg*. Une autre classe de villes se compose de celles qui sont immédiatement soumises au gouvernement; trois de ces dernières, *Saatz, Kommatou* et *Kaaden*, ont le droit de se faire représenter à l'assemblée; enfin la dernière classe des villes privilégiées comprend les cités *protégées*, qui, à ce titre, sont affranchies de la servitude et des impôts seigneuriaux, quoiqu'elles puissent faire partie d'une seigneurie. La plupart des villes dont le territoire possède des mines appartiennent à cette classe.

Malgré ces catégories et celles qui distinguent encore les paysans en quatre classes, selon qu'ils sont propriétaires de maisons ou de terres, qu'ils sont fermiers ou simplement journaliers, la répartition de la justice n'admet point de différence personnelle dans les individus. La police exerce une égale surveillance sur tous; cependant il faut le dire, celle-ci montre à l'égard de la population juive une sévérité qui semble rappeler les pré-



jugés du moyen-âge, que notre civilisation moderne tend de jour en jour à effacer davantage.

Les cloîtres sont très-nombreux en Bohême : on compte environ 76 couvents, chapitres ou confréries, dont seulement 5 de femmes. L'archevêque de Prague, qui prend le titre de prince du royaume, et qui reçoit de Rome celui de légat du Saint-Siège, jouit du rang et des prérogatives de prince ; sa nomination, ainsi que celle des évêques, appartiennent au roi : le pape ne fait que les approuver. Aucune bulle ne peut être publiée sans le consentement du gouvernement. Les communions protestantes sont sous la surveillance des consistoires de Prague et de Vienne. Le culte israélite est soumis à l'inspection d'un conseil composé du grand rabbin de Prague et de deux adjoints.

Le nombre des habitants de la Bohême s'élevait, en 1818, à 3,275,866 individus, dont 1,520,934 du sexe masculin, et 1,754,932 du sexe féminin ; il était, en 1851, de 4,409,900. Sur ce nombre on comptait 4,190,892 catholiques ; 34,311 protestants de la confession d'Augsbourg ; 52,671 protestants réformés, et 70,037 juifs.

Trois nations principales composent la population : les Tchêkhes ou Slaves, les Allemands et les Juifs ; et quoique les premiers forment plus des deux tiers des habitants du royaume, la langue allemande est d'un usage général dans la haute société et dans la bourgeoisie des villes ; cependant la classe inférieure du peuple tchêkhe a conservé la sienne, et dans la classe moyenne on parle généralement les deux.

La langue tchêkhe ou bohême est un des dialectes slaves qu'Adrien Balbi désigne sous le nom de *bohémopolonais* ; elle se distingue des autres dialectes, tels que le polonais, le croate et le ragusain, non-seulement par ses formes grammaticales, mais encore par l'usage des lettres allemandes, tandis que ceux-ci se servent des lettres latines. On reconnaît le Bohême d'origine tchêkhe à sa prononciation particulière ; le Bohême allemand conserve la prononciation bavaroise, saxonne, silésienne ou autrichienne, selon qu'il descend de ces différentes nations, ou qu'il habite les frontières qui en sont limitrophes. Le plus ancien monument de la langue tchêkhe est un chant d'église composé vers l'an 990.

L'habitant de la Bohême est robuste, laborieux, d'une taille généralement moyenne, et rarement gras.

Sous le rapport moral, l'Allemand et le Tchêkhe diffèrent autant que par leur langage ; ils ne se ressemblent que par leur fidélité à remplir les devoirs de la religion, par leur dévouement pour le souverain, et l'espèce

d'inimitié qu'ils portent à la noblesse seigneuriale. Ce qui distingue le Slave de l'Allemand, c'est le soin qu'il prend de ses propriétés et le désir constant qu'il montre d'en acquérir; il est moins laborieux, moins susceptible d'attachement et de fidélité dans ses affections, plus disposé à rechercher la société et les sujets de dissipation. Il se pique d'une grande prudence et se montre ordinairement méfiant surtout dans ses rapports avec l'Allemand, qu'il regarde toujours comme une sorte d'ennemi; mais, dans le service des armes, l'Allemand et le Slave rivalisent de zèle et de courage. L'habitant des montagnes a pour caractère distinctif une sorte d'aptitude aux arts, et une noblesse, une fierté dans les sentiments qu'on observe rarement chez l'habitant des plaines.

Le voyageur qui parcourt la Bohême ne peut s'empêcher d'observer des différences marquées entre les costumes des habitants. Ce n'est point, comme dans beaucoup de pays, les seules nuances de condition et de fortune qui constituent ces différences; elles servent encore à distinguer le Slave de l'Allemand et l'Allemand de l'Israélite. Dans les montagnes comme dans les plaines, on reconnaît l'habillement slave à sa ressemblance avec l'habillement polonais. Quelques Allemands, ont, il est vrai, adopté ce costume, mais un caractère particulier de physionomie empêche l'œil observateur de les confondre; cependant ce n'est que chez le peuple que l'on peut faire cette distinction. La classe moyenne, comme les riches, s'habillent à la française, et nos modes même sont promptement adoptées par ceux qu'on est convenu d'appeler les gens du bon ton. La plupart des juifs ont conservé l'ancien costume resté en usage chez la classe ouvrière; mais ils sont tous reconnaissables par le désordre qui règne dans leur habillement et surtout par leur malpropreté. On remarque aussi des différences frappantes dans la nourriture des habitants du peuple; mais elles tiennent plus à la richesse ou à la pauvreté des cantons qu'à la richesse ou à la pauvreté des habitants. Partout règne une grande sobriété. Dans les montagnes, la farine de seigle, celle d'avoine, le lait et les pommes de terre sont les aliments habituels, surtout chez le laboureur; la bière y est réservée pour les jours de fête. Mais dans les vallées et dans les plaines, où la nature, moins avare, récompense l'agriculteur de ses soins et de ses peines, la nourriture est plus substantielle et plus variée; l'usage de la viande y est moins rare, et, chez les riches cultivateurs, la bière est la boisson habituelle; le vin la remplace quelquefois, mais l'eau-de-vie est réservée pour le dimanche et les repas de cérémonie. Le juif, plus sobre encore que les autres habitants, semble se priver de la nourriture néces-

saire ; sa maigreur seule suffirait pour le faire reconnaître. Ce n'est que le soir qu'il prend quelques aliments chauds, et, malgré l'état de misère et de dégradation dans lequel il est tombé, jamais on ne le voit chercher à s'en consoler en se livrant aux excès du vin, tandis que l'ivresse semble être la jouissance du chrétien dans les jours de désœuvrement.

A voir avec quel mépris le paysan regarde celui qui ne possède point de terres, on croirait que l'agriculture est très-avancée en Bohême, et que l'agriculteur sait tirer du sol tout le parti convenable; néanmoins, il est peu de pays où l'industrie agricole soit plus arriérée. L'indolence et la paresse du cultivateur en sont les principales causes, puisque c'est dans les cantons où la qualité de la terre semblerait devoir produire les plus abondantes récoltes, que l'on est étonné de leur médiocrité. Dans les montagnes, au contraire, l'aridité d'un terrain pierreux, et l'inclémence des saisons, qui sont de puissants obstacles à la fertilité, ont rendu le peuple plus actif et plus intelligent. Grâce à ses efforts, quelques cantons produisent plus que ne l'exige la consommation locale, et l'on a même surnommé, dans la chaîne centrale, le canton de Leitmeritz, *le paradis de la Bohême*.

Les bergeries sont négligées non-seulement dans la chaîne du *Riesengebirge*, qui renferme cependant d'assez bons pâturages, mais en général dans tout le royaume; en revanche, les chèvres y abondent. Le cheval est, dans ce pays, l'animal privilégié : on y compte beaucoup de haras, dont plusieurs, entretenus aux frais du gouvernement, ont naturalisé une race pleine de vigueur et d'autres qualités. Les plus importants sont ceux de *Blatto*, *Alt-Bunzlau*, *Chlumetz*, *Josephstadt*, *Klattau*, *Königsgrätz*, *Nemoschutz*, *Nimbourg*, *Pardubitz*, *Pilsen*, *Pisek*, *Podiebrad*, *Prague*, *Tabor*, *Theresienstadt* et *Kladrubg*.

La nature ne paraît point favoriser en Bohême la culture de la vigne : on n'estime qu'à 2,600 *eimer*, ou environ 4,400 hectolitres, la quantité de vin qu'elle produit. Cependant voilà plus de 600 ans qu'elle y a été introduite. On prétend même que dans le quatorzième siècle, sous le règne de Charles IV, qui fit venir des plants de la Bourgogne et des bords du Rhin, elle fut tellement répandue qu'on put, sans inconvénient, s'opposer à l'introduction des vins étrangers.

La culture des arbres fruitiers est d'un produit avantageux; leur nombre a augmenté considérablement depuis 40 ans; et cependant à cette époque on en comptait près de 44,000,000, principalement des pommiers, des poiriers, des pruniers et des cerisiers, surtout dans les

districts de *Bidschow*, *Königsgrätz*, *Bunzlau*, *Saatz*, *Leitmeritz*, *Prachin Rakonitz*; leur récolte annuelle est une branche importante de commerce.

Après ces végétaux, les deux plantes les plus productives sont le lin, et surtout le houblon : cette dernière est cultivée dans tous les terrains doués de quelque fertilité. On en compte deux espèces, celui des champs et le houblon vert, qui se propage de lui-même.

Les forêts de la Bohême renferment toutes les espèces d'arbres connues en Allemagne; leurs coupes réglées produisent 6,936,000 stères; cette quantité est plus que suffisante pour les besoins de la population, aussi en exporte-t-on beaucoup.

L'éducation de ces industrieux insectes qui nous fournissent le miel et la cire, est très-répandue dans le royaume, et nous ne croyons pas qu'on puisse estimer à moins de 60,000 le nombre des ruches réparties chez les divers propriétaires.

La chasse et la pêche sont très-productives dans ce pays; les montagnes et les forêts abondent en gibier de différentes espèces, dont quelques-unes même se multiplient dans les plaines livrées à la culture; les rivières et les étangs nourrissent de nombreuses espèces de poissons. Dans la Moldau, dans l'Elster et plusieurs autres rivières, on recueille un grand nombre de perles produites par la *mulette margaritifère*; dans l'Elbe, on prend souvent des saumons, et surtout le poisson appelé par les Allemands *welsfisch* (*silure commun*), de 45 à 50 kilogrammes. Dans quelques étangs, on pêche assez fréquemment des carpes de 40 à 45 kilogrammes.

Depuis près de 40 ans, l'industrie a fait en général des progrès assez rapides en Bohême. C'est surtout la fabrication des tissus de laine et des tissus de coton qui a acquis le plus d'importance; celle des toiles est aussi considérable. Reichenberg est la principale ville manufacturière. Il existe aussi à *Hirschenstand* et dans d'autres villages du cercle d'Élnbogen, des fabriques de dentelles et de blondes qui sont connues depuis longtemps.

La Bohême n'exporte qu'une petite partie des produits de son industrie : l'excédant de sa consommation en toile de lin et de chanvre est expédié en Saxe; la plupart des provinces de la monarchie autrichienne consomment ses tissus de coton; le système de douanes établi dans les États limitrophes a considérablement diminué les exportations de draps : on n'en envoie plus que quelques milliers de pièces en Bavière; cependant Vérone, Bergame, Parme, Modène, le Piémont, la Toscane, les États de

l'Église et la Turquie en reçoivent aussi. Tous ces produits et ceux de la culture, tels que les grains, les légumes, les fruits et les bois que les forêts produisent en sus de la consommation du pays, constituent un commerce d'exportation assez considérable pour que la Bohême puisse se procurer en échange les denrées coloniales nécessaires à ses besoins. Le produit de ses pêcheries est en grande partie consommé par l'Autriche; mais ce qui anime surtout le commerce de cette contrée, ce sont ses foires annuelles, dont les plus considérables se tiennent à Prague et à Pilsen.

Le transport des marchandises se fait principalement par l'Elbe, la Moldau et l'Eger, sur des bateaux qui portent depuis 300 jusqu'à 4,200 quintaux. La navigation contre le courant se fait souvent à l'aide de voiles, tant que les vents du nord et du nord-est règnent dans les contrées que l'Elbe arrose.

La Bohême tire un grand avantage commercial du chemin de fer qui permet de conduire de Budweis, sur la Moldau, les productions et les marchandises à Linz, sur le Danube, et qui remplace avantageusement le canal de communication projeté autrefois.

Les routes principales qui, en 1817, ne formaient pas une longueur totale de 350 lieues, en présentent une aujourd'hui de plus de 650. Les 24 principales sont celles de Leipsick et de Vienne, les deux plus importantes routes de commerce et de poste; et celles de Carlsbad, de Budweis, de Dresde, d'Éger, de Fisch, de Glatz, de Königgrätz, de Linz, de Leitmeritz, de Littau, de Melnik, de Pilgram, de Poliezka, de Reichenberg, de Rumbourg, de Saatz, de Silésie, de Tabor et de Töplitz. Le service des diligences et de la poste appartient au gouvernement. Ajoutons-y la ligne de chemin de fer de Budweiss à Linz, dont nous venons de parler, et qui, sans aucun doute, n'est que le premier tronçon d'une ligne plus importante; ajoutons-y, encore, la grande ligne de Berlin à Vienne par Dresde et Prague, qui, remontant la vallée de l'Elbe, traverse le nord-est de la Bohême, et nous aurons complété l'exposé des grandes voies de communication de la Bohême.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés suffisent pour donner une idée exacte de la Bohême; nous allons essayer de décrire ses principales villes.

Presque au centre du royaume et sur les deux rives de la Moldau est située *Prague*, sa capitale, que les Bohêmes nomment *Praha*. C'est une grande ville, bien bâtie, qui compte 120,000 âmes. Son beau port, son château royal appelé le Hradschin, sa cathédrale qui occupe le sommet

d'une colline, les nombreux palais de l'ancienne noblesse, le vieux style architectural d'un grand nombre de maisons particulières, tout cela donne à la ville un aspect d'antiquité et de grandeur. Outre les monuments que nous venons de nommer, on remarque encore l'hôtel-de-ville, le palais archiépiscopal, l'église de la Croix, celle de Thein, où l'on remarque le mausolée de Tycho-Brahé; celle de Saint-Veit, celle de Saint-Sauveur et celle de Saint-Nicolas. Les palais de Wallenstein, de Schwarzenberg et de Czernim attirent l'attention par leurs proportions et leur architecture.

La capitale de la Bohême renferme un très grand nombre d'établissements scientifiques, littéraires et artistiques. Au premier rang brille sa célèbre université, le *Carolinum*, fondée en 1374 par l'empereur Charles IV. C'est dans son enceinte que Jean Huss et Jérôme de Prague firent entendre pour la première fois leurs prédications. A cette institution sont annexés un observatoire, de riches collections scientifiques et une bibliothèque de 140,000 volumes. Viennent ensuite l'académie des sciences, l'institut polytechnique, l'école vétérinaire, la société du Muséum national de Bohême, l'académie de peinture et le conservatoire de musique. Prague se distingue aussi par son activité industrielle. Elle renferme de nombreuses fabriques de toiles et d'étoffes de coton, des tanneries, des chapelleries et des verreries. La plus grande partie du commerce se concentre dans cette capitale; il s'y tient annuellement trois grandes foires. Son commerce est d'ailleurs activé par sa position centrale sur une belle rivière navigable et sur l'importante ligne de chemin de fer de Berlin à Vienne par Dresde. Prague est une ville fortifiée, mais elle est dominée par des hauteurs qui la commandent.

On croit que Prague occupe l'emplacement de la cité des Marcomani appelée *Marobudum*, du nom de leur roi Marobod ou Maroboduus. Quelques auteurs la regardent comme la *Casurgis* de Ptolémée. Ruinée par l'invasion des Barbares, les Slaves la relevèrent en 614; elle acquit de l'importance en 723, et vers le quinzième siècle sa population était si considérable, que son université comptait 7,000 étudiants. Les persécutions excitées contre Jean Huss, qui naquit dans les environs de cette ville, et la révolte des hussites causèrent la ruine de cet établissement, qui ne s'est relevé depuis que par la munificence des rois.

Après la capitale, il est peu de villes qui méritent une description détaillée: dire que *Reichenberg*, sur la Reisse, est après Prague la plus importante ville du royaume, bien qu'elle n'ait que 14,000 habitants, et que c'est le Manchester de la Bohême; que *Josephstadt*, autrefois *Pless*,

en est une des principales places fortes; que *Kuttemberg* et *Joachimsthal* doivent leur importance aux riches mines de métaux utiles que renferment leurs environs; que *Jung-Brunzlau*, petite ville bâtie en 973 par Boleslas II, sur la rive gauche de l'Isar, renferme 3,600 habitants, riches de leur industrie et de leur commerce; rappeler que la petite cité manufacturière de *Reichstadt* fut l'apanage du fils de Napoléon; citer parmi les villes les mieux bâties *Leitmeritz*, petite place forte, peuplée seulement de 4,000 individus, et siège d'un évêché dont la cathédrale est très-belle; dans ses environs, la forteresse de *Theresienstadt*, sur le bord de l'Éger, près de son embouchure dans l'Elbe, qui domine une petite ville de 4,000 habitants; *Kamnitz*, siège principal du commerce de verrerie; le fameux village de *Warnsdorf*, le plus grand de toute la Bohême, et qui par ses 800 maisons bien bâties, ses édifices et son industrie, est plus important que beaucoup de villes; *Töplitz*, dont les 2,600 habitants s'enrichissent du produit de ses sources jaillissantes; *Saatz*, en bohême *Zatecz*, sur la rive droite de l'Éger, peuplée de 3,800 individus, et fondée en 718 par un riche seigneur bohême nommé Schwach; *Carlsbad*, presque aussi célèbre par ses épingles et ses ouvrages en acier que par ses eaux, petite ville entourée de forêts et de hautes montagnes, et dont les sources, qui constituent sa richesse, furent signalées, dit-on, pendant une chasse de l'empereur Charles IV, par les cris d'un de ses chiens tombé dans une mare bouillante, ce qui détermina ce prince à essayer leur vertu salutaire; *Eger*, peuplée de 8,500 individus, dont l'industrie consiste à fabriquer des cotonnades, des tuyaux de chanvre et des limes; *Pilsen*, aussi peuplée, mais enrichie par ses manufactures de drap, par ses 4 foires annuelles, par son institut philosophique et ses autres établissements littéraires, et par les exploitations de fer et d'alun de ses environs; *Pisek*, qui passe pour être une des plus jolies villes du royaume; *Budweis*, qui renferme un gymnase, un arsenal et 6,000 habitants, et qui communique par un chemin de fer avec Linz-Freystadt, dans la Haute-Autriche; *Tabor*, sur une hauteur et jadis fortifiée, célèbre pendant les guerres des hussites; *Königsgratz*, en bohémien *Kralowj-hradecz*, jolie ville de 6,000 âmes, autrefois plus considérable, aujourd'hui siège d'un évêché, fortifiée par Marie-Thérèse et renfermant des écoles et des collections; citer, nous le répétons, ces différentes villes, c'est prouver le peu d'importance de celles que nous n'avons point comprises dans cette énumération.

Le gouvernement de la Bohême s'attache depuis longtemps à répandre l'instruction et les lumières dans toutes les classes de la population. Il est

d'ailleurs à remarquer que tous les habitants de la Bohême, et surtout ceux de la race slave, montrent beaucoup de dispositions pour les arts et les sciences. L'université de Prague, l'école polytechnique, l'école normale, les gymnases et les écoles d'industrie sont richement dotés; les écoles élémentaires et les institutions particulières sont nombreuses, les Israélites mêmes en possèdent un nombre suffisant. Il y a aussi plusieurs sociétés savantes dont les travaux sont estimés, et des sociétés destinées à répandre gratuitement l'instruction et l'amour du travail.

Ce qui fait surtout honneur au gouvernement et à la classe aisée de la Bohême, c'est le nombre de ses établissements de bienfaisance : dans presque toutes les villes on trouve des hôpitaux pour les malades, pour les orphelins, pour les pauvres et des bureaux de bienfaisance chargés de distribuer des secours en argent ou en nature aux malheureux.

La *Moravie*, en allemand *Mæhren*, tire son nom de la *Morawa*, rivière ainsi nommée par les anciens Slaves, et que les Allemands appellent *March*. Cette province, qui porte le titre de comté ou de margraviat, est réunie à la *Silésie autrichienne* sous le rapport politique, et forme une province encore moins allemande que la Bohême, puisque les peuples slaves en font plus des trois quarts de la population. Nous allons examiner d'abord ces deux parties séparément sous le point de vue physique.

L'étendue de la *Moravie* est de 45 lieues du nord au sud, et de 52 du nord-est au sud-ouest. Elle est bornée à l'ouest par la Bohême, au sud et à l'est par l'archiduché d'Autriche et la Hongrie, au nord par la Silésie. Plus de la moitié de ce pays est couverte de montagnes, qui forment, surtout vers le sud, des vallées agréables et fertiles. Le sol est élevé de 200 à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer : sa pente est principalement inclinée vers le sud; la *March*, sa principale rivière, qui prend sa source dans les monts Sudètes, coule du nord au midi et reçoit la plupart des cours d'eau qui descendent des montagnes; elle va se réunir à la *Taya*, sur la frontière méridionale de la province.

Franchissons les montagnes qui séparent la *Moravie* de la Silésie; montons sur l'*All-Vater*, qui, ainsi que l'indique son nom, semble être le *vieux père* de la chaîne de *Gesenke*, dont les sommités vont se joindre à celles des Sudètes, qui se prolongent au loin vers le royaume de Saxe. De cette haute montagne on voit s'étendre, du sud-est au nord-ouest, la longue et étroite Silésie autrichienne, qui occupe 38 lieues dans cette



direction, sur une largeur moyenne de 8 à 9 lieues. En traversant ces monts élevés, on ne peut s'empêcher de remarquer la belle cascade qui tombe du *Hungersberg*, et le *Bischofskappe*, dont la cime atteint près de 900 mètres de hauteur. La contrée qui occupe le versant septentrional de la chaîne de *Gesenke* est la partie la plus élevée des deux Silésies : on y exploitait jadis de riches mines d'or et d'argent, surtout au *Hackelberg*. Suivant une tradition, les Mongols enlevèrent, en 1421, non seulement les ouvriers employés à l'extraction de ces mines, mais la plupart des mineurs de la Silésie. Ces exploitations, reprises depuis à diverses époques, ne paraissent pas devoir être aujourd'hui d'un grand avantage.

Les *Quadi*, l'un des plus anciens peuples de la Moravie, étaient voisins et amis des *Marcomani*, qui, ainsi que nous l'avons vu, se rendirent maîtres de la Bohême. Les *Quadi* sont les mêmes peuples que Strabon appelle *Coldui*; leur histoire est fort obscure jusqu'au temps de Caracalla, qui tua leur roi Gaïobomar. Les *Quadi*, unis aux *Marcomani*, furent quelquefois redoutables aux Romains, et ils envahirent plusieurs fois l'empire; mais, accablés par le nombre et divisés entre eux, ils durent se soumettre à l'empereur Valentinien; il parla avec tant d'emportement à leurs ambassadeurs, qu'un vaisseau se rompit dans sa poitrine, et qu'il expira noyé dans son sang. C'était le 17 novembre 375. Suivant Ptolémée, les *Quadi* possédaient plusieurs cités importantes : *Rhobodunum*, aujourd'hui Hradisch; *Philecia*, que l'on croit être Olmütz; *Coridorgis*, à peu de distance de Brünn; *Phurgisatis*, près de Znaïm; et *Mediolunum*, dans les environs de Freudenthal, à l'ouest de Troppau.

Au septième siècle, les descendants des *Quadi* fondèrent le royaume de Moravie, qui s'étendait jusqu'à Belgrade, et comprenait conséquemment une grande partie de la Hongrie. Vers la fin du neuvième siècle, les Francs et les Huns attaquèrent les Moraviens des deux côtés, et bientôt leurs vastes possessions devinrent la proie de toutes les nations voisines. On fixe la destruction totale de cet empire au règne de Suatobog et à l'année 908. Deux cents ans plus tard, les Slaves dirigèrent leurs conquêtes sur ce point et joignirent au royaume de Bohême la Moravie, qui fut érigée en margraviat; mais depuis le règne de Mathias, roi de Bohême et de Hongrie au quinzième siècle, la Moravie n'a plus eu de margraves particuliers.

La population de la Moravie était, en 1854, de 1,799,838 habitants, et celle de la Silésie autrichienne, de 438,586 habitants. Les Slaves, trois fois plus nombreux que les Allemands, habitent en grande partie le centre du pays, et les Allemands les montagnes. Les premiers se divisent en plu-

sieurs branches : les *Hannaques*, les *Straniaques*, les *Slowaques* ou *Charwates*, les *Horaques* ou *Poohoraques*, les *Podzulaques* et les *Wallaques*. Les *Hannaques* tirent leur nom de la petite rivière de *Hanna* ; ils ont un langage, des mœurs et un costume particuliers ; leur principale richesse consiste en troupeaux et en volailles. Les *Straniaques* habitent près des frontières de la Hongrie. Les autres peuplades se distinguent également entre elles ; mais la plus remarquable est celle que l'on nomme *Wallaque*. Elle ne descend point de la Valachie, comme on pourrait le croire ; elle paraît avoir pris son nom du *Waag* ou du *Waha*, dont elle habitait autrefois les bords, avant qu'elle se fût établie sur le versant occidental des petits Carpathes. Ces *Wallaques* parlent un dialecte bohême, et portent le costume hongrois vert ou bleu. Avant le dernier siècle, lorsque d'immenses forêts de hêtres et d'érables couvraient encore les montagnes qu'ils habitent ils y recueillaient une grande quantité d'amadou, dont ils faisaient un commerce important ; aujourd'hui leur sol défriché les oblige à se livrer à l'agriculture. Ils recueillent bien encore l'utile agaric que l'on vend sous le nom d'*amadou*, mais au lieu de cent charretées par an, ils n'en expédient plus que cinq ou six que l'on dirige sur Leipsick. Ils se font remarquer par leur propreté et surtout par la blancheur de leur linge ; ils sont braves à la guerre, tolérants dans leur religion, et d'une probité scrupuleuse dans leurs relations habituelles. Les *Hannaques* et les *Slowaques* paraissent descendre des *Marcomani*.

La langue slave, corrompue chez ces diverses peuplades, dérive du *tchèkhe* ou du *bohême*. Les consonnes y sont multipliées, mais elle est riche, harmonieuse même, et se prête facilement aux diverses intonations du chant. Sa littérature est plus ancienne que la littérature polonaise. Ses principaux monuments sont un hymne composé vers l'an 990 par l'évêque Adalbert, le psautier latin-bohême de Wittemberg du douzième ou du treizième siècle, la chronique de Dalemil, en vers, qui date à peu près de l'an 1310, et la traduction de la Bible.

Non-seulement en Bohême, mais en Moravie et en Silésie, on reconnaît encore les différents dialectes du *bohême-polonais* chez les peuplades slaves, malgré le mélange de mots allemands qu'elles y ont introduits. Le *hannaque* est rude dans sa prononciation ; le *slowaque* se divise en deux sous-dialectes : le *slowaque-morave*, en usage chez les *Slowaques* et les *Wallaques*, et le *slowaque-silésien*, mélange de polonais, d'allemand et de slowaque. Tous deux se distinguent des autres par leur douceur,

La nation allemande se subdivise aussi en quatre branches, que l'on distingue par les noms suivants : les *Hochlanders*, ou Silésiens, qui habitent la chaîne du Gesenke; les *Kuhhändlers*, qui occupent la partie orientale du pays; les *Puijaners*, ou Allemands-Autrichiens, et le *Schönhangstlers*, situés sur le versant oriental des monts Moraves.

Les peuples qui se fixèrent le plus tard dans la Moravie sont les descendants des Allemands, qui s'y sont établis pendant la guerre de Trente-Ans; les *Croates*, que l'on reconnaît encore dans la seigneurie de Dürnholm; les *Français*, dans celle de Göding; et les *Juifs*, dans les différentes villes commerçantes.

La Moravie et la Silésie comptent 2,092,265 catholiques, 89,446 protestants de la confession d'Augsbourg, 28,819 protestants réformés, et 40,064 juifs. La Silésie autrichienne renferme beaucoup de luthériens, et, pour quelques affaires religieuses, elle est une des dépendances du diocèse de Breslau. Le culte protestant est sous la direction du consistoire général de Vienne; quant aux catholiques, ils ont pour chefs spirituels l'évêque de *Brünn* et l'archevêque d'*Olmütz*. Comme en Bohême, les couvents sont ici très-nombreux.

Malgré son élévation au-dessus du niveau de la mer, le climat de la Moravie est plus doux que dans plusieurs contrées situées sous le même parallèle. Au delà du 49<sup>e</sup> degré, on cultive encore la vigne avec assez de succès. Dans les plus grandes chaleurs, le thermomètre monte à 28°, mais aussi dans certains hivers on le voit descendre à 22. A *Olmütz*, la température moyenne est de 7°,3; les montagnes sont exposées à un climat beaucoup plus rude que le centre du pays; aussi les récoltes se font-elles cinq ou six semaines plus tôt vers le centre de la Moravie que dans la contrée montagneuse de la Silésie. A *Brünn*, par exemple, les cerises sont en pleine maturité au mois de juin, tandis qu'en Silésie elles ne commencent à se colorer que dans les premiers jours d'août. Le vent du nord-est est celui qui règne ordinairement dans ces deux pays. La direction des montagnes et des vallées a d'ailleurs une grande influence sur l'action des vents en Moravie et en Silésie; ceux de l'ouest, du sud-ouest et du sud sont ordinairement accompagnés de pluie, d'orages et de brouillards; ceux du sud-est rendent au contraire l'air pur et serein.

Le pays nourrit beaucoup de gibier, de volailles, de poissons, d'abeilles et d'animaux domestiques; les bestiaux constituent la principale richesse du Silésien. Ce peuple, sobre et laborieux, ne jouit point d'une grande aisance. Les récoltes en céréales surpassent, en Moravie et en Silésie, les

besoins de la population ; cependant on récolte peu de blé pour l'exportation. Les pommes de terre, la plupart des légumes, l'anis, le houblon, le lin, le chanvre, la garance, le safran et le sénévé y sont abondants. Le lin est cultivé en grand, principalement dans les cercles de Brünn et d'Olmütz, mais il est moins estimé que celui de la Silésie. Outre la vigne, les arbres fruitiers y réussissent, mais celui qui y est le plus commun est le noyer. On exporte une grande quantité de vin. Des coupes de bois faites inconsidérément ont diminué sensiblement les produits des forêts ; mais depuis que celles-ci sont administrées avec plus de soin, elles commencent à promettre pour l'avenir d'importants revenus. Dans les plaines, les prairies et les pâturages sont peu considérables, mais ils sont assez étendus dans les vallées et les montagnes pour que l'on doive espérer que les bestiaux et les moutons deviendront aussi nombreux qu'en Bohême ; déjà on y élève plus de chevaux que dans ce royaume.

Les richesses minérales de la Moravie et de la Silésie sont assez variées ; l'or et l'argent y étaient abondants jadis, ainsi que nous l'avons dit. Les mines exploitées aujourd'hui sont principalement celles de fer, de houille et de plomb ; l'alun, le marbre et diverses autres roches y sont utilisés, mais nous devons dire aussi que les eaux de sources y sont généralement malsaines.

Sous le rapport de l'industrie, la Moravie est l'une des provinces les plus riches de la monarchie autrichienne. Les plus importantes manufactures sont celles de draps, de toiles et de cotonnades. Elles consomment les matières premières que fournit le pays et une grande partie de celles des provinces voisines ; ainsi par exemple, les laines de la Hongrie et le lin de la Silésie et de la Galicie sont employés par les fabriques de la Moravie. La March ne peut porter que des bateaux d'un faible tonnage, mais de Trébitz, près de Hohenmauth, à Lundenbourg, sur les confins de l'archiduché d'Autriche, le pays est sillonné par deux importantes voies de fer destinées à faciliter les transactions commerciales ; elles passent à Brünn et à Olmütz, et font partie de la grande ligne de Vienne à Berlin par Dresde et Prague. L'embranchement d'Olmütz se soude même par un tronçon avec le chemin prussien de Silésie.

Depuis l'année 1849, la Moravie forme deux cercles, et la Silésie un seul. Ces provinces sont administrées par un gouverneur qui a le titre de *statthalter* ou de *landeshauptmann*. Les intérêts des deux pays sont confiés à des États dont les députés sont divisés en quatre classes : ceux du clergé, ceux de la haute noblesse, les chevaliers et les députés des

sept villes royales. L'empereur les convoque tous les ans en assemblée générale sous la présidence du gouverneur. Après la clôture, une députation permanente s'occupe de toutes les affaires qui peuvent se présenter dans l'intervalle des sessions. La justice est rendue par les tribunaux établis dans chaque cercle, et par une cour d'appel qui siège à Brunn.

La capitale de toute la province est *Brünn*, située entre les rivières de *Schwarza* et de *Zwittawa*, au pied d'une montagne. Elle est digne du rang qu'elle occupe par sa population, qui est de plus de 38,000 âmes. Ses anciennes fortifications sont en partie démolies, le reste tombe en ruines ; sa citadelle seule est conservée pour servir de prison d'État. De ses principaux édifices, nous ne citerons que l'hôtel-de-ville, le théâtre et l'ancien couvent des Augustins, aujourd'hui l'hôtel du gouvernement. Dans la salle où s'assemblent les États, on voit encore la charrue avec laquelle Joseph II, à l'exemple des souverains de la Chine, retourna un champ près de *Rausnitz*. L'une des plus belles places est celle du Marché aux Choux (*Kraut-Markt*) ; elle est ornée d'une superbe fontaine. De ses neuf églises, les deux plus remarquables sont celle de Saint-Jacques et celle des Augustins dans l'*Alt-Brünn* ou la vieille ville. Les glacis ont été transformés en promenades. Près de la ville s'élève le *Spielberg*, montagne de 250 mètres de hauteur, dont l'extrémité, appelée le *Franzensberg*, était autrefois un calvaire. Les rochers arides qui le couronnent ont fait place à une plantation au milieu de laquelle on a construit, en 1818, un obélisque en marbre de 20 mètres de hauteur, portant une inscription à la gloire des armées autrichiennes, pour les campagnes de 1813, 1814 et 1815. De cette promenade on jouit d'une très-belle vue, et l'on aperçoit à 4 lieues, vers le sud est, le village et le champ de bataille d'Austerlitz. Brünn est le siège d'un évêché : on y trouve plusieurs hôpitaux, des écoles et des séminaires, un collège supérieur appelé *Institut philosophique*, une société d'agriculture et d'histoire naturelle, une bibliothèque publique et un jardin botanique. Dans le palais épiscopal on a établi un très-beau muséum. Le commerce de cette ville consiste principalement dans la vente de ses draps, de ses soieries, de ses chapeaux et de ses toiles de coton. Elle est considérée comme la plus importante de l'empire pour la fabrication des tissus de laine. C'est à l'accroissement de son industrie qu'elle doit l'augmentation rapide que sa population a éprouvée depuis peu d'années.

La petite ville d'*Austerlitz* est remarquable par un château dont les constructions souterraines sont une des curiosités de la Moravie. La

bataille du 2 décembre, 1805 la rend à jamais célèbre. A quatre lieues à l'est d'Austerlitz, le bourg de *Buchlowitz*, peuplé de 4,300 habitants, est connu par ses eaux minérales sulfureuses et par ses excellents fruits. Plus loin, dans les montagnes, se trouve le village de *Luhatschowitz*, dont les bains sont très-fréquentés : la fontaine de *Vincent* et celle d'*Armand* sont entourées de jolis édifices en forme de temples; tous les ans elles sont le rendez-vous de malades atteints de rhumatismes ou d'affections cutanées. *Poleschowitz* est un bourg qui s'enrichit du produit de ses vignobles : ses vins sont les meilleurs de la province. Quelques ruines que l'on remarque dans ses environs passent pour être les restes de l'habitation de saint Cyrille, premier évêque de la Moravie; on voit encore à *Hradisch* celles de la première église qu'il fit construire.

Ce chef-lieu de cercle, station du chemin de fer d'Olmütz à Vienne, est situé dans une plaine fertile, mais exposée aux fréquentes inondations de la March; il occupe une île au milieu de cette rivière, et renferme 4,500 habitants. Sa position l'oblige à entretenir 39 ponts dont un a plus de 200 mètres de longueur. *Hradisch* était, au quinzième siècle, une forteresse importante que Mathias, roi de Bohême et de Hongrie, assiégea plusieurs fois sans succès. Sur le mont *Iaworsina*, le village de *Strany* est habité par une partie de ces Wallaques dont nous avons parlé, et qui se distinguent des autres habitants par leurs mœurs, leur langage et leur habillement; ils ont conservé des restes de leurs anciennes habitudes guerrières : dans les jours de fêtes, ils se livrent avec ardeur à une danse caractéristique qu'ils appellent la danse des voleurs, et dans laquelle ils agitent leurs sabres avec beaucoup de dextérité. Du haut des montagnes des environs de *Strany*, qui forment la frontière de la Moravie, un œil exercé distingue, à 30 lieues de là, la tour de Saint-Étienne.

Vers l'extrémité méridionale de la province s'élève, au milieu d'une plaine, la ville commerçante de *Nikolsbourg* ou *Mikulow*, peuplée de 8,000 habitants, dont près de la moitié sont israélites. On y remarque un très-beau château et un vaste édifice dans lequel est établi un gymnase. *Znaïm*, ville de la même population, y compris ses trois faubourgs, est située sur la rive gauche de la Taya, dans une contrée fertile et couverte de riches vignobles. Ses principaux édifices sont la maison de justice, la régie des salines et l'église paroissiale de Saint-Nicolas, d'une architecture gothique. Près de la ville, dont il est séparé par une vallée profonde, on remarque le chapitre de *Pölteberg*, de l'ordre des cheva-

liers de la Croix. Znaïm a deux couvents et un gymnase. Les dames de la bourgeoisie s'y font remarquer par leur haute coiffure en étoffe d'or, et les hommes de la même classe par leurs habits bleus : la langue slave est la langue dominante. Plus loin, sur le bord de la Taya, le bourg d'*Eisgrub* est célèbre par la belle maison de plaisance du prince de Lichtenstein : le château est peu considérable, mais le parc, que traverse la rivière, est l'un des mieux dessinés et des plus agréables que l'on connaisse.

Au milieu des monts Moraves on trouve *Iglau*, en bohémien *Gihlawa*, arrosée par un ruisseau qui se jette près de là dans l'Igla. Elle renferme une belle place carrée, longue de 340 mètres et large de 20. Sa population est de 13,000 habitants; elle a trois églises paroissiales, un couvent de minorites fondé par Ottocar II, un gymnase et un hôpital. En descendant des monts Moraves, *Trebitsch*, entourée de murs et située dans une vallée profonde au bord de l'Iglawa, ne mérite quelque attention que par la disposition pittoresque de ses habitations renfermant 5,000 âmes, par le grand château qui la domine, par sa vieille église et le couvent des Capucins. Si l'on veut jouir d'une vue aussi belle qu'étendue, il faut monter sur le *Mistkogel*, montagne élevée dont le sommet est arrondi : de là on voit se succéder jusqu'à Nikolsbourg, des plaines riches et fertiles : on aperçoit la triste et profonde vallée de l'Igla, les ruines du vieux château de *Tempelstein*, dont le puits a, dit-on, 500 aunes de profondeur, et sur la rive gauche de la Rokitna, la petite ville de *Kromau*, dominée par des hauteurs couvertes de bois et disposées de manière à présenter l'aspect d'un vaste amphithéâtre de verdure. Ces collines et ces montagnes renferment des mines de houille, dont l'exploitation constitue la principale industrie des 4,400 habitants de Kromau.

En suivant une route pénible dans les monts Moraves, on arrive, sur les bords de la *Schwartza*, dans la petite ville d'*Ingrowitz*, qui ne possède que 4,100 habitants, mais qui fait un commerce considérable de lin et de toiles écruës; c'est le siège du surintendant des communions réformées moraves. En se dirigeant sur cette ville, on ne peut s'empêcher de remarquer le mont *Prositschka*, sur lequel les anciens Slaves allaient rendre grâces à leurs dieux. Sa cime, qui se couronne de nuages aux approches du mauvais temps, tient lieu de baromètre aux paysans de la contrée. Lorsque le ciel est clair, on y jouit d'une vue assez étendue pour apercevoir la ville de Königsgratz en Bohême.

L'ancienne capitale de la Moravie était *Olmütz*, en Slaven *Holomauc*. Ses fortifications, toujours entretenues, et sa citadelle, qui servit de pri-

son au général Lafayette, en font une place de guerre qui paraît d'autant plus importante, que les travaux qui la défendent sont très-étendus. Sa population et celle de ses cinq faubourgs sont de 13,000 âmes. La ville, divisée en deux parties, Olmütz, proprement dite, et le quartier du Dôme, est bien bâtie; elle est le siège de la justice du district et la résidence de l'archevêque, qui a pour suffragant l'évêque de Brünn. L'archevêché d'Olmütz est l'un des plus riches de l'empire d'Autriche. Le lycée d'Olmütz et ses autres écoles sont célèbres, ses établissements de bienfaisance entretenus avec soin, son arsenal très-bien garni. Ses fontaines, d'une construction élégante, font honneur au ciseau de Donner. Le plus beau de ses édifices est l'hôtel-de-ville. Le lycée, qui est une sorte d'université, puisqu'on y enseigne la théologie, le droit, la médecine et la philosophie, possède une bibliothèque de 50,000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle et une belle collection d'instruments de physique. On compte dans cette ville, qu'un chemin de fer unit à Vienne et à Berlin, plusieurs fabriques de tissus de laine et des tanneries; elle entretient de grandes relations avec la Pologne, la Russie et la Moldavie, par son commerce de bestiaux. On montre à Olmütz le lieu où l'empereur d'Autriche eut une entrevue avec Napoléon peu de temps avant la bataille d'Austerlitz. Quelques savants prétendent que cette ville est la même que celle que Ptolémée désigne sous le nom d'*Eburum*.

La March, qui arrose Olmütz, descend vers le sud et traverse la plaine où l'on voit *Kremsier*, en bohême *Kromerzig* ou *Krowierzitz*, l'une des plus belles villes de la province, et résidence de l'archevêque pendant la belle saison; elle est à 8 lieues au sud de la précédente. La population de cette petite ville est de 4,000 âmes. *Prerau*, en slave *Przerow*, sur la Betschwa, est un peu moins peuplée; c'est une des plus anciennes villes de la contrée : on y voit un grand édifice qui appartenait aux Templiers. *Weisskirchen*, peuplée de 5,000 âmes, à peu de distance de la Bestchwa, est fréquentée par les baigneurs qui vont prendre les eaux d'un autre *Töplitz*, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Bohême, et qui est situé à une demi-lieue de cette ville. Près de l'établissement thermal, on remarque un précipice de 140 mètres de profondeur, au fond duquel se trouve un étang d'eau gazeuse nommé *Geratterloch*.

Tels sont les principaux lieux de la Moravie : mais si nous franchissons les montagnes qui la séparent de la Silésie, nous remarquerons, au pied du Buzberg, au milieu d'une magnifique vallée, *Iagerndorf*, ville de 5,000 habitants, qui renferme un théâtre. Elle est entourée de murailles



et dépend d'un duché appartenant au prince de Lichtenstein; la montagne qui la domine est fréquentée par les botanistes : sa cime supporte une magnifique église. Sur les limites de l'empire d'Autriche, *Troppau*, chef-lieu de la Silésie autrichienne, est une ville forte dont les rues sont larges et alignées, et la population de 40,000 âmes. Le vieux bâtiment de l'hôtel-de-ville, un théâtre, des églises et le château ducal de Lichtenstein, tels sont ses principaux édifices. C'est le siège des tribunaux de première instance et de commerce de la province, et du collège des caisses publiques; c'est la résidence d'un commandant de division militaire : elle renferme quelques manufactures, et ses savons sont estimés. Les souverains absolus s'y réunirent en congrès, d'octobre à décembre 1820.

Sur les pentes des Carpathes, dans une contrée couverte de forêts et de pâturages, on voit, au bord de l'Olza, *Teschen*, peuplée de 6,000 âmes ; c'est une ville entourée de murs et de trois faubourgs, et dominée par un château. On y fabrique des draps, des toiles et des armes à feu estimées. En remontant vers le sud-est, on aperçoit dans une vallée le village de *Weichsel* ou *Vistule*, remarquable par une chute d'eau de 60 mètres de hauteur : les sources qui la fournissent sont celles du fleuve qui traverse la Pologne. Enfin, sur la frontière du royaume de Galicie, *Bielitz*, ville de 5,000 âmes, est renommée pour ses fabriques de draps.

## LIVRE CENT SOIXANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Empire d'Autriche  
Description de l'archiduché d'Autriche.

Autour du pays que nous allons décrire, se groupent les différentes possessions de la monarchie autrichienne, de cet empire qui offre la singulière réunion de peuples étrangers les uns aux autres, gouvernés au nom d'un même souverain, mais d'après des lois différentes. Chez quelques uns, l'amour de la patrie est un mot vide de sens et l'obéissance passive l'unique devoir; chez quelques autres, cette obéissance même est un effet de la crainte plutôt que de l'ignorance, et l'espoir de l'indépendance fait encore palpiter leurs cœurs. Les uns, soumis depuis longtemps, ne semblent connaître d'autre bien que le repos ; les autres jaloux de leur indépendance, croient l'avoir conservée, parce que leur pays porte

les noms de duchés et de royaumes : tous enfin sont plus isolés par leurs mœurs et par leur langage, que par les chaînes de montagnes qui les séparent.

L'ancien archiduché d'Autriche, en y comprenant le duché de Salzbourg, est borné à l'ouest par la Bavière et le Tyrol, au nord par la Bavière, la Bohême et la Moravie, à l'est et au sud-est par la Hongrie, et au sud par le duché de Styrie. Ce pays, dont la superficie est de 710 milles carrés, ou de 4,971 lieues géographiques carrées, est divisé par l'*Ens*, en deux parties à peu près égales; celle qui est située à la gauche de cette rivière porte le nom de *pays au-dessus de l'Ens* ou *gouvernement de la Haute-Autriche*, et la partie opposée, celui de *pays au-dessous de l'Ens* ou *gouvernement de la Basse-Autriche*. Les montagnes du midi de la Bohême et les Alpes Noriques bordent un large bassin que le Danube traverse majestueusement de l'ouest à l'est. Ces montagnes prolongent leurs rameaux jusque vers les bords du fleuve; elles forment un grand nombre de vallées et quelques petites plaines : aussi la Haute-Autriche est-elle l'une des contrées les plus agréables et les plus romantiques de l'Europe. Les montagnes de *Manhart* et la chaîne du *Greiner-wald* sont d'une élévation considérable, mais celles qui s'étendent au sud du Danube atteignent une grande hauteur; quelques-unes sont couvertes de glaciers éternels.

Les montagnes de l'Autriche sont composées de calcaire et de granit. On y rencontre le quartz, le grenat et quelques pierres précieuses.

La Basse-Autriche ne possède pas de grandes richesses minérales. Les mines d'argent et de plomb des environs d'Annaberg, si riches autrefois, sont à peu près abandonnées. A Saint-Pölten et aux environs de Schottwein, on exploite encore du fer, mais en petite quantité. Il est vrai que cette petite partie de l'Autriche renferme d'importantes houillères aux environs de Schauerleithein, de Klingenfurt et de Thalern : leur produit s'élève à plus de 230,000 quintaux par an. La Haute-Autriche possède surtout de riches salines : les plus importantes sont celles de Hallein et de Salzbach.

Les montagnes calcaires sont, pour le botaniste, intéressantes par la richesse et la variété de leur végétation. Il est probable que leur composition géognostique, et surtout leur hauteur moins considérable, sont les principales causes de cette abondance de plantes variées. Les lichens et presque tous les cryptogames y manquent, tandis que les montagnes schisteuses et granitiques en sont abondamment revêtues. Dans les premières, les sources sont rares, tandis que dans les secondes elles sont fort

abondantes; les escarpements, les déchirements rapides et profonds y multiplient les cascades. Le terrain s'élève graduellement du nord au sud dans le pays de Salzbourg; et si l'on compare le niveau des plaines basses avec la hauteur des sommités les plus élevées, tel que celui de Wisbachshorn, la différence est de plus de 3,200 mètres.

Ordinairement en Autriche, dans les montagnes d'une moyenne hauteur, le printemps commence en juin et l'hiver en octobre: c'est vers cette époque que les bergers retournent avec leurs troupeaux dans les vallées et près de leurs cabanes. Dans les Hautes-Alpes, le printemps commence en juillet, l'été en août, l'automne en septembre et l'hiver en octobre, et dure jusqu'à la fin de juin. Certaines cimes et quelques gorges sont au contraire le domaine exclusif de l'hiver; d'autres jouissent d'un printemps presque perpétuel; d'autres enfin ne conservent l'été que pendant quelques jours. Dans quelques parties des Alpes, les saisons sont pour ainsi dire réunies: ainsi, quelques gorges sont remplies de neige en juillet et en août; mais à mesure que cette neige fond sur les contours, ceux-ci se couvrent de plantes. Ailleurs les premières fleurs s'épanouissent, tandis que non loin de celles-ci on aperçoit, sur quelques cimes exposées aux rayons du soleil, d'autres végétaux, ornements de l'été des Alpes. Enfin plus bas, sur les terrasses que forment les montagnes, on rencontre les plantes compagnes de l'automne des Alpes, autour des paisibles cabanes des bergers. En général, le printemps, l'été et l'automne sont très courts dans les montagnes du Salzbourg: c'est ce qui fait que, sur 300 espèces de plantes qui y vivent, 20 à peine sont annuelles ou bisannuelles, tandis que toutes les autres sont vivaces.

Quittons les montagnes, nous verrons que la partie méridionale du pays au-dessus de l'Ens est la plus froide, parce qu'elle est la plus élevée de l'archiduché: le raisin y vient rarement en maturité; le climat est plus doux dans la vallée du Danube; mais partout l'air est pur et sain. Il y tombe annuellement 694 à 812 millimètres d'eau. Les vents les plus fréquents sont ceux de l'ouest, du nord-ouest et de l'est. Au-dessous de l'Ens le climat est tempéré, mais variable; le thermomètre n'y descend pas à plus de 49 degrés, et n'y monte pas à plus de 25. Le nombre des jours secs est environ double de celui des jours pluvieux.

A l'est et à l'ouest de l'Ens, il existe des terrains marécageux d'une grande étendue et plusieurs sources minérales estimées. La partie de l'archiduché au-dessus de l'Ens contient quelques lacs ou étangs considé-

rables : les deux principaux sont l'*Atter*, dont la superficie est de 7,288 iochs ou arpents d'Autriche, ou 4,494 hectares, et le *Traun*, de 3,777 iochs seulement, ou de 2,473 hectares, mais dont la position pittoresque et les sites environnants sont en réputation dans la contrée. Ce dernier est formé par la rivière de la *Traun*, qui lui apporte les eaux d'un autre lac, celui de *Hallstadt*. Sa longueur est de 3 à 4 lieues, et sa plus grande largeur de près d'une lieue. Il est surtout remarquable par sa profondeur, que l'on dit être d'environ 5 à 600 mètres.

Les plus importantes rivières tributaires du Danube sont au nord la *March*, et au sud l'*Ens*, l'*Anisus* des anciens, dont le cours est de 54 lieues; et la *Traun*, qui sort d'un petit lac dans les Alpes Noriques près d'Aussée, traverse celui de *Hallstadt*, puis celui de *Traun*, et tombe près de *Lambach* en formant une cascade au milieu de roches de 20 mètres de hauteur. La navigation de cette rivière, de 30 lieues de cours, n'est point interrompue par cette chute : on a établi en cet endroit un canal parallèle d'environ 225 mètres de longueur.

Maintenant que nous connaissons la contrée qui comprend les deux gouvernements de l'ancien archiduché d'Autriche, voyons quels sont les peuples qui l'habitaient jadis.

Les terres comprises entre le Danube et les Alpes étaient, suivant Ptolémée, occupées par les *Ambilici* et les *Ambidrani*, qui faisaient partie des *Norici*. Ce pays portait chez les Romains le nom de *Noricum*. Les environs de Vienne appartenaient à la Pannonie supérieure; la rive gauche du Danube était peuplée de quelques *Norici* et de *Quadi*. L'histoire des *Norici* est fort incertaine; on croit qu'avant leur soumission aux Romains ils étaient gouvernés par un roi. Sous le règne d'Auguste, le *Noricum* devint une province romaine assez importante pour être divisée en deux parties, dont la plus rapprochée du Danube portait le nom de *Noricum ripense*; et l'autre, près des Alpes et au-delà, celui de *Noricum méditerranéum*. Les principales cités étaient, sur les bords du fleuve, *Lauriacum*, aujourd'hui le village de *Lorch*; *Arelate*, qui n'est remplacé par aucune autre ville, et, dans les montagnes, *Ovilabis (Wels)* et *Invavum (Salzbourg)*. Tant que les Romains furent puissants, les *Quadi*, les *Marcomani* et d'autres peuples voisins respectèrent les *Norici*; mais dans la suite les Goths les soumièrent, Alarie les ravagea, les Suèves et les Hérules leur succédèrent.

Vers le sixième siècle, un peuple originaire des vallées de l'Oural, les *Avaras*, occupèrent une partie de l'archiduché d'Autriche; il est probable

qu'ils y fondèrent un royaume, que les peuples situés à l'occident appelaient *Œsterreich* (royaume oriental). Charlemagne s'en empara et le divisa en plusieurs comtés. Les excursions fréquentes qu'y firent les *Magyars* ou Hongrois déterminèrent, en 928, Henri l'Oiseleur à les ériger en un margraviat dont il donna l'investiture à son neveu Léopold. Frédéric Barberousse en fit un duché. Au treizième siècle, Ottocar, roi de Bohême, s'en empara; mais ce prince ayant refusé de rendre hommage à Rodolphe de Habsbourg, élu empereur, celui-ci le tua dans une bataille, et fit entrer dans sa famille ce duché, qui participa de l'importance que sut acquérir depuis la maison d'Autriche. Telle fut l'origine de cette maison que plusieurs généalogistes font remonter, les uns jusqu'au cheval de Troie, les autres jusqu'à l'arche de Noé.

Les invasions dont l'Autriche a été le théâtre ont tellement mêlé le sang des peuples qui s'y sont établis, qu'il est difficile d'y reconnaître les nuances qui les distinguaient jadis. Cependant près des frontières de la Moravie, dans le pays au-dessous de l'Ens, on trouve encore quelques Slaves; dans le pays au-dessus de l'Ens, les descendants des *Norici* ne démentent point leur antique origine : leur langage diffère de celui des autres nationaux; les habitants du district de Salzach surtout montrent dans leurs mœurs et dans leur caractère les restes d'un type particulier. La plupart d'entre eux sont laborieux et doués d'une grande probité.

L'allemand-autrichien, langage moins pur que celui que l'on parle au centre de l'Allemagne, est un des sous-dialectes du *danubien*. Dans le pays de Salzbourg, on parle un patois bavarois; mais dans le reste de l'archiduché le langage offre plusieurs variétés distinctes : toutes sont riches en diminutifs, mais plus dures que le bavarois.

L'Autriche était peu exposée aux ravages des maladies épidémiques avant l'invasion du choléra asiatique. Ordinairement la mortalité est plus considérable que dans les autres possessions de la monarchie autrichienne : le nombre des décès, comparé à la population, est dans le rapport de 4 à 34. Dans les montagnes des environs de Salzbourg, on est fréquemment peiné à la vue de ces êtres dégradés moralement et physiquement, si connus sous le nom de *crétins*.

L'Autrichien est laborieux : le soin d'accroître son patrimoine se remarque chez les habitants de toutes les classes; c'est là ce qui explique comment l'agriculture et l'industrie sont parvenues dans l'archiduché à un degré d'avancement qui semble être en opposition avec l'idée fausement répandue de l'apathie de ce peuple. C'est plutôt à la mauvaise qua-

lité du sol qu'à l'ignorance de l'agriculteur qu'il faut attribuer l'insuffisance des récoltes en céréales dans les deux gouvernements au-dessus et au-dessous de l'Ens. Sous ce rapport, le pays consomme plus qu'il ne produit. Sur la rive gauche de l'Ens, les arbres fruitiers sont assez nombreux; les fruits que l'on fait sécher forment une branche d'exportation; mais sur la droite de cette rivière ceux que l'on recueille dans les vergers représentent une valeur considérable, surtout dans les environs de Vienne, qui fournissent aussi les légumes les plus recherchés dans cette capitale. Si dans la contrée au-dessus de l'Ens le climat s'oppose à la réussite de la vigne, dans le reste de l'archiduché la culture de cette plante, à laquelle on donne un soin particulier, constitue l'une des principales richesses agricoles. Les meilleurs vins sont ceux de *Mauerbach*, de *Klosternenbourg*, de *Feldsberg*, de *Grinzing*, de *Rötz* et de *Bisamberg*. Au-dessous de l'Ens, le lin, le chanvre et le safran sont cultivés avec avantage; mais les prairies sont insuffisantes, inconvénient qui s'oppose à la propagation des bestiaux, dont le nombre ne satisfait point à la consommation qu'on en pourrait faire; et les forêts, longtemps négligées, ne fournissent point assez de bois pour qu'il puisse se maintenir à la portée de toutes les fortunes. Au-dessus de l'Ens, au contraire, les prairies sont tellement nombreuses, que c'est, de toutes les parties de la monarchie autrichienne, celle qui fournit le plus de fourrages; et malgré la quantité de bois que le froid oblige à consommer, il se passera encore du temps avant que l'usage de la houille ait besoin d'être encouragé dans l'intérêt des forêts qui garnissent les montagnes.

Dans la Basse-Autriche, on élève beaucoup plus de volailles que de bestiaux; mais la race des brebis s'y améliore, et les chevaux y sont beaux et bons. Dans la Haute-Autriche, la bonté des pâturages a porté les habitants à imiter les Suisses dans le soin qu'ils prennent des bêtes à cornes: on y élève aussi des chevaux estimés pour leur vigueur. Les forêts de cette contrée recèlent des loups, des ours, des chamois et beaucoup de gibier, tandis que la Basse-Autriche voit diminuer avec ses forêts les animaux recherchés par le chasseur.

Sur la gauche de l'Ens, le fer travaillé est de tous les métaux celui qui occupe le plus de bras; les fabriques de tissus de laine, de toiles et de mousselines y sont aussi fort nombreuses. La Basse-Autriche est plus riche encore en industrie; elle surpasse même sous ce rapport tous les autres pays de la monarchie; ce n'est en quelque sorte qu'un vaste atelier. Des filatures de coton, des fabriques de toiles des tanneries, des forges,

des usines, des verreries, des papeteries, des manufactures de chapeaux, de rubans et de draps, sont ses principaux établissements. Nous ne pouvons nous dispenser de citer aussi les armes à feu de Steyer, les belles glaces de Neuhaus, les pianos, la porcelaine, les équipages, les souliers et l'orfèvrerie de Vienne.

Une si grande variété d'objets manufacturés doit nécessairement entretenir un commerce considérable; mais tout se concentre à Vienne, qui, par son rang de capitale, sa position et ses affaires de change et de banque, est depuis longtemps le principal comptoir de l'Autriche. *Linz, Salzburg, Steyer, Neustadt* et quelques autres villes, servent d'intermédiaires avec Vienne. On ne peut pas estimer à moins de 20,000,000 de florins la valeur des marchandises exportées; à pareille somme les importations, et à 10,000,000 le commerce de transit. Les transports par eau se font sur l'Ens, la March, la Traun, et surtout le Danube, qui porte souvent des bateaux chargés de 3 à 4,000 quintaux, ainsi que par le canal de Neustadt et de Vienne, fréquenté chaque année par environ 3,000 bateaux, qui transportent près de 800,000 quintaux métriques de marchandises. Les transports par terre se font sur douze routes principales, dont quatre dans la Haute-Autriche ont 104 milles de longueur totale, et huit dans la Basse-Autriche forment plus du double, et par plusieurs lignes de chemins de fer qui sont : celle de Vienne à Berlin par Prague et Dresde, celle de Vienne à Pesth par Presbourg, et qui doit être continuée jusqu'à Debreczin; celle de Vienne à Laybach et Trieste avec embranchement sur Munich, qui n'est pas encore terminée (1854); enfin les deux plus anciens chemins de fer de l'Autriche, dont l'un commence au bourg de Mauthausen, sur la rive gauche du Danube, et se dirige sur Budweis, en Bohême, tandis que l'autre va de Linz à Gmunden.

L'archiduché d'Autriche présente, sous le rapport de la religion comme sous beaucoup d'autres, ce contraste de privilèges et de restrictions qui est le caractère des pays soumis à ce qu'on appelle le régime du bon plaisir : ce n'est point un reproche que nous prétendons faire à l'administration, mais seulement à la masse des habitants. Ils ont bien prouvé sous Joseph II qu'ils n'étaient point préparés à profiter des institutions que ce prince était disposé à leur accorder. On est étonné de voir que dans la même province on donne d'un côté l'exemple de la liberté des cultes, et de l'autre celui de l'intolérance. Ainsi que dans les autres États de la monarchie autrichienne, la religion catholique est celle qui domine, et c'est celle qui compte le plus de partisans dans la Basse-Autriche. Cepen-

dant les protestants, les grecs et les juifs y jouissent d'une égale protection et possèdent des temples et des consistoires; et dans la Haute-Autriche, qui renferme 30,000 luthériens libres de professer leur culte, les juifs ne sont point tolérés.

Nous n'ignorons pas que les nuances qui existent dans les libertés et les privilèges de quelques provinces tiennent aux conditions qui furent stipulées à l'époque de leur réunion à la couronne. La contrée au-dessous de l'Ens était dans l'origine le grand-duché d'Autriche; le pays situé sur l'autre rive y a été annexé plus tard. Pendant la longue durée de l'empire d'Allemagne, le grand-duché jouissait d'importants privilèges; c'est même en raison de ces titres, et comme roi de Bohême, que l'empereur d'Autriche a possédé jusqu'en 1850, seul, la présidence de la Confédération germanique. Cependant le pouvoir du monarque, en vertu de traités qui ont près de 400 ans d'antiquité, est censé modifié par les États du pays, que le prince, à son avènement au trône, jure de maintenir. Organisés comme nous l'avons vu en Bohême; composés du haut clergé, de la noblesse et des députés de quelques villes; divisés en assemblées générales et en une commission permanente, ils ne se réunissent que d'après l'ordre du souverain. La Haute et la Basse-Autriche sont divisées chacune en capitaineries et ont aussi chacune leurs États provinciaux. Dans la première, un tribunal de première instance, siégeant à Linz, ne s'occupe que des causes de la noblesse et des classes privilégiées; 355 tribunaux inférieurs jugent les différends qui s'élèvent entre les roturiers. Dans la seconde, on compte 612 tribunaux destinés pour les affaires de la roture, 216 présidiaux pour la poursuite des crimes, et la noblesse est jugée par la cour suprême de Vienne, qui prononce en dernier ressort sur les jugements rendus en première instance dans les autres tribunaux. C'est à Linz et à Vienne que siègent les deux conseils de censure, chargés non-seulement de revoir les livres publiés dans le pays, mais encore ceux qui viennent de l'étranger.

On évalue les revenus de la Haute-Autriche à environ 18,000,000 de francs, et ceux de la Basse-Autriche à près de 57,000,000. Dans l'une et l'autre, toutes les classes d'habitants, depuis le seigneur jusqu'au paysan, jouissent d'une aisance que l'on remarque rarement ailleurs. Que d'arguments les partisans du régime du bon plaisir pourraient tirer de ce fait, qui, placé dans son véritable jour, prouve seulement que, sous un gouvernement absolu, la noblesse peut ne point abuser de ses privilèges, et le peuple conserver ses droits, si les lois sont exécutées; et surtout



qu'un peuple économe et laborieux peut s'enrichir partout où la propriété est respectée!

Voyons maintenant ce que renferment d'intéressant les différentes villes de l'archiduché d'Autriche; commençons notre excursion par le magnifique bassin dont le centre est occupé par la capitale et par une partie du Danube, et promenons nos regards sur ce vaste panorama. Vers le nord, l'œil cherche à suivre les différents bras du fleuve, dont la rapidité, la largeur et la navigation animée embellissent et vivifient ce riche tableau. Des îles couvertes d'arbres ajoutent encore à la beauté du point de vue que nous indiquons. Vis-à-vis de Vienne, la surface de ses eaux est de 150 mètres au-dessus du niveau de la mer. A l'est, les bords du bassin sont formés de montagnes couvertes d'habitations; elles se réunissent à celles qui le terminent au sud; vers l'ouest, le bassin s'élargit et s'étend jusqu'aux monts *Manhart*, dont les flancs sont couverts de forêts; au nord, l'œil s'égaré dans une plaine dont il ne peut mesurer l'étendue; enfin, au sud, les hauteurs sont couronnées de villages et de maisons de campagne qui se détachent et se groupent çà et là au milieu de bouquets de verdure. Derrière ces riants coteaux, des cimes élevées prennent dans le lointain une teinte bleuâtre dont les différentes nuances se fondent insensiblement avec l'azur du ciel.

*Vienne*, en allemand *Wien*, fondée, en 1142, par Henri I<sup>er</sup>, duc d'Autriche, est la plus grande ville de l'Allemagne. Elle porte le nom d'une petite rivière qui se jette dans le Danube, et qui coule au pied de ses remparts entre la partie méridionale de la cité et ses faubourgs. Le sol de cette capitale est élevé de 130 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa circonférence, en y comprenant celle des faubourgs, est de trois milles d'Allemagne, ou de 6 lieues de poste. C'est à peu près la même étendue que celle de Paris. Sa population est de près de 400,000 âmes sans la garnison. A peu près au centre du terrain qu'elle occupe se trouve la véritable ville, entourée de fossés et de remparts, et communiquant par 12 portes à 34 faubourgs; ses bastions et ses remparts sont garnis de belles promenades; le *Bourg-Bastey* et le *Bastey de Rothenthurm* sont embellis par d'élégants cafés; vis-à-vis du *Bourg*, ou du palais impérial, le mur de la ville, reculé sur le glacis, laisse à découvert une belle plate-forme bordée de jardins, dont l'un est destiné à la cour et l'autre appelé le *Volksgarten*, au public.

L'intérieur de la cité indique son ancienneté par l'irrégularité de plusieurs de ses rues. Ses vingt places sont d'une médiocre étendue; ses

427 rues sont pour la plupart étroites, mais pavées en larges pierres de grès et de granit; et d'une propreté remarquable, bien qu'elles n'aient point de ruisseaux. Les maisons sont grandes, élevées et d'une architecture massive.

Les rues de Vienne sont embellies par d'élégants magasins, dont quelques-uns pourraient être comparés aux plus beaux magasins de Paris. On les remarque surtout dans les rues et sur les places les plus fréquentées : telles que la rue appelée le *Fossé (Graben)*, celle de l'Évêché (*Bischosguffe*), celle de la Tour rouge (*Rotren thum strass*), et la place Saint-Etienne.

La plupart des places sont ornées de fontaines ou d'autres monuments; celle du *Hof* est la plus grande et la plus régulière : elle est décorée d'une statue colossale de la Vierge et de deux belles fontaines ornées de figures allégoriques en bronze, fondues par Fischer; sur la place de *Joseph* s'élève la statue équestre, également en bronze, de *Joseph II*; une fontaine dont les figures en plomb représentent les quatre principaux fleuves de la Basse-Autriche, se fait remarquer sur la place *Neue-Markt*; deux belles fontaines décorent aussi le *Hohe-Markt*; sur le *Burg-Platz* se développe le palais impérial; mais sur la plus fréquentée de toutes, celle du *Graben*, située au centre de la ville, et que l'on pourrait plutôt appeler une large rue qu'une place, on voit le beau monument en marbre consacré par Strudel à la Trinité, en commémoration de la peste qui ravagea Vienne en 1713, et deux fontaines décorées de statues en plomb. Cette place et le *Kolh-Markt*, grande et belle rue qui y aboutit, sont les rendez-vous des élégantes Viennoises qui viennent y visiter les principaux magasins de modes et de nouveautés. Le soir, les promeneurs se réunissent pour prendre des glaces et d'autres rafraîchissements devant les deux principaux cafés du *Graben*.

Entre le palais impérial et le boulevard qui entoure la ville proprement dite s'étend une vaste place ornée de plantations et s'élève la plus belle porte de la ville, appelée Porte du château (*Burythor*), sorte de colonnade formée de douze grandes colonnes d'ordre dorique, qui serait d'un assez bon effet si elle n'était couverte d'un badigeon éclatant de blancheur, qui lui donne l'aspect d'un monument en plâtre.

La place sur laquelle s'élève l'église de Saint-Étienne, la cathédrale de Vienne, est une des principales de la ville. Sa partie méridionale communique à une petite place appelée Place de la Souche dans le Fer (*Stock-im-Eisen-Platz*). Elle doit son nom à un tronc d'arbre qui prouve

que la forêt de Vienne (*Wiener-wald*), s'étendait jadis dans cette partie de la ville.

En tête des plus beaux édifices de Vienne, il faut mettre le palais impérial, appelé le *Bourg*, bâtiment irrégulier dont plusieurs parties modernes sont d'un très-beau style, mais dont l'intérieur n'offre rien de remarquable.

Ce qui distingue ce palais de beaucoup d'autres résidences royales, ce sont les riches collections scientifiques que l'on y a réunies : telles sont la bibliothèque impériale et royale, qui renferme plus de 300,000 volumes et plus de 46,000 manuscrits ; le musée des antiquités et le musée d'histoire naturelle.

L'une des salles du palais renferme le trésor impérial ; il serait difficile de décrire les objets précieux qui en font partie, tels que les insignes du chef de l'empire et les bijoux de la couronne. Cependant il est impossible de regarder sans intérêt, parmi les premiers, l'épée de Charlemagne, sa couronne en filigrane d'or, ornée de pierres précieuses non taillées ; son globe impérial également en filigrane d'or et son sceptre en argent ; parmi les bijoux, l'un des diamants de Charles-le-Téméraire pesant 133 carats, et le nœud en brillants de l'ordre militaire de Marie-Thérèse. Dans ce trésor se trouvent aussi les reliques du Saint-Empire.

Le jardin du palais impérial qui s'ouvre sur la galerie d'histoire naturelle, renferme environ 4,500 plantes exotiques ; vers le milieu s'élève la statue équestre de l'empereur François 1<sup>er</sup>, époux de Marie-Thérèse ; on y voit de belles serres, dont une des salles est décorée d'un groupe en marbre blanc, représentant Bellérophon qui tue la Chimère, ouvrage d'un élève de Canova.

Dans la ville proprement dite, nous mentionnerons après le palais impérial quelques-uns des principaux édifices. Le palais du prince Charles, qui communique avec celui de l'empereur par un passage souterrain, n'offre rien de remarquable dans son architecture, et la plus grande simplicité règne dans son intérieur.

La chancellerie de Bohême et d'Autriche est un assez bel édifice. On peut en dire autant de la chancellerie de la cour, du conseil aulique de la guerre, où l'on voit une très-belle salle ; du palais des États de la Basse-Autriche, ancien édifice qui comprend quelques parties dans le style ogival, et où l'on remarque une grande salle ornée de fresques peintes par Peluzzi ; du palais de la banque nationale, de la douane, de l'hôtel-de-ville, du palais de l'Université et du vaste bâtiment construit en 1819 sur l'empla-

cement du couvent de Saint-Laurent pour y placer les bureaux de la cour des comptes et de la censure générale des livres. Nous pourrions citer encore quelques hôtels appartenant à de riches particuliers, tels que le palais du prince Esterhazy et celui du prince de Lichtenstein, ainsi que l'hôtel de l'ambassade de France, édifice du temps de la renaissance, décoré à l'extérieur d'une élégante frise représentant des amours debout, mais dans des positions variées.

L'arsenal civil, sur la place de Hof, est encore un des beaux édifices de Vienne; c'est plutôt un musée qu'un arsenal, car les 16,000 armes qu'il renferme existent depuis un et plusieurs siècles. On y remarque plusieurs armures curieuses, l'étendard du grand-maître de l'ordre de Malte, le linceul et le crâne du grand-visir Kara-Mustapha, qui commandait l'armée turque au blocus de Vienne, en 1683, et qui, l'année suivante, fut étranglé à Belgrade.

Dans le grand arsenal impérial, on voit autour de la cour l'énorme chaîne avec laquelle les Turcs voulurent barrer le Danube à Bude, en 1529. En 1804 les Français emportèrent une partie de cette chaîne que l'on peut voir, aujourd'hui, autour du péristyle du musée d'artillerie de Paris. On montre encore dans ce musée le collet de cuir d'élan que Gustave-Adolphe portait à la bataille de Lutzen, en 1632, la cotte de mailles de Montécuculi, le ballon à l'aide duquel les Français gagnèrent la bataille de Fleurus, et plusieurs drapeaux français du temps de la République.

La cité renferme encore d'autres constructions remarquables, ce sont les principales églises. Celle de *Saint-Etienne* jouit du titre de cathédrale. Ce bel édifice, qui fut commencé en 1144 et continué en 1359, n'est malheureusement pas achevé. Sa teinte sombre contraste avec les constructions de Vienne, si régulièrement badigeonnées. La tour, qui s'élève non du faite de l'église, mais de la surface du sol, ressemble à un obélisque gigantesque accolé à l'un des côtés de l'édifice; l'élégance de ses ornements dissimule l'énormité de sa masse; elle fut terminée en 1433; elle a 150 mètres de hauteur. Elle porte plusieurs cloches dont une, qui pèse 354 quintaux, fut faite avec les canons pris sur les Turcs lorsqu'ils levèrent le siège de Vienne. Ce temple renferme les tombeaux de l'empereur Frédéric III, de Rodolphe II, et d'Eugène de Savoie.

Parmi les autres églises du moyen âge comprises dans l'enceinte de Vienne, nous citerons celle de *Saint-Michel*, bâtie en 1220 par Léopold VII, duc d'Autriche. Ce joli monument, du style ogival, est précédé d'un portail dans le goût italien, surmonté du groupe de l'archange terras-

sant le démon. Le corps de Métastase repose dans les caveaux de cette église.

L'église paroissiale de la cour, ou l'église des Augustins, près du palais impérial, qui fut fondée en 1330 par Frédéric le Bel, pour accomplir le vœu qu'il avait fait pendant sa captivité dans le château de Trauznitz, renferme plusieurs sépultures importantes parmi lesquelles nous citerons celle de l'archiduchesse Christine, femme du duc Albert de Saxe-Teschen et celle de l'empereur Léopold II.

L'une des chapelles, celle de Lorette, fondée par Éléonore de Mantoue, épouse de Ferdinand II, est consacrée à conserver dans des urnes d'argent les cœurs des membres de la famille impériale. C'est dans cette église que Sobieski fit chanter le *Te Deum* après qu'il eut fait lever le siège de Vienne.

L'église de *Saint-Rupert* est intéressante par les parties fort anciennes qu'elle présente. Elle a été bâtie en 740 et restaurée en 1436 et en 1703; on y remarque surtout les fonts baptismaux.

Parmi les églises de l'époque moderne, il en est deux qui méritent d'être citées : celle de *Saint-Pierre*, qui passe à tort pour être construite sur le modèle de la magnifique basilique de ce nom à Rome; et l'église des *Capucins*, ainsi appelée parce qu'elle appartient au couvent des religieux de l'ordre de Saint-François, qui est situé sur la place du Nouveau-Marché. Bâtie au commencement du dix-septième siècle par l'impératrice Anne, femme de Mathias, elle a été agrandie par Marie-Thérèse, et a été choisie pour servir de dernière demeure aux empereurs d'Allemagne et d'Autriche. Un seul jour de l'année, le 2 novembre, le caveau impérial est ouvert au public; mais tous les jours, à certaines heures, les étrangers, en frappant à la porte du couvent, peuvent obtenir du révérend père capucin la permission de le visiter. C'est une sorte de cave éclairée sur la rue par des soupiraux, et dans laquelle on descend par un étroit escalier d'une vingtaine de marches, précédé d'un des frères qui porte une lanterne. A partir de celui de Mathias, 84 tombeaux très-peu espacés garnissent tellement cette cave qu'il semble impossible qu'on en fasse tenir encore plus de cinq ou six : ils sont tous en bronze, et parmi eux on remarque, près de la muraille, la tombe de l'infortuné duc de Reichstadt, fils de Napoléon, mort à 21 ans.

La cité ne renferme pas tous les édifices et établissements importants; il en est encore plusieurs dans les faubourgs; tels sont les palais d'été de *Schwarzenberg*, d'*Esterhazy*, de *Lichtenstein* et de *Rasoumowski*; tels

sont encore l'institut polytechnique, dont les vastes bâtiments datent de 1816; le collège fondé par Marie-Thérèse et appelé *Theresianum*, ou académie impériale des nobles, établi dans la résidence d'été que l'empereur Charles VI avait surnommée la Favorite; l'institut impérial vétérinaire, l'une des meilleures écoles de l'Europe; le *Josephinum* ou l'académie royale médico-chirurgicale; la manufacture impériale de porcelaine, l'institut impérial des sourds-muets et le beau jardin botanique de l'université.

La ville communique avec les faubourgs par 72 ponts jetés sur le Danube, la Vienne, et deux ruisseaux appelés l'Alser et l'Ottakrin qui servent à l'écoulement des égouts de Vienne. Deux de ces ponts sont en chemins de fer, l'un des deux ne sert qu'aux piétons; les autres ponts, construits en bois ou en pierre, n'ont rien de remarquable. *La ville de Léopold (Léopolstadt)*, située dans une île formée par le Danube, est l'un des plus beaux faubourgs; une belle promenade, appelée *Brigitten-au*, plantée en quinconce, terminée par un petit bois, sert de point de réunion à plus de 50,000 personnes le jour de Sainte-Brigitte, patronne de l'église paroissiale.

La même île renferme le quartier appelé la *Route des chasseurs (Jägerzeile)*, habité par la haute société, embelli par plusieurs palais, un théâtre, et surtout par la magnifique promenade du *Prater*, à laquelle peu de promenades en Europe peuvent être comparées. C'est un bois dont la riche végétation est favorisée par les vapeurs qui, durant les plus chaudes nuits d'été, s'élèvent du Danube qui le coupe en deux parties. Il faut une heure et demie environ pour le traverser. Six grandes allées de marronniers le traversent dans diverses directions; de vertes prairies, où se réunissent des troupes nombreuses de cerfs tellement familiarisés avec le bruit des équipages, les troupes de cavaliers et la foule des piétons, qu'ils se laissent volontiers approcher; une maison de chasse, un cirque olympique, un panorama, un cosmorama, des théâtres, des orchestres, des jeux de bague, des balançoires russes et une foule d'autres jeux, des cafés élégants pour la haute société, des cabarets où le peuple boit de la bière, sont dispersés le long des avenues, tandis que le promeneur qui aime le silence et la solitude peut s'égarer au milieu des touffes d'arbres et loin de la circulation des équipages aux riches livrées.

Entre le Prater et le Brigitten-au s'étend l'*Augarten*, grand parc destiné par Joseph II à servir de promenade publique.

Au sud du Prater, de l'autre côté du Danube, s'étend le faubourg appelé

*Landstrasse*, lieu des plus importants par son commerce. C'est dans ce quartier que s'élève le palais du Belvédère, qui fut bâti par le prince Eugène de Savoie, et dans lequel se trouve le musée impérial de peinture, riche collection composée d'environ 2,500 tableaux classés par école dans chaque salle. On y admire plusieurs chefs-d'œuvre de Raphaël, du Titien et de Rubens.

On remarque dans le même faubourg l'hôtel des Invalides, qui possède une belle chapelle et où sont logés 64 officiers et 615 soldats.

Dans le faubourg de *Wieden*, on remarque la plus régulière de toutes les églises de Vienne, celle de Saint-Charles-Borromée, qui fut construite en accomplissement d'un vœu de l'empereur Charles IV, pour faire cesser la peste de 1713.

Les faubourgs de Vienne, malgré leur irrégularité, sont plus beaux que la ville : ils semblent être une réunion de palais et de jardins ; les rues en sont très-larges, mais les petits cailloux dont elles sont pavées les rendent fatigantes pour les piétons.

Les écoles spéciales et d'instruction publique sont nombreuses à Vienne. Dans l'institut polytechnique, on enseigne tout ce qui a rapport aux arts, à l'industrie et au commerce. L'université, qui compte 44 professeurs, 7 suppléants et 5 maîtres de langues, est fréquentée par 4,000 étudiants et possède une bibliothèque de 104,000 volumes. L'école des orientalistes est destinée à former des interprètes pour faciliter les relations de l'Autriche avec la Porte-Ottomane. Outre ces écoles, il en existe d'autres pour les jeunes gens de la noblesse. Les beaux-arts sont enseignés dans un établissement spécial ; dans d'autres on s'occupe de leur application aux divers produits de l'industrie. Une académie forme des ingénieurs ; un conservatoire impérial, des musiciens distingués ; une école normale, des professeurs habiles ; un séminaire, des ecclésiastiques instruits et zélés ; enfin on compte dans la ville trois grands collèges ou gymnases ; une université protestante ; deux écoles normales primaires ; quatre écoles principales ; et plus de 600 écoles populaires où l'on donne l'éducation première à près de 34,000 élèves ; d'autres écoles gratuites sont ouvertes le dimanche depuis neuf heures jusqu'à onze heures, pour les enfants d'artisans. Un grand nombre de jeunes filles appartenant à des familles aisées sont élevées dans des couvents ; mais il existe une institution destinée au filles d'officiers. Tous les grands établissements d'instruction possèdent des collections analogues aux sciences et aux arts que l'on y enseigne.

Les institutions de bienfaisance ne sont pas moins nombreuses; nous ne citerons que les plus importantes : le grand hôpital, dans le faubourg de l'*Alser*, est à la fois un édifice remarquable par ses vastes dimensions, sa belle tenue et son utilité : il comprend 7 cours plantées d'arbres, 444 salles contenant 3,000 lits, et reçoit par an 25 à 30,000 malades; l'hospice impérial des enfants trouvés, renfermant 43,000 enfants, et enfin l'hospice des orphelins qui en contient 400 et en fait soigner 3,000 hors de son enceinte, sont des établissements dignes de la capitale d'un vaste empire.

A Vienne, la mendicité craint de montrer ses honteux lambeaux. La ville destine, dans un des faubourgs situés entre les deux petites rivières de l'*Alster* et de la Vienne, une maison de correction et de travail pour tous les mendiants de la province; une maison de détention est réservée pour les vagabonds qui ne sont coupables d'aucun délit; on a soin de ne pas les mettre en communication avec les criminels; une maison semblable est destinée aux jeunes gens des classes élevées.

Comme dans toutes les grandes villes, les habitants jouissent à Vienne de mille sujets de distraction, de mille occasions de plaisir. On y trouve cinq théâtres : le principal est le théâtre de la Cour, au palais impérial, où l'on ne joue que des pièces allemandes; puis vient celui de l'opéra; dans celui du faubourg Léopold (*Léopoldstadt*), le genre est tout à fait comique et populaire.

Vienne est, par ses manufactures, la plus importante ville de la monarchie autrichienne : elles sont au nombre d'environ 450 et occupent près de 80,000 individus. On y fabrique des soieries, des étoffes d'or et d'argent des rubans, des cotonnades, des objets de quincaillerie, des instruments de mathématiques, des aiguilles, des papiers de tenture et des voitures excellentes. Elle a plusieurs manufactures de porcelaine, dont une seule, celle du gouvernement, emploie 450 peintres et 3,000 ouvriers. Sa fonderie de canons est importante, et chaque année il sort plus de 30,000 armes de sa manufacture impériale. On confectionne également dans cette ville de jolis objets en acier, de la bijouterie et de l'horlogerie, des instruments de musique très-estimés, et divers produits chimiques. Elle est aussi le point central du commerce de l'Autriche, et de la circulation du numéraire. Les produits de son industrie, qui rapporte annuellement plus de 2,400,000 florins, donnent lieu à des exportations assez considérables, que facilitent les grandes routes qui viennent y aboutir, le canal de Neustadt, et les quatre lignes de chemins fer qui la mettent en rapport avec



la plupart des capitales de l'Europe. On compte dans la cité et dans les faubourgs, environ 4,000 établissements de commerce. Il s'y tient trois foires principales ; et depuis quelques années on y a ouvert un vaste bâtiment destiné aux grandes expositions de tous les produits naturels et industriels des États autrichiens.

Les fortifications intérieures que l'on remarque dans la ville proprement dite, pas plus que les murailles qui forment l'enceinte des faubourgs, ne suffisent pour faire de Vienne une place qui offre quelque résistance ; sa garnison ne dépasse pas 10 à 12,000 hommes.

Malgré son importance, cette ville a vu naître peu d'hommes célèbres : on cite parmi ceux-ci quelques écrivains qui ont honoré la littérature allemande, tels que l'historien Schröckh, le médecin Collin, le poète Henri de Collin, J.-B. Alxinger et le littérateur Mastalier.

A Vienne, les jouissances du luxe et de la table sont plus recherchées et moins coûteuses que dans les autres capitales de l'Europe. Les richesses de la noblesse viennent s'y enfuir de tous les points de l'empire, et enrichir le commerce et l'industrie. Le désœuvrement et l'ennui y font rechercher, par les riches, le plaisir des théâtres, qui cependant n'ont point en Allemagne une grande réputation ; la littérature y fait peu d'honneur à la langue allemande. Les sciences y jouissent de quelque considération depuis que les membres de la famille impériale et des hommes d'État en font un utile délassement, mais la musique seule y est cultivée avec beaucoup de succès.

Il est peu de villes catholiques où l'on s'acquitte avec plus de ponctualité des cérémonies et des devoirs de la religion : la crédulité, la superstition et la bigoterie se font remarquer dans tous les rangs. Quelques voyageurs ont jugé très-sévèrement le peuple de Vienne. Malgré l'ignorance presque générale qu'on lui reproche, ce qui est assez singulier après ce que le gouvernement fait pour répandre l'instruction, les mœurs n'y sont cependant pas dépravées : la probité chez les hommes, la fidélité chez les femmes, et presque toutes les vertus privées règnent au sein de la plupart des familles.

A la vue des bastions qui protégèrent la ville contre les attaques des Turcs, que de souvenirs s'offrent à l'esprit ! Deux fois, sous un chef qui n'eut point de rivaux en gloire, les Français y entrèrent ; mais Vienne n'a pas à rougir de ces deux époques : l'exemple de tant d'autres capitales suffirait pour consoler l'Autrichien s'il portait l'esprit national jusqu'à garder le souvenir des revers de la fortune. Prise en 1241 par Frédéric II,

duc d'Autriche; en 1277, par l'empereur Rodolphe I<sup>er</sup>; vainement assiégée en 1477 par les Hongrois, mais obligée de céder huit ans après aux attaques de Mathias, roi de Bohême et de Hongrie, Vienne résista aux troupes ottomanes en 1529 et en 1683. Ce dernier siège est resté dans la mémoire du peuple, et la ville ne fut délivrée d'une ruine certaine que par le courage de l'intrépide Jean Sobieski et des Polonais.

Cette ville antique, appelée *Castra Fabiana* ou *Faviania*, puis *Vindobona*, devint considérable sous les premiers empereurs : au temps de Ptolémée, la dixième légion germanique y tenait garnison; Marc-Aurèle y mourut; Gallien la céda aux *Marcomani*, en épousant la fille d'un de leurs rois; Aurélius la réunit de nouveau à l'empire.

Nous avons parlé du beau coup d'œil qu'offrent sur les hauteurs les châteaux de plaisance des environs de Vienne; ils sont si nombreux que ce serait beaucoup que d'entreprendre la description de ceux qui appartiennent à la famille impériale : citons cependant *Schönbrunn* (*Belle-Fontaine*), qui ne fut d'abord qu'un rendez-vous de chasse bâti par l'empereur Mathias, mais qui fut reconstruit par Marie-Thérèse. Il est orné de beaux jardins que décore une serre et qu'anime une ménagerie, et n'offre d'autre souvenir historique important que celui de l'agonie et de la mort de Napoléon II, duc de Reichstadt.

Le village de Schönbrunn n'a que 400 habitants. *Laxembourg*, qui, dès le treizième siècle, était connu sous le nom de Laxendorf, a 900 âmes. On y voit deux châteaux appartenant à l'empereur : l'un d'entre eux, construit par le duc Albert III, est dans le style gothique et entouré de fossés. Laxembourg est uni à la grande ligne de Vienne à Laybach par un petit embranchement qui y amène, les dimanches et jours de fêtes, une partie de la population de la capitale. Le parc de Laxembourg a deux lieues de tour, et est arrosé par la Schwaecha : ses portes sont ouvertes au public.

Près de Schönbrunn, le village de *Maria-Hietzing* est un des plus beaux de l'Autriche; on y voit un théâtre et un établissement de bains, des fabriques de tapis, de liqueurs et de vinaigre. *Penzing* est connu par ses importantes fabriques de rubans, d'étoffes de soie et de cotonnades; il a 2,000 habitants. *Modling*, remarquable par ses bains d'eaux minérales, et sa chapelle de saint Pantaléon bâtie dans le style saxon, a 3,500 habitants, un théâtre, des manufactures de cotonnades et des tanneries. Cette petite ville est située à l'entrée d'une des plus pittoresques vallées des environs de Vienne. Des points de vue délicieux, embellis par des

ruines factices et d'autres constructions dues au prince de Lichtenstein, font de cette vallée du Briel un immense jardin anglais.

Quittons ces lieux unis par les chemins de fer à la capitale, et qui semblent rivaliser par leur richesse et leur élégance, descendons dans la plaine, et visitons quelques-unes des villes de la Basse-Autriche.

*Kloster-Neubourg*, sur le bord du Danube et qu'un petit tronçon de chemin de fer unit à Vienne, mérite d'être citée non pour son importance, puisqu'elle ne renferme que 5,000 habitants, mais pour son magnifique couvent de l'ordre de Saint-Augustin. Elle est à 2 ou 3 lieues de Vienne; le cours du Kirlinger la divise en haute et basse ville. Les anciens murs qui l'entourent tombent en ruines. Ses rues sont mal alignées. L'abbaye fut fondée en 1114 par le margrave Léopold IV, dont le corps a été déposé dans l'église de ce monastère. Celui-ci fut rebâti en 1730. Il renferme un trésor dont l'un des principaux objets précieux est la couronne archiducal dont l'archiduc Maximilien lui fit présent en 1616, et que l'on transporte à Vienne pour le couronnement de chaque nouveau souverain. Il possède de plus une bibliothèque de 25,000 volumes, avec plus de 400 manuscrits, et un cabinet d'histoire naturelle et de médailles. Il paraît que les chanoines de cette riche abbaye sont amateurs de bon vin, puisque l'on remarque dans leurs vastes caves un tonneau qui contient plus de 60,000 litres. La ville possède deux églises paroissiales, une école supérieure, un hôpital civil, une caserne de pontonniers, des fabriques de maroquin, de dentelles et de produits chimiques, et un chantier de construction pour des barques armées.

*Baden*, sur le chemin de fer de Vienne à Laybach à quelques lieues au sud de la capitale, sur la pente septentrionale du Calvarienberg, dominée à l'est par de riants coteaux, et dominant à l'ouest une plaine fertile, n'est peuplée que de 3,000 habitants; mais ses eaux minérales, dont on a reconnu l'efficacité contre les affections rhumatismales, sont tellement fréquentées, que dans la saison des bains on y compte souvent plus de 5,000 étrangers. C'est dans ses environs qu'est situé le magnifique palais de *Weilbourg*, construit par l'archiduc Charles, et dont les jardins sont tous les dimanches le rendez-vous des promeneurs de Baden.

*Neustadt*, ou *Wienerisch-Neustadt*, principale station du chemin de fer de Vienne à Laybach est, après la capitale, la plus jolie ville de l'archiduché. Sa population est d'environ 9,000 habitants; ses fabriques sont florissantes, ses établissements d'instruction sont nombreux. Il existe dans son enceinte une école militaire et une école d'équitation, elle fournit de

beaux marbres de ses environs toute la Basse-Autriche. C'est de cette ville que se dirige le canal dont nous avons parlé et qui sert à approvisionner Vienne de bois, de charbon de terre et de pierres de construction. Un embranchement de chemin de fer part de cette ville, se dirige vers l'est jusqu'à *Oedenbourg*, petite ville située non loin des bords occidentaux du lac Neusied.

De Neustadt, on ne peut s'empêcher d'admirer la cime du Schneeberg, qui s'élève à 5 lieues à l'ouest de cette ville. Il est difficile de résister au désir de gravir cette montagne, qui passe pour l'une des plus curieuses de la Basse-Autriche. De son sommet on jouit d'un horizon qu'il est difficile de mesurer. Au nord, on aperçoit les chaînes boisées du Wiener-wald et du Manhart; l'œil parcourt le plus beau panorama qu'il soit possible d'imaginer. Vienne se présente alors comme un simple bourg, et le Danube comme un fil d'argent jeté sur un tapis de verdure; on peut compter de là toutes les villes, et quoique l'éloignement les fasse paraître comme des points placés sur une carte géographique, aucune sommité n'est plus convenable pour faire apprécier d'un coup d'œil l'importance et la richesse de l'archiduché. Si l'on se tourne vers le sud, la chaîne des Alpes, qui se déploie sur une longueur de plus de 60 lieues, offre un spectacle magnifique; à l'ouest, on distingue les montagnes de la Haute-Autriche, les Alpes de Salzbourg et même celles du Tyrol; au sud-est, la vaste plaine hongroise se prolonge jusqu'auprès de Raab et d'Ofen; à quelques pas de la cime, on domine un affreux précipice de 2,000 mètres de profondeur. De tous ces lieux habités, dont nous contemplons la richesse en remontant le canal de Neustadt et en suivant le chemin de fer de Vienne à Laybach, nous n'avons cité que ceux qui se trouvaient sur notre route; mais du point élevé où nous nous trouvons, nous pouvons compléter le tableau de la Basse-Autriche.

Vers le sud, et sur le prolongement du chemin de fer de Vienne à Laybach, au bord de la Leytha, *Bruck*, au milieu d'une vallée, possède une douane et renferme un marché orné d'une superbe fontaine. Cette petite ville est célèbre dans toute la contrée par sa fabrique de machines, façon anglaise, pour filer, et par le beau château du comte de Haarach, dont le jardin botanique est regardé comme l'un des plus riches de l'Empire. Un embranchement doit, de cette ville, se diriger sur Munich par Salzbourg (1853), et unir ainsi la capitale de la Bavière à celle de l'Autriche. A peu de distance du fleuve, au pied d'un rocher sur lequel s'élève un vieux château, *Haimbourg*, avec 3,000 habitants a la plus importante

fabrique de tabacs de l'Autriche. Vers l'ouest, sur la rive gauche du Danube, on voit *Krems* et *Stein*, petites villes, l'une de 3,600 habitants, l'autre de 4,500, séparées par une allée d'arbres garnie d'une rangée de maisons; ce qui a donné lieu au dicton populaire : *Krems et Stein sont trois villes*. L'industrie de *Krems* est active, et son commerce est considérable; celui de *Stein* ne dure que le temps favorable à la navigation du fleuve. Vis-à-vis de cette dernière, on voit, sur la rive opposée, *Mautern*, près de laquelle, en 1484, Mathias, roi de Hongrie, remporta une grande victoire sur les Autrichiens. *Dürrenstein* conserve encore les ruines du château dans lequel Richard-Cœur-de-Lion, revenant de la Palestine, fut enfermé contre le droit des gens par Léopold, duc d'Autriche. *Tuln*, sur la droite du Danube, qui y reçoit la *Tulner*, est petite, sale et peu peuplée, mais elle a une église qui passe pour avoir été un temple romain; ses environs fournissent de légumes les marchés de Vienne. Ses vieilles murailles annoncent une ancienne place de guerre; elle était encore fortifiée en 1683, lorsque Jean Sobieski y passa le Danube pour aller délivrer la capitale de l'Autriche, assiégée par les Turcs. *Mölk*, sur la même rive, n'est qu'un bourg, mais il est remarquable par la magnifique abbaye de bénédictins bâtie sur un rocher qui le domine. Ce couvent occupe l'emplacement d'une forteresse romaine, et renferme un gymnase, des collections d'histoire naturelle et d'antiquités, et une bibliothèque. Entre le Danube et le *Wiener-wald*, on voit, au milieu d'une plaine agréable, couverte de champs bien cultivés, de jardins et de belles prairies, *Saint-Pöllen*, ville de 4,000 âmes et siège d'un évêché suffragant de Vienne; elle doit son origine à une abbaye de chanoines de Saint-Augustin, fondée au huitième siècle et supprimée en 784.

D'autres lieux, quoique moins importants, méritent encore d'être cités : *Awischofen*, avec sa manufacture de glaces; *Aloosdorf*, où l'on cultive beaucoup de safran; *Mistelbach*, dont les 3,000 habitants font un commerce considérable de grains; *Aleiben*, où l'on voit une des plus belles bergeries impériales de l'Autriche; *Maria-Tafel*, sur une montagne d'où l'on jouit d'une vue magnifique : ce n'est qu'un village, mais il est célèbre par les processions que l'on y fait; plus de 100,000 pèlerins s'y rendent tous les ans; enfin, dans la plaine, *Wagram*, ou *Teusch-Wagram*, village qui rappelle la célèbre bataille du 6 juillet 1809.

Il est temps de traverser l'Ens et de visiter la Haute-Autriche.

*Linz*, qui en est la capitale, n'est pas sans importance; elle compte 25,000 habitants; son nom dérive de celui de *Lentia*, qu'elle portait sous

la domination romaine. La ville, qui se divise en vieille et nouvelle, est moins considérable et moins belle que ses trois faubourgs. Linz est le siège d'un évêché; ses principaux édifices sont le palais épiscopal et l'hôtel-de-ville, où se tient la diète. Elle possède des établissements importants et des collections scientifiques; entre autres un institut pour les sourds-muets, une école normale, un lycée, un séminaire et une école du génie, une bibliothèque publique et un magnifique théâtre. Ville d'industrie et de commerce, elle renferme une manufacture impériale de draps et de tapis, des fabriques de bonnets rouges pour la Turquie, de poudre de guerre, de glaces, de tamis, et plusieurs tanneries. C'est l'entrepôt des faux et des lers de la Styrie; il s'y tient deux foires annuelles importantes; et son commerce est activé par deux lignes de chemin de fer, l'une se dirigeant vers le sud-ouest à Gmunden; la seconde, située sur la rive droite du Danube, va, au nord, jusqu'à Budweiss, en Bohême, gagner les vallées de la Moldau et de l'Elbe. Quoique les montagnes de la Bohême la garantissent des vents du nord, le thermomètre de Réaumur y marque souvent 44 à 45 degrés de froid; les vents d'ouest, très-fréquents, y sont fort incommodes. Les femmes de Linz sont renommées par leur beauté. La position de cette cité la rend propre à devenir un point militaire important; aussi l'a-t-on entourée tout récemment de fortifications qui en font une des principales places d'armes de l'empire d'Autriche.

L'Enns arrose *Steyer*, ville de 12,000 âmes, placée dans une vallée que traverse la petite rivière du même nom. Le Bourg, vieux château du prince de Lamberg, en est le seul édifice digne d'attention : il fut construit au dixième siècle par le margrave Otto-car I<sup>er</sup>. Elle est ornée de plusieurs belles fontaines, et possède une manufacture impériale d'armes à feu et des fabriques importantes de toutes sortes d'objets en fer, et qui présentent un mouvement extraordinaire.

Près de son embouchure dans le Danube, l'Enns baigne les murs d'une ville de 5,000 habitants, à laquelle elle donne son nom : c'est l'une des plus antiques cités de l'Autriche. On voit sur sa grande place une tour isolée, bâtie par Maximilien I<sup>er</sup>. En remontant la Traun, près du lac, se présente la jolie petite ville de *Gmunden*. Sa population n'est que de 2,000 âmes, et ses plus beaux édifices sont l'hôtel-de-ville, l'administration et les magasins des salines. Ce qui donne de l'intérêt à sa position, c'est le lac sur lequel elle est bâtie. Il est long de plus de 12 kilomètres et large de plus de 3; ses eaux, ordinairement d'un vert sombre, deviennent noires dans les temps d'orage. Près de là, se trouve, dans le bourg de

*Garsten*, un chapitre de bénédictins dont la fondation remonte à plus de 800 ans. L'église en est magnifique : elle renferme de beaux tableaux et le tombeau d'Ottoear IV. Mais ce chapitre n'est point à comparer à celui que l'on voit au bourg de *Krems-Munster*, dans une belle vallée sur la rive gauche du Krems. Cette abbaye a été fondée en 777 par Tassilon, duc de Bavière. Il existe près de ce lieu des sources incrustantes, dont les eaux déposent sur les végétaux qui y croissent un sédiment calcaire tellement abondant qu'on l'exploite en pierres destinées pour la bâtisse. *Halstadt*, autre bourg de 4,800 habitants, n'est important que par ses salines d'où l'on retire environ 40 millions d'hectolitres de sel. Il est au pied du Salzberg. Près de ses murs s'étend un lac de 8 kilomètres de long, de 2 de large, et d'une profondeur de plus de 200 mètres. Ses eaux, d'un vert noirâtre, nourrissent de très-beaux poissons. On croit reconnaître le *Brundunum* des Romains dans la ville de *Braunau*, fortifiée, et peuplée de 2,000 habitants. Le bourg de *Mondsée* est remarquable par sa position pittoresque au bord d'un lac long d'une lieue et demie, large d'une lieue, et de 400 mètres de profondeur. Près du bourg de *Bischofshofen*, qu'arrose la Salza, tombe avec fracas, d'un rocher de 125 mètres de hauteur, la magnifique cascade de *Bachfall*.

Les nombreux lacs, les chutes d'eau, les petites vallées arrosées par des torrents, sont autant de caractères propres aux Alpes Noriques au milieu desquelles nous nous trouvons. Nous avons devant nous cette longue vallée de la Salza ou Salzach, qui traverse dans toute sa longueur le cercle de Salzbourg; à l'ouest de cette vallée se trouve celle de Mitter-Pinsgau qu'arrose la Saala, et au sud-est celle de Lungau, élevée de 4,070 mètres au dessus de l'Océan et dans laquelle la Muhr prend sa source : les deux principaux endroits que l'on y remarque sont *Mauterndorf*, bourg de 4,400 âmes, et celui de *Tamsweg*, deux fois plus peuplé. On ne trouve aucune ville de quelque importance dans ces montagnes; mais le bourg de *Saalfalden*, bien qu'il n'ait qu'un millier d'habitants, mérite d'être visité par les curieux. Il est situé sur la droite de l'Urselauerbach, qui un peu plus bas se jette dans la Saala.

C'est près de ce bourg que s'étend, sur une longueur de 3 lieues, un désert tellement rempli de roches qu'il a reçu le surnom de *Mer pierreuse*. Deux montagnes le dominent, le *Hundstod* et le *Schindelkopf*, dominés à leur tour par le *Seehorn*, élevé de 2,620 mètres. Les amateurs de beaux points de vue, ceux surtout qu'attirent ces sites silencieux et sauvages si communs dans les contrées montagneuses, seront dédommagés

de leurs peines en gravissant le *Schafberg*, qui s'élève au bord de 5 laes : *Altersée*, *Krottensée*, *Mondsée*, près du bourg dont nous avons parlé plus haut, *Schwarzensée* et *Wolfgangsee*. Cette montagne porte elle-même 3 laes : le *Krollensée*, le *Monchsée* et un autre plus petit ; du haut de sa cime, qui dépasse 4,830 mètres, on aperçoit 11 autres laes. Le *Weichselbach*, dans la vallée de Fusch, arrose un établissement d'eaux thermales connu sous le nom de *Saint-Wolfgang*. La maison de bains et celle du maître baigneur sont les seules habitations qu'on trouve auprès de cette source ; plus haut dans les montagnes on ne voit plus que quelques chalets.

Descendons la Salza, et terminons notre course par *Salzbourg*, l'une des villes les plus intéressantes de la contrée. Elle a porté successivement les noms de *Juvavium*, de *Hadriana* et de *Petena*. L'an 448, elle fut ruinée par Attila, et rebâtie ensuite par les ducs de Bavière, à la recommandation de saint Rupert. La Salza, ou si l'on veut la *Salzach*, y sépare deux quartiers alignés et bien bâtis ; un rempart entoure la ville, et trois faubourgs appelés *Müllen*, *Nonnthal* et *Stein* en précèdent l'entrée. Sa population de 16,000 âmes n'est point assez importante pour la largeur de ses rues : le peu de mouvement qui y règne, joint à l'uniformité de ses maisons construites à l'italienne, lui donnent un aspect qui attriste. Sa principale porte est taillée dans un roc. Les constructions importantes de cette ville sont, outre la cathédrale, dont la façade est ornée d'une statue en bronze de la Vierge, le palais archiépiscopal et le château fort appelé *Hohen-Salzbourg*, parce que, placé sur un rocher, il domine toute la ville. L'archevêché de Salzbourg a pour suffragants les évêchés de Brixen, dans le Tyrol ; Gurk, en Illyrie ; Lavant, Leoben et Seckau, en Styrie. Cette ville a un lycée qui possède une bibliothèque, un cabinet de physique et une collection zoologique ; une école médico-chirurgicale, un gymnase, une école normale, un séminaire et une haute école. En 1623, on y fonda une université qui fut supprimée en 1809. L'abbaye de Saint-Pierre possède une riche bibliothèque. Salzbourg a vu terminer les jours du fameux alchimiste Paracelse, dont les cendres reposent dans le cimetière de Saint-Sébastien ; l'hôpital Saint-Jean renferme les restes des superbes bains bâtis par les Romains ; diverses antiquités ont été rassemblées par plusieurs riches particuliers. Salzbourg enfin, qui est peu importante par son industrie, mais qui sert aussi d'entrepôt aux faux de la Styrie, est, depuis les travaux faits à Linz, la seconde forteresse de la Haute-Autriche ; la température y est très-variable et fait naître beaucoup de maladies.

L'Autrichien est sobre et fidèlement attaché à son souverain. Comme la



plante, il semble différer selon la nature du sol ; il a moins de moralité dans les cantons vignobles que dans les cantons agricoles. Dans les plaines, il est robuste et trapu, mais dans les montagnes, il est agile et d'une taille élancée.

L'habitant de la Haute-Autriche est naturellement religieux, comme la plupart des peuples montagnards. Il embrassa de bonne heure la foi chrétienne : dès l'an 350, Lorch était le siège d'un évêché. La réformation a eu peu de succès chez ce peuple : le nombre des luthériens et des réformés comparé à celui des catholiques, est dans la proportion de 4 à 61. Ce peuple est doux, résigné, soumis et sérieux ; il conserve même dans ses plaisirs une teinte de gravité qui se manifeste jusque dans la couleur dominante de son costume : en général il ne porte que des étoffes brunes ou noires. Les hommes se coiffent d'un petit chapeau entouré d'un large ruban de soie. Ils s'habillent d'une longue redingote garnie de boutons de métal ou de soie verte et doublée en toile de coton rouge ; sous ce vêtement descend une veste de coton garnie d'une longue rangée de gros boutons ; leurs culottes sont en cuir noir et soutenues par des bretelles en coton, ou par une ceinture en cuir ; leurs bas sont presque toujours bleus, et leurs souliers garnis de larges boucles en cuivre ou en argent. Les femmes portent des jupons fort courts et de longs corsets, les uns et les autres en une étoffe de couleur foncée ; leur bonnet seul est blanc et d'une forme ronde ; leur chaussure consiste, comme celle des hommes, en bas bleus et en souliers à boucles. Ce peuple parle l'allemand, mais presque tous les montagnards font en outre usage d'un dialecte particulier, rude et désagréable à l'oreille.

## LIVRE CENT SOIXANTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Empire d'Autriche. — Description du comté du Tyrol, du duché de Styrie, et du royaume d'Illyrie.

Les belles contrées du Tyrol vont nous montrer leurs montagnes couvertes de neige, leurs rochers arides et nus. Nous y verrons des vallées qui offrent à la fois et la sévérité d'un site sauvage et les richesses de la culture.

Les deux versants des *Alpes rhétiennes* ou *rhétiques*, qui ne sont que la

continuation des Alpes de la Suisse, constituent la plus grande partie du Tyrol. Cependant, si l'on y voit moins de pointes élevées, on y remarque des masses plus étendues en largeur; des montagnes que personne n'a tenté de gravir, et qui paraissent être presque aussi hautes que le Mont-Blanc, des profondeurs effrayantes, quelques cascades magnifiques; des glaciers de plusieurs lieues d'étendue, mais moins beaux qu'en Suisse; des torrents et des ruisseaux qui sillonnent des vallées étroites, sinueuses et d'une pente rapide; d'un côté, le souffle glacial des vents du nord; de l'autre, le hâle brûlant du sirocco: tel est en peu de mots le tableau de ce pays montagnueux.

Le Tyrol doit son nom à un ancien château situé sur une montagne qui domine l'Adige, près de Méran. Il devint par héritage la propriété des ducs d'Autriche en 1363. Ce comté est limité au nord par la Bavière, à l'ouest par la Suisse, au sud et à l'est par le royaume lombard-vénitien, l'Illyrie et la Haute Autriche. Sa superficie est de 522,87 milles carrés géographiques allemands, ce qui donne à peu près 1,452 lieues géographiques carrées.

Les *Rhæti* sont les plus anciens peuples connus du Tyrol; ils se composent de plusieurs peuplades, telles que les *Vennonii*, ou les *Vennonnes*, dont parlent Ptolémée et Strabon, et les *Brixantes*, dont la capitale paraît avoir occupé l'emplacement de *Brixen*. Pline dit qu'ils étaient originaires de l'Étrurie. Il faut croire qu'ils en auront été chassés par quelque cause politique; il est peu probable qu'une nation renonce de son plein gré aux douceurs d'un climat comme celui de l'Italie, pour aller s'établir dans une contrée comme le Tyrol. Les *Rhæti* furent subjugués par les Romains sous le règne d'Auguste, et leur pays reçut le nom de *Rhætia prima*; celui des *Vindelici* porta celui de *Rhætia secunda*.

Le voyageur, placé à peu de distance des sources de l'Inn, voit se prolonger sur la droite de cette rivière une chaîne moins considérable que les autres, et qui porte le nom d'*Arlberg*, ou de montagne de l'Aigle, ce qui fait donner à la portion du nord-ouest de la province la dénomination de *Vorarlberg*. Une autre chaîne, plus haute, et qui s'étend de l'ouest à l'est, est celle que, depuis les anciens, on appelle *Alpes rhétiennes*, du nom de la province romaine de *Rhætia*. Il s'en détache, sur la frontière orientale, une branche importante qui prend le nom d'*Alpes noriques*, parce que ses deux versants formaient le *Noricum* des Romains.

Après l'*Ortler*, la principale cime des *Alpes rhétiennes* est le *Tschernowand*. Les plus importants sont le *Gebatsch* et le *Röfner*. Le Tyrol présente deux grands bassins: au nord celui de l'*Inn*, qui se dirige vers le

nord-est; au sud celui de l'*Etsch*, ou de l'*Adige*, qui va se jeter dans le golfe Adriatique.

La chaîne rhétique, qui occupe le centre du Tyrol, est essentiellement composée de granit et de gneiss, et les deux autres, au nord et au sud-est, sont formées de roches de sédiment inférieur et moyen, ou si l'on veut, des terrains intermédiaires et secondaires.

La richesse végétale des montagnes du Tyrol est connue de tous les botanistes; on y trouve beaucoup de légumineuses, d'orchidées, de labiées, de crucifères et de composées; des cytises, des genêts et des euphorbes; des saxifages, des gentianes et des rhododendrons. Pendant la nuit, l'air est embaumé par l'odeur qui s'exhale du *silene nutans*. L'entomologiste y peut recueillir un grand nombre d'insectes; on y trouve près de 600 espèces de coléoptères et 400 de lépidoptères. Les diverses espèces de gibier sont très-communes; des loups, des sangliers et des ours de petite taille peuplent les forêts; les fentes des rochers servent d'asile aux marmottes, et sur les cimes élevées le bouquetin et le chamois cherchent un refuge contre les poursuites du chasseur.

Les bœufs, les vaches et les chevaux y sont petits, mais d'une bonne race; les chèvres, plus nombreuses que les bêtes à laine.

Le Tyrol possède très-peu d'eaux minérales chaudes, mais un grand nombre de sources ferrugineuses. Le produit des métaux qu'on y exploite n'est pas très-considérable; celui de l'or n'exécède pas 100 marcs; celui de l'argent est de 2 à 3,000 marcs. Ce métal s'y trouve presque toujours uni au plomb; on obtient 9 à 10,000 quintaux de celui-ci. Le cuivre, dont on tire environ 3,500 quintaux, passe pour y être plus malléable, et conséquemment plus pur que dans plusieurs autres contrées; les exploitations de zinc fournissent 5 à 6,000 quintaux; le fer est le métal le plus abondant. On y trouve aussi le cobalt, l'arsenic, le soufre et de riches salines qui ne sont que la continuation de celles de Salzbourg. Les houillères donnent un produit que l'on peut estimer au delà de 100,000 quintaux. Le travail des mines est un moyen d'existence pour le Tyrolien; mais elles ne sont pas d'un grand rapport pour le gouvernement, qui d'ailleurs les fait faiblement exploiter.

L'habitant tire un meilleur parti de son sol; il a porté l'agriculture à un grand point de perfection; il ignore ou dédaigne l'usage des jachères. On dirait que le sol s'empresse de répondre aux soins assidus et à l'activité du laboureur; chaque espace est utilisé; la terre végétale est transportée sur les sommets escarpés; l'herbe même qui croît sur les pentes des pré-

cipices est recueillie pour la nourriture du bétail ; l'action de la nature sur les roches qu'elle décompose est mise à profit par l'homme : il transforme leurs détritns en champs cultivés. Il faut voir le paysan tyrolien, une corbeille sur la tête, descendre à l'aide d'une corde et d'un piquet le long des roches inaccessibles jusqu'au fond des précipices, pour mettre à contribution quelques pieds de terre qu'il livre à la culture. Il obtient du maïs d'abondantes récoltes ; mais les céréales que produit le pays sont insuffisantes pour la consommation des habitants. Le froment est cultivé principalement dans le Wipphthal et le cercle de Roveredo ; la pomme de terre l'est surtout dans le nord et le millet dans le sud. Les vignobles occupent la partie méridionale. Les coteaux favorables à la vigne sont couverts de ceps vigoureux ; il est vrai que le vin qu'ils produisent ne se conserve pas longtemps, mais s'il ne peut être un objet d'exportation, il alimente le commerce intérieur. C'est principalement dans la vallée de l'Adige que s'étendent les vignobles. Ils tapissent les pentes des environs de *Brixen* et de *Tramin* ; ceux de ce bourg sont les plus estimés. Le Tyrolien cultive aussi des arbres fruitiers ; on cite les pommes de Meran. Mais les forêts surtout sont d'un grand rapport ; il en exporte des bois de construction jusqu'à Venise.

Malgré toute leur activité, 859,706 habitants ne pourraient point vivre dans cette contrée s'ils ne cherchaient ailleurs que dans l'agriculture leurs moyens d'existence. Quelques-uns n'ont d'autre richesse que leurs bestiaux ; mais qui croirait que l'oiseau qui des îles Canaries fut transporté en Europe, où ses chants le font rechercher plus que son beau plumage jaune, élevé chez le Tyrolien, est un objet de commerce ? Ce peuple tire parti de tout, et vendre des serins hors de son pays n'est point un métier qu'il dédaigne. Ce commerce d'ailleurs fait entrer annuellement dans le pays une valeur de 50 à 60,000 florins. Il ne borne point là son industrie : le Tyrol renferme peu de fabriques ; mais aussi chaque habitant est ouvrier ou fabricant. A défaut d'autre état, il se fait colporteur, jusque dans les contrées les plus lointaines, et revient toujours dans sa patrie jouir du fruit de ses économies. A 6 ans le Tyrolien quitte ses montagnes, et part pour la foire de Kempten, en Bavière, et s'y rend utile pour la garde des oies ou des bestiaux ; plus tard il émigre comme maçon, charpentier, mineur ou marchand de tableaux. On en compte plus de 30,000 qui s'expatrient tous les ans. L'un entraîné par une sorte d'amour de la guerre, parcourt les montagnes en chasseur, et ne craint point de s'exposer aux plus grands dangers pour atteindre sa proie ; l'autre y recherche les plantes médi-  
ci-

nales, que dès l'enfance il apprit à connaître aussi facilement que le plus habile botaniste. Parmi ceux qui n'émigrent point, il en est qui exécutent avec la plus grande adresse divers ouvrages en bois; dans le Vorarlberg, ils profitent de leurs vastes forêts pour construire en bois des boutiques, des maisons même, dont les différentes pièces numérotées sont expédiées jusque sur les bords du lac de Constance, et transportées de là dans les pays voisins. Ce genre d'industrie rapporte au Tyrol près 200,000 florins.

Il semble que le Tyrolien soit né mécanicien; les ruisseaux qui parcourent ses vallées sont utilisés par des moyens ingénieux pour obvier au défaut de bras; les eaux font mouvoir de distance en distance des roues façonnées à cet usage. A-t-il besoin de farine; désire-t-il se procurer de l'huile pour son ménage: comme chaque individu se suffit en quelque sorte à lui-même, il n'y a point de meuniers, il n'y a point de fabriques d'huile; mais le ruisseau voisin est chargé de moudre le grain ou de pressurer la plante oléagineuse. Un voyageur allemand dit avoir vu un enfant dans son berceau balancé d'un mouvement uniforme à l'aide d'une roue que l'eau faisait mouvoir. Tandis que les hommes se livrent à leurs travaux, les femmes s'adonnent à des occupations productives: les unes tricotent des bas, les autres font des gants de peau de chèvre; celles-ci brodent des mousselines; celles-là tressent la paille qu'elles façonnent ensuite en élégants chapeaux. L'industrie manufacturière se borne à un petit nombre d'objets. Dans l'Unter-inthal on travaille principalement les métaux: à Elmau, on fabrique 30,000 faux par an; dans l'Ober-inthal et le Vorarlberg, on tisse des tapis et des étoffes de coton; dans les cercles de Roveredo et de Trente, on recueille et on travaille la soie. Les métiers de soieries fournissent annuellement plus de 75,000 aunes. Les tapis de la vallée de Lienz sont les plus renommés. Le pays s'enrichit encore par le commerce de transit entre l'Allemagne et l'Italie.

La bonté, la franchise, la fidélité à remplir ses engagements, l'attachement à son souverain et l'amour de son pays sont les principales vertus qui distinguent le Tyrolien. Ami de l'indépendance et de la liberté, il a horreur de la conscription, et dédaigne, méprise même la tactique militaire; mais soldat volontaire, il affronte avec calme les dangers, et se bat en héros pour la défense de la patrie. Sévère dans ses mœurs, loyal dans ses relations, ami généreux, la paix et la gaieté règnent dans son intérieur. Naturellement dévot, mais superstitieux, il lui faut un culte imposant par ses cérémonies, une religion qui parle à son cœur comme à son imagination, et qui entretienne son ignorante crédulité. Il aime à peupler

les sombres forêts qui l'entourent, ou les cimes de ses montagnes, d'esprits, de démons et d'êtres surnaturels, il se plaît dans les récits d'apparitions de fantômes : il est peu de villages qui ne renferment une sorcière ou un sorcier. Aussi ne voit-on ni réformés ni luthériens dans le Tyrol : à l'exception de huit ou dix familles juives, toute la population est catholique.

Il y a plus d'éléments de liberté politique dans le Tyrol que dans les autres provinces de la monarchie autrichienne. Depuis 1816, le gouvernement a confirmé les anciens droits dont il jouissait ; il lui a accordé une constitution plus appropriée à ses besoins. Tandis que dans les autres pays autrichiens la nation n'est représentée que par le clergé, la noblesse et quelques députés des villes, les États tyroliens, non-seulement se composent de députés de ces différentes classes, mais encore de celle des paysans. Le *Vorarlberg* jouit de quelques prérogatives particulières. En n'établissant point la conscription dans le Tyrol, le gouvernement a senti qu'il s'en faisait un rempart plus sûr contre l'invasion étrangère ; en temps de guerre, chaque Tyrolien devient soldat ; habitué à la fatigue, adroit et bon chasseur, il est peu d'armées qui pourraient résister à ce peuple, levé en masse pour la défense de ses foyers. Il ne fournit à l'État, qui le ménage, que quatre bataillons de chasseurs, formant en tout 5 à 6,000 hommes, et qui ne sont tenus qu'à un service d'intérieur ; aucune troupe autrichienne ne peut séjourner dans le pays qu'avec l'autorisation des États ; et, délivré des douanes, ses contributions forment un revenu assez considérable, que l'on évalue à plus de 2,500,000 florins d'Autriche.

Le comté de Tyrol renferme 21 villes, 32 bourgs et 1,558 villages, dont quelques-uns sont aussi peuplés que des villes ; la plupart de celles-ci sont peu considérables. Dans le *Vorarlberg*, *Bregenz*, sur les bords du lac de Constance, contient 2,500 habitants ; elle est fort ancienne : c'est la *Brigantia* de l'Itinéraire d'Antonin, et son vieux château, appelé *Pfannenbergl*, offre des restes de constructions romaines. *Feldkirch*, siège d'un évêché et d'une cour supérieure de justice, renferme à peine 2,000 habitants. *Achenrein* est un village qu'enrichit l'industrie métallurgique. Dans l'Innthal supérieur, sur la rive droite du Piger, *Imst*, ville de 3 à 4,000 âmes, expédie des serins jusqu'aux extrémités de l'Europe : ce commerce lui produit annuellement plus de 45,000 francs. Elle est propre et composée de maisons peintes de toutes les couleurs. *Scharnitz*, passage dans les montagnes, sur la frontière de la Bavière, est l'ancien défilé que les Romains désignaient sous le nom de *Porta Claudia*.

*Inspruck*, ou plutôt *Innsbruck*, dont le nom signifie *pont sur l'Inn*, est

au milieu d'une vallée formée par des montagnes de 2,000 à 3,000 mètres de hauteur, qui dans le mois de mai et de juin sont encore couvertes de neige; c'est la principale ville et la capitale du Tyrol; sa population est de 45,000 âmes. Quelques-unes de ses rues sont ornées d'arcades; la principale est presque aussi large que les boulevards de Paris. Ses cinq faubourgs, formés d'habitations modernes, sont le séjour des nobles et des riches. L'hôtel de la poste aux lettres, le palais du gouvernement, ancienne résidence des comtes de Tyrol, que décore la statue équestre de Léopold V; l'hôtel-de-ville, grand et spacieux; le théâtre et quelques-unes de ses 21 églises sont les seuls édifices que nous ayons à citer dans cette capitale. On voit dans une des salles de l'université d'Insruck, fondée en 1672, et divisée en quatre facultés, le célèbre globe de Pierre Anich, père tyrolien, qui devint un habile géographe, et qui dressa la meilleure carte qui existe du Tyrol. La bibliothèque de cet établissement contient un grand nombre d'ouvrages rares. Insruck ne possède aucun reste de constructions antiques qui justifient l'opinion qu'elle occupe l'emplacement de la cité romaine de *Vildidena*; mais on trouve en fouillant son sol un grand nombre de médailles qui indiquent au moins qu'elle est située dans la direction d'une voie romaine, dont il n'existe d'ailleurs aucune trace, bien qu'on y ait découvert plusieurs bornes milliaires. Le commerce de cette ville est peu important; elle doit être unie à *Rosenheim* par un embranchement de chemin de fer qui joindra en ce lieu la grande ligne de Vienne-Bruck-Salzburg-Munich.

A trois quarts de lieue au sud-est de cette ville, il faut visiter dans le village d'*Amras* ou d'*Ambras* une sorte de château fort que fit bâtir l'archiduc Ferdinand, et qui renferme une grande quantité d'objets de curiosité. Dans l'une des salles on voit une belle collection d'armures du moyen âge; dans une seconde, des lances d'une dimension gigantesque, et plusieurs selles fort anciennes, qui toutes ont appartenu à des souverains; d'autres sont décorées de drapeaux pris sur les Turcs, enfin des collections de tableaux et d'objets sculptés ou tournés en ivoire ou en bois, chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, y sont entassés. C'est du haut de ce vieux castel que le fameux Wallstein, élevé par son père dans le protestantisme, et n'étant encore qu'un des pages du margrave de Bургau, se laissa tomber en dormant sans se blesser. Cette circonstance décida de son avenir: persuadé qu'il devait la vie à la protection spéciale de la Providence, il embrassa la religion catholique, et devint l'homme le plus superstitieux et le plus entreprenant de son époque.

C'est à 3 lieues d'Insruck, au pied du mont *Schönberg*, que commence une petite vallée appelée le *val de Stubei*, que dominent les glaciers de *Serlesberg*. Cette vallée est arrosée par le torrent du Ruzbach, qui, grossi par d'autres torrents à l'époque de la fonte des neiges, déborde, et cause souvent de grands ravages. Elle a environ 14 lieues de superficie : après le Wipphthal c'est la plus grande de tout le Tyrol septentrional. On y compte cinq villages : *Schönberg* a 300 habitants; *Mieders*, 500; *Telses*, 600; *Fulpmes*, 1,000, et *Neu-stift*, 1,500. Ces villages renferment de bonnes auberges et de grandes églises. La vallée de Stubei est une des plus industrieuses du Tyrol. Elle approvisionne Insruck d'œufs et de volailles; on y engraisse des bestiaux; l'apprêt des laines et la filature du lin y occupent les femmes, tandis que les hommes font toutes sortes d'objets de quincaillerie. Ils livrent annuellement à la consommation 1,500 quintaux de métaux façonnés; ils fabriquent pour la valeur de plus de 100,000 florins.

*Hall*, à trois quarts de lieue au-dessous d'Insruck, sur la rive gauche de l'Inn, qui y est navigable, est le chef-lieu de la direction des salines; elle renferme 6,000 habitants; ses belles mines de sel sont à 1,663 mètres au-dessous du niveau de la mer. *Schawtz* est peuplée de 8,000 habitants, dont 2,000 sont occupés aux mines de son territoire qui produisent une grande quantité de fer et de cuivre; mais les mines d'argent, autrefois si riches, indemnissent à peine aujourd'hui des frais d'exploitation. *Sterzing*, ville de 2,000 individus, est celle que les Romains appelaient *Urbs Stira-ciorum*; elle fait un grand commerce de fer et de vins: mais rien n'est plus sale et plus sombre que ses rues formées de hautes maisons de toutes les formes et de toutes les couleurs, sans toits, crénelées et percées d'une multitude de fenêtres étroites comme des meurtrières.

*Brunecken* ou *Prunecken*, chef-lieu de la capitainerie de Pusterthal, est le siège d'une cour de justice souveraine. Il y a dans ses environs des bains d'eaux minérales. *Brixen*, dans le même cercle, est quatre fois plus peuplée; c'est une ville de 5 à 6,000 âmes. Placée au milieu d'une large vallée, il est difficile de trouver une position plus agréable que la sienne. Les belles collines qui la dominent à l'orient, couvertes d'une forte végétation, sont parsemées de jolis villages et d'habitations riantes; au-dessus de ces collines apparaissent les cimes jaunâtres de *Plossberg* que décorent quelques maigres broderies d'une neige tardive.

*Bolzen* ou *Bolzano*, présente plutôt l'extérieur d'une ville italienne que d'une ville allemande: la vallée au milieu de laquelle elle s'étend offre l'aspect d'un beau jardin planté d'arbres fruitiers, orné de maisons de



campagne, et terminé par de hautes montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre; mais l'intérieur de la ville ne répond point à l'idée qu'on s'en fait; ses rues sont étroites et ses places très-resserrées. Sa population est de 8,000 âmes; son ancien nom romain est *Pons Drusi*.

Cette ville est placée entre deux torrents considérables qui semblent prêts à l'englouir, mais l'industrie des habitants y a mis bon ordre; une digue de près d'une demi-lieue de longueur a été placée le long du torrent le plus faible, mais que sa pente et ses crues énormes rendent le plus dangereux, le *Talferbach*, qui descend de l'*Oberbotzen*: dans quelques endroits, cette énorme jetée, formée de grosses roches liées par un ciment solide, a près de huit mètres d'épaisseur. Une rampe a été placée le long de ses bords, du côté du torrent, et elle sert de promenade aux habitants; des vignes abritées par ce mur couvrent la campagne et mûrissent à plusieurs pieds au-dessous du niveau du torrent, dont les graviers amenés par les eaux ont considérablement élevé le lit; le pont de bois qui traverse ce torrent a deux cents pas de longueur.

Malgré ses murs de 3 à 4 mètres de hauteur, auxquels les habitants donnent le nom de fortifications, *Trente*, en allemand *Trient*, en italien *Trento*, l'antique *Tridentum*, ne serait point, en temps de guerre, à l'abri d'un coup de main. C'est ici qu'on pourrait se croire dans une ville italienne: des rues larges, des maisons bien bâties, des fontaines et des constructions en marbre, de beaux tableaux dans les églises, des couvents et des hôpitaux feraient tout à-fait illusion sous ce rapport, si ses 10,000 habitants étaient plus familiarisés avec la langue italienne. Son château fort, construit dans le style gothique, est vaste et décoré de marbres et de peintures à fresque. La ville renferme plusieurs maisons ornées à l'extérieur de peintures du même genre, qui datent des quinzième et seizième siècles, et qui, malgré les injures de l'air et l'ardeur du soleil, se sont parfaitement conservées. *Trente* est le siège d'un évêché; sa cathédrale n'offre rien de remarquable. Dans l'église de *Sainte-Marie-Majeure*, où se tint le concile qui dura depuis 1543 jusqu'en 1563, on voit le tableau qui représente cette célèbre réunion. L'*Adige*, qui arrose cette ville, y est de la même largeur que la *Seine* à Paris, mais elle coule avec la vitesse d'un torrent, et quelquefois ses crues subites portent la terreur dans les quartiers voisins de ses rives. Les montagnes qui s'élèvent de chaque côté de cette rivière, ne sont pas les moins considérables des Alpes. Pendant l'été la contrée est exposée à une chaleur insupportable, et pendant l'hiver à un froid excessif.

Le commerce de fruits et de soie donne de l'importance à *Roveredo*, chef-lieu de capitainerie, en allemand *Rovereith*, située au centre de l'agréable vallée de *Lagarina*, qui, parsemée de mûriers, de poiriers, de pommiers et de cognassiers unis entre eux par d'immenses guirlandes de vignes, ressemble à un vaste verger. La principale rue de la ville en donne une idée très-favorable : elle est formée de maisons en marbre blanc d'une architecture riche en ornements; depuis quelques années son industrie a pris un essor considérable et sa population est d'environ 12,000 âmes. Elle a un gymnase, une bibliothèque publique et une académie *degli agiati*, ou *des sans-gêne*, qu'une femme bel-esprit, Laura Bianca Saibanti, fonda dans le dernier siècle, et qui eut un moment de célébrité.

Dans la partie la plus méridionale du Tyrol nous ne trouvons plus qu'une ville qui mérite d'être citée, encore n'a-t-elle que 2,000 âmes : c'est *Riva*, ou *Reif*, qui fabrique beaucoup d'objets de quincaillerie, entre autres 800,000 guimbardes par an. Ses environs sont délicieux; les autres lieux sont sans aucune importance : *Pieve*, *Castello* et *Cinte* sont des villages connus pour le commerce de tableaux; *Brentonico* ne l'est pas moins pour son tale verdâtre employé par les peintres sous le nom de *terre de Vérone*.

Sous le nom de *Noricum*, les Romains comprenaient une grande partie de la *Styrie*; le reste appartenait à la province qu'ils appelaient *Pannonia*. Les *Norici* étaient gouvernés par un roi, lorsque, sous le règne d'Auguste, leur pays devint une province romaine. Suivant Ptolémée, le *Noricum* renfermait plusieurs peuples; à l'occident et vers le nord étaient les *Ambisontii*, à l'orient et vers le midi les *Ambidrani*, les *Ambilici*, et principalement les *Norici*. Après leur soumission aux Romains, ces peuples virent leur pays changer d'aspect, et sentirent eux-mêmes les bienfaits de la civilisation. Leurs marais furent desséchés, leur forêts défrichées, et la vigne bientôt y fut naturalisée. Les habitants, de chasseurs farouches et de pâtres indolents qu'ils étaient, devinrent de laborieux cultivateurs. Ce fut encore sous l'administration romaine que la religion chrétienne, introduite chez eux, contribua à rendre leurs mœurs moins sauvages, et que s'élevèrent plusieurs villes là où l'on ne voyait que de misérables cabanes. Les plus importantes de ces cités furent *Celeia* (Cilly), *Idunum* (Iudenburg), *Novidunum* (Ran), *Petovio* (Petau), *Rogando* (Rohitsch), et *Viana* (Voitsberg). Vers la fin du quatrième siècle, les hordes d'Alarie s'emparèrent de cette contrée; elles voulurent d'abord y fixer le siège de leur

empire, mais elles poursuivirent le cours de leurs conquêtes : les *Suèves* et les *Hérules* puis après eux les *Wendes* et les *Avares* ne tardèrent point à s'y succéder.

Ces hordes barbares ravagèrent les pays qui se trouvèrent sur leur passage ; elles saccagèrent les villes romaines, détruisirent les monuments des sciences, et ne tardèrent pas à replonger la Styrie dans l'état sauvage dont elle avait eu peine à sortir sous la domination des Romains.

Cependant les *Wendes* et les *Avares*, fatigués de leur vie tranquille, entreprirent des excursions sur les possessions de Charlemagne. Mais repoussés de tous côtés et complètement défaits en 792, les premiers se retirèrent entre la *Drave*, la *Save* et la *Muhr*, dans le pays qu'ils avaient habité, et les autres se réfugièrent en Hongrie. Lorsque l'armée de Charlemagne se retira de la Styrie, un grand nombre de Saxons, et surtout de Bavaois, s'y fixèrent, particulièrement dans la partie septentrionale, appelée alors la *Haute-Pannonie*, et y apportèrent de nouveau la religion chrétienne, que les *Wendes* et les *Avares* avaient anéantie. Ce sont ces Allemands qui fondèrent *Gratz*, qui porta le nom de *Bayerisch-Grätz*, et *Sachsenfeld*, qui n'est plus aujourd'hui qu'un bourg.

Les *Magyars* tentèrent plusieurs fois de s'emparer de la Styrie ; leurs invasions se renouvelèrent jusque vers les années 924 et 933, qu'ils furent complètement repoussés en Hongrie par l'empereur *Othon*. Celui-ci partagea la Styrie en plusieurs petites souverainetés. Vers le commencement du douzième siècle, les comtes de *Steyer* la réunirent à leurs domaines, et elle prit depuis cette époque le nom de *Steyer-mark*, ou de *Marche-Styrienne*, qu'elle a conservé jusqu'à ce jour, bien que depuis longtemps la ville de *Steyer* n'en fasse plus partie.

Erigée en duché par *Frédéric I<sup>er</sup>*, elle échut par droit de succession à la maison d'Autriche en 1186. Séparée de l'archiduché d'Autriche, elle en fit une seconde fois partie en 1232 ; enfin *Ottocar II*, roi de Bohême, s'en rendit maître ; mais *Rodolphe de Habsbourg*, devenu possesseur de la couronne impériale, s'empara de cette principauté, qui resta province autrichienne.

Malgré les différentes invasions dont ce pays fut le théâtre au moyen-âge, on y distingue encore deux peuples, les Allemands et les *Wendes*, descendants des *Slaves* ; les premiers forment une population de 700,000 individus, et les seconds d'environ 400,000. Ceux-ci occupent principalement les capitaineries de *Cilly* et de *Marbourg*. Ils diffèrent autant par leurs caractères physiques et moraux que par le langage. Le Styrien allemand

ou l'habitant de la Haute-Styrie est grand et robuste, probe, franc et laborieux. Le Styrien *wende* ou l'habitant de la Basse-Styrie est faible, nonchalant, frivole, et pourtant religieux. La plus grande partie de la population est catholique; on y compte à peine 5,000 protestants; quant aux juifs, ils n'ont pas la permission de s'établir dans le duché. Le nombre des nobles est dans la proportion de 1 sur 300 habitants, et celui des ecclésiastiques de 1 sur 627. On compte en Styrie 5 individus par famille; le nombre des femmes dépasse de 30,000 celui des hommes.

Le duché de Styrie, borné par le royaume d'Illyrie, l'archiduché d'Autriche et le royaume de Hongrie, comprend une superficie de 408,71 milles carrés géographiques allemands ou de 1,136 lieues carrées; sa population était en 1851 de 1,006,971 habitants. Cette contrée, couverte de montagnes, présente plusieurs chaînes importantes : au nord les *Alpes noriques*, vers l'est les *Alpes styriennes*, et à l'ouest une branche des *Alpes juliennes*. Les plus élevées qui, telles que le Grimming et le Kerpel, ont une hauteur de 1,200 à 2,000 mètres, occupent la région du nord, et les moins considérables, celle du sud : ce qui fait diviser le pays en Haute et Basse-Styrie. Ses principaux cours d'eaux sont l'*Ens*, la *Muhr* et la *Drave*; le bassin de la Muhr est le plus étendu. Cette rivière reçoit plus de 100 affluents; elle fait mouvoir un grand nombre d'usines. Sa pente, qui lui donne presque la rapidité d'un torrent, l'empêche de se laisser arrêter par les glaces : de mémoire d'homme on ne l'a jamais vue gelée. La pêche, qui est abondante dans toutes les rivières de la Styrie, est considérable dans la Muhr; la carpe y est rare, mais la truite, l'ombre, le brochet et le barbeau y sont communs. Les lacs sont nombreux, mais peu considérables.

La plupart des montagnes calcaires de la Styrie, principalement autour de Bruck et de Gratz, offrent des cavernes dont quelques-unes méritent la célébrité dont elles jouissent. Les plus importantes sont celles de *Koggelucken* près du village de Mixnitz; de *Heiduschekirche*, et de *Branstein*. Cette dernière offre une particularité qui la rend unique en Allemagne : c'est qu'on y trouve de la glace en été, et qu'elle paraît chaude en hiver.

Les mines forment la principale richesse du pays. Des lavages d'or sont établis sur la Drave et la Muhr; les filons de plomb, qui rendent annuellement 3 à 400 quintaux, fournissent environ 900 mares d'argent; le cuivre n'est pas très-abondant : toutes les exploitations réunies ne donnent qu'un produit de 5 à 600 quintaux; celles de cobalt en rendent à peu près 7 à 800. Le fer y est tellement répandu qu'on pourrait le croire

inépuisable : on n'en retire cependant pas plus de 400,000 quintaux. Les autres métaux, tels que l'antimoine, le bismuth, l'étain et le zinc, sont très rares. La houille et le sel gemme sont assez abondants : le produit de la première de ces deux substances pourrait être plus considérable : il n'est que d'environ 40,000 quintaux ; mais celui du sel est à peu près de 300,000. Le soufre y est aussi en assez grande abondance pour fournir 3 à 400 quintaux. C'est principalement sur l'emploi des métaux que s'exerce l'industrie des habitants : ainsi on compte en Styrie un grand nombre d'usines, et plus de 50 fabriques de faux.

Les sources minérales sont nombreuses : les établissements de bains les plus fréquentés sont ceux de Doppel, d'Einöderbad, de Felsberg, de Neuhaus, de Sauerbrunn, de Seckau et de Zlattendorf.

La Traun, l'Ens, la Muhr, la Raab, la Drave et la Save sont les principaux cours d'eaux de la Styrie. Dans les parties septentrionale et occidentale, il y a un grand nombre de lacs peu considérables : les plus remarquables sont l'*Altenaus-sée*, le *Grundel-sée*, le *Langen-sée* et le *Wild-sée*.

A l'extrémité des montagnes calcaires de la Styrie, le *Lantsch*, près de Grätz donne asile, sur ses flancs escarpés et sur les bords de ses précipices, à des plantes qui semblent se soustraire aux recherches du botaniste. Les bois qui couvrent ses cimes sont les seuls où croit le *delphinium intermedium* : il y atteint la hauteur de 1 mètre 70 centimètres et charme l'œil par ses jolies fleurs bleues. Les pentes de cette montagne présentent le seul exemple de la *peltaria alliacea* vivant dans l'état sauvage.

L'air est en général très-pur en Styrie : il y règne cependant des fièvres endémiques, mais c'est principalement dans les parties marécageuses. Les goîtres, et même le crétinisme, sont des affections assez répandues dans la Haute-Styrie. Au milieu des montagnes l'air est vif et souvent même très-froid ; cependant les vallées jouissent d'une température plus chaude que dans la plupart de celles des Alpes. A Grätz, la chaleur moyenne est de 3 à 40 degrés, et la hauteur du baromètre d'environ 733 millimètres. Dans tout le duché il tombe annuellement 378 à 406 millimètres d'eau. La Basse-Styrie est exposée à un climat assez doux pour que le raisin y parvienne à maturité : son produit en vin est d'environ 41,000,000 d'hectolitres. Les vins de Styrie deviennent potables en peu de temps ; ils sont en général d'une bonne qualité ; plusieurs même égalent par leur force les vins du Rhin. Le blé n'y produit point d'abondantes récoltes, mais le lin y est remarquable par sa longueur et sa finesse. Le

froment des montagnes donne une meilleure farine que celui des plaines : année commune, il ne fournit pas au-delà de 5 à 7 pour un. Quant au lin, il réussit aussi beaucoup mieux dans les lieux élevés que dans les plaines. L'orge est peu cultivée ; mais il n'en est pas de même de l'avoine. Ce n'est que dans la Basse-Styrie que l'on sème le maïs et le sarrasin, ainsi que le chanvre. Cette dernière plante atteint quelquefois plus de deux mètres de hauteur. Les légumes et les fruits réussissent parfaitement aussi : le navet, la betterave et la pomme de terre y sont excellents : les poires, les pommes et les prunes y sont plus belles que dans aucune autre province de la monarchie autrichienne.

Les forêts de la Styrie sont tellement considérables, qu'on évalue leur superficie au tiers environ de celle de toute la province. Ces forêts se composent principalement d'arbres verts, parmi lesquels domine le mélèze, le sapin et le pin. Les autres arbres sont l'érable, le peuplier, l'orme et quelques chênes.

Les pâturages occupent une superficie d'environ 460 lieues carrées, et les prairies près de 420 lieues ; de plus, les progrès que l'agriculture a faits en Styrie ont multiplié les prairies artificielles : celles-ci donnent ordinairement trois ou quatre récoltes par an. Dans les montagnes, les bêtes à cornes sont d'une bonne race : elles passent pour être les plus belles de toute la monarchie autrichienne ; partout les bergeries sont nombreuses. Le pays nourrit encore une énorme quantité de volailles, et surtout d'oies. Le chasseur y trouve en abondance la perdrix rouge, la gelinotte, le coq de bruyère et d'autre gibier ; dans les montagnes il rencontre les chamois par troupeaux.

La Styrie est divisée en trois cercles, dont les chefs-lieux sont *Grätz*, *Bruck* et *Marbourg* ; elle est gouvernée comme la plupart des provinces de l'empire d'Autriche. Ses États se composent de trois classes de députés : ceux de la haute noblesse, parmi lesquels figurent les évêques ; ceux de la petite noblesse, et les députés des villes et des bourgs, jouissant du privilège de se faire représenter dans les assemblées. Le pays recrute deux régiments d'infanterie et fournit des hommes pour la cavalerie. Il y a 224 circonscriptions d'enrôlement. La Styrie dépend du même gouvernement militaire que l'Illyrie. Ses exportations de toute nature, qui se répandent en Autriche, en Hongrie et jusque dans l'empire ottoman, peuvent être estimées à 5,000,000 de francs ; ses revenus publics sont d'environ 46,000,000.

Élevons-nous dans la région montagneuse qui s'étend à l'extrémité

occidentale de la Styrie ; prenons une idée de la richesse de la population de ce duché, en jetant un coup d'œil sur ses principaux lieux habités, depuis le nord jusqu'au midi. Près d'un lac, et à la jonction de trois petites rivières qui forment la *Traun*, est situé le bourg d'*Aussée*. On exploite dans ses environs plusieurs salines, dont le produit annuel est de plus de 200,000 quintaux. *Eisenärzt*, bourg dont l'église fut fondée par Rodolphe de Habsbourg, est entouré de mines en exploitation ; on en tire plus de 400,000 quintaux de fer. Au nord-est et sur la fontière, *Zell* ou *Maria-Zell* est le pèlerinage le plus célèbre de l'Autriche ; c'est le Lorette de la contrée. Son église est une des plus belles et sans contredit la plus grande de toute la Styrie. La beauté de son orgue, la grandeur de sa chaire en marbre rouge, la richesse de la chapelle de la Vierge, dont l'image vénérée est placée sur un autel d'argent, la grille du même métal qui ferme la chapelle, et les objets précieux renfermés dans son trésor, attestent combien sont nombreuses les offrandes des 400,000 pèlerins qui s'y rendent tous les ans. *Bruck*, principale station du chemin de fer de Vienne à Trieste, et à l'embranchement de celui de Vienne à Munich par Salzbourg, est située sur la *Muhr* ; c'est une jolie ville, chef-lieu de cercle. Elle a dans ses environs un couvent de capucins, des ardoisières et des mines productives. En remontant la même rivière, on trouve *Léoben*, l'une des villes les mieux bâties de la Haute-Styrie : elle n'a que 3,500 habitants. C'est dans ses murs que furent signés, le 8 avril 1797, les préliminaires du traité dit de Campo-Formio, entre la France et l'Autriche. Elle possède de belles casernes, des forges importantes et des magasins de sel. Elle donne son nom à un évêché dont le titulaire réside au bourg de *Göss*, à trois lieues au sud-ouest de Bruck, sur la rive droite de la *Muhr*.

Plus haut, *Iudenbourg* ne renferme que 4,000 habitants : on croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne ville romaine d'*Idunum*. Pendant le douzième et le treizième siècle, elle était en grande partie habitée par des juifs, comme son nom l'indique. L'importance qu'ils avaient su donner à leur commerce leur attira la haine et les persécutions des chrétiens, qui parvinrent à les chasser ou à les détruire vers l'année 1312. Ses maisons sont construites dans le goût gothique. En 1807, elle éprouva un violent incendie dont elle eut beaucoup de peine à réparer les pertes. Son couvent de franciscains est devenu une auberge, et le château ducal une caserne. *Rohitsch* ou *Rohtisch*, en slave *Rojatek*, paraît avoir été une ville romaine : on y trouve beaucoup d'antiquités. Ses eaux minérales *acidules* sont renommées.

Dans la belle vallée de la Muhr, *Gratz*, chef-lieu de cercle et principale station du chemin de fer de Vienne à Trieste, est la capitale de la province, le siège du gouvernement et la résidence de l'évêque de Seckau. Elle porta d'abord le nom de *Bayerisch-grätz*, mais les Slaves la nommèrent *Niemetzki-Grad*. Sa population s'élève à 48,000 habitants, dont la plus grande partie habite les faubourgs. On cite parmi ses édifices la cathédrale, le théâtre, l'hôtel du gouvernement, où se tiennent les États du pays; l'hôtel-de-ville nouvellement bâti et le bel établissement du *Johanneum*, sorte d'académie fondée par l'archiduc Jean, dans laquelle des professeurs distingués donnent des cours de plusieurs sciences. L'église de Sainte-Catherine renferme le mausolée de l'empereur Frédéric II. Ses établissements instructifs consistent en une université fondée en 1826, une académie de dessin, une école de commerce, une institution des cadets, une école normale principale, un collège, des gymnases pour les garçons, et des écoles pour les jeunes filles. Elle possède plusieurs sociétés savantes, telles que celle d'agriculture et celle d'histoire naturelle et de géographie nationale. Grätz était autrefois une place de guerre importante, que défendait une citadelle située sur un rocher escarpé; mais les Français détruisirent ses fortifications. Elle n'a plus qu'un mur d'enceinte, et sa citadelle, qui n'est plus entretenue, sert de prison d'État. Parmi ses nombreuses fabriques on distingue celle où l'on travaille le fer et l'acier pour en faire toutes sortes d'objets du plus beau fini; ses manufactures de cotonnades, de mousseline, d'étoffes de soie, de tissus de laine, de chapeaux et de fer-blanc. Son commerce avec l'étranger est fort important; il s'y tient chaque année deux foires où se réunissent des Grecs, des Hongrois, des Polonais, des Russes et des Tures. On remarque sur une hauteur, à peu de distance de la ville, un magnifique calvaire, une église et plusieurs chapelles.

*Radkersbourg*, que l'on pourrait surnommer la jolie, est bâtie sur une île au milieu de la Muhr; ses fortifications, mal entretenues, ne la garantissent point des fréquentes inondations de cette rivière. Dans ses environs, on voit, sur une hauteur, le village de *Riegersbourg* et son antique château, remarquable par sa situation pittoresque et ses fortifications taillées dans le roc.

Sur la rive droite de la Muhr, le bourg de *Leibnitz*, ou *Libnitza*, paraît être la ville de *Mureola*, citée par Ptolémée, si l'on en juge surtout par ses nombreuses antiquités et par les sculptures et les inscriptions romaines employées dans la construction de la tour de *Seckauberg*, bâtie dans le douzième siècle.



*Marbourg*, au confluent de la Drave et de la Muhr, et principale station du chemin de fer de Vienne à Trieste, renferme 6,000 habitants. Ce chef-lieu de cercle ne possède aucun édifice important ; il fait un grand commerce de blés et de vins. Plus loin, sur la rive gauche de la Drave, s'élève la petite ville de *Pettau*, ou *Petau*, en slave *Pluja*. Elle n'a que 1,800 habitants, mais on y voit un hôtel des invalides, trois couvents de dominicains, de minorites et de capucins. C'est la ville la plus ancienne de la Styrie ; on croit qu'elle existait avant la domination romaine, cependant il est probable qu'alors elle était située sur l'autre rive. *Luttemberg*, à l'est de *Pettau*, sur la rive droite du Stainz, est un bourg renommé par ses vins. Dans la petite ville de *Cilly*, ou *Zilli*, station du chemin de fer de Vienne à Trieste, on remarque un beau château et beaucoup d'antiquités. Elle fut fondée par l'empereur Claude, l'an 41 de notre ère, et reçut le nom de *Celeia*. Ses murs sont en partie construits avec des débris antiques ; son plus bel édifice est la caserne nouvellement bâtie ; elle a un château, un couvent, un collège et une école normale. Suivant les légendes, c'est dans cette ville que fut décapité, en 284, Maximilien, son premier évêque. Au bas des montagnes, au sud de Cilly, il existe un *Töplitz*, appelé aussi *Neuhaus*, et connu par ses eaux thermales très-fréquentées.

A l'extrémité méridionale de la province, sur la gauche de la Save, *Ran*, en slave *Pröschze*, est une petite ville entourée de murailles en ruines, avec un faubourg, un château, un haras et un millier d'habitants. Son territoire est fertile ; le vin est la principale branche de son commerce. Aux approches de l'automne, les eaux rapides de la Save se couvrent d'embarcations formées de tonneaux vides, liés ensemble et montés par des marinières qui descendent jusqu'à la ville, lorsque le dieu des vendanges promet aux habitants d'abondantes récoltes. On croit que *Ran* est le *Novidunum* des Romains. En 1495, à la suite d'une bataille sanglante, ses environs furent ravagés par les Turcs. On exploite près de cette ville des houillères et des carrières de marbre.

A l'ouest de Grätz, sur la rive gauche de la Muhr, le canton de *Voitzberg*, entouré de montagnes qui le séparent de la Haute-Styrie et de l'Illyrie, est un pays dont la partie élevée ressent pendant sept mois les rigueurs de l'hiver. Les orages y sont fréquents et terribles ; mais, dans la partie basse, les vallées abondent en fruits et en vins. Le sol fournit de la houille et des pierres à aiguiser recherchées en Styrie. Le canton élève de bons chevaux de trait. L'industrie y est répandue ; on y voit des usines, des papeteries, des clouteries, des tuileries et des moulins. Les habitants sont

affectés du goître. La petite ville de *Voitzberg*, 3 bourgs et 20 communes composent ce canton.

Le nom d'*Illyrie* rappelle d'antiques souvenirs; c'est un des plus anciens royaumes de l'Europe. Philippe, roi de Macédoine, soumit les Illyriens méridionaux, et fit de leur pays une province appelée *Illyrie grecque*. Les Romains firent la guerre à Teuta, reine des Illyriens septentrionaux. 468 ans avant notre ère, le romain Anicius fit la conquête de ce royaume, qui n'en conserva pas moins son titre; et les Illyriens, impatients du joug de Rome, tour à tour vaincus et insurgés, ne furent complètement soumis que par Tibère, vers la fin du règne d'Auguste. Leur royaume, érigé en province romaine, conserva le nom d'*Illyricum*, et il fut augmenté de la *Liburnie* et de la *Dalmatie*, fruits de nouvelles conquêtes. Pline place dans l'*Illyricum* les *Peucetia* et les *Japides*, situés entre l'Istrie et la Liburnie; nous devons y ajouter les *Carni*, qui occupaient le versant méridional des *Alpes carniques*. On croit que ces peuples étaient d'origine celtique. La *Carniole*, l'ancien pays des *Carni*, tire son nom du mot *Korn*, qui signifie, comme chacun sait, blé, seigle, et toute espèce de grains.

Sous la domination romaine, l'Illyrie, augmentée de diverses provinces, était si considérable, qu'après le partage de l'empire entre Honorius et Arcadius, elle fut divisée en deux parties, dont l'une appartint à l'empire d'Orient et de l'autre à celui d'Occident. A la chute de ce dernier, elle tomba au pouvoir des empereurs de Constantinople; vers le sixième siècle, des colonies slaves s'emparèrent de quelques-unes de ses parties et les réunirent aux royaumes de Dalmatie et de Croatie, qu'elles fondèrent. Successivement partagée par les Vénitiens, les Hongrois et les Turcs, l'Illyrie avait perdu jusqu'aux traces de son nom antique, ou du moins il n'était conservé par la chancellerie autrichienne qu'à l'égard de quelques possessions de l'Autriche sur la rive droite de la Drave, lorsque Napoléon, après la paix de Presbourg, s'étant fait céder *Krainbourg*, le *Frioul*, l'*Istrie*, la *Croatie*, au sud de la Save, une partie de la *Dalmatie* et du *Tyrol*, les incorpora, sous le nom de *provinces illyriennes*, à son vaste empire. Reentrée dans ses possessions en 1814, l'Autriche réunit la *Carniole* et la *Carinthie*, le territoire de *Trieste*, une partie de la *Croatie*, le *Frioul autrichien* et quelques parties du *Frioul vénitien*, l'*Istrie vénitienne*, l'*Istrie autrichienne*, et une partie du littoral hongrois et du comitat d'*Agram*, et créa le *royaume d'Illyrie*, pour distinguer sous ce nom une partie de l'ancien *Illyricum* des provinces hongroises et de celles qui s'étendent au sud

de la Drave ; mais en 1822, les deux derniers territoires qui avaient appartenu à la Hongrie lui ont été rendus. On voit, par ce que nous venons de dire, que l'Illyrie actuelle est si peu allemande, qu'on est étonné qu'elle ait pu être comprise dans la Confédération germanique ; et, en effet, les Allemands n'y forment qu'un cinquième de sa population. Il est vrai que la presqu'île d'Istrie, qui constitue la plus grande partie du cercle de ce nom, n'appartient point à la Confédération.

Ce royaume est divisé en deux gouvernements indépendants : celui de *Laybach* et celui de *Trieste*. Il est borné au nord et à l'est par l'*archiduché d'Autriche*, le *duché de Styrie*, la *Croatie* civile et le littoral hongrois ; au sud, par le généralat de *Carlstadt* et le golfe Adriatique, et à l'ouest par le royaume lombard-vénitien et le comté de *Tyrol*. Sa superficie est de 513,93 milles allemands géographiques, ou de 1,428 lieues géographiques carrées de France.

Ce royaume est traversé dans différents sens par de hautes chaînes de montagnes ; les bords de la mer sont plats et sablonneux, mais à l'est, ils sont marécageux. La partie méridionale du *gouvernement de Trieste* comprend la presqu'île de l'Istrie, terminée au sud par le cap appelé *Promontore*. Les vallées du district de *Villach* et de celui de *Klagenfurt*, dont le sol est couvert de fragments calcaires, sont assez productives ; les terrains des cercles de *Laybach*, de *Neustadt* et d'*Adelsberg*, tantôt pierreux ou couverts de marais, de grès et de sable, ont peu de fertilité. Dans la partie occidentale, baignée par le golfe Adriatique, la sécheresse du sol, qui repose sur des roches calcaires, et la rareté de l'eau, ne paraissent point nuire à la végétation. Il est seulement à remarquer, relativement à la végétation naturelle que les plantes du versant méridional de ce royaume offrent beaucoup d'analogie avec celles des bords de la mer Noire.

Deux principales chaînes étendent leurs rameaux en Illyrie : au nord les *Alpes carniques*, au midi, les *Alpes juliennes*. Elles sont en grande partie, surtout les dernières, composées de roches calcaires que les géologues appellent *secondaires*, et dont la tendance à se désagréger par place, de manière à former des cavités nombreuses et considérables, pourrait les faire désigner sous le nom de calcaire *caverneux*. Il semble que toutes ces montagnes soient creuses : on y compte presque autant de rivières qui passent dessous que dessus. Lorsque l'on suit leurs cours, on est étonné de les voir tour à tour sortir du sein de la terre et y rentrer à quelque distance ; plusieurs se dessèchent totalement à certaines époques, et reparaissent ensuite.

On citerait plus de mille cavernes dans la chaîne qui, du nord-ouest au sud-est, traverse le royaume d'Illyrie. La plus importante est celle d'*Adelsberg* : elle est située près du bourg de ce nom, dans une petite vallée. On lui donne 2 lieues de longueur : c'est un labyrinthe dont il est difficile de suivre les pentes rapides et les passages étroits ou sinueux qui communiquent à des salles immenses. Les stalactites qui les décorent, et qui présentent tantôt les ruines d'un vieux palais, tantôt des colonnades majestueuses; un torrent qui roule avec fracas dans ses cavités, dont les échos répètent le bruit terrible; les ossements fossiles dont le sol est pétri, mettent cette caverne au rang des plus curieuses. A une lieue plus loin, on trouve celle de *Magdalena*, moins étendue, mais plus haute et plus remarquable sous le rapport des stalactites : il semble que des cariatides colossales en soutiennent la voûte, dont les concrétions calcaires se montrent sous les formes les plus variées. A son extrémité, on remarque un petit étang, dont les eaux nourrissent l'espèce de salamandre connue sous le nom de *Protée*.

Dans les montagnes de l'Illyrie, on trouve une grande quantité de lacs très-poissonneux : le plus digne des méditations du naturaliste est celui de *Czirknitz*, sur lequel se succèdent, quelquefois dans la même année, le pêcheur, le chasseur, le cultivateur et le moissonneur. Il est entouré de tous côtés par des montagnes calcaires : au midi, le mont *Javornick*, au nord, la *Sliviza*. Dans les années de sécheresse, sa circonférence est de 4 à 5 lieues, et de 7 à 8 dans les années humides. Il reçoit les eaux de 8 ruisseaux; au milieu du lac s'élèvent 4 ou 5 îles : un village occupe la plus grande, appelée *Vorneck*. A certaines époques irrégulières, les eaux s'écoulent tout à coup par une quarantaine de trous ou de crevasses, qui occupent le fond de son lit; l'habitant des lieux voisins se hâte de pêcher le poisson que les eaux n'ont point entraîné, et de chasser les oiseaux aquatiques qui y font leur demeure. Il ensemence le fertile limon abandonné par les eaux, espérant que ses peines trouveront leur récompense dans une abondante récolte; mais souvent il perd le fruit de ses travaux, ses déboursés et ses espérances. Par les issues qui servirent à leur écoulement, les eaux surgissent subitement avec un bruit épouvantable, semblable à celui du tonnerre; les poissons reparaissent, les sarcelles et les autres oiseaux reviennent occuper leur asile, et l'homme seul se plaint de son imprévoyance.

Le royaume est riche en substances minérales : la Carinthie est connue par ses fers carbonatés, ses mines de plomb et de zinc qui gisent dans les

terrains de sédiment inférieur, ainsi que l'argent et le cuivre. La Carniole n'est pas moins abondante en filons métalliques; mais ses plus fameuses mines sont celles de mercure, aux environs d'Idria; avec celles de Deux-Ponts, dans la Bavière Rhénane, et d'Almaden, en Espagne, elles approvisionnent l'Europe. Ce métal y est à l'état de sulfure ou natif, dans des schistes bitumineux. On trouve, dans les autres parties de l'Illyrie, de l'alun, du salpêtre et de la houille. Ces diverses richesses minérales circulent dans la contrée par le cours de la *Drave* et de la *Save*, qui sont ses principales rivières, et par l'*Isonzo* et le *Quieto*, qui se jettent dans le golfe Adriatique.

L'Illyrie n'est point un pays fertile, à en juger par un seul fait: c'est que plus d'un tiers de son sol est encore inculte. Les parties cultivées le sont cependant avec intelligence: on y récolte peu de froment et d'orge, mais une assez grande quantité de seigle et d'avoine. Le chanvre y est peu répandu, mais le lin y vient en abondance.

La vivacité de l'air dans les montagnes des environs de Villach et de Klagenfurt s'oppose à la réussite de la vigne; au sud de ces montagnes, on jouit d'un climat sain et tempéré. Entre Laybach, Neustadt et Adelsberg, la chaleur commence à se faire sentir, et augmente à mesure que l'on descend vers le midi. La vigne et le châtaignier y réussissent: ils n'éprouvent d'autre obstacle que celui de la mauvaise qualité du sol. Dans les environs de Trieste, le figuier, le mûrier et l'olivier même ont rarement à craindre l'influence de la gelée. La vigne y est très-productive, mais les vins s'y conservent difficilement: il faut cependant en excepter celui de la vallée de *Vinodol*, qui, mousseux et pétillant, est le champagne de ces contrées. Les bestiaux et les bêtes à laine y vivent en très-grand nombre, ce qui tient à l'abondance des pâturages; mais ces animaux paraissent être d'une race appauvrie. L'habitant des vallées se livre avec succès à l'éducation de l'insecte qui se nourrit de la feuille du mûrier. Les forêts occupent plus du cinquième de la superficie du sol; elles sont en grande partie composées de chênes, si ce n'est dans les montagnes, et fournissent de beaux bois de construction pour la marine. Dans la presqu'île d'Istrie, les chênes donnent de très-belles noix de galle.

L'Illyrie n'est point un pays de manufactures; cependant les Illyriens se livrent activement à diverses branches d'industrie. C'est surtout de la filature et du tissage du coton, du lin et de la laine, ainsi que de la préparation du maroquin, qu'ils s'occupent le plus généralement dans les villes; mais dans les campagnes, l'exploitation des mines et le travail des métaux

fournissent du pain à la classe ouvrière; c'est l'industrie qui a pris le plus d'extension dans les environs de Trieste et de Fiume. Vers les bords de la mer, la pêche et la construction des navires emploient un grand nombre de bras; le reste du royaume s'occupe du transport et du transit des marchandises apportées par le golfe Adriatique, et destinées pour Vienne et la Hongrie. Les principales places de commerce sont, dans l'intérieur, Klagenfurt, Laybach et Villach; et, sur le littoral de l'Adriatique, Capod'Istria, Citta-Nuova, Pirano, Rovigno et Trieste.

Dans certaines parties du littoral adriatique, les vapeurs qui s'exhalent des lagunes sont nuisibles à la santé; l'homme y est rarement robuste; mais c'est à d'autres causes que celles du climat et de l'air qu'il faut attribuer le peu d'importance de la population: elle n'est que de 904 individus par lieue carrée. Composée de Wendes, de Slaves, de Croates, d'Allemands, d'Italiens, etc., elle ne s'élève pas à 4,291,496 habitants. La plupart professent la religion catholique: le nombre des protestants s'élève à peine à 20,000.

Dans presque tout le royaume, l'allemand est le langage de la noblesse; mais dans le gouvernement de Trieste, l'idiome en usage est l'italien corrompu. Quelques *Serbes* ont conservé des restes de leur dialecte slave. La liberté des paysans est soumise à quelques restrictions: le royaume est censé indépendant; il a ses États, ou plutôt la Carinthie et la Carniole possèdent des États provinciaux; mais ils ne prennent aucune part à la législation. Composés des députés du clergé, de la noblesse et des villes, ils s'occupent seulement du vote et de la répartition de l'impôt. Les revenus du royaume sont de 5,500,000 florins.

Visitons les différents lieux de l'Illyrie. Sur les bords de la Drave, *Ferlach* est un grand village de 3,500 habitants, où sont établies deux manufactures d'armes qui fournissent annuellement 30,000 fusils. La petite ville de *Saint-Veit* est l'entrepôt général des fers de la Carinthie; au seizième siècle, elle en était la capitale. Sa principale place est ornée d'une fontaine que l'on regarde comme antique. *Klagenfurth*, chef-lieu de cercle sur la rivière du Glan, est régulièrement bâtie en forme de quadrilatère, au bord d'un canal qui communique avec le lac de *Wörth*. Ses places sont ornées de fontaines; celle du marché est décorée d'une statue équestre en marbre de Léopold I<sup>er</sup>, et de celle en bronze de Marie-Thérèse. Dans le palais de l'évêque de Gurk, on voit de belles collections. Cette ville de 40,000 âmes renferme plusieurs églises, un gymnase, un lycée qui possède une riche bibliothèque, un séminaire ecclésiastique et plusieurs

manufactures d'étoffes de laine, de soie et de coton. C'est la ville du royaume où l'on parle l'allemand le plus pur; on voit dans ses environs des ruines que l'on suppose être celles de l'antique *Tiburnia*. L'ancienne cité de *Villach* et le village de *Bleiberg*, situé dans ses environs, sont célèbres, la première par ses carrières de marbre blanc, et le second par ses mines de plomb, qui passent pour être les plus belles de l'Europe, et dont on extrait annuellement près de 35,000 quintaux de métal pur. *Villach* est dans une vallée profonde, mais fertile; une vieille muraille forme son enceinte; sa principale église est intéressante par les tombeaux qu'elle renferme. *Krainbourg*, ville bien bâtie, au confluent de la Save et du *Kauker*, fut habitée par les Slaves au huitième siècle; on croit qu'elle est sur l'emplacement de *Santicum*.

*Laybach*, en slavon *Lublana*, principale station du chemin de fer de Venise à Trieste, est située sur les deux rives du *Laybach*. Des étymologistes allemands prétendent que son nom dérive du mot slave *Luba*, qui signifie forêt. Ses rues sont bien pavées et garnies de trottoirs, mais elles sont étroites et irrégulières. On vante sa cathédrale pour ses beaux tableaux, et son hôtel-de-ville pour son architecture gothique. Nous devons citer aussi la maison des États, le théâtre, et, parmi ses 41 églises, celle des Ursulines, qui est sans contredit la plus belle. L'ancien château archiducal, bâti sur une montagne, sert maintenant de prison. Le château fort qui domine la ville est sa seule défense, bien que son arsenal la range parmi les places fortes. *Laybach* est le siège du gouvernement et du conseil de censure. Elle s'enrichit par le commerce d'expédition pour l'Italie, la Croatie et la Bavière. Autrefois ses manufactures d'étoffes de laine étaient florissantes; aujourd'hui ses tanneries sont les seuls de ses établissements qui prospèrent encore. Sa population est d'environ 46,000 âmes; mais cette cité est importante par son lycée, qui jouit des privilèges d'une université; par son gymnase, son séminaire épiscopal, son observatoire, sa bibliothèque publique, son école d'industrie pour les jeunes filles, et ses sociétés d'agriculture et philharmonique.

*Gurkfeld* ou *Kersko*, sur un coteau planté de vignes, au pied duquel coule la Save, a 2,500 habitants, un château, quatre églises, et un établissement d'eaux thermales. Plusieurs antiquités qu'on y a découvertes ont fait présumer qu'elle était l'ancien *Noviodunum*, mais la question est fort incertaine: quelques auteurs ont placé cette antique cité près de la petite ville de *Ran*, presque au confluent du *Gurk* et de la Save. *Neustädt*, que les Illyriens nomment aussi *Novumestu* ou *Rudolphswerth*, parce qu'elle fut

bâtie en 1365 par Rodolphe IV, archiduc d'Autriche, est fréquentée, dans la saison des eaux, par les baigneurs établis aux deux sources chaudes de *Töplitz*, petit village qui n'en est qu'à 2 lieues.

Au pied des montagnes de *Huskoken*, qui occupent une longueur de 16 lieues, s'élève, sur la rive gauche de la Kulpa, la ville de *Möttliny*, connue par les pèlerinages que l'on y fait. La renommée dont elle jouit chez les bons paysans, qui s'y rendent en foule à certaines époques, n'a point touché le cœur des montagnards. Les *Huskoken* forment encore une peuplade à demi-civilisée, qui ne vit que de pillage, et qui appartient à l'Église grecque. C'est cette peuplade que l'on désigne aussi sous le nom de *Serbe*.

Arrosée par la Riese, *Gottschée*, appelée en slavon *Hotschevie*, petite ville de 4,600 âmes possède un château bien construit. Dans ses environs, les *Gottschers*, au nombre de 44,000, se distinguent des autres habitants par les mœurs, le langage et l'habillement; ils font beaucoup de toiles et différents petits ouvrages en bois qu'ils exportent en Autriche et en Hongrie : on les reconnaît à une petite hache dont ils sont toujours armés. Au milieu d'une étroite et profonde vallée, et sur le revers des Alpes juliennes, *Idria*, peuplée de 5,000 habitants, est célèbre non-seulement par son calvaire, placé à une grande élévation, mais par ses mines de mercure, dont l'entrée est au centre de la ville.

Dans le gouvernement de Laybach, les noms de lieux rappellent des consonnances allemandes, mais dans celui de Trieste la plupart des noms sont italiens. *Gorice*, en allemand *Göriz*, ou *Görz*, en italien *Gorizia*, paraît tirer son nom du mot slave *gora*, montagne. Chef-lieu du cercle, et peuplée de 40,000 âmes, elle est située sur les bords du Lisonzo, dans une vallée fertile. Elle se divise en haute et basse ville : la première, vieille et irrégulière, est entourée de murs et défendue par un vieux château ; la seconde, sur la rive gauche de la rivière, est assez bien bâtie. Cette ville est le siège d'un archevêché. On y trouve une société d'agriculture, des arts et du commerce. La cathédrale et les autres principaux édifices n'offrent rien de bien remarquable. Dans les environs de cette ville se trouve *Monte Santo*, connu par ses bons vins.

Sur les bords de la petite rivière d'*Anfora* s'élevait une cité romaine qui fut détruite en 452 par les Huns. Elle n'a changé ni de place ni de nom : c'est encore aujourd'hui la petite ville d'*Aquilee* ou d'*Aquileja*, l'antique *Aquileia*. Mais après avoir été le séjour favori d'Auguste et de plusieurs empereurs, après avoir renfermé 130,000 citoyens, sans compter



les esclaves et les enfants, elle n'a plus aujourd'hui que 4,500 habitants.

C'est sur le territoire d'Aquilée que l'on récoltait le vin généreux appelé *vinum pucinum*, auquel l'impératrice Livia attribuait le mérite d'avoir prolongé les jours d'Auguste. Les fertiles collines y sont encore couvertes de vignes et d'arbres fruitiers. Les lagunes de Marano, qui entourent Aquileja, exhalent des vapeurs pestilentiennes qui s'opposent à l'accroissement de sa population. Dès l'an 1765, le gouvernement autrichien commença à établir des canaux pour les dessécher; il a même changé en terres labourables quelques-uns de ces marais; mais ces travaux n'ont point encore suffi pour réparer les maux qu'un trop long abandon a répandus sur le petit territoire de cette ville.

*Trieste*, au fond du golfe du même nom, chef-lieu du gouvernement du littoral, est le principal port marchand de l'Autriche, et l'un des plus importants de toute l'Europe méridionale. C'est le siège de l'administration maritime du gouvernement autrichien, le centre de la navigation à vapeur sur l'Adriatique, et l'une des stations principales de cette navigation sur la Méditerranée. La ville est divisée en quatre parties: la vieille ville, la nouvelle ville, appelée aussi Theresienstadt; Josephstadt et le faubourg François. La nouvelle s'étend au pied de la montagne que couronne le château. A l'exception de l'église des Jésuites, dont la façade est assez belle, de l'hôtel-de-ville, du nouveau théâtre et du palais de la bourse, la plupart de ses édifices sont peu remarquables; cependant tout y rappelle le goût italien. Les maisons sont bien bâties et les rues larges, surtout dans la nouvelle ville et dans le faubourg. Trieste est le siège de deux évêchés, l'un catholique et l'autre grec. La cathédrale, qui paraît fort ancienne, n'est remarquable à l'extérieur que par les restes d'antiquités romaines qui ont servi à sa construction, et à l'intérieur que par le monument élevé à la mémoire de Winckelmann. Trieste possède quelques monuments antiques dignes de fixer l'attention: tels sont un arc de triomphe érigé à Charlemagne, les restes d'un amphithéâtre romain qui fut déterré dans la vieille ville, ainsi qu'un aqueduc souterrain qui sert encore à la conduite des eaux. Elle occupe l'emplacement de l'antique *Tergeste*. Trieste qui, depuis quinze ans, a pris une grande importance maritime, doit être, dans un avenir prochain, unie à la métropole de l'empire autrichien, par un chemin de fer qui ne va encore aujourd'hui (décembre 1853) que jusqu'à Laybach. Sa population qui, sous le règne de Marie-Thérèse, n'était que de 6,000 âmes, dépasse aujourd'hui 75,000 et celle de la ville et de sa banlieue est de 82,596 habitants.

*Capo-d'Istria*, ville maritime de 5,400 âmes, construite sur un rocher communiquant par un pont avec le continent, est le siège d'un évêché. C'était autrefois la capitale de l'Istrie. *Pirano*, qui s'élève en pyramide à l'extrémité d'un cap, renferme 6,500 individus dont la plupart s'occupent de la pêche et de la construction des navires, de la culture de la vigne et de celle de l'olivier. Son église principale, édifice gothique, est située sur une hauteur au centre de la ville; son commerce est considérable, surtout en sel tiré de ses lagunes. Dans la cathédrale de la petite ville de *Parenzo*, on montre des mosaïques du dixième siècle, c'est-à-dire de 80 ans plus vieilles que celles de Saint-Marc à Venise. Cet édifice est surmonté d'une belle coupole. L'évêché est suffragant du patriarcat de Venise; la ville est sur une presqu'île qui y forme un bon port abrité par plusieurs îles; la population est de 4,000 âmes; les terrains marécageux des environs y entretiennent un air malsain. *Rovigno*, sur une langue de terre entourée de rochers, est bien bâtie. On y remarque une ancienne église gothique d'un très-beau style, qui était autrefois une cathédrale. Un commerce considérable, la pêche et le cabotage enrichissent ses 10,000 habitants, et en font une des villes les plus florissantes de l'Istrie.

Près du cap appelé *Promontore*, on voit dans la petite ville de *Pola* les restes de cette importante cité que César fit détruire parce qu'elle était dévouée à Pompée. Cette ville est le siège d'un évêché suffragant de celui d'Udine. La pêche du thon donne quelque activité à son port. C'est de ses environs que Venise tire le sable qu'emploient ses manufactures de glaces.

Entre les côtes d'Istrie et le littoral hongrois, dans le golfe de Quarnero, s'élèvent plusieurs îles que nous ne devons point passer sous silence, puisqu'elles font partie du royaume d'Illyrie. La plus considérable et la plus proche de la presqu'île d'Istrie est *Cherso*, l'antique *Crepsa*. Séparée de cette presqu'île par un canal de trois quarts de lieue de large dans sa partie la plus étroite, elle en a 18 de longueur et 2 dans sa plus grande largeur. Ses belles forêts fournissent des bois de construction; ses pâturages nourrissent des moutons et du gros bétail; ses habitants dont on porte le nombre à 10,000, naturellement industriels, fabriquent des draps, la liqueur appelée *rosoglio* et des *trabaccoli*, petits bâtiments avec lesquels ils font le cabotage. Le chef-lieu de l'île porte aussi le nom de *Cherso*; cette petite ville de 4,000 âmes est située au fond d'une baie qui partage l'île en deux portions presque égales; c'est le siège d'un évêché.

A l'est de la précédente, on voit l'île de la *Veglia*, longue de 8 lieues et

large de 2 à 4. Elle est comme Cherso riche en bois, et nourrit beaucoup de moutons, de chèvres et de chevaux. Au nord et à l'est elle est montagneuse et stérile; mais on exploite dans cette partie de très-beau marbre, tandis que le reste fournit du vin, des fruits, et nourrit des mûriers utiles aux habitants qui élèvent un grand nombre de vers à soie. Sa population est de 17,000 âmes: son chef-lieu appelé *Veglia*, renferme 4,000 habitants. C'est aussi le siège d'un évêché.

Les autres îles de l'archipel illyrien sont Osero, Unia, Sansego et les deux petits îlots de Santo-Pietro di Nembo. *Osero* ou *Losini*, l'ancienne *Apsorus*, au sud-ouest de Cherso, est quatre ou cinq fois plus petite et cinq fois plus peuplée. *Lussin-Piccolo*, village de 1,500 habitants, est son chef-lieu, bien qu'il en ait 200 de moins que *Lussin-Grande*. La petite île d'*Unia*, longue de 4 lieues et large d'une demie, n'a que 2 à 300 habitants; *Sansego* en a 600; enfin les deux îles de *Santo-Pietro di Nembo*, séparées l'une de l'autre par un canal de 80 mètres de largeur, qui offre aux navires un abri sûr contre les vents, ne sont peuplées que de deux ou trois familles.

Arrivés à l'extrémité méridionale des États autrichiens allemands, il est important d'entrer dans quelques considérations sur l'ensemble de la monarchie autrichienne. Ces possessions, composées de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie, de l'archiduché d'Autriche, de la Styrie, du Tyrol et de l'Illyrie, ont une superficie d'environ 10,489 lieues géographiques carrées et une population que l'on évaluait en 1851 à 42,361,959 habitants, c'est-à-dire un peu plus du tiers de la superficie et de la population de tout l'empire. Les Allemands ne forment qu'un peu plus de la moitié de la population, et c'est peut-être exagérer que d'en porter le nombre à 8,000,000. Il est facile de juger par là combien la différence de langage et de mœurs doit en affaiblir l'esprit national et la force politique. Considérée comme État fédératif, l'Autriche n'en offre point les avantages: si les provinces allemandes se montrent attachées au gouvernement et à la patrie, il est facile de remarquer dans la Hongrie et ses annexes, et surtout dans le royaume de Galicie, une sorte d'indifférence, sentiment qui, dans les provinces italiennes, passe à la haine pour le pouvoir qui les régit. Le gouvernement autrichien a tout employé pour faire disparaître ces nuances; mais peu disposé à confondre tant d'intérêts par des institutions qui seraient peut-être dangereuses dans l'état actuel de civilisation des peuples, il s'est accommodé plutôt à leurs préjugés. Nous nous plaisons à reconnaître que les réformes opérées depuis 1848 en Autriche ont beaucoup fait pour amener la sim-

plification des rouages jusqu'alors si divers et si compliqués de cette monarchie. L'empereur, il est vrai, a rétabli la monarchie absolue, mais il a dû faire la part des libertés publiques et satisfaire aux exigences du mouvement des idées dans ces derniers temps. Il gouverne l'État, secondé par un conseil de l'empire et par ses ministres. Ces derniers ne sont responsables que devant l'empereur. Chaque province a sa diète composée d'une seule assemblée dans laquelle se trouvent représentés par un nombre égal de députés les divers intérêts sociaux, la grande propriété, la petite propriété, le commerce et l'industrie; elle s'occupe, sous la surveillance du gouverneur et des commissaires supérieurs, de tout ce qui concerne l'administration. Les provinces envoient de plus à Vienne des représentants désignés par l'élection au suffrage universel, qui composent la diète générale de Vienne et qui traitent, sous la surveillance des délégués impériaux, des affaires générales de l'empire.

Le budget de l'Autriche n'est pas en proportion de sa population de 37 millions d'âmes, comme celui de la Russie, chez laquelle le phénomène est encore plus sensible; il n'est pas la moitié du budget français. Les guerres qu'elle a eues à soutenir en Italie et en Hongrie, en 1848 et 1849, ont constitué un déficit de plus de 332 millions de florins; mais la tranquillité dont jouit l'empire depuis 1851, lui a permis de réduire cette dette; les recettes sont d'ailleurs en progrès, et on les évaluait en 1851 à plus de 223 millions de florins (le florin vaut 2 fr. 60 c.), tandis que pour la même année on évaluait les dépenses à 279 millions de florins. Les opérations du crédit foncier avaient, de plus, produit environ 130 millions de florins, que l'on destinait à l'amortissement de la dette et à couvrir l'excès des dépenses sur les recettes.

L'équilibre entre les dépenses et les recettes ne peut s'établir qu'au moyen de diminutions notables dans les dépenses. La nouvelle organisation de l'armée, d'après l'ordonnance du 4<sup>er</sup> août 1852, a permis de réaliser bien des économies, en réduisant de beaucoup les cadres d'activité, qui ne dépassent pas 250 à 280,000 hommes.

Tout l'empire est divisé en 15 grands gouvernements militaires. Il possède 18 places de guerre de première classe et 14 de seconde, 6 arsenaux, 8 fonderies de canons et 5 manufactures impériales d'armes. Le drapeau national est noir et jaune.

La marine militaire de l'empire ne date que de 1815; elle est peu considérable; bien qu'elle ait dans les populations du rivage de l'Adriatique, et notamment dans la Dalmatie, une pépinière d'excellents marins, elle

n'atteint guère que les proportions d'une marine de puissance de troisième ordre; elle compte 6 frégates, 96 bâtiments inférieurs et porte 742 canons. Les ports militaires sont Trieste et Venise; puis viennent Fiume et Zara, ports de commerce importants.

Le commerce maritime de l'Autriche a pris depuis quelques années de rapides accroissements; Trieste, Venise et Fiume sont ports francs; les autres ports de commerce sont: Chioggia, Buccari, Porto-Ré, Zengh, Carpolago, Zara, Spalatro et Raguse; en 1850, leurs importations dépassaient 250 millions de francs; le nombre de leurs navires était de 6,083, et leur tonnage d'environ 200,000 tonneaux. La compagnie du Lloyd autrichien, de Trieste, occupe dans la Méditerranée le premier rang pour la navigation à vapeur; en 1837, elle comptait à peine 7 bâtiments, aujourd'hui elle en compte près de 40, qui, en 1850, ont transporté 25 millions de kilogrammes de marchandises et 114 millions de francs d'espèces monnayées. La navigation du Danube est aussi exploitée par une compagnie, qui possédait, en 1850, 55 bateaux à vapeur, et avait transporté 263 millions de kilogrammes de marchandises, 85,000 têtes de bestiaux et 30 millions de francs d'espèces monnayées.

Quels que soient les progrès accomplis par l'Autriche dans le commerce, son industrie est loin d'avoir toute l'importance qu'elle pourrait prendre. L'archiduché d'Autriche, la Bohême et la Moravie sont les seules provinces vraiment manufacturières de l'empire; d'ailleurs, l'industrie n'est libre qu'en Lombardie et en Vénétie; dans les autres États de l'empire, sauf quelques exceptions, l'exercice d'un grand nombre d'industries et d'autres professions d'arts et métiers, est subordonné par l'autorité à des concessions, ou continue d'être réglé par les usages et les maîtrises. Si l'on en croit les statistiques officielles de l'Autriche, la production industrielle de l'empire serait de plus d'un milliard de florins, dont les deux tiers appartiendraient à l'industrie manufacturière proprement dite. Ce chiffre nous paraît exagéré; si on laisse de côté les provinces peu productives, telles que la Hongrie, la Transylvanie, la Croatie, avec les confins militaires, on peut évaluer à 512 millions de florins les productions des grandes industries des autres provinces. L'industrie de la laine, du chanvre, de la soie, la fabrication de l'eau-de-vie et de la bière, l'industrie des cuirs et des peaux, et celle du coton, les produits et préparations chimiques, les préparations de substances animales, l'industrie du fer, et celle de la poterie, de la tui-lerie et de la verrerie, tiennent le premier rang dans cette évaluation. Cependant l'industrie autrichienne laisse beaucoup à désirer, et si elle

suffit pour le marché intérieur, elle n'est pas encore assez développée pour figurer avec avantage sur le marché étranger.

Bien que l'agriculture soit encore dans l'enfance, la principale richesse de l'Autriche est dans sa production agricole ; on évalue le sol productif de l'Autriche à 85 pour 100 de son territoire <sup>1</sup>.

La production est estimée à 28 millions d'hectolitres de froment, 37 millions d'hectolitres de seigle, 30 millions d'hectolitres d'orge, 50 millions d'hectolitres d'avoine, 20 millions d'hectolitres de maïs, 22 millions d'hectolitres de vins et 40 millions d'hectolitres de tabac. La Hongrie entre pour une part considérable dans ces résultats.

L'Autriche est un des pays où les voies de communication sont les plus parfaites ; les voies fluviales sont depuis vingt ans sagement exploitées, et depuis 1840 un réseau de chemins de fer (358 milles allemands) s'étend sur toutes les provinces ; lorsque la ligne de Vienne à Trieste sera livrée à la circulation, et réunie à celle de Venise à Milan, l'Autriche n'aura plus rien à envier, sous le rapport des voies de communication, aux États les plus favorisés, et son commerce y trouvera de nouveaux éléments de prospérité. Ses lignes de chemins de fer seront en communication avec celles des États européens les plus importants.

L'empire d'Autriche, politiquement parlant, n'est pas une nation, ce n'est point un corps qui vive d'une vie simple et naturelle, c'est un vaste mécanisme gouvernemental, résultant d'une sorte de transaction entre divers peuples, dont la plupart, les Italiens exceptés, ne deviendraient indépendants que pour être immédiatement la proie de la Russie. Elle a un rôle important à jouer aussi en Allemagne, c'est d'empêcher les petits États de se laisser absorber par la Prusse. La révolution de 1848 lui aura du mois profité en cela, qu'elle aura servi à reconstituer sur des bases plus simples et plus conformes aux idées nouvelles, son administration, qui, d'ailleurs, a toujours été très-paternelle.

<sup>1</sup> Si l'on évalue ce territoire à 56,410,000 hectares,

On aura : Terres arables. . . . .	21,181,000 hectares.
Bizières. . . . .	65,000 —
Vignobles. . . . .	1,012,000 —
Prairies et jardins. . . . .	6,667,000 —
Oliviers, lauriers, châtaigneries, etc., etc. . . . .	66,000 —
Pâturages et pâtis. . . . .	7,417,000 —
Forêts. . . . .	20,302,000 —

## TABLEAUX STATISTIQUES de l'empire d'Autriche.

## STATISTIQUE GÉNÉRALE.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1850-51.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1851.	FORCES MILITAIRES.
12120,42 milles carrés geogr. allemands,  ou 33,668 lieues géogr. carrées.	36,514,466	1,085	<i>Revenus.</i> 223,252,038 florins, ou 580,455,300 fr. <i>Dépenses.</i> 278,420,470 florins, ou 723,893,040 fr. <i>Dette.</i> 1.023,200,000 flor. ou 2,660,320,000 fr. <i>Contrib. fédér.</i> 522,046 florins. ou 1,357,320 francs.	<i>Armée.</i> Pied de paix : 250,000 h. Pied de guerre: 539,768 h., 59,604 chevaux.  <i>Flotte.</i> 6 frégates. 215 canons. 5 corvettes. 92 — 11 bat. à vap. 61 — 82 bat. inf. 374 —  104 bat. port. 742 canons.

STATISTIQUE GÉNÉRALE des pays composant l'empire d'Autriche, d'après la division politique établie en 1849, d'après les données cadastrales de 1850 et le dénombrement de 1850-1851.

NOMS DES PAYS.	SUPERFICIE		POPULA- TION.	POPULATION par lieue carrée.	NOMBRE DES		VILLES PRINCIPALES.	
	en milles carrés allemands.	en lieues geog. c.			cercles et provinces.	capita- l- terres de cercles.		
BASSE-AUTRICHE. . .	361,50	1,003	1,538,047	1,533	1 cercle.	17	VIENNE, 408,000.	
HAUTE-AUTRICHE. . .	217,77	601	706,316	1,175	1 —	12	Linz, 26,000.	
SALZBOURG. . . . .	130,38	362	146,007	403	1 —	3	Salzbourg, 14,000.	
STYRIE. . . . .	408,71	1,135	1,006,971	887	3 —	19	Grätz, 51,000	
ILLYRIE. {	Carinthie.	187,94	525	319,224	608	1 —	7	Klagenfurth, 12,000.
	Carniole.	181,38	504	463,956	920	1 —	10	Laybach, 1,600.
Littoral. . . . .	144,61	401	508,016	1,267	2 —	10	Trieste, 55,000.	
TYROL et VORARBERG.	522,87	1,452	859,706	592	4 —	20	Innspruch, 12,000.	
BOHÈME. . . . .	943,95	2,622	4,409,900	1,681	7 —	79	Prague, 115,000.	
MORAVIE. . . . .	403,80	1,122	1,793,838	1,606	2 —	25	Brünn, 40,000.	
SILÉSIE. . . . .	93,57	260	438,586	1,686	1 —	7	Troppau, 12,000	
GALICIE. . . . .	1420,52	3,915	4,555,477	1,154	3 arrondiss.	63	Lemberg, 71,000.	
BUKOWINE. . . . .	189,69	528	380,826	721	1 cercle.	6	Czernowitz, 12,000.	
DALMATIE. . . . .	232,41	645	393,715	610	1 —	7	Zara, 6 700.	
LOMBARDIE. . . . .	392,15	1,089	2,725,740	2,523	9 provinces.	77	Milan, 156,000.	
VENISE. . . . .	433,87	1,205	2,281,732	1,893	8 —	79	Venise, 128,000.	
HONGRIE. . . . .	3265,45	9,070	7,864,262	867	5 districts.	265	Bude (Ofen), 40,000.	
VOÏVODIE de SERBIE et BANNAT de TEMES.	544,81	1,513	1,426,221	942	5 —	25	Temesvar, 16,000.	
CROATIE et ESCLA- VONIE. . . . .	332,74	924	868,456	939	6 palatinats.	25	Agram, 15,000.	
TRANSYLVANIE. . . .	1102,78	3,063	2,073,737	677	5 cercles.	20	Klausenburg, 25,000.	
FRONTIÈRES MILIT. Militaires. . . . .	609,56	1,593	1,009,109	1,492	2 comm. mil.	36	Hermanstadt, 21,000.	
			738,624		»	12	»	
	12120,42	33,668	36,514,466	1,085	69	799		

TABLEAU DE LA POPULATION DE L'EMPIRE D'AUTRICHE D'APRÈS LES NATIONALITÉS.  
(Recensement de 1846).

Slaves. . . . .	15,282,196
Roumans, etc., etc., etc. . . . .	8,104,756
Allemands. . . . .	7,947,195
Races asiatiques (Magyares, Juifs, Arméniens, etc., etc.). . . . .	6,279,608
* Total. . . . .	37,583,755

TABLEAU DE LA POPULATION DE L'EMPIRE D'AUTRICHE D'APRÈS LES RELIGIONS.

PAYS.	ROMAINS.	GRECS.	GRECS non-unis.	PROTESTANTS		UNITAIRES.	Autres sectes.	JUIFS.
	Catholiques.			d'Augsbourg.	Réformés.			
Autriche au-dessous de l'Ens. . . . .	1,474,904	673	390	11,793	2,320		23	4,296
Autriche au-dessus de l'Ens. . . . .	840,635		1	15,981	57		20	
Styrie. . . . .	997,620		6	5,383	65			
Carinth. et Carniole. Littoral. . . . .	766,290	232	257	18,005				2
Tyrol et Vorarlberg. Bohême. . . . .	493,631	8	1,819	471	582		60	3,530
Moravie et Silésie. Galicie. . . . .	858,132	7		150			44	978
Dalmatie. . . . .	4,190,892			34,311	52,671			70,037
Lombardie. . . . .	2,092,965			89,446	28,819			40,064
Venise. . . . .	2,236,765	1,191,911	310,163	30,595	2,109		2,203	328,806
Frontières militaires	330,827	865	78,858	3	25			440
	2,667,202			189	477			2,965
	2,251,708	57	402	186	87			4,760
	514,545	62,743	598,603	14,586	31,053	4,341		537
Hongrie (approx.). . .	19,715,406	2,259,496	990,505	221,099	118,265	4,341	2,350	486,385
Transylv. (approx.). .	6,068,280	780,300	1,402,400	827,800	1,655,600			265,620
	221,400	605,300	725,700	220,400	358,300	44,600		7,000
Total. . . . .	26,005,086	3,645,096	3,118,605	1,269,299	2,132,165	48,941		729,005
Militaires. . . . .	352,086	49,800	43,200	17,500	29,600	1,600	*	
Total général. . . . .	26,357,172	3,694,896	3,161,805	1,286,799	2,161,765	50,541	2,350	729,005

\* Les membres de ces sectes et les Juifs faisant partie de l'armée, sont compris dans les autres cultes.

TABLEAU statistique des pays autrichiens qui font partie de la Confédération germanique, avec leurs nouvelles divisions établies en 1849 1.

NOMS DES ÉTATS.	SUPERFICIE en lieues c.	POPULAT. en 1850-51.	NOMS des CERCLES NOUVEAUX.	SUPERFICIE en lieues q. carrées.	POPULAT. en 1850-51.	CHEF-LIEU DE CERCLE.
Archid. d'AUTRICHE. . .	1,066	2,388,366	Basse-Autriche. Haute-Autriche Salzbourg. . . . .	1,003 601 362	1,538,047 706,316 141,007	VIENNE. Linz. Salzbourg.
Duché de STYRIE. . . .	1,135	1,006,971	Brück. . . . . Grätz. . . . . Marbourg. . . . .	485 347 303	187,543 447,132 372,296	Brück. Grätz. Marbourg.

1 Nous donnerons les tableaux de la Galicie, de la Hongrie et du royaume Lombard-Vénitien, à la suite des livres où nous aurons décrit ces provinces.



NOMS DES ÉTATS.	SUPERFICIE en lieues c.	POPULAT. en 1850-51.	NOMS des CERCLES NOUVEAUX.	SUPERFICIE en lieues q. carrées.	POPULAT. en 1850-51.	CHEF-LIEU DE CERCLE.
Duché de CARINTHIE.	525	319,224	Carinthie. . . .	525	319,224	Grätz.
Duché de CARNIOLE. . .	504	463,956	Carniole. . . . .	504	508,016	Klagenfurth.
Littoral ILLYRIEN. . .	401	508,016	Göriz. . . . .	147	192,511	Göriz.
			Istrie <sup>1</sup> avec Trieste et son territoire. . . .	250	232,909	Mitterbourg (Pisino)
Comté de TYROL et VORALBERG. . . . .	1,452	859,706	Brixen. . . . .	4	82,596	Trieste.
			Insruck. . . . .	483	219,866	Brixen.
			Trente. . . . .	530	217,431	Insruck.
			Brégenz. . . . .	311	318,658	Trente.
			Praque. . . . .	128	101,761	Brégenz.
			Budweis. . . . .	314	602,775	Praque.
Royaume de BOHÈME.	2,022	4,409,900	Eger. . . . .	463	569,673	Budweis.
			Gitschin. . . . .	375	500,732	Eger.
			Römisch-Leipa. Pardubitz. . . .	498	838,774	Gitschin.
			Pilsen. . . . .	212	530,832	Römisch-Leipa.
			Brunn. . . . .	378	677,800	Pardubitz.
Margrav. de MORAVIE	1,122	1,799,838	Pilsen. . . . .	472	629,371	Pilsen.
			Olmütz. . . . .	583	874,528	Brunn.
Duché de SILÉSIE. . .	260	438,586	Olmütz. . . . .	539	925,310	Olmütz.
Duchés d'AUSCHWITZ et ZATOR <sup>2</sup> (en Ga- licie). . . . .	101	167,396	Silésie. . . . .	260	438,586	Troppau.
			Auschwitz et Zator. . . . .	101	167,391	Auschwitz.
	10,489	12,361,959		10,489	12,361,959	

<sup>1</sup> Une partie de l'Istrie (105 lieues carrées); avec une population de 92,450 âmes, dépend seule de la Confédération germanique.

<sup>2</sup> Bien que soumis à l'administration de la Galicie, et appartenant au cercle de Wadowice, ces deux duchés sont politiquement comptés avec la Silésie, parce qu'ils touchent immédiatement à l'ancien cercle de Teschen.

## FINANCES DE L'EMPIRE D'AUTRICHE EN 1851.

## Budget de 1851.

RECETTES.	DÉPENSES.	DETTE.
Recettes ordin. . . . . 205,760,584 fl. s.	Dép. ordin. 257,558,370 fl.	Au 31 janv. 1850 1,023,200,000 fl.
Recett. extraord. 17,491,454	20,862,100	Emp. de sept. 1851 85,569,800
223,252,038 fl.	278,420,470 fl.	Id. de mai 1852 35,000,000
		Id. de sept. 1852 80,000,000
		Papier monnaie en circulation en mai 1853, 142,596,198 florins.
		Billets du Trésor Lombard-Véni- tien, 1,004,485 lire.

<sup>1</sup> Le florin vaut 2 fr. 60 c.

TABLEAU STATISTIQUE DU COMMERCE DE L'EMPIRE D'AUTRICHE.

<i>Commerce en 1847.</i>		IMPORTATION.	EXPORTATION.	
Commerce spécial du <i>Zollverband</i> (territoire douanier de l'Autriche) . . . . .		332,793,000 fr.	291,742,000 fr.	
Marchandises importées et exportées conditionnellement . . . . .		12,394,000	3,588,000	
Transit . . . . .		201,092,000	201,092,000	
Commerce spécial de la Dalmatie . . . . .		11,191,000	11,640,000	
Transit de la Dalmatie . . . . .		5,993,000	5,993,000	
Total . . . . .		563,468,000 fr.	514,055,000 fr.	
Total du mouvement des importations et des exportations en 1847, 4,077,518,000 fr.				
<i>Commerce en 1850.</i>				
Importations . . . . .	{ par terre . . . . . 159,250,000 fr. } { par mer . . . . . 254,034,040 }		413,284,040 fr.	
Exportations . . . . .			272,603,500	
Total du mouvement commercial . . . . .			685,887,540 fr.	
<i>Etat de la marine marchande Autrichienne à la fin de 1849.</i>				
Littor. Vénitien. { Venise . . . . .	261 navires jaug.	26,123 tonn.	(dont 64 nav. au long c.)	
	Chioggia . . . . . 1,198	—	19,216 —	
Littor. Autrich. { Trieste . . . . . 1,198	—	135,257 —	(dont 402 nav. au long c.)	
	Rovigno . . . . . 745	—	15,614 —	
Croatie civile. { Fiume . . . . .	441	—	41,395 — (dont 108 nav. au long c.)	
	Buccari . . . . .			
	Portoré . . . . .			
Croatie milit. . . . .	{ Zengh, Carpola- go, St-Georges, Jablonacz . . . . .	151	— 1,719	
Littor. Dalmate. { Zara, Spalatro, Braguse, Porto- rose . . . . .	2,089	—	20,229 — (dont 5 nav. au long c.)	
	Total . . . . . 6,083	—	259,583	
<i>Mouvement de la navigation en 1852.</i>				
Nom du port.	Nombre des navires arrivés.	Leur tonnage.	Nombre des navires partis.	Leur tonnage.
Trieste . . . . .	12,552	740,795	. . . . .	529,774
Venise . . . . .	4,218	391,403	. . . . .	379,690
Fiume . . . . .	7,570	107,294	. . . . .	117,407

TABLEAU STATISTIQUE DE L'ORGANISATION MILITAIRE DE L'EMPIRE D'AUTRICHE  
EN AOUT 1852.

CORPS D'ARMÉE.	ÉTAT-MAJOR.
I <sup>re</sup> armée à Vienne (Autriche) 5 corps.	<i>Généraux.</i>
II <sup>re</sup> armée à Verone (Italie) 4 —	6 feld-maréchaux. — 92 généraux de cavalerie
III <sup>re</sup> armée à Pesth (Hongrie) 4 —	et d'artillerie. — 107 maréchaux de camp. —
IV <sup>re</sup> armée à Lemberg (Galicie) 1 —	139 généraux-majors.
V <sup>e</sup> armée de la Croatie, de l'Esclavonie et de la Dalmatie, commandée par le Ban, ayant 4 divisions ou 10 brigades	<i>Gardes.</i>
	Garde allemande formée de 75 officiers.
	Garde noble italienne.
	Gardes du corps, 92 hommes.
	Gendarmerie de la garde, 100 hommes sans les officiers.
	Garde du château, 300 hommes.

INFANTERIE.	ARTILLERIE.
62 régiments d'infanterie de ligne à 4 bataillons de campagne, composés chacun d'une compagnie de grenadiers et de 5 de fusiliers, et à un bataillon de dépôt composé de 4 compagnies. L'effectif de chaque régiment est de 5,964 hommes.	<i>Artillerie de campagne.</i> 5 régiments ayant 125 batteries de 8 pièces et 10 compagnies de réserve. 1 corps d'artilleurs ayant 16 batteries à fusées et 3 compagnies de réserve.
25 bataillons de chasseurs de 6 à 4 compagnies, d'un effectif de 1,414 à 1,000 hommes. 4 bataillons de garnison. 6 compagnies de discipline.	<i>Artillerie de forteresse.</i> 8 bataillons.
CAVALERIE.	<i>Etablissements de l'artillerie.</i>
8 régiments de cuirassiers à 7 escadrons, dont un de dépôt. 8 régiments de dragons à 7 escadrons, dont un de dépôt. 12 régiments de hussards à 8 escadrons, dont un de dépôt. 12 régiments de hulans à 8 escadrons, dont un de dépôt. L'effectif d'un régiment de grosse cavalerie est de 1,343 hommes et 1,148 chevaux. L'effectif d'un régiment de cavalerie légère est de 2,038 hommes et 1,749 chevaux.	12 compagnies de matériel. — 3 compagnies d'ouvriers artificiers. Une direction de la fabrication des armes. 15 districts d'administration du matériel.
	CORPS SPÉCIAUX.
	1 maréchal-général-des-logis. 145 officiers d'état-major. 2 régiments du génie à 4 bataillons, 49 compagnies. 44 officiers du corps des ingénieurs-géographes. 4 bataillons ou 25 compagnies de pionniers. 4 compagnies de flotilles. 16 régiments de gendarmerie.

TABLEAU DES PLACES FORTES ET DES LIEUX OU SONT ÉTABLIS DES ARSENAUX ET DES FONDERIES.

PLACES FORTES.		ARSENAUX.	FONDERIES.
1 <sup>re</sup> Classe.	2 <sup>e</sup> Classe.		
Lintz (Autriche). Salzbourg ( <i>Id.</i> ). Prague (Bohême). Olmütz (Moravie). Comorn (Hongrie). Szegedin ( <i>Id.</i> ). Alt-Orsova ( <i>Id.</i> ). Esseck ( <i>Id.</i> ). Arad ( <i>Id.</i> ). Munkacs ( <i>Id.</i> ). Alt-Gradiska (Esclav. militaire). Belovar (Hongrie). Brod (Escl. militaire). Temesvar (Hongrie). Manloue (roy. lombard-venétien). Sebenico (Dalmatie). Cattaro ( <i>Id.</i> ). Zara ( <i>Id.</i> ).	Gradiska (Illyrie). Capo-d'Istria ( <i>Id.</i> ). Kuffstein (Tyrol). Theresienstadt (Boh.). Königsgrätz ( <i>Id.</i> ). Josephstadt ( <i>Id.</i> ). Leitneritz ( <i>Id.</i> ). Bude ou Ofen (Hong.). Karlstadt (confins militaires). Peterwardein (confins militaires). Karlsbourg (Transylvanie). Cronstadt ( <i>Id.</i> ). Peschiera (royaume lombard-venétien). Legnano ( <i>Id.</i> ).	Vienne (Autriche). Prague (Bohême). Bunweis ( <i>Id.</i> ). Bude ou Ofen (Hong.). Temesvar ( <i>Id.</i> ). Milan (royaume lombard-venétien).	Ebergassing (Autriche). Dobschau (Hongrie). Brescia (royaume lombard-venétien). Ferlach (Illyrie). Karlsbourg (Transylvanie). Teschen (Moravie). Trieste (Illyrie). Troppau (Moravie).

TABLEAU STATISTIQUE DE L'ORGANISATION DE LA MARINE MILITAIRE DE L'EMPIRE D'AUTRICHE EN 1852.

MATÉRIEL.	PERSONNEL.
6 frégates portant ensemble. . . . . 215 canons.	1 vice-amiral. — 4 contre-amiraux — 4 capitaines de vaisseau — 11 capitaines de frégate. — 14 capitaines de corvette. — 36 lieutenants de vaisseau. — 42 lieutenants de frégate. — 47 enseignes de vaisseau. — 34 enseignes de frégate. — 127 cadets de marine.
5 corvettes. . . . . 92 —	Un commandant en chef à Venise.
7 bricks. . . . . 112 —	Deux divisions, l'une à Trieste et l'autre à Zara.
6 goélettes. . . . . 58 —	
2 pontons. . . . . 20 —	
1 bombarde. . . . . 10 —	
34 peniches. . . . . 102 —	
18 chaloupes canonnières. . . . . 60 —	
5 bricks schooner. . . . . 12 —	
11 bateaux à vapeur. . . . . 61 —	
9 petits bâtiments. . . . . »	
104 bâtiments portant. . . . . 742 canons	

## LIVRE CENT SOIXANTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Allemagne. — Coup d'œil général sur cette contrée.

Sous les rapports moraux, intellectuels, civils et politiques, quel effet l'Allemagne produit-elle sur l'observateur qui la traverse dans tous les sens et qui la juge avec impartialité ? Ce vaste État fédératif est-il uni par des intérêts communs ? est-il puissant par les ressources mutuelles que peuvent s'offrir les États qui le composent, ou n'est-ce plutôt qu'une contrée dont les peuples ne sont unis que par le langage ? Les lumières qui germèrent pendant si longtemps sur son sol, les institutions nouvelles qu'elles ont nécessitées ont-elles amélioré sa situation ? Telles sont les différentes questions qu'il nous semble utile d'examiner rapidement.

Lorsque plus de 300 États représentés à la diète germanique reconnaissaient la suprématie d'un chef élu sous le titre d'empereur, l'Allemagne pouvait être considérée comme une vaste contrée divisée en principautés, et pour ainsi dire en préfectures. Plus séparés du reste de l'Europe, les Allemands pouvaient être considérés comme formant un seul corps de nation ; mais aujourd'hui que l'Allemagne se réduit à 39 souverainetés indépendantes, dont quelques-unes sont assez importantes pour se suffire à elles-mêmes, des intérêts opposés ont en quelque sorte détruit le lien fédératif : il n'y a donc plus, à proprement parler, d'Allemagne, ou du moins elle diffère entièrement de celle du seizième siècle. Aussi les peuples allemands aspirent-ils à obtenir un jour cette véritable nationalité dont ils n'ont que le simulacre ; et avec la nationalité, les institutions qui ne garantiront la force et la durée. L'adoption d'un système représentatif dans les États du second et du troisième ordre, les tentatives pour obtenir quelques adoucissements dans les charges publiques, indiquent complètement la situation des esprits en Allemagne. Les princes et les peuples y sont sous la verge des deux grands États, et tous sentent profondément l'inconvénient de cette sujétion forcée, qui devient un obstacle aux améliorations sociales.

Jadis le clergé et la noblesse jouissaient en Allemagne d'une prépondérance et de prérogatives onéreuses au peuple. La réformation religieuse a

miné, puis détruit le pouvoir temporel du clergé; la tolérance est devenue le plus grand besoin du plus grand nombre; l'esprit de liberté a fait quelques conquêtes, et tout a changé. Délivrés aujourd'hui des corvées et de la plupart des redevances seigneuriales, les Allemands n'ont pu que gagner à cet ordre de choses. Les impôts ont été répartis avec plus de régularité, les routes ont offert des moyens de communications plus faciles, et l'aisance s'est accrue dans toutes les classes. Il n'est pas jusqu'au fléau de la guerre qui n'ait contribué à quelques améliorations. Si aujourd'hui, dit un auteur allemand, les maisons sont partout numérotées, on le doit à la nécessité de loger les soldats français, comme on dut à la guerre de Sept-Ans l'usage d'éclairer les rues. Depuis l'occupation de nos armées, les maisons sont mieux construites et mieux décorées, les logements plus commodes, et les meubles plus élégants. Si les guerres de Napoléon furent désastreuses pour l'Allemagne, elle doit peut-être à ce grand homme autant de reconnaissance qu'elle lui témoigna de haine lorsqu'il l'accablait du poids de sa puissance : le système continental a développé chez elle les germes de l'industrie dont elle brille aujourd'hui.

Le Thüringerwald sépare l'Allemagne en deux régions : celle du nord et celle du midi. L'Allemand du nord, nourri de pommes de terre, de beurre et de fromage, abreuvé de bière et d'eau-de-vie, est le plus robuste, le plus frugal et le plus éclairé; c'est aussi chez lui que le protestantisme compte le plus de prosélytes. Délicat dans sa manière de vivre, habitué au vin, quelquefois même adonné à l'ivresse, l'Allemand du midi se montre plus gai, mais aussi plus superstitieux. Dans l'Allemagne septentrionale, les habitations nombreuses, les villages ornés de fontaines, les maisons propres et bien entretenues, les routes belles et bordées d'arbres fruitiers, et les champs bien cultivés, annoncent les lumières et l'aisance des habitants. Dans toute l'Allemagne les monuments sont bien entretenus, les plus anciens ne tombent point en ruines faute d'entretien, mais seulement lorsque la faux du temps se montre plus prompte à détruire que la main de l'homme à conserver.

Madame de Staël a peint l'Allemagne d'un seul mot, en l'appelant *la patrie de la pensée*; c'est là que prirent naissance tant de systèmes de philosophie et de métaphysique plus ou moins connus, depuis le profond Leibnitz jusqu'à l'incompréhensible Kant. On a dit avec raison que cette contrée fourmille de savants; ils ne sont pas, comme dans les autres États, établis au sein des capitales : les plus petites villes en renferment. Quant aux sciences physiques et naturelles, elles y sont cultivées avec autant de

succès que dans le reste de l'Europe ; les gouvernements les encouragent avec plus de zèle même que chez la nation qui se vante d'être la plus éclairée. Quelque pénible qu'il soit pour un Français d'humilier l'orgueil national devant des étrangers si longtemps nos inférieurs , nous devons avouer que la paix du continent a procuré à quelques-uns des États allemands l'occasion de nous égaler dans les connaissances les plus attrayantes et les plus utiles : il suffit de visiter les collections de Vienne, de Munich, de Berlin, de Francfort même ; il suffit d'entretenir la plupart des hommes célèbres de l'Allemagne, pour se convaincre qu'elle a peu de choses à nous envier sous ce rapport. La théologie, le droit, la médecine, l'histoire et la philologie la mettent au rang de la plupart des autres nations ; ce n'est que dans les sciences politiques qu'elle se montre inférieure , mais qui sait si un jour elle ne les dépassera pas ? Déjà les moyens de publicité y sont plus actifs que chez nous : on y imprime au delà de 600 journaux et feuilles d'annonces.

Les méthodes d'instruction adoptées dans les universités sont supérieures à celles de nos collèges, et, pour le dire en passant, huit années n'y sont point nécessaires pour donner à un élève la connaissance du latin, et cependant il est peu de pays où l'on trouve autant de gens qui connaissent les auteurs anciens et qui soient instruits en archéologie. L'enseignement primaire y est généralement aussi complet qu'il est possible de le désirer ; et la loi, dans la plupart des États de l'Allemagne, oblige les parents à envoyer leurs enfants dans les écoles publiques. Dans plusieurs États de l'Allemagne, la gymnastique fait partie de l'éducation : on a senti que les exercices du corps n'étaient pas seulement nécessaires pour le rendre souple et robuste, mais qu'ils donnaient au physique les moyens d'exercer une influence salutaire sur le moral ; le jeune homme qui s'adonne aux jeux du gymnase chérit et conserve la pureté des mœurs : son corps, fatigué par un exercice salutaire, fuit les dangereuses fatigues du libertinage auxquelles la mollesse et le repos entraînent trop souvent la jeunesse.

Les Allemands se livrent à la littérature avec d'autant plus d'ardeur que, chez eux, la société offrant peu d'agrémens, les jouissances de la lecture et de l'étude y sont nécessairement mieux appréciées que partout ailleurs. Chez eux la musique semble être un art inné : les étudiants qui aux jours de fêtes se promènent en répétant en chœur des chants consacrés à la gloire de la Divinité ; le paysan qui se délasse de ses travaux en improvisant quelques airs sur un mauvais clavecin ; le pâtre qui de sa flûte har-

monieuse fait retentir les échos, sont des scènes fréquentes dans les diverses contrées de l'Allemagne.

L'Allemagne nourrit 41,212,759 habitants, répartis sur une superficie de 31,972 lieues, ce qui fait environ 1,433 individus par lieue carrée. On y compte environ 21,000,000 catholiques, 19,000,000 protestants, 30,000 herrenhutens ou piétistes et mennonites, 20,000 grecs et 400,000 juifs.

Elle n'a malheureusement pas un seul port de mer militaire; elle manque de canaux, surtout dans sa partie méridionale, mais elle est sillonnée par un grand nombre de belles routes qui favorisent les transactions commerciales, et surtout elle se trouve couverte d'un magnifique réseau de chemins de fer qui unit entre elles la plupart des villes importantes et leur permet de livrer au commerce leurs productions les plus variées. Mais l'Allemagne manque de marine, et son commerce intérieur est encore entravé par les douanes, organisées aujourd'hui au profit de la Prusse. Lorsqu'elle aura comblé sa dette; lorsqu'elle aura adopté un système douanier commun; lorsqu'elle aura adopté un système de mesures et de monnaies uniforme; lorsqu'enfin ses peuples seront unis, elle deviendra florissante au-dedans, et sera respectée au-dehors.

Nous terminerons cet aperçu général de l'Allemagne par un exposé rapide de l'organisation de la Confédération germanique.

Par l'acte fédératif du 8 juin 1815, tous les États de la Confédération sont égaux en droits. Les affaires sont confiées à une diète qui se réunit soit en assemblée *ordinaire*, soit en assemblée *générale*. Dans l'assemblée ordinaire, les États sont représentés par leurs plénipotentiaires, qui votent soit individuellement, soit collectivement. Le nombre des voix est de 17. Ainsi les quatre duchés de Saxe n'en forment qu'une; ceux de Brunswick et de Nassau, une; les deux grands-duchés de Mecklembourg, une; le grand-duché de Holstein-Oldenbourg, les trois duchés d'Anhalt et les deux principautés de Schwarzbourg, une; les principautés de Lippe, de Waldeck, de Reuss, de Lichtenstein et de Hohenzollern, une; le landgraviat de Hesse-Hombourg et les quatre villes libres de Brême, Lubeck, Hambourg et Francfort, une; le duché de Luxembourg, une; le Danemarck, pour les deux duchés de Holstein et de Lauenbourg, une; et enfin chacun des autres États de l'Allemagne, une.

La diète ne se constitue en assemblée générale que lorsqu'il s'agit de délibérer sur une loi fondamentale ou sur une affaire d'un intérêt commun. Dans cette assemblée, les voix sont réparties en raison de l'importance

des États. Ainsi l'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, le Hanovre et le Wurtemberg en ont chacun *quatre*; le grand-duché de Bade, la Hesse-Électorale, le grand-duché de Hesse, le Danemark pour le Holstein et le Lauenbourg, et enfin le duché de Luxembourg, en ont chacun *trois*; les duchés de Brunswick, de Mecklembourg-Schewerin et de Nassau en ont chacun *deux*; les 25 autres États en ont chacun *une*. Remarquons cependant que la seigneurie de Kniphausen n'ayant été déclarée État souverain que depuis l'organisation de la Confédération, n'a pas de voix individuelle, et qu'elle se confond avec l'Oldenbourg pour les intérêts généraux; que les principautés de Hohenzollern, qui sont aujourd'hui réunies à la Prusse, n'ont pas de voix particulières; enfin que les trois principautés de Reuss, partagées en deux branches, n'ont que deux voix à la diète. Le nombre total des voix est de 66.

Dans l'assemblée ordinaire il suffit de la majorité absolue des suffrages pour décider une question, tandis que dans l'assemblée générale il faut les deux tiers des voix. Lorsqu'il y a partage, le président, qui est toujours un représentant de l'Autriche, décide la question.

En cas de guerre tous les États de la Confédération sont solidaires; aucun d'eux ne peut entamer de négociations particulières avec l'ennemi sans le consentement des autres. Dans les démêlés qui pourraient s'élever entre eux, les États confédérés s'engagent par l'acte fédératif à ne point se faire la guerre, mais à soumettre leurs différends à la décision de la diète. La ville libre de Francfort-sur-le-Mein est le siège de la diète, et à ce titre peut être considérée comme la capitale de la Confédération.

D'après les dispositions prises par la diète, l'armée fédérale se composait, avant 1848, du contingent de chacun des États confédérés, à raison d'un homme sur 400; mais d'après le comité militaire fédéral de 1852, le contingent doit être augmenté de  $1/2$  pour 400.

Cette armée est commandée par un général que désigne la diète; elle est divisée en 10 corps: le tableau statistique qui termine ce livre fera connaître la composition de chacun d'eux.

La Confédération possède plusieurs places fortes, dont les principales sont: *Luxembourg*, dans le grand-duché de ce nom; *Mayence*, dans le grand-duché de Hesse; *Landau*, dans la Bavière rhénane; *Germersheim*, dans la vieille Bavière, et *Ulm*, dans le royaume de Wurtemberg.

Au sein de la Confédération germanique, il existe 84 petits États *médialisés*, c'est-à-dire qui dépendent des princes sur le territoire desquels ils sont situés. Ces États, érigés en duchés, principautés, comtés ou baronnies,



sont des restes de l'ancienne organisation féodale de l'Allemagne. Comme il est utile de les connaître, parce que plusieurs appartiennent à des familles illustres, nous en donnerons un tableau complet, qui servira à faire juger de leur importance relative.

TABLEAU statistique de la Confédération germanique en 1852.

ETATS 1.	SUPERFICIE en lieues quarr.	POPULA- TION.	POPULATION par lieue carrée.	CORPS d'ar- mée.	PACTE FÉDÉRAL de 1815.		DEPUIS 1848.		REPRÉSEN- TATION.	
					Contin- gent.	Contri- bution fédé- rale 2.	Contin- gent 3.	Contri- bution fédé- rale.	Pénium.	Place.
1. Autriche (1842) . . . . .	9,946	11,893,182	1,197	I à III	94,822	6430,33	178,396	522046,11	4	I
2. Prusse (1 <sup>er</sup> décembre 1846) . . . . .	9,050	12,249,126	1,310	IV à VI	79,484	7905,7	183,736	526895,37	4	II
3. Hohenzollern (Les deux) . . . . .	59	65,574	1,119	»	501	49,47	983	2755,64	»	»
3. Bavière (1 <sup>er</sup> décembre 1846) . . . . .	3,872	4,054,874	1,048	VII	35,600	3540,36	60,822	195996,36	4	III
4. Saxe-Royale (1 <sup>er</sup> décembre 1846) . . . . .	755	1,836,433	2,432	IX	12,000	1193,28	27,546	66056,16	4	IV
5. Hanovre (1 <sup>er</sup> juillet 1848) . . . . .	1,940	1,758,856	907	X	13,051	1298,14	26,382	71866,24	4	V
6. Wurtemberg (1846) . . . . .	1,000	1,743,827	1,743	VIII	13,955	1387,51	26,157	76827,29	4	VI
7. Bade (1846) . . . . .	773	1,362,774	1,763	VIII	10,000	994,33	20,440	55055,14	3	VII
8. Hesse-Electorale (décembre 1846) . . . . .	570	732,073	1,284	IX	5,679	564,46	10,980	31264,8	3	VIII
9. Hesse grand-ducale (1846) . . . . .	492	852,679	1,736	VIII	6,195	616,7	12,790	34106,42	3	IX
10. Holstein et Lauenbourg (1 <sup>er</sup> fév. 1845) . . . . .	488	526,850	1,079	X	3,600	358,2	7,902	19820,16	3	X
11. Luxembourg (1 <sup>er</sup> février 1847) . . . . .	238	389,319	1,636	IX	2,536	251,12	5,840	13961,4	3	XI
12. Brunswick (décembre 1846) . . . . .	200	268,943	1,345	X	2,096	208,28	4,033	11539,34	2	XIII
13. Mecklenbourg-Schwerin (nov. 1849) . . . . .	634	534,394	827	X	3,580	356,3	8,016	19709,46	2	XIV
14. Nassau (décembre 1846) . . . . .	228	418,627	1,836	IX	4,039	301,7	6,279	16669,1	2	XIII
15. Saxe-Weimar (1849) . . . . .	196	261,094	1,332	division	2,010	199,54	3,915	10666,6	1	XII
16. Saxe-Cobourg-Gotha (1846) . . . . .	127	147,195	1,415	de	1,116	111,00	2,308	6144,0	1	
17. Saxe-Meiningen (1849) . . . . .	127	163,323	1,286	réserve	1,150	114,22	2,450	6331,21	1	
18. Saxe-Altenbourg (1846) . . . . .	104	125,589	1,319	»	982	97,40	1,943	5406,25	1	
19. Mecklenbourg-Schwerin (juillet 1848) . . . . .	100	96,222	963	X	718	71,23	1,445	3951,15	1	XIV
20. Oldenbourg et Rumpfhausen (juill. 1846) . . . . .	316	278,909	882	X	2,829	219,31	4,183	12151,41	1	
21. Anhalt-Dessau (1849) . . . . .	48	63,700	1,327	»	529	52,40	955	2915,00	1	
22. Anhalt-Bernbourg (1846) . . . . .	39	48,844	1,252	»	370	36,51	732	2039,35	1	
23. Anhalt-Koethen (1846) . . . . .	41	43,120	1,051	»	325	32,17	646	1786,46	»	XV
24. Schwarzbourg-Sondershausen (1849) . . . . .	43	60,002	1,395	division	451	44,57	900	2483,56	1	
25. Schwarzbourg-Rudolstadt (1849) . . . . .	44	69,650	1,583	de	539	53,39	1,044	2669,31	1	
26. Liechtenstein (1842) . . . . .	7	6,351	907	»	55	5,31	95	305,20	1	
27. Waldeck (décembre 1843) . . . . .	60	58,753	979	réserve	519	51,36	881	2856,6	1	
28. Reuss, branche aînée (1846) . . . . .	19	33,803	1,778	»	223	22,8	507	1225,15	1	
29. Reuss, branche cadette (1846) . . . . .	58	77,016	1,328	»	522	51,55	1,155	2874,9	1	XVI
30. Lippe-Schaumbourg (1848) . . . . .	27	28,837	1,068	»	210	20,53	632	1156,10	1	
31. Lippe (décembre 1846) . . . . .	56	108,236	1,932	»	721	71,40	1,623	3967,23	1	
32. Hesse-Hombourg (1846) . . . . .	14	24,203	1,729	»	200	19,53	363	1401,6	1	
33. Lubek (1845) . . . . .	16	47,197	2,949	X	407	40,26	706	2238,00	1	
34. Francfort (1846) . . . . .	4	68,240	17,060	div. rés.	693	47,35	1,023	2634,24	1	XVII
35. Brême (1842) . . . . .	14	72,820	5,201	X	485	48,14	1,092	2670,11	1	
36. Hambourg (1846) . . . . .	20	188,054	9,402	X	1,298	129,6	2,820	7146,10	1	
	31,974	41,212,759	1,288		303,493	30,000	611,120	1,750,000	66	XVII

1 La date mise en regard du nom de chaque Etat indique l'époque à laquelle se rapporte la population que nous donnons.

2 Nous donnons les deux contributions fédérales telles qu'elles furent fixées 1<sup>o</sup> en 1815; 2<sup>o</sup> le 27 mai 1848. Le florin vaut 2 fr. 60 c.

3 D'après Pacte fédéral de 1815, le contingent fédéral de chaque Etat devait être de un pour cent de la population. Depuis 1852, il doit être porté de un pour cent à un et demi pour cent; mais les hommes ne sont pas appelés sous les drapeaux, sauf les cadres nécessaires pour former les garnisons des places fédérales.

L'armée fédérale comptait, en 1852, 10 corps d'armée ayant ensemble 292,377 hommes, savoir: infanterie de ligne, 216,343; chasseurs, voltigeurs, tirailleurs, 1,138; cavalerie, 40,754; artillerie et train de équipages, 20,977 hommes; ayant 594 canons; 2,915 pionniers et pontonniers. La division d'infanterie de réserve compte 11,116 hommes, dont 1,457 chasseurs; total, 303,493 hommes. D'après la résolution de la diète fédérale du 10 mars 1853, il avait été décidé que l'armée fédérale serait augmentée de 50,000 hommes, ce qui devait la porter à 353,493 hommes.

TABLEAU STATISTIQUE DU ZOLLVEREIN OU DE L'UNION COMMERCIALE ET DOUANIÈRE DE L'ALLEMAGNE <sup>1</sup>.

PAYS QUI EN FONT PARTIE.	SUPERFICIE en lieues géographi- ques carrées	POPULATION en décembre 1849.	ÉTENDUE de la frontière douanière en lieues géograph.	PRODUIT.	
				Importation en 1851.	Transit, exportation en 1852.
Prusse. . . . .	14,412 <sup>a</sup>	16,669,153	1,172	16,087,575	17,137,889
Luxembourg. . . . .	129	189,783	45	81,435	80,023
Bavière. . . . .	3,878	4,526,630	256	1,230,281	1,271,005
Royaume de Saxe. . . . .	756	1,891,431	100	2,214,692	2,154,009
Wurtemberg avec les deux Hohen- zollern. . . . .	1,065	1,085,558	6	353,735	360,076
Bade. . . . .	765	1,360,599	112	695,975	821,090
Hesse-Electorale. . . . .	554	731,584	44	433,845	440,539
Hesse-Darmstadt. . . . .	428	852,917	4	417,208	475,278
Thuringe (Rayon douanier de la). . . . .	659	1,014,954	»	391,801	378,967
Brunswich. . . . .	176	247,070	108	393,618	404,501
Nassau. . . . .	235	425,686	»	75,249	78,779
Francfort-sur-le-Mein. . . . .	4	71,678	»	874,637	897,564
	23,075	29,800,063	1,844	23,256,051	24,469,720

<sup>1</sup> Ce tableau est extrait de l'Almanach de Gotha pour 1854 (quatre-vingt-onzième année de la collection).

<sup>2</sup> On a pris les parties de l'union dans leurs frontières douanières spéciales et non selon leurs limites territoriales.

<sup>3</sup> Le thaler vaut 3 fr. 72 c.

<sup>4</sup> Quelques États entièrement enclavés dans les autres n'ont point de frontière douanière.

TABLEAU DES ÉTATS MÉDIATISÉS DE L'ALLEMAGNE.

NOMS DES ÉTATS MÉDIATISÉS.	TITRES DES PRINCES.	POPULA- TION.	REVENU EN FLORINS de convention.	ÉTATS AUXQUELS ILS SONT AGRÉGÉS.
Autriche-Schaumbourg. . . . .	Archiduc. . . . .	3,581	30,000	Nassau.
Artemberg. . . . .	Duc. . . . .	79,171	750,000	Prusse, Hanovre.
Bentheim-Teklenburg. . . . .	Prince. . . . .	10,493	60,000	Prusse.
Bentheim-Bendheim. . . . .	Prince. . . . .	26,109	160,000	Hanovre, Prusse.
Bentlinck. . . . .	Comte. . . . .	8,129	150,000	Oldenbourg.
Bemmelberg. . . . .	Baron. . . . .	2,800	20,000	Prusse.
Castell. . . . .	Comte. . . . .	9,449	60,000	Bavière.
Colloredo. . . . .	Prince. . . . .	1,894	200,000	Wurtemberg.
Croy. . . . .	Duc. . . . .	9,533	150,000	Prusse.
Dietrichstein. . . . .	Prince. . . . .	2,335	250,000	Wurtemberg.
Erbach-Erbach. . . . .	Comte. . . . .	15,614	110,000	Hesse, Wurtemberg.
Erbach-Fursteneau. . . . .	Comte. . . . .	10,715	75,000	Hesse.
Erbach-Schönberg. . . . .	Comte. . . . .	11,914	75,000	Hesse.
Erdedy-Aspremont. . . . .	Comtesse. . . . .	281	70,000	Wurtemberg.
Esterhazy. . . . .	Prince. . . . .	820	1,800,000	Bavière.
Furstenberg. . . . .	Prince. . . . .	85,071	600,000	Bade, Wurtemberg, Hohenzollern.
Fugger-Kirchberg. . . . .	Comte. . . . .	11,980	60,000	Bavière, Wurtemberg.
Fugger-Glöckl. . . . .	Comte. . . . .	3,912	40,000	Bavière.
Fugger-Kirchheim. . . . .	Comte. . . . .	2,334	35,000	Bavière.
Fugger-Nordendorf. . . . .	Comte. . . . .	600	15,000	Bavière.
Fugger-Babenhausen. . . . .	Prince. . . . .	11,005	100,000	Bavière.
Görz. . . . .	Comte. . . . .	12,000	80,000	Bavière.
Görz. . . . .	Comte. . . . .	6,898	60,000	Hesse.
Grote. . . . .	Baron. . . . .	518	15,000	Prusse.
Hohenlohe-Langenburg. . . . .	Prince. . . . .	17,500	90,000	Wurtemberg.
Hohenlohe-Ingelfingen. . . . .	Prince. . . . .	20,000	115,000	Wurtemberg.
Hohenlohe-Kirchberg. . . . .	Prince. . . . .	16,500	70,000	Wurtemberg.
Hohenlohe-Bartenstein. . . . .	Prince. . . . .	23,000	100,000	Wurtemberg.
Hohenlohe-Ixberg. . . . .	Prince. . . . .	10,800	80,000	Wurtemberg.
	<i>A reporter.</i>	414,866	5,420,000	

NOMS DES ÉTATS MÉDIATISÉS.	TITRES DES PRINCES.	POPULA- TION.	REVENU EN FLORINS de convention.	ÉTATS AUXQUELS ILS SONT AGRÉGÉS.
	<i>Report.</i>	414,866	5,420,000	
Hohenlohe-Schillingfurst. . . . .	Prince. . . . .	17,698	100,000	Wurtemberg.
Isenburg-Birstein. . . . .	Prince. . . . .	25,957	180,000	Hesse-Electorale.
Isenburg-Birdingen. . . . .	Comte. . . . .	10,960	60,000	Hesse.
Isenburg-Wächtersrach. . . . .	Comte. . . . .	5,530	30,000	Hesse-Electorale, Hesse.
Isenburg-Meerholz. . . . .	Comte. . . . .	6,998	45,000	Hesse-Electorale, Hesse.
Königsegg-Aulendorf. . . . .	Comte. . . . .	4,828	100,000	Wurtemberg.
Leiningen. . . . .	Prince. . . . .	87,010	568,000	Bade, Bavière.
Leiningen-Bulligheim. . . . .	Comte. . . . .	1,963	15,000	Bade.
Leiningen-Neudenu. . . . .	Comte. . . . .	1,860	15,000	Bade.
Leiningen-Westerbourg. . . . .	Comte. . . . .	4,751	25,000	Nassau.
Leyen. . . . .	Prince. . . . .	5,000	100,000	Bade.
Löwenstein-Freudenberg. . . . .	Prince. . . . .	21,708	170,000	Bavière, Wurtemberg, Bade.
Löwenstein-Rosenberg. . . . .	Prince. . . . .	28,352	400,000	Bavière, Wurtemberg, Bade
Looz et Corswaren. . . . .	Duc. . . . .	20,967	175,000	Prusse.
Neipperg. . . . .	Comte. . . . .	3,175	45,000	Wurtemberg.
Oettingen-Oettingen. . . . .	Prince. . . . .	14,933	115,000	Bavière, Wurtemberg.
Oettingen-Wallerstein. . . . .	Prince. . . . .	41,954	350,000	Bavière, Wurtemberg.
Ortenburg. . . . .	Comte. . . . .	2,300	25,000	Bavière.
Pappenheim. . . . .	Comte. . . . .	7,117	50,000	Bavière.
Plettenberg. . . . .	Comte. . . . .	1,250	86,000	Wurtemberg.
Pückler. . . . .	Comte. . . . .	5,255	40,000	Wurtemberg.
Quadt-Isny. . . . .	Comte. . . . .	2,000	70,000	Wurtemberg.
Rechberg. . . . .	Comte. . . . .	38,164	83,000	Wurtemberg.
Rechtern-Limpurg. . . . .	Comte. . . . .	6,695	14,000	Wurtemberg.
Salm-Salm. . . . .	Prince. . . . .	8,875	400,000	Prusse.
Salm-Kirbourg. . . . .	Prince. . . . .	18,442	190,000	Prusse.
Salm-Horstmar. . . . .	Prince. . . . .	45,779	200,000	Prusse.
Salm-Krauthelm. . . . .	Prince. . . . .	15,065	80,000	Wurtemberg, Bade.
Schaesberg. . . . .	Comte. . . . .	1,200	50,000	Wurtemberg.
Schönborn-Wiesentheid. . . . .	Comte. . . . .	10,339	250,000	Bavière, Hesse.
Schönburg-Waldenbourg. . . . .	Prince. . . . .	42,500	150,000	Saxe.
Schönburg-Rochsburg. . . . .	Comte. . . . .	6,500	20,000	Saxe.
Schönburg-Penigk. . . . .	Comte. . . . .	15,000	40,000	Saxe.
Schwarzenberg. . . . .	Comte. . . . .	20,000	45,000	Saxe.
Solms-Braunfels. . . . .	Prince. . . . .	12,065	300,000	Bavière, Wurtemberg.
Solms-Braunfels. . . . .	Prince. . . . .	27,743	110,000	Prusse, Wurtemberg, Hesse.
Solms-Lich. . . . .	Prince. . . . .	9,033	35,000	Prusse.
Solms-Laubach. . . . .	Comte. . . . .	5,490	30,000	Hesse.
Solms-Rödelheim. . . . .	Comte. . . . .	5,681	30,000	Hesse.
Stadion, ligne de Frédéric. . . . .	Comte. . . . .	2,060	30,000	Wurtemberg.
Stadion, ligne de Philippe. . . . .	Comte. . . . .	1,478	90,000	Bavière.
Sternberg. . . . .	Comte. . . . .	3,497	50,000	Wurtemberg.
Stolberg-Wernigerode. . . . .	Comte. . . . .	16,756	325,000	Prusse, Hanovre, Hesse.
Stolberg-Stolberg. . . . .	Comte. . . . .	5,205	50,000	Prusse, Hanovre.
Stolberg-Rosla. . . . .	Comte. . . . .	10,990	75,000	Prusse, Hesse.
Thurn et Taxis. . . . .	Prince. . . . .	30,746	500,000	Bavière, Wurtemberg, Hohen- zollern.
Törring. . . . .	Comte. . . . .	1,938	30,000	Wurtemberg.
Waldbott-Bassenheim. . . . .	Comte. . . . .	620	40,000	Wurtemberg.
Waldburg-Waldsee. . . . .	Prince. . . . .	15,000	70,000	Wurtemberg.
Waldburg-Trauchbourg. . . . .	Prince. . . . .	9,700	40,000	Wurtemberg.
Waldburg-Wurzach. . . . .	Prince. . . . .	6,900	30,000	Wurtemberg.
Wied. . . . .	Prince. . . . .	38,898	230,000	Prusse, Hesse.
Windischgraetz. . . . .	Prince. . . . .	2,235	100,000	Wurtemberg.
Witgenstein-Berlebourg. . . . .	Prince. . . . .	6,845	100,000	Prusse.
Witgenstein-Witgenstein. . . . .	Prince. . . . .	10,777	130,000	Prusse.
	Totaux. . . . .	1,187,489	12,184,000	

## ÉTENDUE DES CHEMINS DE FER EXPLOITÉS EN 1853 EN ALLEMAGNE.

	MIL. AL.		MIL. AL.		MIL. AL.
Autriche. . . . .	226,05	Badé. . . . .	42	Anhalt. . . . .	14,25
Prusse. . . . .	443	Hesse-Electorale. . . . .	40	Mecklembourg. . . . .	29,75
Bavière. . . . .	16	Grand-Duché de Hesse. . . . .	16,75	Hoisten et Lauenbourg. . . . .	33,50
Saxe. . . . .	71	Duchés de Saxe. . . . .	12,50	Schaumbourg-Lippe. . . . .	3,75
Hanovre. . . . .	49,50	Brunswick. . . . .	11,75	Villes libres. . . . .	7,50
Wurtemberg. . . . .	33,75	Nassau. . . . .	6		

Le mille allemand vaut 7 kilomètres 416 mètres. — Total : 1135,25 milles allemands.

TABLEAU DE LA POSITION GÉOGRAPHIQUE DES PRINCIPALES VILLES DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE, D'APRÈS LE MÉRIDIEN DE PARIS.

VILLES.	LATITUDES.	LONGITUDES.	VILLES.	LATITUDES.	LONGITUDES.
<b>VILLES HANSÉATIQUES.</b>			<b>DUCHÉ D'ANHALT-BERNDORF.</b>		
Lubeck. . . . .	deg.min.sec. 53 54 18 N.	deg.min.sec. 8 20 37 E.	Bernbourg. . . . .	deg.min.sec. » » »	deg.min.sec. 9 25 13 E.
Hambourg. . . . .	53 32 51 N.	7 38 22 E.	<b>DUCHÉ D'ANHALT-KÖTHEN.</b>		
Brême. . . . .	53 4 38 N.	6 27 45 E.	Köthen. . . . .	51 46 0 N.	9 42 0 E.
<b>GRAND-DUCHÉ DE HOLSTEIN-OLDENBOURG.</b>			Nienbourg. . . . .	52 38 35 N.	6 51 7 E.
Oldenbourg. . . . .	54 20 0 N.	8 30 0 E.	<b>DUCHÉ DE NASSAU.</b>		
Neuenbourg. . . . .	53 22 55 N.	5 35 19 E.	Marienberg. . . . .	54 1 31 N.	16 41 34 E.
<b>ROYAUME DE HANOVRE.</b>			<b>PRINCIPAUTÉ DE LIPPE-DETMOLD.</b>		
Hanovre. . . . .	52 22 25 N.	7 22 40 E.	Blomberg. . . . .	51 56 47 N.	6 43 47 E.
Lunebourg. . . . .	53 15 7 N.	8 4 37 E.	Brake. . . . .	53 20 5 N.	6 6 37 E.
Stade. . . . .	53 36 32 N.	7 3 19 E.	<b>PRINCIPAUTÉ DE SCHAUBOURG-LIPPE.</b>		
Osnabrück. . . . .	52 16 35 N.	5 40 56 E.	Buckebourg. . . . .	52 15 45 N.	6 41 11 E.
Aurich. . . . .	53 28 12 N.	5 7 7 E.	Stadthagen. . . . .	52 19 40 N.	6 50 54 E.
<b>GRAND-DUCHÉ DE MECKLEMBOURG-STRELITZ.</b>			Hagenburg. . . . .	52 26 21 N.	6 57 45 E.
Neu-Strelitz. . . . .	53 21 0 N.	10 42 0 E.	<b>PRINCIPAUTÉ DE WALDECK.</b>		
<b>GRAND-DUCHÉ DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.</b>			Eisenberg. . . . .	50 2 20 N.	10 27 29 E.
Schwerin. . . . .	53 33 0 N.	9 41 0 E.	Waldeck. . . . .	51 12 44 N.	6 41 18 E.
Wismar. . . . .	53 49 25 N.	9 16 0 E.	<b>PRINCIPAUTÉ DESCHWARTZBOURG-RUDOLSTADT.</b>		
Rosock. . . . .	54 0 1 N.	9 51 53 E.	Rudolstadt. . . . .	50 43 51 N.	9 0 30 E.
<b>PRUSSE.</b>			<b>PRINCIPAUTÉ DE SWARTZBOURG-SONDERSHAUSEN.</b>		
<i>Province de Prusse.</i>			Arnstadt. . . . .	50 40 57 N.	8 37 15 E.
Königsberg. . . . .	54 42 12 N.	18 8 44 E.	Sondershausen. . . . .	51 22 33 N.	8 30 6 E.
Gumbinnen. . . . .	54 34 37 N.	19 51 0 E.	<b>PRINCIPAUTÉ DE REUSS-LOBENSTEIN-EBERSDORF.</b>		
Dantzick. . . . .	54 20 48 N.	10 17 47 E.	Ebersdorf. . . . .	50 29 33 N.	9 20 8 E.
<i>Grand-duché de Posen.</i>			Géra. . . . .	50 53 22 N.	9 43 46 E.
Posen. . . . .	52 19 24 N.	15 2 0 E.	<b>HESSE-ÉLECTORALE.</b>		
<i>Poméranie.</i>			Cassel. . . . .	51 19 20 N.	7 15 3 E.
Stettin. . . . .	53 23 20 N.	12 12 44 E.	Marbourg. . . . .	46 34 42 N.	13 22 45 E.
Colberg. . . . .	54 7 0 N.	13 17 0 E.	Fulde. . . . .	50 33 57 N.	7 23 45 E.
Stralsund. . . . .	54 19 0 N.	11 12 0 E.	Hanau. . . . .	50 51 0 N.	6 31 0 E.
<b>BRANDEBOURG.</b>			<b>LANDGRAVIAT DE HESSE-HOMBOURG.</b>		
Potsdam. . . . .	» » »	» » »	Hombourg. . . . .	51 54 14 N.	7 16 54 E.
Berlin. . . . .	52 31 41 N.	11 2 0 E.	<b>GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.</b>		
Francfort. . . . .	52 22 8 N.	12 13 0 E.	Giessen. . . . .	50 36 0 N.	» » » E.
<b>SILÉSIE.</b>			Grumsberg. . . . .	51 57 0 N.	13 11 15 E.
Breslau. . . . .	51 6 30 N.	14 42 3 E.	Darmstadt. . . . .	49 56 24 N.	6 14 34 E.
Oppeln. . . . .	50 36 30 N.	15 37 0 E.	Mayence. . . . .	49 59 50 N.	» » » E.
Magdebourg. . . . .	52 8 4 N.	9 18 44 E.	Worms. . . . .	49 37 49 N.	6 0 57 E.
Mersebourg. . . . .	51 21 33 N.	10 0 1 E.	<b>RÉPUBLIQUE DE FRANCFORT.</b>		
Erfurt. . . . .	50 58 45 N.	8 42 11 E.	Frankfort. . . . .	50 7 29 N.	6 15 45 E.
Munster. . . . .	51 58 10 N.	5 16 6 E.	<b>SAXE.</b>		
Minden. . . . .	52 17 42 N.	6 25 18 E.	Dresde. . . . .	51 2 50 N.	11 22 46 E.
<b>PROVINCE RHÉNANE.</b>			Freyberg. . . . .	50 53 0 N.	10 57 0 E.
Cologne. . . . .	50 55 21 N.	4 35 0 E.	Leipsick. . . . .	51 19 14 N.	10 2 8 E.
Dusseldorf. . . . .	51 13 42 N.	4 26 10 E.	Bautzen. . . . .	51 10 35 N.	12 4 50 E.
Coblentz. . . . .	50 22 0 N.	5 14 0 E.	<b>GRAND-DUCHÉ DE SAXE-WEIMAR.</b>		
Aix-la-Chapelle. . . . .	50 55 0 N.	3 55 0 E.	Weimar. . . . .	50 59 12 N.	8 44 20 E.
Treves. . . . .	49 46 37 N.	4 18 5 E.	Iena. . . . .	50 56 28 N.	9 17 0 E.
<b>DUCHÉ DE BRUNSWICK.</b>			Eisenach. . . . .	50 57 58 N.	9 37 15 E.
Blankenbourg. . . . .	53 9 15 N.	5 55 15 E.			
Wolfenbittel. . . . .	52 8 44 N.	8 11 39 E.			
<b>DUCHÉ D'ANHALT-DESSAU.</b>					
Dessau. . . . .	51 50 6 N.	9 56 46 E.			
Lindau. . . . .	47 31 44 N.	7 21 0 E.			

VILLES.	LATITUDES.	LONGITUDES.	VILLES.	LATITUDES.	LONGITUDES.
<b>GRAND-DUCHÉ DE SAXE-MEININGEN-HILD-BOURGHAUSEN.</b>					
Meiningen. . . . .	deg. min. sec. 50 35 26 N.	deg. min. sec. 8 3 58 E.	Pilsen. . . . .	deg. min. sec. 49 45 10 N.	deg. min. sec. 11 3 1 E.
Saalfeld. . . . .	53 47 0 N.	17 12 36 E.	Tabor. . . . .	49 24 23 N.	» » » E.
<b>DUCHÉ DE SAXE-ALTENBOURG.</b>			<b>MORAVIE ET SILÉSIE.</b>		
Allenbourg. . . . .	46 14 9 N.	20 46 2 E.	Iglau. . . . .	49 23 29 N.	13 16 0 E.
<b>DUCHÉ DE SAXE-COBOURG-GOTHA.</b>			Znaïm. . . . .	48 51 15 N.	13 42 36 E.
Gotha. . . . .	50 56 8 N.	8 23 45 E.	Brünn. . . . .	49 11 28 N.	14 15 6 E.
Cobourg. . . . .	50 15 18 N.	8 37 45 E.	Hradisch. . . . .	49 36 22 N.	14 57 15 E.
<b>ROYAUME DE WURTEMBERG.</b>			Olmütz. . . . .	49 32 0 N.	14 49 0 E.
Stuttgart. . . . .	48 46 15 N.	6 50 45 E.	Troppau. . . . .	49 50 0 N.	15 30 50 E.
Reutlingen. . . . .	48 29 15 N.	6 48 20 E.	Teschén. . . . .	49 41 0 N.	16 12 30 E.
Ulm. . . . .	48 23 20 N.	7 38 51 E.	<b>AUTRICHE (BASSE-).</b>		
Ellwangen. . . . .	48 58 0 N.	7 43 0 E.	Vienne. . . . .	48 12 40 N.	14 2 30 E.
<b>GRAND-DUCHÉ DE BADE.</b>			Saint-Polten. . . . .	48 12 22 N.	13 15 52 E.
Carlsruhe. . . . .	48 49 55 N.	6 0 30 E.	Kornembourg. . . . .	48 21 22 N.	13 58 45 E.
Manheim. . . . .	49 29 18 N.	6 7 45 E.	Krems. . . . .	48 21 30 N.	13 15 45 E.
Heidelberg. . . . .	49 24 40 N.	6 21 23 E.	Lintz. . . . .	48 18 54 N.	11 56 30 E.
Bruchsal. . . . .	49 6 45 N.	12 55 26 E.	Wels. . . . .	48 9 13 N.	11 41 13 E.
<b>BAVIÈRE.</b>			Steyer. . . . .	48 4 45 N.	11 59 30 E.
Munich. . . . .	48 8 20 N.	9 14 15 E.	Salzbourg. . . . .	47 48 40 N.	10 41 9 E.
Ratisbonne. . . . .	49 0 53 N.	9 46 0 E.	<b>COMTÉ DU TYROL.</b>		
Augsbourg. . . . .	48 21 46 N.	8 34 27 E.	Inspruck. . . . .	47 16 8 N.	9 3 30 E.
Landau. . . . .	40 11 38 N.	5 47 15 E.	Imst. . . . .	47 14 20 N.	8 32 30 E.
Anspach. . . . .	49 14 30 N.	8 10 0 E.	Botzen. . . . .	46 47 50 N.	8 48 0 E.
Bayreuth. . . . .	49 56 50 N.	» » » E.	Trente. . . . .	46 6 26 N.	8 43 30 E.
Würzbourg. . . . .	49 44 6 N.	7 35 15 E.	Roveredo. . . . .	45 55 36 N.	8 40 20 E.
Spire. . . . .	49 18 51 N.	6 6 1 E.	Bregentz. . . . .	47 30 30 N.	7 23 40 E.
Hombourg. . . . .	51 54 14 N.	7 16 54 E.	<b>DUCHÉ DE STYRIE.</b>		
Germersheim. . . . .	49 12 30 N.	5 58 30 E.	Cilly. . . . .	46 40 0 N.	13 4 30 E.
<b>ROYAUME DE BOHÈME.</b>			Marbourg. . . . .	46 34 42 N.	13 22 45 E.
Budweis. . . . .	48 59 43 N.	13 29 0 E.	Graz. . . . .	47 4 9 N.	13 7 0 E.
Bunzlau. . . . .	51 15 0 N.	13 15 0 E.	Brück. . . . .	47 24 34 N.	12 55 26 E.
Chrudum. . . . .	49 52 0 N.	33 25 0 E.	Judenbourg. . . . .	47 43 20 N.	12 22 30 E.
Gzaslau. . . . .	49 50 0 N.	13 18 0 E.	<b>ILLYRIE.</b>		
Elbogen. . . . .	50 20 0 N.	10 26 0 E.	Villach. . . . .	46 35 0 N.	11 32 0 E.
Klattern. . . . .	49 23 42 N.	11 1 0 E.	Klagenfurt. . . . .	46 37 10 N.	11 59 45 E.
Königsgratz. . . . .	50 12 38 N.	» » » E.	Laybach. . . . .	46 1 48 N.	12 26 25 E.
			Adelsberg. . . . .	45 38 10 N.	12 3 10 E.
			Goric. . . . .	45 57 30 N.	11 8 30 E.
			Trieste. . . . .	45 38 50 N.	11 25 24 E.
			Capo-d'Istria. . . . .	45 32 20 N.	11 22 20 E.

## LIVRE CENT SOIXANTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Suite de l'empire d'Autriche. — Description du royaume de Galicie ou de la Pologne Autrichienne.

La Galicie, *Galizien*, en y comprenant la Lodométrie, *Lodomirien*, la Bukowine, *Bukowina*, et l'ancienne république de Cracovie, *Krakow*, réunie à l'empire d'Autriche en 1846, constitue aujourd'hui la part de cet état dans les démembrements successifs qu'a subis la malheureuse Pologne. On peut évaluer la superficie de cette province de l'empire d'Autriche,

en y comprenant ses annexes, Cracovie et la Bukowine, à 1610,21 milles carrés géographiques allemands, ou 4,473 lieues géographiques carrées, et sa population, en 1851, à 4,936,303 habitants. La Galicie, qui dépendait, sous les rois polonais, de la Haute-Pologne et de la Russie-Rouge, et qui doit son nom moderne à la principauté russe de *Galitz*, en polonais *Halicz*, paraît avoir été peuplée dans l'origine par les *Carpi*, les *Diessi* et les *Saboci*. Les Carpi, dont le nom devenait, par la prononciation polonaise, les *Krapathes* ou *Crobathes*, sont les plus célèbres dans les quatrième et cinquième siècles; ils fondèrent au sixième siècle le royaume de *Grande-Crobathie*. Leur pays fut envahi au huitième et au neuvième siècle par les Slaves, que les Polonais nommaient Russinaky, et ceux-ci y établirent les deux principautés russes de *Galitz* et de *Vladimir* ou *Lodomer*. Ces deux petits États furent respectés par les Hongrois, agrégation de nations finnoises, qui les traversèrent pour aller s'établir au sud des monts Karpathes, dans le pays auquel ils ont donné leur nom.

Le nom de *Gallisia*, *Galitza* ou *Galléa* était déjà connu des géographes arabes, des Byzantins et des Islandais au milieu du douzième siècle. Ce nom spécial se confond peu à peu avec celui de Russie, et c'est sous ce nom que la Hongrie, par les traités de 1412 et 1423, en céda la possession à la Pologne, bien que les rois de Hongrie conservassent le titre et les armoiries de ducs de Galicie et de Lodomérie.

L'histoire de ces États n'est qu'une longue et confuse série de révolutions calamiteuses, où les rois de Hongrie interviennent quelquefois comme vengeurs et restaurateurs de quelque prince détroné, quelquefois comme conquérants en leur propre nom. Nous n'entrerons pas dans ces détails; nous ferons remarquer seulement que, lors de la cession, le roi de Hongrie ne renonça à ses droits que *pour le présent*, expression équivoque, et qui laissait ouverture aux reprises. Mais la Russie-Rouge, seule partie occupée par les Hongrois, n'embrassait nullement la partie de la Haute-Pologne, aujourd'hui incorporée dans la Galicie.

D'après le droit public hongrois, et d'après le serment que les rois de Hongrie prêtaient lors de leur couronnement, toute ancienne province de la couronne, aussitôt qu'elle était récupérée, devait être réunie de nouveau au royaume. Cependant, lors du premier partage de la Pologne, Marie-Thérèse ayant revendiqué les royaumes de Galicie et de Lodomérie au nom de la Hongrie, en forma une souveraineté à part. Les réclamations de la diète restèrent encore sans effet. Au second partage, l'Autriche

augmenta les deux royaumes de plusieurs possessions polonaises; mais la Lodomérie parut en être détachée, et le royaume de Galicie fut divisé en Galicie orientale et occidentale. En 1809, presque toute cette dernière fut cédée à Napoléon, qui la comprit dans le grand-duché de Varsovie : elle fait encore partie du royaume actuel de Pologne, et le reste de la Galicie forme aujourd'hui le royaume de ce nom.

La Galicie est dans sa partie méridionale un pays montagneux, quoique ses principales élévations, inférieures à celles de la Hongrie, n'atteignent pas 3,000 mètres et restent généralement au-dessous de 1,200. On leur donne plus habituellement le nom de *Czerna* que celui de Carpathes; la seule cime célèbre est celle de *Babia-gura*, séparée des monts Tatra en Hongrie par une plaine élevée, et d'où la vue domine sur une grande partie de la Galicie, de la Pologne et de la Silésie. Cette montagne qui, suivant Wahlenberg, s'élève à 1,560 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, est composée de roches d'agrégation appartenant aux formations granitiques et porphyriques. Mais il y a sur l'extrême frontière quelques sommets formés de calcaire compacte et de *grauwache*, qui ont plus d'élévation. La masse des montagnes de la Galicie paraît être composée de calcaires et de grès rouge appartenant aux terrains de sédiment inférieur, reposant sur des grès moins anciens que recouvrent la craie, ainsi que des grès et des calcaires enveloppant des dépôts de sel gemme. Plus bas, en descendant du midi au nord, commencent des collines généralement formées d'argile et de sable. Le Pruth et le Dniester coulent au milieu de terrains d'alluvion, d'où l'on voit s'élever des collines de calcaire analogue à celui des environs de Paris. Les substances minérales que renferment ces collines sont des grains verts ou du silicate de fer, quelques morceaux de succin, du soufre, très peu de fer sulfuré, du fer argileux, des silex cornés et pyromaque, de l'argile smectique, des cristaux de chaux carbonatée, des lames de mica et des débris de bois carbonisé.

Les alluvions anciennes contiennent des débris de végétaux, des os, des dents d'éléphant et d'un animal qui paraît être le mastodonte. Dans la vallée du Dniester, depuis Sambor, et dans celle du San, depuis Iaroslaw, les terrains d'alluvions forment des prairies et des tourbières. De Cracovie à Lemberg, une longue lisière de sables mouvants ne nourrit que des pins résineux rouges. Les environs de Lemberg jusqu'à Comorn à l'ouest, et jusqu'à la frontière du royaume à l'est, présentent un plateau argileux, rempli de lacs et faisant le partage des eaux. La chaîne

de collines qui couronne ce plateau porte le nom de *Monts Bieszczad*. Entre le cours inférieur de la *Podhorce*, du *Sered*, de l'*Olchowiec* et de la *Zlota-Lipa*, qui se jettent dans le Dniester, s'élèvent des collines crayeuses.

Les cours d'eau qui descendent du sud pour se jeter dans le Dniester sont peu larges et fort profonds : les vallées qu'ils parcourent ont plusieurs centaines de mètres de profondeur, de manière que leurs pentes sont très escarpées, et que le voyageur, après avoir parcouru les plateaux qui les dominent, est étonné de trouver devant lui des fonds si abruptes, qui sont en quelque sorte les seuls points habités. Les autres rivières qui descendent du nord coulent dans des vallées plus larges et à pentes plus douces. Il en est de même de celles qui sont tributaires du Pruth : aussi tous ces cours d'eau font-ils souvent de grands ravages par leurs débordements.

Le plateau qui domine les bords septentrionaux du Dniester offre plusieurs cavernes naturelles creusées dans le gypse. Dans la vallée étroite du *Sered* on entre, près de *Bileza*, dans un vaste labyrinthe de galeries souterraines, qui ne sont qu'à quelques mètres au-dessous du sol, et qui se dirigent dans tous les sens. L'absence de toute source jette de l'obscurité sur l'origine de ces cavernes et de plusieurs autres que l'on remarque dans des dépôts calcaires.

Le bassin de la Galicie n'offre que des sources sulfureuses, si l'on excepte les nombreuses eaux acidules et ferrugineuses des Karpathes septentrionales. On cite principalement celles de *Sklo* et de *Lubinie*, près de *Lemberg*, celle de *Rodatyeze*, celle de *Malinowka*, celle qui se trouve entre *Lubinie* et *Sroki*, celle de *Rozdol* sur le Dniester, celles de *Postanity* et de *Chocimierz*, non loin de *Stanislawow*, et celle de *Herodanka*, près de *Zalesczyky*.

L'exposition générale de la Galicie y fait dominer le vent du nord-est, qui, venant du plateau central de la Russie, produit des froids excessifs. L'humidité y est aussi très-grande, et il y pleut bien plus que dans aucune contrée voisine. La mauvaise préparation du pain, l'abus de l'eau-de-vie et la disette de bons médecins sont les mêmes qu'en Pologne. Les fièvres inflammatoires et bilieuses y sont rares ; mais les fièvres rhumatismales et nerveuses, ainsi que la phthisie, l'hydropisie, la syphilis et la pique, y rappellent toutes les misères du peuple polonais.

A cette esquisse du sol et du climat de la Galicie, joignons un aperçu de ses productions. Les grains y sont au premier rang. En général, pour ce qui a rapport à la culture des céréales, on peut diviser le terroir de



ce royaume en trois parties presque égales. Les montagnes et les marais formeront la première, où il n'est presque pas possible de faire passer la charrue ; la seconde sera formée par les plaines de sables mouvants, qui ne portent que rarement des grains d'hiver ; enfin la troisième sera de la bonne terre labourable, qui rend cinq et six pour un. On y recueille toutes les espèces de grains et de légumes, mais surtout du froment, de l'avoine et du blé noir. Les meilleures terres sont dans les cantons à l'est de Lemberg et dans les environs de Belz. En général, on compte dans les bonnes années sur le quintuple de la semence. Quant aux parties sablonneuses et montueuses, on y sème rarement des grains d'hiver ; mais quand cela arrive, la semence n'est que quadruplée, quelquefois triplée seulement, même dans les bonnes années. Le froment est exporté ; l'avoine et le blé sarrazin servent à la consommation, de même que la pomme de terre, répandue depuis quelques années. Les asperges, les melons d'eau et plusieurs autres plantes y croissent spontanément et en abondance. Le genévrier est l'un des arbrisseaux les plus communs. Il y a eu, aux environs de Lemberg, des vignobles en petit nombre, mais la rigueur du climat, quoique sous le parallèle de Paris, a fait cesser cette culture. Depuis quelques années que l'on y revient, on n'a obtenu que des succès partiels. On récolte dans toute la Galicie 20 à 30,000 quintaux de tabac. A Makrotyn, il y a des champs de rhubarbe qui renferment plus de 40,000 plantes.

On cultive beaucoup de lin et de chanvre, principalement dans le cercle de Przemysl ; pendant longtemps on n'en faisait que de très-grosses toiles, qui ne laissaient pas que d'avoir un grand débit ; aujourd'hui cette industrie acquiert une perfection notable. Les montagnes sont peuplées de tisserands, d'ouvriers en fer et d'autres manufacturiers ou fabricants ; il ne manque à leurs ouvrages que la beauté du coup d'œil, car, pour la toile surtout, il serait impossible d'en trouver de meilleure qualité ; on en fait en quantité de très-fine, qui est même très-bonne et à bas prix. Le gouvernement autrichien a beaucoup encouragé les fabriques de draps, qui sont déjà très-nombreuses.

Les haras de la Galicie sont dans un état prospère, et les Autrichiens en tirent de quoi remonter une grande partie de leur cavalerie légère. Les marchands juifs font un commerce de chevaux très-lucratif avec les pays voisins, quelquefois avec plusieurs parties de l'Italie. Le royaume nourrit encore un grand nombre de bêtes à cornes, de brebis et des milliers de volailles.

On trouve beaucoup de forêts en Galicie. Ce sont les parties élevées qui sont ordinairement les plus boisées; les arbres qui y dominent sont le *sapin* et le *thuya*. Près des bords de la *Lipnika*, dans les environs de *Bochnia*, on rencontre dans ces forêts solitaires des fourmilières qui étonnent par leurs dimensions. Un savant français, M. Beudant, en a mesuré une qui avait près de 2 mètres de hauteur et plus de 3 de diamètre à sa base; c'était, dit-il, une véritable colline de petits morceaux de bois accumulés. Les forêts recèlent des ours, des loups, du gibier de toute espèce, et surtout beaucoup de lièvres. On assure que l'on rencontre des castors sur les bords du Bug.

Il n'existe point de véritables lacs en Galicie, mais on y voit plusieurs milliers de beaux et vastes étangs, dont les deux plus grands sont dans le district de Lemberg. Il y a de ces étangs ou viviers, qui ont une lieue de long et de large, et qui rapportent la valeur de 60,000 florins. Les Galiciens prennent un grand soin des abeilles, et le miel qu'ils recueillent est excellent.

Les mines de fer, mieux exploitées sous le gouvernement autrichien, ne sont pourtant pas encore d'une grande importance. Les forges de *Jakobsheny*, dans le cercle de *Czernowitz*, sur la rive gauche de la *Bisztritz*, donnent au delà de 200,000 kilogrammes; celles qui sont situées dans les districts de *Stry*, de *Sambor*, de *Zolkiew*, sont aussi fort riches; on exploite du cuivre à *Poschoryta* et du plomb argentifère à *Kerlibaba*. A *Nowy targ*, à *Sandecz* et à *Lanczko*, on trouve de l'argent: les sables de la *Bisztritz* roulent quelquefois des paillettes d'or. Le cercle de *Stanislawow*, ou l'ancienne *Pokutie*, donne quelques marbres médiocres. Dans la partie des monts *Karpathes* qui dépend de la Galicie, on extrait en abondance de l'huile de pétrole, dont l'odeur est moins désagréable que celle du pétrole du commerce; on s'en sert dans le pays pour graisser les roues des voitures et pour cirer le cuir noir, auquel elle donne le plus beau brillant. On creuse des fosses dans les localités où elle existe, et elle s'élève en bouillonnant au-dessus de l'eau; en plusieurs endroits, elle sort naturellement du sol. La source principale est à *Truscawec*; il y en a de considérables à *Slaboda* et dans d'autres localités.

Les sources salées ont donné à la ville de *Halicz* ou *Galitch* son nom, qui est devenu celui d'un royaume, et qui probablement est aussi la souche des anciens *Halizones*. Il y a 26 sources salées exploitées en Galicie, mais les plus célèbres carrières de sel gemme sont celles de *Bochnia* et de *Wieliczka*.

Selon les historiens et les géographes polonais, les salines de Bochnia furent découvertes en 1351. Ils attribuent cette découverte à sainte Cunégonde, princesse hongroise, épouse du duc Boleslas V, mais avec des circonstances fabuleuses, d'où cependant on pourrait conclure qu'elle a amené des mineurs hongrois. Les exploitations régulières et bien connues ne remontent qu'à 1442; elles donnèrent d'abord des produits très-considérables, mais aujourd'hui ceux des salines de Wieliczka l'emportent. Le produit des unes et des autres, sous le gouvernement polonais, s'élevait, selon Mocinski, à 10 millions de florins de Pologne, dont les frais absorbaient les neuf dixièmes. D'après les améliorations faites sous le gouvernement autrichien, ces salines devraient donner un produit plus considérable qu'autrefois. La mine de Bochnia, selon M. Schober, consiste en un long corridor souterrain qui a 240 mètres de largeur du nord au sud, et dont la longueur de l'est à l'ouest est de 3,248 mètres; la plus grande profondeur est de 325 à 400 mètres. La mine commence d'abord par les cristaux, et le sel s'y trouve tout par filon; il est un peu plus fin que celui de Wieliczka, surtout quand on creuse en profondeur. On le taille en petits morceaux pour être mis dans des tonneaux. On y remarque souvent des morceaux de bois brisés et noirs. Du reste, sur toute l'étendue du roc, il y a si peu d'humidité, que l'on n'y trouve que de la poussière. Il y a de l'albâtre dans cette mine.

Les salines de Wieliczka se divisent en trois parties : les *Monts-Vieux* (Gory Stare), les *Monts-Neufs* (Gory Nowe), et les *Monts-Saint-Jean* (Gory Janinskie). Dans ces trois *Monts* ou *Champs* se trouvent 11 ouvertures ou puits. La ville est non-seulement toute minée, mais les mines s'étendent encore sur tous les environs. Le puits qu'on nomme *Wodna Gora* ne sert qu'à faire sortir les eaux qui s'infiltrent des terrains supérieurs, car, ainsi que cela se conçoit, aucune source ne prend naissance dans la masse même du sel. Dans le puits *Leszno*, le roi Auguste III a fait construire un escalier tournant de 476 marches et qui a coûté 40,000 florins de Pologne. C'est par le puits *Danielowitz* que les voyageurs descendent au moyen de cordes. Arrivé dans la première mine, on admire la grandeur et la propreté des allées et des voûtes. Dans plusieurs de celles-ci on trouve des chapelles et des autels taillés dans le roc, c'est-à-dire dans le sel, et ornés d'un crucifix ou de quelque image de saint devant lequel brûle continuellement une lampe.

L'air est très-sain, quoiqu'il s'y forme du deutoxyde d'azote qui s'élève vers le toit des galeries, où il s'enflamme quelquefois par l'approche de

flambeaux. Les accidents malheureux y sont fort rares. On laisse d'espace en espace de gros piliers de sel pour soutenir le toit; cependant il y eut, en 1745, un éroulement considérable. Il y a beaucoup d'échafaudages en bois. Le feu prit dans les souterrains par négligence en 1644 et 1696, et s'y entretint longtemps.

Le nombre des ouvriers des salines de Bochnia et de Wieliczka dépend du plus ou moins de travaux que les circonstances exigent : il y a quelques années on en comptait 4,200. Ils travaillent à la lueur des lampes pendant 8 heures par jour, et sont soigneusement visités à leur sortie de la mine. On peut estimer le produit annuel du sel à environ 2 millions de cetnars, ou à 100 millions de kilogrammes, dont les frais d'exploitation, à un demi-florin de Vienne par cetnar ou par 50 kilogrammes, s'élèvent à un million de francs. Les quatre sortes de sel que l'on exploite se vendent sur les lieux 3, 5, 6 et 12 florins le cetnar : en évaluant cette mesure à 4 florins seulement, le produit brut s'élèvera à 8 millions de florins ou de francs, et le produit net à 7 millions.

Nous allons d'abord visiter la capitale de la Galicie, puis nous partagerons la description des autres villes et villages en deux divisions, fondées sur l'ethnographie et l'histoire; la première comprendra la Petite-Pologne habitée exclusivement par les Polonais, et la seconde la plus orientale du pays qui est habité par un peuple du sang russe.

*Lemberg*, en polonais *Lwow*, et *Léopol* en polonais latinisant, capitale autrefois de la Russie-Rouge, aujourd'hui de toute la Galicie, est une grande et belle ville, en y comprenant les faubourgs, car la ville proprement dite ne renferme pas plus de 300 maisons. Ses rues sont assez larges, droites, bien pavées et proprement entretenues, chose rare dans ce pays. Les édifices sont dans un style noble qui étonne le voyageur accoutumé à la vue des masures polonaises. Nous attribuerons volontiers ce phénomène à un fait historique : des Grecs se sont souvent réfugiés à Léopol dans le treizième siècle; ils y auront entretenu le goût des beaux-arts. Il y avait autrefois 72 églises, plus riches et plus belles les unes que les autres; sous le règne de Joseph II, le nombre en a été réduit à une vingtaine; il n'y en a plus que 14 aujourd'hui : ce qui doit suffire à une population de 66,000 individus, parmi lesquels il y a plus de 20,000 juifs; un autre tiers de la population consiste en Arméniens et en Grecs. Toutes ces communions ont leur temple, et, comme dans toute la Galicie, elles jouissent d'une grande liberté pour leur culte. Lemberg est la résidence de trois prélats chrétiens : un évêque catholique, un archevêque arménien et un évêque

pour le culte grec-uni ; il y a aussi un consistoire calviniste et une surintendance luthérienne. Au centre de la ville on remarque une belle place, sur laquelle s'élèvent l'hôtel-de-ville, la prison et une citerne à chaque coin. La cathédrale catholique est surmontée de coupes et de tours très-hautes ; l'un des neuf couvents, celui des Dominicains, possède une belle église bâtie sur le modèle de celle de Saint-Charles à Vienne, mais dans de plus petites proportions. Plus loin se trouvent la bibliothèque publique et le muséum national fondé par le comte Ossolinski. Les établissements d'instruction sont une université fondée en 1817, un gymnase, une école principale, et plusieurs écoles destinées aux jeunes gens appartenant aux cultes dissidents. Parmi les édifices consacrés à la bienfaisance, on doit citer l'hôpital, construit avec magnificence. Lemberg fait un commerce étendu et avantageux avec la Russie, la Turquie et les autres pays voisins. Elle est en quelque sorte l'entrepôt du commerce des ports de la mer Noire avec l'intérieur de l'Allemagne. Il s'y tient des foires considérables où les Russes apportent des peaux et des fourrures, où les Moldaves amènent des bestiaux dont on approvisionne l'Autriche et la Silésie. La ville a un rempart qu'on a changé en rues et en promenades ; hors de cette ancienne enceinte s'élève au nord une colline de sable, appelée le Sandberg, que dominent les ruines d'un vieux château, d'où l'on jouit d'une belle perspective sur la ville et sur une vaste plaine qui s'étend vers l'ouest. A peu de distance se trouve isolé sur une petite élévation le magasin à poudre ; vis-à-vis le Sandberg, sur l'autre côté de la vallée, dans le faubourg de Cracovie et sur une hauteur, on remarque la magnifique résidence de l'archevêque arménien, qui se présente de loin comme une petite forteresse, et que l'on peut regarder comme l'un des principaux ornements de la ville. Les faubourgs, au nombre de quatre, qui portent les noms de *Halicz*, de *Krakau* ou de Cracovie, de *Zolkiew* et de *Brody*, sont très-grands et très-jolis. On trouve à peu de distance des jardins publics, dont le plus fréquenté est celui des jésuites. Les environs offrent une foule de vues riantes. L'esprit des habitants répond aux agréables dehors de leur ville.

*Winnike* près de Lemberg est un bourg important par ses manufactures impériales de tabac, qui fournit annuellement au commerce 3,500,000 kilogrammes.

Visitons la partie de la Galicie qui appartient à la *Petite-Pologne*, et qui est habitée par des Polonais ; c'est la plus occidentale, elle confine à la Silésie autrichienne et à la Pologne

Dans les pays en plaine, voisins de la Vistule, nous remarquerons *Rzeczow* ou *Rzeszow*, chef-lieu de cercle, jolie ville de 5 à 6,000 âmes, qui s'élève dans une plaine fertile sur la rive gauche de la Wisloka. On y voit un grand château où s'assemble le tribunal criminel. Elle possède un gymnase et plusieurs écoles. On y fabrique de la bijouterie fine et fausse, dont elle fait, par l'entremise des juifs, un commerce important avec la moitié de l'Europe. A *Lancut* ou *Landshut*, près des bords du San, dans le même cercle, il y a un beau château, celui du prince Lubormiski, remarquable surtout par ses jardins. Cette ville fabrique beaucoup de toile de lin.

*Tarnow*, près de la rive droite de la Biala, est située sur une hauteur. Elle renferme une école de cercle, un gymnase et une école juive allemande; des fabriques de boissellerie, de toiles, de linge de table et des tanneries. La vente de ces produits s'élève chaque année à 2 ou 3 millions de francs. Près de la ville on voit le château de plaisance de la famille de Sanguszko, et les jardins à l'italienne appelés *Gymniska*. Plus loin s'élève le mont Saint-Martin, dont les flancs portent, d'un côté, les ruines d'un vieux château, et de l'autre une église en bois que l'on prétend avoir trois siècles d'existence. De ce point on aperçoit, vers le nord, une vaste plaine, et vers le sud la chaîne des Karpathes; à l'occident on voit la Biala unir ses eaux à celles du Dunajec; dans le lointain, des cascades, des maisons de campagne, des châteaux et des églises complètent la variété de ce beau paysage.

*Bochnia*, ville de 6,000 habitants, à une demi-lieue de la rive droite de la Raba, est bien bâtie. C'est le siège de la justice du cercle et d'une administration des mines et des salines. Les banes de sel qu'on y exploite fournissent annuellement 250,000 quintaux et occupent 300 ouvriers. A 5 lieues à l'est, *Wieliczka*, qui renferme plus de 6,500 individus, est aussi le siège d'une administration des mines. La plupart de ses anciennes maisons sont en bois, et les nouvelles en briques séchées au soleil. Ses mines de sel, dont le produit annuel est de 4,500,000 quintaux métriques, réunies à celles de Bochnia, s'étendent sur une longueur de plus de 12 kilomètres et une largeur de 2,225 mètres. Ce qui tend à accroître son importance, c'est qu'elle est aujourd'hui réunie à Cracovie et à Vienne par une grande ligne de chemin de fer qui sera peut-être un jour prolongée jusqu'à Lemberg.

*Cracovie* que les Polonais nomment *Krakow*, après avoir été la capitale de la monarchie polonaise au moment de sa plus grande puissance; après

avoir été la capitale d'une petite république que les traités de 1815 semblaient devoir protéger, est depuis 1846 réunie, ainsi que son territoire, à l'empire d'Autriche. Elle fut fondée vers l'an 700 par le roi Krakus et Boleslas le Grand en fit plus tard la capitale de son empire. Située dans une vallée délicieuse sur les bords de la Vistule, et sur un chemin de fer qui l'unit par Prerau à Vienne, par Breslau à Berlin et par Varsovie à Saint-Petersbourg (?). Son antique château royal est converti en hospice; sa cathédrale, la plus remarquable de l'ancienne Pologne, renferme de grandes richesses artistiques; l'église gothique de Sainte-Marie est aussi fort belle. Le palais épiscopal est une construction moderne. Elle possède une université célèbre fondée par Casimir le Grand en 1347, une riche bibliothèque, un observatoire, un beau jardin botanique et plusieurs autres établissements d'instruction et de bienfaisance. Sa population est de 45,000 âmes, son commerce et son industrie prennent de jour en jour de grands développements. Parmi ses nombreux faubourgs nous citerons ceux de *Kazimiers*, peuplé particulièrement de juifs, *Stradorn* et *Klepars*; ce dernier est remarquable par les foires qui s'y tiennent. Le territoire de cette ville possède d'importantes mines de fer, de zinc et de houille. On doit visiter dans ses environs les villes ou villages de *Lobzow*, *Bielany*, *Pronduick*, *Krzanow*, *Mogila* et *Kyresznovice*.

Vis-à-vis de Cracovie, au bord de la Vistule, nous trouvons *Podgorze*, ville nouvelle, favorisée par un commerce actif et par plusieurs privilèges; aux pieds de la Babia-Gora, *Andrichow* et *Kenty*, avec des fabriques de toile et de linge de table; *Biala*, avec des manufactures de draps et plusieurs usines; enfin, d'autres villes peu importantes, mais industrielles; plus haut, dans les Karpathes, *Nowy-Sandec*, en allemand *Neu-Sandec*, chef-lieu de cercle, ville assez spacieuse, mais mal bâtie, sise sur le bord du Dunajec, au milieu d'une plaine fertile de 6 à 8 lieues d'étendue et bornée par des montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre. *Wadowice* est un petit chef-lieu de cercle, mais situé dans une très-fertile contrée. A deux lieues de cette ville, *Landskrona*, entourée de forêts, est dominée par un vieux château, célèbre dans l'histoire des derniers temps de la Pologne. Nous voyons encore *Stary-Sandec* ou *Vieux-Sandec*, en allemand *All-Sandec*, à 2 lieues au sud-ouest de la précédente, résidence d'un vicaire général qui dépend de l'évêché de Tarnow; *Gorlitz* ou *Gorlice*, surnommé le petit Dantzik, à cause de son activité manufacturière et commerçante: près de cette ville on remarque des tertres qui indiquent d'anciennes sépultures d'ariens; *Krosno*, entrepôt important des vins de la Hongrie; *Jaslo*,

petite ville insignifiante, quoique chef-lieu de cercle, et qui n'est remarquable que par les imposantes ruines d'un vieux château; *Sanok*, autre chef-lieu qui n'est pas plus important; enfin, dans les vallées qu'arrose le haut San, plusieurs villages remarquables par l'exploitation du fer.

Au pied d'un rameau des Karpathes et à une égale distance de *Sanok* et de *Sambor*, c'est-à-dire à 8 ou 9 lieues de l'une et de l'autre de ces villes, est située sur la *Wiar* la petite cité de *Dobromyl*, célèbre autrefois par ses presses typographiques, où s'imprimèrent les œuvres de *Duglosz*, de *Kadlubek* et d'*Orzechowski*, historien polonais et plusieurs autres ouvrages importants.

Cette partie de la Galicie ou de la ci-devant Haute-Pologne est habitée par deux variétés de Polonais : les *Mazurakes*, dans la plaine, ont peu de traits distinctifs ; mais les *Gorales*, ou montagnards, paraissent former une race particulière, distinguée des autres races slaves par une taille plus svelte, une physionomie plus marquée, un nez plus allongé, des lèvres plus fines. Leurs yeux plus petits et leurs os zygomatiques plus saillants les rapprochent néanmoins de la race slave. Plus vifs, plus agiles, plus robustes, plus dociles et plus rusés que les Slaves de la plaine, ils portent à ceux-ci une ancienne haine. La hache est l'arme nationale des *Gorales* dont ils se servent avec la plus grande dextérité : ils la lancent à plus de quarante pas sans jamais manquer leur but. Elle leur sert aussi d'ornement, et ils ne la quittent jamais, pas même dans leurs jeux et dans leurs danses.

Les *Gorales* émigrent pour exercer les métiers nomades de colporteurs, de merciers, etc., puis ils reviennent des plaines, au commencement de la mauvaise saison, apportant à peine de quoi pourvoir à leur subsistance.

La stérilité du sol de leurs montagnes se refuse à produire du froment; l'orge et l'avoine y croissent, ainsi que le sarrasin, dont cependant la culture n'est pas encore bien connue. Une espèce de gâteau d'avoine, qu'ils appellent *platski*, des pommes de terre et des choux, du petit-lait, du beurre et du fromage, voilà toute la nourriture de ce peuple frugal. Son habillement est aussi simple que sa nourriture; aussi les *Gorales* sont-ils leurs propres tailleurs, leurs tisserands et leurs cordonniers. Ils fabriquent le cuir de leurs chaussures, qu'ils fixent avec des courroies, à la manière des anciens. L'été, ils portent des caleçons d'une forte toile de chanvre avec une chemise pareille, en dehors de la culotte, serrée seulement au milieu du corps avec une large courroie. En hiver c'est un drap blanc très-grossier qui forme leurs caleçons; ils y joignent pour habit une casaque



très-courte, d'un drap brun, aussi grossier que l'autre. Eux-mêmes se fabriquent ces draps et se servent, pour les fouler, de leurs moulins à scie. Ce drap est si compacte, que la pluie la plus forte ne saurait le pénétrer. Ils se passeraient ainsi de l'univers entier s'ils n'étaient pas obligés de recourir au bourg voisin pour leur coiffure; ils achètent à Makou leurs chapeaux, qui sont de forme ronde.

Nous reprenons notre tournée topographique pour parcourir la partie orientale de la Galicie habitée par un peuple du sang russe. Les deux premières villes qui réclament notre attention sont *Przemysl* et *Jaroslaw* ou *Jaroslav*, jadis les sièges de princes ou grands-ducs particuliers. Toutes les deux sont situées sur le San, et toutes les deux ont quelques fabriques et 10,000 habitants chacune. Un château fort sur un rocher domine Przemysl. On y traverse le San sur un beau pont couvert de 95 mètres de longueur : c'est le plus long de tous ceux de la Galicie, et peut-être le mieux construit de l'empire d'Autriche. Cette ville était florissante dès le onzième siècle; ses églises, l'architecture de ses maisons et ses rues étroites prouvent son ancienneté; elle est entourée de murailles, et son vieux château tombe en ruine; elle est le siège d'un évêché catholique et d'un évêché grec. A Jaroslaw, située sur une colline riante, on voit aussi un château; on y admire la belle église de Panna-Maria, c'est-à-dire de la Sainte-Vierge, et le charmant site de l'ancien collège des jésuites. Le commerce des cierges et de la cire y est considérable. On y fabrique beaucoup de toiles et des draps pour l'habillement des troupes; c'est un des principaux entrepôts de sel de la Galicie. Les forêts voisines sont remplies de ruches d'abeilles.

Dans les arrondissements les plus septentrionaux, l'agriculture occupe toutes les mains; cependant *Belz*, non loin du Bug, dans une plaine environnée de forêts, a des fabriques de potasse dont les produits s'expédient à Odessa, à Dantzik et en Bohême. A *Zolkiew*, chef-lieu de cercle, on voit un superbe château qui appartenait jadis à l'illustre famille des Sobieski. Sur la frontière nord-est, la ville privilégiée de *Brody*, peuplée de 18,000 habitants, dont près des trois quarts sont juifs, fait un grand commerce avec la Russie; mais quoique les riches israélites entretiennent une école savante et une école de commerce, ils n'embellissent pas leurs maisons. Les édifices les plus remarquables sont l'hôtel-de-ville, l'hôtel de la douane et le château de la famille Potocki, dont les souterrains servent de magasins. La ville est située dans une plaine bornée par des forêts; elle est environnée d'un rempart transformé en promenade. *Zloczow*, chef-

lieu de cercle, est entourée de forêts, d'étangs et de cours d'eau qui vont se jeter vers le nord ou dans le Bug. Cette ville a un vieux château qui jadis était fort. *Tarnopol*, près de la rive gauche du Sereb, qui y forme un étang, doit à l'activité de ses tanneries une population de plus de 17,000 âmes. *Brzezany*, sur la Zlota-Lipa, pourrait être passée sous silence, bien que ce soit un chef-lieu de cercle, qu'elle possède une manufacture d'armes, et qu'on y fabrique des toiles à voiles.

Dans la partie méridionale, nous distinguons, sur le Dniester, une ville passablement bâtie, *Sambor* qui a 11,000 habitants, des manufactures et des blanchisseries de toile, et qui est le siège de l'intendance des salines du cercle, dont elle est le chef-lieu. Plus loin, en remontant le fleuve, on voit le *Vieux-Sambor* ou *Alt-Sambor*, appelé aussi *Stare-Miasto*; à l'est de cette ville, celle de *Drohobycz*, avec 8 faubourgs, peuplée de plus de 40,000 habitants, et très-commerçante, grâce à la synagogue qu'elle possède, à la richesse des terres qui l'environnent et aux salines qui l'entourent. Il s'y tient des foires très-fréquentées pour les grains et les bestiaux; des fonderies sont établies à ses portes; des salines très-productives sont ouvertes à quelque distance, ainsi qu'à *Modrzyce*, à *Solek* et à *Bebnik*. *Stry*, chef-lieu de cercle, est sur la gauche d'une rivière du même nom, qui, un peu au-dessus, se divise en un grand nombre de bras. C'est une ville de 9,000 âmes, dont les habitations servant à la population juive sont en bois, tandis que les Polonais et les Allemands habitent des maisons propres dans des rues assez bien alignées. Elle est entourée de remparts et de fossés. *Halicz* <sup>1</sup>, l'ancienne capitale de la Galicie, ne compte que 5,000 habitants; ce sont pour la plupart des juifs de la secte des karaites, et leur séjour y remonte au delà du douzième siècle, car les Byzantins observent déjà que les *Chalissii*, alliés de l'empereur Manuel, suivaient la loi de Moïse. *Stanislawow*, ville bien plus considérable, paraît destinée à être la forteresse principale du pays; elle est défendue par des travaux avancés. On y remarque une très-belle église. Dans la contrée entre le Pruth et les montagnes nommées *Pokutie*, on trouve la florissante ville de *Sniatyn*, peuplée de 6 à 7,000 âmes, et très-fréquentée à cause des tanneries qu'elle renferme et des foires qui s'y tiennent. On y vend des bœufs, des chevaux, de la cire et du miel; ces

<sup>1</sup> Le nom de Halicz tire son origine du sel qu'on y exploite, par suite du mot grec ἅλις, qui signifie sel. Plusieurs villes d'Allemagne, telles que Halle en Tyrol, Halle dans la province de Magdebourg, Halle en Saxe, Halle en Souabe, et Reichenhalls en Bavière, prennent aussi leur nom à la même source.

objets viennent de la Moldavie. *Kuly* ou *Kutow* renferme, ainsi que la précédente, une colonie d'Arméniens qui fabriquent du maroquin.

Les habitants de toutes ces provinces centrales et orientales de la Galicie, bien qu'ils aient aujourd'hui en partie, et surtout dans les plaines, adopté un langage mélangé du russe et du polonais, descendent de la race à laquelle les Polonais donnent le nom de *Russini* ou *Rousniaques*, pour les distinguer des *Rosyanie* ou *Moskalé*, qui sont les Grands-Russes. Nous parlerons de ceux qui habitent la Hongrie. Un voyageur dit, au sujet de ceux de la Galicie : « Un air particulier dans la physionomie des habitants vous avertit que vous êtes au milieu d'une horde slave différente; « ce sont les *Rousniaques*, gens moins civilisés encore, mais en revanche, « moins dépravés que les Galiciens : leur frugalité est encore plus grande « que la leur; ils paraissent aussi plus adonnés au travail, quoique plus « ignorants en agriculture. Je n'ai jamais vu, par exemple, des femmes « galiciennes filer leur quenouille en gardant leurs troupeaux, comme on « le voit chez les femmes rousniaques. Ils sont de la religion grecque; leurs « curés sont mariés, et comme ils sont plus mal payés que les autres « ecclésiastiques, et qu'ils ont de plus la charge d'une famille, ils sont « dans l'honorable nécessité de travailler; ils prêchent donc d'exemple, « et ce n'est point en vain. Les églises se distinguent de celles des villages « catholiques, en ce qu'elles ont trois clochers de grandeur différente : « ces bonnes gens entendent par là figurer les trois personnes divines de « la sainte Trinité; ils ne croient pas apparemment que ces trois personnes « soient égales. Le principal clocher est en l'honneur de Dieu le Père, « Dieu le Fils est représenté par le second clocher, et le troisième rappelle « le Saint-Esprit. Telle est l'explication qu'ils donnent de cette singularité.»

Les habitants de la Pokutie ont conservé plus que les autres Rousniaques leurs mœurs particulières; mais les *Houcoules* ou *Houçoules*, pâtres qui demeurent dans les Karpathes, gardent même quelques traces de la vie sauvage, et mériteraient d'être mieux observés.

Le gouvernement autrichien a cherché à combattre les traces de barbarie que l'on rencontre encore dans ces contrées sauvages en y établissant des colonies allemandes, qui déjà s'élèvent à plus de 100,000 individus. Il est pourtant des inconvénients difficiles à vaincre. Les paysans croupissent dans une ignorance et une paresse sans pareilles; la servitude, qui ne pèse cependant pas sur le plus grand nombre, leur ôte pour ainsi dire l'intelligence et le courage. L'agriculture, qui, grâce à la qualité du sol, devrait faire la richesse du pays, y est tellement négligée, que l'habi-

tant des campagnes en retire à peine ce qui est nécessaire à sa nourriture. Celui-ci est tellement placé dans la dépendance des juifs, qu'il leur cède ordinairement l'excédant de la récolte avant même qu'elle soit effectuée. Dans la campagne, tous les chevaux ne sont pas ferrés, et les charrettes n'ont jamais de ferrure; il est même rare que le cultivateur prenne la peine de porter des engrais dans ses champs. Les propriétaires des biens fonds sont ou des grands seigneurs qui possèdent des terrains plus vastes que plusieurs principautés de l'Allemagne, et les abandonnent à la cupide rapacité des régisseurs, ou de petits nobles vivant sur leurs terres, mais ignorant entièrement les pratiques agricoles, ou bien quelques paysans libres.

Le clergé, qui devrait être plus instruit que la noblesse, offre à cet égard bien moins de ressources. Les curés s'élèvent peu au-dessus des paysans libres. Le domaine public donne de justes espérances d'une bonne culture; mais longtemps le choix des régisseurs n'a pas été heureux: c'est une amélioration qu'il faut attendre du temps et de l'expérience des ministres autrichiens, qui aiment tout ce qui est bon, mais qui craignent tout ce qui n'est pas allemand. Un développement plus libre des institutions nationales pourrait seul achever la civilisation si bien commencée. La situation géographique du pays fait que le commerce y occupe la plus grande partie des habitants.

Déjà l'industrie a fait des progrès considérables. La fabrication des toiles s'est répandue sur les frontières de la Silésie et dans les montagnes. Ce n'était au commencement que de la grosse toile; mais elle était, au reste, de bonne qualité. On apprend maintenant peu à peu à lui donner la finesse et la beauté du coup d'œil. Une autre branche importante est la fabrication des couvertures de laine. La filature et les fabriques de tissus de coton et de nankin, établies au village de *Nawsie*, égalent celles du Levant. Parmi les verreries, celle de *Lubaczow* est considérable. Aux environs de *Wieliczka* on fait, dans une cinquantaine de forges, de bons ouvrages en fer, et cette industrie est répandue dans toute la partie montagneuse. Les tanneries, les blanchisseries de cire, les fabriques de bougies, d'eau-de-vie, de salpêtre, de potasse et autres, sont déjà dans un état qui promet beaucoup. Une grande route commerciale contribue à animer les exportations; c'est un bienfait de Joseph II. Les nobles de la Galicie ont la bonne habitude de consommer leur argent dans le pays; bien peu d'entre eux vont se ruiner à la cour ou à l'étranger.

Nous devons placer ici la *Bukowine* ou *Boukowine*, qui est unie <sup>1</sup> sous

<sup>1</sup> Voyez la note du tableau statistique relative aux divisions politiques.

le rapport administratif à la Galicie, sous le nom de *cercle de Czernowicz* ou *Tchernowitz*, mais qui a ses États provinciaux à part, et une population différemment composée. Le nom même, qui signifie *pays des hêtres*, indique une nuance de climat et de culture; des forêts de hêtres, mêlés de pins et de sapins, couvrent les flancs pittoresques des Karpathes; et dans les vallées de la *Moldava*, du *Sereth* et du *Pruth*, les blés, les pâturages, les fruits abondent; on y voit la vigne en treilles. De nombreuses sources salines, des paillettes d'or dans la Bistritza, du plomb argentifère au village de *Kirlibaba*, du cuivre près de celui de *Poschorita*, du fer aux environs de celui de *Jakobeny*, où l'on en exploite 9,000 quintaux, forment les richesses minérales du pays.

*Suczawa*, jadis résidence des *despotes* de Moldavie, dont on voit encore le château ruiné, comptait, au quinzième siècle, 46,000 maisons; elle n'en renferme aujourd'hui que 4,000, avec 8,000 habitants. Elle est arrosée par une rivière qui porte le même nom et que l'on traverse sur un pont couvert. Des vignes garnissent ses environs. Son intérieur renferme trois églises grecques, un temple arménien et une synagogue. Sous la domination romaine, l'emplacement de cette ville était occupé par une station appelée *Sucidava*. La petite cité de *Sereth*, sur la rivière du même nom, n'offre rien d'intéressant. *Czernowitz* ou *Tchernowitz* mérite quelque attention, parce qu'elle est chef-lieu du cercle, ou capitale de la Bukowine. Elle renferme 12,000 habitants. Sa situation sur une hauteur, non loin du *Pruth*, lui donne un aspect pittoresque. On y voit une cathédrale grecque et une église catholique; elle renferme plusieurs établissements utiles, tels qu'un hôpital, une école d'accouchement, un institut des études philosophiques, un gymnase et une école primaire, avec quelques beaux édifices, quoique en général la ville soit mal bâtie. La principale industrie de ses habitants consiste à travailler l'or et l'argent et à fabriquer des voitures. Elle fait un commerce considérable avec l'Allemagne et la Moldavie.

La population de la Bukowine, évaluée en 1851 à 380,826 habitants, se compose principalement des *Moldoveny*, semblables en tout aux autres Valaques, de religion grecque, et soumis à la domination de leurs boyards, qui forment aujourd'hui l'ordre des seigneurs, comme les *masiles* celui des chevaliers. Des colonies allemandes, arméniennes, juives, et même magyares, se sont établies dans ce beau pays; mais celle des *Philippons* ou *Lippowany* est la seule remarquable. Ce sont des Russes de l'ancien rite, ayant des cérémonies et des doctrines particulières en partie peu

connues. Émigrés de la Crimée, où les Tatares et les Russes les vexaient tour à tour, ils vinrent ici demander un asile à Joseph II, et se montrent dignes de la liberté qui leur est accordée, par leur conduite tranquille et leurs mœurs frugales.

La Bukowine était le berceau de la nation moldave. En 1496, une armée polonaise de 80,000 hommes, ayant assiégé Suczawa, fut repoussée et entièrement défaite par les troupes de l'hospodar Étienne le Grand; plus de 20,000 nobles polonais furent faits prisonniers : le vainqueur les fit atteler à la charrue, et ils furent obligés de semer des graines de hêtre sur le champ de bataille. Le hêtre est appelé *bois de sang* par les Valaques, qui croient que la croix divine du Sauveur en était faite. Les Turcs aussi s'en servent pour empaler leurs victimes. De là le nom de forêt de sang, qui équivaut à celui de Bukowine. Lorsque les Autrichiens eurent envahi ou repris la Galicie, Joseph II se fit faire par un officier supérieur un rapport judicieux et profond, d'où il résulte « que la » possession de la Bukowine est nécessaire pour flanquer convenable- » ment les provinces autrichiennes qui font face à la Pologne et à la » *Moscovie*; qu'elle fournit une ligne de communication militaire entre » la Galicie et la Transylvanie, ce bastion avancé de l'empire; enfin que » dans le cas d'une guerre avec le Turc ou le *Moscovite*, elle assure aux » Autrichiens le terrain dominant les positions des ennemis. » Ces raisonnements, parfaitement justes, décidèrent le maintien de l'occupation déjà exécutée, et les Turcs, espérant l'appui de l'Autriche contre les *Moscovites*, y donnèrent un consentement secret. L'hospodar Ghika osa protester solennellement contre ce démembrement de la Moldavie; mais le lendemain, sa tête mise devant ses pieds fit connaître la politique de la Porte.

La Galicie avec la Bukowine exportent pour 20,000,000 de sel, grains, bétail, chevaux, cuirs bruts et apprêtés, laine, cire, miel, bougies et hydromel, tabac en feuilles, lin, chanvre, suif, soies de porc, surtout en Autriche et en Moravie. Avec une population de près de 5,000,000 d'habitants, ce royaume fournit des recrues à 44 régiments d'infanterie et à 4 régiments d'*hulans* ou cavalerie légère, ainsi qu'à un bataillon de chasseurs. C'est là le plus important sacrifice du pays, car les revenus ne s'élèvent qu'à environ 50,000,000 de francs. Ce royaume devrait surpasser la plupart des États en bonheur, industrie et richesse; tout commerce y est libre, l'accise y est inconnue, les contributions y sont très-modérées; la nature lui prodigue ses dons; mais le manque de débouchés naturels

depuis que la Prusse est en possession de la Vistule, l'abrutissement des paysans, et enfin la trop grande prépondérance de ces fénérateurs et brocanteurs juifs qui obstruent toutes les villes, voilà les maux qui compriment l'essor de la civilisation.

Sous le titre de royaume, la Galicie fait partie intégrante de la monarchie autrichienne. Ce pays est régi par une administration supérieure qui siège à Lemberg, et qui est présidée par un fonctionnaire auquel on donne le titre de vice-roi : il jouit d'une sorte de représentation nationale appelée l'assemblée des États ; celle-ci se réunit tous les ans sur la convocation de l'empereur. Les députés se divisent en quatre classes : ceux du clergé, ceux de la noblesse, ceux des chevaliers ou nobles nés dans le pays et payant une contribution foncière de 75 florins, et ceux de la bourgeoisie, que l'on choisit parmi les seuls habitants de Lemberg. Ces députés reçoivent un traitement du gouvernement. Les attributions des États consistent principalement dans la répartition des contributions directes et dans l'administration des secours à allouer pour les logements militaires. Ils ne peuvent envoyer des députations à l'empereur sans en avoir reçu l'autorisation. Dans l'intervalle des sessions, une commission permanente est consultée au besoin par l'administration supérieure. Tout ce qui concerne les affaires militaires est dans les attributions du commandant-général militaire, qui réside aussi à Lemberg.

D'après ce que nous avons dit précédemment, nous pouvons, sans crainte d'être taxés d'exagération, considérer la Galicie comme l'État le moins éclairé de tous ceux qui composent la monarchie autrichienne. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a cherché à y répandre l'instruction. Ce n'est qu'en 1816 que la seule université du royaume, celle de Lemberg, a été fondée ; précédemment, il n'y existait qu'une simple académie. En 1817, la Galicie ne possédait que 9 gymnases ; aujourd'hui elle en a 13. En 1817, il n'existait pour les sciences politiques qu'un seul institut, celui de Czernowitz ; aujourd'hui on en trouve un second à Przemysl et un troisième à Tarnopol, où l'on voit aussi un institut de théologie avec un séminaire catholique-romain. Il y a maintenant dans chaque district ou cercle une école principale, 15 écoles primaires dans les principales villes, 16 écoles pour les filles et 220 écoles populaires. En 1829, on comptait en Galicie 4 imprimeries, savoir : 2 à Lemberg, où l'on a imprimé six ouvrages en polonais, et 2 à Bochnia, où l'on a publié quatre ouvrages dans la même langue. Tel est l'état actuel de l'instruction du pays.

TABLEAUX STATISTIQUES DU ROYAUME DE GALICIE EN 1854<sup>1</sup>.

SUPERFICIE.	POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.	REVENUS en francs.	DIVISION POLITIQUE 2.
4,473	4,936,303	1,103	50,000,000	20 cercles. — 100 villes. — 270 bourgs. — 6,140 hameaux ou villages.

<sup>1</sup> En y comprenant l'ancienne république de Cracovie, réunie à l'Autriche depuis 1846, et la Bukowine ou cercle de Czernowitz.

<sup>2</sup> La Galicie, dans la nouvelle division territoriale établie en 1849, se subdivise en trois arrondissements, Lemberg, Cracovie et Stanislawow, et la Bukowine ou ancien cercle de Czernowitz forme une province séparée. Mais en 1854 cette division politique, quoique décrétée, n'avait pas encore été réalisée.

NOM DU CERCLE.	SUPERFIC. en lieue carrée.	POPULATION.	CHEF-LIEU ET VILLES PRINCIPALES.
LEMBERG. . . . .	122	195,601	Lemberg, 66,000. — Grudek, 7,000. — Szczerzec, 1,400.
CRACOVIE. . . . .	52	144,331	Cracovie, 45,000. — Chrzanow, 4,200. — Krzeszowice, 2,500.
WADOWICE. . . . .	194	376,307	Wadowice, 3,000. — Andrychow, 3,000. — Biala, 2,800. — Keny, 3,400.
BOCHNIA. . . . .	128	234,606	Bochnia, 6,000. — Podgorze, 1,700. — Wieliczka, 6,500. — Woinicz, 1,500.
SANDEC. . . . .	188	256,083	Now-Sandec, 4,000. — All-Sandec, 3,000. — Ciez-Kowice, 1,400.
JASLO. . . . .	168	264,518	Jaslo, 2,000. — Osiec, 1,000.
TARNOW. . . . .	197	250,926	Tarnow, 6,000. — Pilsno, 1,800. — Ropczyce, 1,200.
RZESZOW. . . . .	232	224,459	Rzeszow, 6,000. — Laneul, 2,400.
SANOK. . . . .	250	274,011	Sanok, 1,800. — Brzozow, 2,500. — Dubiecko, 1,600. — Dobromyl, 1,400.
SAMBOR. . . . .	258	209,090	Sambor, 1,400. — All-Sambor, 3,000. — Straszol, 4,000. — Drohobycz, 8,000.
PRZEMYSL. . . . .	194	250,532	Przemysl, 1,000. — Jaroslaw, 8,500. — Jaworow, 3,000.
ZOLKIEW. . . . .	261	220,043	Zolkiew, 4,500. — Lubaczow, 1,600. — Belz, 2,000. — Sokal, 2,500.
ZLOZCZOW. . . . .	260	242,964	Zlozcow, 8,000. — Brody, 18,000. — Busk, 3,000.
TARN-POL. . . . .	183	217,647	Tarnopol, 17,000. — Mikulince, 2,500. — Husiatyn, 2,000.
BRZESZANY. . . . .	223	221,010	Brzeszany, 5,000. — Burstyn, 2,200. — Bobrka, 3,000.
STRY. . . . .	310	227,916	Stry, 9,000. — Halicz, 5,000.
STANISLAWOW. . . . .	270	243,932	Stanislawow, 12,000. — Maryanpol, 1,800. — Solotwina, 2,800.
CZORTKOW. . . . .	191	193,712	Czortkow, 2,000. — Iazlowice, 2,500. — Zaleszczykw, 3,000.
KOLOMEA. . . . .	254	214,459	Kolomea, 8,000. — Kutow, 5,000. — Sniatyn, 7,000.
CZERNOWITZ. . . . .	526	380,826	Czernowitz, 14,000. — Sereth, 5,000. — Suczawa, 8,000.

POPULATION PAR NATIONS D'APRÈS LE  
LE RECENSEMENT DE 1848.

Polonais. . . . .	4,854,800
Rousniaques, . . . . .	1,891,300
Valaques. . . . .	281,650
Juifs. . . . .	455,000
Allemands. . . . .	80,000
Lippowanys. . . . .	40,000
Arméniens. . . . .	6,500
Zigueunes (ou Bohémiens). . . . .	2,180
Grecs. . . . .	664
	<u>4,582,094</u>

## ÉGLISES CLASSÉES PAR CULTES.

## Culte catholique romain.

Diocèses.	Sièges.
Archevêché. . . . .	Lemberg.
Évêché. . . . .	Przemysl.
Idem. . . . .	Tynieç.
Idem. . . . .	Cracovie.

## Culte grec-uni.

Diocèses.	Sièges.
Archevêché de Lemberg, Haliez et Kamieniec. . . . .	Lemberg.
Évêché. . . . .	Przemysl.

## Culte arménien-uni.

Archevêché. . . . .	Lemberg.
---------------------	----------

## Culte grec-non-uni.

Évêché de Bukowine. . . . .	Czernowitz.
-----------------------------	-------------

## Communion de la confession d'Augsbourg.

Surintendance soumise au consistoire de Vienne. . . . .	Lemberg.
---	----------

## Communion réformée.

Idem. . . . .	Idem.
---------------	-------



## LIVRE CENT SOIXANTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Fin de l'empire d'Autriche. — Description de la Hongrie et de ses annexes. — Recherches sur la nation hongroise, son origine. — Coup d'œil général sur le royaume de Hongrie et sur les États qui en dépendent.

La Hongrie réunit autour de l'antique croix de saint Étienne diverses nations : le Magyar, accouru sur ses coursiers indomptés des bords du Volga ; le Slovaque et ses frères, descendus des monts Karpathiens ou des Alpes Noriques ; le Germain, arrivé en longeant le Danube, et les Valaques, pasteurs des Alpes de Dacie ; tous Européens ou semi-Européens, malgré la différence pittoresque de leur costume ; tous chrétiens, malgré la nuance de leurs rites. La Transylvanie, sœur de la Hongrie, sous ses lois indépendantes, unit à peu près les mêmes éléments civils et religieux. Pourquoi séparerions-nous ces deux masses homogènes ? Il est vrai que la Croatie et la Dalmatie appartiennent à une autre région physique ; mais dans une science historique, comme la géographie, les divisions usuelles doivent prédominer sur les divisions systématiques, et les petites fractions, créées par l'histoire ou la politique, doivent être annexées aux grandes masses de la manière la plus commode pour la mémoire du lecteur. Voici donc l'ensemble que nous allons embrasser dans une seule et même description. Les monts *Karpathiens* ou *Karpathes*, appelés *Krapack* en polonais, environnent au nord et à l'est la vaste plaine où le Danube semble s'arrêter au milieu de son cours, et qui forme la principale partie de la Hongrie. A l'est de cette plaine, la *Transylvanie* occupe trois grandes vallées entre les branches des monts Karpathiens. A l'ouest, l'*Esclavonie* s'étend entre la Drave et la Save ; plus loin encore, la *Croatie* s'appuie aux dernières branches des Alpes Juliennes. La *Dalmatie* descend sur les rivages de l'Adriatique. Telle est la situation générale des provinces dont nous allons tracer d'abord le tableau physique général, ensuite la description topographique et ethnographique.

Les monts Karpathiens, dans leur ensemble, s'étendent sur une ligne demi-circulaire d'environ 300 lieues, dont 400 font partie de la grande arête européenne, et forment la limite des deux grands versants de la mer Noire et de la Baltique. On peut les diviser en trois parties : les

*Karpathes occidentales*, qui ont 40 lieues de longueur et sont liées aux monts Sudètes, l'une des dépendances du système alpin; les *Karpathes centrales*, qui occupent une longueur d'environ 100 lieues; enfin les *Karpathes orientales*, qui se prolongent sur une étendue de 160 lieues, et décrivent un demi-cercle jusqu'au bord du Danube. C'est dans les *Karpathes centrales* que se trouve le groupe de Tatra. Toute la partie du sud-est répond aux *Alpes Bastarniques* ou *Daciques* des anciens, du nom de deux peuples qui habitaient dans son voisinage. Bien que les *Karpathes* soient loin d'égaliser les Alpes en hauteur, elles peuvent être comptées au nombre des montagnes les plus élevées de l'Europe. Nous y distinguons plusieurs groupes, chaînons et promontoires.

Le groupe de *Tatra* est le plus élevé de tous, et ses sommets granitiques s'élèvent jusqu'à 2,420 mètres. Il s'étend de l'est à l'ouest, et s'élance brusquement à l'est au-dessus des plaines de Kesmark et des montagnes arénacées qui servent de limites entre la Hongrie et la Galicie orientale. Il est compris entre le Poprad, qui y prend sa source au sud et tourne brusquement au nord; le Dunajec, qui prend sa source au nord; le Waag ou Vag et l'Arva, qui le séparent au sud et à l'ouest des montagnes voisines. Deux groupes particuliers, au nord-ouest du premier, forment les limites naturelles entre la Hongrie, la Galicie orientale et la Moravie. L'un d'eux, nommé le *Baszkid*, s'étend entre l'Arva, le Vag, la rivière de Kiszueza et les sources de la Vistule; l'autre se dirige au sud-ouest, depuis la Kiszueza jusqu'à Presbourg, et se nomme généralement le *Javornik*. Il s'étend sur une longueur d'environ 15 lieues entre la Krivaja et le Drin. C'est le défilé de Jablunka qui les sépare en masse. Des recherches locales y feront distinguer diverses terrasses.

On comprend généralement en Hongrie sous le nom de *Fatra* tout cet amas de montagnes moyennes et riches en mines qui s'étendent depuis le Vag jusque vers Kaschau; mais cette dénomination s'applique encore dans un sens spécial, tantôt à la montagne de Koenigsberg avec ses prolongations, et tantôt à deux autres, dont l'une, étant située sur les limites des comitats ou comtés de Thurutz et de Liptau, s'appelle le grand *Fatra*, et l'autre, située dans le comté d'Arva, le petit *Fatra*. Il vaut mieux distinguer les diverses parties par des limites géographiques. Une petite chaîne s'étend entre les rivières de Vag, de Nyitra et de Thurutz, du nord-est au sud-ouest, depuis Predmir jusqu'à Freystadt. Entre la rivière de Nyitra et celle de Gran s'élève un groupe parallèle au dernier, et qui s'étend depuis Nyitra jusqu'à Kremnitz; il est lui-même formé de

trois petits groupes, dont le plus remarquable se nomme le *Klak*. Au nord de ce groupe se présente, entre les rivières du Thuratz et de Revucz, la petite chaîne des montagnes de *Fatra* proprement dites, qui s'étend entre Rosemberg et Neusohl. Les habitants allemands donnent le nom d'*Alpes de Liptau* à une chaîne faussement nommée groupe par M. Beudant, et qui s'étend de l'ouest à l'est, parallèlement au Tatra; entre les rivières de Vag et de Gran, depuis le *Prossiva* jusqu'au *Kralova-hora*, et qui semble se lier à une multitude de montagnes particulières entre la rivière de Hernat, qui coule dans les plaines de Leutschau, et celle de Sajo. Plus au sud, à la gauche du Gran, jusqu'aux bords des rivières de Sajo et d'Ipoly, qui se dirigent en sens contraire, l'une à l'est et l'autre à l'ouest, se présente une masse de montagne composée d'un si grand nombre de petits groupes particuliers, qu'il est presque impossible de les classer. Nous citerons néanmoins le *Polanaberg*, le *Vepor*, le *Szilna*, l'*Ostrosky* et le *Nagyszal*.

Presque entièrement détaché de tous ces groupes, le *Matra* s'élève subitement à une assez grande hauteur au-dessus de la plaine, et se trouve compris entre la petite rivière de Zagyva et celle de Tarna : le Sasko, qui appartient à ce groupe, a 900 mètres d'élévation, et le Kckes 4,010. On donne le nom d'*Osztra*, ou de *Buk-Hégy*, au petit pays montueux compris entre la rivière de Tarna et celle de Sajo.

De la ville d'Épériers à celle de Tokay se dirige une chaîne célèbre en Hongrie sous le nom de *Hégy-Allya*, ou monts inférieurs, dont les parties méridionales produisent le vin le plus généreux de l'Europe. *Fekete-Hégy* en est le point le plus élevé; les collines de Tokay en forment la pointe sud-est. Au nord-est du Hégy-Allya, un groupe particulier s'élève en avant des montagnes de sable qui forment les limites de la Galicie orientale; c'est le groupe de *Vihorlet*, compris entre les plaines des rivières de Laboreza et de Ungh.

A partir du mont Tatra, la chaîne des monts Karpathes se dirige vers l'est en décrivant un arc de cercle et en s'abaissant; mais cet abaissement ne paraît pas s'étendre au delà des comitats de Saros et de Zemplin; plus à l'est elle se relève, sans peut être atteindre tout à fait celle des monts Tatra, mais en joignant sans interruption complète les Alpes de la Transylvanie. Les montagnes de la Hongrie offrent généralement des sommets granitiques; mais un peu plus bas, le granite est recouvert par le calcaire compacte et saccharoïde qui repose sur des schistes argileux.

Les Alpes de la Transylvanie présentent des chaînes bien marquées à

côté de quelques groupes moins déterminés. Un grand système de montagnes se montre à l'extrémité la plus orientale, où les rivières de Maros, de Küküllò, d'Aluta, de Szamos, de Bisztritz-Moldavique et de Moldava, prennent naissance; mais il nous paraît que, formé de plusieurs groupes particuliers, il a plus de largeur que d'élévation. A l'endroit où les frontières de la Hongrie, de la Transylvanie et de la Bukowine se rencontrent, une chaîne se détache au nord-ouest de cette grande masse précédente, entre le Szamos oriental et la Theiss; elle se prolonge à l'ouest par Kapnik, et renferme des sommets élevés, entre autres le *Rosalj*. Une grande et puissante chaîne, coupée néanmoins par l'Aluta, forme les limites de la Transylvanie et de la Valachie. C'est là que sont les sommets les plus vantés: ceux du *Butetsch*; mais ils ne sont pas encore mesurés avec les soins nécessaires. C'est l'extrémité occidentale de cette grande chaîne qui forme les montagnes du *Bannat*, groupe particulier, dont on peut observer, du haut du mont *Szemenik* la masse médiocrement élevée, mais hérissée de rochers escarpés. Elles semblent s'unir par des rochers qui embarrassent le cours du Danube aux montagnes de la Servie. La constitution géologique de ces montagnes paraît être la même que celle des montagnes de la Hongrie, seulement c'est la roche nommée *Grauwacke*, composée de sable quartzéux et de mica qui recouvre ou environne le pied des montagnes granitiques.

Tels sont les sommets dont l'ensemble décrit un demi-cercle irrégulier sur les frontières orientales et méridionales de la Transylvanie. Le milieu de ce pays forme un terrain plus bas, dont les roches presque entièrement arénacées renferment de nombreuses mines de sel, et où les rivières roulent de l'or. Ce plateau, traversé par quelques petits chaînons, se maintient à une élévation considérable au-dessus de la Basse-Hongrie, et se relève même vers l'ouest en montagnes qui forment deux massifs particuliers. Le premier se trouve compris entre le bras occidental du Szamos, les sources de la Kraszna, du Berettyò et du Sebes-Körös ou Kœrcœs-Rapide; il renferme le *Bihary-Hégy*, le *Czaf*, le *Vaskho* et plusieurs autres groupes distincts. Le deuxième massif, qui est une véritable chaîne, se prolonge entre le Maros au sud, l'Aranyos au nord, et nourrit les sources du Fejer-Körös ou Kœrcœs-Blanc; elle renferme le *Gaina*, le *Kladowa*, et se termine avec le *Villagos*. Tout ce pays montagneux entre la Transylvanie et la Basse-Hongrie est encore imparfaitement connu.

Nous devons encore remarquer deux chaînes de montagnes qui, du côté occidental, entrent dans la Hongrie. Ce sont des branches des Alpes

Styriennes. La première, allant de sud-est à nord-est, forme, au nord du lac Balaton, les monts *Bakony*, hauts de 637 mètres et se termine par les monts *Pilicz* vers Gran; l'autre suit le cours de la Drave vers le sud-est, et, s'étant presque effacée dans la plaine de l'Esclavonie, se relève dans la Serbie pour former les pittoresques collines de *Fruska-Gora*.

Les Alpes Juliennes, qui commencent dans la Carniole, se continuent entre la Croatie et la Dalmatie hongroise, vers la Dalmatie vénitienne, où elles joignent la chaîne albano-dalmate, branche du système du mont Hæmus : nous y reviendrons dans la topographie.

La Hongrie renferme deux des plus grandes plaines de l'Europe; l'une, longue de 40 lieues et large de 25, embrasse sa partie occidentale, bornée par les montagnes de l'Autriche à l'ouest, celles du comitat de Nyitra au nord, et le Bakony au sud-est; l'autre, longue de 120 lieues et large de 80, forme la Basse-Hongrie dans le sens physique, et présente en grande partie un désert salin et sablonneux, terminé vers le Danube et la Theiss par d'immenses marais. On prétend que le niveau de la plaine basse est de 110 mètres au-dessus du niveau de la mer, et que celui de la plaine supérieure n'a que 10 mètres de plus; mais elle s'élève en grande partie par pentes insensibles vers les hauts pays qui les circonscrivent; elle n'éprouve pas non plus les brûlantes chaleurs de la grande plaine. Celle-ci est une Afrique européenne. Un horizon sans limites fatigue l'œil du voyageur. Le mirage, produit d'un ciel ardent, le tourmente d'illusions perfides; et souvent le brouillard malsain, enveloppant toute cette scène d'un voile épais, lui dérobe les indices de la route et l'environne d'une solitude absolue. Entendra-t-il le mugissement des troupeaux? Apercevra-t-il la lutte du berger, ou s'égarera-t-il parmi les roseaux des marécages?

Il existe en Hongrie deux lacs d'une très-grande étendue, le lac *Balaton* et le lac de *Neusiedel*. Le premier est situé entre les comitats de Szalad et de Schimegh. Sa plus grande étendue est d'environ 17 lieues du sud-ouest au nord-est : sa plus grande largeur est à peu près de 2 à 3 lieues; mais il est des points où il est plus étroit et ne présente guère que trois quarts de lieue. Sa profondeur est d'environ 10 mètres. Son niveau au-dessus de la mer est d'à peu près 140 mètres. Vers son extrémité nord-est, il est presque barré par une petite masse de montagnes ou presqu'île, qui s'avance d'environ une lieue au milieu de ses eaux. Ce lac, dont la superficie est évaluée, en y comprenant à la vérité les marais environnants, à 66 lieues carrées (24 milles d'Allemagne carrés), est principalement alimenté par la rivière de Szalad; il reçoit en outre 8 autres rivières : la quantité d'eau qui

s'y jette paraît cependant peu volumineuse relativement à sa superficie, qui doit fournir à une évaporation considérable; aussi à peine a-t-il un débouché, car la petite rivière de Siö, qui semble en sortir pour se jeter dans le Danube, n'est qu'un marais avec lequel le lac communique par son bord méridional, et qui ne devient rivière qu'après avoir reçu les eaux des montagnes orientales du comitat de Schimegh.

Le lac de Neusiedel se trouve entre le comitat d'OEdenbourg et celui de Wieselbourg. Sa plus grande dimension est du nord au sud, et peut avoir environ 8 lieues et demie; sa largeur, vers ses deux extrémités, est d'environ 3 lieues, mais il se rétrécit au milieu et peut alors avoir environ une lieue et demie; il n'a que 50 à 60 centimètres de profondeur; il communique à sa partie méridionale avec des marais considérables qui s'étendent à l'est, et qui, après la réunion de plusieurs ruisseaux, finissent par s'écouler dans la rivière de Raabnitz depuis l'an 1800, que le prince d'Essterhazy a fait ouvrir un canal d'écoulement de 6 mètres de largeur et de 2 de profondeur, qui s'étend depuis ce lac jusqu'aux marais de Wasen-Hanschag sur une longueur de 6 à 7 lieues. Il paraît encore ici que l'évaporation à la surface du lac et des marais voisins doit à peu près compenser le volume des eaux qui viennent s'y rendre par divers ruisseaux, dont le plus considérable est la Vulka; en sorte que la rivière de Raabnitz est beaucoup moins forte qu'on ne pourrait le présumer, d'après l'étendue de terrain dont elle devrait recevoir toutes les eaux. Celles de ce lac sont purgatives, et tiennent en dissolution, selon les uns, du nitrate de potasse, et selon d'autres du sulfate de soude. Il est sujet à des débordements: en 1789, il s'éleva, dit-on, de près de 5 mètres en 48 heures.

Il paraît prouvé que le lac de Neusiedel n'est pas du tout le *Peiso* de Plin, *Pelso* d'Aurélius Victor, et *Pelsodis* de Jornandès, situé dans la *Pannonia Prima*, et sur lequel l'empereur Galerius, en lui donnant un écoulement dans le Danube, gagna des terres labourables. Aucun géographe ancien, ni la Table de Peutinger, ni les itinéraires, ne placent un lac dans cette position. Un acte public de 1339 parle d'une rivière de Ferto, et un autre acte désigne des villages situés dans le terrain où s'étend le lac. Ces circonstances peuvent faire croire que le lac s'est formé peu à peu, dans le dixième ou onzième siècle, par la stagnation des eaux de la rivière, qui, à la suite de quelques éboulements, n'ont pu trouver un débouché. Encore, en 1725, un éboulement a-t-il fait accroître la salure des eaux, qui, en 1763, à la suite d'un petit tremblement de terre, parurent comme en ébullition. Mais où était donc le *Pelso*? Les uns en reconnaissent les traces

entre Saint-George et Landsitz; les autres, avec plus de probabilité, le regardent comme identique avec le Balaton. A la vérité, ce lac n'a été desséché que pour une petite partie, mais on voit les traces de travaux anciens et modernes; et comment un si grand lac aurait-il pu échapper aux regards des anciens? car le lac *Ulkea* de Dion Cassius, l'*Hiulkas* de Zozime, qu'on a voulu regarder comme répondant au Balaton, est dans une autre position.

Les autres grands lacs se confondent avec les marais qui les entourent; tel est, par exemple, le lac de *Palicz* ou *Palitsch*, près de Thérésienstadt, qui a, dit-on, jusqu'à 42 mètres (6 toises) de profondeur, et dont le fond, dur et solide, est sur une couche de sel alcalin, appelé par les chimistes sous-carbonate de soude. Plusieurs lacs, qui sont indiqués sur les cartes au milieu de la plaine, ne sont que des flaques d'eau, qui le plus souvent sont à sec pendant les chaleurs de l'été.

La langue hongroise, qui a été obligée d'emprunter au ture un terme pour désigner la mer, est riche en mots pour distinguer les diverses espèces de marais; ceux dont les eaux se couvrent d'une souche flottante d'herbes aquatiques s'appellent *lap*; ceux dont le terrain boueux produit des roseaux et des jones sont nommés *mostar*. Les marais sont extrêmement étendus dans la Hongrie, et particulièrement au milieu de la grande plaine, sur les bords de la Theiss et du Danube, ainsi que dans les larges vallées où coulent la Drave et la Save. On évalue la surface du terrain envahi par les marais à 300 lieues carrées, ce qui pourrait bien être au-dessous de la réalité. De plus, comme les rives de plusieurs rivières sont extrêmement basses, il arrive souvent, après les débordements, que certaines parties des pays de plaines conservent pendant longtemps, même pour toujours, des eaux croupissantes. Les Hongrois éclairés s'occupent sérieusement de diminuer les marais de leur pays; ce serait non-seulement le moyen de rendre à la culture une immense quantité de terrains, mais encore de mettre les habitants à l'abri des miasmes putrides auxquels ils se trouvent exposés dans tant de lieux différents, où régner le scorbut et les fièvres intermittentes. Quoique ces influences malignes s'étendent sur un terrain d'environ 300 lieues carrées, il reste encore plus de 45,000 lieues carrées dans les Etats hongrois, où le climat n'est pas plus insalubre qu'en France ou en Allemagne.

Les fleuves appellent encore notre attention. Le Danube. *Donau* en allemand, *Duna* en hongrois, après la Volga le plus grand fleuve de l'Europe, entre dans la Hongrie au bourg de Deven, à l'instant où il reçoit à sa

gauche la rivière de March ou Morava. Il présente au-dessous de Presbourg un grand nombre d'îles, et se partage bientôt en trois bras principaux, dont le plus considérable se dirige à l'est-sud-est. Les deux autres, après avoir formé deux grandes îles, se réunissent au bras principal : l'un au-dessous de Raab, après avoir reçu du sud les rivières de *Laita* et de *Raab*; l'autre à Comorn, après avoir reçu la rivière de *Vag*, qui, dans un cours de 36 milles, forme plus de cent tourbillons. A partir de Raab, le fleuve coule directement à l'est, et son cours semble se resserrer à l'approche des montagnes entre lesquelles il passe au-dessous de Gran, après avoir reçu à sa gauche les eaux des rivières de *Gran* et d'*Ipoly*. Après quelques sinuosités entre les rochers, il atteint la petite ville de Waizen, où tout à coup il se détourne au sud, en longeant le pied des collines de Saint-André et de Bude; sa pente, depuis Ingolstadt jusqu'à Bude, est de près de 3 mètres; son changement brusque de direction paraît déterminé par les collines dépendantes du mont Czerhatz et par le niveau de la grande plaine, incliné davantage à l'ouest. A peine le Danube est-il entré dans les plaines de la Hongrie, qu'il commence de nouveau à s'étendre et à former des îles considérables; ses eaux paisibles n'ont pas un demi-mètre de pente par lieue; ses bords deviennent extrêmement marécageux, surtout dans la partie méridionale du comitat de Pesth, et dans les comitats de Baes et de Tolna, vers l'embouchure de la *Drave*, qu'il reçoit à la droite. Sa direction au sud se continue jusqu'aux limites de l'Esclavonie, où les premières collines de la *Fruska-Gora* suffisent pour retarder sa réunion avec la Save. Le fleuve reprend son cours vers l'orient, et, longeant ce petit groupe de montagnes, il se détourne encore au sud-est pendant quelque temps, reçoit la *Theiss*, puis la *Save* à Belgrade, le *Témsch* à Pantsehova, et roule alors ses eaux plus rapides au pied des montagnes de la Servie. Bientôt son lit se resserre, et ses flots impétueux se pressent; il s'échappe entre les montagnes du Bannat et celles de la Servie par des gorges très-profondes, qu'il semblerait lui-même avoir creusées. Enfin, à Neu-Orsova, il sort des Etats hongrois; et plus tard, ayant franchi les digues qui semblaient s'opposer à son passage, il s'étend de nouveau dans les vastes plaines de la Valachie et de la Moldavie, où ses eaux s'unissent enfin à la mer Noire.

La *Theiss*, *Tizza* en hongrois, est, après le Danube, la rivière la plus considérable de la Hongrie. Elle se forme, à l'extrême limite du Marmaros et de la Bukowine, par la réunion de la *Theiss-Blanche* et de la *Theiss-Noire*, qui descendent du versant occidental des Karpathes : la première du



mont Pietros, et la seconde du mont Csorna. Elle traverse les vastes marais des comitats de Szathmar et de Szaboles, et après un circuit considérable, tourne tout-à-fait au sud dans les vastes plaines de la Hongrie, à travers lesquelles elle coule jusqu'au Danube, où elle se jette entre Semlin et Peterwardein. Cette rivière reçoit dans son cours presque toutes les eaux de la Transylvanie et la plus grande partie de celles des montagnes septentrionales de la Hongrie. Parmi celles que la Theiss reçoit de la Transylvanie, nous remarquerons d'abord le *Szamos* qui présente deux branches, dont la plus grande vient des montagnes les plus orientales de la principauté, et ensuite le *Körös* ou *Kæræs*, dont les différentes branches naissent au milieu des montagnes qui forment les limites du comitat de Bihar et de la Transylvanie; on en distingue trois sous les noms de *Kæræs rapide*, de *Kæræs noir*, et de *Kæræs blanc*; il résulte de leur réunion une rivière assez forte, qui va porter à la Theiss, vis-à-vis de Csongrad, la plus grande partie des eaux rassemblées sur les pentes occidentales des premières montagnes de Transylvanie. Tout le terrain que traversent les trois *Kæræs* est extrêmement marécageux; on évalue à 28,089 hectares la quantité de terrain usurpé seulement par le *Kæræs rapide*, et à 33,750 hectares la quantité des terrains fangeux qui sont inondés de temps à autre. Le *Maros* ou *Marosch* (*Mureschul* en valaque), qui est encore une des grandes rivières de Hongrie, prend sa source au fond de la Transylvanie, au mont *Magos*, dans les hautes montagnes du siège Csik; elle reçoit l'*Aranyos*, venant par un circuit des montagnes occidentales de la Transylvanie, et les deux *Kukullo*, (*Kuckel*, en allemand, *Tærnavá* en valaque), qui prennent au contraire leurs sources dans les parties orientales de la principauté. Le *Maros* aboutit à la Theiss vis-à-vis Szegedin. Parmi les rivières que la Theiss reçoit des montagnes du nord de la Hongrie, on distingue le *Bodrog*, qui lui apporte, au-dessous de Tokay, toutes les eaux des comitats de Zemplin, de Unghvar et de Bèregh; le *Hernath*, qui, prenant sa source dans le comitat de Zips, reçoit par la *Tarza* les eaux du comitat de Saros, et par le *Sajo* toutes celles des environs de Gömor et de Torna; enfin, les petites rivières d'Eger, de Zagyra, etc., qui portent à la Theiss les eaux des montagnes de Matra, de Czerhatsz, etc.

C'est ainsi qu'au milieu des plaines de la Hongrie la Theiss roule une masse d'eau considérable, et la jonction du *Maros*, près Szegedin, n'a pas moins de 200 mètres de large. Les Hongrois disent qu'il y a dans la Theiss autant de poissons que d'eau. Comme la Theiss, le *Maros*, le *Körös*, le *Szamos*, le *Bodrog*, sont navigables dans une grande partie de leur cours,

on devrait s'attendre à les voir animés par un commerce actif; mais les rives trop basses, et bordées de marais impraticables, empêchent souvent la communication d'un endroit à l'autre. On ne remonte pas la Theiss au-dessus de Szegedin, quoiqu'elle porte bateau à Szigeth, et cette rivière ne sert guère que de communication avec l'intérieur de la Transylvanie, au moyen du Maros, qui est navigable jusqu'à Karlsbourg. Cette plaine basse, mais solide, sépare la Theiss du Danube; on la coupe par le *canal François*, long de 44 milles allemands, et navigué par 4,100 bateaux.

La *Sava*, *Szava* en illyrien, *Szava-vize* en hongrois, *Sau* en allemand, qui forme en partie la limite méridionale des États hongrois, vient des montagnes de la Carniole, à travers la Styrie, et entre dans la Hongrie près de Zagrab; elle reçoit la *Kulpa*, l'*Unna*, le *Verbas*, la *Bosna* et la *Drina*; elle coule sur un lit d'argile mêlée de sable et de grès; sa pente est peu considérable, aussi déborde-t-elle fréquemment et couvre-t-elle alors toutes les plaines basses qui l'avoisinent, où elle laisse souvent des eaux stagnantes pendant la plus grande partie de l'année. On l'a encaissée par des digues dans un assez grand nombre d'endroits; mais il arrive souvent que ces travaux sont emportés par la violence des eaux. Cette rivière, de 110 lieues de longueur, qui est navigable dans la plus grande partie de son cours, est la voie ordinaire de l'exportation des grains et des tabacs dans la Dalmatie et l'Italie. Les bateaux remontent jusqu'à Sziszek, d'où ils se dirigent par la *Kulpa* jusqu'à Carlstadt; de là les chargements sont transportés par terre.

La *Drave*, en allemand *Drau*, qui sous le nom primitif de *Drage*, prend sa source dans le Tyrol, se porte directement au sud-est pour se jeter dans le Danube au-dessous d'Eszek. Cette rivière forme la limite naturelle entre la Hongrie et les deux provinces de Croatie et d'Esclavonie; elle a 160 lieues de longueur; le principal cours d'eau qu'elle reçoit est la *Mur*, venant de la Styrie. A partir de Legrad, le cours de la Drave commence à se ralentir, et, arrivée dans l'Esclavonie, où sa pente est encore moins considérable, cette rivière se répand fréquemment dans les terres, et y laisse beaucoup d'eaux stagnantes, surtout vers son embouchure. Elle commence à être navigable à Villach; le grand nombre d'arbres qu'elle a entraînés dans sa course en rend la navigation très-dangereuse.

Une seule petite rivière, mais cependant navigable, refuse au Danube le tribut de ses eaux; c'est le *Poprad*, qui prend sa source au pied méridional des montagnes de Tatra, dans le comitat de Zips; elle tourne subitement au nord pour se jeter dans le Dunajec, dont les sources se trouvent,

en Galicie, sur la pente septentrionale du Tatra, et qui va bientôt lui-même, après un cours de 34 lieues, grossir la Vistule.

L'*Aluta*, ou l'*Alt*, se distingue aussi par un cours singulier : née dans les montagnes orientales de la Transylvanie, les Nagy-Hagyrnas, elle traverse du nord au sud une vallée alpine, revient sur elle-même au nord, vers les limites du district de Cronstadt, coule ensuite à l'ouest, et enfin, arrivée dans le district d'Hermanstadt, se courbe subitement au sud pour s'échapper au passage de la Tour-Rouge, traverser la Valachie, et se jeter dans le Danube près de Nikopoli, après un cours de 90 lieues.

Le climat de la Hongrie varie surtout d'après l'élévation du sol. Le Tatra seul garde des neiges éternelles; mais sur plusieurs autres montagnes, même dans la Transylvanie, les neiges restent encore au mois de juillet. Le nord de la Hongrie, moins rempli de montagnes élevées, participe pourtant au climat froid des deux hauts massifs qui l'avoisinent. Dans les comitats d'Arva, de Liptau et de Zips, au nord-ouest, et dans le Marmaros, au nord est, l'hiver étale toutes ses rigueurs pendant six mois de l'année; la neige tombe quelquefois en septembre, et ne fond souvent que dans les premiers jours de juin; les grains y fleurissent à peine vers le 20 juin, où ils sont mûrs dans la plaine. Le climat s'adoucit à mesure que les montagnes s'abaissent. Une ligne courbe tirée de Neutra, par le comitat de Honth, à Kaschau, nous paraît marquer la région où les chênes, les hêtres, les arbres fruitiers et le blé commencent à prospérer; tandis qu'une autre ligne courbe tirée par Vacz, Gyöngyös, Erlau, Tokay, signale le climat le plus doux, le climat où la vigne atteint sa perfection, et où les melons couvrent les champs sans que l'on éprouve encore les brouillards et les ardeurs des plaines inférieures. Ces collines heureuses s'élèvent généralement de 2 à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer Noire<sup>1</sup>; elles forment comme le rivage verdoyant d'un golfe de plaines. Les montagnes qui séparent la Transylvanie des plaines de la Basse-Hongrie tempèrent considérablement l'air de toute cette province, dont le milieu ne produit que des vins aigrelets, quoique le niveau ne soit que de 220 mètres à Médiasch, et de 290 mètres à Schasbourg, au-dessus de la mer Noire, et quoique la latitude soit de 2 degrés plus méridionale que Tokay.

La plaine supérieure, garantie par la petite chaîne boisée des monts Bakonie contre les chaleurs excessives, jouit d'une température heureuse, et ses coteaux, parsemés de vignobles, sont un pays de santé comme de

<sup>1</sup> Gyöngyös, 455 mètres; Erlau, 480; Tokay, 448; mais c'est le sol des rues.

plaisir. Cependant les grandes îles du Danube, entre Presbourg et Comorn, ainsi que le vaste marais de Wasen-Hansag, à l'est du lac Ferto, se couvrent de brouillards nuisibles au blé. La plaine inférieure, ou la Hongrie centrale et basse, présente des caractères climatériques tout-à-fait différents : chaleur brûlante dans le jour, froid humide dans la nuit, exhalaisons des terrains nitreux, miasmes putrides qui s'élèvent des marais, brouillards comme sur un vaste lac, telles sont les qualités dominantes de ce climat. On y ignore à peu près la neige, et l'habitant du milieu de cette immense prairie, ne pouvant d'aucun côté apercevoir une montagne, s'étonne de voir le Danube amener des glaçons. Pendant les chaleurs de l'été, les landes de Keeskemet et de Debreczin sont le théâtre de ce phénomène physique appelé mirage, et que les Hongrois nomment *Delibaba*, ou la fée du Midi.

On a beaucoup exagéré l'insalubrité de ces régions basses ; mais elle ne saurait être niée, et elle tient à des causes trop puissantes pour être facilement diminuée. C'est sans doute en partie à l'incurie des habitants qu'il faut attribuer les épizooties et les maladies endémiques, si fréquentes dans les parties basses de la Hongrie. Des eaux stagnantes y exhalent, pendant les fortes chaleurs de l'été, les vapeurs les plus méphitiques et les plus nuisibles à la santé des hommes. Mais comment une population plus nombreuse et plus industrielle ferait-elle pour absorber cette masse d'eau qui descend de tous les pays environnants ? Les Hongrois proprement dits paraissent en souffrir moins que les Allemands et les Esclavons. Il faut convenir, d'un autre côté, que les eaux salées nitratées, dans plusieurs comtés, infectent tellement toutes les sources, qu'on ne peut obtenir qu'à force de filtrations une eau tant soit peu propre aux besoins domestiques. L'usage immodéré des viandes a été considéré par quelques anciens médecins comme la cause de plusieurs maladies fréquentes dans ce pays, particulièrement de celle connue sous le nom de *charbon de Hongrie*, ainsi que du scorbut. Mais les savants modernes ont prouvé par de nombreuses observations que la classe d'habitants la plus exposée à ces maladies est celle des Valaques, qui, conformément aux préceptes de leur religion, passent 238 jours de l'année sans manger de viande ; les femmes surtout, qui vivent d'eau et de légumes, en meurent fréquemment.

Voyons maintenant quelles sont les productions aussi abondantes que précieuses dont la Hongrie est enrichie par les mains de la nature. Un ancien proverbe hongrois dit que Neusohl est ceint de murs de cuivre, Schemnitz de murs d'argent, et Kremnitz de murs d'or. Les métaux de

toute espèce, à l'exception de l'étain, se trouvent dans les montagnes karpathiennes; les mines d'or de *Schemnitz* et de *Kremnitz* ont cependant beaucoup perdu de leur ancienne richesse; on n'y trouve aujourd'hui que peu d'or massif, et le quintal de minerai ne contient que 2 ou 3 drachmes de ce métal. Le produit annuel monte de 2 à 3,000 marcs d'or, et de 80 à 90,000 marcs d'argent. La mine la plus profonde de *Schemnitz* est de 600 mètres au-dessous du sol : néanmoins elle est encore à 320 mètres au-dessus de la surface de la mer. Les mines de *Felso* et de *Nagy-Banya*, dans le comitat de Szathmar, sont assez productives. On trouve de l'or pur sur le mont Ponor, dans le comitat de Bihar. Mais l'or de Botza, dans le comitat de Liptau, qui se trouve mêlé avec l'argent dans du schiste gris, est regardé comme le plus fin de la Hongrie, et en général de toute l'Europe. Toutes les rivières de la Transylvanie charrient de l'or; mais l'*Aranyos* est celle qui en porte les plus grandes paillettes. Parmi les 40 mines de ce pays, les unes se trouvent dans les montagnes de grès de Véraespatax, les autres dans la roche amphibolique de Fazebay; celle de *Nagy-ag* offre un minerai singulièrement riche, dans lequel M. Kitaibel a le premier découvert le métal nommé *tellure*. Le lavage d'or dans la Drave, aux confins de la Croatie, de la Hongrie et de la Styrie, donne 4,800 marcs par an; dans le comitat de Temesch, qui fait partie du Bannat, on retire des rivières 12,000 marcs d'or. Plusieurs traces d'anciennes exploitations semblent prouver que les Romains ont connu les trésors métalliques de la Transylvanie et du Bannat de Temeswar, qui faisaient partie de la province de *Dacie*. Observons cependant que beaucoup de ces mines sont aujourd'hui ou épuisées ou bien sont de très peu de rapports; plusieurs ont été abandonnées.

Le fer se trouve dans les comitats de Gömor, de Sohl, de Honth, de Veszprim, de Zips, d'Abaujvar, dans le Bannat de Temesvar, dans la Transylvanie, à Wagda, Hunyad, Donsatra et autres endroits. Le produit annuel s'élève à 3 ou 400,000 quintaux.

Le cuivre abonde surtout dans les mines de Neusohl, Herrengrund, Rosenau, Schmölnitz, Gölnitz, Dobkau, en Hongrie propre; à Dognaczscha et Deutsch-Orawitz, dans le Bannat de Temesvar; à Deva, Wesel et Guraszada, en Transylvanie. La Hongrie seule produit annuellement 38,000 quintaux de cuivre d'une qualité supérieure; la Sibérie est le seul pays de l'ancien continent qui ait une plus grande abondance de ce métal.

Le plomb, le mercure natif, l'antimoine, l'orpiment, ou sulfure d'arsenic, le cinabre, ou sulfure de mercure, le soufre, le sulfate de cuivre et

de zinc, l'alun, méritent encore d'être cités parmi les minéraux de la Hongrie. Le produit n'en est pas si considérable que celui des mines d'or, d'argent et de cuivre; néanmoins elles seraient remarquées et vantées dans bien d'autres pays. On y exploite plus de 24,000 quintaux de plomb. La seule mine de Zlatna, en Transylvanie, donne 760 quintaux de mercure; les exploitations d'antimoine produisent 5,200 quintaux. Dans les environs de Debreczin et de Grosswardein, l'alcali minéral, ou le natron, se trouve en une efflorescence légère sur des terrains sablonneux; quelquefois le lac Kis-Maria en est couvert. Le produit annuel en est estimé à 40,000 quintaux.

Une production bien plus importante, c'est le sel, soit fossile, soit de source. Les immenses dépôts de sel minéral accompagnent principalement les dépôts de sédiment supérieur, et semblent, comme ceux-ci, avoir été couverts par les eaux de la mer. Dans cette région où, pour ainsi dire, chaque rocher est un bloc de sel, on voit passer à côté de ces masses salines des ruisseaux limpides dont les eaux n'ont aucun goût saumâtre; mais descendu dans la plaine, on rencontre à chaque pas des sources saumâtres et même très-salées qui jaillissent au pied des collines. Le sel de roche et de source se trouve en quantité étonnante, surtout en Transylvanie, à Torda, Vizaka, Kolos, Szek, Dées, et plus encore à Parajd. Il y a dans cette province 6 mines de sel, 25 endroits où il s'en trouve des indices, et 420 puits salés. La production annuelle monte à plus d'un million de quintaux. Rhonaszek dans le comitat de Marmaros, mérite le premier rang parmi les salines de la Hongrie propre. Celles de Nagy-Bosca, de Szlatina et autres en sont voisines. Cette province seule produit environ 600,000 quintaux par an. Le gouvernement retire un immense profit de cette propriété. Quelques-uns l'évaluent à 40 millions de florins.

La Hongrie ne manque pas de ces rochers et de ces pierres que recherchent l'industrie, le luxe des arts et la curiosité des amateurs. On trouve dans le Bannat une sorte de pouzzolane qui sert aux mêmes usages que celle de l'Italie, des pierres poncees qui offrent tous les caractères et le degré d'utilité de celles des îles volcaniques de la Méditerranée; du marbre de différentes qualités, surtout du rouge, à Grosswardein et à Dotis; d'autre dans le comitat de Krasso, qui rivalise avec celui de Carrare; de l'albâtre, de l'aimant, de l'asbeste fibreuse verte, à Dobschau; du cristal de roche à double pyramide hexagone, qu'on vend pour des diamants; de l'aventurine, des calcédoines, des jaspes, des grenats ordinaires qui sont contenus dans la mine de cuivre à Dognaczka; dans le Bannat, des opales

nobles, soit irisées, soit couleur de topaze jaune, à Czerwenica, près Kaschau, seule mine en Europe; de prétendues topazes enfumées, des améthystes, des bois opalisés et du bois bitumineux à odeur de truffe. Une richesse plus réelle, c'est la houille; elle ne paraît pas abondante; cependant une houillère près OEdenbourg a fourni, en 1806, près de 300,000 quintaux.

La Hongrie est riche en sources minérales. Nous en pourrions citer un grand nombre, en ne nous arrêtant qu'aux plus importantes. Dans le comitat de Saros, les eaux de *Bartfeld* ou de *Tapoly* sont situées à un quart de lieue de cette ville dans une vallée arrosée par la rivière de Tapoj. Trois sources y fournissent des eaux à boire et trois autres des eaux thermales. Elles sont efficaces surtout dans les affections intestinales et rhumatismales. Les eaux de *Fured*, dans le comitat de Szalad, se trouvent sur le *Plattensee*; elles sont la propriété du couvent de Tihany, et sous tous les rapports elles remplacent les eaux de Spa. Les bains d'*Hercule*, au fond d'une étroite vallée traversée par la Czerna, jouissaient déjà d'une grande réputation au temps des Romains, On y voit encore des monuments des empereurs et de quelques sénateurs qui les ont fréquentés. On y distingue huit sources, toutes d'une température différente, mais si élevée qu'il est impossible d'y rester plus de dix minutes: on dit qu'elles ont de 37 à 50 degrés du thermomètre centigrade. Elles sont prescrites dans les affections rhumatismales et dans les fièvres intermittentes. Le comitat d'Abaujvar possède les eaux de *Keket*, situées près du village de ce nom, à quelques milles de Kaschau. Ces eaux ont été longtemps négligées; mais leur situation dans une contrée agréable a déterminé la construction d'un établissement convenable sous tous les rapports et très-fréquenté depuis que les médecins en crédit les recommandent contre les toux opiniâtres, la goutte et les hémorroïdes. Les eaux de *Lublau*, près de la ville de ce nom, sur la rive droite du Poprad, ne sont avantageusement connues que depuis l'an 1808: elles peuvent remplacer celles de Pymont et de Spa. Les cinq bains de *Bude* ou d'*Ofen* sont connus pour leurs vertus salutaires; ils n'ont que le seul inconvénient d'être un peu éloignés de la ville. La source minérale de *Postyen*, dans le village de Téplitz<sup>(1)</sup>, sur la rive droite du Waag, dans le comitat de Neutra, est à la température de 60 à 62 degrés centigrades: on la recommande en boisson contre la paralysie, les crispations de nerfs

<sup>1</sup> Ce nom vient du slavons *teply* (chaud): il est probable que les autres *Téplitz* ou *Taeplitz* ont la même étymologie.

et les obstructions. Les eaux de *Szalatnya*, dans le comitat de Houte, sont au nombre des plus précieuses de l'Europe. Celles de *Szkleno*, entre Alstatht et Schemnitz, dans le comitat de Barse, comprennent six sources dont la température est à 55 degrés centigrades. Elles sont très-fréquentées. Celles de *Szobrantz*, à deux milles d'Unghvar, sont célèbres par leur efficacité contre les affections scrofuleuses, la goutte et d'autres maladies.

Le règne végétal n'offre ni moins de richesse ni moins de variété que le règne minéral. Ici, ce sont les campagnes les plus riantes, où le froment, le blé sarrasin, le millet, le riz, le maïs, les arbres fruitiers, récompensent un travail léger par une moisson immense; là, ce sont des vignobles qui produisent les meilleurs vins de toute l'Europe; plus loin, des pâturages nourrissent des troupeaux aussi nombreux, aussi beaux que ceux de l'Ukraine. Quoique l'économie rurale soit ici de beaucoup inférieure à celle d'Allemagne, néanmoins l'extrême bonté du sol et l'influence bienfaisante du climat, procurent aux Hongrois, presque sans travail, toutes ces richesses qui rarement ailleurs se trouvent réunies. Aussi toutes les provinces ne participent-elles pas également à ces bienfaits de la nature; les contrées montagneuses du nord manquent même quelquefois de grains, et on y est souvent forcé de manger, comme en Norwège et en Écosse, du pain d'avoine. On y cultive une variété particulière de seigle, nommé *ikrista*, et qui est venue de Moravie. Il y a aussi des plaines stériles dans le milieu, le long du Danube. Le comitat de Bihar surpasse tout le reste pour les blés. Les provinces méridionales de la Hongrie abondent surtout en une variété de maïs qu'on nomme *kukurous* (koukourous) ou *kukurutza*, et qui a souvent des épis de 30 centimètres de long. Les cinq plantations de riz qui existaient en 1802 dans le Bannat ont eu le plus grand succès, et ont servi à répandre plus loin cette culture, bien convenable aux parties marécageuses de la Hongrie.

C'est dans le comitat de Zemplin, dans le district de Tokay, près le village de Tarezal, sur le mont Mèzès-Malé (c'est-à-dire rayon de miel), que croît le fameux *vin de Tokay*, regardé par les Hongrois comme un nectar digne de la table des dieux. Ce vin, qui même dans son canton natif est fort rare, doit ses excellentes qualités en partie au sol, qui n'est qu'une poussière brune, douce, friable et légère, fermentant avec les acides, et ressemblant à du basalte décomposé, et en partie au soin qu'on a de recueillir d'avance les premiers raisins mûrs, de les sécher, et d'en extraire une essence semblable au miel pour le goût et à la thériaque.



pour la vue. C'est en mêlant cette essence au vin ordinaire du canton qu'on produit le véritable vin de Tokay, dont il y a deux sortes, l'une appelée *ausbruch*, l'autre *masklass*; le premier se vend par *antals*, le second par barils qui contiennent deux antals : dans le *masklass*, il y a deux fois autant de vin ordinaire, avec la même quantité de l'essence, que dans l'*ausbruch*. Keresztur, Sator-Wihely, Tallya, Mada, Toltswa, Sator-Allya, et autres vignobles voisins, fournissent tout le vin qui dans le commerce porte le nom de Tokay. Ceux qui se prétendent doués au plus haut degré de la science du gourmet, assurent que les vins de Tokay propre, de Tarczal et de Mada, ont le plus de douceur, celui de Tallya le plus de corps, et celui de Zombor le plus de force; ils ajoutent que ceux de Szegi et Zsaday offrent le bouquet le plus exquis, et que le Toltswa et le Benye pétillent d'un feu plus vif que les autres. C'est aux soins du roi Bela IV que la Hongrie doit ces précieux vignobles : il en fit venir, en 1244, les premiers plants, qui avaient été choisis parmi les meilleurs de l'Italie et de la Grèce. Une espèce, qu'on nomme encore *formint*, descend, dit-on, de ces fameuses collines de Formies qui, selon Horace, fournissaient la table de Mécène; d'autres plants ont été apportés de Malvoisie, en Morée, par les Vénitiens. On prétend que les prélats du concile de Trente, et le pape lui-même, ont reconnu la supériorité de ces vins sur ceux d'Italie et de France. Il est certain que le savant Hermann Conring vantait déjà ces vins en 1576, quoiqu'il paraisse que leur grande célébrité, et la meilleure méthode de les faire, ne datent que de l'an 1650. Aujourd'hui le produit annuel de tout le canton est de 400,000 *eimer* ou 232,000 hectolitres. La principale consommation s'en fait à Vienne et à Varsovie.

Outre ce vin fameux, la Hongrie en possède encore de très-bonnes sortes. Celui de Menès égale presque le Tokay en feu et en arôme; il remplace parfaitement le Malaga. Le vin de Rusth, sur le lac de Neusiedel, doit, selon Busching, « brûler comme de l'alcool. » OEdenbourg, Wersitz dans le Bannat, et les montagnes autour de Bude, donnent des vins qui, selon les Hongrois, égalent le Bordeaux, tandis que ceux de Villany et de Vagh-Ujhely seraient comparables aux meilleurs vins de Bourgogne. Il paraît que les vins de Schiracs, Vashegy, Szerednye et Magyarad ont toute la pétulance du champagne mousseux. Mais c'est dans la partie occidentale de l'Esclavonie, connue sous le nom de Syrmie, qu'il faut chercher les vins les plus spiritueux et les plus séduisants après celui de Tokay. Le vin rouge de Syrmie égale le Monte-Pulciano. Le plus ancien vignoble

est celui du mont Alma; les premiers plants furent mis en terre par l'empereur Probus, l'an 270. Mais ni les vins d'Esclavonie, ni ceux de Croatie, ne supportent le transport; ceux de la Transylvanie le supporteraient, mais ne le valent guère. La Hongrie propre renferme plus de 911,000 arpents de vignobles qui, année commune, donnent 18,230,000 *eimer* (10,318,180 hectolitres) de vin.

Le lin et le chanvre viennent surtout dans le Bannat, dans les comitats d'Arva, d'Eisenbourg, de Zips et de Saros. Le pastel et la garance sont cultivés dans le comitat de Borsod, près d'Apatin, et dans le Bannat. Les melons et les arbouses à chair rouge, les pruniers, les cerisiers à fruit gros et excellent, enrichissent toutes les tables. On exporte près de 200,000 quintaux de tabac. Les *Safraniezi*, ou cultivateurs du safran, sont des paysans du nord de la Hongrie; on y a de très-bonnes noix de galle.

La Hongrie n'est pas riche en bois; elle ne renferme des forêts, d'ailleurs peu considérables, que vers le nord et l'ouest, ainsi que dans la Transylvanie. La grande plaine où les fleuves du pays se réunissent, manque d'arbres; les habitants de cette partie sont obligés d'employer, pour se chauffer, des roseaux, de la paille et d'autres combustibles semblables. La forêt de Bakony, la plus considérable parmi celles de la Hongrie, est remplie de chênes de la plus grande beauté; il y en a qui sont presque aussi droits et aussi hauts que les sapins. Les monts Karpathiens sont couverts de *pinus pumilio*, appelés ici *krumholz*, et dont on tire un suc connu sous le nom de baume de Hongrie. Parmi les arbres qui fournissent du joli bois de menuiserie, on distingue l'if et le coudrier de Byzance; on y trouve aussi le tilleul blanc, qu'on croyait n'appartenir qu'à l'Amérique. Toute la Hongrie renferme environ 4,500,000 hectares de bois de haute futaie.

Le bétail à cornes est de la plus forte race; il a le poil et les cornes d'une longueur extraordinaire; il se distingue encore par sa couleur grise. Les troupeaux les plus nombreux paissent dans les grandes plaines, entre Debreczin, Gyula, Temesvar et Pesth; mais les bœufs que nourrit la Transylvanie sur ses collines verdoyantes ont la chair plus délicate. On trouva, en 1786, que le nombre des bœufs de la Hongrie était de 2,394,000; on croit qu'il a diminué. On en conduit tous les ans 150,000 têtes en Autriche et en Italie. La Hongrie renferme environ 700,000 hectares de prairies qui donnent par an 17,000,000 de quintaux de foin et 300,000 hectares de pâturages.

Mais à côté des prairies que la nature elle-même revêt de la verdure la

plus riante, l'indolent Hongrois laisse de vastes communaux en proie aux eaux stagnantes et aux mauvaises herbes. C'est là qu'il envoie paître ses moutons et ses chevaux.

Le mouton indigène de Hongrie est d'une espèce particulière; c'est l'*ovis strepsiceros* L. Ce mouton se distingue par sa grande taille et ses cornes tournées en spirale; sa laine est courte et grossière. Du croisement de cette race indigène avec les moutons de Turquie, il est résulté une variété répandue dans le midi de la Hongrie, et dont la peau, garnie de sa laine, fournit une jolie pelisse. Dans la Hongrie occidentale, et surtout dans le comitat de Raab, on a introduit des moutons d'Espagne, dont la laine se vend 120 florins, tandis que la laine ordinaire n'en vaut que 40. On s'occupe beaucoup depuis plusieurs années d'améliorer la laine des moutons; mais les troupeaux passent une grande partie de l'année en plein air, usage qui leur est souvent préjudiciable.

Les chevaux des seigneurs sont beaux et légers, mais petits. Les grands propriétaires commencent aussi depuis quelques années à en améliorer la race: il en est un assez grand nombre qui ont des haras particuliers dans leurs terres. Le haras royal, près de Mézohegyes, dans le comitat de Csanad, renferme toujours environ 10,000 étalons et cavales. Les Arméniens élèvent surtout de beaux chevaux. Les paysans hongrois en ont très-peu et d'une mauvaise espèce. L'Autriche ne saurait remonter de ses propres moyens sa grosse cavalerie. Les grands seigneurs se servent des chevaux napolitains pour la selle, et des holstenois ou danois pour l'attelage. On a des buffles, des mulets et des ânes, mais en petite quantité. Les porcs se trouvent surtout dans le centre de la Hongrie, au nombre de plusieurs millions: la plus grande partie de ces immenses troupeaux ont été achetés maigres dans la Bosnie et la Servie; les paysans hongrois les engraisent; leur chair est une nourriture favorite dans le pays. Le porc de Hongrie est de la variété commune; mais celui de Servie, nommé *mongoulitza*, a le poil crépu. Les poules et les oies de la Hongrie occidentale égalent en qualité celles de la Styrie et de la Bohême; on en exporte beaucoup sous le nom de ces deux pays: tant un *nom* peut donner de mérite, même à des oies!

Aucune espèce de gibier ne manque ni dans la Hongrie ni dans les pays annexés: cerfs, daims, chamois, marmottes, ours, loups, loutres, martres, loup-cerviers, *lemmings* ou rats de montagnes, aigles et vautours, coqs de bruyère, perdrix, gelinottes, francolins, bécasses, faisans, oies et canards sauvages, outardes et pélicans: voilà les quadrupèdes et les

oiseaux les plus communs dans les forêts de la Hongrie. Rien n'égalé la profusion du poisson, soit dans les rivières, soit dans les innombrables lacs et étangs. Le lac Balaton est le seul qui nourrisse le délicieux *fagas* ; on estime beaucoup sa chair blanche et tendre ; il atteint ordinairement 4 mètre 20 centim. de longueur. On peut se procurer l'esturgeon de la mer Noire par le Danube et la Theiss, et les saumons délicieux de la Baltique par la rivière de Poprad. On doit remarquer le huson, ou le grand esturgeon du Danube, dont les œufs servent à faire le caviar. Les carpes étaient, en 1798, en si grande abondance, qu'on en donna la centaine pour cinq florins du Rhin, ce qui fait onze francs le cent, ou onze centimes la pièce ; c'était de la meilleure espèce. La Hongrie fournit Vienne de tortues et de grenouilles. On trouve dans quelques rivières des *unio* ou mulettes qui produisent des perles.

Cette variété d'excellentes productions ferait de la Hongrie le plus beau pays du monde, si la paresse des habitants et les défauts de l'administration féodale n'y retardaient pas les progrès de la civilisation. La partie montagneuse de la Hongrie pourrait égaler les plus beaux pays de la France septentrionale, et la partie basse pourrait rivaliser avec la Lombardie, mais il faudrait, pour arriver à ce but, plus de population, plus de canaux, plus d'industrie, moins de privilèges, et après tout, la prospérité du pays dépendrait toujours de la domination du Danube, qui en est le seul débouché naturel.

Parcourons maintenant les provinces, les villes et les lieux mémorables des pays hongrois ou liés à la Hongrie ; mais afin d'éviter une sécheresse fastidieuse, nous allons entrecouper la description des lieux par la peinture des nations qui les habitent. Nous prendrons une marche entièrement géographique en partant du centre, et en examinant successivement les parties extérieures par masses, autant qu'il se peut, naturelles, et qui rappellent pourtant les grandes divisions politiques, dont le détail est renvoyé aux tableaux et aux cartes. Comme chaque endroit a deux noms au moins, et quelquefois cinq, savoir, en hongrois, en latin-hongrois, en allemand, en slavon et en valaque, nous devons, après toute nos précautions contre l'ennui, demander l'indulgence de ceux qui n'aiment pas les nomenclatures.

Remarquons d'abord dans le centre *Ofen*, en hongrois *Buda*, en slavon *Budin*, sur la rive droite du Danube, ville libre, royale, et ancienne capitale de toute la Hongrie, qui après avoir longtemps vu Presbourg usurper la première place, a recouvré ses droits, mais non pas toute son ancienne

splendeur. Cette ville, qui passe pour avoir été la résidence d'Attila, l'*Etzelburg* des *saga's*, tant allemandes que scandinaves, doit, dit-on, son nom hongrois à Buda, frère d'Attila. Quelques auteurs font dériver son nom de celui de *Budini*, peuplade scythie dont parle Hérodote; d'autres pensent qu'il vient du mot slave *Voda* qui signifie *eau*, parce qu'il existe plusieurs sources minérales dans les environs de cette ville, et que par la même raison il a pu recevoir des Allemands la dénomination de *Bad*, *Bod* ou *Bud*, dans les différents patois germaniques, d'où les Esclavons auront fait *Budin*, et que les Hongrois auront transformé en *Bada*, *Boda* ou *Buda*. Quant au nom allemand de *Ofen*, on s'accorde à le faire dériver des *fours à chaux* (*Kalk Ofen*) qui se trouvent dans ses environs. Cette ville fut érigée en ville royale par le roi Bela IV et agrandie par Mathias. Elle a été entre les mains des Turcs depuis 1529 jusqu'en 1686; elle porte encore les traces des dévastations qu'elle a subies. Les bains chauds construits par les Turcs méritent d'être vus.

Sur le plateau d'une montagne isolée s'étend la plus grande partie de la ville, appelée la *ville haute*, entourée de fortifications qui furent célèbres pendant la guerre contre les Turcs. Tout autour s'étend la ville basse; au nord le quartier appelé *Christinastadt* ou le quartier Christine, au sud le *Raisenstadt* ou le quartier des Rasciens. En remontant le cours du Danube on trouve le *Fischerstadt* et le *Wasserstadt*, comme on dirait le quartier poissonnier et le quartier aquatique. La circonférence de toute la ville est de deux lieues et demie. Le palais du vice-roi, construit dans le style le plus moderne au milieu de la forteresse, domine la ville haute: il est remarquable par son étendue et sa position magnifique. On remarque encore le palais qui renferme l'ancien observatoire, et sur une montagne voisine appelée *Blocksberg*, le nouvel observatoire dépendant de l'université de Pesth. Outre cet établissement, on doit citer l'archigymnase (*archigymnasium*), deux écoles principales (*Hauptschulen*), une école de dessin, un collège pour les Illyriens, plusieurs maisons d'éducation pour les jeunes personnes, ainsi que divers établissements de bienfaisance, tels qu'un hôpital et un hospice d'orphelins. On y compte quatre couvents et cinq églises dont les tours carrées se terminent par de petites coupoles. Quatre d'entre celles-ci sont catholiques, et la cinquième est grecque. Dans la belle saison, époque à laquelle la noblesse vit dans ses terres, cette ville est fort triste; mais l'hiver elle est très-animée. Elle compte environ 48,000 habitants.

Les eaux minérales d'*Ofen* jouissent d'une certaine célébrité. L'une des

promenades les plus fréquentées de ses environs est l'île *Marguerite*, ou du *Palatin*, qui s'étend un peu plus haut au milieu du Danube; le premier de ces noms lui vient d'un couvent qui n'existe plus, et dans lequel vécut Marguerite, fille du roi Bela IV. Cette île, transformée en un charmant jardin, a 4,000 pas de longueur sur 400 de largeur. Les vignes que l'on cultive près de la ville produisent annuellement 450,000 *eimer* (87,000 hectolitres) de vin. Le commerce de Bude consiste principalement dans la vente de ses vins; son industrie est peu digne de fixer l'attention: cependant nous devons dire qu'on y fabrique des soieries, des voitures, des liqueurs et des cuirs vernis. Des vestiges de temples, de bains et d'aqueducs, que l'on a découverts dans la ville haute annoncent qu'Ofen remplace une ville romaine que l'on croit être *Sicambria*.

On ne peut regarder Bude que comme la forteresse de *Pesth*, ville libre, royale, située sur la rive gauche du Danube, et qui communique de l'une à l'autre par un beau pont. Le nom slave de cette dernière est *Pessi*. Les maisons de cette ville sont pour la plupart construites sur pilotis pour éviter les effets des inondations du Danube, qui quelquefois s'élèvent, comme en 1838, jusqu'à 9 mètres au-dessus du niveau ordinaire du fleuve. On y trouve les tribunaux supérieurs de tout le royaume, les bureaux du gouvernement, des rues larges, de belles maisons, quelques palais de la noblesse, et de jolies promenades. Une magnifique place entourée de beaux édifices borde son port. C'est dans ses murs que s'assemble ordinairement la diète de Hongrie, et que réside le surintendant de la confession helvétique, qui comprend dans sa juridiction le cercle en deçà du Danube. Pesth est une des plus grandes et des plus belles villes du royaume. Le mouvement qui y règne contraste avec le silence qui distingue Bude. Elle est environnée de quatre beaux faubourgs remplis de jardins agréables. Elle se divise en ancienne et nouvelle ville. Toutes les deux se composent de rues assez régulières, mais la dernière est généralement mieux bâtie. Les édifices qui s'y font le plus remarquer sont l'hôtel des Invalides, ou la grande caserne, une autre caserne, appelée le nouveau bâtiment (*Neugebaude*), le nouveau théâtre, l'un des plus grands de l'Europe, et les bâtiments de l'Université.

Le musée national mérite une mention toute particulière: on y remarque la belle collection de manuscrits du conseiller Keler, toutes les richesses que renfermaient les galeries de Sankowicz et que le gouvernement a achetées 4,400,000 florins; un grand nombre de manuscrits des auteurs classiques, entre autres un Tite-Live copié au douzième siècle, des chro-

niques allemandes qui remontent jusqu'au huitième siècle; enfin, une collection de poètes hongrois qui commence par Janus Pannonius, et qui consiste en 375 ouvrages en latin et 4,000 en hongrois. Parmi les objets d'antiquité, on cite un Jupiter-Sérapis, haut de 44 centimètres, taillé dans une agate onyx.

Pesth possède aussi un grand nombre d'écoles primaires et secondaires; plus de 4,000 enfants y reçoivent l'instruction. Elle offre un assemblage de plusieurs cultes et de diverses nations: on y entend parler hongrois, latin, allemand, slave et grec. Dans le quartier de Josephstadt, c'est le slovaque qui règne; les Rasciens y conservent aussi leur idiome. Dans l'église gréco-valaque, on célèbre le culte alternativement en grec et en valaque; les juifs, au nombre de 7 à 8,000, y ont 2 synagogues; les catholiques, que l'on porte à 65,000, y possèdent 4 églises; les protestants, évalués à 6,000, y ont 2 temples, et les Grecs, au nombre de 2,500, 2 églises. Pesth est, après Vienne, la ville la plus commerçante des bords du Danube; il s'y tient quatre foires; pendant la durée de l'une, qui est de quinze jours, 13 à 14,000 charrettes passent à l'octroi. Cette capitale est aujourd'hui unie à Vienne par une ligne de chemin de fer qui suit la rive gauche du Danube. Cette ligne se soude à Ganserndorf, près de Wagram (archiduché d'Autriche), au chemin de fer de Vienne à Prague et à Berlin; passe à Presbourg, Diöszeg, Köbélkut, Waitzen, Dunakész et Pesth, d'où elle se dirige, à l'est, vers Debreczin. Pesth possède aussi quelques manufactures, mais elle manque de fortifications. Les Hongrois l'appellent leur Vienne, et même leur Londres. La population de Pesth est de 87,000 habitants; réunie à celle de Bude, elle forme un ensemble de plus de 135,000 individus, nombre qui rappelle la population des capitales du second ordre. La fameuse plaine de *Rokasch* est à quelques lieues de Pesth. C'est là que la nation hongroise s'assemblait pour élire ses rois. Quelquefois on y vit 80,000 tentes, sous lesquelles campait toute la noblesse du royaume.

Aux environs de ces villes centrales, en montant au nord, nous voyons *Vacz*, en allemand *Waizen*, que l'on prononce *Vaitzen*, station du chemin de fer hongrois, ville bien peuplée, sur le Danube, vis-à-vis l'île fertile de Saint-André: elle est la résidence d'un évêque; elle possède un séminaire, un collège de piaristes, un gymnase et un établissement militaire, appelé *Ludovizeum*, destiné à former des officiers. Sa magnifique cathédrale, construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, est une des plus belles églises de la Hongrie, Waizen fait un commerce considérable en céréales,

en vins et en bestiaux. *Godollo*, en slave *Gedelow*, avec un superbe palais du prince Grassalkowitz, est un bourg de 18,000 habitants, où l'on fait un commerce assez important du miel qu'on recueille dans ses environs. A *Vissegrad*, où l'on voit les restes d'une muraille crénelée, il y avait un château royal habité par le grand Mathias Corvin, dans une magnifique exposition, mais aujourd'hui tombé en ruines. *Gran*, ville royale et libre, chef-lieu de comitat, près du confluent du Gran et du Danube, que l'on y traverse sur un pont volant, est le siège d'un archevêché catholique; mais le titulaire, primat de Hongrie, ne l'habite plus; elle est la résidence d'un évêque grec-uni. Cette ville est riche en noms; elle s'appelle *Esztergom* en hongrois, *Ostrihom* en slavon, et *Strigonium* en latin officiel. Elle s'appuie à une colline où l'on voit les restes d'une ancienne forteresse qui commandait le fleuve. Une belle église, bâtie sur le plan d'une croix grecque, mais qui malheureusement n'est point achevée, couronne dignement la colline. On remarque dans cette cité une autre église, le palais de l'archevêque, un vaste séminaire, l'hôtel de ville, et la colonne de la Trinité. Parmi ses établissements industriels, on ne peut citer qu'une fabrique de draps. La station de *Nana*, siluée en face de la ville et de l'autre côté du Danube, la met en communication avec Vienne et Pesth.

Nous allons parcourir la partie nord du cercle *cis-danubien* de la prétendue *Hongrie-Inférieure*, terme absurde, car nous voyons approcher les montagnes. Aussi a-t-on tout à fait abandonné la division géographique qui faisait appeler *Haute-Hongrie* toute la partie qui s'étend à l'est de la Theiss, et *Basse-Hongrie*, celle qui occupe toute la région à l'ouest de cette rivière. Fixons nos regards sur *Presbourg*, en hongrois *Posony*, en slave *Pressporek*, une des plus belles villes de la Hongrie, et même longtemps regardée comme sa capitale. Elle a perdu ce rang définitivement en 1790, bien que la diète s'y soit assemblée cinq ou six fois depuis cette époque. Elle est sur une colline dont le sommet, élevé de 30 mètres au-dessus du Danube, est couronné par un château, vaste édifice quadrangulaire flanqué d'une tour carrée à chaque angle, et qui tombe en ruines. Au bas de la ville le fleuve se partage en plusieurs bras. De l'autre côté du fleuve s'étend une agréable promenade où toute la haute société se rassemble. Les fortifications qui séparaient Presbourg de ses faubourgs n'existent plus; ceux-ci sont plus beaux que la ville, les rues en sont plus larges et les maisons mieux bâties; les faubourgs renferment plusieurs jolies places publiques, tandis que la ville n'en a que deux, dont la plus grande est ornée d'une fontaine et la plus petite d'une fontaine et d'une



colonne érigée par Léopold I<sup>er</sup> en l'honneur de la Vierge. La cathédrale, surmontée d'un haut clocher, est d'une belle architecture ogivale. C'est dans cette église que les rois de Hongrie se faisaient autrefois couronner. Presbourg possède une bibliothèque publique, un institut pour la littérature slave, un archigymnase, un séminaire et le principal gymnase luthérien de la Hongrie. Elle a aussi une académie des sciences. Le commerce sur le Danube, le transit sur le chemin de fer de Vienne à Pesth, dont elle est la plus importante station; quelques manufactures de lainages, de soieries, de tabac et des tanneries, concourent à animer cette ville peuplée de 40,000 individus, dont environ 32,000 appartiennent au culte catholique, 5,500 à la confession d'Augsbourg, plus de 2,000 au culte israélite, et quelques centaines au rite grec. On croit que Presbourg a été fondé par les Iazyges, longtemps avant la domination romaine. La *Colline royale* (*Königsberg*) mérite d'être remarquée : c'est une sorte de tribune en pierre garnie d'une balustrade, au sommet de laquelle chaque roi de Hongrie, après son couronnement, montait en grand costume et à cheval en brandissant l'épée de saint Étienne vers les quatre points cardinaux, pour indiquer qu'il défendrait le royaume contre tous ses ennemis.

Les plaines et les collines des environs de Presbourg sont fertiles en blé et en vins; les pâturages nourrissent de beaux bestiaux et une race de béliers remarquable par sa grosseur et la beauté de ses cornes.

Au sud de Presbourg s'étend la grande île de *Schütt*, en hongrois *Czabllköz*, fertile en fruits et en herbages, mais exposée à des brouillards qui détruisent le blé, et dont les habitants sont sujets aux goîtres. Le district appelé *Szek-Vaika*, « le siège de Vaika, » est un petit Etat à part, formé d'une partie des domaines de l'archevêque de Gran; les petits nobles qui les tiennent en fief s'appellent *prædialistes*, et vivent sous une administration spéciale. *Comorn*, en hongrois *Komarom* ou *Komorn*, en slave *Komarna*, ville antique de plus de 42,000 habitants, est située à l'extrémité orientale de l'île, au confluent du Donau-Vaag, de la Neutra et du Danube; elle appartient au cercle *trans-danubien*; sa citadelle n'a jamais été prise : elle passe pour une des plus fortes de l'Europe; on y entretient une nombreuse garnison. Charlemagne battit les Huns-Avares dans cette île. Quatre églises, dont une dédiée à saint André, est assez belle; des quais spacieux, des maisons d'une bonne apparence annoncent que l'aisance règne dans cette ville.

Au nord de Presbourg, nous remarquons *Tyrnau*, en hongrois *Nagy-Szombath*, ville manufacturière bien bâtie, et peuplée de 7,000 habitants.

On y remarque les vastes bâtiments de la maison des Invalides. Son principal commerce est la vente des vins de Hongrie : on cite les vastes caves d'une seule maison de commerce qui renferment ordinairement 40 à 50,000 *eimer* de vins (22,640 à 28.300 hectolitres), et dans lesquelles se trouve un tonneau qui contient 419,440 litres, c'est-à-dire beaucoup plus que le fameux foudre d'Heidelberg. Cette ville est aujourd'hui unie au chemin de fer de Presbourg par un embranchement qui est destiné à être continué à travers les plaines septentrionales de la Hongrie. *Modern*, en hongrois *Modor*, station du chemin de fer de Presbourg à Tyrnau, est une petite ville qui a le titre de royale, et qui est le siège d'une surintendance de la confession d'Augsbourg. *Landsitz*, ou *Cseklesz*, est un bourg qui renferme une manufacture d'indiennes, avec un magnifique château appartenant aux comtes Esterhazy. Plus tard nous verrons *Léopoldstad*, ou *Léopoldvara*, petite forteresse située près de la rive droite de Waag, dans une plaine marécageuse ; *Miava*, bourg industriel de 40,000 habitants, est célèbre pour ses distilleries et surtout ses confitures. *Posteny*, ou *Püschlin*, et *Rajecz*, bourg avec des sources chaudes, ainsi que le village appelé *Teplitz*, et en slave *Tepliez*.

Entrons dans le pays des mines. Au fond d'un sombre vallon nous découvrons *Kremnitz*, *Komörcz-Banya* en hongrois, siège de la Chambre royale des mines, avec un hôtel des monnaies. Ces établissements sont dans les faubourgs : la ville n'est formée que d'une quarantaine de maisons au milieu desquelles s'élève une église catholique. Mais *Schemnitz*, *Selymecz-Banya* en hongrois, *Sstavnica* en slavons, est la première parmi les villes de mines par sa population et l'activité du travail. Elle renferme 48,000 habitants. Bien qu'elle soit bâtie avec irrégularité, on y remarque un grand nombre d'habitations propres et même élégantes, et quelques belles églises. La célèbre école des mines de cette ville fut fondée par Marie-Thérèse : on y a attaché une chaire des sciences forestières.

Les mines de Schemnitz sont les plus importantes de l'Europe : elles renferment de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre, du fer, du soufre et de l'arsenic. On y a poussé les travaux jusqu'à la profondeur de plus de 300 mètres ; des machines simples et ingénieuses y sont employées à retirer les eaux. Leur produit a beaucoup diminué depuis plusieurs années : cependant on l'évalue encore à la somme de 2 millions de florins. Elles sont la propriété du gouvernement ; mais tout propriétaire d'un terrain peut y ouvrir une mine, sous la condition de vendre le métal au gouvernement à un prix établi. Nous devons citer encore d'autres lieux

importants par leur richesse minérale : tel est le village d'*Herrengrund*, en hongrois *Urvolgy*, situé à 5 lieues au nord de Kremnitz, où l'on exploite annuellement environ 4,500 quintaux de cuivre et 600 mares d'argent. Nous citerons encore la ville de *Neusohl*, en hongrois *Bestercze-Banya*, en slavons *Banska-Bystrice*, ville libre et royale, siège d'un évêché suffragant de l'archevêché de Gran, d'une surintendance de la confession d'Augsbourg, d'une direction et d'un tribunal des mines ; renfermant un vaste et vieux château et une belle église couverte en cuivre, et remplie d'ornemens précieux. On y fabrique des armes blanches et l'on exploite dans ses environs un minerai de cuivre noir qui donne quelques onces d'or par quintal. *Altsohl*, en hongrois *Zolyom*, en slavons *Zwolen*, à 3 ou 4 lieues de la précédente, paraît avoir eu jadis des mines en exploitation dans son voisinage. Il en est de même de la petite ville de *Königsberg*, que les Hongrois nomment *Uj-Bania*, et les Slovaques *Nova-Banya* ou *la Nouvelle-mine*. Les mines que l'on exploitait dans ses environs ont été comblées par des éboulements. Cette cité, qui jouit du double titre de libre et de royale, mériterait à peine le rang de village en France.

Toute la population qui s'occupe des travaux de mines, quoique laborieuse, sobre et religieuse, présente l'extérieur de la pauvreté et presque de la misère. Le genre de leurs occupations et la rigueur du climat excluent l'élégance des vêtements ; la nature sombre et grande qui les environne leur interdit les pensers joyeux, et au milieu de ces trésors qui agitent le monde, leur indifférence et leur frugalité les rendent comme étrangers à la terre. Mais comme leur regard étincelle d'un feu concentré lorsqu'un voyageur s'intéresse à leurs travaux ! comme ils offrent avec enthousiasme leurs services à celui qui veut descendre dans leurs galeries souterraines !

Descendons vers les rives de la Neutra, affluent du Waag, nous y verrons la petite ville de *Neutra*, chef-lieu d'un comitat du même nom. C'est le siège d'un évêché qui passe pour l'un des plus anciens de la Hongrie. Aux lisières du pays des mines, on trouve près de rive gauche de la Rima, que l'on passe sur un beau pont, *Rima-Szombath*, en allemand *Gross-Steffelsdorff*, en slave *Rymawska-Sobota*, bourg florissant par ses manufactures, ses tanneries et ses fabriques de pipes ; *Saint-Niklas*, en hongrois *Szent-Miklos*, où il y avait un beau collège de jésuites ; *Saint-Martin*, où l'on voit une assez belle église, et *Skleno*, autrement *Glas-hütte*, avec des bains chauds très-fréquentés.

Les montagnes calcaires, dans les comtés de Thurocz, de Liptau et

d'Arva, renferment entre leurs banes, très-vastes et horizontaux, d'immenses creux qui forment des cavernes nombreuses. Les plus célèbres sont celles de *Drachenhöhle*, près *Demanova* ou *Demeny-Falva*; elles renferment des ossements d'animaux gigantesques. La plus riche en ce genre de curiosités s'appelle la *Caverne du Dragon*. On prétend aussi avoir trouvé des ossements dans celle qui se nomme *Okno*. Dans le comitat de Gömör, le village d'*Agtelek* donne son nom à une caverne que l'on nomme aussi *Boradla*, et qui est célèbre dans le pays par son étendue et les stalactites qu'elle renferme : elle est traversée, dit-on, par une rivière souterraine. La grotte de *Szalicza* ou *Szilitze* est remplie de glace. Les eaux souterraines ont formé dans celle qu'on surnomme *czierna* (ou noire), des obélisques de glace dont l'éclat contraste avec les sombres voûtes qui les couvrent.

En montant vers le Tatra, d'autres merveilles sont indiquées au voyageur. C'est un ruisseau « qui passe pour tirer du sang des pieds, » près *Trztina*; objet bien moins effrayant que son nom, car c'est simplement un cours d'eau brunâtre, où il y a quelque minéral dissous, et qui nuit à la santé de ceux qui, pour faire les foins, marchent longtemps dans la froide prairie qu'il arrose; ce sont les *rochers de Szulyo*, qui enferment dans un amphithéâtre taillé à pic un village solitaire du même nom; ce sont les trois lacs, *vert, noir et blanc*, qui tirent ce nom des accidens de couleur produits en partie par la qualité de leur fond, en partie par le reflet des rochers voisins. Le lac vert est en grande partie de couleur noire, mais des sources jaillissant avec force d'un fond de sable blanc, y produisent en beaucoup d'endroits une teinte verte.

Le lac de *Palitsch*, près de *Theresienstadt*, est un de ceux qui déposent sur leurs bords du sous-carbonate de soude : ce qu'il est bon de faire observer, c'est que la formation de ce lac, qui n'a pas moins de 4 à 5 lieues de circonférence, ne date que de la fin du siècle dernier. Il attire une foule innombrable d'oiseaux aquatiques. Les lacs de natron ou de ce sous-carbonate de soude qu'on a souvent confondu avec le salpêtre, se trouvent dans les comitats de *Bacs* et de *Pesth*; mais ils sont très-nombreux entre *Debreczin* et *Nagy-Varad*, surtout dans les landes situées dans toute la région de la haute *Theiss*. Les efflorescences salines qui se déposent au bord de ces lacs, dont la plupart se dessèchent pendant l'été, leur ont fait donner le nom de *Lacs-Blancs*, en hongrois *Fejer-to*. Elles se renouvellent trois ou quatre jours après qu'elles ont été enlevées, en sorte que pendant la belle saison on en ramasse des quantités considérables qu'on transporte à *Debreczin*, tant pour la fabrication du savon que pour l'exportation. On

en livre ainsi annuellement au commerce plus de 10,000 quintaux, et l'on pourrait en obtenir cinq ou six fois plus si les besoins l'exigeaient, parce qu'on néglige l'exploitation de lacs très-riches, uniquement à cause de leur éloignement. Tout le terrain qui les entoure est couvert de *salicornia*, de *salsola*, et d'autres plantes des côtes maritimes, qu'on recueille aussi pour en tirer le même sel par incinération.

Au milieu de ces scènes de la nature, nous passons sans nous en douter dans le cercle en deçà de la *Theiss*, partie de la Hongrie supérieure; mais continuons à noter les particularités remarquables. Les habitants, allemands, de seize villes libres du comté de Zips, ou plutôt de seize bourgs, méritent l'attention du philosophe. C'est probablement une colonie de la Silésie allemande, appelée par le roi Geysa en même temps que celle de la Transylvanie. Ils jouissent d'une haute réputation de probité et de persévérance, mais ils redoutent la moindre innovation, et retiennent jusqu'aux petites manières de leurs ancêtres; cependant, après de mûres réflexions, les hommes ont adopté le pantalon hongrois, tandis que les femmes conservent rigoureusement la forme de leur bonnet. Leur démarche est grave, leur conversation cérémonieuse; mais ce cadre antique ne doit pas faire dédaigner l'intéressant tableau qu'il renferme. Partout on travaille et on prie; les familles sont aussi assidues à l'église qu'aux champs de lin; les jeunes filles mettent des soins extrêmes à préparer ces matériaux, dont leurs frères tirent un tissu solide et élégant. Chaque croisée, chaque petit jardin étale des roses, des narcisses, des giroflées et des œillets, élevés par le soin du beau sexe, qui se pare les dimanches de ces innocents atours. Le nom de *Szasz*, ou saxon, qu'on donne en Hongrie aux Allemands de Zips et de Transylvanie, est un nom générique de toutes les nations germaniques. La colonie allemande de Zips a de grands rapports de dialecte et de mœurs avec la partie montagnarde et industrielle de la Silésie, ce qui n'exclut pas l'origine thuringienne ou rhénanique que l'on a voulu lui assigner.

*Neudorf*, en hongrois *Iglo*, en slave *Nowawes*, est la plus riante des seize villes privilégiées du comitat de Zips, et la plus importante sous le rapport administratif, parce qu'elle est le siège des autorités du comitat, d'un tribunal et d'une direction des mines. L'hôtel-de-ville y est assez beau; on y trouve des fabriques et des blanchisseries de toiles, des papierseries, des scieries et des usines pour le cuivre et le fer que l'on exploite dans ses environs. On y compte environ 5,500 catholiques et 2,500 luthériens. *Bela*, sur la rive gauche du Poprad, est la plus gothique de ces

villes, qui, nous devons le dire, ne sont désignées que sous le titre de bourgs par l'administration. *Kesmark*, bourg industriel, surtout en fabrication de toiles, est une station favorite des voyageurs. Le *Siège des dix lanciers*, district privilégié, est un reste curieux des institutions féodales de la Hongrie; la noblesse qui l'habite devait fournir une garde de lanciers attachés immédiatement à la personne du roi.

Descendons des Karpathes vers la plaine, par *Epériès*, *Kaschau* et *Erlau*; c'est la grande route de Pologne à Bude et Pesth. La ville royale d'*Epériès*, en slavon *Bressowa*, peuplée de 8,000 âmes, est le siège d'une cour de justice, d'un évêque grec-uni, suffragant de celui de Gran, et d'une surintendance de la confession d'Augsbourg, dont la juridiction s'étend sur tout le cercle en deçà de la Theiss; elle a quelques fortifications, de grands faubourgs; de beaux édifices, entre autres la cathédrale et l'hôtel-de-ville; un gymnase catholique, un collège académique luthérien qui jouit d'une grande réputation, des fabriques de draps et de toiles. Près de *Sowar*, ou *Salzburg*, village de 4,000 habitants, à trois quarts de lieue d'*Epériès*, il y a des salines très-importantes. *Kaschau*, en hongrois *Kassa*, en slavon *Kossice*, ville libre royale, est regardée comme la capitale de la Hongrie supérieure; elle a joué un rôle dans les guerres civiles. Elle possède une université fondée en 1657, une cathédrale construite avec goût et ornée d'un grand nombre de sculptures, un beau palais épiscopal, un collège luthérien, un grand arsenal, un théâtre assez bien construit, des bains d'eau minérale, des tanneries, des fabriques de tabac et de poteries, et fait un commerce considérable en vins. On lui donne plus de 14,000 habitants. L'air, qui y était malsain, a été corrigé par le dessèchement des marais. Dans les montagnes à l'ouest de cette route, on remarque *Leutschau*, en hongrois *Löcze*, ville peu importante, mais connue pour son hydromel. C'est dans son enceinte que fut établie la première imprimerie hongroise; on y voit un bel hôtel-de-ville et une superbe église. *Schmelnitz* est un grand bourg, avec une des meilleures mines de cuivre de toute la Hongrie; on y exploite aussi de l'or, de l'argent, du fer et du soufre. *Rosenau*, en hongrois *Rozsno-Banya*, siège d'un évêché suffragant d'*Erlau*, a de grandes blanchisseries de toile, une manufacture de draps, des bains d'eau minérale, et, dans ses environs, de riches mines de cuivre et de mercure. Enfin, *Dobschau*, ou *Dobsina*, dans une étroite vallée, renferme les principales usines et forges du comitat de Gomör.

Dans le pays des petites montagnes où nous arrivons en quittant *Kaschau*, nous voyons, au milieu de vignobles estimés et de champs de melons,

le populeux bourg de *Miskolcz*, avec plus de 26,000 habitants, dont plusieurs tures; celui de *Gyöngyös*, non moins agréablement situé, avec 8,000 habitants; puis *Erlau*, ville autrefois plus considérable, et qui compte encore près de 18,000 habitants; elle possède un grand collège avec un observatoire astronomique. Depuis 1803, elle est le siège d'un archevêché qui a pour suffragants les évêchés de Szathmar, de Rosenau, de Zips et de Kaschau. Parmi ses édifices, on cite la cathédrale et l'archevêché, mais surtout les bâtiments de l'université. Tous ces édifices, vus des hauteurs voisines, donnent à la ville un aspect assez imposant. Son commerce de vin et ses fabriques de draps la rendent florissante. Le voyageur anglais Townson, impatienté de n'avoir pu goûter dans son auberge le fameux vin d'Erlau, a cru devoir dire beaucoup de mal des habitants, il eût été de meilleure humeur s'il avait dîné à *Fuorcontrasti*, superbe château de l'évêque d'Erlau, à une lieue de cette ville, qui, en hongrois, se nomme *Eger*, en slaven *Iager*, et en latin *Agria*. Sur les deux rives de l'Eger, qui partage la ville en deux parties, il y a des eaux thermales dont les bains, nommés *épiscopaux*, sont les plus fréquentés.

En repartant d'Erlau, dans la direction nord-ouest, nous passons le gros bourg d'*Uj-Hely*, appelé généralement *Satorallya-Ujhely*, peuplé de 7 à 8,000 âmes, avec 300 celliers taillés dans le rocher, et le célèbre *Tokay*, ou *Tokai*, dont le nom s'écrit aussi *Tokaj*, ou plus exactement *Najy-Tokaj*. Ce bourg ne mériterait pas d'être cité, s'il n'était justement célèbre par ses vins; la Theiss, qui le borde, en facilitant son commerce, en fait un séjour assez animé; on y remarque quelques maisons bien bâties; les habitants ont généralement un air d'aisance qui tient à la fertilité du pays. *Sarospatak*, bourg de 8,000 habitants, renferme un excellent collège.

Nous voilà dans les pays montagneux, sur la haute Theiss, premier siège des Hongrois, lors de leur entrée dans le royaume. Le château fortifié de *Ung-Var* est un des premiers établissements des Hongrois. *Munkacs*, ou *Munkatsch*, citadelle plus forte, occupe un grand rocher porphyrique, isolé, et presque inaccessible; elle sert de prison d'Etat. La digne épouse du patriote Tækæli (que nous nommons Tékéli) défendit cette citadelle pendant trois ans contre les Autrichiens. La forteresse date de l'an 1360; le bourg de Munkacs renferme au delà de 5,000 âmes; on y fabrique beaucoup de bas; les plus grandes salpêtrières des Etats autrichiens y sont établies. C'est à *Podhering*, à une petite lieue de Munkacs, qu'existe une importante fabrique d'alun, où l'on traite le minerai qui s'exploite aux environs de *Bereghszask*.

En passant dans le cercle au-delà de la Theiss, nous y distinguons le bourg d'*Huszt*, avec un château fort sur un rocher à pic; *Szigeth*, bourg de près de 7,000 habitants, qui expédie le sel tiré des mines de *Rhonaszek*; *Nagy-Karoly*, avec 8,000 habitants, et les beaux jardins du comte Karoly; la ville royale de *Nagy-Banya*, c'est-à-dire grande mine, en allemand *Neustadt*, avec 5,000 habitants, un hôtel des monnaies, un tribunal des mines et d'autres établissements, et, près de cette ville, le bourg de *Felső-Banya*, c'est-à-dire mine haute, qui surpasse la ville en population; enfin, *Szathmar*, ville entourée en partie de murs, faisant un commerce actif de vins et ayant plus de 12,000 habitants. Le grand marais d'*Ecsed* fournit en abondance de la soude: le bourg qui donne son nom à ce marais possède un château, autrefois très-fort, où l'on conserva pendant longtemps la couronne de Hongrie.

Nous nous arrêtons pour jeter un coup d'œil sur les nations qui peuplent toutes ces contrées de la Hongrie septentrionale. Les Magyars ou Hongrois n'y sont pas nombreux; ce sont les *Slowaques* ou *Slovaques*, peuples slaves, anciens sujets du royaume de la grande Moravie, qui habitent toute la partie nord-ouest, et qui s'étendent aussi le long de la frontière septentrionale; ensuite les *Rousniaques*, frères de ceux de la Russie-Rouge, qui dominent dans tout le nord-est. Les Magyars n'occupent que les lisières de la grande plaine, le pays des collines autour de Presbourg, Erlau, Szathmar, et ils ont aussi pénétré dans les montagnes moyennes, vers Torna Gomör, Kaschau; il en reste dans les comitats d'Unghvar, ou Ungh-var, et de Beregh. Jetons un coup d'œil sur les deux nations dominantes, l'une et l'autre branches de la grande race slavonne.

Les Slovaques forment la population presque entière des comitats de Neutra, de Trentschin, de Turocz, d'Arva, de Liptau, de Sohl, de Zips, de Bars, de Soros; ils en forment la moitié ou un grand tiers, dans ceux de Presbourg, de Honth, de Néograd, de Gomör, de Torn, d'Abaujvar, de Zemplin; ils s'étendent encore dans ceux de Gran et de Pesth, au sud, et dans celui d'Unghvar, au nord-est. Ils sont plus actifs, plus industrieux que les Hongrois; ils s'étendent successivement, et, de nos jours même, il s'en est établi des colonies dans le pays plat et dans beaucoup d'endroits où il n'en existait pas auparavant.

Les Slovaques sont en général d'une assez belle taille, et les habitants des hautes montagnes, nommés *Kopaniczars*<sup>1</sup>, se distinguent même par des formés gigantesques. Le tempérament sanguin des Slaves leur donne

<sup>1</sup> De *kaponica*, labour fait avec la bêche. Ils sont pour la plupart protestants.



une gaieté, une légèreté, une adresse qui en font le contraste complet des Allemands; mais aussi la volupté les domine; ils n'ont ni la probité des Allemands, ni la fierté des Hongrois, ni la bienveillante hospitalité de l'un et de l'autre. La servitude les a flétris; leur langue, qui n'est cultivée que depuis peu, leur fournit peu de moyens de civilisation intellectuelle; mais leur aptitude pour les mathématiques appliquées, pour les arts mécaniques, pour l'agriculture, les rend des sujets très-utiles; leur industrie leur donne de l'aisance; aussi les voit-on les jours de fêtes vêtus avec propreté, quelquefois même avec élégance. Des pantalons de drap, des bottines, un gilet de drap sans manches, garni de très-gros boutons d'argent, en forme de grelots ciselés et ouvragés à la surface, voilà ce qui compose leur habillement d'été: le gilet ouvert et flottant par-devant laisse voir la chemise, qui est brodée sur la poitrine, et quelquefois même sur les manches: une ceinture de cuir sert à maintenir les habits autour du corps, et renferme le briquet, l'amadou, la pipe et le sac à tabac; dans l'hiver, une grande pelisse de drap ou de peau de mouton les garantit des rigueurs de la saison. Quant à la coiffure, elle varie dans les différents lieux: souvent nu-tête, les cheveux huilés et assez bien peignés, ils portent ici un large chapeau rond, là une espèce de long tuyau de poêle sans rebord, de 50 centimètres de hauteur; ailleurs, une simple calotte de feutre. Les femmes s'annoncent de loin par le bruit que font leurs bottines à talons de cuivre, et ornées de grelots; elles portent un jupon de drap, et un corset sans manches, ordinairement de couleur foncée; leur chemise, le plus souvent brodée sur les manches, présente quelquefois une garniture en dentelle grossière. Les jeunes filles sont en cheveux, réunis par-derrière en une queue garnie de rubans de toutes couleurs qui flottent sur le dos. Les femmes se coiffent avec une longue bande de toile, qui se place par le milieu sur la tête, vient croiser sur le menton, et les deux bouts, après avoir tourné en arrière du cou, reviennent tomber élégamment sur la poitrine: leur visage est tellement enveloppé par cet ajustement, qu'à peine on aperçoit leur nez. Cette coiffure, assez bizarre, garantit le cou de la froidure du vent.

L'idiome parlé par les Slovaques est un peu différent du slavons de Bohême et de Moravie; mais les sermons sont prononcés en bohême, ou *czèche* (*tchéque*) pur et régulier, surtout parmi les protestants. Les livres slovaques sont imprimés en caractères allemands. Le total des Slovaques, que l'on distingue, selon les dialectes, en *Horniaques*, *Szotaques*, *Trpaques* et *Krekaeses*, etc., dépasse 3,000,000 d'individus.

Les *Rousniaques*, ou *Ruthènes*, qu'on nomme aussi *Orosz*, et, par abus, Grecs, à cause de la religion qu'ils professent, sont originaires de la Russie-Rouge (Galicie orientale), d'où il paraît que les guerres civiles, les changements de dynasties et l'oppression féodale les ont fait émigrer en Hongrie, vers le douzième siècle ; ils y habitent particulièrement les comitats de Saros, de Beregh, de Ugoes, de Unghvar, de Zemplin, et une partie du Marmaros : placés ainsi sur la limite de leur pays natal, ils entretiennent des liaisons avec leurs compatriotes qui sont restés en Galicie, dans les cercles de Stanislawow, les Slavons de Stry et de Sambor. Il s'en est aussi établi dans la Bukowine, même en Transylvanie, où ils se sont confondus avec les Valaques. Leur nombre, en Hongrie, s'élève presque à 560,000 individus, que l'on distingue, d'après les dialectes, en *Lissaques* et en *Lemaques*.

C'est une des peuplades demi-sauvages de l'Europe. Sans industrie, sans activité, les Rousniaques mènent en général une vie assez misérable. Arrivés comme fugitifs, ils vivent encore entre eux, et quoique leur langue soit aussi un dialecte slave, ils ne paraît pas qu'ils se soient liés avec les autres Esclavons ; ce qui tient sans doute en partie à leur religion ; les uns suivent le rit grec-uni, les autres le rit grec oriental. Le mariage n'est pas assujéti chez eux à un ordre légal bien fixe ; leurs filles, qu'ils fiancent ordinairement à l'âge de cinq ou six ans, sont élevées dans la maison de leurs belles-mères jusqu'à l'âge de nubilité ; mais quelquefois un ravisseur enlève une fille restée chez ses parents. Dans le village de *Krasnibrod*, près d'un monastère de l'ordre de saint Basile, il se tient un marché aux filles trois fois dans l'année. A *Maté-Szalka*, dans le comitat de Szathmar, il y a une réunion de ce genre tous les ans à la Sainte-Madeleine. Chez ces peuples, les femmes sont chargées des travaux les plus rudes.

Dans le comitat de Zemplin, un mélange de Slovaques, de Rousniaques et de Magyars, a reçu le nom de *Szotacks* ou *Szotaques*. Ils diffèrent des autres Slaves, que nous venons de décrire, par leur dialecte et par leurs mœurs. Le seul caractère physique qui les distingue est la couleur de leurs cheveux ; ils sont d'un blond presque blanc ; rarement on en trouve parmi eux quelques-uns qui aient les cheveux noirs. Ils vivent généralement en famille et d'une manière patriarcale. Ils s'occupent principalement de l'éducation du bétail ; d'autres font le métier de rouliers : ils transportent des marchandises en Pologne, en Russie, en Prusse et en Autriche. Le Szotaques s'allient rarement avec d'autres peuples ; ils conservent soi-

gneusement leur langue, et se gardent bien d'y introduire des mots étrangers.

Disons adieu aux Karpathes et descendons dans les plaines de la Hongrie méridionale. Dans la contrée fertile, quoiqu'en partie marécageuse, au nord du Maros, notre attention se porte d'abord sur *Debreczin*, la plus industrielle ville de toute la Hongrie, et la plus peuplée après Pesth, car elle contient près de 60,000 âmes; elle n'a ni sources d'eau potable, ni bois de chauffage, ni matériaux de bâtisse, et c'est à ses manufactures seules qu'elle doit sa splendeur. Des étoffes de laine, entre autres des *goubas*, imitant une peau de mouton; des *zischmes*, ou bottes à la hongroise; des tanneries, des fabriques de savon, de têtes de pipes et de rosaires, voilà quelques-uns des produits de ce Sheffield ou Birmingham de la Hongrie. Il s'y tient trois foires par an, et un marché de porcs chaque semaine. Quoique mal bâtie, elle gagnera beaucoup en importance lorsqu'elle sera unie à Pesth par un chemin de fer. Il y a ici une université ou collège de la religion réformée, avec une bibliothèque de 20,000 volumes.

C'est encore dans la grande plaine que nous trouvons *Nagy-Varad*, nommé en allemand *Gross-Wardein*, forteresse et ville de 46,000 âmes, sur la rivière de Körös; siège de deux évêchés, l'un catholique, l'autre grec-uni, d'une académie royale que l'on peut assimiler à une petite université, d'un archigymnase catholique, et de plusieurs autorités. La cathédrale, qui fut fondée par Ladislas-le-Saint en 1080, est un bel édifice. *Gross-Wardein* est entouré de belles fortifications. Ses eaux thermales sont assez fréquentées. Au sud-ouest de cette ville nous voyons aussi, sur le Körös-Blanc, *Nemet-Gyula* ou *Magyar-Gyula*, bourg de 5,000 habitants, ayant six églises catholiques, deux réformées et deux grecques; plus loin, celui de *Szarvas*, où 44,500 habitants vivent au milieu de marais et de prairies où ils élèvent un grand nombre de bestiaux; vers le sud, celui d'*Oroshaza*, dont la population est de plus de 9,000 individus. Non loin des bords de la Theiss, *Hodmezo-Vasarhely* est un grand bourg plus considérable qu'aucun des précédents: il renferme 25,500 habitants et une société savante qui cherche à répandre les connaissances physiques. Sur les deux rives du Maros, les deux *Arad* attirent notre attention. *O-Arad*, en allemand *Alt-Arad* ou le Vieux-Arad, sur la rive droite, est la résidence d'un évêque grec; c'est le principal marché aux bestiaux de toute la Hongrie: c'est là que s'approvisionnent les marchands de Vienne et des autres parties de l'Allemagne. Près de là est l'ancien château d'Arad

qui donne son nom au bourg et au comitat de ce nom. Ce château, qui fut célèbre dans les guerres contre les Turcs et pendant les troubles du dix-septième siècle, tombe maintenant en ruines. *Uj-Arad*, en allemand *Neu-Arad* ou le *Nouvel-Arad*, est sur la rive opposée : il fut bâti par les Turcs, et fortifié par le prince Eugène de Savoie. On y fait un commerce considérable de bois de construction qui descend de la Transylvanie par le Maros. A quatre lieues des deux Arad, *Menes* est un village dont le vin rouge est le meilleur de la Hongrie après celui de Tokay. Toutes ces plaines, fertiles en blé, vin, tabac, melons, et remplies d'immenses pâturages, ont pour habitants des Hongrois et des Valaques.

Nous allons parcourir les villes et autres lieux remarquables situés dans la plaine entre le Danube et la Theiss. En partant de Pesth, que nous avons choisi pour centre, nous trouvons *Ketskemet*, le plus grand bourg de la Hongrie : il est peuplé de 37,000 habitants, la plupart Hongrois ; il donne son nom à une lande, où l'on ne trouve que du sable mêlé de coquillages ; ses environs sont cependant bien cultivés. Ce bourg renferme cinq églises, un collège, deux gymnases, un hospice d'orphelins et un hôpital militaire. On y trouve des tanneries et plusieurs manufactures de savon, et il s'y fait un grand commerce de bestiaux et de laine. *Nagy-Koros*, également un simple bourg, quoique peuplé de 12,000 habitants, possède de bons vignobles. En remontant le Danube, nous apercevons *Raczköve*, bourg dans l'île de Csepel où le célèbre prince Eugène fit bâtir un château ; *Eugeniusberg*, autre château qui rappelle également la mémoire de ce grand capitaine : il s'y délassait par l'étude de l'agriculture ; il fut le premier qui y fit venir des brebis d'Arabie pour perfectionner la race du pays ; plus bas, *Kalocza*, ville ancienne et déchue, où réside un archevêque. Dans l'intérieur, nous remarquons *Theresienstadt* ou *Maria-Theresianopol*, jadis bourg appelé *Szabatka*, aujourd'hui ville libre et royale, peuplée de 41,000 Hongrois, Croates et Serviens, c'est une colonie de Rasciens ou Serviens, attirés à force de grandes immunités et autres avantages commerciaux, qui a créé la prospérité de cette grande cité ou plutôt de cette réunion de plusieurs villages. Un grand nombre de tanneries, des fabriques de toile, de tapis et de savon, ainsi qu'un commerce considérable de chevaux, de bétail, de laine et de peaux, expliquent l'accroissement rapide de sa population, qui en 1827 ne s'élevait qu'à 28,000 âmes. Son territoire rural, le plus vaste d'aucune ville des États autrichiens, renferme 160,000 arpents hongrois, ou 17 milles carrés ; est planté en vignobles. *Szegedin* ou *Szeged*, ville libre et royale, forteresse

de seconde ligne, au confluent de la Theiss et du Maros, bien bâtie, entourée de six faubourgs, est la résidence d'un protopope grec, et le centre d'un commerce actif. On y construit une grande quantité de bateaux, et l'on y compte 32,000 habitants : ceux de la classe inférieure s'y font remarquer par leur air martial et par leur costume qui ressemble à celui des Tatars et des Persans ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que la langue latine est généralement en usage chez les habitants de cette classe. Plus au sud, nous voyons *Zombor* ou *Sombor*, située près du beau canal François II nouvellement creusé pour unir le Danube à la Theiss : c'est une ville libre et royale, peuplée de 20,000 âmes, qui, avant 1751, n'était qu'un bourg ; *Neo-Planta*, nom gréco-latin, que les Hongrois rendent par *Uj-Videk* et les Allemands par *Neusatz*, est celui d'une ville libre qui, en 1770, ne comptait que 4,000 habitants ; aujourd'hui elle en renferme 46 à 47,000, la plupart Serviens ou Rasciens et Arméniens : c'est la résidence de l'évêque de Baes.

Faisons remarquer plusieurs districts particuliers renfermés dans cette région. Entre la Basse-Theiss, le Danube et Neusatz, s'étend le district militaire des *Czaïkistes* ou *Tchaïkistes*, dont *Titul* est le chef-lieu. Ces *Tchaïkistes* sont des Illyriens destinés à monter la flottille danubienne, qui consiste en galères appelées *tchaïkes*, et portant 4 à 12 canons. Ils fournissent un corps composé de 41 à 4,200 hommes, leur chef est toujours Illyrien de nation. Le bourg de *Titul* renferme les chantiers, l'arsenal et les maisons pour l'état-major. On y admire les restes d'un retranchement des Romains qui s'étendit des bords du Danube à ceux de la Theiss, et qui probablement servit à couvrir un établissement semblable à celui des *Tchaïkistes*. On a trouvé des proues de vaisseaux (*rostra*), des ancres, des outils de construction, des monnaies romaines et autres antiquités, dont une grande partie se conserve dans l'arsenal de *Titul*.

En remontant vers le nord, nous traverserons la *Petite-Kumanie* ou mieux *Koumanie* (*Kis-Kunsag*), située en deux morceaux principaux et trois autres plus petits entre Pesth et Theresienstadt, entre le Danube et la Theiss. Elle comprend une superficie d'environ 130 lieues carrées, et une population de plus de 42,000 habitants, catholiques et réformés, avec *Felegy-Haza*, bourg de 10,000 âmes. C'est une plaine d'une fertilité moyenne, arrosée par quelques cours d'eau ; les champs de blé, les vergers, les vignobles, sont clair-semés parmi d'immenses pâturages, où l'on rencontre beaucoup de lacs de natron, point d'arbres, à peine des broussailles : aussi y est-on réduit à employer comme combustible la fiente

et le fumier des bestiaux. Les ardeurs de l'été multiplient ici le phénomène du mirage ; c'est la fée du midi, Delibaba, qui s'amuse à montrer au berger et à son troupeau languissant des lacs azurés, couronnés de palais en ruines, et des forêts imaginaires. Dans les steppes de la Petite-Kumanie paissent de grands troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux, de moutons et de pores ; on y élève aussi beaucoup d'abeilles.

La *Grande-Kumanie*, en hongrois *Nagy-Kunsag*, est située entre Pesth et Debreczin, sur la rivière de Berettyo ; c'est une plaine parfaite où abondent le froment, le vin, les melons, les abeilles et les tortues. Sur une superficie de 55 lieues carrées, elle nourrit plus de 33,000 Kumans, la plupart de religion réformée. *Kardzag*, grand bourg de 9,000 habitants, est leur chef-lieu.

Les *Kumans*, ou *Kourmans*, tribu tatare, jouaient un grand rôle dans les onzième et douzième siècles : originaires peut-être des bords de la Kama, ils parcouraient, dévastaient ou dominaient le pays entre le Volga et le Danube. Subjugués en 1237 par les Mongols, leurs nombreuses tribus frappèrent encore dix et vingt ans plus tard les regards observateurs de Carpin et de Rubruquis. Réfugiés en Hongrie dès l'an 1806, mais encore en plus grand nombre du temps de Tchinghiz-Khan, ils se mêlèrent dans toutes les discussions civiles ; mais, après avoir adopté les mœurs et la langue des Hongrois, ils reçurent le baptême en 1410. Ils ont perdu tout souvenir même de leur idiome, et le dernier individu qui s'en rappelait quelques mots était un bourgeois de Kardzag, mort en 1770. Cependant, des oraisons dominicales, conservées en kuman, prouvent que le tatare ou ture y dominait.

La *Iazygie*, ou pays des *Iasz* ou *Iazyges* (en hongrois *Iaszszag*), se trouve au nord-ouest de la Grande-Kumanie, et au nord de la Petite : c'est une plaine marécageuse, arrosée par la *Zagyva*, qui y reçoit la Tarna et qui se joint à la Theiss. Le sol est fertile en blé, en maïs, en tabac, en vin, en pâturages, mais dénué de bois, on y élève aussi beaucoup de bestiaux et de chevaux. *Iasz-Bereny*, le chef-lieu, avec 13,000 habitants, mais sans industrie, sans arts et métiers, n'est qu'un immense village. On y remarque encore *Iasz-Apaty* et *Arok-Szallas*. Les *Iasz* sont au nombre de plus de 55,000, sur un territoire d'environ 47 lieues carrées. Malgré le nom que la latinité officielle hongroise leur a imposé, il n'est pas suffisamment prouvé qu'ils descendent des *Iazyges-Metanastæ*, établis dans le nord de la Dacie, au delà du *Tibiscus* (la Theiss) dans l'angle que forme cette rivière avec le Danube. C'est plutôt une tribu de Kumans qui ser-

vaient dans l'avant-garde comme archers, ce qu'exprime leur nom hongrois. Les chancelleries ont aussi traduit ce nom par *Balistarü*, et quelques auteurs hongrois en ont fait celui de *Philistawi*.

Dans une île de la Iazygie, formée par la Zagyva, et dans laquelle on voit un couvent de franciscains, on prétend que fut trouvé le tombeau d'Attila, roi des Huns, mort en 458.

Les trois tribus kumaniennes jouissent d'un grand nombre d'immunités; leur territoire fait partie du domaine de la couronne. Placées sous l'autorité directe du palatin du royaume, elles ont leurs tribunaux, leur système d'impôts, et même, à la diète, leur députation spéciale.

Les *Haïdukes* ou *Haydouques*, qui possèdent aussi quelques privilèges, ne sont qu'un corps militaire à part; leurs villages, décorés du titre de villes de *Haydouques*, sont situés au nord-est de la Grande-Kumanie, entre Debreczin et Tokay; on en compte six dont le chef-lieu est *Boszormeny*, bourg assez bien bâti et peuplé de 6 à 7,000 âmes. Le pays des *Haydouques* est, comme celui des Kumaniens, généralement plat et marécageux, mais cependant très-fertile en blé, en vin et en tabac. On y élève de même un grand nombre de bestiaux. Les habitants, au nombre de 50,000, jouissent de privilèges qu'ils tiennent du régent de Hongrie Jean Corvin, qui les leur accorda au quinzième siècle, en récompense de leurs services militaires. Ils sont gouvernés par un colonel-général; ils ne paient pour toute contribution qu'une somme fixe de 22,000 florins, et envoient deux députés à la diète hongroise.

Visitons la partie de la Hongrie située à l'ouest du Danube, et que l'on désigne administrativement sous le nom de cercle *trans-danubien*, espèce de carré oblique, que bornent de trois côtés le Danube et la Drave, et qui par le quatrième côté joint les contrées montagneuses de Styrie et d'Autriche.

Nous partons de Bude, et, traversant les collines agréablement boisées de Philis, nous remarquons *Dotis* ou *Tata*, bourg de plus de 9,000 habitants, avec des eaux thermales très-fréquentées, près desquelles on a découvert un grand nombre d'antiquités romaines. Il y a dans ce bourg une grande manufacture de draps, plusieurs fabriques de diverses étoffes, des moulins à foulon et à farine, ainsi que des scieries. Ce bourg occupe une hauteur baignée d'un côté par la Tata, et de l'autre par un petit lac dont les bords sont couverts de maisons qui forment en quelque sorte un faubourg ou plutôt un autre bourg nommé *Tavoros* ou *ville du lac*. Plus loin, on voit *Saint-Martin*, en hongrois *Szent-Marton*, bourg au pied

d'une colline nommée *le mont sacré de Pannonie* par les bénédictins, qui possèdent la superbe abbaye que le roi Geysa y a fondée. *Raab*, en hongrois *Győr*, ville de 16,000 habitants, mérite quelque attention : c'est la mieux bâtie de ce cercle et la plus importante comme place de guerre et place de commerce. Elle est située sur un bras du Danube qui y reçoit la *Raab* et la *Rabnitz*. Divisée en ville intérieure et ville extérieure, la première est fortifiée et séparée de la seconde par des glacis. Le seul inconvénient qu'on y éprouve est le manque d'eau potable. A quoi sert donc que cette ville soit baignée par trois rivières ! Siège d'un évêché catholique, ses plus beaux édifices sont le palais épiscopal et la cathédrale. Elle possède une académie royale, fondée en 1750, un archigymnase et une école normale. Sa principale industrie consiste en fabriques de coutellerie et d'armes blanches : mais le commerce y est favorisé par la largeur du Danube, qui est de 400 pas, et sur lequel naviguent sans cesse de petits bâtiments. *Raab* était déjà, sous les Romains, une place forte que l'on nommait *Arabo*, *Arabonia*.

A une lieue de la côte occidentale du lac, *Neusiedel* s'élève presque au pied du mont *Brennberg*, où l'on exploite une importante houillère, *OEdenbourg*, en hongrois *Soprony*, ville manufacturière et commerçante ; c'est de là surtout que se fait l'exportation des pores de Hongrie pour l'Autriche ; la ville possède 1,920,000 *klafter* (toises) carrés de vignobles qui produisent 32,000 *eimer* de vin. C'est le siège d'une surintendance de la confession d'Augsbourg, dont la juridiction s'étend sur tout le cercle au delà du Danube. La ville, proprement dite, est bien bâtie et petite, mais elle a de grands faubourgs et une population de 14,000 âmes. On y trouve des manufactures de draps, de cotonnades, et une raffinerie de sucre. Dans ses grands marchés de bestiaux, il se vend annuellement plus de 40,000 têtes de gros bétail et plus de 80,000 pores. On croit qu'*OEdenbourg* est l'ancienne *Sempronium*, qui servit de garnison à la 15<sup>e</sup> légion romaine.

A côté du lac de *Neusiedel*, dont les bains sont, dit-on, prescrits pour remplacer ceux de mer, s'étend, jusque dans le comitat de *Raab*, l'immense marais de *Hansag*, qui ne produit que des roseaux et du foin que l'on exporte pour Vienne. Le sol verdoyant qui couvre les eaux de ce marais, que l'on a vainement essayé de dessécher, a une épaisseur d'un mètre : il tremble sous les pas des marcheurs ; on ne se hasarderait pas à le traverser sur des voitures chargées.

A trois lieues d'*OEdenbourg*, nous apercevons la petite ville d'*Eisenstadt*, en hongrois *Kis-Marton*, dans laquelle un couvent de franciscains



renferme les sépultures de la maison d'Esterhazy, et près de laquelle on voit un magnifique château des Esterhazy, qui ont établi ici la haute administration de leur vaste principauté. *Neusiedel-am-sée*, sur les bords septentrionaux de son lac, n'est qu'un bourg de 1,800 habitants, nommé en hongrois *Nizider*; sur ses bords occidentaux, la petite ville de *Rusth*, qui possède de célèbres vignobles, est souvent ravagée par des inondations. Sur les rives méridionales du lac, le village d'*Esterhazy* est le Versailles, aujourd'hui délaissé, des princes qui en tirent leur nom.

En tournant au sud nous distinguons *Güns*, ville libre royale, où siège le tribunal suprême de ce cercle; et en descendant la *Güns Stein-am-Anger*, c'est-à-dire rocher sur la plaine, petite ville épiscopale qui occupe l'emplacement de l'antique *Sabaria*, l'une des principales cités romaines dans les colonies illyriennes, et à laquelle, sous le règne de Claude, on donna le nom de *Claudia-Augusta*. Le château et l'archevêché sont remplis de divers objets d'antiquités que l'on a trouvés dans cette ville: les principales sont deux belles colonnes de porphyre, le torse d'une statue de Minerve, des tombeaux, des urnes renfermant encore la cendre des morts, des lacrymatoires et plusieurs objets qui servaient aux sacrifices. Cette ville se nomme en hongrois *Szombat-Hely*; c'est le lieu natal de saint Martin, évêque de Tours.

Traversons cette région montagneuse et boisée, connue sous le nom de forêt de Bakony (*Bakony-Wald*), dans laquelle le roi André 1<sup>er</sup>, défait par son frère Bela, erra longtemps et périt de misère, et dans laquelle aussi les habitants de la Hongrie trouvèrent si souvent un refuge contre la fureur des hordes étrangères. C'est au bord du lac Balaton qu'est situé le bourg de *Keszthely*, avec un château des comtes Feszteties, qui y ont établi une excellente école d'agriculture et d'économie appelée *Georgicon*, où l'on enseigne les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique, l'économie rurale et la mécanique. Ce bourg possède aussi une école de droit et une école normale. On y fabrique des draps et l'on y fait un grand commerce des vins de ses environs. Passons rapidement devant *Saint-Gothard*, en hongrois *Szent-Goth*, bourg fameux par la grande victoire que Montecuculli remporta sur les Turcs en 1664, et devant *Strigau* ou *Strido*, où naquit un homme de génie, un Père de l'Église, saint Jérôme.

Les contrées au sud et au sud-est du lac Balaton, quoique fertiles en blé et en vin, sont arriérées en civilisation et renferment peu de villes populeuses. *Kanisa* ou *Nagy-Kaniza*, bourg, autrefois place de guerre très-forte; *Szigetvar* ou *Ujsziget*, qui l'est encore, et qui a été illustré

en 1566 par la défense et la mort héroïque de Zrini, le Léonidas hongrois; *Fünfkirchen*, en hongrois *Pecs*, ville jolie, d'une seule rue, et siège d'un évêché dont l'église passe pour la plus ancienne de la Hongrie, se trouvent le long de la Drave, mais à quelque distance de cette rivière. *Mohacs*, bourg sur le Danube, est fameux par la terrible défaite des Hongrois en 1526, dans laquelle Louis II, leur roi, périt de la main des Turcs; et par celle non moins grande des Turcs en 1687. Le fleuve forme en face de ce bourg une île considérable nommée *Mohacs* ou *Margarethen*.

*Tolna*, sur le Danube, *Simonsturm*, dans les plaines marécageuses du Sarviz, dans lesquelles un haras est établi et près desquelles on récolte d'excellents vins rouges; et enfin *Hogvesz*, avec le château des comtes Appony, n'arrêtent guère un voyageur; mais nous devons, en remontant au nord, distinguer *Stuhl-Weissenbourg*, en hongrois *Szèkes-Feyer-Var*, en slavon *Bilyhrad*, ville libre, royale, de 18 à 20,000 habitants, où les rois étaient anciennement couronnés et enterrés. Elle a une cathédrale très-riche, un séminaire, des fabriques de draps et de flanelles, et trois superbes avenues bordées de maisons et de jardins. Nous terminons notre tournée à *Veszprim*, ville épiscopale, non loin de l'extrémité septentrionale du lac Balaton, et dont les foires réunissent dans leurs costumes variés et bigarrés de couleurs éclatantes les paysans de toutes les contrées voisines.

Dans la partie de la Hongrie que nous venons de parcourir, les Magyars ou Hongrois forment les trois quarts de la population; mais vers la frontière occidentale deux autres nations sont en grand nombre. Les Allemands vivent surtout dans les comitats d'Oedenbourg, de Wieselbourg et d'Eisenbourg; ils y ont introduit leur système d'agriculture, leur industrie et leurs mœurs, originaires de la Styrie et de l'Autriche; les autres (et ce sont les plus récemment établis) viennent de la Souabe; ils parlent des dialectes durs et sonores.

Les prétendus Vandales sont surtout nombreux dans les comtés de Szalad et de Sumeg, et en partie dans ceux d'Oedenbourg et d'Eisenbourg; ils occupent en tout 160 villages, mais leur noyau est dans la seigneurie de Bellatinz, où *Turnischa* est leur chef-lieu. Leur nom, si fameux dans l'histoire, excite d'autant plus l'attention, que les anciens Vandales, réfugiés en Pannonie, y vécurent quarante ans en sujets romains, et y exercèrent ensuite d'horribles ravages; mais ils étaient de race gothique, selon l'opinion générale; et ceux de Hongrie s'appellent *Stovènes*, et ne diffèrent un peu des autres peuplades slaves que par leur

idiome ; ils ne se distinguent que par leur religion protestante de leurs voisins les Wendes, ou Windes de la Styrie, dont ils paraissent être une branche. La chancellerie hongroise les aura décorés du nom de Vandales comme étant le plus célèbre, et d'ailleurs employé par la plupart des latinistes du moyen âge comme synonyme de celui de Wendes. Cependant cette peuplade mériterait un nouvel examen.

Au sud du Maros, c'est-à-dire dans l'ancien *Bannat de Temesvar*, qui, jusqu'en 1718, resta au pouvoir des Turcs, et qui ne fut formellement réuni à la Hongrie qu'en 1779, nous remarquons *Temesvar* ou *Temeschwar*, en valaque *Timisioara*, forteresse grande et régulière, sur le canal Bega, qui unit deux affluents du Danube, l'Alt-Bega et la Temes. C'est une ville royale dont les rues sont larges et droites et les maisons à l'italienne, mais entourée de marais, qui sont plus avantageux à sa défense militaire qu'à la santé de ses habitants ; elle est le chef-lieu du comitat de *Temes* ou *Temesch*, l'un des trois qui divisent l'ancien Bannat, et qui doit son nom à la rivière du *Temes* ou *Temesch*, affluent de la Theiss. Ses quatre faubourgs sont en grande partie habités par des Rasciens. Parmi ses édifices publics, on remarque sa belle cathédrale, dans le style gothique, l'hôtel du comitat, la maison de ville, la synagogue, le lazaret militaire et l'hôpital civil. Les produits de ses fabriques consistent principalement en draps, en huile, en tabac, en papier, en fil de fer et en soie filée ; elle est le centre d'un grand commerce de transit, principalement en grains, en vins et en soie que l'on récolte dans ses environs. Selon d'Anville, *Temesvar* serait le *Tibiscus* qui servit de lieu d'exil à Ovide.

En s'élevant vers les montagnes, on trouve, dans une vallée agréable et fertile, la ville royale et libre de *Werschitz*, qui renferme 13,000 habitants, rasciens et allemands. Nous pouvons citer encore, sur les bords du *Temes*, *Lippa*, résidence d'un protopope grec ; les deux *Lugos*, que sépare la rivière ; sur la rive droite *Olah-Lugos*, en allemand *Lugosch-Wallachisch*, en valaque *Logosul-Rumunyeszh*, dont les 6,000 habitants se composent d'Allemands, de Valaques et de Rasciens ; sur la rive gauche, *Nemet-Lugos*, en allemand *Deutsch-Lugosch*, en valaque *Logosul-Nemczieszh*, moins important que le bourg précédent.

Dans le district du *Régiment-Valaque-Illyrien*, qui comprend un territoire d'environ 300 lieues carrées, borné par la Valachie, la Transylvanie, les bords du Danube, et une ligne tirée de la Bisztra au fleuve, nous devons signaler les lieux les plus remarquables. *Karansebes*, ou simplement *Sebès*, sur la rive droite du *Temes*, et la résidence de l'état-major du dis-

trict régimentaire; c'est un entrepôt de marchandises turques; on croit que ce bourg occupe l'emplacement d'une colonie romaine. *Mehadia*, sur la rive gauche de la *Bella-Recca*, occupe un défilé nommé *la Clef de Mehadia*, parce qu'il est regardé comme celle du *Bannat*. Il y a dans ce bourg une administration des salines, et, à ses portes, les bains d'Hercule, que nous avons déjà cités, et qui ont conservé la célébrité dont ils jouissaient du temps des Romains. Près des bords du Danube, vis-à-vis une grande île que forme ce fleuve, le bourg de *Moldova*, aujourd'hui presque ruiné, était autrefois une forteresse redoutable. On y trouve des restes de constructions antiques qui prouvent que les Romains y exploitaient des mines de cuivre et de plomb qui y existent encore. Dans les chaînes de montagnes qui se terminent à peu de distance du Danube, on connaît une célèbre caverne, celle de *Veterani*, qui s'étend en plusieurs ramifications entre les rivières de *Cserna* et de *Nera* jusqu'au fleuve qu'elle domine dans une sorte de défilé. On prétend que les Romains l'avaient fortifiée; plusieurs retranchements en rendent la défense facile; c'est un poste important pour le passage du Danube; mais la citerne qui y est creusée ne donne qu'une eau mauvaise.

Tout le *Bannat*, y compris le district de la limite militaire, offre, sur un sol humide et gras, et sous un ciel ardent, d'immenses récoltes de blé, de maïs, de riz, de tabac; il a pour habitants des Valaques, des Serviens, et quelques colonies allemandes et hongroises.

Dans le district régimentaire du *Bannat allemand*, dont la superficie n'est que de 200 lieues carrées, nous ne signalerons qu'un seul lieu digne de quelque attention: c'est *Pancsowa*, en allemand *Pantschova*. Cette ville, agréablement située près du confluent du *Temes* et du Danube, compte plus de 6,000 habitants et possède une école de mathématiques et une école normale allemande.

Visitons les royaumes d'*Esclavonie* et de *Croatie*, États qui font partie du royaume de Hongrie, et dont la géographie physique doit nous arrêter quelques instants.

L'*Esclavonie*, ou la *Slavonie*, en hongrois *Tot-Orszag*, est bornée au nord par le Danube et la *Drave*, qui la séparent de la Hongrie proprement dite; au sud par la *Save*, qui la sépare de la Turquie d'Europe; à l'est par cette rivière, qui se joint au Danube, et par la basse *Theiss*, qui se jette aussi dans ce fleuve; à l'ouest par l'*Illova*, la *Lonya* et la *Save*, qui la séparent en partie de la *Croatie*. Sa superficie est d'environ 860 lieues carrées,

en y comprenant le territoire des Tchaikistes qui, sous le rapport administratif, en fait partie.

Cette contrée est, comme on le voit, une sorte de grande île entourée presque de tous côtés par des rivières, et traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui n'est qu'une ramification des Alpes Carniques. Cette chaîne porte dans le pays le nom de *Carievitza*. Elle n'est pas généralement d'une grande élévation ; cependant elle présente quelques pics assez considérables, tels que le *Papuk*, qui s'élève de 910 mètres au-dessus du niveau de la Save. Ces montagnes, composées de gros quartiers de roches calcaires, et portant sur leurs sommets escarpés de magnifiques forêts, offrent des aspects très-pittoresques et même des vues riantes, surtout vers Possega, où elles s'abaissent et forment de grandes vallées. Quelques-unes présentent des rochers nus, presque tous taillés à pic ; vers Peterwardein on remarque des serpentines, des porphyres et d'autres roches appartenant aux terrains de cristallisation, qui alternent avec des roches de sédiment inférieur. Dans la partie occidentale de la chaîne on trouve çà et là des gisements de différents métaux, particulièrement de fer, de cuivre et de plomb argentifère ; mais ils sont peu exploités. Les collines qui forment les derniers degrés de ces montagnes sont composées de grès à lignite. Les montagnes de *Fruska-Gora*, dans la Syrmie ou l'Esclavonie orientale, renferment des houillères. Ces collines sont garnies de vignobles et de vergers ; les grandes plaines basses qui s'étendent à leurs pieds produisent en abondance toutes sortes de denrées. Presque tout le sol de la partie orientale est formé d'alluvions argileuses et noirâtres dont les portions les plus fertiles sont quelques plaines centrales et les bords de la Save et de la Drave.

La température de ce pays est en général douce et presque comparable à celle de l'Italie. Dans les montagnes l'air est vif et salubre ; dans le voisinage des rivières il est presque toujours malsain par suite de leurs fréquents débordements.

Pendant huit mois de l'année la chaleur et l'humidité entretiennent en Esclavonie une verdure perpétuelle ; on voit constamment éclore des fleurs nouvelles ou mûrir de nouveaux fruits. Dès que les eaux rassemblées pendant l'hiver disparaissent, les prairies se couvrent spontanément de diverses espèces de trèfles et d'autres herbes nutritives ; aussi le bétail y parvient-il à une grosseur égale à celle des bœufs de la Hongrie. Le nombre des moutons s'élève à deux millions et demi.

L'agriculture, quoique peu aidée des lumières de la science, produit en

Esclavonie de très-abondantes récoltes. Le maïs donne le centième et quelquefois le deux centième grain. On récolte une grande quantité de froment, mais il est mêlé de toutes sortes de mauvaises graines; la paresse empêche les habitants de sarcler les champs et de trier les blés. Tout le produit de l'Esclavonie en grains s'évalue à 4 millions de *metzen* (2,459,840 hectolitres) par an. Outre les blés cultivés, ce pays abonde en une espèce de grain qu'on appelle *manne*; c'est le *festuca fluitans* de Linné. Toutes sortes de fruits et de légumes viennent ici en abondance; les pêcheurs, les amandiers, les figuiers, les châtaigniers, les pruniers, sont surtout très-communs. Il y a des plantations de pruniers si vastes, qu'on les prendrait pour des forêts. Les Esclavons tirent des pruneaux une boisson forte et saine, qu'ils nomment *raki*, ou *sliva vitcha*. Les auteurs allemands assurent que cette liqueur est préférable au rhum. La culture du tabac est d'une grande importance, surtout à Possega, où le tabac égale celui de Turquie. Les mûriers blancs réussissent parfaitement dans ce pays, et par conséquent la soie qu'on y récolte est de très-bonne qualité. La garance y vient spontanément, et les Autrichiens, en ayant apporté des plants du jardin de Schönbrunn, furent étonnés de trouver ceux du pays meilleurs. La réglisse d'Esclavonie est excellente. Les cochons y découvrent partout des truffes aussi aromatiques que celles du Piémont, mais on néglige cette production. On ne tire non plus aucun parti du frêne à fleurs qui en Calabre donne une manne précieuse, et qui, de même que le peuplier d'Italie, vient aussi bien en Esclavonie qu'au pied des Apennins.

Les vastes forêts de la partie occidentale fournissent en bois de chêne d'excellents matériaux pour la marine. Les animaux qui peuplent ces forêts sont l'ours, le loup, le renard, le linx ou loup-cervier (*felis-lynx*), la fouine et le blaireau. Les loutres peuplent les rivières; on voit quelques castors établis dans les canaux formés par les îles de la Save.

L'Esclavonie se divise en deux parties principales : l'*Esclavonie civile*, qui comprend presque les deux tiers de tout le pays, et qui a pour capitale Esseek, et l'*Esclavonie militaire*, qui entoure la précédente au sud et à l'est, et qui a Peterwardein pour chef-lieu. Commençons notre description des principales villes par la partie civile.

*Esseek* ou *Eszek*, en slavons *Oszick*, ville fortifiée, peuplée de 12,000 âmes, sur la rive droite de la Drave, est au milieu de marais qui en rendent l'air malsain; ce fut devant cette ville que Soliman le Grand, en 1566, fit construire un pont de bois, ou plutôt une suite de ponts et de jetées, longue de 2,852 mètres, ouvrage qui, pendant un siècle entier, fit l'orgueil

des Turcs et l'effroi de la Hongrie. Cette ville se compose de la forteresse que des ouvrages importants rendent redoutable, et de trois grands faubourgs qui en sont un peu éloignés. Depuis 1775 on a établi sur les marais qui l'environnent une digue d'une lieue de longueur. Eszek occupe l'emplacement de *Mursia*, colonie romaine fondée sous Adrien et capitale de la Pannonie inférieure.

*Possega*, ville royale peu importante, a un château en ruines et une belle église catholique. Nous verrons ensuite *Vukovar*, *Naschitz*, *Pakraez* et autres bourgs remarquables par leur grandeur, quoique en général mal bâtis. Celui d'*Tregh*, au pied de la montagne de Karlowitz, est entouré de vignobles; à *Hlok* ou *Slok*, sur la rive droite du Danube, il y a un château et un couvent de franciscains dont l'église renferme le tombeau du dernier due de Syrmie, mort en 1525. Ce bourg était jadis fortifié : on prétend même que les trois châteaux en ruines qui s'élèvent sur les hauteurs voisines ont été construits par les Romains.

Visitons maintenant l'Esclavonie militaire, ou les confins militaires. Nous remarquerons d'abord, sur le bord du Danube, *Peterwardein*, en hongrois *Petervar*, place importante, qui se compose de plusieurs parties bien fortifiées et d'ouvrages avancés. Elle ne renferme que 4,564 habitants. En 1716 le prince Eugène y remporta sur les Turcs une victoire mémorable qui nous a valu une des plus belles odes qu'il y ait en français. Près de cette ville on aperçoit *Karlowitz*, ville qui comprend 900 maisons dont à peine la moitié est en pierre, tandis que les autres ne sont que des cabanes. Elle est le siège d'un archevêché grec qui a pour suffragants les évêchés d'Arad, de Baes, de Bude, de Karlstadt, de Pakraes, de Temesvar et de Vessees. La trêve conclue en 1699 entre l'Autriche, Venise, les Polonais et les Turcs a rendu cet endroit célèbre; on eut alors le bon esprit de ne faire qu'une trêve de 25 ans au lieu d'une paix éternelle. A sept lieues au sud-est de cette ville, le village de *Szalankement* ou *Sztari* est célèbre par deux défaites des Turcs, l'une en 1697, l'autre en 1716.

Arrêtons-nous dans la partie la plus basse de l'Esclavonie, à *Semlin*, en hongrois *Zimony*, qui n'était autrefois qu'un bourg, et qui, depuis 1739, s'est élevé au rang de la seconde ville de commerce de la Hongrie. C'est le passage ordinaire de tout ce qui s'expédie de l'Autriche pour la Turquie. Il y a à Semlin un conseil de santé qui, en cas de besoin, fait subir la quarantaine aux voyageurs et aux marchandises. Cette ville, de 10,400 âmes, est très-avantageusement située sur le Danube près de l'embouchure de la Save. Elle est défendue du côté du fleuve par un bastion en

terre : sur les autres points elle est adossée à des collines ou entourée de marais. *Mitrowitz*, grand bourg, à huit lieues de Peterwardein et quinze de Belgrade, est à une petite lieue de l'emplacement de l'ancienne ville de *Sirmium*, capitale de l'*Illyricum*, du temps des Romains. C'est la résidence de l'état-major du régiment de Peterwardein, et l'entrepôt d'un grand commerce de peaux et de bestiaux venant de la Servie et de la Bosnie. Douze couvents grecs de l'ordre de saint Basile animent les vallées pittoresques de la *Fruska-Gora*. *Ratscha*, à cinq lieues de Mitrowitz, est un village qui s'élève sur la rive gauche de la Save, et qui ne mérite d'être cité que parce qu'il possède une forteresse qui défend le passage de la rivière vis-à-vis de l'embouchure du Drin ; mais *Brod*, chef-lieu du district régimentaire de ce nom, est à la fois une place de guerre et une place de commerce très-active ; il s'y tient un marché considérable de cuir, de laine et de coton. Le *Nouveau-Gradiska*, en croate *Nova-Gradiska*, sur la Ternava, est un autre chef-lieu du district régimentaire de ce nom, que défend une forteresse ; tandis que sur la rive gauche de la Save, une autre petite place forte appelée *Vieux-Gradiska*, siège d'un évêché catholique, s'élève vis-à-vis une forteresse turque appelée aussi Gradiska.

La Croatie avec ses dépendances comprend, sur une superficie de 4,280 lieues carrées, trois régions physiques : le pays couvert de montagnes, de vallées et de plaines, que parcourent la Drave, la Save et la Kulpa ; le plateau formé par les diverses branches des chaînes de montagnes connues sous le nom de *Kapella*, de *Wellebitchi* et autres ; enfin, la côte maritime qu'on a longtemps appelée Dalmatie hongroise, et qui est incorporée aujourd'hui à la Hongrie avec l'Esclavonie et la Croatie. Toutes ces montagnes sont une dépendance des Alpes Juliennes. De ces trois régions, le plateau offre les phénomènes les plus intéressants pour la géographie physique. Les montagnes dont il est formé s'élèvent à des hauteurs considérables : le *Plissivitz* a environ 4,786 mètres ; le principal sommet des monts *Wellebitchi* atteint le niveau de 4,700 mètres ; beaucoup d'autres sommets parviennent à 4,200 ou 4,400 mètres : les monts *Kapella* restent à 950. Ces groupes de montagnes présentent la même constitution géognostique que celles de l'Esclavonie : ce sont des roches calcaires, des porphyres, des serpentines et des grès à lignites. Les masses calcaires, singulièrement escarpées, crevassées dans tous les sens, sont percées de cavernes immenses, et coupées par d'affreux précipices. Sur le dos de ce massif de montagnes, principalement dans la partie méridionale, s'étendent des vallées souvent fermées de tous côtés, et dans les-



quelles coulent des rivières qui, ne trouvant aucun débouché, se perdent dans les entrailles de la terre, d'où probablement leurs eaux arrivent par des conduits souterrains jusqu'au lit de la Kulpa. Souvent ces rivières enflées par les pluies, et ne pouvant s'écouler assez rapidement dans les cavités qui les reçoivent, inondent toute la vallée et en font un lac. On distingue parmi ces vallées celles qui forment les cantons de *Licavie* et de *Corbavie*, habitées par des peuplades à demi-sauvages. Outre les rivières de *Lika* et de *Corbava*, celle de Gyula mérite d'être remarquée parmi celles qui n'ont aucun écoulement visible. La *Szluinchicza*, avant de s'engouffrer, forme 43 belles cascades, et fait mouvoir un nombre égal de moulins. Cette région, quoique parsemée de petits vallons pittoresques et cultivés avec soin, peut en général être considérée comme stérile sous le rapport de la végétation. Les marbres les plus beaux et les plus variés y abondent; on en a construit tous les ponts et les parapets de la *voie Joséphine*, et la plupart des maisons à Fiume, Zeng et Porto-Ré.

Le fléau de ces contrées est le vent du nord, qu'on désigne ici sous le nom grec et albanais de *bora*: rien n'égale le froid qu'il apporte, si ce n'est la véhémence avec laquelle il souffle; on l'a vu soulever de grosses pierres qui retombaient à des distances considérables. Il y a même un canton nommé Rudaicza, que ce vent rend inhabitable et presque inaccessible. L'étroite lisière qui se trouve entre les montagnes et la mer, ou plutôt le golfe de Guarnero, jouit, partout où le *bora* ne pénètre pas, du climat de l'Italie, et voit mûrir les figues, les citrons, et d'autres fruits du Midi.

La plus grande partie de la Croatie, celle qu'arrosent la Drave et la Save, offre de vastes terrains fertiles en seigle, maïs et avoine, beaucoup d'arbres fruitiers, surtout des pruniers, quelques vignobles et des forêts immenses de chênes d'une hauteur surprenante. La Croatie produit environ 3,700,000 *metzen*, ou minots de Vienne, de toutes sortes de grains. Un établissement pour le perfectionnement des moutons à laine fine, formé à Merkopoly, a obtenu de grands succès. La mine de *Szamobor* donne par an 8,000 quintaux de cuivre. En général, ce pays ressemble à la partie occidentale de l'Esclavonie.

Le royaume de Croatie se divise en *Croatie civile* et *Croatie militaire*, ou confins militaires croates: la première au nord et seconde au sud de la Save; la première comprenant les comitats d'Agram, de Warasdin et de Körös; la seconde renfermant les généralats de Carlstadt, de Warasdin et du Bannat-Gränze. Les comitats sont divisés en *marches* ou *jaras*, et les généralats en districts régimentaires.

Nous allons visiter en idée les lieux les plus remarquables de ces divisions administratives.

Sur une hauteur, aux bords de la Save, nous voyons *Agram*, en croate *Zagrab*, en italien *Sagabria*, et anciennement *Grecs* ou *Gratz*, c'est-à-dire le château, la ville forte. Elle est la capitale de la Croatie ; c'est une ville libre royale, siège du *ban*, c'est-à-dire résidence du vice-roi de la Croatie et du commandant général des districts militaires croates, et de plus, siège d'un évêché. Il y a une université et une imprimerie. Sa position, à une demi-lieue de la rive gauche de la Save, est très-pittoresque. Elle est bien fortifiée et divisée en deux parties, l'une appelée ville royale, et l'autre ville épiscopale. L'évêque est tenu d'entretenir un bataillon de soldats, dont le colonel, pris parmi les chanoines, est en même temps commandant du fort de Dubitz. Agram n'a point de manufactures ; mais la navigation de la Save y entretient un commerce considérable : c'est dans ses marchés que se vendent une partie des tabacs et des blés de la Hongrie, ainsi que les porcs que nourrit la Bosnie. Sa population, qui s'élève à plus de 47,000 individus, se compose en grande partie de nobles.

Il y a peu de choses à dire sur *Warasdin*, ville fortifiée aux bords de la Drave, si ce n'est qu'elle est bâtie en forme de carré, entourée de bastions et de fossés ; qu'elle possède un vieux château qui menace de tomber en ruine ; que ses rues sont assez régulières et bien pavées, et qu'elle renferme quelques beaux édifices, tels que l'hôtel du comitat. *Körös-Vasarhely*, nommée en croate *Krisevci*, en allemand *Kreutz*, prétend avoir été la capitale du royaume. C'est aujourd'hui le siège d'un évêché de grecs-unis. Nous n'oublierons pas *Krapina*, bourg d'où doivent être sortis les deux frères Czech et Lech, premiers fondateurs des monarchies bohémienne et polonaise, si l'on veut croire les historiens de ces peuples. Près de ce bourg se trouve la montagne de *Krapina-Gora*, qui renferme des houillères, et, dans ses environs, des établissements de sources thermales.

Dans le district de Kreutz se trouve *Kaproncza* ou *Kopreinitz*, ville de 3,500 habitants. *Carlstadt* ou *Karlstadt*, forteresse importante, sur la Kulpa, siège d'un évêché grec-uni, suffragant de l'archevêché de Karlowitz, et station du régiment de Zsluin, est le chef-lieu d'un généralat très-étendu, qui comprend les places de *Petrinia*, *Goszpich*, *Ottochacz*, *Ogulin*, *Szluin*, *Zeny*, et nombre d'autres ; car dans la Croatie comme dans la Bosnie et la Dalmatie, il n'y a si petite colline qui n'ait une espèce

de fort. *Belovar*, ville nouvellement bâtie, la plus jolie de toute la Croatie, est le chef-lieu de l'état-major des deux régiments du Bannat.

Tels sont les détails qu'il était utile de donner sur ces deux provinces, intitulées royaumes, quoique l'Esclavonie n'ait guère que 7 à 800,000 habitants, et la Croatie un peu plus de 4 million, y compris les districts militaires.

Dans cette population il n'entre que très-peu de Hongrois, mais un nombre considérable de Serviens, principalement pour la Syrmie. Le dialecte slavonien se rapproche, par sa douceur, de celui de Serbie. Les *Croates*, anciennement *Horwalther*, *Hrowathes* ou *Chrobates*, c'est-à-dire montagnards, forment seuls la population de leur pays; c'est une branche particulière de la grande famille slavonne; leur dialecte, infiniment plus dur et surtout plus guttural que les divers dialectes serviens, forme un anneau de transition entre les Slavons orientaux ou Russes et les Slavons occidentaux ou Polonais-Bohêmes : l'idiome croate se rapproche spécialement de celui des Slovaques de Hongrie, et des Bohêmes ou Czèches. Venus probablement des monts Karpathes dans le septième siècle, les Croates furent appelés par l'empereur Héraclius pour délivrer la Dalmatie du joug des Abares, Avars ou Awares; ils s'y établirent et soumièrent les peuplades anciennes d'une partie de l'Illyrie et du *Noricum*, peuplades proto-slaves, selon notre opinion, et dont les Wendes actuels nous paraissent les descendants. Renforcés par tant de frères, ils fondèrent les duchés ou principautés, en leur idiome *zupanies*, de Carinthie, de Frioul, de *Liburnie* ou Croatie propre, de *Jadra* en Dalmatie, d'Esclavonie et autres. Ces petits États plièrent en partie sous Charlemagne, mais en général ils s'allièrent avec l'empire grec. Cependant, lors du schisme, l'Église de Rome conserva sur eux son autorité spirituelle, tandis que l'Allemagne leur transmit quelque chose de son esprit féodal. Leur premier *archizupan* connu fut Cresimir, dans le dixième siècle, dont le fils, Dircislav I<sup>er</sup>, prit le titre de roi. La Croatie s'étendait alors sur la partie occidentale de la Dalmatie et de la Bosnie; la capitale, qui se nommait *Beligrad*, semble avoir été sur les bords de la mer Adriatique, à l'endroit nommé *Zara-Vecchia* par les Vénitiens, mais *Biograd* dans le pays, quoique d'autres pensent que ce pourrait être l'endroit nommé encore *Biograd*, *Belligrad* ou *Bielgrad*, sur la petite rivière de *Pliva*, qui se jette dans le *Verbas*, vis-à-vis *Jaicza*. Vers l'an 1100, la Croatie fut incorporée à la Hongrie.

Les Croates, jadis très-belliqueux, ont continué jusque dans la der-

nière moitié du dix-huitième siècle, de ravager le territoire ottoman par de petites incursions d'où ils revenaient en triomphe dans leurs villages. Le gouvernement autrichien les a soumis à une discipline plus régulière; mais ils préfèrent encore les hasards de la guerre aux travaux de la paix. Ceux qui vivent plus loin de la frontière turque ont pris des habitudes plus laborieuses. Sans civilisation, ils ne sont pas sans vertus; leur rudesse sauvage se joint souvent à des sentiments généreux, et surtout à une grande fidélité envers un gouvernement qui sait manier leur caractère. Leurs maisons ne sont que de vastes granges sans fenêtres, sans cheminées, et où l'homme, le bœuf et le cochon vivent sous le même toit. Leurs femmes aiment à réunir dans leur habillement les couleurs les plus variées et les plus éclatantes. Plus de la moitié des Croates vivent dans les districts militaires; ce peuple a l'air d'une armée momentanément arrêtée dans sa marche, et un voyage parmi eux animerait le talent d'un historien des nations militaires du moyen âge.

La lisière étroite qu'on appelle tantôt *Dalmatie hongroise*, tantôt plus exactement *littoral d'Illyrie* ou de *Croatie*, et, d'après la dénomination officielle adoptée par le gouvernement autrichien, *littoral hongrois*, renferme quelques villes remarquables, parmi lesquelles nous distinguerons *Fiume*, en allemand *Saint-Veit-Am-Pflaum*, en croate *Reka*, ville assez florissante, surtout depuis que la belle chaussée *Louise* (*Louisenstrasse*), lui ouvre une communication avec l'intérieur du pays.

Le port de Fiume reçoit 7 à 8,000 bâtimens, et la valeur des échanges commerciaux s'élève à 4 millions de florins; c'est le Trieste de la Hongrie, et, comme Trieste, c'est une ville italienne par le langage, les mœurs et le théâtre; mais les vents impétueux qui bouleversent le *golfe Quarnero* en rendent l'accès difficile et quelquefois périlleux. Fiume est le siège de l'évêché de Modruss, d'une cour d'appel, d'un tribunal de commerce et d'un comité sanitaire. Elle est défendue par deux forts, l'un sur une montagne, et l'autre sur la côte. Les anciens quartiers sont composés de rues étroites et tortueuses; mais les nouveaux, beaucoup mieux bâtis, s'embellissent de jour en jour. Les plus beaux édifices sont les églises, principalement la cathédrale: on peut y joindre aussi le théâtre. Pour le dire en un mot, Fiume est une ville industrielle autant que commerçante: on y compte plusieurs fabriques de draps, de toiles, de chapeaux, de liqueurs, de faïence, etc. Tombée au pouvoir des Français en 1809, elle fut comprise dans les provinces illyriennes, qui ne furent restituées à l'Autriche qu'en 1814. Le nombre des habitans de cette ville dépasse 10,000. Hors de ses

murs on remarque le magnifique bâtiment de la compagnie des sueres, qui est un des plus vastes établissemens de ce genre.

Nous décrivons les îles du golfe Quarnero avec celles de la Dalmatie.

Autour de Fiume demeurent les *Sbiztri*, qui, selon les uns, sont d'anciens *Carni*; selon les autres, d'anciens *Liburniens*; mais qui paraissent avoir parlé un dialecte slavons qu'ils ont oublié pour l'italien.

Les autres petits ports du littoral hongrois, tels que *Zeng* ou *Segna*, *Kralievicza* ou *Porto-Ré*, et *Karlobago* ou *Carlopago*, ont moins d'importance, quoique ce dernier, dans lequel Joseph II a fait creuser un bassin profond et défendu contre les vents du sud-ouest par deux îles, soit le point où aboutit la magnifique chaussée, établie à grands frais par-dessus des montagnes jadis inaccessibles, et où roulent maintenant des voitures et des caissons d'artillerie; les distances y sont marquées par des pyramides de marbre blanc, portant des cadrans solaires, et au pied desquelles jaillissent des fontaines rafraîchissantes.

Nous ne sortirons pas de cet intéressant coin de terre sans avoir fait remarquer le petit canton de *Turopolia* (plaine de Turo), qui se compose de 33 villages, dont les habitans, depuis Bela IV, jouissent des privilèges de noblesse, s'administrent eux-mêmes sous un landgrave (*comes territoris*), exercent la juridiction criminelle, et envoient à la diète de Hongrie un député spécial.

Vingt fois les caprices administratifs ont changé de forme et de place ce littoral; vingt fois l'esprit bureaucratique des statisticiens allemands a déplacé les villes et les ports naturellement dépendans de la Croatie; mais la Hongrie a obtenu la restitution de cette dépendance.

Des rapports de langue et d'histoire lient à la Croatie et à l'Esclavonie trois petites contrées situées sur la mer Adriatique, et aujourd'hui réunies par l'administration autrichienne sous le nom de *royaume de Dalmatie*. C'est le littoral de la région physique à laquelle appartiennent l'Albanie et la Bosnie; nous avons déjà, à propos de la Turquie, décrit ses caractères physiques. Roches calcaires, terrains arides, marais et eaux stagnantes, rivières en partie sans débouchés, cavernes et gouffres souterrains; le soleil de l'Italie, mais quelquefois le souffle glacial du *bora*; au lieu d'hiver, un déluge de pluie pendant six semaines; les fleurs et les arbustes les plus délicats végétant toujours en plein air; d'épaisses forêts dans les vallées intérieures; à peine de l'herbe sur la côte, mais des olives, du raisin de Corinthe, des vins doux et chauds; une immensité de poissons dans les nombreux golfes; tels sont les traits dominans de ces contrées. La première est la

*Dalmatie ex-vénitienne*, la seconde le ci-devant territoire de *Raguse*, la troisième le district des *Bouches de Cattaro*.

Parmi les rivières qui arrosent la *Dalmatie ex-vénitienne*, il en est deux qui se distinguent par leurs beautés pittoresques : la *Kerka*, née dans une grotte, bondit à travers de nombreuses petites cascades et forme surtout cinq grandes cataractes, dont celle de Scardona offre le coup d'œil le plus romantique; la *Cellina* a un caractère plus sombre : deux de ses sources jaillissent du sein de cavernes noirâtres; la rivière, roulant entre des précipices sauvages, tombe, près de Velika-Gubovitz, de 50 mètres de hauteur dans un abîme.

*Zara*, siège des autorités, avec un port fortifié, possède des fabriques de rosoglio, de marasquin et d'étoffes en soie et en laine; *Zara-Vecchia* ou *Biograd*, ancienne résidence des rois de Croatie; *Scardona*, sur la rive droite de la *Kerka*, qui forme un peu au-dessus une cascade magnifique, ancien chef-lieu de la province romaine de Liburnie, aujourd'hui siège d'un évêché suffragant de Spalatro, petite ville que défendent une muraille et deux forts, et qui s'est tellement accrue depuis plusieurs années par son commerce avec la Turquie, que sa population est de plus de 8,000 individus; *Sebenico*, avec une cathédrale dont on admire la hardiesse et la légèreté, un vaste port, que le fort San-Nicolo protège, et une enceinte de rochers qui la défendent mieux que ses tours et ses mauvais bastions; telles sont d'abord les villes qui attirent nos regards. *Salona*, patrie de Dioclétien, ne s'est pas relevée depuis sa destruction au septième siècle par les barbares. Près de là nous voyons *Trau*, en slavon *Tragur*, siège d'un évêché, aussi bien que *Nona*, l'ancienne *Ænona*, petite ville réduite à une population de 500 âmes, située à quelques lieues au nord de *Zara*, dans une île jointe au continent par deux ponts; *Spalatro* ou *Spalato*, siège d'un archevêché fondé en 650, et qui a pour suffragants tous les évêchés de la Dalmatie, à l'exception de ceux du cercle de *Raguse*, ville entourée de murailles en partie ruinées, pourvue d'un port excellent, divisé en deux bassins, l'un extérieur, profond de 28 mètres, et pouvant renfermer soixante bâtiments de 300 tonneaux; l'autre intérieur, profond de 3 mètres, et contenant 20 navires de 100 tonneaux. Cette ville a été bâtie au milieu des vastes ruines d'un palais de Dioclétien et d'autres antiquités romaines : la cathédrale remplace un temple de Diane; l'église de Saint-Jean-Baptiste occupe l'emplacement d'un temple d'Esculape; une autre n'est qu'un temple de Jupiter auquel on a ajouté une flèche. La ville possède un beau musée d'antiquités recueillies dans les environs.

Spalatro fait un grand commerce de viandes fumées et salées, d'huile, de vin et de figues; ses foires sont importantes; elle a des fabriques d'étoffes de laine, de soie, de liqueurs; des tanneries, des pêcheries considérables; enfin son port en fait un des principaux comptoirs du royaume, et ses 9,880 habitants l'une des villes les plus peuplées. Mais environnée de rochers d'où s'échappent des sources sulfureuses que l'on emploie avec succès dans les affections chroniques, elle n'a, pour ses besoins habituels, que de l'eau de citerne. En suivant la côte, nous voyons *Almissa*, à l'embouchure de la Cettina, au pied d'une montagne escarpée que domine un petit château ruiné : les bords marécageux de la rivière en rendent l'air malsain; son territoire produit des vins qui valent ceux d'Espagne, et beaucoup de bois de construction. *Macarsca*, siège d'un évêché, possède un port d'où l'on exporte une grande quantité de figues et d'autres fruits. Telles sont les principales villes du continent dalmatien. Dans les montagnes de l'intérieur on cite un bourg appelé *Imoschi*, habité par une peuplade robuste et d'une haute stature, qui s'occupe avec soin de l'agriculture, et qui connaît parfaitement l'art de dresser les chevaux. L'ancienne place forte de *Sign* a été tellement ravagée par les tremblements de terre, qu'à l'exception d'une caserne de cavalerie, les bâtiments militaires ne sont plus que des ruines. Une fontaine d'eau salée jaillit au nord de *Sign*, et est appelée par les habitants *zlanestine* ou pierre salée.

L'ancienne république de *Raguse*, dont le territoire est aujourd'hui incorporé à la Dalmatie sous le titre de cercle, conservera quelques pages honorables dans l'histoire. Héritière de l'ancienne Epidaure, dont l'emplacement était près de *Molonta*, la vieille Raguse devint l'asile des anciens colons romains; mais des tremblements de terre les obligèrent à se transporter dans le site actuel. Là se développa, pendant les siècles orageux du moyen âge, une civilisation, une industrie, une politique dignes d'un plus grand théâtre. Raguse, sous une constitution aristocratique, a quelquefois rivalisé avec Venise en navigation, en commerce et en manufactures; elle a exploité les mines de la Dalmatie et de la Bosnie; elle a produit des poètes, des géomètres, des artistes, des historiens, et mérite d'être considérée comme l'Athènes de la littérature slavo-illyrienne. Vaincue par les armes vénitiennes, ayant sacrifié sa marine par suite de son attachement à l'Espagne, elle éprouva encore, en 1667, les ravages d'un grand tremblement de terre : dès lors elle n'a pu se relever, et après avoir végété sous la protection assez bienveillante de la Porte-Ottomane, elle a péri, en même temps que Venise et Gênes, dans la grande invasion de l'Europe par les

Français, des mains desquels elle a passé au pouvoir de l'Autriche.

Le territoire de Raguse, resserré entre la mer et une haute chaîne de montagnes, occupe une surface de 79 lieues carrées ordinaires, et se compose d'un étroit littoral montagneux, rocailleux, aride, où cependant, sur quelques coteaux et dans quelques vallons privilégiés, la vigne, l'olivier et toutes sortes de fruits prospèrent sous la main d'un cultivateur industrieux. Ce littoral, de 34 lieues de longueur, et de trois dans sa plus grande largeur, se termine au nord en une presqu'île appelée *Sabioncello*, et est bordé de quelques îles d'une nature semblable. Il nourrit, dit-on, environ 15,000 porcs, 10,000 moutons, 2,000 bœufs, 800 mulets, 600 ânes et 200 chevaux. Le blé qu'on y récolte ne suffit que pendant trois mois à la nourriture des habitants; mais la vigne y est si bien soignée, que le vin y est bon et en surabondance, et la culture des oliviers y est tellement importante, que l'huile y est excellente et compose la principale branche d'exportation des Ragusains; du reste, le pays ne produit pas assez de bois pour le chauffage, et l'industrie manufacturières'y borne à la préparation des cuirs et à la fabrication d'une chaussure à la mode turque particulière au peuple, et à celle des housses et des couvertures de chevaux.

*Raguse*, en slavon *Dobronick*, ville bâtie à l'italienne, et où dominant aujourd'hui la langue et les mœurs de l'Italie, conserve encore le palais de la république et quelques manufactures en soie, ainsi que des fabriques de rosoglio; on lui donne, probablement avec les faubourgs, 7,000 habitants, parmi lesquels on compte beaucoup de Grecs. Cette ville, entourée d'une double enceinte de murailles épaisses, de bastions et de tours, défendue aussi par les forts Mollo et San-Lorenzo, par un troisième que les Français construisirent sur la petite île de Lacroma, et par un quatrième qu'ils élevèrent au sommet escarpé du mont Sergio, et auquel on donna le nom de fort Napoléon, est composée de rues généralement étroites, à l'exception de celle qui la traverse du nord au sud. Elle est le siège d'un archevêché; le palais du gouverneur et la cathédrale sont ses plus beaux édifices. C'est dans ses murs que naquit le célèbre mathématicien Boscovich, dont on remarque le mausolée dans la cathédrale. Le port de Raguse est petit, et c'est à *Gravosa* que sont les chantiers et les magasins des Ragusains; ils possèdent encore 800 bâtiments de commerce. De la capitale à Gravosa s'étend une suite de maisons de campagne.

Les vergers du district de *Canali*, dominés par le mont *Sniecznicza*, où l'on voit quelquefois des neiges; la vallée d'*Ombra*, couverte de mai-



sons de campagne jusqu'au bord de la mer; la petite ville de *Stagno*, située sur deux golfes, mais qui reçoit par celui du nord les exhalaisons pestilentielles des marais de la Narenta, et dont le port excellent, qui peut recevoir 300 navires, fait un commerce important du produit de la pêche des sardines; la péninsule de *Sabioncello*, nommée *Peliezatz* par les indigènes, et peuplée de bons marins; voilà les traits de la topographie ragusaine qui peuvent trouver place dans cet ouvrage. Nous ne pouvons nous arrêter à décrire les fêtes de saint Blaise, protecteur de république, ni les usages intéressants de la *Druczina*, ou fraternité des jeunes nobles, ni le caractère patriarcal des mariages de jeunes paysannes, protégées de dames nobles, ni tant d'autres détails des mœurs anciennes, soit slaves, soit romaines, conservées longtemps au sein de cette petite nation évaluée au plus haut à 60,000 individus.

Les *Bouches de Cattaro* sont une véritable curiosité géographique. Un golfe profond pénètre en zigzag parmi des montagnes très-escarpées, et se termine sans recevoir d'autre cours d'eau que des torrents. Il a environ 20 à 30 lieues de circonférence. Les écueils de *Zagniza* et *della Madona* forment les trois entrées nommées Bouches de Cattaro; la principale de ces trois bouches, formée par la pointe d'Ostro et l'écueil de *Zagniza*, a près d'une demi-lieue de largeur et assez de profondeur pour que les vaisseaux de ligne puissent y passer sans danger; la deuxième bouche, entre l'écueil de *Zagniza* et celui *della Madona*, est large d'un tiers de lieue et profonde de 30 brasses; la troisième, entre l'écueil *della Madona* et la pointe de *Zagniza*, a 60 mètres de largeur, et la mer y est si basse qu'on peut la traverser à gué. Derrière ces embouchures, la partie étroite du golfe porte le nom de canal de Cattaro. Sur les dernières pentes des rochers, se groupent des oliviers, des figuiers, des vignes, des arbres fruitiers de toute espèce. Au milieu de ces masses de rochers et de verdure, une bourgade suit l'autre, et les vaisseaux sont mouillés près des maisons. Ce singulier paysage est couronné par les sombres forêts du Montenegro. Dans cette espèce de vallée aquatique, la température des étés égale celle de Naples; l'oranger et le limonier prospèrent en pleine terre; la neige est inconnue, et pendant l'hiver, qui n'est qu'une saison pluvieuse, la verveine *triphylla*, la fleur de passion et d'autres végétaux délicats ornent la campagne.

Le territoire qui forme aujourd'hui le cercle de *Cattaro* a environ 45 lieues de longueur sur 5 de largeur, et présente une superficie de 69 lieues carrées. Il est séparé en deux par les bouches de Cattaro. Les habitants sont

plus éclairés et plus policés que les autres Dalmates, bien qu'ils soient d'un caractère ombrageux et jaloux. Jadis ce territoire formait une république; mais l'énormité de ses dettes relativement à ses ressources, engagea cet État à proposer de se réunir à la république de Raguse, sous la condition que ses patriciens seraient admis dans le conseil. L'État de Raguse rejeta ces propositions. La république de Cattaro s'offrit alors, sans autre condition que le paiement de ses dettes, aux Vénitiens, qui acceptèrent, ce qui les aida à conquérir l'Albanie turque. A l'époque où les Français dominaient en Dalmatie, ils possédaient aussi le territoire de Cattaro, qui, depuis 1814, est rentré sous la domination de l'Autriche, à laquelle il avait été cédé par le traité de Campo-Formio, en 1797.

Nous citerons les endroits remarquables : *Cattaro*, au fond du golfe, petite ville fortifiée, avec des habitants plus hospitaliers et plus italianisés que les autres. Elle est située en partie sur le golfe et en partie sur un rocher du mont Pella; quelques fortifications et le château fort de San-Giovanni, élevé de 433 mètres au-dessus du niveau de la mer, la mettent dans un bon état de défense. Cattaro est le siège d'un évêché suffragant de l'archevêché de Bari, dans le royaume de Naples. Ses casernes, assez bien entretenues, peuvent loger 2,000 hommes; son port est très-beau et fort animé. *Dobrota*, bourg surnommé le *très-catholique*, et dont les habitants ne se marient qu'entre eux; *Persagno*, village avec des maisons élégantes et des mœurs sociables; *Perasto*, petite ville dominée par un château fort, se présente avec éclat sur un amphithéâtre; *Risano* est le siège d'un évêché, ancien chef-lieu du golfe de Cattaro, et dont les habitants, longtemps pirates et encore un peu sauvages, conservent un reste du costume romain. Vient ensuite le détroit de la *Chatne*, qui peut être défendu par de la mousqueterie. La crainte des invasions de pirates paraît jadis avoir fait resserrer les habitations en dedans de cette barrière naturelle; aujourd'hui même on ne voit sur les rivages du golfe extérieur que la bourgade de *Théodo*, composée de maisons de campagne, et la ville de *Castel-Nuovo*, fortifiée, mais petite et triste; au sud des Bouches proprement dites, le canton de *Zuppa*, avec le grand port de *Traste*, et celui de *Pastrcvich*, sont peuplés d'une race belliqueuse, toujours aux coups de fusil avec les Monténégrins.

C'est l'extrémité méridionale de ces provinces maritimes que la Hongrie réclame, mais qui ont une administration autrichienne particulière. Les *Boccheses*, ou habitants des Bouches, joignent à la constitution robuste des Slaves, la vivacité italienne; dévôts, jaloux, avides du gain, livrés en

grande partie à la navigation, ne quittant le fusil que pour la rame ou le gouvernail, ils conservent quelque chose de rude et de féroce. Le sang pour le sang a longtemps été la seule justice sociale à leurs yeux. Encore en 1802 on lapidait les filles devenues enceintes hors du mariage. Chaque canton a ses immunités, ses magistrats; et un si petit pays, peuplé de 33,000 individus, est encore partagé en faction catholique et faction grecque. On l'appelle quelquefois *Albanie autrichienne*.

Visitons maintenant les principales îles de la Dalmatie, en commençant par les plus méridionales, c'est-à-dire par celles du cercle de Raguse. *Meleda* s'offre d'abord à nos regards séparée de la presqu'île de Sabioncello par un canal dont la moindre largeur est d'une lieue. Elle en a 8 de longueur et une et demie dans sa plus grande largeur. Hérissée de montagnes calcaires, elle est entrecoupée d'environ 85 vallées, dont 15 sont plus grandes que les autres, entre lesquelles se trouvent une innombrable quantité de précipices en forme d'entonnoirs. La plus grande de ses vallées est celle de *Babinopoglie*; elle a une lieue de longueur et porte le nom du chef-lieu de l'île; dans sa partie septentrionale on remarque les deux grottes d'Ostaferrizza et de Movrizza, remplies de belles stalactites. Le fond de la vallée de Blata se transforme l'hiver en un lac d'eau saumâtre d'un kilomètre de longueur; en été l'eau disparaît, et le terrain qu'occupait le lac est mis en culture. En général toutes les vallées de Meleda sont fertiles, mais cultivées avec peu de soin par une population d'un millier d'habitants, qui ne tirent de la culture que la nourriture nécessaire pour le quart de l'année, mais qui obtiennent de la pêche autour de leur île une grande quantité de thons, de congres, de raies, de sardines et de coraux, dont ils font un grand commerce ou dont ils se nourrissent; ajoutons à ces produits du vin assez bon, de l'huile, des fruits, du miel, de la cire, de la soie, et la laine de leurs moutons. Les vagues battent avec violence la côte méridionale, et, dans quelques endroits, la mer, en se précipitant entre les gouffres formés par les rochers, y produit un bruit épouvantable. La commune de Babinopoglie, la plus importante de l'île, se compose de 405 maisons disséminées dans la vallée et groupées en partie au pied de la montagne escarpée de Veliki-Grad. L'île renferme 5 autres villages et hameaux, savoir: dans la partie orientale, *Coritta*, *Maranovich* et *Progiura*, et dans la partie occidentale, *Blatta* et *Govegiari*. Elle est gouvernée par un préteur de 3<sup>e</sup> classe, auquel est adjoint un chancelier: sous la préture il y a la *podestaria*, composée d'un podestat et d'un secrétaire communal; une garde territoriale, composée de 24 pandours,

est aux ordres du préteur. Les précipices en forme d'entonnoirs, qui donnent un si singulier aspect au sol de Meleda, sont semblables à ceux qu'on observe fréquemment dans les roches calcaires de la Dalmatie et du sud de la Croatie.

À l'ouest de Meleda, nous voyons l'île de *Lagosta* ou d'*Augusta*, avec ses remparts naturels, sa grotte et ses inscriptions dites phéniciennes. Au sud de l'extrémité septentrionale de la presqu'île de Sabioncello, *Corzola* ou *Corzola*, l'ancienne *Coreyra-Nigra*, importante par ses bois de construction, par ses 7,000 habitants répartis en 46 villages, un bourg et une ville du même nom entièrement bâtie en marbre, et siège d'un évêché suffragant de l'archevêché de Raguse, produit 80,000 barils de vin, mais est mal pourvue d'eau. Nous pouvons citer encore *Giupina* ou *Scipan*, couverte de vignes, de vergers et de jardins. Cette île, ainsi que Mezzo et Calamata, étaient nommées anciennement *Elaphites*, parce qu'elles nourrissaient un grand nombre de cerfs.

Au nord de la presqu'île de Sabioncello s'élèvent les îles qui appartiennent au cercle de Spalatro. D'abord c'est *Lesina*, l'antique Phasos, dont les côtes sont poissonneuses, dont le centre est occupé par des rochers stériles dans lesquels on a ouvert des carrières de marbre rouge et de marbre couleur de chair, dont les fertiles vallées sont couvertes d'oliviers, de vignes et d'arbres fruitiers, et dont le chef-lieu, *Lesina*, siège d'un évêché, renferme un palais pour le gouverneur, un autre pour l'évêque, une cathédrale et plusieurs autres églises dignes d'être remarquées, tandis que la ville joint à ces avantages celui de posséder un port spacieux et d'être défendue par un château qui la domine. *Lissa*, à 7 lieues au sud-est de la précédente, avec laquelle ses produits rivalisent, possède un port fortifié sous Napoléon. *Brazza* produit 480,000 pièces du meilleur vin de la Dalmatie, et fabrique d'excellents fromages; *Santi-Petri* ou *Saint-Pierre*, son chef-lieu, a un port abrité par un môle, et le bourg de *Milna* a un grand chantier de construction pour les navires marchands. L'île de *Solta* ou de *Solita*, est renommée pour l'excellent miel qu'on y recueille; *Bua* renferme une carrière d'où l'on retire de l'asphalte.

Parmi les îles qui dépendent du cercle de Zara, nous citerons *Coronata* ou *Incoronata*, longue de 6 lieues et large d'une demi-lieue, qui nourrit beaucoup de menu bétail, et exporte le meilleur fromage de la Dalmatie; *Mortero*, ancien refuge des pirates, dont les habitants fabriquent un gros canevas avec les fibres d'une espèce de genêt; *Isola-Grossa*, l'ancienne *Scardona*, longue de 10 lieues sur une demie de largeur, riche en vins, en

olives, en salines, mais dépourvue d'eau; *Melada*, trois fois plus large et moitié moins longue, habitée seulement par des pêcheurs; *Pago*, singulièrement découpée en petites presqu'îles, et dont les salines produisirent, sous la domination française, jusqu'à 140,000 quintaux de sel; enfin *Arbe* ou *Barbado*, avec de beaux bois de construction, un sol fertile, et de nombreux troupeaux de moutons que le vent bora fait quelquefois mourir de froid.

La Dalmatie exerce peu d'industrie, si ce n'est dans la construction des navires. Le pays possédait, en 1816, près de 3,000 petits bâtiments qui allaient jusque dans l'archipel. On a ouvert deux grandes routes, l'une de Zara à Kirin, et de là vers Sign; l'autre le long de la côte. Les fabriques s'occupent surtout à produire des liqueurs, telles que le *rosoglio*, le *marasquin*, qu'on tire des cerises acides cultivées dans l'île, et l'eau-de-vie, extraite du fruit de l'arbousier, dont les îles incultes sont couvertes. On estime l'exportation du vin à 650,000 *eimer* autrichiens (367,900 hectolitres). La pêche, principalement celle des sardines, du thon, du maquereau, produit annuellement 17,910,000 *lire* de Venise.

Le Dalmate indigène est d'origine slavonne comme le Bosniaque; mais les habitants des villes, placés depuis le huitième siècle sous la protection de Venise, ont adopté la langue, les mœurs, la dévotion, la jalousie et le cérémonial des Italiens d'autrefois. Une tribu particulière s'est établie dans l'intérieur de la Dalmatie sous le nom de *Morlaques*. Ils se nomment eux-mêmes *Vlach*, c'est-à-dire Valaques, mais ils portent l'empreinte d'une origine particulière : ceux qui demeurent au nord, sur les bords de la Kerka, ont le teint blanc, les yeux bleus, la chevelure blonde; en même temps, ils ont le nez un peu aplati, la bouche large et un air de douceur; on dirait un mélange de Goths et de Tartares; ceux qui demeurent plus au sud, le long de la Cettina et de la Narenta, ont le teint olivâtre, le visage long, les cheveux noirs et l'air menaçant; tous parlent un dialecte slavon mêlé de mots latins ou plutôt valaques. Leurs romances tragiques ont attiré l'admiration des littérateurs. Deux opinions sur leur origine méritent notre attention. Selon les uns, ils seraient des Bulgares devenus Slavons par la langue, et mêlés de Valaques; ils se seraient établis ici vers l'an 1019, et auraient pris le nom de *More-Vlaques*, Valaques maritimes. Selon les autres, leur origine remonterait jusqu'aux Avars ou Awares, qui, domptés dans le septième siècle par les Slavons-Croates ou Chrobates, seraient restés parmi eux en conservant quelque chose de leur physionomie originaire. Ni l'une ni l'autre hypothèse, prise isolément, n'expliquent la subdi-

vision des Morlaques en deux tribus physiquement distinctes. Nous recommandons cet objet aux voyageurs futurs. Un canton de la Dalmatie conserve, sous la monarchie autrichienne, des formes républicaines ; c'est la *Poglitza*, au nord-est de Spalatro : trois castes, formant en tout 46,000 individus, occupent ce pays ; c'est de la noblesse hongroise, de la noblesse bosniaque, et une masse de Morlaques ; la peuplade se réunit annuellement dans un *zbor* ou assemblée, pour choisir ses magistrats, parmi lesquels le grand-comte doit toujours être un Hongrois. Tous soldats, les Poglitzans ne paient au souverain qu'un tribut fixe.

Il ne nous reste qu'une seule province à parcourir, c'est la *Transylvanie*, qui politiquement forme un État particulier avec le titre de *principauté*, mais qui, aux yeux de la géographie naturelle, n'est qu'une continuation de la Haute-Hongrie. On dispute toujours pour expliquer le nom allemand de *Siebenburgen* qu'on donne à ce pays ; ce nom veut-il dire *sept montagnes* ou *sept bourgs* ? Vient-il de sept chefs hunniques qui s'y établirent, ou d'une dénomination semblable d'un groupe de montagnes sur les bords du Rhin (*Siebengebirge*) ? Serait-ce un ancien peuple nommé *Sibyni*, qui aurait laissé ici des traces obscures, entre autres le nom de *Szeben* ou *Cibinium*, donné à une ville importante ? Nous n'avons pu nous former aucune opinion sur ce point ; nous dirons seulement que les Hongrois, d'après la situation ou relation de ce pays, l'ont nommé dans leur langue *Erdely*, ce qui a été traduit en latin par *Ultrasylvania*, et ensuite par *Transylvania*. Déjà nous avons tracé la géographie physique de cette contrée ; ses Alpes, ses fleuves, ses productions, son climat, ont été décrits autant que les rapports des voyageurs et des géographes ont pu les faire connaître. Parcourons les districts et les villes principales.

Trois nations sont reconnues politiquement comme ayant droit de représentation à la diète de Transylvanie ; ces trois nations habitent trois parties distinctes de cette principauté. Le pays des *Hongrois* forme principalement la partie nord et ouest ; le pays des *Szeklers* borde les frontières orientales, et le pays des *Saxons* occupe la partie méridionale. Les Valaques, presque égaux en nombre à toutes ces nations constituées, n'ont pas de district particulier ; ils sont pour la plupart établis dans les parties centrales et orientales. Il est encore une autre division administrative : c'est celle des districts militaires ou du généralat.

Les Saxons possèdent *Hermanstadt*, ville de 24,000 âmes, ceinte de murs, bien bâtie, chef-lieu de la nation saxonne, résidence du commandant militaire et de plusieurs autorités supérieures de la Transylvanie. Elle

possède plusieurs établissements d'instruction et de bienfaisance. Cette ville, située dans une plaine fertile, élevée de 3 à 400 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et traversée par le Ziblin, qui s'y divise en deux bras, est le siège d'un évêché grec; elle est divisée en ville haute et ville basse. Les casernes, la maison des orphelins et le palais Brukenthal sont ses principaux édifices. Le nom d'Hermanstadt provient d'un certain Hermann, de Nuremberg en Franconie, l'un des chefs de la colonie saxonne ou allemande qui s'y établit du temps de premiers rois saxons. Il est regardé comme le fondateur de cette ville; mais les Hongrois la nomment *Szeben* ou en latin *Cibinium*, sans que les documents à notre connaissance indiquent l'origine de cette dénomination.

La porte de la *Tour-Rouge* (Rothen-Thurmer-Pass), au-dessous du village de *Boitza*, est un célèbre passage à quelque distance d'Hermanstadt. L'Aluta y pénètre à travers une vallée étroite, et se précipite dans les plaines de la Valachie. *Reps*, qui possède un haras, une source saline et une mine de soufre, et qui tient une grande foire de chevaux; *Hellau*, où l'on fabrique beaucoup de draps; *Rosinar* ou *Resinar*, siège d'un évêché gréco-valaque; *Gross-Schenck*, et autres bourgs très-considérables, sont, ainsi qu'Hermanstadt, situés dans l'*Allland*, c'est-à-dire *vieux pays, vieille colonie*.

*Schassbourg*, en hongrois *Segesvar*, divisée en ville haute et ville basse, dont la première est fortifiée et située sur une montagne de 75 mètres d'élévation, tandis que la seconde est ouverte et occupe une plaine, est importante par ses manufactures de draps et ses filatures de coton; *Medwisch* ou *Mediasch*, ville libre royale, est renommée pour les vins de ses environs, et regardée comme la *Colonia Media* des Romains; enfin *Berthelm* ou *Berethalom*, en allemand *Birtheim*, est un grand bourg où réside l'intendant des églises luthériennes. Ces lieux se trouvent dans la contrée nommée *Wein-Land*, c'est-à-dire *pays des vignobles*.

*Mulhenbach*, où l'on fabrique beaucoup de bière; *Reismarkt* ou *Reussmarkt*, qui récolte de bon vin; et *Szaszvaros*, en allemand *Broos*, bien peuplée, bien bâtie, avec un vaste château, sont les principales villes de la contrée dite *avant les forêts*.

*Fogaras* ou *Fagaras*, bourg garni de jolies maisons, siège d'un évêché grec-uni, sur la rive gauche de l'Aluta, que l'on traverse sur un beau pont, avec une grande place et des édifices élégants, est situé dans un district qui n'appartient aux Saxons que par un contrat de bail, ce qui paraîtra singulier aux publicistes français; mais nous sommes ici dans un coin de

la vieille Europe, où l'on respecte les droits acquis. *Cronstadt* ou *Burzenland*, en hongrois *Brasso*, première ville de Transylvanie, tant en richesse qu'en population, puisqu'elle fait un grand commerce, qu'elle possède des forges, plusieurs manufactures, et plus de 30,000 habitants, a quelques fortifications, des collèges luthérien et catholique, une douane et un théâtre. On évalue à 7 millions de florins la valeur des marchandises achetées et vendues, dont 5 millions pour le compte de la compagnie grecque. Ses nombreuses manufactures ne sont que des établissements particuliers. Le *Burzenland*, c'est-à-dire le pays des tempêtes, dont Cronstadt est le chef-lieu, occupe l'extrémité orientale de la Transylvanie qui touche les limites militaires, et compte parmi ses habitants 60,000 Valaques. *Bisztritz* ou *Beszterze*, ville libre royale et fortifiée, avec un collège de calvinistes, 2 hôpitaux et 3 églises, est le chef-lieu d'un district isolé qui comprend le pays de *Nosn*, vers les frontières de la Bukowine.

La fondation et l'existence d'une petite nation allemande au milieu des pays slaves, valaques et hongrois, sont des phénomènes historiques et géographiques. C'est le roi Geysa II qui, en 1143, appela un grand nombre de familles allemandes, principalement de Franconie, de Westphalie et de Thuringe, pour occuper les déserts à l'orient de la Hongrie, et pour garder le royaume de ce côté contre les invasions des barbares. Cependant Hermann, fondateur de la ville qui porte son nom, est censé avoir assisté aux noces du roi Etienne I<sup>er</sup>, en l'an 1002 ou 1003. Le roi André II, par un diplôme de 1224, accorda à ses hôtes teutoniques des immunités qui en ont fait un corps de nation jouissant de son propre droit politique et municipal; ces privilèges ont été conservés à travers diverses luttes élevées par le despotisme, depuis 1586 jusqu'en 1790, c'est-à-dire depuis Bathory jusqu'à Joseph II, qui déclara, mais en vain, « la nation saxonne éteinte. » On ignore si les colons allemands trouvèrent ici quelques restes des Goths; probablement il y rencontrèrent quelques villages slaves; mais on sait avec certitude qu'ils reçurent en don « les forêts des *Blaches* (Valaques), « et des *Bissènes* (Petchenègues), avec lesdits Blaches et Bissènes. » Ils employèrent ces peuples à la garde des troupeaux, et ne tolérant parmi eux-mêmes aucune aristocratie héréditaire, ils n'imposèrent à leurs vassaux aucun joug féodal. Sous leurs magistrats et leurs sénats électifs, ils jouissent d'une grande liberté civile, et leurs députés participent dans les diètes de Transylvanie à la liberté politique des Hongrois. Leurs règlements municipaux contiennent des dispositions très-curieuses pour le maintien des mœurs; ils divisent la population en fraternités, en voisinages et en



dizaineries, en assignant à ces corporations et à leurs membres des devoirs réciproques, et en établissant partout une sorte de police de famille. Les habillements, les cérémonies, les fêtes, tout y est réglé, et souvent avec beaucoup de sagesse. L'esprit novateur a fait fléchir sur beaucoup de points ces institutions fortes et élevées; la religion évangélique conserve encore son ancienne pureté, et partout la jeunesse apprend dans les saintes Ecritures les éléments de sa langue. Ces Allemands s'appellent toujours *Deutsche*, et le nom latin officiel de *Saxons* leur a été donné par les Magyars, qui probablement l'avaient adopté de leurs ancêtres finnois.

Les Saxons transylvains sont, en général, d'une haute stature, vigoureux et bien conformés. Une mâle sévérité se peint sur leur visage. Leur démarche, leur langage, et jusqu'au moindre de leurs mouvements, toute leur personne, portent l'empreinte d'un calme et d'un phlegme qui contrastent singulièrement avec la pétulance des Hongrois. On trouve, en général, parmi eux beaucoup d'éducation, des connaissances étendues dans les sciences, et même une vraie érudition. Leur langue nationale est une sorte d'allemand fort grossier et aujourd'hui tellement corrompu, qu'il est presque inintelligible. Ce langage diffère de l'allemand proprement dit par la prononciation, et surtout parce qu'il offre une foule de mots propres, à peu près comme les dialectes vénitien et toscan.

Les Saxons ont en général, de l'activité et un grand amour pour le travail; l'élégance de leurs demeures l'annonce déjà. En effet, autant leurs habitations se font remarquer par la propreté et la solidité de leur construction, autant celles des Hongrois et des Valaques sont faciles à distinguer par leur aspect triste et dégoûtant; ce ne sont, presque toutes, que des huttes de terre couvertes en chaume ou en roseaux, qui n'offrent dans l'intérieur aucune sorte de commodité. Les maisons des Saxons, généralement élevées, ont, du moins pour la plupart, des tuiles pour couvert, ce qui est un objet de luxe dans ce pays. Ces dernières, construites avec régularité et bien alignées, forment de larges rues, au milieu desquelles dominent les fours communs. La plus grande propreté règne dans l'intérieur de ces maisons. Le besoin et la gêne dans laquelle vivent quelques-uns de ces Saxons leur ont fait perdre en grande partie la probité qui caractérisait les anciens Allemands. Leurs discours ainsi que leurs actions annoncent de la méfiance ou le désir de tromper. Ils ont, en général, un caractère morose et mélancolique; aussi se réunissent-ils fort peu. Peut-être en doit-on chercher la cause dans l'économie, qui leur est si nécessaire. Les étran-

gers ne peuvent les trouver aimables ; ils leur paraissent même dédaigneux tant ils mettent de réflexion dans les moindres actions de la vie.

Les Saxons qui habitent la Transylvanie s'adonnent beaucoup à la culture de la vigne. Ils mènent tous une vie très-frugale : un peu de lard et quelques légumes composent leur nourriture habituelle. Quant au vêtement des hommes, on le voit formé, en général, d'une longue redingote fourrée, qui tient le milieu entre l'habit hongrois et l'ancien costume allemand. Les femmes portent une robe blanche et un tablier noir en soie, à la manière de nos soubrettes. Elles relèvent leurs cheveux sur le haut de la tête avec autant de grâce que d'élégance ; quelquefois aussi un long voile, qui descend jusque sur les épaules, couvre leur tête et enveloppe entièrement leur coiffure. Ce costume, qui ne laisse pas que d'avoir une certaine dignité, sied très-bien à celles qui ont de la physionomie et une taille élancée. Les jeunes filles se font distinguer par la manière dont elles arrangent leurs cheveux : elles les laissent aller sur le devant de leur tête tout à fait à l'abandon, tandis qu'elles les tressent avec beaucoup de soin sur le derrière de leur coiffure. Elles ont le soin de relever la beauté de leur teint par des rubans dont les couleurs sont généralement vives ou du moins bien nuancées.

Dans la contrée des *Sicules*, ou *Siciliens*, en allemand *Szeklers*, on ne rencontre généralement que de grands bourgs, tels que *Szent-Miklos*, avec une belle église arménienne ; *Szehely-Udvarhely*, avec 6,000 habitants ; *Sepsi-Szent-Gyorgy*, quartier-général de l'état-major du régiment des hussards *Szeklers* ; *Kezdi-Vasarhely*, résidence des chefs du 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie des *Szeklers* ; *Czik-Szereda*, où se tiennent chaque année de grandes foires ; *Miklos-Var*, *Illyefalva* et autres, ainsi que celui de *Felvincz*, chef-lieu du siège d'Aranyos, enclavé dans le pays des Hongrois. Cependant il y a une ville royale, *Maros-Vasarhely*, ou *Szekely-Vasarhely*, en allemand *Neumarkt*, peuplée de 10,000 âmes et formée de deux quartiers distincts : l'un sur une hauteur et entouré de murailles ; l'autre ouvert et bâti dans une plaine. On y remarque quelques beaux édifices, entre autres le palais de *Tékély*. Les contrées habitées par les *Szeklers* sont hérissées de montagnes, mais fertiles en grains et en fruits ; cependant les habitants du district de *Czik* émigrent pour gagner leur vie.

Les *Szeklers* nous paraissent un reste de *Patzinakites* qui ont adopté la langue hongroise. Voués au service militaire, ils vivent de leurs champs, de leurs bestiaux, de la coupe de leurs bois, et quoique leur nom ait retenti relativement aux crimes de *Rastadt*, ils sont moins barbares que grossiers.

Les Szeklers, que quelques-uns ont fait descendre des Huns, qui possédaient une partie de la Transylvanie en 376, paraîtraient avoir la même origine que les Hongrois; du moins la langue dont ils font usage, ainsi que leur extérieur et toutes leurs habitudes, tendent à confirmer cette opinion. Ce qui les distingue des autres Magyars dépend peut-être de l'influence du pays qu'ils habitent. Ils ont pu du moins y conserver leur caractère et leurs mœurs primitives; aussi, habitant de hautes montagnes qui les protègent contre les invasions des nations étrangères, ont-ils plus de constance et d'amour de la liberté que les Hongrois proprement dits. D'une taille moyenne, mais généralement forts et vigoureux, ils ont su de tous temps se distinguer par leur bravoure; et, moins ennemis du travail que les Magyars, ils jouissent aussi d'une plus grande aisance. Cependant leur activité se borne jusqu'à présent à se procurer les choses les plus nécessaires à notre existence.

Les Hongrois habitent seuls ou conjointement avec les Valaques et les Saxons les lieux que nous allons passer en revue : *Klausenburg*, en hongrois *Kolosevar*, en valaque *Klus*, importante comme capitale de la Transylvanie et par sa population de 25,000 âmes, siège ordinaire des diètes de la principauté, siège également d'une surintendance unitaire dont la juridiction s'étend sur toute la principauté, d'un consistoire réformé, d'une université catholique, et de deux gymnases académiques, l'un appartenant aux calvinistes, l'autre aux sociniens ou unitaires. La ville proprement dite est petite; mais elle est environnée de cinq faubourgs, et défendue par une muraille et un fossé, et par un fort placé sur une colline isolée. Elle est divisée en ville vieille et en ville nouvelle, dont aucune des deux n'est pavée. On y remarque quelques belles rues, plusieurs palais élégants, des maisons bien bâties, un théâtre hongrois et de jolies promenades. L'hiver elle devient le séjour de la noblesse et prend un aspect assez animé; mais l'été, abandonnée par les personnes opulentes qui se retirent à la campagne, elle n'est plus qu'un séjour fort triste. Depuis 1825, il s'y tient chaque année, au mois d'août, une importante foire pour les chevaux de luxe, à laquelle se rendent un grand nombre de seigneurs et plusieurs milliers d'étrangers. On a lieu de croire que la vieille ville a été fortifiée par les Romains, qui y entretenaient la sixième colonie appelée *Claudio-polis*: une inscription en l'honneur de Trajan se voit encore sur une des portes de la ville. C'est la patrie du roi Mathias Corvin. C'est du bourg d'*Apafi-Falva* que furent originaires les princes Apafiens, derniers souverains de la Transylvanie; *Gyalar*, village avec un château considérable,

renferme les plus belles usines de fer de toute la Transylvanie; *Thorenbourg* ou *Thorda*, bourg de 8,000 habitants, est divisé en deux : le vieux et le nouveau Thorenbourg; outre un gymnase, il possède une école militaire pour une cinquantaine d'élèves; cet endroit était la garnison de la 7<sup>e</sup> légion romaine : on y a trouvé de nombreuses inscriptions funéraires. Près de là s'élèvent sur une colline les ruines de l'antique forteresse de *Salina*, et s'étend le champ de bataille sur lequel Trajan défit les Daces. Aux environs on trouve des mines de sel, une belle caverne, et une exploitation d'albâtre très-estimé. *Zalatna* ou *Zlatna*, qui a donné son nom à un bon poëme allemand, jouit d'une situation charmante; *Nagy-Enyed*, en allemand *Strasbourg*, avec un gymnase de calvinistes, et une population de 6,000 âmes, est du nombre des bourgs affranchis de la juridiction de leur comitat qu'on nomme *Oppida nobilia*. *Torosko*, et *Korös-Banya*, ou *Allenbourg*, sont des bourgs de mines dans une contrée riche en or; *Deva*, en allemand *Dimrich* ou *Schlossberg*, est un bourg grand et florissant, qui passe pour être l'ancienne cité dace appelée *Decidava*, dans laquelle Decebalus, dernier roi des Daces, a été enterré. On exploite dans ses environs une mine de cuivre et une houillère. Non loin de là se trouve la *Porte-de-fer*, en hongrois *Vas-Kapa*, défilé fameux qui mène dans la plaine de Temesvar.

La ville royale de *Karlsbourg* mérite quelque attention : les Hongrois l'appelaient autrefois *Gyula-Fejervar*; ils la nomment aujourd'hui *Karoly-Fejervar*, et les Valaques *Belgrad*. Les anciens paraissent l'avoir appelée d'abord *Apulum*, puis *Alba Julia* en l'honneur de Julia Augusta, mère de l'empereur Marc-Aurèle. Elle est située sur la rive droite du Maros qui y reçoit l'Ompoly. Divisée en deux parties, on y distingue la ville proprement dite et le quartier de la forteresse, qui, bâtie sur une colline, domine les deux quartiers. Elle est le siège de l'évêché catholique de la Transylvanie. Sa cathédrale renferme les tombeaux de Jean Corvin, de son fils Ladislas, de la reine Isabelle et du duc Sigismond; l'église de Bathory est décorée du superbe mausolée élevé par Étienne Bathory, roi de Pologne, à son frère le prince de Transylvanie. Cette ville, assez bien bâtie, et peuplée de 44,000 âmes, possède une école de théologie, une bibliothèque publique et un observatoire. Comme elle est dans le district le plus riche en mines d'or de tout l'empire d'Autriche, elle renferme un hôtel des monnaies et un établissement pour la préparation du mercure.

*Abrud-Banya*, en allemand *Gross-Schlatten*, bourg où siégea longtemps la chambre des mines de la Transylvanie, possède aussi une direction des

mines : on prétend que ce bourg existait au temps des Romains sous le nom d'*Auraria*. *Veröspatak* est encore célèbre par ses mines d'or, qui ont commencé à être exploitées par les anciens ; aux environs de *Kapnik-Banya* on extrait des minerais d'or, d'argent et de plomb. *Szamos-Ujvar*, en allemand *Armenienstadt*, jolie colonie d'Arméniens, qui y nomment le magistrat, est une petite ville royale, défendue par un château fort, et environnée de sources salées et de mines de sel. *Élisabethstadt* ou *Ebesfalva*, est une autre jolie ville où les Arméniens font un bon commerce de laines et de vins. Nous remarquerons encore dans le comitat d'*Hunyad*, les ruines de l'ancienne capitale de la Dacie, la *Sarmiza gethusa* des Daces, et l'*Ulpia-Trajana* des Romains ; elles se réduisent à quelques tas de pierres près du village de *Varhely* ou de *Gradisten*, où l'on trouve beaucoup d'antiquités romaines.

Les frontières qui bordent la Turquie au sud et à l'est sont divisées en cinq districts régimentaires. Le 1<sup>er</sup> régiment *Valaque*, sur la limite méridionale, s'étend de l'ouest à l'est depuis l'extrémité occidentale de la Transylvanie jusqu'au district de Fagaras ; les hussards *Szeklers* se prolongent jusqu'aux terres occupées par le 41<sup>e</sup> régiment *Szekler*, situées au sud du district de Cronstad, et qui bordent la frontière orientale jusqu'au territoire du 1<sup>er</sup> régiment *Szekler*, qui continue à la circonscrire dans la même direction jusqu'aux terres occupées par le 41<sup>e</sup> régiment *Valaque*.

Terminons la topographie par une remarque sur le nom des monts *Karpathes*. Ce nom, qui se trouve pour la première fois dans Ptolémée, n'est pas étranger à la géographie grecque la plus ancienne : l'île de *Karpathos*, et la partie de la mer à laquelle cette île montagneuse a donné son nom, figurent déjà dans les poèmes d'Homère. Il y a plus, ce nom subit en grec précisément la même méthathèse que dans les idiomes slaves ; on écrit *krapathos*, au lieu de *karpathos*. C'est ainsi que les Polonais et les Bohêmes disent *hrapac* (prononcez *Krapats*), tandis que les Russes et les Serviens, s'ils étaient habitants de ces régions, écriraient certainement *karpat*, selon le génie de leur langue. Que ce nom ait des rapports avec *chrebet*, montagnes (en russe) ; avec *chrapien*, gravir, *chropawy*, inégal (en polonais) ; avec les noms de peuple *Chrobates*, *Chorwates* et autres ; que même le nom grec des monts *Riphéens* en soit un homonyme défiguré, c'est ce que nous ne discuterons pas ici. Mais quelques-uns de ces rapprochements ont beaucoup de probabilité, et il n'est pas douteux qu'une partie des traditions grecques relatives aux monts Riphéens ne se rapporte aux montagnes de Hongrie et de Transylvanie.

Dans le cours de la description spéciale des provinces et des villes, nous avons tracé le portrait des nations diverses assujetties, incorporées ou associées à la Hongrie; mais nous avons réservé pour ce coup d'œil général les notions que nos lecteurs attendent sur la nation hongroise elle-même. Ces notions embrassent nécessairement l'origine des Hongrois, l'un des problèmes les plus compliqués que l'éthnographie présente.

Étudions d'abord les Hongrois dans leur manière d'être au physique et au moral. Entrés dans le bassin de la Theiss et du Danube par la plaine où s'élancent les châteaux d'Unghvar et de Munkacs, ils ont envahi tout le pays plat, en laissant les contrées montagneuses du nord-ouest et du nord aux Slovaques, reste de l'empire de Moravie, ou *Maravania*, et en s'arrêtant, au sud-ouest, aux pieds des montagnes de la Styrie et de la Croatie, où ils rencontraient également des tribus slavonnes, les Wendes et les Croates. C'étaient leur vie pastorale et le grand nombre de leurs troupeaux qui les fixaient dans ces grandes plaines; c'était aussi ce pays ouvert que les Pannoniens, les Sarmates, les Huns et les Awares, s'étaient successivement arraché. Mais une ou même plusieurs tribus hongroises paraissent, selon nous, s'être établies de bonne heure dans les montagnes qui remplissent le nord-ouest de la Transylvanie, ou le bassin des deux Szamos. La *Hongrie Noire* nous paraît avoir compris ces contrées lors de sa réunion à la Hongrie proprement dite, en l'an 1002. Enfin, nous avons déjà vu que les *Szeklers*, dans la partie orientale de la Transylvanie, sont une tribu hongroise ou semi-hongroise, établie dans son pays actuel dès le neuvième siècle. La totalité de la nation hongroise, en y comprenant les Koumaniens et les *Iasz*, ou Jazyges, s'élève aujourd'hui à plus de 4,300,000 individus, dont un demi-million en Transylvanie. Elle est toujours inférieure en nombre aux nations slaves réunies, mais supérieure à toute autre race.

Les Hongrois sont en général d'une taille moyenne, mais d'une constitution vigoureuse. Les membres très-musculeux, les épaules larges, la figure carrée, les traits prononcés, sont les caractères physiques qui frappent immédiatement l'observateur: bientôt, cependant, il distingue dans la noblesse quelques races d'une taille plus svelte et quelquefois plus élancée; mais peuple et noblesse, tout Magyar a reçu en partage cet air de fierté qui annonce le sentiment de la force, cette valeur martiale qui se plaît aux fatigues de la guerre, cette vivacité un peu rude qui tient à des mœurs militaires, et cet enjouement qui caractérise les enfants de la nature. Les cheveux brun-clair paraissent communs, mais, selon quelques

rapporls, les cheveux noirs seraient prédominants. Le tempérament sanguin et le tempérament bilieux se partagent la nation.

Mais à ces traits généraux il faudrait pouvoir ajouter quelques modifications selon les classes. Or, qu'est-ce que les voyageurs nous ont appris? Peu de chose, ou rien. Élevée dans le système général de la civilisation européenne, maîtresse d'immenses revenus, attachée par des mariages et par des dignités à la cour de Vienne, la haute noblesse de Hongrie a pris dans les mœurs allemandes, anglaises et même françaises, ce qu'elles offrent de plus saillant; elle cherche à briller tour à tour par des fêtes magnifiques et par des établissements patriotiques; elle éclipse les courtisans allemands par sa tournure élégante, par ses folles dépenses, comme elle déroute ou cherche à dérouter les ministres allemands par son opposition énergique ou du moins bruyante dans les diètes; mais, n'ayant au fond rien à gagner à des changements politiques, elle s'assimile de plus en plus à l'aristocratie autrichienne et à l'aristocratie galicienne. La noblesse, peu fortunée, forme une classe très-différente par ses intérêts, ses sentiments et sa manière de vivre; elle aime la vie des champs, autant par nécessité que par goût; elle montre une grande ardeur pour sa langue nationale; elle voudrait étendre et fortifier ses privilèges; le christianisme selon l'Évangile, soit dans la forme luthérienne, soit dans la forme calviniste, est très-répandu dans cette classe.

Tous les nobles hongrois, riches ou pauvres, se distinguent par des manières franches et hospitalières, par une affabilité cordiale, par une conversation aimable et enjouée. Le grand seigneur, maître d'un revenu de plusieurs millions, et le gentilhomme cultivateur sous son toit de chaume, accueillent avec la même bonté l'étranger qui se présente sous des dehors honnêtes; un voyageur qui saurait parler hongrois pourrait presque parcourir le pays sans avoir besoin d'auberges.

Le paysan forme la masse du peuple hongrois; il est loin d'éprouver les malheurs d'une servitude rigoureuse. C'est dans cette race robuste qu'un observateur physiologiste et philologue pourrait étudier à fond les traits caractéristiques de la nation magyare. Ce qu'on en sait ne touche qu'aux surfaces. Le costume du paysan hongrois est celui d'un climat froid et d'une vie de pasteurs. Un large pantalon couvre le bas du corps, tandis que le haut est défendu, outre la veste, par une *gouba* ou tissu imitant parfaitement une peau de mouton. Le bonnet de feutre, ou le *kalpak*, devenu une partie élégante du costume des cavaliers et même des rois, conserve chez le paysan sa forme tatare ou finnoise. Les bergers du comitat de

Schimegh, ou Sumegh, paraissent avoir conservé le type le plus rustique de l'habillement national. Une chemise et des pantalons de toile bien enduits de graisse, afin d'en prolonger la durée et d'éloigner la vermine, pendent sur le corps de ces demi-sauvages jusqu'à ce qu'ils en tombent par lambeaux ; les pieds sont enveloppés dans des chiffons de toile, et un morceau de cuir, assujéti avec des courroies, tient lieu de semelles. Quelques-uns portent le *gouba*, ou le manteau de laine, d'autres une simple peau de mouton ; tous ornent de rubans leur grossier chapeau, tandis que les cheveux, graissés au lard, sont attachés derrière les oreilles avec des nœuds. Une besace est suspendue sur l'épaule par une courroie ornée de boutons de métal ; mais ce qui complète le costume de ces sauvages, c'est la *valaska*, ou la petite hache fixée à un long manche, arme qu'ils savent manier avec une grande adresse, et qui sert quelquefois à commettre des meurtres. Tels sont encore les *Iouhasz*, et tels ils figuraient peut-être dans les armées d'Attila.

Les paysans hongrois, fidèles à leurs coutumes tatars, n'entrent presque jamais dans les auberges ; ils passent les nuits au milieu de leurs troupeaux ou dans leurs charrettes, exposés aux injures de l'air ; même lorsqu'ils sont chez eux, on les voit souvent coucher dans un tas de foin ou sur un banc, couverts de quelques peaux ; les porcs, qui leur fournissent leur nourriture ordinaire, habitent sous le même toit qu'eux, et en sont tout au plus séparés par un grillage. La goutte et la fièvre, maladies épidémiques, surtout dans la Basse-Hongrie, proviennent sans doute autant de la manière de vivre du peuple que de l'insalubrité de l'air ; mais, en général, le paysan hongrois résiste aux maladies qui enlèvent les étrangers, et sa constitution physiologique mériterait une étude particulière.

Le caractère enjoué de la nation se manifeste dans des réunions fréquentes et bruyantes. Les danses du peuple sont de plusieurs sortes : quelques-unes très-fatigantes, d'autres mêlées d'une espèce d'action dramatique.

La langue hongroise est très-positivement alliée à l'idiome lapon, finnois, permiaque, vogoule, tchérémissé, tchouvache et autres, qu'on désigne sous le nom général de famille *tchoude*, ou *finnoise*, ou *ouralienne* dénominations peu commodes et peu précises, mais qu'on ne peut pas encore remplacer par une meilleure.

La ressemblance ne se borne pas seulement aux mots, elle se manifeste encore dans les formes grammaticales. Signalons encore un rapport jusqu'ici à peu près inconnu entre le hongrois et le scandinave, qui, regardés comme tout à fait étrangers l'un à l'autre, nous ont cependant



offre un certain nombre de mots en commun, et des mots qui n'ont pas pu être transmis par la civilisation moderne, mais qui tiennent à la haute antiquité de l'une et de l'autre de ces langues, à ces siècles primitifs où les Huns, les Goths, les Iotes, les Ases, les Magyars, et bien d'autres peuples étaient réunis autour des anciens autels d'Odin. La langue hongroise, qui, en perdant son bizarre caractère d'un isolement absolu, n'en devient que plus intéressante comme monument, mérite encore notre attention sous d'autres points de vue. Harmonieuse, riche, flexible, elle se prête à l'éloquence naturelle de la nation qui est fière de la parler; elle possède aujourd'hui des historiens, des poètes, des journaux littéraires et savants; c'est le langage usuel de la diète, quoique la politique autrichienne ait cherché à y maintenir l'empire de la langue latine, qu'une sorte d'équité envers les habitants slaves et allemands avait fait adopter.

Les Hongrois nobles, divisés en magnats ou grands dignitaires; en nobles possessionnés, et en armalistes ou gentilshommes sans biens; le clergé, dans lequel sont compris les archevêques, évêques, quelques abbés commandataires, et quelques doyens de chapitres; les villes libres royales, les bourgs privilégiés, les tribus des Koumans et des Iazyges, avec quelques autres petites corporations, voilà ce qui forme constitutionnellement la nation hongroise, *populus hungaricus*, dans le style officiel de la diète. A la nation appartient le droit d'élire un roi en cas d'extinction de la dynastie régnante, le droit de faire des lois d'accord avec le monarque, et celui de s'imposer elle-même dans des diètes qui doivent légalement être réunies tous les trois ans. Le reste des habitants est appelé le peuple des contribuables, « *misera contribuens plebs*, » et ne participe à aucun droit politique. Le roi exerce le droit de faire la paix et la guerre, quoique sous la condition d'entendre le vœu de la nation; il peut ordonner la levée en masse de la noblesse (*insurrectio*); mais toutes les contributions extraordinaires et les levées de troupes doivent être légalisées par la diète. Le roi fait serment à la constitution et signe le diplôme du roi André, en protestant toutefois contre l'article qui « autorise les Hongrois à prendre les armes contre lui dans le cas où il violerait leurs privilèges. » Les rois sont obligés de faire exécuter les décisions des cours judiciaires, de ne destituer personne sans jugement, de maintenir les limites du royaume, et de lui faire restituer celles de ses anciennes provinces que le sort des armes leur aurait fait recouvrer. Enfin, la Hongrie est un royaume indépendant et une monarchie tempérée par une assemblée aristocratique.

Les diètes se composent de deux chambres ou, comme on dit, *tables*, chacune subdivisée en deux ordres; la première, ou la chambre haute, se compose des magnats, savoir : les archevêques et évêques, les princes, comtes et barons du royaume, et les gouverneurs des comitats; la seconde est formée de la réunion des prélats, des abbés, des députés des comitats, de ceux des chapitres et de ceux des villes libres et royales. Les députés sont liés par les instructions de leurs commettants.

Les diverses classes de la nation jouissent de divers privilèges; ainsi le noble, comme citoyen de l'État, peut posséder des terres dans toute l'étendue du royaume; le bourgeois, comme citoyen de sa seule ville, ne peut acquérir de biens-fonds que dans la banlieue. Mais les biens de la noblesse retournent à l'État lors de l'extinction de la ligne masculine. Tant que celle-ci existe, elle peut exercer, comme les propriétaires fonciers en Norwège, le droit de revendiquer les biens de famille vendus, en remboursant le prix de la vente : institution des peuples du Nord qui présente un côté intéressant, mais qui jointe à d'autres privilèges, arrête les progrès de l'agriculture et la circulation des capitaux. Parmi les autres privilèges dont jouissent les nobles, nous citerons ceux de ne pouvoir être arrêtés qu'en vertu d'une condamnation, de ne payer aucune contribution ordinaire, et d'être seuls aptes à toutes les places.

L'administration des comitats est en grande partie indépendante de la couronne; chaque comitat a un gouverneur qui correspond directement avec l'administration centrale : treize palatins ou *ispans*, possèdent leurs dignités par droit héréditaire, et les autres officiers du comitat sont élus par la congrégation, ou assemblée de la province, qui les salarie de sa propre caisse. Les villes ont également leurs administrations municipales, et ressortissent de leurs propres tribunaux suprêmes. L'indigénat hongrois est requis pour remplir une place quelconque, et c'est la diète qui seule naturalise les étrangers.

Quant aux limites militaires, leur administration dépend directement du conseil aulique de guerre qui siège à Vienne. Elle est confiée, dans chaque régiment, à un commandant qui a sous lui plusieurs officiers. Toutes les affaires sont traitées militairement, ainsi que semble l'exiger une organisation par laquelle le peuple est à la fois soldat et cultivateur.

La liberté des cultes honore encore la nation hongroise. La religion catholique est celle de la moitié des habitants; elle jouit de grands privilèges politiques; son clergé occupe dans la diète des places déterminées,

et s'y est constamment montré attaché à la cour. Les prélats possèdent des revenus exorbitants. L'archevêché de Gran rapporte 7 à 800,000 francs; celui de Kalocsa n'est estimé qu'à un septième de cette somme; mais parmi les évêques, celui d'Erlau a un revenu annuel de 4 à 500,000 francs; celui de Grosswardein tire 200,000 francs, et l'ordinaire est de 60 à 400,000 francs. Aussi les premières familles briguent-elles ces sièges. Un grand nombre d'évêques sont gouverneurs nés des comtés où ils résident; d'autres possèdent des monopoles sur le vin et sur le sel. Mais, à côté de tous ces avantages, le clergé catholique voit avec chagrin la liberté légale des autres cultes. Le calvinisme est très-répandu parmi la noblesse hongroise; il est publiquement prêché partout où un nombre suffisant de paroissiens veut entretenir ce culte modeste. La croyance luthérienne ne s'est guère répandue que parmi les mineurs et les artisans allemands; elle s'est maintenue dans toute la rigueur des idées du seizième siècle, et son clergé a longtemps gardé des préventions contre ceux qu'il appelle calvinistes. L'Église grecque orientale, qui a répandu les premiers germes du christianisme dans la Hongrie, a constamment perdu du terrain, et a même vu plus d'un tiers de ses membres s'unir à l'Église catholique; cependant elle est encore celle de la majorité dans les provinces les plus méridionales. Le rit grec-uni a surtout été adopté parmi les Rousniaques et ceux des Valaques qui habitent près d'eux. Ces luttes de croyance ou de culte ne sont pas sans importance.

La Transylvanie, qui est représentée par une diète à part, où figurent à côté des magnats les députés de la noblesse hongroise, ceux des Szeklers, sans distinction de naissance et ceux de la nation libre saxonne, compte encore plus de religions légalement reçues; car, outre les catholiques, les réformés, les luthériens, les lois reconnaissent une Église d'*unitaires*, la seule au monde qui se soit conservée depuis le temps de Socin. La grande majorité de la population, composée de Valaques, suit le rit grec oriental, et n'a jusqu'ici que les droits d'une Église tolérée.

Les institutions de la Hongrie ont conservé toute la vigueur du moyen âge, mais elles en conservent aussi la gênante immobilité. Les universités, les gymnases, les collèges, dans toutes les communions religieuses, ne se sont point, pendant longtemps, écartés des formes et des méthodes surannées; mais depuis quelques années de grandes améliorations se sont introduites, et le mouvement produit par la révolution hongroise en 1848 aura du moins contribué, nous l'espérons, à favoriser le développement d'institutions nouvelles, plus en rapport avec l'état de notre civilisation avancée.

Le peuple est longtemps resté plongé dans une ignorance et une superstition que le gouvernement tend à diminuer par les efforts qu'il fait pour propager l'instruction élémentaire, les classes élevées ne manquent pas de lumières ; les arts commencent à faire sentir leur influence : déjà la musique compte des amateurs d'un talent distingué ; la culture et la gravure ont fourni quelques artistes recommandables, et le goût de l'art dramatique se répand dans les grandes villes. La littérature magyare y est la plus répandue : les littératures allemande et slovaque viennent en seconde et en troisième ligne. Quant aux autres peuples de la Hongrie, on sait qu'ils n'écrivent pas.

L'industrie se ressent de la longue éclipse des lumières, ainsi que de la contrainte que les corporations imposent aux talents individuels. A l'exception des objets de première nécessité, parmi lesquels il faut compter les *goubas* ou manteaux de laine, les *zischma's* ou bottes hongroises, les têtes de pipe et les chapelets, la fabrication des huiles de lin, de chènevis et de navette, et celle de la toile, il n'existe en Hongrie qu'un petit nombre de fabriques, et leurs produits ne sont ni abondants, ni de qualité supérieure. Les draps, les verreries, les faïences se consomment dans l'intérieur, et ne peuvent lutter avec les mêmes objets fabriqués en Autriche. Les principales manufactures de draps se trouvent dans les villes de Güns, Oedenbourg, Tyrnau, Skalitz, Modern et quelques autres ; le produit des verreries ne suffit pas à la consommation ; on fabrique de la poterie dans toutes les parties du royaume, mais elle est de mauvaise qualité : ce n'est qu'à Szielniez, dans le comitat de Sohl, qu'on fait d'excellents creusets. Les toiles communes, fabriquées par les bourgeoises dans la Haute-Hongrie, sont très-estimées. Le comitat de Zips fabrique des toiles fines pour plusieurs millions de florins ; mais les soieries, si favorisées par le climat, languissent. Le savon de Hongrie est excellent ; les tanneries de ce pays fournissent à une exploitation considérable. Le tabac, que l'on doit considérer comme l'une des principales productions hongroises, occupe plusieurs fabriques, principalement à Bude, Pesth, Agram et Presbourg. Quarante papeteries établies dans le royaume ne fournissent qu'un très-mauvais papier. Malgré la grande quantité de fer que l'on exploite en Hongrie, la fabrication des ouvrages en fonte est peu considérable, de même que celle de l'acier. Il existe à Bartfeld, dans le comité de Saros, et à Hadrek, dans celui de Gomör, deux usines qui se distinguent pour la confection des instruments aratoires. Ce n'est que dans les comitats d'Abaujvar et à Raab que l'on fabrique des faux, mais d'une mauvaise

qualité, et dans celui de Pesth seul que l'on taille des limes; de même aussi ce n'est qu'à Bude et à Pesth que l'on fabrique des rasoirs et des instruments de chirurgie; les couteaux de Legrad, dans le comitat de Szalad, jouissent de quelque réputation. La Hongrie a peu de fabriques d'armes blanches; quant aux armes à feu, le petit nombre d'armuriers disséminés dans le royaume ne s'occupent que de leur réparation et de la confection des platines. On trouve aussi des fabriques de clous à Pesth, Oedenbourg, Eisenstadt et Warasdin; mais ce sont en général les Zigeunes ou Bohémiens qui s'occupent de ce genre d'industrie en employant le fer qu'ils ont volé dans leurs courses vagabondes. Neusolh, Pesth et Raab renferment des fabriques de fil de fer de différentes espèces. Les fabriques de fer-blanc et d'aiguilles n'offrent que des produits ordinaires.

L'emploi du cuivre est plus répandu dans le royaume que celui du fer : à Deutsch-Orawitz dans le comitat de Krassova, à Neusolh, à Wallendorf et à Schmölnitz dans le comitat de Zips, ainsi que dans celui de Presbourg, on fait différents vases en cuivre; Presbourg, Neusolh et Zeben offrent des fabriques de fil de laiton. Raab est particulièrement connue par ses bijoux en or faux (*Rauschgold*). L'horlogerie est encore dans son enfance en Hongrie. L'exploitation des mines occupe plus de 30,000 ouvriers. On estimait, il y a peu d'années, à 40,000 le nombre d'individus vivant des arts et métiers; mais ce nombre augmente tous les jours. Nous avons remarqué en Esclavonie, et surtout en Dalmatie, une industrie très-active pour la fabrication des liqueurs spiritueuses, depuis l'eau de-vie de prune jusqu'au marasquin. Une autre tendance particulière, c'est l'habileté des Slovaques à extraire des baumes et des résines odorantes. Ce peuple travaille avec beaucoup de succès le *rajezzer* rouge et jaune (faux maroquin), dont les jeunes filles se font des bottines.

En un mot, chaque peuple en Hongrie a son genre d'industrie spécial : les Magyars, qui habitent ordinairement de vastes villages, s'occupent presque exclusivement de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux; les Allemands, du commerce, de la culture et de l'exploitation des mines; les Valaques sont aubergistes, et quelques-uns mineurs; les Esclavons et les Croates se livrent à l'agriculture et au commerce; les juifs et les Arméniens trafiquent et prennent des terres à ferme; les Bohémiens travaillent le fer, jouent du violon, et exercent le métier de maquignons; les Slovaques font toutes sortes d'états, et sont d'excellents marins, chasseurs et voituriers.

Mais si l'industrie n'est encore que dans l'enfance, les produits naturels

de la Hongrie, ses bœufs, ses farines, ses vins, ses laines, ses métaux, lui fournissent la matière d'un commerce lucratif, bien que gêné dans diverses localités. Les Hongrois n'ont d'autres débouchés sûrs pour leurs denrées que l'Autriche, les autres pays de la monarchie autrichienne et quelques États limitrophes, tels que la Pologne pour les vins et l'Italie pour les blés. Les voisins de la Hongrie, en général, recherchent peu de ses denrées. La Galicie ne prend ni bétail ni blé; elle ne consomme que peu de vin. La Turquie n'a besoin ni de bétail ni de vin; quant aux blés, l'Autriche n'en permet l'exportation qu'en petite quantité. Le chemin de Trieste est trop difficile et d'ailleurs trop long pour la plus grande partie de la Hongrie; les charrois, les droits et autres dépenses montent presque à une somme égale à la valeur des marchandises. On dira bien que ce pays possède de superbes rivières, mais malheureusement leur cours est contraire à celui de son commerce; il eût fallu, pour que le pays en tirât un profit considérable, ou que le Danube coulât vers l'ouest, ou qu'il fût tout entier sous la domination autrichienne. La conquête de la Bosnie pourrait encore suffire pour vivifier le commerce de la Hongrie, car elle ouvrirait une communication avec la Dalmatie vénitienne. Mais de tous ces obstacles, le plus grave c'est la politique de l'Autriche, qui, ne pouvant vaincre la généreuse obstination des Hongrois à maintenir leurs libertés constitutionnelles ainsi que leurs privilèges, s'obstine de son côté à les traiter dans ses douanes en nation étrangère.

L'Autriche ne considère ce royaume que comme son dépôt des matières brutes, et comme un débouché pour ses manufactures. Non-seulement les Hongrois sont forcés de prendre en Autriche plusieurs objets qu'ils pourraient avoir ailleurs en meilleure qualité et à meilleur marché, mais ils se voient, même en apportant leurs denrées à Vienne, grevés par des droits plus onéreux que ceux que paient les Polonais. La réflexion la plus légère suffit pour comprendre quels doivent être les funestes effets d'une organisation aussi vicieuse et d'une injustice aussi ouverte. Les Hongrois, qui voient leurs riches pâturages couverts de troupeaux, leurs caves remplies d'excellent vin, leurs greniers surchargés de blé sans pouvoir les vendre qu'au prix fixé par les Viennois, perdent toute envie d'améliorer l'économie rurale de leur pays. Le noble se contente de pouvoir tirer assez de revenus de ses domaines pour pouvoir subsister; le paysan ne travaille que ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Malgré toutes ces entraves, la Hongrie exporte pour 25 à 30 millions de florins, et n'achète que pour les trois quarts de cette valeur. La taxation intérieure, dépendant légalement des

états-généraux, reste fort au-dessous de ce que le génie financier de l'Autriche désirerait en faire; l'impôt financier, qui pèse uniquement sur les paysans, dépasse de très-peu 6 millions de florins; le droit régalien, sur le sel, s'élève à 8, et le produit net des douanes à 6; le total des revenus est d'environ 40 millions de florins, selon ceux qui ont essayé d'en deviner le secret.

Depuis 1836, la Hongrie a fait un grand pas vers les améliorations utiles, en s'associant au mouvement politique et social de l'Europe occidentale: une ligne de bateaux à vapeur, qui partent de Vienne (compagnie du Llyod autrichien) et descendent le Danube jusqu'à Galatz, en Moldavie, met en communication la Hongrie avec l'Allemagne d'un côté, et avec la mer Noire de l'autre. La ligne de chemin de fer de Vienne à Pesth par Presbourg, est destinée à être prolongée jusqu'à Debreczin, et, sans doute, jusqu'au bas Danube; alors, elle pourrait servir d'artère principale à un réseau de chemins de fer qui unirait entre elles les grandes villes de la Hongrie, et les ferait participer au mouvement commercial et industriel de l'Europe occidentale.

A la même époque, l'amour des Hongrois pour leur langue nationale a remporté un triomphe signalé, en obtenant que désormais les lois seraient rédigées dans cette langue. Bientôt le latin ne sera plus, en Hongrie, que ce qu'il est dans le reste de l'Europe: la langue des hommes instruits.

Enfin, depuis 1836, la condition du paysan hongrois s'est considérablement améliorée: il peut quitter son seigneur quand cela lui convient; celui-ci ne peut plus, comme autrefois, le renvoyer selon son caprice; et le paysan peut vendre la jouissance de la terre qu'il tient de son seigneur.

La Hongrie, qui entretient 46,000 hommes d'infanterie et 17,000 husards, pourrait au besoin lever 100,000 hommes de bonnes troupes, auxquelles la Transylvanie en joindrait 20,000. De plus, une longue lisière de territoire, depuis la Dalmatie jusqu'à la Bukowine, est, nous le rappelons, organisée comme une espèce de camp perpétuel.

On appelle ces districts *confins militaires*. Tous les habitants, nous l'avons déjà dit, y sont soldats et laboureurs, à la fois; ils possèdent héréditairement les champs qu'ils cultivent, et qui sont divisés en terres de famille qui ne peuvent être partagées, et en terres libres. Chaque *maison*, ou réunion de familles alliées, forme une communauté dont le plus ancien membre, sous le titre de *gospodar*, exerce un pouvoir patriarcal. Les

biens d'une maison, même les troupeaux, sont en commun ; les membres individuels ne possèdent que des meubles et de l'argent ; si une fille entre par mariage dans une maison, elle ne reçoit qu'un trousseau. Tout le monde travaille ; le nombre de personnes qui se vouent à l'état ecclésiastique et au commerce, ou plutôt au trafic en détail, est limité par les lois. Qui s'absente sans la permission des *gospodars* est puni comme déserteur. C'est une nation guerrière, pleine de talents, de vivacité, d'enjouement, peu instruite, peu civilisée et subordonnée à une administration militaire, mais faisant cependant partie de la Hongrie et de la principauté de Transylvanie. Aussi avons-nous décrit les villes des districts militaires avec celles des provinces dont ils sont les démembrements.

Tels sont les principaux traits de la nation hongroise. Mais de quel point de l'Europe ou de l'Asie est-elle venue occuper les bords du Danube ? Quelle est son origine ? Nous avouons que ce problème, après bien des recherches, nous paraît toujours environné de quelque obscurité. La langue hongroise ou magyare semblerait en offrir la décision authentique ; et si elle avait été un objet de nos études, nous prendrions peut-être un parti, au lieu de faire l'office de rapporteur. La langue hongroise prouve incontestablement que la masse de la nation a dû consister en tribus finnoises-ouraliennes ; mais la partie étrangère aux idiomes finnois qu'elle renferme provient-elle d'une différence entre la souche primitive du magyar, ou d'un mélange de quelques peuples inconnus, soit tures, soit mongols, soit, enfin, hunniques ? Toutes ces opinions ont été habilement soutenues ; des esprits systématiques ont même voulu pousser plus en avant dans le mystérieux Orient, et un Hongrois a prétendu que sa nation était d'origine égyptienne. Pourquoi n'en chercherait-on pas la souche dans le *Maghada*, sur les bords du Gange, ou parmi les *Magi* de la Perse ? Sans entrer dans des conjectures aussi hasardées, nous allons essayer une combinaison, à beaucoup d'égards nouvelle, des faits les plus probables que l'histoire et la géographie peuvent entrevoir dans les migrations primitives des Hongrois ou Magyars.

Dès le premier siècle de l'ère chrétienne, les *Ouni* demeuraient au nord de la mer Caspienne, et, cent ans plus tard, nous voyons les *Chouni* sur les bords du Borysthène. Ces peuples étaient probablement les mêmes que les Huns, devenus si fameux dans le quatrième et le cinquième siècle ; les noms et les positions sont les mêmes. Ils n'étaient pas de la race gothique, puisque nous les voyons en guerre générale avec les blonds Alains et avec les Ostrogoths. Jornandès, l'Hérodote des Goths, fait des-



cendre les Huns de l'union des démons des forêts avec les sorcières, chassées du milieu des peuples gothiques. Cette tradition, rendue en langue historique, veut dire que les Huns habitaient un pays de forêts et se livraient à la magie. C'est le double caractère sous lequel les Finnois se montrent chez Tacite et dans les *saga's*. Un peuple de géants et de sorcières, habitants des forêts et des cavernes, au nord-est des pays gothiques et même enclavé parmi ces pays, tel est un des faits les plus clairs de l'histoire semi-mythique des Scandinaves. Les Huns n'étaient pas non plus Slaves, puisque ceux-ci sont signalés comme s'étant soulevés contre eux. A moins d'en faire une race à part, il faut donc les considérer comme parents des peuples finnois ou tchoudes, et peut-être comme la branche principale de cette race. Le signalement que les historiens donnent de leurs difformités physiques, signalement qui convient plus aux Mongoles qu'aux Tchoudes, peut-être écrit sous la dictée de la peur, n'est bien applicable qu'à une tribu mongole dominant sur toute cette masse de tribus vassales. Avec cette hypothèse, tout ce qu'on sait sur les migrations des Huns et des Hongrois se lie ensemble ; la subite puissance des premiers, au lieu d'être l'effet inconcevable d'une invasion, devient le résultat d'une agglomération des peuples anciens de la Russie, se levant contre la race blonde d'Odin, qui les qualifiait de chiens (*hund*), en abusant de leur nom général indigène *khun*, peuple. On conçoit comment il est resté après la mort d'Attila, dans les provinces de son empire, de très-nombreux essaims de Huns. Un de ces débris était le *Hunni-Var*, indiqué déjà par Jornandès, dans la partie nord-est de la Hongrie. C'était un commencement de la nation hongroise ; les Magyars, appelés dans le huitième siècle pour combattre les Moraviens, trouvèrent ici un renfort de frères. Sans cela, comment expliquer leur grande population ? Un autre reste de Huns demeurait au nord du Caucase ; ils avaient le surnom de *Sabiri* ; mais un auteur byzantin, qui décrit leurs terribles invasions en Asie, les nomme *Samen*, ce qui répond à *Suomen*, nom général que les peuples finnois donnent aux contrées qu'ils habitent. Peut-être faut-il aussi remettre en autorité l'assertion d'un auteur byzantin, d'après lequel les Avars étaient proprement des *Ougres*, ou Hongrois, vassaux des Avars ou Awares. Enfin, les *Hunugari* ne sont que les Ougres, ou Hongrois, vassaux des Huns, et dont les restes, habitants de la Iougorie, entre les monts Ouraliens et le fleuve Obi, furent subjugués par les Russes de Novgorod, vers 1150, et où les Vogulitzes et les Ostiaks conservent encore plus de mots hongrois qu'aucune autre peuplade finnoise.

Mais les Huns, quoique de race finnoise, doivent avoir eu des relations avec les Turcs du mont Altaï, soit comme conquérants, soit comme conquis ; s'ils faisaient partie de l'empire des Turcs, ou *Tu-Kiou*, ils ont dû avoir reçu le surnom de *Turcs*. De là le mélange des langues ; de là l'usage des Byzantins de les appeler Turcs ; de là les traditions scandinaves sur les Turcs, faisant partie du cortège d'Odin, et qui paraissent identiques avec les Huns ou Hunes, dont un essaim est désigné comme ayant pénétré dans la Scandinavie. La Turquie, ou *Tyrkland* des historiens islandais, était située au sud et au sud-est du *Biarmaland*, ou de la Permie, et des hautes montagnes qui limitent le grand *Svitliod*. La *Grande-Hongrie* des voyageurs du moyen âge, spécialement de Rubruquis, répond aux contrées des monts Ouraliens méridionaux ; mais à une époque inconnue, antérieure à la puissance des Turcs d'Altaï, la Hongrie primitive a pu s'étendre fort loin au nord et au sud-est. La Iougorie de l'histoire russe en a dû faire partie ; les *Fervir* de Jornandès étaient probablement des Hongrois, tirant leur nom de *ferifi*, homme ; dans la direction opposée, la ville d'*Égrégia*, ou *Égrygaya*, qui tourmente les commentateurs de Marco-Polo ou Marc-Pol, porte un nom hongrois encore commun à des bourgades de la Hongrie actuelle.

Les *Ougres*, *Ungres*, ou Hongrois, étaient donc à la fois une branche puissante de la race ouralienne, que nous appelons finnoise, faute de mieux, et de la confédération hunnique, comme, par exemple, les Saxons sont Teutons par le sang, et Germains ou Allemands par leurs liaisons historiques.

Voyons maintenant si les traditions indigènes des Hongrois s'accordent avec les combinaisons que nous venons d'essayer d'après les témoignages des historiens et des géographes.

Au fond de Scythie, disaient les anciens chants nationaux des Magyars, sont trois contrées : *Dent* ou *Dentu*, *Moger* ou *Magar*, et *Bostard*. Là, tout le monde se revêt d'hermine ; les rivières roulent des pierres fines ; l'or et l'argent y abondent. *Magog* est le voisin oriental de *Gog*. *Magog* était un petit-fils de Japhet, et le premier roi de la Sythie. Selon d'autres, les deux premiers monarques, *Magor* et *Hunor*, avaient cent huit descendants qui fondèrent autant de tribus. Attila, ou *Éthele*, descendait de Japhet, et *Ugek* d'Attila. Le fils d'Ugek était *Almus*, c'est-à-dire celui qui a été prévu en songe ; c'est sous lui que les Hongrois firent leur seconde émigration de la Scythie, la première ayant eu lieu sous Attila. La surabondance de population était le motif de l'émigration ; il partit de chacune

des cent huit tribus 2,000 hommes, ce qui fait 216,000 hommes divisés en sept armées (ou hordes), chacune de 30,857 hommes, sous la conduite de sept princes ou ducs, qu'on nomme les *Helou Moger*, ou les sept magyars, et dont la tradition conserve les noms individuels, savoir: *Almus*, *Éleud*, *Kundu*, *Ound*, *Tosu*, *Tuba* et *Tuhutum*. Les Hongrois passèrent le Volga près d'un endroit nommé *Tulbora*, et marchèrent sur *Souzdal*, qui est peut-être l'ancienne capitale du royaume d'Attila, nommée *Susat*. De là, ils vinrent s'établir au pays de *Lebedias*, probablement autour de Lebedian, ville du gouvernement de Voroneje (Voronesch) et c'est là qu'ils reçurent l'invitation du roi Arnulphe d'Allemagne de venir combattre Sviatopolk, roi de la Grande-Moravie. Le duc Almus se mit en marche à travers les États des Slaves de Kiovie, battit l'armée que les Russes lui opposèrent, et arriva sur les confins de la Hongrie par la principauté russe de Lodomirie ou Vladimir. Son fils Arpad passa les Karpathes, et envahit les contrées sur la Haute-Theiss, où la forteresse *Ungh-Var* fut construite en 884. Selon d'autres versions, des Hongrois étaient déjà entrés en Transylvanie en 862, et en avaient été chassés en 889 par les Petchenègues ou Patzinakites; mais nous regardons ces Hongrois comme des tribus indépendantes d'Arpad.

Telle est l'histoire des migrations des Hongrois selon leurs propres traditions, malheureusement dédaignées et mutilées par les moines, qui seuls auraient pu nous les conserver intactes. Nous devons avouer qu'elles ne présentent rien de contraire à la saine critique. Les trois contrées de *Dentlu*, de *Mager* et de *Bostard*, nous paraissent répondre au pays de *Tenduch*, où régnait un prince nommé *Ungh-Khan*, ou roi des Unghs, et qui est peut-être le même que Turfan; au pays des *Magyars*, ou Grande-Hongrie, premier domicile connu des Magyars, et connu aussi sous ce nom des Orientaux; enfin, au pays des Bachkirs, ou *Baschkurt*, dont parle Rubruquis sous le nom de *Pascatir*, diversement estropié dans les auteurs. L'extension que ces explications donneraient aux possessions primitives des Hongrois n'a rien d'exagéré; les noms de sept princes ou de sept tribus, et d'autres indices, semblent même la corroborer. Rapprochée des témoignages de l'histoire écrite, et combinée avec notre hypothèse sur la parenté des peuples hunniques et finniques, la migration des Hongrois à travers la Russie, déjà remplie d'essaims hunno-finniques, ainsi que leur établissement dans le *Hunni-Var* parmi les restes des Huns et peut-être des Avars, se conçoivent sans difficulté. Seulement, l'époque et la durée de la migration avant l'an 800 nous paraissent susceptibles de

divers doutes. Sans examiner si dans le commencement les exploits des Huns sous Attila ne sont pas confondus avec ceux des Magyars, nous dirons que l'établissement de ceux-ci dans *Lebedias* nous paraît avoir été plus durable qu'on ne l'a pensé jusqu'ici. Les passages où Constantin Porphyrogénète parle de la position respective des *Mazares*, des *Chozares*, des *Petchenègues*, des *Russes*, dans les premières années du dixième siècle, sont très-embrouillés ; mais (en conservant le texte sans aucune correction arbitraire) ils prouvent pourtant, selon nous, qu'il existait un État des Magyars sur le Haut-Don quelque temps après que les *Ougres*, nommés *Turcs* par les Byzantins, avaient été s'établir dans le *Hunni-Var*, dont bientôt le nom se confondit avec le leur. Mais nous ne devons pas entrer ici dans les discussions étendues où cet objet nous entraînerait ; nous devons terminer ce tableau de la Hongrie par l'aperçu des événements qui ont tour à tour agrandi ou resserré les frontières de ce pays.

Les irruptions des Hongrois en Allemagne et en Italie cessèrent à la suite des victoires remportées sur eux par Henri I<sup>er</sup> à Mersebourg, en 933, et par Otton I<sup>er</sup>, près d'Augsbourg, en 955. Ils se montrèrent alors comme un peuple semi-barbare, livré à des croyances superstitieuses, à des opérations magiques, à l'instar des Finnois, mangeant de la chair de cheval dans leurs festins religieux comme les Scandinaves ; mais on ignore les noms de leurs divinités.

Ce fut en 973 qu'ils commencèrent à professer la religion chrétienne, à l'exemple de leur prince *Geysa* ou *Gheysa*. Son fils et successeur, baptisé en 983 sous le nom d'*Etienne*, prit le titre de roi en 1,000, et fut, après sa mort, mis au nombre des saints. Vingt princes descendants de saint Étienne occupèrent successivement le trône de Hongrie. Parmi ceux-ci Ladislas le Saint, qui conquiert la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie, obtint le plus de considération. Sous Geysa II, de nombreuses colonies allemandes civilisèrent la Transylvanie. Bela III conquiert la Galicie, la Serbie et le duché de Chulm en Dalmatie. En 1222, André II reconnut formellement le droit d'insurrection, droit auquel la nation hongroise fut forcée de renoncer en 1683. Ce fut encore sous cette dynastie que la Bulgarie devint tributaire ; mais les irruptions des Mongols en rendirent les derniers règnes très-malheureux. La dynastie hongroise s'éteignit en 1301. Douze princes de différentes maisons se succédèrent sur le trône. Nous remarquons parmi ceux-ci Louis I<sup>er</sup>, qui réunit entièrement au royaume la Dalmatie, souvent reprise par les Vénitiens sur les Hongrois ; qui conquiert la Lodomérie ou la Russie-Rouge, la Serbie, la Bulgarie, la Valachie,

la Moldavie, et sous lequel la monarchie hongroise embrasse une étendue aussi grande que l'empire d'Autriche actuel. Il fut de plus élu roi de Pologne. Ses successeurs ne purent maintenir tant de grandeur. Sigismond battu par les Turcs à Nicopolis en 1396, fut obligé de céder à la Pologne les provinces à l'est des Karpathes. L'histoire distingue encore Mathias Corvin, à qui les Bohêmes cédèrent la Silésie et la Moravie; Vladislav II, qui fixa le droit coutumier, partie importante de la législation hongroise; et Louis II, qui perdit la bataille de Mohacz contre les Turcs, et y périt lui-même.

Le royaume, envahi presque tout entier par les Turcs, devint une arène sanglante où les armées chrétiennes et musulmanes s'égorgeaient pendant un siècle. La Transylvanie, séparée de la Hongrie en 1526 à la mort de Louis II, fut le principal objet de ces guerres; mais bientôt la réforme ecclésiastique de Luther, adoptée par les uns, proscrite par les autres, envenima encore les discordes civiles. Un parti nombreux voulut porter le voïvode de la Transylvanie, Jean Zapolya, sur le trône de Hongrie; la guerre entre lui et son rival, Ferdinand d'Autriche, finit par un arrangement qui garantit à Zapolya la possession de la Transylvanie et d'une grande partie de la Hongrie. Les Turcs eurent toujours la politique de soutenir les princes de Transylvanie contre les rois austro-hongrois. Les deux Bathory, Bethlem Gabor, Etienne Botschkaï ou Bostkaï qui conquit toute la Haute-Hongrie; Gabriel Bethlem, qui fut pendant quelque temps en possession de toute la Hongrie: les deux Rakotzy, parmi lesquels le second du nom fut longtemps la terreur des Autrichiens et des Polonais; enfin, Tékély, qui, après des efforts héroïques, mourut fugitif à Brousse, dans l'Anatolie: tels furent les hommes célèbres qui, dans cette longue série de guerres civiles, déployèrent toutes les grandes qualités, mais souvent aussi tous les défauts de leur nation. La politique lente et méthodique de l'Autriche triompha en 1713; les droits héréditaires de la maison autrichienne furent désormais reconnus sans contestation. Les tentatives faites pour reconquérir la Servie et la Valachie n'eurent qu'un succès éphémère et demeurèrent infructueuses, et les provinces polonaises, quoique revendiquées et reprises au nom de la Hongrie, sont restées formant un royaume séparé.

## TABLEAUX statistiques de la Hongrie et de ses annexes.

1<sup>o</sup> Anciennes divisions avant 1849.

## ROYAUME DE HONGRIE.

(En hongrois : *Magyar-Ország* ; en allemand : *Ungarn* ; en slave : *Uherska-Kragina*.)

SUPERFICIE en lieues géog. c.	POPULATION en 1842.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES.	FORCES MILITAIRES.	
11,508	10,500,000	912	Revenus : 7,000,000 florins.	38 000 hommes en temps de paix. 15 régim. d'inf., 12 régim. de huss., 1 régim. d'artill.	
NOMS DES CERCLES.	SUPERFICIE en l. g. c.	POPULATION en 1842.	POPULATION par lieue c.	VILLES royales et autres.	COMITATS ET DISTRICTS.
CERCLE AU DELÀ DU DANUBE, OU TRANS- DANUBIEN.	2,180	2 109,510	966	8 villes royales. 2 villes épiscop. 190 bourgs. 2,571 vill. et ham.	11 comitats. — Wieselbourg. — Gedenbourg. — Raab. — Co- morn. — Stülh-Weiss-nbourg. — Veszprim. — Eisenbourg. — Szalad. — Schümegh — Toina. — Baranya.
CERCLE EN DEÇA DU DANUBE, OU CIS- DANUBIEN.	2,768	2,764,247	999	20 villes royales. 6 villes épiscop. 176 bourgs. 2,507 vill. et ham.	13 comitats. — Baes. — Pesth — Neograd — Sobh. — Honh. — Grau. — Bars. — Neutra. — Presbourg. — Trentschin. — Turutz. — Arva — Liptau.
CERCLE EN DEÇA DE LA THEISS, OU CIS- THEISSIN.	1,925	1,789,700	929	7 villes royales. 2 villes épiscop. 120 bourgs. 2 235 vill. et ham.	11 comitats. — Zips. — Liptau, vill. — Goor. — H. ves. — Borsod. — Tura. — Abaujvar. — Sarosch — Zemplin. — Ungvár. — Be- regh.
CERCLE AU DELÀ DE LA THEISS, OU TRANS- THEISSIN.	3,375	2,631,600	774	6 villes libres roy. 3 villes épiscop. 113 bourgs. 1,782 vill. et ham.	12 comitats. — Marmarosch. — Ugoisch — Sathmar. — Sza- hobtsch. — Bihar. — Bekesch. — Tsongrad. — Arad — Kras- chow. — Temesch. — Toron- thal.
ESCLAVONIE (Royaume).	475	335,100	707	4 villes royales. 22 bourgs. 571 villages.	3 comitats. — Syrmie. — Wero- vilz — Poschega.
CRÉATIE (Royaume).	478	506,500	1,058	5 villes royales. 8 bourgs. 1,136 villages.	3 comitats. — Kreutz. — Agram. — Varasdin.
JAZYGIE. GRAND-KUMANIE. PETIT-KUMANIE.	305	296,000	970	3 bourgs, 8 villag. 1 bourg, 5 villag. 3 bourgs, 5 v. llag.	1 district. — Jazygie. 1 district. — Grande-Kumanie. 1 district. — Petite-Komanie.
PAYS DES HEUQUES. LITTORAL HONGROIS. <i>Militaires.</i>		65,243		6 bourgs. 2 villes, 4 bourgs.	1 district. — Pays des Heuques 1 district. — Littoral hongrois.

## TRANSYLVANIE OU GRANDE-PRINCIPAUTÉ DES SEPT-BOURGS.

(En allemand : *Sieben-Bürgen* ; en hongrois : *Erdely-Ország*.)

SUPERFICIE en lieues géog. c.	POPULATION en 1842.	POPULATION par lieue carrée.	FORCES MILITAIRES.
3,063	2,108,405	688	3 régiments d'infanterie, 1 régiment de hussards.

PAYS.	SUPERFICIE en l. g. c.	POPULATION en 1842.	POPULATION par lieue c.	VILLES royales et autres.	COMITATS, DISTRICTS, CANTONS.
PAYS DES HONGROIS, en hongrois: <i>Magyarok-Resze.</i>	1,631	1,279,700	784	4 villes royales. 11 villes municip. 34 bourgs. 1,361 villages.	11 <i>comitats</i> — Klausenbourg — Weissenbourg inférieur. — Weissenbourg supérieur. — Kokenbourg. — Thorenbourg. — Deboka. — Szolnok moyen. — Szolnok intérieur. — Hunyad. — Kraschna. — Zarand. 2 <i>districts</i> . — Kœvar. — Fogarash.
PAYS DES STERLEERS, en latin officiel: <i>Pars Siculorum.</i>	598	373,000	624	1 ville royale. 7 villes municip. 9 bourgs. 437 villages.	5 <i>cantons</i> — Udvarhely. — Marosch. — Haromszek. — Csik. — Aranyosch.
PAYS DES SAXONS, en hongrois: <i>Szajok-Resze.</i>	554	446,700	806	6 villes royales. 17 bourgs. 248 villages.	9 <i>cantons</i> . — Hermanstadt. — Schässbourg — Mediasch — Gross-Schenk — Reps. — Muhlenbach — Reissmarkt. — Leschkireh. — Broos ou S. Varos. 2 <i>districts</i> . — Krenstadt. — Bis-tritz.
Militaires.		9,005			

<sup>1</sup> Il faut déduire de cette superficie 280 lieues géogr. carrées formant la superficie du généralat de Transylvanie.

## PAYS DES FRONTIÈRES MILITAIRES.

GÉNÉRALATS.	SUPERFICIE en l. g. c.	POPULATION en 1842.	POPULATION par lieue c.	RÉGIMENTS ET COMMUNAUTÉS.
Généralat de KALLSTADT. . .	476	260,214	547	4 <i>régiments</i> — Rég. de Lieka. — Rég. de Karlohave. — Rég. d'Ottochan. — Rég. de Zengh. 2 <i>communautés</i> . — Comm. de Szlun. — Comm. d'Ogouin.
Id. du BAN. . . . .	140	117,649	840	2 <i>régiments</i> . — 1 <sup>er</sup> régiment. — 2 <sup>e</sup> régiment. 2 <i>communautés</i> . — Comm. de Péurina. — Comm. de Costeinza.
Id. de VARASDIN. . . . .	184	134,629	731	2 <i>régiments</i> . — Rég. de Saint-Georges. — Rég. de Krenitz. 2 <i>communautés</i> . — Comm. de Bellowar. — Comm. d'Ivauisch.
Id. d'ESCLAVONIE. . . . .	388	266,175	685	2 <i>régiments</i> — Rég. de Gradiska et Brody. — Rég. de Petervardin. 1 <i>bataillon</i> de Tocheikastes. 5 <i>communautés</i> . — 4 comm. de Brooder. — Comm. de Karlowitz et de Semlin.
Id. du BAN. . . . .	506	259,653	513	2 <i>régiments</i> . — Rég. allemand. — Rég. valaque. 2 <i>communautés</i> . — Comm. de Panksovar. — Comm. de Weiskirch.
Id. de TRANSYLVANIE.	290	181,973	627	1 <i>bataillon</i> d'Illyriens. 5 <i>régiments</i> . — 1 <sup>er</sup> rég. de Szecklers. — 2 <sup>e</sup> rég. de Szecklers. — 1 <sup>er</sup> rég. de Valaques. — 2 <sup>e</sup> rég. de Valaques. — Rég. de hussards Szecklers.
	1,984	1,220,503		En tout 18 régiments: n <sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 17, 18, 19, 20, et 2 bataillons: n <sup>os</sup> 12 et 15.

## LIVRE CENT SOIXANTE-HUITIÈME.

## ROYAUME DE DALMATIE.

(17 villes. — 32 bourgs. — 932 villages.)

CERCLES.	SUPERFICIE en lieues q. c.	POPULATION.	VILLES ET BOURGS.
ZARA. . . . .	285	146,510	ZARA, 9,000. — Sebenico, 7,200. — Scardona, 7,000.
SPALATRO. . . .	254	167,827	Spalatro, 6,500. — Sign, 4,200. — Trau, 3,000. — Al- missa, 1,500. — Clissa, 1,500.
RAGUSE. . . . .	72	50,459	Raguse, 8,000. — Stagno, 1,500. — Slano, 1,200.
CATTARO. . . . .	34	34,795	Cattaro, 3,200. — Perasto, 2,600. — Risano, 3,400. — Pastrowich, 2,600. — Budna, 600.
	645	146,510	

## II. Nouvelles divisions depuis 1849.

HONGRIE.						
SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1851.	POPULAT. par lieue c.	NOUVELLES DIVISIONS.	DISTRICTS.	SUPERF.	POPULAT. en 1851.
9,070	7,864,262	867	5 districts, 45 comitats, 265 capitaineries de cercle.	Presbourg. . . . . Kaschau. . . . . Grosswardein. . . . Bude-Pesth. . . . . Oedenbourg. . . . .	1,741 1,989 1,782 1,770 1,788	1,612,203 1,410,463 1,459,119 1,599,819 1,782,658

## VOÏVODIE DE SERBIE ET BANNAT DE TEMES.

SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1851.	POPULAT. par lieue c.	NOUVELLES DIVISIONS.	DISTRICTS.	SUPERF.	POPULAT. en 1851.
1,513	1,426,221	942	5 districts, 25 capitaine- ries de cercle.	Gross-Beckerek. Lugos. . . . . Neusatz. . . . . Temesvar. . . . . Zombor. . . . .	348 265 234 300 366	343,152 221,162 218,588 399,047 330,772

## TRANSYLVANIE.

SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1851.	POPULAT. par lieue c.	NOUVELLES DIVISIONS.	CERCLES.	
3,063	2,073,737	677	5 cercles, 36 capitaine- ries.	Hermanstadt. . . . Karlsbourg. . . . . Klausenbourg. . . . Dees. . . . . Maros-Vasarhely.	La répartition par cercle n'avait pas encore eu lieu en juillet 1853.

## CROATIE ET ESCLAVONIE.

SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1851.	POPULAT. par lieue c.	NOUVELLES DIVISIONS.	PALATINATS.	SUPERF.	POPULAT. en 1851.
924	868,456	939	6 palatinats, 20 capitaine- ries de cercle.	Agram. . . . . Fiume. . . . . Kreutz. . . . . Varasdin. . . . . Esseck. . . . . Posega. . . . .	255 62 86 128 268 125	234,540 86,816 82,416 204,624 192,456 67,574



FRONTIÈRES MILITAIRES.						
SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1851.	POPULAT. par lieue c.	NOUVELLES DIVISIONS.	COMMANDEMENTS MILITAIRES.	SUPERF.	POPULAT. en 1851.
1,593	1,009,109	1,492	2 commandem. milit. 12 capit. de cercle.	Esclavonie croate. Bannat serbe. . .	885 708	670,665 338,454
DALMATIE.						
SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1851.	POPULAT. par lieue c.	NOUVELLES DIVISIONS.		SUPERF.	POPULAT. en 1851.
645	393,715	610	7 capitaineries de cercle.	»	»	»

TABLEAU de la population de la Hongrie et de la Transylvanie d'après les langues <sup>1</sup>.

Magyares. . . . .	4,812,759 âmes.	Rutheniens. . . . .	442,903 âmes.
Slovaques. . . . .	1,687,256 —	Bulgares. . . . .	12,000 —
Allemands. . . . .	1,273,677 —	Français. . . . .	6,150 —
Valaques. . . . .	2,202,542 —	Grecs et Zingares. . . . .	5,680 —
Croates. . . . .	886,079 —	Arméniens. . . . .	3,798 —
Saïlzes. . . . .	828,365 —	Monténégrins. . . . .	2,830 —
Schocktzes. . . . .	429,863 —	Clémentins. . . . .	1,600 —
Wendes. . . . .	40,864 —	Juifs. . . . .	244,035 —
TOTAL : 12,880,406 âmes.			

TABLEAU de la position géographique des principales villes de la Galicie, de la Hongrie et de ses dépendances.

VILLES.	LATITUDES.	LONGITUDES.	VILLES.	LATITUDES.	LONGITUDES.
ROYAUME DE GALICIE.			ROYAUME DE CROATIE.		
	deg. min. sec.	deg. min. sec.		deg. min. sec.	deg. min. sec.
Zolkiew. . . . .	50 4 0 N.	21 40 0 E.	Warasdin. . . . .	46 18 20 N.	14 5 51 E.
Tarnow. . . . .	49 59 50 N.	18 40 0 E.	Agram. . . . .	45 49 2 N.	13 44 26 E.
Lemberg. . . . .	49 51 42 N.	21 42 30 E.	GÉNÉRALATS.		
Przemysl. . . . .	49 47 20 N.	20 29 20 E.	Warasdin. . . . .	46 18 18 N.	14 5 51 E.
Czernowitz. . . . .	48 35 40 N.	23 39 0 E.	Peterwardein. . . . .	45 15 10 N.	17 34 15 E.
Jasio. . . . .	49 44 15 N.	19 5 15 E.	Temesvar. . . . .	45 42 27 N.	18 54 2 E.
Cracovie. . . . .	50 3 38 N.	18 36 54 E.	TRANSYLVANIE.		
ROYAUME DE HONGRIE.			Bistritz. . . . .	47 5 46 N.	22 12 3 E.
Raab. . . . .	47 45 0 N.	15 40 0 E.	Klausenbourg. . . . .	46 44 0 N.	41 14 28 E.
Comorn. . . . .	47 45 34 N.	15 47 35 E.	Fogaraseh. . . . .	45 48 57 N.	22 39 14 E.
Tolna. . . . .	46 25 30 N.	» » » E.	Hermanstadt. . . . .	45 47 4 N.	21 48 58 E.
Pesth. . . . .	47 31 40 N.	16 44 0 E.	ROYAUME DE DALMATIE.		
Gran. . . . .	48 40 0 N.	16 30 0 E.	Zara. . . . .	44 7 14 N.	12 48 9 E.
Presbourg. . . . .	48 8 50 N.	14 46 0 E.	Spalatro. . . . .	43 39 54 N.	15 1 51 E.
Niograd. . . . .	47 54 0 N.	16 42 55 E.	Raguse. . . . .	12 39 0 N.	15 46 0 E.
Gomor. . . . .	48 27 0 N.	18 0 28 E.	Cattaro. . . . .	42 23 35 N.	16 12 50 E.
Torna. . . . .	48 35 28 N.	18 33 3 E.	Spalatro. . . . .	43 39 51 N.	14 1 54 E.
Zemplin. . . . .	48 25 0 N.	19 28 50 E.			
Ungvár. . . . .	48 36 50 N.	19 59 0 E.			
Szalmar. . . . .	47 47 48 N.	» » » E.			
Bekesch. . . . .	16 46 16 N.	18 47 27 E.			
Sathmar. . . . .	47 47 47 N.	20 33 2 E.			
Temesch. . . . .	45 42 27 N.	18 54 2 E.			

<sup>1</sup> D'après l'ouvrage de M. Alexius Fenyes (1846).

## LIVRE CENT SOIXANTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description l'Italie. — Première section. — Description physique générale de l'Italie.

Les contrées pittoresques de l'Allemagne, les grands événements dont elle fut le théâtre, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, les mœurs de ses habitants, leur caractère particulier, leur amour pour les sciences et la philosophie, ont répandu de l'intérêt dans nos descriptions. L'Italie va nous offrir son ciel azuré, ses sites enchanteurs, ses souvenirs classiques et ses chefs-d'œuvre des arts. Malgré les nombreuses invasions qui l'ont désolée, malgré l'asservissement et la misère dans lesquels ses peuples sont encore en partie plongés, l'Italie est encore, sous le rapport intellectuel, l'un des plus beaux pays de l'Europe.

Considérée dans ses limites naturelles, la partie septentrionale de cette contrée comprend tout le versant des Alpes, depuis la branche appelée *Alpes cottiennes* jusqu'à celle que l'on appelle *Alpes juliennes*; mais les lignes de démarcations politiques ont modifié ces limites. Ainsi, dans sa plus grande largeur, elle est comprise entre le golfe de Trieste et le Rhône, non loin du lac de Genève; d'où il suit que ce fleuve, les *Alpes pennines* et l'extrémité du golfe Adriatique, séparent l'Italie de la France, de la Suisse et de l'Allemagne. Le golfe Adriatique et la Méditerranée baignent les côtes de cette contrée jusqu'aux pentes des *Alpes maritimes*, près des frontières de la France. Sa longueur, du nord-est au sud-ouest, est d'environ 300 lieues, sa largeur, au nord, est de plus de 160 lieues; dans sa partie moyenne, de 50; au midi, de 40; et à l'entrée de la Calabre, de 40 à 42 seulement. Sa superficie, en y comprenant la Sicile, la Sardaigne, et toutes les petites îles, est de 16,200 lieues; et celle de îles seules, de 2,800.

Les principales montagnes de l'Italie sont les *Alpes pennines*, qui comprennent la chaîne qui s'étend du mont *Rose* au mont *Blanc*; les Alpes grecques, comprises entre le mont *Blanc* et le mont *Cenis*; les *Alpes cottiennes*, entre le mont *Cenis* et le mont *Viso*; enfin, les *Alpes maritimes*, qui, du mont *Viso*, se prolongent au delà du *Col de Tende*. Ces différentes parties d'une même chaîne serpentent de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est

dans la direction générale du nord au sud. A partir du *Tanaro* jusqu'à l'extrémité de l'Italie, s'étend la longue chaîne des *Apennins*. Toutes ces montagnes dépendent d'un même système : celui des Alpes, la chaîne *Rhétienne* et la chaîne *Apennine*, partent d'une masse principale, le mont Blanc. La chaîne des Apennins, qui doit principalement nous occuper, s'étend sur une longueur de 270 lieues. Elle se divise en trois parties : l'*Apennin septentrional* se prolonge, en passant près d'Urbino, jusqu'à la mer Adriatique ; l'*Apennin central* se termine près des bords du *Sangro* ; l'*Apennin méridional* s'étend, en serpentant, jusqu'au bassin de l'Ofanto, où il se bifurque : la branche la moins considérable sépare la terre de Bari de celle d'Otrante ; l'autre, composée de montagnes élevées, traverse les deux Calabres, et se termine par l'*Aspromonte*.

Du côté de l'Italie, la chaîne des *Alpes* est beaucoup plus escarpée que du côté de la France, de la Suisse et de l'Allemagne ; celle des *Apennins*, moins élevée, prolonge plusieurs rameaux, dont les plus importants vont former des caps dans la mer Adriatique, celle de Sicile et la Méditerranée. *Piombino* est bâti sur l'un de ces caps, mais le plus important est celui qui forme la pointe de la *Campanella*, à l'entrée du golfe de Naples. Sur les bords de l'Adriatique, ces pointes ou ces extrémités de chaînes sont moins importantes ; cependant, à l'entrée du golfe de *Tarente*, le cap de *Leuca* est formé par les dernières pentes d'un de ces rameaux. La branche principale, qui continue jusqu'à l'extrémité la plus méridionale du continent, ne fait que s'enfoncer dans la mer pour reparaitre en Sicile, dont elle forme pour ainsi dire la charpente. Dans l'étendue que parcourt la chaîne *Apennine*, elle se range plus près de la côte occidentale de l'Italie que de la côte opposée.

Cette contrée, si remarquable par ses montagnes, ne l'est pas moins par ses plaines. L'une des plus belles et des plus riches de l'Europe, et peut être du monde, est celle de la Lombardie. Celle qui s'étend entre le golfe de Naples, le Vésuve et les Apennins, moins étendue, est admirable par sa richesse et sa fertilité. Sur le versant opposé de cette chaîne, d'autres plaines moins étendues encore, mais non moins fertiles, se prolongent sur les bords de l'Adriatique, aux environs du golfe de *Manfredonia* et sur la terre de *Bari*.

Les cours d'eau qui sillonnent l'Italie diffèrent d'importance, suivant qu'ils descendent des Alpes ou des Apennins. Le *Pô*, le plus grand de ses fleuves, prend sa source au mont *Viso*. Grossi des eaux du *Tanaro*, de la *Trebia*, du *Taro* et du *Panaro*, qui s'y réunissent sur sa rive droite ; augmenté

sur sa gauche par la *Dora*, l'*Orca*, la *Sezia*, le *Tessin*, l'*Adda* et l'*Oglio*, il se jette, après un trajet de 120 lieues, dans la mer Adriatique. La même mer reçoit des Alpes le *Tagliamento*, la *Piave*, la *Brenta* et l'*Adige*. La chaîne des Apennins fournit à la Méditerranée l'*Arno*, qui se jette dans le golfe de *Gênes*, et le plus petit fleuve de l'Europe, le *Tibre*, qui se plonge dans la mer près d'*Ostie*.

Les plus grands lacs s'étendent sur le versant des Alpes rhétiennes ; à l'ouest, c'est le lac *Majeur*, et dans la direction de l'est, on voit successivement ceux de *Lugano*, de *Côme*, d'*Iseo*, et celui de *Garda*, le plus important de tous. Que sont, auprès de ces grandes nappes d'eau, les lacs de *Pérouse*, de *Bolzena* et de *Fucino*, qui se succèdent du nord-ouest au sud-est, sur les pentes occidentales des Apennins ?

Le lac Majeur (*lago Maggiore*) est le *Verbanus lacus* des anciens ; il a une lieue et demie dans sa moyenne largeur, et 14 dans sa plus grande longueur ; mais sa profondeur est extraordinaire : elle est, dit-on, de 800 mètres. Le lac de Lugano, l'ancien *Ceresius lacus*, n'a que 5 lieues de longueur sur une largeur moyenne d'une demi-lieue. Il est élevé de 285 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 58 au-dessus du lac Majeur, dans lequel il écoulé ses eaux. Celui de Côme, appelé *Larius lacus* par les anciens, a 6 lieues de longueur, en le mesurant depuis son extrémité septentrionale jusqu'à l'extrémité méridionale de la plus longue de ses deux branches. Sa largeur est d'environ une lieue. Il reçoit plus de 60 cours d'eau, dont la plupart forment de belles cascades : ce qui est dû à la hauteur des montagnes qui l'entourent, dont plusieurs ont de 2,500 à 2,900 mètres d'élévation, et qui, s'abaissant en gradins, viennent former autour de ses rives une rangée de collines de 4 à 500 mètres de hauteur. Les points de vue agréables qu'elles offrent, les maisons de plaisance qui se groupent çà et là sur leurs pentes, rendent les bords de ce lac on ne peut plus pittoresques. Ses eaux sont animées par un grand nombre de mauves qui voltigent à sa surface, et dont le nom latin, *larus*, paraît être l'origine de celui du lac. Le lac d'*Iseo* ou de *Sabino* (*Sevinus lacus*), large d'à peu près 4 lieue et long de 5, a 300 mètres de profondeur. Il est environné de rochers à pic et de coteaux couverts de vignes et d'oliviers. Le lac de *Garda* (*Benacus lacus*) a 11 lieues de longueur, 4 lieue de largeur au nord, et 4 au sud. Sa profondeur, qui varie beaucoup, est, dans son maximum, d'environ 300 mètres. Ce lac, chanté par Catulle et par Virgile, est célèbre par la variété et la quantité de poissons qu'il nourrit.

La beauté du climat de l'Italie a contribué à rendre plusieurs de ses

sources minérales aussi célèbres que celles de l'Allemagne. Aux environs de *Pise*, les sources gazeuses de *Saint-Julien*, les bains de *Montecatini*, les sources de *Saint-Cassian*, et les célèbres bains de *Lucques*, attirent une foule d'étrangers en Toscane. Les environs de *Lucques* possèdent des lacs uniques en Europe : ce sont ceux dont les eaux renferment de l'acide borique. Ils s'étendent sur une superficie d'environ 30 milles (104 kilomètres), d'où s'élèvent des colonnes de vapeur d'un volume plus ou moins considérable, qui imprègent l'air d'une odeur forte et légèrement sulfureuse. Dans leur voisinage, on ressent une chaleur insupportable, et l'on est mouillé par les vapeurs. Le sol brûlant qui s'ébranle sous vos pas est couvert çà et là de magnifiques cristallisations de soufre et d'autres minéraux. Dès la plus haute antiquité, la contrée où s'étendent ces lacs était regardée comme l'entrée de l'enfer ; le volcan voisin des principaux de ces lacs porte encore le nom de *mont de Cerbère* (monte Cerboli).

Dans le royaume de Naples, on trouve à chaque pas des sources gazeuses, comme si elles étaient la conséquence des phénomènes volcaniques : les eaux de *Santa-Lucia*, celles de *Pisciarelli*, de *Pouzzoles*, et les quatre sources d'*Ischia* ; dans le royaume Lombard-Vénitien, les bains d'*Albano*, près de Padoue ; ceux de *Rocouro*, dans les environs de Vicence ; les sources thermales d'*Acqui*, celles de *Vinadio* et d'*Oleggio*, dans le royaume de Sardaigne ; enfin les sources minérales des environs de *Parme*, prouvent que l'Italie est, sous le rapport des moyens curatifs, favorisée d'Hygie, la déesse de la santé.

Du nord au sud de l'Italie on compte quatre zones et quatre climats différents. La zone septentrionale, qui règne depuis les Alpes jusqu'aux Apennins, est souvent exposée à des froids rigoureux : quelquefois le thermomètre y descend jusqu'à 40 degrés. Elle ne produit généralement ni l'olivier, ni le citronnier, ni les différentes espèces de ce genre, si ce n'est dans quelques localités abritées contre les vents. Dans la seconde, qui s'étend jusqu'au cours du *Sangro*, l'hiver est sans âpreté : l'olivier et l'oranger sauvages lui résistent, mais l'arbre qui porte l'orange douce n'y prospère point en pleine terre. C'est dans la région suivante, qui se termine vers les bords du *Crati*, qu'il réussit presque sans culture, à côté du cédratier et du bigarradier. Il y gèle pourtant quelquefois, mais rarement dans les lieux peu élevés. La dernière zone enfin jouit d'un climat brûlant, le thermomètre n'y descend point au-dessous de zéro ; le palmier, l'aloès et le figuier d'Inde y croissent, surtout dans les plaines et sur le bord de la mer, car les cimes les plus élevées se couvrent de neige en hiver.

Rien n'égale la fertilité de la première région, qui occupe toute la vallée du *Pô*; elle produit une grande quantité de riz, diverses espèces de grains, et surtout celle qui sert à faire les pâtes et les macaronis dont les Italiens sont si friands. C'est aussi dans cette vallée et dans celles qui y aboutissent que l'on voit les plus belles prairies de l'Italie, et les bestiaux les plus gras. Ses fromages sont un objet considérable de commerce; ses vins sont estimés, principalement ceux du Frioul, du Vicentin, du Bolognais et du Montferrat.

La seconde région a peu de prairies et peu de champs de blé; ses terres cultivées s'élèvent, sur les pentes des montagnes, en terrasses, soutenues par des murs de gazon, dont la verdure, sur laquelle se détachent des arbres couverts de fruits, et le pâle olivier donne aux coteaux l'aspect le plus riant et le plus riche.

La troisième région, que plusieurs parties malsaines ont fait appeler pays de mauvais air, est couverte de vastes pâturages, de coteaux et de vergers.

Dans la dernière, on cultive le figuier, l'amandier, le cotonnier, la canne à sucre, et la vigne qui donne les vins brûlants de la Calabre. La végétation y rappelle celle des plus belles contrées de l'Afrique. Le bombyx, qu'on y élève, produit une soie moins fine et moins brillante que dans les autres parties de l'Italie; on en attribue la cause à sa nourriture, qui consiste principalement en feuilles de mûrier noir. C'est dans cette région que l'œil se promène avec plaisir sur ces pampres, dont les rameaux flexibles s'enlacent aux peupliers. On a remarqué que les vins que l'on obtient des vignes basses sont d'une qualité supérieure à ceux que produisent celles qui forment d'élégantes guirlandes à la cime des arbres. Souvent le raisin des premières est mûr avant que celui des secondes se soit coloré. Le mélange de ces deux raisins ne donne qu'un vin aigre-doux, en dépit du climat.

L'Italie produit tous les arbres fruitiers des contrées tempérées de l'Europe, et de plus quelques végétaux qui ne peuvent croître qu'à la faveur d'une haute température. Tels sont : le *plaqueminier*, dont les fruits jaunes, acides et de la grosseur d'une cerise, ne sont mangés que par les enfants et par les pauvres; l'*azéदारac bipenné*, arbre dont les fleurs, d'un bleu tendre et d'une odeur suave, tombent en grappes élégantes; le *grenadier*, apporté de Carthage en Italie par les Romains; l'*azerolier*, espèce de nêlier dont le fruit plaît par sa belle couleur rouge, et dont le suc rafraîchissant le fait rechercher dans l'Italie méridionale; le *caroubier*, dont la gousse est

aimée des Napolitains ; le *pistachier lentisque*, qui fournit une huile bonne à brûler et à manger ; enfin le *frêne à feuilles rondes*, arbre précieux de la Calabre, dont l'écorce entaillée suinte la manne.

Plusieurs animaux de l'Italie sont communs à différentes parties de l'Europe ; d'autres sont particuliers à son climat et à ses montagnes : celles-ci servent de retraite au lynx, au chamois, à la chèvre sauvage, au furet, au loir et au *lemming*, petit rat de Norvège célèbre par ses migrations. Dans les Apennins on trouve communément le porc-épic. Un bœuf auquel on donne le nom de *buffle* vit apprivoisé dans le midi de la contrée. Les chevaux napolitains sont estimés pour leurs formes et leur vigueur ; l'âne et le mulet y sont d'une très-bonne race, et les moutons rivalisent avec ceux d'Espagne. Les oiseaux y sont très-nombreux : dans les seules Alpes maritimes on en compte 306 espèces ; quelques reptiles du midi appartiennent à la partie septentrionale de l'Afrique ; deux grandes couleuvres, l'aspic et la vipère, y distillent leurs poisons.

Les poissons et les mollusques sont extrêmement nombreux dans la Méditerranée. Les profondeurs de cette mer sont habitées par les *alépocéphales*, les *pomatomes*, les *chimères* et les *lépidolèpres*. Dans la région supérieure se trouvent les *molves*, les *merlans*, les *castagnolles*, etc. ; à 300 mètres au-dessous de la surface des eaux, les *raies*, les *lophies*, les *pleuronectes* et tous les poissons à chair molle. A 150 mètres plus haut s'étend la région des coraux et des madrépores ; au milieu d'eux vivent les *balistes*, les *labres*, les *trigles* et autres poissons. Au-dessus végètent des *algues* et des *caulinies* ; cette région est fréquentée par les *murènes*, les *vives*, les *stromatées*, etc. Au-dessus s'élèvent les rochers, couverts de *varecs* et de *fucus*, qui servent de retraite aux *blennies*, aux *clines*, aux *centrisques*, et à tous les poissons de rivage. Enfin les plages couvertes de galets et de sables sont la résidence ordinaire des *spares*, des *anchois*, des *muges*, et de divers *mollusques*. C'est au sein de la Méditerranée qu'habite la *sèche commune*, qui rejette, lorsqu'on la poursuit, une liqueur noirâtre dont on fait une couleur appelée *sépie* ; c'est là que demeure également ce mollusque de la famille des *poulpes*, décrit par Aristote et par Pline, et connu sous le nom d'*argonaute papiracé*, singulier animal dont la coquille transparente et fragile, en forme de nacelle élégante, semble avoir donné à l'homme l'idée des premiers navires, comme il paraît lui avoir donné les premières leçons de navigation. Doué de la prudence nécessaire à sa conservation, qualité indispensable au navigateur, dès que la tempête commence à agiter les flots, il se renferme dans sa coquille et se laisse des-

prendre au fond des eaux ; mais lorsque le calme a reparu, il étend ses bras hors de sa barque légère, et reparaît à la surface de l'onde. Il introduit ou rejette à volonté l'eau qui lui est nécessaire pour son lest ; le mouvement donné à ses bras, qui lui servent de rames, le fait voguer, et si la brise qui agite les flots n'est point trop forte, il élève deux de ses bras, présente au vent la membrane qui les unit, et s'en sert comme d'une voile propre à accélérer sa course, tandis qu'un autre bras, plongeant dans l'eau derrière la coquille, agit comme gouvernail.

Les vents du midi sont très-incommodes dans le royaume de Naples et dans la Sicile ; mais celui du sud-est, ou le *sirocco*, est celui dont le souffle est le plus accablant. Lorsqu'il règne, la lueur du jour est obscurcie, les feuilles des végétaux se roulent comme si elles étaient piquées par un insecte destructeur, et l'homme est accablé d'un malaise et d'une nonchalance qui lui font perdre ses forces. Heureusement ce vent règne plus fréquemment l'hiver que l'été.

L'Italie offre, au point de vue géologique, une foule de localités intéressantes pour qui sait les explorer. Sans nous arrêter à donner de grands détails sur cette matière, nous nous contenterons de faire remarquer que le nord de la Péninsule offre un terrain jurassique et calcaire ; qu'en quelques endroits on rencontre des soulèvements volcaniques, et que les plaines du Piémont et de la Lombardie abondent en coquilles et ossements fossiles.

Le Pô traverse une grande étendue de terrains supercrétacés supérieurs ; il charrie, comme tous les grands fleuves, les débris des montagnes qui l'entourent et du sol qu'il sillonne. L'action journalière de ses eaux accumule à son embouchure des dépôts qui chaque jour reculent les limites de la mer. Des recherches savantes ont servi à constater que depuis 1604, époque à laquelle on a cherché à le contenir par des digues, ce fleuve a tellement amoncelé les débris qu'il entraîne, que dans sa partie la plus basse la surface de ses eaux est maintenant plus élevée que les toits des maisons de *Ferrare*. A partir de la même époque ses atterrissements ont reculé la mer de plus de trois lieues. L'antique *Hatria*, aujourd'hui *Adria*, était dans les temps anciens un port célèbre, puisqu'elle donna son nom à la mer Adriatique : elle est aujourd'hui à plus de 8 lieues du rivage. On a sans doute exagéré en évaluant à 120 mètres les envahissements annuels de ces atterrissements ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les travaux des hommes n'ont pas peu contribué à les augmenter. On peut mesurer leur marche avec assez de précision. Au douzième siècle, la mer était éloignée



d'Adria de 9 à 10,000 mètres; à la fin du seizième, lorsqu'on eut ouvert une nouvelle route au fleuve, les promontoires de ces atterrissements les plus avancés dans la mer se trouvaient à 18,500 mètres d'Adria, ce qui donne à leur marche moyenne 25 mètres par an. En considérant que l'extrémité de ces atterrissements est aujourd'hui à 32,500 mètres du méridien d'Adria, leurs envahissements peuvent être évalués à 70 mètres par an. Jadis le *Pô* était sujet à des crues qui se renouvelaient tous les 40 ou 50 ans; elles sont devenues plus fréquentes. La marche des atterrissements de la Brenta menace Venise du même sort qu'Adria.

La chaîne de l'Apennin est principalement composée de granit et de calcaire qui se mêlent au terrain tertiaire des deux versants; çà et là on retrouve la trace de soulèvements volcaniques au milieu des terrains d'alluvion: ce sont des trainées de lave et quelquefois des anciens cratères à demi comblés.

Les lacs dans lesquels se sont déposés les travertins antiques des environs de Rome ont formé le *Quirinal*, l'*Aventin* et les monts *Marius et Cælius*; mais le *Janicule* et la roche du *Vatican* attestent par leurs mollusques la présence des eaux marines. D'autres roches, et des déjections volcaniques agglomérées par un ciment calcaire, constituent le sol de la ville antique. Quelques-uns des sédiments de ses environs renferment des ossements d'animaux terrestres dont les espèces sont perdues.

Des bords du *Pô* jusqu'aux extrémités de l'Italie, on a reconnu deux trainées de matières volcaniques: l'une s'étend sur le versant oriental des Apennins, depuis le territoire de Ferrare jusque dans les Abruzzes, non loin des rives du Sangro; l'autre, sur le versant opposé, se prolonge jusque dans la Sicile. Aux deux extrémités de ces produits des feux souterrains, se développe le phénomène des *salses* ou *pseudo-volcans*, dans lequel le gaz hydrogène est le principal agent. Dans celle de *Sassuolo*, aux environs de Modène, un bâton plongé détermine l'eau à s'élever en forme de jet. Près de *Pietra-Mala*, en Toscane, une source d'eau froide, l'*Acqua buja*, s'enflamme à l'approche d'une lumière, et le *Fuocco del legno*, toujours allumé, a la flamme bleue le jour et rouge la nuit.

Au bas du versant des Apennins qui se dirige vers le golfe de Naples, des cratères de diverses dates se sont accumulés sur le sol même que l'homme foule aujourd'hui, et la décomposition des laves a contribué à fertiliser ses champs. Toute la plaine de la Campanie est couverte de déjections volcaniques; Naples est bâtie sur des courants de laves. Spallanzani a reconnu le premier que les lacs *Averno*, *Agnano* et *Lucrino* étaient d'anciens cratères.

Cette plaine, qui s'étend depuis les bords du Sebato et du Sarno jusqu'à la Méditerranée, est connue depuis les temps anciens sous la dénomination de *champs Phlégréens* : tout y retrace en effet les ravages des feux souterrains. L'Averne, que les Grecs nommaient *Aornos*, parce que les oiseaux fuyaient ses rives d'où s'exhalaient des vapeurs pestilentielles, les attire aujourd'hui par l'abondante nourriture qu'il leur offre. Il a, dans certains endroits, 60 mètres de profondeur, mais il n'offre plus l'aspect sombre et lugubre sous lequel nous le peignent les historiens et les poètes de l'antiquité. Les vieilles forêts qui couvraient ses bords escarpés sont remplacées par des taillis et des buissons qui conservent leur verdure toute l'année; les marais insalubres qui l'entouraient ont été convertis en vignobles. On remarque encore sur ses bords, d'un côté les restes d'un temple d'Apolon, de l'autre la célèbre grotte de la Sybille de Cumès; enfin rien n'est plus romantique que l'aspect de ce lac que les anciens regardaient comme l'entrée des enfers.

Le lac Lucrino ou *Licola* (*Lucrinus-lacus*), voisin du précédent, avec lequel il communiquait par un canal que fit construire Agrippa, gendre d'Auguste, pendant que d'un autre côté il communiquait aussi à la mer, ne nourrit plus les huîtres qui le rendaient célèbre chez les anciens. L'éruption du 29 septembre 1538 forma dans son sein un petit volcan qui, pendant sept jours, rejeta des matières enflammées, et dont la lave forme aujourd'hui une colline de 2,650 mètres de circonférence à sa base, et de 432 de hauteur : il est connu sous le nom de *Monte-Nuovo*. Depuis l'éruption subite de cette colline, le lac Lucrino, considérablement diminué, n'est plus qu'un étang dans lequel on ne pêche que des anguilles.

Le lac d'Agnano a une demi lieue de circonférence; ses eaux sont poissonneuses, ses bords sont garnis de châtaigniers. Les rives et le fond de ce lac sont formés de pépérine poreuse renfermant des fragments de lave; on n'y découvre aucun filon : ce qui fait présumer avec raison, ainsi que l'a remarqué Spallanzani, que ce cratère n'a produit que des éruptions boueuses. Malgré la beauté du site, l'œil ne découvre aux environs que des habitations éparses. Les habitants riverains sont faibles et languissants.

Sur les bords de ce lac les curieux ne manquent point d'aller visiter la *grotte du Chien*; mais elle a beaucoup perdu de sa réputation depuis que l'on connaît, dans plusieurs contrées volcaniques, d'autres cavernes d'où s'exhale l'acide carbonique. Sur le côté opposé à celui où l'on voit cette grotte, on remarque les *étuves de San-Germano*, et la célèbre source des *Pisciarelles*, dont on vante les effets salutaires.

Sur le côté du sud-ouest du lac on voit la célèbre *Solfatara*, connue jadis sous le nom de *vallée de Phlegra* et de *Forum Vulcani*, reste d'un cratère de forme elliptique, dont le grand axe est de 400 mètres, et qui est environné de collines formées de laves qui furent jadis les parois de cet entonnoir volcanique. Le fond du cratère est à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aux environs, le sol caverneux retentit sous les pas du voyageur. Le soufre et l'alun que l'on en retire semblent être une inépuisable richesse pour l'industrie. Il est à remarquer que les exhalaisons sulfureuses de la *Solfatara* ne cessent que lorsque le Vésuve est en éruption.

Non loin du lac Agnano est *Astroni*, autre cratère formé en même temps que celui d'Averne. Sa profondeur est de 32 mètres; il est rempli d'arbres grands et majestueux, formant le seul bois des environs de Naples qui rappelle les belles forêts du Nord.

Suivant le docteur Forbes, l'Achéron ou le lac *Fusaro*, qui communique avec la mer, est au milieu d'un sol alluvial. Au sud s'élève le *monte di Procida*, composé d'un conglomérat porphyrique. Il contient des fragments de granit et de syénite, et se termine dans la mer par le *Scoglio delle pietre arse*, qui est formé d'une roche de rétinite couverte de lave terreuse.

Toute la partie des champs Phlégréens, depuis le château de l'Oëuf, près de Naples, jusqu'au cap Misène, à l'extrémité occidentale de la baie de Pouzzole, est composée de roches volcaniques. Le mont Pausilippe est formé de pépérine ponceuse qu'il a été facile de percer pour la route souterraine appelée Grotte de Pouzzole, parce qu'elle conduit de Naples à cette ville. Dans la caverne de Misène, creusée par l'art, un peu au-dessus du niveau de la mer, dans une roche analogue à celle de Pouzzole, on voit des efflorescences d'hydrochlorate d'alumine en tapisser continuellement les parois.

Le Vésuve est le chef de tous les petits volcans modernes du territoire de Naples. Aussi actif qu'il y a dix-huit siècles, il passe pour être le seul en Europe qui rejette des roches de différentes natures sans les altérer. Dans l'éruption qu'il éprouva en 1822, sa hauteur diminua d'environ 32 mètres; le point le plus septentrional de sa cime a 1,300 mètres d'élévation absolue; les parois de son cratère offrent la succession d'un grand nombre de couches de lave qui pourraient presque servir à calculer celui de ses éruptions. Dans cette cavité conique, on a plusieurs fois observé des laves prismatiques presque aussi régulières que les plus belles colonnes de

basalte. Le mont *Somma*, qui était le sommet du Vésuve au temps de Strabon, l'entoure aujourd'hui, et n'en est séparé que par la colline volcanique de *Cantaroni*. Cette longue ceinture, appelée *Somma*, paraît être formée de roches d'origine ignée, qui, au lieu d'avoir été vomies par un cratère, sont sorties par l'effet d'un soulèvement ancien. Près du cratère, la lave retentit sous les pas : il semble qu'elle soit prête à s'engloutir dans le gouffre qu'elle recouvre ; des vapeurs brûlantes sortent d'un grand nombre de petites crevasses tapissées de soufre en efflorescence, et dans lesquelles la flamme se manifeste lorsqu'on y présente une matière combustible. Ce qui complète avec la *Somma* la ceinture de la cime du Vésuve, c'est la *Padimentina* qui, à l'est, se rattache à la *Somma*, et à l'ouest se termine à peu de distance du *Cantaroni*. Entre la *Somma* et le cône du Vésuve se trouve une sorte de vallée appelée *atrio del Cavallo* (Vestibule du Cheval), parce que les voyageurs y laissent leurs montures. La base entière du Vésuve présente des cratères et des vallons plus ou moins considérables : tels sont la *costa della Tofa* et la *costa del Gando*, le *vallone della Paliata*, le *vallone dell' Angelo* et le *vallone di Constantinopoli*. Il serait inutile de décrire le cône du Vésuve, car sa forme change à chaque éruption ; nous nous bornerons à rappeler que depuis l'an 79 que date la première dont les hommes aient conservé le souvenir, on en compte 84 jusqu'à celle qui eut lieu au mois d'août 1834.

Cette montagne volcanique est isolée au milieu d'une plaine ; elle n'est formée que de matières vomies du sein de la terre, en sorte que sa masse donne la mesure exacte de la cavité d'où elles sont sorties. Sa base est divisée en propriétés de peu d'étendue, mais très-fertiles : on peut juger de la richesse du sol que forme la lave en se décomposant, par la quantité d'habitants comparée à sa superficie : chaque lieue carrée nourrit 5,000 individus. On est d'abord étonné de la sécurité de cette population, qui semble être menacée d'une destruction subite et complète ; mais on est bientôt tranquilisé par l'idée que chaque éruption est annoncée à l'avance par des indices certains : la terre est ébranlée, un bruit sourd fait retentir ses entrailles, les puits tarissent, et les animaux errent épouvantés. Averti du danger, l'homme a le temps de s'échapper, et de mettre à l'abri ce qu'il a de plus précieux. Dans les intervalles de ses éruptions, ce volcan rejette sans cesse des tourbillons de fumée.

La richesse minérale de l'Italie consiste plutôt en substances pierreuses qu'en substances métalliques ; toutefois elle n'est pas sans importance. N'a-t-elle point la serpentine du revers méridional des Alpes, le porphyre

des Apennins, le marbre de *Carrare*, l'albâtre de *Volterra*, le marbre brèche de *Stazzema*, composé d'une réunion de fragments de diverses couleurs; le marbre noir de *Pistoja*, le vert de *Pra'o*, les brocateiles de *Piombino*, la pierre calcaire de *Florence*, dont les plaques polies représentent des ruines ou d'élégantes arborisations, formées de molécules de manganèse; la baryte sulfatée du mont *Paderno*, dont on fait, par la calcination la pâte appelée phosphore de *Bologne*; les jaspes de *Barga*, les calcédoines de la *Toscane*, le lapis-lazuli des environs de *Sienna*, le jargon du *Vicentin*, le grenat du *Piémont*, l'hyacinthe du *Vésuve*, et les mines de la *Sicile* et de la *Sardaigne*, qui fournissent un peu d'or, quelques centaines de kilogrammes d'argent, quelques milliers de quintaux de plomb, et 5 ou 600,000 quintaux de fer?

De nombreuses îles forment une partie intéressante du territoire de l'Italie; les plus importantes sont: la *Sicile*, la *Sardaigne*, et nous pourrions même dire la *Corse*, puisque, considérée physiquement, celle-ci n'est qu'un démembrement de l'autre. Celles qui viennent ensuite, classées d'après leur importance, sont, au sud de la *Sicile*, *Malte*, *Gozzo* et *Pantellaria*; puis, entre la *Sicile* et le continent, les îles d'*Eole* ou de *Lipari*; à l'entrée du golfe de *Naples*, *Ischia* et *Capri*; enfin, l'île d'*Elbe*, entre la *Toscane* et la *Corse*.

La *Sicile*, située entre l'Europe et l'Afrique, est la plus grande des îles de la Méditerranée. Sa longueur, du sud est au nord-ouest, est de 66 lieues; sa largeur moyenne, de 25, et sa superficie d'environ 1,368 lieues carrées. Une chaîne de montagnes, qui fait suite aux Apennins, s'y divise en trois branches, dont les extrémités se terminent par trois caps principaux: celui de *Rasocolmo*, au nord-est; celui de *San-Vito*, au nord-ouest, et celui de *Palo*, au sud-est. Ces trois branches partagent la masse triangulaire de l'île en trois versants: celui du nord, celui de l'est et celui du sud-ouest. Ils donnent naissance à un grand nombre de cours d'eau; les plus importants sont: au midi, le *Belici*, le *Platani* et le *Salso*; à l'est, la *Giarretta*: le versant septentrional, étroit et rapide, n'est sillonné que par des ruisseaux.

Les roches anciennes, qui forment les terrains de la *Sicile*, sont volcaniques; on y rencontre aussi du calcaire jurassique.

C'est sur le versant oriental de la *Sicile* que s'élève le mont *Gibel* ou l'*Etna*, volcan si considérable que le *Vésuve* ne serait qu'une colline auprès. Sa hauteur est d'environ 3,237 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa base a 36 lieues de circonférence; mais si l'on y comprend tout

l'espace sur lequel la lave s'est étendue, sa circonférence est de plus du double. Il est divisé en trois régions végétales : la première est celle de la canne à sucre et du blé, elle porte le nom de *région fertile* ; la seconde, celle des vignes, de l'olivier, du hêtre, du chêne et du châtaignier, se termine par des arbres résineux, et porte dans le pays le nom de *région boisée* ; la troisième, celle des plantes boréales et des neiges, est appelée *région stérile*. On voit qu'elles représentent les éléments et la végétation des trois grandes zones de la terre ; aussi pourrait-on les appeler *zone torride*, *zone tempérée* et *zone glaciale*.

La lave et les scories de l'Etna ne sont pas moins susceptibles d'être fécondées que celles du Vésuve : sa base, sur une circonférence de 400 lieues, nourrit 180,000 habitants. Les végétaux y acquièrent une vigueur prodigieuse. Près du promontoire d'Aci, qui rappelle la fable d'Aci et Galatée, d'antiques châtaigniers, témoins muets des révolutions politiques et des convulsions de la nature, qui depuis tant de siècles agitent la contrée, étendent leurs gigantesques rameaux. Plusieurs de ces arbres ont 4 à 5 mètres de diamètre ; l'un d'eux est appelé *castagno dei cento cavalli*, dénomination d'autant plus exacte, que 100 chevaux peuvent se mettre à l'abri sous son ombrage, et à la rigueur dans son intérieur. Il est creux et a 37 mètres de circonférence.

Au milieu de la seconde région, se trouve, sur la pente méridionale, la grotte des Chèvres (*grotta delle Capriole*), ainsi appelée parce que ces animaux viennent s'y réfugier dans les mauvais temps. Près de cette caverne, on voit les deux plus belles montagnes qu'ait enfantées l'Etna : le *Monte-Nero* et le *Monte-Capreolo*. Sur la même pente, mais près du sommet, dans la région stérile, la tour du Philosophe (*torre del Filosofo*) attire l'attention, parce que l'opinion vulgaire est qu'elle fut érigée par Empédocle, qui en fit son habitation pour mieux étudier les éruptions du volcan, tandis que plusieurs personnes pensent qu'elle est un reste d'un temple de Vulcain, et que d'autres croient que ce fut une vedette construite par les Normands, pour observer au loin les mouvements de l'ennemi. Quelle que soit son origine, tout porte à croire que cet édifice est d'une époque fort ancienne.

Ce terrible volcan, dont le cratère, dominé par un rocher pyramidal, a plus d'une lieue de circonférence et 230 mètres de profondeur, est souvent visité par les curieux ; mais rarement on peut parvenir jusqu'à sa cime glacée, tant les dangers augmentent après avoir passé la première région des neiges. Depuis l'époque historique la plus reculée, le nombre de ses éruptions s'élève à 96 ; la dernière eut lieu en 1851.

On connaît dans l'île plusieurs salses semblables à celles de Modène : l'une est celle de *Valanghe della Lalomba*, l'autre celle de *Terra Pilata*, et la troisième celle de *Macaluba*. La première est la moins importante; elle cesse d'être en mouvement pendant les grandes chaleurs. La seconde consiste en une éminence divisée par plusieurs fentes; un grand nombre de petits cônes y lancent à 2 ou 3 mètres de hauteur de la fange et du gaz, d'autres du gaz hydrogène seul; plusieurs cônes, profonds de près de 2 mètres, rejettent constamment de l'hydrogène, qui s'enflamme dès qu'on en approche une substance incandescente. La salse de *Macaluba*, située sur un monticule de 16 mètres de hauteur, produit des phénomènes un peu différents : Dolomieu lui donne le nom de volcan d'air. De ses petits cratères s'exhalent des bulles de gaz qui, rompant l'argile qui les recouvre, produisent un bruit semblable à celui d'une bouteille que l'on débouche. Ce monticule renferme une source d'eau salée; sur le sol calcaire de ses environs s'élèvent d'autres monticules d'argile grisâtre, qui contiennent du gypse. Le terrain de *Terra Pilata* doit le nom qu'il porte à sa stérilité; il n'y croît aucun végétal.

Les terres de la Sicile sont douées de la plus grande fertilité; l'olivier y est plus grand et plus robuste que dans les autres parties de l'Italie; le pistachier y est abondant, et le cotonnier cultivé avec beaucoup de soins; mais les forêts y sont depuis longtemps épuisées, au point que le bois y est extrêmement rare. La culture des fèves y remplace l'usage des jachères; l'abeille est une des principales richesses du pays: le miel de Sicile est justement estimé. Les animaux n'y diffèrent point de ceux de la Calabre, et parmi les oiseaux, le plus fidèle au sol et le plus recherché pour son chant plein d'harmonie, est le merle solitaire.

Ne quittons pas la Sicile sans examiner une question sur laquelle plusieurs savants ont été divisés: la Sicile a-t-elle fait partie jadis du continent? Dans cette question, ceux qui nient la possibilité de cette séparation ont peut-être passé trop légèrement sur les traditions rapportées par les anciens. *Pline* et *Pomponius Mela* l'ont admis comme un fait incontestable. Les poètes décrivirent cette catastrophe: *Virgile* et *Silius Italicus* en fournissent la preuve. Une tradition populaire peut n'être point d'un grand poids aux yeux des savants, lorsqu'elle est opposée au témoignage de la raison et aux faits qui forment la base d'une science; mais lorsqu'elle s'accorde avec ces témoignages et ces faits, elle doit être considérée comme une preuve de quelque importance. Il est vrai qu'au premier abord l'autorité de l'histoire a droit à plus de confiance qu'une simple tradition qui se

perd dans la nuit des temps ; mais en y réfléchissant , on sent que , pour peu que l'on remonte à une certaine antiquité , l'histoire même se confond avec les fables ; et l'imagination peut facilement se transporter à une époque où les peuples ignoraient l'art de fixer les idées par le moyen de l'écriture , où l'histoire ne reposait que sur des traditions. Une objection importante en apparence a été faite par *Cluver* contre la possibilité de la catastrophe dont nous nous occupons ; il dit que le cours des rivières sur les dernières pentes de l'Italie , du côté de Messine , indique une inclinaison générale et ancienne du terrain vers la mer ; mais en admettant que la chaîne *apennine* , minée par les feux souterrains , s'est rompue à l'endroit même où une dépression séparait deux sommets ; en admettant surtout qu'au moment de cette rupture les eaux de la mer se seront précipitées avec violence dans le détroit de Messine , elles auront dû contribuer à adoucir les pentes qui terminent l'Italie d'un côté , et les caps de Messine et de Rasocolmo de l'autre. Voilà ce qu'on peut répondre aux objections relatives à la configuration actuelle du terrain : mais que répondra-t-on aux observations géologiques qui prouvent que les montagnes de la Sicile sont formées des mêmes roches que celles de l'Apennin ? Regardera-t-on comme une rêverie l'idée qu'un violent tremblement de terre ait pu faire écrouler une partie de cette chaîne sur une largeur de moins d'une lieue , sous prétexte qu'il n'est point vraisemblable que l'Apennin méridional soit miné , et pour ainsi dire placé sur d'immenses cavités , lorsqu'on sait avec quelle intensité les feux souterrains ébranlent la Calabre , lorsque ceux-ci ont formé une montagne aussi importante que l'Etna , lorsqu'ils ont soulevé au milieu des flots les sommités volcaniques auxquelles on donne le nom d'îles de *Lipari* ?

A une lieue et demie de la pointe du phare situé près du cap *Rasocolmo* , s'élève un rocher fameux dans l'antiquité comme le plus redoutable écueil. Coupée à pic , la base de *Scylla* est percée de plusieurs cavernes ; les flots qui s'y précipitent se replient , se brisent et se confondent en produisant un bruit effrayant qui explique pourquoi Homère et Virgile ont peint *Scylla* poussant d'horribles hurlements dans sa profonde retraite , entouré de chiens et de loups menaçants. *Charybde* , aujourd'hui *Calofaro* , à 25 mètres du rivage de Messine , ne ressemble point à la description qu'Homère en a faite ; ce n'est point un gouffre , c'est un espace ayant à peine 35 mètres de circonférence , qui éprouve le remous que l'on remarque en mer dans tous les passages étroits.

Entre la Sicile et l'Afrique , *Malte* , *Gozzo* et *Comino* forment une super-



ficie de 22 lieues carrées. La première, l'antique *Melita*, longue de 5 lieues et large de 3, est un rocher calcaire à peine couvert d'une légère couche de terre végétale que la chaleur de son climat rend fertile. Plus de quatre-vingts sources l'arrosent. Ses oranges célèbres et d'autres fruits exquis, la beauté de ses roses, les douces exhalaisons de mille fleurs diverses, son miel délicieux, la fécondité de ses brebis et de ses bestiaux, s'accordent peu avec l'idée qu'on doit se faire d'un sol sur lequel on est obligé d'apporter de la Sicile la terre végétale lorsqu'on veut y créer des jardins.

La petite île de *Comino* est une pointe de rocher d'environ 500 pas de circonférence, qui doit son nom à la grande quantité de cumin qu'on y cultive. *Gozzo*, jadis *Gaulos*, hérissée de montagnes, a 4 lieues de long sur 2 de large; elle est fertile en coton, en grains et en plantes potagères. Plus près de l'Afrique que de la Sicile, l'île volcanique de *Pantellaria*, l'antique *Cossyra*, n'offre de tous côtés que des pentes abruptes et des cavernes. Au centre, un lac de 800 pas de circuit et d'une immense profondeur occupe la cavité d'un ancien cratère; ses eaux sont tièdes et ne nourrissent point de poissons. Du pied de la plupart des montagnes arides et brûlées, sortent des sources bouillantes. Les parties du sol les moins rebelles à la culture produisent du raisin, des figues et des olives. *Lampedouse*, jadis *Lopadusa*, plus près de l'Afrique que de Malte, a un peu plus de 2 lieues carrées; elle est inhabitée.

C'est entre *Pantellaria* et la Sicile, à 8 lieues au nord de la première et à 43 de la seconde, que s'éleva en 1831, vers le 10 juillet, une petite île volcanique, qui reçut des Anglais le nom d'île *Graham*, des Siciliens celui de *Fernanda*, et des Français celui de *Julia*. C'était un volcan qui brûlait au sein des flots, et que les flots engloutirent au commencement de 1832.

Près des côtes occidentales de la Sicile, les trois îles *Egades* : *Favignana*, *Maretime* et *Levanzo*, sont peu dignes de fixer l'attention. On y élève des abeilles. Au nord, toutes les îles ne sont que d'anciens cratères. A 11 lieues du cap de *Gallo*, *Ustica* est dominée par trois petits sommets volcaniques qui, sous la domination phénicienne, étaient depuis longtemps éteints. Son sol noirâtre et fertile produit du raisin, des olives et du coton.

A l'est de cette île, s'étendent celles d'*Eole* ou de *Lipari*, les *Æoliæ* et *Vulcaniæ* des anciens; elles sont au nombre de 16. *Basiluzzo*, *Panaria*, *Dattolo* et les trois *Pinarelli* ne sont que des écueils composés de laves trachytiques et de laves porceuses recouvertes de sulfate d'alumine. M. Hoffmann regarde ces îles comme pouvant être les débris d'un volcan qui fut le centre de tout le groupe des *Lipari*. *Basiluzzo*, renferme trois maisons

habitées. On prétend qu'autour de ces îlots le gaz hydrogène s'élève à la surface des eaux. Le sol d'*Alicudi* ou *Alicuda* est couvert de laves globuliformes. Spallanzani y a remarqué une masse de porphyre qui ne paraît point avoir subi l'action du feu. *Filicuri* ou *Felicudi*, l'ancienne *Phanicausa*, est intéressante par les couches de laves et de tufa ou *pépérine* qui alternent, et par une vaste cavité que l'on appelle la *grotte du bœuf marin*, longue de 65 mètres, large de 40 et haute de 33. Le même savant y observa un bloc de roche granitique analogue à celle que l'on remarque près de *Melazo* en Sicile. Ce bloc, qui paraît avoir été transporté par les eaux, ne prouverait-il point qu'une éruption marine a contribué avec l'action des feux souterrains à séparer la Sicile de l'Italie? *Salina*, que Spallanzani croit être l'ancienne *Didyma*, a 4 lieues de circonférence; on y voit un cratère. Fertile en vins très-recherchés, elle doit son nom à l'abondance du sel que l'on retire d'un lac séparé de la mer par une petite digue de laves amoncelées par les flots. La chaleur du soleil fait les principaux frais de cette exploitation : l'eau, en s'évaporant des fosses que l'on y pratique après avoir mis le lac à sec, laisse une épaisse couche de sel.

*Lipari*, la plus grande de ces îles, a près de 6 lieues de tour : elle est couverte de laves feldspathiques, de verre volcanique ou d'obsidienne, et de pierres-ponces dont elle approvisionne toute l'Europe. La montagne de *Campo-Bianco*, d'où on les retire, est composée de conglomérats ponceux, renfermant des restes de végétaux, et formant des couches parallèles qui alternent avec les ponceux. On a remarqué que des alternances fort régulières de roches d'origine ignée constituent le mont *Santo-Angelo*, volcan éteint dont le cratère est encore bien conservé.

*Vulcano*, l'antique *Vulcania*, qui n'a pas 6 lieues de circonférence, offre deux cratères dont l'un paraît être épuisé, et dont l'autre, d'une vaste dimension, envoie dans les airs des tourbillons de fumée. On évalue sa profondeur à 1,400 mètres, et son diamètre à 770 : sa dernière éruption date de 1775. On peut descendre dans le cratère éteint; on y voit une grotte revêtue de stalactites de soufre. L'île renferme une autre grotte dont les murs sont recouverts de soufre, de sulfate d'alumine et de chlorhydrate d'ammoniaque, ainsi qu'un petit lac dont les eaux chaudes dégagent de l'acide carbonique.

Les produits volcaniques de *Panaria*, jadis *Hycesia*, n'ont rien de particulier : il y croît, comme à *Lipari*, du blé, des olives, des figues et d'excellents raisins.

*Stromboli*, l'antique *Strongyle*, la plus septentrionale de ces îles, n'est

qu'un volcan escarpé dont le cratère, ouvert sur l'un de ses flancs, est toujours en feu. Ses éruptions se renouvellent deux fois dans un quart d'heure. Elle a 800 mètres de hauteur, et est composée d'agglomérats volcaniques et de banes de lave. Cette lave contient de beaux cristaux de fer oligiste.

L'entrée du golfe de Naples est défendue par trois îles : à droite, celle de *Capri* ou de *Caprée*; à gauche, celles d'*Ischia* et de *Procida*. La première, large d'une lieue et longue d'une lieue et demie, n'offre aucune trace de volcanisation : un rocher calcaire qui s'élève à pic sépare l'île en deux parties ; on y monte par un escalier de 500 marches, qui sert à faire communiquer ses habitants de l'une à l'autre. On dit que dans certaines saisons les caillles se rassemblent en si grand nombre sur les terres les plus fertiles de l'île, qu'on en prend pour plus de 400 ducats par jour. La dime perçue par l'évêque sur cette chasse forme son principal revenu.

*Ischia*, l'antique *Ænaria*, compte 8 lieues de circonférence. Son sol est entièrement volcanique ; la lave y a recouvert les derniers dépôts marins. Strabon dit que ses anciens habitants tiraient de grands avantages de sa fertilité et de ses mines d'or ; mais il est probable que le géographe grec a commis une erreur, car on ne trouve dans ses laves aucune trace de ce métal. Ses anciens volcans, le *Monte di Vico* et l'*Epomeo*, rivalisent de hauteur avec le *Vésuve*. L'éruption qui se manifesta en 1302 dura deux mois et fit désertifier l'île, mais aujourd'hui elle est très peuplée. On y récolte d'excellents vins, comme du temps des anciens ; ses sources minérales et ses étuves attirent un grand nombre d'étrangers. *Procida*, jadis *Prochyta*, placée entre le continent et la précédente, n'a que 3 lieues de circonférence ; c'est un des points du globe les plus peuplés : elle nourrit 14,000 habitants. Son sol volcanique, formé de plusieurs dépôts successifs de laves, abonde en orangers, en figuiers et en vignes.

A l'ouest d'*Ischia* s'étendent les îles *Ponces* ; elles sont au nombre de cinq : *San-Stefano*, *Vendolana* (*Pandataria*), *Zannone*, *Ponza*, et *Palmarola*. Plusieurs îlots s'élèvent entre ces îles, dont la plus considérable est *Ponza*, la *Pontia* des anciens, longue de 2 lieues et demie et large d'une demi-lieue. Elle est formée, comme celles qui l'entourent, de roches trachytiques, restes d'antiques embrasements qui ont coulé au milieu de dépôts volcaniques pulvérulents. L'un des points les plus élevés de l'île est la montagne *della Guardia* ; sa base est formée d'un trachyte demi-vitreux sur lequel repose un trachyte commun gris, de un mètre d'épaisseur. Dans l'île de *Zannone*, la même roche repose sur des calcaires anciens.

Vers le nord, entre la Corse et la Toscane, on voit plusieurs autres îles; les plus méridionales sont : *Gianuli*, autrefois *Artemisia*, et selon d'autres *Dianium*; *Monte Cristo*, l'ancienne *Oglosa*, habitées par quelques pêcheurs, et *Giglio*, connue des Romains sous le nom d'*Ægilium*. Celle-ci est hérissée de collines couvertes de bois; on y exploite des granits et des marbres estimés; son territoire produit beaucoup de vins. *Pianosa*, l'antique *Planasia*, île boisée, mais peu habitée, est peu éloignée de l'île d'Elbe. Au nord de celle-ci, à la hauteur du cap Corse, *Capraja*, petite île calcaire, est bien peuplée, et vis-à-vis de Livourne, *Gorgona*, plus petite encore, est couverte de bois et sert de rendez-vous aux pêcheurs de sardines.

L'île d'*Elbe*, si renommée pour ses mines de fer, dont l'exploitation remonte à la plus haute antiquité, était appelée *Æthalia* par les Grecs et *Iva* par les Romains; elle a 25 à 30 lieues de tour et 19 de superficie. Le granit, le schiste micacé et le calcaire marbre, sont les principales roches qui composent les montagnes qui la traversent de l'est à l'ouest. La plus haute de leurs cimes est la *Capanna*. Malgré quelques marais infects, le climat y est salubre. On n'y voit point de rivières; le ruisseau du *Rio* est son seul cours d'eau, mais les sources y sont abondantes et ne tarissent jamais. On y connaît quelques eaux minérales; on y fait de très-bon vins. Ses pâturages occupent peu d'étendue, mais ils sont excellents.

L'île de *Sardaigne*, dont la longueur du nord au sud est de 61 lieues, et la plus grande largeur de 33, forme une superficie de 4,560 lieues carrées. Elle est traversée du sud au nord par une chaîne de montagnes qui projette à l'ouest deux rameaux, dont l'un se dirige vers le nord-est et l'autre vers le sud-ouest. Ou plutôt la Sardaigne ne présente point de véritables chaînes de montagnes; l'arête centrale qui présente les points les plus élevés est interrompue à plusieurs reprises par de profondes coupures transversales, par des plateaux assez étendus et de larges plaines basses. Sa charpente, est granitique et d'origine volcanique. Elle paraît avoir été démantelée, dégradée et sillonnée par des courants aqueux agissant dans la direction du nord au sud. Dans les montagnes de la Sardaigne l'existence de l'or est fort incertaine, mais on y connaît plusieurs mines de plomb et de fer. L'argent, le cuivre et le mercure y sont fort rares.

La Sardaigne présente un caractère particulier, c'est le grand nombre et l'étendue de ses étangs et de ses marais. Il y en a qui communiquent avec la mer par des coupures artificielles, comme le grand étang de la *Scaffa* près de Cagliari. Les eaux de ces étangs sont basses, et lorsque les

vents du nord viennent à souffler, ces eaux refoulées ne permettent même pas aux bateaux plats d'y naviguer; d'autres étangs, dont le niveau est plus bas que celui de la mer, ont probablement avec elle une communication souterraine; d'autres enfin, placés au pied de grandes masses de trachite, doivent leur origine à des circonstances purement géologiques et locales.

Les principales rivières sont, sur le versant occidental de la grande chaîne : l'*Ozieri* au nord; l'*Oristano* au centre, et le *Mannu* au sud; sur le versant opposé, nous ne citerons que le *Flumendosa*. L'*Oristano* a 22 lieues de cours; les plus considérables après celui-ci n'en ont pas plus de 45. La Sardaigne a de nombreux étangs dont les eaux sont plus ou moins salées, qualité qu'elles doivent au voisinage de la mer ou aux terrains de formation salifère qu'elles traversent.

Le climat de cette île est tempéré; elle est souvent exposée aux funestes effets d'un vent du sud-est, le *levante*, qui est le *sirocco* des Napolitains. Strabon, Tacite, Cicéron et Cornelius Nepos parlent de l'insalubrité de la Sardaigne (*Sardinia*). Les mêmes effets sont encore aujourd'hui produits par les mêmes causes; les miasmes qui s'exhalent des marais, surtout après les premières pluies, font naître des fièvres intermittentes fort dangereuses.

La cinquième partie du sol de la Sardaigne est couverte d'antiques forêts de chênes dont les principales espèces sont le chêne commun, l'yeuse et le chêne-liège. L'île offre trois zones végétales différentes : celle des montagnes, ou la plus élevée, est tout à fait analogue au climat de la Corse; celle des plaines et des côtes septentrionales ressemble à celui de la Provence et d'une partie de l'Italie; enfin celle des plaines et des côtes méridionales rappelle la nudité de l'Afrique. C'est plutôt au caractère du Sarde qu'à la qualité de son sol qu'il faut attribuer le peu d'avancement de l'agriculture en Sardaigne.

L'île ne renferme aucune bête féroce. Parmi les animaux sauvages, les plus importants par leur taille sont le cerf, le daim, la chèvre et le sanglier; ils sont cependant plus petits que sur le continent. Le mouflon se distingue de celui de la Corse par la forme de ses cornes, qui se rapprochent de celles du bélier. La Sardaigne nourrit aussi la plupart de nos petits quadrupèdes, comme le renard, le lapin, le lièvre, la belette, etc. Les animaux domestiques s'y distinguent par des caractères particuliers : le cheval est petit, sobre, vigoureux, et peut se rendre utile jusqu'à vingt ou trente ans; l'âne est petit et couvert de longs poils; le bœuf, comme celui

de Hongrie, est vif, agile, fougueux et muni de cornes d'une grandeur extraordinaire. La chèvre est le seul animal qui n'offre point cette dégradation de taille que l'on remarque chez les mammifères de la Sardaigne.

Le roi des oiseaux plane au-dessus des montagnes; le lâche et féroce vautour dévore dans la plaine les cadavres putréfiés; la fauvette, le merle et la grive habitent les champs et les guérets; la perdrix de roche se tient dans les broussailles et sur les sommets arides. Les flamants arrivent d'Afrique vers le milieu d'août; deux mois plus tard, les cygnes, les canards et les oies, sortis des régions septentrionales, les joignent, et sont suivis des hérons, des foulques et des cormorans. La marche tardive de la végétation, le dessèchement subit de la plupart des plantes, rendent les insectes plus rares en *Sardaigne* que dans les autres contrées méridionales de l'Europe. On y trouve cependant la tarentule, une espèce de scorpion peu dangereuse, les sauterelles et une grande quantité de cousins. L'abeille fournit un miel excellent qui, dans quelques contrées, prend une amertume qui n'est point désagréable et que l'on attribue aux fleurs de l'arbousier. L'île ne nourrit d'autres reptiles que plusieurs espèces de lézards et une très-petite couleuvre. La plupart de nos poissons peuplent ses eaux douces et marines; les seuls amphibiens remarquables que l'on trouve sur ses rivages sont deux espèces de phoques.

La Sardaigne est environnée de petites îles, dont les plus importantes sont: au sud-ouest, *San Antioco* et *San Pietro*; au nord-ouest, *Asinara*; au nord, la *Maddalena*, *Caprara* et *Tavolara*. *San Antioco*, l'*Enosis* des Romains, a 9 lieues de tour, des terres fertiles et des salines. *San Pietro*, divisée du nord au sud par une colline, est l'ancienne *Hieracum*; sa circonférence est de 8 à 9 lieues. Ses habitants pêchent le corail, exploitent des salines et cultivent un sol fertile. *Asinara*, l'*Insula Herculis* des anciens, longue de 4 lieues et demie, large de 2, est montagneuse, couverte de pâturages, et cependant ne renferme que quelques cabanes de bergers et de pêcheurs. *Tavolara*, l'ancienne *Hermæa*, rocher calcaire habité par des chèvres sauvages, était fréquenté par les anciens, qui allaient pêcher sur ses côtes le mollusque dont ils tiraient la pourpre.

L'Italie n'a dans la mer ou le golfe Adriatique que de petites îles ou des îlots; les plus considérables forment, près des côtes du royaume de Naples, au nord-ouest de Monte-Gargano, le groupe des *îles Tremiti*, les *Diomedæ insulæ* des anciens, et dans lesquelles Tibère envoya en exil Julie, nièce d'Auguste, qui y mourut après un séjour de vingt ans. Elles sont au nombre de cinq: *San Dominico*, la plus grande et la plus méridionale, a

à peine 2 lieues de circonférence; elle renferme des collines, des bois et quelques champs en culture, mais elle manque de sources; il n'y a que de l'eau de citerne. Elle possède une saline qui fournit de beau sel blanc. *San Nicola*, la plus orientale, est un peu moins grande et aussi dépourvue d'eau; il s'y forma, le 15 mai 1816, un petit cratère qui vomit pendant sept heures des pierres et une lave sulfureuse, et qui depuis eut de nouvelles éruptions. *Caprara*, la plus septentrionale, doit son nom à la grande quantité de câpriens qu'elle renferme; *Crettacio* et *la Vecchia* ne sont que des écueils qui servent de retraite à un grand nombre d'oiseaux de mer. Ces îles produisent de l'huile excellente et des fruits exquis.

### LIVRE CENT SOIXANTE-DIXIÈME.

Suite de Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Description du royaume Lombard-Vénitien.

Les plus anciens peuples connus qui habitèrent le versant des Alpes et la rive gauche du Pô, depuis le cours du Tessin jusque près des bords de l'Isonzo, ou la *Gaule cispadane*, étaient les *Orobii* au nord, les *Insubres* et les *Cenomani* au-dessus des lacs de Côme et d'Iseo; le *Lavi* à l'ouest, près du confluent du Tessin et du Pô, et les *Euganei* à l'est.

Les *Orobii* étaient probablement originaires des Alpes; leur nom signifie *vivant dans les montagnes*. Cependant Pline, d'après Cornélius Alexandre, les fait descendre de quelques montagnards grecs; mais le nom de leur capitale, *Bergomum*, prouve une origine germanique ou plutôt *germano-celtique*. Les *Insubres* paraissent être venus également du nord; ils faisaient partie de la nation des *Ombri*, dont le nom, dans leur langue, avait la signification de *vaillant*. *Mediolanum*, leur capitale, est aujourd'hui *Milan*. Les *Cenomani* étaient une colonie d'un peuple celtique qui habitait le territoire du Mans. Ils vinrent s'établir sur les pentes méridionales des Alpes, six siècles avant notre ère. Les *Lavi* passaient aussi pour être Gaulois. Les *Euganei*, longtemps possesseurs du territoire actuel du gouvernement de Venise, furent envahis par les *Veneti*, que l'on croit être une colonie des *Veneti* qui habitaient les environs de *Vannes*, dans l'Armorique, et qui étaient puissants par leur marine et leur commerce. Tels sont les peuples que l'on distingua dans cette partie de l'Italie jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, vers la fin du cinquième siècle, que les *Heruli*, sous la

conduite d'Odoacre, en 476, quittèrent les bords du Danube, vinrent s'établir sur les deux rives du Pô, et choisirent Ravenne pour la capitale de leurs possessions. Six ans après leur conquête, ces peuples furent soumis par les *Ostrogoths*, dont la puissance s'ébranla sous les glorieux efforts de Bélisaire, et s'écroura, en 553, sous ceux de l'eunuque Narsès.

L'Italie, rentrée sous la puissance des empereurs d'Orient, ne fut pas longtemps à l'abri des attaques étrangères. Les *Longobardi* ou Lombards, quittèrent les forêts de la Germanie, et vinrent fonder, en 567, un puissant royaume dans la grande vallée du Pô, qui prit le nom de Lombardie. Mais alors les évêques de Rome préludaient à leur puissance, et voyaient avec crainte et jalousie l'agrandissement que prenaient ces peuples barbares, qui menaçaient de s'emparer de l'ancienne métropole du monde. Etienne II appela la France à son secours : Pepin enleva aux *Longobardi* l'exarchat de Ravenne, et en donna la souveraineté au pape. Charlemagne, favorisé par la victoire, détruisit leur royaume, et relégua dans une abbaye Didier, leur dernier roi.

La Lombardie, sans souverain, conserva ses lois : après la mort de Charlemagne, elle se divisa en plusieurs principautés soumises à l'empire d'occident. Mais l'esprit d'indépendance gagna cette partie de l'Italie; les empereurs d'Allemagne accordèrent à quelques villes le droit de choisir leurs magistrats. La coutume qu'avaient conservée les citoyens, selon l'esprit du christianisme, d'élire leurs évêques, prépara le peuple à l'idée que tout pouvoir émane de la nation; les formes républicaines se perpétuèrent, et déterminèrent plus tard les villes les plus importantes à demander de plus précieux privilèges et des chartes. Au douzième siècle, toutes les cités lombardes, non-seulement choisissaient leurs magistrats, mais délibéraient sur la paix et la guerre, et sur leurs intérêts locaux. Frédéric Barberousse fut le premier empereur qui, au mépris des chartes et des traités de ses prédécesseurs, essaya de rétablir en Italie le pouvoir absolu. Milan était la plus importante ville de la Lombardie. Assiégée par ce prince, et pressée par la famine, elle capitula, mais à des conditions que le vainqueur méprisa : quelques jours après sa reddition, Milan n'était plus qu'un monceau de ruines. Si l'empereur protégea les rivales de cette vaste cité, il détruisit jusqu'à l'ombre de toute liberté, et remplaça par des *podestats* de son choix les magistrats élus par les citoyens. Cependant la paix, qui succéda au fracas des armes, n'était que le silence de la crainte. La liberté avait été vaincue, mais elle n'avait pas perdu ses droits; une



ligue secrète s'organisait dans l'ombre. Les villes formèrent une confédération dans le but de recouvrer leurs privilèges. Les succès de Barberousse l'avaient enhardi : soit qu'il voulût réduire les papes aux seuls droits spirituels, soit qu'il eût le dessein de réunir leurs possessions à l'empire, il marcha contre Rome. Cette fois les foudres du Vatican furent favorables à l'indépendance des peuples. Les Romains, animés par le juste ressentiment de leur évêque, résistent avec courage, et le ciel semble seconder leurs efforts : la peste détruit l'armée impériale. L'empereur fait de nouvelles tentatives contre la Lombardie; mais frappé d'excommunication, il est devenu un objet de haine et de mépris; les villes confédérées lui livrent bataille; ses troupes sont taillées en pièces, et lui-même ne sauve ses jours qu'à l'aide d'un déguisement; enfin, abandonné de la fortune, il reconnaît l'indépendance des républiques lombardes.

L'un des plus grands fléaux des révolutions politiques est la division des opinions, qui transforme en ennemis irréconciliables les citoyens d'une même nation. Les premiers succès de Barberousse lui avaient attiré cette foule d'ambitieux toujours amis du pouvoir. Après la mort de ce prince, son successeur conserva les mêmes partisans, et comme dans la lutte qui venait de se terminer, les excommunications de Rome avaient puissamment soutenu la cause du peuple contre l'empire, deux factions dominantes partagèrent la Lombardie : les partisans du pape prirent la dénomination de *Guelfes*, et ceux de l'empereur se firent appeler *Gibelins*<sup>1</sup>. Les deux partis obtinrent des avantages réciproques, mais celui du pape l'emporta le plus souvent.

L'amour de l'indépendance, dont les villes lombardes donnèrent tant de preuves, développa la civilisation, les arts, le commerce et les richesses. On peut juger de leur puissance par le tableau que nous a laissé de Milan, au treizième siècle, Galvaneus Flamma, écrivain contemporain. Elle comptait parmi ses 200,000 habitants 600 notaires, 200 médecins, 80 instituteurs et 50 copistes de manuscrits. Des rues pavées en dalles, des ponts de pierre, des maisons bien bâties, des palais, des monuments publics, lui donnaient un aspect tout différent de celui des villes du nord et de l'occident de l'Europe. Son territoire, qui comprenait Lodi, Pavie, Bergame et Côme, 150 villages et autant de châteaux, entretenait un corps

<sup>1</sup> Les *Guelfes* tiraient leur nom d'une famille illustre de la Bavière qui s'allia à la maison d'Este. Les *Gibelins* prenaient leur dénomination d'un village de Franconie où naquit Conrad-le-Salique, d'où descendait la maison de Souabe. Ces noms rappelaient les discordes des deux familles qui s'étaient disputé l'empire.

de 8,000 cavaliers ou gentilshommes, et pouvait mettre 240,000 hommes sous les armes. Mais les dissensions intestines firent naître l'ambition et la corruption, ennemies de l'amour de la patrie et de l'indépendance. Ces villes, si jalouses de défendre leurs prérogatives contre les empereurs, choisirent des magistrats dont le pouvoir devint héréditaire, et dégénéra bientôt en tyrannie.

Vers le quatorzième siècle, la Lombardie centrale était l'héritage de la famille des Visconti : celle de la Scala gouvernait *Vérone*; celle de Carrare, *Padoue*; et celle de Gonzague, *Mantoue*. En 1395, l'empereur Venceslas érigea Milan et son territoire en duché, en faveur d'un Visconti; cette principauté échut par alliance à un fils naturel du célèbre Jacques Sforce qui, de laboureur, parvint par son courage et ses talents, à la dignité de connétable. A l'extinction de cette famille, Charles-Quint s'empara du Milanaise, qui appartient à l'Espagne jusqu'en 1700, que, le dernier duc étant mort, le duché échut en partage à la maison d'Autriche, sauf quelques portions qui furent cédées à la Savoie.

Les descendants des *Veneti*, pour échapper aux hordes d'Alarie, qui pénétra en Italie au commencement du cinquième siècle, cherchèrent un refuge dans les petites îles de l'embouchure de la Brenta. Ils y fondèrent deux petites villes : *Rivoalto* (*Rialto*) et *Malamocco*; mais en 697, les magistrats de ces îles populeuses, convaincus de la nécessité de former un corps de nation, obtinrent de l'empereur Léon l'autorisation d'élire un chef auquel ils donnèrent le nom de duc ou *doge*. Pepin, roi d'Italie, accorda à cet État naissant des terres sur le littoral de chaque côté de l'Adige; *Rivoalto* ou *Rialto*, réunie aux îles voisines, devint une ville nouvelle qui prit le nom de *Venetia*, de celui que portait le pays dont ces îles faisaient partie. Au neuvième siècle cette république commerçante se faisait respecter par ses forces maritimes; au douzième elle équipait les flottes destinées aux croisades; en 1202, elle contribua puissamment à la prise de Constantinople; une partie de cette ville et de son territoire lui échut en partage, et son doge, qui prenait, par suite des conquêtes de la république, le titre de duc de Dalmatie, y ajouta celui de duc du quart et demi de l'empire romain. Candie, les îles Ioniennes, la plupart de celles de l'Archipel et d'autres stations importantes, des comptoirs à Acre et à Alexandrie, contribuaient à assurer sa puissance et la prospérité de son commerce.

Dans l'origine, le gouvernement vénitien se composait de conseillers nommés par le peuple, qui partageaient avec le doge le pouvoir législatif.

Ce magistrat jouit d'abord d'une puissance imposante ; les bornes en furent rétrécies dans la crainte qu'elle ne dégénérât en une dignité héréditaire. Un conseil représentatif et nombreux, élu tous les ans par douze électeurs choisis par le peuple, fut institué ; mais, par la suite, les membres qui en faisaient partie s'arrogèrent le droit de nommer les douze électeurs et d'approuver ou de rejeter leurs successeurs. Le résultat de cette confusion de pouvoirs amena nécessairement la fréquente élection des mêmes membres ; enfin une dignité qui devait être la récompense des vertus civiques devint le partage exclusif de certaines familles. Lorsque ces changements, contraires à la forme primitive du gouvernement, furent consommés, on institua un sénat, auquel on accorda le droit de paix et de guerre ; mais il était renouvelé tous les ans, ainsi que les conseillers du doge, par le grand conseil. Le mécontentement, les révoltes même que fit naître, au quatorzième siècle, un système qui anéantissait les bases fondamentales du gouvernement républicain, nécessitèrent la nomination du célèbre *Conseil des Dix*, qui organisa l'espionnage, l'assassinat et tout l'attirail du règne de la terreur.

Telle était la situation du duché de Milan et de la république vénitienne, lorsqu'en 1797 la défaite du prince Charles changea leur position politique. Par le traité de Campo-Formio, qui fut la suite de cette victoire de Bonaparte, leurs territoires, réunis à celui de Modène et à quelques portions des États de l'Eglise, formèrent la *république cisalpine*, qui prit en 1802 le nom de *république italienne*, qu'elle conserva jusqu'en 1805, époque où elle devint le *royaume d'Italie*.

L'ancienne dénomination de *Lombardie* était depuis longtemps inusitée ; mais, par les négociations du congrès de Vienne, en 1815, l'Autriche, devenue maîtresse de Milan, de Mantoue, de Venise et de la Valteline, réunit leurs dépendances et en forma le royaume *lombard-vénitien*. Il est borné au nord par la Suisse et le Tyrol ; à l'ouest et au sud par les possessions sardes, le duché de Parme, celui de Modène et les États de l'Eglise ; et à l'est par le golfe Adriatique et le royaume d'Illyrie. Sa superficie est d'environ 2,360 lieues carrées. Le lac Majeur et le Tessin à l'ouest, la plus grande partie du cours du Pô au sud, et la mer Adriatique à l'est, lui servent de limites naturelles.

Dans ce royaume, l'hiver ne dure ordinairement que deux mois, mais il est quelquefois assez rigoureux pour que le thermomètre centigrade descende à 12 degrés et pour que les lagunes de Venise soient prises par les glaces. En février, la terre se couvre d'une nouvelle verdure ; le mois de

mai voit revenir la chaleur ; la récolte des céréales et de la plupart des fruits se fait en juin et juillet, et les vendanges en octobre. Les pluies sont abondantes en automne, et en hiver lorsque le froid n'est pas rigoureux. Elles sont plus abondantes dans la partie occidentale que dans l'orientale ; dans la première il tombe annuellement 43 pouces d'eau et 33 dans la seconde. L'air est sain dans la plus grande partie du pays ; cependant les rizières établies sur plusieurs points produisent des miasmes putrides. Les environs de Mantoue et de Rovigo sont exposés à des exhalaisons malfaisantes, et les lagunes sont dangereuses pour tous les étrangers.

Cette vallée du Pô, qui du temps de Polybe était une contrée marécageuse ombragée par d'antiques forêts peuplées de sangliers, peut à peine aujourd'hui fournir assez de bois pour ses habitants ; mais les trésors de Cérès et de Pomone ont remplacé les paisibles retraites des hamadryades. De magnifiques prairies, arrosées par des ruisseaux qui descendent des Alpes, fournissent jusqu'à six récoltes dans la même année. La race des bêtes à cornes y est belle ; elle est l'objet des soins des paysans, qui depuis longtemps se livrent à la fabrication d'excellents fromages.

Quelques traces de l'antiquité se sont conservées dans les campagnes du Milanais : ces chars pesants, à roues basses et massives, trainés par plusieurs paires de bœufs dont les longues cornes sont ornées de boules de fer poli, et dont la queue est assujettie de côté par des rubans ou des guirlandes ; ces paysannes, dont les cheveux relevés en tresses sont attachés avec une flèche d'argent ; ces bergers portant, au lieu de houlette, un bâton en forme de crosse, et dont l'épaule gauche est élégamment drapée d'un manteau ; ces moutons, dont le nez arqué, les oreilles pendantes et les pattes minces et élancées rappellent certains bas-reliefs antiques, annoncent l'Italie et ses riches souvenirs. Mais ces caractères, qui frappent au premier abord, forment un contraste pénible avec la misère du paysan. Il faut nous habituer à des contrastes plus pénibles encore ; l'Italie est le pays du luxe et de la pauvreté.

L'abeille et le ver à soie reçoivent des soins assidus en Lombardie. Les églises consomment une énorme quantité de eire, et, de toutes les branches d'industrie, la fabrication des étoffes de soie est du petit nombre de celles qui n'y sont pas restées arriérées. Cependant les filatures de coton, les fabriques de draps et de toiles ont encore une assez grande activité ; le produit moyen de ses exportations est d'environ 90,000,000 de francs. Les communications commerciales sont favorisées par de superbes routes, des rivières et des canaux.

Le royaume lombard-vénitien a été déclaré partie intégrante de la monarchie autrichienne. Ce pays, qui fut longtemps gouverné par les lois françaises, méritait quelques faveurs; le pouvoir absolu y est mitigé par les dispositions de la constitution de 1815. On y a établi un simulacre de représentation nationale; mais les membres qui la composent n'ont que la faculté de délibérer sur certaines questions que le gouvernement leur soumet. L'empereur est représenté par un vice-roi, et le royaume est partagé en deux grands gouvernements : celui de *Milan* et celui de *Venise* le premier divisé en neuf délégations, et le second en huit.

*Milan*, capitale du royaume et résidence du vice-roi, est située dans une vaste plaine sur les bords de l'*Olonà*. Elle a 9,745 mètres de circonférence; mais la partie habitée n'en a que 5,847. Elle a onze portes, et sa plus grande longueur, qui est de 2,924 mètres, occupe l'espace compris entre la porte de l'ouest et celle du Tessin. On y compte plus de 200,000 habitants. Si cette ville avait plus de rues alignées et larges, elle mériterait le titre de magnifique; on a dit avec raison que les maisons de mauvaise apparence y sont aussi rares que le sont ailleurs les palais. Les rues les plus spacieuses sont appelées *corsi*, parce qu'elles sont le rendez-vous des promeneurs et qu'on les choisit pour y faire des courses de chevaux. Ses places publiques sont presque toutes irrégulières et sans ornements; celle de la cathédrale est longue et étroite. Cet édifice, appelé le *Dôme*, est l'un des plus remarquables que l'on connaisse; il fut commencé en 1386 par le duc Jean-Galéas Visconti. Il n'est point achevé, et probablement il ne le sera de longtemps. Sa longueur est de 148 mètres, sa largeur de 88, et la voûte de 75 d'élévation; la plus haute de ses tours a 109 mètres. Il est peu d'édifices gothiques dont les ornements soient plus multipliés; dans toutes les profondeurs, sur toutes les saillies, au-dessus de chaque tour, sur toutes les flèches, s'élèvent des statues en marbre blanc, dont le nombre est évalué à plus de 3,000, mais dont la plupart sont tellement hors de la portée de la vue, que l'on regrette de ne pouvoir, comme les oiseaux qui y font leurs nids, se placer de manière à les voir en détail. L'intérieur de cette basilique est digne de ses imposantes dimensions; on y remarque plusieurs sépultures monumentales, et une chapelle souterraine où est déposé le corps de saint Charles Borromée. Il repose dans un sarcophage en cristal, chargé de bas-reliefs et d'ornements en vermeil. Il est revêtu de ses habits pontificaux enrichis de diamants; sa tête mitrée repose sur un coussin d'or.

La vieille église de *Saint-Ambroise* présente un assemblage curieux et

même bizarre de tous les styles d'architecture chrétienne depuis le quatrième siècle jusqu'au quinzième. Sa façade offre un vaste parvis sur le modèle des *pronaos* des temples grecs.

Dans le grand nombre d'autres églises que renferme Milan, nous distinguerons celle de *Sainte-Marie de la Passion*, l'une des plus belles et peut-être la plus riche en tableaux. Celle de *Saint-Antoine* abbé est remarquable par ses belles fresques ; celle de *Saint-Sébastien*, fondée par saint Charles Borromée sur les dessins de Pellegrini, est un des monuments d'architecture les plus splendides de Milan ; celle de *Saint-Alexandre in Zebedia* est riche de peintures et magnifique d'ornements ; celle de *Saint-Eustorge* est une des plus anciennes : à l'entrée en dehors, on remarque une chaire en pierre d'où, selon l'inscription, saint Pierre martyr réfutait les manichéens ; celle de *Saint-Victor al Corpo* est belle et majestueuse ; celle de *Santa-Maria del Carmine* est gothique et présente un portail d'une riche composition ; celle de *Saint-Barthélemy* n'est pas sans magnificence, celle de *Saint-Marc* est superbe ; enfin celle de *Saint-Fidèle*, quoique inachevée, est un splendide monument de Pellegrini. C'est dans cet édifice que les empereurs d'Allemagne allaient jadis recevoir la couronne de fer. L'ancien couvent des dominicains, appelé *Sainte-Marie des Grâces*, est célèbre par le beau tableau de Léonard de Vinci représentant la Cène, et peint à l'huile sur les murs du réfectoire. Il a 10 mètres de long sur 5 de hauteur.

Plusieurs auteurs ont épuisé les fécondes ressources de l'étymologie pour découvrir celle de l'antique nom de *Mediolanum*, que portait cette ville. Ce n'est ni à deux guerriers toscans, ni à sa position entre deux fleuves, ni à une truie à moitié couverte de laine (*mediolana*) que Bellovèse, son fondateur, aurait vue à la place qu'elle occupe, qu'elle doit son nom, puisque plusieurs villes gauloises étaient appelées de même. Elle était magnifique à l'époque de la splendeur de l'empire romain : plusieurs antiquités l'attestent. Les seize colonnes antiques de l'église de *San-Lorenzo* sont les restes des bains de Maximien-Hercule, associé de Dioclétien à l'empire. Les ruines du palais de ce prince ont été découvertes près du cirque ou de l'*Arena*.

Les principaux palais de cette ville sont : le *palais archiépiscopal*, orné de tableaux précieux et dont l'architecture est digne d'une destination plus noble encore ; le *palais royal*, remarquable par la richesse des appartements et par le beau théâtre de la Canobiana qui en dépend ; le vaste *palais Marini*, occupé par le ministère des finances et l'administration des

douanes; le *palais della Contabilita*, le plus parfait sous le rapport de l'art de tous ceux de Milan; le palais de justice et l'hôtel de la monnaie, peu digne de cette ville sous le rapport de l'architecture, mais curieux par sa belle collection de médailles et de monnaies d'Italie. Ces édifices ne sont cependant point à comparer à la magnifique caserne que fit bâtir le vice-roi Eugène, et que l'on regarde comme la plus belle du monde. Une douzaine de palais appartenant à des particuliers attestent, par la beauté de leur architecture et la richesse de leurs ornements, l'opulence de quelques familles milanaises.

Des quatre ou cinq théâtres de Milan, les deux plus fréquentés sont l'*Opéra* et le spectacle de *Girolamo* ou *Fiando*. Le premier, appelé *Scala* parce qu'il occupe l'emplacement d'une ancienne église de ce nom, est vaste, sonore, et décoré avec élégance. Il peut contenir 4,000 spectateurs. Le second passe en Italie pour l'un des plus célèbres théâtres de marionnettes; la précision et la vivacité des mouvements des acteurs, dont notre petit théâtre de Séraphin n'offre qu'une imparfaite copie, produisent une illusion complète.

Un autre lieu de réunion très-fréquent, est le théâtre *Filodrammatico*, dont la salle élégante est aussi grande que celle de nos principaux théâtres, et sur lequel on n'admet que des amateurs.

L'immense esplanade qui entoure les restes de l'ancien château de Milan était un terrain humide et malsain, qui, sous l'administration française, fut transformé en une agréable promenade ombragée de plus de 10,000 pieds d'arbres, et qui reçut le nom de *Foro Bonaparte*. L'extrémité de la route du Simplon est occupée par la *porte du Simplon*, appelée aujourd'hui l'*Arc de la Paix*, bel arc de triomphe orné de magnifiques bas-reliefs en marbre blanc tiré de cette montagne. Il est moins grand que celui de l'Etoile à Paris, et comme sur celui du Carrousel, la statue de la Paix y remplace celle de Napoléon. On peut citer ce monument comme un des plus beaux de Milan et de l'Italie. Plus loin est une vaste place d'armes, près de laquelle on voit le *Cirque*, ou l'*Arena*, monument du règne de Napoléon, et qui par sa grandeur rappelle ceux des Romains: les gradins peuvent contenir 30,000 spectateurs, et l'arène est destinée à des courses et à des jeux publics. Il est à regretter que cet édifice ne soit point terminé. Près de la porte Orientale, le *Cours*, bordé de riches palais, et la rangée d'arbres qui s'étend entre cette porte et la porte Romaine, sont fréquentés par les promeneurs à équipages; c'est là que les élégants Milanais vont étaler le luxe de leurs chevaux et montrer leur adresse à conduire de légers phaétons.

Nous ne nous arrêterons point à décrire les établissements scientifiques de Milan, mais nous dirons quelques mots de la bibliothèque ambrosienne, fondée par le cardinal Frédéric Borromée. Elle compte 60,000 volumes imprimés et 40,000 manuscrits. Ce qu'il y a de remarquable relativement à son illustre fondateur, qui a donné tant de preuves de son amour pour les lettres, ce qu'il y a d'incommode pour les recherches que l'on veut y faire, c'est qu'il a interdit la formation d'un catalogue de ce riche trésor : il faudrait, dit-on, une dispense de Rome pour l'établir. La seule transgression que l'on a osé faire à cette défense est le simulacre d'un catalogue où les auteurs ne sont désignés que par leurs prénoms. Une autre singularité, c'est que les livres ne portent sur leur couverture aucun titre. Parmi les richesses de l'Ambrosienne, on distingue le fameux Virgile de Pétrarque, offrant la note passionnée sur Laure : dix lettres de Lucrece Borgia au cardinal Bembo, accompagnées d'une boucle des cheveux blancs de cette femme dépravée, digne fille du pape Alexandre VI ; un manuscrit de Josèphe, traduit par Ruffin et écrit des deux côtés sur papyrus : il a douze siècles d'antiquité ; les célèbres manuscrits palimpsestes des plaidoyers de Cicéron pour Scæurus, Tullius et Flaccus, que l'on a remis au jour en enlevant l'écriture des poèmes de Sedulien, prêtre du sixième siècle ; enfin les lettres de Marc-Aurèle et de Fronton, retrouvées sous une histoire du concile de Chalcédoine. La bibliothèque possède un musée peu considérable, mais précieux : c'est là, dit M. Valery, que l'on voit le carton de l'École d'Athènes, première inspiration naïve et grande de cette immortelle composition : un portrait de Léonard de Vinci, au crayon rouge, dessiné par lui-même ; plusieurs tableaux charmants de Bernardin Luini ; enfin on y remarque aussi une belle fresque représentant le Couronnement d'épines.

Le palais royal des sciences et des arts, autrefois dit de *Brera*, bâtiment magnifique, renferme un superbe observatoire, un jardin botanique riche en plantes exotiques ; une bibliothèque publique, un cabinet de médailles et un musée. La bibliothèque ne possède qu'un millier de manuscrits, mais elle compte 70,000 volumes, et elle est riche en ouvrages modernes ; le cabinet de médailles occupe un très-beau local, et le musée, bien qu'il ne contienne pas de chefs-d'œuvre des grands maîtres, est fort riche en modernes tableaux, et très-intéressant pour l'histoire de l'art. C'est dans ce musée que se fait annuellement l'exposition des peintures modernes. Les principaux établissements d'instruction sont deux lycées et deux gymnases, l'académie ou l'école des beaux arts, l'école de mosaïque,



celle des sourds-muets, le conservatoire de musique, l'école vétérinaire, l'institut militaire géographique, le cabinet d'histoire naturelle, et enfin parmi les sociétés savantes, l'institut royal et impérial.

Près de *Garignano*, à une demi-lieue de Milan, on remarque la petite maison de Pétrarque, dont il ne reste de l'époque de ce célèbre personnage que deux colonnes sur lesquelles on lit son chiffre, les fenêtres, le plancher et les voûtes de deux chambres donnant sur la campagne.

On admire au village de *Garignano* les fresques de l'ancienne Charreusse, et au bourg de *Saronno*, l'église de Notre-Dame, dont les fresques sont des chefs-d'œuvre de Bernardin Luini. Au château de *Castellazzo* on remarque les restes du mausolée de Gaston de Foix, ouvrage du Bambaja; à la maison *Simonetta*, les voyageurs vont écouter un écho qui répète trente-six fois le bruit d'un coup de pistolet.

Nous ne décrivons point les nombreux hôpitaux de Milan, dont le plus remarquable est le grand hôpital, qui renferme plus de 2,000 lits, ni les établissements fondés par la bienfaisance.

Milan a toujours tenu un rang distingué dans les lettres et dans les arts : Virgile y fit ses études, et Valère-Maxime y prit naissance. Dans les temps modernes elle vit naître l'antiquaire Octavio Ferrari, le savant François-Bernardin Ferrari, oncle du précédent, le jurisconsulte André Alciat, le protestant Jean-Paul Alciati, le géomètre Bonaventure Cavalieri, la célèbre Marie-Gaétane Agnesi, qui occupa la chaire de mathématiques à Bologne, les papes Pie IV et Urbain III et le célèbre jurisconsulte Beccaria.

Le commerce de cette ville est considérable, et ses fabriques sont en grand nombre : on y compte plusieurs manufactures de soieries, de velours, de tulles, de cotonnades, de porcelaine, de chocolat, etc. Elle est destinée à être le point central de jonction des chemins de fer de l'Italie septentrionale avec ceux de l'Italie méridionale, et elle sera la principale station de la grande et importante ligne aujourd'hui en construction (février 1851) Turin-Milan-Venise, qui doit à Trieste, se souder à la ligne de Vienne.

*Monza*, station du chemin de fer de Milan au lac de Côme, à quelques lieues au nord de Milan, possède un beau palais ainsi qu'une cathédrale, vieille basilique fondée par Théodelinde, et dont le trésor est l'un des plus riches du royaume ; on y montre la célèbre couronne de fer dont on ignore l'origine et la date, et que Napoléon plaça sur sa tête en disant : *Dieu me la donne, gare à qui la touche*, d'après l'inscription qu'elle porte : *quai a chi la tocca*. Les peintures à fresque et les tableaux qui décorent la basilique de *Monza* sont remarquables ; la voûte est ornée de médaillons représen-

tant les princes qui ceignirent la couronne de fer depuis Agilulphé jusqu'à Charles-Quint. On voit dans le cimetière le cadavre momifié d'Hector ou d'Astor Visconti, exhumé depuis environ trois siècles, et trouvé intact : il est debout dans une niche et recouvert de son armure. Le palais de Monza est d'une architecture noble et régulière; la chapelle passe pour un chef-d'œuvre; le parc, traversé par le Lambro, a près de 3 lieues de circuit. On y voit un beau jardin botanique. Cette ville dont la population est de 17,000 âmes, existait sous les noms de *Moditia*, *Modoætia* et *Moguntia*, du temps des Romains. Sa position agréable sur les bords du *Lambro* la fit choisir par Théodoric, roi des Goths, pour l'une de ses résidences. Elle est devenue dans ces derniers temps le siège d'une grande industrie et d'un commerce important.

Sur la frontière méridionale du royaume, *Pavie* s'élève au bord du *Tessin*. Cette rivière lui fit donner le nom de *Ticinum*; son origine, suivant Pline, est antérieure à celle de Milan. Sous les empereurs elle était considérable : Tacite en fait mention. Sa situation est délicieuse. Les Lombards la choisirent pour capitale; mais on ignore d'où lui vient le nom de *Pavie*. Elle fut ravagée par le maréchal de Lautrec qui, par une conduite barbare, chercha à venger la célèbre défaite de François I<sup>er</sup>. C'était jadis la ville aux *cent tours* : il n'en reste que deux; encore, celle dite de Boèce est-elle moderne. Elle est peuplée de 24,000 habitants. Ses rues sont larges, et sa grande place est entourée de portiques. Sa cathédrale a été restaurée de manière que l'ancien gothique se perd dans des constructions nouvelles. De ses autres églises, la plus digne d'attirer l'attention par son architecture lombarde, est celle de Saint-Pierre *in ciel d'oro*, transformée depuis longtemps en un magasin à fourrages, et qui recèle, dit-on, sous des bottes de foin, le tombeau de Liutprand.

Un pont couvert soutenu par cent colonnes de granit, un théâtre et plusieurs autres édifices décorent cette ville. Son université célèbre remonte à l'époque de Charlemagne, et a reçu de Marie-Thérèse une organisation qui subsiste encore : on y compte environ 1,400 étudiants. La bibliothèque de Pavie n'a que 50,000 volumes et un petit nombre de manuscrits; elle possède aussi un musée d'histoire naturelle, un jardin botanique, ainsi que des cabinets de physique et d'anatomie. Le plus beau de ses trois collèges a été fondé par saint Charles Borromée : c'est un véritable palais.

Nous ne devons point passer sous silence l'ancienne chartreuse de Pavie, située entre cette ville et Milan : c'est une des merveilles de l'Italie; la façade de l'église est ornée de sculptures exquises des premiers maîtres

du quinzième siècle ; le pavé de la nef, qui imite un tapis de Perse, et tous les autels sont en mosaïque de pierres fines de la plus grande beauté ; on y remarque le magnifique mausolée de Jean-Galéas Visconti, fondateur de ce couvent, et qui est resté vide, parce que, terminé cent ans après sa mort, on ne put jamais découvrir le lieu où son corps avait été déposé provisoirement. Les murs intérieurs et extérieurs de cette chartreuse sont couverts de fresques remarquables.

Une belle place entourée d'arcades ; 8 faubourgs ; 47,000 habitants ; un vieux château transformé en une vaste caserne ; une enceinte de murailles élevées ; plusieurs églises ; un grand hôpital renfermant quelques vieux tombeaux ; un théâtre et plusieurs beaux palais appartenant à des particuliers ; des fabriques considérables de faïence et de soieries ; un grand commerce de fromages que l'on vend sous le nom de *parmesan* : tel est en peu de mots ce qu'offre la ville épiscopale de *Lodi*, sur les bords de l'Adda, célèbre par la bataille du 10 mai 1796.

*Crema*, l'antique *Forum Diuuntorum*, sur la rive droite du Serio, est le siège d'un évêché. L'industrie de cette ville de 8,000 âmes consiste dans ses toiles et son fil, dont elle fait un grand commerce.

A 8 lieues au nord de Milan, sur l'une des extrémités méridionales du lac auquel elle donne son nom, *Côme*, la patrie de Pline le Jeune, est décorée du titre de ville royale, que ne justifient point ses rues étroites et tortueuses ; elle est le siège d'un évêché et compte 17,000 âmes. Sa cathédrale, bâtie en marbre, est digne d'attention : c'est un vaste et beau monument de la renaissance ; on y voit près des fonts baptismaux un reste d'inscription relative à Pline. L'*Ædes Joviæ*, l'ancienne demeure de Jean-Baptiste Giovia, offre sous le vestibule une riche collection d'inscriptions antiques ; le lycée, fondé en 1824, a de la magnificence ; le casino est d'une tenue remarquable ; le théâtre est construit avec élégance.

Le lac de Côme, dont les bords enchanteurs donnent tant d'agrément au séjour de cette ville, offre un reflet de la Suisse et de l'Italie ; la Grèce même semble y apparaître dans quelques-uns des lieux environnants : *Lenno*, *Nesso*, *Lecco*, *Colonia*, *Corenno*, y rappellent *Lemnos*, *Naxos*, *Leucade*, *Colonne* et *Corinthe*. La *Pliniana*, le lieu le plus remarquable du lac, ne fut point, comme on l'a dit, la demeure du naturaliste romain, mais tire son nom de la célèbre fontaine intermittente dont Pline le Jeune a donné la description. La pointe de *Bellagio* paraît être le lieu où Pline l'Ancien possédait la villa qu'il appelait *Comædia* ; celle qu'il nommait *Tragædia* a dû être à *Lenno*, sur la rive opposée. Les bords de ce lac et

les environs de Côme sont couverts de *villas* seigneuriales, dans lesquelles la noblesse lombarde vient passer la belle saison; un chemin de fer, qui passe à *Monza* et à *Camerlata*, y conduit de Milan en quelques heures.

Il faut suivre les bords du lac ou le traverser dans sa longueur pour arriver au bas des pentes des Alpes, dans la pittoresque vallée de l'*Adda*, que l'on nomme aussi *Valléline*. Cette vallée, qui fit partie de la Suisse, puis de la France avant d'être réunie sous la monarchie autrichienne au royaume lombard-vénitien, a pour chef-lieu le superbe bourg de *Sondrio*, dont la population active et industrielle est de 3,500 habitants. En redescendant vers le sud, après avoir traversé la chaîne méridionale de cette vallée, on voit, entre le *Brembo* et le *Serio*, petites rivières qui prennent naissance dans ces montagnes, la ville royale de *Bergame* ou *Bergamo*. Les Romains l'appelaient *Bergamum*. Elle fut dévastée par Attila, rétablie par les Lombards, et ville libre sous les successeurs de Charlemagne. A l'époque de la splendeur de Venise, elle dépendait de son territoire. On y voit de belles églises, entre autres celle de *Santa-Maria Maggiore*, dont la façade, ornée de colonnes, est soutenue par des lions en marbre rouge; le Dôme, où l'on remarque plusieurs beaux tableaux; Saint-Alexandre *in colonna*, église du quinzième siècle, avec une riche et nouvelle coupole. Bergame possède aussi deux théâtres, des établissements d'instruction et de bienfaisance, une bibliothèque de 45,000 volumes, dons volontaires faits par des particuliers. Sa foire annuelle, l'une des plus importantes de l'Europe entière, occupe 600 boutiques sur une vaste place; elle rappelle par son importance les foires que les papes, au moyen âge, encourageaient par des indulgences. Son commerce en soie et en fer est considérable, et ses habitants jouissent d'une réputation d'activité, d'industrie et de gaieté que ne leur contestent point les autres peuples de l'Italie.

Entourée de fossés, de murailles et de bastions, dominée par la citadelle de *Santa-Croce*, arrosée par le Pò et par un canal qui communique de ce fleuve à l'Oglio, la ville antique de *Crémone* est située dans une plaine agréable. Fondée par les *Cenomani*, nation gauloise, elle doit à cette origine le nom gallique de *Crémon*. Fidèle au parti de Brutus, son territoire fut distribué aux soldats d'Auguste; Vespasien la fit saecager par les siens, et l'an 630 elle fut pillée par les Goths. L'empereur Barberousse lui fit éprouver un sort semblable; le maréchal de Villeroy y fut fait prisonnier par les Autrichiens en 1702, et en 1799 ces derniers remportèrent sous ses murs un avantage sur les Français. Cette ville jouit en Italie d'une grande réputation pour ses instruments de musique et surtout ses violons.

Elle occupe une superficie considérable : sa population est de 28,000 habitants. Ses rues sont larges, droites et bien bâties ; elle a de grands palais, mais tous construits dans le style gothique, et 45 églises, dont la plus importante, le Dôme ou la cathédrale, est surmontée d'une tour, l'une des plus élevées de l'Italie : elle a 120 mètres de hauteur. La forme allongée de Crémone l'a fait comparer à un navire dont cette tour serait le grand mât. La façade de cet édifice gothique offre des sculptures très-curieuses, représentant les signes du zodiaque et les travaux des champs. Au-dessus de la porte principale, les figures des prophètes, ouvrage de Jacques Porrata, portent la date de 1274. L'intérieur est décoré d'excellentes peintures des maîtres crémonais. Le nouveau marché, les portes Saint-Luc et Sainte-Marguerite sont d'une belle construction.

L'ancienne abbaye de Saint-Sigismond, à peu de distance de Crémone, mérite d'être visitée. *Pizzighellone*, à 4 ou 5 lieues au nord-ouest, est une vieille place forte peuplée de 4,000 âmes ; ce fut la première prison de François I<sup>er</sup> après sa défaite à Pavie.

À dix lieues au nord de Crémone, *Brescia*, station du chemin de fer de Milan à Venise, également entourée de remparts et de fossés, a des rues pour la plupart larges et belles, et 35,000 habitants. Son palais de justice se distingue à l'extérieur par un mélange d'architecture gothique et moderne, et à l'intérieur par des peintures à fresque et des tableaux précieux. Le palais municipal ou la *Loggia* est magnifique ; son grand théâtre se fait remarquer par son beau péristyle, et sa cathédrale par la hardiesse de sa voûte, ses tableaux, ses statues et ses riches autels. La bibliothèque publique, fondée par le cardinal Quirini, renferme 28,000 volumes ; on y montre un célèbre manuscrit des quatre évangélistes du sixième ou du septième siècle et de la plus belle conservation ; mais un des monuments les plus précieux est une grande croix enrichie de camées antiques, qui fut donnée par Didier, dernier roi des Lombards, à sa fille Ansberg. Cette ville, dont le commerce est étendu, et qui vend à l'Angleterre la soie qu'elle récolte dans ses environs, est célèbre par ses armes à feu.

L'aspect de *Mantoue* réveille des idées diverses ; l'imagination se rappelle que ce lieu a vu naître Virgile : on aime à se souvenir de la gloire et des libéralités des Gonzagues, et sa situation au milieu d'un vaste marais formé par les débordements du *Mincio*, donne tout d'abord l'idée d'une ville imprenable. Cette ville est la plus forte place de l'Italie : on prétend qu'elle fut fondée par les Etrusques trois siècles avant Rome. Elle compte 27,000 habitants. Ses rues sont larges et presque toutes tirées au cordeau ;

ses places sont grandes et régulières; ses fortifications sont bien entretenues, et ont été depuis peu mises sur un pied formidable, qui fait de Mantoue une des plus fortes places du monde. Elle s'enorgueillit avec raison d'être la patrie de Virgile, et l'on aime à voir le soin qu'elle prend de le rappeler : l'une de ses portes est surmontée de son buste, et l'une de ses places fut ornée d'un monument à la gloire de ce poète immortel, par le général français Miollis, qui eut l'heureuse idée d'assainir un marécage pour créer cette place. Sa cathédrale, refaite intérieurement, d'après les dessins de Jules Romain, peut être mise au rang des plus beaux temples de l'Italie. L'église de Saint-André est un des plus purs ouvrages de la renaissance : les plus habiles peintres de Mantoue semblent avoir mis leur orgueil à la décorer de leurs plus beaux ouvrages. C'est dans l'église de San Egidio que reposent les cendres du *Tasse*, le Virgile de la moderne Italie. Cette ville, qui possède des fabriques de soieries, de draps et des tanneries, ne fait de commerce que par l'entremise des juifs. Elle est liée à la grande ligne de chemin de fer de Milan à Venise par un embranchement qui s'y soude à Vérone.

Hors de son enceinte, on voit le palais royal du *Te*, ancienne résidence des ducs, et le plus mémorable ouvrage d'architecture de Jules Romain.

Toutes les villes que nous venons de décrire dépendent du gouvernement de Milan. Avant d'entrer dans celui de Venise, examinons les campagnes de la Haute-Italie sous le point de vue sanitaire. Nous avons déjà fait remarquer la misère qui règne dans quelques villages du Milanais; au pied de ces montagnes qui forment ses limites septentrionales, le villageois est souvent atteint d'une maladie de peau appelée la *pellagre*. Cette maladie, qui est quelquefois mortelle et qui porte au suicide ses malheureuses victimes, paraît au printemps, augmente pendant les chaleurs de l'été, et disparaît aux approches de l'hiver : on ignore encore à quelle cause elle est due; mais il y a tout lieu de croire qu'une nourriture malsaine la fait naître; elle est peu répandue dans le *département de Venise*, dont quelques parties sont funestes à l'homme par l'insalubrité de l'air.

Lorsqu'on s'approche des bords de l'Adige, on commence à reconnaître les effets de cette insalubrité; et s'il faut en croire des renseignements, peut-être exagérés, les environs de Peschiera, près du lac de *Garda*, sont tellement redoutables, surtout pour les étrangers, que les régiments français tiraient au sort pour aller former la garnison de cette ville. On prétend que le territoire de Vérone et celui de Rovigo participent de cette insalubrité.

A l'extrémité méridionale du lac de Garda, s'élève la forteresse de *Pes-*

*chiera*, la *Pescaria* des anciens, petite ville qui doit son nom aux importantes pêcheries du lac. Ses fortifications étaient presque tombées en ruines, lorsqu'elles furent mises sur un pied respectable par le général français Haxo; les Autrichiens les ont considérablement augmentées depuis. Cette citadelle est sur le chemin de fer de Milan-Vérone-Venise. On voit encore sur les bords du lac les grottes de Catulle, et sur le roc de Sermione de vastes ruines que l'on regarde à tort, peut-être, comme les débris de l'habitation du poëte latin.

Les vieilles murailles flanquées de tours, qui forment l'enceinte de *Vérone*, sont dominées au nord par des collines couvertes de vignes et de maisons de campagne. L'Adige la divise en deux parties égales; sa circonférence est d'environ 4 lieues, et sa population d'environ 60,000 âmes. Les opinions sont divisées sur l'époque de son origine : on prétend qu'elle remonte au quatrième ou au cinquième siècle avant notre ère; qu'elle fut occupée par les Etrusques, ensuite par les Vénètes, jusqu'à la fin du deuxième siècle avant Jésus-Christ; ce qu'il y a de certain, c'est que du temps de Strabon elle était importante. Les cinq portes qui la décorent, ses longues et larges rues, dont quelques-unes sont garnies de trottoirs, annoncent une grande ville. Ses fortifications, récemment augmentées ou réparées, la rendent une des plus fortes places de l'Italie. Les principales églises de Vérone sont celle de Saint-Zénon, bâtie au neuvième siècle, remarquable par ses portes en bronze et par son portail; et la cathédrale, où l'on remarque le tombeau du pape Léon III, qui fut chassé de Rome; et l'Assomption du Titien. Les églises de Sainte-Anastasie, de Sainte-Hélène, de Sainte-Euphémie, de Saint-Bernardin, de Saint-George, de Saint-Etienne et de Saint-Sébastien, offrent aux amateurs des arts chacune son genre de beauté; mais la plus ancienne est celle de Saint-Nazaire et Saint-Celse : on croit qu'elle remonte au sixième siècle. Les grottes qui l'avoisinent servirent de retraite aux premiers chrétiens.

Vérone est remplie de palais, dont les plus remarquables sont ceux de *Canossa*, de *Gran-Guardia*, de *Guasta-Verza* et de *Pompei*. La douane est un édifice tout à fait monumental. La place aux Herbes est décorée d'une statue représentant la ville de Vérone, et d'une colonne qu'il suffisait autrefois de toucher pour être à l'abri des poursuites de ses créanciers. Le théâtre mérite d'être visité : sous son péristyle, on voit la belle collection des inscriptions étrusques et des bas-reliefs grecs et romains, formés par le marquis de Maffei. La bibliothèque de la ville ne renferme que 40,000 volumes, et n'a point de manuscrits; mais celle du Chapitre en

possède plusieurs, entre autres les commentaires des *Institutes* de Gaius. Vérone est encore une ville industrielle et commerçante; principale station de la grande ligne de Milan à Venise, c'est un des premiers centres des chemins de fer de l'Italie septentrionale.

Nous ne citerons pas tous les établissements scientifiques de Vérone : on conçoit qu'il est naturel que cette ville ne soit pas, sous le rapport des institutions utiles, en arrière des autres cités italiennes. A côté des richesses modernes qu'elle possède, subsistent encore de vénérables témoins de son antique splendeur, dont le plus remarquable est un amphithéâtre d'une belle conservation. A la vue de ces monuments, on se rappelle que l'on est dans la patrie de Catulle, de Pline l'Ancien et de Cornelius Nepos; en admirant les tableaux qui décorent la plupart de ses églises, on ne peut oublier que la moderne *Vérone* a donné le jour à un peintre célèbre, à Paul Véronèse, dont cependant elle possède très-peu d'ouvrages.

A environ 5 lieues à l'est de Vérone, on voit le village d'*Arcole*, qui est célèbre par la victoire que remporta Bonaparte, en 1796, sur les Autrichiens.

Plus on est frappé de la fertilité du sol des environs de Padoue, de Vicence, de Trévise et de Bellune, plus on est étonné de la misère de ses habitants. La paresse et l'ignorance en sont les principales causes.

*Padoue*, station du chemin de fer de Milan à Venise, ville de forme triangulaire, occupe une enceinte de plus de 3 lieues, et présente une population de 53,000 âmes. L'antiquité de son origine n'est pas douteuse; ce qu'en dit Tite-Live, qui naquit dans ses murs, et les beaux vers de Virgile, qui attribue sa fondation à Antenor, prouvent qu'elle existait douze siècles avant l'ère chrétienne; elle portait le nom de *Patavium*, dont les Italiens modernes ont fait *Padova*, et, s'il faut en croire Strabon, qui vante son commerce et ses richesses, elle pouvait, longtemps avant lui, armer jusqu'à 120,000 hommes. On soupçonnera peut-être le géographe grec de quelque exagération, et son texte de quelque erreur; mais les témoignages de plusieurs poètes romains attestent du moins la prospérité de l'industrie de cette ville : ses étoffes étaient recherchées. Elle a plusieurs grandes places et de beaux édifices; mais ses rues sont étroites, sales, mal pavées, et garnies d'arcades basses et sombres; cependant, depuis quelques années, elle s'embellit de jour en jour. Ici, comme dans toutes les villes de l'Italie, il y a profusion de tableaux dans les églises, et les tableaux, comme les églises, sont toujours l'œuvre de quelque grand talent; on compte un grand nombre de temples à Padoue; celui de Saint-Antoine



surnommé *il Santo*, prétend posséder le corps de son patron. C'est la plus ancienne et la plus belle église de cette ville. La chapelle du saint est une des plus riches du monde ; le chœur et le maître-autel réunissent les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres ; la voûte de la sacristie est décorée d'une admirable fresque de Liberi, qui représente l'apothéose de saint Antoine ; l'intérieur renferme de beaux mausolées ; le trésor, immense amas de reliques, a perdu une grande partie de ses richesses à l'époque de l'invasion française, en 1797 : cependant on y montre encore la langue de saint Antoine, et le recueil manuscrit de ses sermons corrigés par lui-même. Le Dôme, ou la cathédrale, édifice achevé dans le siècle dernier, est d'une architecture médiocre ; mais le palais épiscopal, voisin de cette église, est intéressant, sous le rapport de l'art. L'église de Sainte-Justine, avec ses huit coupes à jour, dont la plus élevée est surmontée de la statue de la sainte, est, au rapport des connaisseurs, un superbe monument. Padoue est une ville lettrée ; son université jouit d'une réputation méritée : elle remonte au commencement du treizième siècle ; elle est fréquentée par un millier d'étudiants. La bibliothèque renferme 70,000 volumes ; le jardin botanique est le plus ancien de l'Europe : on y cultive 7 à 8,000 espèces de plantes. Le séminaire, ou le collège, est célèbre par sa bibliothèque de 55,000 volumes et par son imprimerie. L'académie des sciences, lettres et arts de Padoue, est une société savante qui jouit d'une grande estime. Sur la place de l'église Saint-Antoine, on remarque la statue en bronze du *condottiere* Guatamelata, par Donatello, la première qui ait été fondue par les modernes. Padoue renferme plusieurs palais remarquables ; l'ancien *Palazzo della Ragione*, autrefois salle d'audience du palais de justice, aujourd'hui le temple de la loterie, sous plusieurs rapports ne le cède point à la bourse de Paris ; le palais *del Capitano* est d'une architecture majestueuse. Le *Prato della Valle*, la plus vaste des places et des promenades de la ville, est orné des statues de la plupart de ses grands hommes, depuis Antenor jusqu'à Canova, qui cependant n'était pas Padouan.

Dans ses environs sont *Abano* et la *Battaglia*, petit domaine florissant, avec des bains très-fréquentés. A quelques lieues au sud-ouest, le village d'*Arqua* est célèbre par sa position pittoresque, par la maison de Pétrarque, dont on conserve avec soin les meubles et la distribution, et par le tombeau de cet illustre poète.

Nous laissons, au sud-est de Padoue, *Legnago*, petite place forte qui appartient à la province de Vérone ; *Montagnana*, ville de 8,000 âmes, qui dépend de celle de Padoue et qui possède des filatures de soie, des fabri-

ques de tissus de laine, et des tanneries ; enfin, *Este*, qui renferme la même population, qui rivalise avec la précédente dans les mêmes objets d'industrie, et qui a été le berceau de la célèbre maison d'Este.

L'ancienne *Vicentia* aujourd'hui *Vicence*, peuplée de 30,000 âmes, est entourée d'une double muraille. Ses rues sont irrégulières ; mais sous le rapport de la construction et de l'architecture de ses édifices, c'est une des villes les plus remarquables de la Haute-Italie. Sa cathédrale est d'un très-beau style gothique. Ses murs renferment peu d'antiquités ; quelques ruines d'un théâtre qu'on croit être du temps d'Auguste, les restes d'un palais impérial, une statue d'Iphigénie conservée chez les Dominicains, sont tout ce qui a échappé aux ravages du temps et aux dévastations des barbares. Elle est la patrie du célèbre architecte Palladio qui s'est plu à l'embellir. C'est à cet artiste que *Vicence* doit la restauration du palais appelé la basilique, vieille construction gothique qui, par ses soins, est devenue dans le même style un chef-d'œuvre de goût. Le théâtre olympique du même architecte est un monument élégant et noble, construit sur le modèle des théâtres antiques. La bibliothèque de *Vicence*, appelée la *Bertoliana*, du nom de son fondateur, le célèbre jurisconsulte Jean Bertolo, renferme 36,000 volumes et 200 manuscrits.

Les environs de *Vicence* présentent plusieurs curiosités : hors de ses murs le casino *Capra* est encore un chef-d'œuvre de Palladio : *Cricoli* est une ville bâtie sur le plan du poète de *Vicence* *Trissino* ; près du village de *Costozza*, on voit une caverne, espèce de labyrinthe d'une demi-lieue d'étendue.

Au nord de la province de *Vicence*, le bourg d'*Asiago*, bien bâti et orné de nombreuses fontaines, est le chef-lieu du district des *Sept-Communes* (*Sette Comuni*), dont les habitants, véritables montagnards des Alpes, sont célèbres par les dissertations dont ils ont été le sujet, et dans lesquelles les uns ont voulu les faire descendre des Cimbres échappés au fer de Marius, les autres des restes d'une colonie allemande amenée par les Othons, et d'autres enfin comme des ouvriers en bois sortis du Tyrol. Quoi qu'il en soit, les habitants des *Sept-Communes* se distinguent des Italiens par un langage et des mœurs qui attestent qu'ils sont originaires du Nord. Processifs comme les Normands, ils se rassemblent encore pour pleurer sur la tombe d'un parent ou d'un ami, et élisent leurs prêtres comme aux premiers temps du christianisme.

Entrons dans la province de *Trévise*, nous y verrons d'abord *Possagno* ou *Passagno*, village qui a vu naître *Canova* et dont il s'est plu à assurer

la renommée future en y élevant un temple en marbre dans le goût antique, dont le portique est celui du Parthénon, et qui, par ses dimensions colossales et la richesse de ses ornements, peut être cité au nombre des plus beaux édifices de l'Italie. C'est dans cette magnifique église que ses cendres ont été déposées.

Non loin de ce village, *Bassano*, ville de 42,000, florissante par son industrie et dans une situation délicieuse, au bord de la Brenta, a vu naître le Bassan, l'émule du Titien et du Corrège, et l'ingénieur Ferracino qui a orné sa ville d'un des plus beaux ponts de l'Italie.

Les rues de *Trévise* ne sont pas plus régulières que celles de *Vicence*; la plupart de ses places sont vastes et entourée d'arcades; l'hôtel-de-ville est un bel édifice; la cathédrale est richement ornée et remplie de bons tableaux: le mont de-piété offre plusieurs peintures remarquables; enfin l'hôpital civil mérite d'être visité pour deux excellents tableaux qui décorent l'une de ses salles. Cette ville, de 49,000 âmes, s'est fait un nom littéraire moins par sa bibliothèque que par son athénée qui publie de savants mémoires. *Trévise* fait un commerce assez important; elle possède plusieurs fabriques et se trouve sur un tronçon de chemin de fer qui est destiné à être continué jusqu'au chemin de fer de Trieste-Laybach et Vienne.

Malgré son titre de ville royale, ou de chef-lieu, *Bellune*, qui ne renferme que 8 000 habitants, mérite peu d'attention. *Udine*, autre ville royale et chef-lieu du Frioul, est située le long du canal de la *Roya*; des murailles crénelées et des fortifications modernes forment son enceinte. Le plus beau de ses édifices est un grand corps-de-garde orné de sculptures et de statues. Près du château l'on entretient avec soin le *Giardino*, belle promenade plantée d'arbres et établie par les Français. *Udine*, peuplée de 23,000 âmes, a une académie d'agriculture et plusieurs établissements littéraires. *Pordenone* est une petite ville intéressante par son commerce et son industrie; on y fabrique des toiles, des papiers et de la chaudronnerie. *Cividale* mérite d'être citée depuis qu'elle a attiré l'attention des antiquaires par les nombreuses inscriptions, les médailles, les armes que l'on y trouve, et par les importantes constructions qu'elle possède et qui attestent le rang qu'occupait l'antique *Forum Julii* qu'elle remplace.

En approchant des côtes du golfe Adriatique, les lagunes s'étendent, et leurs eaux verdâtres et stagnantes répandent leur malfaisante influence sur les habitations dispersées qui les entourent. Bientôt les lagunes et l'Adriatique paraissent se confondre, et l'on aperçoit *Venise* sortant du

sein de la mer, principal élément de sa richesse et de son antique puissance. Au milieu d'un vaste marais, plus de 80 îles qui, réunies par 270 ponts en pierre et 36 en bois, semblent n'en faire qu'une, forment le sol de Venise, de cette ville, l'une des plus anciennes et l'une des plus singulières de l'Europe. Sa circonférence est de près de trois lieues; un grand canal la divise en deux parties égales, et 446 autres canaux bordés de maisons forment ses rues, dans lesquelles le bruit monotone des rames remplace le fracas des voitures. Entre ces canaux les groupes des maisons qui s'élèvent sont divisés aussi par des rues, mais tellement étroites que ce ne sont que des ruelles ou plutôt des passages découverts à l'usage des piétons. On porte le nombre des rues à plus de 2,408. Malgré sa position Venise ne se ressent point de la maligne influence des lagunes; ici le mouvement continuel des flots divise l'air et l'assainit. Le sol sablonneux de cette cité ne renferme point de sources; quelques citernes particulières et 460 citernes publiques fournissent de l'eau à 426,000 habitants. Les lagunes et les canaux de Venise font sa principale sûreté; les vaisseaux de guerre ne peuvent l'attaquer: aussi, avant l'expédition française qui eut lieu en 1797, nulle armée ennemie n'y était entrée.

L'église de Saint-Marc, l'un de ses principaux édifices, n'est cependant ni la plus belle, ni la plus grande de Venise; mais elle est la plus riche en ornements, et l'on dit avec raison qu'elle ne ressemble à aucun autre construction. Sa façade longue et ébrasée présente cinq grandes arcades fermées par des portes de bronze; au-dessus et tout autour règne une tribune qui, sur la face principale, supporte les quatre fameux chevaux d'airain qu'on prétend avoir été fondus à Corinthe, d'où ils furent transportés à Athènes; qui servirent d'ornements aux arcs de triomphe élevés à Néron et à Trajan à Rome; qui accompagnèrent Constantin à Byzance; qui furent transportés de Constantinople à Venise au treizième siècle, et qui, sous le règne impérial, ornèrent la place du Carrousel à Paris, d'où, en 1815, ils retournèrent à celle qu'ils occupent. Leur enlèvement fut un jour de deuil pour le peuple parisien, qui sentait l'humiliation de la conquête; leur réinstallation fut une fête pour le peuple de Venise: on aurait dit qu'il recouvrait, avec ces monuments de son ancienne gloire, sa primitive indépendance.

L'église de Saint-Marc, monument où brillent l'élégance grecque et le luxe byzantin, remonte au commencement du dixième siècle. Un portique soutenu par 288 colonnes l'environne. Le faite de l'édifice est hérissé de pyramides et de statues dont l'ensemble est bizarre et de mauvais goût;

l'intérieur est sombre et surchargé de colonnes, de statues et de dorures ; le grand-autel est, dit-on, celui de Sainte-Sophie, rapporté de Constantinople avec les chevaux de Corinthe.

La place de Saint-Marc, la plus belle de Venise, peut être mise en parallèle avec les principales places publiques des capitales de l'Europe ; sa longueur est de 65 mètres, et sa largeur de 35 ; mais ce n'est point par ses dimensions qu'il faut la juger : vue de la mer, elle offre un coup d'œil magnifique. Près du quai, deux colonnes de granit, provenant, dit-on, du temple de Saint-Saba à Saint-Jean-d'Acre, mais qui sont égyptiennes, et dont l'une supporte la statue de saint Théodore, et l'autre le lion ailé de saint Marc, qui pendant plusieurs années fut à Paris l'ornement de l'esplanade des Invalides ; à droite, le palais ducal, dont la lourde architecture a quelque chose du style mauresque ; à gauche, le palais royal, édifice moderne orné d'arcades et de colonnes ; l'église de Saint-Marc, la monnaie, la bibliothèque et plusieurs beaux bâtiments, ouvrages de l'architecte Lansorino, forment l'enceinte de cette belle place, qui est à la fois le point de réunion des oisifs et des étrangers et le théâtre des fêtes publiques de Venise. Sous quelques-unes de ces arcades se succèdent les boutiques les plus brillantes et les cafés les plus fréquentés de la ville. La partie la plus rapprochée du quai porte le nom de *Piazetta*, ou petite place.

L'ancienne résidence du doge, le palais ducal ou de Saint-Marc, où siégeaient jadis les redoutables inquisiteurs d'État, édifice qui fut plus d'une fois, comme le sérail de Constantinople, ensanglanté par les têtes que l'on y exposait à la balustrade extérieure, atteste que l'aristocratie, armée des lois républicaines, peut être aussi sanguinaire que la monarchie la plus tyrannique et la plus absolue. Il faut plus d'un jour pour voir cet édifice : nous n'essaierons pas d'en décrire l'intérieur ; les statues colossales qui ornent l'escalier ; les galeries que décorent les chefs-d'œuvre du Tintoret, du Titien, de Paul Véronèse, du Corrège et d'Alberti ; la bibliothèque, composée de plus de 650,000 volumes et de 5,000 manuscrits. C'est dans la bibliothèque placée dans l'immense salle du palais de Saint-Marc, où s'assemblait le grand conseil, que l'on conserve la célèbre mappemonde de *Fra Mauro*, dessinée en 1460, et le précieux manuscrit des lois lombardes dit de Trévise. Dans une autre salle de ce palais, on voit les grandes cartes de *Marco Polo*. On admire le beau portail de *Sainte-Marie de Nazareth* ; la façade de l'église de *Saint-Jérémie*, qui ressemble plutôt à un palais qu'à un temple ; le péristyle de celle de *Saint-Simon*, et la noble architecture de l'église de la confrérie de Saint-Roch. L'église de

Saint-George majeur est une des merveilles de *Palladio*, et celle du Rédempteur en est le chef-d'œuvre. Dans celle de *Frari*, reposent, dit-on, les restes du Titien, et sous une belle pyramide le cœur de Canova.

Les archives générales de Venise (*archivio generale*), établies dans l'ancien couvent des *Frari*, forment l'une des curiosités les plus remarquables de cette ville, et certainement l'une des plus énormes masses de papier écrit qui aient été jusqu'ici rassemblées. Cette collection, distribuée dans un ordre parfait, se compose de 298 salles, salons et corridors, dont les murs sont couverts de haut en bas de rayons, et contiennent 8,664,709 volumes ou cahiers. Le plus ancien des documents qu'ils renferment remonte à l'année 887.

Les théâtres portent presque tous ici le nom de quelque saint : l'un des plus grands est celui de *Saint-Luc*; celui de *Saint-Benoît* est consacré aux opéras; celui de *Saint-Ange*, à divers genres de productions dramatiques; celui de *Fenice*, terminé en 1793, est le plus beau; il a coûté des sommes considérables; il peut contenir environ 3,000 personnes. Parmi les nombreux palais dont Venise s'enorgueillit, il en est peu qui ne puissent passer ailleurs pour de belles maisons de particuliers. Les principaux sont le palais *Trévisan*, d'une élégante architecture, qui indique l'époque de la renaissance; les palais *Pisani* et *Gustiniani-Lolin*, qui renferment tous deux de bons tableaux et le premier une bibliothèque choisie; le palais *Grimani*, un des plus élégants de Venise; le palais *Manfrini*, célèbre par sa riche galerie de tableaux des diverses écoles et ses curiosités; enfin le palais *Vendramini-Calergi*, qui ne le cède à aucun des précédents pour le goût, la richesse et la magnificence.

Nous avons décrit la place Saint-Marc, mais Venise en renferme encore d'autres : ce sont celles de *San Giovanni-Paolo*, *Santa Margarita*, *Santa Maria-Formosa*, *San Paolo* et *San Stefano*. Le pont du *Rialto*, qui traverse le *canale Grande* et réunit les deux parties de la ville, est le plus commerçant, le plus solidement construit, en un mot l'un des principaux ponts de l'Europe.

L'arsenal de la marine, avec ses chantiers, occupe une enceinte de plus d'une lieue de tour; mais ce n'est plus cet établissement qui, à l'époque du Dante, occupait 16,000 ouvriers, et dans lequel, au dix-septième siècle, 3,000 personnes étaient constamment employées : le silence et le repos ont remplacé son ancienne activité. Les deux grands lions de marbre blanc placés à son entrée, du côté de la ville, sont encore une conquête de Venise : ils ont été apportés d'Athènes. L'intérieur de cet édifice renferme

plusieurs curiosités ; c'est là que se trouvent un casque en cuir que l'on prétend être celui d'Attila et le massif harnais de son cheval ; des étendards tures, trophées de la bataille de Lépante, et l'armure donnée par Henri IV à la république, mais dont l'épée a disparu en 1797, au moment de la chute de la république. Le port de Venise est aujourd'hui l'un des trois ports militaires de l'empire d'Autriche ; mais dans quelques siècles ses arrivages seront sans doute encombrés par les sables qui s'y amoncellent. Son importance commerciale lui a été enlevée par Trieste ; cependant il a repris un peu d'activité depuis 1828, époque à laquelle le gouvernement l'a déclaré port franc.

Les artisans forment à Venise plusieurs corporations, et chacune d'elles entretient une école ; elles sont au nombre de 16 à 18, la plupart réunies dans des bâtiments somptueux ornés de tableaux et de statues. Ces institutions pourraient faire croire que le peuple vénitien est plus instruit et plus éclairé qu'un autre : il n'en est rien ; il aurait tout au plus l'honneur de n'être point aussi ignorant que d'autres peuples de l'Italie. On ne peut refuser aux gondoliers de Venise cet esprit naturel et cet esprit de corps qui en ont fait longtemps une population distincte et compacte au sein de la cité ; mais ce ne sont plus ces agiles bateliers toujours gais et chantant, entonnant en chœur les versets du Tasse ; dans leur grossière simplicité ils ont senti qu'il n'y avait plus de patrie, et leurs chants ont cessé ! Ces hommes savent tous lire et écrire, on peut en dire autant de presque tous les ouvriers de la ville ; il est vrai que c'est à peu près à ces seules connaissances que se borne aussi l'instruction des classes plus élevées.

Les bibliothèques publiques sont peu fréquentées, les cabinets de lecture ne se composent que de mauvais romans. A l'exception de quelques esprits favorisés des dons de la nature, on ne voit plus que des hommes ordinaires dans cette ville qui donna naissance aux Algarotti, aux Gaspar Gazzi, aux Goldoni, aux Paoli, aux Bembo, et à tant d'autres hommes célèbres. Si les Vénitiens ont peu de littérature, la musique est, en revanche, leur délassement favori.

Malgré la décadence dans laquelle le commerce de Venise est tombé, elle est encore l'un des plus importants entrepôts de l'Italie. Elle a des fabriques et des manufactures, une chambre et un tribunal de commerce, une bourse et une société d'assurances. Ses derniers doges célébraient encore dans l'île de *Malamocco* leur mariage avec la mer, qu'elle n'était déjà plus qu'une puissance maritime du dernier ordre.

Réduite à l'état de chef-lieu de province autrichienne, quelle main sera

assez puissante pour arrêter la ruine de Venise? Ceux qui l'ont vue il y a quarante ans ne la reconnaissent plus, tant est différent le spectacle que présente cette capitale, qui, dès le sixième siècle, avait une marine; qui, lorsque l'Europe était plongée dans la barbarie, fêtaït Pétrarque et encourageait les arts; qui, enfin, pendant 900 ans, fut la métropole du commerce, et traita d'égale à égale avec les plus grandes puissances.

Près de cette ancienne *reine* de l'Adriatique, l'île de *Torcello* renferme une ville épiscopale qui fut jadis opulente. Sa cathédrale, monument du onzième siècle, est enrichie de mosaïques et de peintures. Les restes d'un palais qui fut la résidence d'un terrible conquérant, une place publique où l'on voit encore le trône en pierre sur lequel Attila, roi des Huns, rendait la justice, attirent les pas de l'étranger. Cette ville, qui pendant l'hiver a environ 9,000 habitants, est presque déserte en été : c'est l'époque où l'air y devient très-malsain.

Les îles *Lidi*, au nombre de sept, ne sont que des bancs de sable formés par les alluvions des cours d'eau et de la mer; elles produisent de belles fleurs et des fruits savoureux. L'une d'elles, appelée *Lido*, est remarquable par le château de Saint-André, chef-d'œuvre d'architecture militaire de San Micheli, qui sur un sol marécageux est parvenu à construire un solide édifice que l'on pourrait prendre de loin pour un rocher taillé.

La petite île de *Saint-Lazare* est habitée, depuis 1717, par les moines méchitaristes (ils suivent la règle des Bénédictins) arméniens, religieux affables, laborieux, qui publient dans leur langue de bonnes éditions des livres les plus utiles et les plus estimés, et se livrent à l'éducation de leurs jeunes compatriotes. Couvent, lycée, imprimerie, cette maison ramènerait l'ennemi le plus emporté des institutions monastiques. L'abbé est un prêtre poli, dont les manières ont une sorte de dignité orientale qui n'est ni sans grâce ni sans douceur. La bibliothèque du couvent, d'environ 15,000 volumes et de 400 manuscrits orientaux, principalement arméniens, est, comme tout le reste, dans un ordre parfait.

*Murano*, ville de 4,000 âmes, dans l'île du même nom, renferme plusieurs belles églises, dont l'une des plus remarquables est celle de Saint-Donat ou le Dôme, monument d'architecture grecque-arabe du douzième siècle, orné d'élégantes mosaïques de la même époque et de plusieurs beaux tableaux. Dans celle de Saint-Michel, on voit le tombeau de Pierre Sarpi, célèbre sous le nom de Fra Paolo. L'île de Murano a conservé les manufactures de glaces qui firent jadis la réputation de l'industrie vénitienne, mais qui ont été bien surpassées en France et en Angleterre;



ependant elle a toujours la même supériorité dans la fabrication des perles fausses que l'on vend sous le nom de perles de Venise.

L'île *Saint-Clément* renferme encore les restes d'un couvent de Camaldules; celle de *Pelestrina*, peuplée de 8,000 âmes, possède une petite ville; c'est là qu'il faut admirer ces *marazzi*, magnifique digue formée d'énormes blocs de marbre, et qui, destinée à protéger Venise contre la fureur des flots, s'élève à 3 mètres au-dessus de la mer sur une longueur de 215 mètres.

Au sud de Venise, *Chioggia*, près de l'embouchure de la Brenta, est une ville de 24,000 âmes, qui est bien bâtie, et qui possède une belle cathédrale et un bon port que défendent des batteries.

En terminant la description du royaume Lombard-Vénitien, nous croyons utile de faire remarquer que cette partie de l'Italie, malgré le joug étranger qui pèse depuis si longtemps sur elle, n'a pas perdu cette disposition qui porte en général la nation italienne à profiter des progrès de la civilisation. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point le gouvernement autrichien, dans le but de conserver son autorité en Italie, a dû étendre sur ses possessions les rigueurs d'une politique ombrageuse; mais on doit lui rendre la justice de reconnaître qu'il a mis peu d'entraves à la tendance générale au bien-être matériel, et que même il a favorisé d'une manière remarquable l'extension de l'instruction primaire. L'industrie et le commerce de ce pays connaissent les avantages qu'ils peuvent tirer de l'emploi de la vapeur: sur le lac Majeur, et sur ceux de Côme et de Garda, on navigue rapidement aujourd'hui au moyen de bateaux à vapeur; de nouveaux canaux, de nouvelles routes et un réseau complet de chemins de fer, dont une partie seulement est aujourd'hui (1854) livrée à la circulation, ont encore facilité les moyens de communication. Il ne manque à ce beau pays qu'un régime d'administration politique moins oppressif; espérons que la sagesse et que la libéralité du gouvernement autrichien, et surtout qu'une meilleure entente du peuple Lombard-Vénitien pour ses véritables intérêts, permettront à l'Autriche, dans un avenir prochain, de faire à l'opinion publique toutes les concessions compatibles avec sa domination en Italie.

## TABLEAUX statistiques du royaume Lombard-Vénitien en 1854.

## STATISTIQUE GÉNÉRALE.

SUPERFICIE.	POPULATION.	POPULAT. par lieue carr.	DIVISION POLITIQUE.
En milles carr. géogr. allem. 826,02.	En 1851. 5. 07.472.	2,181	2 gouvernements : ( Milan, 9 délégations. Venise, 8 délégations. Comprenant 41 villes, 176 bourgs, 5,481 villages ou hameaux.
En lieues géogr. carrées, 2294,46.	En 1833. 4,157,700 <sup>1</sup>		

<sup>1</sup> Cette population se compose de 4,378,000 Italiens, 71,500 Allemands, 6,200 Juifs, 800 Grecs et 1,200 Arméniens.

## STATISTIQUE DU GOUVERNEMENT DE MILAN.

Superficie : 1,089 lieues géogr. carr. — Population : 2,725,740. — Population par lieue carr. : 2,503.

DÉLÉGATIONS.	SUPERFIC. en lieue c.	POPULAT.	VILLES ET LEUR POPULATION.
MILAN . . .	97,89	604,512	MILAN, 200,000. — Monza, 17,000. — Gallarate, 10,000.
SONDRIO . . .	164,47	98,550	Sondrio, 4,200. — Chiavenna, 3,400. — Bormio, 1,700.
COMÉ . . .	143,11	423,206	COMÉ, 17,000. — Lecco, 3,000. — Varese, 4,000.
PAVIE . . .	52,68	171,622	PAVIE, 24,000. — Abbiategrosso, 7,000. — San-Colombano, 6,000.
LODI-CREMA.	60,30	218,844	Lodi 17,000. — Crema, 9,000. — Codogno, 8,500.
BERGAME . .	212,17	378,123	Bergame, 32,000. — Clusone, 4,200. — Treviglio, 7,200. — Pisogne, 3,200.
BRESCIA . . .	171,47	356,225	Brescia, 34,000. — Chiari, 9,000. — Lonato, 6,400. — Gar- done, 1,800. — Desenzano, 4,200. — Salò, 4,400.
CREMONE . .	63,66	201,558	CREMONE, 28,000. — Pizzighetone, 5,000.
MANTOUE . .	118,55	270,100	Mantoue, 27,000. — Revezze, 8,500. — Sabbionetta, 7,000. — Rozzolo, 5,200. — Peschiera, 1,800. — Viadana, 6,500.

## STATISTIQUE DU GOUVERNEMENT DE VENISE.

Superficie : 1,205 lieues géogr. carr. — Population : 2,281,732. — Population par lieue carr. : 1,893.

DÉLÉGATIONS.	SUPERFIC. en lieue c.	POPULAT.	VILLES ET LEUR POPULATION.
VENISE . . .	139,17	298,425	VENISE, 126,000. — Burano, 9,000. — Chioggia, 27,000. — Mestre, 7,000. — Murano, 4,500. — Palestrina, 8,000. — Portogruaro, 4,500.
VERONE . . .	142,50	302,902	Vérone, 52,000. — Villa-Franca, 6,000. — Legnano, 2,200.
ROVIGO . . .	57,50	153,783	Rovigo, 8,000. — Adria, 12,000. — Lendinara, 6,000.
PADOUE . . .	109,08	312,765	PADOUE, 53,000. — Abano, 4,000. — Este, 8,000. — Monfa- lice, 6,000. — Montebelluna, 9,000. — Pieve di Sacco, 3,200.
VIGENCE . . .	141,25	310,694	Vigence, 32,000. — Bassano, 11,700. — Cittadella, 7,500. — Lunigo, 6,200. — Schio, 6,200.
BELLUNE . . .	163,40	157,120	Bellune, 8,400. — Feltre, 5,200.
TREVISE . . .	121,75	286,190	Treviso, 19,000. — Castel-Franco, 4,200. — Conegliano, 4,700. — Serravalle, 6,000.
UDINE . . .	331,15	429,844	UDINE, 23,000. — Cividale, 5,000. — Gemona, 6,000. — Palma Nova, 2,400. — Pordenone, 6,000. — Tolmezzo, 2,400.

## LIVRE CENT SOIXANTE-ONZIÈME

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Royaume de Sardaigne. — Principauté de Monaco.

Longtemps avant notre ère, les bords méridionaux du lac Léman étaient habités par les *Nantuates*; ceux de la Dora étaient habités par les *Salassi*, peuple celte sur lequel Stabon donne quelques renseignements : il dit que la plus grande partie de leur territoire est dans une profonde vallée : c'est celle d'Aoste. Il ajoute qu'ils possèdent des mines d'or; mais nous sommes porté à croire qu'ils exploitaient ce métal par le lavage dans des terrains d'alluvions; car, selon lui, la *Duria*, aujourd'hui la *Dora*, leur fournissait l'eau nécessaire pour cette opération; souvent ils la tarissaient, ce qui faisait naître des querelles sanglantes entre eux et leurs voisins, qu'ils privaient de cette rivière utile à leurs travaux agricoles. Ils eurent fréquemment avec les Romains des combats et des trêves : leurs défilés et leurs montagnes doubleraient leurs forces. Ils eurent aussi la hardiesse de taxer à une drachme par tête les soldats de l'armée de Decius Brutus, qui fuyaient de Modène, et de faire payer à Messala le bois de chauffage et les arbres nécessaires à ses soldats campés dans leur voisinage. Ils pillèrent même une fois le trésor impérial, et sous prétexte de travailler aux ponts et chaussées, ils firent rouler sur des légions d'énormes masses de pierres. La conduite de ce peuple irrita les Romains, Auguste le détruisit; 40,000 prisonniers furent vendus comme esclaves, 4,000 furent incorporés dans la garde prétorienne, et 3,000 Romains envoyés par Auguste fondèrent la ville d'*Augusta* dans le lieu même où Varron, leur vainqueur, avait fait camper son armée. C'est cette ville qui a donné son nom à la vallée d'*Aouste* ou d'*Aoste*.

Les *Taurini* habitaient entre les Alpes, le Pô et la Dora. Ils étaient d'origine celtique, comme les précédents. Les *Statielli*, sur lesquels on a très-peu de détails, occupaient la rive droite du *Tanaro*; mais à l'ouest de ces peuples, et au pied des Alpes, était placé celui auquel les anciens donnent indistinctement les noms de *Vagienni*, de *Vageni* ou de *Bageni*. Au sud de ceux-ci, sur le versant méridional des Alpes, la petite nation des *Intemeli* s'étendait jusqu'à la mer. Enfin sur le versant méridional des Apennins, dans l'espace compris entre *Gênes* et la *Spezzia*, le petit peuple des

*Apuni* portait le nom de la ville d'*Apua*, aujourd'hui *Pontremoli*. Le territoire de ces quatre derniers peuples constituait la province romaine de *Ligurie*. Les autres étaient compris dans la *Gaule viennoise* et dans la *Gaule cisalpine*.

C'est vers la fin du quatrième siècle que le pays voisin du lac Léman prit le nom de *Savoie* (*Sabaudia*). Ce pays, beaucoup plus considérable alors qu'aujourd'hui, comprenait celui de Vaud, dont une partie appartenait à la contrée appelée *Maxima Sequanorum* dans la Gaule belge. Il fut successivement envahi par les Ostrogoths et les Bourguignons; ceux-ci l'incorporèrent au royaume qu'ils fondèrent vers l'an 408; mais en 532, ce royaume ayant été conquis par Childbert, roi des Franes, la Savoie appartint à la France jusqu'à l'époque du partage des États de Charlemagne, qu'elle échut à Lothaire et fit partie du corps germanique. Un nouveau royaume de Bourgogne s'étant constitué vers 888, la Savoie y fut incorporée vers l'an 930. Rodolphe III, dit *le Fainéant*, qui mourut vers l'an 1031, donna son royaume à l'empereur Conrad le Salique, après avoir toutefois érigé la Savoie et la Maurienne en comté, en faveur d'un seigneur Berthold ou Berold, qui avait rendu de grands services à l'État. Conrad confirma Humbert *aux blanches mains*, fils de Berthold, dans la possession de ce comté qui, en 1416, fut élevé au rang de duché, par l'empereur Sigismond, en faveur d'un Victor-Amédée qui en était souverain.

La maison de Savoie est considérée à juste titre comme l'une des plus anciennes de l'Europe; mais plus son origine est obscure, moins on doit être étonné de voir le soin que les généalogistes ont pris de la faire descendre de Wittikind. Ce chef saxon est en quelque sorte le *Japhet* des princes de l'Europe moderne: tous prétendent l'avoir pour aïeul. La maison de Savoie descendant seulement de Berthold, peut prouver une antiquité de plus de 800 ans: c'est une durée assez respectable. Le fondateur de la monarchie sarde est Victor-Amédée II. Dégouté des affaires, il abdiqua en 1730 en faveur de Charles-Emmanuel son fils, qui, par son ingratitude, le conduisit au tombeau. Le règne de Charles-Emmanuel fut glorieux, mais ses successeurs perdirent, par suite de l'influence qu'eurent sur la politique européenne les conquêtes de la république française, toutes leurs provinces continentales, et le royaume de Sardaigne, réduit au territoire de cette île, ne reprit son ancien rang que par les traités de 1815, qui le remirent en possession de ses États.

Ce royaume comprend l'ancien *duché de Savoie*, moins une petite por-

tion cédée au canton de Genève; la *principauté du Piémont*, les *duchés d'Aoste* et de *Monferrat*, la *seigneurie de Verceil*, les *marquisats de Saluces* et de *Yveré*, les *comtés de Nice* et de *Asti*, et *l'île de Sardaigne*. A ces anciennes possessions le congrès de Vienne a ajouté une petite partie du Milanais, le territoire de l'ancienne *république de Gènes* et l'île de *Capraja*.

Sa superficie totale est de 3,856 lieues géographiques carrées, dont 2,597,48 pour le continent et 4,258,85 pour l'île de Sardaigne. La population du royaume, qui était en 1826, d'après les recensements officiels, d'environ 3,800,000 individus, était, au commencement de l'année 1852, de 4,990,249 habitants, dont 4,437,584 pour les États de *terre ferme*, et 552,665 pour l'île de Sardaigne.

Une partie des Alpes qui appartiennent au groupe du mont Blanc, se trouve, ainsi que cette célèbre montagne, sur le territoire sarde. Les principales rivières qui arrosent les provinces continentales sont le *Rhône* qui borde à l'ouest la Savoie, l'*Isère* qui en traverse une partie, le *Var* qui arrose l'intendance de Nice, la *Magra* celle de Gènes; enfin le *Pô*, qui avec le *Tanaro*, la *Stura*, la *Dora* et quelques autres de ses affluents, arrosent les intendances de Turin, d'Alexandrie, de Novare, etc.

Nous avons eu, dans le livre précédent, l'occasion de parler de l'état physique et des productions naturelles du pays; nous ne reviendrons pas sur ce sujet.

Les diverses parties des États sardes diffèrent par leurs idiomes. Le savoisien et le vaudois sont des dialectes de la langue romane, qui est une des branches de la langue italique. Dans le comté de Nice on parle le provençal, qui est un autre dialecte de la même langue. L'italien en usage dans les autres provinces du continent est loin d'être pur : le piémontais et le génois sont des dialectes remplis de mots français. Dans la Sardaigne on parle un italien mêlé de mots latins, castillans, grecs, français et même allemands. Ce sont autant de traces qui restent des différents peuples qui se sont établis dans l'île.

Depuis l'année 1847 les États de terre ferme sont partagés en 41 divisions administratives subdivisées en 39 provinces comprenant 2,710 communes, et l'île de Sardaigne en 3 divisions administratives subdivisées en 11 provinces.

Nous commencerons notre excursion chorographique par le nord de la Savoie. La première ville que l'on traverse en venant de Genève est *Bonneville*, où l'on remarque, à l'extrémité du pont qui traverse l'Arve, une

statue érigée, en 1824, au roi Charles-Félix, en mémoire des digues qu'il fit élever pour arrêter les ravages de cette petite rivière torrentueuse. A une lieue au delà du village de *Cluse*, on fait voir aux étrangers la caverne de Balme qui a 500 à 600 mètres de longueur, et dont l'entrée est à 225 mètres au-dessus des eaux de l'Arve. Plus loin on remarque le Nant-d'Apenas, cascade qui, tombant de la hauteur d'environ 250 mètres, se détache comme une longue écharpe blanche sur un fond de roches noires dont les couches sont d'un côté disposées en zigzag, et de l'autre en un grand nombre de bandes arrondies et parallèles. De la petite ville de *Sallenches*, que traverse un torrent fougueux, et qui a été détruite par un incendie au mois de mars 1840, on ne peut se lasser d'admirer la vue majestueuse du mont Blanc. Sallenches s'élève aujourd'hui à quelque distance de l'emplacement qu'elle occupait. De l'autre côté de l'Arve, le village de *Saint-Martin* est situé au pied de l'aiguille calcaire de Warens, qui s'élève à 2,338 mètres. Sur la rive gauche de l'Arve, les *bains de Saint-Gervais*, au pied du mont Blanc, attirent chaque année une foule d'étrangers par l'efficacité de leurs eaux thermales, par la magnifique cascade qu'on y remarque et par les sites pittoresques qui les environnent.

Sur le chemin qui, par la rive gauche de l'Arve, conduit à la vallée de Chamouni, où cette rivière prend sa source, on passe près du lieu qu'occupait le petit lac de *Chède*, qui fut détruit par un éboulement en 1839. Entouré de vertes pelouses, ce lac présentait une singulière particularité : c'est qu'au fond de ses eaux limpides et tranquilles on apercevait çà et là des places du plus beau bleu, que les montagnards attribuaient, les uns à des sources qui ne gèlent jamais, les autres à ses cavités profondes.

Le village de *Servoz*, qui, sous l'administration française, s'enrichissait par l'exploitation des mines de plomb argentifère, offre aujourd'hui le tableau de la misère; les travaux y sont depuis longtemps abandonnés; les usines n'offrent plus que de tristes ruines. C'est un peu au delà de ce village que commence la vallée de Chamounix, devenue le rendez-vous des *touristes* de toutes les nations, depuis qu'en 1741 deux Anglais, dont l'un était le célèbre voyageur Pecoche, la signalèrent à la curiosité de leurs compatriotes. Mais on sait que plus d'un siècle avant cette époque le vertueux François de Sales y avait porté à de malheureux habitants que les éboulements de deux montagnes avaient réduits à la plus affreuse misère, les consolations de la religion et les secours que réclamait leur indigence.

Celui qui n'a point encore parcouru les Alpes ne peut voir sans une

sorte d'admiration cette longue vallée profondément encaissée entre deux rangées de hautes montagnes : à gauche le mont Brevent, à droite les rameaux du mont Blanc, qui forment une suite d'obélisques élancés dans les airs comme les flèches d'un gigantesque édifice gothique ; ici l'Arve qui serpente en roulant avec fracas ses eaux écumeuses sur son lit rempli des débris des montagnes ; là ces trois amas énormes de glaces, appelés le glacier des Buissons ou des Bossons, le glacier des Bois et le glacier de l'Argentière, qui, commençant dans la région des neiges perpétuelles, descendent jusqu'au fond de la vallée, au milieu des prairies ou des champs en culture. C'est le glacier des Bois qui forme près du sommet du Montanvert, à 800 mètres au-dessus de la vallée, ce que l'on nomme la mer de glace, longue de 2 lieues sur une largeur d'environ une demi-lieue. Mais ce que ce glacier offre de plus remarquable, c'est vers son extrémité, au milieu de la vallée, une caverne de 32 mètres de diamètre et de 20 mètres de hauteur, creusée naturellement dans la glace et du fond de laquelle se précipite l'Aveyron. On croit voir le palais de cristal qui sert d'asile à la nymphe des torrents.

À 14 lieues à l'ouest du village de Chamouni ou Chamonix, la petite ville d'Annecy, agréablement située au bord d'un lac, est le siège d'un évêché. Le vieux château qui appartenait aux anciens comtes de Genève, le palais où réside l'évêque, la cathédrale où l'on conserve les reliques de saint François de Sales, l'église du couvent de la Visitation, bâtie par le roi Charles-Félix, et la salle de spectacle, sont ses principaux édifices. Cette ville de 8,300 âmes possède des filatures de coton, une importante verrerie et des usines. Le lac qui la baigne a trois lieues de longueur sur une de largeur, à quelque distance de sa rive orientale on voit le château de Menthon, qui, à en juger par une inscription placée sur la porte, a la prétention d'être antérieur à la naissance de Jésus-Christ ; et plus loin le bourg de Talloire où naquit le chimiste Berthollet. Au nord du lac, le village d'Annecy le Vieux paraît être l'antique *Dinia* : on y a trouvé des inscriptions romaines.

Chambéry est encore plus agréable par sa position au milieu d'un bassin entouré de hautes montagnes, qu'intéressante par ses édifices ; cependant elle n'est pas dépourvue de belles constructions. La cathédrale est un édifice du commencement du quinzième siècle, où l'on voit des fresques de cette époque ; le portail de l'église dite de la Sainte-Chapelle est orné des statues de plusieurs princes de la maison de Savoie ; la chapelle royale est remarquable par ses vitraux ; le théâtre est d'une construction élégante et simple ; la caserne peut loger, dit-on, plus d'un régiment ; la place de

Lans, la plus belle de la ville, est décorée d'une fontaine d'assez mauvais goût; mais la promenade de Verney, plantée en quinconce, est jolie et agréable. Chambéry a une population de 16,000 âmes; siège d'un archevêché, elle possède une société royale académique, une bibliothèque où l'on remarque quelques beaux manuscrits, enfin un musée riche en médailles antiques et en bons tableaux. Les environs de cette ville sont aussi pittoresques que riches et bien cultivés; la campagne est parsemée de mûriers qui indiquent que l'industrie des habitants tire un grand produit des vers à soie.

*Aix*, peuplée de 3,600 habitants, à 3 lieues au nord de Chambéry, au fond d'un entonnoir formé par de hautes montagnes, est célèbre par ses bains. On y remarque les restes des thermes romains, et ceux d'un temple que l'on croit avoir été érigé en l'honneur de Diane. Au sud-ouest, la route des *Echelles*, qui communique de la France dans la Savoie, est une des constructions les plus remarquables en ce genre : elle porte le nom de la vallée et du bourg des *Echelles*, qu'elle traverse. Le bourg des *Echelles*, aujourd'hui très-fréquenté, a pris le titre de ville.

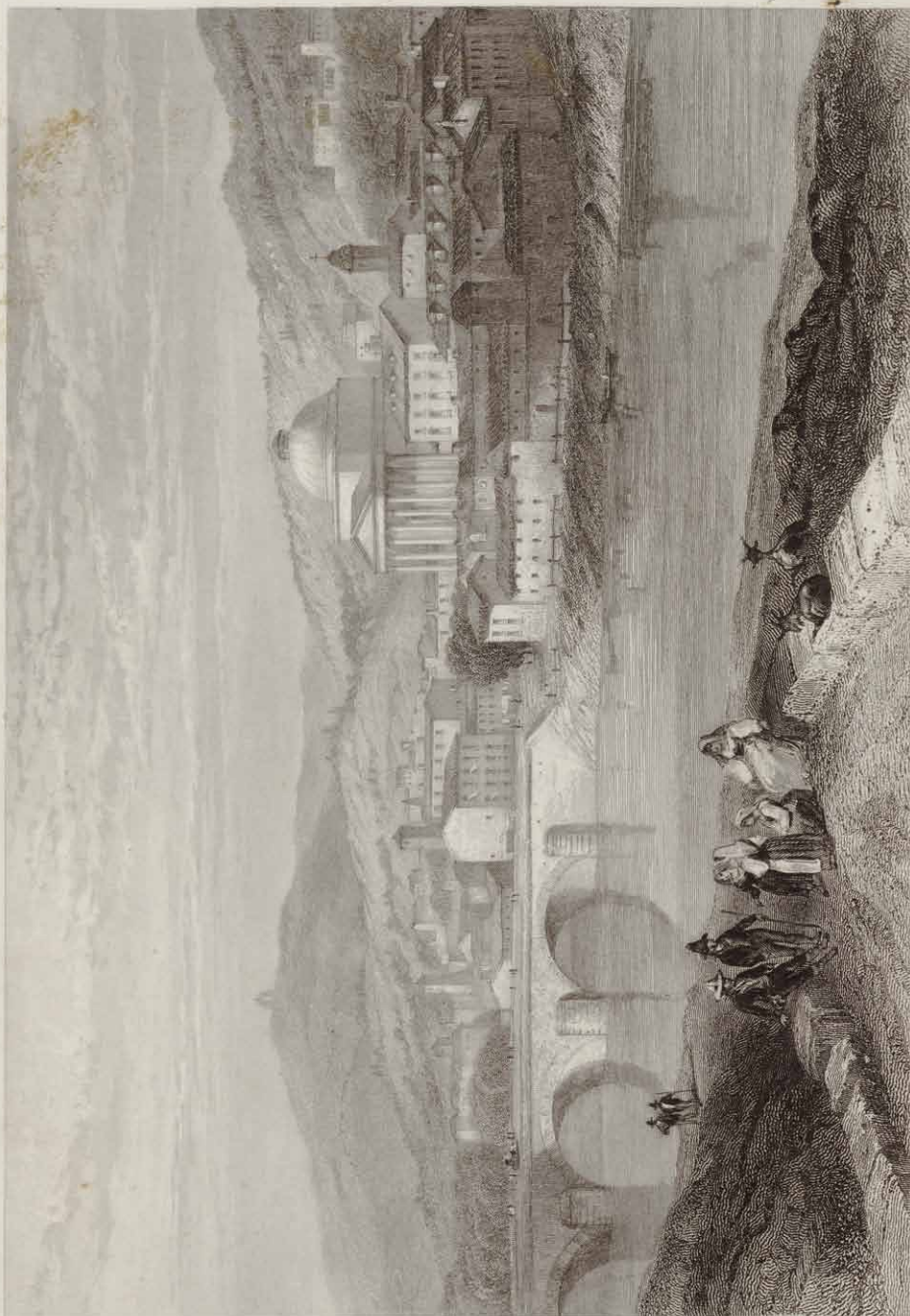
En remontant le cours de l'Isère on arrive à *Conflans*, petite ville qui, malgré sa fonderie royale et son école des mines, a perdu de son importance depuis que la route de la Tarentaise, au lieu de la traverser, tourne le rocher sur lequel elle est bâtie. *L'Hôpital*, au contraire, qui n'en est séparé que par un pont, a changé en vingt ans son rang de simple village contre celui de bourg considérable. *Moutiers* possède, depuis 1822, une école des mines où l'on voit une riche bibliothèque et une belle collection minéralogique. Cette ville, aux environs de laquelle il existe des antiquités, est fort ancienne : elle a porté successivement les noms de *Darentasia*, de *Civitas Centronum*, et enfin celui de *Monasterium*.

La province de Maurienne comprend le bassin de la rivière d'*Arc*, affluent de l'Isère. La petite ville de *Saint-Jean-de-Maurienne*, qui en est la capitale, est triste et mal bâtie. Elle est le siège d'un évêché; sa cathédrale renferme les tombeaux de plusieurs comtes de Maurienne. C'est dans cette ville que Charles le Chauve mourut empoisonné, dit-on, par son médecin le juif Sédécias. En suivant le cours de la rivière jusqu'au grand village de *Lans-le-Bourg*, on remarque le fort de *Bramans*, qui de ce côté défend l'entrée de l'Italie. Les deux côtés de la vallée sont bordés de montagnes, les unes arides et les autres couvertes de forêts, dont les sommités sont creusées de cavernes qui servent de retraite aux ours.

A peine a-t-on traversé l'*Arc*, qui descend des Alpes grecques, que







l'on voit s'élever la superbe route tracée en zigzag sur le revers septentrional du mont Cenis, par laquelle on peut arriver à cheval ou en voiture au point le plus élevé du col, c'est-à-dire à plus de 2,075 mètres. C'est de là qu'avant la construction de cette nouvelle route, se faisait le voyage en traîneau appelé la ramasse, et que l'on franchissait en quelques minutes, au milieu des neiges et des précipices, tout l'espace qui s'étend jusqu'à la *Novalèse*, village aujourd'hui ruiné.

*Suse*, malgré la beauté de son nom oriental, comme le dit M. Valery, n'a de curieux que son arc de triomphe de marbre, dédié à Auguste, remarquable par le bas relief de la frise, offrant un triple sacrifice, monument qui rappelle les arcs antiques de Rome, et qui semble une noble entrée ou une sortie convenable de l'Italie. Cette ville de 3,270 âmes est le siège d'un évêché. *Rivoli*, qui renferme 6,000 habitants, est bien bâti et dominé par un château royal qui n'a jamais été achevé, où naquit en 1562 Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, et où fut enfermé Victor-Amédée II, qui, après avoir abdicqué en faveur de Charles-Emmanuel son fils, avait tenté de reprendre le pouvoir.

*Turin* ou *Torino* occupe l'extrémité des belles plaines qu'arrose le Pô. Cette ville est au confluent du fleuve et de la Dora ou Doire. Il ne faut pas confondre cette petite rivière avec celle qui descend de la vallée d'Aoste. L'origine de cette capitale est fort ancienne; elle était la principale cité de *Taurini*, comme l'indique son nom d'*Augusta Taurinorum*. Elle est formée de deux villes : le *vieux Turin*, qui ressemble à toutes les cités anciennes et gothiques, et le *nouveau Turin*, qui a toute l'élégance des villes modernes. Ses rues bien larges, bien droites, et l'on peut dire aussi bien tristes, ne sont animées que les jours de fêtes; les principales sont celle de la *Dora grossa*, celle du Pô, et la *rue Neuve*. Deux grandes places séparent l'ancienne et la nouvelle ville : l'une est celle de *San-Carlo*, et l'autre celle du *Cas'ello*, ou du château. Turin peut passer pour la plus propre des cités italiennes; elle doit cet avantage à l'abondance des eaux qui, pendant l'été, coulent dans toutes les rues, les nettoient, les rafraîchissent, et, pendant l'hiver, les débarrassent de la neige. La demeure royale occupe le centre d'une vaste place, à laquelle aboutit une rue de plus de 2 kilomètres de longueur. Cet édifice présente d'un côté une façade gothique, et de l'autre l'élégance de l'architecture grecque. Les différents palais qui décorent cette ville sont en général des édifices d'assez mauvais goût, sans en excepter le vaste palais Carignan, bâti en briques. Celui des ducs de Savoie, réuni au palais du roi par une galerie, rappelle par sa

façade certaines parties du Louvre. Celui qui est construit avec le plus de goût est l'ancien palais du comte Birago de Borgaro, aujourd'hui l'hôtel de l'ambassade de France.

La belle place Saint-Charles est décorée de la statue équestre en bronze d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie; due au ciseau d'un artiste distingué, M. Marochetti; elle est ornée de quatre grandes figures allégoriques représentant le comté de la vallée d'Aoste, la principauté de Piémont, le comté de Nice, et le duché de Savoie.

On compte à Turin 110 églises ou chapelles; la plus vantée est celle de Saint-Laurent: elle est entièrement revêtue de marbre et surmontée d'une belle coupole; la plus remarquable sous tous les rapports est celle de Saint-Philippe de Néri. La cathédrale, dédiée à saint Jean, est d'une belle architecture; une inscription y indique la sépulture du savant écrivain Scyssel, qui fut évêque de Marseille et archevêque de Turin.

Le grand théâtre de Turin est l'un des plus beaux de l'Italie; il suffit de dire qu'il a servi de modèle pour celui de Naples, et qu'il est le chef-d'œuvre du comte Alfieri. La salle Carignan, restaurée avec goût, est due au même artiste.

L'un des édifices qui doivent être mis en première ligne est le bâtiment de l'université: on y entre par une grande cour carrée entourée d'un rang d'arcades à double étage, dont les murs sont incrustés de bas-reliefs et d'inscriptions antiques. La fondation de cet établissement remonte à l'an 1405; on y compte environ 2,000 étudiants. Sa bibliothèque, formée principalement de l'ancienne collection des livres et manuscrits des ducs de Savoie, contient plus de 112,000 volumes et 2,000 manuscrits. Le musée des antiques renferme plusieurs objets remarquables; le médailler, l'un des plus riches de l'Europe, prend son rang après ceux de Paris, de Londres et de Vienne.

Le musée égyptien est sans contredit, dans son genre, la plus belle collection qui existe. Il est triste de penser qu'après avoir été formé en Égypte par le consul de France Drovetti, pour orner le Louvre, le gouvernement français n'a pu, par un singulier motif d'économie, en faire l'acquisition, et que la cour de Turin s'est trouvée assez riche pour pouvoir en doter sa capitale.

Sans toutes ces richesses, Turin serait encore au premier rang parmi les villes savantes et littéraires de l'Italie. Outre son université, dont l'enseignement est confié à des hommes du premier mérite, elle possède, sous le titre d'académie militaire, une école où l'on instruit les jeunes officiers,

trois collèges et un institut des sourds-muets. Outre la bibliothèque et le musée dont nous venons de parler, elle renferme des collections d'histoire naturelle et de physique, un *édifice hydraulique*, établissement unique dans son genre, où l'on fait des cours d'hydraulique accompagnés d'expériences faites sur de grandes masses d'eau, des laboratoires de chimie, un jardin botanique regardé comme un des plus beaux de l'Italie, et un jardin expérimental destiné à des expériences d'agronomie, et accompagné d'une collection d'instruments aratoires et d'une bibliothèque relative à la botanique et à l'agriculture. Parmi les sociétés scientifiques se trouvent l'académie royale des sciences, celle des beaux-arts, la société royale d'agriculture et l'académie philharmonique.

Les établissements de bienfaisance se font remarquer par leur belle tenue; l'hôpital Saint-Louis est un modèle dans son genre. Mentionnons encore l'arsenal et la citadelle, pentagone bastionné, seuls restes des anciennes fortifications de cette ville.

Tels sont les monuments de la munificence du gouvernement sarde qui recommandent Turin à la curiosité de l'artiste, du savant et du philanthrope. Cette capitale a pris un tel accroissement depuis 1815, que sa population, qui ne s'élevait qu'à 73,000 âmes, dépasse aujourd'hui 143,157 habitants.

Turin est la tête du réseau de chemins de fer qui doivent couvrir la Sardaigne; il n'y a encore aujourd'hui (février 1854), que les lignes de Turin à Gènes et d'Alexandrie au lac Majeur qui soient livrées à la circulation. Mais d'autres lignes en construction ou en projet doivent se diriger de Turin sur Nice par Savigliano et Cuneo; de Turin à Novare; de Turin à Suze et à Chambéry avec embranchement sur Pignerol.

Dans les environs de Turin, on voit au bord du Pô le grand château royal, appelé le Valentin, précédé de plusieurs allées plantées de grands arbres, et qui forment l'une des plus belles promenades de la ville. Au pied d'une vaste colline couverte de maisons de campagne, s'élève la magnifique église de la Mère de Dieu, qui semble être une copie du Panthéon de Paris. A l'extrémité de Turin, le pont sur la Doire est un de ceux qui méritent d'être cités en Europe pour leur hardiesse et leur légèreté. Le palais de *Stupinis*, rendez-vous de chasse du roi, peut être regardé comme l'un des plus splendides qu'il y ait en Europe. Sur le sommet de la montagne de la Superga, on aperçoit cette magnifique église que Victor-Amédée I<sup>er</sup> fit élever en 1706, en commémoration de la levée du siège de Turin par les Français. Les caveaux de ce temple servent de sépulture aux rois.

Nous avons laissé au nord de la province de Turin quatre autres provinces qui ne doivent pas être passées sous silence : ce sont celles d'Ivrée, d'Aoste, de Bielle et de Novare. Leurs chefs-lieux seuls méritent d'être nommés. *Ivrée* est une ville épiscopale de 8,500 âmes; son aspect est de loin assez agréable, mais son intérieur est fort laid. La Doire Baltée (*Dora Baltea*) y est traversée par un pont romain. Cette ville fut fondée sous le consulat de Marius; c'est l'antique *Eporedia*. On y fait un assez grand commerce de fromages. *Aoste*, l'ancienne *Augusta Salassiorum*, est aussi le siège d'un évêché; elle possède plusieurs restes de constructions romaines et un arc de triomphe érigé à Auguste.

Au delà du mont Rose, l'admiration qui se portait un instant avant sur les beautés de la nature, se concentre sur un des plus beaux monuments de l'industrie et de la patience humaine : la route du *Simplon*, pratiquée à travers la chaîne des Alpes, surpasse tout ce que les Romains ont exécuté de plus beau dans ce genre.

Le lac Majeur forme la limite des possessions sardes; la route qui descend du Simplon la côtoie et va traverser l'ancienne et jolie ville de *Novare*, peuplée d'environ 19,000 âmes et défendue par un vieux château et quelques fortifications. On y remarque une belle place d'armes, un théâtre nouvellement construit, une cathédrale ornée de quelques beaux tableaux, une belle église dédiée à Saint-Gaudence, et quelques restes d'antiquités romaines. Au nord de cette ville *Oleggio* est recommandable par ses bains. *Vercell*, en italien *Vercelli*, et en latin *Vercellæ*, ville de 18,000 âmes, située, ainsi que les deux précédentes, sur la ligne du chemin de fer d'Alexandrie au lac Majeur, passe pour avoir été fondée par Bellovèse, six siècles avant notre ère. Elle est intéressante par la beauté de ses églises, et possède une école secondaire de médecine et de chirurgie. C'est dans les plaines qui entourent cette ville que les Cimbres furent taillés en pièces par Marius.

Au sud de Turin, et sur le bord de la *Stura*, *Ceni* ou *Cuneo*, qui fut démantelée par les Français après la bataille de Marengo, est une ville épiscopale et commerçante, qui possède une école universitaire de droit et une population d'environ 19,000 âmes. Elle est destinée à être la principale station du chemin de fer de Turin à Nice, aujourd'hui en construction. *Casale*, sur le Pô, à l'est de Turin, ancienne capitale des puissants marquis de Montferrat, a une population à peu près égale à celle de la précédente, mais les beaux édifices y sont en plus grand nombre : ce sont principalement ses églises; son théâtre et son collège; elle est sur le parcours du

chemin de fer d'Alexandrie au lac Majeur. Dirigeons plutôt nos pas sur Gênes.

Le chemin de fer qui conduit à cette ville traverse d'abord *Asti*, jadis *Hasta Pompeia*, célèbre pendant le moyen âge par ses cent tours, comme Thèbes l'était chez les anciens par ses cent portes. Ses vieilles murailles tombent en ruines, ses tours ne sont plus qu'au nombre de trente, et sa population éprouve une diminution sensible : sur une superficie à peu près égale à celle de Turin, on y compte à peine 24,000 âmes. On remarque dans cette ville l'hôtel où naquit Alfieri, et la cathédrale, bel édifice gothique. Son commerce et son industrie ont quelque importance; elle exporte des vins rouges et blancs, estimés les meilleurs du Piémont. Les lieux environnants sont remplis d'antiques souvenirs. A quelques lieues au sud-ouest, on voit *Alba*, jadis *Alba Pompeia*, ville épiscopale qui rappelle le père du grand Pompée qui la restaura; et *Chierasco*, l'empereur Pertinax, qui y reçut le jour. D'*Asti*, le chemin de fer, ainsi que l'ancienne route, longe la vallée du Tanaro à *Alexandrie*.

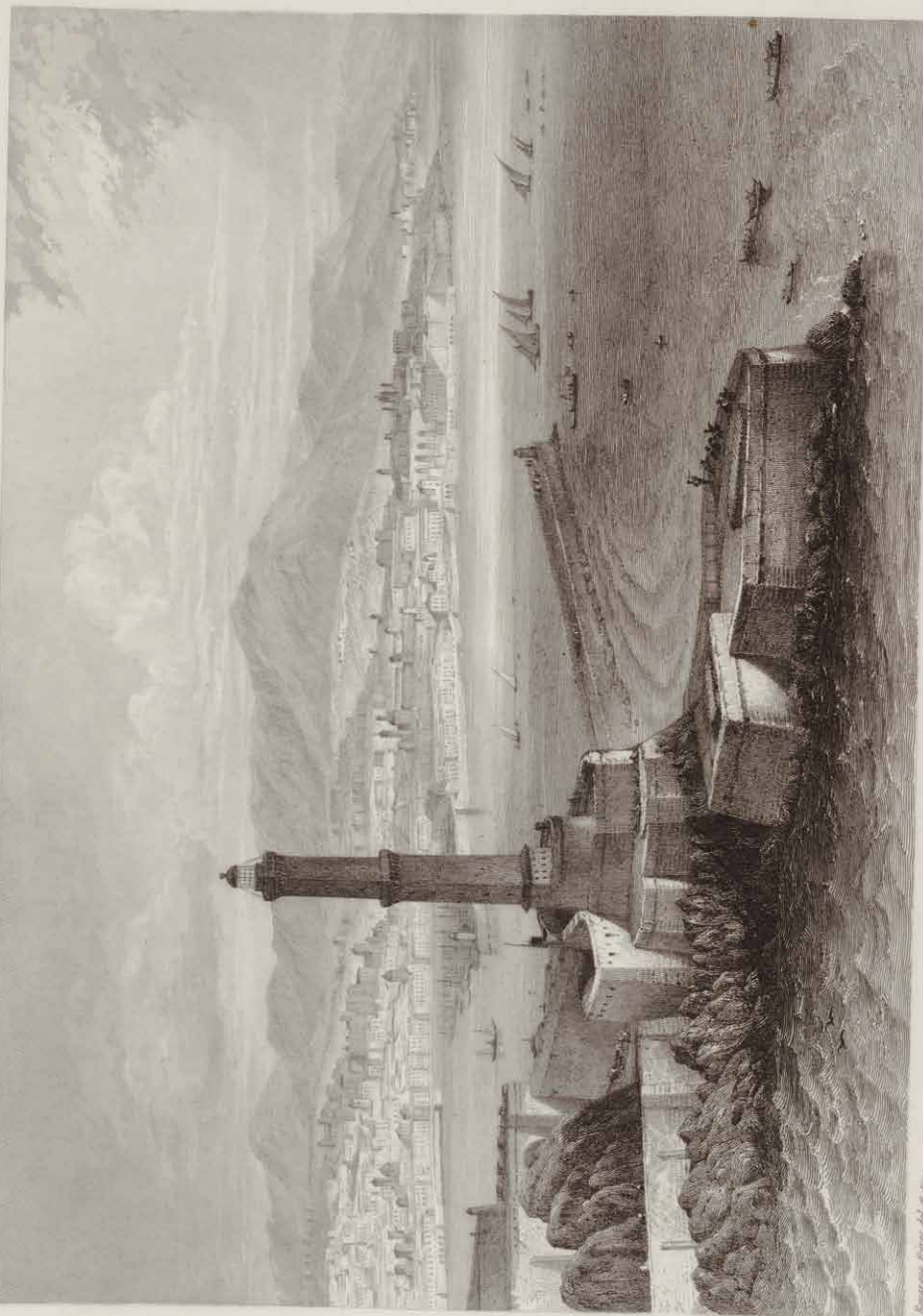
De loin celle-ci ressemble à un village au milieu d'une plaine, et de près ce n'est qu'une ville triste, bâtie en briques, mais l'une des plus importantes places fortes de l'Italie par sa citadelle, autre ville d'un aspect superbe, qui fut construite par les Français, et dont l'entrée est interdite aux étrangers. On sait qu'Alexandrie doit son origine aux querelles des papes et des empereurs pendant le douzième siècle. Elle fut fondée en l'honneur d'*Alexandre III*, et longtemps elle eut le nom d'*Alexandrie de la Paille*, parce que ses maisons étaient couvertes de chaume. Alexandrie est importante aussi par sa population, que l'on évalue à près de 40,000 âmes. Le palais royal, l'hôtel de-ville, quelques-unes de ses églises, le mont-de-piété, le bâtiment où se tient la foire, et son nouveau théâtre, méritent d'être vus. C'est le siège d'un évêché. Elle possède une bonne bibliothèque publique, et une société littéraire qui prend le singulier titre d'*académie des immobiles*. A la sortie de cette ville, une route traverse le village de *Marengo*, célèbre par la victoire que Bonaparte y remporta en 1800 sur les Autrichiens. La colonne érigée au lieu même où Desaix fut tué ne se voit plus. La route conduit ensuite à *Tortone* et à *Voghera*. La première, grande et jadis bien peuplée, n'a que 41,000 habitants; la seconde, qui en renferme 42,000, possède une belle cathédrale dans le style grec. Un embranchement de chemin de fer soudé à Trugarolo à la grande ligne de Turin à Gênes par Alexandrie, doit cotoyer la route qui traverse ces dernières villes, pour aller aboutir aux confins du duché de Parme et Plaisance.

A l'embranchement de la route de Tortone et de celle de Gènes, le pays prend un aspect particulier : on entre dans les Apennins ; le chemin se change en une gorge étroite, tantôt ombragée par des forêts, tantôt bordée par des prairies solitaires. Entre Alexandrie et Novi, on remarque la belle abbaye de dominicains *del Bosco*, qui renferme quelques bons tableaux et le tombeau que le pape Pie V, fondateur de ce couvent, s'y était réservé et qui est resté vide. *Novi*, sur le chemin de fer d'Alexandrie à Gènes, est une ville de 10,300 âmes, dont les plus belles maisons sont habitées pendant l'automne par de riches Gènois ; il ne reste de son vieux château qu'une tour bien conservée et d'une grande élévation.

Nous laissons à l'ouest la route et le chemin de fer en construction d'Alexandrie à Savone, où se trouve *Acqui*, petite ville épiscopale de 6,400 âmes, dont le nom indique qu'il y existait du temps des Romains un établissement d'eaux thermales : celui que l'on y voit aujourd'hui est très fréquenté. On remarque à *Acqui* les restes d'un aqueduc antique.

A partir de *Novi*, deux routes conduisent à Gènes : l'une nouvelle par *Aquata*, *Ronco*, *Busalta* et *Ponte-Decimo*, c'est celle que suit le chemin de fer ; l'autre par la *Bocchetta*. Cette dernière offre des difficultés, mais est admirable par ses points de vue : c'est une suite continuelle de montées et de descentes, de gorges et de ravins ; on est dans le cœur des Apennins. Les habitations, d'abord rapprochées, deviennent plus rares, et bientôt disparaissent ; enfin on est arrivé au col de la *Bocchetta*. Gènes se présente au bas de ces montagnes, et la Méditerranée se perd à l'horizon. Ordinairement celle-ci se confond avec le brouillard qui obscurcit ce passage ; mais par un temps clair, sa surface, brillante comme le cristal, prend la teinte azurée du ciel. Il faut voir Gènes du côté de la mer pour en avoir une idée favorable : bâtie en demi-cercle sur une étendue de plus de 3,500 mètres, elle s'élève en amphithéâtre au pied d'une montagne aride et brûlée ; deux môles imposants défendent l'entrée du port, dominé par un fanal gigantesque. Dans un circuit de 4 lieues, la ville est entourée d'une double enceinte de fortifications, devenues célèbres par le siège qu'y soutint Masséna en 1800, et par la courageuse résistance des habitants, qui souffrirent pendant 59 jours toutes les horreurs de la famine. Elles sont entretenues avec soin. Les rues, pavées de dalles, sont étroites et tortueuses, à l'exception de trois : la rue *Balbi*, la rue *Nuova* et la rue *Novissima*, les seules dans lesquelles les voitures puissent circuler. Cette dernière est formée d'une réunion de palais magnifiques. Rien ne produit







un plus singulier effet, surtout vues de loin, que les terrasses couvertes de jardins remplaçant la toiture des palais et des maisons. On ne se borne point à y cultiver des arbustes et des plantes grimpantes : elles sont construites de manière à pouvoir supporter une épaisse couche de terre, d'où s'élançent dans les airs des orangers de 8 mètres de hauteur. A l'exception de plusieurs riches habitations, telles que les palais *Philippe Durazzo*, *Carrega*, *Maximilien Spinola*, *André Doria*, *Balbi*, *Brignole*, *Lercari imperiale* et plusieurs autres, on ne peut citer que l'ancien palais ducal et quelques édifices religieux.

L'église de Saint-Laurent est la plus vaste de Gênes et l'une des plus belles cathédrales de l'Italie. L'église de l'*Annonziata* fait regretter que sa façade ne soit pas terminée : dans son intérieur l'œil est fatigué par la profusion des dorures; celle de *San-Cyro*, l'ancienne cathédrale, est ornée de fresques, et l'une des plus riches en marbres de différentes couleurs. L'*Assomption de Carignan* est, en petit, Saint-Pierre de Rome : on y remarque un saint Sébastien et un Alexandre Sauli, chefs d'œuvre du Puget; enfin l'église de *Sainte-Marie de la Consolation* renferme quelques peintures et sculptures estimées.

Les trois hôpitaux, le théâtre *Carlo Felice*, le palais de l'université qui renferme une riche bibliothèque et de riches collections, sont dignes de l'attention des visiteurs.

La ville possède trois autres bibliothèques, au nombre desquelles celle dite *Berio*, présent d'un particulier, compte 15,000 volumes et 1,500 manuscrits. Les autres établissements d'instruction sont l'école de marine, celle de navigation et l'académie des beaux-arts.

La *Loggia de Bancchi*, ou la bourse, est un édifice remarquable surtout par la hardiesse de la voûte, formée de simples mâts de navires. Dans le bâtiment de la douane, on admire les belles proportions de la grande salle de Saint-George, ornée des statues du fondateur de cette célèbre banque. Au-dessus de la porte principale de l'édifice, on voit suspendus quelques morceaux de la chaîne de fer qui fermait le port de Pise et que les Génois conquirent en 1290. A la porte du tribunal de commerce, on a placé un monument antique assez curieux : c'est une table en bronze portant une sentence rendue l'an 637 de la fondation de Rome par deux jurisconsultes romains, relativement à la suprématie qu'exerçaient alors les Génois sur les pays limitrophes.

L'enceinte desséchée qui sert de baigne à 700 galériens, est l'ancien arsenal, où furent construites les fameuses galères de la république; le

nouvel arsenal est situé dans l'ancien couvent du Saint-Esprit : on y conserve une proue antique, un canon de cuir et de bois pris sur les Vénitiens au siège de Chiozza en 1379, et l'une des 32 cuirasses portées en 1301 par de nobles croisées génoises.

Les seules promenades de Gènes sont les *murailles du fort*, les allées de l'*acqua verde*, celles de l'*acqua sola*, les *môles*, la promenade du quai, et le beau pont de *Carignano*, de 32 mètres de hauteur, qui, jeté par-dessus des maisons de six étages, réunit deux quartiers élevés de la ville.

La bourse, si fréquentée lorsque la noblesse génoise faisait le commerce de l'univers, est aujourd'hui bien déchue de son ancienne activité, malgré la franchise dont jouit le port de Gènes. Cette ville n'est cependant point tombée dans la même décadence que Venise; mais lorsqu'on pense que du temps des Carthaginois elle était assez puissante par son commerce pour faire ombrage à ce peuple qui la brûla; que, rebâtie par les Romains, elle redevint florissante; que plus tard elle répara les pertes causées par les invasions des Huns, des Goths et des Hérules, par les conquêtes des Lombards et de Charlemagne; qu'au douzième siècle elle fut la première ville commerçante qui fonda une banque, célèbre encore dans ces derniers temps sous le nom de banque de Saint-George, et qui fut rétablie en 1814; que, rivale de Venise au douzième siècle, elle était maîtresse du faubourg de Péra à Constantinople; que devenue la capitale d'une république puissante, elle conserva plus longtemps que Venise la forme primitive de son gouvernement; que, bien qu'elle ait été plus d'une fois obligée de chercher contre ses divisions intestines un refuge dans la protection étrangère, l'amour de l'indépendance fut toujours la principale cause de ses succès; que ce fut par accommodement et non par force qu'elle céda la Corse aux ministres de Louis XV; qu'enfin elle était encore indépendante lorsqu'elle reçut du gouvernement républicain de France une constitution et le titre de *république ligurienne*, jusqu'à ce que, un instant réunie à l'empire français, elle donnât son nom à un département; on est presque disposé à regretter qu'à l'époque de la restauration de tant de trônes européens, Gènes n'ait pas été réintégrée dans son antique indépendance.

On est frappé à Gènes de l'extérieur d'aisance et de propreté du peuple, de l'obligeance et de la politesse de la classe supérieure, et des manières simples de la noblesse. C'est sans doute aux occupations commerciales qu'il faut en attribuer la cause. Les femmes mettent beaucoup de recherche et d'élégance dans leur toilette; elles portent avec une grâce particulière, quand elles vont à pied, un ample voile blanc appelé *mezzaro*, dont elles

couvrent plutôt qu'elles ne cachent une partie de leur visage, les épaules et les bras. Cet ajustement, qui descend jusqu'aux pieds, ajoute à l'élégance d'un bas de soie bien tiré et d'une chaussure légère. L'amour des arts, la culture de l'esprit, une certaine liberté dans les idées, distinguent les Génois de la plupart des Italiens méridionaux. La nation, portée vers le commerce, excelle encore dans plusieurs genres d'industrie : Gênes a des manufactures de soieries, de velours et d'étoffes d'or ; l'orfèvrerie y est portée à un haut degré de perfection ; ses fleurs artificielles sont recherchées. Parmi les productions de son sol, ses huiles sont plus estimées que ses vins.

Cette ville a conservé assez de causes de prospérité pour augmenter de population : il y a peu d'années on lui donnait 80,000 habitants, aujourd'hui elle en a plus de 115,000.

Ce qu'on nomme à Gênes le *Port franc* est une réunion de huit beaux édifices uniformes, enfermés dans une enceinte de murailles où l'on emmagasine, sans les imposer à aucun droit, toutes les marchandises qui arrivent de l'étranger. C'est un véritable entrepôt, il fait la richesse du commerce génois. Les seuls portefaix qu'on y emploie sont connus sous le nom de *caravani* ; ils sont tous Bergamasques et se recrutent dans les communes de Piazza et de Zugno, aux environs de Bergame. L'organisation de cette corporation remonte à l'an 1340 ; à cette époque, ils n'étaient que 12 ; depuis le nombre en a été fixé à 200. Le port de Gênes sert de station ordinaire à la flotte sarde ; il est défendu par de puissantes fortifications.

La partie orientale de la côte qui borde le golfe de Gênes est désignée depuis longtemps sous le nom de *rivière du Levant* ; c'était une des divisions du territoire de l'ancienne république. La *Spezzia*, jolie ville de 40,000 âmes, en est le principal port. Il est capable de contenir une importante armée navale ; aussi en temps de paix sert-il de port de relâche et de mouillage aux escadres et aux bâtiments de guerre des puissances alliées de la Sardaigne. A 5 lieues de la Spezzia l'on voit *Sarzana*, ville à peu près de la même population, et le siège d'un évêché ; elle est la patrie du sage et savant pape Nicolas V ; sa cathédrale est un bel édifice, construit en marbre de Carrare. On voit dans ses environs les ruines de l'antique et célèbre *Luni*, capitale de la Lunigiane, qui passe pour avoir été détruite par Alarie, ainsi que les restes de deux tours, d'un amphithéâtre et d'une église. *Chiavari*, plus peuplée, bien bâtie et industrielle, fabrique des toiles et des chaises qu'elle expédie jusqu'en Amérique. Cette ville possède une bibliothèque de 7,000 volumes, des écoles publiques,

une maison de travail pour les pauvres et une société d'encouragement.

A l'ouest de Gênes, l'ancien territoire de la république portait le nom de *rivière du Ponent*. La petite ville de *Voltri* a de la réputation pour ses papiers et son vermicelle. Elle doit être unie à Gênes par un chemin de fer projeté. Le village de *Cogoleto* prétend à tort disputer à Gênes l'honneur d'avoir vu naître Colomb. *Savone*, ville épiscopale de 16,000 âmes, tire un grand secours de ses fabriques de faïence, de porcelaine et de potasse; mais elle redeviendrait commerçante si son port, comblé depuis longtemps, était creusé de nouveau. On voit encore dans cette ville les restes du palais de Jules II. Sa cathédrale est un bel édifice. *Albenga*, vieille ville de 5,000 âmes, noire et insalubre, renferme quelques restes d'antiquités : le baptistère est un petit temple antique qui remonte, dit-on, à un empereur Proculus du dernier temps de l'Empire; le *Ponte-longo* est attribué à Adrien ou à Constance. La jolie *Oneille* ou *Oneglia*, petite ville de 5,500 âmes, est la patrie d'André Doria. *San-Remo* est l'antique *Fanum Romuli*; et *Vintimille*, siège d'un évêché, est l'*Albium Intemelium* dont parlent Tacite et Cicéron. Plus loin, en suivant la côte, *Nice* est une ville de 35,000 âmes, chef-lieu de province et siège d'un évêché; son petit port reçoit des bâtimens de 300 tonneaux; à son entrée s'élève une statue en marbre du roi Charles-Albert. Cette ville jouit du plus beau climat de l'Europe: l'hiver y est sans frimas; aussi le pays est-il le rendez-vous, pendant la froide saison, d'un grand nombre d'étrangers et surtout d'Anglais, attirés par la douceur de sa température. On voit à *Cimier*, dans ses environs, les restes de l'antique *Cenemanium*: ce sont des bains, des temples et un amphithéâtre.

N'oublions point de mentionner, à 2 lieues à l'est de Nice, la petite ville de *Monaco*, peuplée de 1,200 habitans. Bâtie sur un rocher qui brave la fureur des flots, et sur l'emplacement du temple d'*Hercule Monæcus*, dont parle Virgile, son territoire a le titre de principauté depuis le sixième siècle, et appartient à la maison de Grimaldi, sous la protection du roi de Sardaigne.

En 1848, cette petite principauté fut un instant réunie, du consentement de ses habitans, à la monarchie sarde; mais le prince régnant, Florestan I<sup>er</sup>, ayant protesté et invoqué auprès des grandes puissances l'exécution pure et simple des traités de 1815 et de 1817, relativement à ce qui concernait l'indépendance de sa principauté, le roi de Sardaigne a dû se contenter d'un simple protectorat et maintenir la souveraineté du prince Florestan.

La principauté est une enclave du comté de Nice ; elle occupe, à l'est de Nice et sur la côte de la Méditerranée, une superficie d'une lieue et demie carrée. Sa population est de 7,500 âmes, répartie dans les villes de *Monaco*, *Roquebrune* et *Mentone*; cette dernière est la plus importante, elle est dans une situation délicieuse sur la route de *La Corniche* et possède un petit port qui fait un assez grand commerce de cabotage : sa population est d'environ 5,000 habitants. Plus avant dans l'intérieur des terres, le hameau de *Monti*, situé sur la rive gauche de la *Careï*, compte à peine 300 ou 400 âmes. Le territoire de la principauté de Monaco est montagneux, son climat est aussi délicieux que celui de Nice ; la végétation y est fort riche et les fruits du Midi y réussissent à merveille. Le pays est administré par un gouverneur assisté d'un conseil d'État qu'il préside, et qui est composé du gouverneur, du président du tribunal supérieur, de l'avocat général, du vice-gouverneur et du commandant du port. La législation française est en vigueur dans ce petit pays, et il y a une cour supérieure d'appel, civile et criminelle à Monaco.

L'île de *Sardaigne* a été appelée par les Grecs *Sardon* et *Ichnusa*, et par les Romains *Sardinia*. Le nom de *Sardo* lui vient, dit-on, de *Sardus*, prétendu fils d'Hercule, qui, parti de la Libye, s'y établit avec une nombreuse colonie. Le nom d'*Ichnusa* paraît lui avoir été donné du mot grec *Ichnos*, par la ressemblance grossière que les anciens trouvaient entre sa forme et celle de l'empreinte d'un pied d'homme. Il paraît que les premières sardoines y furent trouvées ; car le nom de *sardonyx*, que les Grecs donnaient à cette variété d'agate, vient en effet de *Sardon*. Suivant Dioscoride, il croissait dans cette île une plante de la famille des renonculacées, que les anciens nommaient pour cette raison *sardonìa*, et qui donnait la mort à ceux qui en mangeaient la racine, en produisant aux nerfs de la face une contraction semblable au rire et que l'on appelle *rire sardonique*. Enfin le petit poisson du genre cluppé, appelé *sardine*, doit son nom à l'île de Sardaigne, parce que les anciens en pêchaient une grande quantité sur ses côtes, comme font encore les modernes.

La Sardaigne fut conquise d'abord par les Pélasges, puis par les Phéniciens, les Étrusques et les Carthaginois qui en restèrent possesseurs jusqu'à l'époque de leur première guerre avec les Romains, qui les en chassèrent, et dont elle devint un des greniers. Peu de temps après, elle ne fit avec la Corse qu'une seule province. Sous ces maîtres du monde, sa population était plus considérable qu'aujourd'hui : elle renfermait 42 villes, elle n'en compte plus que 10 qui méritent ce titre. Les Vandales, devenus pos-

sesseurs de l'Espagne et des côtes de l'Afrique, les Goths, les empereurs d'Orient et les Arabes furent successivement maîtres de la Sardaigne. Au onzième siècle, les Pisans et les Génois leur succédèrent; 200 ans plus tard, les papes, qui n'ont jamais négligé d'étendre leur domination temporelle, cherchèrent à la réunir aux domaines de l'Église; deux fois les Pisans se virent contraints de la leur céder, et Rome en investit la couronne d'Aragon; mais ce fut au quatorzième siècle seulement que Jacques II, roi d'Aragon, parvint à s'en rendre maître. Elle resta soumise à l'Espagne jusqu'en 1708, que les Anglais s'en emparèrent au nom de l'empereur d'Allemagne, qui la céda au duc de Savoie en échange de la Sicile.

Depuis le moyen âge les Sardes étaient regardés comme des espèces de sauvages peu susceptibles de civilisation; mais, à force de soins, la maison de Savoie améliora leur sort. Elle fit fleurir chez eux les arts et les sciences, et put dès lors reconnaître l'avantage que les gouvernements retirent d'une marche légale et de la propagation des lumières. Peut-être même les malheurs de cette maison n'ont-ils pas peu contribué à ces améliorations: lorsque les conquêtes de la France eurent réduit la monarchie sarde à la seule possession de cette île, la présence du souverain dut y faire plus que les gouverneurs les mieux intentionnés. Il y a quarante ans, les revenus de la Sardaigne atteignaient à peine le quart de leur terme moyen actuel.

L'habitant doit à son long isolement les traits qui le distinguent des autres peuples de l'Italie, et pour le peindre en deux mots, le Sarde est d'une constitution robuste, d'un caractère gai, d'un courage qui va jusqu'à la témérité. Exalté dans ses passions, il aime avec constance, il hait avec fureur; doué d'une imagination vive, enthousiaste dans ses goûts, ami du merveilleux, il se livre avec ardeur à la poésie et aux beaux-arts. On est même étonné de l'imagination poétique et de la facilité à versifier qui distinguent les gens de la campagne: ils charment leurs travaux ou leurs voyages par des chants improvisés, dans lesquels ils célèbrent les événements du pays, ou la bien-venue d'un étranger, ou les plaisirs de la campagne.

La Sardaigne est divisée en 3 circonscriptions administratives subdivisées en 41 provinces ou diocèses.

Au fond d'un golfe, à l'extrémité méridionale de l'île, *Cagliari*, la capitale, occupe la pente d'une colline rapide que domine un château-fort, bâti par les Pisans. Sa population est de 30,000 habitants; c'est la résidence des principales autorités. Ses maisons sont mal construites, et ses rues sont étroites et tortueuses. Elle possède un grand nombre d'églises, des



couvents, des établissements littéraires et de charité, et une université. Le palais du vice-roi est le seul édifice remarquable. Elle est le siège d'un archevêché. Cette ville, qui fut fondée par les Carthaginois sous le nom de *Calaris*, fait un grand commerce. Les produits de son sol consistent en blé, en huile, en vin, en coton et en indigo.

La plus importante après celle-ci est *Sassari*, dans une belle vallée au nord-ouest de l'île, peuplée de 30,000 âmes; elle est le siège d'un archevêché, d'une université, et la résidence d'un intendant. Bâtie sur la pente d'une colline, les coteaux qui l'entourent sont couverts de citronniers, d'orangers, d'oliviers et de vignes; la vue délicieuse dont on jouit, et la salubrité du climat, en font un séjour agréable. Elle est entourée de murailles gothiques percées de cinq portes principales, et dominée par un vieux château flanqué de tours et défendu par des fossés. Ses maisons sont en général bien bâties; ses plus beaux édifices sont le palais du gouvernement, celui de l'archevêché, et la cathédrale dont on admire le portail. La population de cette ville est industrielle; on y fait un grand commerce, principalement en huile d'olive et en tabac. Parmi les belles promenades qui entourent la ville, on cite celle de *Rosello*, ornée d'une fontaine de ce nom que, pour son architecture et l'abondance des eaux, on compare aux plus belles de l'Italie.

*Oristano* ou *Oristagni*, près du golfe de ce nom, sur la côte occidentale, est le siège d'un archevêché. On y fait le commerce du thon, poisson qui abonde dans ces parages; elle est peuplée de 12,000 habitants. On récolte dans ses environs l'excellent vin de *Vernaccia*. *Bosa*, petit port à l'embouchure du *Terno*, sur le même côté de l'île, a une belle rue, une ancienne cathédrale et plusieurs couvents; la ville, entourée de murailles qui tombent en ruines, est peuplée de 7,000 habitants: on y pêche le corail, ainsi qu'à *Alghero*, autre siège d'évêché sur la même côte. Cette dernière ville est la plus commerçante en blé. Sa population est de 8,000 âmes; son port ne peut recevoir que de petits bâtiments; mais à 3 lieues à l'est, celui de *Porto-Conte*, vaste et bien défendu, peut donner asile à des flottes considérables. Celui de *Castel Sardo*, au nord de l'île, est défendu par des fortifications importantes. *Ozieri* est un village où réside l'évêque de *Bisarcio*, mais ce village est plus peuplé que certaines villes de la Sardaigne: il a environ 10,000 habitants. *Tempio* est un bourg à peu près aussi peuplé, où réside l'évêque d'*Ampurias*.

Dans l'intendance de *Cagliari* il existe un petit pays appelé *Barbagia*, qui tire son nom d'une émigration de Berbères ou habitants de la Barbarie

qui s'y réfugièrent à l'époque de l'invasion de leur patrie par les Vandales. Ce pays, couvert de montagnes et de forêts, se divise en quatre parties : la *Barbagia* proprement dite, le *Scalo* qui a pour chef-lieu un village de 4,200 habitants, le *Belvi* et l'*Ollolai*.

La Sardaigne est environnée de petites îles : les principales sont, au nord-ouest, l'île d'*Asinara*, et au sud-ouest celles de *Piana*, de *San-Pietro* et de *San-Antioco* ; à l'est, celles de *Serpentaria*, de *Chirra*, d'*Ogliastra* et de *Pedrami* ; au nord-est, celles de *Spargi*, de la *Madeleine*, de *Saint-Étienne*, de *Caprera* et de *Tavolara*.

Cette dernière est un bloc énorme de roche calcaire qui a 18 milles de tour et qu'on peut rapporter à la formation secondaire ; ses flancs sont coupés à pic et quelquefois même en talon renversé, ce qui la rend inaccessible de tous les côtés. Elle n'est habitée que par des chèvres sauvages. Les anciens allaient y pêcher le mollusque dont ils tiraient la pourpre.

*Asinara*, l'*Insula Herculis* des anciens, longue de 4 lieues et demie, large de 2, est montagneuse, fertile, couverte de pâturages, et cependant ne renferme que quelques cabanes de bergers et de pêcheurs.

*San-Pietro*, divisée du nord au sud par une chaîne de collines, est l'ancien *Hieracum* ; sa circonférence est de 8 à 9 lieues. Ses habitants pêchent le corail et cultivent un sol fertile. Elle renferme des salines.

*San-Antioco*, qui comprend 9 lieues de tour, est l'*Enosis* des Romains. Elle a des salines et des terres fertiles.

Le royaume de Sardaigne est une monarchie constitutionnelle, la royauté gouverne d'accord avec un sénat nommé par elle à vie et une chambre des députés élective. Il existe à Turin huit ministères ; le gouvernement est assisté d'un conseil d'Etat et d'une cour des comptes. Le royaume est divisé en *Etats de terre-ferme*, comprenant la partie continentale, et l'*île de Sardaigne*, avec les petites îles qui en dépendent. Les Etats de terre-ferme sont partagés en 9 divisions administratives, et l'île de Sardaigne en 3 trois divisions ; à la tête de chacune d'elles est un intendant général ; chacune de ces divisions comprend plusieurs provinces.

L'organisation financière a été le but de sages réformes en Sardaigne. Cependant le budget de ce pays se ressent encore des guerres désastreuses de 1848 et de 1849 ; le passif était encore en 1853 de 22 millions de francs, le budget des dépenses était calculé à cette époque sur le pied de 445 millions de francs, tandis que les recettes devaient atteindre 458 millions, ce qui devait, au commencement de 1854, porter le passif à 9 millions seulement.

L'organisation judiciaire, dont le peuple sarde est redevable au roi Charles-Albert, se rapproche beaucoup de celle de la France; elle comprend 1 cour de cassation, qui prend rang immédiatement après le conseil d'Etat; 7 cours royales ou d'appel, établies à Chambéry, Turin, Casale, Nice, Gênes, Cagliari et Sassari; 50 tribunaux de première instance, établis dans les chefs-lieux de province; et 501 tribunaux inférieurs dits de mandement, ayant à peu près les mêmes attributions que nos justices de paix. Il y a une prison dans chaque chef-lieu de province, 3 prisons centrales à Palanza, Alexandrie et Oneglia, 1 maison d'éducation correctionnelle pour les jeunes gens près de Turin, 3 châteaux ou prisons à Ivree, à Saluces et à Fossano.

La religion catholique est la religion de l'Etat. Il y a dans toute la monarchie: pour les Etats de terre-ferme, 4 archevêchés, dont le siège est établi à Turin, Chambéry, Verceil et Gênes, et 26 évêchés; pour l'île de Sardaigne, 3 archevêchés, à Cagliari, Oristano et Sassari, et 8 évêchés. Les 25,000 Vandois vivant dans les montagnes voisines de Pignerol forment 16 paroisses; ils ont un collège supérieur à Torre; ils forment une population active et industrieuse qui fournit principalement des agriculteurs et des bergers; elle possède des fabriques de draps, des usines, des fonderies. Le culte israélite, reconnu par la législation, forme deux universités, celles de Piémont et de Montferrat, administrées chacune par un grand-rabbin; la première renferme 14 subdivisions, et la seconde 4.

Le ministère de l'instruction publique n'a été créé qu'en 1847. A la tête de l'enseignement se trouve un conseil supérieur. Il y a 4 universités, à Turin, Gênes, Cagliari et Sassari, avec près de 3,000 étudiants; 21 collèges royaux, 14 collèges communaux, 18 écoles latines élémentaires, 9 pensionnats ou petits séminaires, et chaque commune possède des écoles élémentaires dirigées par des frères de la doctrine chrétienne. L'enseignement spécial comprend, pour la médecine, 4 écoles, à Chambéry, Mondovi, Verceil et Nice; pour l'art vétérinaire, 1 école à Turin; pour les mines, 1 école à Moutiers; 1 école de la marine royale à Gênes, et 1 académie militaire à Turin. Les principales sociétés académiques sont: l'académie royale des sciences, la société d'agriculture, et l'académie des beaux-arts de Turin et de Gênes. La presse est libre, et l'on compte un grand nombre de journaux ou revues périodiques; Turin en possède 16, Gênes 7 et la Savoie 4.

Le commerce a pris, depuis vingt ans, une grande extension dans ce pays, il tend à se débarrasser des mille entraves qui autrefois retenaient

son essor, et bornaient aux limites mêmes du royaume les transactions commerciales. Le gouvernement sarde a d'ailleurs signé avec la France, le Chili, le *Zollverein* germanique, le Portugal, la Belgique, l'Angleterre, la Suisse, les Pays-Bas et l'Autriche, des conventions commerciales qui favoriseront les transactions et les marchés, et donneront une nouvelle activité à son commerce et à son industrie. Malgré sa pénurie financière, le gouvernement sarde a fait exécuter deux grandes voies de chemin de fer : une de Turin à Gênes par Alexandrie, qui a 165 kilomètres ; l'autre d'Alexandrie au lac Majeur, qui, lorsqu'elle sera terminée, en aura 100 ; ce dernier doit aller gagner la Suisse par le Simplon. L'industrie privée a suivi l'impulsion donnée par le gouvernement, et la longueur totale des lignes en cours d'exécution, projetées ou concédées dépassait déjà 800 kilomètres en 1853.

Le royaume comprend 7 divisions militaires et 1 commandement général de l'île de Sardaigne à Cagliari. Le service est obligatoire pour tous les citoyens ; le recrutement se fait par levées annuelles. L'armée active est de 47,718 hommes sur le pied de paix, et sur le pied de guerre de 147,472 hommes. Cette armée peut d'ailleurs être secondée par la milice nationale, composée de tous les citoyens qui payent un impôt quelconque, de vingt et un à cinquante-cinq ans. Il y a un hôpital militaire par chaque division. La Sardaigne possède 23 places de guerre, sans compter les chefs-lieux de province qui en ont le rang, et 3 arsenaux de construction, à Mondovi, Forsano et Coni. Plusieurs provinces jouissent, en vertu des traités de 1815, des bénéfices de la neutralité helvétique ; ce sont : le Chablais, le Faucigny, et tout le territoire de la Savoie au nord d'Ugine. La marine du royaume est sous la direction de l'amirauté, qui a son siège à Gênes, et dépend du ministère de la guerre ; il y a, depuis 1849, un conseil d'amirauté. Les ports militaires de première classe sont : Gênes, Cagliari et Nice ; ceux de seconde classe sont : Spezzia, Villafranca et Savone. L'armée navale se compose de 93 officiers, 265 officiers mariniens et de 1,100 matelots, avec 4 frégates à voiles, 4 à vapeur, 4 corvettes, 3 brigantines, 1 brick, 6 bâtiments à vapeur.

Le royaume de Sardaigne n'a négligé aucun effort, depuis dix années, pour se mettre sur le pied des États les mieux administrés de l'Europe, pour fonder un gouvernement constitutionnel durable et établir la société civile sur les bases libérales. La sagesse du peuple piémontais, sa supériorité politique sur le reste de l'Italie, sont remarquables, et il n'y a que des vœux à faire pour que le mouvement, à la fois politique et économique,

dans lequel le royaume de Sardaigne est entraîné ait le plein succès que mérite un pays destiné, par son exemple, à puissamment agir sur le progrès des idées en Italie.

TABLEAUX statistiques du royaume de Sardaigne.

STATISTIQUE GÉNÉRALE.

SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1852.	POPULAT. par lieue c.	FINANCES en 1852.	FORCES MILITAIRES.
3,856	4,900,249	1,295	<i>Recettes.</i> 109,223,935 francs. <i>Dépenses.</i> 150,927,376 francs. <i>Dette publique.</i> 527,852,826 francs.	<i>Armée de terre en 1853.</i> 47,718 hommes, plus la milice. <i>Flotte.</i> 4 frégates à voile, 4 à vapeur, 4 corvettes, 6 vapeurs et 22 bâtiments inférieurs; en tout: 40 bâtiments portant 900 canons, montés par 2,800 hommes, officiers et soldats.

ÉTATS DE TERRE-FERME.

Superficie : 2,597 lieues géographiques carrées. — Population . 4,437,584.

PROVINCES.	INTENDANCES.	SUPERFICIE en lieues g. c.	POPULATION en 1852.	CHEFS-LIEUX.			
TURIN. . . . .	Turin. { Ville. . . . .	144	143,157	TURIN ††, 143,157.			
	Province. . . . .				276,486		
	Pignerol. . . . .				134,046		
GÈNES. . . . .	Suse. . . . .	70	82,078	Suse †.			
	Gènes. { Ville. . . . .	46	125,339	Gènes ††, 125,339.			
	Province. . . . .				184,818		
	Chiavari. . . . .				45	116,664	Chiavari, 11,000. — Lavagna.
	Novi. . . . .				39	65,250	Novi, 10,300. — Rupallo, 10,000.
Levante. . . . .	33				79,080	Spezzia, 10,000. — Sarzana †, 9,000.	
CHAMBÉRY. . . . .	Chambéry. . . . .	82	156,051	Chambéry ††, 1,600. — Aix, 3,600.			
	Haute-Savoie. . . . .	48	51,058	L'Hôpital.			
	Maurienne. . . . .	104	64,500	Saint-Jean-de-Maurienne †.			
	Tarentaise. . . . .	92	45,841	Moutiers.			
ALEXANDRIE. . . . .	Alexandrie. . . . .	45	124,344	Alexandrie †, 43,500.			
	Asti. . . . .	46	137,635	Asti †, 21,000.			
	Voghera. . . . .	19	202,033	Voghera, 11,000.			
	Tortone. . . . .	33	59,420	Tortone †, 11,000.			
	Bobbio. . . . .	35	37,947	Bobbio †.			
CONI. . . . .	Coni. . . . .	150	180,767	Coni †, 19,000.			
	Mondovi. . . . .	87	148,303	Mondovi †, 16,000.			
	Albe. . . . .	52	119,263	Alba †, 8,280.			
	Saluces. . . . .	80	156,439	Saluces, 14,000.			
	Novare. . . . .	64	181,411	Novare †, 19,000.			
NOVARE. . . . .	Lomellina. . . . .	62	139,854	Vigevano †.			
	Pallanza. . . . .	42	64,335	Pallanza.			
	Ossola. . . . .	70	36,470	Domo-d'Ossola, 2,500.			
NICE. . . . .	Valsesia. . . . .	39	35,021	Mortara, 5,316.			
	Nice. . . . .	153	116,616	Nice †, 35,000.			
	Oneglie. . . . .	23	60,595	Oneglie, 5,500.			
ANNÉCY. . . . .	Sau-Remo. . . . .	34	64,833	Vintimille †, 10,000.			
	Annecy. . . . .	80	109,527	Annecy †, 8,300.			
IVRÉE. . . . .	Faucigny. . . . .	102	105,929	Bonneville.			
	Chablais. . . . .	46	58,229	Thonon.			
SAVOËNE. . . . .	Ivrée. . . . .	73	168,893	Ivrée †, 3,500.			
	Aoste. . . . .	16	81,469	Aoste †, 6,000.			
	Savoëne. . . . .	40	79,748	Savoëne †, 16,000.			
VERCELL. . . . .	Acqui. . . . .	507	101,548	Acqui †, 6,400.			
	Albenga. . . . .	34	60,415	Albenga †, 5,000. — Varazze, 8,000.			
	Verceil. . . . .	71	125,214	Verceil ††, 18,000.			
	Bielle. . . . .	48	131,679	Bielle †, 8,700.			
	Casal. . . . .	43	121,860	Casal †, 19,000.			

† Le signe †† signifie archevêché, et le signe †, évêché.

## ILE DE SARDAIGNE.

Superficie : 1,259 lieues géographiques carrées. — Population : 552,665.

PROVINCES.	INTENDANCES.	SUPERFICIE en lieues g. c.	POPULATION en 1852.	CHEFS-LIEUX.
CAGLIARI . . .	Cagliari . . . . .	1	109,117	Cagliari ++, 30,000.
	Iglesias . . . . .	»	42,766	Iglesias †, 5,500.
	Isili . . . . .	»	48,958	Isili 2,200.
	Oristano . . . . .	»	78,444	Oristano ++, 15,000.
NUORO . . . .	Nuoro . . . . .	»	59,286	Nuoro †, 3,671.
	Cuglieri . . . . .	»	37,586	Cuglieri 4,000. — Bosa †, 8,000.
	Lanusei . . . . .	»	27,530	Lanusei †, 1,500.
SASSARI . . .	Sassari . . . . .	»	67,317	Sassari ++, 30,000.
	Alghero . . . . .	»	34,308	Alghero †, 7,800.
	Ozieri . . . . .	»	24,615	Ozieri †, 9,000. — Villacidro †, 6,000.
	Tempio . . . . .	»	22,738	Tempio †, 9,500.

<sup>1</sup> Les intendances de Sicile n'étaient pas encore cadastrées au 1<sup>er</sup> janvier 1854.

## COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA SARDAIGNE.

EN 1850.		EN 1851.	
Importation . . . . .	111,870,000 fr.	Importation . . . . .	129,790,000 fr.
Exportation . . . . .	93,866,000	Exportation . . . . .	73,133,000
Mouvement commercial.	205,736,000 fr.	Mouvement commercial.	202,923,000 fr.

## MOUVEMENT DE LA NAVIGATION DU PORT DE GÈNES.

EN 1851.			EN 1852.		
	NAVIRES.	TONNEAUX.		NAVIRES.	TONNEAUX.
Entrées . . . . .	6,795	465,589	Entrées . . . . .	7,498	557,068
Sorties . . . . .	6,723	455,506	Sorties . . . . .	7,531	542,095

## PRINCIPAUTÉ DE MONACO.

SUPERFICIE.	POPULATION.	VILLES ET VILLAGES.	REVENUS.	FORCE ARMÉE.
1 lieue 1/2.	7,000	MONACO, 1,200. * Mentone, 5,000. * Roquebrune, 1,500. Mouli, 400.	350,000 francs.	50 carabiniers. 300 hommes de garnison sarde.

\* Ces deux villes et leur territoire doivent être cédés moyennant pension à la Sardaigne.

## LIVRE CENT SOIXANTE-DOUZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description l'Italie. — Description du grand-duché de Toscane et des duchés de Parme et de Modène.

La partie de l'Italie que nous allons parcourir comprenait, sous la domination romaine, une partie de la *Gaule cisalpine* et de l'*Étrurie*. Les *Anamini*, peuples dont l'origine est incertaine, et qui probablement étaient Celtes, habitaient presque tout le territoire du duché de Parme; ils avaient pour limites le *Pô* au nord, la *Trebia* à l'ouest, et la *Parma* à l'est. Au sud du *Pô*, les *Lingones*, et sur le versant septentrional des Apennins les *Boii*, peuplade qui faisait partie du peuple dont nous avons parlé à l'article de la Bohême, étaient établis sur les terres de Modène, de Bologne et de Ferrare.

La Toscane ou l'antique Étrurie a été, dès l'époque la plus reculée, envahie successivement par un grand nombre de nations différentes. Les plus anciens envahisseurs de cette belle contrée sont les *Ombri* ou *Ombriens*, peuple d'origine celtique, qui en fut chassé par les *Pelasgi* ou *Pelasges*; ceux-ci le furent à leur tour par des *Mæones* ou *Méoniens* qui, partis de la Lydie, y portèrent leurs arts et surtout leurs croyances religieuses, ce qui leur fit donner le nom de *Tusci* ou *Thusci*, *Rhasènes*, *Tyrrhènes* ou *Étrusques*, peuples d'origine grecque qui imposèrent leur nom à la partie de la Méditerranée qui baignait les côtes de leur pays, *mer Tyrrhénienne*, ou de *Toscane*; sans doute ces peuples se mêlèrent de bonne heure aux Ombriens, aux Sicules et à diverses autres populations pelasgiques de l'Italie; ils eurent une civilisation assez avancée pour l'époque, se livrèrent au commerce et cultivèrent les arts. Ils formaient une confédération de douze cités, ayant à leur tête un chef héréditaire ou roi appelé *Lucumon*; leurs assemblées publiques se tenaient à Volsinies dans le temple de Voltumna. Leurs principales villes étaient *Clusium*, *Perusia*, *Arretium*, *Volaterræ*, *Volsinies*, *Tarquinies*, *Populonia*, *Vesæ*, *Fasules*, *Fidenæ*, *Telamon* et *Ceræ*. L'Étrurie fleurit pendant plusieurs siècles, et fut une des premières provinces de l'Italie qui furent conquises par les Romains.

Au sixième siècle, la Toscane tomba au pouvoir des Goths, qui en furent les maîtres pendant 60 ans. Alboin, roi des Lombards, la leur enleva et l'érigea en duché et fief relevant de sa couronne. Charlemagne, après la conquête de la Lombardie, soumit ce duché à des comtes qui prirent ensuite le titre de marquis : ils étaient vassaux de l'Empire. Les villes de la Toscane étaient florissantes ; elles étaient régies par des magistrats de leur choix. Rome, dans la vue d'affaiblir la puissance impériale, engagea ces cités à former une ligue semblable à celle des villes de la Lombardie : Innocent III parvint à ce but. Leur mot de ralliement était *l'honneur et l'agrandissement du siège apostolique* ; elles restèrent longtemps fidèles à leurs engagements. Pise, Sienne et Florence furent les plus importantes de ces républiques ; leurs chefs portaient le titre de *gonfalonier*. Au quatorzième siècle, elles avaient acquis, par le commerce, des richesses considérables ; mais comme si les États usurpateurs devaient toujours finir par être asservis, la république de Florence s'empara de celle de Pise, et bientôt elle perdit elle-même sa liberté, en devenant le domaine de la maison de *Médicis*, que d'heureuses spéculations avaient rendue l'une des plus riches de la ville. Alexandre de Médicis, avec l'appui de Charles-Quint, fut fait duc de Florence en 1531 ; son fils obtint du pape et de l'empereur le titre de grand-duc. Après l'extinction de cette famille en 1737, le grand-duché passa au duc de Lorraine, qui céda cette province à la France. Ce duc, parvenu au trône impérial, eut son fils pour successeur ; mais la maison de Lorraine fut dépossédée de ce duché par Napoléon, qui, en vertu du traité de Lunéville, l'érigea en *royaume d'Étrurie*, en faveur du prince de Parme, auquel il passa. Par un sénatus-consulte du 24 mai 1808, les États de Toscane furent réunis à l'empire français, et divisés en trois départements : ceux de l'Arno, de la Méditerranée et de l'Ombrone. Un décret du 2 mars 1809 érigea en grand-duché ces trois nouveaux départements ; quelques jours plus tard, le 6 mars, un autre décret conféra le titre de grande-duchesse de Toscane à la princesse Élisabeth, sœur de Napoléon. En 1814, l'ancien archiduc y rentra, et l'année suivante l'île d'Elbe fut réunie au grand-duché. Enfin en 1847, par suite de l'abdication du duc de Lucques et en vertu des traités de 1815, le petit duché de Lucques y était aussi réuni.

Le *grand-duché de Toscane* est la plus importante principauté de l'Italie, il est borné par le duché de Modène, les États de l'Église et la Méditerranée. Sa superficie est de 4,416 lieues géographiques carrées, et sa population était évaluée, en 1852, à 4,778,021 habitants. Ce pays est renommé



par la fécondité de son sol et par la beauté de ses sites; ses vins sont recherchés : le rouge rappelle celui de Bordeaux, le blanc est plus fin et plus délicat que celui de Sauterne; mais les vents et les inondations détruisent quelquefois les espérances du cultivateur, et le brûlant *sirocco* y exerce trop souvent sa funeste influence.

La région que l'on appelle *Maremme* ou *Maremma*, parce qu'elle est près de la mer, est digne d'attention par son humidité pestilentielle, autant que d'autres portions du duché le sont par leur richesse et leur beauté. La *Maremma* s'étend aux environs de Sienne, de Pise et de Livourne, sur une longueur de 43 lieues; sa superficie est de 1,900 milles carrés d'Italie, et sa population est à peine de 40 habitants par mille; cependant c'était avant la domination romaine la partie la plus peuplée de l'Italie : c'est là que florissaient les villes étrusques de *Rosella*, *Saturnia*, *Populonia*, *Cossa* et *Anchedonia* dont il reste encore des murailles, des bains, des amphithéâtres et d'autres antiques vestiges. Les déprédations des Romains, les envahissements successifs des barbares l'ont dépeuplée. Dépourvue d'habitants, elle s'est couverte de bois; les eaux qu'une population industrielle retenait dans des canaux formèrent de nombreux marais, dont les exhalaisons produisaient les maladies épidémiques qui ont longtemps désolé cette contrée. Avant que les *Tusci* ou *Rhasenæ* s'y fussent établis, elle était probablement dans le même état qu'aujourd'hui. Ces peuples ont vaincu les obstacles qu'offrait l'insalubrité du sol, et le pays est devenu florissant. Les Grecs, peut-être même les Égyptiens, y établirent des colonies; l'empereur Claude y avait des maisons de plaisance et des jardins délicieux; la vigne et les arbres fruitiers s'y propageaient sous l'influence d'un climat brûlant. Ses richesses agricoles ont disparu, et maintenant l'œil n'aperçoit plus que de misérables cabanes de pâtres dans ces lieux mêmes où une population nombreuse s'agitait et se livrait au travail. Les anciens ducs de Toscane firent de vains efforts pour repeupler ces terrains marécageux : Côme III avait fait venir du Péloponèse une colonie de *Maniotes* : en peu de temps elle fut détruite par les maladies; une colonie de Lorrains y fut appelée : elle eut bientôt le même sort. Ce n'était point seulement des bras qu'il fallait pour rendre ces terres à la culture; il fallait aussi le concours de quelques hommes instruits dans l'art d'arrêter les funestes effets des exhalaisons pestilentielles sur la santé des habitants; il fallait enfin que le gouvernement dépensât des sommes considérables pour dessécher le sol, et employât les conseils d'habiles agriculteurs sur le choix des plantes qui peuvent y prospérer, et qui, avec de la persévérance, doivent dédommager

le cultivateur de ses peines et de ses travaux. Tous ces moyens ont été habilement employés ; aujourd'hui la Maremme n'offre plus le spectacle affligeant d'une contrée pestilentielle, et ces vastes plaines sont devenues une conquête pour l'agriculture.

Les deux principaux cours d'eau de la Toscane sont l'*Ombrone* et l'*Arno*, qui se jettent dans la mer. L'*Arno*, alimenté par plusieurs petites rivières, peut être considéré comme un fleuve ; il faisait autrefois un long circuit, mais son cours a été raccourci, retenu par des digues, et les terrains qu'il inondait ont été livrés à la culture. Le val d'*Arno*, dans les Apennins, où le fleuve prend sa source, était, au temps des républiques de Florence et de Pise, embelli par les maisons de campagne des riches négociants ; aujourd'hui cette jolie vallée est peuplée par un grand nombre de manufacturiers : c'est là que l'on fabrique les toiles qui forment une partie du commerce de la Toscane, et surtout ces chapeaux de paille, si recherchés et si fins, qu'on a peine à croire qu'ils soient faits avec de la paille ordinaire.

Nous commencerons notre excursion topographique par *Livourne*, chef-lieu de gouvernement civil et militaire, et siège d'un évêché. C'est la ville la plus florissante du grand-duché, par son commerce et son industrie ; c'est une des principales escales de la navigation à vapeur dans la Méditerranée, et l'un des entrepôts les plus importants de toute l'Italie, elle doit ces avantages à la franchise de son port et au chemin de fer qui, de cette ville, va gagner Florence, Pise, Lucques et les principales villes du grand-duché.

Livourne n'était qu'une bourgade en 1120 ; aujourd'hui sa population dépasse 82,000 âmes, en y comprenant ses 3 faubourgs. Ses rues sont droites et bien bâties ; ses principaux édifices sont des magasins, l'arsenal, 3 lazarets, dont l'un est surtout important par son étendue et sa bonne tenue, et la synagogue qui est grande et magnifique. Le seul monument d'art qui soit digne d'attention est la statue en marbre du duc Ferdinand I<sup>er</sup> représenté en vainqueur avec quatre esclaves en bronze à ses pieds. Indépendamment du Dôme et de 14 églises, Livourne possède des temples et des cimetières de presque tous les cultes. Un grand nombre de négociants juifs et grecs sont établis dans cette ville ; ses savons sont estimés ; on y travaille avec art l'albâtre et le corail. Une maladie particulière à son sol est l'ophthalmie : on l'attribue à la poussière sablonneuse enlevée par les vents et à l'humidité du quartier appelé *nouvelle Venise* (*Venezia*), à cause de ses nombreux canaux ; elle paraît être due, au contraire, à la fraîcheur des

nuits pendant la saison d'été. Livourne est une des têtes principales du réseau de chemins de fer de la Toscane, Prenons cette rapide voie de communication qui nous conduira en moins d'une heure à Pise.

*Pise* capitale d'une préfecture et siège d'un archevêché, est située sur l'Arno, à un peu plus d'une lieue de son embouchure. Grande et bien bâtie, elle est une des plus anciennes villes de l'Italie; ses rues sont larges et garnies de trottoirs, mais presque toujours désertes, excepté pendant les quelques mois que le grand-duc vient y résider. Au treizième siècle, époque de sa splendeur, lorsque rivale de Gènes elle formait une république puissante, sa population était de 120,000 âmes : aujourd'hui, bien qu'aussi étendue, elle n'en a pas la sixième partie. Son *dôme* ou sa cathédrale en marbre est dans le style gothique. C'est un beau monument du onzième siècle dont on admire les trois portes en bronze. Le *Baptistère* est une église destinée aux baptêmes; sa construction remonte à l'an 1152. La chaire est un chef-d'œuvre de sculpture. Sa voûte gothique est sonore, et il s'y produit plusieurs effets d'acoustique curieux.

Le plus singulier édifice de Pise est le *Campanile Torto* ou la *Tour penchée* : sa base, ornée de colonnes, supporte six rangs d'arcades surmontés d'une tour d'un diamètre moins considérable que la base; sa hauteur est de 60 mètres; son inclinaison, depuis le pavé de la place sur laquelle elle s'élève, est de trois mètres jusqu'au sommet. A la vue de ce monument, qui date de 1274, il est difficile de décider si l'intention des architectes, comme on le croit communément dans le pays, a été de le construire avec cette étonnante inclinaison, ou si, comme le pensent quelques personnes de l'art, cet effet n'est que le résultat de l'affaissement du sol. Cependant l'opinion la plus probable est que le sol s'est affaissé lorsqu'elle était à moitié de sa hauteur, et qu'ensuite elle fut continuée sur le même plan et dans la même inclinaison. Non loin de cet édifice, les *cicerone* vous montrent avec vénération le *Campo-Santo*, vaste cour rectangulaire environnée d'un portique et de 24 galeries dont les murs sont ornés de 41 fresques des quatorzième et quinzième siècles, et très-curieuses pour l'histoire de l'art : des maîtres fameux y ont travaillé. Plus de 600 tombeaux, la plupart en marbre de Paros, ornent cette religieuse enceinte, ce cimetière unique dans l'univers, et qui date de l'an 1278. Il renferme, dit-on, sur une superficie de 1,055 mètres carrés, une épaisseur de 3 mètres de terre apportée de Jérusalem à l'époque de la troisième croisade : on a calculé que ce transport a dû employer 50 navires de 300 tonneaux chacun. On prétend que cette terre a la propriété de consumer les corps très-

promptement. Autrefois cet effet se produisait en 24 heures; aujourd'hui on avoue qu'il en faut plus du double, et peut-être qu'en y regardant de près, on reconnaîtrait qu'il y a erreur dans cette évaluation : de pareils miracles ont besoin d'être confirmés par des expériences positives.

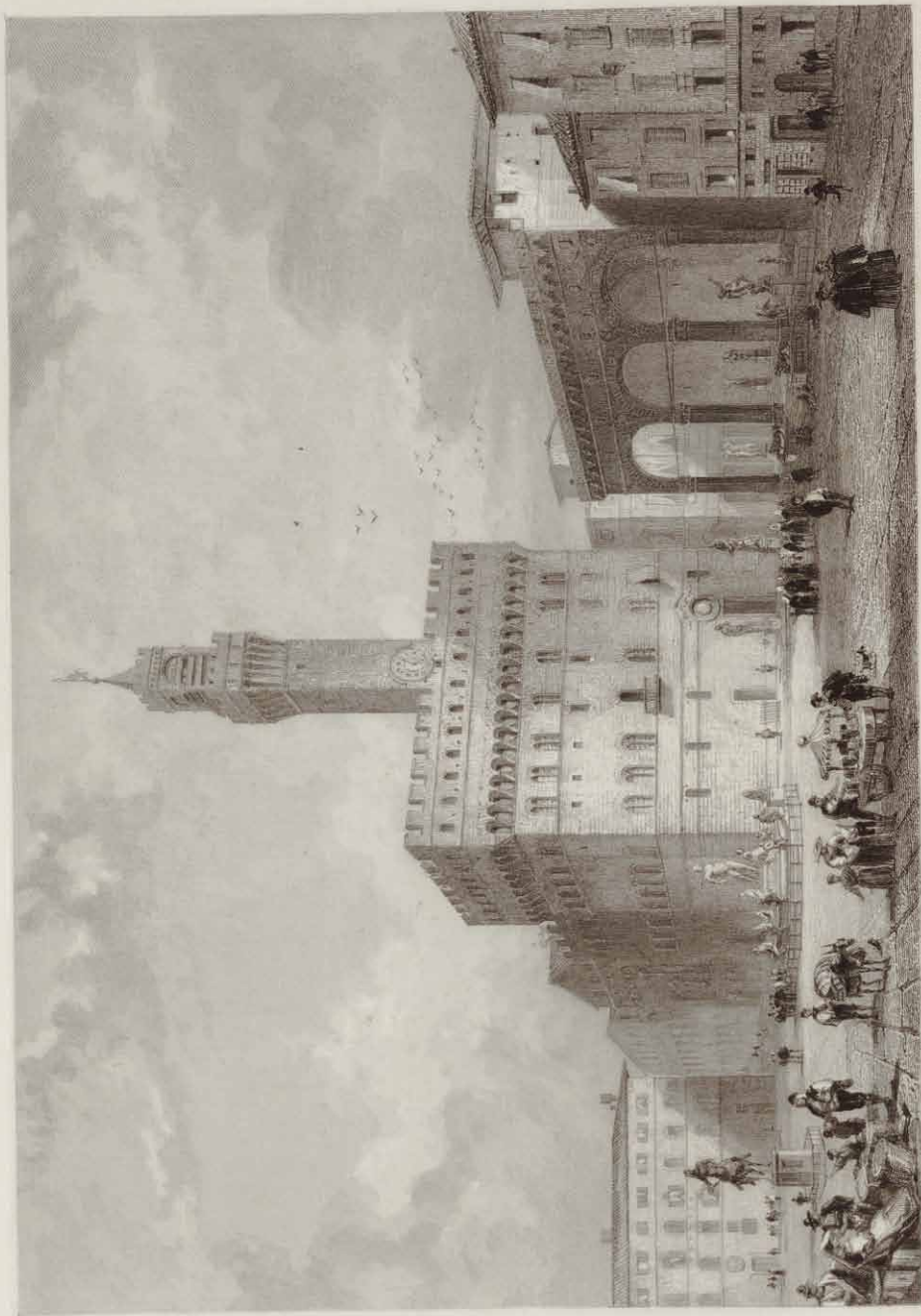
En remontant l'Arno, le chemin de fer côtoie la route de Pise à Florence, et passe aux stations de *Navacchio*, de *Cascina*, de *Pontedera*, de *Ratta*, de *Romano*, de *Pierino* et d'*Empoli*; cette dernière est une agréable petite ville, l'ancienne *Emporium*, située sur la rive gauche de l'Arno, et peuplée d'environ 6,000 âmes. De là, un embranchement se dirige sur Sienne par *Castel-Fiorentino* et *Loggibonsi*, tandis qu'en continuant d'avancer vers Florence on passe aux stations de *Montelupo*, *Signa* où l'on traverse l'Arno, et *San-Donnino*. Bientôt *Florence* se présente avec ses quatre ponts et ses quatre quartiers de 2 lieues de tour et de 3 kilomètres de longueur. Que d'objets d'arts dans cette ville, qui fut pour ainsi dire leur berceau à l'époque de leur renaissance! L'architecture de la cathédrale, sous l'invocation de *Santa-Maria-del-Fiore*, faisait dire à Michel-Ange qu'il ne croyait pas qu'il fût possible d'en construire une plus belle; le *Campanile*, tour isolée qui s'élève auprès et qui lui sert de clocher, est si riche d'ornemens, qu'elle rappelle le mot de Charles-Quint qu'*on devrait la mettre dans un étui*; les trois portes en bronze de l'église du Baptistère, monument lombard élevé par la reine Théodelinde, sont travaillées avec tant de goût que Michel-Ange prétendait qu'elles étaient *dignes de fermer l'entrée du paradis*.

L'église de *Santa-Croce* renferme les tombeaux de *Galilée*, de *Michel-Ange*, d'*Alfieri*, sculpté par Canova, de *Machiavel*, représenté balançant le poids d'une épée avec celui d'un rouleau de papier, et de l'illustre *Bruni l'Arétin*, que l'on ne doit pas confondre avec son cynique homonyme!

L'ancienne église de Saint-Laurent, qui fut reconstruite en 1425, renferme les tombeaux des Médicis, dus au ciseau de Michel-Ange, et de beaux tableaux de l'école florentine.

Parmi les autres édifices religieux de Florence nous citerons la belle église et le couvent de *San-Giovannino*; le couvent et l'église de Saint-Marc; l'église de l'Annonciade, surmontée d'une belle coupole ornée de peintures; celle de Saint-Ambroise, l'une des plus anciennes de Florence, et celle de Sainte-Marie-Nouvelle, si intéressante par ses peintures et ses sculptures. Elle est desservie par des dominicains, dont les préparations pharmaceutiques ont de la réputation en Italie.

Parmi les palais appartenant à de riches particuliers, il en est plusieurs



Emp. Drouot, R. de Courty, et

Benigno Ferrer del. et sc.



qui mériteraient d'être décrits, si ces détails ne devaient pas nous entraîner trop loin : tels sont le grand et massif palais *Riccardi*, dont la galerie sert aux séances annuelles de l'académie de la Crusca; l'élégant palais *Pandolfini*, le magnifique palais *Borghèse*, le simple et majestueux palais *Peruzzi*, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Cellesi*; le vaste palais *Corsini*, et le palais *Strozzi*, regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture florentine.

Le palais ducal, appelé *Palazzo Pitti* du nom du gentilhomme florentin qui le fit construire en 1640, porte un caractère de solidité qui lui promet encore des siècles de durée. Il renferme de nombreux appartements et de riches collections de toute sorte. Au nord de cet édifice se trouve la fameuse galerie de Florence, à laquelle on communique par un corridor de 600 pas de longueur; c'est là que l'on peut juger de la magnificence des Médicis! c'est là qu'on peut contempler la célèbre Vénus qui porte leur nom, l'admirable groupe de Niobé, et d'autres statues antiques qui furent pendant longtemps les principales richesses du Louvre; c'est là que sont réunis quelques-uns des chefs-d'œuvre des plus grands peintres de l'Italie, et de bons tableaux des écoles française et flamande; environ 45,000 médailles antiques et 4,000 camées tant anciens que modernes; enfin une magnifique suite d'antiquités étrusques, grecques et romaines.

La bibliothèque *Laurentienne* est un établissement unique dans son genre : elle renferme environ 9,000 manuscrits qui, suivant un usage du seizième siècle, époque à laquelle elle fut complètement organisée, sont posés sur des pupîtres auxquels ils tiennent par une chaîne de fer. On y remarque un Virgile du quatrième ou du cinquième siècle : c'est le plus ancien que l'on connaisse. Une précieuse collection des premières éditions des classiques grecs et latins complète les richesses de cette bibliothèque, qui ne possède pas d'autres livres. La bibliothèque *Riccardi*, devenue propriété de la ville, est publique depuis 1811 : elle se compose de 23,000 volumes et de 3,500 manuscrits. La bibliothèque *Marucelli*, voisine de la Laurentienne, est regardée comme une dépendance de celle-ci; elle a 45,000 volumes. Enfin la *Maglia Becciana*, fondée par Maglia Bechi, que l'on vit, après avoir été 40 ans orfèvre, devenir bibliothécaire du grand-duc Côme III, est la plus grande bibliothèque de Florence : elle renferme 450,000 volumes et 12,000 manuscrits.

A ces anciens dépôts littéraires, Florence joint plusieurs autres collections d'études, telles qu'un musée de physique et d'histoire naturelle enrichi de la belle suite d'objets anatomiques exécutés en cire sous la direction

du célèbre Fontana; un jardin d'horticulture, qui appartient à l'*académie des Géorgophiles*; un observatoire, que possède la société des *Scuole-Pie*, et l'établissement de la taille des pierres dures, annexé à l'académie impériale et royale des beaux-arts. Outre la société que nous venons de nommer, il existe l'académie de la Crusca, l'athénée italien et la société Colombaria.

A Florence les places publiques sont belles et, pour la plupart, ornées de statues; mais la plus remarquable de ces places est celle du *Grand-Duc*, sur laquelle s'élèvent le *Palazzo vecchio*, monument aussi curieux que gigantesque, jadis habité par les Médicis, et la *Loggia dei Lanzi*, superbe portique où l'on voit de très-belles statues.

Les trois théâtres de Florence n'offrent rien de remarquable, du moins sous le rapport de la construction: cependant nous dirons que celui de la Pergola est un des plus vastes de l'Italie.

Il faudrait entrer dans de plus longs détails pour donner une idée convenable des établissements de bienfaisance que possède Florence; nous nous bornerons à citer les trois plus importants: l'hôpital de *Santa Maria Nuova*, celui de *Bonifazio*, et celui de *San Giovanni di Dio*. Mais il existe, depuis le treizième siècle, une confrérie de la Miséricorde, dans laquelle se font recevoir les philanthropes zélés et même les plus grands seigneurs. Florence est une ville archiépiscopale, chef-lieu de préfecture; son industrie est très-variée, son commerce très-étendu; sa population atteint 110,000 âmes.

Dans ses environs on remarque un grand nombre de maisons de campagne, parmi lesquelles on doit citer le *Poggio-impériale* et le *Pratolino*, où s'élève le fameux colosse dû au ciseau de Jean Bologna, et qui représente l'Apennin.

Si de Florence on se dirige vers le nord, en prenant le chemin de fer de Lucques et en laissant sur sa droite la petite ville de *Fiesole*, on voit, sur les bords du *Bisenzio*, *Prato*, station du chemin de fer, petite ville industrielle de 12,000 âmes, dont le marché est l'un des plus fréquentés de la Toscane. Célèbre par sa procession du vendredi-saint, elle est remarquable par sa cathédrale gothique, son élégante église de la *Madone delle Carceri*, et le palais du tribunal, ancienne forteresse. A la station suivante nous arrivons à *Pistoja*, chef-lieu de préfecture et siège épiscopal, peuplée de 13,000 âmes, qui se présente ensuite au pied de l'Apennin; il est peu de villes en Italie dont les rues soient aussi larges et aussi droites. Elle formait autrefois une république; aujourd'hui elle est connue par ses canons de



fusil, son commerce de soie et de chapeaux de paille. Son antique cathédrale est riche en objets d'art de la plus grande beauté. Dans ses environs, nous ne devons pas oublier *San Marcello*, petit bourg de 1,200 âmes, fort important par sa grande industrie et ses nombreuses fabriques de papier et de chapeaux de paille. *Pescia*, autre station du chemin de fer, est une petite ville commerçante qui renferme 5,000 âmes; elle est très-industrielle et renferme des usines importantes. La voie ferrée pénètre ici dans l'ancien duché de Lucques; le territoire devient très-montagneux; l'agriculture et l'industrie y sont plus développées que dans le sud de l'Italie, et les habitants, plus nombreux, puisque l'on en compte 2,800 par lieue carrée, sont très-laborieux et fort intelligents.

*Lucques*, naguère capitale du duché de ce nom, est aujourd'hui chef-lieu de préfecture; c'est une ville archiépiscopale fameuse dans les annales de l'Italie; elle compte plus de 30,000 âmes. Cette ville est située sur les bords du Serchio; elle est généralement assez mal bâtie. Les seuls édifices dignes de fixer l'attention sont le nouveau palais ducal, la cathédrale et l'aqueduc construit il y a quelques années. Lucques possède une université importante, une bibliothèque et une académie des sciences: dans ses environs, près de *Borgo a Mezzano*, petite ville de 800 habitants, on visite l'établissement thermal des *bains de Lucques*; ils sont très-fréquentés dans la belle saison. Le chemin de fer de Lucques doit, dans un avenir prochain, se souder à celui du Piémont, par Sarzane et Gènes. Sur les bords de la mer, *Via-Reggio* est une petite ville de 6 à 8,000 âmes, florissante par son commerce de cabotage; ses bains de mer y attirent un grand nombre de baigneurs.

Visitons maintenant les villes qui sont au sud de la capitale. Nous rencontrerons d'abord, à une lieue à l'est du canal qui unit l'*Arno* et la *Chiana*, *Arezzo*, chef-lieu de préfecture et siège épiscopal, ville antique dont le nom latin *Aretium* dérive, selon quelques auteurs, de celui d'*Aretia*, surnom de Vesta, et selon d'autres, du nom oriental *Aretz*, qui peint parfaitement sa situation et qui signifie *lieu agréable sur les eaux*. Elle était célèbre chez les Etrusques par ses poteries, son vin et sa fontaine qui rendait des oracles. Le plus bel édifice de cette ville de 1,200 âmes, est la *Loggia*, qui comprend la douane, le théâtre et le portique de 125 mètres de longueur. On cite encore sa majestueuse cathédrale, monument du treizième siècle, qui possède de belles archives, et la maison où naquit Pétrarque. Que d'hommes célèbres sont nés dans cette ville! C'est la patrie de *Mécène*, du martyr *saint Laurent*, de *Pétrarque*, de *Guy* ou *Guido* qui inventa ou

retrouva les notes de musique, du pape *Jules II* et de *Concini*, maréchal d'Anere. A 8 lieues au nord, dans les Apennins, on voit le fameux couvent de l'ordre des Camaldules, fondé au commencement du onzième siècle.

Au sud-est d'Arezzo, *Cortona* est bâtie sur le penchant d'une montagne qui domine une belle plaine, bordée par les agréables rivages du lac de Pérouse ou de Trasimène. Elle est, dit-on, bâtie sur les ruines de *Corythum*, dont parle Virgile, et qui n'existait plus de son temps. On y voit encore des murailles cyclopéennes, et qui furent élevées par les plus anciens peuples de l'Étrurie. L'enceinte paraît être la même que celle de la ville antique; on croit aussi que les portes modernes sont à la même place que les portes anciennes. Sa cathédrale date du dixième ou onzième siècle. Quoique très-petite, Cortone possède, depuis l'année 1726, une académie étrusque qui s'est rendue utile par ses travaux et par ses riches collections.

*Siègne*, jadis la rivale de Florence et de Pise, est aujourd'hui bien déchue de son antique splendeur, et au lieu de 150,000 habitants qu'elle comptait autrefois, elle en a seulement 22,000. C'est cependant encore une des plus belles villes de l'Italie; elle est située au milieu d'une contrée montagneuse et presque au centre de la Toscane; c'est un chef-lieu de préfecture, un siège archiépiscopal, et elle possède une université et une académie des sciences. Le plus remarquable de tous ses monuments est sa belle cathédrale; le palais public, le palais du grand-duc et l'ancien palais Piccolomini viennent ensuite.

Siègne possède encore quelques grandes manufactures de soie, restes de son ancienne industrie. Son importance s'accroîtra encore lorsque le chemin de fer qui la joint à Florence aura été continué jusqu'à Rome.

Siègne, cité étrusque, reçut d'Auguste, avec une colonie romaine, le nom de *colonia Senensis*. C'est la ville de Toscane où l'on parle l'italien le plus pur; elle avait autrefois une académie des imbéciles (*intronati*) qui fut un instant célèbre. Ses habitants sont gais, instruits et spirituels. C'est la patrie de Socin, le chef de la secte des Unitaires, qui rejettent le mystère de la Trinité, en considérant Jésus-Christ comme participant de la divinité, mais inférieur à Dieu.

La ville a pour patronne une sainte Catherine, aussi célèbre dans le pays que sainte Geneviève à Paris. Née au quatorzième siècle et fille d'un simple teinturier, elle a joué un rôle important dans les affaires ecclésiastiques de l'Italie; elle fut choisie pour engager Grégoire XI à quitter Avignon, et à rétablir le trône pontifical à Rome.

*Montepulciano*, chef-lieu de sous-préfecture et siège épiscopal, est remarquable par sa situation sur le sommet d'une haute colline; elle est ornée de quelques grands édifices, et a une population d'environ 3,000 âmes. Le vin que l'on récolte dans ses environs est réputé un des meilleurs de toute l'Italie.

En allant de Sienne à Livourne, on traverse d'abord la petite et industrielle ville de *Colle*, siège d'un évêché, dont la cathédrale est un beau monument du treizième siècle; puis l'antique cité étrusque de *Volterra*, qui n'a pas changé de nom, mais dont la population, jadis de 100,000 âmes, est aujourd'hui réduite à 5,500. C'était une des 12 principales cités de l'Étrurie. Les énormes murailles cyclopéennes qui l'entourent encore; ses portes antiques, dont une appelée l'*Arco* rappelle le temple d'Hercule qui en était voisin; le grandiose de sa cathédrale du seizième siècle; le palais *del Pubbico* qui date du treizième, et dans lequel on a établi la bibliothèque et le musée d'antiquités, riche en monuments précieux qui attestent l'éclat de la civilisation étrusque; enfin les thermes, qui paraissent avoir précédé ceux des Romains, donnent un grand intérêt à Volterra.

Volterra est importante par ses riches sources salées, par ses précieuses carrières d'albâtre, et par ses fameuses lagunes, qui fournissent à l'Europe presque tout le borax dont ses immenses fabriques ont besoin.

De Volterra, rapprochons-nous de la mer et gagnons les bourgs de *Rosignano* et de *Bibbona*, situés sur la route de Rome, et qui, si l'on poursuit un projet adopté, doivent sous peu être des stations du chemin de fer de Livourne à la capitale du monde chrétien. Nous rencontrerons un peu au sud et sur les bords de la Méditerranée le petit port de *Piombino*, situé à peu de distance de l'ancienne ville étrusque de *Populonia*, qui fut détruite au neuvième siècle par le patrice Nicée et dont on voit encore plusieurs de ses murailles sans ciment. A quelque distance de ces murailles, on aperçoit des ruines considérables que l'on croit être celles d'un vaste temple, ou les ruines de l'antique *Velulonia*. Piombino est bâtie sur un rocher, elle donne son nom à un golfe voisin. L'air y est malsain, et sa population, que le paix et le commerce n'ont point augmentée, est d'environ 2,400 habitants.

*Grosseto*, chef-lieu de préfecture et siège épiscopal est située au centre d'une vaste plaine qui s'étend entre l'Ombrone et les marais de *Castiglione della Pescaja*; on y admire une belle cathédrale, un séminaire et un beau puits foré; elle a une population de plus de 3,000 âmes.

Au sud de la précédente, *Orbetello* ou *Orbitello*, sur le bord d'un lac de

2 lieues de longueur, et non loin de la mer, est une petite ville où l'on a découvert un grand nombre de tombeaux étrusques dans lesquels on a trouvé de précieuses antiquités.

De Piombino on découvre distinctement l'île d'*Elbe*, qui n'est qu'à 3 lieues du continent. Au treizième siècle, elle était soumise aux Pisans ; les Génois la leur enlevèrent. Elle fut tour à tour un objet d'envie pour les ducs de Milan et la couronne des Deux-Siciles, qui la céda à la France en 1801. Sa population est de 16,000 âmes. Elle est devenue à jamais célèbre dans l'histoire par le séjour qu'y fit Napoléon, à qui elle fut donnée en souveraineté par le traité de 1814, et qui, en la quittant le 25 février 1815, pour revenir en France, attira sur ce royaume une seconde invasion des armées étrangères, plus désastreuse encore que la première. La capitale de l'île est *Porto-Ferraio*, dont le nom rappelle les mines de fer de ses environs ; c'est une petite ville qui possède un bon port sur la côte septentrionale et qui est peuplée de 5,000 habitants. Les fortifications qu'on y a élevées la rendent une des places les plus fortes de l'Europe. Sur la côte orientale, *Porto-Longone*, petite ville de 2,000 âmes, est défendue par une forteresse bâtie sur un rocher : son port est appelé *La Marina*, du nom d'un faubourg.

Le grand-duché de Toscane est un des pays les plus intéressants de la péninsule italique. Il doit aux lumières du grand-duc Léopold 1<sup>er</sup> qui de bonne heure y introduisit de nombreuses réformes libérales, la longue prospérité dont il jouit depuis plusieurs années, prospérité qui, un instant troublée en 1848 et 1849, semble renaître de nouveau depuis 1850. Le grand-duc appartient à la maison d'Autriche, et dans ces derniers temps, s'est placé sous la protection de cet empire.

La superficie du grand-duché est de 416 lieues géographiques carrées et sa population était évaluée à 4,778,021 habitants. Le grand-duc est un prince absolu qui nomme son ministre avec lequel il partage les fatigues du gouvernement. Le territoire est partagé en 6 départements et 2 gouvernements. Les revenus étaient évalués pour 1853 à 36,376,400 livres (la livre vaut 0 fr. 84 c.), et les dépenses à 36,308,800 livres, mais sans comprendre dans ce dernier nombre les frais d'occupation de 8 ou 10,000 hommes de troupes autrichiennes qui tiennent garnison, momentanément il faut l'espérer, dans le pays, et dont l'entretien est à la charge de la Toscane.

Les lumières de l'enseignement se répandent rapidement dans un pays de peu d'étendue qui possède un grand nombre d'établissements littéraires. Les principaux sont : l'académie des beaux-arts et l'institut poly-

technique de Florence, l'institut des beaux-arts et l'académie de Lueques, l'institut de Sienne, les académies de la Crusca del Cimento et des Georgofili, etc. Les deux universités de Pise et de Sienne ont été réunies depuis 1851 en une seule, mais les deux villes se sont partagé les facultés: Sienne a conservé la théologie et le droit; la philologie, la philosophie, la médecine, la chirurgie, les mathématiques, les sciences naturelles appartiennent à la ville de Pise. L'instruction primaire est plus répandue que dans les autres Etats italiens; cependant elle laisse encore à désirer sous ce rapport. La population agricole en Toscane est d'environ 79 sur 100 de la population totale; mais l'agriculture est peu avancée et ne produit pas assez de céréales pour les besoins du pays. Le système d'exploitation qui prédomine est le métayage. L'armée est de 42 à 45,000 hommes; elle se compose d'un régiment de ligne, d'un régiment de cavalerie, d'un régiment de vélites, d'un régiment d'artillerie et d'un régiment de gendarmerie; ce dernier est le seul dont les cadres soient bien au complet. Le commerce maritime qui consiste surtout dans le cabotage a quelque importance; il se fait à l'aide de 914 bâtiments jaugeant 37,506 tonneaux. Nul doute que si ce pays était livré à lui-même et débarrassé de l'occupation étrangère, il trouverait dans la richesse de son sol et l'activité industrielle de ses habitants les éléments d'une prospérité durable.

Lorsque Charlemagne porta ses armes victorieuses en Italie, il s'empara de Parme et de Plaisance; mais il n'est pas plus prouvé qu'il en ait fait la donation au saint-siège, qu'il n'est prouvé que le nom de *Parme* tire son étymologie du bouclier rond appelé *Parma*, dont se servaient les *Anamani*. Toutefois, soit par adresse, soit par l'influence que les lumières et la religion donnaient aux papes sur des princes ignorants et superstitieux, Rome fut longtemps en possession de ces deux villes. Plus tard elles se gouvernèrent en républiques; mais les divisions intestines et les querelles des Guelfes et des Gibelins les firent passer tour à tour au pouvoir des Corrèges, des Scaligers, des Viscontis, des Sforces et des papes. Lorsque l'un des plus intrigants de ces princes de l'Eglise, Jules II, eut organisé en 1512 la grande ligue des rois contre la France, il se fit donner par l'empereur Maximilien les duchés de Parme et de Plaisance. En 1547, Paul III en disposa en faveur de son fils Louis Farnèse, qui fut assassiné deux ans plus tard, et dont les descendants en jouirent jusqu'à l'époque où Elisabeth Farnèse, héritière de cette famille, porta en dot ces deux duchés dans la

maison de Bourbon, en épousant Philippe V, roi d'Espagne. Les infants don Carlos, don Philippe, et le fils de ce dernier, en furent successivement possesseurs ; mais en 1805, les deux duchés furent réunis à l'empire français, et formèrent le département du Taro, dans le royaume d'Italie. Napoléon en détacha seulement l'ancien duché de Guastalla, qu'il donna à sa sœur Pauline, et réserva le titre de duc de Parme à l'archichancelier Cambacérès, et celui de duc de Plaisance à l'architrésorier Lebrun. En 1814, les anciens duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla furent donnés, en toute souveraineté, par le congrès de Vienne, à l'archiduchesse Marie-Louise, et depuis la retraite de cette princesse, ils appartiennent à un prince de la maison de Bourbon-Anjou, qui y règne en prince absolu mais sous le protectorat autrichien.

Les *Etats de Parme* se composent du duché de ce nom, de celui de Plaisance et du territoire de Pontremoli. Leur superficie est de 288 lieues géographiques carrées, et leur population en 1852 était de 502,841 habitants. Ils sont bornés au nord par le Pô, à l'est par le duché de Modène, au sud par le même duché et par celui de Toscane, et à l'ouest par les possessions sardes.

*Parme*, la capitale et la plus importante ville du duché, est située sur le bord de la *Parma*, torrent qui reste à sec tout l'été. C'est une ville épiscopale qui compte 40,000 âmes ; ses vieux murs et ses bastions forment un circuit de 4 milles ; ses rues sont larges et belles, et ses places spacieuses ; mais l'aspect général de cette ville est triste ; ni les habitations ni les édifices ne se font remarquer par leur architecture. A l'exception de la cathédrale, bâtiment dans le style gothique, et d'un aspect imposant, les églises et les palais sont aussi simples dans leur construction, aussi modestes dans leurs ornements qu'ils sont riches en tableaux précieux. On admire à la cathédrale la coupole peinte par le Corrège ; dans la chapelle de Sainte-Agathe, un riche cénotaphe a été élevé à Pétrarque, qui était archidiaque et chanoine de cette église. Une simple pierre indique la sépulture d'Augustin Carrache. Le vieux palais ducal ou Farnèse, construit en briques, ressemble plus à un couvent qu'à la demeure d'un prince ; il renferme l'académie des beaux-arts, la bibliothèque et le plus vaste théâtre de l'Italie, chef-d'œuvre de Vignole, qui frappe d'étonnement par sa majestueuse construction et par les belles proportions de toutes ses parties : il peut contenir 4,500 spectateurs, et sa coupe est si bien calculée, que de tous les points de la salle l'œil embrasse la scène, et que l'on peut entendre celui qui parle à voix basse sur le théâtre. On regrette qu'un si bel édifice ne

soit point utilisé, et qu'il soit même devenu une espèce de ruine : on n'y joue plus depuis près d'un siècle, et dans une autre partie de la ville on a construit, depuis peu d'années, une salle moins grande, mais d'une belle dimension.

L'ancien palais ducal a été surnommé *palazzo di Giardino*; il attire les curieux par ses belles fresques d'Augustin Carrache, plutôt que par son jardin dessiné à la française. Le pont, construit dans ces derniers temps sur le Taro, est un des plus beaux que renferme l'Italie. Parmi les nombreux établissements d'instruction de cette ville, nous citerons ses écoles supérieures de chirurgie, de médecine et de philosophie, qui tiennent lieu de l'université qui a été supprimée. Cette ville doit être unie par un chemin de fer à la grande ligne du royaume Lombard-Vénitien. *Borgo-San-Donino* est une petite ville épiscopale d'environ 5,000 âmes, chef lieu de la province du même nom, elle est située à 5 lieues au nord-ouest de Parme.

*Plaisance* est digne de quelque attention. Entourée comme Parme de remparts et de fossés, elle est mieux bâtie, les palais y sont plus nombreux; mais sa population est trop faible pour son étendue : on y compte 28,000 habitants. Depuis le pillage de cette cité par François Sforze, en 1448, elle n'a pu se relever. Le palais ducal ou Farnèse, construit en briques, de même que celui de Parme, annonce la puissance des Farnèse et le talent de Vignole qui en fit les dessins. Cet édifice, qu'on nomme aussi *la Cittadella*, est resté inachevé. On le laisse même se dégrader. Plusieurs autres constructions attirent les regards; mais, comme un autre Versailles, Plaisance n'a que des rues larges, droites et désertes dont la principale ressemble plutôt à une grande route qu'à une rue. La place du palais est décorée de deux statues équestres en bronze, représentant deux princes de la maison Farnèse : Alexandre et son fils Ranuccio. Le palais public, bâti vers la fin du treizième siècle, est un majestueux édifice gothique. La cathédrale, reconstruite au commencement du douzième, est un beau monument dans le même style. La bibliothèque publique renferme 30,000 volumes. Cette ville est défendue par une citadelle, dans laquelle les Autrichiens tiennent garnison. Elle possède aussi une école supérieure de jurisprudence. Cette ville a donné naissance à *Ferrante Pallavicini*, ecclésiastique célèbre au dix-septième siècle, autant par ses écrits que par sa fin tragique; à *Laurent Valla*, qui contribua, au seizième siècle, à faire renaître dans toute sa pureté la langue latine en Italie; et à *Grégoire X*, qui ordonna qu'à la mort d'un pape les cardinaux seraient renfermés dans un conclave jusqu'à l'élection d'un nouveau pontife.

Près de Plaisance, les franciscains ont un couvent dont l'église, appelée *Santa-Maria-di-Campagna*, est remarquable par sa belle coupole ornée de fresques.

Au-dessus de Plaisance, le bourg de *Campre-Moldo* est le *Campo-Morto* près duquel Annibal défait les Romains à la bataille de la Trébia; à 6 lieues de la ville, on a découvert, en 1760, les restes de la cité de *Vellia*, qui paraît avoir été détruite par un tremblement de terre, et qui est recouverte de plus de 7 mètres de roches et de terre. Le grand nombre d'ossements, de médailles et d'objets précieux déterrés jusqu'à ce jour, prouvent que les habitants, comme ceux d'Herulanum, n'eurent pas le temps de fuir et furent engloutis avec leurs richesses. On sait que cette cité était le chef-lieu de plus de 30 villes ou bourgs, dont les noms, inscrits sur une table de bronze conservée à Parme, sont encore la plupart semblables à ceux d'un grand nombre de villages des environs. Pontremoli, sur la Macra, au pied de l'Apennin et à l'entrée du col du même nom, franchi plusieurs fois par les Français, depuis Charles VIII, est une petite ville épiscopale, capitale de la Lunigiane parmesane. Elle est défendue par une citadelle, possède un séminaire et une belle cathédrale, et fait un petit commerce de toiles.

Le commerce du duché est peu considérable : Parme ne possède que quelques fabriques de taffetas, de bonneteries et de liqueurs; le riz et la soie sont les principaux produits du duché. On recueille annuellement, près de *Salzo-Maggiore*, à 40 lieues au sud de la capitale, 30,000 quintaux de sel, qui ne forment à peu près que les deux tiers de sa consommation. On retire des sources salées qui servent à ces exploitations une grande quantité d'huile de pétrole, qui est utilisée dans le pays.

Le duché de Modène, situé entre le royaume lombard-vénitien, le duché de Parme, celui de Lucques et les États de l'Église, occupe une longueur de 32 lieues et une largeur moyenne de 40 à 44. Il se compose des anciens duchés de Modène, de Reggio, de Guastalla, de Mirandola, et de Massa-Carrara, des petites principautés de Carpi, de Correggio, et de Novellara, ainsi que de la seigneurie de Garfagnana. Sa superficie est d'environ 317 lieues carrées, et sa population était évaluée, en 1850, à 586,458 habitants.

Le sol y est en général fertile et bien cultivé; le climat y est doux et sain; on y élève un grand nombre de vers à soie et d'abeilles; on y trouve du fer, du soufre, du pétrole, du plâtre, plusieurs sources minérales, dont



la plus fréquentée est celle d'Aquaria. On y exploite des marbres dont le plus célèbre est celui de Carrare. Cet État, après avoir appartenu aux papes, aux Vénitiens, aux ducs de Milan, de Mantoue, de Ferrare, et à quelques petits princes particuliers, appartient, dès le treizième siècle, à la maison d'Este qui régnait à Ferrare. Il fut érigé en duché en 1453. En 1796, il fut réuni à la république cisalpine, et fit ensuite partie du royaume d'Italie; mais l'archiduc François d'Este, héritier par sa mère de cet ancien duché, en prit possession en 1814. Le gouvernement est encore, dans le duché de Parme, un gouvernement absolu, sous le protectorat de l'Autriche.

*Modène*, capitale du duché, ville agréable et bien bâtie, située sur un canal et sur un chemin de fer qui l'unit à la grande ligne lombardo-vénitienne, entre la Secchia et le Panaro, compte environ 28,000 âmes. Ses rues sont ornées d'arcades; elle n'a de remarquable que le vaste palais ducal, isolé au milieu de la grande place. Cet édifice est d'une grande magnificence, et d'une étendue hors de proportion avec la petitesse de l'État du souverain qui l'habite. Il renferme une galerie de tableaux des principaux maîtres de l'école italienne, ainsi qu'une bibliothèque où l'on compte 90,000 volumes et 3,000 manuscrits. La cathédrale de Modène est un monument gothique, dans le genre lombard, de la fin du onzième siècle: elle est remarquable sous plusieurs rapports et entre autres par sa tour, l'une des plus hautes de l'Italie, et où l'on conserve encore, suspendu à sa chaîne, le célèbre seau de sapin conquis sur les Bolonais, et chanté par Tassoni, dans un poème intitulé la *Secchia rapita*. La grande église de Saint-Augustin conserve les restes de deux célèbres érudits, l'honneur de Modène: Sigonio et Muratori. Cette ville possède quelques établissements littéraires, entre autres une école de droit et une école de médecine, qui remplacent son ancienne université. Elle est défendue par une citadelle occupée par les Autrichiens.

*Finale*, ville de plus de 6,000 âmes, est remarquable par sa position, presque au confluent du Panaro et du Pò, et parce qu'elle est le centre d'un commerce assez étendu. *Carpi*, cité épiscopale d'environ 5,000 habitants, possède plusieurs belles églises; elle est sur le chemin de fer de Modène à Mantoue. *Guastalla*, capitale de l'ancien duché du même nom, est à une petite distance de la rive droite du Pò; c'est une ville épiscopale, chef-lieu de district, qui compte environ 7,000 âmes.

La ville de *Reggio*, jadis *Rhegium Lepidi*, qui fut ruinée par les Goths et rétablie par Charlemagne, passa sous la domination de la maison d'Este,

après avoir été longtemps gouvernée par ses propres magistrats ; elle était jadis la capitale d'un duché dont le titre fut rajeuni par Napoléon en faveur d'un de ses plus braves capitaines. Cette ville, la seconde des États de la maison d'Este, est le siège d'un évêché, et a vu naître l'Arioste. Elle est bien bâtie, d'un aspect agréable et gai, et renferme un grand nombre de couvents ; on y fabrique des étoffes de soie. Sa population est estimée à 48 ou 20,000 âmes. Ses principaux édifices sont un palais ducal, la cathédrale, dédiée à la Vierge, et qui offre en petit le modèle de la basilique de Saint-Pierre de Rome. La ville possède aussi un théâtre, une bibliothèque publique et un musée d'histoire naturelle, formé en grande partie de celui que possédait Spallanzani. Dans ses environs on remarque l'hospice de Saint-Lazare, maison d'aliénés fort bien tenue.

A 4 ou 5 lieues au sud-ouest de Reggio, le petit bourg de *Canossa* mérite d'être mentionné : on y voit un château royal devant la porte duquel l'empereur Henri IV vint pieds nus pendant trois jours au milieu de l'hiver de l'année 1077, demander son pardon à Grégoire VII qui l'avait excommunié.

Entre Modène et Reggio, la campagne est belle, fertile, et les coteaux voisins sont couverts de maisons de plaisance et de vignes qui se marient agréablement avec des arbres qui produisent des fruits délicieux. Au nord du duché, la petite ville de *Mirandola* ou de la *Mirandole* est célèbre par son dernier prince, qui fut, même avant l'âge de l'adolescence, un prodige d'érudition, et qui renonça à sa principauté pour se livrer aux sciences. Cette ville, qui n'a que 8,000 âmes, est importante par ses fortifications, cependant assez mal entretenues, et par son industrie : on y file la soie, la laine et le lin.

Le duché de *Massa*, qui dans ces dernières années a passé par héritage au duché de Modène, n'a que 10 à 11 lieues de superficie. Ce petit coin de l'Italie est l'un des plus beaux pays que l'on puisse voir ; il est difficile de trouver une vallée plus romantique que celle de *Fiume-Frigido*, torrent qui descend des montagnes et qu'alimente la fonte des neiges. Dans sa partie la plus élevée, cette vallée est étroite et ombragée par de beaux arbres qui concourent à y entretenir la fraîcheur ; à son extrémité, elle s'élargit et devient magnifique. Alors que les chaleurs de l'été commencent à dessécher les plaines, on voit la neige et la verdure des pâturages former, par l'effet de la perspective, de longues bandes sur le flanc des montagnes.

Ce duché a fait partie de la principauté de Lucques et de Piombino, que gouverna sous l'Empire la princesse Élisabeth Bacciochi, sœur de Napoléon ;

et le titre de duc de Massa-Carrara fut donné au grand-juge Regnier. En 1814, la principauté fut restituée à l'archiduchesse Marie-Béatrix, pour retourner après elle à son fils, le duc de Modène. *Massa*, ville épiscopale, est petite, mais belle, dans une plaine agréable, entourée de montagnes, et à peu de distance de la Méditerranée. La petite ville de *Carrare*, peuplée d'environ 5,000 âmes, ne doit son importance qu'à ses inépuisables carrières de marbre, exploitées depuis plus de 2,000 ans; la plus grande partie des montagnes de ses environs ne sont composées que de marbre, sur une longueur de deux lieues et sur une hauteur d'environ 400 à 800 mètres. C'est surtout au *Monte-Sacro* qu'on l'exploite. Le plus beau et le plus blanc est uni à celui qui n'est destiné que pour la construction des édifices. On en exporte annuellement environ 16,000 mètres cubes, qui forment le chargement de plus de 400 navires. Les droits de sortie de cette matière recherchée pour le ciseau du statuaire forment une partie importante des revenus du duché. La richesse presque inépuisable des carrières de Carrare fait la prospérité de 5,000 âmes; la difficulté que présente le choix du marbre, et principalement celle du transport, engagent plusieurs sculpteurs à y séjourner, et font de cette petite ville un rendez-vous d'artistes. Elle possède d'ailleurs une académie et une école populaire de sculpture, où les enfants sont admis dès l'âge le plus tendre; aussi a-t-elle produit un grand nombre de sculpteurs, parmi lesquels on cite Danese Cattaneo, Ghirlanda et les deux Tacca.

Nous devons constater avec peine que les petits États de Parme et de Modène ne jouissent que d'une indépendance nominale; ils ne sont à proprement parler que des États vassaux de l'Autriche, qui leur impose leurs souverains, tient garnison dans leurs capitales et leur dicte ses lois. Que doit-on attendre, que peut-on exiger d'un peuple soumis à de pareilles entraves!

TABLEAUX statistiques du grand-duché de Toscane et des duchés de Parme et de Modène.

GRAND-DUCHÉ DE TOSCANE.

SUPERFICIE en lieues q. c.	POPULATION en 1852.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES en 1852.	ÉTAT MILITAIRE en 1853.
1,118	320,474 familles ou 1,778,021 habitants.	1,590	<i>Dépenses.</i> 36,308,800 liras <sup>1</sup> . <i>Revenus.</i> 36,376,400 liras.	Artillerie, . . . . . 1,320 hom. Infanterie, 16 bat. 10,748 — Caval et gendarm. 2,500 — Total. . . . . 14,568 hom.
<sup>1</sup> La lire vaut 84 centimes.				

DÉPARTEMENTS.	SUPERFICIE en lieues g. c.	POPULATION en 1852.	VILLES PRINCIPALES ET LEUR POPULATION.
Départem. de FLORENCE.	295	700,015	82 communes. — FLORENCE, 110,714. — Pistoia, 12,000. — Prato, 1,200. — Volterra, 5,500. — Empoli, 4,000. — San-Miniato, 3,000.
— de LUCQUES.	68	260,745	21 communes. — Lucques, 25,000. — Borgo-Mezzano, 800. — Via-Reggio, 7,000.
— de PISE.	153	227,719	38 communes. — Pise, 23,000. — Fivizzano, 2,500. — Piombino, 2,500.
— de SIENNE.	192	186,263	38 communes. — Sienne, 21,000. — Montalcino, 6,500.
— d'AREZZO.	166	218,283	42 communes. — Arezzo, 12,000. — Chiusi, 3,000. — Cortona, 3,500. — Monte-Pulciano, 3,000.
— de GROSETTO.	225	77,891	20 communes. — Grosseto, 3,000. — Pitiigliano, 2,000. — Orbitello, 3,000. — Ile de Giglio, 1,500.
Gouvern. de LIVOURNE.	5	85,834	1 commune. — Livourne, 85,000.
— de l'ILE D'ELBE.	14	21,271	4 communes. — Porto-Ferraio, 50,000. — Porto-Longone, 2,000.

Marine de commerce en 1853<sup>1</sup>.

DÉPARTEMENTS maritimes.	BÂTIMENTS à voiles carrées.	TONNES.	BÂTIMENTS à voiles latines.	TONNES.	TOTAL	
					des bâtiments.	des tonneaux.
Livourne et les Présides.	77	13340,50	427	7220,51	504	20761,04
Ile d'Elbe. . . . .	44	5890,54	207	3448,85	251	9339,39
Via-Reggio. . . . .	5	486,57	151	6919,99	156	7406,56
	126	19917,61	785	17589,35	911	37506,99

<sup>1</sup> Extrait de l'Almanach de Gotha pour 1854, 91<sup>e</sup> année.

## DUCHÉ DE PARME.

SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION.	FINANCES.	ÉTAT MILITAIRE.
314	502,841	Revenus : 9,574,685 livres. Dépenses : 9,536,900 livres.	Pied de paix : 6,113 hom. Pied de guerre : 8,597 —

PROVINCES.	LEUR SITUATION.	SUPERFIC. en l. g. c.	POPULATION EN 1852.		TOTAL.	CHEFS-LIEUX.
			Villes et territoires.	Autres communes.		
PARME. . . . .	Entre l'Enza et le Taro. .	77	40,536	103,362	143,898	PARME.
BORGO-SAN- DONINO. . . . .	Entre le Taro et le Riglio.	78	29,960	112,580	142,540	Borgo-San- Donino.
PLAISANCE. . . . .	Entre le Riglio et la Bardo- neggia. . . . .	81	10,694	123,279	133,973	Plaisance.
VAL DI TARO. LUNIGIANE. . . . .	Sur les Apennins. . . . .	56	7,013	43,939	50,952	Borgo-Taro.
	Sur les Apennins. . . . .	22	12,142	19,336	31,478	Pontremoli.
			100,345	402,496	502,841	

## DUCHÉ DE MODÈNE.

SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION.	FINANCES.	ÉTAT MILITAIRE.		
317	586,458	Revenus. 3,418,621 francs. Dépenses 8,728,183 francs.	Armée. . . . 3,500 hommes. Milice. . . . 11,156 — Total. . . . 14,656 hommes.		
PROVINCES.	SUPERFICIE.		TOTAL.	HABITANTS en 1850.	CHEFS-LIEUX.
	Pays plat.	Pays de montagnes.			
MODÈNE. . . . .	72	13	85	204,491	MODÈNE.
RIGGIO. . . . .	45	57	102	161,646	Reggio.
GUASTALLA. . . . .	15	»	15	50,859	Guastalla.
FRIGNANA. . . . .	»	55	55	5,785	Frignano.
CAMPAGNANA. . . . .	»	»	28	37,897	Camporgiano. Castelnovo.
MASSA-CARRARA. . . . .	3	20	32	56,867	Massa, Carrara.
LUNIGLIE. . . . .				17,248	Villafranca.
			317	409,946	

## LIVRE CENT SOIXANTE-TREIZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Description des États de l'Église.

Nous allons visiter maintenant les États de l'Église : ils occupent la partie centrale de la péninsule italique, et se composent principalement des anciennes provinces du *Latium*, du *Picenum* et de l'*Ombrie*.

Le *Latium* s'étendait entre l'embouchure du Tibre et celle du Tolero, l'ancien *Liris*, et pénétrait, à l'est, jusqu'au lac Lucrino. Ses habitants, les *Latins*, paraissent avoir été formés de la réunion des *Pelasges*, venus de la *Thessalie*, et d'un peuple dont l'origine est tellement incertaine, qu'il se donnait le titre d'aborigène. Les Latins avaient pour voisins les *Sabins*, qui devaient peut-être leur nom au mot celtique *sab*, qui signifie élevé; ils habitaient en effet les pentes et les cimes des Apennins. Les anciens les peignent sous les couleurs les plus favorables; ils étaient franes, généreux et vaillants; leurs femmes étaient modestes et sages, et les mariages assortis par la vertu étaient chez eux un lien civil contracté au nom de l'État. L'histoire de l'origine de Rome témoigne que les Sabins savaient allier le courage à la vertu.

Les *Picentes* habitaient les pentes des Apennins qui comprennent

aujourd'hui les territoires d'Ancône, de Macérata et d'Ascoli : ces peuples étaient Sabins d'origine. Le pays qu'ils occupèrent dut le nom de *Picenum* à la grande quantité de poix minérale qu'on y recueillait. L'*Ombrie*, située sur le versant oriental des Apennins, entre la mer Adriatique et l'Étrurie, était habitée par des peuples d'origine gauloise ; les *Senones*, entre autres, occupaient la contrée voisine de l'embouchure du Pô. On ne doit nécessairement pas attendre de nous le récit même abrégé de la naissance, de la grandeur et de la décadence de l'empire romain. Le cadre de ce *Précis* nous oblige à renvoyer nos lecteurs aux traités spéciaux d'histoire ; ils y apprendront comment la petite colonie des bannis des bords du Tibre devint d'abord un faible royaume (753 à 509 avant J.-C.) s'éleva en république avec des consuls (509 à 31 avant J.-C.), et dans l'espace de cinq siècles étendit sa domination sur le monde entier ; comment un ambitieux proclama l'empire dans la patrie de Brutus et des Gracques, et comment, enfin, ce vaste empire, témoin de tant de luttes, s'éroula au choc de l'invasion des Barbares (395 après J.-C.), après quatre siècles de durée, pour ne laisser à la place de la capitale des Césars et des empereurs que celle du monde chrétien, que la ville épiscopale de Saint-Pierre.

La suprématie du siège apostolique de Rome sur les autres Églises remonte à une époque très-reculée : saint Irénée, évêque de Lyon au deuxième siècle, et saint Cyprien, évêque de Carthage au siècle suivant, l'admirent comme un point incontestable, sans cependant en déduire toutes les conséquences qui en furent la suite. Cependant, jusqu'à l'invasion de l'Italie par Pepin, les papes n'eurent aucune puissance politique, aucune possession temporelle : la prétendue donation faite par Constantin à Silvestre I<sup>er</sup> est reconnue fauleuse. Pepin, maire du palais de Childéric III, voulant récompenser la papauté de l'appui moral qu'elle lui avait prêté lors de son usurpation, fit don, par reconnaissance, au pape Étienne II, de l'exarchat de Ravenne, dont il venait de chasser les Lombards. Cette donation fut confirmée et même augmentée du Pérugin et du duché de Spolète, par Charlemagne. Les évêques de Rome, devenus princes temporels, en eurent bientôt l'ambition. Cependant, ce ne fut que lorsque leur puissance spirituelle fut parvenue à son comble qu'ils accrurent leurs États : au onzième siècle, l'empereur Henri III leur donna le duché de Bénévent ; au douzième, Mathilde, comtesse de Toscane, fit don au Saint-Siège de ses biens, composés du territoire de Bolsène, de Bagnarea, de Monte-Fiascone, de Viterbe, de Civita-Castellana, de Corneto, de Civita-Vecchia et de Bracciano, possessions connues sous le nom de *patrimoine*

*de Saint-Pierre.* Rome n'était encore que la résidence des pontifes, elle appartenait à l'Empire; des factions républicaines la déchirèrent : quelques hommes au-dessus de leur siècle essayèrent vainement d'y établir un gouvernement libre; enfin, ce ne fut que vers la fin du quatorzième siècle qu'elle put être considérée, avec la Sabine, province contiguë à son territoire, comme faisant partie des domaines du Saint-Siège. En 1532, Louis de Gonzague, général de Clément VII, réunit la marche d'Ancone aux États de l'Église; en 1626, le duché d'Urbin, qui avait appartenu à la famille de Jules II, devint la possession des papes; les dernières conquêtes qu'ils firent furent celles de l'Orviétan, du duché de Castro et du comté de Romiglione. Ces deux dernières principautés appartenaient au pape Paul III; il les donna à son fils Farnèse, qui devint duc de Parme et de Plaisance; mais l'un de ses descendants les ayant engagées, au mont-de-piété de Rome, contre une somme d'argent qu'il ne put rembourser, Innocent XI s'en empara.

La part que le pape, comme prince temporel de l'Église, prit aux coalitions de l'Europe contre la république française, lui fut funeste; l'assassinat du général français Duphot fournit au Directoire l'occasion de renverser le gouvernement papal. Le général Berthier reçut l'ordre de marcher sur Rome, et le Saint-Siège fut érigé en république; mais cette république éphémère tomba d'elle-même, lorsque les Français évacuèrent l'Italie. En 1808, de nouvelles combinaisons politiques firent réunir les États romains du nord à la couronne d'Italie. Un sénatus-consulte du 17 février 1810 comprit ceux du sud dans les limites de l'empire français, et déclara que le pape aurait pour résidence Rome et Paris. Enfin, les événements de 1814 renversèrent cette organisation, et le pape Pie VII recouvra toutes les anciennes possessions de l'Église. En 1846, Pie IX, son quatrième successeur, voulut inaugurer son pontificat en accordant quelques-unes des réformes politiques depuis longtemps réclamées; mais il ne fut compris, ni par le parti rétrograde qui l'accusait de bouleverser le pouvoir, ni par le parti libéral qui lui reprochait de ne pas encore en faire assez. La révolution de Février 1848 arriva en France, elle eut son contre-coup en Italie, et le pape dut quitter Rome, le 24 novembre, pour se réfugier à Gaëte, dans le royaume de Naples. Le pouvoir demeura ainsi entre les mains des révolutionnaires, qui proclamèrent la république et installèrent à sa tête un triumvirat composé de Mazzini, Saffi et Armellini. L'Autriche intervint alors dans les affaires de Rome : elle s'empara de Bologne; elle allait marcher sur Rome; la France la prévint, et le 3 juillet 1849, l'armée

française entrant dans la ville éternelle, après un siège en règle. La république romaine était renversée, et l'autorité pontificale rétablie sous la protection de la France, à laquelle elle devait l'origine de son pouvoir temporel ; mais ce ne fut néanmoins que le 12 avril 1850 que le pape Pie IX consentit à rentrer dans la capitale du monde chrétien. Ne devons-nous pas espérer de la sagesse du gouvernement pontifical, d'une part, et de l'intelligence du peuple romain de ses véritables intérêts, de l'autre, un accord qui, en satisfaisant les justes réclamations adressées depuis longtemps au gouvernement pontifical, ouvrira pour ce beau pays de l'Italie centrale une nouvelle ère de prospérité et de progrès ?

L'exemple de l'administration française a provoqué d'heureuses réformes dans les lois, la justice et les finances ; mais il y a encore tant à faire sous ce rapport, qu'il est à craindre que les papes ne parviennent jamais à établir dans leurs États la pureté des mœurs, l'industrie et l'aisance dont les peuples soumis au Saint Siège seraient peut-être susceptibles sous un autre régime.

Les États romains, bordés à l'est par la mer Adriatique, au nord par le royaume lombard-vénitien, à l'ouest par les duchés de Modène et de Toscane, au sud-ouest par la Méditerranée, et au sud par le royaume de Naples, s'étendent de 95 lieues dans un sens et de 25 dans l'autre ; leur superficie est d'environ 2,080 lieues carrées. La population, qui en 1843 était évaluée à 2,908,115 habitants, doit en 1852 approcher de 2,950,000 âmes. Les anciennes dénominations de comtés, de duchés et autres, que nous avons rappelées plus haut, par lesquelles on distinguait les différentes provinces, ont été abolies : le pays est partagé maintenant en 20 divisions administratives, qui portent le nom de légations et de délégations, à l'exception du territoire de Rome qui a celui de *comarca*.

A Rome, la vie habituelle est une espèce de long carême, tant on s'acquitte avec ponctualité des devoirs extérieurs de la religion. Cette grande cité, qui pourrait contenir facilement trois fois plus d'habitants qu'elle n'en renferme, est d'un aspect triste que rendent encore plus frappant ses places spacieuses, ses rues larges et sans mouvement, les ecclésiastiques et les religieux de tous les ordres qu'on y rencontre, et les ruines majestueuses que l'on y aperçoit à chaque pas. Il n'est point jusqu'aux marchés qui ne présentent le même calme. Mais ce silence se change tout à coup en une joie bruyante à l'époque du carnaval ; Rome n'est plus la même ville, tant elle acquiert d'activité : tous les rangs sont alors confondus, tous les temples deviennent déserts, et les rues peuvent à peine contenir une



population qui s'empresse de quitter ses habitations pour courir après la joie et le plaisir. On voit pendant ces jours de folie de graves magistrats se couvrir d'un costume et d'un masque, et courir les aventures qui ne manquent point de se présenter; car chez les deux sexes chacun les cherche, persuadé que quelques moments d'erreur seront facilement expiés par les pénitences et les saintes privations du carême. Le Cours devient le rendez-vous d'une foule tumultueuse, les équipages s'y succèdent sur deux files, les balcons sont couverts de tentures, une pluie de dragées couvre les piétons et les équipages, aux acclamations d'un peuple de masques de toutes couleurs. A un signal donné, le milieu du Cours devient libre; une foule de chevaux en liberté, mais aiguillonnés par des plaques garnies de pointes, et par une mèche allumée que l'on a la barbarie de leur introduire entre cuir et chair, s'élancent sur la place du Peuple et parcourent l'espace, moins pour remporter le prix de la course que pour fuir les instruments de douleur qui les pressent. Aux folies du carnaval, qui rappellent les lupercales de l'antique Rome, succèdent le soir du mardi-gras les *moccoletti*, petites bougies allumées dont chacun porte un faisceau, et avec lesquelles on se poursuit pour les faire éteindre ou les rallumer. Les équipages qui n'en seraient point pourvus seraient arrêtés et forcés par la foule à s'en munir. Cette coutume est un reste de la fête que l'on célébrait en l'honneur de Cérès cherchant sa fille Proserpine.

Dans un pays infesté de brigands, avec lesquels le gouvernement transige au lieu de les soumettre, on doit croire que la police est aveugle ou sans vigilance; cependant il en est peu où elle soit mieux faite qu'à Rome: point de rixes, point de vols, point de ces petits brigandages si communs dans les villes populeuses, et qui, au sein de la foule, font disparaître les mouchoirs et les montres. Il y est bien quelquefois question de quelques coups de stylet, mais ils sont presque toujours provoqués par la jalousie et non par la cupidité. Les rues de Rome ne sont point souillées par ces êtres dégradés, tolérés partout comme une lèpre nécessaire, et dont la vue est un sujet de tentation pour le vice et de scandale pour la vertu: les filles publiques en sont impitoyablement proscrites, ou du moins elles ne peuvent point y étaler leur honteuse effronterie; et l'on doit dire, à la louange du gouvernement papal, que pour extirper autant qu'il est en son pouvoir la licence et la débauche, il a tout fait pour favoriser les unions légitimes.

Les Romains, et en général tous les sujets du pape, offrent le type de la superstition. Ils remplissent scrupuleusement les devoirs extérieurs de la religion; mais sur ce point tout est affaire de règle plutôt que de véri-

table dévotion. La confession est une pratique dont chacun s'acquitte plutôt par habitude que par humilité chrétienne, plutôt pour mettre sa conscience à l'abri que pour se corriger de ses défauts et de ses vices. Le peuple reçoit à genoux les bénédictions du pape; mais ce n'est point à Rome que le chef de l'Eglise est regardé comme participant du pouvoir divin : ce qu'il gagne en autorité temporelle, il le perd en puissance spirituelle. Dès que l'octave de Pâques est révolue, les curés exigent de leurs paroissiens des certificats de communion, sous peine de faire figurer les noms de ceux qui n'en présentent point sur le tableau des excommuniés. Mais autant le gouvernement papal se montre rigoureux à l'égard de ses sujets sur les pratiques du culte, autant il professe la tolérance la plus illimitée à l'égard des étrangers.

Un gouvernement tout à fait pacifique comme celui de Rome pourrait se consoler de sa nullité politique par la protection et l'encouragement accordés aux lettres, aux sciences et aux arts; mais tout sommeille à Rome. Les sciences y sont moins cultivées que dans tout le reste de l'Italie : cependant cette ville, qui renferme tant de trésors pour l'archéologie, a produit des antiquaires dignes d'être comparés à ceux de l'Allemagne et de la France. Si ses académies littéraires jouissent d'une faible réputation et s'élèvent à peine à la hauteur de nos plus obscures académies de province, c'est à la censure qu'est dû ce résultat. La littérature théâtrale, par exemple, ne peut être encouragée dans une ville où il n'est pas permis de représenter les tragédies d'Alfieri; où, à l'exception du théâtre *Valle*, le moins grand des quatre théâtres de Rome, et sur lequel on joue presque toute l'année, les théâtres ne sont ouverts que pendant quelques jours qui précèdent et qui suivent le carnaval. L'école romaine de peinture ne compte plus un seul nom digne des beaux jours d'Italie; et sans les anciens chefs-d'œuvre dont la ville est remplie, l'Académie française des beaux-arts serait tout aussi bien établie ailleurs. Le seul art dans lequel Rome excelle est celui des mosaïques.

Dans les hautes classes de la société, l'ignorance et le désœuvrement sont aussi répandus ici qu'à Venise; les jeunes gens qui lisent ne connaissent d'autre lecture que celle des œuvres badines de Voltaire; les jeunes personnes et les femmes, pour se dédommager du temps qu'elles ont passé dans les couvents, ne s'occupent que de lectures aussi frivoles que dangereuses. Le peuple de la ville sait lire et écrire, mais ces connaissances sont très-rares dans les campagnes.

Nous terminerons ici cet aperçu des mœurs des Etats de l'Eglise. Nous





Roussier frères, del. et sc.

Imp. Charles Abel, r. Hauteville.

LA TRINITÉ DU MONT.

allons maintenant visiter successivement les villes les plus importantes ; la capitale doit d'abord fixer notre attention.

*Rome* est située au milieu d'une vaste plaine, jadis fertile, aujourd'hui presque stérile, qui s'étend depuis la mer jusqu'aux Apennins. En entrant dans cette ville, on a d'abord de la peine à se croire dans l'orgueilleuse capitale de l'empire romain ; la Rome des papes recouvre en quelque sorte la ville des empereurs, dont quelques monuments restés debout malgré les ravages du temps, des barbares et des chrétiens, attestent çà et là son antique existence. Le sol moderne est tellement élevé au-dessus de l'ancien, que la roche tarpéienne n'a plus que 10 à 12 mètres de hauteur, et que le pavé d'une petite église bâtie au pied du mont Palatin est juste au niveau du faite du temple antique élevé à la place où l'on prétendait que Rémus et Romulus avaient été allaités par une louve. Il a fallu creuser plus de six mètres pour mettre à découvert la base de la colonne Trajane, il a fallu déterrer le pied de l'arc de Constantin, de celui de Septime-Sévère, et de tant d'autres monuments antiques trop nombreux pour les décrire tous. La ville moderne est encore contenue dans l'enceinte de la ville antique ou plutôt des trois villes dont l'agrégation successive a formé Rome ; la première est la ville des rois détruite par les Gaulois ; la seconde, la ville des consuls brûlée par Néron ; la troisième est la ville impériale. Elle s'étend principalement sur le Champ-de-Mars, sur la rive gauche du Tibre, et forme une courbe autour de la base du Capitole. C'est en tournant le dos au *Campidoglio*, qui a remplacé l'antique citadelle romaine, que l'on voit se développer devant soi les ruines de l'ancienne Rome. Elles s'étagent en masses immenses et informes sur les monts Palatin, Aventin, Esquilin, Célius et Viminal, tandis que derrière le spectateur le mont Capitolin et, plus loin, de l'autre côté du Tibre, le mont Janicule complètent l'ensemble des sept collines. Les temples, les palais, les grands édifices, les portiques qui s'y élevaient jadis, ne forment plus que des monceaux de ruines tellement méconnaissables que les archéologues se sont épuisés en vains efforts pour déterminer leur plan et leur situation. Quelques-uns de ces monuments que le temps et les révolutions des hommes ont cependant en partie épargnés, existent encore ; d'autres ont été extraits du milieu des décombres où ils étaient enfoncés, et ils suffisent pour faire de Rome un musée d'une grandeur et d'une richesse incomparables. Le cadre étroit que nous impose notre rapide description, ne nous permet pas d'entrer dans de longs détails sur chacun des nombreux monuments de la grande cité, nous devons nous contenter d'indiquer les principaux et les mieux

conservés, renvoyant, à regret, le lecteur aux ouvrages spéciaux écrits sur Rome. Remarquons seulement que les édifices de Rome suivent dans leur construction les mêmes phases que la ville elle-même. Les monuments élevés sous les rois sont remarquables par leur solidité, et formés, pour la plupart, de blocs énormes juxtaposés sans ciment. Ils sont en très-petit nombre : ce sont des conduits souterrains, des remparts, des routes, etc. Les ouvrages de l'époque républicaine sont presque tous consacrés à des objets d'utilité publique; ce sont des aqueducs, des ponts, des temples d'une architecture simple et sévère. C'est surtout à l'empire que l'on doit les grands monuments que nous admirons : bains, temples, cirques, palais, tombeaux, etc. L'ordre corinthien et le composite y dominent comme la dernière perfection de l'architecture ionique et dorique des Grecs.

L'un des plus beaux monuments de la grandeur romaine, le mieux conservé surtout, c'est le Panthéon (Sainte-Marie de la Rotonde), élevé par Agrippa en l'honneur de tous les dieux. Sa voûte, parfaitement ronde, est égale en hauteur à son diamètre. Précédé d'un beau portique de 16 colonnes de granit, et couronné d'un fronton porté sur 8 colonnes, on a pu facilement le transformer en une église. Aujourd'hui, à la place des dieux de l'antiquité, on y voit les tombeaux de Raphaël et d'Annibal Carrache. La place sur laquelle s'élève ce monument majestueux, encore si bien conservé malgré une antiquité de 18 siècles, est un marché arrosé par une fontaine abondante, surmontée d'un petit obélisque de granit égyptien. Derrière le Panthéon on remarque les ruines splendides des thermes d'Agrippa.

L'amphithéâtre de Flavien, que ses proportions gigantesques ont fait appeler *colosseum*, le *Colysée*, est moins bien conservé que le Panthéon, parce qu'il n'a point été possible de le transformer en église, et que plusieurs papes en ont démoli des parties pour en employer les pierres à la construction de leurs palais : on pourrait citer de beaux édifices, entre autres le palais Farnèse, qui ont été bâtis avec ces matériaux. Le cardinal Consalvi, plus éclairé, a fait construire un superbe arc-boutant pour soutenir un côté du grand mur extérieur qui menaçait ruine, et le pape Léon XII a fait réparer et même restaurer plusieurs arcades. Le peuple a quelque respect pour ce monument depuis que Pie VI a fait élever au milieu de l'arène une croix et 15 autels à la mémoire des martyrs que l'on croit avoir péri dans son enceinte. L'arène fut quelquefois transformée en une petite mer d'une vingtaine de pieds de profondeur, dont l'eau arrivait

par 80 ouvertures, et sur laquelle on donnait au peuple romain le spectacle d'un combat naval. C'est par un beau clair de lune que l'on doit visiter le Colysée. Rien ne produit un effet plus magique que la clarté de l'astre des nuits sur ce bel amphithéâtre : il semble que l'on va voir sortir de ses sombres vomitoires les ombres des malheureux gladiateurs qui venaient combattre à la vue d'un peuple habitué à de sanglants spectacles.

Le Vatican, qui tient à l'église de Saint-Pierre, est, dit-on bâti sur l'emplacement du palais de Néron. C'est une réunion de plusieurs édifices qui occupent une superficie beaucoup plus considérable que les Tuileries et le Louvre réunis. La chapelle du Vatican est cette fameuse chapelle Sixtine, si richement décorée, et dont l'un des plus beaux ornements est le célèbre tableau du Jugement dernier, peint à fresque par Michel-Ange. La bibliothèque est une des plus riches du monde, surtout en manuscrits. C'est au Vatican que l'on admire l'école d'Athènes et les autres fresques de Raphaël ; c'est aussi ce palais qui renferme le plus beau, le plus riche des musées. Un petit bâtiment qui communique au Vatican par deux longues galeries domine Rome et ses environs jusqu'aux Apennins; la belle vue dont on y jouit lui a fait donner le nom de *belvédér* : c'est là que l'on a replacé, sous un jour beaucoup plus favorable qu'au Louvre, cette statue d'Apollon, chef-d'œuvre du ciseau antique, et dans d'autres salles le Laocoon, le Torse et l'Antinoüs. La galerie du Vatican n'a pas cinquante tableaux, mais trois ou quatre chefs-d'œuvre la rendent la première du monde : parmi ceux-ci il suffit de citer la Transfiguration de Raphaël et la Communion de saint Jérôme par le Dominiquin. Les jardins du Vatican méritent aussi d'être visités.

Le palais Quirinal était autrefois la résidence d'été du pape; il est maintenant réservé aux conclaves. La forme en est irrégulière, mais la beauté de son intérieur, ses magnifiques points de vue et ses jardins, en font une demeure qui joint l'agrément à la magnificence. Sous le gouvernement impérial il avait été destiné au jeune prince qui reçut le titre de roi de Rome. Ce palais porte le nom du mont *Quirinal*, sur le sommet duquel il est bâti. On lui donne aussi celui de *Monte-Cavallo*, parce que devant sa façade on voit deux beaux groupes en marbre représentant chacun un cheval de proportion colossale, conduit par un jeune homme qui semble le dompter. Ces deux groupes sont antiques, mais ils ne sont probablement point de Phidias et de Praxitèle, comme les noms que portent leurs piédestaux sembleraient l'indiquer. Entre ces deux groupes s'élève un obélisque égyptien de porphyre rouge. Une belle fontaine, dont les eaux

retombent dans un bassin de granit oriental taillé dans un seul bloc, occupe le centre de la place. Le jardin du *Quirinal* est un des plus beaux de l'Italie.

On monte aujourd'hui au *Capitole* par un escalier construit par Michel-Ange et bordé de deux balustrades au bas desquelles deux lions, en basalte, jettent de l'eau par la gueule. L'escalier conduit à une place. En y arrivant, on voit le palais du sénateur en face; à droite celui des conservateurs, et à gauche le musée de peinture. Ces bâtiments sont aussi l'ouvrage de Michel-Ange, qui fit mettre au milieu de la place la statue de Marc-Aurèle, la plus belle statue équestre antique, et la seule grande statue de bronze qui ait été trouvée à Rome. Sous le portique du palais des conservateurs on remarque une statue antique de César, la seule qui passe pour authentique. Le musée du Capitole offre un grand nombre de tableaux d'auteurs célèbres, tels que le Titien, le Guerchin, le Guide, l'Albane, le Tintoret, le Dominiquin, le Poussin, Rubens, les deux Carrache et Paul Véronèse; mais la plupart de ces tableaux sont de second et même de troisième ordre.

Du haut de la tour du palais sénatorial, on voit, à l'opposé de l'escalier qui conduit au Capitole, le *Campo Vaccino*. Cette vaste place, couverte de ruines, a été jusqu'au pape Pie VII le marché aux bœufs; c'était jadis le *Forum Romanum*.

Non loin du *Monte-Citorio*, se voit sur la place Colonna la colonne Antonine, surmontée d'une statue de saint Paul. Sur la place du *Monte-Citorio* s'élève un obélisque en syénite rouge, érigé à Héliopolis en l'honneur de Psammitichus I<sup>er</sup>, et qui fut transporté à Rome par Auguste, pour servir de gnomon sur le *Champ-de-Mars*, où il fut déterré sous le pontificat de Benoît XIV. La douane est un ancien temple orné de 11 majestueuses colonnes cannelées en marbre que l'on regarde comme celui que le sénat et le peuple décernèrent à Antonin-le-Pieux. Plus loin sur le bord du Tibre, le tombeau d'Adrien est devenu le château Saint-Ange; le pont qui y conduit et qui porte le même nom, est l'antique pont *Ælius*, bâti par Adrien; les deux statues qui se trouvent à l'entrée sont celles de saint Pierre et de saint Paul; les autres représentent des anges.

Mais laissons ces monuments travestis, ou par le mauvais goût ou par le zèle religieux, et dirigeons nos pas vers le chef-d'œuvre de Rome moderne, vers le plus magnifique temple de la chrétienté. Le principal défaut que l'on trouve à l'église de Saint-Pierre est d'avoir plutôt la façade d'un palais que celle d'une église, et de manquer d'unité. Les dimensions



gigantesques de ce bâtiment sont telles, que, vue de l'extérieur, sa magnifique coupole ne paraît point en faire partie; il semble que ce soit le dôme d'un autre édifice. La place de Saint-Pierre est tout-à-fait digne de cette basilique; elle est environnée de deux portiques demi-circulaires qui se terminent par une place carrée, prolongée jusqu'à la façade de l'église, de manière à former deux places dont la longueur totale est de plus de 300 mètres. Le portique est surmonté de 92 statues de saints, hautes de 3 mètres; le portail est si bien en proportion avec ce qui l'entoure, que l'œil n'est d'abord point étonné du développement qu'il présente. En entrant dans ce temple, dont la forme est celle d'une croix latine, on est d'abord plus frappé de la profusion des marbres et des mosaïques que de sa grandeur: il a cependant 215 mètres de longueur à l'extérieur, 140 de largeur et 45 de hauteur sous clef. Les ornements en sont riches, éblouissants même et distribués avec plus d'ostentation que de goût. Ce qui peut donner une idée des dimensions de l'édifice, c'est le baldaquin en bronze qui surmonte le maître-autel: il paraît être dans des proportions ordinaires, et cependant il a 40 mètres de hauteur, c'est-à-dire 13 mètres de plus que la colonnade du Louvre; il est placé au-dessous de la coupole, qui est sans contredit ce que cette église offre de plus étonnant: elle a 140 mètres d'élévation et 42 de diamètre à l'intérieur; les 12 apôtres y sont représentés en mosaïques dans des médaillons séparés par des groupes d'anges qui portent les instruments de la passion. Dans les deux parties les plus apparentes de cette église, on a eu soin de rappeler le souvenir du saint auquel elle est consacrée: ainsi l'on assure que la balustrade dorée qui s'étend devant le maître-autel recouvre le tombeau et le corps de saint Pierre, placés au-dessous, dans une église souterraine plus ancienne que la basilique. L'extrémité de l'église est occupée par un superbe monument composé d'une tribune soutenue par quatre figures colossales de saint Ambroise et de saint Augustin, de saint Athanase et de saint Chrysostome. Au milieu de cette tribune, faite avec le bronze antique du Panthéon, on voit un fauteuil en bois orné d'or et d'ivoire, que l'on appelle la chaire de saint Pierre, parce qu'on prétend que c'est celle dont il se servait. Parmi les magnifiques mausolées que renferme cette église, on place en première ligne celui de Paul III, par Guillaume della Porta. Celui d'Urban VIII fait honneur au ciseau du Bernin, si souvent malheureux dans ses compositions; celui de Christine de Suède est splendide, mais maniéré; le monument Rezzonico est un chef-d'œuvre de Canova; enfin la chapelle Clémentine renferme le tombeau de Pie VII, par Thorwaldsen.

L'église souterraine de Saint-Pierre, à l'exception de quelques mosaïques et d'autres monuments anciens, ne répond pas à l'idée que l'on se fait des antiques catacombes chrétiennes. On y remarque les tombeaux de Charlotte, reine de Jérusalem et de Chypre, de l'empereur Othon II, et des papes Adrien IV, Boniface VIII, Nicolas V, Urbain VI et Paul II.

Pour juger complètement de l'étendue de Saint-Pierre, il faut monter sur son immense coupole, que termina Michel-Ange à l'âge de 87 ans. La boule de bronze que surmonte la croix peut contenir jusqu'à 46 personnes assises. De ce point on jouit du plus complet et du plus magnifique aspect de la ville et de la campagne de Rome. Cette église fut commencée en 1503 et terminée en 1606; on estime qu'elle a coûté plus de 247 millions de notre monnaie.

Après cette magnifique basilique, comment s'arrêter à décrire les autres églises de Rome? La plupart cependant offrent un intérêt particulier par leur richesse et leur antiquité. On s'accorde à regarder celle de *San Giovanni in Fonte* comme la plus ancienne, non seulement de Rome, mais de toute la chrétienté; on la désigne aussi sous le nom de *Baptistère de Constantin*, quoiqu'il soit faux que cet empereur y ait été baptisé: il est plus probable qu'il se plut à l'enrichir. Nous pourrions citer plusieurs autres églises qui, bien qu'inférieures à celle de Saint-Pierre, surpassent encore la plupart de celles de l'Europe: telle est celle de *Saint-Jean-de-Latran*, dont les cloîtres ont servi de demeure à plusieurs papes, et où des conciles se sont tenus. On doit encore citer *Sainte-Marie-Majeure*, dont l'intérieur est surtout remarquable par ses riches ornements; l'église des Jésuites ou du *Gesù*, dont l'élégante façade est de Vignole et de son élève Jacques della Porta; celle de *Saint-Charles, à Catinari*, ornée de tableaux du Guide et du Dominiquin; celle de *Sainte-Marie-des-Anges*, bâtie, ainsi que le vaste cloître des Chartreux, par Michel-Ange, sur les ruines des thermes de Dioclétien; celle de *Saint-Paul hors des murs*, la plus révérée des églises de Rome pour son antiquité, que le feu détruisit en 1823, et que l'on rebâtit depuis: parmi les objets échappés à l'incendie, se trouvent quelques bas-reliefs antiques et une superbe mosaïque faite en 440 par Saint-Léon, représentant le Christ et les 24 vieillards de l'Apocalypse; la basilique de *Sainte-Croix-en-Jérusalem*, fondée par sainte Hélène sur les restes des jardins d'Héliogabale, l'église de *Saint-Théodore*, qui s'élève sur l'emplacement de l'ancien temple de Romulus, bâti à l'endroit où la tradition porte qu'il fut allaité par une louve; *Saint-Étienne-le-Rond*, que l'on regarde comme un temple consacré à Claude, et converti en église





Rouaspes Libraire del. et sc.

Imp. Charpentier et F. Bachelin.

FORUM DE TRAJAN.

vers le cinquième ou le sixième siècle; enfin la basilique de *Saint-Sebastien*, célèbre par ses catacombes.

Le nombre des églises de Rome est de 364. Celui des palais est encore plus considérable. Leur architecture a plutôt le caractère de la solidité que de l'élégance; on en compte au delà de 60 qui méritent d'être vus; il en est peu qui n'offrent à côté des livrées de l'orgueil les dehors de la gêne, et même de la misère. Le délabrement de la plupart des palais de Rome est une conséquence naturelle de la décadence du pouvoir des papes.

Cependant, quelques-uns mieux conservés et bien entretenus par leurs propriétaires, méritent de fixer notre attention: on peut citer le palais *Ruspoli*, dont l'escalier de 115 marches en marbre blanc passe pour le plus beau de Rome; le palais *Ghiqi*, dont la cour et le vestibule sont magnifiques, et dont l'intérieur renferme des tableaux précieux et une riche bibliothèque; le palais *Sciarra*, dont la porte en marbre est digne de Vignole, et qui possède aussi une très-belle galerie; l'immense palais *Doria*; le palais *Colonna*, dont la galerie est une des premières de Rome; le palais *Barberini*, remarquable par son architecture qui fait honneur au Bernin, et par ses sculptures et ses peintures; le palais *Corsini*, dans lequel on conserve la chambre où mourut la reine Christine; le beau palais *Massimi*, dont les maîtres prétendent descendre des Fabius de l'antique Rome; le palais *Farnèse*, que Vignole et Michel-Ange ont contribué à embellir, et dans lequel on admire une galerie peinte par Annibal et Augustin Carrache; enfin l'immense palais *Borghèse*, célèbre par ses portiques et sa riche galerie.

La plus belle des 45 portes de Rome est la plus septentrionale, appelée *porta del Popolo*, espèce d'arc de triomphe dont l'extérieur, d'un bon goût d'architecture, a mérité d'être attribué à Vignole et à Michel-Ange, mais dont l'intérieur présente des traces du mauvais goût de Bernin, qui la termina pour l'entrée de la reine Christine. Ses principales rues sont la *strada di Ripetta*, qui conduit au Tibre; celle du *Babuino*, qui mène à la place d'Espagne; la *strada Lungara*, la *strada Condotti*, et surtout la *strada del Corso*, qui, traversant presque toute la ville, sert aux courses de chevaux, et est la promenade la plus fréquentée de Rome.

Parmi les 46 places que renferme cette belle cité, il en est 5 ou 6 qui méritent d'être mentionnées. Celle du *Peuple* est située près de la porte de ce nom; elle est ornée d'un superbe obélisque égyptien qui fut élevé à Héliopolis par le roi Rhamsès I<sup>er</sup> pour décorer le temple du Soleil, et qui fut

transporté à Rome par Auguste. La place de *Saint-Jean-de-Latran* n'est remarquable que par la belle façade de cette église, et par un des plus beaux obélisques connus, qui fut érigé à Thèbes par Thoutmosis II. La place du *Panthéon* est aussi décorée d'un obélisque, mais de petite dimension. La place *Navone*, où se tient le principal marché, est embellie par une magnifique fontaine. La place d'*Espagne* est décorée par le palais de la cour d'Espagne, par le magnifique escalier qui conduit à l'église de la Trinité du Mont, et par la fontaine *Barcaccia*.

Nous avons cité quelques-unes des principales antiquités de Rome, mais il en est encore plusieurs que nous ne pouvons passer sous silence. La *cloaca maxima*, magnifique aqueduc souterrain si solidement construit par Tarquin, qu'il en reste plus de la moitié, est le plus beau monument qui ait jamais été fait pour servir d'égout à une grande ville; sa voûte étonne par sa hauteur et par sa longueur; il remplit encore sa destination première. Le *Forum Trajanum*, le plus régulier et le plus splendide des *Forum* antiques, fut déblayé par l'administration française; il présente l'aspect d'un cirque entouré d'une balustrade en fer. Au milieu s'élève la *colonne Trajane*, dont les bas-reliefs en spirale comprennent plus de 2,500 figures parfaitement sculptées dans le marbre. Ce monument est terminé par une statue de saint Pierre, en bronze, qu'y fit placer Sixte-Quint. Il reste du *théâtre de Marcellus* le quart des arcades qui formaient son enceinte. Le *cirque de Caracalla*, seul monument de ce genre qui existe encore à Rome, s'élève majestueusement au milieu des champs et des vignes. Les thermes du même empereur, dans lesquels 3,000 personnes pouvaient se baigner à la fois, occupent une superficie qui surpasse d'un tiers celle de l'hôtel des Invalides, à Paris; celui de *Titus*, d'où l'on jouit d'une superbe vue sur le Colysée; plusieurs arcs de triomphe, parmi lesquels nous citerons celui de *Gallien*, celui de *Titus*, celui de *Constantin*, celui de *Janus* et celui de *Septime Sévère*; les mausolées d'*Auguste* et de *Cecilia Metella*, sont aussi des monuments très-remarquables sous le rapport de l'histoire de l'art chez les anciens.

Les catacombes, dites de Saint-Sébastien, portent tous les caractères d'une antique carrière de tuf volcanique ou de pouzzolane, dans laquelle sont disposées des niches latérales, les unes au-dessus des autres. Les galeries ont 5 à 6 mètres de largeur et de hauteur, sur environ 2 lieues de longueur. Elle forment des rues qui communiquent entre elles. Le luxe de la métropole pénétra même au fond de ces souterrains: on voit que plusieurs parties sont ornées de fresques remarquables.

Rome, en 1852, comptait 475,838 habitants, mais son étendue peut comporter une population plus considérable. On y compte *vingt-deux* hôpitaux pour les malades, les aliénés et les convalescents; *vingt-cinq* instituts pour les enfants-trouvés, les orphelins, les vieillards, les filles repentantes et les veuves; *vingt-six* établissements et confréries de charité, et 372 écoles primaires qui comptaient environ 44,100 élèves. Parmi les établissements de bienfaisance nous citerons principalement l'hospice Saint-Michel et le vaste hôpital du Saint-Esprit.

En tête des établissements d'instruction se trouvent l'université connue sous le nom de *Sapienza*, le collège romain, celui de la *Propagande*; on compte en outre à Rome 16 collèges, 2 séminaires, un grand nombre d'écoles élémentaires, un institut de sourds-muets, 5 écoles des beaux-arts pour les étrangers et les indigènes, un bel observatoire, de nombreuses bibliothèques et collections d'arts et de sciences, enfin 8 sociétés savantes et littéraires, dont la plus connue est l'*académie des Arcades*.

L'industrie manufacturière de Rome est assez active; elle embrasse la fabrication des draps et des lainages, celle des soieries, des gants de peau, des perles fausses, des ouvrages en corail et en mosaïque. Elle possède des savonneries, des papeteries, des cireries, des fabriques de produits chimiques, des typographies, etc. Son commerce est encore peu étendu, mais nul doute qu'il ne prenne une grande extension et que l'importance de cette ville remarquable n'augmente encore lorsqu'elle sera devenue, par les chemins de fer, le nœud des principales communications entre la Haute et la Basse Italie d'une part, et d'autre part entre les deux versants de l'Apennin central.

On ne peut sortir de Rome sans qu'une foule d'objets ne vous retrace les souvenirs de l'antiquité. Près de la porte de Saint-Paul, la pyramide ou le tombeau de *Caïus Cestius*, annonce par sa masse, par les peintures et le stuc qui ornent son intérieur, l'opulence de ce Romain. On voit à peu de distance la grotte et la fontaine où Numa s'entretenait avec la nymphe *Egérie*. C'est à *Tusculum* que Cicéron, César et Crassus, fuyaient le bruit et les intrigues de Rome : *Frascati* s'élève auprès de ses ruines.

Un grand nombre de *villas*, ou maisons de campagne des environs de Rome, mériteraient d'être citées si le plan de ce *Précis* le permettait; nous nous bornerons à indiquer les plus remarquables. La *villa Borghèse* doit être mise au premier rang : on y admire ses jardins, son lac, son temple, son hippodrome et son musée riche en chefs-d'œuvre antiques. La *villa Albani* surpasse encore la précédente par les trésors de son musée. La *villa*

*Aldobrandini*, superbe demeure, mais presque abandonnée, ne le cède point aux plus belles maisons de plaisance des environs de Rome : ses jardins en amphithéâtre, ses cascades, dont l'agréable murmure paraît être une imitation des orgues d'eau célèbres chez les anciens, ses vases, ses statues antiques, ses fresques du Dominiquin, en feraient un séjour délicieux s'il était moins négligé.

Les rues sales de *Tivoli* inspireraient à Horace plutôt une juste satire que des chants à sa louange : il n'y reconnaîtrait point ce *Tibur* qui fit ses délices ; le temple d'Hercule a été remplacé par la cathédrale de Saint-Laurent ; la villa de Mécène est devenue une usine ; mais il retrouverait les restes des deux petits temples de la Sibylle et de Vesta ; il admirerait encore la situation de la ville et ses belles cascades toujours dignes des chants du poëte. Dans ces lieux qui furent habités par tant de personnages antiques célèbres, il ne remarquerait que la *villa d'Este*, le seul monument moderne qui puisse rivaliser avec les riches habitations qu'on y remarquait de son temps ; il chercherait à *Velletri* l'ancienne *Velitræ*, bâtie par les Volsques, la maison de plaisance que possédait Auguste ; il reconnaîtrait ces marais Pontins (*Pomptina palus*), aujourd'hui plus dangereux par leurs exhalaisons que de son temps ; il verrait les restes de cette voie Appienne qui les traversait et dont la construction, due à Appius Claudius, fut le premier bienfait qu'éprouva cette contrée. Auguste fit dessécher une partie de ces marais, Trajan y fit construire des ponts et des habitations, et l'on y vit s'élever des maisons de plaisance appartenant à de riches familles que la beauté du site attirait. Les causes qui contribuèrent à l'insalubrité de la *Maremme* eurent la même influence sur les marais Pontins : l'invasion des barbares les dépeupla ; les eaux, sans écoulement, répandirent dans l'air leurs miasmes dangereux. Malheur à celui que la nuit surprendrait endormi sur leurs bords pendant les chaleurs de l'été ! il ne se réveillerait plus. Plusieurs papes ont tenté de les dessécher ; les derniers essais dus à l'administration française n'ont point été tout-à-fait infructueux ; il faudrait plus de persévérance que le gouvernement papal n'en peut mettre dans ses entreprises, pour arriver à des résultats satisfaisants. Les chétifs habitants de ce pays ont le teint verdâtre et les jambes enflées ; on peut dire sans exagération qu'ils sentent la fièvre : ils en sont atteints pendant plusieurs mois de l'année. Les animaux seuls ne paraissent point souffrir de l'insalubrité de l'air : les cerfs, les sangliers et les buffles y sont vigoureux et en très-grand nombre.

A l'exemple des voyageurs qui les traversent, hâtons-nous de quitter



ces marais pernicioeux. Le bourg ou la petite ville de *Cori*, l'antique *Cora*, possède encore ses murailles antiques et les restes de deux beaux temples, l'un élevé à Hercule, et l'autre à Castor et Pollux. Suivons les bords de la Méditerranée, traversons *Ostie*, ville fondée par *Ancus-Martius*, quatrième roi de Rome, célèbre sous l'Empire par son port à l'embouchure du Tibre, et qui ne possède plus aujourd'hui que des salines peu importantes; on s'y ressent encore du voisinage des marais Pontins; aussi le cardinal qui en est évêque a-t-il soin de résider à Rome. Pendant l'été Ostie est presque déserte, et pendant l'hiver, lorsque le mauvais air a cessé, sa population est d'une centaine d'individus. Le palais épiscopal offre une inscription antique d'un beau caractère; sur la place un sarcophage sert de fontaine; la cathédrale, dédiée à *Santa-Aurea*, est un joli monument du quinzième siècle, le petit fort qui défend la ville est une bonne construction de la même époque. A un quart de mille de la moderne Ostie s'étendent les ruines de l'antique cité, jadis si florissante. On y voit les restes d'un théâtre et ceux d'un magnifique temple de Jupiter. Nous devons encore citer à l'embouchure du Tibre, et sur le bras septentrional, le petit port de *Fiumicino*, que l'on peut considérer comme le port d'approvisionnement de Rome, situé à 25 kilomètres au nord-ouest.

Le seul port commerçant que possède le pape dans la Méditerranée est celui de *Civita-Vecchia*; c'est une ville épiscopale, capitale de délégation, peuplée de 7 à 8,000 âmes; elle est bien bâtie; d'importantes fortifications la défendent. Elle possède un arsenal militaire, des chantiers de construction, et son port, qui jouit de la franchise, fait un commerce assez important. C'est une des principales stations de la navigation à vapeur dans la Méditerranée; elle doit être unie à Rome par un chemin de fer. Dans ses environs on visite les belles et riches mines d'alun de *Tolfa*.

*Canino*, *Cornetto*, *Montalto*, *Piano de Voce*, et quelques autres villages ou bourgs des environs de Viterbe, sont intéressants pour l'archéologie par les importantes découvertes d'antiquités étrusques qu'on y a faites dans ces dernières années, grâce au zèle éclairé du prince Lucien Bonaparte.

En se dirigeant vers l'est, on voit la jolie ville de *Viterbe*, surnommée la ville aux belles fontaines et aux jolies filles. Le palais communal, commencé en 1264, renferme une collection d'antiquités étrusques et romaines; de beaux tableaux ornent la cathédrale; l'ancien palais épiscopal, monument du treizième siècle, rappelle le fameux conclave, qui dura 33 mois, pour l'élection du pape Martin IV; le couvent de Sainte-Rose conserve le corps intact et momifié de cette jeune fille dont il porte le nom, et qui au

treizième siècle souleva le peuple contre la domination de l'empereur Frédéric II. Viterbe est une ville épiscopale, chef-lieu de délégation, elle compte 15,000 âmes. *Orvietto*, au bord de la *Paglia*, est sur un rocher escarpé; on y voit un puits dans lequel les mulets descendent par un escalier éclairé par 100 petites fenêtres, et remontent par un autre. Cette jolie petite ville, célèbre par son excellent vin blanc, possède une cathédrale fondée en 1290, et qui est remarquable pour l'histoire de l'architecture: elle indique le passage en Italie du style gothique à celui de la renaissance. Les environs sont volcaniques et couverts de belles masses de prismes basaltiques.

En dirigeant sa course vers Foligno, on traverse *Spolète*, chef-lieu de délégation, petite ville bâtie sur une hauteur, qui conserve quelques restes de murs cyclopéens: on y trouve les ruines d'un théâtre et de plusieurs temples antiques; ses vieilles tours et ses murailles sont peut-être l'ouvrage de Narsès, qui en chassa les Goths. Près de la ville, un bel aqueduc de 165 mètres de hauteur et d'architecture gothique est probablement celui de Théodoric. *Foligno*, qui fut à moitié détruite en 1832 par un tremblement de terre, possède encore une belle cathédrale. *Spello*, à une lieue de là, qui n'a pas été épargnée par les secousses volcaniques, est remplie d'antiquités, parmi lesquelles on remarque la porte de Vénus, beau monument romain. Cette petite ville possède un excellent collège.

Près du Tibre, *Pérouse* ou *Perugia*, évêché et chef-lieu de délégation, est une ancienne ville étrusque qu'on nommait *Perusia*; elle était célèbre longtemps avant Rome; Annibal en fit vainement le siège. Placée au sommet d'une montagne, l'eau y est amenée du mont *Pacciano* par des tuyaux qui descendent dans la vallée et remontent à la hauteur de 130 mètres; c'est dans ses murs que naquit le Pérugin, peintre estimé, qui eut la gloire de former Raphaël. Elle a plusieurs académies, entre autres celle des beaux-arts et la société des amis des arts; son université, fondée en 1320, est l'une des plus distinguées de l'Italie. Elle renferme de nombreuses richesses artistiques et archéologiques. Cette ville, qui est industrielle et commerçante, renferme une population de 25,000 âmes. Du haut de la citadelle la vue est magnifique. On aperçoit à trois lieues de là, sur le revers d'une montagne, des aqueducs, des temples et des murailles crénelées: c'est *Assisi* ou *Assise*, patrie de saint François, dont les reliques attirent une foule de pèlerins. On remarque dans cette ville un ancien temple de Minerve devenu l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve, des aqueducs, des tombeaux et les restes d'un théâtre antique.

En suivant les contours de la chaîne Apennine, on arrive à *Bologne*, située sur le canal qui porte son nom, chef-lieu de délégation et le siège d'un archevêché. On doit la regarder comme la seconde ville des États de l'Église; c'est, après Rome, la plus riche en tableaux. Dans ses murs fut convenu, en 1515, le *Concordat* en vertu duquel François I<sup>er</sup> se réserva la nomination des grands bénéfices, en accordant au pape la première année de leur revenu. Cette ville renferme un nombre considérable d'églises, et deux vieilles tours fort remarquables: l'une, celle des *Asinelli*, juste au milieu de Bologne, est la plus haute de l'Italie; l'autre, la *Garisenda*, encore plus penchée que celle de Pise, semble menacer de destruction les maisons voisines. Son université, la plus ancienne de l'Italie; son jardin botanique, l'un de plus beaux de l'Europe méridionale, et qui fut fondé vers l'an 1568; son musée d'histoire naturelle, celui d'antiquités, où l'on remarque plusieurs objets précieux; la galerie de peinture et de sculpture, où l'on admire les chefs-d'œuvre de l'école bolonaise et ceux de plusieurs grands peintres; sa bibliothèque, qui renferme 80,000 volumes et 4,000 manuscrits; son observatoire, où l'on a tracé une belle méridienne; ses deux académies, celle des beaux-arts et celle des jurisconsultes (*filodilogi*), mettent cette ville au rang des plus célèbres et des plus lettrées de l'Italie. Parmi les belles églises de Bologne, on peut citer celle de *Saint-Pétrone*, bâtie à la fin du quatorzième siècle; la cathédrale; l'église de *Saint-Jacques-Majeur*, celle de *San-Salvatore*, celle du *Corpus-Domini* ou *della Santa*, celle de *Saint-Dominique*, celle de *Saint-Etienne*, formée par la réunion de sept chapelles, et celle de *Santa-Maria-della-Vita*, où l'on remarque les reliques d'un saint Buonaparte et un riche médaillon de Petitot, représentant Louis XIV. A ces somptueux édifices, il faut ajouter parmi les plus remarquables l'ancien palais du podestat, le palais *del Pubblico*, et quelques palais de riches particuliers, tels que le palais *Magnani*, le palais *Bentivoglio*, et le palais *Ranuzzi*, maintenant *Bacciocchi*; les bâtiments des écoles et la salle de l'opéra. La population de cette ville est d'environ 80,000 âmes.

*Ferrare*, moins considérable que Bologne, est la ville la plus septentrionale des États de l'Église; ses rues sont larges, droites, mais presque désertes; celle de Saint-Benoît a deux kilomètres de longueur. L'édifice le plus curieux est le palais gothique des anciens ducs; l'extérieur seul y rappelle l'illustre maison d'Este, et les beaux vers de l'Arioste et du Tasse, car l'intérieur est entièrement moderne. Les cendres du premier de ces poètes reposent au Lycée, et dans l'hôpital Sainte-Anne on montre encore

la place où le second, sous prétexte de folie, fut enfermé pendant sept ans par Alphonse, duc de Ferrare. Le palais *del Magistrato*, résidence du gonfalonier, offre d'admirables peintures : c'est là que s'assemble l'académie *degli Intrepidi*, qui prit en 1803 le nom d'académie *Arioste*, et en 1814 celui d'académie scientifique littéraire *degli Ariostei*. La cathédrale est d'un beau style gothique ; l'église de Saint-François possède un écho qui répète seize fois les sons ; on distingue le monastère et l'église de Saint-Benoît qui est au nombre des plus belles de Ferrare. La bibliothèque publique contient environ 80,000 volumes et 1,000 manuscrits, parmi lesquels se trouvent quelques chants de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, la *Jérusalem* du Tasse, et le *Pastor fido* de Guarini. La maison de l'Arioste est aussi un des monuments de Ferrare. Le *Campo-Santo*, ancienne chartreuse, renferme plusieurs beaux mausolées. La grande place, qui fut décorée d'abord de la statue du pape Alexandre VII, puis de celle de Napoléon, dont elle porta le nom, qu'elle changea en 1814 contre celui de place de l'Arioste, est depuis 1833 ornée de la statue de ce poète. Cette ville, aujourd'hui chef-lieu de légation et siège archiépiscopal, compte 25,000 habitants. Elle est défendue par une grande citadelle, dans laquelle les Autrichiens tiennent garnison. Elle communique par un canal avec *Ponte di laco Scuro*, bourg de plus de 2,000 âmes, avec un port franc sur la branche du Pô, dite de Mestre. *Comacchio* est pour ainsi dire située au milieu de la partie inférieure du delta que forme le Pô à son embouchure. C'est une ville épiscopale d'environ 6,000 âmes, qui possède des salines et d'importantes fortifications occupées par les Autrichiens.

Les atterrissements ont comblé le port que l'empereur Auguste avait fait construire à *Ravenne* ; cette ville, chef-lieu de légation et siège archiépiscopal, est aujourd'hui à deux lieues de la mer. Selon Strabon, elle fut fondée par les Thessaliens. Jadis florissante, elle n'a plus que 25,000 habitants. La cathédrale, refaite en 1749, renferme quelques parties qui datent du sixième siècle ; dans la basilique de Saint-Vital, beau monument de l'architecture des Goths, qui servit de modèle à Charlemagne pour la cathédrale d'Aix-la Chapelle, on admire une vaste mosaïque représentant Justinien et l'impératrice Théodora avec leurs courtisans ; elle renferme le mausolée de Galla Placidia, fille de Théodose et mère de Valentinien III, et le tombeau d'Honorius II. L'église de Saint-François a été bâtie vers le milieu du cinquième siècle ; celle de Saint-Onuphre renferme le tombeau du Dante, auquel un beau mausolée fut jadis érigé près du cloître des frères mineurs de Saint-François, où on le voit encore. Ravenne possède

un musée d'antiquités et une bibliothèque de 40,000 volumes et de 700 manuscrits. Hors de ses murs antiques s'élève un beau monument surmonté d'une coupole : c'est le tombeau que se fit élever Théodoric, et qui est devenu l'église de Sainte-Marie-de-la-Rotonde.

*Faenza*, ville épiscopale de 20,000 âmes, passe pour avoir donné son nom aux poteries que l'on appelle faïences, et dont elle possède des fabriques ; elle est la patrie adoptive du célèbre physicien Torricelli. *Forlì*, chef-lieu de légation et ville épiscopale de 47,000 âmes, n'a de remarquable que sa cathédrale et ses rues larges tirées au cordeau. *Césène* a de jolis environs, mais point de monuments ; cependant le Campo-Santo y est remarquable. La ville épiscopale de *Rimini*, peuplée de 47,000 âmes, bâtie avec élégance sur le bord de la mer, était le lieu où se terminaient la voie Flaminienne et la voie Emilienne. On y voit plusieurs antiquités, entre autres un arc de triomphe d'une belle construction, érigé à Auguste, et le pont commencé par cet empereur et terminé par Tibère. L'église de *San-Francesco*, bâtie en 1450, est l'un des premiers édifices dans lequel l'architecture romaine remplaça le style gothique. La bibliothèque publique renferme 30,000 volumes. Aux environs de Rimini est le château de Saint-Léo, où fut enfermé et où mourut Cagliostro. La petite ville d'*Urbino*, siège d'un archevêché et chef-lieu de légation, n'est célèbre que pour avoir donné naissance à Raphaël. Son université n'existe plus, mais elle a conservé un collège et une institution qui s'est donné le nom ridicule de *Academia assurditarum* ou *absurdescentium*. *Ancône*, capitale de délégation et ville épiscopale de 25,000 âmes, vue du côté de la mer, offre un beau coup d'œil ; elle est bâtie sur le penchant d'une montagne. Sur deux mamelons aux deux extrémités de la ville, s'élèvent, d'un côté, la citadelle, et de l'autre, la cathédrale, ancien temple de Vénus ; le port a la forme d'un demi-cercle ; le môle, qui s'avance dans la mer, a 22 mètres de hauteur et 650 de longueur ; les rues de la ville sont étroites et tortueuses. On y remarque un bel arc de triomphe élevé à Trajan, et un autre érigé en l'honneur de Benoît XIV, qui fit construire le môle et le lazaret. Ancône, qui a été plusieurs fois occupée par les Français, est une ville fortifiée ; elle possède un port franc qui est le plus commerçant des États de l'Église sur l'Adriatique.

On ne peut voir Ancône sans être tenté d'aller visiter *Lorette*, ville épiscopale de 6,000 âmes, bâtie sur une montagne qui domine la mer, et qui est célèbre par le magnifique sanctuaire consacré à Notre-Dame.

De Lorette aux frontières du royaume de Naples, on ne compte que quatre villes peu importantes : *Macerata*, chef-lieu de délégation, sur une

colline qui domine une plaine fertile en céréales, est le siège d'un évêché important par son université et ses établissements littéraires ; sa population est de 20,000 âmes. *Fermo*, dont le petit port est très-fréquenté, conserve les restes du palais de son tyran Olivertoo, « digne victime de son émule plus adroit, César Borgia ; » c'est une cité archiépiscopale, chef-lieu de délégation, et peuplée de 15,000 âmes. *Simigaglia*, l'antique *Sena gallica*, qui indique par son nom son origine gauloise, fut bâtie par les *Senones*. Elle est aussi le siège d'un évêché ; mais malgré sa cathédrale dans le style corinthien, son hôtel des monnaies et son théâtre, elle n'est remarquable que par la foire qui s'y tient depuis le 20 juillet jusqu'au 17 août, et qui est la plus importante de l'Italie. *Camerino* a un beau palais archiépiscopal, une université et des fabriques de soieries ; et *Ascoli*, l'ancien *Asculum*, est le siège d'un évêché.

Les papes possèdent encore deux petits territoires dans le royaume de Naples : celui de Ponte-Corvo, et celui de Bénévent. *Ponte-Corvo* est une ville de 5,000 habitants, sur le Garigliano, avec un évêché et un château. *Bénévent*, chef-lieu de délégation et siège d'un archevêché, et dont on évalue la population à 17,000 âmes, renferme quelques édifices remarquables, dont le plus important est sa superbe cathédrale ; on y voit aussi une belle porte appelée *Porta aurea*, arc de triomphe en marbre élevé en l'honneur de Trajan. La première de ces villes est enclavée dans la Terre de Labour, et la seconde dans la principauté Ulérieure. Bénévent fut au moyen âge la capitale d'un duché qui jouissait d'une certaine prépondérance dans la Basse-Italie.

Nous ne devons point oublier près de la frontière du royaume des Deux-Siciles, *Terracine*, petite ville épiscopale qui offre un séjour malsain qu'elle doit à son voisinage des marais Pontins, mais qui présente sur une vaste place quelques beaux édifices. On y voit aussi les restes d'un temple à Jupiter, et ceux d'un château de Théodoric.

Nous allons terminer par l'exposé des réformes administratives introduites par le pape Pie IX dans les États de l'Église depuis 1850.

Le gouvernement des États de l'Église est une monarchie théocratique et élective. L'élection appartient aux cardinaux de toute l'Église catholique réunis en *conclave*. La nationalité italienne est une des conditions de l'éligibilité ; le candidat doit en outre être âgé de cinquante ans au moins, et n'être attaché par aucun lien de famille à un souverain étranger. La réunion des cardinaux forme le *Sacré-Collège*, il s'occupe des affaires générales de l'Église et de l'État.

Le gouvernement des États romains se compose de cardinaux ayant chacun un département, et de laïcs auxquels on confie différents emplois dans la magistrature et le commandement militaire : tous sont soumis à l'autorité absolue du pape. Les principales fonctions remplies par des cardinaux sont celles de *camerlingue*, ou de ministre des finances, chargé de l'administration des revenus de l'État et de présider la chambre apostolique; celles de *secrétaire d'État*, dont les attributions, analogues à celles du ministre des affaires étrangères, consistent à correspondre avec les nonces et les légats; celles de *dataire*, chargé de la nomination aux bénéfices, des dispenses et des annates; celles de *vicair*e, qui, outre les fonctions épiscopales qu'il exerce dans Rome, remplit celles de ministre de la police, et est chargé de tout ce qui regarde les mœurs, la conduite des filles publiques et les affaires relatives aux juifs; celles de *chancelier*, dont le titre indique suffisamment les fonctions; celles d'*auditeur*, qui a dans son département la justice, les affaires contentieuses et l'examen de ceux que l'on propose pour l'épiscopat; enfin celles de *secrétaire des brefs*, chargé de l'expédition de toutes les dispenses.

Différentes assemblées de cardinaux portent le nom de *consistoires* et de *congrégations* : dans les premiers on traite de la nomination des nonces, des légats et des évêques; dans les secondes on examine les procès des assassins sans préméditation, qui réclament le droit d'asile ou d'impunité, après s'être réfugiés dans une église; les plaintes du peuple contre les gouverneurs; les qualités de ceux qui sollicitent la noblesse, et autres questions analogues. La congrégation des rites fixe les cérémonies de l'Église, et confère, après un examen d'usage, l'honneur de la canonisation. La principale de ces congrégations est celle de l'*Inquisition* ou du *Saint-Office*, qu'assiste celle de l'*Index*, établie pour examiner les livres réputés dangereux.

Le pape est secondé dans l'administration politique par un ministère composé de cinq membres, présidé par un cardinal secrétaire d'État. Un conseil d'État de quinze membres est appelé à concourir au gouvernement; il est présidé par le cardinal secrétaire d'État. Le pape nomme les conseillers d'État parmi ses sujets âgés d'au moins 30 ans et jouissant de leurs droits civils.

Pour l'administration de la justice, les principales cours sont : le tribunal de la *Signature*, cour de cassation chargée de faire respecter les lois et de les interpréter; la *Sacrée-Consulte*, qui possède la juridiction en appel et en dernier ressort pour les matières criminelles; le tribunal de

la *Role*, chargé de donner des avis motivés et de juger en appel plusieurs cas. Pour la justice ordinaire il existe aussi des tribunaux de première instance au chef-lieu de chaque province, et dans chaque district des juges-de-paix ; mais tous ces tribunaux sont eux-mêmes dominés par un tribunal ecclésiastique, juge des délits moraux et religieux, sous le nom de *Tribunal criminel du Vicariat*. Ses sentences sont sans appel si elles réunissent l'unanimité des juges.

Pour l'administration intérieure, le territoire est partagé en quatre légations, outre la capitale et son arrondissement. Les légations sont partagées en provinces ou délégations, les provinces en gouvernements, et les gouvernements en communes. Mais ces nouvelles divisions, décrétées en novembre 1850, n'étaient pas encore délimitées et adoptées en 1853; nous en donnons plus loin le tableau.

Les communes sont divisées en 5 classes, suivant la population : la première comprend les communes au-dessus de 20,000 habitants ; la seconde, celles de 10,000 à 20,000 ; la troisième, celles de 5,000 à 10,000 ; la quatrième, celles de 1,001 à 5,000 ; la cinquième, celles de 1,000 et au-dessous. Chaque commune possède un conseil municipal, dont font partie, avec voix délibérative, deux députés ecclésiastiques. Au-dessus du conseil s'élève ce que l'on appelle la magistrature communale, formée de conseillers, à l'exception du président, qui peut être pris en dehors du conseil. Les magistrats administrent les affaires de la commune sous le nom d'anciens ; le président prend le titre de gonfalonier, excepté à Rome et à Bologne, où les présidents portent le nom de sénateurs, et les magistrats celui de conservateurs. Le gouvernement nomme les présidents et les magistrats ; les conseillers municipaux sont nommés par l'élection, ils se renouvellent tous les trois ans. La consulte des finances, nommée par le pape sur une liste de membres élus par les conseils provinciaux, règle le budget et s'occupe de ce qui traite l'agriculture, l'industrie et le commerce. Les finances sont toujours la partie la plus en souffrance dans les États romains et il ne faut guère espérer une grande amélioration dans ce régime intérieur du pays, tant que l'on n'aura pas équilibré les recettes et les dépenses. Le budget de 1853 donnait pour les revenus 41,346,311 écus romains (l'écu romain vaut 5 francs 45 cent.), tandis que les dépenses étaient de 42,487,412, ce qui constituait un déficit de 1,141,101 écus romains, qui venait s'ajouter à la dette publique, déjà bien considérable, puisqu'en 1851 les intérêts payés de cette dette s'élevaient à la somme de 4,300,000 écus romains.



Le commerce a repris quelque extension depuis la révolution de 1848; en 1851 la valeur des marchandises exportées s'élevait à 9,733,465 écus romains, et celle des marchandises importées était de 40,598,261 écus romains. La navigation commerciale des deux ports principaux d'Ancône et de Civita-Vecchia présentait un mouvement de 2,884 navires, jaugeant 263,387 tonneaux, et montés par 31,069 hommes d'équipage. Sur ce nombre 4,288 navires jaugeant 81,387 tonneaux, et montés par 9,221 marins, naviguaient sous le pavillon romain. Les États de l'Église forment trois divisions militaires : Rome, Ancône et Bologne. L'armée, d'après la nouvelle réorganisation, devrait compter 21,059 hommes, mais, par suite de l'embarras des finances, elle n'a d'effectif réel que 12,828 hommes; un régiment de dragons, 2 régiments suisses, 2 régiments de ligne et un corps de gendarmerie en forment la partie la plus active. La garde particulière du pape est confiée aux gardes-nobles et aux Suisses. La papauté est aujourd'hui, comme puissance temporelle, bien menacée dans son existence; si, par une administration tolérante, libérale, elle ne se réconcilie pas avec la société romaine, si elle s'obstine à lui refuser le bien-être et toute espèce de liberté, elle n'a d'autre chance de salut que de se jeter dans les bras, ou plutôt dans la dépendance absolue de l'Autriche ou de la France.

Pendant le cinquième siècle, un tailleur de pierres, Dalmate, que sa piété portait à prêcher le christianisme, bâtit un ermitage sur les bords de l'Adriatique, au sommet du mont Titan : on l'appelait *Marino*. Son zèle religieux lui fit donner le titre de saint, et après sa mort il eut les honneurs de la canonisation. Une ville s'éleva l'an 600 sur l'emplacement qu'occupait la retraite de *san Marino*, dont elle prit le nom. Elle se forma en république, se fortifia et acquit deux ou trois petites forteresses dans ses environs. En 1739, les papes la subjuguèrent : c'était une bien faible conquête, mais l'empereur d'Allemagne lui rendit la liberté. Enclavée dans les États du Saint-Siège, elle est aujourd'hui sous sa protection. Cette petite république, qui avait adopté le protocole suivant, en écrivant à celle de Venise : *Alla nostra carissima sorella, la Serenissima repubblica di Venezia*, occupe un territoire de 3 lieues carrées; elle se compose de 8 paroisses, qui sont : *San-Marino*, comprenant la ville et ses environs, *Serravalle*, *Faetano*, *Montegiardino*, *Chiesa Nuova*, *Fiorentino*, *Acquaviva* et *Domagnano*. Chacune d'elles comprend une colline dominée par un château ou un hameau. La ville de *San-Marino* ou de *Saint-Marin* est située sur le mont *Titan*

qui la domine de ses trois cimes, sur chacune desquelles s'élève une tour. Elle compte environ 600 habitants; elle était autrefois entourée de murs. On y remarque une belle église et un théâtre; elle est le siège du gouvernement, et d'un certain commerce qui consiste principalement en bons vins que produit son territoire. La seule grande route carrossable qui traverse la république, conduit de *San-Marino* à *Rimini*.

La souveraineté réside dans un *grand-conseil* souverain, composé de 60 membres, pris à nombre égal parmi les patriciens, les bourgeois et les paysans. Dans ce nombre on choisit le conseil des douze, et les deux *capitaines-régents* qui sont les représentants de l'État; ils restent chacun six mois en fonctions. La force armée, à l'exception d'un petit corps de gendarmerie recruté à l'étranger; est sédentaire et reçoit de l'État, les armes, l'uniforme et la solde, pendant toute la durée de son service. L'administration de la justice est entre les mains d'un juriconsulte étranger choisi pour 3 ans, et qui après cet espace de temps peut être encore une fois confirmé dans sa charge. Deux secrétaires d'État ont, l'un la conduite des affaires étrangères, et l'autre celle de l'intérieur; un secrétaire a la direction des finances; les revenus sont évalués à environ 33,000 francs, et les dépenses à 24,000. La force armée se compose de deux corps : la garde forte de 34 hommes, officiers compris, servant de garde aux capitaines-régents, et la milice de 800 à 900 hommes. La république possède 4 canons, qui ont été donnés par Bonaparte, en 1797, pour récompense de la modération qu'elle montra en refusant l'offre d'une extension de territoire.

TABLEAUX statistiques des États de l'Église et de la république de Saint-Marin.

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1843 <sup>1</sup> .	POPULAT. par lieue carr.	FINANCES en 1853.	COMMERCE en 1851.	FORCES MILITAIRES en 1853.
2,080	2,908,115	1,397	<i>Revenus.</i> 61,837,394 francs. <i>Dépenses.</i> 68,056,395 francs. <i>Intérêt de la dette.</i> 25,435,000 francs.	<i>Importations.</i> 57,760,530 francs. <i>Exportations.</i> 53,047,380 francs.	Cadres complets : 21,059 hommes. Sous les drapeaux : 12,828 hommes.

<sup>1</sup> Il n'y a pas eu de recensement officiel depuis cette époque.

LÉGATIONS ET DÉLÉGATIONS.	SUPERF. en l. g. c.	POPULAT. en 1843.	VILLES PRINCIPALES.
ROME et COMARCA. . . . .	225	310,233	ROME, 180,000. — Albano, 3,000. — Frascati, 4,000. — Tivoli, 6,000.
BOLOGNE. . . . .	170	348,652	Bologne, 80,000. — Cento, 4,000. — Medicina, 5,500.
FERRARE. . . . .	40	218,786	Ferrare, 26,000. — Comacchio, 3,000. — Ponte di Lago, 2,500.
FORLI. . . . .	90	202,315	Forli, 17,000. — Rimini, 18,000. — Folimpopoli, 6,500. — Cesenatico, 4,000.
RAVENNE. . . . .	89	168,413	Ravenne, 25,000. — Faenza, 20,000. — Imola, 9,000. — Cervia, 4,000.
URBIN et PESARO. . . . .	162	237,966	Urbini, 13,000. — Pesaro, 15,000. — Fano, 16,000. — Simigliana, 8,000.
VELLETRI. . . . .	85	57,517	Velletri, 10,000. — Subiaco, 2,000. — Palestrina, 4,000.
ANCONE. . . . .	58	166,114	Ancone, 35,000. — Osimo, 7,000. — Iesi, 5,000.
MACERATA. . . . .	115	225,615	Macerata, 20,000. — Loreto, 8,000. — Fabriano, 8,000.
CAMERINO. . . . .	40	38,415	Camerino, 8,000. — Recanati, 4,000.
FERMO. . . . .	41	104,116	Fermo, 14,000. — Porto di Fermo, 7,000.
ASCOLI. . . . .	60	84,217	Ascoli, 15,000. — Montalto, 2,000.
PÉROUSE. . . . .	196	210,316	Perugia, 25,000. — Assise, 5,000. — Foligno, 9,000. — Cita di Castella, 6,000.
SPOLETTE. . . . .	150	121,453	Spolète, 8,000. — Terni, 5,000.
RIETI. . . . .	67	67,018	Rieti, 8,000. — Narai, 3,000.
VITERBE. . . . .	144	120,676	Viterbe, 15,000. — Civita Castellana, 3,000.
ORVIETO. . . . .	39	26,141	Orviété, 8,000. — Roncigliano, 3,400.
FROSINONE. . . . .	94	141,930	Frosinone, 7,000. — Alatri, 9,000. — Ponte Corvo, 6,000. — Terracine, 5,000.
CIVITA-VECCHIA. . . . .	48	24,312	Civita-Vecchia, 7,000. — Fiumichino. — Tolfa.
BENEVENT. . . . .	6	23,910	Bénévent, 17,000. — San-Leuci, 3,000.
Eaux et voies de communication. . . . .	60	2,808,115	90 villes, 206 bourgs, 3,387 villages.
Superficie du cadastre urbain. . . . .	3	10,000	Israélites.
	2,080	2,908,115	

Tableau des nouvelles divisions décrétées en novembre 1850.

LÉGATIONS.	DÉLÉGATIONS.	LÉGATIONS.	DÉLÉGATIONS.
ROME. . . . .	Rome. Viterbe. Civita-Vecchia. Orviété. Bologne.	ANCONE. . . . .	Ancone. Urbini et Pesaro. Macerata. Loreto. Fermo. Ascoli.
BOLOGNE. . . . .	Ferrare. Forli.	VELLETRI. . . . .	Camerino. Velletri. Frosinone. Bénévent.
PÉROUSE. . . . .	Ravenne. Pérouse. Spolète. Rieti.		

Commerce maritime des ports de Civita-Vecchia et d'Ancone en 1851.

ENTRÉES.			SORTIES.				
BATIMENTS.	TONNAGE.	ÉQUIPAGE.	BATIMENTS.	TONNAGE.	ÉQUIPAGE.		
Romains. . . . .	1,213	8,139	9,363	Romains. . . . .	1,288	81,387	9,221
Etrangers. . . . .	1,604	179,448	22,618	Etrangers. . . . .	1,595	182,000	21,818
	2,817	260,842	31,981		2,884	263,387	31,069

## RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

SUPERF. en l. g. c.	POPULAT.	POPULAT. par lieu carr.	FINANCES.	FORCE MILITAIRE.	VILLE ET BOURGS.
3	7,600	2,533	Revenus. 32,700 francs. Dépenses. 21,800 francs.	60 gendarmes.	SAN-MARINO, 600. Serravalle. Faetano. Montegiardino.

## LIVRE CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Italie. — Description du royaume des Deux-Siciles.

Seize siècles avant notre ère, des peuples sortis des montagnes de l'Illyrie établirent des colonies entre les Alpes et l'Adige. Bientôt abandonnant un sol marécageux, funeste à l'homme et rebelle à la culture, ils suivirent le littoral du golfe Adriatique, et se retirèrent depuis l'embouchure du *Chienti* jusqu'à l'extrémité de la Calabre. Ces peuples étaient des *Liburnii*, nation dont les *Pædiculi*, les *Apuli* et les *Calabri* formaient les trois principales souches. Quelques-unes de leurs peuplades portaient des noms qui ont excité les recherches des étymologistes. Court de Gèbelin prétend que celui des *Marrucini*, établis sur la rive droite de la *Pescara*, dérive des mots *mar*, haut, et *ru*, ruisseau. Les *Peligni* habitaient dans les Apennins : le mot *pal* signifie en effet lieu élevé. La dénomination de *Frentani* dériverait du mot *ren*, couler, parce que leurs pays était traversé par plusieurs rivières qui descendent à l'Adriatique ; mais ce nom ne viendrait-il pas aussi de l'une de ces rivières que l'on appelait le *Fronto*, aujourd'hui le *Fortore*, de même que, dans l'Amérique septentrionale, on a donné à quelques peuplades des noms de rivières et de montagnes ? On a prétendu aussi que celui de *Calabri* venait du mot oriental *calab*, résine, parce que les pins sont communs dans cette contrée. A l'ouest de ces peuples, le versant qui se dirige vers le golfe de Tarente s'appelait *Messapia* ou *Japygia*. Mazocchi a fait une remarque assez singulière : c'est que le mot oriental *massap* signifie vent, et que le mot hébreu *japah* veut dire il a soufflé ; ainsi la racine de ces deux noms d'un même pays annonce une terre ravagée par les vents : ce que l'on remarque encore de nos jours. Dans les Apennins, aux environs du lac *Fucino*, qui occupe une

partie d'un bassin élevé, habitait un peuple appelé *Marsi*, dont le nom vient, suivant Court de Gébelin, de *mar*, élévation, et *ci*, eau; il était limitrophe avec les *Peligni*. Les *Marsi*, les *Peligni*, les *Marrucini* et les *Frentani* étaient, dit Strabon, peu nombreux, mais pleins de courage : ils opposèrent une longue résistance au joug des Romains.

Au sud des *Marsi*, dans les montagnes et sur les flancs de l'Apennin, s'étendait le *Samnium*, pays des *Samnites*; le géographe grec donne pour ancêtres à ce peuple les *Sabini*. Court de Gébelin et Lamartinière voient dans le nom de *Sabini* l'origine du mot *Samnites* : on les aura appelés *Sabinites*, puis *Sannites*, et enfin *Samnites*. La cause de leur séparation des *Sabini* n'est point sans quelque vraisemblance : Strabon nous en a conservé la tradition. Selon l'usage de l'antiquité la plus reculée, les *Sabini*, engagés dans une guerre sanglante contre les *Ombri* leurs voisins, consacrèrent aux dieux tout ce qui naîtrait chez eux dans l'année courante. La victoire ayant couronné leur entreprise, les animaux et les produits de l'agriculture furent offerts en sacrifice : la disette en fut le résultat. Quelqu'un fit alors remarquer que, pour accomplir rigoureusement le vœu, il aurait fallu l'étendre sur les enfants : ceux-ci furent donc voués au dieu Mars. Devenus adultes, ils durent s'expatrier : ils suivirent la chaîne des Apennins, et ce fut à une vingtaine de lieues de leur patrie qu'ils s'établirent. Ce peuple guerrier devint puissant et nombreux, puisqu'il pouvait mettre sous les armes 80,000 fantassins et 8,000 cavaliers. Longtemps rival des Romains, il ne leur fut tout-à-fait soumis que lorsque le dictateur Sylla, après l'avoir vaincu, eut la barbarie de faire égorger au milieu du Champ-de-Mars les prisonniers qui s'étaient rendus à lui en se confiant à sa bonne foi.

A l'est du *Samnium*, la *Campanie* (*Campania*) était célèbre par ses beaux sites et sa fertilité. Là se trouvait *Capoue*, délicieuse cité, dont les plaisirs furent aussi funestes aux troupes d'Annibal que les plaines de *Cannes* l'avaient été aux Romains. Plus loin, les coteaux de *Falerne* étaient chéris du dieu des vendanges. Les environs des *Baies* et de *Pouzzole*, renommés par leurs bains, étaient couverts de maisons de plaisance, où les Romains venaient étaler leur luxe et leur mollesse. « Au-dessus de  
« ces lieux, dit Strabon, domine le Vésuve, offrant sur toute sa surface,  
« excepté vers sa cime, un sol très-agréable. Cette cime, plane dans sa  
« plus grande partie, mais totalement stérile, semble, à la vue, n'être  
« qu'un monceau de cendres; et l'on y rencontre de longues cavi-  
« tés formées de pierres, toutes de couleur ferrugineuse, comme si elles

« avaient été calcinées par le feu. De là nous pouvons inférer que ce mont  
 « fut jadis un volcan, et renferma des fournaises de feux qui se seront  
 « éteints lorsque l'aliment leur aura manqué. » Il est assez singulier de  
 voir cet auteur parler du Vésuve comme on parle des volcans éteints de  
 l'Auvergne.

La fertilité de la *Campanie* y attira tour à tour différents peuples, qui s'en  
 rendirent maîtres : après avoir été habitée par les *Opici* et les *Ausones*,  
 elle fut conquise par les *Osci*, qui furent chassés par les *Cymæi*, peuplade  
 grecque venue de l'Eolie douze siècles avant notre ère ; ceux-ci, après y  
 avoir fondé douze villes, dont la capitale était *Capoue*, se soumirent aux  
*Sammites*, qu'asservirent les Romains.

Au sud-ouest de la Campanie, la *Lucanie* (*Lucania*) se prolongeait  
 depuis le golfe de *Salerne* jusqu'à celui de Tarente ; les *Lucani*, qui l'ha-  
 bitaient, étaient une colonie de Samnites. A l'époque de leur établis-  
 sement, les côtes de l'Italie occidentale étaient, comme la Sicile, peuplées  
 de colonies grecques qui leur valurent la dénomination de *Grande-Grèce*.  
 Les plus voisines de la *Lucanie* luttèrent contre ces nouveaux habitants :  
 leur politique eut toujours pour but de s'opposer à leurs envahissements  
 sur les cantons maritimes. C'est probablement dans cette politique qu'il  
 faut chercher la cause de la destruction de *Sybaris*, ville située à l'embou-  
 chure du Sybaris, aujourd'hui la Cosale. Son origine paraît être orientale,  
 si l'on admet avec Mentelle que son nom vient d'un mot analogue à *she-  
 ber*, qui en hébreu signifie *abondance*. Il est assez remarquable que lors-  
 que les Sybarites eurent rebâti leur ville à peu de distance de la première,  
 son nom grec, qui fut d'abord *Thourion*, dont les Latins firent *Thurium*,  
 et qui reçut ensuite des Romains celui de *Copia*, conserva toujours la  
 même signification. *Thor* en chaldéen signifie *bœuf*, emblème de l'agricul-  
 ture, et *Copia* présente aussi la même idée d'abondance. Le pays des  
 Sybarites était tellement riche et peuplé, qu'on y comptait 25 villes et  
 qu'il pouvait mettre 30,000 hommes sous les armes. Mais leurs richesses,  
 leur luxe et leur mollesse furent les principales causes de leur perte : leur  
 nom était devenu synonyme d'effémés.

Le territoire de la *Calabre* était appelé *Bretium* ou *Brutium* par les  
 anciens : selon Strabon, les *Bretii* ou *Brutii*, qui l'habitaient, étaient  
 venus de la Lucanie ; mais Court de Gébelin a prétendu que cette tradition  
 était difficile à admettre, parce que le nom de *Bretium* paraît venir du mot  
 celtique *bret*, qui signifie *forêt*. Les Syriens désignent par *bruta* un arbre  
 résineux : le nom de *Brutium* indique donc un pays couvert de pins. Nous

avons vu que la racine du mot *Calabre* signifie *résine*. Nous ne rappelons ces étymologies que parce qu'elles s'accordent assez exactement avec la nature des productions ou du sol des diverses parties de l'Italie méridionale.

La *Sicile* fut d'abord habitée par les *Sicani*, peuple d'origine ibérienne ou basque, qui l'appela *Sicania*. Asservie par les *Siculi* ou *Sicili*, nation dalmate, établie dans le Latium, l'île reçut ensuite le nom de *Sicilia*. Ses princes, connus sous la dénomination de tyrans, se rendirent célèbres par leur despotisme et par leurs excursions sur les côtes de l'Italie. Après la mort de Denys, l'un d'eux, la Sicile fut tour à tour soumise par les Grecs, les Carthaginois, les *Mamertini*, qui faisaient partie des *Bruttii*, et les Romains.

Après la chute de l'empire, les quatre provinces qui composaient ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume des Deux-Siciles furent dévastées par les Ostrogoths. Narsès les fit rentrer sous l'obéissance de Constantinople, en 553. Trente ans plus tard, Autharis, roi des Lombards, s'en empara, et fonda le duché de *Bénévent*, dont les princes possédèrent *Naples*, *Salerne*, *Capoue* et *Tarente*.

La Pouille et la Calabre étaient restées soumises aux empereurs grecs. Au onzième siècle, quelques gentilshommes normands, revenant d'un pèlerinage à la Terre-Sainte, s'arrêtèrent à Salerne. Pendant le séjour qu'ils firent à la cour du prince lombard Gaimar, les Sarrasins, maîtres de la Sicile, firent une descente dans le port et mirent à contribution le prince et les habitants. Les Normands, peu disposés à voir tranquillement ces infidèles se livrer au pillage, coururent aux armes; et malgré leur petit nombre, leur courage doublant leurs forces, il n'y eut que quelques Sarrasins qui purent échapper à leur fureur. Les habitants, pénétrés de reconnaissance, comblèrent de présents leurs libérateurs. De retour en Normandie, les succès de cette poignée de braves engagèrent leurs compatriotes à aller chercher fortune en Italie: une expédition s'organisa sous les ordres de Ranulphe. Ce chef, après avoir rendu plusieurs services aux princes grecs et lombards, et obtint la permission de fortifier *Aversa*, entre Naples et Capoue, et de s'y établir. Les exploits des successeurs de Ranulphe furent encore surpassés par ceux des fils de Tancrede de Hauteville. Leur alliance était recherchée par les petits princes de la Grande-Grèce, mais la cupidité de ceux-ci amena bientôt une rupture. Manassès, général des troupes grecques, dirigea une expédition contre la Sicile: on ne pouvait vaincre sans les Normands; les Normands y signalèrent leur courage. Mais

pendant qu'ils poursuivaient les Sarrasins dans leurs montagnes, les Grecs se partagèrent le butin enlevé sur l'ennemi. Les Normands leur députèrent Arduin, l'un de leurs chefs, pour leur reprocher leur injustice : celui-ci fut frappé de verges, promené dans le camp et renvoyé tout couvert de sang au milieu des siens. Les soldats, furieux, brûlaient d'assouvir leur vengeance sur les Grecs, lorsque Arduin, voulant qu'elle fût éclatante, conçut le projet hardi d'aller s'emparer de la *Pouille*. Ses compagnons le secondèrent si bien, que ce fut une conquête facile. Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*, fils aîné de Tancredè, et, après lui, Dreux et Onfroy ses frères, fondèrent plusieurs principautés; enfin Robert, que sa grande finesse fit surnommer *Guiscard*, quatrième des douze fils de Tancredè, étendit ses conquêtes. Maire de la *Pouille*, de la Calabre, des principautés de Salerne et de Bénévent, il se fit donner par le pape le titre de duc. Roger, son frère, conquit la Sicile avec une poignée de Normands, et prit celui de comte. Son fils Roger, héritier du fils de Robert Guiscard, força l'empereur Lothaire et le pape Innocent II à le reconnaître pour roi : ses possessions comprenaient à peu près tout ce qui forme aujourd'hui le royaume des Deux-Sicules.

C'est ainsi que s'établit la dynastie normande de Sicile; le dernier de ces princes fut Guillaume III, fils de Tancredè, surnommé *le Bâtard*. Trop jeune pour régner, la régence fut confiée à Sibylle, sa mère. L'empereur Henri VI, allié à cette famille qui l'avait choisi pour protecteur, fit enfermer Sibylle, et condamna le fils à une captivité perpétuelle, après l'avoir privé de la vue et de la virilité. Possesseur de la couronne de Naples, son ambition pouvait être satisfaite, mais sa cruauté soupçonneuse avait besoin de sang et de forfaits. Il fit périr tous les partisans des princes normands, et fit exhumer le corps de Tancredè pour le laisser exposé aux oiseaux de proie. Sa cupidité le porta à d'autres attentats. Richard Cœur-de-Lion traversait ses États : il le fit jeter dans une prison afin de lui faire payer sa rançon. Il avait des sicaires à récompenser : il s'empara des biens de l'Église et les distribua à ses favoris. Cette usurpation attira sur lui les foudres du Vatican. Il composa avec le pape, et recommença ses cruautés en Italie avec tant de violence, que sa femme se mit à la tête des mécontents et le fit enfermer dans un château. Le repentir parut alors s'emparer de son cœur; il se réconcilia avec son épouse, et se préparait même à racheter ses forfaits par un pèlerinage à la Terre-Sainte, lorsqu'il mourut empoisonné, en 1197, emportant le surnom de *Cruel* qu'il n'avait que trop mérité. Ses descendants occupèrent le trône de



Naples jusque vers l'an 1265, que le pape en donna l'investiture à celui qui chasserait Mainfroy, qui venait de l'usurper.

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, s'offrit pour accomplir les intentions de Rome, quoique l'héritier direct, qu'on avait fait passer pour mort, existât. C'était une nouvelle usurpation : Charles ne crut pouvoir se soutenir qu'en gouvernant avec un sceptre de fer. Conradin, petit-fils de Henri VI, fit enfin valoir ses droits ; mais il fut battu par Charles et décapité. Cet événement contribua à augmenter la haine des Siciliens pour leur nouveau maître : la sévérité du gouvernement, des garnisons françaises dans toutes les places, leur rappelaient trop le droit de conquête. Ils ne voyaient dans les Français que des rivaux dangereux auprès de leurs femmes. Un proscrit appelé Procida conçut le projet de délivrer son pays ; il était soutenu par le pape, l'empereur de Constantinople et le roi d'Aragon. A l'aide d'un déguisement, il parcourait l'île et entretenait des intelligences avec les mécontents. La cour d'Aragon, attendant le moment d'agir, faisait croiser une flotte sur les côtes d'Afrique, sous prétexte de surveiller les Maures, lorsque la veille de Pâques de l'année 1282, pendant une procession, une dame de Palerme fut insultée par un Français ; ce fut le signal de la révolte, à laquelle on a donné le nom de *Vêpres siciliennes*. Elle n'aurait peut-être pas eu des résultats aussi importants sans la conspiration de Procida : le peuple, enhardi, massacra les Français. Les conjurés appelèrent le roi d'Aragon et sa flotte à leur secours, et le proclamèrent souverain. La conséquence de cet événement fut la séparation de Naples et de la Sicile. Naples continua à être gouvernée par des princes de la maison d'Anjou jusqu'en 1382. Au siècle suivant ces deux couronnes furent réunies. La possession de Naples et de la Sicile fut un long sujet de guerres pour la France, l'Espagne et l'Empire. La branche espagnole des Bourbons possédait ces deux couronnes, lorsqu'en 1805 le dernier roi fut obligé de se retirer en Sicile. Naples alors fut donnée à Joseph Bonaparte par Napoléon son frère, puis à Joachim Murat en 1808. En 1815 tout fut rétabli sur l'ancien pied.

Le royaume de Naples ou des Deux-Siciles a pour limites au nord les Etats de l'Eglise, à l'est la mer Adriatique, au sud la mer Ionienne et la Méditerranée, à l'ouest la mer Méditerranée et les Etats de l'Eglise ; sa superficie est 5,662 lieues carrées, dont 4,193 pour la partie continentale est de 4,368 pour la Sicile. La population du royaume était en 1851 de 8,704,472 habitants, savoir : 6,612,892 pour la partie continentale et 2,091,580 pour la Sicile. Il se divise en 2 parties : les provinces conti-

mentales ou *provinces en deçà du Phare* ; elles sont au nombre de 15 ; et la Sicile ou *provinces au delà du Phare* ; elles sont au nombre de 7 ; les premières comprennent 1840 communes, et les autres 407 seulement.

En commençant notre excursion chorographique par les parties voisines des Etats de l'Église, nous citerons d'abord sur les pentes des Apennins, dans la Terre de Labour, *San Germano* bâtie près des ruines de deux villes antiques, *Casinum* et *Aquinum*, dont on voit encore quelques restes, tels qu'un théâtre et un amphithéâtre. Elle est défendue par un fort ; elle est, pendant l'hiver, la résidence de l'abbé du *Mont-Cassin*.

Cette superbe et célèbre abbaye occupe la cime d'une montagne volcanique escarpée ; sa bibliothèque est une des plus riches de l'Italie. L'église possède le corps de saint Benoît, son fondateur, et celui de sainte Scolastique, sa sœur jumelle, dont on voit dans le parvis les statues colossales, ainsi que celle de sainte Abbondanzia, leur mère.

Les environs de l'abbaye étaient autrefois infestés de brigands, mais aujourd'hui on peut, sans redouter leur rencontre, suivre la belle route de Rome à Naples par *San Germano*. Il en est de même pour celle qui suit, sur les bords de la mer, les traces de l'ancienne voie Appienne, en venant de Rome par les Marais-Pontins. Cette partie des Apennins a une physionomie particulière : au mois de juin le sommet des montagnes est couvert de longues bandes de neige, auxquelles les rayons du soleil prêtent des reflets argentés, tandis que dans des vallées, des paysans, qui ne les habitent point parce qu'elles sont fiévreuses, récoltent les cerises et s'occupent des autres travaux champêtres.

En suivant cette dernière on rencontre d'abord *Fondi*, ville ancienne où l'on conserve la maison qu'habita saint Thomas qui y enseignait la théologie. A la sortie de cette triste cité, l'air est parfumé de l'odeur des champs de fèves et des fleurs de l'oranger ; on aperçoit cet arbre à chaque pas à côté des cyprès, des citronniers, de belles haies d'aloès.

A l'impression que produisent une si riche nature et la vue de la Méditerranée en arrivant à *Mola*, les souvenirs historiques viennent ajouter de nouveaux charmes. C'est près de ce bourg que Cicéron avait sa maison de plaisance ; c'est sur le chemin même que l'on parcourt que l'atteignirent les assassins apostés par Octave. Les restes d'un aqueduc, d'un théâtre et d'un amphithéâtre que l'on remarque entre *Mola* et les rives du *Garigliano*, sont ce qui reste de l'antique *Minturnes*. *Gaète*, qui s'élève en amphithéâtre au bord de la mer, est cette ville de *Cajeta* dont le port fut réparé par Antonin-le-Pieux, dont les murailles ont été construites par

Charles-Quint, et dans laquelle on voit le tombeau du connétable de Bourbon, dont le corps resta depuis l'année 1528 jusqu'en 1757 privé de sépulture, parce que ce prince avait été excommunié. Le port de Gaëte est assez fréquenté, ses fortifications sont redoutables et on les regarde comme un des premiers points stratégiques de l'Italie péninsulaire; elle possède un évêché; sa population est d'environ 3,000 âmes, non compris les faubourgs. *Capoue*, ville forte et archiépiscopale d'environ 8,000 âmes, n'a de commun avec la délicieuse *Capua* des anciens que le nom; elle est à une demi-lieue de celle-ci. Les Lombards la fondèrent en 856. Sur l'emplacement de l'ancienne Capoue on trouve les restes d'un amphithéâtre. *Caserte*, qui doit aussi son origine aux Lombards, conserve le château bâti en 1752 par le roi d'Espagne Charles III. C'est une ville bien construite, et peuplée de 10,000 habitants, et chef-lieu de l'intendance de la Terre de Labour. Son palais royal est un des plus beaux et des plus grands de l'Europe; elle est unie à Naples par un chemin de fer qui n'est sans doute qu'un tronçon de la grande ligne qui doit unir Florence, Rome et Naples.

Mais nous voici à *Naples*, cette *Neapolis* des Romains, cette *Parthénope* des Grecs, qui, dans leurs brillantes fictions, attribuaient sa fondation à la sirène Parthénope, sans doute pour exprimer la sûreté et l'importance de son port.

Naples est située au fond d'une baie qui a 73 milles de tour, depuis le cap Minerve jusqu'à la pointe de Pausilippe. La ville avec ses faubourgs en occupe 10 de circonférence depuis les derniers accroissements qu'elle a éprouvés. La largeur et la beauté des quais; le château de l'Œuf (*Castel dell' Uovo*), isolé sur le haut d'un rocher escarpé, celui de Saint-Elme, au sommet d'une colline derrière la ville; l'île de Caprée, qui sort de l'onde comme un rocher stérile; la couleur noirâtre du Vésuve qui menace la ville de ses feux destructeurs, et dont les flancs, couverts de la plus belle verdure, sont tachetés de points blancs qui sont autant de maisons de campagne; les montagnes bleuâtres dont l'extrémité forme le promontoire de *Massa*; à leurs pieds, *Castel-a-Mare* ou *Castellamare*, bâtie sur les ruines de *Stabiæ*, près de laquelle Pline l'Ancien trouva la mort en contemplant l'éruption qui détruisit Pompéi; au bord de la mer, *Sorrento*, patrie du Tasse, forment un point de vue dont la magnificence surpasse les plus belles descriptions. En voyant se dérouler ce riche panorama, on peut se dire avec le Napolitain : *Vedi Napoli e poi muori!* Voir Naples et mourir! Ces quais, animés par la foule qui se presse, annoncent une

ville populeuse; mais c'est dans la rue de *Tolède* qu'on peut s'en faire une idée juste. Aucune rue dans Paris ne présente autant de confusion, ne retentit d'autant de fracas; elle est, de toutes les rues du monde, celle où se passent les scènes les plus bizarres et les plus variées : c'est une foire perpétuelle. L'*Aquaiolo* y distribue sa boisson rafraîchissante et glacée; le *Focchino* y vend ses figues; le bateleur y dresse ses tréteaux, et, mêlant dans ses parades le sacré et le profane, donne à ses auditeurs une idée des béatitudes du paradis, par le plaisir qu'ils éprouvent à manger du macaroni. Quelquefois au milieu de la foule, un convoi s'avance processionnellement avec tout l'appareil d'un triomphe, car le coffre qui renferme la bière dépositaire du cadavre est éblouissant d'or et de sculptures, et repose sur une estrade revêtue d'un riche tapis de velours cramoisi.

Le mouvement et l'activité qui caractérisent Naples ne sont nullement les indices de l'industrie et du travail. Les Napolitains se remuent et se tourmentent sans rien faire, comme ils se querellent et se menacent avec fureur sans jamais en venir aux mains. On comprend que nous ne parlons que du peuple : c'est toujours dans ses rangs qu'il faut observer le caractère national. Dans la dernière classe de Naples il règne un sentiment de haine très-prononcé contre ceux qui tiennent à la police. Rouez de coups de canne un filou qui vous met la main dans la poche, le peuple approuvera la correction; conduisez-le au corps de garde, il murmure. Un crime est-il commis, on plaint la victime; l'assassin est-il arrêté, c'est lui qui excite la pitié. Qu'on ne confonde point dans ces traits caractéristiques la pitié pour l'homme qui ne peut manquer de subir son châtiment, avec cette sorte de haine jalouse que le peuple a souvent pour les classes aisées ou privilégiées. Il est peu de pays où l'on distribue plus fréquemment des coups de canne qu'à Naples. A Paris et à Londres, un individu qui, dans un mouvement d'impatience, frapperait un cocher de fiacre courrait le risque de la riposte; à Naples on a vu souvent le plus fier lazaronne recevoir la correction sans murmurer. Il faut cependant faire observer que ce trait caractéristique devient de jour en jour moins exact. L'homme de la haute classe et l'homme du peuple commencent à sentir la dignité humaine : le premier est moins disposé à frapper; le second sent qu'il est honteux de se laisser frapper.

L'existence des lazaroni s'est sensiblement améliorée; ceux du port surtout semblent avoir renoncé à leur ancienne paresse : ils sont actifs et fort occupés. Depuis longtemps ils ont abandonné la sauvage nudité qui

leur avait valu le nom de *Lazzari* (Lazare); ils portent une chemise, un caleçon de toile; et quand il fait froid, un gilet long à manches et à capuchon de grosse étoffe brune; ils ne campent plus perpétuellement comme jadis; ils sont locataires, paroissiens, et ils n'ont plus enfin tout ce pittoresque qu'avaient observé et peint spirituellement mesdames de Genlis et de Staël. Cette portion du peuple, désœuvrée par le goût et soumise par paresse, ne trouble point la tranquillité publique. Ce n'est que dans quelques grandes occasions qu'on l'a vue manifester contre le gouvernement des intentions hostiles. Ces hommes, qui pour la valeur de trois sous de notre monnaie se procurent autant de macaroni qu'ils peuvent en manger, qui pour deux liards s'abreuvent d'eau glacée, ont facilement gagné de quoi satisfaire les besoins les plus impérieux.

La glace est de première nécessité à Naples, comme le pain l'est dans les régions tempérées: le gouvernement met tous ses soins à la tenir à bas prix, c'est-à-dire à peu près au même taux que le pain. C'est au moyen de la neige tirée des montagnes de Castellamare que le peuple se rafraîchit. On a dit qu'un jour sans glace ferait soulever le peuple napolitain; cette expression est moins exagérée qu'on ne le pourrait croire.

La mendicité prend dans cette ville toutes les formes pour tromper les étrangers ou pour émouvoir les passants; mais le vol y est tellement fréquent, que, sans de grandes précautions, on est à chaque instant exposé à se voir enlever sa montre ou son mouchoir.

Dans la classe du peuple, la nouvelle génération sait lire et écrire. Ce progrès est un reste de l'ancienne administration française du roi Murat, qui avait tout tenté pour répandre l'instruction dans ses nouveaux Etats, et surtout parmi le peuple. Les collèges sont fréquentés par les enfants de la bourgeoisie; la noblesse confie les siens à des précepteurs, et les jeunes demoiselles à une des écoles royales.

Des douze quartiers de Naples, l'un des plus beaux est celui de *Chiaja*, qui s'étend à l'ouest, et que décorent de superbes hôtels. Il est terminé par un long quai ou plutôt une promenade plantée d'orangers et de citronniers, ornée de fontaines et de gazons. C'est à coup sûr le plus beau point de réunion de la ville. Les différents quartiers sont embellis par des fontaines. Un aqueduc conduit en abondance les eaux du pied du Vésuve à la ville; un autre, celui de Carmignano, alimenté par les eaux du Fizzo, arrive à Naples par Capo-di-Chino.

Vers le centre de Naples, les rues, étroites et obscures, sont bordées de maisons fort élevées; la plupart sont construites en pierres et couvertes de

terrasses. Partout le pavé est uni, mais noir : il est formé de dalles en laves du Vésuve. Cette ville renferme un grand nombre de beaux édifices. Le *palais royal* est un des plus vastes ; il est bâti sur le plan de Dominique Fontana. Ce qui le rend surtout remarquable, c'est sa position réellement merveilleuse et la richesse des appartements qui offrent divers chefs-d'œuvre des peintres les plus célèbres. Aux extrémités de cet édifice s'élèvent deux autres : d'un côté c'est celui que le roi destine pour le logement des princes étrangers ; de l'autre c'est le palais du prince de Salerne. Ces constructions font de la *place du Palais royal* l'une des plus belles de Naples. On y remarque deux belles statues équestres : celle de Charles III par Canova, qui devait être primitivement celle de Napoléon, et qui fut un moment celle de Joachim ; et celle de Ferdinand I<sup>er</sup>, ouvrage du même statuaire, qui ne put en terminer la figure.

Le *Castel Nuovo*, bâti par Charles d'Anjou, est un grand et lourd édifice qui ressemble à la Bastille ; mais l'entrée offre le bel arc de triomphe d'Alphonse I<sup>er</sup> d'Aragon, ouvrage du quinzième siècle. La *Villa Reale*, bordée par la mer, avec ses vases, ses fontaines, ses allées d'acacias, ses bosquets de myrtes et d'orangers, son temple circulaire de marbre blanc, sa vue admirable, est peut-être la plus délicieuse des promenades publiques. Ce jardin n'est ouvert au peuple qu'une fois par an.

Le théâtre Saint-Charles, qui communique au palais du roi, est un des plus vastes qui existent : on ne doit vanter ni son architecture ni ses ornements, mais la salle offre un aspect véritablement enchanteur les jours de grandes représentations, lorsqu'elle est complètement illuminée. Le joli théâtre *del Fondo* est un diminutif de celui de Saint-Charles. Celui des Florentins est le plus ancien des théâtres de Naples : les deux premiers sont consacrés au chant et à la danse, celui-ci est destiné à la comédie et à la tragédie. Celui de *San Carlino* ou de Polichinelle est surtout fréquenté par le peuple ; on y joue deux fois par jour, le matin et le soir. Ce n'est point un théâtre de marionnettes, et les acteurs s'acquittent de leurs rôles avec beaucoup de zèle et d'intelligence.

La cathédrale porte les noms de *Vescovado* et de *San-Gennaro*, ou de saint Janvier, personnage en vénération parmi le peuple, et dont le sang, conservé dans deux petites fioles, excite la joie ou le désespoir de la populace, selon qu'il se liquéfie ou qu'il reste coagulé le 19 septembre, jour de la fête patronale. L'église, d'une architecture gothique, est bâtie sur les ruines et avec les restes d'un temple d'Apollon. On y remarque un vase antique servant de fonts baptismaux, le tombeau de Charles d'Anjou et celui







du roi André, de Hongrie, l'époux de la célèbre Jeanne, qui fut assassiné du consentement de celle-ci. L'église de *Gesù-Novo* est l'une des plus belles de Naples. Celle du couvent de *Sainte-Claire* en est la plus élégante; elle ressemble, dit-on, à une salle de bal plutôt qu'à un temple; elle est destinée à recevoir les dépouilles des membres de la famille royale. Celle de *Saint-François de Paule*, malgré les défauts de son architecture, surpasse toutes les autres sous plusieurs rapports. Mais il faut avouer que des 200 églises de Naples, il n'en est aucune dont le portail soit digne de l'Italie.

L'édifice appelé les *Studj* (*les Etudes*) est à la fois l'un des plus vastes de Naples et l'un des plus dignes d'être visités; c'est là que se trouvent la bibliothèque royale et le musée. Cette bibliothèque renferme 150,000 volumes et environ 3,000 manuscrits. Le musée des Studj est au premier rang des collections de chefs-d'œuvre antiques. On y remarque la *Vénus callipyge*, l'*Hercule* colossal du sculpteur athénien Glycôn, le *Taureau Farnèse* qui ne lui est point inférieur; mais surtout l'*Aristide*, regardé comme l'une des plus belles statues connues. Le *Musée des petits bronzes* est le plus complet qui existe en meubles, instruments et ustensiles. La collection des verreries s'élève à 1,200 objets, et celle des vases en diverses matières à 2,500. Ce musée, enrichi des précieux restes trouvés à Herculanium, possède plus de 2,000 peintures antiques, ainsi qu'un nombre considérable de manuscrits sur papyrus, dont près de 1,400 ont été déroulés, mais dont une soixantaine seulement sont entiers. La collection des médailles et des mosaïques antiques est aussi très-précieuse. Enfin le palais des Studj renferme une galerie de tableaux de l'école napolitaine et des principaux peintres de l'Italie.

La bibliothèque royale n'est pas la seule qui soit publique à Naples. La plus ancienne est la *Branacciana*, fondée par le cardinal François Brancaccio: elle renferme 50,000 volumes. Les autres sont la bibliothèque ministérielle, celle de l'Université et celle du marquis Taccone qui est devenue la propriété du gouvernement. Le vieux palais de *Tribunali* renferme les précieuses archives du royaume.

Les principales places publiques de Naples sont celle du *Castello*, celle de l'Archevêché, celle du Marché et celle du mont Calvaire. La ville est divisée en 12 quartiers, et sa population qui était en 1840 de 351,700 habitants, est aujourd'hui (1851) évaluée à 450,000 âmes.

Naples, outre une université, possédait dans ces dernières années 4 ou 5 écoles secondaires, 55 écoles primaires et près de 1,600 maîtres publics,

2 écoles militaires, une académie nautique, une école vétérinaire, une école royale de musique, un observatoire, un jardin botanique et des collections d'histoire naturelle; plusieurs sociétés savantes et littéraires dont la principale est l'*académie bourbonique*, divisée en trois sections : celle des antiquités, des sciences et des beaux-arts, et plus de 60 établissements de bienfaisance.

Naples n'avait point, avant le siècle dernier, un nombre d'institutions de bienfaisance proportionné à sa population. On y compte aujourd'hui 44 grands hôpitaux : 8 civils et 3 militaires. L'hôpital des incurables est le plus vaste et le mieux tenu. On y soigne près de 4,000 malades, et il peut en contenir le double. Quatre cliniques, dépendant de l'université, y sont établies; l'une concerne la médecine, l'autre la chirurgie, une troisième est pour les accouchements, et la quatrième pour les maladies des yeux.

L'industrie de Naples consiste en fabriques d'étoffes, de rubans, de bas de soie, et principalement en macaronis et en diverses pâtes. Ses savons parfumés et ses cordes d'instruments jouissent d'une grande réputation; ses confiseurs excellent dans la fabrication de certaines friandises, et surtout de ces *diavolini* recherchés par les tempéraments froids; on y compte plusieurs filatures de soie, un grand nombre de fabriques de gants et de faïence; on y travaille avec soin le corail; ses fleurs artificielles et surtout ses chapeaux de paille sont estimés; on cite aussi sa passementerie et son orfèvrerie; enfin, Naples possède 52 imprimeries.

Nous avons parlé des catacombes de Rome; celles de Naples leur sont bien supérieures par leur étendue : on dit qu'elles ont deux milles de longueur. Elles occupent les cavités d'une montagne nommée *Capo di Monte*, située au nord de la ville, à l'entrée d'une gorge. En 1788, on construisit dans cette gorge une église et un hôpital destiné aux malfaiteurs repentants. Cette église, située sur une grande place, est le vestibule des catacombes. D'autres églises, sous l'invocation de *Santa Maria della Santa*, de *Santa Maria della Vita*, de *Santo Severo de Cinesi*, et même celle de *Poggio reale*, qui est à 2 lieues de Naples, avaient autrefois des communications souterraines avec ces catacombes, ce qui confirme l'opinion de leur grande étendue. Aujourd'hui on a muré toutes ces communications, soit pour mettre fin aux rendez-vous scandaleux qui s'y donnaient, soit pour priver les malfaiteurs d'un refuge nocturne.

Le meilleur cours d'antiquité que l'on puisse faire, c'est d'aller visiter

*Pompeï et Herculanium*, cités qui furent détruites l'an 79 de notre ère, par les déjections du Vésuve. Ce qui distingue ces deux villes, c'est que la première a été engloutie sous une pluie de cendres, et que la seconde l'a été par des courants de laves. On croit généralement que les cendres qui recouvrent Pompeï ne l'engloutirent point d'abord; que ses habitants n'y furent point ensevelis; qu'ils eurent le temps de sauver les objets précieux qu'ils possédaient, ou qu'ils revinrent après la catastrophe pour enlever leurs richesses. La plus basse des 8 ou 10 couches qui la recouvrent, et qui paraît avoir été remuée, le petit nombre de squelettes et le peu d'argent monnayé qu'on y a retrouvés, serviraient de preuves à cette assertion. On peut se promener dans les rues de Pompeï et pénétrer dans ses maisons; on suit encore la route garnie de larges trottoirs et bordée de tombeaux. La trace antique des chars sur la chaussée, pavée de larges dalles en laves, conduit à la porte de la ville. Ses murailles sont debout; quelques caractères gravés sur les pierres ont fait reconnaître qu'elles ont été bâties par les *Osques*, longtemps avant la fondation de Rome. Les casernes, parfaitement conservées, portent sur leurs murs des dessins incorrects, fruits du désœuvrement des soldats romains. Deux théâtres, un amphithéâtre et la plupart des maisons de cette ville sont maintenant à découvert. On y voit que l'usage des anciens était d'écrire au-dessus de la porte de la maison les noms des locataires. Il serait trop long de relater tous les monuments précieux qui existent à Pompeï; chaque jour voit en quelque sorte la découverte d'une antiquité nouvelle. En 1831, au coin de la rue Mercure, on a déblayé un palais qui paraît être celui du prêteur; en 1835, on a trouvé dans une maison d'une modeste apparence de la même rue, quelques belles fresques, 29 médailles en or du temps des premiers empereurs, et 14 vases en argent d'une grande dimension et d'un travail admirable. Mais il est fâcheux pour l'archéologie que le gouvernement napolitain ne consacre à ces importantes fouilles qu'environ 25,000 fr. par an: avec de si faibles moyens, Pompeï ne pourra être complètement déblayée que vers le milieu du vingtième siècle. Cette ville a été découverte en 1759.

*Herculanium* fut enseveli sous des torrents de laves, au-dessus desquels est bâtie *Portici*; l'existence de cette cité antique n'a été constatée que par une circonstance purement accidentelle: en creusant un puits en 1713, on arriva juste sur le théâtre, et bientôt les statues d'Hercule et de Cléopâtre furent trouvées. Cette ville n'a été explorée que pour en retirer les objets précieux qui donnent tant d'intérêt au musée du palais royal des

Studi à Naples. Le Forum, le temple de Jupiter et d'autres édifices importants ont été comblés à mesure que les ouvriers avançaient dans leurs travaux, à cause de la difficulté d'enlever les matériaux à la profondeur de 25 mètres où ils sont enfouis. Le théâtre seul est resté ouvert, encore ne peut-on le voir qu'avec le secours de torches. Il est à regretter qu'on n'ait pu rendre cette ville à la lumière. Plus riche et plus importante que Pompeï, sa vue offrirait un plus grand intérêt.

Après avoir vu Naples du château de *Portici*, après l'avoir contemplée du haut du *Capo di Monte*, d'où l'on peut compter ses palais et ses églises, apprécier son imposante étendue, et voir se perdre à l'horizon la mer et les îles qui s'élèvent à l'entrée de son golfe, il faut l'admirer encore du jardin des *Camaldoli*, situé au sommet d'une colline volcanique de 400 mètres de hauteur, où l'on voit un couvent dont les religieux savent si peu apprécier la magie d'un point de vue magnifique, qu'ils sont tout étonnés de la peine qu'on prend d'arriver jusqu'à leur demeure pour en jouir. Au nord, l'œil se perd dans les vastes plaines de la *Campanie*, bornées par les montagnes des Abruzzes. Ici, Naples s'étend entre Pouzzole et le Vésuve; et l'on voit le lac *Averne*, dont les eaux n'exhalent plus ces vapeurs empoisonnées dont parle Virgile, cette *solfatare*, connue jadis sous le nom de vallée de *Phlegra* ou de *Forum Vulcani*; le lac d'*Agnano*, d'où l'eau, sans chaleur, soulevée par le gaz hydrogène, bouillonne à sa surface; le *Fusaro*, l'Achéron des poètes, que l'on peut traverser impunément depuis que Caron n'en est plus le batelier; enfin *Baïa* ou *Baies*, dont le sol est aujourd'hui aride et brûlé, et dont les sites enchanteurs étaient célèbres alors que César et Néron faisaient construire des palais près des temples de Diane, de Vénus et d'Hercule.

Descendons des *Camaldoli* et dirigeons-nous vers la colline que l'on appelle le mont *Pausilippe*: c'est un promontoire qui sépare la ville de Naples des champs *phlégréens*. La colline est percée d'outré en outré par une route souterraine, que l'on peut regarder comme le plus ancien ouvrage de ce genre. Elle est encore telle que nous l'a décrite Strabon; sa longueur est d'environ 700 mètres, et sa hauteur de 25 à 30; à deux époques de l'année, en octobre et en février, les derniers rayons du soleil s'y prolongent dans toute sa longueur. De cette route au cap *Misène*, la côte est parsemée de temples, d'amphithéâtres et d'autres restes antiques; à *Pouzzole*, petite ville qui, après avoir éprouvé les ravages des barbares depuis le cinquième jusqu'au huitième siècle, fut renversée en 1538 par un tremblement de terre, la cathédrale est bâtie sur les débris d'un temple

dédié à Auguste. Il reste encore de son amphithéâtre d'antiques ruines, et le reste du prétendu temple de *Sérapis*.

Sur le revers du mont Pausilippe s'élève un monument, que l'on croit être le tombeau de Virgile. Il est composé d'une large base carrée, en pierres et en briques, sur laquelle s'élève une espèce de tour circulaire. Pétrarque, et après lui Casimir Delavigne, y plantèrent chacun un laurier qui n'a pas tardé à périr sous la main indiscrète des visiteurs, désireux de rapporter quelques feuilles de l'arbre de Virgile.

La petite province de Naples renferme tant de lieux célèbres qu'on a de la peine à la quitter; il faut cependant l'abandonner comme nous avons fait de la Terre de Labour, et voir dans la *Principauté Citérieure* l'antique *Salerne* que les Romains fortifièrent pour retenir dans l'obéissance les *Picentes* qui avaient embrassé le parti d'Annibal. Une partie de la ville s'étend sur le bord de la mer, et l'autre s'élève en amphithéâtre jusqu'au château qui la domine. Sa cathédrale, environnée d'un portique dont les colonnes antiques enlevées aux temples de *Pæstum* sont en porphyre, renferme le tombeau du pape Grégoire VII, et les reliques de saint Matthieu l'évangéliste; ce monument est dû au roi Robert Guiscard. Le port, placé au fond d'un golfe, a été construit par le fameux conspirateur Jean de Procida, dont le nom rappelle les Vêpres siciliennes, et qui était médecin à Salerne. Ce port était le plus fréquenté de la côte, avant que celui de Naples eût acquis de l'importance. Salerne était surtout célèbre au onzième siècle par son école de philosophie et de médecine, dont plusieurs préceptes ont été longtemps considérés comme des oracles. Salerne est une ville archiépiscopale de 12,000 âmes, elle possède un lycée où l'on étudie les sciences exactes, une maison d'orphelins, un théâtre. Son palais de l'intendance, monument moderne, passe pour le plus beau palais de ce genre que possède le royaume de Naples.

C'est près de *Capace*, ou *Capaccio*, petite ville épiscopale de 2,000 âmes, que l'on voit les restes des trois temples de *Pæstum*, antérieurement *Possidonia*, aujourd'hui *Pesto*, qui furent construits par les Sybarites et détruits par les Sarrasins, et peut-être aussi par Robert Guiscard, lorsqu'il construisit le dôme de Salerne. *Policastro*, l'antique *Buxentum*, qui prit au moyen âge le nom de *Palæocastrum*, est située à l'extrémité d'un golfe auquel elle donne son nom. Cette ville épiscopale, autrefois florissante, ne renferme plus que 500 habitants: on y remarque quelques inscriptions romaines.

La *Principauté Ulérieure* renferme une partie des Apennins; sa capi-

tale est *Avellino*, que les Romains appelaient *Abellinum Hirpinorum*. Ses rues sont larges, mais irrégulières; on vante ses promenades. C'est le siège d'un évêché et du tribunal civil et criminel de la province. Elle est importante par son collège royal, et surtout par son industrie et son commerce; sa population est de 21,000 habitants. La grosse noisette appelée *aveline* doit son nom à cette ville : elle est, avec les châtaignes, un des produits de son territoire. Dans ses environs, le *Val di Gargano* occupe l'emplacement des fourches caudines où les Romains passèrent sous le joug des Samnites. *Ariano*, plus considérable qu'*Avellino*, est situé à une plus grande hauteur dans les Apennins.

En suivant le faite de ces montagnes, on arrive auprès d'*Aquila*, chef-lieu de la province de l'*Abruzze Ulérieure seconde*; il s'y fait un grand commerce de safran, et tous les ans il s'y tient quatre foires considérables. Cette ville, que plusieurs tremblements de terre ont endommagée, n'a conservé de ses anciennes fortifications qu'un petit fort. Elle possède quelques antiquités découvertes dans ses environs sur l'emplacement d'*Amiternum*, patrie de l'historien Salluste.

Au nord-est, dans l'*Abruzze Ulérieure*, *Teramo*, au milieu d'une plaine élevée entre les Apennins et la mer Adriatique, a des manufactures de tissus de laine et de chapeaux, et fait le commerce de grains. C'est une place de guerre de quatrième classe, le siège d'un évêché et du tribunal civil et criminel de la province. Sa cathédrale est un monument remarquable. Dirigeons-nous vers le sud, nous arriverons sur les bords de la *Pescara*, rivière qui des Apennins descend vers l'Adriatique, où elle arrose près de son embouchure une petite ville à laquelle elle donne son nom, et qui est l'antique *Aternum*.

Sur la rive droite de la *Pescara* on voit *Chieti*, chef-lieu de l'*Abruzze Cilérieure*; elle est agréablement située, bien bâtie et remplie de beaux édifices, au nombre desquels il faut citer un vaste séminaire et la cathédrale. Elle est assez commerçante, possède un collège royal et une société d'agriculture et des arts; sa population est de 16,000 âmes. C'était la capitale des *Marrucini*, le *Teate* des Romains, et c'est de ce nom antique qu'un célèbre ordre religieux a pris celui de *Théatins*, fondé en 1542 par Caraffa, son archevêque, qui fut plus tard le pape Paul IV. *Lanciano*, ville épiscopale, fait un grand commerce de vin muscat.

Dans la province de *Molise*, *Campo-Basso*, le chef-lieu, est une ville très industrielle et commerçante, renommée pour sa coutellerie; sa population est de 10,000 âmes; elle est traversée par la route qui joint Naples aux

ports de l'Adriatique, ce qui lui donne à la fois une grande importance stratégique et commerciale. *Isernia*, l'antique *Œsernia*, présente encore des traces du tremblement de terre de 1805, qui la détruisit en partie. *Marcone*, ville de 5,000 âmes, fabrique des étoffes de laine.

La province de la *Capitanate*, limitrophe de la précédente, est formée de la plus grande partie de la Pouille; elle est divisée du sud-ouest au nord-est par une chaîne de montagnes calcaires qui se terminent au mont *Gargano* (*Garganus Mons*), dont les pentes et les collines environnantes forment un vaste promontoire dans l'Adriatique. Leurs sommets sont couverts de forêts où l'on recueille, comme au temp. des anciens, de la manne, de la térébenthine et de la poix. Au sud de cette chaîne, une grande plaine sablonneuse s'étend jusqu'à la mer. *Manfredonia* est le port le plus important de cette province, quoiqu'il ne puisse pas contenir de grands bâtiments; la ville fut bâtie en 1256 par un fils naturel de l'empereur Frédéric II, Mainfroy, qui lui donna son nom. *Foggia*, le chef-lieu de la Capitanate, fut ruinée en 1732 par un tremblement de terre, mais elle a été rebâtie avec élégance et régularité. Elle renferme environ 25,000 âmes; la douane est son principal édifice. Depuis longtemps cette ville a l'habitude de conserver les grains dans des magasins voûtés et souterrains qui rappellent la construction des *silos*.

Près des limites de la Terre de Bari, non loin du cours de l'*Ofanto*, on traverse une plaine qui porte le nom de *Campo di Sangue*: c'est là que se donna la célèbre bataille de Cannes; et sur la rive droite de la rivière, le village de *Cannes* occupe l'emplacement de l'antique *Canna*. Un bourg, *Canosa*, l'ancien *Canusium*, fondé par Diomède, était une ville que détruisit le tremblement de terre de 1694.

Nous sommes sur la *Terre de Bari*, province dépourvue de bois, mais abondante en sel, et dans laquelle une partie de l'ancienne Pouille est comprise. Au delà de la chaîne apennine qui la traverse, la principale ville est *Altamura*, peuplée de 16,000 âmes, et fière de sa riche cathédrale. Sur le côté oriental de la chaîne, à l'exception de *Bitonto*, ville connue par son vin délicieux appelé *zagarello*, les principales cités sont des ports de mer. L'une d'elles est *Trani*, jolie ville archiépiscopale, dont la cathédrale a l'une des plus hautes tours de l'Italie; ses maisons forment une enceinte autour du port qui contient à peine assez d'eau pour les bateaux ordinaires.

*Barletta*, sur la côte, est à 2 lieues au nord-ouest de Trani; elle a été fondée au onzième siècle par un des chefs normands qui conquièrent la

Pouille. Son port est commode, défendu contre les flots par plusieurs môles, et contre une attaque étrangère par une vieille citadelle, dans laquelle les Français, sous Louis XII, tinrent un instant Gonzalve de Cordoue bloqué. Le chef-lieu de la province est *Bari*, ville archiépiscopale, fortifiée et commerçante, trois fois détruite et trois fois rebâtie. Elle compte aujourd'hui plus de 27,000 âmes. Bari, en général mal construite, s'est accrue depuis peu d'années d'un vaste faubourg qui en fait une ville nouvelle et très-belle. Elle a un port qui, malgré sa petitesse, offre un asile sûr aux navires.

La *Terre d'Otrante*, qui fait suite à celle de Bari, forme ce que les anciens géographes appellent le talon de la botte de l'Italie. Près du cap *Cavallo*, *Brindusium*, aujourd'hui *Brendisi*, est le port dans lequel Jules César alla bloquer son antagoniste Pompée, qui se fraya un passage au milieu des assiégeants et se réfugia en Grèce. La ville a beaucoup souffert par les tremblements de terre ; mais le port, parfaitement placé au fond d'un golfe, a été détruit, au quinzième siècle, par le système de défense qu'adopta le prince de Tarente, qui voulait en fermer l'entrée à la flotte vénitienne. Il fit couler bas quelques vaisseaux dans le milieu du chenal ; les sables arrêtés par cet obstacle se sont accumulés, et le port, transformé en un marais fétide, engendre tous les étés des vapeurs fiévreuses qui ont réduit la population au tiers de ce qu'elle était jadis : aujourd'hui elle n'est plus que de 6,000 habitants. Entre Brendisi et Otrante, *Lecce*, l'antique *Aletium*, à 3 lieues de la mer, ville épiscopale, industrielle et commerçante, d'environ 48,000 âmes, est la plus jolie, la plus considérable ville et le chef-lieu de la province. Ses habitants ont à Naples la réputation qu'avaient les Béotiens à Athènes ; mais cette opinion est tout à fait injuste. Les habitants de Lecce se font remarquer au contraire par une vive intelligence et des manières distinguées ; ils ont même un peu de la finesse sicilienne.

Avant d'arriver à *Otrante*, on traverse une vallée, qui est le paradis terrestre de la contrée. La petite ville et le port, qui donnent leur nom à la province, occupent l'emplacement d'*Hydruntum*, qui reçut, avec les lumières de la civilisation, les premières leçons de philosophie que donna Pythagore. En doublant le cap de Leuca et en suivant la côte, le premier port que l'on trouve dans le golfe de Tarente est celui de *Gallipoli*, qui doit son activité à la pêche du thon, et dont les principales branches d'industrie sont la fabrication des bas de coton et celle de la mousseline ; on dit que ce qui fait aussi rechercher ses huiles pour les manufac-



tures de draps, c'est la qualité qu'elles acquièrent en séjournant dans ses caves.

A l'extrémité septentrionale du golfe, *Tarente* n'est plus cette ville dont Strabon vante la grandeur et la beauté du port; elle n'occupe plus que l'espace sur lequel s'élevait la citadelle d'où les Romains résistèrent à Annibal. C'est cependant encore aujourd'hui une ville épiscopale, fortifiée, industrielle et commerçante, d'environ 18,000 âmes, avec de vastes salines et un port assez fréquenté. C'était principalement dans le golfe de Tarente que les anciens pêchaient le mollusque dont ils tiraient la pourpre. L'animal porte dans un réservoir placé au-dessous du col la liqueur dont on fabriquait cette couleur : chaque individu en renferme si peu, qu'il n'est point étonnant qu'elle ait toujours été d'un prix excessif. Tarente a donné son nom à la tarentule, espèce d'araignée dont la piqûre est dangereuse, sans être mortelle, et même sans causer la folie, comme on l'a longtemps cru.

Au pied des Apennins, *Potenza*, ville épiscopale, est la capitale de la *Basilicate*; cette ville et *Matera*, située à 12 lieues au sud-est, sont, malgré la faiblesse de leur population, les deux plus importantes de cette province, qui paraît avoir pris, au dixième siècle, son nom de Basile II, empereur d'Orient, auquel elle dut probablement quelques privilèges. Elle est aujourd'hui l'une des plus pauvres du royaume de Naples.

Le mont *Pollino* sépare la Basilicate des deux provinces de *Calabre*, pays peu peuplés et sans villes importantes. Baignées à l'est, à l'ouest et au sud par la mer, les Calabres sont traversées par une branche de l'Apennin; elles forment une contrée découpée par de larges golfes, rafraîchie par des brises maritimes, et humectée par des rosées abondantes, par des sources et des rivières qui ajoutent à la richesse d'un terrain noir et fertile. Dans la *Calabre Citérieure*, qui se termine au mont *Calistro* et au cours de la rivière du *Neto*, les plus considérables cités, telles que *Cassano* et *Rossano*, dont presque toute l'industrie est la fabrication et le commerce d'huile d'olive; *Bisignano*, où l'on élève beaucoup de vers à soie; *Castrovillari*, importante par ses plantations de cotonniers et de mûriers; et par son fameux fromage appelé *Cuccio cavallo*; *Cariati*, dont les environs produisent la meilleure manne de la Calabre, ne renferment aucun édifice remarquable, et la plus peuplée compte à peine 9,000 habitants. La capitale même, *Cosenza*, l'antique *Cosentia*, ville archiépiscopale, au confluent du Crati et du Bussento, n'a que des rues tortueuses, à l'exception de la plus grande, qui la traverse; cependant elle renferme plusieurs beaux

établissements, des hôpitaux, un collège et deux académies, une belle cathédrale et un magnifique palais de justice, édifice que l'on est étonné de voir dans une ville de 8 à 10,000 âmes. Le tremblement de terre qui se fit sentir la nuit du 12 au 13 octobre 1835, a renversé la petite ville de *Castiglione*, dans le district de Cosenza. Sur un millier d'habitants, plus de 400 ont perdu la vie.

Les villes de la *Calabre Ulérieure seconde* sont plus considérables; quelques-unes d'entre elles étaient célèbres dans l'antiquité : on voit sur la côte orientale les murs de la fameuse *Crotone*, dont les ruines entourent la moderne cité de *Crotone*. Crotone, riche et populeuse, pouvait, dans ses murs et sur son territoire, recruter une armée de 400,000 combattants : Crotone renferme à peine 6,000 âmes. Sans parler du robuste Milon, on sait que les habitants de Crotone étaient renommés, les hommes par leur taille et par leur force, et les femmes par leur beauté : leurs descendants sont bien dégénérés. Ses jeux gymnastiques et ses écoles de philosophie, fondées par Pythagore, la plaçaient à la tête de toutes les colonies grecques : *Crotone* renferme 6 églises, 2 hôpitaux, 2 couvents et un séminaire, mais rien qui puisse fixer l'attention. *Catanzaro* est plus considérable : les femmes y sont célèbres par leur beauté.

Sur le revers occidental des Apennins, au fond du golfe de Sainte-Euphémie, on voit *Pizzo*, petit port où Joachim Murat fut pris et fusillé, dans une malheureuse tentative pour reconquérir son trône.

Dans la *Calabre Ulérieure première*, la misérable ville de *Gerace*, qui ne renferme pas 4,000 habitants, est bâtie sur les ruines de la seconde ville de *Locres*, et à quelques lieues de celle de l'antique cité des *Locri*. *Bova*, plus petite encore, avait été détruite par le tremblement de terre de 1783 ; mais elle a été rebâtie depuis dans le meilleur goût par les soins de Ferdinand IV.

*Reggio*, dont les environs sont renommés pour les figues et les ananas, est la capitale de la province. Ses habitants font un grand commerce d'essence de citron, d'orange et de bergamote. Ils lui donnent aussi le nom de *Santa Agata della Galline*. Cette ville est assez bien bâtie, mais elle ne renferme rien de remarquable; c'est le siège d'un archevêché; elle est industrielle et commerçante, et renferme environ 18,000 âmes. Son nom de Reggio rappelle qu'elle occupe l'emplacement de *Rhegium*, dont Strabon parle comme d'une cité puissante qui fut détruite de fond en comble par Denys l'Ancien, qui avait à venger une injure personnelle. Denys le Jeune la reconstruisit, et elle tomba plus tard au pouvoir des Romains. Un

tremblement de terre la détruisit, et César la rebâtit, ce qui lui fit donner le nom de *Rhegium Julii*. En 1543, Barberousse la réduisit en cendres; depuis cette époque jusqu'en 1593, elle fut deux fois saccagée par les Turcs et les tremblements de terre; mais ce fut celui de 1785 qui y causa le plus de désastres; elle s'est depuis relevée encore de ses ruines.

Les Deux Calabres sont de toutes les provinces du royaume de Naples, celles qui sont le plus souvent exposées aux commotions volcaniques. Ce pays a été plus d'une fois entièrement bouleversé par celles-ci, et l'on y trouve à chaque pas des traces des feux intérieurs qui minent le sol.

Les tremblements de terre ne sont pas les seuls maux auxquels les Calabres soient exposées: il en est de périodiques, comme le souffle du *sirocco*, qui, pendant les quatre mois qu'il règne, produit des maladies et flétrit la végétation; et les miasmes des eaux stagnantes, qui, durant l'été, font désertier les plaines basses pour le séjour des montagnes.

La végétation des deux provinces de Calabre varie selon l'exposition des terrains. La vigne donnerait un vin excellent si les habitants la cultivaient avec plus de soin; la *réglisse hérissée*, qui sert aux mêmes usages que la *réglisse officinale*, y croît naturellement; le mûrier y nourrit un nombre immense de vers à soie; l'olivier, cultivé partout, est si fécond, et l'huile si abondante, qu'on la conserve dans de vastes citernes: le frêne à manne; indigène de ces provinces, se multiplie sans culture dans tous les bois et sur le penchant des collines: c'est pendant les plus fortes chaleurs de l'été qu'il donne le sucre concret si utile en médecine; le palmier, le cotonnier, la canne à sucre, y réussissent parfaitement; les fruits de l'oranger et du citronnier rendent plus considérables les exportations, tandis que des céréales de toute espèce suffisent à la nourriture des habitants. Des mélèses et d'autres arbres résineux qui produisent une poix célèbre dès la plus haute antiquité sous le nom de *bretiane*, occupent encore sur la crête des Apennins l'emplacement de cette forêt de Sila à laquelle Strabon donne 700 stades ou environ 23 lieues de longueur. L'aloès, aux feuilles épaisses et dentelées, aux racines grêles et rares, couronne les rochers arides; le laurier rose ombrage les rivières et mêle ses fleurs d'une nuance tendre, son feuillage d'un vert mat, aux longues feuilles de *arundinaria*, utile graminée dont on tresse des cordages, des nattes, des filets et des paniers. Des chevaux pleins d'ardeur, des mulets d'une belle race, d'immenses troupeaux de gros et de menu bétail, une grande quantité de porcs, des bois remplis de gibier et de buffles sauvages: voilà les avantages qu'offrent les Deux Calabres. Les anciens disaient que la rosée de la nuit y

faisait renaitre l'herbe que les troupeaux avaient broutée pendant le jour. La métaphore n'est point aussi outrée qu'on serait disposé à le croire, lorsqu'on ignore que la nature y fait plus que la main de l'homme. Ce qui ajoute encore aux richesses naturelles de la Calabre, ce sont ses côtes poissonneuses peuplées de thons qui rendent la pêche si lucrative, et d'espérons ou *épées de mer*, qui servent de nourriture aux Calabrois. Ceux-ci ne négligent point les coraux qui tapissent les baies et que leur belle couleur fait rechercher pour la parure des dames; ni la pinne marine, le plus grand de tous les mollusques bivalves, qui porte cette longue soie rougeâtre, si douce, si fine, avec laquelle on tisse à Reggio des étoffes d'une légèreté admirable.

Le Calabrois se plaît dans une oisiveté complète; son œil vif, son teint brun, le large manteau dont il s'enveloppe, lui donnent beaucoup de ressemblance avec l'Espagnol. Soupçonneux et vindicatif, il ne marche jamais sans être armé. On voit rarement chez ce peuple des hommes d'une belle taille et des femmes d'un physique agréable. Celles-ci, mariées de bonne heure, ont bientôt perdu leur fraîcheur: elles sont d'ailleurs très-fécondes. Cependant la Calabre est peu peuplée, ce qu'il faut probablement attribuer à l'usage répandu chez les Calabrois de ne se marier que dans un petit rayon autour d'un village ou d'une ville: tous les paysans d'un village sont proches parents. Mais cette consanguinité perpétue dans les familles les maladies et affaiblit les générations, tandis que le croisement des races leur donnerait de la vigueur. La dot d'une paysanne consiste en une pièce de terre, en un quartier de vigne, et quelquefois même en un seul mûrier. L'existence des paysans, autrefois malheureuse, lorsque toutes les terres appartenaient à la noblesse et au clergé, s'est fort améliorée depuis l'entière abolition de la féodalité. Les mœurs s'adoucièrent chaque jour davantage, et l'industrie agricole est aujourd'hui très-florissante en Calabre. C'est à l'impulsion donnée par l'administration française que ce pays doit ces heureux changements.

Le peuple d'origine incertaine dont nous avons parlé en traitant de la Hongrie, où on lui donne le nom de *Zigueune* ou *Tzigane*, se retrouve en Calabre, où il est connu sous celui de *Zingari*. Au milieu d'une population pauvre on le reconnaît encore à ses haillons, à sa misère, à sa malpropreté. Les hommes coupent leur barbe, mais ils laissent croître leurs cheveux sans jamais les peigner; les femmes sont d'une saleté non moins dégoûtante. Les hommes vivent de leur industrie, qui consiste à trafiquer sur les ânes et les chevaux qu'ils achètent ou qu'on les charge de vendre; à façonner

la fêraille à divers usages; à jouer des gobelets et à faire des tours d'adresse sur les places publiques; mais le plus souvent à s'adonner au vol, dont ils s'acquittent avec beaucoup de dextérité. Les femmes parcourent la pays en disant la bonne aventure. Sans demeures fixes, habitant sous des tentes où ils s'entassent pêle mêle, hommes, femmes, enfants, et animaux, ils ne contractent jamais d'alliance avec les Calabrois et se marient toujours entre eux. On dit qu'il est difficile de se faire une idée de leur ignorance et de la dissolution de leurs mœurs. Leur idiome particulier indique par certains mots une origine orientale, mais ils parlent aussi l'italien; leur religion est un mélange de pratiques superstitieuses et de croyances chrétiennes; ils admettent la divinité de Jésus-Christ, mais n'ont aucune vénération pour la Vierge. Ils se conforment volontiers aux cérémonies catholiques pour les mariages, les enterrements, les baptêmes; mais lorsqu'ils ont quelques difficultés avec les ministres du culte, ils ne font point scrupule de se passer de leur ministère, et alors ils y suppléent par des cérémonies qui rappellent celles du paganisme.

Les provinces continentales du royaume de Naples occupent dans leur plus grande longueur 110 lieues, dans leur largeur moyenne 20 à 30, et dans leur plus grande largeur 70.

Les deux côtes du détroit qui sépare Reggio de Messine sont le théâtre d'un phénomène analogue à celui du mirage dans les plaines de l'Afrique et qui ne peut être attribué qu'à l'effet de la réfraction. Au cœur de l'été, quelques instants avant que le soleil sorte du sein des flots, si des rivages de Messine on jette un coup d'œil du côté de Reggio, on aperçoit dans les airs des forêts, des tours et des palais, dont l'ensemble représente Messine, ses montagnes et ses habitations. Sur la côte opposée, l'observateur qui regarde du côté de Messine voit aussi dans les nues l'image d'une cité semblable à Reggio. Cette illusion encore mal expliquée, serait moins surprenante si le spectateur apercevait en l'air la ville qui borde l'horizon, au lieu de voir celle près de laquelle il est placé. Les peuples de la Calabre et de la Sicile, qui ont conservé des Grecs l'amour du merveilleux et des brillantes fictions, ont bâti sur cet effet physique la fable suivante: Une puissante fée, *la fata Morgana*, étend son empire sur le détroit de Messine; elle fait apercevoir aux jeunes navigateurs ses palais aériens, afin que, trompés par l'illusion, ils aillent, en croyant s'approcher de Messine et de Reggio, échouer sur la côte où, nouvelle Circé, la fée s'apprête à les enlever.

Nous allons parcourir l'une des plus grandes îles de la Méditerranée, île

qui forme une portion considérable des États napolitains, puisqu'elle constitue à peu près le tiers de la superficie et de la population du royaume des Deux-Siciles.

La Sicile a plus de 230 lieues de côtes et plusieurs ports importants, tels que ceux de Messine, Palerme, Syracuse et Catane. Sa superficie est de 4,368 lieues, et sa population était évaluée en 1851 à 2,091,580 âmes. Elle est divisée en 7 intendances et en 23 districts. Chère aux arts dans les temps anciens, et si puissante que la population de la seule république de Syracuse était presque égale à celle que renferme aujourd'hui l'île tout entière, elle fut, à l'époque de la plus grande puissance de Napoléon, le seul coin de l'Europe qui restât sous le gouvernement d'un prince de la maison de Bourbon. Elle avait autrefois une ancienne organisation féodale et un parlement dit des *trois bras*, *tre bracci*. Le roi Ferdinand, rentré dans ses États en 1816, déclara la Sicile province du royaume, et prit le titre de roi des Deux-Siciles. En 1848, elle se souleva contre le gouvernement de ce prince, proclama la république, mais elle dut se soumettre, et elle obtint une nouvelle constitution favorable à l'idée d'indépendance de ses habitants.

Il n'existe pas en Europe une terre plus fertile que la Sicile, et cependant le quart de sa superficie est à peine défriché. Elle renferme dans son sein des trésors : ses mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de plomb sont complètement négligées. Parmi les roches qui composent ses montagnes, nous citerons des porphyres dont elle pourrait décorer ses édifices ; de l'albâtre, des jaspes, des agates et même des émeraudes que l'industrie et les arts pourraient utiliser. A l'embouchure de la Giarretta, on trouve du succin plus transparent que celui de la Baltique, et souvent d'un beau rouge violet ; près de Messine, il existe une importante mine de houille, et cet élément de richesse demeure stérile entre les mains des Siciliens. Enfin le gypse dont elle abonde, et qui, converti en plâtre, pourrait être si facilement employé dans les constructions, utilisé comme engrais, ou devenir une branche d'exportation, y reste inapprécié. Elle livre au commerce du mercure, du soufre, de l'alun, du sel gemme ; elle produit des vins estimés, de l'huile, des céréales, des citrons, des oranges, des fruits, de la soie, et livre au commerce une grande quantité de thon mariné.

La culture, l'industrie et le travail, encouragés en Sicile, pourraient y nourrir, comme au temps des Romains, une population triple de sa population actuelle ; mais que d'obstacles à vaincre pour la porter au degré de prospérité dont elle est susceptible !

La situation de la Sicile entre l'Europe et l'Afrique en ferait facilement l'île la plus commerçante de la Méditerranée; mais avant d'en venir là, il serait indispensable de remplacer, par de bonnes routes, des sentiers incommodes. Il n'existe que trois routes pour les voitures dans l'île : celle de Montréal à Alcamo; celle de Palerme à Catane, et celle de Catane à Messine.

Tandis qu'un hiver éternel règne au sommet de l'Etna, le reste de la Sicile jouit d'un printemps perpétuel. En avril le thermomètre centigrade marque à l'ombre, au milieu du jour, 22 degrés; mais lorsque le *sirocco* souffle, le même thermomètre indique 40 à 45 degrés. Les autres vents méridionaux, le *libeccio* qui vient du sud-ouest, et l'*austral* qui vient du midi, participent plus ou moins des qualités malfaisantes du *sirocco*. Les mois de novembre et de décembre sont doux; en janvier on cherche l'ombre avec plaisir; mais en mars les vents froids obligent souvent le Sicilien à se réchauffer près d'un brasier.

Les blés de la Sicile acquièrent une hauteur extraordinaire; leurs épis ne renferment pas moins de 60 grains; leur couleur dorée en dedans et en dehors est un des caractères qui les distinguent des nôtres. L'aloès s'y élève jusqu'à 10 mètres; le cactier-raquette, dont le fruit en forme de figue et d'une couleur purpurine est l'aliment de la classe indigente, borde tous les sentiers; le melon d'eau ou la pastèque, au jus rafraîchissant, y acquiert une saveur exquise; le dattier y voit arriver à maturité ses fruits, dont le suc mielleux est employé dans l'assaisonnement de certains mets, ou qui, séchés au soleil, se servent sur toutes les tables; le grenadier, apporté de Carthage en Italie par les Romains, qui lui donnèrent le nom de *punica*, distille dans ses baies rougeâtres le suc acide et vineux dont la saveur plaît aux peuples méridionaux. La canne à sucre prospère sur la côte en regard de l'Afrique; on prétend avoir reconnu le cafier à l'état sauvage dans les bois de cette partie de l'île. Près des ruines de Syracuse, sur les bords de la fontaine de Cyane, depuis l'endroit où elle prend sa source jusqu'à celui où elle se jette dans l'Anape, croît le *papyrus*, qui rivalise de taille et de beauté avec celui du Nil : il y atteint 5 mètres de hauteur. C'est la seule localité de l'Europe où fut trouvé ce végétal jadis si précieux et si utile. Une si grande variété de végétaux, qui n'exclut point ceux de nos climats, prouve tout le parti que pourrait tirer de son sol l'indolent Sicilien.

La ville la plus près des côtes de la Calabre est *Messine*, fondée, à ce que l'on croit, dix siècles avant notre ère. Elle porta d'abord le nom de *Zancle*,

que, suivant Thucydide, la forme cintrée de son port lui fit donner par les *Siculi*, d'un mot de leur langue qui signifie une faux. Trois ou quatre siècles après sa fondation, Anaxilas, chef de la colonie messénienne établie à *Reggio*, chassa les *Zanclæi* de leur ville, et s'y établit; elle reçut alors le nom de *Messana* ou de *Messène*. Plus tard elle fut conquise par les *Mamertini*, peuple de la Campanie. Cette ville, qui fut entièrement détruite par le trop fameux tremblement de terre de 1783, a été rebâtie sur un plan régulier; elle est la capitale d'une province, le siège d'un archevêché, et la seconde de toute l'île. La franchise de son port et sa beauté en font la seconde ville commerçante du royaume; elle est en communication régulière, à l'aide de paquebots à vapeur, avec Palerme et Naples. Sa population dépasse 95,000 âmes. Elle s'élève en amphithéâtre au pied de ces montagnes qui étendent leurs rameaux sur toute la Sicile, et que nous regardons comme la suite des Apennins. Un promontoire de rochers et de sables, qui s'avance en demi-cercle sur sa droite, forme une rade spacieuse et sûre; une vaste citadelle, plusieurs forts et des batteries à fleur d'eau défendent l'entrée de son port; les rues sont belles, régulières et pavées de larges dalles en lave, mais les maisons sont peu élevées, dans la crainte des tremblements de terre. Quatre à cinq places assez grandes, mais irrégulières, se font remarquer par la profusion plutôt que par le bon goût et le choix des ornements; toutes sont décorées de fontaines en marbre et de statues en bronze d'une belle exécution. Le Neptune de la marine et la fontaine de la place du Dôme sont de très bons ouvrages du frère Ange Montorsoli, habile sculpteur toscan, collaborateur de Michel-Ange. Le palais *Senatorio*, occupé par l'intendance et les tribunaux, est d'une architecture simple et imposante. Les églises sont riches comme toutes celles de l'Italie; les ornements y sont prodigués sans choix. La cathédrale, bâtie par le comte Roger, est décorée de 26 colonnes antiques en granit égyptien, qui, à côté des ornements gothiques du douzième siècle, forment le plus bizarre assemblage. L'éducation paraît encore négligée à Messine, et cette ville renferme un grand nombre de couvents de moines et de religieuses dans lesquels on a ouvert quelques écoles publiques.

À 12 lieues au sud-ouest de Messine, *Taormina* est placée sur une des cimes du mont Taurus, au bord de la mer Ionienne. C'est une petite ville d'environ 3,000 âmes, remplie d'églises, de monastères et de confréries. La voie romaine que l'on gravit pour y arriver, et les vastes débris d'un théâtre antique, annoncent les ruines de *Tauromenium*, ville jadis considérable, que les Arabes et les tremblements de terre ont détruite. Le siège



après lequel elle fut prise et détruite en 968 par les Arabes, est le plus long dont l'histoire fasse mention : il dura 80 ans.

La rivière de *Cantara*, qui conserve le nom d'Alcantara que lui donnèrent les Arabes, sépare la plaine qui domine Taormina des dernières pentes de l'Etna.

Au pied de l'Etna, sur le bord de la mer, *Catane* ou *Catania*, l'ancienne *Catana*, fondée sept siècles avant notre ère, si souvent détruite par la lave et les tremblements de terre, n'occupe point le quart de la superficie qu'elle couvrait avant que Hiéron, tyran de Syracuse, lui eût donné d'autres habitants avec le nom d'*Etna*. Aujourd'hui chef-lieu de province, ville archiépiscopale, industrielle et commerçante, peuplée de 56,000 âmes, elle est grande et bien bâtie. La beauté de ses constructions, qui lui donne de la ressemblance avec Turin, n'est point une conséquence de sa prospérité, mais de ses malheurs : dans cette ville antique les bâtiments ne vieillissent point, ils cèdent aux efforts de la lave ou des secousses volcaniques. C'est aux tremblements de terre qu'elle doit sa magnificence. Elle a été au siècle dernier reconstruite sur un plan plus régulier. La cathédrale, le couvent des bénédictins et l'hôtel-de-ville (*palazzo del Senato*) sont les plus beaux édifices de Catane. Le musée Biscari, fondé par un riche seigneur qui employa sa fortune à faire des fouilles sur le sol de la ville, est précieux par le nombre et le choix des objets antiques qu'il renferme : c'est au zèle de cet ami des arts que l'on doit de pouvoir jouir de la vue du théâtre, des murailles, des bains, des temples et de l'amphithéâtre, que l'on trouva sous plusieurs couches de lave et de dépôts d'alluvions ; c'est à ses soins que la ville doit plusieurs statues et un éléphant en basalte, portant sur son dos un obélisque égyptien.

La classe aisée est en général assez instruite. La ville possède une bonne université fréquentée par 600 étudiants, un lycée, une bibliothèque publique, ainsi qu'un musée. L'académie Giojena s'occupe principalement d'histoire naturelle. C'est dans un couvent de Catane que sont modestement confinés les successeurs de ces chevaliers de Malte, si longtemps la terreur du Croissant. On fabrique à Catane de la toile, de belles étoffes de soie, des croix et des chapelets en ambre que l'on recueille près de l'embouchure de la Giarretta, jadis le *Simèthe*, célèbre par les poètes de l'antiquité.

Le territoire de Catane produit beaucoup de blé, de vin, de lin, d'olives et de soie. Ses environs offrent plusieurs petites villes, dont quelques-unes méritent d'être mentionnées. Nous avons déjà cité Taormina; mais

il y a aussi *Agosta*, importante par ses fortifications et par sa population que l'on porte à 40,000 âmes; et *Acì-Real*, petite ville bâtie sur un massif de laves basaltiques.

La route de Catane à Syracuse est loin d'être aussi agréable que celle de Messine à Catane; il faut se frayer un chemin au milieu des sables qui bordent la mer. Cependant le bonnet phrygien dont se coiffent encore les paysans, réveille une foule de souvenirs; on marche sur un sol embelli par les brillantes fictions des Grecs; les bords du *Simèthe* sont encore couverts de ces fleurs odorantes que Proserpine cueillait avec un aimable abandon, lorsque Pluton, le dieu de l'enfer et de l'Etna, vint l'enlever pour lui faire partager son trône. Au milieu des ruines de l'ancienne *Syracuse*, de cette ville aux cinq quartiers que les Grecs appelaient *Pentapolis*, on voit jaillir du creux d'un rocher la fontaine Aréthuse, qui rappelle cette nymphe fuyant les amoureuses poursuites de l'Alphée, et dont la métamorphose ne put la soustraire aux recherches de son amant. Cette fontaine, que Cicéron représente comme si poissonneuse et d'une incroyable grandeur, n'est plus reconnaissable: c'est un des lavoirs de la moderne Syracuse. Celle-ci, peuplée de 48,000 âmes, occupe à peine un faubourg de l'antique cité qui survécut peu de temps à la décadence d'Athènes. Elle est bâtie sur l'île qu'on appelait *Nasos*; sa circonférence, y compris le grand et le petit port, est à peine d'une lieue. L'enceinte de l'ancienne ville en avait près de huit; on peut juger de son immense population par l'étendue de ses catacombes. Elles sont situées sous la plaine où se trouve la vieille église de Saint-Jean, et taillées dans une pierre calcaire sablonneuse. Leurs longues galeries régulières, mais dirigées dans tous les sens, sont de distance en distance interrompues par de grandes salles circulaires revêtues de stuc et percées au sommet pour laisser entrer l'air et la clarté. Sur les côtes on a creusé des niches et des tombeaux pour y recevoir les corps. Dans quelques-unes des niches on a trouvé jusqu'à vingt cercueils l'un devant l'autre, et plusieurs squelettes avaient encore dans la bouche la pièce de monnaie pour le salaire du nautonnier de l'Achéron. On peut encore suivre l'enceinte du mur extérieur que Denys fit construire autour de la ville, et reconnaître les restes d'un vaste théâtre et d'un amphithéâtre taillés dans le roc. Le premier de ces édifices est immense: il pouvait contenir 40,000 spectateurs. La fameuse prison appelée l'*Oreille de Denys* est une immense carrière de 48 mètres de hauteur, de forme irrégulière et contournée, qui, par sa disposition, est naturellement si sonore, qu'il n'est point étonnant que Denys y ait fait pratiquer

au-dessus l'ouverture que l'on y voit, et par laquelle il entendait tout ce que les prisonniers se disaient en secret. Le déchirement d'un morceau de papier y produit autant de bruit que si l'on frappait avec un bâton sur une planche : qu'on juge de l'effet qui résulte de la détonation d'une arme à feu, expérience dont les guides ne manquent point de satisfaire les curieux.

La moderne Syracuse fut dévastée aussi par les tremblements de terre. Celui de 1693 dura quatre minutes, il détruisit presque toutes les habitations et le quart des habitants. Malgré son peu d'importance, elle possède un théâtre, une bibliothèque, un collège royal, un évêché, 2 séminaires, 45 églises et un musée fort riche. La cathédrale est l'ancien temple de Minerve, transformé en église vers la fin du deuxième siècle. L'édifice a été défiguré par différentes constructions de mauvais goût. Ce qu'elle renferme de plus curieux, c'est une madone de grandeur naturelle, en argent massif, que l'on revêt d'une robe resplendissante de diamants et d'autres pierreries à certaines époques solennelles, telles que le jour de la visite annuelle qu'on lui fait faire, en procession et en grande cérémonie, à une autre madone du voisinage.

Le mont Daura, qui s'élève à l'ouest de Syracuse, est l'un des points les plus élevés des trois chaînes qui traversent la Sicile. Sur le versant méridional de celles-ci, à une assez grande hauteur, *Callagirone* est une cité industrielle; les habitants s'y livrent au commerce, à l'agriculture et aux arts utiles. Il y a un grand nombre d'églises et de prêtres, de couvents et de religieux; un collège royal et des hôpitaux; il s'y tient plusieurs foires par an. On la dit peuplée de 19,600 habitants, mais nous croyons cette évaluation exagérée. Elle occupe l'emplacement d'*Hybla Minima*, que l'on appelait aussi *Heræa*, mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin; elle est traversée par une mauvaise route venant de Catane et conduisant à *Castro-Giovanni*, ville de 11,000 âmes, qui, par sa position sur une colline et par quelques restes d'antiquités, paraît être *Enna*, dont parle Strabon, dans laquelle, 450 ans avant notre ère, des esclaves révoltés soutinrent un long siège contre les Romains; ses environs étaient et sont encore très-fertiles en blé; elle passait pour avoir été la capitale des Etats de Cérès; le temple de cette déesse était magnifique, et près de ses murs on montrait la grotte par laquelle Pluton rentra dans les enfers en enlevant Proserpine.

En retournant dans la direction de Syracuse, nous verrons au sud-est de cette ville celle de *Noto*, l'antique *Nectum*, aujourd'hui chef-lieu de pro-

vinée, peuplée de 11,000 âmes et assez bien bâtie, et plus loin *Modica*, jadis *Motyca*, avec 27,000 habitants sur la rive droite du Scieli dans une vallée étroite. On y remarque un couvent de Franciscains dont l'intérieur est orné de beaux ouvrages en mosaïque. Aux environs de cette ville, la vallée d'Ipsica est intéressante par ses innombrables grottes creusées dans le roc, et qui paraissent avoir servi d'habitations à l'un des plus anciens peuples de l'île ; aussi donne-t-on à cette vallée le nom de *vallée des Troglodytes*.

De Castro-Giovanni, un chemin conduit d'abord à *Caltanisetta*, chef-lieu d'intendance, assez grand et assez bien bâti, dans les environs de laquelle se trouvent les plus riches mines de soufre de l'Europe, puis à *Naro*, dont les environs abondent aussi en soufre, et enfin à Girgenti. Mais en suivant le cours du Salso, on arrive à *Alicata*, ville de 12,000 âmes bâtie sur le bord de la mer, protégée par deux petits forts et renommée en Sicile par ses pâtes et ses macaronis ; son port est peu étendu, mais très-fréquenté. Les ruines que l'on aperçoit sur le mont *Serrato*, dans ses environs, sont, suivant l'opinion de quelques antiquaires, celles de *Gela*, patrie du poète Apollodore, du philosophe Timagoras, et du tyran Gélon, et près de laquelle se trouvait le tombeau d'Eschyle. A l'est de cette ville, on voit sur le bord de la mer *Terranova*, *Callipolis* chez les anciens, ville de 9,000 âmes, qui renferme 8 couvents et plusieurs belles églises, et dont le petit port est défendu par un château fort.

*Girgenti*, chef-lieu de province et siège d'un évêché, est une ville de 48,000 âmes, dont les hautes maisons s'élèvent en gradins, sur une des plus hautes montagnes de la côte. Sale, mal bâtie, et peu industrielle, elle occupe la place même de la citadelle que Dédale bâtit à la demande du roi Cocalus pour défendre *Agrigente*. Les ruines de cette antique cité se voient à une demi-lieue au sud-est, à *Girgenti-Vecchio* ; plusieurs couvents occupent son enceinte, composée de rochers naturels, taillés en forme de murailles. On admire encore parmi ses ruines le temple de la Concorde dont il ne manque que la toiture et quelques portions de murailles ; celui de Junon Lucine, et les restes de ceux de Jupiter Olympien, de Cérès et de Proserpine, d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Castor et Pollux et d'Esculape. A 2 ou 3 lieues au nord de Girgenti, la petite ville d'*Aragona* renferme un vieux château où l'on voit une belle collection de tableaux et d'antiquités. C'est dans son voisinage que se trouvent les salses ou volcan d'air de Macaluba.

Nous nous abstenons de décrire quelques villes de l'intérieur de la

Sicile, telles que *Corleone* dont la population est agricole, *Salemi*, qui possède d'anciennes fortifications, et *Nicolia*, près de laquelle se trouve une riche mine de sel. C'est sur ses côtes que l'on voit un peu de mouvement et d'industrie; c'est aussi là que l'esprit trouve dans ses souvenirs historiques des sujets de méditations. Au delà de la rivière du *Platani* et de la *Calatabellota*, rivière de 12 lieues de cours, que les anciens honoraient du titre pompeux de fleuve du *Crimisus*, et près duquel Timoléon à la tête de 6,000 Syracusains, défit une armée de 70,000 Carthaginois, on traverse une plaine aride qui s'étend jusqu'au bord de la mer, où l'on voit s'élever dans une position agréable la ville de *Sciacca*, qui étonne d'autant plus par son aspect misérable, qu'elle est peuplée de 12,000 âmes et que son petit port exporte beaucoup de grains à l'étranger. Elle n'offre plus de vestiges de la ville appelée les *Bains de Sélinonte* (*Thermæ Selinuntia*) célèbre par ses eaux minérales chaudes, par la beauté de ses poteries improprement appelées étrusques, et pour avoir donné naissance au fameux Agatocle, qui, de simple potier, devint par ses talents roi de Syracuse.

Sur le territoire de *Castel-Vetrano*, sur la rive droite du *Belici*, ville de 14,000 âmes, où l'on travaille l'albâtre et le corail, d'énormes monceaux de ruines dont quelques-unes ont appartenu à des temples et à des édifices si considérables que les gens du pays les appelaient piliers des géants (*pilieri de giganti*), sont tout ce qui reste de l'antique *Selinonte*. Souvent la tempête déblaie les sables qui ont envahi les ports de Sélinonte, et laisse voir encore pour quelques instants des quais, des colonnes, des anneaux, tristes vestiges que la fureur des vagues cache ensuite de nouveau sous un gravier mobile.

Au delà de ces ruines majestueuses, ornées de touffes d'aloès et peuplées de lézards et de serpents, la plaine déserte, mais fertile, s'étend jusqu'à *Mazzara*, ville de 8,000 habitants, dont la cathédrale est remarquable par sa coupole et ses tombeaux. On franchit une colline, et l'on arrive sur le bord de la mer à *Marsala*, dont les environs, plantés de vignes apportées de Madère, produisent un vin recherché. La beauté de son port lui fit donner par les Sarrazins le nom qu'elle porte et qui signifie *port de Dieu*; mais ce port a été comblé en 1532. Elle est bâtie sur les débris de *Lilybæum*, ville carthaginoise, qui soutint un siège de plus de 5 ans contre les Romains, et dans laquelle, après la ruine de Carthage, ceux-ci entretenaient, au rapport de Tite-Live, une garnison de 40,000 hommes. Au nord de Marsala, *Trapani*, jolie ville au bord de la mer, occupe une

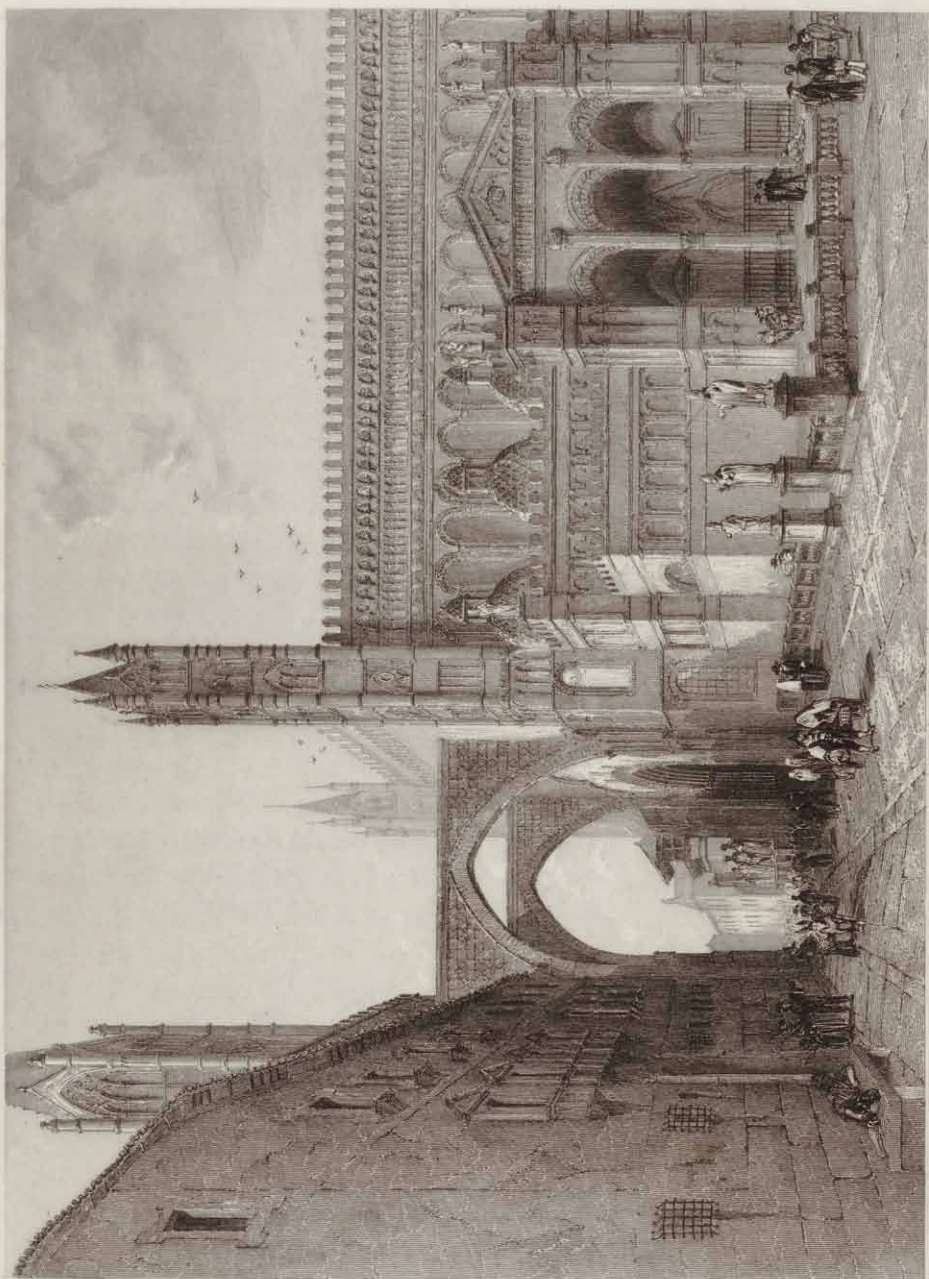
presqu'île sur laquelle s'étendait jadis *Drepanum*; on y voit les restes d'un temple dédié à Vénus. Les femmes y sont d'une beauté rare. De ses remparts on aperçoit à peu de distance de la côte les îles de *Favignano*, de *Levanzo* et de *Maretimo*, autrefois les îles Arginuses, près desquelles le consul Claudius Pulcher, avant de livrer la bataille navale qu'il perdit contre les Carthaginois, fit jeter à la mer les poulets sacrés, en disant : « Qu'ils boivent, puisqu'ils ne veulent pas manger » ; mais ce fut ensuite dans les mêmes parages que Caius Lutatius remporta sur Carthage la victoire qui mit la Sicile au pouvoir des Romains.

Entre Trapani et Alcamo le pays devient encore stérile, comme pour préparer l'œil à la contemplation des restes du temple de Vénus Erycine un des plus beaux monuments de l'antiquité. seul reste de la ville de *Segeste* ou d'*Egeste*.

Les environs d'*Alcamo* sont fertiles et variés, le nom de cette ville indique son origine arabe : elle fut fondée en 828 par un prince sarrasin nommé Alkamah. Du bas de la montagne qu'elle couronne, l'architecture de ses tours et de ses murailles lui donne l'aspect d'une ville mauresque. Les femmes ont conservé une tournure orientale : elles ne sortent qu'enveloppées d'un large manteau noir, dont elles cachent une partie de leur visage. Alcamo renferme 43,000 habitants ; ils ne connaissent rien de plus célèbre que leur madone, à laquelle ils attribuent une foule de miracles.

*Montréal* ou *Morreale*, ville de 8,000 âmes, est située aussi sur une montagne. Les habitants sont cultivateurs et fabricants de macaroni. L'église et le couvent de bénédictins, qui ont, pour ainsi dire, servi de noyau à cette ville, par les habitations qui se sont successivement groupées autour, ont été fondés au douzième siècle par le prince normand Guillaume II, surnommé le Bon. L'abbé de ce monastère a le titre et le rang d'archevêque ; les moines du mont Cassin en forment le chapitre. La cathédrale, dont on admire la porte en bronze ornée de bas-reliefs, est l'un des plus beaux monuments de la Sicile. En 1811, elle fut endommagée par un incendie. Elle est ornée de colonnes de granit ; ses murailles sont incrustées de mosaïques, et le pavé est formé de porphyre et de marbre de toutes couleurs. On y voit les mausolées de Guillaume le Bon, et de son père Guillaume I<sup>er</sup> ou le Méchant. On y conserve les entrailles du roi saint Louis. Le couvent renferme le chef-d'œuvre de Pietro Novelli, le Raphaël de la Sicile, surnommé *Montréalaise*, parce qu'il naquit à Montréal.





Imp. Charlier, sculp.

Reims. Cathédrale. Détail de la façade.



De Montréal à *Palerme*, on descend par un beau chemin en zigzag, bordé de maisons de campagne, dans une vallée magnifique présentant avec des rochers arides entassés les uns sur les autres, et qui semblent sortir du sein de la mer, des bouquets d'aloès et de cactus. Des palmiers, des bambous, balancent dans les airs leurs cimes verdoyantes, pendant que la brise qui se promène sur les champs de blé agite doucement leur surface ondulée; le brillant feuillage des orangers et des citronniers, les rameaux polis et mats de l'olivier, la large feuille de la vigne et le feuillage gracieux du laurier-rose forment un rideau de verdure de la plus agréable variété. La capitale de la Sicile, l'antique *Panormus*, que fondèrent les Phéniciens, est entourée de murs et disposée circulairement au fond d'un golfe; son port est petit, mais animé par un commerce considérable. La ville ne paraît point aussi grande qu'elle l'est réellement. Deux rues qui se coupent transversalement la divisent en 4 parties à peu près égales. Elles sont larges d'environ 42 à 45 mètres, longues de 4,200 à 4,400 pas, et garnies de belles maisons et de boutiques. La plus belle s'appelle la rue del Cassaro, du mot arabe *cassar*, qui signifie *palais*; l'autre porte le nom de *Macqueda* ou de *Strada-Nuova*. L'endroit où ces deux rues se croisent forme une petite place octogone; un peu plus loin, on en voit une plus considérable appelée la place Prétorienne, au milieu de laquelle s'élève une fontaine d'une somptuosité qui fatigue l'œil, et d'une dimension qui ne permet point d'en saisir l'ensemble de l'extrémité de la place, qu'elle obstrue: elle est formée de plusieurs bassins placés au-dessus les uns des autres, séparés par des galeries, et surchargés de statues et d'animaux qui jettent de l'eau dans différents sens. La place de *Bologni* est ornée d'une statue en bronze de l'empereur Charles-Quint, roi de Sicile, chef-d'œuvre du sicilien Volsi. La ville a plusieurs portes que l'on ferme la nuit: les deux plus belles sont la *porta Felice*, qui forme un arc de triomphe, et sous laquelle on passe en venant du port, et la *porta Nuova*, placée à l'extrémité de la rue del Cassaro, et contiguë au palais royal. Celui-ci, malgré son importance, ne donne point une haute idée du bon goût des Palermitains en fait d'architecture: c'est une énorme masse dont les parties, construites à différentes époques, ne sont nullement en harmonie. Les deux bastions qui s'élèvent aux deux côtés, et qui sont garnis de pièces de canon destinées à contenir un peuple familiarisé avec la révolte, sont les deux arguments les plus forts contre la répugnance qu'éprouve le gouvernement à répandre les bienfaits de l'éducation. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet édifice, c'est la chapelle bâtie par

le roi Roger en 1129; toutefois elle n'est curieuse que par la profusion de ses arabesques et de ses mosaïques grossières, et par son architecture, où le style gothique est mêlé au style grec du moyen âge. La partie la plus élevée du palais est l'observatoire qui fut construit en 1791, et d'où le célèbre abbé Piazzini découvrit, en 1801, la planète qu'il nomma Cérés. La *Vicaria*, ou le palais de justice, renferme à la fois le tribunal et les prisons.

On voit dans les faubourgs de Palerme deux édifices d'architecture mauresque, qui rappellent la domination arabe : l'un est le palais Ziza, propriété particulière, et l'autre le palais Cuba, changé en caserne de cavalerie; ils ont été construits par un émir qui leur donna les noms de ses deux filles. Outre les édifices que nous venons de citer, la ville renferme 27 églises principales, 67 couvents des deux sexes, 4 grands hôpitaux, un hospice pour les enfants-trouvés, 8 maisons d'éducation, un séminaire, 3 bibliothèques publiques, 4 casernes, 2 théâtres et 2 monts-de-piété. Le dôme ou la cathédrale est l'un des plus beaux monuments gothiques de la Sicile. Sa fondation date de l'an 1166; on le compare aux plus beaux édifices de Cordoue et de Grenade; l'intérieur, malgré sa richesse, ne répond pas à l'extérieur : le marbre, le granit, le porphyre, le jaspe, l'albâtre et le lapis y sont prodigués comme dans la plupart des églises de l'Italie. Après la cathédrale, l'église de Jésus est aussi remarquable par son architecture et les substances précieuses qui la décorent que par les bas-reliefs et les tableaux.

Des catacombes taillées dans le roc au-dessous de l'église des Capucins ont la singulière propriété de convertir en momies les corps que l'on y dépose. Ils sont placés dans des espèces de niches, debout, tout habillés, les bras pendants le long du corps ou croisés sur la poitrine; les seuls cadavres de femmes sont dans des coffres couverts. Les personnes de la noblesse tiennent beaucoup à ce genre de sépulture, et paient très-cher le droit d'y être admises : ce qui est une source de richesses pour les capucins.

Palerme, glorieuse d'être la patrie de Sainte-Agathe qui cueillit la palme du martyre au troisième siècle, a pour patronne Sainte-Rosalie, dont la canonisation est bien plus récente, puis qu'elle ne remonte pas à plus de deux siècles et demi. Tous les ans, au 15 juillet, la châsse, promenée en grande pompe dans les rues de Palerme, est le sujet d'une fête qui dure plusieurs jours, et qui, d'après l'opinion de ceux qui en ont été témoins, surpasse la magnificence de celles de la semaine sainte à Rome.

La plus belle promenade de Palerme est celle de la *Marina*, sur le bord

de la mer ; elle se termine à la *Flora*, vaste jardin public planté avec goût et bien entretenu, qui s'étend jusqu'au jardin botanique.

Le golfe de Palerme n'offre point un aussi beau coup d'œil que le golfe de Naples : les montagnes brûlées par un soleil ardent annoncent le voisinage de l'Afrique. Le mont Pelegrino, l'*Evela* des Romains, sur lequel on voit l'église et la grotte de Sainte-Rosalie, est la plus haute de toutes celles qui se groupent en amphithéâtre autour de la ville. Sur leurs flancs les plus rapprochés se succèdent des jardins et des maisons de plaisance, au milieu desquels on remarque le beau parc royal de la *Favorita*, peuplé d'une innombrable quantité de lièvres et de faisans. La position que l'Itinéraire d'Antonin assigne à la petite ville d'*Iyccara*, dont parlent Thucydide et Plutarque, la fait reconnaître dans le village de *Carini*. C'est sur ce sol que naquit la célèbre courtisane Laïs.

A 7 lieues à l'est de Palerme, la misérable ville de *Termini*, célèbre en Sicile par son riche et beau couvent de bénédictins bâti par le pape saint Grégoire, ainsi que par son port, ses fortifications, son collège royal et son école de navigation, occupe, sur le bord de la mer, une partie de l'emplacement d'*Himera*, fondée 650 ans avant notre ère, par une colonie envoyée de Messine ou de *Zancle*. Amilcar avait été défait sous ses murs par Gélon ; Annibal vengea la défaite de son aïeul en faisant raser la ville après avoir fait égorger les habitants. En continuant à suivre le rivage, nous ne trouverions que des villes ou des villages sans importance ; *Milazzo* ou *Melazzo* seul, bâti sur un cap à 8 lieues de Messine, a le rang de place forte, et a 6 à 7,000 âmes ; c'est l'antique *Mylæ*, d'où l'on vit les Romains remporter la première victoire navale sur la flotte carthaginoise.

Notre tournée sur les côtes de la Sicile est terminée ; il nous reste à compléter le tableau politique des possessions napolitaines par un coup d'œil sur les petites îles qui en dépendent. *Pantellaria*, au sud-est de la Sicile, renferme une ville de 3,500 âmes, que l'on appelle *Oppidolo* ou *Pantellaria*. *Ustica*, au nord du golfe de Palerme, a la plus grande partie de sa population réunie dans le bourg ou la ville de *Sainte-Marie*, que domine une forteresse. *Felicuri* a 800 habitants, *Alicudi* ou *Alicuri*, un peu plus petite, n'en a que 250 ; *Salina*, dont nous avons déjà parlé, renferme une population de 4,000 âmes ; celle de Lipari est évaluée à 18,000 ; la ville du même nom est fortifiée ; l'île produit un excellent vin de Malvoisie ; *Panaria*, nourrit 200 habitants. *Stromboli* renfermait, il y a vingt-cinq ans, 200 habitants, aujourd'hui elle en compte environ 2,000 réunis

dans une seule ville. Les autres îles qui environnent la Sicile ne sont point habitées.

Le soleil de la Sicile répand son active influence jusque sur le moral des habitants ; les têtes siciliennes sont volcanisées comme le sol, brûlantes comme le climat. Le Sicilien est vif, gai, spirituel, doué d'un génie actif, d'une imagination exaltée, de passions fougueuses et d'un ardent amour pour son pays ; il est hospitalier, généreux, fidèle observateur de ses promesses. S'il commet un assassinat, ce n'est point par cupidité, mais par vengeance : il la considère comme un droit, et presque comme un devoir. Plus fier que sur le territoire napolitain, le bas peuple sicilien n'endurerait pas l'outrage d'un coup de canne : il s'en vengerait par un coup de couteau. Malgré son inertie physique, son activité morale offre tant de ressources, que l'éducation en ferait un peuple peut-être supérieur aux autres peuples européens. Les hommes influents n'ont point laissé établir en Sicile la méthode d'enseignement mutuel, ils regardent l'instruction comme un bien funeste et dangereux. Ils n'ont point encore compris qu'instruire le peuple, ce n'est point l'initier aux sciences, mais aux vérités religieuses. L'instruction élémentaire, en répandant l'usage de l'écriture, inspire plus facilement l'amour de l'ordre et de l'économie, met le peuple à même de profiter de quelques lectures à sa portée, entretient en lui le sentiment de ses devoirs, et dispose l'agriculteur et l'artisan à s'instruire des meilleurs procédés employés dans leur état. Un changement si grand dans les mœurs populaires est-il donc si dangereux ? Les bastions qui défendent le palais contre les émeutes sont-ils donc des moyens de répression infaillibles et sans danger ? Un peuple instruit dans le respect des lois n'est-il pas plus facile à diriger et à maintenir dans une sage obéissance, que celui qui ne connaît que l'empire de la force et la soumission de la crainte ?

Nous avons vu le Sicilien ardent spectateur des fêtes religieuses : ce peuple a besoin d'un culte qui parle à ses sens ; il lui faut des fleurs, des parfums, une musique bruyante et des images. En embrassant le christianisme, il n'a fait que transporter dans la religion du Christ le polythéisme de ses ancêtres. Il a conservé de ceux-ci cet amour-propre national qui le porte à se regarder comme supérieur aux autres peuples, et qui entretient entre les principales villes de la Sicile cette jalousie de prééminence qui fait naître mille rivalités : Messine dispute à Palerme le rang de capitale, comme jadis Athènes et Lacédémone revendiquaient la suprématie politique.

Le peuple sicilien a presque la sobriété du Spartiate : chez lui, l'ivro-

gnerie est un vice honteux. Dans les mœurs champêtres on trouve encore quelques traces des usages grecs : les pâtres aiment à disputer le prix du chant, consistant en quelques objets à leur usage, que distribue celui qu'ils choisissent pour juge ; les paysannes ont conservé, de l'habillement grec, le long voile et la large ceinture.

Le principal but de réunion dans les villes est ce qu'on appelle en Italie les *conversazioni* : ce sont des assemblées chez des particuliers, ou dans des lieux ouverts à ceux qui, moyennant une souscription, ont acquis le droit de s'y présenter ; on y trouve des salons de jeux et d'autres réservés au seul plaisir de causer. Un usage qui paraîtrait fort singulier en France, c'est qu'une dame en couches ne manque point de tenir chez elle la *conversazione* : le lendemain même de sa délivrance, sa chambre devient le salon de réunion de tous ses amis. En Sicile, on ne connaît point les douleurs par lesquelles les femmes achètent le bonheur d'être mères : cet avantage et la fécondité dont elles jouissent sont de ces bienfaits que la nature répand dans les climats brûlants.

La Sicile a des savants et des écrivains distingués : la littérature est le sujet principal de toutes les conversations ; la poésie est le langage adopté par l'amour et la galanterie : il n'est pas un soupirant qui n'exprime en vers son douloureux martyre. Les intrigues amoureuses sont le passe-temps de toutes les dames : celles-ci ne sortent jamais à pied, on ne les voit qu'aux spectacles, à la messe ou chez elles. Elles ont un goût prononcé pour la parure, et suivent les modes françaises avec beaucoup de recherche et d'élégance ; elles savent avec art relever la beauté de leurs traits et la vivacité de leurs yeux. Elles sont généralement mieux que les hommes, ce qui est le contraire de ce qui se voit sur le territoire napolitain. Quelques villes sont en réputation pour la beauté du sexe : A Messine, les femmes sont plutôt agréables que belles ; à Palerme elles sont plutôt belles que jolies ; à Syracuse, on admire la fraîcheur de leur teint ; à Trapani, on retrouve la régularité des profils grecs.

Le gouvernement du royaume des Deux-Siciles est une monarchie absolue ; le roi gouverne, secondé par les ministres et un conseil d'État dont les membres sont désignés par lui. Le royaume est formé en deux parties, l'une *en deçà*, l'autre *au delà du Phare* ; la première est continentale et renferme 15 provinces ; la seconde est insulaire, c'est la Sicile, qui est subdivisée en 7 provinces, qui portent le nom de *vallées*, et se subdivisent en districts, cantons et communes. A la tête des provinces et vallées est placé un gouverneur, et à la tête des districts un sous-gouverneur ; les

cantons sont dirigés par un *regente*, et les communes par des podestats ou syndics. Les tribunaux sont organisés sur le modèle des tribunaux français. La Cour de cassation de Naples est la Cour suprême pour les États d'en deçà du Phare; mais par suite de la position spéciale que la Sicile a conservée jusqu'à ce jour dans ses rapports avec le royaume de Naples, Palerme possède aussi une Cour de cassation. Il existe des Cours civiles d'appel à Naples, Aquila, Trapani, Catanzaro, Palerme, Messine et Catane. Chaque chef-lieu de province possède un Tribunal de première instance et un Tribunal criminel. Les districts ont un juge d'instruction criminelle, des Tribunaux de justice correctionnelle et de police; enfin, au dernier degré de l'échelle, vient le juge de paix et le conciliateur.

Le clergé napolitain est, ainsi que le clergé français, placé dans la dépendance de l'État pour tout ce qui regarde l'administration et la discipline; il est nombreux et influent, et il offre au pouvoir de grands moyens d'action sur tous les points du pays. Le royaume de Naples n'a pas moins de 23 archevêchés et de 77 évêchés; le nombre des ecclésiastiques est de plus de 90,000.

L'enseignement n'est pas le côté brillant de l'administration napolitaine, quoique le droit et les lettres soient professés avec distinction dans quelques universités. L'enseignement supérieur ne jouit pas d'une liberté assez grande pour que les encouragements qu'il a reçus profitent beaucoup au pays? L'enseignement primaire est dans l'enfance, il est laissé à la surveillance des évêques; de plus, toutes les communes chefs-lieux et celles qui disposent de moyens nécessaires, doivent établir des écoles primaires d'après le système de l'enseignement mutuel.

L'agriculture est la principale source de prospérité pour le royaume de Naples et la Sicile, mais le principal obstacle qu'elle rencontre ici vient du laisser aller et de la négligence de la nation; le métayage, la sous-location et le morcellement des terres sont encore au nombre des causes qui retardent les progrès de l'agriculture. Cependant le gouvernement essaie d'introduire de grandes améliorations; il a créé des *Monti fumentari* et des *Monti pecuniari*, qui avancent aux petits cultivateurs des sommes ou de l'argent à un intérêt très-minime.

L'industrie manufacturière est très-bornée, mais le commerce, surtout le commerce maritime, est un des éléments de la prospérité relative du pays. Le port de Naples a été fréquenté en 1850 par 517 navires étrangers, et 603 en sont sortis. Le cabotage est réservé à la marine nationale; les constructions maritimes et la navigation à vapeur sont largement en-

couragés; le port de Brindes a été restauré, et le privilège de *port franc* qui lui a été concédé en 1844 en fait le principal port du royaume sur l'Adriatique. Mais le commerce et l'industrie resteront néanmoins dans un état précaire tant que l'Italie tout entière n'aura pas été dotée d'un vaste système de chemins de fer entrevu, préparé en 1851, mais non encore exécuté.

L'administration financière est celle qui est le plus prospère dans le royaume de Naples; le gouvernement s'est toujours étudié à maintenir l'équilibre du budget. Au moment de la révolution de 1848, les finances napolitaines passaient pour être dans un état satisfaisant, bien que la dette fût encore de 409,568,000 ducats napolitains; les revenus annuels étaient estimés à environ 26 millions de ducats (117 millions de francs), et les dépenses à peu près au même chiffre. A l'exception de la loterie, tous les impôts que lève le gouvernement napolitain sont légitimes dans leur assiette; les sources du revenu sont les contributions directes et indirectes, les douanes, les sels, les tabacs, la neige qui est un objet de commerce dans les pays chauds, la poudre et les cartes. La Sicile, privilégiée en beaucoup de points, est exempte de l'impôt du sel, du timbre et du tabac.

L'armée du royaume de Naples a été, de la part du gouvernement, l'objet de sages réformes depuis 1830; elle est aujourd'hui évaluée, sur le pied de paix, à 45,000 hommes, dont 10,000 Suisses, parmi lesquels ne sont pas compris l'artillerie du littoral, les escadrons de la légion d'honneur, les bataillons des gardes pour le maintien de la sûreté, les soldats de la police et ceux de la douane, le tout formant près de 45,000 hommes. La réserve est composée de tous les soldats congédiés depuis moins de cinq ans, la durée du service actif est elle-même de cinq ans. Sur le pied de guerre l'armée approche de 100,000 hommes.

La marine militaire a aussi reçu une organisation régulière conforme aux progrès de la science navale et de l'art militaire dans ces dernières années. Elle est de 45 bâtiments à voiles dont 4 vaisseau et 5 frégates, et de 12 bâtiments à vapeur dont 6 frégates. Il y a, pour former les officiers, deux collèges et une école de marine.

Si le gouvernement absolu paraît seul possible à Naples jusqu'à présent, espérons que le gouvernement saura, dans son propre intérêt, accorder aux Siciliens et aux Napolitains les bienfaits d'une administration plus libérale.

Il nous reste encore à décrire en Italie quelques îles qui appartiennent

aux Anglais, et dont nous n'avons parlé que sous le point de vue physique : ce sont : *Malte*, *Gozzo* et *Comino*.

Elles sont séparées de la Sicile par un bras de mer que l'on nomme *Canal de Malte*. D'après les recensements les plus récents, Malte renferme 100,000 âmes, Gozzo 28,361 <sup>1</sup>, et la petite île de Comino n'a qu'une forteresse, une garnison et quelques habitants. Les deux premières seules méritent donc quelques détails.

*La Valette* est la capitale de Malte; ses principaux monuments ont été construits sous l'influence des anciens chevaliers, et donnent une juste idée de leur puissance passée. Le palais du Grand-Maitre offre de vastes salles ornées de colonnes en marbre et des portraits des chevaliers les plus célèbres et de tous les grands maitres. L'église de Saint-Jean renferme les tombeaux de ces nobles défenseurs de la croix, et est décorée des dépouilles des mahométans. Dans cette ville, qui fut fondée en 1566 par le célèbre grand-maitre dont elle porte le nom, on remarque encore 49 autres églises, 4 hôpitaux, de belles casernes, une riche bibliothèque publique et un jardin botanique. Le port est partagé en deux, le grand et le petit, par une presqu'île sur laquelle est bâtie la principale partie de la ville. *Citta-Vecchia*, ville épiscopale plus ancienne que la précédente, est importante par ses fortifications; au-dessous de sa belle cathédrale, se trouve une grotte qui passe pour avoir été habitée par l'apôtre saint Paul. Dans les environs de cette ville on remarque un grand nombre de catacombes taillées dans le roc.

Malte est par ses travaux de défense l'une des possessions les plus importantes des Anglais; mais sa population est dans un tel état de misère et de décadence, qu'elle est obligée à de fréquentes émigrations. Les villages de l'intérieur sont bâtis en pierre de taille et décorés de jolies maisons bourgeoises.

Gozzo, environnée d'écueils, ne renferme que le bourg de *Raballo* et plusieurs villages.

Les habitants de ces îles ont conservé leurs anciens usages et le droit d'élire leurs magistrats.

<sup>1</sup> Voir au tome VIII les tableaux statistiques des îles Britanniques.



TABLEAUX statistiques du royaume des Deux-Siciles en 1851.

STATISTIQUE GÉNÉRALE.

SUPERFICIE.	POPULAT. en 1851.	POPULAT. par lieue c.	FINANCES.	ARMÉE.	FLOTTE.
5,532 lieues géogr. carr.  ou 31.967 milles géogr. carr.	8,704,472	1,571	Revenus : 117,000,000. Dépenses : 116,000,000. Dette publ. : 120,000,000 ?	Pied de paix, 45,000 h. : Infanterie, 20,000. Cavalerie, 4,500. Carabiniers, 8,000. Artillerie, 2,500. Suisses, 10,000. Pied de guerre, 96,000 h. ; plus, les milices.	1 vaisseau 5 fregates } à voiles. 9 bat. infér. } 6 fregates } à vapeur. 6 bat. infér. }

ROYAUME DE NAPLES OU PROVINCES EN DEÇA DU PHARE.

Superficie : 4,172 lieues géogr. carr. — Population : 6,612,892. — Population par lieue carr. : 1,585.

NOM de LA PROVINCE?	SUPERFICIE.	POPULATION.	NOMBRE des		CHEFS-LIEUX et VILLES PRINCIPALES.
			DISTRICTS.	COR- MUNES.	
NAPLES. . . . .	46	1,272,000	4	65	NAPLES, 450,000. — Castellamare, 20,000. — Pouz- zole, 10,000. — Torre-del-Greco, 15,000. — Sor- rente, 8,000. — Porrici, 5 000. — Ottaviano, 16,000. Caserte, 25,780. — Capoue, 8,000. — Gaëte, 3,000. — Nola, 1,000. — Aversa, 20,000. — Fondi, 10,000. — Arpino, 8,000.
TERRE DE LABOUR.	320	752,012	5	230	Saturne, 10,892. — Amalfi, 4,000. — Cava, 20,000. — Nocera, 10,000.
PRINCIPAUTÉ CITÉ- RIEURE. . . . .	265	558,809	4	158	Avellino, 22,873. — Ariano, 11,000. — Atripalda, 4,000.
PRINCIPAUTÉ ULTÉ- RIEURE. . . . .	170	383,414	3	132	Potenza, 12,362. — Lagonegro, 6,000. — Matera, 12,000. — Melfi, 9,000.
BASILICATE. . . . .	542	501,222	4	121	Foggia, 24,058. — Bovino, 4,000. — Lucera, 9,000. — Manfredonia, 6,000. — San-Severo, 18,000.
CAPITANATE. . . . .	350	318,415	3	62	Bari, 27,297. — Altamura, 16,000. — Barletta, 24,000. — Monopoli, 18,000. — Molfetta, 12,000 — Trani, 15,000.
TERRE DE BARI. . . . .	328	497,432	3	53	Lecco, 19,397. — Brindisi, 10,000. — Tarente, 18,000. — Gallipoli, 8,000. — Otrante, 3,000.
TERRE D'OTRANTE.	392	409,000	4	180	Cosenza, 13,817. — Cassano, 8,000. — Castro-Vil- laro, 6,000. — Rossano, 8,000.
CALABRE CITÉR. . . . .	342	435,811	4	146	Catanzaro, 14,765. — Monteleone, 8,000. — Pizzo, 5,300. — Squillace, 3,000. — Nicastro, 6,000.
CALABRE ULTÉR. II <sup>e</sup> .	374	381,147	4	151	Reggio, 18,483. — Gerace, 3,000. — Scigliò, 5,000.
CALABRE ULTÉR. I <sup>re</sup> .	286	319,662	3	104	Campo-Basso, 10,404. — Agnone, 8,000. — Mor- cone, 6,000. — Trivento, 4,000.
MOLISE. . . . .	232	360,549	3	135	Chieti, 17,734. — Lanciano, 16,000. — Vasto, 10,000
ABRUZZE CITÉR. . . . .	145	312,399	3	121	Aquila, 11,139. — Avezzano, 7,000. — Civita-Ducale, 2,000. — Sulmona, 8,000.
ABRUZZE ULTÉR. II <sup>e</sup> .	329	329,131	3	110	Teramo, 15,609. — Civita-di-Penne, 9,000.
ABRUZZE ULTÉR. I <sup>re</sup> .	160	231,747	2	72	

VICE-ROYAUTÉ DE SICILE OU PROVINCES AU DELA DU PHARE.

Superficie : 1,360 lieues géogr. carr. — Population : 2,091,580. — Population par lieue carr. : 1,537.

NOM de LA PROVINCE ou de LA VALLÉE.	SUPERFICIE.	POPULATION	NOMBRE des		CHEFS-LIEUX et VILLES PRINCIPALES.
			DISTRICTS,	COMMUNES.	
PALERME. . . . .	250	514,517	4	72	PALEME, 167,222. — Monréale, 12,903 — Corleone, 13,788. — Termini, 16,000. — Cefales, 9,000.
MESSINE. . . . .	200	349,484	4	116	Messine, 97,074. — Castoréale, 3,462. — Patti, 5,040 — Mistretta, 8,040.
CATANE. . . . .	245	379,991	2	81	Catane, 56,100. — Caltagirone, 19,227. — Nicosia, 13,151
GIRGENTI. . . . .	180	245,974	3	45	Girgenti, 18,569. — Bivona, 2,380. — Sciacca, 12,668.
NOTO. . . . .	162	237,814	3	41	Noto, 10,949. — Syracuse, 18,000. — Agosta, 8,667. — Modica, 27,000.
TRAPANI. . . . .	168	182,809	3	21	Trapani, 24,928. — Alcamo, 15,834. — Mazzara, 8,665.
CALTANISSETTA. . . .	155	180,791	3	31	Caltanissetta, 17,292. — Piazza, 11,904. — Terranova, 9,500.

## LIVRE CENT SOIXANTE-QUINZIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Confédération suisse.

Nous n'essaierons point de dépeindre les sensations que l'on éprouve à la vue des sites pittoresques qui font de la Suisse l'une des plus belles contrées de l'Europe. Ce contraste de la verdure et des frimas, de ces forêts silencieuses et du fracas des cascades; ces grands tableaux d'une nature gigantesque, au milieu desquels l'homme paraît un être si chétif, offrent dans leur description autant de difficultés pour le peintre que pour l'écrivain. Dans la rapide esquisse chorographique que nous allons en faire, nous ne considérerons que les points les plus importants, que les généralités les mieux constatées : assez d'itinéraires sont destinés à guider le voyageur qui veut s'arrêter à chaque pas dans cet admirable pays. <sup>1</sup>

La Suisse est bornée, à l'ouest, par la France; au nord, par le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg; à l'est, par la province autrichienne du Tyrol, et, au sud, par le royaume lombard-vénitien et celui de Sardaigne. Son étendue, de l'ouest à l'est, est d'environ 80 lieues, et du nord au sud, de 50; sa superficie est de 4,985 lieues carrées.

<sup>1</sup> Nous devons placer au premier rang parmi ceux qui ont été publiés en France l'excellent *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse*; par Ad. Joanne. 4 fort vol. in-8° avec cartes et plans. Deuxième édition, 1853.

Cette contrée offre deux chaînes de montagnes distinctes : celle du Jura, qui s'étend du sud-ouest au nord-est, et celle des Alpes, qui suit à peu près la même direction, mais qui, beaucoup plus considérable, projette dans tous les sens de nombreuses et importantes ramifications. La première, longue de 90 à 100 lieues, large de 15 à 18, présente du côté des Alpes des pentes abruptes, et s'abaisse graduellement du côté de la France; elle est formée principalement de calcaire, dont quelques bancs sont de véritables marbres, mais peu recherchés. Ces bancs alternent avec des lits de sable fin jusqu'à la hauteur de 600 mètres; ils sont quelquefois séparés par des couches de cailloux roulés ou anguleux, qui ne peuvent avoir été réunis par le ciment calcaire qui les enveloppe qu'au sein même de l'Océan. Ces cailloux sont des fragments de diverses roches granitiques qui forment le noyau de ces montagnes et les sommets des Alpes.

Les Alpes présentent un sujet d'études continuelles pour le géologue. Les diverses parties de ce vaste système ont été désignées sous les noms particuliers de *Maritimes*, *Cottiennes*, *Grecques*, *Pennines*, *Lépointiennes* ou *Helvétiques*, *Rhétiques*, *Noriques*, *Carniques*, *Juliennes* et *Dinariques*.

Les *Alpes Pennines*, *Lépointiennes* ou *Helvétiques* et *Rhétiques*, couvrent la Suisse de leurs ramifications; on les appelle quelquefois *Alpes centrales*, parce que ces ramifications sont supposées partir d'un centre commun, le *Saint-Gothard*. On y reconnaît six massifs principaux, qui sont : le *massif du Mont-Blanc*, s'étendant du col du Bonhomme jusqu'à Salion en Valais, et limité par les vallées de Chamonix et d'Entrèves; le *massif des Aiguilles-Rouges*, situé plus au nord, surgissant près de Servoz, et allant mourir près de Lavey, au-dessous de la dent de Morcles; le *massif du Simplon*, qui s'élève du fond du val d'Anniviers, atteint ses points culminants dans la Dent-Blanche, le Weisshorn, les Dents de Mischabel, traverse la route du Simplon entre Bérisal et Algaby, et se prolonge par la chaîne qui sépare la vallée de Binnen, des cirques de Veglia et de Dever, et par les montagnes peu connues qui renferment les sources de la Maggia, jusqu'au val Levantina; le *massif du Saint-Gothard*, s'étendant d'Aernen dans le Haut-Valais jusqu'aux environs de Trons, dans la vallée du Rhin-Antérieur, et limité au sud par le val Bedretto; le *massif du Finsteraahrorn*, le plus puissant de tous, et celui qui exerce l'influence la plus prépondérante sur le relief du sol helvétique. Le passage de la Gemmi et celui du Kisten, à l'est de Tœdi, peuvent être envisagés comme ses limites extrêmes. Le col du Grimsel, d'Im-Grund à Obergesteln, et la route du Saint-Gothard, d'Amstæg, jusqu'à Urseren, le traversent dans

toute sa largeur; enfin le *massif du Selvretta*, qui s'étend à l'est de Bergun, dans le canton des Grisons, jusqu'aux environs de Landeck en Tyrol.

Ces massifs sont dus à des soulèvements volcaniques; les roches principales qui les composent sont les granits, les gneiss, les micaschites, les calcaires. Nous ne pourrions, sans perdre de vue l'objet purement descriptif et topographique de notre livre, entrer dans de plus grands détails au sujet de la composition de ces montagnes. Au premier aspect, les masses immenses qui constituent les montagnes de la Suisse présentent l'image du désordre : on dirait que ce sont les vénérables témoins des convulsions de la nature, lorsque la terre prit la forme que le Créateur avait jugée convenable à l'accomplissement de ses desseins. Des pics inaccessibles couverts de neige; des pentes rapides qui donnent à quelques sommités la forme d'obélisques; des vallées entourées d'immenses escarpements; des rochers rongés par le temps et prêts à tomber de vétusté; tel est le tableau que présentent les chaînes alpines. Mais si l'observateur qui les parcourt est familiarisé avec l'étude de la nature, il y verra les traces de sa marche lente et graduée à côté des traces de la destruction.

Les neiges qui s'accumulent sur les cimes appartenant aux deux grandes chaînes des Alpes qui circonserivent le Valais, y forment, comme on sait, des glaciers par suite des éboulements ou avalanches de neige qui accumulent celle-ci dans des enfoncements abrités des rayons du soleil, où, se fondant en partie, elle se transforme en glace. On compte environ 400 glaciers depuis le groupe du Mont-Blanc jusque dans le Tyrol. La plupart ont au moins une lieue de longueur, et un grand nombre en ont six ou sept. Ces glaciers sont souvent inclinés, et toujours divisés par de larges et profondes crevasses et hérissés d'aspérités qui leur donnent de près les formes les plus variées et les plus bizarres, et de loin l'aspect d'une eau agitée qui se serait tout-à-coup consolidée. A l'approche du printemps ils glissent tout entiers sur les pentes qui les portent, mais ils s'arrêtent bientôt : le mouvement qu'ils ont éprouvé y détermine des ruptures dont le bruit, semblable à celui du tonnerre, retentit au loin dans les montagnes; la commotion que l'air éprouve se communique aux masses neigeuses : elles s'ébranlent, et quelques portions que l'on voit rouler au loin comme des pelotes de neige, sont quelquefois assez considérables pour renverser dans leur chute les forêts, les habitations, les villages même que trop souvent elles atteignent. Ebel croit que la glace descend dans les couloirs des glaciers de 4 à 8 mètres par an; mais si l'on considère qu'elle a

entraîné graduellement des portions de rochers sur des plans inclinés de 10 à 12 lieues de longueur, et qu'à 6 mètres par année ces glaces seraient neuf siècles à s'avancer d'une lieue, on peut juger du temps qu'il a fallu à certains glaciers pour s'étendre jusque sur les places qu'ils occupent, puisque plusieurs sont descendus au fond des vallées, ce qui donne à celles-ci le plus singulier aspect par le contraste de la glace et de la verdure.

Le *Rhin*, qui depuis le Saint-Gothard poursuit son cours sinueux jusqu'au lac de Constance; l'*Inn*, qui descend du mont Bernina; l'*Adda*, qui prend naissance au pied du mont Gallo et se jette dans le lac de Côme, hors de la Suisse; le *Tessin*, qui sort du mont Gries, d'où il va traverser le lac Majeur en Italie; le *Rhône*, qui, formé de divers ruisseaux descendus des monts Grimsel et Furca, porte ses eaux dans le lac de Genève; l'*Aar*, qui passe au milieu des lacs de Brienz et de Thun pour aller se réunir au Rhin après avoir formé plusieurs magnifiques chutes d'eau; enfin la *Limmat*, qui descend du mont Limmeren-Alp et traverse le lac de Zurich avant de se réunir à l'*Aar*, coulent au milieu des plus grandes et des plus magnifiques vallées de la Suisse.

C'est ici que nous devons faire connaître l'étendue des principaux lacs. Celui de *Genève*, dont le nom antique est *Léman* (*lacus Lemanus*), rappelle par sa forme celle d'un croissant dont les pointes sont tournées vers le sud. Sa longueur est de 16 lieues, et sa plus grande largeur entre ses deux extrémités est de trois à quatre lieues géographiques. Sa superficie est d'environ 40 lieues. Il est élevé de 370 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa profondeur est de 60 à 90 mètres vers ses extrémités, et de plus de 300 vis-à-vis Évian en Savoie. Ses eaux sont sujettes à un phénomène particulier appelé *seiches*, qui consiste en une crue et une baisse subites qui changent son niveau de un à deux mètres. On y éprouve aussi des tempêtes quelquefois terribles. Ses eaux paraissent constamment d'un bleu très-prononcé. Ses bords variés d'aspects lui ont acquis depuis longtemps une grande célébrité. Au nord il baigne plusieurs villes généralement adossées à des montagnes dont les flancs arrondis sont couverts de vignobles; au sud, au contraire, ce sont des prairies qui se terminent à une rangée de montagnes la plupart escarpées, derrière lesquelles s'élèvent les cimes neigeuses du groupe du Mont-Blanc.

Le lac de *Neuchâtel* est long de 8 lieues et large de 2; le niveau de ses eaux est d'environ 60 mètres au-dessus de celles du lac de Genève, et de 400 au-dessus de la mer, sa profondeur est de 105 mètres, mais dans

certaines endroits elle est de 120. Ce lac occupait jadis une étendue plus considérable qu'aujourd'hui.

Le lac de *Bienna*, à 3 mètres au-dessous de celui de Neufchâtel, dont il n'est éloigné que d'une lieue au nord, a 3 lieues de longueur sur une dans sa plus grande largeur. Sa profondeur est de 60 à 70 mètres.

Le lac de *Thun*, long de 4 lieues, n'en a qu'une demie de large; mais sa profondeur est de 230 mètres, et sa surface est à 592 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Le lac de *Brienz*, à une lieue au nord-est du précédent, est traversé comme lui dans toute sa longueur par l'Aar. Il est situé à 10 mètres au-dessus. Sa profondeur est dans quelques endroits de 160 mètres.

Le lac de *Lucerne* ou des *Quatre-Cantons*, très-irrégulier dans sa forme, est composé de quatre bras, dont le plus long a plus de 9 lieues, sur une largeur de plus d'une demi-lieue. Sa profondeur la plus grande est de 200 mètres, et son niveau est à 446 mètres au-dessus de la Méditerranée. Les points de vue variés qu'il présente le placent parmi les plus pittoresques de tous ceux que renferme la Suisse.

Le lac de *Zug* a 4 lieues de longueur et une dans sa plus grande largeur. Son niveau est à 432 mètres au-dessus de celui de la mer, et sa profondeur est d'environ 200 mètres.

Le lac de *Zurich*, qui s'étend sur une ligne courbe de 9 lieues de longueur, a une demi-lieue dans sa plus grande largeur. Sa profondeur est de 200 mètres, et son niveau est à 400 mètres.

Enfin, le lac de *Wallenstadt* a 3 lieues et demie de longueur, une demie dans sa plus grande largeur, et son niveau est à 445 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est entouré de montagnes hautes de 2,000 mètres, dont la plupart sont dépourvues de végétation, ce qui lui donne l'aspect le plus sauvage.

Tous ces lacs forment une superficie de 52 lieues carrées. Les principaux poissons qu'ils nourrissent sont le brochet, la truite, la carpe, le saumon, plusieurs espèces d'ables, le lavaret, la lotte, estimée des gastronomes; le salmone ou l'ombre chevalier, dont la chair grasse et délicate le fait rechercher sur les tables de Paris même. Dans le lac de Zug, on pêche des carpes qui pèsent jusqu'à 45 kilogrammes.

Les montagnes de la Suisse, abondantes en substances utiles, telles que le porphyre, le marbre et l'albâtre, le sont encore en minéraux de toutes espèces, mais disséminés en petites quantités. Le fer, le plomb, le cuivre, le zinc, le cobalt, le bismuth, l'arsenic et l'antimoine y forment des filons et

des amas; le cristal de roche y est commun; le soufre s'y trouve souvent, et quelques rivières, comme le Rhin, l'Aar, l'Adda et le Reuss, charrient de l'or. Plusieurs vallées sont riches en bancs de lignites ou de bois bitumeux, et en toute ce que l'habitant utilise comme combustible. On exploite aussi pour le même usage l'anthracite dans plusieurs cantons, et notamment dans celui de Berne. Une exploitation assez importante est aussi celle de sel gemme à Bex, dans le canton de Vaud.

Il est peu de pays plus abondants en sources minérales que la Suisse. Qui n'a entendu parler des eaux acidules de *Saint-Maurice*, dans le canton des Grisons? des bains de *Gurnigel*, dans celui de Berne? Ceux de *Bade*, dont la température est très-élevée, ne sont pas moins renommés, comme moyen curatif, contre la stérilité; mais les plus fréquentés sont ceux de *Pfeffers* et de *Leuh* ou *Louèche*: l'hydrogène sulfuré que contiennent leurs eaux les rend d'un usage salutaire contre les maladies de la peau. Est-ce au carbonate de chaux tenu en dissolution dans certaines sources, ou, comme l'on prétend, à l'eau trop crue formée par la fonte des neiges qu'il faut attribuer les goîtres dont sont affectés les habitants de quelques cantons, surtout ceux de Berne, de Lucerne, de Fribourg et du Valais?

On divise les Alpes de la Suisse en sept régions, sous le rapport de la végétation. La plus inférieure, ou celle des vignes, commence dans les vallées, au bord des rivières et des lacs, et finit à 560 mètres au-dessus du niveau de la mer; plus haut, la région des chênes s'élève jusqu'à 935 mètres; au-dessus de ces arbres commence celle des hêtres, qui règne encore à 1,350 mètres; celle des sapins lui succède et s'étend jusqu'à 1,835 mètres; là commence la région alpine inférieure: les arbres y font place aux plus riches pâturages; elle s'élève à 350 mètres; elle est dominée par la région alpine supérieure, qui s'élève à 560 mètres plus haut, et qui conserve pendant toute l'année des amas de neige dans les places abritées du soleil; enfin, au-dessus de celle-ci, la région des glaciers et des neiges éternelles commence à 2,600 mètres. Ces deux dernières ne sont pas tout à fait dépourvues de végétation: on y voit des saxifrages, des gentianes, des chrysanthèmes et d'autres plantes des climats hyperboréens.

L'agriculture ne règne que dans les vallées basses, principalement vers leur extrémité voisine de la plaine.

Les influences atmosphériques ont un caractère particulier dans les montagnes de la Suisse; on peut y annoncer les changements de temps, à l'aide d'indices qui trompent rarement: ainsi, lorsque le soir on voit les nuages se traîner le long des hautes montagnes; lorsque le matin ils voilent

les sommets de ces dernières ; ou bien, enfin, quand ces sommités sont entourées de vapeurs transparentes qui semblent aplanir leur surface et diminuer leur distance respective, on peut s'attendre à de la pluie. En été, lorsqu'il pleut pendant plusieurs jours, ou des semaines entières, le beau temps ne revient que lorsqu'il a neigé sur les Alpes moyennes ; mais dès que le matin on aperçoit les flancs des montagnes couverts de neige depuis leur sommité jusqu'à la limite des forêts, le voyageur peut se remettre en marche : c'est un sûr indice que le ciel va redevenir serein.

La faune de la Suisse est très-variée : on y trouve la musareigne alpestre, la belette, la fouine, le putois, le furet, le renard, l'écureuil, le lynx ou loup-cervier, nos diverses espèces de gibier, le lièvre blanc, semblable à celui de Sibérie ; le hamster, connu des dames par sa fourrure plus jolie qu'estimée ; différentes martres, plus recherchées ; le chamois et la marmotte, dont la chair est regardée comme un mets délicat ; enfin des sangliers et des ours. Ces derniers sont bien moins nombreux que jadis. Les montagnes du Valais sont particulièrement celles qui leur servent de refuge.

Le chamois, qui devient chaque jour plus rare, est l'objet des recherches du chasseur intrépide, et des attaques du grand aigle ou griffon des Alpes. Cet oiseau guette l'agile quadrupède, et, planant autour de lui, le force par de feintes attaques à prendre la fuite sur les cimes les plus escarpées ; le timide chamois, réfugié sur une étroite saillie, n'a plus d'autre ressource que la résistance. L'aigle l'observe, le harcèle jusqu'à ce que, profitant de la posture gênée que prend l'animal en lui présentant ses cornes, il le frappe de ses ailes et le précipite au fond des abîmes où il devient sa pâture. Mais ce roi des oiseaux est souvent en guerre avec les corbeaux, si nombreux dans les Alpes. Les combats qu'ils livrent à leur redoutable ennemi sont intéressants par les manœuvres aériennes employées de part et d'autre : les corbeaux s'alignent, se divisent en plusieurs bataillons, attaquent l'aigle de tous côtés, et sont successivement remplacés par des corps de réserve ; très-souvent ils le forcent à prendre la fuite. Ce grand oiseau, qui a 5 mètres d'envergure, qui enlève des agneaux, des chevreaux, de gros chiens, qui est redouté pour sa force, n'est point épargné par l'homme, mais il est difficile à atteindre.

Les autres oiseaux de proie communs en Suisse sont le vautour arrian, le vautour griffon, l'aigle royal, l'autour vulgaire et le milan noir.

Parmi les animaux domestiques de la Suisse, les chevaux se distinguent par leur taille assez élevée, les porcs par leurs soies ordinairement noires,



les vaches de la vallée de Sarnen et du pays de Gruyère par l'abondance de leur lait, et les bœufs des prairies du Jura par leur force et leur stature; il n'est pas rare d'en rencontrer qui pèsent 4,200 kilogrammes.

Les premiers habitants de la Suisse orientale furent, selon les traditions, des Italiens qui, 600 ans avant notre ère, fuyant les Gaulois qui avaient pénétré dans leur patrie, c'est-à-dire la contrée où fleurirent depuis Gênes et Florence, vinrent se réfugier et s'établir dans les hautes montagnes qui environnent les sources du Rhin et de l'Inn. On les appela *Rhæti*, du nom de *Rhætus*, leur dieu ou leur héros; telle fut l'origine du peuple qui habite le canton des Grisons, peuple si fier de sa liberté.

Les *Helvetii* proprement dits ou Helvètes occupaient les vallées situées entre le Jura et les Alpes, depuis le lac Léman jusqu'au lac de Constance. Ils paraissent être d'origine celtique. Ils se divisaient en plusieurs nations, dont le gouvernement était démocratique; chaque vallée formait une communauté indépendante.

Les Helvètes se firent connaître par leurs excursions jusque chez les Phocéens de Marseille, et ils se rendirent redoutables aux Romains, jusqu'à ce qu'ils eussent été battus par Marius et défaits par César, qui les rangea parmi les alliés de Rome. Sous l'empire la Suisse forma la province de la Grande-Séquanaise. Les Helvètes eurent, au moment de la grande invasion des Barbares, à repousser les *Alemanî*, les *Langobardi*, les *Vandali*, et d'autres nations qui envahirent leur territoire; les *Burgundiones* ou Bourguignons furent plus heureux, ils parvinrent à s'établir dans le pays, et les Helvètes se confondirent avec eux. La Suisse fit partie du royaume de Bourgogne, et Genève fut la résidence de plusieurs de ses rois. Aux huitième et neuvième siècles, ses habitants résistèrent courageusement aux Huns, aux Hongrois et aux Arabes. Lors de la dissolution du royaume de Bourgogne elle devint fief de l'Empire. Rodolphe de Hapsbourg et son fils Albert tentèrent de l'asservir; mais elle fut délivrée en 1308, par l'héroïque défense des habitants d'un des plus pauvres cantons. Les noms de Guillaume Tell, de Werner, de Walter-Furst et d'Arnold, sont encore aujourd'hui honorés dans toute la république, qui date l'ère de sa liberté, des batailles de Morgarten et de Sempach. La république naissante ne se composa d'abord que des trois cantons forestiers d'*Uri*, d'*Unterwald* et de *Schwitz*; ce dernier lui donna son nom. Mais plus tard les autres cantons y furent successivement admis, et en 1789 elle se composait des 13 cantons de Zurich, Berne, Lucerne, Uri,

Schwitz, Unterwald, Zug, Glaris, Bâle, Fribourg, Soleure et Appenzell. En 1789, elle se soumit à la France qui, en échange d'une partie de son territoire, lui donna une nouvelle constitution. Mais elle recouvra ses anciennes limites en 1815, et par l'adjonction du Valais, du territoire de Neuchâtel et de celui de Genève, le nombre des cantons se trouva porté à 22.

Plusieurs langues sont en usage dans ces différentes divisions : la plus répandue est l'allemand, mais l'allemand le plus dur ; on le parle dans les trois quarts des cantons. Le français est en usage dans ceux de Vaud, de Neuchâtel, de Genève, et dans une partie de ceux de Berne, de Soleure, de Fribourg et du Valais. L'italien est usité dans le canton du Tessin et dans une partie de celui des Grisons. Le peuple des cantons où l'on parle français s'exprime dans un patois welche ou roman, que plusieurs savants regardent comme un mélange de celtique, de grec et de latin ; il se divise en plusieurs dialectes, et paraît être l'une des plus anciennes langues du pays : ce qui confirme ce que nous avons dit précédemment.

La réformation du seizième siècle n'a point pénétré dans tous les cantons : ceux de Bâle, de Berne, de Vaud, de Schaffouse, de Zurich, et de Neuchâtel se sont presque entièrement séparés de Rome ; Soleure, Fribourg, Lucerne, Zug, Schwitz, Unterwald, Uri, le Tessin et le Valais sont restés totalement catholiques. Mais les cantons de Genève, d'Argovie, de Glaris, de Thurgovie, de Saint-Gall, d'Appenzell et des Grisons se sont partagés entre le culte réformé et le culte romain.

On a beaucoup exagéré la pureté des mœurs de la Suisse ; les riches qui la parcourent se font quelquefois illusion sur les impressions qu'ils éprouvent à la vue d'un pays si riche par ses sites, si différent de ceux du reste de l'Europe, le seul qui nourrisse dans certaines parties un peuple de bergers et d'agriculteurs unis sous un gouvernement populaire.

Dans les montagnes, la vie isolée des habitants semblerait devoir développer chez eux ces vertus, cette pureté de mœurs que l'on attribue aux premiers âges des sociétés humaines. Un air pur, les travaux agricoles, l'éducation des bestiaux, l'absence de besoins, et l'ignorance du luxe, devraient y prolonger les jours de l'homme comme au temps des patriarches. Cependant la morale n'y est point sans tache, et la vie ne s'y prolonge guère au delà de 60 à 70 ans.

Les Suisses des villes recherchent peu la société, mais ils goûtent avec plus de charmes les jouissances de la vie intérieure : dans la bourgeoisie on pourrait citer bien des exemples de morale, de vertus et de félicité,



*Les Châtaignes dans le Val de Saas, Suisse.*

*Amazone pour le d. d.*

SUISSESSE ITALIENS



souvent trop rares dans les pays où les sensations sont moins concentrées où les plaisirs sont extérieurs. Les hommes se réunissent, mais c'est pour causer, fumer, et se promener de long en large dans une chambre où trois chaises sont plus que suffisantes pour une réunion de douze personnes. En Suisse, chaque individu se présente sans fard, avec des manières et des allures à soi.

Dans tous les rangs, l'attachement au pays et le respect pour les anciennes coutumes forment les principaux traits du caractère national. La masse du peuple, dans les pays de plaine, est plus éclairée que partout ailleurs : dans quelques cantons, non seulement les gens aisés, mais les paysans aiment la littérature et les arts. Cependant l'esprit humain est un composé bizarre de tant de contrastes, qu'il ne faut peut-être pas s'étonner que dans cette contrée, où certaines libertés se sont établies depuis des siècles, plusieurs questions d'un haut intérêt ne soient point comprises : c'est ainsi que la justice s'y rend à huis clos, et que le droit de bourgeoisie est dans toute sa vigueur : on achète ce droit un prix plus ou moins élevé selon l'importance des lieux ; et les avantages que l'acheteur en retire sont proportionnés au prix qu'y met la commune. Dans une ville d'environ 2,000 âmes on acquiert la qualité de bourgeois moyennant 2,000 francs une fois payés, et l'on jouit en retour de sa part dans les revenus communaux : ainsi l'on peut avoir pendant toute l'année sa provision de bois, de vin, de fromage, etc. Si l'on meurt en laissant des enfants, ceux-ci reçoivent aux frais de la commune l'éducation qui convient à leur naissance.

Des costumes particuliers, dont l'origine remonte à plusieurs siècles, distinguent la plupart des cantons ; mais ces costumes ne se conservent que chez le peuple, et même les femmes seules y sont restées fidèles. Quelques cantons sont soumis à des lois somptuaires. C'est une mesure sage dans un pays où la simplicité des mœurs entretient l'esprit d'indépendance et de liberté. Les jeux de hasard y sont défendus, mais les exercices d'adresse et de gymnastique, comme la lutte, la course et le tir, sont les amusements journaliers de la jeunesse. Bien que les Suisses ne soient point une nation poétique, de tous les arts qu'ils cultivent, celui dont le goût paraît le plus répandu, c'est la musique.

L'art d'utiliser les terres, de ménager les irrigations, de multiplier les engrais, est parfaitement entendu en Suisse. Sans la variation des saisons, elle pourrait se dispenser d'importer des grains et d'autres aliments de première nécessité. Le nombre et la beauté des pâturages favorisent la

propagation des bestiaux ; ils sont quelquefois remarquables par leur grosseur : on sait combien les vaches suisses sont renommées, surtout celles à petites cornes de la vallée de Gruyères. Les chevaux ne sont pas d'une race fine, mais ils sont endurcis à la fatigue. Le mulet, recherché pour sa marche assurée, est dans les montagnes la principale bête de somme.

Dans les divers cantons, le commerce a beaucoup perdu de son importance depuis que le système prohibitif des États voisins rétrécit les débouchés que la confédération helvétique trouvait autrefois pour ses bestiaux, ses cuirs et ses fromages, son chanvre et son lin, son horlogerie et ses mousselines. Ses plantes officinales sont encore un objet d'exportation considérable.

A partir de l'extrémité septentrionale de la Suisse, le *canton de Schaffhouse*, l'un des moins étendus, est celui qui doit d'abord attirer nos regards. *Schaffhouse*, son chef-lieu, est une petite ville de 7 à 8,000 âmes, dont les maisons sont bâties dans le goût antique, les unes avec des peintures sur les façades, les autres avec des espèces de tours. On y remarque le Munster ou la cathédrale dédiée à saint Jean, l'église de tous les Saints, qui est fort ancienne, et la vieille forteresse appelée *Unnoth* ou *Munnoth*. Au huitième siècle, son port était déjà fréquenté : sa position au-dessus des écueils du Rhin lui fit donner le nom de *Schiffhausen* (abri des bateaux), et par corruption celui de *Schaffhausen*. Elle a un bon collège académique, un gymnase ou école préparatoire ; un institut d'orphelins, un pensionnat de jeunes demoiselles, et trois bibliothèques publiques, riches en anciennes éditions et en manuscrits précieux. Son commerce est actif : on y fabrique des cotonnades, des étoffes de soie, et l'on y prépare le cuir. Si l'intérieur de Schaffhouse offre peu d'objets qui intéressent l'étranger, la célèbre chute du Rhin, connue en Suisse sous le nom de *Laufen*, suffit pour y attirer les curieux : c'est la plus importante cataracte de l'Europe.

C'est du vieux château de *Laufen*, dans le canton de Zurich, que l'on peut contempler cette chute de 20 à 25 mètres de hauteur, qui vous assourdit, vous inonde d'un nuage de vapeurs, et forme l'un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir, soit qu'on l'examine au lever ou au coucher du soleil, ou pendant une belle nuit d'été, à la lueur blafarde de la lune. On pêche une grande quantité de saumons au pied de cette cataracte, qu'ils cherchent vainement à franchir.

*Stein* est une petite ville située à l'endroit même où le Rhin sort du

*Zellersée*, partie inférieure du lac de Constance. On y remarque le vieux château de Steiner-Klinge, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. A une demi-lieue de là se trouve le village d'*Öeningen*, dont les carrières sont célèbres par les beaux poissons fossiles qu'on y trouve.

Le canton de Schaffhouse est situé en entier sur la rive droite du Rhin ; il est couvert de collines et de montagnes, dont la plus haute, le Randenberg, a 400 mètres de hauteur au-dessus du niveau du fleuve. La culture de la vigne est la principale occupation des habitants des campagnes. Sa population est de 35,278 âmes, qui, à quelques centaines près, appartiennent au culte réformé. Son territoire est divisé en 24 tribus, et gouverné par un grand conseil qui exerce le pouvoir souverain, et par un petit conseil, auquel est confié le pouvoir exécutif.

Au sud-est s'étend jusqu'au lac de Constance le *canton de Thurgovie*, en allemand *Thurgau*, qui a pris ce nom de celui de la *Thur*, petite rivière de 24 lieues de cours qui le traverse avant de se jeter dans le Rhin, et qui n'est navigable que pendant une partie de l'année. Son territoire est couvert de petites montagnes, dont les plus hautes ne s'élèvent pas au-dessus de 825 mètres au-dessus du lac de Constance. La Basse-Thurgovie est riche en prairies, en vergers et en vignobles, et la Haute-Thurgovie est tellement fertile, qu'on y fait jusqu'à deux récoltes par an, l'une en lin et l'autre en céréales. On y trouve les plus beaux poiriers et les plus beaux pommiers de toute la Suisse. Le lin et le chanvre qu'on y cultive alimentent de nombreux métiers à tisser qui livrent au commerce des toiles d'une grande finesse.

A *Frauenfeld*, petite ville peuplée de 3,544 habitants, et capitale de ce canton, on ne remarque que trois rues assez belles et des fabriques de soieries. La petite ville de *Bischofzell* n'est peuplée que d'agriculteurs. Elle conserve un pont en pierres qui date de 1484.

Le *canton de Saint-Gall* est un de ceux où la démocratie est le plus développée : il n'y existe aucun privilège ni de naissance ni de fortune. Son territoire, assez étendu, comprend un grand nombre de belles vallées formées par des montagnes, dont quelques-unes atteignent la limite des neiges. Le lac de Wallenstadt, doit son aspect pittoresque à ses rives verdoyantes au centre et garnies à ses deux extrémités de rochers à pic et nus. 130,000 Allemands, dont une moitié est protestante et l'autre catholique, forment la population de ce canton, qui est un des plus ignorants de la Suisse. La classe populeuse est en proie à la misère, surtout dans la partie catholique.

*Saint-Gall* est commerçante et industrielle. Les restes de son abbaye et les manuscrits de la bibliothèque abbatiale sont ses seules curiosités. Le couvent même a été transformé en un gymnase catholique, et la partie de ses bâtiments que l'on nomme le palais, est la résidence du gouvernement cantonal. Le nouvel hôpital des orphelins est l'édifice qui présente la plus belle apparence.

Les petites villes de *Werderberg* et de *Sargans*, de *Wallenstadt*, près du lac de ce nom, et celle de *Rapperschwyl*, au bord de celui des Quatre-Cantons, ne méritent d'être nommées que pour les sites pittoresques qui les environnent. Nous ne devons point passer sous silence le canal de la Lint, qui communique du lac de Wallenstadt à celui des Quatre Cantons. La Lint, par les sables et les roches qui entravaient son cours, causait de fréquentes inondations sur les terrains qui bordaient ses rives et y entretenait des marais pestilentiels, lorsqu'un homme éclairé, Conrad Escher, proposa de transformer en un canal le cours de cette rivière dangereuse : ses plans furent exécutés, depuis 1816 la contrée a été assainie, et de vastes marais ont été rendus à l'agriculture.

Le *canton d'Appenzell*, enclavé au milieu de celui de Saint-Gall, présente un spectacle tout opposé ; il y règne la plus active industrie. Ce pays forme deux petites républiques appelées *Inner-Rhoden* (Rhodes intérieure) et *Ausser-Rhoden*, (Rhodes-extérieure) ; la première catholique, et la seconde protestante, composant une population de 43,599 âmes. Les habitants de Rhodes-intérieure sont de laborieux montagnards qui se livrent avec ardeur aux travaux agricoles si pénibles dans leurs hautes vallées. Dans leurs montagnes calcaires, aux cimes neigeuses, leur principale occupation est de soigner leurs bestiaux : pendant l'été plus de 20,000 bêtes à cornes couvrent les pâturages. Rhodes-extérieure, trois fois plus peuplée, ressemble à un immense jardin anglais parsemé de manufactures où l'on tisse le coton en toiles et en mousseline. *Appenzell* n'est qu'un bourg de l'Inner-Rhoden. *Herizau*, plus considérable, le surpasse par son commerce et ses fabriques.

Dirigeons-nous maintenant vers le *canton de Zurich*, situé à l'ouest de celui de Saint-Gall. Il tient un des premiers rangs dans la confédération helvétique, par son étendue, par sa population que l'on porte à plus de 250,134 âmes, et par son industrie, son commerce et sa richesse. L'agriculture y est florissante, et les principales manufactures sont celles de cotonnades et celles de soieries. Le gouvernement y réside dans un grand conseil composé de 212 membres, et dans un conseil exécutif formé de 19 mem-



bres. Son territoire ne renferme pas de hautes montagnes : la plus considérable n'a que 4,400 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Parmi les 7 lacs qu'on y compte, les plus importants sont le *Pfeffikon* et le *Greifensee* et celui qui porte le nom de la capitale.

*Zurich* s'élève à l'endroit où la *Limath* ou *Limmat* sort du lac pour aller grossir l'*Aar* ; le cours de la rapide rivière la divise en haute et basse ville ; la première sur la rive droite, la seconde sur la rive gauche. Cette cité se rappelle encore la campagne de 1799, pendant laquelle, occupée tour à tour par les Français, les Autrichiens et les Russes, Masséna remporta dans ses environs une victoire éclatante sur l'armée de Souvaroff. Sans être bien bâtie, *Zurich* renferme d'assez belles maisons, surtout dans la partie haute où résident de riches fabricants. On traverse la *Limath* sur trois ponts en bois, dont celui du milieu est le seul sur lequel les voitures puissent passer : il est assez large pour qu'il s'y tienne un marché. A l'extrémité de ce pont, sur la rive droite de la rivière, on remarque un édifice bâti vers la fin du dix-septième siècle : c'est la maison du grand conseil ; à l'extérieur, la frise est ornée de bustes des personnages les plus remarquables de la Suisse et de l'antiquité. A l'extrémité de la ville, au bord du lac, se trouve l'hôtel-de-ville, maison de modeste apparence, et dans le style du moyen âge. L'ancienne cathédrale, édifice surmonté de deux tours est bâtie dans le style roman : on croit qu'elle existait du temps de Charlemagne. Dans l'un des deux bâtiments servant d'arsenaux on conserve une belle collection d'armures suisses, françaises et autrichiennes du moyen âge. Le théâtre n'offre rien de remarquable, non plus que l'hôpital. La maison de correction est vaste, et le casino situé sur un des boulevards de la ville haute est d'une assez belle apparence.

Vis-à-vis de l'hôtel-de-ville on voit la bibliothèque publique, composée de 60,000 volumes et de plus de 700 manuscrits ; la ville en possède plusieurs autres.

*Zurich* est remarquable par les beaux points de vue qu'offrent ses promenades et ses remparts. Les montagnes neigeuses qui, vers le sud-est, bornent son horizon, ajoutent à la beauté de son bassin, circonscrit par le mont *Albis* à l'ouest, et le *Zurichberg* à l'est. De belles maisons de campagne ornent ses environs. Entre la petite rivière de la *Sihl* et la *Limath* dans laquelle elle se jette, s'étend une magnifique promenade sur laquelle s'élève un monument à la mémoire de *Gessner*. *Zurich*, par sa position à l'extrémité d'un grand lac, est devenue un des importants entrepôts de la Suisse. Son commerce est alimenté par des fabriques de toiles de coton,

de chapeaux de paille et de savon. Dès le moyen âge cette ville devint célèbre par les talents du réformateur *Zwingli*, et depuis par des hommes distingués auxquels elle a donné naissance. Il suffit de nommer *S. Gesner*, *Lavater* et *Pestalozzi* pour justifier ses titres à la célébrité. Ses écoles sont nombreuses; son université jouit d'une bonne réputation; ses sociétés savantes feraient honneur à des cités plus importantes. Elle ne renferme cependant que 17,040 habitants.

La jolie petite ville de *Winterthur*, qui rivalise avec Zurich dans la carrière des arts, des sciences et de l'industrie, a dans sa bibliothèque une belle collection de médailles et de pierres gravées trouvées dans le village d'*Ober-Winterthur*, sur l'emplacement de l'ancienne ville de *Vitodurum*. *Bulach* est entourée de vignobles et de champs en culture. *Eglisau* n'offre rien de particulier; mais sur le chemin de Zurich à cette petite ville de 4,800 âmes, on traverse le village de *Kloten*, où l'on a trouvé des antiquités romaines qui prouvent que la XI<sup>e</sup> légion a stationné dans ce lieu.

A l'ouest du canton de Zurich, celui d'*Argovie*, en allemand *Aargau*, est arrosé par la Limath, la Reuss et l'Aar, dans laquelle elles se jettent, et qui donne évidemment son nom au pays. Il est composé de vallées formées par des collines et de petites montagnes. L'agriculture y est dans un état prospère, et l'industrie y est alimentée par l'exploitation des mines de fer, par de bonnes routes, par plusieurs foires et par des fabriques de cotonnades et de soieries.

*Arau*, ou *Aarau*, capitale du canton, est une petite ville vieille et sale, mais commerçante et industrielle. Elle possède plusieurs établissements de bienfaisance et des écoles où les parents sont obligés d'envoyer leurs enfants. Sa bibliothèque renferme une riche collection de manuscrits relatifs à l'histoire de la Suisse. *Bade*, ou *Baden*, est connue par ses bains, que les Romains appelaient *Aquæ verbigenæ*. Tacite en vante la beauté et l'utilité. On y a découvert un grand nombre d'antiquités, entre autres une statue d'Isis, vénérée sous le nom de sainte Verène. Les bains de Bade sont distribués dans chaque auberge près de la ville, et fréquentés par un grand nombre de malades; mais les plus chauds, ceux de Sainte-Verène, sont publics et peuvent contenir une centaine de baigneurs. Le seul édifice à remarquer à Bade est l'hôtel-de-ville, qui date de 1416, où fut signé, le 7 septembre 1714, le traité de paix entre le prince Eugène et le maréchal de Villars. *Bruck*, ou *Brugg*, sur l'Aar, près du confluent de la Reuss et de la Limath, est une petite ville entourée de vieilles murailles; la porte par laquelle on y entre en venant de Bade est dans le style du moyen âge.





HOLLAND. — THE BRIDGE AT ROTTERDAM.

C'est à Bruck que naquit le docteur Zimmermann. *Zoffingen*, qui jouit d'une grande réputation sous le rapport de l'industrie, est bien bâtie, renferme de jolis édifices, tels que l'église de Saint-Maurice, l'hôtel-de-ville, une bibliothèque, un cabinet de médailles digne d'être vu et la maison des tireurs. Près de la jolie petite ville de *Lenzbourg*, on voit les ruines du château du fameux bailli Gessler.

Sur la rive gauche du Rhin, *Kaiserstuhl*, petite ville de 600 âmes, paraît occuper l'emplacement de l'ancien *Forum Tiberii*; plus loin *Klingnau*, sur la droite de l'Aar, récolte d'excellents vins.

Dans la belle et riche vallée appelée *Frickthal*, qui comprend un petit pays peuplé de 20,000 âmes, et borné au nord par le Rhin, vit un peuple docile et laborieux qui professe le catholicisme. Ce pays, qui appartenait à l'Autriche, ne fait partie de la Suisse et du canton d'Argovie que depuis 1803. On y trouve la petite ville de *Laufenbourg*, sur le Rhin, qui la divise en deux parties inégales. Elle doit son nom à une chute que forme le fleuve, et qui n'est pas à comparer à celle qui tombe au pied du château de Laufen, près de Schaffhouse, mais qui rend la navigation dangereuse. Plus loin on traverse *Rheinfelden*, ou *Rhinfelden*, la plus importante des villes forestières du canton d'Argovie. Après avoir quitté cette ville, on passe à *Augst*, village embelli par des maisons de campagne ornées de beaux jardins. Augst, ainsi que l'indique son nom, occupe l'emplacement de l'antique *Rauraca*, appelée aussi *Augusta Rauracorum*, parce que cette ville romaine était située dans le pays des *Rauraci*. On y découvre fréquemment des restes d'antiquités.

Ce village est sur la limite du canton d'Argovie; au-delà, on se trouve dans le *canton de Bâle*, qui, sous le rapport administratif, en forme deux: celui de *Bâle-ville* et celui de *Bâle-campagne*.

*Arbourg*, ou *Aarbourg*, est dominé par la seule forteresse que possède la confédération helvétique.

*Bâle*, ou *Basel*, qu'Ammien Marcellin désigne sous le nom de *Basilica*, était, au onzième siècle, la plus importante ville de l'Helvétie; elle a été pendant longtemps la seule de l'Europe où l'art de l'imprimerie fût porté à un haut point de perfection. Elle se glorifie d'être la patrie des Bernoulli, des Euler et des deux Holbein. Plusieurs tableaux de ces deux artistes sont précieusement conservés dans la bibliothèque de la ville, enrichie de celle que possédait Érasme, qui termina ses jours à Bâle. Cet établissement, situé aujourd'hui près de la place de l'ancienne cathédrale, renferme 40,000 volumes. Bâle, dont la population est aujourd'hui de

27,313 âmes, était plus considérable au seizième siècle. Elle renferme quelques belles rues et des places spacieuses, des hôpitaux, des écoles dans lesquelles on pratique la méthode d'enseignement de Pestalozzi, des sociétés savantes et de nombreuses manufactures. Sa situation est magnifique. La communication du grand au petit Bâle, sur la rive opposée, a lieu par le moyen d'un pont de 14 arches, bâti en pierre aux deux extrémités et en bois au milieu, à cause de la profondeur et de la rapidité du Rhin. Le petit Bâle est un quartier mal bâti, renfermant un grand nombre de maisons et quelques églises. On remarque vers le milieu de la longueur du pont, c'est-à-dire à environ 100 mètres du grand Bâle, une construction dans le style gothique qui paraît avoir été destinée à recevoir dans une niche une figure de vierge ou de saint. De chaque côté de celle-ci, un ange est représenté, l'un tenant une croix et l'autre une lance. Cette espèce de tour paraît être du commencement du treizième siècle. Les montagnes de la Forêt-Noire terminent l'horizon du côté du nord-est. On les a constamment à sa droite, comme un large rideau d'un vert sombre, depuis Laufenbourg jusqu'à Bâle. L'ancienne cathédrale présente son portail surmonté de deux tours carrées et terminées en flèches élégantes; le tombeau de Bernard de Massevaux, chevalier du XIV<sup>e</sup> siècle, celui de l'impératrice Anne, femme de Rodolphe de Habsbourg, celui du docte Érasme, et plusieurs autres se font remarquer dans l'intérieur de ce temple, dont une des curiosités est une chapelle souterraine qui date du IX<sup>e</sup> siècle. Le cloître qui entoure le côté droit de l'église est rempli d'anciennes tombes fort remarquables pour l'antiquaire.

Un escalier conduit de l'église dans la salle où, depuis 1431 jusqu'en 1444, se tint le mémorable concile de Bâle. Cette salle n'offre rien de curieux; mais dans celle où non loin de là Érasme faisait ses cours, on remarque sur une des tables un portrait fort ressemblant de ce savant docteur, tracé dans le bois avec la pointe d'un canif par un de ses auditeurs.

À l'entrée de la place du marché, l'hôtel-de-ville, édifice du moyen âge, déploie sa façade ornée de sculptures et de peintures à fresque, représentant différents personnages relatifs à l'histoire de la Suisse. Le vestibule est décoré de grands tableaux peints dans le même genre, et dont les sujets sont tirés de l'Écriture sainte. Au pied de l'escalier, on remarque la statue en bronze de Munatius Plancus, fondateur d'*Augusta Rauracorum*. Cette statue est moderne comme les peintures. Le marché aux poissons est orné d'une fontaine dans le style gothique, remarquable par son élégance. Dans

l'arsenal, où les armes du canton de Bâle-ville sont aussi bien rangées que dans les autres cantons, on conserve la cotte de mailles de Charles-le-Téméraire, et l'armure de tête et de poitrail du cheval qu'il montait à la bataille de Morat. On sait que plusieurs villes de la Suisse se partagèrent ses dépouilles.

Bâle est une ville fermée. Son origine paraît remonter au quatrième siècle ; au onzième, elle était la cité la plus grande de la Suisse ; elle l'est bien encore, mais ce n'est plus la plus peuplée. Les croisés s'y rassemblèrent en 1202. Elle occupa de bonne heure un rang parmi les cités lettrées ; son université fut longtemps célèbre, et peut rivaliser encore avec les autres établissements de ce genre que possède la Suisse. Elle est l'entrepôt du commerce de la France et de l'Allemagne du nord avec la Suisse, et le chemin de fer de Strasbourg, qui vient y aboutir, y a depuis quelques années presque doublé le mouvement des affaires.

Dans le canton de Bâle-campagne, nous n'avons aucune ville intéressante à citer. *Liestall*, ou *Liechstall*, qui en est le chef-lieu, n'est peuplée que de 3,032 âmes ; elle est située sur la rive gauche de l'Ergolz, qui, à peu de distance de là, forme une jolie cascade. *Waldenbourg*, que sa population de 5 à 600 âmes devrait exclure du rang des villes, est située au pied du mont Ober-Nauenstein, à l'entrée d'une étroite vallée arrosée par la Frenke.

Le canton de *Soleure*, au sud de celui de Bâle, est un pays de pâturages et de culture, où l'on élève une belle race de bœufs, remarquables par l'épaisseur de leur queue, et où l'on trouve un grand nombre de châteaux du moyen âge. Il n'existe que deux villes dans ce canton.

*Soleure*, avec ses bains sur l'Aar, ses rues larges et bien bâties, ses belles fontaines, son église dédiée à saint Ours, et qui passe pour être l'une des plus belles de la Suisse, est plus intéressante sous le rapport du commerce que sous celui de l'instruction. Les écoles de cette ville ont fait moins de progrès que celles des campagnes ; mais les prisons publiques et les hôpitaux méritent des éloges pour leur excellente tenue. L'arsenal renferme une collection de 2,000 cuirasses, qui passe pour être une des suites les plus complètes qui existent. La bibliothèque publique se compose d'environ 10,000 volumes. Cette petite ville, de 5,370 âmes, appelée en allemand *Solothurn*, et au moyen âge *Salodurum*, paraît occuper l'emplacement d'une station romaine ; on y a trouvé beaucoup d'antiquités. Il en est de même de la petite ville d'*Olten*, sur l'Aar, où l'on voit quelques jolies maisons et une belle église ; mais on sait que celle-ci s'appelait *Ultianum* du temps des Romains.

Dans le *canton de Berne*, le plus vaste de toute la Suisse, puisqu'il s'étend depuis la frontière de la France jusqu'à celle du Valais, on trouve les sites les plus célèbres, les cascades les plus pittoresques, et quelques-unes des plus hautes cimes des Alpes. Parmi ses villes, il en est aussi plusieurs qui sont dignes d'être mentionnées; commençons par celles-ci. Nous citerons d'abord celles de la partie septentrionale, c'est-à-dire dans les montagnes du Jura. *Délémont*, en allemand *Delsberg*, où l'on fabrique de l'horlogerie et des toiles peintes, et dont les environs offrent, au confluent de la Sorne et de la Birse de belles ruines de bains romains. *Wiedlisbach*, près de laquelle on voit, sur une cime du Jura, le château de Bipp, ainsi appelé du nom de Pepin, qui le fit bâtir comme rendez-vous de chasse; *Porentruy*, ou *Pruntium*, enrichie par ses tanneries; *Burekdorf*, en français *Berthoud*, jolie petite ville, célèbre par l'institution qu'y fonda Pestalozzi; *Bienne*, ou *Biel*, qui élève beaucoup de vers à soie et qui est connue par son lac. Ses maisons, bizarrement peintes, sont bâties en arcades; ses places publiques sont ornées de vieilles fontaines de mauvais goût qui remontent au quinzième et seizième siècles. Les femmes y portent de longues tresses de cheveux tombant plus bas que leurs jupons, qui descendent à peine aux genoux.

*Berne* mérite par son importance d'être la capitale de ce riche canton. Ses rues, bordées de galeries massives et sombres qui avancent sur le rez-de-chaussée des maisons, sont belles, mais tristes; on y voit peu de monde, excepté les jours de marché. Des fontaines, des eaux courantes et limpides y entretiennent la propreté. Les magistrats n'y ont point sacrifié l'utile à l'agréable: des greniers d'abondance et des hôpitaux frappent d'abord les regards. Le commerce y est peu actif, mais l'aisance y est générale: on n'y voit point de mendiants. Ce que l'on doit remarquer dans cette ville, c'est le *Munster*, ou l'ancienne cathédrale, bel édifice gothique commencé en 1421 et terminé en 1502; le portail est de la plus riche architecture. L'intérieur est orné de beaux vitraux; les orgues sont d'une grande dimension et richement ornées; le chœur, séparé de la nef par une cloison vitrée, est décoré d'un rang de stalles en bois parfaitement sculptées. La terrasse sur laquelle l'église est bâtie forme une jolie promenade; elle s'élève à 35 mètres de hauteur au-dessus du cours de l'Aar; on jouit d'une vue magnifique qui se prolonge au sud-est sur les montagnes neigeuses de l'Oberland bernois.

On remarque dans la grande rue de Berne une fontaine du moyen âge, qui représente un ours revêtu d'une armure de chevalier portant une ban-



nière, accompagné d'un ourson vêtu en page, et près de celle-ci la *Grosse horloge*, c'est ainsi que les Bernois nomment une porte intérieure de leur ville; elle est, en effet, surmontée d'une horloge, représentant, près de la principale cloche, une grande figure de guerrier du moyen âge, dont le bras droit, armé d'une masse d'armes, frappe la cloche lorsque l'heure sonne. Plus bas, on voit alors se mettre en marche une procession de petits personnages dont la plupart sont des ours, les uns jouant de divers instruments, les autres armés de mousquets. Au-dessus du cintre de la porte, un zodiaque paraît avoir été destiné à être mis aussi en mouvement. Au delà de cette horloge on trouve la porte de Morat, bâtie en 1583.

La halle aux grains est un vaste bâtiment carré, orné d'un fronton dont le centre est occupé par deux ours soutenant l'écusson de Berne. L'un d'eux verse une corne d'abondance du côté de Cérès, tandis que l'autre tend sa patte au dieu Mars. Cette sculpture est simple et d'une assez médiocre exécution. Sur la place que décore cet édifice on remarque une fontaine assez singulière, et dans le style du moyen âge : c'est une colonne dont la base est entourée d'une suite d'ours armés, et dont le chapiteau est surmonté d'un personnage qui mange un enfant, et qui en tient plusieurs autres qu'il va dévorer.

L'hôtel-de-ville, qui n'offre rien de remarquable, est un édifice noirâtre dont la façade est décorée des armoiries des cantons de la Suisse, et dans lequel on entre par un double escalier.

Dans la partie de Berne qui comprend le Munster, nous avons encore à citer l'hôtel des monnaies, monument d'une architecture simple et régulière, et l'hôpital de l'île, vaste bâtiment dont l'intérieur se fait remarquer par la bonne tenue. Le bas-relief qui en orne le fronton n'est pas d'une meilleure exécution que ceux qui décorent les autres édifices modernes de cette ville. Dans le même quartier se trouve la bibliothèque publique qui renferme 32,000 volumes, un grand nombre de manuscrits relatifs à l'histoire de la Suisse, plusieurs manuscrits classiques, une collection de vases grecs et romains, et une belle suite de médailles antiques. Cet établissement communique au muséum d'histoire naturelle, dans lequel on remarque de belles collections disposées avec goût.

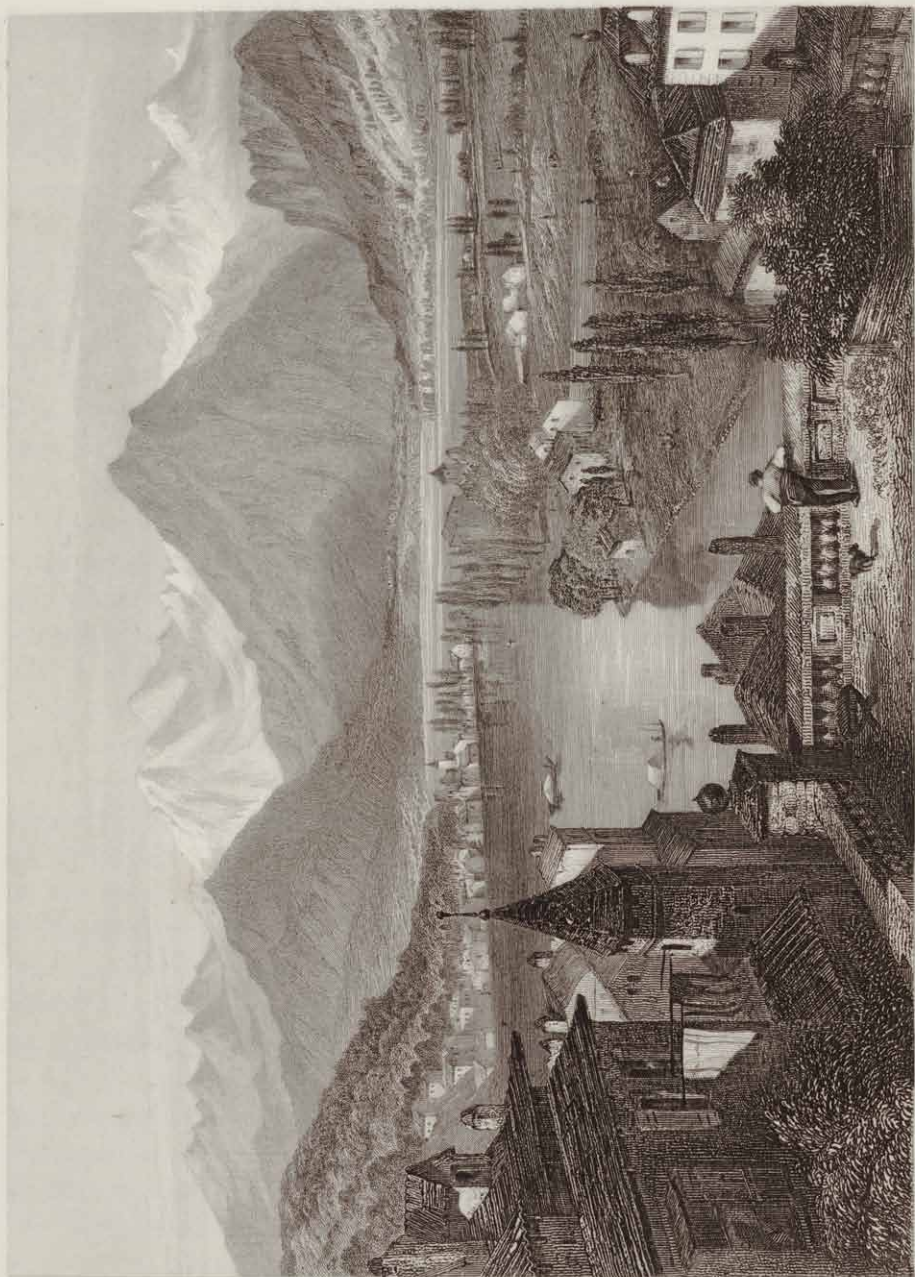
Berne renferme une population de 27,754 habitants; elle possède un arsenal bien approvisionné, une université fréquentée par environ deux cents étudiants, et un gymnase qui compte deux cent cinquante élèves. On y trouve aussi une école vétérinaire, une école de commerce, une d'arts et métiers, un institut pour les sourds-muets, un grand nombre d'établis-

sements d'éducation primaire et secondaire, une caisse de dépôt et douze caisses d'épargne.

La situation de cette ville sur une hauteur contribue à la salubrité de l'air et aux fréquents exemples de longévité. Son nom, qui vient du mot allemand *Bær* (ours), a donné lieu à diverses opinions sur son origine. On croit cependant que son fondateur Berthold V, duc de Zeringen l'appela *Bærn* parce qu'il avait tué un ours dans ses environs. La figure de cet animal compose ses armes parlantes ; mais est-ce en mémoire de cet ours que depuis longtemps on en élève dans ses fossés ?

La route de Berne à *Thun*, que l'on prononce *Thoune*, longe agréablement le cours de l'Aar, caché par des prairies, des vergers, des maisons de campagne, des fabriques de toiles peintes et de jolis villages aux maisons en bois ou chalets. Thun est dans la position la plus pittoresque, sur l'une des rives de l'Aar, qui s'y partage en deux branches à peu de distance du lac qui prend le nom de la ville. La principale industrie de cette petite cité, peuplée de 3,379 habitants, consiste dans la fabrication de tabatières et de jolis ouvrages en bois peint, ornés des principales vues et des costumes de la Suisse, et dans la vente des toiles de ses fabriques et de celles de ses environs. Elle est aussi, en quelque sorte, l'entrepôt de tous les petits meubles en bois sculpté que l'on travaille dans l'Oberland ou *haut pays*, c'est-à-dire au milieu de ces belles montagnes qui s'étendent au sud des lacs de Thun et de Brienz jusqu'au Valais. Elle possède de bonnes écoles, un hôpital, une maison d'orphelins, une bibliothèque publique et une école fédérale d'artillerie. Ses deux seuls édifices sont le château flanqué de tourelles où se rassemblent les autorités, le temple situé sur un plateau qui domine la ville, et qui n'est remarquable ni par son architecture ni par son ancienneté : il est au contraire moderne, à l'exception du clocher. Autour de ses murs s'étend le cimetière, où l'on voit quelques tombes assez belles, mais les plus beaux mausolées sont scellés dans le mur extérieur de l'église. De la plate-forme sur laquelle celle-ci est bâtie, on domine la ville et les environs ; et l'on jouit d'une vue magnifique sur le cours rapide de l'Aar, sur le lac, et sur les hautes montagnes qui bornent l'horizon, et parmi lesquelles on reconnaît la *Jungfrau*. Les jolies habitations qui bordent la rive droite de l'Aar sont louées chaque année par de riches étrangers et surtout par des Anglais. Sur la rive gauche on trouve de jolies promenades et au milieu d'un jardin un bâtiment dans lequel on montre le panorama du Rigi peint avec beaucoup d'exactitude par Huber de Kulm.





La navigation du lac de Thun se fait dans un bateau à vapeur, qui parcourt la longueur du lac depuis Thun jusqu'à Neubauss en une heure et demie. C'est dans cette traversée que l'on peut juger de la beauté des sites qui entourent ce lac. A l'extrémité du lac on retrouve l'Aar, et sur ses bords la petite ville d'*Unterséén*, nom qui signifie *au dessous du lac*, parce que la rivière descend de celui de Brienz, et de l'autre côté de l'Aar on est à *Interlaken*, qui a perdu l'aspect qui charme dans les villages suisses, pour prendre la physionomie élégante, mais étrangère, d'une réunion d'habitations anglaises. Les indigènes se sont relégués à *Unterséén* pour faire place à une colonie d'Anglais. Le nom de ce village paraît dériver du latin *inter lacus*, parce qu'il est situé entre le lac de Thun et celui de Brienz.

A deux lieues au-dessus du lac de Brienz, *Meyringen*, sur la rive droite de l'Aar, vis-à-vis de la magnifique chute du *Reichenbach*, est un des plus jolis villages de la belle vallée de *Hasli* qui, sur une longueur de dix lieues, présente les sites les plus romantiques et une longue suite de hautes montagnes boisées qui s'élèvent comme un double rempart d'où tombent avec fracas de distance en distance de brillantes cascades. Les habitants de cette vallée forment par leur taille, la beauté de leurs traits, la noblesse de leur maintien, leur courage, leur franchise, leur probité et leur patriotisme, la plus remarquable peuplade de la Suisse. Le village de *Grindenwald*, dont les glaciers sont célèbres, est environné d'alpes aux gras pâturages et de chalets où l'on fabrique du fromage qui se vend sous le nom de Gruyères. *Lauterbrunn* est dans une vallée qui retentit du bruit de nombreuses cascades dont la plus belle est le *Staubach*, magnifique masse d'eau qui tombe de 250 mètres de hauteur. Dans la vallée qu'arrose la *Kander*, *Frutigen* passe pour le plus beau, le plus riche et le plus grand village du canton de Berne. Il a été brûlé plusieurs fois; ses maisons, pour la plupart neuves, sont grandes et bâties en pierres. Ce qui, par un beau temps, donne à la partie qu'occupe ce village un aspect imposant, c'est la vue d'une haute montagne appelée la *Frau*. Enfin, en remontant encore la *Kander*, on arrive à *Kandersteg*, charmant village, le dernier que l'on trouve en continuant à monter jusqu'au passage de la *Ghemmi*.

Le canton de Berne est l'un des plus éclairés de la Suisse; on y compte un grand nombre d'écoles primaires, non-seulement dans les villes mais encore dans les campagnes, aussi l'on peut dire que toute la jeunesse y reçoit l'instruction.

Quittons les hautes montagnes du canton de Berne, et descendons dans celui de *Lucerne*. Ce canton, presque au centre de la Suisse, en est l'un des plus fertiles : il produit plus de céréales qu'il n'en consomme; l'agriculture occupe la plupart de ses habitants, et l'industrie manufacturière y est peu développée.

*Sursée* et *Sempach* sont deux jolies petites villes agréablement situées aux deux extrémités d'un lac qui porte le nom de cette dernière; près de Sursée se trouvent les bains de *Knutwyl* qui, depuis le quinzième siècle, jouissent en Suisse d'une grande réputation d'efficacité contre les douleurs rhumatismales. A une lieue de la ville le village de *Büttisholz* est dominé par la colline des Anglais, ainsi appelée parce qu'on y enterra les ossements d'une division de 3,000 hommes de l'armée anglaise, commandée par Enguerrand de Coucy, qui, en 1376, fut battu par les habitants de la vallée d'Entlibuch. Sempach est célèbre par la fameuse bataille gagnée par les Suisses sur Léopold d'Autriche, grâce au dévouement d'Arnold de Winkelried qui, s'élançant au milieu des ennemis en saisissant une grande quantité de leurs lances, ouvrit un passage à ses compagnons d'armes qui entourèrent les troupes autrichiennes, mirent le désordre dans leurs rangs et en firent un terrible carnage.

*Lucerne* est encore plus remarquable par la beauté des sites qu'elle offre son lac, dont la plus grande partie, qui n'appartient point à son territoire, porte le nom de lac des Quatre-Cantons. Les monts *Rigi* et *Pilate* qui se réfléchissent à sa surface, les beaux points de vue dont on jouit près de la chapelle de *Maria-Zell* et sur d'autres lieux élevés, présentent un aspect admirable. Au milieu de murailles flanquées de tours qui datent du quatorzième siècle, *Lucerne* prolonge ses rues dont plusieurs sont larges et garnies de maisons modernes. Elle est située au pied d'une colline appelée *Musegg*, à l'extrémité occidentale de la partie du lac des Quatre-Cantons qui porte le nom de la ville. Elle est traversée par la Reuss, qui sort du lac, et par un canal; aussi ses ponts sont-ils ce que l'on remarque d'abord, non point qu'ils attirent l'attention par leur élégance; ils sont au contraire tout à fait rustiques : construits en bois et couverts d'un toit qui supportent des solives grossières, leurs côtés garnis de planches n'y laissent pénétrer la lumière que par quelques ouvertures placées de distance en distance; ils ne sont point de niveau avec le sol, on y monte par plusieurs degrés. En un mot, ce qui les distingue, c'est leur construction ancienne et les peintures qui les décorent. Le pont de Reuss est le seul qui ne soit pas couvert et sur lequel les voitures puissent passer : mais le

plus long de tous est celui du Hof ou de la cour, qui a 450 mètres de longueur, et sert à traverser l'extrémité du lac; c'est la seule route directe qui conduise à la cathédrale. De l'extrémité occidentale de ce pont on jouit d'une vue magnifique sur le lac et ses environs.

L'église du Hof, ou de Saint-Léger, qui s'élève à la base d'une colline; l'ancien collège des jésuites et l'hôtel-de-ville méritent d'être cités. L'arsenal, dont la construction est de l'an 1567, renferme, outre un grand nombre d'armes, plusieurs curiosités du moyen âge : d'abord une magnifique suite de vitraux peints relatifs à l'histoire de la Suisse, et presque tous du seizième siècle; l'armure de Léopold d'Autriche, trophée de la bataille de Sempach; le collier en fer, garni intérieurement de pointes, et que les Autrichiens destinaient à Pavoyer Gundoldingen; enfin, l'épée et la hache d'armes de Zwingle, tué à la bataille de Cappel, en 1531; cette arme est remarquable en ce que le manche en fer est creux et servait de pistolet.

On pourrait encore citer à Lucerne les vieilles tours qui la dominent, et dont une surtout se fait remarquer par une peinture extérieure représentant la figure d'un géant; la porte de Bâle, qui est dans le style du moyen âge, et plusieurs fontaines, entre autres celle de la place du marché au vin, surmontée d'une colonne autour de laquelle se groupent plusieurs chevaliers revêtus de leurs armures. N'oublions pas la chapelle érigée au pied de la terrasse du Hof, aux mânes des Suisses qui succombèrent aux Tuileries, dans la triste journée du 40 août 1792.

Le *canton de Zug*, un des moins considérables de toute la Suisse, se divise naturellement en deux parties : celle du sud-est, couverte de montagnes, s'étend depuis le Rosseberg jusqu'à la capitale : celle du nord-ouest est composée de plaines fertiles. Les habitants, au nombre de 17,456, sont tous catholiques et d'origine allemande. Le petite ville de Zug, au bord d'un lac auquel elle donne son nom, est dans l'une des situations les plus agréables de la Suisse. De toutes parts on découvre des prés fleuris, des vergers, de petites villes et de belles maisons de campagne. Le charmant bassin du lac est encadré, du côté du sud, par les vertes rampes du Rigi, au-dessus duquel dominant les sombres rochers du Pilate. Dans le lointain s'élèvent les sommités neigeuses des Alpes de l'Oberland bernois; et l'on aperçoit à l'ouest la chaîne bleuâtre du Jura. Cette ville, qui paraît être une de celles que les *Helvetii* brûlèrent lorsque du temps de César ils firent une incursion dans la Gaule, est assez bien bâtie, mais sans commerce et sans industrie. L'église paroissiale, dédiée à saint Michel, et située

loin de la ville, est remarquable par son cimetière, dont les tombes sont entretenues avec soin, et dans lequel un ossuaire renferme des crânes qui portent le nom des individus auxquels ils appartenaient jadis. L'église de Saint-Oswald renferme des tableaux du Carrache. L'hôtel-de-ville est orné d'assez beaux vitraux.

A l'est du précédent s'étend le *canton de Schwitz*, pays de prairies et de pâturages alpins, dont les montagnes cependant ne s'élèvent pas à plus de 235 mètres.

*Schwitz*, gros bourg plutôt que ville, situé au pied des monts *Mythen*, renferme seulement quelques maisons bien bâties. Dans ce canton le village d'*Einsielden* est le rendez-vous de tous les bons pèlerins de la Suisse et de quelques parties de la France et de l'Allemagne, qui se réunissent à l'abbaye de ce village, qui eut pour curé le réformateur Zwingle.

Le mont Rigi, dont la longueur est de 4 lieues, et qui est élevé de 4,828 mètres au dessus du niveau de la mer, appartient en partie au canton de Lucerne et en partie à celui de Schwitz. Il est célèbre par le coup d'œil magnifique dont on y jouit, et qui y attire, dans la belle saison, une foule de promeneurs étrangers ou suisses; l'un des chemins les plus pittoresques pour arriver à son sommet est celui du village de *Wæggis* sur le lac des Quatre-Cantons. L'ascension du Rigi dure quatre heures; mais arrivé au *Rigi-Kulm*, c'est-à-dire au point culminant de la montagne, on y oublie tout à coup la fatigue du voyage à la vue de l'horizon immense qui s'y déroule autour de vous, et qui offre le plus beau panorama de la Suisse qu'il soit possible de voir; il présente un diamètre de 70 lieues; on compte 17 lacs, 10 grands et 7 petits. De l'extrémité du petit plateau qui constitue le Kulm, on aperçoit très-bien le Rossberg et le terrible éboulement qui, du haut de cette montagne, alla détruire, en 1806, le village de Goldau. L'auberge du Rigi-Kulm n'est habitable que pendant la belle saison, encore est-on obligé d'y faire du feu le soir et le matin même à l'époque des chaleurs. A l'approche de l'hiver, cette maison, élégamment meublée, est totalement abandonnée.

Le *canton de Glaris*, pays montagneux, ne consiste pour ainsi dire qu'en deux grandes vallées: celle de la Sernft et celle de Linth, auxquelles se réunissent un grand nombre de vallées transversales.

Le bourg de *Glaris* ne ressemble à aucun autre, il a un caractère suisse tout particulier. En y entrant, on se croit transporté tout à coup au quinzième siècle: les mœurs antiques des habitants, et leurs habitations plus antiques encore, produisent cette illusion. La plupart des maisons portent



la date de leur construction ; plusieurs ont cinq siècles d'existence ; toutes sont peintes de diverses couleurs ; quelques façades offrent même de véritables tableaux d'histoire. Mais les rues sont si étroites, et le bourg, placé comme au fond d'un entonnoir, est dominé par de si hautes montagnes, que le soleil n'y paraît que quatre heures par jour. Ce chef-lieu possède plusieurs fabriques de draps, d'indiennes et de mousselines.

Dans le *canton* montagneux d'*Uri*, que la Reuss traverse dans toute sa longueur, nous n'avons à citer qu'un seul bourg, c'est *Allorf*, son chef-lieu, situé près du lieu où la Reuss entre dans le lac des Quatre-Cantons ; ce bourg est encore plein du souvenir des libérateurs de l'Helvétie : une tour, sur laquelle on a représenté l'histoire de Guillaume-Tell, s'élève sur la place même qu'occupa, jusqu'en 1367, le tilleul contre lequel on plaça son fils au moment où le malheureux père devait essayer d'abattre la pomme. On voit encore la maison de Walter Furst, beau-père de Guillaume et l'un des héros de cette époque.

Le nom du *canton d'Unterwald* signifie *au-dessous des forêts* ; il en est en effet couvert, et elles forment, avec le produit des bestiaux, les deux principales branches de revenu que possède le pays ; l'une de ces forêts partage le canton en deux parties, l'*Oberwald* et le *Niederwald*, qui forment deux petites républiques séparées, dont les habitants ont conservé les mœurs hospitalières de leurs ancêtres.

L'*Oberwald*, ou le pays *au-dessus des forêts*, renferme deux lacs, celui de Lungern et celui de Sarnen, que traverse la rivière de l'Aa, qui va se jeter ensuite dans celui des Quatre-Cantons. *Sachslen*, sur la rive orientale du lac de Sarnen, est un village qui mérite qu'on s'y arrête pour visiter sa belle église, ornée d'un grand nombre de colonnes en marbre noir tiré de ses environs, et dans laquelle on conserve le portrait, les vêtements et plusieurs reliques de Nicolas de Flue, vénéré comme saint dans le pays.

A *Sarnen*, le chef-lieu de l'*Oberwald*, on remarque l'hôtel-de-ville, où l'on a rassemblé les portraits de tous les chefs qui ont marqué dans cette petite république ; sur la place publique on voit une fontaine dont le bassin, qui a 4 mètres de diamètre, est d'un seul morceau de granit. Au village d'*Alpnach*, au pied du mont Pilate et sur le bord du lac des Quatre-Cantons, l'église mérite d'être visitée ; elle est moderne et bien bâtie.

Dans le *Niederwald*, ou le pays *au-dessous des forêts*, nous ne citerons que *Stanz* ou *Stantz*, son chef-lieu ; c'est une petite ville dont l'église, l'hôtel-de-ville et l'arsenal méritent d'être visités. La place publique est

décorée de la statue du sauveur de la Suisse, Arnold de Winkelried, dont, en parlant de Sempach, nous avons rappelé la mort héroïque; on montre encore la maison qu'il habitait.

Les habitants de l'Unterwald sont au nombre de 25,135; ils unissent à une grande dévotion l'esprit démocratique; sobres et laborieux, ils se livrent à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux; on compte, dit-on, dans ce pays environ 12,000 bêtes à cornes. Les fromages forment une importante branche de commerce : on les expédie en Italie.

Le *canton de Neuchâtel*, qui occupe le vingt-deuxième rang dans la confédération, et dont le roi de Prusse revendique la principauté, est borné au nord par le canton de Berne, à l'est par le même canton et celui de Fribourg, au sud par celui de Vaud, et à l'ouest par la France; il a 8 ou 9 lieues de longueur du nord-est au sud-ouest, 4 à 5 de l'ouest à l'est, 39 de superficie et 70,639 habitants.

La partie de la chaîne du Jura qui occupe son territoire est fort riche en sources minérales, sulfureuses ou ferrugineuses, et en diverses roches calcaires ou siliceuses, abondantes en débris organiques du règne animal et du règne végétal. Ces montagnes n'atteignent point une hauteur aussi considérable dans le canton de Neuchâtel que près du lac de Genève. Six ou sept vallées, dont quelques-unes riches en pâturages, telles que le val de Ruz et le val de Travers, constituent la plus grande partie du sol. Plus favorisé des dons de Bacchus que de ceux de Cérès, ce pays est obligé de tirer annuellement des contrées voisines pour environ 300,000 florins de blé; mais la vente de ses vins rouges, généralement estimés, produit un revenu de 180,000 florins, qui, ajouté à celui de ses fruits, de ses chanvres et de ses bestiaux, lui fournit un bénéfice net que l'on peut évaluer à 60,000 florins. Il retire aussi un grand avantage de la pêche de son lac, des mines de fer et de cuivre de ses montagnes, et des plantes qu'on y recueille pour en faire le thé et le vulnéraire suisses.

Le canton de Neuchâtel peut se diviser en trois régions différentes : l'inférieure, qui s'étend sur les bords du lac, est la plus chaude; c'est celle aussi qui renferme des plantations de lin, de chanvre, et les meilleurs vignobles. Une rangée de montagnes la sépare de deux vallées élevées qui s'étendent du nord-est au sud-ouest, dans lesquelles on ressent déjà un air plus vif, et qui renferment quelques champs cultivés en céréales, mais surtout de vastes herbages. Enfin, la troisième, qui domine les deux autres, couverte de bois, de bruyères et de pâturages, et dans laquelle l'habitant ne peut cultiver que de l'avoine, est exposée à un climat très-froid.

Le printemps et l'automne y sont de peu de durée; l'hiver s'y prolonge pendant sept ou huit mois; la neige s'y amasse quelquefois à une hauteur qui surpasse celle des habitations; mais lorsqu'elle a disparu, des chaleurs brûlantes succèdent presque aussitôt aux frimats les plus rigoureux.

Il semblerait que cette région, exposée par son élévation à la température des climats septentrionaux, ne dût être habitée que par un peuple ignorant, pauvre et superstitieux. Il n'en est point cependant de plus intéressant par son industrie, ses lumières, et l'on pourrait même dire sa richesse. Les arts de la gravure, de la peinture, et principalement de l'horlogerie, sont cultivés dans ces montagnes avec un succès remarquable. Dans la ville du Locle, située sur l'un des points les plus élevés, presque toute la population est occupée à travailler l'or, l'argent, l'acier, pour la coutellerie et l'horlogerie; ce dernier genre d'industrie ne paraît même y avoir été exercé que depuis 1680, qu'un montagnard nommé Jean Richard, âgé alors de quinze ans, ayant examiné pour la première fois une montre, parvint à en faire une semblable, et fonda au sein de son village, par son exemple, et l'on pourrait dire par son génie, une source de richesses qui s'étendit jusque dans toutes les vallées du Jura. A la Chaux-de-Fonds, jadis simple village, aujourd'hui ville importante, située à une hauteur plus considérable que le Locle, on fabrique aussi une grande quantité de montres et d'autres petits objets d'art, ainsi que des dentelles. C'est dans cette ville que sont nés les Droz, habiles mécaniciens, célèbres par leurs automates. A Couvet, à Travers, et dans plusieurs lieux, on retrouve la même industrie et la même activité. On a de la peine à concevoir jusqu'où peut aller le génie inventif de l'homme quand il est libre de se livrer à son essor : c'est au milieu de ces montagnes qu'on peut s'en faire une idée. De simples paysans, mus par le seul désir d'améliorer leur sort et d'accroître leurs jouissances, ont trouvé le moyen d'ajouter à la force productive de leurs bras celle d'un puissant véhicule dont il fallait aller chercher le secours dans les entrailles de la terre. Ils avaient remarqué depuis longtemps que dans la chaîne du Jura les eaux produites par les pluies et par la fonte des neiges trouvent, sur les sommités même les plus élevées, des interstices par lesquelles elles descendent, dans leur course souterraine, jusqu'au pied des montagnes, d'où elles sortent en formant des sources ou des ruisseaux peu considérables. Ils ont été chercher ces eaux quelquefois à plus de 30 mètres de profondeur dans les canaux naturels qu'elles suivent. Là, après avoir pratiqué des échafaudages ingénieux pour retenir les terres,

ils ont construit, dans des galeries élargies à grand frais, des rouages que ces eaux font mouvoir, et qu'ils utilisent dans différents travaux : résultat qu'ils n'auraient jamais pu obtenir des sources qui s'échappent quelquefois des montagnes dans leurs vallées élevées. On ne s'étonnera donc point que dans une contrée aussi industrielle que le canton de Neuchâtel, on compte 5,600 personnes occupées à faire de la dentelle, 3,300 ouvriers pour l'horlogerie, un grand nombre de graveurs, et plus de 700 peintres qui ne travaillent que pour les nombreuses fabriques de toiles peintes et de cotonnades du pays. On évalue le produit annuel de celles-ci à 60,000 pièces, et à 130,000 le nombre de montres que l'on exporte en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Turquie et même en Amérique.

La ville commerçante de *Neuchâtel*, qui, dans les actes les plus anciens, porte le nom de *Novum castrum*, paraît devoir son origine à une forteresse que les Romains élevèrent pour contenir la nation helvétique. Elle est placée en amphithéâtre sur le bord du lac qui porte son nom, et à l'embouchure du Seyon, ruisseau qui la traverse et se précipite avec fracas dans le lac. Le nombre de ses habitants s'élève à 6,500. On y remarque quatre belles rues et un vieux château, situé sur une haute terrasse ombragée par des tilleuls tellement anciens, que l'un d'eux, à hauteur d'homme, a 6 mètres de circonférence. L'ancienne cathédrale, bâtie en 1164 par Berthe, épouse du comte Ulrich de Vilnez, renferme un beau monument érigé en mémoire des comtes de Neuchâtel par le dernier de ces seigneurs. Au milieu de la place de l'église, on voit la pierre sépulcrale du réformateur Guillaume Farel. Le gymnase et plusieurs écoles publiques, l'hôtel-de-ville, la maison des orphelins, deux hôpitaux, et la société d'agriculture et d'économie, ont été fondés au moyen de legs considérables faits dans ce but par deux respectables et riches négociants de cette ville, MM. de Lissabon et de Pourtalès. Neuchâtel éprouva plusieurs fois des désastres qui, sans l'industrie et le patriotisme de ses habitants, auraient pu consommer sa ruine.

Le lac qui baigne les murs de Neuchâtel ajoute à la beauté des sites de ses environs ; ses bords présentent les points de vue les plus variés. Du haut de la colline du château, on aperçoit, lorsque le ciel est pur, la chaîne des Alpes depuis le canton d'Uri jusqu'au Mont-Blanc.

Nous avons déjà cité pour leur industrie *le Locle* et *la Chaux-de-Fonds* ; la première de ces villes est peuplée de 8,514 habitants, et la seconde de 12,638. La seule ville ou plutôt le seul bourg qu'il y ait encore à nommer, parce qu'il était autrefois la capitale d'un comté, c'est *Vallengin*, situé

sur le Seyon, au milieu d'une belle vallée. Dans un pays montagneux aussi resserré, ce n'est point le nombre des cités qui indique la richesse : 3 villes, 3 bourgs, 67 villages et 45 hameaux, formant une population d'environ 1,350 individus par lieue carrée, sont la preuve la plus palpable de sa prospérité.

Entrons dans le *canton de Fribourg* ; *Morat* est célèbre par la défaite de Charles-le-Téméraire, et *Gruyères* par les fromages qui font sa principale richesse. Chef-lieu d'un des cantons les plus importants par leur agriculture, les plus dignes d'être connus dans l'empire de Flore, d'un de ceux, enfin, où les femmes se distinguent par leur beauté et la singularité de leur costume, *Fribourg* est entouré de vieilles murailles, et possède, au milieu de ses rues tortueuses et rapidement inclinées, plusieurs monuments remarquables. La porte par laquelle on y entre, en venant de *Morat*, est une des constructions les plus hardies que l'on puisse voir ; elle est comme suspendue au-dessus d'un précipice de 65 mètres de profondeur. A peine a-t-on dépassé cette porte, que l'on descend, par un escalier de 120 marches, dans une rue dont les toits sont au niveau du pavé des rues voisines. Avant de monter à la cathédrale, on remarque le vieux tilleul planté en 1476, en mémoire de la bataille de *Morat*. Le clocher de cette église est un des plus élevés de l'Europe, il a 128 mètres de hauteur ; la cathédrale est un bel édifice gothique qui a été plusieurs fois restauré ; le portail est un des plus riches en sculptures de tous ceux qu'on remarque en Suisse ; il représente le jugement dernier. Les jésuites qui, depuis 1815, ont repris à *Fribourg* leur ancienne influence, y possèdent un magnifique collège ; leur église est bâtie comme une citadelle dans une position magnifique. La porte Bourguillon (*Bürglenthur*), qui, bâtie au bord d'un précipice, semble planer à moitié dans les airs, est une construction romaine, lourde, massive et carrée ; près d'elle, à la gauche du chemin rapide qui y conduit, est une assez jolie petite chapelle, bâtie en 1700, dans les niches de laquelle on a placé 14 statues de saints, dont quelques-unes sont assez remarquables ; mais ce qui surtout attire l'attention dans cette ville, c'est le pont suspendu, en fil de fer, qui y conduit d'une montagne voisine. Il a 280 mètres de longueur, 50 à 60 d'élévation, et passe à plus de 35 mètres au-dessus des plus hautes maisons bâties au fond de la vallée. *Fribourg* est une ville catholique, imbue des mêmes préjugés et sous l'influence des mêmes mœurs qu'au moyen âge ; cependant l'industrie et le commerce y font des progrès sensibles : on y fabrique des chapeaux de paille, des faïences et des toiles de coton.

Le canton de Fribourg, dont nous venons de décrire les deux principales villes, occupe le neuvième rang dans la confédération. Il est riche en prairies, en forêts et en terres cultivées : on y compte environ 76,000 arpents de pâturages, 21,000 de forêts, 60,000 de terres arables, 600 de vignes, et 4,200 de produits divers.

L'un des cantons les plus importants, par sa richesse territoriale, est celui de *Vaud*. C'est un de ceux où la civilisation est la plus avancée, et l'éducation la plus répandue. Il est situé entre la France, le canton de Neuchâtel, celui de Fribourg, le lac de Genève et le Valais.

*Balaigne* est le premier village suisse du canton, lorsqu'on y entre en venant de la France par Pontarlier. Près du lac de Morat, l'ancienne capitale de l'Helvétie romaine, *Aventicum*, occupait une étendue de 2 lieues de tour. Malgré les ravages du temps et des Barbares anciens et modernes, on y distingue encore la trace des rues et des édifices. Des ruines que l'on croit avoir appartenu à des bains publics, des mosaïques, des pilastres, des colonnes en marbre, les débris d'un vaste amphithéâtre, des bas-reliefs et des inscriptions, attestent son antique splendeur. On y voit les murs de son ancien port, et les anneaux de fer qui servaient à amarrer les bateaux. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le lac en est éloigné aujourd'hui de plus d'une demi-lieue. *Aventicum*, pour avoir refusé de reconnaître l'autorité de Vitellius, parce qu'elle ignorait la mort de son prédécesseur Galba, fut ruinée par la légion terrible. A son avènement au trône, Vespasien, qui y avait été élevé, se plut à l'embellir; mais ravagée au quatrième siècle par les Barbares, elle est depuis restée sans importance, et ce n'est plus qu'un bourg dont le nom latin revit dans celui d'*Avenche*. *Yverdon*, jolie ville commerçante et industrielle, dont les habitants se distinguent par leur goût pour les sciences et leur urbanité, est l'ancien *Ebrodunum*, résidence du commandant des barques (*præfectus barcariorum*) : on y a découvert plusieurs restes d'antiquités. *Orbe*, ville également romaine, est encore dominée par l'ancien château dans lequel Brunehaut fut trahie et livrée à Clotaire II, qui la fit mourir. Il reste de ce château une tour ronde et une tour carrée, situées sur une plate-forme qui sert de promenade et qui domine la vallée qu'arrose l'Orbe jusqu'au lac de Neuchâtel : on y jouit d'une belle vue sur les montagnes du canton de Berne et sur celles de la Savoie.

La jolie ville de *Nyon*, au bord du lac de Genève, possède une belle manufacture de faïence et de porcelaine. Cette ville, bâtie en amphithéâtre, est dominée par un ancien château à tourelles où s'assemblent les auto-

rités. Elle portait, sous la domination romaine, le nom de *Novidunum*. On y voit encore, dans les murs qui bordent la promenade du côté du lac, plusieurs restes d'antiquités, et sur les bords mêmes du lac une tour carrée qui porte le nom de *Tour de César* : un bas-relief y passe pour le portrait du général romain ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est antique.

*Copet* est la première ville qui se présente de ce côté, en allant à Genève. *Rolle* est renommée pour ses vins ; *Morges*, pour ses papiers, ses fleurets et ses canons. Sa jolie église, ses belles promenades aux deux extrémités de la ville, son petit port, dont l'entrée est formée par deux longues jetées, et son ancien château flanqué de tours, qui renferme l'arsenal et la fonderie de canons du canton de Vaud, lui donnent une agréable apparence. C'est entre *Morges* et *Rolle* que se trouve l'ancien et pittoresque château d'Eaubonne, joli édifice du moyen âge flanqué d'élégantes tourelles ; *Vevey* est remarquable par son site et par les rochers de *Meillerie* qui dominent le lac et qui s'élèvent vis-à-vis de son petit port. On y voit une belle fontaine publique, ainsi qu'un des plus beaux marchés de la Suisse. Une petite promenade, celle appelée *Derrière-l'Aile*, qui borde le lac et qui est contiguë au pont, ainsi qu'une autre qui domine la ville, offrent les plus beaux points de vue et sur le lac et sur les montagnes de la Savoie. Cette petite ville, de 5,201 âmes, présente l'aspect le plus riant, et même est très-animée les jours de marché ; son port est garni de petits bâtiments à voiles qui annoncent un certain mouvement commercial. On a trouvé à *Vevey* des antiquités ; on sait que cette ville était une ville celtique, connue sous le nom de *Vibiscum* ou *Vibiscus*, comme le porte l'itinéraire d'Antonin.

*Lausanne* est située, dit-on, à peu de distance de l'emplacement de l'ancien *Lausonium*. Quelques savants vaudois prétendent que le nom de leur capitale vient des mots *Laus Annæ*, parce que dès les premiers temps de l'établissement du christianisme dans ce pays, on érigea près du lieu qu'occupe la ville une chapelle en l'honneur de sainte Anne. Voilà pourquoi les habitants écrivent *Lausanne*, tandis qu'il serait mieux d'écrire *Lausane*, si l'on faisait dériver ce nom de *Lausonium*. Cette ville possède plusieurs sociétés savantes et une académie qui compta au nombre de ses professeurs Théodore de Bèze et Conrad Gessner. Le château où siège le gouvernement est un vieil édifice carré flanqué de tourelles, qui fut commencé au treizième siècle et terminé au quinzisième. L'ancienne cathédrale, commencée en l'an 1000, et consacrée par Grégoire X en présence de Rodolphe de Habsbourg, est dans le goût saxon et remarquable par sa hardiesse et sa légèreté. On y admire de belles sculptures et des stalles en

bois richement sculptées. Elle est surmontée de deux grandes tours dont une, en flèche élégante et déliée, a plus de 75 mètres de hauteur. On entre dans ce temple par deux beaux portiques ornés d'un grand nombre de statues et de sculptures. Du haut de la terrasse sur laquelle il est bâti, on parcourt des yeux les bords variés du lac de Genève : c'est une des plus belles vues de la Suisse.

*Villeneuve*, à l'extrémité du lac de Genève, est une ancienne ville importante qui, après avoir joui pendant le moyen âge du rang de cité impériale, est tombée au point d'être réduite à 4,200 habitants. Ce bourg possède un petit port d'où part et où arrive chaque jour le bateau à vapeur de Genève. De Villeneuve on aperçoit sur un roc isolé au-dessus du lac le château de Chilon, ancien manoir des baillis de Vevey, qui sert aujourd'hui de résidence à un poste de douaniers.

C'est à une petite lieue à l'ouest de Villeneuve que le Rhône, formant un delta fangeux et couvert de roseaux, se divise en deux bras et porte ses eaux limoneuses au lac de Genève qu'il va traverser. Son cours depuis le lac jusqu'au pied de la Dent-de-Morcles, sommité de 300 mètres qui termine la longue chaîne des Alpes de l'Oberland bernois, sépare le canton de Vaud de celui du Valais. La plaine marécageuse qui précède la vallée est celle où Divicon défit les légions romaines vers l'an 645 de Rome. La vallée dans laquelle on entre en quittant Villeneuve, est d'un aspect très-pittoresque, et la route qui la traverse conduit à Bex. Cette vallée est d'abord large de deux lieues, puis elle va toujours en se rétrécissant jusqu'à Bex, bordée d'un côté tantôt par des champs et des vignes, tantôt par une muraille de marbre grisâtre coupée à pic.

*Bex* compte 3,000 habitants, est important par ses salines, les seules que possède la Suisse.

La vallée du Rhône, qui forme le riche *canton du Valais*, portait chez les anciens le nom de *Vallis Pennina*, du nom du dieu *Penninus* ou du mot celtique *pen*, qui signifie *pointe, cime aiguë*, dénomination qui convient à la plupart des montagnes qui circonscrivent cette vallée.

Le Valais est un pays montagneux, divisé, suivant sa longueur, par une vallée dans laquelle coule le Rhône. Cette vallée est extrêmement remarquable pour la géographie physique; située entre le Mont-Rose et le Finsterahorn, elle sépare deux chaînes des Alpes également hérissées de pics et de glaciers, de sorte que l'on pourrait dire que la chaîne centrale des Alpes est double dans cette partie. Elle est donc une des plus profondes que l'on connaisse. Les montagnes qui la bordent présentent de



toutes parts d'effroyables précipices. Le Valais a très-peu de pente dans le sens de sa longueur; le Rhône, depuis Brieg jusqu'à son embouchure dans le lac de Genève, ne descend que de 340 mètres. Cette constitution physique donne au pays un climat très-chaud, et empêche l'air de s'y renouveler assez souvent. Les exhalaisons des eaux des marais, devenues stagnantes dans les vallées les plus basses et les plus étroites, prennent un caractère encore plus pestilentiel par la chaleur excessive qui, à Sion, s'est quelquefois élevée à 29 degrés du thermomètre centigrade.

La première ville que l'on trouve en remontant le Rhône, est *Saint-Maurice*, sur la rive gauche du fleuve, que l'on traverse sur un pont en pierre, dont l'entrée est fermée par une porte qui forme la limite du canton de Vaud et de celui du Valais. Vers l'extrémité de la ville on voit les restes de l'abbaye qui fut fondée en 351 à *Tarnadæ*, nom que portait jadis Saint-Maurice, de celui d'un château romain appelé *Castrum-Tauredunense*. Cette petite ville se vante d'avoir embrassé le christianisme vers l'an 58 de notre ère. On sait que l'empereur Maximien y conduisit, en 286, un corps d'armée pour réprimer la révolte des *Bagaudes*, paysans gaulois qui s'étaient soulevés. L'empereur, dont le quartier général était à *Octodurum* ou Martigny, ordonna un sacrifice aux dieux pour assurer le succès de son entreprise; mais la légion thébénne, qui faisait partie de son armée, était entièrement composée de chrétiens; elle s'abstint de prendre part au sacrifice. L'empereur, pour la punir, ordonna qu'elle serait décimée, et que ceux sur qui le sort tomberait seraient envoyés à la mort: de ce nombre fut Maurice, qui la commandait, et qui reçut, avec ses compagnons, la couronne du martyre. Il paraîtrait que ce fut en mémoire de cet événement que les chrétiens donnèrent à *Tarnadæ*, où les martyrs furent inhumés, le nom d'*Agaunum*, qu'on écrivait peut-être *Agonum*, du mot *agonia*, sacrifice.

Plus tard la ville reçut celui de *Saint-Maurice d'Agaune*, et, par abréviation, on l'appela Saint-Maurice. Son abbaye fut opulente, grâce à la munificence de Charlemagne et de saint Louis; reconstruite à plusieurs époques, son extérieur n'a rien de remarquable, mais sa bibliothèque possède quelques manuscrits précieux. On y voit une riche collection de reliques, un vase en agate donné par Charlemagne, et un beau reliquaire, présent fait par saint Louis.

En sortant de Saint-Maurice, on aperçoit, à environ 200 à 300 mètres de hauteur, comme suspendu à la muraille verticale de rochers que l'on a sur sa droite, le petit ermitage de Notre-Dame-de-Sex, lieu de pèlerinage

très-fréquenté, bien que le chemin qui y conduit, taillé en saillie le long de la roche, n'ait pas 75 centimètres de largeur dans certains endroits.

A deux lieues de Saint-Maurice on passe devant la belle cascade qui mériterait un autre nom que celui de *Pissevache*; elle tombe d'environ 100 mètres; mais sa chute n'est verticale que sur une hauteur de 35 mètres au-dessus du sol; elle est formée par un ruisseau connu sous le nom de Salanche. Plus loin on voit couler, sous un pont couvert et construit en bois, le Trient, ruisseau qui s'échappe d'une ouverture étroite et verticale de 400 mètres de hauteur, formée par deux masses de montagnes. Ce ruisseau tortueux, qui se jette dans le Rhône, doit son origine au glacier du même nom, et coule avec force dans la vallée appelée *Valorsine*.

On arrive enfin à *Marligny*, en traversant un pont couvert, construit en bois, sur la Dranse. Un vieux château, formé de plusieurs tours dont une domine les autres, occupe le sommet d'une colline qui s'élève sur la rive gauche de ce petit affluent du Rhône. Cette ville, où l'on remarque quelques belles maisons avec des galeries couvertes formées par des colonnes en pierres, est à plus de 550 mètres au-dessus du niveau de l'Océan; les Allemands l'appellent *Martinach*: chez les Romains elle porta successivement les noms d'*Octodurum*, de *Forum Claudii* et de *Vicus Venagrorum*.

Tout le Bas-Valais présente un aspect grandiose et pittoresque; cette vallée du Rhône, qui ne paraît étroite que par la hauteur des montagnes qui la bordent et qui s'élèvent, en certains endroits, à 4,400 mètres au-dessus de leur base, offre à l'œil le moins exercé les traces les plus évidentes des dislocations et des bouleversements qui ont accompagné le soulèvement des Alpes. Au-dessus de ces rochers qui se montrent décharnés des deux côtés de la vallée, s'étendent ici de vertes pelouses parsemées de villages que dominent de pittoresques chalets; là des forêts de sapins dont les arbres, malgré une taille de 40 mètres, ressemblent, en haut des montagnes, à des bruyères éparses sur leurs cimes. Le Rhône qui coule en bouillonnant n'est pas encore un fleuve, c'est un large torrent.

La profondeur de la vallée du Rhône y entretient un climat doux et favorable à divers genres de culture: les vergers y produisent d'assez bons fruits; la vigne y fournit des vins spiritueux; les abeilles y distillent, au milieu des richesses de Flore, le miel le plus agréablement parfumé de toute la Suisse. Mais un spectacle pénible et qui fait ombre à ce tableau si magnifique d'une nature agreste et vigoureuse, c'est l'état de dégradation intellectuelle et physique dans lequel l'homme peut descendre pour former

cette race de crétiens que l'on rencontre dans tout le Valais, et principalement dans les villages de *Branson, Fouly, Sierre et Xasimbre*, sur la rive droite du Rhône.

On ne connaît point encore la véritable cause du crétinisme : les uns l'attribuent aux obstacles que l'air éprouve pour se renouveler dans les vallées profondes; les autres à la nature des eaux qui tiennent en dissolution du sulfate ou du carbonate de chaux; d'autres enfin aux eaux trop froides qui proviennent de la fonte des neiges; mais aucune de ces causes ne nous paraît suffisante pour expliquer un phénomène qui est commun aux Alpes aussi bien qu'aux Pyrénées.

Entre Martigny et Sion, le village de *Saint-Pierre* est remarquable par son église du dixième siècle, dont le clocher, construit dans le style roman, avec des arcades cintrées, est d'une architecture élégante.

Depuis ce village on laisse le Rhône sur la droite en se dirigeant sur *Sion*. La situation de cette petite capitale du Valais est une des plus pittoresques que l'on puisse voir. Elle s'appuie, à l'est, sur une montagne tapissée de vignobles et de prairies, qui se termine par deux sommets calcaires que couronnent d'imposantes constructions : sur l'un s'élève le château de *Tourbillon*, bâti en 1492, et qui servit de résidence d'été à l'évêque jusqu'en 1788, qu'il fut ruiné par un incendie; sur l'autre appelé *Valeria*, probablement par suite de quelque souvenir antique, on voit, au milieu de vieilles murailles, de tours et de maisons, une ancienne église où l'on conserve les reliques de saint Will, qui attirent tous les ans un grand nombre de pèlerins, parce qu'elles ont la réputation d'opérer des guérisons miraculeuses. Entre ces deux sommets on remarque les ruines du château de Majorie, maison de plaisance des anciens évêques. La ville est environnée de fossés, de murailles et de tours. Ses rues sont en général étroites et fort inclinées; cependant la grande rue est assez large et très-animée les jours de marché. La cathédrale et l'hôtel-de-ville sont les seuls monuments que l'on y remarque. Les antiquités nombreuses que renferme Sion, prouvent que cette ville était importante sous la domination romaine; elle était la principale cité des *Seduni*, et elle paraît n'avoir pas eu d'autre nom que celui de *Sedunum*.

On trouve aussi des inscriptions antiques à *Sierre*, en allemand *Sieders*, beau village situé sur la route de Louèche, et dans les environs duquel on récolte de très-bon vin. La route passe ici de la rive droite à l'autre rive du Rhône. On traverse de nouveau le fleuve sur un beau pont couvert, vis-à-vis de *Louèche*, où l'on monte par un chemin très-rapide. Ce bourg est

un des principaux entrepôts de commerce du Valais. Il possède deux églises et deux chapelles qui, se groupant avec d'autres monuments du moyen âge, présentent l'aspect le plus pittoresque. Le clocher de la principale église est dans le style roman. L'intérieur, surchargé de dorure comme celui de la cathédrale de Sion, renferme une chaire d'un goût et d'un travail exquis. A Louèche, tout respire encore le moyen âge : plusieurs maisons ont trois ou quatre siècles de date; un édifice isolé, flanqué de tourelles et surchargé d'inscriptions en caractères tudesques, s'élève sur la pente qui domine la vallée du Rhône : c'est l'hôtel-de-ville; plus haut se trouve l'hôpital, autre édifice ancien. Sur la place de l'église, l'un des piliers d'une maison gothique porte une chaîne et un collier en fer qui servent à attacher les individus condamnés pour vol, usage qui s'est conservé jusqu'à ce jour.

Il faut trois heures pour monter du bourg de Louèche, par la vallée de la Dala, aux *bains de Louèche*, appelés simplement dans le pays *les Bains* (Baden). Cette vallée fait oublier un instant tout ce qu'on a vu de plus beau dans la Suisse : le cours tortueux de la Dala, dont les eaux écumeuses forment à chaque pas, au fond d'un abîme, des chutes variées; les cascades qui tombent du haut des parois verticales de la vallée; les forêts de sapins qui tantôt couronnent ces parois et tantôt garnissent des pelouses arrondies; des villages dispersés çà et là sur des prairies en pente, situées à près de 4,000 mètres au-dessus du niveau du Rhône où aboutit la vallée; l'un de ces villages entre autres, appelé *Albinen*, qui n'est accessible qu'au moyen de huit ou neuf longues échelles dressées verticalement les unes au-dessus des autres; la route enfin que l'on suit, et qui n'est qu'un sentier où, lorsqu'on n'est point sur une pente rapide, on se trouve sur un escalier naturel formé par les couches des roches : telle est, en peu de mots, cette vallée singulièrement pittoresque, jusqu'au moment où l'on aperçoit le village des Bains. Il s'étend sur une prairie en pente arrosée par la Dala, qui descend du glacier du Bulmhorn, montagne peu éloignée, élevée d'environ 3,500 mètres, et vis-à-vis de laquelle on voit la Gemmi ou Ghemmi, col de 2,320 mètres de hauteur, qui paraît tirer son nom du mot latin *geminus*, parce qu'il est formé par une double cime. Du côté du village des Bains, la Ghemmi est coupée presque verticalement; un chemin taillé en zigzag dans le roc et accessible aux mulets y a cependant été pratiqué il y a environ un siècle; il est l'ouvrage d'ouvriers tyroliens; c'est le passage le plus curieux que l'on connaisse en Suisse. Au haut du col de la Ghemmi on trouve un vaste entonnoir de rochers noirâtres, au milieu

duquel s'étend un petit lac; et plus loin un petit chalet offre un asile au voyageur fatigué. Rien n'est plus sauvage que l'aspect de ce sommet du col de la Ghemmi, surtout après quelques heures de pluie qui, à cette hauteur, et quelle que soit la saison, forme une couche de neige de 20 centimètres d'épaisseur qui contraste avec la teinte noire des roches dépourvues de végétation; c'est à l'extrémité de ce col que se termine, de ce côté, le canton du Valais.

Le village des bains de Louèche est composé d'habitations en bois, faites comme des chalets : les hôtels mêmes et les maisons de bains ont cette forme pittoresque. Il y a quatre sources; leurs eaux sont à la température de 50 à 52 degrés du thermomètre centigrade.

En remontant la vallée du Rhône, *Brieg*, l'un des plus beaux bourgs du Valais, se fait remarquer au loin par ses maisons couvertes en schiste micacé d'un brillant argenté; ses bains rivalisaient jadis avec ceux de Louèche.

Le *canton du Tessin*, le plus misérable et le plus reculé sous le rapport des lumières et de la civilisation, doit son nom à l'une des rivières qui le traversent. Le Tessin ou *Ticino* prend sa source sur le revers méridional du mont Saint-Gothard, et traverse le lac Majeur pour aller se jeter dans le Pô. Ce canton, borné au nord par des glaciers, est exposé vers le sud à des chaleurs si fortes que pendant une grande partie de l'été les végétaux y sont brûlés par le soleil. Les trois petites villes qu'il renferme en sont chacune tour à tour et pendant six années le chef-lieu.

Au bord d'un lac auquel elle donne son nom, *Lugano* offre déjà l'aspect des villes de l'Italie : elle est, il est vrai, la plus belle du canton. Ses rues sont larges, ses places publiques spacieuses, et ses édifices bâtis avec élégance : les plus remarquables sont le théâtre, l'église des Franciscains, et l'église collégiale de Saint-Laurent. C'est surtout des bords de son lac que cette ville se présente sous son plus bel aspect, au milieu de jardins, de vignobles, et d'élégantes maisons de campagne; sa population est de 5,442 habitants. Elle fait un commerce considérable de transit. Elle possède plusieurs manufactures de tabac, de chapeaux et de soieries. La soie qu'on récolte dans ses environs passe pour la plus belle de tout le canton.

A l'extrémité septentrionale du lac Majeur, *Locarno*, la moins peuplée des trois villes chefs-lieux, n'a que 2,676 habitants, mais au seizième siècle elle était plus considérable. Ses maisons sont assez bien bâties : on y remarque une belle place, quatre couvents et une ancienne église située hors de son enceinte.

*Bellinzone* ou *Bellinzona*, peuplée à peu près comme la précédente, est sur la rive gauche du Tessin, au pied d'une montagne. La ville s'étend des deux côtés de la rivière; à l'est, c'est-à-dire sur la rive gauche, on a construit deux forts l'un au-dessus de l'autre, et à l'ouest un seul; des murs descendent de ces trois forts jusque sur les bords du Tessin; en sorte que les trois portes de la ville ferment la vallée, ce qui en fait la clef de la Suisse du côté du mont Saint-Gothard. Si ces trois forts étaient modernes, ils offriraient un point de résistance important, mais ils datent du quinzième siècle et sont l'ouvrage des ducs de Milan. On remarque près de *Bellinzone* une digue qui fut construite par les Français, sous le règne de François I<sup>er</sup>, pour arrêter les dévastations du Tessin pendant ses grandes eaux.

Après le canton de Berne, le plus important en superficie, mais non en population, est celui des *Grisons* : il occupe le quatorzième rang dans la confédération. Sous la domination romaine, nous avons vu qu'il appartenait à la *Rhétie*; nous avons vu aussi que ce n'est que depuis la révolution de 1798 qu'il est devenu l'un des cantons de la Suisse. Il se divise en trois ligues ou petites républiques fédératives, appelées la *ligue Grise* ou *Supérieure*, la *ligue Cadée* ou *de la Maison de Dieu*, et celle *des dix Droitures* ou *Juridictions*. Dans ce pays les privilèges de toute nature ont été abolis. Cependant l'instruction y est fort arriérée; les écoles y sont en général mal tenues, bien qu'elles aient fait des progrès depuis que des sociétés de lecture, destinées à répandre les lumières parmi les citoyens, s'y sont établies. L'antique population rhétienne se reconnaît encore dans les hautes vallées; elle a conservé son ancien idiome, appelé aujourd'hui *langue romanique*, et qui se divise en deux dialectes, le *roman* ou *rumonique*, et le *ladin*. Il y a peu de contrées en Suisse qui renferment un aussi grand nombre de châteaux et de donjons du moyen âge : on en compte, dit-on, plus de 180.

Le canton des Grisons comprend un grand nombre de montagnes et de glaciers; c'est dans sa partie méridionale que prennent leur source les deux branches du Rhin appelées le Haut et le Bas-Rhin, ainsi que la rivière de l'Inn.

Au milieu de ces montagnes qui constituent le pays haut (*Oberland*), on remarque, sur la rive droite de la branche du Rhin qui descend des cimes élevées qui forment la vallée de Tavetsch, *Ilanz*, en langue rhétienne *Ilon* ou *Glion* : c'est une petite ville de 5 à 600 habitants où l'on remarque un assez beau pont. A 5 ou 6 lieues au-dessus, on trouve le bourg de *Dicentis*, peuplé d'un millier d'habitants et célèbre par son antique abbaye

de bénédictins. A la même distance d'Ilanz, mais au-dessous de cette ville, nous remarquons, à l'endroit où la petite rivière appelée Plessur se jette dans le Rhin, *Coire* ou *Chur*, la capitale de tout le canton et le siège d'un évêché. Sa population est de 5,943 âmes. Les antiques tours de *Marsoil* ou *Spinoil*, ouvrages des Romains, la cathédrale bâtie au huitième siècle, et le palais épiscopal d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'Oberland ou vallée de Surselva, sont ses principaux édifices. Le nom de cette vallée que parcourt le Rhin antérieur vient du latin *super sylvas*; et Coire est l'antique *Curia Rhetorum*.

En remontant la vallée de Domleschg, nous trouvons, sur les bords de la branche du Rhin qui descend du mont *Bernardino*, la petite ville ou plutôt le bourg de *Tusis*, appelé en rhétien *Tusan* ou *Tossana*. Ce nom rappelle les anciens *Tusci* ou *Toscans*, qui s'y réfugièrent lorsque Bellovêze envahit l'Italie. Cette petite ville est l'une des mieux bâties de tout le canton. Près de la limite de son territoire, et sur la rive droite du Rhin, *Mayenfeld*, autre petite ville, est entourée de vignobles estimés.

Nous terminerons la description de la Suisse par le *canton de Genève*.

Les bords du lac de Genève n'offrent point, malgré ses beaux sites, autant d'attraits que ceux de plusieurs autres lacs moins importants de la Suisse. On présume avec raison que son étendue était jadis plus considérable : les atterrissements qu'y forme à son entrée le Rhône si limpide à sa sortie, suffisent d'ailleurs pour accréditer cette opinion.

A son extrémité occidentale, *Genève*, la capitale du plus petit canton de la Suisse, est, de toutes celles de la confédération, la plus civilisée, la plus industrielle et la plus riche. Depuis la réformation, elle est devenue l'un des principaux points de centre des lumières, de la littérature et des sciences. Sa population est de 29,108 habitants. Des constructions mesquines et des rues étroites donnent, surtout dans les anciens quartiers, une idée peu favorable de cette ville, que les eaux rapides du Rhône divisent en deux parties inégales; cependant elle s'est embellie sur plusieurs points; ainsi, sur les bords du lac, à la sortie du fleuve, les quais se sont garnis de plusieurs belles habitations et d'hôtels où le voyageur trouve tout le confort désirable. En face de ce quai, on traverse le Rhône sur un beau pont suspendu qui présente un angle saillant, du côté où vient le fleuve; les piétons et les voitures le traversent sans cesse. Le soir une foule de promeneurs viennent y respirer la fraîcheur; vers le milieu il repose sur un terre-plein qui forme une place circulaire, d'où l'on passe, au moyen d'un pont de fil de fer,

dans une île transformée en joli jardin anglais, au milieu duquel s'élève une belle statue de Pradier, en bronze et représentant l'illustre philosophe gènevois dans un costume romain, et méditant les profondes pensées de son *Contrat social*. La place *Belair*, ornée de beaux édifices et d'un marché couvert, sert d'entrée à la rue *de la Corraterie*, qui pourrait rivaliser avec ce que d'autres capitales offrent de plus remarquable en ce genre, si les deux côtés étaient garnis d'habitations aussi belles que celles qui occupent le côté droit en montant.

Le plus beau temple de Genève est l'ancienne cathédrale, sous l'invocation de saint Pierre : c'est un édifice du treizième siècle, dont le chœur est orné de beaux vitraux, et dont les rosaces qui ornent les portes latérales sont en verres colorés et modernes fabriqués à Genève et dans d'autres lieux de la Suisse et de la France. On y remarque plusieurs tombes de ses anciens évêques : une belle rangée de stalles en bois sculpté dans le goût et à l'époque de la renaissance. Près du chœur, un grand tombeau en marbre noir, supporté par des lions, serait assez remarquable s'il n'était pas défiguré par une statue d'une exécution grossière, représentant le duc de Rohan, qui mourut protestant.

Les remparts de Genève servent de promenades intérieures ; mais à l'extérieur, on trouve d'autres promenades assez belles.

En sortant par la porte du côté de l'ouest, on trouve à peu de distance, *Carouge*, petite ville que l'on pourrait regarder comme un faubourg de Genève, depuis que des omnibus se croisent sans cesse sur la route qui y conduit. Cette petite ville est d'ailleurs assez bien bâtie et ornée de jolies promenades.

Le luxe des habitations s'est porté hors de l'enceinte de Genève. Comment ne point chercher à jouir des beautés de la nature dans un pays où elle se montre si variée et si imposante ? Les édifices de cette ville sont peu dignes de fixer l'attention ; sa supériorité sur les autres capitales de la Suisse est en quelque sorte tout intellectuelle : on n'y a rien négligé pour rendre importants ses établissements d'instruction. Sa bibliothèque renferme 50 à 60,000 volumes et beaucoup de manuscrits ; son académie, fondée par Calvin, se compose de différentes chaires de théologie, de droit, de médecine et d'autres branches scientifiques et littéraires ; son observatoire est pourvu de bons instruments ; le jardin botanique est riche en belles plantes ; le bâtiment du musée renferme une collection d'antiquités et un grand nombre de débris romains découverts dans la ville ; enfin plusieurs sociétés savantes et littéraires y propagent dans tous les rangs le



goût des plaisirs solides, et peut-être concourent-elles, avec l'influence d'un culte sévère, à répandre cette pureté de mœurs que l'on remarque ici chez les deux sexes beaucoup plus que partout ailleurs. Un des traits caractéristiques du peuple genevois, c'est son amour de la lecture : plus de 2,000 volumes de la bibliothèque publique sont constamment en circulation chez de simples ouvriers, et jamais aucun de ces livres ne se trouve égaré.

Quelques mots suffiront pour faire apprécier les différences que l'on remarque dans la constitution des diverses parties de la confédération suisse.

Les vingt-deux cantons suisses forment en réalité vingt-cinq petites républiques; trois d'entre eux, Bâle, Unterwald, Appenzell étant subdivisés chacun en deux États distincts. On peut les classer de la manière suivante: D'abord se présentent six démocraties pures, Uri, Haut-Unterwald, Bas-Unterwald, Glaris, Appenzell-Rhodes-intérieure, Appenzell-Rhodes-extérieure. Dans ces cantons le peuple est censé exercer lui-même le pouvoir souverain. Il se rassemble une fois par année en assemblée générale dite *landsgemeinde*; les magistrats élus par le *landsgemeinde* forment le conseil exécutif, dont le président est appelé *landmmann*. Le conseil cantonal ou *landrath* se compose de membres dont le nombre varie suivant les cantons, depuis 20 jusqu'à 124, et qui sont nommés par des assemblées de paroisses et de communes. Ce corps, sous la présidence du *landmmann*, s'occupe des mesures propres à garantir l'exécution des lois, dont il a également l'initiative. Il exerce de plus les fonctions judiciaires. Vient ensuite une démocratie fédérative avec le veto populaire : le canton des Grisons. Le gouvernement de ce canton participe à la fois de la démocratie pure et de la démocratie représentative. Il y a un grand conseil composé de 65 membres nommés annuellement par des assemblées communales appelées aussi *hautes juridictions*. Chaque commune forme pour ainsi dire une petite république particulière. Le gouvernement cantonal se compose de trois conseillers élus par le grand-conseil, et qui doivent être pris dans les trois lignes dont se compose le canton.

Les dix-huit autres républiques sont des démocraties représentatives: Schwytz, Zug, Valais, Saint-Gall, Lucerne, Bâle-ville, Bâle-campagne, Zurich, Berne, Fribourg, Soleure, Schaffouse, Thurgovie, Argovie, Tessin, Vaud, Genève et Neuchâtel. Ces États présentent, à quelques exceptions près, un gouvernement composé d'un grand-conseil (assemblée législative) élu par le suffrage universel, et un conseil d'État, (pouvoir exécutif) nommé par le grand conseil.

Quant à l'organisation du pouvoir central, l'autorité est exercée par une assemblée fédérale partagée en deux sections ou conseils : un conseil national et un conseil des États. Le conseil national se compose des députés du peuple suisse élus à raison d'un membre par 20,000 âmes, nommés directement. Il serait en 1851 de 120 membres, d'après le recensement de 1850. Le conseil des États se compose de 44 députés nommés par les cantons, à raison de deux par chacun d'eux. Les deux conseils élisent un conseil fédéral, le général en chef, le chef de l'état major général. Le conseil fédéral est composé de sept membres nommés pour trois ans.

Dans un pays comme la Suisse, où la patrie est partout et le centre nulle part, tout doit prendre et conserver une physionomie particulière ; de là les mœurs antiques et l'amour de la liberté : de là encore la coutume qu'ont prise les deux principales sociétés littéraires, savantes et patriotiques, de se réunir alternativement dans les différents chefs-lieux et d'y rassembler les fruits de leurs recherches et de leurs travaux.

En Suisse, tout citoyen qui a atteint l'âge de vingt ans est soldat ; il est tenu de s'armer, de se vêtir selon l'uniforme de son canton, et de se faire incorporer dans une compagnie. En cas de guerre, chaque canton fournit un contingent proportionnel à sa population. Par la nouvelle loi de 1850, la confédération n'entretient pas de troupes permanentes, et, sauf la gendarmerie, nul canton ou demi-canton ne peut avoir plus de 300 hommes de troupes permanentes, sans l'autorisation du pouvoir central : les cadres sont seuls en permanence. L'armée fédérale est évaluée à 104,352 hommes ; elle se subdivise en élite et en réserve : l'élite contient 69,568 soldats, et la réserve 34,784. Les cantons conservent encore comme milice spéciale, environ 50,000 hommes, dont la confédération peut disposer en cas de besoin. Le matériel de l'artillerie s'élève à 278 pièces.

Pour subvenir aux frais de l'armée et aux autres dépenses, les cantons s'imposent en proportion de leurs revenus ou de leur population. Ces contingents d'argent doivent être soumis à une révision tous les deux ans. Chaque canton a son budget particulier ; la somme des budgets des cantons est d'environ 12 ou 15 millions de francs ; le budget général est bien administré. En 1854, les revenus de la confédération s'élevaient à environ 13,500,000 francs.

Nous avons vu précédemment que la Suisse n'a point de capitale permanente ; mais l'acte fédéral de 1815 a réglé que les villes de *Zurich*, *Berne* et *Lucerne*, auraient alternativement tous les deux ans le rang de capitale ; cependant le conseil fédéral doit siéger à Berne.

La confédération suisse a décrété un réseau complet de chemins de fer, se rendant aux lignes des nations voisines; les principales directions de ce réseau sont les suivantes: de Bâle à Olten, de Lucerne à Locarno, de Rhorschack à Côme, de Morges à Salins, de Lausanne à la vallée d'Aoste.

Par le traité de Paris, les puissances européennes ont reconnu la neutralité perpétuelle de la Suisse; cependant celle-ci a compris combien les faibles doivent avoir peu de confiance dans les promesses des forts: elle a formé le projet d'élever des travaux de défense à Saint-Maurice et dans quelques-uns des défilés du Valais; de préparer un point central pour le rassemblement de ses forces au moment du danger; et quoique l'expérience ait prouvé à deux grandes époques qu'elle pouvait être facilement envahie, lorsqu'elle n'écouterait que l'amour de la patrie, elle saura trouver, nous n'en doutons point, des moyens de résistance redoutables dans la nature de son sol et dans son enthousiasme pour la liberté.

## TABLEAUX statistiques de la Confédération suisse.

## STATISTIQUE GÉNÉRALE.

SUPERF. en l. g. c.	POPULATION en 1850.	POPULAT. par lieue c.	FINANCES en 1853.	ÉTAT MILITAIRE.
1,985	2,390,116. Avec les voyageurs et les réfug. polit.: 2,392,740.	1,204	Recette présumée. 12,450,000 fr. Dépenses. . . . . 11,850,855 Excedant. . . . . 599,145 fr. Actif présumé au 31 décembre. . . . . 10,099,358 fr. Passif présumé au 31 décembre. . . . . 2,917,200 Reste. . . . . 7,182,158 fr.	Armée régulière. . . 72,000 h. Réserve. . . . . 36,000 108,000 h. Infanterie: 84 bataillons. Cavalerie: 50 compagnies. Artill. et gén.: 29 batt. 18 comp.

## STATISTIQUE DES VINGT-DEUX CANTONS.

NOM DU CANTON.	SUPER- FICIE.	POPULAT. totale.	CIToyENS du CANTON.	CATRO- LIQUES.	RÉFORMÉS.	VILLES PRINCIPALES.
BERNE. . . . .	351	457,921	433,113	54,044	403,769	BERNE, 27,758. — Berthoud, 3,636 — Bienne, 3,462. — Thune, 3,379. — Zurich, 17,040. — Winterthur, 5,341.
ZURICH. . . . .	91	250,134	233,919	6,690	243,928	
LUCERNE. . . . .	77	132,789	128,047	131,280	1,563	LUCERNE, 10,068. — Sursee, 4,200.
URL. . . . .	55	14,500	13,626	14,493	12	Altorf, 2,112.
SCHWITZ. . . . .	44	44,159	42,379	44,013	155	Schwitz, 2,444. — Einsiedlen, 2,897.
à reporter. . . . .	618	850,503	851,081	250,520	619,427	

NOM DU CANTON.	SUPER- FICIE.	POPULAT. totale.	CIToyENS du CANTON.	CATHO- du LIQUES.	RÉFORMÉS.	VILLES PRINCIPALES.	
	<i>report :</i>	618	899,503	851,083	250,520	649,427	
UNTERWALD. { Haut. . . . .	33	13,798	12,982	13,783	16	Sarnen, 1,299.	
{ Bas. . . . .		11,337	10,667	11,327	12	Sionz, 1,877.	
GLARIS. . . . .	39	30,197	28,969	3,932	26,281	Glaris, 4,082.	
Z.G. . . . .	15	17,456	14,872	17,336	125	Zug, 3,302.	
FROUBERG. . . . .	66	99,805	91,125	87,753	12,131	Fribourg, 9,065.	
SOLEURE. . . . .	35	69,613	64,044	61,536	8,097	Soloure, 5,370.	
BALE. { Ville . . . . .	24	29,555	1,244	5,508	2,083	Bâle, 27,313.	
{ Campagne. . . . .		47,833	39,044	9,452	38,818	Lièstall, 3,032.	
SCHAFFHOUSE. . . . .	16	35,278	31,645	1,411	33,880	Schaffhouse, 7,710.	
APPENZELL. { Rhodes ext. . . . .	20	43,599	39,929	875	42,744	Appenzell, 2,910.	
{ Rhodes int. . . . .		11,270	10,721	11,230	42	Herisau, 8,387.	
SAINT-GALL. . . . .	100	169,508	150,924	105,370	64,192	Saint-Gall, 11,234.	
GUISONS. . . . .	340	89,840	84,478	38,039	51,855	Coire, 5,933.	
ARGOVIE. . . . .	80	199,720	189,558	91,096	107,194	Arau, 4,621. — Zofingen, 3,559. — Baden, 2,745.	
THURGOVIE. . . . .	36	88,819	81,220	21,921	66,984	Frauenfeld, 3,544.	
TESSIN. . . . .	136	117,397	109,422	117,707	50	Lugano, 5,142. — Locarno, 2,676. — Bellinzona, 1,936.	
VAUD. . . . .	156	199,453	177,030	6,962	192,225	Lausanne, 20,000. — Vevey, 5,201. — Yverdon, 3,619. — Morges, 3,241.	
VALAIS. . . . .	220	81,527	78,539	81,128	430	Sion, 3,516.	
NEUCHÂTEL. . . . .	39	70,679	44,335	5,570	69,952	Neuchâtel, 7,727. — Chaud-de-Fonds, 12,638. — Le Locle, 8,014.	
GENÈVE. . . . .	12	63,932	39,756	29,764	34,212	Genève, 20,108.	
		1,985	2,300,116	2,161,590	971,840	1,417,754	

TABLEAU DE LA POSITION DES LIEUX PRINCIPAUX DE L'ITALIE ET DE LA SUISSE <sup>1</sup>.

NOMS DES LIEUX ET LEUR ALTITUDE.	LATITUD.		NOMS DES LIEUX ET LEUR ALTITUDE.	LATITUD.	
	SEPTENT.	ORIENTALE.		SEPTENT.	ORIENTALE.
Adria (57 <sup>m</sup> ). . . . .	deg. m. sec.	deg. m. sec.	Berlinero (la paroisse). (269 <sup>m</sup> ). . . . .	deg. m. sec.	deg. m. sec.
Albano. . . . .	45 3 6	9 43 10 E	Bologno (Observatoire). . . . .	44 8 38	9 47 41 E.
Alghero (cathédrale). . . . .	40 33 26	5 58 57	Id. (Sainte-Petrone). . . . .	44 29 54	9 0 36
Ancône, fanal. . . . .	43 37 42	11 10 11	Bormio (la par.) (126 <sup>m</sup> ). . . . .	44 29 39	9 0 1
Aqua-Negra, (27 <sup>m</sup> ). . . . .	45 9 27	8 5 24	Bovolenta (3 <sup>m</sup> ). . . . .	45 15 54	9 36 2
Aquila (glacier) (3392 <sup>m</sup> ). . . . .	46 26 20	6 41 47	Bozzolo . . . . .	45 6 6	8 9 56
Arcole 51 <sup>m</sup> ). . . . .	45 21 9	8 6 30	Brescia (le château). . . . .	45 32 19	7 53 8
Argental (cap.). . . . .	42 23 25	8 50 0	Cagliari (S.-Pancrazio). . . . .	39 13 14	6 47 24
Arono (S.-Charles) . . . . .	45 45 57	6 12 43	Caliterno . . . . .	45 24 18	8 50 40
Asinara (I), p <sup>te</sup> Scomu- nica (395 <sup>m</sup> ). . . . .	41 5 49	5 57 47	Camerino . . . . .	43 6 26	11 4 3
Assise . . . . .	43 4 22	10 14 24	Capraja (monte Castello). . . . .	43 3 5	7 28 40
Avulli. . . . .	46 10 8	3 39 37	Capraja (le p <sup>te</sup> Tejatone). . . . .	41 12 52	7 8 33
Bagna Cavallo (6 <sup>m</sup> ). . . . .	44 24 38	9 38 4	Caravaggio (le dôme). . . . .	45 29 31	7 18 18
Bâle. . . . .	47 33 24	5 15 30	Casal Maggiore. . . . .	41 59 11	8 5 34
Baradello. . . . .	45 17 23	6 45 19	Castelfranco (tour) (45 <sup>m</sup> ). . . . .	45 40 1	9 35 19
Bassano (l'horlog.) (163 <sup>m</sup> ). . . . .	45 45 45	9 23 46	Castiglione (fort). . . . .	42 45 58	8 32 34
Bellavista (cap), la tour. . . . .	39 55 50	7 23 7	Caverno (glacier) (3277 <sup>m</sup> ). . . . .	46 24 26	6 7 40
Bellinzona (tour) (303 <sup>m</sup> ). . . . .	46 11 20	6 40 55	Cavoli (tour de). . . . .	39 5 8	7 12 26
Bellune (el. princ.) (442 <sup>m</sup> ). . . . .	46 7 59	9 52 43	Crema. (189 <sup>m</sup> ). . . . .	45 11 25	8 52 21
Bergamo. . . . .	45 41 55	7 20 53	Cervia (l. de la ville) (1 <sup>m</sup> ). . . . .	44 15 20	10 0 35
Bernard (mont S.-), Phos- phate (2491 <sup>m</sup> ). . . . .	45 50 16	4 44 4	Cesène. . . . .	44 7 56	9 54 24
Berne (Observatoire). . . . .	46 57 6	5 6 17	Chambéry (cathédrale). . . . .	45 34 8	3 34 47
			Chiavenna (le dô.) (373). . . . .	46 18 59	7 3 58

<sup>1</sup> Ce tableau est extrait de la *Connaissance des temps pour 1850*, il est emprunté au travail de M. P.-D. Dausy

NOMS DES LIEUX ET LEUR ALTITUDE.	LATITUDE.		LONGITUDE		NOMS DES LIEUX ET LEUR ALTITUDE.	LATITUDE.		LONGITUDE	
	SEPTENT.	ORIENTALE.	SEPTENT.	ORIENTALE.		SEPTENT.	ORIENTALE.		
	deg. m. sec.	deg. m. sec.				deg. m. sec.	deg. m. sec.		
Chioggia (le dôme) (1 <sup>m</sup> ).	45 12 45	9 56 17 E.			Mont-Blanc (4811 <sup>m</sup> ).	45 49 58	4 31 30 E.		
Citadella (tour) (86 <sup>m</sup> ).	45 38 40	9 26 43			Mont-Cenis (hospice).	45 14 8	4 35 47		
Civita-Vecchia.	42 5 24	9 23 41			Montebello (château).	45 27 28	9 2 31		
Colognola (175 <sup>m</sup> ).	45 25 43	8 52 57			Monte-Braglio (2080 <sup>m</sup> ).	46 31 41	8 2 53		
Commachio, S.-August (42 <sup>m</sup> ).	44 41 16	9 51 7			Monte-Cristo.	42 20 26	7 58 24		
Como (dôme).	45 48 26	6 44 36			Monte-Foscato (3088 <sup>m</sup> ).	46 27 43	7 51 32		
Congriano (chât.) (170 <sup>m</sup> ).	45 53 5	9 57 21			Monte-Legnone (2612 <sup>m</sup> ).	40 5 25	7 4 28		
Crema (dôme) (78 <sup>m</sup> ).	45 21 47	7 21 6			Mont-Rosa, 4636 <sup>m</sup> ).	45 56 1	5 31 42		
Crémone (dôme) (45 <sup>m</sup> ).	45 8 1	7 41 22			Mont-Viso (3840 <sup>m</sup> ).	44 49 2	4 45 10		
Domo d'Ossola (306 <sup>m</sup> ).	46 6 42	5 57 0			Monza.	45 34 45	6 56 6		
Edoia (754 <sup>m</sup> ).	46 10 3	7 59 46			Mortory (île).	41 4 42	7 16 40		
Este.	45 13 30	9 18 51			Naples (observatoire).	40 51 47	11 54 57		
Etna (mont) (3237 <sup>m</sup> ).	37 45 4	2 41 10			Id. fanal.	40 50 15	11 55 8		
Faenza (le dôme) (86 <sup>m</sup> ).	44 16 4	9 32 48			Neuchâtel (438 <sup>m</sup> ).	46 59 23	4 35 32		
Falcone (cap.), la tour (19 <sup>m</sup> ).	40 57 11	5 51 56			Nice (S.-François) (54 <sup>m</sup> ).	43 41 58	4 56 32		
Fano, fanal.	43 51 16	0 40 56			Acerra.	43 6 40	10 25 43		
Feltre (le dôme) (366 <sup>m</sup> ).	46 0 5	9 34 19			Novare (Saint-Gaudenz) (15 <sup>m</sup> ).	45 26 56	6 17 2		
Fermo (clocher).	43 9 5	11 23 12			Novi (56 <sup>m</sup> ).	44 53 7	8 33 50		
Ferrare (S.-Benoît) (9 <sup>m</sup> ).	44 50 18	9 16 29			Oristano (Torre grande).	39 54 49	6 11 16		
Finster ar. horn. (4288 <sup>m</sup> ).	46 32 16	5 47 33			Osmo.	43 28 49	11 9 2		
Florence (Ob du college).	43 6 41	8 53 0			Otrante (le télégraphe).	40 8 46	16 10 5		
Id. (cathédrale).	43 46 33	8 55 6			Padoue (S.-Justine) (14 <sup>m</sup> ).	45 23 41	9 32 24		
Forli (S.-Marziano) (96 <sup>m</sup> ).	44 13 4	9 42 10			Id. (observatoire).	45 24 3	9 31 44		
Fribourg.	46 48 24	4 49 41			Palerme, fanal.	38 8 15	11 2 41		
Fuentès (fort).	46 8 36	7 3 53			Id. (observatoire).	38 6 44	11 1 0		
Gall. (S.-), Observatoire.	47 25 39	7 2 18			Palma-Nuova (59 <sup>m</sup> ).	45 54 5	10 58 17		
Garda.	45 34 6	8 22 14			Parma (S.-Jean) (49 <sup>m</sup> ).	44 48 15	7 59 44		
Gènes, fanal (114 <sup>m</sup> ).	44 24 18	6 34 0			Passariano (37 <sup>m</sup> ).	45 56 39	10 40 22		
Genève (ancien Observat.) (404 <sup>m</sup> ).	46 12 0	3 48 41			Passaro (fort).	36 41 30	12 49 41		
Id. (S.-Pierre).	46 12 5	3 48 30			Pavie (la tour) (139 <sup>m</sup> ).	45 11 6	6 49 2		
Gennargentu (m) 1918 <sup>m</sup> .	40 0 57	6 58 24			Périmaïdo.	43 52 6	5 22 45		
Girgenti, fanal.	37 15 39	11 12 25			Pérouse.	43 6 46	10 1 58		
Gorgone (île), sommet.	43 25 46	7 31 25			Pésaro.	43 55 1	10 32 32		
Gothard (Saint-), glacier, (2961 <sup>m</sup> ).	46 32	6 11 8			Peschiera.	45 26 6	8 21 11		
Guastalla.	44 54 56	8 18 43			Piacenza (dôme).	45 2 44	7 21 24		
Imola (S. Canziano) (97 <sup>m</sup> ).	44 20 55	9 22 19			Pianosa (île).	42 35 24	7 45 55		
Isola-Bella.	45 53 16	6 11 32			Pierre (S.-) île, Guardia dei Mori.	39 9 40	5 57 14		
Lampedouse (île).	35 31 15	10 10 16			Piombino.	42 55 27	8 11 17		
Lausanne (cath.) (528 <sup>m</sup> ).	46 31 22	4 17 43			Pise (anc. observatoire).	43 43 12	8 3 34		
Legnago.	45 11 23	8 58 13			Id. (tour penché).	43 43 28	8 3 32		
Linas (mont) (1243 <sup>m</sup> ).	39 26 49	6 17 24			Pordenone (le dô) (83 <sup>m</sup> ).	45 57 0	10 19 30		
Livourne, fanal.	43 32 41	7 57 25			Porto.	41 46 44	9 53 21		
Lodi (tour).	45 18 34	7 9 45			Porto Ferrajo, le fanal.	42 49 6	7 59 52		
Loreto.	43 26 40	11 16 47			Ravenne (t. de la vil) (1 <sup>m</sup> ).	44 24 50	9 51 39		
Lucerne.	47 3 11	5 58 30			Razu (mont), pr Bono. (1248 <sup>m</sup> ).	40 25 16	6 40 30		
Lucques (tour de l'horl.).	43 50 49	8 10 26			Recanati (t. de la ville).	43 24 26	11 13 3		
Luzano.	46 0 1	6 31 28			Reggio (la madone) (104).	44 41 39	8 17 10		
Luzzara (le dôme) (49 <sup>m</sup> ).	44 57 23	8 20 48			Rimini, fanal.	44 4 38	10 14 5		
Macerata.	43 18 36	11 6 0			Ripa Trausone (S.-Franç.).	42 59 33	11 25 15		
Madona (di San Luca) (285 <sup>m</sup> ).	44 28 27	8 57 31			Rivoli.	45 34 2	8 28 24		
Malamocco.	45 22 19	9 39 57			Rome (S.-Pierre) (29 <sup>m</sup> ).	41 54 6	10 6 50		
Malte (observatoire).	45 53 50	12 11 6			Id. (Coll. romain) (59 <sup>m</sup> ).	41 54 52	10 8 28		
Mantoue la gabbia) (16 <sup>m</sup> ).	45 9 34	8 27 37			Roveredo.	45 55 36	8 40 20		
Maritimo (le château).	38 1 10	9 44 40			Rovigo (M. del Soccorso).	45 4 5	9 27 17		
Mazzara.	37 39 59	10 14 44			Sabonetta.	44 39 47	8 9 1		
Medicina (78 <sup>m</sup> ).	44 24 17	9 18 7			Sacie (le dôme) (69 <sup>m</sup> ).	45 56 55	10 9 51		
Messine, fanal.	38 11 3	13 14 30			Sassari (château) (2 0 <sup>m</sup> ).	49 43 3	6 13 56		
Mostre (37 <sup>m</sup> ).	45 29 17	9 54 8			Schaffhausen (cathédrale).	47 41 46	6 18 13		
Milan (observatoire).	45 28 1	6 50 56			Sienn (cathédrale).	43 19 16	8 59 56		
Id. (cathédrale) (120 <sup>m</sup> ).	45 27 35	6 51 5			Simaglia (cathédrale).	43 43 2	10 52 56		
Mirano (la tour) (13 <sup>m</sup> ).	44 52 52	8 43 38			Soleure.	47 12 32	5 12 21		
Modène (tour Ghirland.) (31 <sup>m</sup> ).	44 38 50	8 35 18			Sondrio (le dôme) (303 <sup>m</sup> ).	46 10 0	7 31 56		
Mondovi (tour) (554 <sup>m</sup> ).	44 23 8	5 29 15			Spezzia (la), lazaret.	44 4 13	7 31 12		
Monopoli (télégraphe).	40 57 19	14 58 34			Spilimbergo (le d.) (131 <sup>m</sup> ).	46 6 19	10 33 59		
Montalto.	42 59 44	11 14 25			Spolète.	42 44 50	10 15 31		
					Superga (coupole) (671 <sup>m</sup> ).	45 4 34	5 25 35		
					Syracuse, le fanal.	37 2 58	12 57 35		
					Tavolara (tour).	40 54 46	7 23 43		

NOMS DES LIEUX ET LEUR ALTITUDE.	LATITUD.		LONGITUDE ORIENTALE.	NOMS DES LIEUX ET LEUR ALTITUDE.	LATITUD.		LONGITUDE ORIENTALE.
	SEPTENT.	ORIENTALE.			SEPTENT.	ORIENTALE.	
	deg. m. sec.	deg. m. sec.			deg. m. sec.	deg. m. sec.	
Teglio (887 <sup>m</sup> ) . . . . .	46 10 4	7 43 39 E.		Varèse . . . . .	45 48 50	6 29 11 E.	
Terracina . . . . .	41 18 14	10 52 18		Venise (St. Marc) (1 <sup>m</sup> ) . . . . .	45 25 55	9 59 54	
Testa (cap della) . . . . .	41 14 12	6 48 48		Verone (observatoire) . . . . .	45 26 8	8 38 50	
Teulada (cap) . . . . .	38 51 53	6 18 54		<i>Id.</i> (t de la ville) (59 <sup>m</sup> ) . . . . .	45 26 10	8 39 0	
Toro (rocher) . . . . .	38 51 34	6 4 58		Vésuve (1198 <sup>m</sup> ) . . . . .	40 49 14	12 5 20	
Tortone (château) (206 <sup>m</sup> ) . . . . .	44 53 20	6 31 59		Vicenza (tour de la ville) . . . . .	45 32 46	9 13 9	
Trémiti (île), télégraphe sur St-Nicolas . . . . .	42 7 30	13 10 49		Vigevano (tour de la ville) (107 <sup>m</sup> ) . . . . .	45 19 1	6 31 17	
Treviso (t. de la vil.) (69 <sup>m</sup> ) . . . . .	45 39 41	9 54 24		Ville-Franche, fan. (66 <sup>m</sup> ) . . . . .	43 40 30	4 59 26	
Turin (observ. nouveau) . . . . .	45 4 8	5 21 12		Voghera . . . . .	44 59 23	6 41 41	
Udine . . . . .	46 3 36	10 53 55		Voghiera . . . . .	44 45 10	9 24 38	
Urbino . . . . .	43 43 12	10 17 50		Zurich . . . . .	47 22 33	6 12 18	
Valvasone (97 <sup>m</sup> ) . . . . .	45 59 29	10 31 29					

FIN DU TOME SEPTIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE SEPTIÈME VOLUME.

	Pages
LIVRE CENT CINQUANTE-TROISIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description physique générale de l'Allemagne. — Ordre à suivre dans la description topographique des différents États de cette contrée.	1
Méthode suivie dans cette description.	<i>Ibid.</i>
Montagnes de l'Allemagne. — Monts Hercynio-Carpathiens. — Erz-gebirge. — Sudeten-gebirge. — Gesenker-gebirge. — Fichtel-gebirge. — Böhmer-wald. — Mährisches-gebirge. — Mittel-gebirge. — Franken-wald. — Thuringer-wald. — Rhen-gebirge. — Spessart. — Hohe. — Meisner. — Wester-wald. — Brocken. — Harz. — Steiger-wald. — Raube-Alp. — Schwarz-wald. — Oden-wald. — Donnersberg. — Hundsrück. — Hohe-Veen. — Eifel.	<i>Ibid.</i>
Plaines et vallées.	5
Fleuves. — Le Danube et ses affluents. — Le Rhin et ses affluents. — L'Ems. — La Verra. — La Fulda. — Le Wésér. — L'Elbe et ses affluents. — L'Oder et ses affluents. — Lacs remarquables.	6
Climat de l'Allemagne. — Division en trois grandes zones. — Eaux minérales.	11
Productions des trois règnes minéral, végétal et animal.	13
Ordre à suivre dans la description de l'Allemagne et tableau de la situation physique des différents États de l'Allemagne.	21
LIVRE CENT CINQUANTE-QUATRIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Monarchie prussienne. — Coup d'œil historique et physique. — Description topographique des provinces polonaises et des provinces à l'est du Wésér.	22
Territoire dont se compose la monarchie prussienne; ses limites.	<i>Ibid.</i>
Coup d'œil historique. — Ancienne population. — L'ordre teutonique. — Origine du royaume de Prusse; ses agrandissements.	23
Description physique de la Prusse. — Nature du sol. — Fleuves. — Lacs. — Côtes. — L'ambre jaune. — Richesse agricole. — Forêts. — Animaux.	28
Description de la province de Prusse. — Prusse orientale: Königsberg, Pillau, Wehlau, Insterbourg, Gumbinnen, Tilsit, Memel, Braunsberg, Rastenbourg, etc. — Prusse occidentale: Dantzig, Marienbourg, Elbing, Marienwerder, Culm, Thorn. — Mœurs des habitants de la Prusse orientale et de la Prusse occidentale.	32
Description de la province de Posnanie ou du grand-duché de Posen. — Etat physique; état moral. — Posen, Rogasen, Bomst, Lissa, Rawitsch, Görchen, Kempen, Bromberg, Gnesen, etc.	37
Description de la province de Silésie. — Anciens peuples. — Aperçu historique. — Etat physique; état moral. — Breslau, Namslau, Oppeln, Tarnowitz, Ratibor, Neisse, Schweidnitz, Glatz, Liegnitz, Glogau, Bunzlau, Görlitz, etc.	40
Description du Brandebourg. — Anciens habitants. — Aperçu historique. — Etat physique; état moral. — Züllichau, Francfort-sur-l'Oder, Beeskow, Kottbus, Potsdam, Berlin, Charlottenbourg, Spandau, Brandebourg, Havelberg, Perleberg, Rheinsberg, Bernau, Landsberg, Angermunde, Neustadt-Eberswald, Pranz'au, etc.	52
Description de la province Poméranie. — Anciens habitants. — Etat physique. — Ile de Rugen; ses anciens habitants, leur industrie. Bergen, Sagard, Putbus. Mœurs et coutumes. — Iles de Hiddensee, d'Ummanz, d'Usedom et de Wollin. — Stralsund, Greifswalde, Wolgast, Anklam, Stettin, Neu-Stargard, Neu-Treptow, Colberg, Coslin, Neu-Stettin, Poizin, Rügenwalde, etc.	68

	Page
Description de la province de Saxe : composition, divisions, limites, étendue, population. — Anciens habitants. — Etat physique, industrie, religion. — Wittenberg, Bitterfeld, Torgau, Naumbourg, Weissenfels, Groos-Gorschen, Lützen, Rostbach, Mersebourg, Halle, Vettin, Eisleben, Heitstadt, Erfurth, Nordhausen, Heiligenstadt, Mühlhausen, Quedlinbourg, Halberstadt, Magdebourg, Schönebeck, Tangermünde.	75
LIVRE CENT CINQUANTE-CINQUIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale — Monarchie prussienne. — Description topographique des provinces situées à l'ouest du Weser. — Coup d'œil statistique et politique sur l'ensemble des possessions de la Prusse.	86
Description de la province de Westphalie. — Anciens habitants. — Etat physique. — Münster, Bocholtz, Minden, Enger, Herforden, Paderborn, Lügde, Soest, Hamm, Dortmund, Schwelm, Olpe, Siegen, etc.	<i>Ibid.</i>
Description de la province de la Prusse-Rhénane, ancien duché de Clèves et de Juliers. — Anciens habitants. — Etat physique. — Clèves, Emmerich, Wesel, Oberwesel, Geldern, Duisbourg, Crevett, Dusseldorf, Elberfeld, Barmen, Solingen, Cologne, Worigen, Deutz, Zulpich, Bonn. — Ancien duché du Bas-Rhin. — Anciens habitants. — Etat physique. — Aix-la-Chapelle, Düren, Eupen, Malmedy, Neuwied, Coblenz, Andernach, Boppard, Bacharach, Trèves, Sarrebourg, Sarrelouis, Sarrebrück, etc.	92
Principauté de Lichtenberg. — Enclaves de Wetzlar, de Wandersleben, de Rahnitz, de Suhla, de Gefell, de Branneckenstein, de Lobnitz, d'Hehlingen de de Wolfsbourg.	111
Coup d'œil statistique, gouvernement, administration, finances, état militaire, marine, industrie, commerce, voies de communication, chemins de fer, instruction publique. — Provinces qui font partie de la Confédération. — Armes royales. — Pavillon prussien. — Simplicité des mœurs de la cour.	113
Tableau de la statistique générale de la Prusse.	119
Tableau des divisions territoriale et politique de la Prusse, avec leur superficie et leur population.	120
Tableau de la population des provinces et des régences, par religions, en 1846.	123
Tableau statistique des finances en 1852.	<i>Ibid.</i>
Tableaux de la composition de l'armée et des divisions militaires en 1852.	125
Tableau de la marine marchande de la Prusse en 1852.	127
LIVRE CENT CINQUANTE-SIXIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Description des deux grands-duchés de Mecklembourg-Schwerin et de Mecklembourg-Strelitz. — Description des trois villes libres de Lubeck, de Hambourg et de Brême.	128
Position, limites. — Anciens peuples. — Aperçu historique. — Etat physique. — Division, état politique, gouvernement et administration.	<i>Ibid.</i>
Description du Mecklembourg-Strelitz. — Stargard, Alt-Strelitz, Neu-Strelitz, Ratzebourg.	132
Description du Mecklembourg-Schwerin. — Wismar, Rostock, Warnemünde, Schwerin, Mecklembourg, Grabow, Güstrow.	133
Origine de la hanse. — Aperçu historique de la ligue hanséatique. — Villes hanséatiques.	136
Ville libre de Lubeck; son territoire, sa superficie, sa population, son importance. — Travemünde.	140
Ville libre de Hambourg; son territoire, sa superficie, sa population, son importance. — Bergedorf, Cuxhaven.	142
Ville libre de Brême; son territoire, sa superficie, sa population, son importance.	146
Organisation judiciaire des trois villes libres; rang dans la Confédération.	148
Tableau statistique du grand-duché de Mecklembourg-Strelitz.	<i>Ibid.</i>
Tableau statistique du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin.	149
Tableaux statistiques des trois villes libres de Lubeck, Hambourg et Brême.	150
LIVRE CENT CINQUANTE-SEPTIÈME. — Suite de la Description de	



l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Description du royaume de Hanôvre. — Description du grand-duché d'Oldenbourg et de la seigneurie de Knipphausen.	151
Description du royaume de Hanôvre. — Anciens peuples. — Caractère du Hanôvrien. — Aperçu historique sur la maison de Hanôvre.	<i>Ibid.</i>
Position, limites du royaume. — Aspect physique, cours d'eau. — Constitution géognostique. — Harz. — Lacs. — Climat. — Richesses naturelles. — Forêts. — Produits métalliques. — Division de la propriété foncière. — Agriculture. — Fruits. — Fabriques. — Routes et chemins de fer. — Commerce.	152
Divisions administratives. — Nombre d'habitants par cultes. — Administration du royaume. — Armée. — Places de guerre.	159
Hanôvre, Gronau, Alfeld, Einbeck, Dassel, Uslar, Hardegsen, Göttingue, Hameln, Münden, Duderstadt, Osterode, Herzberg, Saint-Andreasberg, Elbingerode, Clausenthal, Goslar, Hildesheim, Berg, Peina, Burgdorf, Zell, Lünebourg, Harbourg, Emden.	161
Iles du Hanôvre.	168
Norden, Aurich, Meppen, Osnabrück.	169
Revenus et dette publique.	170
Ile d'Helgoland.	<i>Ibid.</i>
Grand-duché de Holstein-Oldenbourg; ses dimensions, ses limites, sa population. — Anciens habitants.	<i>Ibid.</i>
Aperçu historique sur la maison d'Oldenbourg.	171
Etat physique, climat. — Langue. — Gouvernement.	172
Oldenbourg, Delmenhorst, Wildeshausen, Vechta, Vorel, Friesoite, Jever, Eutin, Birkenfeld, Oberstein.	175
Armée, revenus, dette publique du grand-duché.	177
Seigneurie de Knipphausen.	<i>Ibid.</i>
Tableaux statistiques du royaume de Hanôvre.	178
Tableaux statistiques du grand-duché d'Oldenbourg.	179
Tableau statistique de la seigneurie de Knipphausen.	<i>Ibid.</i>
LIVRE CENT CINQUANTE-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne septentrionale. — Description du duché de Brunswick; des principautés de Lippe-Deimold et de Lippe-Schauenbourg; des duchés d'Anhalt-Dessau, d'Anhalt-Bernbourg et d'Anhalt-Kœthen.	180
Anciens habitants.	<i>Ibid.</i>
Duché de Brunswick; pays qui le composent. — Superficie, population. — Etat physique.	<i>Ibid.</i>
Brunswick, Wolfenbüttel, Helmstedt, Wechel, Harzbourg, Séesen, Holzminden, Blankenbourg, Hasselfelde, Kalworde, etc.	181
Statistique, administration et rang du grand-duché de Brunswick.	183
Aperçu historique sur la maison de Brunswick.	<i>Ibid.</i>
Principauté de Lippe-Deimold. — Superficie, population. — Etat physique. — Gouvernement, rang. — Villes principales.	184
Principauté de Lippe-Schauenbourg. — Superficie. — Etat physique. — Gouvernement. — Villes.	185
Aperçu historique sur la maison d'Anhalt.	186
Position, superficie, population, rang, administration des duchés d'Anhalt.	187
Duché d'Anhalt-Dessau; ses villes. — Duché d'Anhalt-Bernbourg; ses villes. — Duché d'Anhalt-Kœthen; ses villes.	188
Tableaux statistiques du duché de Brunswick.	190
Tableaux statistiques des principautés de Lippe et des duchés d'Anhalt.	191
LIVRE CENT CINQUANTE-NEUVIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne centrale. — Description du duché de Nassau, des grands-duchés de Hesse-Darmstadt et de Hesse-Cassel,	

	Pages
du landgraviat et de Hesse-Hombourg, de la république de Francfort et de la principauté de Waldeck.	192
Duché de Nassau. — Etat physique. — Industrie. — Aperçu historique. — Nassau et les autres villes. — Gouvernement.	193
Anciens peuples des Etats hessois. — Aperçu historique sur les princes de la maison de Hesse.	195
Hesse-Electorale ou Hesse-Cassel. — Limites, fleuves, montagnes. — Etat physique. Industrie, commerce. — Gouvernement, religion, finances. — Cassel, Cuxhagen, Fulde, Hanau, etc.	196
Grand-duché de Hesse-Darmstadt. — Etendue, population, limites, enclaves. — Etat physique. — Industrie, commerce. — Religion, gouvernement, administration, division. — Darmstadt, Worms, Mayence et autres villes.	198
Landgraviat de Hesse-Hombourg. — Superficie, population. — Administration. — Villes.	201
République de Francfort. — Aperçu historique. — Territoire, superficie, population. — Religion.	208
Francfort; son gouvernement, son industrie, son commerce.	<i>Ibid.</i>
Principauté de Waldeck. — Superficie, population. — Etat physique. — Villes.	209
Tableaux statistiques du duché de Nassau.	211
Tableaux statistiques des Etats hessois.	213
Tableau statistique de la république de Francfort.	214
Tableau statistique de la principauté de Waldeck.	215
<b>LIVRE CENT SOIXANTIÈME.</b> — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne centrale. — Description des quatre duchés et du royaume de Saxe, des deux principautés de Schwartzbourg, et des trois principautés de Reuss.	<i>Ibid.</i>
Aperçu historique sur la maison de Saxe.	216
Grand-duché de Saxe-Weimar. — Limites, superficie, population. — Etat physique. — Weimar et autres villes.	<i>Ibid.</i>
Duché de Saxe-Meiningen-Hildbourghausen. — Limites, superficie, population. — Villes, etc.	219
Duché de Saxe-Altenbourg. — Superficie. — Etat physique. — Gouvernement. — Villes.	221
Duché de Saxe-Cobourg-Gotha. — Limites, population. — Etat physique. — Gouvernement. — Villes.	222
Royaume de Saxe. — Aperçu historique. — Superficie, population. — Etat physique. Gouvernement, administration. — Dresde, Leipsick, Freyberg et autres villes.	224
Etats de Schwartzbourg; leur composition, leur gouvernement. — Etat physique.	226
Principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt. — Superficie, population. — Villes.	231
Principauté de Schwartzbourg-Sondershausen. — Superficie, population. — Villes.	232
Etats de la maison de Reuss. — Aperçu historique. — Reuss-Greiz. — Reuss Schleitz. — Reuss-Lobenstein-Ebersdorf. — Superficie, population. — Villes.	233
Tableaux statistiques du grand-duché de Saxe-Weimar, de Saxe-Meiningen, de Saxe-Altenbourg et de Saxe-Cobourg-Gotha.	234
Tableaux statistiques du royaume de Saxe.	236
Tableaux statistiques des principautés de Schwartzbourg.	237
Tableaux statistiques des principautés de Reuss.	238
<b>LIVRE CENT SOIXANTE-UNIÈME.</b> — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Description des principautés de Liechtenstein, de Hohenzollern-Sigmaringen, de Hohenzollern-Hechingen, et du grand-duché de Bade.	<i>Ibid.</i>
Principauté de Liechtenstein. — Superficie, population. — Administration. — Villes.	239
Principautés de Hohenzollern-Sigmaringen et de Hohenzollern-Hechingen. — Situation, limites, population. — Villes principales.	<i>Ibid.</i>
	240

Grand-duché de Bade. — Position, limites, superficie, population. — Etat physique.	242
Industrie, commerce. — Aperçu historique. — Administration. — Statistique.	244
Wertheim, Manheim, Heidelberg, Philippsbourg, Carlsruhe, Offenbourg, Fribourg, Constance, Donaueschingen et autres villes.	246
Gouvernement. — Etat actuel.	251
Tableau statistique de la principauté de Liechtenstein.	252
Tableaux statistiques du grand-duché de Bade.	<i>Ibid.</i>
LIVRE CENT SOIXANTE-DEUXIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Description des royaumes de Bavière et de Wurtemberg.	253
Royaume de Bavière. — Limites, situation. — Montagnes, fleuves, lacs. — Climat.	<i>Ibid.</i>
Anciens habitants. — Aperçu historique sur la maison de Bavière.	256
Productions naturelles. — Industrie, commerce. — Population, religion. — Gouvernement.	261
Divisions politique de la Bavière.	264
Cercle de Haute-Bavière. — Munich et ses environs, Traunitz, Freising, etc., etc.	<i>Ibid.</i>
Cercle de Basse-Bavière. — Passau, Straubing, Bodenmais, etc., etc.	269
Cercle du Palatinat supérieur. — Ratisbonne, Ingolstadt, Abensberg, etc., etc.	<i>Ibid.</i>
Cercle de Haute-Franconie. — Bayreuth, Bamberg, Hof, Kulmbach, etc., etc.	271
Cercle de Moyenne-Franconie. — Anspach, Erlangen, Nuremberg, Schwabach, etc.	272
Cercle de Basse-Franconie. — Würzburg, Aschaffenburg, etc., etc.	274
Cercle de Souabe et de Neubourg. — Augsburg, Neubourg, Donawerth, Kempten, etc.	275
Cercle du Palatinat ou Bavière Rhénane. — Position, superficie, population. — Spire et autres villes.	277
Gouvernement et état actuel.	280
Royaume de Wurtemberg. — Superficie. — Etat physique.	281
Anciens habitants. — Aperçu historique. — Climat. — Production, industrie, commerce.	283
Revenus, armée, administration, gouvernement, etc., etc.	284
Divisions. — Stuttgart, Heilbronn, Ellwangen, Rutlingen, Tubingen, Ulm, Riebrach. — Caractère moral du peuple.	286
Tableau statistique du royaume de Bavière.	290
Tableau statistique du royaume de Wurtemberg.	292
LIVRE CENT SOIXANTE-TROISIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Empire d'Autriche. — Description du royaume de Bohême, de la Moravie et de la Silésie autrichienne.	293
Etats qui composent les possessions de la maison d'Autriche.	<i>Ibid.</i>
Bohême. — Superficie, population. — Géographie physique. — Productions minérales, climat.	294
Anciens habitants. — Aperçu historique. — Administration actuelle.	297
Habitants, races, langue, caractère moral, costume, etc., etc.	301
Productions naturelles, industrie, commerce, etc.	303
Routes et chemins de fer.	305
Prague, Reichenberg, Theresienstadt, Töplitz, Budweis, Tabor, Königgrätz, etc.	<i>Ibid.</i>
Instruction et écoles en Bohême.	307
Moravie et Silésie autrichienne. — Etendue. — Division. — Limites. — Montagnes.	308
Anciens peuples. — Langue. — Nation allemande. — Religions. — Climat. — Productions. — Richesses minérales.	309
Industrie. — Gouvernement.	312
Brünn, Austerlitz, Buchlowitz, Luhatschowitz, Poleschowitz, Hradisch, Strany, Nikolsbourg, Eisgrab, Iglau, Trebitsch, Kromau, Ingrowitz, Olmütz, Kremsier, Prerau, Weisskirshen, Töplitz, Lagerndorf, Toppau, Teschen, Bielitz.	313

	Pages
<b>LIVRE CENT SOIXANTE QUATRIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Empire d'Autriche. — Description de l'archiduché d'Autriche.</b>	317
Superficie, divisions, état physique.	318
Anciens habitants. — Aperçu historique. — Langue. — Caractère.	320
Agriculture, industrie, commerce. — Routes et chemins de fer, etc., etc.	321
Vienne, ses faubourgs, ses environs.	325
Kloster-Neubourg, Baden, Neustadt, Bruck, Krems, Stein, Pölsen, Awischofen, Wagram, etc., etc.	335
Lintz, Steyer, Gmünden, Halstadt, Bischofshofen, Mauterdorf, Tamsweg, Saalfalden, Salzburg, etc., etc.	337
Caractère moral de l'Autrichien. — Costume. — Langue.	340
<b>LIVRE CENT SOIXANTE-CINQUIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Allemagne méridionale. — Empire d'Autriche. — Description du comté du Tyrol, du duché de Styrie et du royaume d'Illyrie.</b>	344
Origine du nom du Tyrol. — Anciens habitants. — Etat physique.	342
Population, industrie. — Caractère du Tyrolien. — Gouvernement.	344
Villes, bourgs et villages — Bregenz, Feldkirch, Imst, Innsbruck, Amras, Schönberg, Hall, Prunecken, Botzen, Trente, Boveredo, etc., etc.	346
Ancien nom de la Styrie, anciens habitants. — Aperçu historique.	350
Bornes du duché de Styrie. — Superficie, population. — Etat physique.	352
Divisions politiques. — Gouvernement. — Exportation, revenus.	<i>Ibid.</i>
Aussée, Eisenärzt, Maria-Zell, Iudenbourg, Rohitsch, Grätz, Raabersbourg, Leibnitz, Marbourg, Cilly, Töplitz, Rän, Voitzberg.	354
Illyrie, ses anciens habitants. — Aperçu historique. — Bornes, superficie, population et division.	358
Etat physique, production, langue, etc., etc.	359
Ferlach, Klagenfurth, Bleiberg, Krainbourg, Laybach, Kerso, Neustadt, Kuskoken, Gottschée, Göritz, Aquilée, Trieste, Capo-d'Istria, Rovigo, Pola.	362
Iles du littoral illyrien.	366
Coup d'œil sur l'ensemble des États autrichiens allemands.	367
Tableau de la statistique générale de l'empire d'Autriche.	371
Tableau de la statistique des différents États qui composent l'empire d'Autriche, d'après les documents de 1850 et 1851.	<i>Ibid.</i>
Tableau de la population de l'empire d'Autriche par religions.	372
Tableau statistique des pays autrichiens qui font partie de la Confédération germanique, avec les nouvelles divisions établies en 1849.	<i>Ibid.</i>
Tableau des finances de l'empire d'Autriche.	373
Tableau statistique du commerce de l'empire d'Autriche et du mouvement de la navigation.	374
Tableau statistique de l'organisation militaire de l'empire d'Autriche en août 1852.	<i>Ibid.</i>
Tableau des places fortes et des arsenaux.	375
Tableau de l'organisation de la marine militaire de l'empire d'Autriche en 1852.	<i>Ibid.</i>
<b>LIVRE CENT SOIXANTE-SIXIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de l'Allemagne. — Coup d'œil général sur cette contrée.</b>	376
Comparaison de l'organisation ancienne de l'Allemagne avec celle de la Confédération germanique. — Amélioration politique, sociale et industrielle.	<i>Ibid.</i>
Allemagne du nord, Allemagne du midi. — Lettres, sciences et arts. — Population. — Améliorations à poursuivre.	377
Organisation et mécanisme de la Confédération germanique.	379
Tableau statistique de la Confédération germanique.	381
Tableau statistique du Zollverein.	382

